STEPHEN KING

22/11/63

ROMAN

SAMEDI 23

JFK ASSASSINÉ À DALLAS, JOHNSON PRÉSIDENT

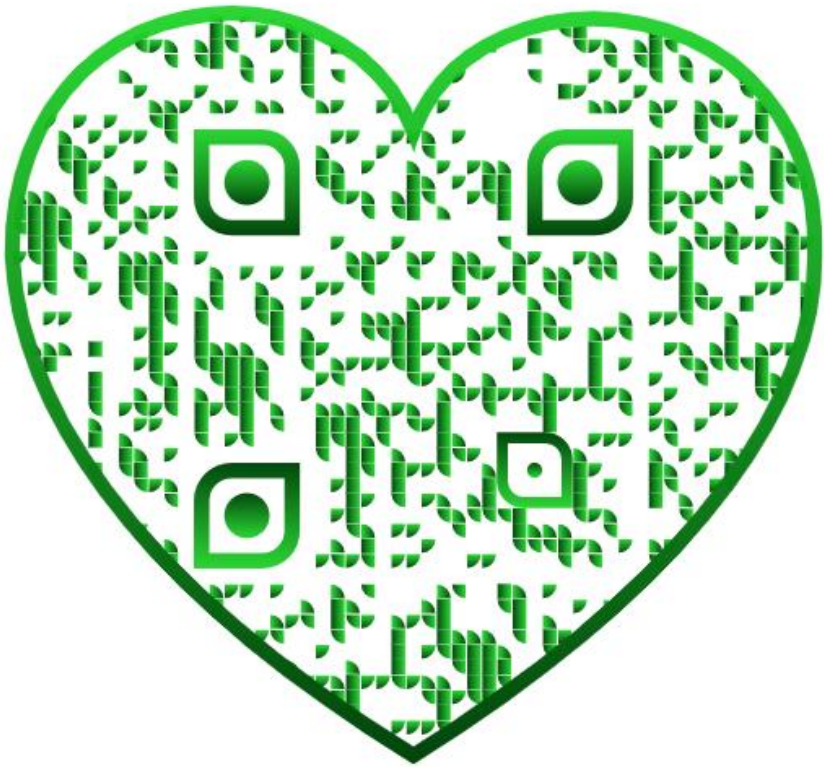
Jackie saine et sauve, le tireur a été inculpé de meurtre.

par MAX H. LITTEL

Le président Kennedy et son épouse souriants dans leur limousine aux acclamations de la foule. Dallas, Texas, le 22 novembre.

DALLAS, 22 Nov. – Le président John Fitzgerald Kennedy, 35e président des Etats-Unis d'Amérique, a été assassiné par balle alors qu'il traversait Dallas dans sa limousine décapotable. Abattu à 12 H 30, il a été déclaré cliniquement mort à 13 H à l'hôpital de Parkland où on l'avait amené. M. Kennedy a succombé à de graves lésions du cerveau causées par la balle du tueur. Il était âgé de 46 ans. Une heure et trente-neuf minutes plus tard, le vice-président Lyndon Baines Johnson, qui faisait partie du cortège présidentiel, a prêté serment, devenant ainsi le 36e président des Etats-Unis. M. Johnson est âgé de 55 ans. Ce soir, l'assassin présumé, Lee Harvey Oswald, 24 ans, originaire de Dallas, a été arrêté par la police et inculpé de meurtre. Il a aussi été inculpé du meurtre d'un policier qui avait tenté de l'appréhender. M. Oswald a finalement été arrêté après une altercation avec un autre policier dans un cinéma à proximité de la scène du crime. Ancien ma- [illegible] Il entretient des relations avec le régime cubain.

ALBIN MICHEL



STEPHEN KING

22/11/63

ROMAN

SAMEDI 23

JFK ASSASSINÉ À DALLAS, JOHNSON PRÉSIDENT

Jackie saine et sauve, le tireur a été inculpé de meurtre.

par MAX H. LETTEL

Le président Kennedy et son épouse souriants dans leur limousine aux acclamations de la foule. Dallas, Texas, le 22 novembre.

DALLAS, 22 Nov. – Le président John Fitzgerald Kennedy, 35e président des États-Unis d'Amérique, a été assassiné par balle alors qu'il traversait Dallas dans sa limousine décapotable. Abattu à 12 h 30, il a été déclaré cliniquement mort à 13 h à l'hôpital de Parkland où on l'avait amené. M. Kennedy a succombé à de graves lésions du cerveau causées par la balle du tueur. Il était âgé de 46 ans. Une heure et trente-neuf minutes plus tard, le vice-président Lyndon Baines Johnson, qui faisait partie du cortège présidentiel, a prêté serment, devenant ainsi le 36e président des États-Unis. M. Johnson est âgé de 55 ans. Ce soir, l'assassin présumé, Lee Harvey Oswald, 24 ans, originaire de Dallas, a été arrêté par la police et inculpé de meurtre. Il a aussi été inculpé du meurtre d'un policier qui avait tenté de l'appréhender. M. Oswald a finalement été arrêté après une altercation avec un autre policier dans un cinéma à proximité de la scène du crime. Ancien ma[illegible] d[illegible] Il entretient des relations avec le régime cubain.

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2013
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-28689-5

Pour Zelda
Hé, pépette, bienvenue à la fête.

« Il est pratiquement impossible à la raison d'assimiler le fait qu'un petit homme solitaire ait pu abattre un géant au milieu de ses limousines, de ses légions, de ses foules, de sa sécurité. Si une telle nullité a pu détruire le chef de la nation la plus puissante de la terre, alors un monde de démesure nous engloutit et nous vivons dans un univers absurde. »
Norman MAILER

« Quand il y a de l'amour, les cicatrices de la variole sont aussi jolies que des fossettes. »
Proverbe japonais

« La danse, c'est la vie. »

22/11/63

J'ai jamais eu « la larme facile », comme on dit.

Si j'en crois mon ex-épouse, mon « gradient d'émotion inexistant » est la raison principale pour laquelle elle m'a quitté (comme si le mec qu'elle avait rencontré à ses réunions des Alcooliques anonymes n'y était pour rien). Christy supposait qu'elle pouvait me pardonner, disait-elle, de ne pas avoir versé de larmes à l'enterrement de son père : je ne le connaissais que depuis six ans et ne pouvais comprendre quel homme merveilleux et généreux c'était (une Mustang décapotable comme cadeau de fin d'études secondaires, par exemple).

Mais par la suite, quand je n'ai pas versé de larmes à l'enterrement de mes deux parents – ils sont morts à tout juste deux ans d'intervalle, mon père d'un cancer de l'estomac et ma mère d'une crise cardiaque foudroyante en marchant sur une plage de Floride – elle a commencé à comprendre cette histoire de gradient d'émotion inexistant. J'étais « incapable de ressentir mes sentiments », en jargon AA[1].

« Je ne t'ai jamais vu pleurer », m'a-t-elle dit de ce ton cassant que prennent les gens quand ils vous assènent l'argument sans réplique qui met un point final à votre relation. « Même quand tu m'as dit que si je n'allais pas en cure de désintoxication, tu me quittais. » Cette conversation eut lieu environ six semaines avant qu'elle ne boucle ses valises, les embarque dans sa voiture et traverse la ville pour s'en aller emménager avec Mel Thompson. « Garçon rencontre fille sur le campus des AA » : un autre de leurs dictons.

Je n'ai pas versé de larmes en sortant sur le pas de la porte pour lui dire au revoir. Je n'ai pas non plus versé de larmes quand je suis retourné à l'intérieur de la petite maison à la grosse hypothèque. La maison où aucun bébé n'était né, ni ne naîtrait jamais. Je me suis juste allongé sur le lit qui n'appartenait plus qu'à moi seul désormais, j'ai posé mon bras sur mes yeux et j'ai « pleuré ».

Sans larmes.

Mais je n'ai pas de blocage émotionnel. Christy avait tort sur ce point. Un jour, quand j'avais neuf ans, ma mère m'attendait sur le seuil à mon retour de l'école pour m'annoncer qu'Ours, mon petit colley, s'était fait écraser par une voiture qui s'était même pas arrêtée. J'ai pas pleuré quand on l'a enterré. Même si mon père m'a dit que

personne me prendrait pour une mauviette si je le faisais. Mais j'ai pleuré quand ma mère me l'a dit. D'abord parce que c'était ma première expérience de la mort ; mais surtout parce que c'était à moi qu'incombait la responsabilité de bien fermer le portail en partant pour qu'il soit en sécurité dans notre jardin.

Et j'ai pleuré quand le médecin de ma mère m'a appelé pour m'expliquer ce qui s'était passé ce jour-là sur la plage. « Je suis désolé mais c'était sans espoir, m'a-t-il dit. Parfois, c'est très soudain, et les médecins ont tendance à considérer cela comme une bénédiction. »

Christy n'était pas là pour voir ça (elle avait dû rester tard à l'école ce jour-là pour un entretien avec une mère d'élève au sujet du dernier bulletin scolaire de son fils), mais j'ai pleuré. Carrément. Je suis allé dans notre petite buanderie, j'ai pris un drap sale dans le panier à linge et j'ai pleuré dedans. Pas longtemps. Mais les larmes ont coulé. J'aurais pu lui en parler plus tard, mais je ne voyais pas l'intérêt, d'abord parce qu'elle aurait pensé que j'allais à la pêche à la pitié (c'est pas une formule des AA, mais peut-être que ça devrait), ensuite parce que je crois pas que la capacité de se répandre en sanglots pratiquement sur commande soit un prérequis pour un mariage réussi.

Maintenant que j'y pense, je n'ai jamais vu mon père verser une larme ; au maximum, il pouvait pousser un lourd soupir ou grogner deux ou trois petits rires réticents – mais pas de claques sur les cuisses pour William Epping ni de bras au ciel hystériques. Il était de l'espèce solide et silencieuse, et la plupart du temps ma mère était comme lui. Alors peut-être que cette histoire de ne pas avoir la larme facile est un truc génétique. Mais un blocage émotionnel ? Une incapacité à ressentir mes sentiments ? Non, je ne suis pas comme ça.

À part la fois où j'ai pleuré pour maman, je n'ai le souvenir que d'une autre fois où ça m'est arrivé étant adulte, et c'est en lisant l'histoire du concierge du lycée de Lisbon Falls. J'étais seul en salle des profs, attelé à la correction d'une pile de dissertations que ma classe d'anglais pour adultes avait rédigées. Au bout du couloir, j'entendais les rebonds sourds d'un ballon de basket, les sonneries des temps morts et les cris de la foule pendant que les bêtes de sport combattaient : Lévriers de Lisbon contre Tigres de Jay.

Qui peut savoir quand, ou pourquoi, la vie est en jeu ?

Le sujet que j'avais donné était : « Le jour qui a changé ma vie. » La plupart des réponses étaient sincères, mais consternantes : des histoires à l'eau de rose d'une tante généreuse qui avait accueilli une adolescente enceinte, d'un copain de régiment qui avait démontré le vrai sens du courage, d'une rencontre fortuite avec une célébrité (Alex Trebek, je crois que c'était, le présentateur de *Jeopardy !*, ou peut-être que c'était Karl Malden). Les enseignants parmi vous qui ont arrondi leurs fins de mois en acceptant un cours de remise à niveau pour

adultes savent combien peut être décourageante la lecture de ce genre de devoirs. Et je ne parle pas du processus de notation, qui n'entre pas en ligne de compte, du moins pas pour moi : je mets la moyenne à tout le monde parce que je n'ai jamais eu un seul élève adulte qui ne se soit pas crevé le cul pour y arriver. Pour peu que vous rendiez une copie avec quelque chose d'écrit dessus, vous étiez assuré d'un coup de pouce de la part de Jake Epping, prof d'anglais au lycée de Lisbon Falls, et pour peu que votre devoir soit organisé en véritables paragraphes, vous décrochiez au moins un B.

Le plus dur dans ce travail, c'était que le stylo rouge devenait mon outil pédagogique numéro un, et que je l'usais plus que ma salive. Et le plus décourageant, c'était de savoir que très peu de cet enseignement inculqué à l'encre rouge était destiné à rester ; si vous arrivez à l'âge de vingt-cinq ou trente ans sans savoir orthographier correctement des mots simples (*totalement*, et pas *tootalmant*), ni mettre des majuscules à certains autres (*Maison-Blanche* et pas *maison blanche*), ni écrire une phrase contenant à la fois un nom *et* un verbe, alors vous ne saurez probablement jamais. Pourtant, nous jouons vaillamment de la machette dans cette jungle, encerclant le mot mal orthographié dans des phrases comme *Mon mari était paranoyac,* ou biffant le mot *buvrons* pour le remplacer par *boirons* dans la phrase *Après ça, nous buvrons plutôt du thé*.

C'était un travail incroyablement laborieux et sans espoir auquel je me consacrais ce soir-là, tandis qu'une énième partie de basket s'acheminait vers la sonnerie de fin de match. Monde sans fin, amen. Christy était sortie depuis peu de sa cure de désintoxication et je suppose que si j'avais quelque chose en tête, c'était l'espoir de la trouver sobre en rentrant à la maison (effectivement, elle l'était : elle est restée plus fidèle à sa sobriété qu'à son mari). Je me souviens que j'avais un début de migraine et que je me frottais souvent les tempes comme quand on essaie d'empêcher un petit martèlement de se transformer en grands coups de cymbales. Je me souviens d'avoir pensé, *Plus que trois, rien que trois, et je pourrai m'en aller. Rentrer à la maison me préparer une grande tasse de chocolat chaud et me plonger dans le dernier roman de John Irving, libéré du poids de ces pensums sincères mais pitoyables.*

Il n'y eut aucun signal d'avertissement, ni violons ni tintements de clochettes, lorsque je pris le devoir du concierge sur le dessus de la pile. Aucun pressentiment que ma petite vie allait en être changée. Mais ça, on ne le sait jamais à l'avance, pas vrai ? La vie prend des virages à 180 degrés.

C'était écrit au stylo à bille bas de gamme et l'encre de mauvaise qualité avait taché les cinq feuillets à de nombreux endroits. L'écriture était un gribouillage tarabiscoté mais lisible et il avait dû appuyer

sacrément fort parce que les mots étaient carrément gravés dans les pages arrachées à un cahier bon marché. Si j'avais fermé les yeux et promené mes doigts au verso de ces feuillets arrachés, ç'aurait été comme de lire un texte en braille. Il y avait une petite arabesque, comme une fioriture, au bout de ses *g* minuscules. Je me souviens de ça avec une particulière netteté.

Je me rappelle aussi comment commençait son devoir. Je me le rappelle mot pour mot.

C'était pas un jour, c'était un soir. Le soir qui a changé ma vie c'est le soir où mon père a assassinné ma mère et mes deux frères et m'a bléçé gravement. Il a bléçé ma sœur aussi, si gravement qu'elle est tombé dans le koma. Elle est morte au bout de trois ans sans se réveillé. Elle s'appelait Ellen et je l'aimait beaucoup. Elle aimait cueillir des fleurs et les mettre dans des vases.

À la moitié de la première page, mes yeux ont commencé à piquer et j'ai reposé mon fidèle stylo rouge. C'est quand je suis arrivé au passage où il avait rampé sous le lit, avec le sang qui lui ruisselait dans les yeux (*il me coulait aussi dans la gorge et ça avait un goût horible*) que j'ai commencé à pleurer – Christy aurait été fière de moi. J'ai lu le devoir jusqu'à la fin sans porter aucune correction et en essuyant régulièrement mes yeux pour que les larmes ne tombent pas sur les pages qui lui avaient de toute évidence coûté un si grand effort. L'avais-je trouvé plus lent que les autres, peut-être à peine un cran au-dessus de ceux qu'on appelait autrefois les « attardés éducables » ? Eh bien, Dieu m'en soit témoin, il avait une bonne raison de l'être, n'est-ce pas ? Une raison qui expliquait aussi sa boiterie. C'était déjà un miracle qu'il soit en vie. Mais il l'était. Et c'était un homme vraiment gentil, qui avait toujours le sourire aux lèvres et n'élevait jamais la voix avec les gamins. Un homme bon qui avait vécu l'enfer et travaillait maintenant – avec humilité et espoir, comme la plupart d'entre eux – pour obtenir un diplôme d'études secondaires. Quand bien même il resterait concierge toute sa vie : un gars en salopette marron ou kaki poussant un balai ou grattant les chewing-gums collés par terre avec le couteau à mastic qu'il gardait toujours dans la poche arrière de son pantalon. Peut-être qu'un jour il aurait pu être quelqu'un de différent, mais un soir, sa vie avait pris un virage à 180 degrés et maintenant, c'était juste un gars en Carhartt que les élèves surnommaient Harry-Haro Crappy-Crapaud à cause de sa façon de marcher.

Donc j'ai pleuré. De vraies larmes, de celles qui jaillissent d'une source profonde. Au bout du couloir, j'entendais l'orchestre de Lisbon attaquer leur chant de victoire – j'en ai conclu que l'équipe du lycée avait gagné, et tant mieux pour eux. Plus tard, Harry et deux de ses collègues iraient rabattre les gradins pour balayer les détritus que les

jeunes avaient bazardés dessous.

J'ai tracé un grand A rouge en haut de la première page. Je l'ai regardé un petit moment, puis j'ai ajouté un grand + rouge à côté. Parce que son devoir était bon, et parce que sa souffrance avait suscité une émotion en moi, son lecteur. Et n'est-ce pas ce que l'on demande à un écrit de niveau A + ? Qu'il vous remue ?

Si seulement l'ex-Christy Epping avait eu raison… J'aurais préféré faire un blocage émotionnel, en fin de compte. Parce que tout ce qui a suivi – toutes les choses terribles qui ont suivi – a découlé de ces larmes.

1- Alcooliques anonymes. (*Toutes les notes sont de la traductrice*.)

Première partie
Ligne de partage des eaux

Chapitre 1

1

Harry Dunning a été reçu avec mention. Sur son invitation, j'ai assisté à la petite cérémonie de remise des diplômes dans le gymnase du lycée de Lisbon. Harry n'avait vraiment personne d'autre et j'étais heureux de faire ça pour lui.

Après la bénédiction (prononcée par le père Bandy qui manquait rarement une célébration au lycée de Lisbon), je me suis frayé un passage à travers les groupes d'amis et de proches pour rejoindre Harry tout seul dans sa toge noire plissée, tenant son diplôme dans une main et sa toque louée dans l'autre. Je l'ai débarrassé de son couvre-chef pour pouvoir lui serrer la main. Il m'a fait un grand sourire qui a laissé voir de nombreuses dents manquantes et quelques-unes de travers. Mais néanmoins un sourire radieux et engageant.

« Merci d'être venu, monsieur Epping. Merci beaucoup.

– C'était un plaisir. Et vous pouvez m'appeler Jake. C'est une petite faveur que j'accorde aux élèves qui ont l'âge d'être mon père. »

Il a paru perplexe une minute, puis il a ri. « Alors j'imagine que je pourrais l'être ? Ah ! là là ! » J'ai ri aussi. Pas mal de gens riaient autour de nous. Et certains pleuraient, bien sûr. Ce qui m'est difficile vient facilement à beaucoup.

« Et ce A+ ! Ah ! là là ! J'avais jamais eu un A+ de toute ma vie ! Jamais compté en avoir un, non plus !

– Vous l'avez mérité, Harry. Alors dites-moi, quelle est la première chose que vous allez faire en tant que diplômé du second degré ? »

Son sourire s'est troublé une seconde : c'était une perspective qu'il n'avait pas encore envisagée. « Je pense que je vais rentrer chez moi. J'ai une petite maison que je loue dans Goddard Street, vous savez. » Il a levé le diplôme en le tenant délicatement du bout des doigts, comme si l'encre risquait de déteindre. « Je vais l'encadrer et l'accrocher au mur. Puis je crois que je vais me verser un verre de vin, m'asseoir sur le canapé et juste l'admirer jusqu'à l'heure d'aller me coucher.

– Ça me semble un bon programme, j'ai dit. Mais ça vous dirait pas de venir manger un hamburger et des frites avant ? Nous pourrions aller chez Al. »

Je m'attendais à une grimace de sa part, mais bien sûr c'était juger Harry à l'aune de mes collègues. Sans compter la plupart de nos élèves : ils évitaient la roulotte d'Al comme la peste et préféraient fréquenter soit le Dairy Queen en face du lycée, soit le Hi-Hat sur la 196, près de l'ancien ciné-parc de Lisbon.

« Ça serait formidable, monsieur Epping. Merci !

– C'est Jake maintenant, vous vous souvenez ?

– Va pour Jake. »

J'ai donc emmené Harry chez Al, dont j'étais le seul prof client régulier. Il avait pris une serveuse cet été-là, mais il nous a servis lui-même. Comme d'habitude, une cigarette lui pendait au coin des lèvres (illégal dans les lieux publics, mais ça n'avait jamais arrêté Al) et son œil côté cigarette se plissait pour se protéger de la fumée. Quand il a vu la toge de diplômé repliée et la toque posée dessus, il a compris de quoi il s'agissait et insisté pour que nous nous régalions aux frais du patron (des frais tout à fait modérés : les prix chez Al étaient toujours remarquablement peu élevés, ce qui avait fait naître des rumeurs sur le sort de certains animaux égarés dans les environs). Il a également pris une photo de nous, qu'il a ensuite accrochée à ce qu'il appelait son Mur des Célébrités. Parmi les autres « célébrités » représentées figuraient feu Albert Dunton, fondateur de la bijouterie Dunton ; Earl Higgins, un ancien proviseur du lycée de Lisbon ; John Crafts, fondateur de John Crafts Auto et, bien sûr, le père Bandy de l'église Saint-Cyrille. (Le père y était associé au pape Jean XXIII, qui n'était pas une célébrité locale, mais qu'Al Templeton, qui se disait « bon crétin », vénérait.) Sur la photo qu'a prise Al ce jour-là, Harry Dunning affichait un grand sourire. J'étais debout à côté de lui et nous tenions tous les deux son diplôme. Sa cravate était légèrement de travers. Je me souviens de ça, parce que ça me faisait penser à ces petites fioritures qu'il mettait au bout de ses *g* minuscules. Je me souviens de tout ça. Je m'en souviens très bien.

2

Deux ans plus tard, le dernier jour de l'année scolaire, je me trouvais assis dans cette même salle des profs, attelé à la lecture des dissertations de fin d'année de mes élèves du cours de poésie américaine. Les élèves eux-mêmes avaient déjà quitté les lieux, lâchés pour un autre été, et je ferais bientôt de même. Mais pour le moment, j'étais assez heureux d'être là où j'étais, profitant du calme inhabituel. Je me disais que je pourrais même nettoyer le placard à café avant mon départ. *Il faut bien que quelqu'un le fasse*, je me disais.

Un peu plus tôt dans la journée, Harry Dunning était venu me trouver en boitant après la récréation (qui avait été particulièrement bruyante, comme tous les moments d'étude et de déambulation dans

les couloirs ont tendance à l'être le dernier jour de classe) pour me serrer la main.

« Je voulais juste vous remercier pour tout », me dit-il.

Et moi, avec un sourire : « Vous l'avez déjà fait, si je me souviens bien.

– Oui, mais aujourd'hui c'est mon dernier jour. Je pars à la retraite. Alors je voulais vous remercier encore. »

Comme je lui serrais la main, un gamin qui passait par là (un petit seconde, pas plus, à en juger par sa fraîche éclosion de boutons et les trois poils tragi-comiques qui aspiraient au statut de bouc sur son menton) marmonna : « Harry-Haro Crappy-Crapaud… »

J'ai tendu le bras pour le choper au collet et exiger des excuses, mais Harry m'a arrêté. Il souriait avec bienveillance et placidité. « Nan, laissez tomber. J'ai l'habitude. C'est que des gosses.

– C'est exact, j'ai dit. Et c'est notre rôle de leur apprendre.

– Je sais. Et vous vous y entendez bien pour ça. Mais c'est pas mon rôle de servir de… comment dire… sujet de leçon. Surtout pas aujourd'hui. J'espère que vous prendrez soin de vous, monsieur Epping. »

Il avait beau être assez vieux pour être mon père, il n'arriverait apparemment jamais à dire Jake.

« Vous aussi, Harry.

– Je n'oublierai jamais ce A+. Je l'ai encadré, celui-là aussi. Et accroché juste à côté de mon diplôme.

– C'est bien. »

Et ça l'était. Tout était bien. Sa prose était de l'art primitif, mais tout aussi puissante et vraie que n'importe quelle toile peinte par Grandma Moses[1]. Certainement meilleure que les trucs que j'avais actuellement sous les yeux. L'orthographe de ces gamins était correcte dans l'ensemble et leur grammaire assez claire (même si mes futurs élèves « voie-toute-tracée-sans-prise-de-risque » avaient une fâcheuse propension à utiliser la voix passive), mais leur écriture était anémique. Ennuyeuse à souhait. C'étaient des secondes (Mac Steadman, le chef du département d'anglais, se réservait les terminales), mais ils écrivaient comme des petits vieux et des petites vieilles, la bouche en cul-de-poule avec des « Oooh, Mildred, n'allez point glisser sur cette plaque de verglas ». En dépit de ses lacunes grammaticales et de sa calligraphie laborieuse, Harry Dunning avait écrit comme un héros. Au moins une fois dans sa vie.

Comme je réfléchissais à la différence entre écriture offensive et écriture défensive, l'interphone fixé au mur s'est raclé la gorge. « Mr. Epping se trouve-t-il dans la salle des professeurs du bâtiment ouest ? Est-ce que par hasard vous seriez encore là, Jake ? »

Je me suis levé, j'ai appuyé sur le bouton et répondu : « Toujours là,

Gloria. En pénitence pour mes péchés. En quoi puis-je vous être utile ?

– Vous avez un appel téléphonique. Un certain Al Templeton ? Je peux vous le passer, si vous voulez. Ou je peux lui dire que vous êtes déjà parti. »

Al Templeton… propriétaire et gérant du fast-food où tous les professeurs du lycée de Lisbon, excepté votre serviteur, refusaient de mettre les pieds. Même mon estimé chef du département d'anglais (qui s'essayait à parler comme un doyen de Cambridge et approchait de l'âge de la retraite) ironisait sur la spécialité maison d'Al en l'appelant le Cat-Burger au lieu du Fat-Burger[2].

Oh, bien sûr c'est pas vraiment du chat, disaient les gens, *ou* probablement *pas du chat, mais ça peut pas être du bœuf, pas à un dollar dix-neuf*.

« Jake ? Vous vous êtes endormi ou quoi ?

– Non non, je suis bien réveillé. » Curieux, aussi, de savoir pourquoi Al m'appelait au lycée. M'appelait tout court, à vrai dire. Notre relation avait toujours été amicale, mais strictement de client à cuistot. J'appréciais sa tambouille et il appréciait ma fidélité. « Allez-y, passez-le-moi.

– Pourquoi êtes-vous encore là, à propos ?

– Oh, séance d'autoflagellation.

– Oh-oh ! » s'exclama Gloria. Et je me la suis imaginée papillotant de ses longs cils. « J'adore quand vous dites des trucs cochons. Attendez une seconde, que ça turlute. »

Elle a coupé la communication. Le poste de la salle des profs a sonné et j'ai décroché.

« Jake ? C'est toi, copain ? »

J'ai d'abord cru que Gloria avait mal compris le nom. Cette voix ne pouvait pas appartenir à Al. Même le pire rhume du monde ne pouvait pas le faire croasser comme ça.

« Qui est à l'appareil ?

– Al Templeton. Elle te l'a pas dit ? Bon sang, leur musique d'attente est vraiment à chier. Qu'est-ce qu'ils ont fait à Connie Francis ? » Il a commencé à éructer des quintes de toux assez violentes pour me faire éloigner un peu le téléphone de mon oreille.

« On dirait que t'as attrapé la grippe. »

Il a ri. En continuant à tousser. Le mélange des deux était assez affreux. « J'ai attrapé un truc, ça c'est sûr.

– Ça a dû te prendre d'un coup. » Je l'avais vu pas plus tard que la veille, pour expédier de bonne heure mon dîner. Fat-Burger, frites et milk-shake à la fraise. J'estime qu'il est important pour un type qui vit seul de veiller à son équilibre alimentaire.

« On peut dire ça. Ou on peut dire que ça a pris un certain temps. L'un ou l'autre est exact. »

J'ai pas su quoi répondre à ça. Depuis six ou sept ans que je fréquentais sa roulotte, j'avais eu pas mal de conversations avec Al, et ses propos étaient parfois étranges : il s'obstinait à appeler les Patriots[3] de la Nouvelle-Angleterre les Patriots de Boston, par exemple, et il parlait de Ted Williams des Red Sox comme s'il le connaissait comme un frère ; mais c'était la première fois que j'avais une conversation aussi bizarre avec lui.

« Jake, il faut que je te voie. C'est important.

– Puis-je te demander…

– Tu pourras me demander tout ce que tu voudras, et je répondrai, mais pas par téléphone. »

J'ignorais combien de réponses il serait en mesure de donner avant de perdre la voix, mais je lui promis de passer dans pas plus d'une heure.

« Merci. Si tu peux avant, ce serait mieux. Le temps m'est compté, comme on dit. »

Et il a raccroché, juste comme ça, sans même dire au revoir.

Je suis venu à bout de deux autres dissertations, et il n'y en avait plus que quatre dans la pile, mais je ne faisais rien de bon. J'avais perdu mon élan. J'ai donc fourré la pile dans ma serviette et je suis parti. Il m'est venu à l'esprit de monter au bureau du premier étage pour aller souhaiter un bon été à Gloria, mais j'ai renoncé. Elle serait là toute la semaine suivante, pour clôturer les formalités administratives de l'année scolaire et préparer la prochaine, et j'allais revenir le lundi moi aussi pour nettoyer le placard de la bouffe : c'était une promesse que je m'étais faite à moi-même. Sinon, les enseignants qui utiliseraient la salle des profs du bâtiment ouest pendant les cours d'été le trouveraient grouillant de bestioles.

Si j'avais su ce que l'avenir me réservait, je serais certainement monté la voir. Je lui aurais peut-être même donné ce baiser qui flottait dans l'air entre nous depuis quelques mois. Mais évidemment, je l'ignorais. La vie prend des virages à 180 degrés.

3

Le fast-food d'Al était installé dans une caravane en aluminium de l'autre côté de la voie ferrée par rapport à Main Street, dans l'ombre de la vieille usine textile de la Worumbo. Des endroits comme ça peuvent paraître minables, mais Al avait camouflé les blocs de béton sur lesquels était posée sa caravane derrière de jolies plates-bandes de fleurs. Il y avait même un carré de pelouse soigné, qu'il entretenait lui-même avec une vieille tondeuse à gazon. La tondeuse était tout aussi impeccable que les fleurs et que la pelouse, pas un point de rouille sur le capot, des lames repeintes à neuf. Il aurait pu l'avoir achetée la veille au magasin Western Auto du coin… enfin, s'il y avait

encore eu un Western Auto à Lisbon. Il y en avait eu un autrefois, mais il avait été torpillé par le débarquement des grandes méga-surfaces au tournant du siècle.

J'ai remonté l'allée goudronnée, gravi les marches, puis je me suis immobilisé, sourcils froncés. La pancarte BIENVENUE CHEZ AL, SPÉCIALISTE DU FAT-BURGER ! avait disparu. À la place, il y avait un carré de carton indiquant FERMÉ DÉFINITIVEMENT POUR CAUSE DE MALADIE. MERCI POUR VOTRE FIDÉLITÉ AU FIL DES ANNÉES & QUE DIEU VOUS BÉNISSE.

Je n'avais pas encore pénétré dans le brouillard d'irréalité qui n'allait pas tarder à m'avaler, mais les premières volutes commençaient à tournoyer autour de moi, et je les sentais. Ce n'était pas un rhume des foins, ni une laryngite, qui avait donné à Al cette voix enrouée. Pas la grippe, non plus.

À en juger par la pancarte, c'était quelque chose de plus sérieux. Mais quel genre de maladie grave pouvait se manifester en l'espace de vingt-quatre heures ? Moins que ça, à la vérité. Il était quatorze heures trente. J'avais quitté la roulotte d'Al la veille à dix-sept heures quarante-cinq, et il se portait très bien. Il était quasi surexcité, en fait. Je me rappelais lui avoir demandé s'il avait abusé de son propre café, et il m'avait dit non, qu'il pensait seulement à prendre des vacances. Est-ce que les gens malades – assez malades pour mettre la clé sous la porte d'une affaire qu'ils ont tenue à bout de bras pendant plus de vingt ans – parlent de prendre des vacances ? Certains, peut-être, mais sans doute pas beaucoup.

La porte s'ouvrit alors que j'avais la main sur la poignée, et Al était là, qui me regardait sans sourire. J'ai jeté un regard en arrière, avec la sensation que ce brouillard d'irréalité s'épaississait autour de moi. La journée était chaude mais le brouillard froid. À ce moment-là, j'aurais encore pu faire demi-tour et repartir dans le soleil de juin, et une partie de moi voulait le faire. Mais j'étais surtout glacé de stupeur et d'effroi. D'épouvante, devrais-je dire. Car la maladie grave nous épouvante, avouons-le, et Al, je l'ai vu au premier coup d'œil, était gravement malade. Même sans doute mortellement malade.

Ce n'était pas seulement le fait que ses joues normalement rougeaudes soient devenues jaunes et flasques. Ce n'était pas ses yeux bleus maintenant chassieux, au regard délavé et hébété de myope. Ce n'était même pas ses cheveux, hier encore presque tous noirs et aujourd'hui presque tous blancs : après tout, il avait pu utiliser pendant des années un de ces produits de beauté pour hommes et décidé sur un coup de tête de s'en débarrasser pour retrouver sa couleur naturelle.

Non, le truc impossible à croire, c'était qu'en vingt-deux heures, depuis que je l'avais vu pour la dernière fois, Al Templeton paraissait avoir perdu au moins quinze kilos. Peut-être même vingt, ce qui aurait

fait un quart de son poids habituel. Personne ne perd quinze ou vingt kilos en moins d'une journée. *Personne*. Pourtant il était là, devant moi. Et c'est là, je pense, que ce brouillard d'irréalité m'a avalé tout entier.

Al m'a souri, et j'ai vu qu'il avait aussi perdu des dents. Ses gencives étaient pâles et paraissaient mal en point. « Comment trouves-tu mon nouveau moi, Jake ? » Et il s'est mis à tousser, des quintes de toux en chaîne qui venaient du tréfonds de lui-même.

J'ai ouvert la bouche. Aucun mot n'est sorti. L'idée de fuir a de nouveau traversé une partie lâche et dégoûtée de mon esprit, mais même si cette partie avait eu le contrôle, je n'aurais pas pu lui obéir. J'étais cloué sur place.

Al a réussi à maîtriser sa toux. Il a sorti un mouchoir de sa poche arrière. Il s'est d'abord essuyé la bouche, puis la paume de la main. Avant qu'il ne le remette dans sa poche, j'ai vu qu'il était taché de rouge.

« Entre, m'a-t-il dit. J'ai beaucoup à dire et je pense que tu es la seule personne susceptible de m'écouter. Veux-tu m'écouter ?

– Al », j'ai dit. Et ma voix était si faible et si basse que je l'ai à peine entendue moi-même. « Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– *Veux-tu m'écouter ?*

– Bien sûr.

– T'auras des questions et je répondrai au maximum que je pourrai, mais essaye d'en poser le moins possible. Je n'ai plus beaucoup de voix. Diable, je n'ai plus beaucoup de forces, non plus. Entre. »

L'intérieur du resto était sombre, frais et vide. Le comptoir était nickel, sans l'ombre d'une miette ; le chrome des tabourets brillait ; la fontaine à café étincelait ; l'affichette SI VOUS N'AIMEZ PAS NOTRE VILLE, ALLEZ CONSULTER LES HORAIRES DE TRAIN était à sa place habituelle près de la caisse enregistreuse Sweda. La seule chose qui manquait, c'étaient les clients.

Et le patron-cuistot, bien sûr. Al Templeton avait été remplacé par un fantôme vieux et malade. Et quand il a tourné le verrou de la porte, nous enfermant à l'intérieur, le bruit a résonné très fort.

4

« Cancer du poumon », m'annonça-t-il de but en blanc après nous avoir conduits à une banquette dans le fond. Il tapota la poche de sa chemise et je vis qu'elle était vide. Son éternel paquet de Camel avait disparu. « Pas très étonnant. J'ai commencé quand j'avais onze ans et j'ai fumé jusqu'au jour où j'ai eu le diagnostic. Plus de cinquante ans, nom de Dieu. Trois paquets par jour jusqu'à ce que les prix augmentent en 2007. Là, j'ai consenti un sacrifice et réduit à deux paquets par jour. » Il a lâché un rire sifflant.

Je voulais lui dire qu'il se trompait sûrement dans ses calculs, parce que je connaissais son âge. Un jour, à la fin de l'hiver précédent, quand j'étais entré et que je lui avais demandé pourquoi il travaillait avec un chapeau d'anniversaire de gosse sur la tête, il m'avait répondu, *Parce que aujourd'hui, mon pote, j'ai cinquante-sept ans. Ce qui fait de moi une variété officielle Heinz.* Mais comme il m'avait demandé de poser le moins de questions possible, j'ai supposé que je devais aussi éviter de l'interrompre inutilement.

« À ta place – j'aimerais bien y être, mais je te proposerais pas la mienne en échange, surtout dans ma situation actuelle – je me dirais : "Y a un truc là-dessous, personne attrape un cancer avancé du poumon en une nuit." Exact ? »

J'ai hoché la tête. C'était parfaitement exact.

« La réponse est assez simple. Ça s'est pas fait du jour au lendemain. J'ai commencé à tousser à en cracher tripes et boyaux il y a environ sept mois de ça. En mai dernier. »

Première nouvelle pour moi ; s'il s'était mis à tousser, ce n'était sûrement pas en ma présence. Et voilà qu'il me donnait de nouveau des calculs erronés. « Ohé, Al ? On est en juin, là. Sept mois, ça fait décembre. »

Il a écarté ma remarque d'un geste vague de sa main maigre – sa bague des marines flottait maintenant autour de son annulaire – comme pour me dire, *Peu importe pour l'instant, peu importe.*

« Au début, j'ai juste pensé que j'avais attrapé un mauvais rhume. Mais j'avais pas de fièvre et au lieu de passer, ma toux s'est aggravée. Et puis j'ai commencé à maigrir. Je suis pas idiot, mon pote. J'ai toujours su que le crabe me guettait… même si mon père et ma mère ont fumé comme des pompiers et vécu jusqu'à quatre-vingts ans passés. J'imagine qu'on se trouve toujours des excuses pour persévérer dans ses mauvaises habitudes, pas vrai ? »

Il s'est remis à tousser et a ressorti son mouchoir. La quinte calmée, il a repris : « Je me perds facilement dans des digressions, j'ai fait ça toute ma vie et c'est une habitude encore plus difficile à perdre que la cigarette. Alors, la prochaine fois que je m'égarerai, tu veux bien me faire *couic*, en passant un doigt en travers de ta gorge ?

– Pas de problème », ai-je dit d'assez bonne grâce.

J'avais commencé à me dire que j'étais en train de rêver toute la scène. Si tel était le cas, c'était un rêve qui poussait le réalisme jusqu'à inclure les ombres projetées par le ventilateur sur les sets de table au slogan racoleur : NOTRE ATOUT LE PLUS PRÉCIEUX, C'EST VOUS !

« Pour te la faire courte, j'ai consulté un médecin, passé une radio et, pas de doute, elles étaient là, comme le nez au milieu de la figure. Deux tumeurs. Nécrose avancée. Inopérable. »

Une radio ? Est-ce qu'on diagnostique encore le cancer aux rayons X ?

me suis-je demandé.

« J'ai tenu un certain temps, mais en fin de compte, j'ai dû rentrer.

– D'où ? L'hôpital de Lewiston ? General Maine Central ?

– De mes vacances. » Ses yeux me fixaient depuis les orbites sombres dans lesquelles ils disparaissaient. « Sauf que c'étaient pas tout à fait des vacances.

– Écoute, Al, j'y comprends rien. T'étais ici hier et tu allais très bien.

– Regarde bien mon visage, Jake. Commence par les cheveux et descends progressivement. Essaye de pas tenir compte de la transformation due au cancer. Il chamboule salement l'apparence des gens, ça c'est sûr. Et confirme-moi que je suis bien le même homme que celui que tu as vu hier.

– Eh bien, en dehors du fait que t'as éliminé la teinture…

– Jamais teint mes cheveux de ma vie. Je vais pas insister pour que tu m'examines les dents, j'en ai perdu quelques-unes pendant que j'étais… là-bas. Tu t'en es rendu compte. Tu penses que ce sont peut-être les rayons X qui m'ont fait ça ? Ou le strontium 90 dans le lait ? Je bois jamais de lait, à part une lichette dans ma dernière tasse de café de la journée.

– Le *stron*… quoi ?

– Peu importe. Connecte-toi avec ton, tu sais, ton côté féminin. Regarde-moi de la façon dont les femmes regardent les autres femmes quand elles jugent leur âge. »

J'ai essayé de faire ce qu'il me demandait et même si les preuves observées n'auraient pas passé la rampe au tribunal, elles m'ont convaincu. Il avait des pattes-d'oie au coin des yeux et ses paupières étaient plissées de ces minuscules rides délicates qu'ont les gens qui n'ont plus besoin de présenter leur carte senior à la billetterie du multiplexe. Des sillons qui n'étaient pas là la veille creusaient maintenant son front. Deux rides encore – beaucoup plus profondes – mettaient sa bouche entre parenthèses. Le menton plus aigu, la peau du cou flasque auraient pu résulter de sa perte de poids catastrophique, mais ces rides… et s'il disait vrai pour ses cheveux…

Il souriait un peu. C'était un sourire douloureux mais pas dépourvu d'humour. Ce qui, d'une certaine façon, le rendait pire. « Tu te rappelles mon dernier anniversaire, en mars ? "T'inquiète pas, Al, tu m'as dit, si ce stupide chapeau en papier prend feu pendant que tu t'actives au-dessus du gril, j'attraperai l'extincteur pour t'éteindre." Tu t'en souviens ? »

Je m'en souvenais parfaitement. « Tu m'as même dit qu'avoir cinquante-sept ans faisait de toi une variété officielle Heinz.

– Effectivement, je les avais. Et maintenant, j'en ai soixante-deux. Je sais que le cancer me fait paraître encore plus vieux, mais ça… et ça… » Il se toucha le front, puis le coin des yeux. « Ça, ce sont les

tatouages authentiques de l'âge. Nos médailles d'honneur, en quelque sorte.

– Al… puis-je avoir un verre d'eau ?

– Bien sûr. C'est le choc, hein ? »

Il m'a adressé un regard compatissant. « Tu es en train de te dire : "Soit je suis fou, soit il est fou, soit on est fous tous les deux." Je sais. Je suis passé par là. Viens. »

Il s'est soulevé de la banquette avec effort, sa main droite venant se glisser sous son aisselle gauche comme une béquille. Puis il m'a précédé derrière le comptoir. C'est à ce moment-là que j'ai mis le doigt sur un autre élément de cette rencontre irréelle : en dehors des occasions (rares) où j'avais partagé un banc d'église avec lui à Saint-Cyrille (j'ai beau avoir été élevé par des parents croyants, je suis loin d'être un « crétin » très pratiquant) et des quelques fois où il m'était arrivé de le croiser dans la rue, je n'avais jamais vu Al sans son tablier blanc de cuistot.

Il a pris un verre d'une propreté étincelante et l'a rempli à un robinet étincelant. Je l'ai remercié et me suis retourné pour regagner notre banquette, mais il m'a tapé sur l'épaule. J'aurais préféré qu'il s'en abstienne. C'était comme sentir sur moi la main du Vieux Marin de Coleridge : « Trois jeunes gens passent, il en arrête un… »

« Je veux te montrer quelque chose avant qu'on aille se rasseoir. Ça ira plus vite si tu constates par toi-même. Bois d'abord un coup, copain. »

L'eau était bonne, bien fraîche. J'en ai bu la moitié, sans quitter mon hôte des yeux. Le Jake lâche et apeuré en moi s'attendait à se faire sauter dessus, comme la première victime innocente dans ces films de tueurs psychopathes qui portent toujours des titres avec des numéros. Mais Al était juste planté là, une main appuyée sur le comptoir. Une main vieille et ridée, aux jointures proéminentes. Ça ressemblait pas à la main d'un type qui a la cinquantaine, même avec le cancer, et…

« C'est les rayons qui t'ont fait ça ? j'ai demandé brusquement.

– Fait quoi ?

– T'es bronzé. Et ces taches brunes sur le dos de tes mains. Y a que la radiothérapie ou un excès de soleil pour faire ça.

– Eh ben, comme j'ai eu aucune radiothérapie, ça laisse plus que le soleil. Et je l'ai pris pas mal au cours des quatre dernières années. »

À ma connaissance, Al avait passé la majeure partie de ces quatre dernières années à envoyer des hamburgers et des milk-shakes sous un éclairage fluorescent, mais je n'ai rien dit. J'ai juste fini mon verre d'eau. Quand je l'ai reposé sur le comptoir en formica, j'ai remarqué que ma main tremblait légèrement.

« D'accord, qu'est-ce que tu veux que je constate par moi-même ?

– Suis-moi. »

Il m'a fait longer son coin cuisine étroit, passer le gril double, la friteuse Fry-O-Lator, l'évier, le réfrigérateur FrostKing et le congélateur qui bourdonnait encore. Il s'est arrêté devant le lave-vaisselle silencieux et a désigné du doigt la porte dans le fond. Elle était basse : même Al devait baisser la tête pour la franchir et il ne mesurait qu'un mètre soixante-dix et quelque. Moi, je fais un mètre quatre-vingt-dix… certains de mes élèves m'appellent Hélicoptère Epping.

« C'est par là, il m'a dit. Par cette porte.

– C'est pas ta réserve ? »

Question strictement rhétorique : je l'avais vu en rapporter suffisamment de boîtes de conserve, de sacs de pommes de terre et de cartons divers au cours des années pour savoir que c'était sa réserve.

Al semblait ne pas m'avoir entendu. « Tu savais qu'au départ, j'avais ouvert cette roulotte à Auburn ? »

Il a hoché la tête et ça a suffi à lui déclencher une autre quinte de toux. Il l'a étouffée dans son mouchoir de plus en plus sanglant. Quand le dernier accès a fini par se calmer, il s'est débarrassé du mouchoir dans la poubelle la plus proche, puis il a attrapé une poignée de serviettes en papier dans le distributeur posé sur le comptoir.

« C'est une Airstream. C'est des caravanes monocoques en aluminium riveté conçues dans les années 30, complètement Art déco. J'en voulais une depuis que mon père m'avait emmené au Chat 'N Chew à Bloomington quand j'étais môme. Je l'ai achetée entièrement équipée et j'ai ouvert ma cantine dans Pine Street. J'y suis resté pendant près d'un an et puis j'ai compris que si je persistais, la faillite me pendait au nez. Y avait trop de concurrence dans le quartier, des restos, des bons et des moins bons, tous avec leurs habitués. J'étais comme un jeune diplômé de droit qui s'installe dans une ville où il y a déjà une douzaine de cabinets d'avocats. Faut dire aussi qu'en ce temps-là, le Fameux Fat-Burger se vendait deux dollars cinquante. Même en 1990, je pouvais pas faire mieux que ça.

– Alors comment diable tu t'y prends pour le vendre moins de la moitié aujourd'hui ? À part si c'est vraiment du chat. »

Il a reniflé avec ironie, ce qui a provoqué en écho un gargouillement dans le fond de sa poitrine. « Sache, copain, que ce que je vends, c'est du cent pour cent pur bœuf américain, le meilleur du monde. Tu crois que je sais pas ce que les gens disent ? Bien sûr que je le sais. J'en tiens pas compte. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Empêcher les gens de parler ? Autant essayer d'empêcher le vent de souffler. »

J'ai passé un doigt en travers de ma gorge. Al a souri.

« Ouais, je sais, encore un de mes détours, mais au moins celui-ci fait partie de l'histoire. J'aurais pu continuer à me taper la tête contre les murs à Auburn, mais Yvonne Templeton a pas élevé des imbéciles. "Mieux vaut faire demi-tour et se battre un autre jour", qu'elle nous disait, quand on était mômes. J'ai pris le reste de mon capital, amadoué mon banquier pour qu'il me prête cinq mille dollars de plus – me demande pas comment je m'y suis pris – et déménagé ici à Lisbon. Oh, j'ai pas fait fortune, pas dans l'état actuel de l'économie et avec tous ces ragots stupides sur mes burgers de chat, de chien, de sconse ou tout ce qui peut passer par la tête des gens, mais il se trouve que je ne suis plus aussi dépendant de l'économie que le sont certains. Et tout ça grâce à ce qui se cache derrière la porte de ma cambuse. Ça n'y était pas quand j'étais à Auburn, ça, je peux te le jurer sur une pile de bibles de trois mètres de haut. C'est apparu ici.

– Mais de quoi parles-tu ? »

Il m'a regardé sans ciller de ses nouveaux yeux vieillis et larmoyants. « Fini de parler maintenant. Tu dois le découvrir par toi-même. Vas-y, ouvre-la. »

Je l'ai considéré d'un œil dubitatif.

« Prends ça comme la dernière requête d'un mourant, m'a-t-il dit. Vas-y, copain. Si t'es vraiment mon copain, j'veux dire. Ouvre cette porte. »

5

Je mentirais si je vous disais que mon cœur n'a pas passé la vitesse supérieure quand j'ai tourné la poignée et tiré. Je n'avais aucune idée de ce que je risquais de trouver (même si je crois me souvenir d'avoir eu une brève vision de chats trucidés et écorchés prêts pour le hachoir à viande électrique), mais quand Al a tendu la main par-dessus mon épaule pour allumer la lumière, j'ai vu…

Ben, une réserve. Sa cambuse, quoi.

Petite et aussi soignée que le reste de sa roulotte. Sur les deux murs, de grandes boîtes de conserve de collectivité étaient alignées sur des étagères. Tout au fond, là où le toit de la caravane s'incurvait vers le bas, étaient rangés les produits de nettoyage, même si les balais étaient posés de biais parce que l'Airstream, à son extrémité, avait une hauteur de plafond de moins d'un mètre. Le sol était couvert du même linoléum gris foncé que dans la partie restaurant, mais ici, plutôt qu'un léger relent de viande cuite, régnait une odeur de café, de légumes et d'épices. Il y avait une autre odeur, aussi, indéfinissable et pas vraiment agréable.

« D'accord, j'ai dit. C'est ta réserve. Bien rangée, bien approvisionnée. Tu mérites un A en matière d'organisation des réserves, si ce genre de qualification existe.

– Que sens-tu ?

– Les épices, surtout. Le café. Peut-être un assainisseur d'air aussi, je suis pas sûr.

– Mm-mm, j'utilise du Glade. À cause de l'autre odeur. Tu la sens pas ?

– Mouais, je perçois quelque chose. Comme du soufre. Ça me fait penser à des allumettes brûlées. »

Ça me faisait penser aussi aux gaz qu'on larguait en famille, le samedi soir, après les repas de fayots de ma mère, mais j'avais pas envie de le dire. Est-ce que les traitements contre le cancer font péter ?

« Le soufre, c'est ça. Et d'autres substances aussi, rien à voir avec le Chanel N° 5. C'est l'odeur de l'usine, ça, copain. »

On montait d'un cran dans l'échelle de la folie, mais je me suis contenté de dire (d'un ton d'absurde politesse de cocktail-party) : « Vraiment ? »

Il a souri de nouveau, dévoilant ces espaces vides là où la veille il avait encore des dents. « T'es trop poli pour me dire que la Worumbo est fermée depuis la Saint-Glinglin, qu'en fait elle a brûlé du sol au plafond à la fin des années 80 et que ce qui se trouve maintenant là-dehors » – il montra du pouce derrière lui – « n'est rien qu'un revendeur de trucs d'usine. L'attrape-touristes de base de Vacationland[4], comme la Kennebec Fruit Company à la grande époque du Moxie. T'es aussi en train de te dire qu'il serait peut-être temps d'attraper ton téléphone portable pour appeler les hommes en blouse blanche… J'y vais pas avec le dos de la cuillère, mais c'est à peu près ça l'idée, hein, copain ?

– Je ne vais appeler personne, parce que tu n'es pas fou. » J'étais loin d'en être sûr. « Mais ça… c'est juste une réserve, et c'est vrai que ça fait un quart de siècle que la Worumbo ne produit plus un centimètre carré de tissu.

– Bon, tu vas appeler personne de toute façon parce que tu vas me donner ton téléphone portable, ton porte-monnaie et tout l'argent que t'as dans tes poches, petites pièces comprises. C'est pas un hold-up : je te rendrai tout. Tu veux bien faire ça pour moi ?

– Heu, ça va prendre combien de temps, Al ? Parce que j'ai encore des devoirs de fin d'année à corriger, moi.

– Ça te prendra aussi longtemps que tu voudras, m'a-t-il répondu, parce que ça te prendra que deux minutes. Ça prend *toujours* deux minutes. Prends-toi une heure pour tout examiner sous toutes les coutures si tu veux, mais à ta place, je le ferais pas, pas la première fois, parce que ça fout vraiment un coup. Tu verras. Tu veux bien me faire confiance là-dessus ? »

Il a vu quelque chose sur mon visage qui lui a fait pincer les lèvres

sur sa dentition délabrée. « S'il te plaît. *S'il te plaît*, Jake. Requête d'un mourant. »

J'étais persuadé qu'il était fou, mais j'étais tout aussi persuadé qu'il ne mentait pas sur son état. Dans le court laps de temps où nous avions parlé, ses yeux semblaient avoir reculé profondément dans leurs orbites. Et puis, il était épuisé. La vingtaine de pas qu'il avait parcourue pour traverser la caravane de la banquette jusqu'à la réserve l'avait laissé vacillant sur ses pieds. Et le mouchoir ensanglanté, me suis-je rappelé. N'oublie pas le mouchoir ensanglanté…

Et puis, parfois… c'est plus facile de suivre le mouvement, vous trouvez pas ? « Lâcher prise et s'en remettre à Dieu », comme ils aiment dire dans les réunions où va mon ex-femme, mais en l'occurrence, je me suis dit que ce serait plutôt lâcher prise et s'en remettre à Al. Jusqu'à un certain point, en tout cas. *Et bigre*, je me suis dit, *on fait plus de tintouin de nos jours juste pour nous laisser monter dans un avion. Il m'a même pas demandé de mettre mes chaussures sur un tapis roulant.*

J'ai dégrafé mon portable de ma ceinture et l'ai déposé sur un carton de boîtes de thon. J'ai ajouté mon portefeuille, quelques billets pliés, environ un dollar cinquante en pièces, et mon trousseau de clés.

« Garde les clés, elles comptent pas. »

Pour moi, elles comptaient, mais je n'ai pas moufté.

Al a plongé la main dans sa poche et en a sorti une liasse de billets beaucoup plus épaisse que celle que j'avais déposée sur le carton. Il me l'a tendue. « Argent de poche. Au cas où tu voudrais rapporter un souvenir, ou quelque chose. Allez, prends.

– Pourquoi je pourrais pas utiliser mon propre argent pour ça ? »

J'avais pris un ton tout à fait raisonnable, me semblait-il. Comme si cette conversation folle était parfaitement sensée.

« T'occupe pas de ça pour le moment, m'a-t-il dit. L'expérience répondra à la plupart de tes questions mieux que je ne pourrais le faire même si je me sentais au top. Et en ce moment, je suis carrément aux antipodes du top. Prends l'argent et discute pas. »

J'ai pris l'argent et feuilleté la liasse. Il y avait des billets de un dollar sur le dessus et ils avaient l'air normaux. Puis je suis tombé sur un de cinq qui paraissait à la fois normal et pas normal. Il y avait **CERTIFICAT ARGENT écrit** au-dessus du portrait d'Abe Lincoln et un grand 5 bleu sur la gauche. Je l'ai élevé dans la lumière.

« C'est pas un faux, si c'est ce que tu penses. »

La voix d'Al renfermait une lassitude amusée.

Peut-être pas – le billet paraissait aussi authentique au toucher qu'à la vue – mais il ne présentait pas d'image en filigrane.

« Si c'est un vrai, alors il est ancien, j'ai remarqué.

– Mets-le dans ta poche, Jake. »

OK.

« As-tu une calculatrice de poche sur toi ? Ou un autre appareil électronique ?

– Non non, rien de tout ça.

– Dans ce cas, je suppose que tu es prêt à y aller. Retourne-toi de façon à regarder le fond de la cambuse. » Avant que je puisse obtempérer, il s'est frappé le front en disant : « Oh zut, où ai-je la tête ? J'oubliais Carton Jaune.

– Quoi ?

– Carton Jaune. C'est moi qui l'appelle comme ça, je connais pas son vrai nom. Tiens, prends ça. »

Il a fouillé dans sa poche et m'a tendu une pièce de cinquante cents. Je n'en avais pas revu depuis des années. Peut-être même depuis que j'étais gosse.

Je l'ai soupesée. « Tu vas pas me donner ça. Elle a sûrement de la valeur.

– Sûr qu'elle a de la valeur, elle vaut la moitié d'un dollar. »

Une quinte de toux l'a secoué comme une rafale de vent, mais il m'a repoussé d'un signe de la main quand j'ai voulu m'avancer vers lui. Il s'est appuyé sur la pile de cartons où j'avais déposé mes affaires et il a craché dans sa poignée de serviettes en papier. Il a regardé le résultat, fait la grimace et refermé son poing dessus. Son visage hagard ruisselait de sueur.

« Des bouffées de chaleur, ou un truc du genre, il m'a dit. Ce foutu cancer joue avec mon thermostat comme avec le reste. Pour Carton Jaune, c'est un poivrot, et il est inoffensif, mais il ne ressemble pas aux autres. C'est comme s'il *savait* quelque chose. Je pense que c'est seulement une coïncidence – parce qu'il est stationné pas loin de l'endroit où tu vas déboucher – mais je préfère te mettre au parfum.

– Eh bé, on peut pas dire que ça soit concluant, j'ai dit. Je comprends foutre rien à ce que tu racontes.

– Il va te dire : "J'ai un Carton Jaune pour le Front-Vert, alors file-moi un dollar parce que aujourd'hui c'est deux pour le prix d'une." Pigé ?

– Pigé. »

Je nageais dans un brouillard de plus en plus épais.

« Et il a vraiment un carton jaune coincé dans le ruban de son chapeau. Sans doute rien d'autre qu'une carte de taxi ou un coupon Red & White qu'il a trouvé dans le caniveau, mais il a le cerveau grillé par la vinasse bon marché et il a l'air de croire que c'est le Billet en Or de Willy Wonka. Alors tu lui diras : "Je peux pas vous donner un dollar, mais en voici la moitié d'un", et tu lui files ça. Ensuite, il se peut qu'il te dise… » Al brandit un de ses doigts squelettiques. « Il se

peut qu'il te dise quelque chose comme : "Qu'est-ce que vous faites ici" ou "D'où arrivez-vous". Il se peut même qu'il te dise un truc comme : "Vous êtes pas le même bonhomme." Mais ça, je pense pas, encore que ça soit possible. Y'a tellement de choses que j'ignore. Quoi qu'il te dise, laisse-le où il est – près du séchoir où il est assis – et dirige-toi vers le portail. Quand tu t'éloigneras, il te lancera probablement : "Je sais que tu pourrais me filer un dollar, mon salaud", mais n'y fais pas gaffe. Ne regarde pas en arrière. Traverse la voie ferrée et tu seras au carrefour de Main et Lisbon Street. » Il m'a fait un sourire ironique. « Après ça, copain, le monde t'appartient.

– Le séchoir ? »

Il me semblait me souvenir vaguement de quelque chose près de l'endroit où se trouvait le resto d'Al, et peut-être bien que c'était l'ancien séchoir de la Worumbo, mais ça ou autre chose, ça n'existait plus depuis longtemps. S'il y avait eu une fenêtre au fond de la douillette petite réserve de l'Airstream, elle aurait donné sur une cour en brique toute bête et une boutique de vêtements de randonnée appelée Your Maine Snuggery. Je m'y étais offert une parka North Face un peu après Noël, et j'avais vraiment fait une affaire.

« Te soucie pas du séchoir, rappelle-toi juste ce que je t'ai dit. Maintenant demi-tour – voilà, comme ça – et avance de deux ou trois pas. Tout petits. Des pas de bébé. Imagine que t'es dans le noir et que tu cherches du pied la première marche d'un escalier… voilà, doucement, comme ça. »

J'ai fait ce qu'il me demandait, avec le sentiment d'être le plus grand corniaud de la terre. Un pas… en baissant la tête pour éviter de frotter contre le plafond en aluminium… deux pas… les genoux fléchis maintenant. Encore quelques pas et je devrais me mettre à genoux. Ce que je n'avais aucune intention de faire, requête de mourant ou pas.

« Al, c'est ridicule. Sauf si tu veux que je te rapporte un carton de fruits au sirop ou un de ces petits paquets de gelée, je ne vois pas ce que je viens faire i… »

C'est là que j'ai senti mon pied s'enfoncer, exactement comme quand on descend une marche sans s'y attendre. Sauf que mon pied était toujours posé à plat sur le sol en linoléum gris foncé. Je le voyais.

« Tu y es », a dit Al. Sa voix n'était plus rocailleuse, du moins temporairement ; elle était veloutée de satisfaction. « Tu l'as trouvé, copain. »

Mais j'avais trouvé quoi ? J'étais en train d'expérimenter quoi exactement ? Le pouvoir de la suggestion ? Ça me semblait la réponse la plus plausible puisque, indépendamment de ce que je ressentais, je voyais toujours mon pied posé sur le sol. Sauf que…

Vous avez déjà fait cette expérience, par un jour de grand soleil, de fermer les yeux et de continuer à voir l'image rémanente de ce que

vous étiez en train de regarder juste avant ? Eh bien, c'était comme ça. Quand j'ai regardé mon pied, je l'ai vu posé sur le sol. Mais quand j'ai cligné des yeux – un millième de seconde avant ou un millième de seconde après que mes yeux se sont fermés, je ne sais pas exactement – j'ai aperçu mon pied posé sur une marche. Et c'était pas non plus dans la pauvre lumière d'une ampoule de soixante watts. Mais en plein soleil.

Je me suis figé.

« Vas-y, m'a dit Al. Tu risques rien, copain. Vas-y, je te dis. » Il a toussé sauvagement, puis articulé dans une sorte de grondement désespéré : « *J'ai besoin que tu le fasses.* »

Alors je l'ai fait.

Dieu m'en soit témoin, je l'ai fait.

1- Artiste populaire américaine renommée ayant commencé à peindre à plus de soixante-dix ans.

2- *Fat* : gros, épais. *Cat* : chat.

3- Équipe professionnelle de football américain.

4- L'un des surnoms de l'État du Maine.

Chapitre 2

1

J'ai fait un autre pas en avant et descendu une autre marche. Mes yeux me disaient toujours que j'étais debout sur le lino dans la cambuse d'Al, mais je me tenais droit et le haut de ma tête ne touchait plus le plafond de l'Airstream. Ce qui bien sûr était impossible. En réponse à ma confusion sensorielle, mon estomac a exécuté un soubresaut de contrariété et j'ai senti le sandwich aux crudités et la tarte aux pommes du déjeuner prêts à appuyer sur la touche EJECT.

Derrière moi – et pourtant légèrement lointaine, comme s'il se tenait à quinze mètres plutôt qu'à un mètre cinquante seulement – j'ai entendu la voix d'Al me dire : « Ferme les yeux, copain, ça sera plus facile. »

J'ai obéi et la confusion sensorielle a aussitôt disparu. C'était comme arrêter de loucher. Ou plutôt mettre des lunettes spéciales pour regarder un film en 3D. J'ai avancé le pied droit et descendu une autre marche. C'étaient bel et bien des marches ; sans le démenti apporté par la vision, mon corps n'avait aucun doute à ce sujet.

« Deux de plus, et rouvre-les », m'a dit Al. Il semblait plus loin que jamais. À l'autre bout de la caravane plutôt qu'à la porte de la réserve.

Mon pied gauche a descendu une autre marche, puis de nouveau mon pied droit, et tout d'un coup un *pop* s'est produit dans ma tête, exactement comme en avion quand il y a un brusque changement de pression. Le noir derrière mes paupières a viré au rouge et j'ai senti de la chaleur sur ma peau. Le soleil. Aucun doute là-dessus. Et cette légère odeur de soufre s'était accentuée, passant du presque imperceptible au carrément désagréable. Aucun doute non plus là-dessus.

J'ai ouvert les yeux.

Je n'étais plus dans la réserve. Ni dans le resto d'Al. La réserve n'avait aucune porte donnant sur l'extérieur, or j'étais dehors. J'étais dans la cour. Mais elle n'était plus en brique, ni entourée de magasins de détail. J'étais planté sur du ciment sale et décrépit. Contre le mur blanc de ce qui aurait dû être Your Maine Snuggery, il y avait plusieurs réceptacles métalliques énormes, remplis à ras bord et recouverts de bâches grandes comme des voiles en grosse toile de jute

marron.

Je me suis retourné vers la grosse caravane en aluminium qui abritait le resto d'Al, mais elle n'y était plus.

2

Là où elle aurait dû se trouver, il y avait un sombre mastodonte digne d'un roman de Dickens : la Worumbo Tissage et Filature. Et elle tournait à plein régime. J'entendais distinctement le tonnerre des tambours à teindre et à sécher les étoffes, le *tchac-WOUFF, tchac-WOUFF* des immenses métiers à tisser qui occupaient autrefois tout le premier étage (j'avais vu des photos de ces machines, surveillées par des femmes vêtues de combinaisons et de foulards, dans le minuscule bâtiment de la Société d'histoire de Lisbon dans Main Street). Une fumée gris blanchâtre s'échappait de trois hautes cheminées qu'une grosse tempête de vent avait fait tomber dans les années 80.

J'étais planté à côté d'un grand bâtiment vert en forme de cube : le séchoir, ai-je tout de suite pensé. Il occupait la moitié de la cour et faisait six mètres de haut environ. Je venais de descendre une volée de marches, mais maintenant il n'y avait plus de marches du tout. Aucun retour en arrière possible. J'ai senti monter la panique.

« Jake ? » C'était la voix d'Al, mais qui me parvenait très faiblement. Elle semblait altérée par un étrange phénomène acoustique, comme une voix portée sur des kilomètres au fond d'un long et étroit canyon. « Tu pourras revenir de la même manière. Tâtonne pour trouver les marches. »

J'ai soulevé le pied gauche, l'ai reposé et j'ai senti une marche. Ma panique a reflué.

« Vas-y. » Très faiblement. Une voix comme mue par ses propres échos. « Va faire un petit tour et reviens. »

Je ne suis allé nulle part pour commencer, je suis juste resté cloué sur place, à m'essuyer la bouche avec la paume de la main. J'avais l'impression que les yeux me sortaient des orbites. Mon cuir chevelu fourmillait et le fourmillement me descendait le long de l'échine. J'avais peur – j'étais quasiment terrifié – mais une puissante curiosité contrebalançait la panique et la maintenait (pour le moment) à distance. Je voyais mon ombre projetée sur le béton, aussi nette qu'un découpage dans une étoffe noire. Je voyais des écailles de rouille sur la chaîne qui séparait le séchoir du reste de la cour. Je sentais les puissants effluves que vomissaient les trois cheminées et leur âcreté me piquait les yeux. Si un inspecteur de la Protection de l'environnement avait respiré un quart de seconde cette merde, il aurait fait fermer la boîte *illico*. Sauf que… il n'y avait sûrement aucun inspecteur de ce genre dans les parages. Je n'étais même pas sûr que l'Agence de protection de l'environnement avait déjà été inventée. Je

savais *où* je me trouvais : Lisbon Falls, dans le Maine, au cœur du comté d'Androscoggin.

La vraie question était de savoir *quand*…

3

Une pancarte que je ne pouvais pas lire – elle était tournée à l'envers – était suspendue à la chaîne. J'ai commencé à marcher dans cette direction, avant de faire demi-tour. J'ai fermé les yeux et avancé en glissant les pieds, me rappelant que je devais faire des petits pas de bébé. Quand mon pied gauche a heurté la première marche de l'escalier qui remontait dans la réserve du resto d'Al (je l'espérais ardemment en tout cas), j'ai glissé la main dans ma poche arrière et en ai extrait une feuille de papier pliée : l'exubérant mémo de fin d'année de mon chef de département. « Passez un bel été et n'oubliez pas le jour de service supplémentaire en juillet ! » Je me suis brièvement demandé ce qu'il penserait de Jake Epping, l'année prochaine, dispensant un cours intitulé « Le voyage dans le temps en littérature ». Puis j'ai déchiré une bande de papier dans le haut de la feuille, je l'ai froissée et jetée sur la première marche de l'escalier invisible. Elle a atterri par terre, bien entendu, mais au moins, elle marquait l'emplacement. C'était un après-midi calme et tiède et je ne pensais pas que mon bout de papier s'envolerait, mais par acquit de conscience, j'ai ramassé un petit fragment de béton pour m'en servir de presse-papiers. Il a atterri sur la marche, mais il a aussi atterri sur le papier chiffonné. Parce qu'il n'y avait *pas* de marche. Une vieille chanson pop m'a traversé la tête : *D'abord il y a une montagne, puis il n'y en a plus, puis il y a de nouveau une montagne*.

Va faire un petit tour, avait dit Al. Et c'est ce que j'ai décidé de faire. Je me disais que si je n'avais pas encore perdu la boule, alors je devrais pouvoir tenir encore un peu. À moins de voir soudain un défilé d'éléphants roses ou un OVNI planer au-dessus de chez John Crafts Auto. J'ai essayé de me dire que c'était pas possible, que c'était pas en train de m'arriver, mais ça n'a pas marché. Les philosophes et les psychologues peuvent débattre de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas, mais nous qui vivons des vies ordinaires nous connaissons et acceptons pour la plupart la texture du monde qui nous entoure. C'était en train de m'arriver. Tout le reste mis à part, ça puait foutrement trop ici pour être une hallucination.

Je me suis dirigé vers la chaîne, tendue à hauteur de la taille, et me suis baissé pour passer dessous. De l'autre côté, en lettres noires peintes au pochoir, il y avait écrit ACCÈS INTERDIT TANT QUE LA CANALISATION D'ÉGOUT N'EST PAS RÉPARÉE. J'ai vérifié derrière moi, constaté qu'il n'y avait aucun signe de réparation en cours, tourné au coin du séchoir, et failli trébucher sur l'homme qui se dorait

au soleil de l'autre côté. Sans grand espoir de bronzer, cela dit. Il était vêtu d'un vieux manteau noir qui flottait autour de lui comme un ectoplasme. Il y avait des traînées de morve sèche sur ses deux manches. Et le corps qui disparaissait dans le manteau était d'une maigreur squelettique. Ses cheveux gris fer pendaient en mèches feutrées autour de ses joues mangées de barbe. C'était un ivrogne de la plus belle espèce.

Incliné en arrière sur sa tête, son chapeau de feutre crasseux paraissait tout droit sorti d'un film noir des années 50, ceux où toutes les femmes ont la poitrine opulente et tous les hommes parlent vite autour d'une cigarette fichée au coin de la bouche. Et ouaips, dépassant du ruban de son chapeau mou, comme les cartons de presse des journalistes d'antan, il y avait un carton jaune. Il avait dû être jaune vif un jour, mais d'avoir été beaucoup tripoté par des doigts crasseux l'avait terni.

Quand mon ombre est tombée sur lui, Carton Jaune s'est retourné et m'a épié avec des yeux troubles.

« Vous êtes qui, putain ? » il m'a demandé. Sauf que ça a donné quelque chose du genre : *Zè-qui-butin ?*

Al ne m'avait pas donné d'instruction détaillée sur la façon de répondre aux questions, alors j'ai dit ce qui me semblait le plus sûr. « Pas vos oignons, putain.

– Ben, allez vous faire foutre alors.

– Très bien, j'ai dit. Alors, nous sommes d'accord.

– Hein ?

– Bonne journée à vous. »

Et j'ai pris la direction du portail, qui ouvrait sur une voie de chemin de fer. De l'autre côté des rails, sur la gauche, un parking qui n'y avait jamais été auparavant. Il était rempli de voitures, cabossées pour la plupart et toutes assez anciennes pour entrer au musée de l'automobile. Des Buick aux vitres en hublot, des Ford au profil de torpille. *Ces bagnoles appartiennent à de vrais ouvriers d'usine,* ai-je pensé. *Des vrais ouvriers d'usine qui sont en ce moment dans la fabrique en train de travailler pour quelques dollars de l'heure*.

« J'ai un Carton Jaune pour le Front-Vert, m'a lancé l'ivrogne d'un ton à la fois agressif et dérangé. Alors file-moi un dollar, parce que aujourd'hui c'est deux pour le prix d'une. »

Je lui ai tendu la pièce de cinquante cents. Avec l'impression d'être un acteur n'ayant qu'une réplique à prononcer de toute la pièce, j'ai dit : « Je peux pas vous donner un dollar, mais en voici la moitié d'un. »

Et tu le lui donnes, m'avait dit Al. Mais je n'ai pas eu à le faire. Carton Jaune me l'a arraché des mains et l'a approché de son visage. Un moment, j'ai cru qu'il allait carrément mordre dedans, mais il s'est

contenté de refermer sa longue main osseuse dessus et de le faire disparaître. Puis il m'a encore épié, avec une méfiance quasi comique sur le visage.

« Qui vous êtes ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Du diable si je le sais », j'ai répondu.

Et je me suis retourné vers le portail. Je m'attendais à ce qu'il me lance d'autres questions, mais il n'y a eu que du silence. J'ai franchi le portail.

4

La voiture la plus récente sur le parking était une Plymouth Fury du milieu ou de la fin des années 50, je crois. Sa plaque d'immatriculation ressemblait à une version incroyablement rétro de celle de ma Subaru ; sur la mienne, à la demande de mon ex-femme, figurait un ruban rose pour la lutte contre le cancer du sein. Sur celle que je regardais maintenant figurait bien le surnom de l'État du Maine, VACATIONLAND, mais elle était orange au lieu d'être blanche. Comme dans la plupart des États, les plaques du Maine portent aujourd'hui des lettres – le numéro de ma Subaru est 23383 IY – mais celui de cette Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge quasi neuve était 90-811. Sans lettres.

J'ai touché le coffre. La carrosserie chauffée par le soleil était dure et bien réelle.

Traverse la voie ferrée et tu seras au carrefour de Main et Lisbon Street. Après ça, copain, le monde t'appartient.

Il n'y avait pas de voie ferrée devant la vieille filature – pas à mon époque, en tout cas – mais là, il y en avait une. Et pas une relique désaffectée. Non, c'étaient des rails en acier poli, luisants. Et quelque part dans le lointain, j'entendais le *tchacatac-tchacatac* d'un vrai train. De quand datait le passage du dernier train dans Lisbon Falls ? Sans doute d'avant la fermeture de la filature, à l'époque où les Plâtres US (que les gens du cru appelaient Platrouilles US) tournaient encore à plein régime.

J'ai pensé, *Sauf qu'ils tournent encore à plein régime, je suis prêt à parier là-dessus. Idem pour la filature. Parce qu'on n'est plus dans la deuxième décennie du XXIe siècle, ici.*

Je m'étais remis à marcher sans même m'en rendre compte – à marcher comme un homme dans un rêve. J'étais maintenant planté au coin de Main Street et de la route 196, qu'on appelait aussi l'ancienne route de Lewiston. Sauf que cette route-là n'avait rien d'ancien. Et de l'autre côté du carrefour, en diagonale par rapport à moi…

C'était la Kennebec Fruit Company, nom assurément grandiose pour un magasin qu'en dix ans d'enseignement au lycée de Lisbon, j'avais toujours connu à deux doigts de l'extinction. Son improbable *raison*

*d'être** [1] et unique moyen de survie était le plus étrange des sodas, le Moxie. Le propriétaire de la Kennebec, Frank Anicetti, un homme d'un certain âge et d'une nature affable, m'avait dit que la population mondiale se divisait naturellement (et par héritage génétique, probablement) en deux groupes : celui des élus, minoritaire mais béni, qui plaçait le Moxie au-dessus de tous les autres breuvages… et le reste du monde. Frank appelait le reste du monde la « pauvre majorité handicapée ».

La Kennebec Fruit Company de mon époque est une boîte jaune et vert décolorée avec une vitrine sale vide de tout produit… à moins que le chat qui y dort parfois n'en soit un. Son toit est concave, affaissé par la neige de nombreux hivers. Et il n'y a pas grand-chose à vendre à l'intérieur sinon quelques souvenirs Moxie : des T-shirts orange vif proclamant MOI J'AI LE MOXIE !, des casquettes du même orange vif, des calendriers de collection, des insignes qui semblent être de collection mais ont probablement été fabriqués en Chine l'année dernière. La majeure partie du temps, l'endroit est vide de clients, la plupart des étagères sont vides de produits… même si on peut toujours se procurer quelques en-cas sucrés ou un paquet de chips (à condition de les aimer salées et vinaigrées). La vitrine réfrigérante pour les sodas n'est garnie que de Moxie. Et la vitrine réfrigérante pour la bière est vide.

Chaque année au mois de juillet, Lisbon Falls accueille le Festival Moxie du Maine. Il y a des fanfares, des feux d'artifice et – je vous jure que c'est vrai – un défilé de chars Moxie avec des reines de beauté locales en maillot de bain couleur Moxie, c'est-à-dire d'un orange si vif qu'il peut causer des brûlures de la rétine. Le major à la tête du défilé est toujours habillé en Docteur Moxie, autrement dit en blouse blanche avec un stéthoscope et un miroir frontal. Il y a deux ans, c'est Stella Langley, la proviseur du lycée de Lisbon, qui s'y est collée et elle n'arrivera jamais à le faire oublier.

Pendant le festival, la Kennebec Fruit Company reprend vie et fait d'excellentes affaires, surtout avec les touristes, en route vers les stations balnéaires de l'ouest du Maine, qui n'en reviennent pas du spectacle. Le reste de l'année, le magasin n'est guère plus qu'une coquille vide hantée par une légère odeur de Moxie, odeur qui m'a toujours rappelé – sans doute parce que j'appartiens à la pauvre majorité handicapée – celle du Musterole, ce truc fabuleusement nauséabond dont ma mère s'obstinait à me frictionner le cou et la poitrine quand j'avais un rhume.

Ce que je regardais maintenant, depuis mon côté de l'ancienne route de Lewiston, était une jeune entreprise florissante. L'enseigne suspendue au-dessus de la porte (PLONGE DANS LA FRAÎCHEUR AVEC 7 UP, en haut, BIENVENUE À LA KENNEBEC FRUIT CO, en bas) était assez étincelante

pour me darder des flèches de soleil dans les yeux. La peinture était encore fraîche, le toit encore intact. Les gens entraient et sortaient. Et dans la vitrine, au lieu d'un chat…

Il y avait des oranges, pardieu. La Kennebec Fruit Company avait un jour vendu de vrais fruits. Qui le savait ?

J'avais commencé à traverser la rue quand le ronflement d'un autobus interurbain m'a fait reculer. Au-dessus de son pare-brise divisé en deux, l'indicateur d'itinéraire affichait LEWISTON EXPRESS. Lorsque l'autobus a freiné pour s'arrêter au passage à niveau, j'ai vu que la plupart des passagers fumaient. On devait friser l'atmosphère de Saturne là-dedans.

Une fois le bus reparti (en laissant derrière lui une odeur de diesel à moitié cuit à mélanger avec la puanteur d'œuf pourri crachée par les cheminées de la Worumbo), j'ai traversé la rue en me demandant brièvement ce qui se passerait si je me faisais renverser par une voiture. Me volatiliserais-je en un clin d'œil ? Me réveillerais-je allongé par terre dans la réserve d'Al ? Probablement ni l'un ni l'autre. Je mourrais tout bêtement ici, dans un passé pour lequel beaucoup d'Américains éprouvent certainement de la nostalgie. Peut-être parce qu'ils ont oublié à quel point le passé puait. Ou parce qu'ils n'ont jamais envisagé cet aspect-là des Pimpantes Années 50.

Un adolescent était planté devant la Kennebec, un pied botté de noir en appui contre le cadre en bois de la vitrine. Le col de sa chemise était relevé sur la nuque et ses cheveux peignés dans un style que j'ai identifié (pour l'avoir surtout vu dans des vieux films) comme étant le style Elvis des débuts. Contrairement aux garçons que j'avais l'habitude de voir dans mes classes, il n'avait pas de petit bouc, pas même une mouche suggestive sur le menton. J'ai réalisé que dans ce monde où j'étais de passage (j'espérais n'y être que de passage), il se serait fait virer s'il s'était pointé au lycée avec seulement l'ombre de poils de barbe sur le visage. Direct.

Je l'ai salué d'un signe de tête. James Dean m'a salué de même en me lançant : « Hé-ho, Daddy-O ! »

Je suis entré. Une clochette a tinté au-dessus de la porte. Au lieu de la poussière et du bois un peu moisi, ça sentait les oranges, les pommes, le café et le tabac aromatique. À ma droite, il y avait un présentoir de bandes dessinées aux couvertures arrachées : *Archie, Batman, Captain Marvel, Plastic Man, Les Contes de la Crypte*. L'écriteau manuscrit, au-dessus de ce trésor, aurait flanqué une attaque à tout aficionado d'eBay : ILLUSTRÉS 5 CTS L'UN TROIS POUR 10 CTS NEUF POUR 25 CTS *PRIÈRE DE NE PAS FEUILLETER SAUF SI VOUS ENVISAGEZ D'ACHETER*.

Sur la gauche, il y avait un présentoir de journaux. Pas de *New York Times,* mais quelques exemplaires du *Portland Press Herald* et un du *Boston Globe*. Le *Globe* claironnait en manchette : **DULLES ÉVOQUE**

DES CONCESSIONS SI LA CHINE COMMUNISTE RENONCE À L'USAGE DE LA FORCE À FORMOSE. Les deux étaient datés du mardi 9 septembre 1958.

5

J'ai pris le *Globe*, qui coûtait huit cents, et me suis approché d'une fontaine à soda en marbre qui n'existait pas de mon temps, derrière laquelle se tenait Frank Anicetti. C'était bien lui, jusqu'aux deux ailes grises distinguées au-dessus des oreilles. Sauf que cette version – appelons-la Frank 1.0 – était plus mince que ronde et portait des lunettes à double foyer sans monture. Il était aussi plus grand. Me sentant comme un étranger dans mon propre corps, je me suis glissé sur l'un des tabourets.

Il a désigné le journal de la tête. « Ça vous suffira ou je vous sers un soda à la fontaine ?

– Tout ce que vous avez de frais, n'importe, sauf du Moxie », me suis-je entendu répondre.

Frank 1.0 a souri. « Ça, j'ai pas encore, fils. Mais qu'est-ce que vous diriez d'une bière de racinette[2] à la place ?

– Ma foi. »

C'était tentant. J'avais la gorge sèche et la tête en feu. Il me semblait que j'avais la fièvre.

« Cinq ou dix ?

– Je vous demande pardon ?

– La bière : cinq ou dix cents ? » Il l'a prononcé avec l'accent du Maine : *biiyèh*.

« Oh. Disons dix.

– Eh bien, disons que vous avez dit juste. » Il a ouvert un congélateur à crème glacée et en a sorti une tasse givrée de la taille d'un pichet à limonade. Il l'a remplie à un robinet et j'ai senti l'odeur aromatique et forte de la bière de racinette. Il a raclé la mousse sur le dessus à l'aide d'un manche de cuillère en bois, a terminé de la remplir et l'a posée sur le comptoir. « Et voilà pour vous. Ça fera dix-huit cents avec le journal. Plus un penny pour le gouverneur. »

Je lui ai tendu un des dollars de l'époque d'Al et Frank 1.0 m'a rendu la monnaie.

J'ai siroté la bière à travers la mousse et, quelle surprise ! Elle était… ronde. Savoureuse de bout en bout. Je ne sais comment l'exprimer mieux que ça. Ce monde révolu des années 50 dégageait une odeur pire que ce que j'aurais imaginé, mais il avait une saveur incomparable.

« Cette bière est délicieuse, j'ai dit.

– Ah ouais ? Ravi que vous l'aimiez. Vous êtes pas d'ici, dites-moi ?

– Non.

– Pas du Maine, non plus ?

– Wisconsin », j'ai dit.

Pas tout à fait un mensonge ; ma famille avait vécu à Milwaukee jusqu'à mes onze ans, quand mon père avait décroché un poste d'enseignant d'anglais à l'université du sud du Maine. J'avais bourlingué un peu dans tout l'État depuis.

« Eh bé, z'avez choisi le meilleur moment pour venir, a déclaré Anicetti. La plupart des estivants sont partis, et dès leur départ, les prix baissent. Ce que vous buvez, par exemple. Après le jour du Travail, une racinette à dix cents coûte plus qu'une dime[3]. »

La clochette tinta au-dessus de la porte, les lames du plancher grincèrent. C'était un grincement sympathique. La dernière fois que j'étais entré à la Kennebec, les lames avaient gémi…

Un garçon d'environ dix-sept ans se glissa derrière le comptoir. Ses cheveux noirs étaient coupés en brosse, presque une coupe militaire. Sa ressemblance avec l'homme qui m'avait servi était flagrante et j'ai réalisé que c'était celui-là *mon* Frank Anicetti. Le gars qui avait ôté le trop-plein de mousse sur ma bière était son père. Frank 2.0 ne m'a même pas adressé un coup d'œil ; pour lui, j'étais juste un client comme les autres.

« Titus a monté le camion sur le pont, il a dit à son père. Il dit qu'il sera prêt pour cinq heures.

– Impec », a répondu Anicetti père.

Et il a allumé une cigarette. C'est là que j'ai remarqué les petits cendriers en céramique posés sur le dessus en marbre de la fontaine à soda. Ils portaient, écrit sur le pourtour, LA WINSTON A LE GOÛT DU VRAI COMME UNE CIGARETTE DEVRAIT ! Puis il m'a proposé : « Vous voulez une boule de vanille dans votre bière ? Cadeau de la maison. Nous aimons soigner nos touristes, surtout quand ils arrivent en fin de saison.

– Merci, mais je crois que ça ira », je lui ai dit.

C'était vrai. Trop de douceur sucrée et ma tête allait exploser. Et la racinette était forte avec ça : c'était comme boire un espresso gazeux.

Le gamin m'a adressé un sourire aussi exquis que la boisson dans la tasse givrée – rien du dédain amusé que j'avais senti émaner de l'aspirant Elvis dehors. « On a lu une nouvelle en classe, il a dit, où les habitants mangent les touristes quand ils arrivent hors saison.

– Frankie, c'est pas un truc à dire à un visiteur ! » a observé Mr. Anicetti.

Mais il souriait en disant ça.

« Ce n'est rien, j'ai dit. J'ai moi-même enseigné cette nouvelle. Shirley Jackson, c'est ça ? *Les Gens de l'été*.

– C'est ça, a acquiescé Frank. J'ai pas tout pigé, mais ça m'a bien plu. »

J'ai pris une autre gorgée de ma racinette et quand je l'ai reposée

(la chope a rendu un son bien solide et plaisant sur le marbre du comptoir), je n'ai pas vraiment été surpris de voir que j'avais presque tout bu. *Je pourrais facilement devenir accro à ce truc*, j'ai pensé. *Ça coiffe le Moxie au poteau.*

Le père Anicetti a soufflé un panache de fumée vers le plafond où les pales du ventilateur l'ont étiré en paresseuses couches de bleu… « Vous enseignez dans le Wisconsin, monsieur… ?

– Epping, ai-je dit spontanément, trop pris de court pour penser à donner un faux nom. Oui, je suis enseignant. Mais j'ai pris une année sabbatique…

– Ça veut dire qu'il arrête de travailler pendant un an, a dit Frank.

– Je sais ce que ça veut dire », a dit le père Anicetti.

Il jouait les pères outragés, mais jouait seulement. J'ai décidé sur-le-champ que j'aimais ces deux-là autant que j'aimais leur bière de racinette. J'aimais même l'aspirant voyou, dehors, ne serait-ce que parce qu'il ignorait qu'il était déjà un cliché. On ressentait une impression de sécurité ici, une impression de… je ne sais pas… préordination. C'était sûrement faux ; ce monde était aussi dangereux que n'importe quel autre. Mais je détenais un élément d'information qu'avant cet après-midi j'aurais cru réservé exclusivement à Dieu : je savais que le garçon souriant qui avait apprécié la nouvelle de Shirley Jackson (même s'il n'avait pas « tout pigé ») allait traverser cette journée sans encombre et plus de cinquante années de trois cent soixante-cinq journées par la suite. Il n'allait pas être tué dans un accident de voiture, ni avoir une crise cardiaque ou un cancer du poumon du fait de l'inhalation passive de la fumée de son père. Frank Anicetti était bon pour la vie.

J'ai consulté l'horloge murale (COMMENCEZ LA JOURNÉE PAR UN SOURIRE, disait le cadran, PRENEZ UN CAFÉ JOIE-DE-VIVRE !). Les aiguilles indiquaient 12 heures 22. Ça n'était rien pour moi, mais j'ai fait semblant d'être surpris. J'ai terminé le fond de ma biiyèh et me suis levé. « Il faut que j'y aille si je veux être à l'heure pour retrouver mes amis à Castle Rock.

– Faites gaffe sur la 117, m'a dit Anicetti. Cette route est une vraie saloperie. »

Ça a donné *vraye saloprille* dans sa bouche. Je n'avais pas entendu un accent du Maine aussi prononcé depuis des années.

« Je ferai gaffe, j'ai dit. Merci du conseil. Eh, fils ? À propos de cette nouvelle de Shirley Jackson…

– Oui, monsieur ? »

Monsieur, encore. Et rien de sarcastique là-dedans. J'étais en train de décider que 1958 avait vraiment été une chouette année. Hormis la puanteur des usines et la cigarette, cela dit.

« Y'a rien à piger.

– Ah non ? C'est pas ce qu'a dit Mr. Marchant.

– Avec tout le respect que tu dois à Mr. Marchant, tu lui diras que d'après Jake Epping, parfois un cigare, c'est juste un truc à fumer et une nouvelle juste une nouvelle. »

Il a ri. « Je lui dirai ! Troisième heure demain matin !

– Bien. » J'ai adressé un signe de tête à son père, en luttant contre l'envie de lui dire que, grâce au Moxie (qu'il n'avait pas… encore), son enseigne allait rester ouverte à l'angle de Main Street et de l'ancienne route de Lewiston longtemps après lui. « Merci pour la bière de racinette.

– Revenez quand vous voulez, fils. Je pense baisser encore le prix de la grande.

– À un dixième de dollar ? »

Il a souri. Comme celui de son fils, son sourire était naturel et direct. « Là, vous cuisinez au gaz, l'ami ! »

La clochette a retenti. Trois dames sont entrées. Zéro pantalon : toutes les trois étaient en robe avec ourlet à mi-mollet. Et en chapeau ! Avec petite voilette blanche pour deux d'entre elles. Elles ont commencé à tripoter dans les cageots de fruits, à la recherche de la perfection. Je m'éloignais de la fontaine à soda quand, saisi d'une idée, je me suis retourné.

« Pouvez-vous me dire ce qu'est un Front-Vert ? »

Le père et le fils ont échangé un regard amusé qui m'a rappelé une vieille blague. Un touriste de Chicago au volant d'une voiture de sport dernier cri s'arrête devant une ferme en rase campagne. Un vieux paysan est assis sur son porche en train de fumer une pipe en rafle de maïs. Le touriste se penche à la fenêtre de sa Jaguar et demande : « Dites-moi, mon ami, vous pouvez me dire comment aller à East Machias ? » Le vieux paysan réfléchit, tire deux ou trois bouffées de sa pipe, et dit : « Bougez pas d'un poil. »

« Vous êtes vraiment pas du Maine, hein ? » m'a fait Frank. Son accent n'était pas aussi prononcé que celui de son père. *Il doit regarder davantage la télé*, je me suis dit. *Rien ne vaut la télé pour éroder les accents régionaux.*

« Vraiment pas, j'ai dit.

– C'est drôle, parce que je jurerais avoir entendu une pointe d'accent yankee.

– Ça, ça me vient du dialecte yooper, j'ai dit. Vous savez, celui qu'on parle dans la Haute Péninsule ? »

Sauf que (zut) la Haute Péninsule, c'est dans le Michigan. Mais aucun des deux n'a paru s'en rendre compte. En fait, le jeune Frank s'est détourné et a commencé à faire la vaisselle. À la main.

« Le Front-Vert, c'est le magasin d'alcools et spiritueux, m'a dit Anicetti. Juste en face, si vous avez envie d'une bonne bouteille.

– Je crois que la racinette me suffira, j'ai dit. Je me posais juste la question. Passez une bonne journée.

– Vous aussi, mon ami. Et revenez nous voir. »

J'ai dépassé le trio tâteur de fruits, en murmurant « Mesdames » au passage. Et en regrettant de ne pas avoir un chapeau à soulever. Un chapeau de feutre, par exemple.

Comme ceux qu'on voit dans les vieux films.

6

L'aspirant James Dean avait quitté son poste et j'ai pensé remonter Main Street pour voir quoi d'autre avait changé. Mais l'idée n'a pas tenu plus d'une seconde. Inutile de forcer la chance. Supposons que quelqu'un m'interroge sur mes vêtements ? Je pensais que mon blouson et mon pantalon à pinces se fondraient plus ou moins dans le décor, mais qu'est-ce que j'en savais ? Et puis il y avait mes cheveux, qui touchaient mon col de chemise. À mon époque, ç'aurait été considéré comme parfaitement normal pour un prof de lycée – même assez conservateur – mais ça risquait d'attirer les regards dans une ère où le rasage de la nuque faisait partie du service intégral du barbier et où les rouflaquettes étaient réservées aux mectons rockabilly comme celui qui m'avait appelé Daddy-O. Bien sûr, je pourrais répondre que j'étais un touriste, que tous les hommes portaient les cheveux un peu longs dans le Wisconsin, que c'était même de bon ton. Mais coupe de cheveux et tenue vestimentaire ne comptaient que pour une part dans mon impression de ressortir comme le nez au milieu de la figure… ou comme un extraterrestre affublé d'un déguisement humain imparfaitement assumé.

J'étais surtout carrément paniqué. Pas au bord du cafouillage mental, non – je pense qu'un esprit humain modérément équilibré peut absorber pas mal d'étrangeté avant de chanceler – mais paniqué, oui. Je n'arrêtais pas de penser aux dames avec leur robe à mi-mollet et leur chapeau à voilette, des dames qui ne toléreraient pas de laisser dépasser ne serait-ce qu'un millimètre de bretelle de soutien-gorge en public. Et la saveur de cette racinette… Comme elle était riche en bouche, onctueuse.

Juste en face, il y avait une devanture de magasin modeste avec la mention VENTE D'ALCOOLS DE L'ÉTAT DU MAINE en lettres en relief au-dessus de la petite vitrine. Et effectivement la façade était vert clair. À l'intérieur, je distinguais mon pote du séchoir. Son long manteau noir pendait sur ses épaules maigres comme sur un cintre ; il avait ôté son chapeau et ses cheveux étaient dressés sur sa tête comme ceux d'un mariole de bande dessinée qui vient d'insérer le doigt A dans la prise électrique B. Il gesticulait devant le vendeur et j'ai vu son précieux carton jaune dans une de ses deux mains qui s'agitaient. J'étais sûr

qu'il y avait les cinquante cents d'Al Templeton dans l'autre. Le vendeur, qui portait une courte tunique blanche un peu comme celle du Docteur Moxie pour le défilé annuel, semblait singulièrement peu impressionné.

J'ai marché jusqu'au coin de la rue, attendu au feu et traversé pour retourner du côté Worumbo de l'ancienne route de Lewiston. Deux hommes qui fumaient poussaient en riant un chariot chargé de balles de tissu dans la cour de l'usine. Je me suis demandé s'ils avaient idée de ce que le mélange de fumée de cigarette et de fumée d'usine faisait à leurs poumons et j'ai supposé que non. Et il valait peut-être mieux, même si cette question relevait plus de la compétence d'un prof de philosophie que d'un type qui gagnait son pain quotidien en exposant des ados de seize ans aux merveilles de Shakespeare, Steinbeck et Shirley Jackson.

Quand ils furent entrés dans l'usine, poussant leur chariot entre les mâchoires de métal rouillé d'une porte haute de deux étages, j'ai retraversé la cour jusqu'à la chaîne portant la pancarte ACCÈS INTERDIT. Je me suis intimé de ne pas marcher trop vite, et de ne pas jeter de regards autour de moi – de ne rien faire qui puisse attirer l'attention – mais ç'a été dur. Maintenant que j'étais presque revenu à l'endroit où j'étais arrivé, l'envie de me dépêcher était quasi irrésistible. J'avais la bouche sèche et la grande racinette que j'avais avalée faisait des remous dans mon ventre. Et si je n'arrivais pas à remonter ? Si le repère en papier s'était envolé ? Ou s'il y était toujours mais que l'escalier n'y était plus ?

Du calme, me suis-je intimé. *Du calme.*

Je n'ai pu résister à la tentation de jeter un rapide coup d'œil circulaire avant de me baisser pour passer sous la chaîne, mais la cour m'appartenait entièrement. Quelque part dans le lointain, comme un son perçu dans un rêve, j'ai de nouveau entendu ce martèlement bas – *tchacatac-tchacatac* – de locomotive diesel. Il m'a évoqué une autre chanson : *Ce train a le blues des rails qui disparaissent au loin*.

J'ai longé la paroi verte du séchoir. Mon cœur battait fort tout en haut de ma poitrine. Le petit bout de papier déchiré avec le fragment de béton posé dessus y était toujours ; jusque-là tout allait bien. Je l'ai poussé doucement du bout du pied, en pensant : *S'il vous plaît, mon Dieu, faites que ça marche. S'il vous plaît, mon Dieu, laissez-moi rentrer.*

Le bout de ma chaussure a heurté le fragment de béton – je l'ai vu ricocher – mais il a aussi buté sur la contremarche. Ces choses s'excluaient mutuellement, mais elles se sont produites toutes les deux. J'ai regardé encore une fois autour de moi, même si personne depuis la cour ne pouvait me voir dans ce passage étroit, à moins de passer juste devant l'entrée à une extrémité ou à l'autre. Mais il n'y avait pas âme qui vive.

J'ai monté une marche. Mon pied la sentait, même si mes yeux me disaient que je me tenais toujours sur le ciment craquelé de la cour. La racinette a fait une autre dangereuse embardée dans mon estomac. J'ai fermé les yeux et c'était un peu mieux. J'ai monté la deuxième marche, puis la troisième. Elles n'étaient pas très hautes. Quand j'ai monté la quatrième, la chaleur de l'été a quitté ma nuque et l'obscurité s'est intensifiée sous mes paupières. J'ai voulu monter la cinquième marche, mais il n'y avait pas de cinquième marche. À la place, ma tête a heurté contre le plafond bas de la réserve. Une main a saisi mon bras et j'ai failli hurler.

« Relax, m'a dit Al. Relax, Jake. T'es là. »

7

Il m'a proposé un café, mais j'ai secoué la tête. Mon estomac se soulevait encore. Al s'en est servi un et nous sommes retournés nous asseoir sur la banquette où nous avions commencé cette expédition de fou. Mon portefeuille, mon téléphone portable et ma monnaie étaient posés au centre de la table. Al s'est assis avec un hoquet de douleur et de soulagement. Il paraissait un peu moins hagard et un peu plus détendu.

« Alors, il m'a dit, t'y es allé et t'en es revenu. T'en penses quoi ?

– Al, je sais pas quoi penser. Je suis ébranlé jusqu'au tréfonds de moi-même. T'as découvert ça par hasard ?

– Totalement. Moins d'un mois après m'être installé ici. Je devais encore avoir la poussière de Pine Street sous mes souliers. La première fois, je suis carrément tombé dans l'escalier, comme Alice dans le terrier. J'ai cru que j'étais devenu fou. »

Ça, je pouvais l'imaginer. J'avais eu au moins une petite préparation, si médiocre avait-elle été. Et vraiment, existe-t-il un moyen adéquat pour préparer quelqu'un à un voyage temporel ?

« Je suis parti longtemps ?

– Deux minutes. Je te l'ai dit, c'est toujours deux minutes. Peu importe le temps que tu y restes. » Il toussa, cracha dans une nouvelle poignée de serviettes en papier et les replia dans sa poche. « Et quand tu arrives en bas des marches, il est toujours 11 heures 58 le matin du 9 septembre 1958. Chaque voyage est le premier voyage. Tu es allé où ?

– La Kennebec. J'ai pris une racinette. Elle était fantastique.

– Ah ouais, les choses ont meilleur goût là-bas. Moins de conservateurs ou quelque chose.

– Tu connais Frank Anicetti ? Je l'ai rencontré en gamin de dix-sept ans. »

Quelque part, en dépit de tout, je m'attendais à ce qu'Al me rie au nez, mais il a pris ça comme une évidence. « Bien sûr. Moi aussi, j'ai

rencontré Frank des tas de fois. Mais lui ne me rencontre qu'une fois – en ce temps-là, je veux dire. Pour Frank, chaque fois est la première fois. Il entre dans le magasin, c'est ça ? Il arrive du garage Chevron. Il dit à son père : "Titus a monté le camion sur le pont. Il dit qu'il sera prêt pour cinq heures." Je l'ai entendu le dire au moins cinquante fois. Je passe pas toujours par la Kennebec quand je vais là-bas, mais quand j'y entre, j'entends ça. Ensuite les dames entrent pour choisir des fruits. Mrs. Symonds et ses amies. C'est comme retourner voir sans arrêt le même film.

– Chaque fois, c'est la première fois. »

Je l'ai dit lentement, en laissant un espace entre chaque mot. Pour faire en sorte qu'ils prennent sens dans mon esprit.

« Exact.

– Et chaque personne que tu rencontres te rencontre pour la première fois, quel que soit le nombre de fois où vous vous êtes rencontrés avant.

– Exact.

– Je pourrais y retourner et avoir la même conversation avec Frank et son père sans qu'ils en sachent rien.

– Encore exact. Ou tu pourrais changer quelque chose – commander un banana split au lieu d'une racinette, par exemple – et le reste de la conversation prendrait une direction différente. Le seul qui semble soupçonner qu'un truc est décalé, c'est Carton Jaune. Mais il est trop démoli par la picole pour comprendre ce qu'il ressent. Si je me trompe pas, cela dit, et qu'il ressent effectivement quelque chose. Si c'est le cas, c'est parce qu'il est assis pas loin du trou du terrier, ou je sais pas comment il faut l'appeler. Peut-être que ça émet une sorte de champ énergétique. Il… »

Mais il s'est remis à tousser et n'a pas pu continuer. Le voir plié en deux, à se tenir le flanc en essayant de pas me montrer à quel point ça faisait mal – comment ça le déchirait à l'intérieur – était douloureux en soi. *Il peut pas continuer comme ça*, je me suis dit. *C'est l'hôpital qui l'attend dans moins d'une semaine, pour ne pas dire demain.* Et est-ce que ce n'était pas pour ça qu'il m'avait appelé ? Parce qu'il devait transmettre à quelqu'un ce stupéfiant secret avant que le cancer ne scelle ses lèvres à jamais ?

« Je pensais pouvoir te fixer complètement cet après-midi, mais je peux pas, m'a dit Al quand il eut repris le contrôle de lui-même. Faut que je rentre chez moi, que je prenne mes médocs et que je m'allonge. J'ai jamais rien pris de plus fort que l'aspirine dans ma vie et cette saloperie d'OxyContin me met K-O en moins de deux. Je vais dormir six heures à peu près et puis je me sentirai mieux pendant un moment. Un peu plus solide. Tu peux passer chez moi autour de 21 heures 30 ?

– Je pourrais si je savais où t'habites, je lui ai dit.

– Petit pavillon dans Vining Street. Numéro 19. Y'a un nain de jardin à côté de l'entrée. Tu ne peux pas le louper. Il agite un drapeau.

– De quoi est-ce qu'on a besoin de parler, Al ? Je veux dire… tu m'as montré. Je te crois maintenant. »

Et c'était vrai… mais pour combien de temps ? Déjà, ma brève visite en 1958 prenait les contours d'un rêve. Encore quelques heures (ou quelques jours) et je serais sans doute capable de me convaincre que j'avais rêvé.

« On a beaucoup à se dire, copain. Tu viendras ? »

Il n'a pas répété *requête d'un mourant*, mais je l'ai lu dans ses yeux.

« D'accord. Tu veux que je te raccompagne chez toi ? »

Ses yeux ont lancé des éclairs. « J'ai mon camion et c'est juste à cinq rues d'ici. Je peux me transbahuter jusque là-bas.

– Bien sûr que tu peux », je lui ai dit en espérant exprimer plus de conviction que je n'en ressentais.

Je me suis levé et j'ai commencé à remettre mes trucs dans ma poche. J'ai trouvé la liasse de billets qu'il m'avait donnée et je l'ai sortie. Je comprenais maintenant pourquoi le billet de cinq était différent. Les autres aussi étaient probablement différents. Je la lui ai tendue, mais il a secoué la tête. « Non non, garde ça, j'en ai plein d'autres. »

Mais je l'ai posée sur la table. « Si chaque fois, c'est la première fois, comment tu peux garder l'argent que tu rapportes ? Comment se fait-il qu'il soit pas effacé lors de ton voyage suivant ?

– Aucune idée, copain. Je te l'ai dit, y'a des tas de choses que je ne sais pas. Il y a des règles, et j'en ai compris quelques-unes, mais pas beaucoup. » Son visage s'est fendu d'un sourire exsangue mais authentiquement amusé. « T'as bien rapporté ta bière de racinette, non ? Elle clapote toujours dans ton ventre, pas vrai ? »

Vrai.

« Eh ben voilà. On se voit ce soir, Jake. Je serai reposé et on reparlera de tout ça.

– Encore une question ? »

Il a esquissé un petit signe de la main pour dire : *Vas-y*. J'ai remarqué que ses ongles, qu'il avait toujours d'une scrupuleuse propreté, étaient jaunes et craquelés. Encore un mauvais signe. Pas aussi révélateur que ses quinze kilos en moins, mais mauvais quand même. Mon père disait qu'on peut en savoir beaucoup sur la santé de quelqu'un rien qu'à l'état de ses ongles.

« Le Fameux Fat-Burger.

– Ben quoi ? »

Il avait un petit sourire au coin des lèvres.

« Tu peux vendre pas cher parce que t'achètes pas cher, c'est ça ?

– Bif haché Red & White, il m'a fait. Cinquante-quatre cents la livre.

J'en prends toutes les semaines. Ou disons que j'en prenais jusqu'à ma dernière aventure qui m'a emmené bien loin de Lisbon Falls. C'est Mr. Warren, le boucher, qui me sert. Si je lui demande dix livres de bif haché, il me répond : "Tout de suite." Si je lui en demande douze ou quatorze : il me dit : "Va falloir me laisser une petite minute que je vous en hache du frais. Vous avez un repas de famille ?"

– Toujours pareil.

– Oui.

– Parce que c'est toujours la première fois.

– Exact. C'est comme l'histoire des pains et des poissons dans la Bible, quand on y pense. J'achète le même bif haché semaine après semaine. Des centaines ou des milliers de gens en ont mangé, malgré ces stupides rumeurs de burgers de chat, et ça se renouvelle de soi-même.

– Tu rachètes sempiternellement la même viande. »

J'essayais de faire entrer ça dans mon crâne.

« La même viande, à la même heure, au même boucher. Qui me dit toujours la même chose, sauf si je dis quelque chose de différent. Je t'avoue, copain, que j'ai parfois eu envie de lui dire : "Comment ça va par ici, m'sieur Warren, vieux bougre déplumé ? Z'avez fourré quelques poulettes bien chaudes ces derniers temps ?" Il s'en serait jamais rappelé. Mais je l'ai jamais fait. Parce que c'est un homme vraiment gentil. La plupart des gens que j'ai rencontrés à cette époque sont vraiment gentils. »

Et là, il a eu l'air un peu nostalgique.

« Je comprends pas comment tu peux acheter de la viande là-bas… la servir ici… et puis la racheter encore.

– Bienvenue au club, copain. Je te remercie sacrément d'être encore là – j'aurais pu te perdre. En fait, t'étais même pas obligé de répondre au téléphone quand j'ai appelé au lycée. »

Une partie de moi regrettait de l'avoir fait, mais je n'ai rien dit. C'était probablement superflu. Il était malade, pas aveugle.

« Viens chez moi ce soir. Je te dirai ce que j'ai en tête et ensuite tu pourras faire ce que tu penses être le mieux. Mais faudra que tu décides assez vite, car le temps nous est compté. Ce qui manque pas d'ironie, hein, si on considère l'endroit où débouche l'escalier invisible dans ma cambuse ? »

Plus lentement que jamais, j'ai dit : « Chaque… fois… c'est… la… première fois. »

Il a encore souri. « Je pense que ça, tu l'as bien compris. Je te vois ce soir, d'accord ? 19 Vining Street. Repère le nain au drapeau. »

8

J'avais quitté le resto d'Al à 15 heures 30. Les six heures qui

s'écoulèrent entre ce moment-là et 21 heures 30 ne furent pas aussi insolites que ma visite au Lisbon Falls d'il y avait cinquante-trois ans, mais pas loin. Le temps sembla simultanément traîner en longueur et filer à toute vitesse. Je suis rentré chez moi, c'est-à-dire dans la maison que j'étais en train d'acheter à Sabattus (Christy et moi avions vendu celle que nous possédions à Lisbon pour procéder au partage lorsque notre association conjugale avait été dissoute). Je pensais faire une sieste, mais bien sûr je n'ai pas réussi à dormir. Après vingt minutes sur le dos, raide comme un piquet, les yeux au plafond, je me suis levé pour aller pisser. En regardant l'urine gicler dans la cuvette, j'ai pensé : *C'est de la racinette de 1958 métabolisée par mon organisme de 2011*. Mais en même temps, je me suis dit que c'étaient des conneries, qu'Al m'avait hypnotisé ou un truc dans le genre.

Cette histoire de multiplication de la viande, quand même ?

J'ai voulu finir de corriger mes derniers devoirs de fin d'année et découvert sans surprise que j'en étais incapable. Manier le redoutable stylo rouge de Mr. Epping ? Porter des jugements critiques ? C'était risible. Je n'arrivais même pas à connecter les mots entre eux. Alors j'ai allumé le poste (façon de parler des Pimpantes Années 50, qui avaient leurs postes à transistors et leurs postes à lampes) et j'ai zappé un moment. Sur TMC, je suis tombé sur un vieux film intitulé *Dragstrip Girl*, et je me suis retrouvé à regarder les voitures d'époque et les adolescents rongés d'angoisse avec une telle intensité que ça m'a filé mal à la tête. Alors j'ai éteint. Je me suis fait une poêlée de légumes sautés, que je n'ai pas pu avaler malgré ma faim. Je suis resté là, à regarder mon assiette pleine en pensant à Al Templeton servant année après année des hamburgers faits avec la même douzaine de livres de viande hachée. En effet, ça ressemblait vraiment au miracle des pains et des poissons, et au diable les rumeurs de burgers de chien et de chat à cause des prix bas qu'il pratiquait. Vu ce qu'il payait sa viande, il devait encore se faire un bénéfice absurde sur chaque Fat-Burger qu'il vendait.

Quand je me suis aperçu que je faisais les cent pas dans ma cuisine – incapable de dormir, incapable de lire, incapable de regarder la télé, ma poêlée de légumes parfaitement sautés refilée aux cochons – je suis monté en voiture pour retourner en ville. Il était 18 heures 45 et il y avait plein de places dans Main Street. Je me suis garé en face de la Kennebec et je suis resté assis au volant à contempler fixement la relique à la peinture écaillée qui avait été, autrefois, un commerce florissant dans une petite ville de province. Fermée pour la journée, elle semblait attendre le boulet de démolition. Les seuls indices d'occupation humaine étaient les quelques pubs Moxie dans la vitrine poussiéreuse (POUR VOTRE SANTÉ, BUVEZ MOXIE ! disait la plus grande) et elles étaient si démodées qu'elles semblaient oubliées là depuis des

années.

L'ombre de la Kennebec s'étirait à travers la rue et venait toucher ma voiture. À ma droite, là où se trouvait le magasin d'alcools en 58, il y avait maintenant un joli bâtiment en briques qui abritait une succursale de la Key Bank. Qui avait besoin d'un Front-Vert maintenant qu'on pouvait entrer dans n'importe quelle épicerie du Maine et en ressortir avec une bouteille de Jack Daniel's ou de coffee-brandy ? Et pas dans un mince sac en papier, non plus ; en ces temps modernes, on utilise du plastique, fils. Durée de vie, un millier d'années. Et à propos d'épicerie, j'avais jamais entendu parler de Red & White auparavant. Pour acheter de la nourriture à Lisbon, on allait à l'IGA, un peu plus bas sur la 196, juste en face de l'ancienne gare, qui faisait aujourd'hui boutique de T-shirts et studio de tatouage.

N'importe, le passé me semblait très proche en cet instant – mais peut-être que c'était juste l'éclat doré de la lumière du soir d'été, qui m'a toujours paru assez surnaturelle. C'était comme si 1958 était encore là, à peine dissimulé sous une mince pellicule d'années intermédiaires. Et, si je n'avais pas imaginé ce qui m'était arrivé, c'était effectivement le cas.

Il veut que je fasse quelque chose. Quelque chose qu'il aurait fait lui-même si le cancer ne l'en avait pas empêché. Il dit qu'il y est resté pendant quatre ans (c'est du moins ce qu'il me semblait lui avoir entendu dire), *mais que quatre ans, c'était pas suffisant.*

Étais-je prêt à redescendre l'escalier et à rester là-bas quatre ans et plus ? M'y installer carrément ? Revenir deux minutes plus tard… la quarantaine seulement mais avec des touches de gris sur les tempes ? Je me voyais pas faire ça et, pour commencer, je voyais pas ce qu'Al avait trouvé de si important à faire là-bas. Tout ce que je savais, c'était que quatre, six ou huit ans de ma vie, c'était me trop demander. Même par un mourant.

Il me restait encore deux bonnes heures avant mon rendez-vous avec Al. J'ai décidé de rentrer chez moi me préparer un autre repas, et de me forcer à l'avaler cette fois. Après quoi, je ferais une autre tentative sur mes devoirs de fin d'année. Peut-être que j'étais l'un des très rares individus à avoir jamais voyagé dans le temps – pour ce que j'en savais, Al et moi étions peut-être les seuls à l'avoir jamais fait dans l'histoire du monde –, mais mes élèves de poésie américaine voudraient quand même connaître leurs notes finales.

Je n'avais pas écouté la radio à l'aller, mais je l'ai allumée au retour. Comme ma télé, elle reçoit directement sa programmation de voyageurs de l'espace pilotés par ordinateurs qui tournoient autour de la Terre à des distances de plus de trente mille kilomètres : idée qu'aurait sûrement accueillie les yeux écarquillés d'émerveillement (mais sans doute pas de complète incrédulité) l'adolescent qu'était

Frank Anicetti à l'époque. Je me suis mis sur la fréquence de Sixties on Six et je suis tombé sur Danny & The Juniors s'entraînant sur « Rock and Roll Is Here to Stay » – trois ou quatre voix harmoniques fiévreuses chantant sur des accords de piano au marteau-piqueur. Suivis par Little Richard glapissant « Lucille » à tue-tête, puis Ernie K-Doe plus ou moins gémissant son « Mother-in-Law » : *Ma belle-mère considère ses conseils comme une contribution mais si elle voulait bien déguerpir ça serait la solution*. Tout ça résonnait avec une tonalité aussi fraîche et sucrée que les oranges que Mrs. Symonds et ses amies avaient tripotées en début d'après-midi.

Ça avait un son neuf.

Est-ce que j'avais envie de vivre plusieurs années dans le passé ? Non. Mais j'avais envie d'y retourner. Ne serait-ce que pour entendre ce que donnait Little Richard quand il était encore au sommet des hit-parades. Ou monter à bord d'un avion de la Trans World Airlines sans avoir à enlever mes chaussures, me soumettre à un scan complet et passer au détecteur de métaux.

Et j'avais envie d'une autre racinette.

1- Les astérisques après des mots en italique signalent des expressions en français dans la version originale.

2- Boisson gazeuse parfumée aux extraits de plantes.

3- Une dime = 10 cents…

Chapitre 3

1

En effet, le nain avait un drapeau, mais pas le drapeau américain. Ni même celui du Maine, avec l'orignal dessus. Celui que brandissait le nain de jardin d'Al présentait une bande verticale bleue et deux grosses bandes horizontales, blanche en haut, rouge en bas. Et une seule étoile. Je lui ai donné une petite tape sur son chapeau pointu en passant et j'ai gravi les marches de la maison de Vining Street en me rappelant une chanson rigolote de Ray Wylie Hubbart : « Allez tous vous faire voir, nous on est du Texas. »

La porte s'est ouverte avant même que j'aie sonné. Al était en pyjama et en robe de chambre et sa toute nouvelle chevelure blanche était tout emmêlée et ébouriffée (il sortait du lit, ça se voyait). Cela dit, le sommeil (de même que les antidouleurs, bien sûr) lui avait fait du bien. Il avait toujours une mine terrible mais les rides autour de sa bouche étaient moins profondes et sa démarche semblait plus sûre lorsqu'il m'a guidé à travers son petit bout de vestibule jusqu'à son salon. Il n'avait plus la main droite pressée sous l'aisselle gauche en guise de béquille.

« Je ressemble un petit peu plus à mon moi d'avant, hein ? » m'a-t-il fait de sa voix rocailleuse en s'asseyant dans le fauteuil face à la télé.

Sauf qu'il ne s'est pas vraiment assis, il s'est comme qui dirait positionné au-dessus et laissé tomber.

« Exact. Que t'ont dit les médecins ?

– Qu'il n'y a pas d'espoir, même avec la chimio et les rayons, d'après celui que j'ai vu à Portland. Même avis exactement que le toubib de Dallas. Que j'ai vu en 1962. Sympa de savoir qu'il y a des choses qui ne changent pas, tu ne trouves pas ? »

J'ai ouvert la bouche, puis l'ai refermée. Parfois, il n'y a rien à dire. Parfois, on reste juste sur le cul.

« Je vais pas tourner autour du pot, a-t-il enchaîné. Je sais que la mort embarrasse les gens, surtout quand celui qui meurt ne peut s'en prendre à ses mauvaises habitudes, mais je n'ai pas de temps à perdre avec la pudeur. Je vais finir à l'hôpital sans tarder, ne serait-ce que parce que je n'aurai plus la force de me traîner jusqu'aux toilettes et retour. Et je vais pas rester ici tout seul à cracher mes poumons et me

chier dessus.

– Et le resto ?

– Terminé, le resto, copain. Même si je pétais la santé. Il n'existera plus à la fin du mois. Je fais que louer l'emplacement, tu savais ? »

Non, je l'ignorais, mais j'aurais dû m'en douter. La Worumbo s'appelait toujours la Worumbo, mais c'était maintenant un centre commercial classique avec ses boutiques à la mode, ce qui signifiait qu'Al devait payer un loyer à une société quelconque.

« Mon bail arrive à échéance et Mill Associates veut récupérer l'emplacement pour installer un truc qui s'appelle – tu vas adorer – un L.L. Bean Express. Et de toute façon, ils disent que mon Airstream est une verrue !

– C'est ridicule ! » me suis-je exclamé avec une telle indignation qu'Al a gloussé de plaisir.

Ses petits hoquets ont failli se transformer en quinte de toux et il les a étouffés. Ici, en privé, il n'utilisait ni Kleenex, ni mouchoirs, ni serviettes de table mais il avait à portée de main, sur la table à côté de son fauteuil, une boîte de garnitures périodiques géantes que je ne pouvais m'empêcher de regarder. Je m'obligeais à détourner les yeux, pour essayer plutôt de les poser sur la photo au mur d'Al et d'une belle femme enlacés, pour mieux les retrouver fixés sur la malheureuse boîte l'instant d'après. Voilà bien l'une des grandes vérités de la condition humaine : quand vous avez besoin de Garnitures Géantes Stayfree pour absorber les expectorations sanglantes de votre corps outragé, c'est que vous êtes sérieusement mal barré.

« Merci, copain. On pourrait trinquer à la leur. Moi, j'en ai fini avec l'alcool, mais il y a du thé glacé dans le frigo. Si tu veux bien faire le service. »

2

Au restaurant, Al utilisait de robustes verres Duralex, mais ici, son pichet de thé glacé m'avait tout l'air d'un Waterford. Un citron entier flottait sur le dessus, la peau entaillée pour donner toute sa saveur. J'ai rempli deux verres de glaçons, complété avec du thé et je suis retourné au salon. Al a pris une longue gorgée et fermé les yeux avec gratitude.

« Mes enfants, ce que c'est bon. À cette seconde, tout baigne dans le Monde d'Al. Cette drogue qu'ils me donnent est fantastique. Terriblement addictive, bien sûr, mais fantastique. Elle supprime même un peu la toux. La douleur reviendra sournoisement autour de minuit, mais ça devrait nous laisser suffisamment de temps pour parler. »

Il a repris une gorgée de thé en m'adressant un regard tristement amusé. « Les choses humaines sont formidables du début à la fin, on

dirait. Jamais je l'aurais imaginé.

– Dis-moi, Al, qu'arrivera-t-il à ce… cette brèche vers le passé s'ils enlèvent ta caravane et construisent un magasin à la place ?

– Je ne le sais pas plus que je ne sais comment je peux acheter la même viande semaine après semaine. Ce que je pense, c'est qu'elle disparaîtra. Je la vois comme un prodige de la nature au même titre que l'Old Faithful à Yellowstone, ou que cet énorme rocher en équilibre qu'ils ont en Australie occidentale, ou qu'une rivière qui coule à l'envers à certaines phases de la lune. Les choses de ce genre sont délicates, mon ami. Un léger déplacement de l'écorce terrestre, une modification de la température, quelques bâtons de dynamite, et *pouf*, elles disparaissent.

– Alors tu ne crois pas qu'il pourrait se produire… je ne sais pas… une sorte de cataclysme ? »

Ce que je visualisais, c'était une fissure dans la cabine pressurisée d'un avion de ligne volant à dix mille mètres d'altitude provoquer un appel d'air aspirant tout son contenu à l'extérieur, passagers compris. J'avais vu ça dans un film, une fois.

« Non, je ne crois pas, mais qui peut l'affirmer ? Tout ce que je sais, c'est que je n'y peux rien, de toute façon. Sauf si tu veux que je te lègue mon emplacement. Je pourrais le faire. Tu pourrais aller trouver les services du Patrimoine et leur dire : "Hé, les gars, vous ne pouvez pas les laisser ouvrir une boutique dans la cour de l'ancienne filature de la Worumbo. Il y a l'entrée d'un tunnel temporel là-bas. Je sais que c'est difficile à croire, mais laissez-moi vous montrer." »

Pendant un moment, j'ai effectivement envisagé cette hypothèse, parce que Al avait probablement raison : la brèche vers le passé était très certainement d'une nature délicate. Pour ce que j'en savais (ou ce qu'en savait Al), elle pouvait exploser comme une bulle de savon si l'Airstream était secouée un tout petit peu trop brutalement. Puis j'ai pensé au gouvernement fédéral découvrant qu'il pouvait envoyer des troupes d'opérations spéciales dans le passé pour y changer ce que bon lui semblerait. Je ne savais pas si c'était possible, mais si ça l'était, les allumés qui nous procuraient tous ces gadgets amusants tels qu'armes biologiques et bombes téléguidées étaient les derniers que je voulais voir exporter leurs programmes variés dans l'Histoire vivante, sans défense.

À la minute où cette idée m'est venue – non, à la seconde même – j'ai compris ce qu'Al avait en tête. Seuls les détails manquaient. J'ai repoussé mon thé glacé et je me suis levé.

« Non, pas question. Non non. »

Il a pris ça calmement. J'aurais pu croire que c'était parce qu'il était shooté à l'OxyContin, mais je n'étais pas dupe. Malgré ce que je venais de dire, il voyait bien que je n'avais pas l'intention de m'en aller

comme ça. Ma curiosité (pour ne pas dire ma fascination) devait être plus saillante que des piquants de porc-épic. Parce que évidemment, une partie de moi voulait connaître les détails.

« Je vois que je peux sauter l'introduction et aller droit au but, a dit Al. C'est bien. Assieds-toi, Jake, et je vais te confier la seule raison que j'ai de ne pas prendre tout mon stock de petites pilules roses en une fois. »

Et comme je restais debout :

« Tu sais que tu veux en savoir plus. Et quel mal y a-t-il à cela ? Même si je pouvais t'obliger à faire quelque chose ici en 2011 – et je ne peux pas –, que pourrais-je bien t'obliger à faire là-bas ? Al Templeton est un gamin de quatre ans vivant à Bloomington, Indiana, qui s'amuse dans son jardin déguisé en Lone Ranger et qui a encore des progrès à faire question propreté. Alors, assieds-toi. Comme ils disent dans les infos-publicités, c'est sans aucune obligation de ta part. »

Exact. D'un autre côté, j'entendais ma mère dire *Le diable a la voix douce*. Mais je me suis rassis.

3

« Tu connais l'expression *ligne de partage des eaux*, copain ? »

J'ai hoché la tête. Pas besoin d'être prof pour savoir ça, même pas besoin de savoir lire et écrire. C'est l'un de ces nombreux raccourcis linguistiques énervants dont sont truffés quotidiennement les flashs de nouvelles sur les chaînes câblées. Il y a aussi *à ne pas confondre* et *au jour d'aujourd'hui*. Le plus énervant de tous (je ne compte plus le nombre de fois où je me suis emporté contre cette paresse linguistique devant mes étudiants engourdis), c'est *tout le monde s'accorde à dire* ou *nous sommes de plus en plus nombreux à penser*.

« Sais-tu d'où elle vient ? Son origine ?

– Non.

– De la géographie. Une ligne de partage des eaux, c'est une zone, généralement en montagne ou en forêt, à partir de laquelle les eaux de source se déversent dans différents fleuves qui coulent sur des versants différents. L'Histoire aussi est un fleuve. Qu'en penses-tu ?

– Oui, je suis assez d'accord. »

J'ai bu quelques gorgées de thé.

« Parfois, les événements qui changent l'Histoire s'étendent sur une longue période – comme de longues pluies soutenues sur un bassin hydrographique qui peuvent faire sortir un fleuve de son lit. Mais les fleuves peuvent aussi déborder en période sèche. Il suffit d'une seule averse torrentielle dans une petite zone du bassin hydrographique. Dans l'Histoire aussi, il y a des crues soudaines. Tu veux quelques exemples ? Que penses-tu du 11-Septembre ? Ou de la victoire de

Bush sur Al Gore en 2000 ?

– Tu ne peux pas comparer une élection nationale avec une crue soudaine, Al.

– Peut-être pas, mais l'élection présidentielle de 2000 a été un phénomène unique. Suppose que tu puisses retourner dans la Floride de l'automne 2000 et dépenser deux cent mille dollars ou plus en faveur d'Al Gore ?

– Deux objections, Votre Honneur, j'ai dit. Premièrement, je n'ai pas deux cent mille dollars. Deuxièmement, je suis prof. Je peux tout te dire sur la fixation maternelle de Thomas Wolfe, mais question politique, je suis un bébé dans les langes. »

Al a eu un geste impatient de la main qui a presque fait s'envoler de son doigt osseux sa chevalière du corps des marines.

« L'argent n'est pas un problème. Contente-toi de me faire confiance là-dessus pour l'instant. Et avoir une connaissance anticipée de l'issue des événements est un atout pour se dépatouiller de n'importe quelle difficulté. L'écart, en Floride, a été censément de moins de six cents voix. Penses-tu qu'avec deux cent mille dollars, tu pourrais te débrouiller pour acheter ces quelques centaines de voix le jour de l'élection, s'il suffisait d'acheter les gens pour faire pencher la balance ?

– Peut-être bien, j'ai dit. Sûrement. J'imagine que je pourrais identifier un certain nombre de communautés où domine le désintérêt et où la participation électorale est traditionnellement faible – je n'aurais pas besoin de faire beaucoup de recherches – et puis d'aller y distribuer les pots-de-vin. »

Al m'a souri, dévoilant ses dents manquantes et ses gencives en mauvaise santé. « Pourquoi pas ? Ça a marché à Chicago pendant des années. »

L'idée d'acheter la présidence pour moins que le prix de deux berlines Mercedes m'a donné à réfléchir.

« Mais quand il s'agit du fleuve de l'Histoire, les lignes de partage des eaux les plus susceptibles d'entraîner des changements sont les assassinats – ceux qui ont réussi et ceux qui ont échoué. L'archiduc François-Ferdinand d'Autriche se fait tirer dessus par un freluquet mentalement dérangé nommé Gavrilo Princip, et c'est le coup d'envoi de la Première Guerre mondiale. En revanche, lorsque Claus von Stauffenberg a échoué à assassiner Hitler en 1944 – pas de beaucoup, mais tintin – la guerre a continué et ça a fait encore des millions de morts. »

Moi aussi, j'avais vu le film.

Al a repris : « Pour l'archiduc, ou Adolf Hitler, nous ne pouvons rien faire. Ils sont hors de notre portée. »

J'ai failli lui reprocher de m'inclure dans ses assertions

pronominales mais je me suis tu. Je me sentais un peu comme un homme en train de lire un livre très noir. Un roman de Thomas Hardy, disons. Tu sais comment ça va finir, mais au lieu de te gâcher le plaisir, ça augmente en quelque sorte ta fascination. C'est comme de regarder un gamin faire rouler son train électrique de plus en plus vite et attendre qu'il déraille dans un virage.

« *Idem* pour le 11-Septembre : si tu voulais empêcher cette ligne de partage des eaux, tu devrais attendre quarante-trois ans. Tu n'aurais pas loin de quatre-vingts ans. En admettant que tu arrives jusque-là. »

Maintenant, le drapeau à l'étoile solitaire du nain de jardin d'Al me parlait. C'était un souvenir qu'il avait rapporté de sa dernière virée dans le passé. « T'es pas arrivé jusqu'en 63, pas vrai ? »

À ça, il n'a rien répondu. Il m'a juste dévisagé. Ses yeux, chassieux et vagues cet après-midi quand il m'avait ouvert sa caravane, brillaient maintenant. Presque d'une lueur de jeunesse.

« Parce que c'est de ça que tu parles, hein ? Dallas, 1963 ?

– Exact, a-t-il confirmé. J'ai dû renoncer. Mais toi, copain, t'es pas malade. T'es en bonne santé et dans la fleur de l'âge. Tu peux retourner dans le passé, et tu peux l'empêcher. »

Il s'est penché en avant. Ses yeux ne se contentaient pas de briller, ils étincelaient.

« Tu peux changer le cours de l'Histoire, Jake. Comprends-tu ? *John Kennedy peut vivre*. »

4

Je connais les bases du suspense en fiction – j'ai de quoi : j'ai lu assez de thrillers dans ma vie – et la première règle, c'est de faire gamberger le lecteur. Mais, cher lecteur, si vous vous êtes piqué d'affection pour mon personnage, au vu des événements extraordinaires de cette journée, vous savez que je *voulais* être convaincu. Christy Epping était devenue Christy Thompson (un garçon rencontre une fille sur le campus des AA, vous vous souvenez ?) et j'étais un homme libre. Nous n'avions même pas d'enfants à nous disputer. J'étais bon dans mon boulot, mais je vous mentirais si je vous disais que c'était un boulot excitant. Faire le tour du Canada en stop avec un copain après ma dernière année d'université était ce qui avait le plus ressemblé à une aventure pour moi, et étant donné la bonne humeur et la gentillesse naturelles des Canadiens, on ne peut même pas dire que ç'ait été une grande aventure. Et là, tout d'un coup, on m'offrait la chance de devenir un acteur majeur non seulement de l'histoire américaine, mais de l'histoire du *monde* ? Alors oui, oui, oui, je *voulais* être convaincu.

Mais j'avais peur aussi.

« Mais imagine que ça tourne mal ? »

J'ai fini mon thé glacé en quatre longues gorgées, laissant les cubes de glace tinter contre mes dents.

« Imagine que je réussisse, Dieu sait comment, à l'empêcher mais que ça ne fasse qu'aggraver les choses au lieu de les améliorer ? Imagine qu'à mon retour, je découvre que l'Amérique est devenue un régime fasciste ? Ou que la pollution est si grave que plus personne ne sort sans masque à gaz ?

– Alors tu repartirais, m'a-t-il dit. Retour au 9 septembre 1958, 11 heures 58. Pour tout annuler. Souviens-toi, chaque voyage est le premier voyage.

– Très bien, mais si les changements étaient si radicaux que ton petit resto ne serait même plus là pour m'accueillir ? »

Il m'a adressé un large sourire. « Alors, tu devrais vivre ta vie dans le passé. Mais serait-ce si mal que ça ? En tant que prof d'anglais, tu disposerais toujours d'une compétence monnayable. Mais tu n'en aurais même pas besoin. J'ai vécu là-bas pendant quatre ans, Jake, et j'ai amassé une petite fortune. Tu sais comment ? »

J'aurais pu essayer de deviner, mais j'ai secoué la tête.

« Grâce aux paris sportifs. Pratiqués avec prudence – je ne voulais pas risquer d'éveiller les soupçons, ni que certains bookmakers m'envoient leurs gros bras pour me dérouiller – mais quand on a bien étudié les résultats de tous les grands événements sportifs entre l'été 1958 et l'automne 1963, on peut se permettre d'être prudent. Je ne dirais pas qu'on peut vivre comme un roi, parce que c'est tout de même vivre dangereusement. Mais il n'y a aucune raison de ne pas pouvoir vivre bien. Et je pense que le resto sera encore là. Il y a toujours été pour moi et j'ai changé beaucoup de choses. Comme n'importe qui. Il suffit de faire le tour du pâté de maisons pour aller acheter du pain et du lait pour changer le futur. T'as déjà entendu parler de l'effet papillon ? C'est une des dernières théories scientifiques à la mode qui se résume essentiellement à l'idée que… »

Il a recommencé à tousser. C'était sa première quinte prolongée depuis mon arrivée. Il a attrapé une maxi-garniture dans la boîte, l'a appliquée contre sa bouche comme un bâillon et s'est plié en deux. D'horribles bruits d'éructation sont montés de sa poitrine. C'était comme si la moitié de ses entrailles s'étaient détachées et s'entrechoquaient là-dedans telles des autos tamponneuses dans une fête foraine. Enfin, la crise s'est calmée. Il a jeté un coup d'œil dans la super-protection, a fait la grimace, l'a repliée et jetée.

« Désolé, copain. Ces menstruations orales, quelle saloperie.

– Al, par pitié ! »

Il a haussé les épaules. « Si on peut plus plaisanter, autant se suicider. Bon, où est-ce que j'en étais ?

– L'effet papillon.

– Exact. L'idée, c'est que de petits événements peuvent avoir de grandes, comment dire… ramifications. Si un type tue un papillon en Chine, peut-être que quarante ans plus tard – ou quatre cents – il y aura un tremblement de terre au Pérou. Ça te paraît aussi zinzin qu'à moi ? »

Pas qu'un peu. Mais je me suis souvenu d'un vieux paradoxe du voyage dans le temps et je lui ai sorti : « Ouais, mais y'a encore plus zinzin : et si tu retournes dans le passé et que tu assassines ton grand-père ? »

Il m'a dévisagé, perplexe. « Pourquoi diable irait-on faire ça ? »

C'était une bonne question, alors je l'ai juste prié de continuer.

« Tu as changé le passé cet après-midi de toutes sortes de façons imperceptibles. Rien qu'en entrant à la Kennebec… Mais l'escalier permettant de remonter dans la réserve et de revenir en 2011 était toujours là, pas vrai ? Et Lisbon Falls est toujours tel que tu l'as laissé.

– Apparemment, oui. Mais tu parles de quelque chose de légèrement plus important. À savoir, sauver la vie de JFK.

– Oh, je parle de beaucoup plus que cela. Il ne s'agit pas juste d'un papillon en Chine, copain. Je parle aussi de sauver la vie de RFK, parce que si John survit à Dallas, il y a peu de chances que Robert se présente à la présidence en 1968. Le pays n'était pas prêt à remplacer un Kennedy par un autre.

– On ne peut pas en être sûr.

– Non, mais écoute. Penses-tu que si tu sauves la vie de John Kennedy, son frère Robert sera toujours à l'hôtel Ambassador à midi et quart le 5 juin 1968 ? Et même s'il y est, Sirhan Sirhan travaillera-t-il encore dans les cuisines ? »

Ça se pouvait, mais les chances étaient terriblement réduites. Si vous introduisez un million de variables dans une équation, bien sûr que la réponse change.

« Ou bien Martin Luther King ? Sera-t-il toujours à Memphis en avril 68 ? Et même s'il y est, sera-t-il encore debout sur le balcon du Lorraine Motel au moment précis où James Ray Earl lui tirera dessus ? Qu'en penses-tu ?

– Si cette théorie de l'effet papillon est juste, probablement pas.

– C'est aussi mon avis. Et si MLK survit à Memphis, les émeutes raciales qui ont suivi sa mort n'auront pas lieu. Et peut-être que Fred Hampton ne sera pas abattu à Chicago.

– Qui ça ? »

Il a ignoré ma question. « En extrapolant, peut-être qu'il n'y a pas non plus d'Armée de libération symbionaise. Pas d'ALS, pas d'enlèvement de Patricia Hearst. Et pas d'enlèvement de Patty Hearst signifie une petite mais significative réduction de la peur des Noirs au sein de la classe moyenne blanche.

– Je ne te suis plus. N'oublie pas, ma matière principale était l'anglais.

– Tu ne me suis plus car tu en sais plus sur la guerre de Sécession qui a fait rage au XIXe siècle que sur la guerre civile qui a déchiré notre pays après l'assassinat de Kennedy à Dallas. Si je te demandais qui a joué dans le film *Le Lauréat*, je suis sûr que tu saurais me le dire. Mais si je te demandais de me dire qui Lee Oswald a tenté d'assassiner quelques mois seulement avant de prendre Kennedy pour cible, tu me dirais "Quoi ?". Parce que d'une façon ou d'une autre, tout ça est tombé dans l'oubli.

– Oswald a essayé de tuer quelqu'un *avant* Kennedy ? »

Première nouvelle pour moi, mais la plupart de mes connaissances sur l'assassinat de Kennedy provenaient d'un film d'Oliver Stone. De toute façon, Al ne m'a pas répondu. Al était lancé plein pot :

« Et *quid* du Vietnam ? C'est Johnson qui est à l'origine de toute cette escalade insensée. Kennedy était un guerrier à sang froid, aucun doute là-dessus, mais Johnson a poussé la guerre à son paroxysme. Il avait le même complexe j'ai-de-plus-grosses-couilles-que-toi que Dabeulyou quand il a lancé son "Qu'il y vienne" devant les caméras. Kennedy aurait peut-être changé d'avis. Johnson et Nixon en ont été incapables. Grâce à eux, nous avons perdu près de soixante mille soldats américains au Vietnam. Les Vietnamiens, du Nord et du Sud, en ont perdu des *millions*. Est-ce que la note du boucher aurait été aussi salée si Kennedy n'était pas mort à Dallas ?

– Je n'en sais rien. Et toi non plus, Al.

– C'est vrai, mais j'ai étudié de très près l'histoire américaine récente et les chances de l'améliorer en empêchant le président d'être assassiné me paraissent très bonnes. Et en plus, il n'y a aucun côté négatif. Si les choses tournent mal, il suffit de tout annuler. Aussi simple qu'effacer un gros mot au tableau.

– Sauf si je ne peux pas revenir. Dans ce cas, je ne le saurai jamais.

– Billevesées. Tu es jeune. Du moment que tu ne te fais pas écraser par un taxi ou terrasser par une crise cardiaque, tu devrais vivre assez longtemps pour savoir quelle tournure auront pris les choses. »

Je suis resté silencieux, à réfléchir, les yeux baissés. Al ne m'a pas interrompu. Enfin, j'ai relevé la tête.

« Tu dois avoir beaucoup lu sur l'assassinat de Kennedy et sur Oswald.

– Tout ce que j'ai pu trouver, copain.

– Comment es-tu sûr que c'est lui le coupable ? Parce qu'il doit bien y avoir un millier de théories du complot. Même moi, je sais ça. Imagine que j'y retourne, que je réussisse à l'arrêter et qu'un autre type flingue Kennedy depuis la Butte herbeuse, ou je ne sais pas quoi.

– Le Talus herbeux. Et je suis à peu près catégorique, tout était

l'œuvre d'Oswald. Car, et d'un, les théories du complot étaient toutes assez fantaisistes, et de deux, la plupart d'entre elles ont été démenties au fil des années. L'idée que le tireur n'était pas du tout Oswald, par exemple, mais quelqu'un qui lui ressemblait. Son corps a été exhumé en 1981 pour des tests d'ADN. C'était lui. Absolument. Le petit salopard nuisible. » Il a fait une pause, puis ajouté : « Je l'ai rencontré, tu sais. »

J'ai ouvert des yeux ronds. « Tu charries !

– Eh non. Et il m'a parlé. C'était à Fort Worth. Lui et sa femme Marina – elle était russe – rendaient visite au frère d'Oswald, Bobby. Si Lee a jamais aimé quelqu'un, c'était bien son frère Bobby. Moi, j'étais debout dehors, appuyé contre un poteau téléphonique à côté de la clôture entourant le jardin de Bobby Oswald. Je fumais une cigarette et je faisais semblant de lire le journal. Mon cœur battait, je te dis pas, au moins deux cents coups à la minute. Lee et Marina sont sortis de la maison ensemble. Elle portait leur fille, June. Un petit bout de rien du tout, âgée de moins d'un an. La petite dormait. Ozzie portait un pantalon kaki et une chemise Ivy League boutonnée de haut en bas au col râpé. Le pantalon avait un pli net, bien repassé, mais il était sale. Il avait renoncé à sa coupe militaire mais ses cheveux étaient quand même bien ras, on n'aurait pas pu l'attraper par la tignasse. Marina – bonté divine, quel canon ! Cheveux bruns, yeux bleus lumineux, peau parfaite. Une vraie star de cinéma. Si tu y vas, Jake, tu verras par toi-même. Elle lui a dit quelque chose en russe pendant qu'ils descendaient l'allée. Il lui a répondu, avec le sourire, mais en même temps il l'a poussée et elle a failli tomber. La petite s'est réveillée et s'est mise à pleurer. Et pendant tout ce temps, l'Oswald, il souriait.

– Tu as vraiment vu ça ? Tu l'as vu ? De tes yeux ? »

En dépit de mon propre voyage dans le temps, j'aurais presque juré que c'était soit un pur fantasme, soit un mensonge éhonté.

« Je l'ai vu. De mes yeux. Marina est sortie par le portail et elle est passée devant moi, la tête basse, le bébé serré contre sa poitrine. Comme si je n'étais pas là. Mais lui, il est venu droit sur moi, tellement près que j'ai senti l'*Old Spice* qu'il mettait pour essayer de couvrir l'odeur de sa sueur. Il avait le nez couvert de points noirs. On voyait bien à ses vêtements – et à ses chaussures qui étaient tout éraflées et éclatées au talon – qu'il n'avait pas un pot de chambre où pisser ni une fenêtre par où le vider, mais il suffisait de regarder son visage pour savoir que ça n'avait pas d'importance. Pour lui, en tout cas. Il se prenait pour un champion. »

Al a brièvement médité ces mots, puis a secoué la tête.

« Non, je retire ce que j'ai dit. Il *savait* qu'il était un champion. Il ne lui restait qu'à attendre que le reste du monde s'en rende compte.

Donc, on était là, nez à nez… j'aurais pu l'étrangler, nom de Dieu, et dis-toi bien que l'idée m'est passée par la tête.

– Pourquoi tu l'as pas fait ? Ou abattu, tout bêtement, pour couper court à la traque ?

– Devant sa femme et son enfant ? T'aurais pu faire ça, toi ? »

Je n'ai pas eu à réfléchir longtemps. « Non, je pense pas.

– Moi non plus. Et j'avais d'autres raisons aussi. Notamment une aversion pour la prison d'État… et pour la chaise électrique. Nous étions en pleine rue, ne l'oublie pas.

– Ah.

– Oui : ah. Oswald avait ce petit sourire caractéristique sur les lèvres quand il s'est approché de moi. À la fois arrogant et pincé. Le même qu'il a sur toutes les photos qui ont été prises de lui. Il l'a au commissariat de Dallas après son arrestation pour avoir tué non seulement le président mais aussi un motard de la police qui se trouvait sur son passage alors qu'il essayait de s'enfuir. Et il me fait comme ça : "Vous regardez quoi, monsieur ?" Je lui réponds : "Rien du tout, l'ami." Et il me dit : "Alors, occupez-vous de vos fesses."

« Marina l'attendait un peu plus loin sur le trottoir, elle berçait le bébé pour qu'il se rendorme. Il faisait une chaleur d'enfer ce jour-là, mais elle portait un foulard sur la tête, comme beaucoup de femmes européennes de l'époque. Il s'est approché d'elle et l'a attrapée par le coude – comme un flic, pas comme un mari – et lui a dit : *"Idi ! Idi !"* Avance, avance. Elle lui a dit quelque chose, peut-être qu'elle lui demandait s'il pouvait porter un peu le bébé. Je pense que c'était ça… Mais lui, il l'a juste repoussée en disant : *"Idi, souka !"* Avance, chienne. Elle a obéi. Ils sont partis à pied vers l'arrêt de bus. Et voilà.

– Tu parles russe ?

– Non, mais j'ai l'oreille, et un ordinateur. Ici, en tout cas.

– Tu l'as revu ?

– Seulement de loin. Et j'étais déjà très malade, à ce moment-là. » Il m'a fait un grand sourire. « Il n'y a pas de meilleur barbecue au Texas que celui de Fort Worth, et je pouvais plus en manger. Le monde est cruel, parfois. Je suis donc allé voir un médecin, pour avoir un diagnostic que j'aurais pu facilement établir moi-même, et je suis rentré au XXIe siècle. Y'avait rien d'autre à voir de toute façon. Fondamentalement, c'était rien qu'un petit avorton qui brutalisait son épouse et attendait de se faire une place dans l'Histoire. »

Il s'est penché en avant.

« Tu sais quel genre d'homme c'était, le type qui a changé le cours de l'histoire américaine ? C'était le genre de gosse qui jette des pierres aux autres mômes et qui se carapate. À l'âge où il s'est engagé dans les marines – pour faire comme son frère Bobby, il idolâtrait Bobby – il avait déjà vécu dans une vingtaine d'endroits différents, de New York

à La Nouvelle-Orléans. Il avait de grandes idées et il ne comprenait pas pourquoi les gens ne voulaient pas les écouter. Ça le rendait fou, fou furieux, mais il a jamais perdu ce petit sourire pincé et pisseux. Tu sais comment William Manchester l'a appelé ?

– Non. »

Je ne savais même pas qui était William Manchester.

« Un pauvre égaré. Manchester a répertorié toutes les théories du complot qui ont éclos dans la foulée de l'assassinat… et après l'assassinat d'Oswald lui-même. Tu sais ça, dis-moi ?

– Bien sûr, j'ai dit, un peu agacé. Par un certain Jack Ruby. »

Mais étant donné les lacunes que j'avais déjà démontrées, je suppose qu'il était en droit de s'interroger.

« Manchester a dit que si l'on met le président assassiné d'un côté de la balance et Oswald – le pauvre égaré – dans l'autre, ça ne s'équilibre pas. Ça ne s'équilibre pas du tout. Si l'on veut que la mort de Kennedy ait un sens, on doit ajouter quelque chose de lourd dans la balance. Ce qui explique la prolifération des théories du complot. Du genre, c'est la mafia qui l'a fait : c'est Carlos Marcello qui a ordonné l'assassinat. Ou, c'est le KGB qui l'a fait. Ou Castro, en représailles après la tentative de la CIA de lui fourguer des cigares empoisonnés. Il y a encore des gens aujourd'hui qui pensent que c'est Lyndon Johnson qui l'a commandité pour pouvoir devenir président. Mais au bout du compte… »

Al a secoué la tête.

« C'était presque certainement Oswald. T'as bien entendu parler du rasoir d'Ockham, non ? »

Ça faisait du bien de savoir formellement au moins un truc. « Ouais, c'est un axiome de base, connu aussi sous le nom de loi de la parcimonie. "Toutes choses étant égales par ailleurs, l'explication la plus simple est généralement la bonne." Alors pourquoi tu l'as pas tué quand il était *pas* dans la rue avec femme et enfant ? T'as été dans les marines, toi aussi. Quand t'as su que t'étais si malade, pourquoi ne pas avoir tué toi-même ce petit fils de pute ?

– Parce que être sûr à quatre-vingt-quinze pour cent, c'est pas être sûr à cent pour cent. Parce que, p'tit con ou pas, c'était un père de famille. Parce que, après avoir été arrêté, Oswald a dit qu'il était un bouc émissaire et je voulais être sûr qu'il mentait. Je pense que personne ne peut être sûr de rien à cent pour cent dans ce monde cruel, mais je voulais aller jusqu'à quatre-vingt-dix-huit. Cela dit, je n'avais absolument pas l'intention d'attendre le dernier moment pour l'arrêter, le 22 novembre dans l'immeuble de la Texas School Book Depository[1] – ç'aurait été aller un peu trop loin, pour une raison majeure que je vais devoir t'exposer. »

Ses yeux n'étaient plus aussi brillants et ses rides se creusaient de

nouveau dans son visage. J'étais horrifié de voir le peu de forces qu'il lui restait.

« J'ai tout noté. Je veux que tu lises mes notes. En fait, je veux que tu les bûches comme une bête. Regarde sur le dessus de la télé, copain. Tu veux bien faire ça ? » Il m'a adressé un sourire fatigué en ajoutant : « J'peux pas lever mes fesses, j'ai mis ma culotte de plomb. »

C'était un gros carnet bleu. Le prix indiqué sur la couverture était de vingt-cinq cents. La marque m'était inconnue. « C'est quoi ça, Kresge ?

– La chaîne de grands magasins connue maintenant sous le nom de Kmart. Mais ne t'occupe pas de ça, l'important c'est ce qu'il y a à l'intérieur. C'est l'emploi du temps d'Oswald, ainsi que toutes les preuves accumulées contre lui… Mais tu n'as pas vraiment besoin de les lire si tu me prends au mot, parce que tu vas arrêter ce petit salaud en avril 1963, plus de six mois avant la venue de Kennedy à Dallas.

– Pourquoi avril ?

– Parce que c'est en avril que quelqu'un a tenté d'assassiner le général Edwin Walker… Sauf qu'il n'était plus général. Il a été déposé en 1961, par JFK en personne. Le général Eddie distribuait de la littérature ségrégationniste à ses troupes et leur ordonnait de lire ces saloperies.

– C'est Oswald qui a essayé de le liquider ?

– C'est ce que tu devras vérifier. Même fusil, aucun doute là-dessus, les tests balistiques l'ont prouvé. J'attendais de le voir tirer. Je pouvais me permettre de ne pas interférer puisque cette fois-là, Oswald a manqué sa cible. La balle a été déviée par le montant de la fenêtre de Walker. Pas de beaucoup, juste assez pour le recoiffer carrément avec la raie au milieu et que les éclats de bois lui entaillent un peu le bras. Ç'a été sa seule blessure. Je ne veux pas dire que ce type méritait de mourir – très peu d'hommes sont assez diaboliques pour mériter d'être tirés comme des lapins – mais j'aurais échangé Walker contre Kennedy n'importe quel jour de la semaine. »

J'avais écouté ces derniers mots d'une oreille distraite. Je feuilletais le « Carnet Oswald » d'Al, rempli page après page de notes manuscrites serrées. Elles étaient parfaitement lisibles au début, un peu moins vers la fin. Les dernières pages étaient couvertes de gribouillages dus à la main d'un homme très malade. Je l'ai refermé d'un petit coup sec et j'ai demandé :

« En confirmant la responsabilité d'Oswald dans la tentative d'assassinat contre le général Walker, tu aurais éliminé les doutes qui te restaient ?

– C'est ça. Je devais m'assurer qu'il en était capable. Ozzie est un sale type, Jake – ce qu'en 1958 on appelle de la "vermine" – mais battre sa femme et la retenir quasiment prisonnière parce qu'elle ne

parle pas la langue ne justifient pas un assassinat. Et il y avait autre chose. Même si j'avais pas chopé cette saloperie de cancer, je savais que j'aurais plus jamais la chance de pouvoir sauver Kennedy si par malheur je tuais Oswald et que quelqu'un d'autre décidait d'abattre le président. Arrivé à soixante ans, un homme sort un peu des limites d'application de la garantie, si tu vois ce que je veux dire.

– Mais sans parler de le tuer… Est-ce que tu pouvais pas juste… je sais pas, moi… monter un coup contre lui pour le faire tomber ?

– Peut-être, mais j'étais déjà malade à ce moment-là. Et je sais pas si j'aurais pu le faire même si j'avais été en bonne santé. Dans l'ensemble, il me semblait plus simple d'en finir avec lui, une fois que j'aurais été sûr. Comme on écrase une guêpe avant qu'elle pique. »

Je me taisais, je réfléchissais. L'horloge au mur indiquait 22 heures 30. Al avait annoncé qu'il pourrait tenir jusqu'à minuit, mais je n'avais qu'à le regarder pour savoir que son optimisme était très exagéré.

J'ai emporté son verre et le mien à la cuisine, je les ai rincés et posés sur l'égouttoir à vaisselle. C'était comme si derrière mon front tourbillonnait l'entonnoir déchaîné d'une tornade. Au lieu d'aspirer et d'emporter des vaches, des piquets de clôture, des bouts de papier, c'étaient des noms qu'il faisait tournoyer : Lee Oswald, Bobby Oswald, Marina Oswald, Edwin Walker, Fred Hampton, Patty Hearst. Il y avait aussi des initiales brillantes dans ce tourbillon, qui voltigeaient tels des insignes chromés arrachés à des capots de voitures de luxe : JFK, RFK, MLK, SLA… Le cyclone avait même son propre bruit, deux mots en russe maintes fois répétés avec un accent traînant du Sud : *Idi, souka*.

Avance, chienne.

5

« J'ai jusqu'à quand pour me décider ?

– Pas longtemps. Le resto n'existera plus à la fin du mois. J'ai consulté un avocat pour voir si je pouvais gagner du temps – leur faire un procès, un truc comme ça – mais il ne m'y a pas encouragé. T'as déjà vu ce genre de banderole sur un magasin de meubles : NON RENOUVELLEMENT DE BAIL, LIQUIDATION : TOUT DOIT DISPARAÎTRE ?

– Ouais, sûr.

– Dans neuf cas sur dix, c'est juste du boniment pour stimuler les ventes, mais là, on est dans le dixième cas. Et c'est pas un quelconque magasin de vente discount tout-à-deux-balles qui pousse pour prendre la place, c'est Bean. Question vente au détail dans le Maine, j'ai pas besoin de te dire que L.L. Bean est le plus grand singe dans la jungle. D'ici au 1er juillet, la roullote sera enterrée comme Enron. Mais c'est pas ça le pire. D'ici au 1er juillet, c'est *moi* qui risque d'être enterré. Je peux attraper un rhume et crever de pneumonie en trois jours. Je peux

faire une crise cardiaque ou un AVC. Ou je peux me tuer par accident avec ces foutus comprimés d'OxyContin. L'infirmière à domicile me demande tous les jours si je fais attention à ne pas dépasser la dose. Et ouais, je *fais* attention, mais je vois bien qu'elle est inquiète quand même. Elle a peur d'arriver un beau matin et de me trouver raide mort parce que je serais tellement dans les vapes à cause de cette drogue que je me serais gouré dans les comptes. En plus, ce truc engendre une dépression de la respiration, et comme j'ai les poumons fusillés… Sans compter que j'ai perdu beaucoup de poids…

– Ah bon ? Ça se voit à peine.

– Fais pas le malin, copain – quand t'auras atteint mon âge, tu comprendras. En tout cas, je veux que tu prennes ça aussi, en plus du carnet. »

Il m'a tendu une clé. « C'est celle de l'Airstream. Au cas où tu appellerais demain et que l'infirmière t'apprenne que je suis passé de l'autre côté dans la nuit. Tu devras agir vite. En supposant que tu aies l'intention d'agir, bien sûr.

– Al, tu ne prévois pas…

– Je prends juste mes précautions. Parce que ça me tient à cœur, Jake. Ça me tient plus à cœur que toute autre chose. Si tu as un jour désiré changer le monde, copain, c'est ta chance. De sauver Kennedy. Son frère. Martin Luther King. D'empêcher les émeutes raciales. Empêcher le Vietnam, peut-être. »

Il se pencha en avant.

« Sauver des millions de vies, copain, en se débarrassant d'un seul pauvre égaré.

– Ça, c'est un boniment d'enfer, je lui ai dit. Mais j'ai pas besoin de la clé. Quand le soleil se lèvera demain, tu seras toujours à bord du Grand Bus Bleu.

– Ouais, quatre-vingt-quinze pour cent de chances. Mais ça suffit pas. Prends cette foutue clé. »

J'ai pris la foutue clé et l'ai mise dans ma poche.

« Je vais te laisser te reposer.

– Encore une chose avant que tu partes. Je dois te parler de Carolyn Poulin et d'Andy Cullum. Rassieds-toi, Jake. Ça ne prendra que quelques minutes. »

Je suis resté debout.

« P't-êt' bien, Al. Mais tu es épuisé. Tu as besoin de dormir.

– Je dormirai quand je serai mort. Assieds-toi. »

6

Al me raconta qu'après avoir découvert l'entrée du terrier, il s'était contenté dans un premier temps de l'utiliser pour aller acheter des provisions, faire quelques paris chez un bookmaker de Lewiston et se

constituer sa cagnotte de billets de cinquante d'époque.

Il prenait parfois aussi deux jours en milieu de semaine pour s'échapper vers le lac Sebago, qui regorgeait de poissons savoureux et parfaitement sains. Les gens d'alors s'inquiétaient des retombées des essais nucléaires, me confia-t-il, mais la crainte de s'empoisonner au mercure avec du poisson contaminé était pour plus tard. Il appelait ces escapades (du mardi et mercredi en général, mais il lui arrivait de prolonger jusqu'au vendredi) ses mini-vacances. Il faisait toujours beau (car c'était toujours le même temps) et la pêche était toujours excellente (probable qu'il avait pris et repris *x* fois quelques-uns des mêmes poissons).

« Je sais exactement ce que tu ressens à propos de tout ça, Jake, parce que j'ai moi-même été sous le choc pendant toutes les premières années. Tu veux savoir le plus hallucinant ? »

J'ai fait oui de la tête.

« C'était de descendre cet escalier en pleine tempête de nord-est au mois de janvier et d'émerger en plein soleil en septembre. »

Le peu de couleur qu'il avait aux joues quand j'étais arrivé avait disparu et il toussait de nouveau régulièrement.

« Mais avec un peu de temps, un homme finit par s'habituer à tout. Et quand le choc a commencé à s'atténuer, je me suis mis à réfléchir.

« Si j'avais trouvé ce bon vieux trou de terrier, c'est qu'il y avait une raison. C'est là que j'ai commencé à penser à Kennedy. Mais la question dérangeante s'est vite posée : peut-on changer le passé ? Au début, je me préoccupais peu des conséquences – seulement de savoir si oui ou non c'était faisable. Lors d'une de mes excursions à Sebago, j'ai gravé avec mon canif AL T. 2007 sur un arbre près de la cabane où je logeais. Quand je suis revenu dans le présent, j'ai sauté dans ma voiture et filé au lac Sebago. Les cabanes n'existent plus, il y a un hôtel touristique à la place. Mais l'arbre y est toujours. Et les mots que j'ai sculptés aussi. Vieillis et polis par le temps, mais toujours lisibles : AL T. 2007. C'est ainsi que j'ai su qu'on pouvait le faire. Et puis, j'ai commencé à penser à l'effet papillon…

« Lisbon Falls a son quotidien à l'époque, le *Lisbon Weekly Enterprise*, et la bibliothèque a numérisé tous leurs microfilms en 2005. Ça facilite beaucoup les recherches. J'ai donc cherché un accident survenu à l'automne ou au début de l'hiver 1958. Un certain type d'accident. Je serais même allé jusqu'au début 59, s'il avait fallu, mais j'ai trouvé ce que je cherchais le 15 novembre 1958. Une fillette de douze ans, Carolyn Poulin, était allée à la chasse avec son père de l'autre côté du fleuve, dans cette partie de Durham qui s'appelle Bowie Hill. Vers deux heures de l'après-midi ce jour-là – c'était un samedi – un chasseur de Durham, Andrew Cullum, a tiré sur un cerf dans la même zone de forêt. Il a raté le cerf, mais touché Carolyn. Alors

qu'elle était à une distance de quatre cents mètres, il l'a touchée. Ça fait réfléchir, tu vois. Quand Oswald a tiré sur le général Walker, il était à moins de cent mètres de lui. Mais la balle a heurté le montant central de la fenêtre à guillotine et il a raté sa cible. La balle qui a paralysé la petite Poulin a parcouru plus de quatre cents mètres – beaucoup plus que celle qui a tué Kennedy – sans toucher aucun tronc d'arbre ni aucune branche en chemin. Si elle avait ne serait-ce que sectionné une brindille, elle aurait presque à coup sûr manqué la gosse. Alors bien sûr, ça me donne à réfléchir. »

C'est la première fois que l'expression « la vie prend des virages à 180 degrés » m'est venue à l'esprit. Ça n'a pas été la dernière. Al a attrapé une autre maxi-garniture, il a toussé, craché dedans, et l'a expédiée à la poubelle. Puis il a pris l'inspiration la plus profonde qu'il a pu et poursuivi vaillamment son récit. Je n'ai pas essayé de l'arrêter. J'étais de nouveau totalement captivé.

« J'ai tapé son nom dans le moteur de recherche de l'*Entreprise* et trouvé quelques autres articles sur elle. Elle est sortie diplômée du lycée de Lisbon en 1965 – un an après le reste de sa classe, mais elle a terminé ses études secondaires – et a intégré l'université du Maine. Spécialité : monde des affaires. Elle est devenue expert-comptable. Elle vit à Gray, à une quinzaine de kilomètres du lac Sebago où j'allais en mini-vacances, et elle travaille encore en indépendant. Et devine qui est l'un de ses plus gros clients ? »

J'ai fait un signe évasif de la tête.

« John Crafts, ici, à Lisbon. Squiggy Wheaton, l'un de ses vendeurs, est un client régulier de ma roulotte, et quand il m'a dit un jour qu'ils faisaient leur inventaire annuel et que "Mrs. Chiffres" en personne était là pour vérifier les comptes, j'ai profité de l'occasion pour aller jeter un coup d'œil à la belle. Car elle a soixante-cinq ans maintenant mais… tu sais comme certaines femmes deviennent vraiment belles à cet âge ?

– Oui, je sais », j'ai répondu.

Je pensais à la mère de Christy, dont le physique ne s'était pleinement révélé qu'à la cinquantaine.

« Carolyn Poulin est de ces femmes. Son visage est d'une beauté classique, le genre qu'un peintre d'il y a deux ou trois cents ans aurait adoré peindre, et elle a de longs cheveux blancs comme neige qu'elle porte lâchés dans le dos.

– On dirait que t'es amoureux, Al. »

Il m'a fait un doigt d'honneur, il en avait encore la force.

« Elle est en superforme physique, aussi – normal, tu me diras, pour une femme célibataire qui se transbahute toute seule en fauteuil roulant tous les jours, et dans la camionnette spécialement aménagée qu'elle conduit elle-même. Et qui se couche et sort du lit toute seule,

idem pour la douche, et tout le reste. D'après Squiggy, elle est complètement autonome. Elle m'a impressionné.

– Alors, tu as décidé de la sauver. En guise de test.

– Je suis redescendu par le trou du terrier et je suis resté un peu plus de deux mois dans ma cabine du lac Sebago, cette fois. J'ai dit au propriétaire que je venais de toucher un peu d'argent suite à la mort de mon oncle. Rappelle-toi de ça, copain – l'histoire du vieil oncle fortuné, ça marche. Tout le monde y croit car tout le monde rêve d'en avoir un. Et le 15 novembre 1958 arrive. Je me mêle pas des Poulin. Mon idée étant d'arrêter Oswald, je suis beaucoup plus intéressé par Cullum, le tireur. J'ai fait des recherches sur lui aussi et découvert qu'il habitait à deux kilomètres environ de Bowie Hill, près de l'ancienne salle de bal de Durham. Je pensais y arriver avant son départ pour la forêt. Mais ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça.

« J'ai quitté ma cabane du lac Sebago très tôt, ce qui s'est révélé une bonne chose, car je n'ai pas eu le temps de faire deux kilomètres avec ma Chevrolet de location que je me suis retrouvé avec un pneu à plat. J'ai mis la roue de secours, qui avait l'air tout à fait bien, mais je n'avais pas fait deux kilomètres de plus qu'elle aussi a crevé.

« J'ai fait du stop pour rallier la station Esso de Naples où le mécano de service m'a dit qu'il avait vraiment beaucoup trop de boulot pour venir me mettre un pneu neuf sur une bagnole de chez Hertz. Je pense que ça le faisait râler de rater la partie de chasse du samedi. Un pourboire de vingt dollars l'a fait changer d'avis, mais du coup, je suis pas arrivé à Durham avant midi passé. J'ai pris la vieille route qui fait le tour de l'étang parce que c'est le chemin le plus rapide, et devine quoi ? Le pont sur le Chuckle Brook s'était effondré. Il y avait de grands chevalets d'avertissement rouge et blanc, des fumerolles, un grand écriteau orange signalant ROUTE FERMÉE. J'avais déjà une assez bonne idée de ce qui se passait et j'ai eu le pressentiment angoissant que j'allais pas réussir à faire ce que j'avais l'intention de faire ce matin-là. Figure-toi que j'étais parti à 8 heures, pour mettre toutes les chances de mon côté, et qu'il m'avait déjà fallu plus de quatre heures pour faire à peine trente bornes. Mais je n'ai pas renoncé. J'ai contourné tout le bordel par Methodist Church Road, en poussant cette petite charrette de location à son maximum, talonné par un long panache de poussière : c'est tout des routes de terre, à cette époque.

« Et bientôt je commence à voir des voitures et des camionnettes garées sur les bas-côtés et à l'entrée de chemins forestiers, et des chasseurs qui marchent avec leur fusil cassé sur le bras. Tous lèvent la main quand ils me voient – les gens sont plus amicaux en 58, ça ne fait aucun doute. Moi aussi, je les salue, mais ce que j'attendais vraiment, en fait, c'était une autre crevaison. Ou un pneu éclaté qui m'aurait fait quitter la route et expédié dans le fossé, c'est sûr, parce

que je roulais au moins à cent. Je me souviens qu'un des chasseurs m'a fait signe de ralentir, mais je n'y ai prêté aucune attention.

« J'ai franchi Bowie Hill comme une fusée, et juste devant l'ancienne Maison de réunion des amis, j'ai aperçu un pick-up garé près du cimetière. POULIN CONSTRUCTION ET CHARPENTE écrit sur la portière. Personne à l'intérieur. Poulin et sa fille dans les bois, assis dans une clairière sans doute, en train de casser la croûte et de bavarder comme père et fille le font. Ou du moins comme j'imagine qu'ils le font, puisque je n'en ai moi-même jamais eu. »

Une autre longue quinte de toux, qui se termina par un horrible bruit gluant de crachat.

« Ah *merde*, ce que ça fait *mal*, il a gémi.

– Al, tu devrais t'arrêter. »

Il a secoué la tête et, du gras de sa paume, essuyé une coulure de sang sur sa lèvre inférieure. « Ce que je dois faire, c'est tout raconter, alors tais-toi et laisse-moi faire.

« J'avais tourné la tête en passant pour regarder le camion – je roulais toujours à près de cent – et quand j'ai de nouveau regardé devant moi, j'ai vu qu'il y avait un arbre en travers de la route. J'ai freiné juste à temps pour pas l'emplafonner. C'était pas un arbre bien gros et avant que le cancer me bouffe, j'étais plutôt costaud. J'étais fou de rage aussi. Je suis descendu de voiture et j'ai commencé la bagarre avec lui. Pendant que je m'escrimais – en jurant comme un charretier –, une voiture est arrivée dans l'autre sens. Un homme en gilet de chasse orange fluo est descendu. Je ne savais pas si c'était mon homme – l'*Enterprise* n'a jamais publié sa photo – mais il semblait avoir l'âge adéquat.

« Il me fait comme ça : "Laissez-moi vous donner un coup de main, vieux. – Merci beaucoup", je lui dis, et je lui tends la main. "Bill Laidlaw", que je lui fais.

« Il me la serre et me dit : "Andy Cullum." C'était donc lui. Compte tenu de tous les ennuis que j'avais eus pour arriver à Durham, je pouvais à peine le croire. Comme si j'avais gagné à la loterie. Nous avons attrapé l'arbre et, à deux, nous avons réussi à le déplacer. Après ça, je suis tombé assis sur la route en me tenant la poitrine à deux mains. Il m'a demandé si j'allais bien. "Hmm, je ne sais pas, que je lui ai dit. Je n'ai jamais eu de crise cardiaque, mais j'ai bien l'impression que c'en est une." Voilà pourquoi Mr. Andy Cullum n'a pas été chasser cet après-midi de novembre là, Jake, et pourquoi il n'a jamais blessé aucune petite fille non plus. Il était occupé à emmener ce pauvre vieux Bill Laidlaw à l'hôpital général du Maine central à Lewiston.

– Tu as réussi ? Tu as vraiment réussi ?

– Et comment. À l'hôpital, je leur ai dit que j'avais mangé un bon gros Héros pour déjeuner – ce qu'ils appelaient un sandwich italien à

l'époque – et le diagnostic a été "indigestion aiguë". J'ai payé vingt-cinq dollars en liquide et ils m'ont laissé partir. Pendant tout ce temps, Cullum m'avait attendu et il m'a ramené à ma voiture Hertz. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Je suis rentré en 2011 le soir même… et seulement deux minutes après mon départ, bien entendu. Un truc comme ça, ça te fait le même effet que le décalage horaire sans avoir jamais pris l'avion.

« Mon premier arrêt a été la bibliothèque municipale pour rechercher l'article sur la remise des diplômes de l'année 1965. Avant, il y avait une photo de Carolyn Poulin pour l'illustrer, et le proviseur de l'époque – Earl Higgins, il a gagné depuis longtemps sa récompense éternelle – se penchait vers elle, assise dans son fauteuil roulant, pour lui remettre son diplôme. Ils étaient tous en toge et en toque. Et la légende au-dessous disait *Carolyn Poulin franchit une étape décisive dans la longue voie vers son rétablissement*.

– Et tu l'as retrouvé ?

– Il y avait toujours un article sur la remise des diplômes, bien sûr. Ça fait toujours la première page des journaux dans les petites villes. Mais là, après mon retour de 1958, la photo qui l'illustrait était celle d'un garçon avec une espèce de coupe Beatles, debout à la tribune, et la légende disait, *Trevor "Buddy" Briggs prononce le discours d'adieu lors de la cérémonie de fin d'études du lycée de Lisbon.* La liste de tous les diplômés y figurait – il y en avait une petite centaine – et Carolyn Poulin n'était pas parmi eux, alors j'ai consulté l'article sur la remise des diplômes de 1964, l'année où elle aurait dû l'obtenir si elle n'avait pas été occupée à se remettre d'une blessure à la colonne vertébrale. Et bingo. Pas de photo, ni de mention particulière, mais elle figurait bien dans la liste, entre un certain David Platt et une certaine Stephanie Routhier.

– Juste une lycéenne de plus défilant au son de la marche d'Elgar, "Pomp and Circumstance", c'est ça ?

– Exactement. Puis j'ai de nouveau entré son nom dans le moteur de recherche de l'*Enterprise* et obtenu quelques réponses après 1964. Pas beaucoup, trois ou quatre. À peu près ce à quoi on s'attendrait pour une femme ordinaire vivant une vie ordinaire. Elle est allée à l'université du Maine, s'est spécialisée en gestion des entreprises, puis a fait son doctorat dans le New Hampshire. J'ai trouvé un dernier article la concernant datant de 1979, peu de temps avant que l'*Enterprise* ferme. UNE ANCIENNE LYCÉENNE DE LISBON REMPORTE LE CONCOURS NATIONAL DE L'HÉMÉROCALLE. Et il y avait une photo d'elle, debout sur ses deux jambes, tenant la fleur avec laquelle elle avait remporté le trophée. Elle habite… habitait… je ne sais pas comment il faut dire, peut-être les deux… dans une agglomération proche d'Albany, État de New York.

– Mariée ? Des enfants ?

– Je ne pense pas. Sur la photo où elle tient l'hémérocalle primée, elle ne porte pas d'alliance à la main gauche. Je sais ce que tu penses : pas grand-chose de changé, à part le fait qu'elle est capable de marcher. Mais qui peut l'affirmer vraiment ? Elle vivait dans un endroit différent où elle influençait la vie de qui sait combien de gens différents. Des gens qu'elle n'aurait jamais connus si Cullum lui avait tiré dessus et qu'elle était restée à Lisbon. Tu vois ce que je veux dire ? »

Ce que je voyais, c'était que la chose était vraiment impossible à déterminer avec certitude, mais je suis tombé d'accord avec lui parce que je voulais en finir avec tout ça avant qu'il s'écroule. Et je tenais à le mettre au lit, en lieu sûr, avant de m'en aller.

« Ce que je veux te dire, Jake, c'est que tu *peux* changer le passé, mais que ce n'est pas aussi facile que tu pourrais le penser. Ce matin-là, je me suis senti comme un homme tentant d'extirper sa tête d'un bas nylon. Ça lâchait un peu, puis ça se resserrait encore plus fort. Même si, pour finir, j'ai quand même réussi à le déchirer et à m'en sortir.

– Pourquoi est-ce si difficile ? Parce que le passé ne veut pas être changé ?

– *Quelque chose* ne veut pas qu'il soit changé, j'en suis pratiquement sûr. Mais on *peut* le changer. Si on prend en compte la résistance, on peut le changer. »

Al me regardait, les yeux brillants dans son visage hagard.

« Tout compte fait, l'histoire de Carolyn Poulin se termine par un "Et après elle vécut chaque jour heureuse", tu ne trouves pas ?

– Si, si.

– Ouvre le rabat à la fin du carnet que je t'ai donné, copain, et regarde. Tu pourrais changer d'avis. Un petit quelque chose que j'ai imprimé aujourd'hui. »

J'ai fait comme il me demandait et trouvé une petite pochette cartonnée. Pour ranger des documents tels que mémos de bureau et cartes de visite, je suppose. Une simple feuille de papier y était pliée. Je l'ai sortie, dépliée, et je l'ai longuement regardée. C'était une impression par ordinateur de la première page du *Lisbon Weekly Enterprise* du 18 juin 1965. Dont le titre était : FIN D'ÉTUDES POUR LA CLASSE 65 DU LYCÉE DE LISBON : DES LARMES, ET DES RIRES. Sur la photo, un type chauve (sa toque sous le bras pour qu'elle ne lui dégringole pas de la tête) se penchait au-dessus d'une jeune fille souriante en fauteuil roulant. Il tenait un côté de son diplôme, elle tenait l'autre. *Carolyn Poulin franchit une étape décisive dans sa longue route vers le rétablissement*, disait la légende.

J'ai dévisagé Al, désorienté.

« Si tu as changé l'avenir et que tu l'as sauvée, comment as-tu fait pour trouver ça ?

– Chaque nouveau passage est une remise à zéro, copain. Tu te rappelles ?

– Oh, mon Dieu. Quand tu es retourné arrêter Oswald, tout ce que tu avais fait pour sauver Poulin a été effacé.

– Oui… et non.

– Que veux-tu dire, oui et non ?

– Ma descente dans le terrier pour sauver Kennedy devait être la dernière, mais je n'étais pas pressé de rejoindre le Texas. Pourquoi l'aurais-je été ? En septembre 58, Ozzie Lapin[2] – comme le surnomment ses camarades chez les marines – n'est même pas en Amérique. Il vogue joyeusement dans le Pacifique sud avec son unité pour que le Japon et Formose restent sans danger pour la démocratie. Je m'en retourne donc à ma cabane du lac Sebago et j'y reste jusqu'au 15 novembre. Encore une fois. Mais quand le 15 arrive, je pars encore plus tôt le matin, ce qui est une sacrément bonne décision de ma part, parce que je n'ai pas eu seulement deux pneus à plat ce jour-là. J'ai pété un cardan de la foutue Chevrolet de location et fini par filer soixante dollars au mécano de Naples pour qu'il me loue sa bagnole pour la journée. Je lui ai laissé ma bague du corps des marines en gage. J'ai eu droit aussi à quelques autres aventures, que je vais t'épargner…

– Est-ce que le pont était encore effondré à Durham ?

– Sais pas, copain. J'ai même pas essayé de passer par là. Quelqu'un qui ne tire pas de leçons du passé est un imbécile, selon moi. Ce que je savais, c'est qu'Andrew Cullum allait passer, alors j'ai pas perdu de temps pour arriver au bon endroit. L'arbre était en travers de la route, exactement comme la première fois, et quand Cullum s'est amené, j'étais déjà aux prises avec lui, comme la première fois. Et sans tarder, j'ai eu des douleurs dans la poitrine, comme la première fois. Nous avons rejoué tout le scénario, Carolyn Poulin a passé tranquillement son samedi dans les bois avec son père, et quinze jours plus tard, j'ai dit yahoo ! et pris le train pour le Texas.

– Alors comment se fait-il que j'aie entre les mains cette photo d'elle en fauteuil roulant pour sa remise de diplôme ?

– Parce que chaque nouvelle descente dans le terrier est une remise à zéro. »

Et là, Al m'a juste regardé pour voir si je pigeais.

« C'est moi qui ai…

– Exact, copain. Quand tu t'es offert une racinette à dix cents cet après-midi, tu as aussi remis Carolyn Poulin en fauteuil roulant. »

1- Nom d'une société privée de vente de livres scolaires (littéralement : « Dépôt de livres scolaires texan »).

2- Oswald Lucky Rabbit (Oswald, le Lapin chanceux) est un personnage de dessin animé créé par Walt Disney, précurseur de Mickey Mouse (Mickey la Souris).

Chapitre 4

1

Al m'a laissé l'accompagner dans sa chambre pour l'aider à se coucher et m'a même murmuré : « Merci, copain » quand je me suis agenouillé pour délacer ses chaussures et les lui retirer. Mais il a tiqué quand j'ai proposé de l'escorter aux toilettes.

« Faire du monde un endroit meilleur, ça compte, mais être capable d'aller aux chiottes par ses propres moyens, ça compte aussi.

– Tant que tu es sûr de pouvoir y arriver.

– Ce soir, je suis sûr de pouvoir, et je me soucierai de demain… demain. Rentre chez toi, Jake. Commence à lire le carnet : il y a de quoi faire. La nuit porte conseil. Reviens me voir demain matin pour me dire ce que tu as décidé… Je serai encore là.

– Quatre-vingt-cinq pour cent de chances ?

– Quatre-vingt-dix-sept, au moins. Dans l'ensemble, je me sens plutôt d'attaque. J'étais pas sûr de pouvoir arriver aussi loin avec toi. Pouvoir t'en dire autant – et que tu me croies –, ça m'ôte un sacré poids de l'esprit. »

Je n'étais pas vraiment sûr de le *croire*, même après mon aventure de l'après-midi, mais je me suis tu. Je lui ai dit bonsoir, lui ai rappelé de ne pas se gourer en comptant ses pilules (« Ouais, ouais », qu'il m'a fait), et je suis parti. Dehors, je me suis arrêté une minute pour regarder le nain de jardin au drapeau à l'étoile solitaire avant de descendre l'allée vers ma voiture.

Cherche pas des crosses au Texas, que je pensais… Mais peut-être bien que j'allais le faire. Et vu les difficultés qu'avait rencontrées Al en voulant changer le passé – les pneus crevés, le cardan pété, le pont effondré –, je me suis dit que si j'y allais, des crosses, c'était le Texas qui allait m'en chercher.

2

Après tout ça, je pensais ne pas réussir à m'endormir avant deux ou trois heures du matin. Et il y avait de fortes chances que je ne réussisse pas à m'endormir du tout. Mais parfois, le corps a ses raisons. Le temps que je rentre chez moi et que je me serve un verre pas trop

tassé (pouvoir de nouveau avoir de l'alcool à la maison était l'un des nombreux points positifs de mon retour au célibat), j'avais les paupières qui tombaient ; le temps de finir mon scotch et de lire les neuf ou dix premières pages du carnet Oswald d'Al, je pouvais à peine garder les yeux ouverts.

J'ai rincé mon verre dans l'évier avant de passer dans la chambre à coucher (en abandonnant derrière moi une traînée de vêtements, ce que Christy aurait fortement désapprouvé), et je suis tombé sur le lit où je dormais seul désormais. J'ai bien pensé tendre le bras pour éteindre la lampe de chevet, mais mon bras était lourd, lourd. Avoir corrigé des dissertations de fin d'année dans une salle des professeurs étrangement silencieuse ressemblait à une chose qui m'était arrivée il y avait très, très longtemps. Ça n'avait rien d'étrange ; tout le monde sait que le temps, pour impitoyable qu'il soit, est extraordinairement malléable.

J'ai paralysé cette fille. Je l'ai remise dans un fauteuil roulant.

Quand t'as descendu cet escalier dans la réserve cet après-midi, tu savais même pas qui était Carolyn Poulin, alors sois pas bête. En plus, peut-être que quelque part elle marche encore. Peut-être que passer par ce trou crée des réalités parallèles, ou des flux temporels, ou un foutu truc dans le genre.

Carolyn Poulin, en fauteuil roulant le jour de sa remise de diplôme. L'année même où « Hang On Sloopy » des McCoys était numéro un au hit-parade.

Carolyn Poulin, flânant dans son jardin d'hémérocalles en 1979 (l'année où « YMCA » des Village People était numéro un au hit-parade), s'agenouillant parfois pour arracher quelques mauvaises herbes, puis se redressant en souplesse pour continuer sa promenade.

Carolyn Poulin, dans les bois avec son père, n'allant pas tarder à être paralysée.

Carolyn Poulin, sortant des bois avec son père pour entamer une adolescence américaine ordinaire dans une petite ville de province. Où se trouvait-elle, me suis-je demandé, dans ce flux temporel-là, quand les bulletins télé et radio ont annoncé que le trente-cinquième président des États-Unis avait reçu un coup de fusil à Dallas ?

John Kennedy peut vivre. Tu peux le sauver, Jake.

Mais cela améliorerait-il vraiment les choses ? Il n'y avait aucune garantie.

Je me suis senti comme un homme tentant d'extirper sa tête d'un bas nylon.

J'ai fermé les yeux et vu des feuilles de calendrier s'envoler – le genre de transition ringarde utilisée dans les vieux films. Je les voyais s'envoler par la fenêtre de ma chambre comme des oiseaux.

Une image m'est encore venue avant que je lâche prise : le stupide

lycéen de seconde avec son encore plus stupide barbichette sur le menton, en train de sourire et de murmurer, *Harry-Haro Crappy-Crapaud.* Et Harry m'arrêtant alors que j'allais reprendre le gosse sur son attitude. *Nan, laissez tomber. J'ai l'habitude.*

Puis j'ai sombré, KO pour le compte.

3

Je me suis réveillé au point du jour et au gazouillement des oiseaux, en me tâtant les yeux, certain d'avoir pleuré juste avant. J'avais fait un rêve, et même si je ne m'en souvenais pas, il avait dû être très triste, car je n'ai jamais eu la larme facile, vous vous en souvenez.

Mes joues étaient sèches. Pas de larmes.

J'ai tourné la tête sur l'oreiller pour regarder le réveil sur la table de nuit et vu qu'à deux minutes près il était 6 heures. La qualité de la lumière annonçait un beau matin de juin. Et l'école était finie. Le premier jour des vacances d'été, en général, les enseignants sont aussi heureux que les élèves, mais moi, je me sentais triste. Très triste. Et pas seulement parce que j'avais une décision difficile à prendre.

Je m'apprêtais à passer sous la douche quand trois mots ont surgi dans mon esprit : *Kowabunga, Buffalo Bob !*

Je me suis immobilisé, à poil, regardant mon reflet aux yeux écarquillés dans le miroir de la salle de bains. Maintenant, je me souvenais de mon rêve. Et je ne m'étonnais plus de m'être réveillé avec un sentiment de tristesse. Je rêvais que j'étais dans la salle des profs, en train de lire les devoirs de ma classe d'adultes avec en fond sonore, dans le gymnase au bout du couloir, les échos d'une partie de basket s'acheminant vers la sonnerie de fin de match. Ma femme venait juste de sortir de cure de désintoxication. J'espérais qu'elle serait à la maison quand j'arriverais et que je n'aurais pas à passer une heure au téléphone avant de la localiser et d'aller la repêcher dans un assommoir local.

Dans le rêve, j'avais placé le devoir d'Harry Dunning au sommet de la pile et commencé à le lire : *C'était pas un jour, c'était un soir. Le soir qui a changé ma vie, c'est le soir où mon père a assassinné ma mère et mes deux frères…*

Ces premiers mots avaient immédiatement capté mon attention. Ils auraient capté celle de n'importe qui, n'est-ce pas ? Mais mes yeux n'avaient commencé à piquer qu'en arrivant à la tenue qu'il portait. Une tenue qui s'expliquait d'elle-même. Quand les enfants sortent le soir d'Halloween, emportant des sacs vides qu'ils espèrent rapporter remplis d'un butin de bonbons, leurs costumes reflètent toujours l'engouement du jour. Il y a cinq ans, sur tous les garçons qui s'étaient présentés à ma porte, je dirais que presque un sur deux portait des lunettes d'Harry Potter et une décalcomanie de cicatrice en forme

d'éclair sur le front. Lors de ma propre sortie inaugurale de mendiant de sucreries, il y avait de nombreuses lunes, j'étais parti battre le pavé (avec, à ma demande expresse, ma mère suivant à dix pas) habillé en Snowtrooper de *L'Empire contre-attaque*. Pas étonnant, donc, qu'Harry Dunning ait été vêtu de peau de daim.

« Kowabunga, Buffalo Bob », j'ai dit à mon reflet. Et d'un coup, j'ai foncé vers mon bureau. Je ne conserve pas tous les devoirs de mes étudiants, aucun enseignant ne le fait – on serait noyés ! – mais j'ai pris l'habitude de photocopier les meilleurs d'entre eux. Ils constituent de formidables outils pédagogiques. Jamais je ne me serais servi de celui d'Harry en classe, il était beaucoup trop personnel pour ça, mais vu qu'il m'avait tiré des larmes (et je n'ai pas la larme facile, souvenez-vous) je me rappelais en avoir quand même fait une copie. J'ai ouvert le tiroir du bas et commencé à feuilleter dans mon bazar de dossiers et de feuilles volantes. Au bout de quinze minutes de recherche frénétique, je l'ai trouvé. Je me suis assis à mon bureau et j'ai commencé à lire.

4

C'était pas un jour c'était un soir. Le soir qui a changé ma vie c'est le soir où mon père a assassinné ma mère et mes deux frères et ma bléçé gravement. Il a bléçé ma soeur aussi, si gravement qu'elle est tombé dans le koma. Elle est morte au bout de trois ans sans se réveillé. Elle s'appelait Ellen et je l'aimait beaucoup. Elle aimait cueillir des fleurs et les mettre dans des vases. Ça c'est passé comme dans un film d'horeurre. Je vais jamais voir des films d'horeurre parce que le soir d'Halloween 1958 j'en est vécu un. Mon frère Troy était trop grand pour venir mendié des bonbons (quinze ans). Il regardait la télé avec ma mère et il disait qu'il allait nous aidé à manger nos bonbons quand on rentrerait et Ellen lui disait non, t'en aura pas, t'a qu'a t'habillé et venir en cherché toi-même, et tout le monde riait parce qu'on aimé tous Ellen, elle avait que sept ans mais c'était une vraie Lucile Ball, elle pouvait faire rire n'importe qui, même mon père (s'il était sobre, je préssise, quand il était ivre il était toujours fou allié). Elle était déguisée en Princesse Summerfall Winterspring (ça s'écrit comme ça, j'ai cherché) et moi j'étais en Buffalo Bob du HOWDY DOODY SHOW *qu'on aimait bien regarder. « Dites les enfants quelle heure il est ? » et « Voyons ce quand dit la Peanut Gallery » et « Kowabunga, Buffalo Bob ! ! ! » Ellen et moi on adorait cette émission. Elle, elle adorait la princesse et moi j'adorais Buffalo Bob et tous les deux on adorait Howdy ! On voulait que mon frère Tugga (il s'appelait Arthur mais tout le monde disait Tugga, je ne me souviens pas pourquoi) il vienne déguisé en « Mayor Fineas T. Blaster », mais lui il voulait pas, il disait que « Howdy Doody » c'était qu'une émission pour les bébés, alors il venait déguisé en « Frank Einstein » même si Ellen lui avait dit que son masque il faisait trop peur. Tugga il*

m'avait charier aussi parce que j'emportais ma « Daisy Air » (c'est une carabine à air comprimé), il disait que Buffalo Bob il avait pas d'arme dans l'émission et ma mère elle m'avait dit : « Tu la prends si tu veux Harry c'est pas une vraie carabine ça tire même pas des balles pour faire semblant, alors Buffalo Bob il t'en voudrait pas. » C'est la dernière chose qu'elle m'a dit de ma vie et je suis content que ça soye été une chose gentille parce qu'elle savait aussi être stric.

On était presque près à y aller mais alors j'ai dit, attendez-moi je dois aller aux cabinets tellement j'étais excité. Tout le monde a ri de moi, même Maman et Troy sur le canapé, mais c'est d'aller faire pipi qui m'a sauvé la vie parce que c'est là que mon père est arrivé avec son marteau. Mon père, il était mauvais quand il buvait et il battait ma mère sans aré. Une fois Troy avait essayé de discuter avec lui pour l'empêcher et il avait cassé le bras à Troy. Il avait failli aller en prison cette fois (mon père, je veux dire). Bon en tout cas, ma mère et mon père étaient « séparés » à l'époque que je dis et elle voulait divorcé de lui mais ce n'était pas aussi facile en 1958 qu'aujourd'hui.

Bon en tout cas, il entre par la porte et moi j'été dans la salle de bains je faisais pipi et j'entend ma mère dire : « Sors d'ici avec ce machin. T'es pas sensé venir ici. » Et juste après elle a commencé à crier. Et puis après ils se sont tous mis à hurler.

Il y avait trois pages de plus – trois pages terribles – mais ce n'était pas moi qui devais les lire.

5

Il n'était pas tout à fait 6 heures 30 mais j'ai trouvé le numéro d'Al dans l'annuaire et je l'ai composé sans hésiter. Je ne l'ai pas réveillé. Il a répondu à la première sonnerie d'une voix enrouée qui ressemblait plus à l'aboiement d'un chien qu'à une voix humaine.

« Hé, t'es tombé du lit, copain ?

– J'ai quelque chose à te montrer. Un devoir d'élève. Tu connais même celui qui l'a écrit. Tu as sa photo sur ton Mur des Célébrités. »

Il a toussé, puis m'a dit : « J'ai un paquet de photos sur mon Mur des Célébrités, copain, je crois même en avoir une de Frank Anicetti, à l'époque du premier Festival Moxie. Si tu m'aidais un petit peu…

– Je préfère venir te montrer. Je peux passer, là ?

– Si tu m'acceptes en peignoir de bain, tu peux passer. Mais j'ai une question à te poser avant, maintenant que tu as eu la nuit pour y réfléchir. Tu as décidé ?

– Je pense que je dois d'abord faire un autre voyage dans le passé. » Et j'ai raccroché avant qu'il puisse m'en demander davantage.

6

Dans la lumière matinale qui entrait à flots par la fenêtre de son salon, Al avait plus mauvaise mine que jamais. Son peignoir en éponge blanc flottait sur lui comme un parachute dégonflé. Faire l'impasse sur la chimio lui avait permis de garder ses cheveux, mais ils se raréfiaient néanmoins et ressemblaient à du duvet de bébé. Ses yeux semblaient avoir reculé encore plus loin dans ses orbites. Il a lu le devoir d'Harry Dunning deux fois, a fait mine de le reposer, puis a recommencé à le lire. Enfin, il a levé les yeux vers moi et m'a dit : « Doux Jésus sur sa béquille de bois.

– La première fois que je l'ai lu, j'ai pleuré.

– Je te comprends. Cette histoire de carabine à air comprimé me touche vraiment. Dans les années 50, il y avait une réclame pour ces carabines à air comprimé Daisy au dos de pratiquement tous les illustrés. Tous les mioches de mon quartier – enfin, tous les garçons – ne voulaient que deux choses : une carabine Daisy et un bonnet de Davy Crockett en fourrure de raton laveur. Il a raison, elles avaient pas de balles, même pas des amorces, mais quand on versait un peu de Johnson's Baby Oil dans le canon, qu'on pompait de l'air dedans, et qu'on appuyait sur la gâchette, ça faisait sortir une petite bouffée de fumée bleue. » Il regarda de nouveau les pages photocopiées. « Ce fils de pute a tué sa femme et trois de ses gosses avec un marteau ? Jéé-sus… »

Il avait commencé à balancé les coups, avait écrit Harry. *Je suis retourné au salon en courrant et il y avait plein de sang sur les murs et quelque chose de blanc sur le canapé. C'était la cervelle de ma mère. Ellen, elle était allongée par terre avec le fauteuil a bascule par-dessus ses jambes et du sang qui lui sortait des oreilles et coulait dans ses cheveux. La télé était toujours allumée, c'était l'émission qu'aimait bien ma Maman, avec Ellery Queen qui enquête sur des crimes.*

Le crime commis cette nuit-là n'avait rien à voir avec les élégantes affaires sans effusion de sang que démêlait Ellery Queen : c'était un carnage. Quand le petit garçon de dix ans qui avait été pris d'une envie subite avant de partir faire sa tournée d'Halloween était sorti du cabinet de toilette, il avait vu son père, ivre, fendre en rugissant la tête d'Arthur « Tugga » Dunning alors que celui-ci cherchait à gagner la cuisine en rampant. Quand il s'était retourné et avait vu Harry, celui-ci avait pointé sa carabine à air comprimé Daisy en disant : « Laisse-moi tranquille, papa, ou je te tue. »

Dunning se jeta sur son fils en balançant son marteau sanglant. Harry appuya sur la gâchette de sa carabine à air comprimé (j'entendais d'ici le bruit, *ka-tchaa*, qu'elle avait dû faire, même si je n'avais jamais tiré avec aucune), puis il la lâcha et courut se réfugier dans la chambre qu'il partageait avec Tugga, son frère assassiné. Par la porte d'entrée restée ouverte, on entendait au-dehors – *comme si*

c'était à 1 000 kilomètres de là, avait écrit le concierge – les voisins crier et les enfants déguisés hurler.

Dunning aurait sans doute tué son dernier fils aussi s'il n'avait pas trébuché sur le fauteuil à bascule renversé. Il avait fait un vol plané, s'était relevé et avait couru à la chambre d'Harry qui était en train de ramper sous le lit. Son père le tira par les pieds et lui assena un coup sur la tempe qui l'aurait certainement tué si la main du père n'avait glissé sur le manche ensanglanté ; au lieu de fendre le crâne d'Harry, le marteau lui avait seulement enfoncé la boîte crânienne au-dessus de l'oreille droite.

Je me suis pas évanoui mais pressque. Je continuait à ramper pour aller sous le lit et j'ai pressque pas senti quand il m'a frappé à la jambe, même si il me la cassé en quatres endroits différents.

Un voisin qui était dehors avec sa fille pour la tournée de bonbons s'était précipité à ce moment-là. Malgré le carnage qu'il découvrit dans le salon, l'homme eut la présence d'esprit de se saisir de la pelle à cendres dans le seau en fer-blanc, à côté de la cuisinière à bois. Il en flanqua un coup derrière la tête du forcené alors que celui-ci tentait de renverser le lit pour attraper son fils en sang et à demi conscient.

Ensuite j'ai été inconcient comme Ellen sauf que j'ai eu de la chance, je me suis réveiller. Les docteurs on dit qui faudrait peut-être m'emputer la jambe mais a la fin ils l'ont pas fé.

Non, il avait conservé sa jambe et était devenu le concierge du lycée de Lisbon que des générations de lycéens avaient connu sous le nom de Harry-Haro Crappy-Crapaud. Tous ces gosses auraient-ils été plus charitables s'ils avaient appris l'origine de son handicap ? Probablement pas. Bien que fragiles sur le plan émotionnel et extrêmement sensibles, les adolescents manquent cruellement d'empathie. Celle-ci vient plus tard dans la vie, si elle vient.

« Octobre 1958, a aboyé Al de sa voix de chien enroué. Je suis censé prendre ça pour une coïncidence ? »

Je me suis souvenu de ce que j'avais dit à Frank Anicetti 1.00 à propos de l'histoire de Shirley Jackson et j'ai souri.

« Parfois un cigare, c'est juste un truc à fumer, et une coïncidence juste une coïncidence. Tout ce que je sais, c'est que nous avons là une autre ligne de partage des eaux.

– Et je n'ai pas trouvé cette histoire dans l'*Enterprise* parce que… ?

– Ça ne s'est pas passé par ici. C'est arrivé à Derry, au nord. Quand Harry a pu sortir de l'hôpital, il est allé vivre chez son oncle et sa tante à Haven, à une quarantaine de kilomètres au sud de Derry. Ils l'ont adopté et quand il est devenu évident qu'il ne pouvait pas suivre à l'école, il a travaillé avec eux à la ferme.

– On se croirait dans *Oliver Twist*, ou un truc du genre.

– Non, son oncle et sa tante étaient bons avec lui. Mais rappelle-toi,

il n'y avait pas de classes de réadaptation à cette époque et on n'avait pas encore inventé le terme "déficient mental"…

– Je sais, a dit Al avec une pointe d'ironie. À l'époque, un déficient mental était soit un arriéré, soit un débile, soit juste un simple d'esprit.

– Mais ce n'est pas ce qu'était Harry, et ce n'est pas ce qu'il est aujourd'hui, ai-je précisé. Pas exactement. Je pense qu'il souffrait surtout du choc, tu comprends ? Le traumatisme. Il lui a fallu des années pour se remettre de cette nuit, et le temps qu'il s'en sorte, il avait passé l'âge d'aller à l'école.

– Jusqu'à ce qu'il rempile pour son équivalence, et là, il était déjà d'âge mûr, tirant sur le blet. »

Al secoua la tête. « Quel gâchis.

– Mais non, j'ai dit. Une vie vécue n'est jamais gâchée. Aurait-elle pu être meilleure ? Oui. Puis-je y contribuer ? D'après ce que j'ai vu hier, peut-être. Mais ce n'est pas vraiment ça la question.

– Alors c'est quoi ? Parce que pour moi, ça ressemble d'un bout à l'autre à l'épisode Carolyn Poulin, et la preuve que c'est possible est déjà faite. Oui, on peut changer le passé. Et non, le monde n'explose pas comme un ballon de baudruche quand on le fait. Tu veux bien me servir un autre café, Jake ? Et prends-en un pendant que tu y es. Il est bien chaud, et on dirait que tu en as rudement besoin. »

Pendant que je nous servais le café, j'ai avisé des petits pains au lait. J'en ai proposé un à Al, mais il a secoué la tête. « Les aliments solides ne passent pas. Mais si tu as résolu de me faire absorber des calories, il y a un pack de six d'Ensure au frigo. Je lui trouve un goût de morve glacée, mais j'arrive à l'avaler. »

Quand je lui ai apporté une bière dans un des verres à vin que j'avais repérés dans son placard, il a ri comme un fou. « Tu penses que ça lui donnera meilleur goût ?

– Peut-être. Si tu te figures que c'est du pinot noir. »

Il en a bu la moitié et j'ai vu la difficulté avec laquelle il déglutissait. C'est une bataille qu'il a gagnée avant de reposer le verre et de reprendre la tasse de café. Pas pour la boire, simplement pour refermer ses mains autour comme s'il essayait d'absorber un peu de sa chaleur. Ce que voyant, j'ai révisé mes calculs sur le temps qui pouvait lui rester.

« Alors, il a repris. Pourquoi est-ce différent ? »

S'il n'avait pas été si malade, il l'aurait compris tout seul. C'était un type intelligent. « Parce que Carolyn Poulin n'a jamais été un très bon sujet de test, Al. Tu ne lui as pas sauvé la vie. Seulement les jambes. Dans les deux cas de figure, elle a continué à avoir une existence tout à fait normale. Et dans les deux cas, elle ne s'est jamais mariée. Il n'y a pas eu d'enfants dans la balance. C'est comme… » J'ai bredouillé. « Ne

m'en veux pas, Al, mais ce que tu as fait, c'est un peu comme si un chirurgien guérissait un appendice infecté au lieu de le retirer. Super pour l'appendice, mais même sain, il n'aura jamais aucune fonction vitale. Tu vois où je veux en venir ?

– Ouais. » Mais je lui trouvais l'air un peu vexé. « Carolyn Poulin était le mieux que je pouvais faire, copain. À mon âge, le temps est compté, même lorsqu'on est en bonne santé. J'avais les yeux fixés sur un plus gros gibier.

– C'est pas pour critiquer. Mais la famille Dunning me semble faire un meilleur sujet de test, parce que, au lieu d'une seule fillette paralysée, si terrible que cela ait pu être pour elle et sa famille, nous avons ici quatre personnes assassinées et une cinquième mutilée à vie. Quelqu'un que nous connaissons, en plus. J'ai amené Harry manger un hamburger chez toi après sa remise de diplôme, et quand tu as vu sa toque et sa toge, c'est toi qui as régalé. Tu te rappelles ?

– Ouais. C'est là que j'ai pris la photo que j'ai sur mon Mur.

– Si je peux le faire – si je peux empêcher son père de les tuer à coups de marteau et de le mutiler à vie –, crois-tu que sa photo sera encore là ?

– Je n'en sais rien, a avoué Al. Peut-être pas. Il se pourrait même que je me souvienne pas qu'elle y ait jamais été. »

C'était un peu trop théorique pour moi. J'ai laissé passer sans commentaire. « Et les autres enfants : Troy, Ellen et Tugga. S'ils vivent, sûrement que certains d'entre eux se marieront. Peut-être qu'Ellen deviendra une comédienne célèbre. Il a bien écrit dans sa dissert qu'elle était aussi drôle que Lucile Ball ? » Je me suis penché en avant. « La seule chose que je veux, c'est me procurer un meilleur exemple de ce qui peut arriver quand on intervient sur une ligne de partage des eaux. J'ai besoin de vérifier ça avant d'aller interférer avec un événement aussi important que l'assassinat de Kennedy. Qu'en penses-tu, Al ?

– Je comprends ton argument. » Al a commencé à lutter pour s'extraire de son fauteuil. Ça faisait mal de voir ça, mais quand j'ai voulu me lever pour l'aider, il m'a fait signe de me rasseoir. « Non non, reste où tu es. J'ai quelque chose pour toi. C'est dans la pièce à côté. Je vais le chercher. »

7

C'était une boîte en fer-blanc. Il me l'a tendue et m'a demandé de la porter à la cuisine, en me disant que ce serait plus facile de la vider sur la table. Une fois que nous avons été assis tous les deux, il l'a ouverte avec une clé qu'il portait autour du cou. La première chose qu'il en a retirée, c'est une grosse enveloppe en papier kraft. Il l'a ouverte et quand il l'a secouée, un gros tas de billets en est sorti en

vrac. J'ai prélevé une feuille parmi toute cette oseille et je l'ai considérée avec étonnement. C'était une coupure de vingt, mais au lieu d'y avoir Andrew Jackson au recto, c'était Grover Cleveland, que sans doute personne ne placerait dans son palmarès des dix plus grands présidents américains. Au verso, sous les mots RÉSERVE FÉDÉRALE, il y avait une locomotive et un bateau à vapeur qui semblaient voués à entrer en collision.

« On dirait un billet de Monopoly.

– Non, c'est un vrai. Mais il n'y a pas autant d'argent là-dedans qu'on pourrait le croire, car à l'époque il n'existe pas de plus gros billets que les coupures de vingt. De nos jours, quand un plein peut te coûter trente, trente-cinq dollars, un billet de cinquante ne fait sourciller personne, même dans une petite épicerie. À l'époque, c'est différent, et t'as pas besoin d'éveiller les soupçons.

– C'est le pognon de tes paris ?

– En partie. C'est surtout mes économies. J'ai travaillé comme cuisinier de 58 à 62, exactement comme ici, et un homme seul peut économiser beaucoup, surtout s'il court pas les poules de luxe. Ce que je n'ai jamais fait. Ni les poules bon marché, cela dit. Je suis resté en bons termes avec tout le monde, sans être trop proche de personne. Je te conseille de faire la même chose. À Derry comme à Dallas, si tu arrives là-bas. » Il a remué l'argent d'un doigt maigre. « Il y a un peu plus de neuf mille balles, si je me souviens bien. Ça équivaut à soixante mille d'aujourd'hui. »

Je regardais fixement le tas de billets. « Ton argent est revenu avec toi. Et il est resté ici, quel que soit le nombre de fois où tu as emprunté le trou du terrier. » Nous en avions déjà parlé, mais j'avais encore besoin de me fixer ça dans la tête.

« Ouais, et il est resté là-bas aussi : remise à zéro du compteur, tu te souviens ?

– C'est pas un paradoxe ? »

Il m'a dévisagé, hagard, comme à bout de patience. « J'en sais rien. Poser des questions qui n'ont pas de réponse est une perte de temps. Et je n'en ai plus beaucoup à perdre.

– Pardon, pardon. Qu'as-tu d'autre là-dedans ?

– Pas grand-chose. Mais le plus beau, c'est que tu n'auras pas besoin de beaucoup. C'est une époque très différente, Jake. Tu peux le lire dans les livres d'histoire, mais tu ne pourras réellement le comprendre qu'après y avoir vécu un certain temps. »

Il m'a tendu une carte de Sécurité sociale. Numéro 005-52-0223. Nom George T. Amberson. Il a pris un stylo dans la boîte et me l'a tendu. « Signe-la. »

J'ai pris le stylo, qui était un gadget publicitaire estampillé CONFIEZ VOTRE VOITURE AUX HOMMES QUI PORTENT L'ÉTOILE **TEXACO**. Me sentant un

peu comme Daniel Webster passant son pacte avec le diable, j'ai signé la carte. Quand j'ai voulu la rendre à Al, il a secoué la tête.

Le document suivant était le permis de conduire de l'État du Maine de George T. Amberson, signalement 1,95 mètre, yeux bleus, cheveux bruns, 95 kilos. J'étais né le 22 avril 1923 et habitais 19 Bluebird Lane à Sabattus, qui se trouvait être mon adresse de 2011.

« Un mètre quatre-vingt-quinze, j'ai vu juste ? m'a demandé Al.

– À un poil près. » J'ai signé le permis, qui était un bout de carton beige banal. « Pas de photo ?

– L'État du Maine n'en est pas encore là, copain. Les quarante-huit autres non plus.

– Les quarante-huit autres ?

– Hawaii ne deviendra le quarante-neuvième que l'année prochaine.

– Ah. » Je me sentais un peu à bout de souffle, comme si quelqu'un venait de me filer un coup de poing à l'estomac. « Alors… on m'arrête pour excès de vitesse et le flic admet simplement que je suis celui que cette carte prétend que je suis ?

– Pourquoi pas ? Si tu évoques le risque d'une attaque terroriste en 1958, les gens penseront que tu parles d'adolescents déguisés en pirates. Signe celles-ci, aussi. »

Il m'a tendu une carte de fidélité de chez Hertz, une carte d'abonné au gaz de ville, une carte du Diners Club et une American Express. L'Amex était en celluloïd, la Diners en carton. Le nom de George Amberson figurait sur les deux. Dactylographié, pas imprimé.

« Tu pourras avoir une Amex en plastique véritable l'année prochaine, si tu veux. »

J'ai souri. « Pas de chéquier ?

– J'aurais pu t'en avoir un, mais à quoi bon ? Toute la paperasse que j'aurais remplie au nom de George Amberson aurait été perdue à la prochaine remise à zéro. Tout l'argent liquide déposé sur le compte aussi.

– Ah. » Je me sentais idiot. « C'est vrai.

– Ne te juge pas trop sévèrement, tout ça est encore nouveau pour toi. Tu auras besoin de rouvrir un compte, de toute façon. Je te suggère de pas déposer plus de mille dollars. Gardes-en le plus possible en espèces, et à portée de main.

– Au cas où je devrais revenir en toute hâte.

– C'est ça. Pour les cartes de crédit, c'est seulement des preuves d'identité supplémentaires. Les comptes réels que j'ai ouverts pour les obtenir ont été effacés lors de ton passage. Mais elles pourront peut-être te servir… On ne sait jamais.

– George reçoit-il son courrier au 19 Bluebird Lane ?

– En 1958, Bluebird Lane est juste une adresse sur un plan de Sabattus, copain. Le lotissement où tu habites n'a pas encore été

construit. Si quelqu'un t'interroge là-dessus, dis que c'est une adresse commerciale. Le commerce, en 1958, c'est comme un dieu. Tout le monde l'adore, mais personne y comprend rien. »

Il m'a lancé un superbe portefeuille d'homme. J'en suis resté bouche bée. « C'est de l'autruche ?

– Je voulais que tu aies l'air prospère, m'a dit Al. Trouve des photos à y ranger avec ta carte d'identité. Je t'ai rapporté quelques autres bricoles aussi. Des stylos à bille originaux dont l'un est un truc fantaisie qui renferme un coupe-papier et une règle à l'extrémité. Un portemine Critérium. Une pochette de protection pour qu'ils ne salissent pas ta poche. En 58, c'est un accessoire considéré comme nécessaire et pas ringard du tout. Une montre Bulova avec bracelet chromé extensible Speidel : tous les mecs dans le coup vont la trouver chouettos, papa, celle-là. Tu verras le reste toi-même. »

Il toussa fort et longtemps, en grimaçant. Quand la quinte passa, de grosses gouttes de sueur nappaient son visage.

« Al, quand as-tu rassemblé tout ça ?

– Quand j'ai compris que je n'arriverais pas jusqu'en 1963. J'ai quitté le Texas et je suis revenu à la maison. Je t'avais déjà à l'esprit. Divorcé, sans enfants, intelligent, et jeune surtout. Ah, tiens, j'ai failli oublier. C'est à partir de cette graine qu'a poussé toute la forêt… J'ai emprunté le nom sur une pierre tombale dans le cimetière Saint-Cyrille et j'ai juste envoyé une demande à l'état civil du Maine. »

Il m'a remis mon acte de naissance. J'ai promené les doigts sur le tampon en relief. Ça vous avait un toucher soyeux tout à fait officiel.

Quand j'ai levé les yeux, j'ai vu qu'il avait posé une autre feuille de papier sur la table. Elle était intitulée SPORTS 1958-1963. « Ne la perds pas. Non seulement parce que c'est ton ticket-repas, mais parce que tu aurais à répondre à beaucoup de questions si elle tombait entre de mauvaises mains. Surtout quand les "pronostics" commenceront à se révéler justes. »

J'entreprenais de tout remettre dans la boîte quand il m'a arrêté d'un signe de tête. « J'ai une sacoche Lord Buxton pour toi dans mon placard, joliment usée et râpée aux entournures.

– Pas besoin : j'ai mon sac à dos dans le coffre de ma voiture. »

Il a paru amusé. « Là où tu vas, personne ne porte de sacs à dos, sauf les boy-scouts, et ils n'en portent que pour aller en randonnée et en jamboree. Tu as beaucoup à apprendre, copain, mais si tu es prudent et que tu évites de prendre des risques, tu vas y arriver. »

J'ai pris conscience que j'allais vraiment le faire, et que c'était pour bientôt, quasiment sans préparation. Je me sentais comme un p'tit gars du XVII^e siècle qui débarque sur les docks de Londres et s'aperçoit soudain qu'il va se faire Shangaïer.

« Mais moi qu'est-ce que je vais faire ? » J'ai carrément bêlé.

Al a haussé les sourcils, qu'il avait broussailleux et maintenant aussi blancs que le peu de cheveux qui lui restaient sur la tête. « Sauver la famille Dunning. C'est pas de ça que nous venons de parler ?

– Non, je veux dire, qu'est-ce que je dirai si on me demande comment je gagne ma vie ? Qu'est-ce que je fais ?

– Ton vieil oncle est mort, tu te souviens ? Dis-leur que tu tâches de faire durer ton héritage inattendu, le temps pour toi d'écrire un livre. N'y a-t-il pas un écrivain frustré qui sommeille en chaque professeur d'anglais ? Ou est-ce que je me trompe ? »

Non, en fait, il se trompait pas.

Il me regardait sans bouger, hagard et beaucoup trop efflanqué, mais avec une certaine compassion. Peut-être même de la pitié. Enfin il a dit, très doucement : « C'est un truc balèze, hein ?

– Ouais, c'est géant, j'ai dit. Et, Al… mon pote… moi, je suis qu'un petit homme.

– On pourrait dire la même chose du gars Oswald. Un p'tit mecton de rien qui a tiré planqué. Et si l'on en croit ce qu'a écrit Harry Dunning, son père est rien d'autre qu'un ivrogne qui avait l'alcool mauvais et qui s'est armé d'un marteau.

– Il l'est plus. Il est mort d'un empoisonnement foudroyant en tôle, à Shawshank. D'après Harry, sans doute dû à la consommation de *squeeze*. C'est…

– Je sais ce qu'est le *squeeze*[1]. J'en ai vu fabriquer beaucoup quand j'étais stationné dans les Philippines. J'en ai même bu, pour mon malheur. Mais là où tu vas, il est pas mort. Oswald non plus.

– Al… Je sais que tu es malade, et je sais que tu souffres. Mais peux-tu venir avec moi jusqu'à ton resto ? Je… » Pour la première et dernière fois, j'ai utilisé son terme d'affection habituel. « Je veux pas commencer ça tout seul, copain. J'ai peur.

– Je m'en voudrais de manquer ça. » Il a crocheté sa main sous son aisselle et s'est hissé sur ses pieds avec une grimace qui lui a retroussé les lèvres jusqu'aux gencives. « Va chercher la sacoche. Je vais m'habiller. »

8

Il était 19 heures 45 quand Al a déverrouillé la porte de la caravane en alu, haut lieu du célèbre Fat-Burger. Derrière le comptoir, les appareils en chrome luisaient, fantomatiques. Les tabourets semblaient murmurer *personne ne s'assiéra plus sur nous*. Les grandes saupoudreuses à sucre rétro semblaient chuchoter *personne ne se servira plus de nous – la fête est finie.*

« Place à L.L. Bean, j'ai dit.

– Eh ouais, a confirmé Al. Putain de progrès. »

Il haletait, à bout de souffle, mais il ne s'est pas arrêté pour se

reposer. Il m'a précédé derrière le comptoir jusqu'à la porte de la réserve. Je l'ai suivi, faisant passer d'une main à l'autre la sacoche contenant ma nouvelle vie. Elle était du genre cartable à l'ancienne, à boucles métalliques. Si je m'étais pointé en classe avec ça au lycée de Lisbon, la plupart des gosses auraient ri. D'autres – ceux qui commençaient à avoir une idée de ce qu'est le style – auraient peut-être applaudi son allure rétro branchée.

Al a ouvert la porte sur les odeurs de légumes, d'épices et de café. Il a tendu la main par-dessus mon épaule pour allumer la lumière. Moi, je scrutais le sol en linoléum gris comme un homme une piscine dont l'eau est peut-être remplie de requins mangeurs d'hommes, et quand Al m'a tapé sur l'épaule, j'ai sursauté.

« Désolé, m'a-t-il dit. Mais tu ne dois pas oublier ça. » Il brandissait une pièce de cinquante cents. Un demi-dollar. « Carton Jaune, tu te souviens de lui ?

– Bien sûr », que j'ai dit.

En réalité, je l'avais complètement oublié. Mon cœur battait si fort que mes globes oculaires semblaient palpiter dans mes orbites. Ma langue me faisait l'effet d'être un vieux bout de tapis. Et quand Al m'a donné la pièce, j'ai failli la laisser tomber.

Il m'a jaugé d'un dernier regard évaluateur. « Le jean, ça va pour le moment, mais tu devrais faire un saut chez Mason's Menswear dans Main Street pour t'acheter quelques pantalons à pinces avant de monter vers le nord. En sergé de coton, c'est très bien pour tous les jours. Et en viscose pour sortir.

– En quoi ?

– Tu n'auras qu'à demander, ils sauront ce que c'est. Tu auras besoin aussi de quelques chemises habillées. Et tôt ou tard, d'un costume. N'oublie pas les cravates, et la pince à cravate. Et achète-toi un couvre-chef aussi. Pas une casquette de base-ball, hein, mais un joli chapeau d'été en paille tressée. »

Il avait des larmes aux coins des yeux. J'ai eu plus peur en voyant ça qu'en entendant tout ce qu'il m'avait dit.

« Al ? Il y a un problème ?

– C'est que, moi aussi j'ai peur. Mais on n'a pas besoin d'une scène d'adieux déchirante. Si tu rentres, tu seras de retour dans deux minutes, peu importe le temps que tu auras passé en 58. Juste le temps pour moi de mettre le percolateur en route. Si ça a marché, nous boirons une bonne tasse de café ensemble et tu pourras tout me raconter. »

Si… Un sacré grand mot.

« Tu pourras dire une prière, aussi. Tu auras assez de temps pour ça, non ?

– Bien sûr. Je prierai pour que tout aille comme sur des roulettes.

Ne te laisse pas désorienter par le cadre où tu te trouveras au point d'oublier que tu as affaire à un homme dangereux. Peut-être plus dangereux qu'Oswald.

– Je serai prudent.

– Bien. Garde le plus possible la bouche fermée le temps d'attraper les tournures de l'époque et l'esprit du lieu. Vas-y doucement. Ne fais pas de vagues. »

J'ai essayé de sourire, mais je ne suis pas sûr d'avoir réussi. La sacoche pesait très lourd au bout de mon bras, comme si elle était remplie de pierres, et non d'argent et de fausses pièces d'identité. J'ai cru que j'allais m'évanouir. Et pourtant, Dieu me vienne en aide, une partie de moi avait toujours envie d'y aller. Crevait d'envie d'y aller. Je voulais voir les États-Unis au volant de ma Chevrolet, l'Amérique m'appelait.

Al m'a tendu sa main fine et tremblante. « Bonne chance, Jake. Dieu te bénisse.

– George, tu veux dire.

– George, c'est ça. Maintenant vas-y. Comme ils disent en ce temps-là, le moment est venu pour toi de déhotter. »

Je me suis retourné et lentement, j'ai pénétré dans la réserve, avançant comme un homme qui cherche à localiser la première marche d'un escalier dans l'obscurité.

Au bout de trois pas, je l'ai trouvée.

1- Dangereux alcool de fortune.

Deuxième partie
Le père du concierge

Chapitre 5

1

J'ai longé le séchoir, tout comme avant. Je me suis faufilé sous la chaîne avec la pancarte ACCÈS INTERDIT, tout comme avant. Tout comme avant, j'ai tourné à l'angle du bâtiment en forme de gros cube vert, et soudain quelque chose m'est rentré dedans. Je suis pas exactement lourd pour ma taille, mais j'ai un peu de viande sur les os (« Tu t'envolerais pas par grand vent », avait coutume de dire mon père), et pourtant Carton Jaune m'a presque renversé. C'était comme être attaqué par un pardessus noir rempli d'oiseaux affolés. Il hurlait quelque chose, mais j'étais trop suffoqué (pas effrayé, non, tout avait été trop vite pour ça) pour comprendre ce que c'était.

Je l'ai repoussé et il a trébuché en arrière contre le séchoir, son manteau lui tourbillonnant autour des jambes. Ça a fait *bonk* quand l'arrière de sa tête a heurté le métal et son chapeau de feutre crasseux est tombé par terre. Il l'a suivi de près, pas en tas, mais en se repliant progressivement comme un accordéon. Mon cœur n'avait pas eu le temps de retrouver un rythme normal que déjà j'étais désolé de ce que j'avais fait, et encore plus désolé quand il a ramassé son chapeau et a commencé à le brosser d'une main sale. Le couvre-chef ne redeviendrait jamais propre et, selon toute probabilité, lui non plus.

« Ça va ? » j'ai demandé, mais quand je me suis penché pour lui toucher l'épaule, il s'est dérobé à toute vitesse, repoussant le sol de ses mains et se traînant sur les fesses le long du mur du hangar. Je pourrais dire qu'il ressemblait à une araignée infirme, mais non. Il ressemblait à ce qu'il était : un ivrogne au cerveau imbibé et quasi saturé. Un homme qui se trouvait peut-être aussi près de la mort qu'Al Templeton, parce que dans cette Amérique d'il y a plus d'un demi-siècle, il n'existait probablement pas de foyers gérés par des associations caritatives ni de centres de désintoxication pour les types comme lui. S'il avait un jour porté l'uniforme, le Programme médical des vétérans aurait peut-être pu le prendre en charge, mais qui l'emmènerait à l'hôpital pour le faire soigner ? Personne, sans doute, même si quelqu'un – un contremaître de l'usine, c'était le plus probable – risquait d'appeler les flics pour le signaler. On le mettrait en cellule de dégrisement pour vingt-quatre ou quarante-huit heures.

S'il n'y mourait pas de convulsions suite à une crise de *delirium tremens*, on le relâcherait jusqu'à la fois suivante. Je me suis surpris à regretter que mon ex-femme ne soit pas là – elle aurait pu lui trouver une réunion des Alcooliques anonymes et l'y emmener. Sauf que Christy ne serait pas née avant encore une bonne vingtaine d'années.

J'ai posé la sacoche entre mes pieds et tendu les mains pour lui montrer qu'elles étaient vides, mais il s'est recroquevillé en fuyant plus loin le long du mur du hangar. De la bave luisait sur son menton mal rasé. J'ai regardé alentour pour m'assurer que nous n'attirions l'attention de personne, mais nous étions seuls dans cette partie de la cour de l'usine. J'ai réessayé : « Je ne voulais pas vous pousser, mais vous m'avez fait peur.

– Qui vous êtes, *putain* ? » il a demandé d'une voix qui est passée en grinçant par au moins cinq registres différents.

Si je n'avais pas entendu sa question lors de mon dernier passage, je n'aurais pas eu la moindre idée de ce qu'il disait… et même si le juron était le même, l'inflexion n'était-elle pas un peu différente cette fois ? C'était une impression, pas une certitude. *Il est inoffensif, mais il n'est pas comme les autres,* m'avait dit Al. *C'est comme s'il savait quelque chose.* Al pensait que c'était parce que le hasard avait voulu qu'il se chauffe au soleil près du terrier à 11 heures 58 le matin du 9 septembre 1958 et qu'il était sensible à son influence. De la même façon qu'on peut produire des parasites sur un écran télé si on fait marcher un mixeur à proximité. Peut-être que c'était ça. Ou, merde, c'était peut-être juste la picole.

« Personne d'important, j'ai dit de ma voix la plus conciliante. Personne qui mérite que vous vous préoccupiez de lui. Je m'appelle George. Et vous ?

– Enculé ! » a-t-il grondé en détalant encore plus loin.

C'était un nom plutôt inhabituel. « Vous êtes pas censé être ici !

– Ne vous inquiétez pas, je m'en vais. » J'ai ramassé la sacoche pour prouver ma sincérité et il a remonté ses maigres épaules jusqu'à ses oreilles comme s'il s'attendait à ce que je la jette sur lui. Il ressemblait à un chien qui a été battu si souvent qu'il ne s'attend plus à rien d'autre qu'à des mauvais traitements. « Pas de mal et pas d'embrouilles, d'accord ?

– Foutez le camp, sale bâtard ! Retournez d'où vous venez et *laissez-moi tranquille* !

– OK, pas de problème. »

Je n'étais pas encore remis de ma frayeur et les résidus d'adrénaline faisaient un mauvais mélange avec la pitié (sans compter l'exaspération). La même exaspération que j'avais pu ressentir avec Christy quand je rentrais à la maison pour la trouver déjà bien imbibée et pas loin d'être à nouveau complètement schlass en dépit de

toutes ses promesses de redresser le cap, de rester sobre, et de renoncer à l'alcool une bonne fois pour toutes. Le mélange d'émotions, ajouté à la chaleur de midi en cette fin d'été, commençait à me donner la nausée. Probablement pas la meilleure façon d'attaquer une mission de sauvetage.

J'ai pensé à la Kennebec et à cette si savoureuse racinette ; je revoyais la bouffée de vapeur exhalée par le congélateur d'où Frank Anicetti Senior avait sorti le grand verre givré. Et puis, il faisait divinement frais dans la boutique. J'ai commencé à filer dans cette direction sans plus lambiner, ma sacoche neuve (mais soigneusement usée aux entournures) battant contre mon genou.

« Hé ! Hé, toi, mon colon ! »

Je me suis retourné. Le poivrot essayait tant bien que mal de se remettre sur ses pieds en prenant appui contre le mur du hangar. Il tenait son chapeau écrasé contre son ventre. Il se mit à le triturer. « J'ai un Carton Jaune pour le Front-Vert, alors file-moi un dollar. Parce que aujourd'hui, c'est deux pour le prix d'une. »

Il émettait de nouveau cinq sur cinq. C'était réconfortant. Néanmoins, j'ai fait attention à ne pas l'approcher de trop près. Je ne tenais pas à lui faire peur et risquer de déclencher une nouvelle attaque. Je me suis arrêté à un peu moins de deux mètres et j'ai tendu la main. La pièce qu'Al m'avait donnée brillait dans ma paume. « Je peux pas vous donner un dollar, mais en voici la moitié d'un. »

Il a hésité, son chapeau dans sa main gauche maintenant. « T'as intérêt à pas vouloir une pipe.

– C'est tentant, mais je pense pouvoir résister.

– Hein ? » Son regard est passé de la pièce de cinquante cents à mon visage, avant de redescendre vers la pièce. Il a levé la main droite pour essuyer le filet de bave qui coulait sur son menton et j'ai remarqué une autre différence par rapport à la fois précédente. Rien de fracassant, mais assez pour que je m'interroge sur la validité de l'affirmation d'Al quant à la remise à zéro intégrale à chaque passage.

« Ça m'est égal, si vous la voulez ou pas, mais décidez-vous, j'ai dit. J'ai des choses à faire. »

Il s'est saisi de la pièce, avant de se tapir de nouveau dos à la paroi. Ses yeux étaient dilatés et humides. Le filet de bave avait recommencé à couler sur son menton. Vraiment, il n'y a aucune vision au monde plus sexy que celle d'un alcoolique à un stade avancé. Je me demande pourquoi Jim Beam, Seagram et Mike's Hard Lemonade ne s'en servent pas pour leurs publicités. Buvez Beam et voyez de plus beaux spécimens de cafards.

« Qui vous êtes ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

– Un travail, j'espère. Écoutez, avez-vous essayé les AA pour ce petit problème que vous avez avec l'al…

– Casse-toi, Jimla ! »

Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être un jimla, mais le *casse-toi* a retenti clair et net à mes oreilles. Je me suis dirigé vers la sortie, m'attendant à ce qu'il lance d'autres questions dans mon dos. Il ne l'avait pas fait auparavant, mais cette rencontre s'était déroulée de façon sensiblement différente.

Parce que Carton Jaune n'était plus. Quand il avait levé la main pour s'essuyer le menton, j'avais vu que le carton qu'il tenait serré dans son poing avait changé de couleur.

Il était maintenant d'une nuance sale, mais encore vive, d'orange.

2

J'ai traversé le parking de l'usine, tapotant encore une fois au passage le coffre de la Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge pour me porter chance. J'allais certainement en avoir le plus grand besoin. J'ai traversé la voie ferrée, entendant encore le *tchacatac* d'un train, qui semblait un peu plus lointain cette fois, parce que ma rencontre avec Carton Jaune (désormais Carton Orange) avait duré un peu plus longtemps. L'air empestait la fumée d'usine comme avant et le même autobus interurbain est passé en grondant. Comme j'étais un peu en retard, je n'ai pas pu lire sa destination, mais je me souvenais qu'il portait la mention : LEWISTON EXPRESS. Je me suis vaguement demandé combien de fois Al avait vu passer ce même bus, avec ses mêmes passagers derrière les fenêtres.

J'ai traversé rapidement la rue, agitant la main devant mon visage pour disperser le nuage bleu des gaz d'échappement de l'autobus. Le James Dean rockabilly était à son poste devant la porte et je me suis brièvement demandé ce qu'il dirait si je lui volais sa réplique. Mais d'une certaine façon, ç'aurait été aussi moche que de terroriser intentionnellement le poivrot du séchoir de l'usine : si vous volez aux jeunes le langage codé qui est le leur, il ne leur reste pas grand-chose. Celui-ci ne pouvait même pas rentrer chez lui se défouler sur sa Xbox. Je me suis donc contenté de hocher la tête.

Il a fait de même. « Hé-ho, Daddy-O ! »

Je suis entré. La cloche a sonné. Je suis passé devant le présentoir de bandes dessinées pour aller directement au distributeur de sodas où se tenait Frank Anicetti Senior. « Que puis-je faire pour vous aujourd'hui, mon ami ? »

Un instant, je suis resté sec parce que ce n'était pas ce qu'il avait dit la première fois. Puis j'ai compris pourquoi. La dernière fois, j'avais attrapé un journal au passage. Cette fois, je ne l'avais pas fait. Peut-être que chaque voyage en 1958 remettait tous les compteurs à zéro (sauf celui de Carton Jaune), mais dès qu'on modifiait quelque chose, alors tout devenait possible. L'idée était à la fois libératrice et

effrayante.

« Je prendrais bien une racinette, j'ai dit.

– Et moi, je prendrais bien un client de passage, donc nous sommes faits pour nous entendre. Cinq ou dix cents, la bière ?

– Disons dix.

– Eh bien, disons que vous avez dit juste. » La tasse givrée est sortie du congélateur. L'homme s'est servi du manche de la cuillère en bois pour racler la mousse. Il a rempli la tasse à ras bord et l'a posée devant moi. Tout comme avant. « Ça fait dix cents, plus un penny pour le gouverneur. »

Je lui ai tendu l'un des dollars d'époque d'Al, et pendant que Frank 1.0 me rendait la monnaie, j'ai regardé par-dessus mon épaule et aperçu l'ex-Carton Jaune debout devant le magasin d'alcool – le Front-Vert –, tanguant de droite à gauche. Il m'a rappelé un fakir hindou que j'avais vu dans un vieux film, qui se dandinait en sonnant du cor pour essayer de faire entrer un cobra dans un panier en osier. Et, venant vers nous sur le trottoir, pile à l'heure, voici qu'arrivait Anicetti Junior.

Je me suis retourné pour siroter ma racinette et j'ai soupiré : « Ça fait du bien par où ça passe.

– Ouaip, rien de tel qu'une bière bien fraîche quand il fait bien chaud. N'êtes pas de par ici ?

– Non, Wisconsin. » J'ai tendu la main. « George Amberson. »

Alors qu'il la serrait, la cloche de la porte a tinté. « Frank Anicetti. Et voici mon fiston. Frank Junior. Frankie, dis bonjour à Mr. Amberson qui nous vient du Wisconsin.

– Bonjour, monsieur. » Il m'a adressé un sourire assorti d'un hochement de tête, puis s'est tourné vers son père. « Titus a monté le camion sur le pont. Il dit qu'il sera prêt pour cinq heures.

– Impec. »

J'ai attendu qu'Anicetti 1.0 allume une cigarette et n'ai pas été déçu. Il a inhalé, puis s'est tourné vers moi. « Et vous voyagez pour affaires ou pour votre plaisir ? »

Si je n'ai pas répondu tout de suite, ce n'est parce que j'étais pris au dépourvu et ne savais pas quoi répondre. Non, ce qui me surprenait, c'était la façon dont cette scène ne cessait de s'éloigner du script original et d'y revenir. Heureusement, Anicetti ne semblait pas le remarquer.

« Peu importe, vous avez choisi le bon moment pour venir. La plupart des estivants sont partis et c'est le moment où nous, on se détend. Vous voulez une boule de glace à la vanille dans votre bière ? D'habitude, ça fait cinq cents, mais le mardi, je baisse à un nickel[1].

– Papa, ta blague elle est usée depuis au moins dix ans, a dit Frank Junior plaisamment.

– Je vous remercie, mais ça ira, j'ai dit. Je suis ici pour affaires, en fait. Une vente immobilière à… Sabattus ? Je crois que c'est ça. Vous connaissez ?

– Seulement depuis que je suis né », a répondu Frank. Il a soufflé la fumée par le nez, puis m'a lancé un regard malin. « C'est beaucoup de route pour une vente immobilière. »

Je lui ai répondu d'un sourire tout aussi malin qui était censé vouloir dire « si vous saviez ce que je sais ». Il a dû comprendre le message car il m'a gratifié d'un clin d'œil. La cloche de la porte a tinté et les tâteuses de fruits sont entrées. L'horloge murale COMMENCEZ LA JOURNÉE PAR UN SOURIRE, PRENEZ UN CAFÉ JOIE-DE-VIVRE ! indiquait 12 heures 28. Apparemment, dans ce script, l'endroit où Frank Junior et moi avions discuté de la nouvelle de Shirley Jackson avait été coupé au montage. J'ai terminé ma racinette en trois gorgées, et au même moment, une crampe m'a tordu les entrailles. Dans les romans, les personnages ont rarement besoin d'aller faire popo, mais dans la vraie vie, le stress mental provoque bien souvent une réaction physique.

« Dites, vous n'auriez pas des toilettes, par hasard ?

– Non, désolé, m'a dit Frank Senior. Toujours l'intention d'en installer, mais l'été, on est trop occupés, et l'hiver, on dirait qu'y a jamais assez d'argent pour les rénovations.

– Vous pouvez aller chez Titus, au coin de la rue », a dit Frank Junior.

Il remplissait un cylindre métallique de crème glacée, pour se faire un milk-shake, apparemment. Il n'avait pas fait ça la première fois, et j'ai pensé avec un certain malaise à ce fameux effet papillon. Je croyais voir ce papillon déployer ses ailes juste devant mes yeux. Nous étions en train de changer le monde. Dans de faibles proportions – des proportions infinitésimales – mais nous étions bel et bien en train de le changer.

« Monsieur ?

– Excusez-moi, j'ai dit. Je viens d'avoir une crampe au cerveau. » Il a eu l'air intrigué, puis s'est mis à rire. « J'l'avais jamais entendue celle-là, elle est bonne. » Et comme elle était bonne, il risquait de la répéter la prochaine fois qu'il aurait une absence. Et une expression qui, sans ça, ne serait pas entrée avant les années 70 ou 80 dans le flot étincelant de l'argot américain y ferait une arrivée anticipée. On ne pouvait pas vraiment dire prématurée… puisque dans ce flux de temps, elle arriverait pile au bon moment…

« Titus Chevron est juste au coin sur votre droite, m'a indiqué Anicetti Senior. Mais si c'est… euh… un besoin urgent, je vous invite à utiliser notre cabinet à l'étage.

– Non, ça ira », j'ai dit. J'avais déjà consulté l'horloge murale mais

j'ai regardé ostensiblement ma Bulova à bracelet Speidel. Heureusement qu'eux ne pouvaient pas voir le cadran. J'avais oublié de la mettre à l'heure et elle indiquait toujours celle de 2011. « Je dois y aller. J'ai pas mal de courses à faire. Et à moins de m'en sortir très bien, elles vont m'occuper plus d'une journée. Pouvez-vous me recommander un bon motel dans le coin ?

– Vous voulez dire un relais automobile ? » m'a demandé Anicetti Senior. Il a écrasé sa cigarette dans l'un des cendriers WINSTON A LE GOÛT DU VRAI qui festonnaient le comptoir.

« Oui. » Cette fois, plutôt que malin, mon sourire devait avoir l'air stupide… et j'ai eu une nouvelle crampe intestinale. Si je ne trouvais pas une solution rapide à ce problème, il allait se transformer en authentique situation d'urgence. « Oui, nous appelons ça des motels dans le Wisconsin.

– Eh bien, je dirais le Tamarack, à environ dix kilomètres sur la 196 en direction de Lewiston, m'a conseillé Anicetti Senior. C'est à côté du ciné-parc.

– Merci pour le tuyau, j'ai dit en me levant.

– Pas d'problème. Et si vous voulez vous faire déboiser la colline avant vos rendez-vous, essayez donc Baumer, notre barbier. Il a un joli coup de ciseau.

– Merci pour cet autre bon tuyau.

– Les tuyaux, c'est gratos, les racinettes sont au prix américain. Profitez bien de votre séjour dans le Maine, monsieur Amberson. Et toi, Frankie : tu me bois ce milk-shake et tu retournes à l'école.

– 'turellement, p'pa. »

Cette fois, ce fut au tour de Junior de me gratifier d'un clin d'œil.

« Frank ? appela l'une des clientes d'une voix chantante. Ces oranges sont-elles fraîches ?

– Aussi fraîches que votre sourire, Leola », répondit-il.

Et les dames hi-hirent. J'essaie pas de faire le malin, là : je vous jure qu'elles *hi-hirent*.

Je suis passé devant elles en murmurant « Mesdames ». La cloche a tinté et je suis sorti dans le monde d'avant ma naissance. Mais cette fois, au lieu de traverser la rue en direction de la cour de l'usine où se trouvait le trou du terrier, j'ai pénétré plus profondément dans ce monde. En face, l'ivrogne au long manteau noir gesticulait devant le vendeur du Front-Vert. Le carton qu'il agitait était peut-être orange et non plus jaune, mais autrement, il était revenu au script d'origine.

J'ai pris ça pour un bon signe.

3

Titus Chevron se trouvait juste après le supermarché Red & White où Al avait acheté les mêmes produits pour son resto jour après jour.

D'après l'affichette en vitrine, le homard se vendait à 69 cents la livre. En face du supermarché, sur un terrain vacant en 2011, il y avait une grande grange marron, toutes portes ouvertes sur une quantité de meubles d'occasion – berceaux et fauteuils à bascule en rotin, et les gros fauteuils rembourrés style « papa-se-relaxe-après-le-boulot » semblaient figurer en nombre particulièrement abondant. L'enseigne au-dessus de la porte indiquait **THE JOLLY WHITE ELEPHANT**. Un panneau en chevalet disposé pour attirer l'attention des gens passant sur la route de Lewiston proclamait audacieusement **SI NOUS NE L'AVONS PAS, C'EST QUE VOUS N'EN AVEZ PAS BESOIN**. Un homme qui m'a semblé être le propriétaire fumait la pipe, assis dans l'un des fauteuils à bascule, et il m'a regardé sans me voir. Il était en débardeur sur un pantalon marron trop grand. Il portait le bouc, ce que j'ai trouvé tout aussi audacieux pour cet îlot particulier dans le flux du temps. Ses cheveux, bien lissés vers l'arrière et aplatis à l'aide d'une sorte de brillantine, bouclaient sur sa nuque d'une façon qui m'a rappelé une vieille vidéo que j'avais vue sur l'épopée du rock and roll : Jerry Lee Lewis sautant sur son piano en chantant « Great Balls of Fire ». Le propriétaire du Jolly White Elephant passait probablement pour le beatnik du coin.

Je l'ai salué en levant deux doigts. Il m'a répondu d'un imperceptible hochement de tête en continuant à téter sa pipe.

À la station Chevron (où l'ordinaire coûtait 19,9 cents le gallon et le « super » un penny de plus), un homme en salopette bleue avec coupe militaire réglo travaillait sur un camion – celui des Anicetti, ai-je présumé – monté sur le pont.

« Monsieur Titus ? » Il a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. « Oueye ?

– Mr. Anicetti m'a dit que je pourrais utiliser vos toilettes ?

– La clé est d'dans, derrière la lourde. »

La lourde.

« Je vous remercie. » La clé était attachée à une petite pagaie de bois marquée HOMMES. Sur la pagaie de l'autre clé figurait le mot FILLES. Mon ex-épouse aurait fait un caca nerveux en voyant ça, ai-je pensé, non sans un malin plaisir.

C'était propre mais ça sentait le tabac froid dans les chiottes. Un cendrier en forme de vasque était posé à côté de la cuvette. D'après le nombre de mégots dont il était jonché, j'ai déduit qu'une bonne partie des visiteurs de ce petit lieu d'aisances propret aimaient crapoter en popotant.

Quand je suis ressorti, j'ai remarqué une bonne vingtaine de voitures d'occasion garées sur un petit terrain à côté du garage. Une rangée de fanions colorés flottait au-dessus d'elles dans une brise légère. Des voitures qui se seraient vendues des milliers de dollars en

2011 – des classiques de collection, pas moins – étaient affichées à soixante-quinze et cent dollars. Une Cadillac qui paraissait pratiquement neuve était annoncée à huit cents. Dans un petit kiosque de vente, une minette à queue-de-cheval mastiquait du chewing-gum en lisant *Photoplay*. Un écriteau annonçait : TOUTES NOS VOITURES SONT EN ÉTAT DE MARCHE ET GARANTIES PAR BILL TITUS. **NOUS SUIVONS CE QUE NOUS VENDONS !**

J'ai raccroché la clé, remercié Titus (qui a grogné sans se détourner de son camion) et je suis reparti vers Main Street en me disant que ce serait une bonne idée d'aller me faire couper les douilles avant ma visite à la banque. Ça m'a rappelé le bouc du beatnik et, saisi d'une impulsion, j'ai traversé la rue en direction de l'entrepôt de meubles d'occase.

« 'Jour, j'ai dit.

– On est d'jà l'après-midi mais peu importe si ça peut vous faire plaisir. » Il a tété sa pipe et cette légère brise de fin d'été m'a apporté une bouffée de Cherry Blend. Accompagnée du souvenir de mon grand-père, qui fumait ce même tabac à pipe quand j'étais gamin et m'en soufflait parfois quelques bouffées dans l'oreille afin de soulager mes douleurs d'otite, traitement que n'aurait probablement pas approuvé l'Ordre des médecins.

« Vous vendez des valises ?

– Oh, j'en ai que'ques-unes dans ma manche. Pas plus d'deux cents, je dirais. Allez tout droit jusqu'au fond et regardez sur votre droite.

– Si j'en achète une, je peux vous la laisser une ou deux heures, le temps de faire quelques courses ?

– Je suis ouvert jusqu'à cinq heures », qu'il m'a répondu. Et tournant son visage vers le soleil : « Après, venez pas m'chercher. »

4

J'ai échangé deux dollars millésimés de mon copain Al contre une valise en cuir que j'ai laissée derrière le comptoir du beatnik avant de remonter Main Street avec ma sacoche me battant la jambe. J'ai jeté un œil dans le Front-Vert et vu le vendeur en train de lire le journal, assis à côté de la caisse. Il n'y avait plus trace de mon pote en pardessus noir.

J'aurais eu de la peine à me perdre dans les rues commerçantes, car il n'y en avait qu'une. À trois ou quatre vitrines de la Kennebec, je suis tombé sur celle de Coiffure Baumer. Une colonne de barbier en bois rouge et blanc tournait dans la vitrine. À côté, il y avait une affiche électorale avec la tête d'Edmund Muskie. Je me le rappelais comme un vieil homme fatigué aux épaules voûtées, mais cette version de lui semblait presque trop jeune pour voter, encore moins pour être élu. L'affiche disait ENVOYONS ED MUSKIE AU SÉNAT, VOTONS DÉMOCRATE !

Quelqu'un avait rajouté une bande blanche en bas. Dessus, écrit à la main, on lisait : ILS DISAIENT QUE C'ÉTAIT IMPOSSIBLE DANS LE MAINE MAIS **NOUS L'AVONS FAIT !** PROCHAINE ÉTAPE : HUMPHREY 1960 !

À l'intérieur, deux vieux birbes attendaient, assis contre le mur, pendant qu'un troisième tout aussi antique se faisait rafraîchir la tonsure. Les deux poireauteurs fumaient comme des locomotives. De même que le coiffeur (Baumer, supposais-je), un œil mi-clos pour se protéger de sa propre fumée, tandis qu'il jouait du ciseau. Tous les quatre m'ont détaillé d'une manière qui m'était familière : le regard évaluateur « pas-totalement-soupçonneux-mais-presque » que Christy avait un jour appelé la Foudre Yankee. C'était sympa de savoir que certaines choses n'avaient pas changé.

« Je ne suis pas d'ici mais je suis un ami, je leur ai dit. Toujours voté démocrate toute ma vie. » J'ai levé la main pour prendre Dieu à témoin.

Baumer a grogné son amusement. De la cendre a dégringolé de sa cigarette. Il l'a brossée distraitement de sa blouse et elle a rejoint le plancher où plusieurs mégots écrasés gisaient parmi les tifs coupés. « L'Harold, ici, il est républicain. Gaffe qu'il aille pas vous mordre.

– L'a p'us les ratiches pour ça », a renchéri l'un des autres.

Et ils ont tous gloussé de rire.

« Et d'où c'que vous v'nez, m'sieur ? a demandé Harold le républicain.

– Du Wisconsin. » J'ai attrapé un numéro du magazine *Man's Adventure* afin de prévenir toute velléité de conversation. En couverture, un sous-homme asiatique tenant un fouet dans sa main gantée s'approchait d'une belle blonde ligotée à un pieu. L'article correspondant s'intitulait AUX MAINS DES JAPS : ESCLAVES SEXUELLES DANS LE PACIFIQUE. L'odeur qui flottait chez le barbier était un mélange suave et exquis de talc pour bébé, de brillantine et de fumée de cigarette. Au moment où Baumer me fit signe que la chaise était libre, j'étais totalement absorbé dans l'histoire des esclaves sexuelles. Qui n'était pas aussi excitante que le promettait la couverture.

« Alors comme ça, on voyage in' brin, m'sieur Wisconsin ? m'a-t-il demandé tandis qu'il m'ajustait un plastron de rayonne blanche sur la devanture et me passait une collerette de papier autour du cou.

– Plutôt beaucoup, ai-je avoué, jouant la carte de la sincérité.

– Eh bé, z'êtes dans l' pays d' Dieu asteure. Les voulez courts comment ?

– Suffisamment courts pour ne pas ressembler à… » – *un hippie*, ai-je failli dire, mais Baumer n'aurait pas su de quoi je parlais – « … un beatnik.

– V'z'êtes laissé déborder in' brin, c'qu'on dirait. » Il a commencé à couper. « In' brin d'plus et vous ressembliez à c'te tapette du Jolly

White.

– Je ne préférerais pas, j'ai dit.

– Ah dame, c't'un spectacle, ech'ti-là. »

Baumer termina en me poudrant la nuque, me demanda si je voulais du Vitalis, du Brylcreem ou de la Wildroot Cream Oil et me factura quarante cents pour le tout.

Voilà ce que j'appelle une affaire.

5

Mon dépôt de mille dollars à la Hometown Trust ne fit sourciller personne. Mon apparence soignée de frais devait y être pour quelque chose. Mais à mon avis, c'était surtout parce qu'on était encore dans une société d'argent liquide où les cartes de crédit en étaient à leurs balbutiements… et sans doute considérées avec une certaine suspicion par les Yankees économes. Une caissière jolie comme un cœur, les cheveux relevés en rouleaux serrés et un camée ornant le creux de son décolleté, a compté mon argent, inscrit le montant dans un registre, puis appelé le directeur adjoint, qui a recompté, vérifié le registre, puis rédigé un récépissé indiquant à la fois le montant du dépôt et le solde de mon nouveau compte courant.

« Si vous me permettez, vous avez là un montant extrêmement important pour un compte courant, monsieur Amberson. Que diriez-vous d'ouvrir un compte d'épargne ? Nous offrons actuellement trois pour cent d'intérêt, versés trimestriellement. » Il a écarquillé les yeux pour me montrer la formidable affaire que c'était. Il ressemblait à ce chef d'orchestre cubain des années 20, Xavier Cugat.

« Merci, mais j'ai une assez grosse affaire à négocier. » J'ai baissé la voix : « Vente immobilière. Du moins je l'espère.

– Bonne chance, m'a-t-il glissé sur le même ton confidentiel. Lorraine va vous préparer vos chèques. Cinquante, ce sera suffisant pour commencer ?

– Cinquante, ce sera parfait.

– Ultérieurement, nous pourrons vous en procurer qui seront imprimés à vos nom et adresse. »

Il haussa les sourcils pour signifier qu'il attendait une question.

« Je pense être sur Derry. Je resterai en contact.

– Très bien. Vous me trouverez à Drexel huit quatre-sept-sept-sept. »

Je ne voyais vraiment pas de quoi il parlait jusqu'à ce qu'il me glisse une carte de visite par le guichet. Gregory Dusen, directeur adjoint, y était-il imprimé en creux, **DRexel 8-4777**.

Lorraine m'a remis mes chèques et un porte-chèques en faux crocodile pour les ranger. Je l'ai remerciée et les ai glissés dans ma serviette. À la porte, je me suis arrêté pour jeter un regard en arrière. Deux employés travaillaient sur des machines à calculer, mais sinon,

les transactions se faisaient toutes à la plume et à l'huile de coude. Il m'est venu à l'esprit qu'à quelques détails près, Charles Dickens se serait senti ici comme chez lui. Il m'est également venu à l'esprit que vivre dans le passé, c'était un peu comme vivre sous l'eau et respirer avec un tuba.

6

J'ai fait l'acquisition des vêtements recommandés par Al chez Mason's Menswear où le vendeur m'a assuré qu'ils seraient heureux d'accepter un chèque, à la condition qu'il soit tiré sur une banque locale. Grâce à Lorraine, j'ai pu lui donner satisfaction.

De retour au Jolly White Elephant, j'ai transféré le contenu de mes trois sacs d'emplettes dans ma nouvelle valise sous le regard silencieux du beatnik. Quand je l'ai refermée, il a finalement exprimé son opinion, « Drôle de façon de faire ses courses, vieux.

– P't-êt' bien, j'ai dit. Mais c'est un drôle de vieux monde, pas vrai ? »

À ces mots, il s'est fendu d'un sourire. « Je veux, mon neveu. Glisse-m'en cinq, Jackson. » Il m'a tendu la main, paume vers le haut. Pendant un moment, c'était comme d'essayer de deviner ce que le mot Drexel suivi d'une série de chiffres signifiait. Je me suis alors souvenu du film *Dragstrip Girl* et j'ai compris que le beatnik m'offrait la version années 1950 d'un high-five des années 2010. J'ai glissé ma paume sur la sienne, senti sa chaleur et sa sueur, et pensé une nouvelle fois : *C'est réel. C'est en train d'arriver*.

« Cinq, vieux », j'ai fait.

7

J'ai retraversé en face de chez Titus Chevron, balançant d'une main la valise chargée de neuf et de l'autre la sacoche. C'était seulement le milieu de la matinée dans le monde de 2011 d'où je venais, mais je me sentais épuisé. Il y avait une cabine téléphonique entre le garage et le parking de voitures d'occase adjacent. J'y suis entré, j'ai fermé la porte et lu l'écriteau manuscrit apposé sur le téléphone à pièces à l'ancienne : APPELS TÉLÉPHONIQUES À DIX CENTS SEULEMENT MAINTENANT ! MERCI « MA » BELL !

J'ai feuilleté les pages jaunes de l'annuaire téléphonique local et trouvé les Taxis de Lisbon. Leur annonce montrait un taxi de dessin animé avec des yeux à la place des phares et un grand sourire sur la calandre. Ils promettaient un SERVICE RAPIDE ET COURTOIS. C'était parfait pour moi. J'ai plongé la main dans ma poche pour prendre ma monnaie, mais la première chose que j'ai ramenée à l'air libre a été une chose que j'aurais dû laisser derrière moi : mon téléphone

portable Nokia. C'était une antiquité selon les normes de l'année 2011 (j'avais l'intention de changer pour un iPhone) mais il n'avait rien à faire ici. Si quelqu'un le voyait, on me poserait une centaine de questions auxquelles je ne pourrais pas répondre. Je l'ai rangé dans la sacoche. Il y serait à l'abri pour le moment, je me suis dit, mais je devrais m'en débarrasser tôt ou tard. Le garder équivaudrait à me promener avec une bombe à retardement prête à exploser.

J'ai pêché une pièce de dix cents, je l'ai introduite dans la fente et elle est tombée directement dans le compartiment de retour des pièces. Je l'ai repêchée et un regard m'a suffi pour comprendre le problème. Comme mon Nokia, la pièce provenait de l'avenir : c'était un sandwich de cuivre, ni plus ni moins qu'un penny avec des prétentions. J'ai sorti toute ma monnaie, j'ai fouillé au milieu et trouvé une pièce de 1953 qui m'avait probablement été rendue sur le prix de ma racinette à la Kennebec. J'allais l'introduire quand une pensée m'a fait froid dans le dos. Et si ma pièce de 2002 était restée coincée dans la gorge du téléphone au lieu de tomber directement dans le retour de pièces ? Et si l'employé d'AT&T qui assurait la maintenance des téléphones publics de Lisbon Falls l'avait trouvée ?

Il aurait pensé que c'était une blague, voilà tout. Une blague un peu élaborée.

Mais j'en doutais : la pièce était trop parfaite. Il l'aurait montrée autour de lui, peut-être même qu'il y aurait eu un entrefilet dans le journal à ce sujet. J'avais eu de la chance, cette fois, mais je risquais d'en avoir moins la prochaine. Je devais être prudent. J'ai repensé à mon téléphone cellulaire avec un malaise accru. Puis j'ai introduit la pièce de dix cents de 1953 dans la fente et été récompensé par une tonalité. J'ai procédé lentement et soigneusement pour passer mon appel, en essayant de me rappeler si j'avais déjà utilisé un téléphone à cadran rotatif précédemment. Je ne pensais pas. Chaque fois que je relâchais le cadran, le téléphone émettait un gloussement bizarre tandis que le cadran revenait à sa position initiale.

« Taxis de Lisbon, a annoncé une voix de femme. Chez nous, le sourire est compris dans la course. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

8

Pendant que j'attendais mon taxi, j'ai fait du lèche-pare-brises dans le champ de voitures de Titus. J'étais particulièrement séduit par une Ford décapotable rouge de 54, une Sunliner, indiquait l'insigne en script sous le phare chromé côté conducteur. Elle avait des pneus à bande blanche et une capote en toile véritable dont les types dans le coup de *Dragstrip Girl* auraient dit que c'était pas une capote de pédé.

« Celle-là n'est pas mal, monsieur, a dit Bill Titus derrière moi. Elle démarre au quart de tour, je peux en témoigner personnellement. »

Je me suis retourné. Il était en train d'essuyer ses pognes sur un chiffon rouge qui paraissait tout aussi graisseux qu'elles.

« Quelques points de rouille sur le bas de caisse, j'ai observé.

– Ben, ouais, c'est ce climat. » Il a haussé les épaules comme pour dire qu'est-ce-que-vous-voulez-y-faire ? « Le principal c'est le moteur, il est dans un état impeccable et les pneus sont presque neufs.

– Moteur V 8 ?

– Y-block », m'a-t-il dit. Et j'ai hoché la tête comme si je comprenais parfaitement. « J'l'ai achetée à Arlene Hadley à Durham après que son mari a cassé sa pipe. Si y avait une chose que Bill Hadley savait faire, c'était prendre soin d'une bagnole… Mais vous ne voyez pas qui c'est parce que vous n'êtes pas d'ici, pas vrai ?

– Non. Wisconsin. George Amberson. »

Je lui ai tendu la main.

Il a fait non de la tête avec un petit sourire. « Ravi de vous rencontrer, monsieur Amberson, mais je voudrais pas vous remplir de cambouis. Faites comme si c'était fait. Z'êtes acheteur ou juste reluqueur ?

– Je ne sais pas encore », ai-je répondu.

Mais c'était faux. Je trouvais que la Sunliner était la voiture la plus cool que j'avais jamais vue. J'ai ouvert la bouche pour demander sa consommation, puis j'ai réalisé que c'était une question quasiment sans pertinence dans un monde où on pouvait faire le plein pour deux dollars. J'ai préféré demander si c'était le modèle standard.

« Ah, j'veux. Et quand vous passez la seconde, z'avez intérêt à gaffer les flics. Elle met la gomme, en seconde. Voulez l'emmener faire un tour ?

– Je ne peux pas, j'ai dit. Je viens d'appeler un taxi.

– Ça, c'est pas une façon de voyager, a déclaré Titus. Si vous achetiez celle-ci, pourriez rentrer dans le Wisconsin avec style et laisser le train à la gare !

– Combien en demandez-vous ? Celle-ci n'a pas le prix affiché sur le pare-brise.

– Non, pas eu le temps, j'l'ai juste rentrée hier. » Il a sorti ses cigarettes. « Je la fais à trois cent cinquante, mais ça se discute. »

J'ai bien serré les dents pour empêcher ma mâchoire de se décrocher et je lui ai dit que j'allais y penser. Si mes pensées prenaient le bon chemin, ai-je ajouté, je reviendrais le lendemain.

« Mieux vaut pas traîner, monsieur Amberson, celle-ci va pas rester longtemps sans bouger. »

Voilà qui m'a à nouveau réconforté. J'avais des pièces qui ne marchaient pas dans les téléphones publics, les opérations bancaires se faisaient encore principalement à la main et les téléphones vous gloussaient bizarrement à l'oreille lorsque vous composiez un numéro

sur le cadran, mais certaines choses ne changeaient pas.

9

Le chauffeur de taxi était un gros type coiffé d'une casquette usée assortie d'un badge CHAUFFEUR ASSERMENTÉ. Il fumait des Lucky Strike à la chaîne et écoutait WJAB à la radio. Nous avons eu droit à « Sugartime » par les McGuire Sisters, « Bird Dog » par les Everly Brothers et « Purple People Eater » par un individu présenté comme Sheb Wooley. De celui-là, j'aurais pu me passer. Après chaque chanson, un trio de jeunes femmes désaccordées chantonnait : « Sur *qua*torze-*qua*rante doublevé-jii-a-*béé*… ça jazze, *bébé* ! » J'ai ensuite appris que les établissements Romanow organisaient leur braderie de fin de saison et que F.W. Woolworth venait de recevoir un nouvel arrivage de cerceaux de hulahoop qui allaient s'arracher au prix démentiel d'un dollar trente-neuf.

« Ces foutus guignols font rien qu'enseigner aux gosses à se trémousser », a maugréé le taxi en laissant filer sa cendre de cigarette par la vitre ouverte. Ce fut sa seule tentative de conversation entre Titus Chevron et le Tamarack.

J'ai baissé ma vitre pour échapper un peu au voile de fumée et regarder défiler un monde différent. La zone urbaine tentaculaire entre Lisbon Falls et Lewiston n'existait pas encore. À part quelques stations-service, le Hi-Hat Drive-In et le ciné-parc (l'auvent annonçait un double programme avec *Vertigo* et *Les Feux de l'été* – tous deux en Cinémascope et Technicolor), nous étions dans des paysages de campagne typiques du Maine. J'ai vu plus de vaches que d'habitants.

Le relais automobile était situé en retrait par rapport à la route, non pas à l'ombre de mélèzes[2] mais d'ormes immenses et majestueux. Ce n'était pas comme voir un troupeau de dinosaures mais presque. Je suis resté béat devant eux tandis que Mr. Chauffeur-Assermenté allumait une autre cibiche.

« Besoin d'un coup de main pour vos bagages, monsieur ?

– Non, ça ira. » Le tarif affiché à son compteur n'était pas aussi impressionnant que les ormes, mais je l'ai quand même regardé à deux fois pour le croire. J'ai donné deux dollars au gars et demandé la monnaie sur un dollar cinquante. Il a paru satisfait : le pourboire était suffisant pour acheter un paquet de Lucky.

10

Je suis passé par la réception (sans problème : versement en liquide sur le comptoir et zéro pièce d'identité à montrer) et je suis allé faire une longue sieste dans une chambre où la climatisation consistait en un ventilateur posé sur l'appui de la fenêtre. Je me suis réveillé dispos

(bonne chose) pour me découvrir ensuite victime d'insomnie pendant la nuit (moins bonne chose). Il n'y avait presque pas de circulation sur la route après le coucher du soleil et le silence était si profond qu'il en était inquiétant. La télévision était un modèle de table Zénith qui devait bien peser cinquante kilos. Une antenne en forme d'oreilles de lapin était posée dessus. Et appuyé contre, un écriteau disait RÉGLER L'ANTENNE À LA MAIN *PAS DE PAPIER « ALU » SVP.* MERCI. LA DIRECTION.

Il y avait trois chaînes. La filiale de NBC était trop brouillée pour la regarder, même en tripotant dans tous les sens les oreilles de lapin, et sur CBS l'écran défilait verticalement : tripoter le bouton de réglage vertical n'eut aucun effet non plus. Sur ABC, où l'image était claire comme un son de cloche, ils passaient *The Life and Legend of Wyatt Earp*, avec Hugh O'Brian. Wyatt a flingué quelques hors-la-loi, puis une réclame pour les cigarettes Viceroy s'interposa. Steve McQueen expliqua que les Viceroy avaient le goût qu'apprécie le fumeur et le filtre qu'apprécie le sage. Pendant qu'il en allumait une, je me suis levé du lit et j'ai éteint le téléviseur.

Alors, il n'est plus resté que le chant des grillons.

Je me suis mis en caleçon, me suis rallongé et j'ai essayé de dormir. Mes pensées se sont tournées vers ma mère et mon père. Mon père avait six ans et vivait à Eau Claire. Ma mère en avait seulement cinq et vivait dans une ferme de l'Iowa qui allait brûler du sol au plafond d'ici à trois ou quatre ans. Sa famille déménagerait ensuite dans le Wisconsin, se rapprochant ainsi de l'intersection de vies qui, en fin de compte, déboucherait sur… moi.

Je suis fou, ai-je pensé. *Fou et victime d'une hallucination terriblement compliquée, en hôpital psychiatrique quelque part. Peut-être qu'un médecin va rédiger un article sur mon cas pour une revue spécialisée. Au lieu de* « L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau », *on m'appellerait* « L'Homme qui pensait qu'il était en 1958 ». Mais j'ai passé ma main sur le couvre-lit en chenille que je n'avais pas encore repoussé pour me coucher, et j'ai su que tout cela était vrai. J'ai pensé à Lee Harvey Oswald, mais Oswald appartenait encore à l'avenir et ce n'était pas lui qui me tracassait dans cette chambre de motel de musée.

Je me suis assis au bord du lit, j'ai ouvert la sacoche et pris mon téléphone portable, gadget du futur absolument sans valeur ici. Pourtant, je n'ai pas pu résister à la tentation de l'ouvrir et de l'allumer. Bien sûr, les mots PAS DE RÉSEAU se sont affichés sur l'écran – à quoi est-ce que je m'attendais ? Cinq barres ? Une voix plaintive me serinant *Rentre à la maison, Jake, avant de faire des bêtises impossibles à réparer* ? Stupide superstition. Si je faisais des bêtises, je pourrais les défaire, parce que chaque voyage était une remise à zéro. Autant dire que le voyage dans le temps était livré avec interrupteur de sécurité intégré.

C'était rassurant, mais avoir un téléphone comme celui-ci dans un monde où la télévision couleur était la percée technologique la plus importante en matière d'électronique grand public n'avait rien de rassurant. Je ne serais pas pendu pour sorcellerie si j'étais pris avec ce gadget sur moi, mais je pourrais être arrêté par les flics locaux et gardé à vue le temps que quelques-uns des gars de J. Edgar Hoover rappliquent de Washington pour me cuisiner.

Je l'ai posé sur le lit, puis j'ai retiré toute ma monnaie de ma poche droite. J'ai séparé les pièces en deux piles. Celles de 1958 et avant retournèrent dans ma poche. Celles du futur rejoignirent une des enveloppes mise à disposition dans le tiroir de la table de bureau (avec une bible Gideon et un menu des plats à emporter du Hi-Hat). Je me suis habillé, j'ai pris ma clé et j'ai quitté la chambre.

Dehors, le chant des grillons était beaucoup plus fort. Un morceau de lune brisée flottait dans le ciel. Loin de son éclat, les étoiles n'avaient jamais semblé si vives ni si proches. Un camion passa en grondant sur la 196, puis la route retrouva le silence. C'était la campagne, et la campagne dormait. Au loin, un train de marchandises a sifflé, perçant un trou dans la nuit.

Il n'y avait que deux voitures dans la cour du motel et les chambres correspondantes étaient plongées dans l'obscurité. De même que le bureau. Avec l'impression d'être un criminel, je me suis éloigné dans le champ prolongeant la cour du Tamarack. L'herbe haute a bruissé contre les jambes de mon jean que je troquerais le lendemain contre mon nouveau pantalon en viscose.

Une clôture en fil de fer marquait la limite de la propriété du Tamarack. Au-delà, il y avait un petit étang, ce qu'en milieu rural on appelait un réservoir. À proximité, une demi-douzaine de vaches dormaient dans la nuit chaude. L'un d'elles m'a regardé au moment où je me frayais un passage sous la clôture et me dirigeais vers le réservoir. Puis elle s'est lassée et a baissé la tête. Elle ne l'a pas relevée quand mon téléphone portable Nokia a plongé dans l'étang. J'ai fermé l'enveloppe contenant ma monnaie et l'ai expédiée rejoindre le téléphone. Puis je suis revenu par le même chemin, m'arrêtant derrière le motel pour m'assurer que la cour était toujours déserte. Elle l'était.

Je me suis glissé dans ma chambre, déshabillé et endormi quasi instantanément.

1- Un nickel = 5 cents.

2- *Tamarack* signifie mélèze.

Chapitre 6

1

Le même taxi fumant Lucky sur Lucky est venu me chercher le lendemain matin, et quand il m'a déposé chez Titus Chevron, la décapotable était là. Je m'y attendais, mais c'était quand même un soulagement. Je portais un veston gris tout ce qu'il y a de banal que j'avais acheté chez Mason's Menswear. Mon nouveau portefeuille en autruche était en sécurité dans sa poche intérieure, garni des cinq cents dollars en liquide d'Al. Alors que j'admirais la Ford, Titus m'a rejoint, s'essuyant les mains sur ce qui ressemblait au même chiffon que la veille.

« La nuit porte conseil, et je la veux, je lui ai dit.

– Impec », qu'il m'a répondu. Puis il a pris un air de regret. « Mais elle m'a porté conseil aussi, monsieur Amberson, et j'crois bien que j'vous ai menti quand j'ai dit que ça pourrait se discuter. Vous savez ce que ma femme m'a dit pendant qu'on mangeait nos pancakes au bacon ce matin ? Elle m'a dit : "Bill, tu serais un foutu idiot si tu laissais partir cette Sunliner pour moins de 350." En fait, elle m'a dit que j'étais un foutu idiot de l'avoir affichée à un prix si bas pour commencer. »

J'ai hoché la tête comme si je ne m'étais pas attendu à moins. « D'accord », j'ai dit. Il a paru surpris. « Voici ce que je peux faire, monsieur Titus : je peux vous faire un chèque de trois cent cinquante dollars – un bon chèque, de la Hometown Trust, vous pouvez les appeler pour vérifier – ou je peux vous donner trois cents au comptant, tirés de mon portefeuille. Moins de paperasse, dans ce cas. Qu'en dites-vous ? »

Il a souri, révélant des dents d'une blancheur étonnante. « Ça sait marchander là-bas dans le Wisconsin, dites-moi. Si vous montez à trois cent vingt, je vous mets une vignette autocollante et une plaque valable quatorze jours et vous l'emportez.

– Trois cent dix.

– Oh, me mettez pas au supplice », a gémi Titus. Mais il était loin d'être au supplice, il jubilait. « Ajoutez-y une rallonge, et on tope là. »

J'ai tendu la main. « Trois cent quinze, entendu.

– Tope là. » Cette fois, il m'a serré la patte, sans plus se soucier du

cambouis. Puis il a désigné le kiosque de vente. Aujourd'hui, la mignonne à queue-de-cheval lisait *Confidential*. « Vous voudrez bien aller régler à la jeune demoiselle qui se trouve être ma fille. Elle va rédiger l'acte de vente. Lorsque vous avez terminé, revenez me voir, je vous mettrai cette vignette, et je rajouterai un plein d'essence. »

Quarante minutes plus tard, j'étais au volant d'une décapotable Ford de 1954 qui désormais m'appartenait et je roulais vers le nord, direction Derry. J'avais appris à conduire sur une voiture normale, donc ce n'était pas un problème, mais c'était la première voiture que je conduisais avec le levier de vitesses sur la colonne de direction. C'était bizarre au début, mais une fois que je m'y suis habitué (je devrais aussi m'habituer à actionner le commutateur de phares avec le pied gauche), j'ai bien aimé. Et Bill Titus ne m'avait pas menti : la Sunliner mettait la gomme en seconde. À Augusta, je me suis arrêté assez longtemps pour rouler la capote. À Waterville, j'ai déjeuné sur le pouce d'un pain de viande qui m'a coûté 95 cents, tarte aux pommes *à la mode** comprise. Le Fat-Burger paraissait excessivement cher par comparaison. J'ai fredonné avec les Skyliners, les Coasters, les Del Vikings, les Elegants.

Le soleil était chaud, la brise hérissait ma nouvelle coupe courte et l'autoroute (surnommée la « 1-Mile-Par-Minute », d'après les panneaux) était toute à moi. Il me semblait avoir laissé mes doutes de la veille sombrer dans la mare avec mon téléphone portable et ma monnaie futuriste. Je me sentais bien.

Jusqu'à ce que je voie Derry.

2

Quelque chose allait mal dans cette ville et je pense que je l'ai su dès le début.

Quand la 1-Mile-Par-Minute a pris fin, débouchant sur une deux-voies à l'asphalte rafistolé, j'ai pris la route 7 et, à une trentaine de kilomètres au nord de Newport, je suis arrivé en haut d'une côte et j'ai découvert Derry, tapie sur la rive ouest de la Kenduskeag sous un nuage de pollution provenant de Dieu sait combien de papeteries et d'usines textiles tournant toutes à plein régime. Une artère verte traversait le centre de la ville. De loin, elle ressemblait à une cicatrice. Autour de cette ceinture verte en zigzag, la ville semblait exclusivement grise et noire de suie sous un ciel coloré en jaune pisse par ce qui sortait en bouillonnant de toutes ces énormes cheminées d'usines.

J'ai dépassé plusieurs étals de produits agricoles. Les gens qui les tenaient (ou qui se tenaient plantés à côté) et qui m'ont suivi des yeux en bayant aux corneilles quand je suis passé ressemblaient plus aux péquenauds consanguins de *Délivrance* qu'à des agriculteurs du Maine.

Comme je dépassais le dernier d'entre eux, PRODUITS DE LA FERME BOWERS, un grand chien bâtard a surgi de derrière un empilement de paniers de tomates et m'a pris en chasse, bavant et cherchant à mordre les pneus arrière de ma Sunliner. Il ressemblait à un croisement de bouledogue et de corniaud non identifié. Avant de le perdre dans mon rétroviseur, j'ai vu une femme en salopette, qui n'avait que la peau sur les os, s'approcher de lui et se mettre à le battre avec un morceau de planche.

C'était la ville où Harry Dunning avait grandi et je l'ai détestée au premier regard. Sans aucune raison concrète : je l'ai détestée, c'est tout. Le quartier commerçant du centre-ville, encaissé au pied de trois collines escarpées, dégageait une impression de fosse qui vous rendait claustrophobe. Dans la rue, parmi les Plymouth noires, les Chevrolet marron et les camions de livraison poussiéreux, la seule tache de couleur (et de distraction déplacée à en juger par la plupart des regards qu'elle attirait) semblait être ma Ford rouge cerise. Un canal aux parois en béton couvertes de mousse, rempli presque à ras bord d'une eau noire, traversait le centre-ville.

J'ai trouvé une place de parking dans Canal Street et, avec un nickel dans le parcmètre, me suis offert une heure de temps pour faire des emplettes. J'avais oublié de m'acheter un chapeau à Lisbon Falls, et deux ou trois vitrines plus loin, j'ai avisé une boutique appelée Derry Dress & Everyday, et au-dessous : Chapellerie la plus Chic de tout le Centre du Maine. Je doutais qu'elle ait beaucoup de concurrence dans ce domaine.

Je m'étais garé devant le drugstore et me suis arrêté un instant pour examiner l'écriteau apposé en vitrine. D'une certaine manière, cet écriteau résume mieux que toute autre chose l'impression que m'a causée Derry : cette méfiance hostile, cette atmosphère de violence à peine contenue ; bien que j'y sois resté pratiquement deux mois et que j'y aie détesté pratiquement tout (à l'exception, peut-être, de deux ou trois personnes). L'écriteau disait :

LE VOL À L'ÉTALAGE N'EST NI « EXTRA » NI « BATH » NI « CHOUETTE » ! VOLER À L'ÉTALAGE EST UN *CRIME* PASSIBLE DE POURSUITES ! ET JE POURSUIVRAI EN JUSTICE !

NORBERT KEENE
PROPRIÉTAIRE

L'homme mince à lunettes et blouse blanche qui me dévisageait derrière sa vitre devait être le Mr. Keene en question. Sa mine ne disait pas *Entre donc, inconnu de passage, jeter un coup d'œil et acheter quelque chose si le cœur t'en dit. Prendre peut-être un soda avec une boule de crème glacée.* Ces yeux durs et cette bouche maussade disaient *Allez-*

vous-en ! Il n'y a rien ici pour les gens de votre espèce. Une partie de moi voulait croire que j'affabulais ; la majeure partie de moi savait que je n'affabulais pas. En guise d'expérience, je l'ai salué de la main.

L'homme en blouse blanche n'a pas levé la sienne en retour. Je me suis avisé que le canal que j'avais vu devait s'enfoncer sous terre et passer directement sous cet insolite centre-ville encaissé, et que je me trouvais pile au-dessus. Mes pieds sentaient toute cette eau cachée qui faisait vibrer le trottoir. C'était une sensation vaguement désagréable, comme si cette petite partie du monde s'était ramollie tout à coup.

Il y avait un mannequin en smoking dans la vitrine de Derry Dress & Everyday. Il portait un monocle et un fanion sportif scolaire dans sa main de plâtre. Le fanion disait LES TIGRES DE DERRY VONT MASSACRER LES BÉLIERS DE BANGOR ! J'avais beau être fan de l'esprit sportif, cette formule m'a frappé par son côté extrême. Battre les Béliers de Bangor, d'accord – mais les massacrer ?

Juste une figure de style, je me suis dit, et je suis entré. Un employé avec un mètre ruban autour du cou s'est approché.

Il était nettement mieux fringué que moi, mais le faible éclairage au plafond lui faisait le teint jaune. J'ai ressenti une absurde envie de lui demander, *Pouvez-vous me vendre un joli chapeau en paille pour l'été ou bien dois-je aller me faire foutre ?* Et puis il a souri, m'a demandé en quoi il pouvait m'être utile et tout est redevenu presque normal. Il avait l'article souhaité, dont j'ai pris possession pour la modique somme de trois dollars et soixante-dix cents.

« Dommage qu'il vous reste si peu de temps pour le porter avant que le temps ne se mette au froid », a-t-il observé.

J'ai mis le chapeau sur ma tête et l'ai ajusté devant le miroir près du comptoir. « Peut-être aurons-nous un bel été indien. »

D'un geste aimable, et comme en s'excusant, l'homme a incliné mon chapeau dans l'autre sens. De quelques centimètres à peine, mais j'ai cessé de ressembler à un bouseux en visite à la grande ville pour commencer à ressembler… ben… au plus Chic Voyageur Temporel de tout le Centre du Maine. Je l'ai remercié.

« Il n'y a pas de quoi, monsieur… ?

– Amberson », ai-je dit.

Et je lui ai tendu la main. Sa poignée de main était faible, molle et sa paume comme poudrée de talc. J'ai réprimé l'envie d'essuyer la mienne sur mon veston lorsqu'il l'a relâchée.

« À Derry pour affaires ?

– Oui. Vous-même, êtes-vous d'ici ?

– Toujours vécu ici », m'a-t-il dit.

Et il a soupiré comme s'il s'agissait d'un fardeau.

Si j'en croyais mes premières impressions, ça devait l'être.

« Dans quelle branche êtes-vous, monsieur Amberson, si je puis me

permettre ?

– L'immobilier. Mais pendant que je suis ici, je pensais essayer de retrouver un ancien copain d'armée. Il s'appelle Dunning. J'ai oublié son prénom, on l'appelait tout le temps Skip. »

J'avais inventé le Skip, mais c'était vrai que j'ignorais le prénom du père d'Harry. Il avait nommé ses frères et sa sœur dans son devoir, mais l'homme au marteau était toujours appelé « mon père » ou « papa ».

« Je crains de ne pouvoir vous renseigner là-dessus, monsieur. » Maintenant, il paraissait distant. Les affaires étaient faites et même s'il n'y avait pas d'autre client, il voulait me voir tourner les talons.

« Eh bien, peut-être pourrez-vous me renseigner sur autre chose. Quel est le meilleur hôtel de la ville ?

– Je dirais le Derry Town House. D'ici, vous retournez dans Kenduskeag Avenue, vous prenez à droite et vous remontez Up-Mile Hill jusqu'à Main Street. Vous verrez les lanternes de poste sur la façade.

– Up-Mile Hill ?

– Oui, monsieur, c'est ainsi que nous appelons cette colline. S'il n'y a rien d'autre pour votre service, j'ai à faire dans l'arrière-boutique. »

Quand je suis sorti, la lumière avait commencé à se retirer du ciel. Une chose dont je me souviens très bien du temps que j'ai passé à Derry en septembre et octobre 1958, c'est la façon dont le soir semblait toujours tomber de bonne heure.

La vitrine suivante était celle du magasin Chasse et Pêche Macken, où la VENTE D'ARMES D'AUTOMNE battait son plein. À l'intérieur, j'ai aperçu deux hommes en train d'examiner des fusils de chasse sous l'œil approbateur d'un vieux vendeur portant une cravate-ficelle à l'ancienne assortie à son cou osseux. L'autre côté de Canal Street semblait bordé de bistrots ouvriers, le genre où on pouvait se faire servir une bière et un petit verre de gnôle pour cinquante cents et où il n'y avait que de la musique country dans le Rock-Ola. Il y avait là le Happy Nook, le Wishing Well (que les habitués appelaient le Bucket of Blood, apprendrais-je plus tard), le Two Brothers, le Golden Spoke et le Sleepy Silver Dollar[1].

Devant ce dernier, un quatuor de cols-bleus prenait l'air du soir en examinant ma décapotable. Ils avaient des chopes de bière et des cigarettes, sur la tête des gapettes de tweed et de coton, et aux pieds de ces gros godillots de chantier informes et sans couleur que mes lycéens de 2011 appelaient des « écrase-merde ». Trois sur quatre portaient des bretelles. Ils m'ont regardé, sans aucune expression sur le visage. J'ai repensé brièvement au chien bâtard qui avait coursé ma voiture en bavant et en claquant des mâchoires, puis j'ai traversé la rue.

« Messieurs, j'ai dit. Qu'est-ce qu'on sert à la pression là-dedans ? » Pendant un moment, aucun d'eux ne m'a répondu. Juste à l'instant où je me disais que pas un seul n'allait le faire, celui qui n'avait pas de bretelles a dit : « Bud et Mick, quoi d'autre ? Vous êtes pas d'ici ?

– Wisconsin, j'ai dit.

– Sacré veinard, murmura l'un.

– Tard dans l'année pour les touristes, dit un autre.

– Je suis en ville pour affaires, mais je pensais en profiter pour retrouver un ancien copain de service militaire. » Aucune réponse à ça, sauf si l'on considère comme une réponse le fait de laisser tomber son mégot de cigarette sur le trottoir puis de l'éteindre d'un mollard de la taille d'une petite huître, comme le fit l'un des hommes. Je ne me suis pas laissé démonter. « Skip Dunning, il s'appelait. L'un de vous connaîtrait-il un Dunning ?

– Pouvez vous l'accrocher et croire au Père Noël, a lâché Pas-de-Bretelles.

– Je vous demande pardon ? » Il a levé les yeux au ciel et grimacé comme un homme à bout de patience devant un individu stupide qui n'a aucun espoir de devenir un jour intelligent. « Derry est remplie de Dunning. N'avez qu'à vérifier dans le foutu annuaire téléphonique. » Il s'est détourné pour rentrer. Sa clique lui a emboîté le pas. Pas-de-Bretelles leur a ouvert la porte, puis s'est tourné vers moi. « Qu'est-ce qu'elle a dans l'ventre c'te Ford ? V8 ?

– Y-block, je lui ai sorti en espérant avoir pris le ton de celui qui s'y connaît.

– Et ça roule bien ?

– Pas mal.

– Alors p't-êt' ben que vous devriez remonter au volant et rouler direct jusqu'en haut d' la côte. Y'a quelques bons troquets là-haut. Ces rades-ci c'est pour les prolos. » Pas-de-Bretelles m'a jaugé de ce regard froid auquel je n'ai jamais réussi à m'habituer tout en ayant fini par ne pas m'attendre à autre chose de la part des habitants de Derry. « Vous vous feriez r'garder. P't-êt' plus, quand les équipes onze heures-sept heures débaucheront de chez Striar et Boutillier.

– Merci. C'est très aimable à vous. »

La froide évaluation continuait. « Vous sortez de l'œuf, hein ? »

Et là-dessus, il est retourné à l'intérieur.

Je suis retourné à ma décapotable. Dans cette rue grise, avec l'odeur des fumées industrielles dans l'air et l'après-midi saignant sa couleur de crépuscule, le centre-ville de Derry était à peine plus séduisant qu'une putain morte sur un banc d'église. Je me suis assis au volant, j'ai mis le contact, passé la première et éprouvé une puissante envie de filer. Retourner à Lisbon Falls, remonter dans le terrier et dire à Al Templeton de trouver un autre gars. Sauf qu'il ne pouvait pas, n'est-ce

pas ? Il était à bout de forces et presque au bout du rouleau. J'étais, comme on dit en Nouvelle-Angleterre, la dernière cartouche du trappeur.

J'ai roulé jusqu'à Main Street, aperçu les lanternes de poste (elles se sont allumées pour la nuit au moment où je les ai repérées), et me suis garé sur le rond-point devant le Town House. Cinq minutes plus tard, j'avais rempli ma fiche et pris ma clé. Mon séjour à Derry avait commencé.

3

Le temps que j'aie fini de déballer mes biens tout neufs (une partie du liquide restant est allée dans mon portefeuille, le reste dans la doublure de ma nouvelle valise), j'étais affamé, mais avant de descendre dîner, j'ai consulté l'annuaire du téléphone. Ce que j'y ai vu a fait couler mon cœur à pic. Mr. Pas-de-Bretelles ne s'était peut-être pas montré très accueillant, mais il m'avait dit vrai : les Dunning pullulaient à Derry et dans les quatre ou cinq hameaux environnants inclus dans l'agglomération. Il y en avait quasiment une page entière. Ça n'avait rien de surprenant ; dans les petites villes, certains noms semblent pousser comme des pissenlits sur une pelouse au mois de juin. Au cours de mes cinq dernières années d'enseignement au lycée de Lisbon, je devais avoir eu une vingtaine de Starbird et de Lemke, frères et sœurs pour certains, cousins au premier, deuxième ou troisième degré pour la plupart. Ils se mariaient entre eux et en engendraient davantage.

Avant de partir pour le passé, j'aurais dû prendre le temps d'appeler Harry Dunning pour lui demander le prénom de son père – rien n'aurait été plus simple. J'y aurais sûrement pensé si je n'avais pas été aussi éberlué par ce qu'Al m'avait montré et ce qu'il me demandait de faire. Mais bon, je me suis dit, ça devrait pas être si difficile que ça, si ? Pas besoin d'être Sherlock Holmes pour dénicher une famille avec quatre enfants nommés Troy, Arthur (*alias* Tugga), Ellen et Harry.

Avec cette pensée pour me réconforter, je suis descendu à la salle à manger de l'hôtel où j'ai commandé le menu du littoral, lequel se composait de palourdes et d'un homard à peu près aussi gros qu'un moteur hors-bord. À la place du dessert, j'ai préféré aller prendre une bière au bar. Dans les romans policiers que je lisais, les barmans étaient souvent d'excellentes sources d'information. Évidemment, si celui qui travaillait derrière le zinc du Town House ressemblait aux autres individus rencontrés jusque-là dans ce lugubre petit bourg, je n'irais pas bien loin.

Il ne leur ressemblait pas. Le jeune homme qui délaissa sa corvée d'essuyage de verres pour venir me servir était trapu, avec une face de lune joviale sous une coupe en brosse.

« Que puis-je vous servir, l'ami ? »

Le mot de deux syllabes a résonné agréablement à mes oreilles et je lui ai rendu son sourire avec enthousiasme. « Une Miller Lite ? »

Il a paru perplexe. « Jamais entendu parler, mais j'ai de la High Life. »

Bien sûr qu'il n'avait pas entendu parler de la Miller Lite, elle n'avait pas encore été inventée. « Ce sera parfait. J'avais oublié que j'étais sur la côte Est, ici.

– D'où êtes-vous ? »

Il a ouvert une bouteille à l'aide d'un gros décapsuleur et posé un verre embué devant moi.

« Wisconsin. Mais je vais rester ici pendant quelque temps. » Nous étions seuls, mais j'ai baissé la voix. C'était un procédé qui semblait inspirer confiance. « Immobilier. Faut que je regarde un peu à droite et à gauche. »

Il hocha la tête avec respect et me devança pour me verser ma bière. « Je vous souhaite bonne chance. Dieu sait qu'il y a quantité de biens en vente dans le coin et la plupart partent pour une bouchée de pain. Moi, je me tire d'ici. À la fin du mois. Je m'en vais dans un endroit un peu plus… ouvert.

– C'est vrai que les gens n'ont pas l'air très accueillants, ai-je observé, mais je pensais que c'était juste leur côté yankee. Nous sommes plus chaleureux dans le Wisconsin. Et pour vous le prouver, je vous offre une bière.

– Je ne bois jamais d'alcool en travaillant, mais je prendrais volontiers un Coca.

– Allez-y.

– Merci beaucoup. C'est agréable d'avoir la compagnie d'un gentleman par une soirée calme. »

Je l'ai regardé se faire son Coca en versant du sirop dans un verre, rajouter de l'eau de Seltz et remuer. Il a bu une gorgée et fait claquer ses lèvres. « Je les aime bien sucrés. »

À voir le petit ventre qu'il se tenait, ça ne m'étonnait pas. « Ce truc comme quoi les Yankees sont froids, c'est des conneries, a-t-il repris. J'ai grandi à Fork Kent et c'est la petite ville la plus sympathique que vous puissiez visiter. Là-bas, quand les touristes arrivent par le Boston-Maine, c'est tout juste si on les embrasse pas. J'ai fait mon école de barman là-haut, puis je suis descendu vers le Sud chercher fortune. Ici, ça m'a paru être un bon endroit pour commencer, et le salaire n'est pas mauvais, mais… » Il a regardé autour de lui, n'a vu personne, mais a quand même baissé encore la voix : « Vous voulez la vérité ? Ça pue ici.

– Je comprends ce que vous voulez dire. Toutes ces usines.

– Oh, s'il n'y avait que ça ! Regardez autour de vous. Qu'est-ce que

vous voyez ? »

J'ai fait ce qu'il me demandait. Il y avait un homme qui ressemblait à un voyageur de commerce dans un coin, en train de boire un whisky sour, mais c'était tout. « Pas grand-chose, j'ai dit.

– C'est comme ça tout le long de la semaine. Le salaire est bon parce qu'il n'y a pas de pourboires. Les bars à bière en centre-ville ne désemplissent pas et nous avons quelques clients les vendredis et samedis soir, mais sinon, ça s'arrête là. Les gens huppés se sifflent leur alcool à la maison, je suppose. » Il baissa encore la voix. Bientôt, il allait chuchoter. « On a eu un sale été ici, l'ami. Les gens du coin restent aussi muets que possible là-dessus… Même le journal la met en sourdine… Mais ça a vraiment été vilain. Des meurtres. Pas loin d'une dizaine. Des enfants. On en a retrouvé un dans les Friches-Mortes tout récemment. Patrick Hockstetter, il s'appelait. En état de décomposition avancée.

– Les Friches-Mortes ?

– C'est cette bande marécageuse qui coupe la ville par le milieu. Vous l'avez probablement vue du ciel en arrivant par avion. On dirait un grand poignard vert pointé sur le centre-ville. »

J'étais arrivé en voiture, néanmoins je savais de quoi il parlait.

Les yeux du barman se sont agrandis. « C'est pas ce terrain qui vous intéresse, si ?

– Je ne peux pas le dire. Si le bruit venait à courir, je devrais me trouver un autre boulot.

– Je comprends, je comprends. » Il a bu la moitié de son Coca, puis étouffé un rot avec le dos de sa main. « Mais j'espère que c'est ça. Ils devraient la combler, cette saloperie de friche. C'est rien que de l'eau croupie et des moustiques. Vous rendriez service à cette ville. Adouciriez un peu ses mœurs.

– On y a trouvé d'autres enfants ? » j'ai demandé.

La présence d'un tueur d'enfants pourrait expliquer en grande partie l'ombre que je sentais planer depuis mon arrivée dans la ville.

« Pas que je sache, mais les gens disent que c'est là qu'ont disparu quelques-uns des gosses, parce que c'est là que se trouvent toutes les grandes stations de pompage des eaux usées. J'ai entendu dire qu'il y a un si grand réseau d'égout sous Derry – aménagé en grande partie pendant la Grande Dépression – que personne ne sait où passent les canalisations. Et vous savez comment sont les enfants.

– Intrépides. »

Il hocha la tête énergiquement. « Tout juste, Auguste. Il y en a qui disent que c'était un vagabond qui a continué sa route depuis. D'autres que c'était quelqu'un du pays déguisé en clown pour éviter d'être reconnu. La première victime – c'était l'année dernière, avant que j'arrive ici –, on l'a retrouvée au carrefour de Witcham et Jackson,

avec un bras carrément arraché. Denbrough, il s'appelait. George Denbrough. Pauvre petit gars. » Il m'a décoché un coup d'œil entendu. « Il était juste à côté d'une de ces bouches d'égout. Celles qui se déversent dans les Friches-Mortes.

– Bon Dieu.

– Ouais.

– Mais, vous parlez au passé… »

J'allais lui expliquer ce que je voulais dire, mais apparemment ce gars-là avait écouté en cours d'anglais et aussi à l'école de barmans. « On dirait que ça s'est arrêté, touchons du bois. » Il a tambouriné des phalanges contre le zinc. « Peut-être que l'assassin s'est fait la malle et a changé de coin. Ou peut-être que cet enfant de salaud s'est zigouillé lui-même, parfois ces types font ça. Ça serait une bonne chose. Mais c'était pas un meurtrier psychopathe déguisé en clown qui a tué le petit Corcoran. Le clown qui l'a assassiné, c'était le propre père du gosse, si vous pouvez croire une chose pareille. »

Ça ressemblait assez au motif de ma présence pour que ça ne me paraisse pas relever de la simple coïncidence. J'ai siroté une prudente gorgée de bière. « C'est vrai ?

– Comme je vous le dis. Dorsey Corcoran, c'était le nom du gosse. À peine quatre ans, et vous savez ce que son putain de père a fait ? Il l'a assommé avec une masse. »

Une masse. Ce type s'est servi d'une masse. J'ai conservé mon expression d'intérêt polie – du moins j'espère l'avoir fait – mais je sentais la chair de poule me remonter le long des bras. « C'est affreux.

– Ouais, et c'est pas le pire… » Il s'est tu en regardant par-dessus mon épaule. « Je vous remets ça, monsieur ? »

Il parlait au commis voyageur. « Pas pour moi, déclina l'autre en lui tendant un billet de un dollar. Je vais me coucher, et demain je décarre de cette ville de guignols. J'espère qu'ils se souviennent comment commander du matériel à Waterville et à Augusta, parce que ici, c'est sûr, ils savent pas. Garde la monnaie, fils, offre-toi une DeSoto. »

Il est sorti d'un pas lourd, la tête basse.

« Vous voyez ? C'est l'exemple parfait de ce qu'on voit passer dans cette oasis. » Le barman a regardé sortir tristement son client . « Un verre et au lit et le lendemain c'est Salut la compagnie. Si ça continue, ce bled va devenir une ville fantôme. »

Il s'est redressé en essayant de carrer les épaules – tâche impossible, vu qu'elles étaient aussi rondes que lui. « Mais qu'est-ce que j'en ai à cirer ? Le 1er octobre, moi aussi, je me fais la malle. Je taille la route. Bonne chance, à la revoyure.

– Le père de ce gosse, Dorsey… Il n'a tué aucun des autres ?

– Non, il avait des "z'alibis". Je crois que c'était le beau-père du

gosse, maintenant que j'y pense. Dicky Macklin. Johnny Keeson, à la réception – c'est lui que vous avez dû voir à votre arrivée –, m'a dit qu'il venait boire un verre ici en temps en temps jusqu'à ce qu'il se fasse virer pour avoir pris la mouche avec une hôtesse de l'air qu'il essayait de draguer et qui l'a envoyé balader. Après ça, je suppose qu'il est allé se rincer au Spoke ou au Bucket. Ils acceptent n'importe qui dans ces endroits-là.

« Vous voulez savoir le pire ? » Je n'y tenais pas, mais je pensais que je devais. Alors j'ai fait oui de la tête. « Il y avait aussi un frère aîné dans cette famille tordue. Eddie. Il a disparu en juin dernier. Juste comme ça. Parti, sans laisser d'adresse, si vous voyez ce que je veux dire. Certains pensent qu'il s'est enfui pour échapper à Macklin, mais n'importe qui avec un brin de bon sens se doute qu'il aurait réapparu à Portland, Castle Rock ou Portsmouth si c'était le cas – un gamin de dix ans peut pas rester hors de vue longtemps. Croyez-moi, Eddie Corcoran s'est pris un coup de masse comme son petit frère. Macklin l'avouera pas, c'est tout. » Il a souri brusquement, un sourire lumineux qui l'a rendu presque beau. « Alors, je vous ai convaincu de laisser tomber l'immobilier à Derry, monsieur ?

– Ce n'est pas à moi d'en décider », j'ai dit.

J'étais en pilote automatique à ce moment-là. N'avais-je pas lu ou entendu parler d'une série de meurtres d'enfants dans cette partie du Maine ? Ou peut-être vu à la télé, avec seulement un quart de mon cerveau allumé pendant que le reste guettait le pas titubant de ma femme à problèmes rentrant à la maison après une autre « soirée entre filles » bien arrosée ? Il me semblait que oui, mais la seule chose dont je me souvenais avec certitude, c'était qu'au milieu des années 80, Derry subirait une inondation qui détruirait la moitié de la ville.

« Ah non, c'est pas vous ?

– Non, je suis juste l'intermédiaire.

– Eh bien, je vous souhaite bonne chance. Cette ville n'est plus aussi mauvaise qu'elle l'a été – en juillet dernier, les gens étaient sanglés plus serré dans leur puritanisme que Doris Day dans sa ceinture de chasteté – mais elle a encore du chemin à faire pour devenir bien. Moi, je suis un gars amical et j'aime les gens amicaux. Alors je m'en vais voir ailleurs si j'y suis.

– Bonne chance à vous aussi », je lui ai dit.

Et j'ai lâché deux dollars sur le comptoir.

« Holà, m'sieur, c'est trop !

– Je paie toujours plus pour une bonne conversation. » En l'occurrence, le plus, c'était pour le visage amical. La conversation avait été déstabilisante.

« Eh bien, merci ! » Rayonnant, il m'a tendu la main. « Je me suis pas présenté. Fred Toomey.

– Enchanté, Fred. George Amberson. » Sa poignée de main était ferme. Et pas talquée.

« Vous voulez un conseil ?

– Oui, bien sûr.

– Pendant votre séjour ici, évitez de parler aux enfants. Après ce qui s'est passé l'été dernier, un inconnu qui adresse la parole à des gosses risque de recevoir une visite de la police, si les gens le voient faire. Ou de se prendre une raclée. Ils sont capables de ça, ici.

– Même sans déguisement de clown ?

– Ben, c'est tout l'intérêt du déguisement, pas vrai ? » Son sourire avait disparu. Maintenant, il avait le visage blême et sinistre. Comme tout le monde à Derry, en d'autres termes. « Quand vous vous affublez d'un costume de clown et d'un nez rouge, personne peut deviner à quoi vous ressemblez à l'intérieur. »

4

J'ai réfléchi à ça pendant que l'ascenseur à l'ancienne me hissait en grinçant jusqu'au troisième étage. C'était vrai. Et si le reste de ce que Fred Toomey m'avait dit était vrai aussi, serait-on surpris à Derry s'il prenait l'envie à un autre père de famille de trucider les siens à coups de marteau ? Probablement pas. Les gens diraient sans doute que c'était comme ça à Derry et que Derry serait toujours Derry. Et ils auraient peut-être raison.

Au moment où j'entrais dans ma chambre, une idée absolument horrible m'est venue : supposons que je change juste assez les choses, au cours des sept prochaines semaines, pour que son père tue Harry aussi au lieu de le laisser boiteux et un peu demeuré ?

Ça n'arrivera pas, je me suis dit. *Je ferai en sorte que ça n'arrive pas. Comme Hillary Clinton disait en 2008 : Je suis dans la course pour gagner.*

Sauf que, bien sûr, elle avait perdu.

5

Le lendemain matin, j'ai pris le petit déjeuner au Riverview[2] Restaurant, la salle était déserte, mis à part moi et le voyageur de commerce de la veille. Il était plongé dans le quotidien local. Quand il l'a abandonné sur la table, je m'en suis emparé. Ce n'était pas la une, consacrée à une escalade des hostilités dans les Philippines, qui m'intéressait (même si je me suis brièvement demandé si Lee Oswald se trouvait dans les parages). Ce que je voulais voir, c'étaient les pages locales. En 2011, j'avais été un lecteur assidu du *Sun Journal* de Lewiston, et la dernière page de la section B était toujours consacrée aux « Échos des écoles ». Dans cette rubrique, les fiers parents pouvaient voir imprimé le nom de leurs enfants si ceux-ci avaient

gagné un prix, étaient partis en voyage scolaire ou avaient participé à un projet associatif de nettoyage d'un espace naturel. Si le *Daily News* de Derry possédait ce genre de rubrique, ce n'était pas impossible que j'y trouve cité un des enfants Dunning.

Mais la dernière page du *Daily News* ne contenait que des notices nécrologiques.

Je me suis reporté aux pages sportives qui m'ont tout appris sur le prochain grand match de football du week-end : les Tigres de Derry contre les Béliers de Bangor. Troy Dunning avait quinze ans, selon le récit de son frère. À quinze ans, on peut facilement faire partie de l'équipe de football de son lycée, quoique probablement pas en position de titulaire.

Je n'ai pas trouvé son nom et j'ai eu beau lire de A à Z un article plus bref concernant l'équipe benjamine de la ville (les Petits Tigres de Derry), je n'ai trouvé aucun Arthur « Tugga » Dunning.

J'ai réglé mon petit déjeuner et je suis retourné dans ma chambre, le journal emprunté sous le bras, en me disant que je faisais vraiment un détective minable. Après avoir compté tous les Dunning de l'annuaire (quatre-vingt-seize), autre chose m'avait frappé : j'avais été conditionné, pour ne pas dire handicapé, par une société où l'Internet était tellement omniprésent que j'en étais venu à le prendre pour acquis et à en dépendre complètement. Aurait-il été si difficile que ça de localiser la bonne famille Dunning en 2011 ? Entrer Tugga Dunning et Derry dans mon moteur de recherche préféré aurait probablement suffi ; taper ensuite Entrée et laisser Google, ce Big Brother du XXIe siècle, faire le reste.

Dans le Derry de 1958, les ordinateurs les plus perfectionnés avaient la taille de petits immeubles et le journal local n'était d'aucune aide. Que me restait-il ? Je me suis souvenu d'un prof de sociologie que j'avais eu à l'université – un vieux zigue sarcastique – qui avait coutume de dire *Quand tout le reste a échoué, laissez tomber et allez à la bibliothèque.* C'est ce que j'ai fait.

6

Tard dans l'après-midi, tous mes espoirs déçus (du moins pour le moment), je suis remonté lentement par Up-Mile Hill, m'arrêtant brièvement à l'angle des rues Jackson et Witcham pour regarder la bouche d'égout où un petit garçon nommé George Denbrough avait perdu son bras et sa vie (du moins si j'en croyais Fred Toomey). Le temps que j'arrive au sommet de la colline, mon cœur battait à se rompre et je soufflais comme un bœuf. Ce n'était pas le manque de forme physique, c'était la puanteur des usines.

J'étais découragé et un peu effrayé. J'avais encore largement le temps de retrouver la famille Dunning que je cherchais, et je ne

doutais pas que je la trouverais – quitte à appeler un par un tous les Dunning de l'annuaire téléphonique, et risquer de déclencher la bombe à retardement qu'était le père d'Harry – mais je commençais à sentir ce qu'Al avait ressenti : quelque chose s'acharnait contre moi.

Je marchais le long de Kansas Street, si profondément perdu dans mes pensées que je ne me suis pas aperçu tout de suite qu'il n'y avait plus de maisons sur ma droite. Un à-pic abrupt descendait maintenant jusqu'au terrain marécageux, envahi de taillis et de fourrés inextricables, que Toomey avait appelé les Friches-Mortes. Seule une clôture blanche branlante séparait l'à-pic du trottoir. Je m'y suis appuyé à deux mains, les yeux fixés sur la végétation indisciplinée qui croissait en contrebas. Je voyais luire des taches d'eau stagnante entre des bosquets de roseaux si hauts qu'ils paraissaient préhistoriques et des fouillis de ronces entremêlées. Les arbres, en concurrence pour la lumière du soleil, devaient y être rabougris. Il devait y avoir du sumac vénéneux, des dépôts d'ordures et très probablement un ou deux campements de vagabonds. Il y avait certainement aussi des chemins que seuls certains gosses du coin connaissaient. Les intrépides.

Appuyé là, je regardais sans voir, à peine conscient de discerner les accents légers d'une musique : une composition rythmée par des cuivres. Je pensais que j'avais bien peu avancé ce matin-là. *On* peut *changer le passé*, m'avait dit Al, *mais ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire.*

C'était quoi, cette musique ? Un air joyeux, entraînant. Ça me rappelait Christy, dans les débuts, quand j'avais le béguin pour elle. Quand nous avions le béguin l'un pour l'autre. *Ta-da-da… ta-da-da-di-dam…* Glenn Miller, peut-être ?

J'étais allé à la bibliothèque dans l'espoir de consulter les registres de recensement. Le dernier recensement national remontait à huit ans et trois des quatre enfants Dunning, Troy, Arthur et Harold, devaient y figurer. Seule Ellen, qui avait sept ans en 1958, n'aurait pas été recensée en 1950. Une adresse y aurait figuré. Bien sûr, la famille avait pu déménager en huit ans, mais l'un des anciens voisins aurait pu me renseigner sur leur nouvelle adresse. C'était une petite ville.

Sauf que les registres de recensement n'y étaient pas. Mrs. Starrett, la bibliothécaire, une femme sympathique, m'avait dit que, selon elle, ces documents avaient leur place à la bibliothèque mais que le conseil municipal avait décidé, pour elle ne savait quelle raison, que leur place était à l'hôtel de ville. Ils y avaient été transférés en 1954.

« Ça ne me dit rien qui vaille, avais-je commenté en souriant. Vous savez ce qu'on dit : on ne peut pas lutter contre l'hôtel de ville. »

Mrs. Starrett ne m'avait pas rendu mon sourire. Elle s'était montrée serviable, charmante même, mais elle affichait la même réserve circonspecte que toutes les autres personnes que j'avais rencontrées

dans cet endroit singulier – Fred Toomey étant l'exception qui confirmait la règle. « Ne dites pas de bêtises, monsieur Amberson. Il n'y a rien de secret dans le recensement des États-Unis. Allez-y et dites à la secrétaire de mairie que Regina Starrett vous envoie. Elle s'appelle Marcia Gay. Elle vous renseignera. Même s'il est probable qu'ils aient entreposé les registres au sous-sol, où ils ne devraient pas se trouver. C'est humide et je ne serais pas surprise qu'il y ait des souris. Si vous rencontrez la moindre difficulté, n'hésitez pas, revenez me voir. »

Je m'étais donc rendu à la mairie où une affiche dans le hall disait PARENTS, RAPPELEZ À VOS ENFANTS DE NE PAS ADRESSER LA PAROLE À DES INCONNUS ET DE TOUJOURS JOUER AVEC LEURS PETITS CAMARADES. Plusieurs personnes faisaient la queue aux différents guichets. (La plupart d'entre eux fumaient. Évidemment.) Marcia Gay m'accueillit avec un sourire gêné. Mrs. Starrett avait déjà appelé pour annoncer mon arrivée et avait été aussi horrifiée que moi d'apprendre ce que miss Gay avait à me révéler : les registres du recensement de 1950 avaient disparu, ainsi que pratiquement tous les autres documents entreposés dans les sous-sols de l'hôtel de ville.

« Nous avons eu des pluies diluviennes l'année dernière, me dit-elle. Elles ont duré une semaine entière et fait déborder le canal. Toute la ville basse – c'est ainsi que les vieux habitants appellent le centre-ville, monsieur Amberson –, toute la ville basse a été inondée. Pendant presque un mois, notre sous-sol a ressemblé au Grand Canal de Venise. Mrs. Starrett a raison, ces documents n'auraient jamais dû être déplacés et personne ne semble savoir pourquoi ils l'ont été ni qui l'a autorisé. Je suis vraiment désolée. »

Il m'était impossible de ne pas ressentir ce qu'Al avait ressenti en essayant de sauver Carolyn Poulin : que j'étais dans une sorte de prison aux parois flexibles. Étais-je censé faire la sortie des écoles en espérant apercevoir un garçon qui ressemblerait au concierge de plus de soixante ans que j'avais connu en 2011 ? Chercher une fillette de sept ans qui faisait hurler de rire ses camarades de classe ? Attendre d'entendre un gosse crier, *Hé, Tugga, attends-moi* ?

Ouais, c'est ça. À peine arrivé, traîner à la sortie des écoles dans une ville où la première chose qu'on voyait en entrant à l'hôtel de ville, c'était une affiche incitant les parents à se méfier des étrangers. Si je tenais vraiment à me faire repérer, c'était la meilleure façon de m'y prendre.

Une chose était sûre – je devais quitter le Derry Town House. Au tarif de 1958, je pouvais me permettre d'y rester des semaines, mais ça risquait de faire jaser. J'ai décidé de consulter les petites annonces et de me trouver une chambre à louer au mois. J'allais me retourner pour redescendre vers la ville basse, quand je me suis figé.

Ta-da-da… ta-da-da-di-dam.

Oui, c'était Glenn Miller. C'était « In the Mood », une chanson que j'avais des raisons de bien connaître. Curieux, je me suis dirigé vers l'endroit d'où venait le son.

7

Là où la barrière branlante se terminait, entre le trottoir de Kansas Street et l'à-pic plongeant dans les Friches-Mortes, il y avait une petite aire de pique-nique équipée d'un barbecue en pierre et de deux tables, avec un fût rouillé en guise de poubelle. Un tourne-disque portatif était posé sur l'une des tables. Un grand disque noir 78 tours tournait sur la platine.

Sur l'herbe, un garçon dégingandé, le nez chaussé de lunettes rafistolées avec du scotch, et une fille rousse absolument superbe dansaient. Au lycée de Lisbon, nous appelions nos jeunes recrues de première année les « adolenfants » et c'est exactement ce que ces gamins étaient. Mais ils dansaient avec une grâce d'adultes. Et pas le jitterbug, non, ils dansaient le swing. J'étais sous le charme, mais j'étais aussi… quoi ? Effrayé ? Peut-être un petit peu, oui. J'ai ressenti de la frayeur pendant presque tout le temps que j'ai passé à Derry. Mais c'était autre chose aussi, quelque chose de plus grand. J'étais impressionné et émerveillé, comme si je me tenais au seuil d'une vaste compréhension des choses. Ou que j'avais brièvement aperçu (comme à travers un miroir sans tain, vous comprenez) la véritable mécanique de l'univers.

Parce que, voyez-vous, j'avais rencontré Christy dans un cours de swing à Lewiston et « In the Mood » était l'un des airs sur lesquels nous avions appris à danser. Plus tard – ç'avait été notre meilleure année, six mois avant notre mariage et six mois après –, nous avions participé à des compétitions de danse et décroché le quatrième prix (appelé aussi « prix de consolation », selon Christy) au Concours de danse swing de Nouvelle-Angleterre. Notre musique était une version remixée pour la danse et légèrement ralentie de « Boogie Shoes » par KC and the Sunshine Band.

C'est pas une coïncidence, je me suis dit en les regardant. Le garçon portait un jean et un T-shirt ras de cou, la fille était vêtue d'un chemisier blanc aux pans ressortis sur un pantalon corsaire rouge. Sa chevelure éblouissante était ramenée en arrière en une insolente et adorable queue-de-cheval tout à fait comme celle que Christy arborait lorsque nous dansions en compétition. Sans oublier les petites socquettes et la jupe « caniche » d'époque, bien sûr.

Ça peut pas être une coïncidence.

Ils s'essayaient à une variante du lindy-hop que je connaissais sous le nom d'hellzapoppin. C'est censé être une danse rapide – même hyper-rapide si vous avez l'énergie physique et la grâce pour ça – mais

eux la dansaient au ralenti parce qu'ils en étaient encore à apprendre les pas. Je pouvais décortiquer chacun de leurs mouvements. Je les connaissais par cœur, même si cela faisait bien cinq ans que je ne les avais plus exécutés. On se rapproche en se tenant par les mains. Le garçon se penche un peu et exécute un jeté du pied gauche pendant que la fille fait la même chose, tous deux effectuant une rotation de la taille comme s'ils partaient dans deux directions opposées. On se sépare, en se tenant toujours les mains, puis la fille tourne, d'abord vers la gauche, puis vers la droite…

Mais ils loupèrent le dernier demi-tour et la fille s'étala dans l'herbe. « Bon sang, Richie, tu piges jamais ce truc-là ! Mince alors, t'es impossible ! » Mais elle riait. Elle se renversa sur le dos pour contempler le ciel.

« Vous pa'donner moi, Miss Sca'lett ! s'écria le garçon d'une voix criarde de négrillon des plantations qui serait tombée à plat dans notre XXIe siècle politiquement correct. Moi pau'v ga'çon noi' de la campagne avec encor' la boue sous les talons, mais je vous p'omets de l'app'end' celle-là de danse, là, même si ça tuer moi !

– La seule que ça risque de tuer, ici, c'est moi, répondit la fille. Remets le disque avant que je perde… » C'est alors qu'ils m'aperçurent.

Ce fut un moment étrange. Il y avait un voile dans Derry – j'en suis venu à si bien le connaître que j'arrivais presque à le voir. Les habitants se trouvaient d'un côté ; les gens venus d'ailleurs (comme moi, comme Fred Toomey) se trouvaient de l'autre. Parfois, les habitants sortaient de derrière ce voile, comme Mrs. Starrett la bibliothécaire lorsqu'elle avait exprimé son irritation à propos des registres de recensement déplacés, mais si vous posiez trop de questions – et *a fortiori* si vous les preniez par surprise –, les gens se retiraient à nouveau derrière.

Or j'avais pris ces gosses par surprise, et ils ne s'étaient pas retirés derrière le voile. Au lieu de se refermer, leurs visages avaient gardé une expression avenante, pleine de curiosité et d'intérêt.

« Excusez-moi. Je ne voulais pas vous effrayer. J'ai d'abord entendu la musique puis j'ai vu que vous dansiez le lindy-hop.

– Que nous essayions de danser le lindy-hop, vous voulez dire », a corrigé le garçon. Il a aidé la jeune fille à se relever. Il a esquissé une courbette. « Richie Tozier, pour vous servir. Mes amis disent "Richie-Richie, N'Entrave-Que-T'chi", mais qu'est-ce qu'ils en savent ?

– Heureux de faire votre connaissance, ai-je répondu. George Amberson. » Et puis – sur une inspiration – : « Mes amis disent "Georgie-Georgie, S'éclaire-Encore-à-La-Bougie" mais qu'en savent-ils, eux aussi ? »

La fille s'est renversée sur un banc de pique-nique en riant. Le

garçon a porté les mains à sa bouche pour claironner : « L'adulte inconnu en a sorti une bien bonne ! Wacka-wacka-wacka ! Moment historique ! Ed McMahon, qu'avons-nous pour ce gars merveilleux ? Eh bien, Johnny, le prix d'aujourd'hui dans notre émission *Who Do You Trust* est une collection complète de l'Encyclopædia britannica et un aspirateur Electrolux pour la débarrasser de la pou…

– Bip-bip, Richie », a fait la fille. Elle s'essuyait le coin des yeux.

À ces mots, la voix stridente de négrillon a fait un retour intempestif : « Pa'donnez-moi, Miss Sca'lett, vous pas fouetter moi ! J'ai enco' des c'oûtes ap'ès l'aut' fois !

– Et vous, mademoiselle, à qui ai-je l'honneur ? ai-je demandé.

– Bevvie-Bevvie, La-Fille-qu'Aime-la-Vie », me répondit-elle. Et elle se remit à rire. « Excusez-moi ! Richie est un abruti, mais moi je n'ai aucune excuse. Beverly Marsh. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? »

Tout le monde semblait voir ça au premier coup d'œil.

« Non. Et vous ne semblez pas l'être non plus, tous les deux. Vous êtes les deux premiers habitants de Derry que je rencontre qui n'aient pas l'air… grincheux.

– Bouh, c'est une ville de grincheux coincés du cul », a déclaré Richie.

Et il a ôté du disque le bras de lecture qui butait depuis plusieurs tours dans la fin du sillon.

« J'ai cru comprendre que les gens sont particulièrement inquiets pour les enfants, j'ai dit. Vous remarquerez que je garde mes distances. Vous sur l'herbe, moi sur le trottoir.

– Ils n'étaient pas si inquiets que ça à l'époque des meurtres, grommela Richie. Vous êtes au courant, pour les meurtres ? »

J'ai hoché la tête. « Je suis descendu au Town House. Le barman qui travaille là-bas m'en a parlé.

– Ouais, maintenant que c'est fini, les gens sont tous inquiets pour les gosses. » Il s'assit à côté de Bevvie La-Fille-qu'Aimait-la-Vie. « Mais quand les meurtres s'enchaînaient, y'en a pas un qui a moufté.

– Richie, a dit Bevvie. Bip-bip. »

Cette fois le garçon s'est lancé dans une imitation franchement atroce d'Humphrey Bogart.

« Ben c'est vrai, ma poulette. Et tu sais que c'est vrai.

– Tout ça, c'est fini maintenant », m'a dit Bevvie. Elle était aussi sérieuse qu'un représentant de chambre de commerce. « Ils le savent pas encore, c'est tout.

– "Ils" : les habitants de Derry ou seulement les adultes ? » Elle a haussé les épaules comme pour dire *quelle différence*. « Mais vous, vous savez.

– Oui, on le sait », a confirmé Richie.

Il m'a défié du regard, mais derrière ses lunettes rafistolées, il avait

encore cette étincelle de bouffonnerie joyeuse dans les yeux. J'ai eu comme l'intuition qu'il ne s'en départait jamais complètement.

J'ai posé le pied sur l'herbe. Aucun des deux gamins ne s'est enfui en hurlant. En fait, Beverly s'est poussée pour me faire de la place sur le banc, en donnant un coup de coude à Richie pour qu'il en fasse autant. Ou bien ils étaient très courageux, ou bien ils étaient très stupides, et ils n'avaient pas l'air stupides.

Puis Beverly a dit quelque chose qui m'a sidéré : « Je vous connais ? Nous vous connaissons ? »

Avant que j'aie pu répondre, Richie est intervenu : « Non, c'est pas ça. C'est… Je sais pas. Vous cherchez quelque chose, monsieur Amberson ? Est-ce que c'est ça ?

– C'est ça, en effet, je cherche quelque chose. Des informations. Mais comment le savez-vous ? Et comment savez-vous que je ne suis pas dangereux ? »

Ils se sont regardés et j'ai senti quelque chose passer entre eux. Impossible de savoir quoi au juste, mais j'étais sûr de deux choses : ils avaient perçu une étrangeté en moi qui allait bien au-delà de ma qualité d'étranger à la ville. Mais contrairement à Carton Jaune, ça ne les effrayait pas. Tout au contraire, ça les fascinait. Je me suis dit que ces deux séduisants et courageux jeunes gens auraient eu quelques histoires à raconter, s'ils l'avaient voulu. Je suis toujours très curieux de savoir quelles auraient pu être ces histoires.

« Vous êtes pas dangereux, ça se voit », a dit Richie. Et quand il a consulté son amie du regard, elle a confirmé d'un signe de tête.

« Et vous êtes sûr que les… les mauvais jours… sont derrière vous ?

– En gros, oui, a affirmé Beverly. Je crois qu'on en a fini avec les mauvais jours à Derry, monsieur Amberson. Les choses vont aller en s'améliorant.

– Et supposons que je vous dise – en pure conjecture – qu'il pourrait y avoir encore un mauvais jour à l'horizon ? Quelque chose comme ce qui est arrivé à ce petit garçon, Dorsey Corcoran ? »

Ils ont grimacé comme si j'avais pincé un nerf sensible. Beverly s'est tournée vers Richie et lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. Je ne suis pas absolument sûr de ce que c'était, son débit était rapide et son ton bas, mais ç'aurait pu être, *Celui-là, c'était pas le clown*. Puis elle m'a regardé.

« Quel genre de chose ? Comme quand le père de Dorsey… »

Le moment était venu de me jeter à l'eau. C'étaient eux que j'attendais. Je ne sais pas comment je le savais, mais je le savais.

« Connaissez-vous des enfants du nom de Dunning ? » Je les ai énumérés sur les doigts d'une main. « Troy, Arthur, Harry et Ellen. Et on appelle aussi Arthur…

– Tugga, a complété Beverly d'un ton d'évidence. Bien sûr qu'on le

connaît, on va au lycée ensemble. On s'entraîne à danser le lindy pour le spectacle de l'école, juste avant Thanksgiving…

– Pour Miss Sca'lett, c'est mieux de prend' un bon dépa't de bonne heure », a dit Richie.

Beverly Marsh l'a ignoré. « Tugga aussi doit participer au spectacle. Il va chanter "Splish Splash" en play-back. » Elle a levé les yeux au ciel. Ça lui allait bien.

« Où habite-t-il ? Le savez-vous ? »

Ils le savaient, ça se voyait, mais aucun d'eux n'a rien dit. Et si je ne leur en donnais pas un petit peu plus à se mettre sous la dent, ils ne m'aideraient pas davantage. Je pouvais le voir écrit sur leur visage.

« Supposons que je vous dise qu'il y a de fortes chances que Tugga ne monte jamais sur scène sauf si quelqu'un veille sur lui ? Et sur ses frères et sa sœur aussi ? Le croiriez-vous ? »

Les deux gamins se regardèrent à nouveau, dialoguant avec les yeux. Cela dura un long moment – dix secondes, peut-être. C'était le genre de regard prolongé qu'échangent les amoureux, mais ces adolenfants ne pouvaient pas être amoureux. Amis, oui, ça c'était sûr. Des amis proches qui avaient traversé ensemble une épreuve ou une autre.

« Tugga et sa famille habitent Cossut Street, dit enfin Richie.

– Cossut ?

– C'est comme ça que ça se prononce par ici, m'expliqua Beverly. K-O-S-S-U-T-H. Cossut.

– Compris. » Maintenant, la question était de savoir ce que ces gosses allaient colporter de notre curieuse conversation en bordure des Friches-Mortes.

Beverly me considérait d'un regard grave et troublé. « Mais, monsieur Amberson, je connais le père de Tugga. Il travaille au marché de Center Street. C'est un homme vraiment gentil. Toujours souriant. Il…

– L'homme gentil n'habite plus à la maison, l'a interrompue Richie. Sa femme l'a viré. »

Elle s'est tournée vers lui, les yeux écarquillés. « Tug te l'a dit ?

– Non. Ben Hanscom. Tug lui a dit.

– Ça reste quand même un homme gentil, a dit Beverly d'une petite voix. Toujours à faire des blagues et des trucs rigolos, mais jamais rien de déplacé.

– Les clowns aussi font des blagues », j'ai dit.

Ils ont sursauté tous les deux, comme si j'avais encore pincé un nerf sensible. « Ça ne les rend pas sympathiques pour autant.

– On sait », a chuchoté Beverly.

Elle regardait ses mains. Puis elle a levé les yeux vers moi. « Est-ce que vous connaissez la Tortue ? » Elle avait prononcé *tortue* comme s'il

s'agissait d'un nom propre.

J'ai eu envie de dire que je connaissais les Tortues Ninja, mais je me suis abstenu. Nous étions des décennies trop tôt pour Leonardo, Donatello, Raphaël et Michelangelo. Je me suis contenté de secouer la tête.

Elle a regardé Richie d'un air hésitant. Il m'a regardé, puis l'a de nouveau regardée, elle. « Mais il est sympa. J'en suis absolument sûre. »

Elle a touché mon poignet. Ses doigts étaient froids.

« Mr. Dunning est un homme gentil. C'est pas parce qu'il habite plus chez lui qu'il l'est pas. »

Bon argument. Ma femme m'avait quitté, mais ce n'était pas parce que je n'étais pas gentil. « Je sais. » Je me suis levé. « Je vais être à Derry pendant quelque temps, il vaudrait mieux que je n'attire pas trop l'attention. Pouvez-vous éviter de parler de tout ça ? Je sais que c'est beaucoup demander, mais… »

Ils se sont regardés et ont éclaté de rire. Puis Beverly m'a dit : « Nous savons garder un secret. »

J'ai hoché la tête. « J'en suis sûr. Je parie que vous en avez gardé quelques-uns l'été dernier. » Ils n'ont rien répondu. J'ai tourné mon pouce du côté des Friches-Mortes. « Vous avez déjà joué là-bas ?

– Une seule fois, a dit Richie. Plus jamais après. » Il s'est levé, a époussetté le fond de son pantalon. « C'était chouette de vous parler, monsieur Amberson. Vous laissez pas tirer la carotte. » Il a hésité. « Et faites attention à vous à Derry. C'est mieux que ç'a été, mais j'ai dans l'idée que ça sera jamais, vous savez, vraiment impec.

– Merci. Merci à tous les deux. Peut-être qu'un jour la famille Dunning aussi aura de quoi vous remercier, mais si les choses se passent comme je l'espère…

– Ils en sauront jamais rien, termina Beverly à ma place.

– Tout juste. » Puis, me souvenant de ce que Fred Toomey m'avait dit, j'ai ajouté : « Tout juste, Auguste. Prenez soin de vous, tous les deux.

– Comptez sur nous », a dit Beverly. Et elle a encore pouffé de rire. « Et, continuez à vous éclairer à la bougie, Georgie. »

J'ai esquissé un salut, le doigt sur le bord de mon chapeau de paille tout neuf, et j'ai commencé à m'éloigner. Puis j'ai eu une idée et je me suis retourné vers eux. « Est-ce que votre électrophone tourne en trente-trois tours ?

– Non, a répondu Richie. Les gros qu'on a la maison, oui, mais celui de Bevvie c'est rien qu'un bébé qui marche à piles.

– N'insulte pas mon tourne-disque, Tozier, a répliqué Beverly. J'ai économisé pour l'acheter. » Puis, s'adressant à moi : « Il tourne juste en quarante-cinq et soixante-dix-huit tours. Mais j'ai perdu le petit

machin en plastique pour les quarante-cinq tours, ce qui fait qu'il marche plus qu'en soixante-dix-huit tours.

– Quarante-cinq tours, ça devrait aller, j'ai dit. Remettez le disque, et faites-le tourner à cette vitesse. » Ralentir le tempo le temps de maîtriser les pas était un truc que Christy et moi avions appris dans nos cours de swing.

« T'es fada, papa », a fait Richie.

Il a tourné le commutateur de vitesse situé à côté de la platine et reposé le bras de lecture sur le sillon du disque. Quand la musique s'est élevée, on aurait dit que tous les musiciens de l'orchestre de Glenn Miller planaient après avoir pris du Quaalude. « C'est bon. »

J'ai offert ma main à Beverly. « Toi, Richie, regarde bien. »

Bev a pris mes mains avec une confiance totale en levant vers moi de grands yeux bleus amusés. Je me suis demandé où elle se trouvait en 2011 et qui elle était. Si elle était encore en vie. Si oui, se rappelait-elle qu'un homme étrange qui posait des questions étranges avait dansé avec elle sur une version ralentie de « In the Mood » par un après-midi ensoleillé de septembre 1958 ?

J'ai dit : « Vous le dansiez déjà au ralenti avant et ça va vous permettre de ralentir encore plus, mais vous pouvez quand même conserver le tempo. Du temps à revendre pour chaque pas. »

Du temps. Du temps à revendre. Relancer le disque, mais au ralenti.

J'ai attiré Beverly à moi par nos deux mains réunies. Je l'ai laissée repartir en arrière. Nous nous sommes penchés tous les deux comme des nageurs sous l'eau, avons battu du pied gauche tandis que l'orchestre de Glenn Miller jouait tahhhhh… dahhh… dahhh… … tahhh dahhhh… …daaaa diii… dammmmmm. Lentement, comme un jouet mécanique presque arrivé en bout de course, elle a tournoyé vers la gauche sous mes mains levées.

« Stop ! » j'ai dit. Et elle s'est figée, dos à moi, nos mains toujours jointes. « Maintenant, presse ma main droite pour me rappeler la figure qui vient après. »

Elle a pressé ma main, puis virevolté avec aisance pour finir son demi-tour vers la droite.

« Nickel ! » s'est-elle exclamée. « Maintenant, je suis censée passer dessous et vous me ramenez en me retournant pour que je fasse une pirouette. C'est pour ça qu'on le fait sur l'herbe, comme ça si je rate, je risque pas de me rompre le cou.

– Je vous laisse cette figure, je leur ai dit. Je suis trop vieux pour retourner autre chose que des crêpes. »

De nouveau Richie a mis ses mains en porte-voix. « Wacka-wacka-wacka ! L'adulte inconnu en a encore sorti une bien bonne…

– Bip-bip, Richie », je lui ai dit. Ça l'a fait rire. « Maintenant, à vous d'essayer. Et travaillez vos annonces de la main pour toutes les figures

plus compliquées que le two-step et le jitterbug que tout le monde danse au bar à limonade du coin. Même si vous ne remportez pas le concours de l'école, au moins vous ferez bonne impression. »

Richie a pris la main de Beverly et ils ont essayé. Avance, recule, promenade, tour vers la gauche, tour vers la droite. Parfait. Souple comme une anguille, Bev s'est laissée glisser, pieds en avant, entre les jambes écartées de Richie qui l'a ramenée à lui et envoyée pirouetter en un salto éblouissant qui l'a fait retomber sur ses pieds. Richie lui a repris la main et ils ont répété toute la figure. C'était encore mieux la deuxième fois.

« On perd le rythme sur la glissade et le retour, s'est plaint Richie.

– Vous ne le perdrez plus quand le disque passera à la vitesse normale. Croyez-moi.

– J'adore le danser comme ça, a dit Beverly. C'est comme de voir tout le déroulement à la loupe. »

Elle a fait un petit tour sur elle-même sur la pointe de ses chaussures de tennis. « Je me sens comme Loretta Young au début de son spectacle quand elle arrive dans une robe virevoltante.

– Je m'appelle Arthur Murray[3], je viens du Miz-OUH-ri », chantonna Richie.

Lui aussi avait l'air content.

« Je vais accélérer le disque, je leur ai dit. N'oubliez pas vos annonces. Et comptez vos temps. Tout est une question de temps. »

Glenn Miller a attaqué ce vieil air si sympa et les deux gamins l'ont dansé. Sur l'herbe, leurs ombres dansaient à côté d'eux. Avance… recule… penche… jeté de pied… tourne à gauche… tourne à droite… plonge… reviens… et *salto*. Ce n'était pas parfait et ils louperaient encore souvent leurs pas avant de choper le truc (s'ils le chopaient jamais), mais ils n'étaient pas mauvais.

Oh, à d'autres ! Ils étaient magnifiques. Pour la première fois depuis que j'avais franchi cette colline sur la route 7 et aperçu Derry tapie sur la rive ouest de la Kenduskeag, j'étais heureux. C'était une bonne sensation à emporter avec soi, alors je me suis doucement éloigné d'eux, en m'enjoignant de ne pas regarder en arrière. Ne jamais regarder en arrière. Combien de fois se donne-t-on ce genre d'injonction après avoir vécu une expérience exceptionnellement bonne (ou exceptionnellement mauvaise) ? Souvent, j'imagine. Et l'injonction reste généralement lettre morte. Les êtres humains sont ainsi faits qu'ils regardent en arrière, c'est même pour cela que nous avons cette articulation pivotante dans le cou.

J'ai marché jusqu'au quart de la rue environ, puis je me suis retourné, pensant les trouver aussi en train de me regarder. Mais non. Ils dansaient toujours. Et c'était bien.

8

Il y avait une station-service dans Kansas Street, à quelques rues de là. Je suis entré dans le bureau pour demander le chemin de Kossuth Street. Du garage me parvenaient le ronron du compresseur et des accents acidulés de musique pop, mais le bureau était vide. C'était pas grave car j'avais aperçu un présentoir de cartes près de la caisse. Le compartiment du haut contenait un seul et unique plan de la ville, à l'air sale et oublié, avec en couverture la photo d'un moulage en plastique particulièrement hideux de Paul Bunyan. Sa hache sur l'épaule, Paul souriait, la tête levée vers le soleil d'été. *Y' a que Derry*, je me suis dit, *pour choisir la statue en plastique d'un bûcheron de légende pour icône.*

Il y avait un distributeur de journaux juste derrière les pompes. J'ai pris un exemplaire du *Daily News* en guise d'accessoire et expédié une pièce de cinq cents rejoindre les autres éparpillées sur la pile de journaux. J'ignore si les gens étaient plus honnêtes en 1958, mais ils étaient vachement plus confiants.

D'après le plan, Kossuth Street se trouvait du côté de Kansas Street, et depuis la station, il m'a suffi de quinze minutes de marche agréable pour m'y rendre. J'ai marché sous des ormes qui n'avaient pas encore connu la maladie qui les décimerait pratiquement tous dans les années 70. Ces arbres étaient encore aussi verts qu'au mois de juillet. Des enfants me doublaient en vélo, d'autres jouaient aux billes dans les allées. De petits groupes d'adultes attendaient aux arrêts de bus placés à l'angle des rues et signalés par des bandes peintes en blanc sur des poteaux téléphoniques. Derry vaquait à ses affaires et je vaquais aux miennes – juste un type en banal veston sport, son chapeau posé légèrement en arrière sur la tête, un passant se promenant avec son journal plié à la main. Peut-être en quête d'un vide-garage dans un jardin ; peut-être en quête d'affaires juteuses dans l'immobilier. Assurément, il avait l'air d'être chez lui.

C'est du moins ce que j'espérais.

Kossuth était une rue bordée de haies et de maisons « boîte à sel » traditionnelles de la Nouvelle-Angleterre. Des jets d'eau tournicotaient sur les pelouses. Deux garçons me dépassèrent en courant, échangeant des passes avec un ballon de football. Une femme aux cheveux retenus par un foulard (et à l'inévitable cigarette collée à la lèvre inférieure) lavait la voiture familiale en arrosant de temps en temps le chien de la famille qui détalait en jappant. Kossuth Street ressemblait à une scène d'extérieur dans une vieille sitcom un peu floue.

Deux fillettes faisaient tourner une corde à sauter qu'une troisième franchissait avec agilité d'un petit saut à cloche-pied, une fois à l'intérieur, une fois à l'extérieur, tout en scandant : « Charlie Chaplin va en *France* ! Voir les dames comment elles *dansent* ! Un salut pour le

Cap'taine ! Une révérence pour la *Reine* ! » La corde à sauter claquait en rythme sur le trottoir. J'ai senti des yeux sur moi. La femme avec le foulard sur la tête s'était interrompue, le tuyau dans une main, une grosse éponge savonneuse dans l'autre. Elle me regardait approcher des petites sauteuses à la corde. J'ai fait un grand détour pour les éviter, et je l'ai vue retourner à sa tâche.

T'as pris un sacré risque en parlant à ces gosses dans Kansas Street, je me suis dit. Sauf qu'une autre voix intérieure a aussitôt démenti. M'approcher un peu trop près des petites sauteuses à la corde, ça oui, ç'aurait été risqué. Mais Richie et Bev étaient ceux que je cherchais. Je l'avais su quasiment dès que je les avais vus, et eux aussi l'avaient su. Nous étions sur la même longueur d'onde.

Est-ce que nous vous connaissons ? avait demandé Beverly. *Bevvie-Bevvie, La-Fille-qu'Aimait-la-Vie.*

Kossuth Street se terminait en impasse sur une grande bâtisse portant le titre de Centre aéré du quartier ouest. Le centre aéré était désert et un panneau MIS EN VENTE PAR LA VILLE était posé sur la rustique pelouse d'herbe à bison. Voilà qui, pour tout chasseur de primes dans l'immobilier qui se respectait, ne manquait pas d'intérêt. Deux maisons avant le centre, sur la droite, une petite fille aux cheveux roux et au visage parsemé de taches de rousseur descendait et remontait l'allée goudronnée de sa maison sur un petit vélo à roulettes. Elle chantait toujours la même chanson dont elle modifiait chaque fois le début tout en pédalant : « Bing, bang, j'ai vu tout le gang, ding-dang, j'ai vu tout le gang, ring rang, j'ai vu tout le gang… »

Je me suis dirigé vers le centre aéré comme s'il n'y avait rien au monde que je souhaitais voir davantage, mais du coin de l'œil, je continuais de surveiller Mini-Poil-de-Carotte. Elle se penchait d'un côté et de l'autre sur la selle de son vélo pour voir jusqu'où elle pouvait aller sans basculer. À voir ses genoux couronnés, ça ne devait pas être la première fois qu'elle s'amusait à ce jeu-là. Il n'y avait aucun nom sur la boîte aux lettres de sa maison. Juste le numéro 379.

J'ai marché jusqu'à la pancarte À VENDRE et noté des renseignements sur mon journal. Puis j'ai fait demi-tour et je suis reparti par le chemin d'où j'étais venu. Comme je dépassais le 379 Kossuth Street (marchant de l'autre côté de la rue, feignant d'être absorbé dans mon journal), une femme est sortie sur le perron. Un jeune garçon l'accompagnait. Il mordait dans quelque chose qu'il tenait enveloppé dans une serviette, et, de sa main libre, tenait la carabine Daisy avec laquelle, dans peu de temps, il essaierait de repousser son père déchaîné.

« Ellen ! appela la femme. Descends de ce vélo avant de tomber ! Rentre, viens manger un cookie. »

Ellen Dunning mit pied à terre, laissa tomber son vélo dans l'allée et courut vers la maison en chantant à tue-tête : « Sing sang, j'ai vu tout

le gang ! » Ses boucles de cheveux, d'un roux beaucoup moins flatteur que celui de Beverly Marsh, ont rebondi comme des ressorts de sommier en colère.

Le garçon, celui qui grandirait pour me rendre ce devoir laborieusement rédigé qui me tirerait des larmes, l'a suivie. Ce garçon qui serait le seul survivant de sa famille.

Sauf si je changeais le cours des choses. Et maintenant que je les avais vus, des gens réels vivant leur vie réelle, il semblait n'y avoir aucun autre choix possible.

1- Le Bon P'tit Coin, le Puits Miraculeux, le Seau de Sang, les Deux Frères, le Rayon Doré et le Dollar d'Argent Somnolent.

2- Vue sur la rivière.

3- Professeur de danse américain connu pour la chaîne d'écoles de danse qui porte son nom.

Chapitre 7

1

Comment vous raconter mes sept semaines à Derry ? Comment vous expliquer à quel point j'en suis venu à haïr et craindre cette ville ?

Ce n'était pas parce qu'elle dissimulait des secrets (bien qu'elle en dissimulât), ni parce que des crimes terribles, non résolus pour certains, y avaient été commis (bien qu'ils y eussent été commis). *Tout ça, c'est fini*, avait dit la fille prénommée Beverly, le garçon prénommé Richie avait acquiescé, et moi aussi j'en étais venu à le croire… Mais j'en étais aussi venu à croire que l'ombre ne quittait jamais complètement cette ville avec ses étranges bas-fonds en guise de centre.

C'était un sentiment d'échec imminent qui me la faisait détester. Et cette sensation de me trouver dans une prison aux murs élastiques. Si je voulais la quitter, elle me laisserait partir (sans se faire prier !), mais si je restais, elle m'oppresserait toujours plus. Elle m'oppresserait jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer. Et de toute façon, il n'était pas envisageable pour moi de la quitter, pas maintenant que j'avais vu le Harry d'avant la patte folle et le sourire d'innocent. D'avant le surnom d'Harry-Haro, Crappy-Crapaud.

J'avais vu sa sœur, aussi. À présent, elle n'était plus un simple nom dans une dissertation laborieuse, une fillette anonyme qui aimait cueillir des fleurs et les mettre dans des vases. Il m'arrivait de rester éveillé en pensant à elle, tout à sa joie d'aller faire la tournée d'Halloween costumée en Princesse Summerfall Winterspring. À moins que je n'intervienne, ce projet ne se réaliserait jamais. Il y avait un cercueil qui l'attendait, après un long et vain combat pour survivre. Il y avait un cercueil qui attendait sa mère, dont j'ignorais toujours le prénom. Et un pour Troy. Et un pour Arthur, *alias* Tugga.

Si je laissais une chose pareille se produire, je ne voyais pas comment je pourrais me supporter ensuite. Je suis donc resté, mais ça n'a pas été chose facile. Et chaque fois que je pensais qu'il me faudrait en repasser par là, à Dallas, mon esprit menaçait de se figer. Du moins, me disais-je, Dallas ne ressemblerait pas à Derry. Parce que aucun endroit sur terre ne pouvait ressembler à Derry.

Comment vous raconter, alors ?

Dans ma vie de prof, j'avais pris l'habitude d'inculquer l'idée de simplicité. Dans la fiction comme dans l'essai, il n'y a qu'une seule question et qu'une seule réponse. *Que s'est-il passé ?* demande le lecteur. *Voici ce qui s'est passé,* répond l'écrivain. *Et ceci… et ceci… et encore ceci.* Faites simple. C'est le plus sûr moyen d'arriver à bon port.

Je vais donc essayer, mais vous devez constamment garder à l'esprit qu'à Derry, la réalité est une mince couche de glace sur un profond lac d'eau noire. Néanmoins :

Que s'est-il passé ? Il s'est passé ceci. Et ceci. Et encore ceci.

2

Le vendredi, mon deuxième jour plein à Derry, je suis descendu au marché central. J'avais attendu jusqu'à 17 heures, pensant que ce serait l'heure de plus grande affluence – vendredi étant jour de paye, cela signifiait jour de commissions pour nombre de gens (par quoi j'entends « épouses » ; l'une des règles de vie en 1958 étant Les Hommes Ne Font Pas Les Courses). Je passerais plus facilement inaperçu parmi une foule d'acheteurs. Pour mettre toutes les chances de mon côté, je suis d'abord entré chez W.T. Grant afin de rajouter quelques chemises et pantalons bleus de travail à ma garde-robe. Me souvenant de Pas-de-Bretelles et de ses potes devant le Sleepy Silver Dollar, je me suis aussi acheté une paire de bottes de chantier Wolverine. En chemin vers le marché central, je les ai copieusement cognées contre le bord du trottoir jusqu'à ce que le bout en soit bien éraflé.

L'endroit était aussi animé que je l'espérais. Les allées étaient emplies de femmes poussant des chariots et il y avait la queue à chacune des trois caisses enregistreuses. Les rares hommes que j'ai aperçus n'étaient munis que de paniers, je les ai donc imités. J'ai mis un sac de pommes (excessivement bon marché) dans le mien et un filet d'oranges (pratiquement aussi chères que les oranges de 2011). Sous mes pieds, le plancher de bois huilé craquait.

Que faisait exactement Mr. Dunning au marché central ? Bevvie, La-Fille-qu'Aimait-la-Vie, ne me l'avait pas dit. Ce n'était pas lui le directeur ; un coup d'œil dans la cabine vitrée derrière l'étal des fruits et légumes m'a permis d'apercevoir un homme aux cheveux blancs qui aurait pu être le grand-père d'Ellen Dunning et de ses frères, mais certainement pas leur père. Et l'étiquette sur son bureau indiquait MR. CURRIE.

Comme je longeais le fond du magasin, après le rayon des produits laitiers (où la pancarte AVEZ-VOUS GOÛTÉ AU « YOGHURT » ? VOUS ALLEZ ADORER ! m'a amusé), j'ai commencé à entendre des rires. Des rires féminins, du genre immédiatement reconnaissables disant « Oh le coquin ! » sans le dire. J'ai tourné dans l'allée du fond et aperçu,

pressées autour de l'étal du boucher, une volée de femmes habillées à peu près dans le même style que les clientes de la Kennebec. L'enseigne en bois faite main suspendue à deux chaînes décoratives chromées indiquait BOUCHERIE, DÉCOUPE À LA DEMANDE. Et au-dessous : FRANK DUNNING, CHEF BOUCHER.

Parfois, la vie nous sert des coïncidences qu'aucun écrivain de fiction n'oserait copier.

C'était Frank Dunning qui faisait rire ces dames. La ressemblance avec le concierge du lycée de Lisbon était frappante au point d'en être troublante. C'était Harry tout craché, sauf que la chevelure de cette version-ci était presque entièrement noire au lieu d'être presque toute grise et que le doux sourire un peu hésitant avait été remplacé par une moue gouailleuse au charme ravageur. Rien d'étonnant à ce que ces dames soient tout émoustillées. Même Bevvie-qu'Aime-la-Vie trouvait que ce type était le mec plus ultra. Et quoi d'étonnant à ça ? Elle n'avait peut-être que douze ou treize ans, mais c'était une femme, et Frank Dunning était un charmeur. Et il le savait.

Il y avait forcément des raisons pour que la fine fleur de la gent féminine de Derry vienne dépenser la paye du mari au marché central plutôt qu'au magasin A&P, légèrement moins cher, et l'une de ces raisons se trouvait juste là devant moi. Mr. Dunning était beau, Mr. Dunning portait une tenue blanche immaculée (légèrement souillée de sang aux poignets, mais il était boucher, après tout), Mr. Dunning était coiffé d'un élégant calot blanc à mi-chemin entre la toque de chef et le béret d'artiste qu'il portait incliné juste au ras d'un sourcil. Une vraie gravure de mode, pardi.

L'un dans l'autre, avec ses joues roses rasées de près et ses cheveux noirs impeccablement coiffés, Mr. Frank Dunning était un vrai cadeau de Dieu aux Petites Femmes. Comme je me rapprochais nonchalamment de lui, je le vis dérouler une longueur de ficelle d'un rouleau fixé sur une broche à côté de sa balance et la nouer autour d'un paquet de viande sur lequel il nota le prix avec panache, d'un moulinet de son marqueur noir. Il le tendit à une dame d'environ cinquante printemps qui portait une robe d'intérieur ornée de grosses roses épanouies, des bas nylon à coutures et un rouge aux joues d'écolière.

« Et voilà pour vous, m'ame Levesque, une livre de mortadelle en fines tranches. »

La mine confidentielle, il se pencha par-dessus le comptoir, assez près pour que Mrs. Levesque (et les autres) puisse capter un effluve de son enchanteresse eau de toilette. Était-ce de l'*Aqua Velva*, comme Fred Toomey ? Non, sans doute pas. Un enjôleur comme Frank Dunning devait se fendre d'une marque légèrement plus raffinée. « Vous connaissez le problème avec la mortadelle ?

– Noo-oon », roucoula la donzelle en étirant fébrilement la syllabe.

Les autres dames gazouillaient par anticipation.

Les yeux de Dunning dévièrent brièvement vers moi et reflétèrent une totale absence d'intérêt. Dès qu'il les ramena sur Mrs. Levesque, leur pétillement breveté se ralluma.

« Une heure après en avoir mangé, on a soif de puissance. »

Je ne suis pas sûr que toutes les dames aient saisi l'allusion, mais sa boutade fut accueillie par un glapissement d'appréciation générale. Dunning renvoya dans ses foyers une Mrs. Levesque aux anges, et, comme je m'éloignais, je l'ai entendu transférer son attention sur une certaine Mrs. Bowie. Qui, à n'en pas douter, serait tout aussi enchantée de la recevoir.

C'est un homme vraiment gentil. Toujours à faire des blagues et des trucs rigolos.

Mais l'homme vraiment gentil avait le regard froid. Lorsqu'il s'était entretenu avec son harem fasciné, ses yeux avaient été bleus. Mais quand il les avait tournés vers moi – si brièvement que ce fût – j'aurais juré qu'ils étaient devenus gris, de la couleur de l'eau sous un ciel plombé de neige.

3

Le marché fermait à 18 heures, et quand j'en suis sorti avec mes quelques achats, il n'était encore que 17 heures 20. Je me suis arrêté au Uneeda-Lunch[1] de Witcham Street, juste au coin de la rue. J'ai commandé un hamburger, un Coca au verre et une part de tarte au chocolat. La tarte était délicieuse – du vrai chocolat, de la vraie crème. Elle a empli ma bouche comme l'avait fait la racinette de Frank Anicetti. J'ai musardé là aussi longtemps que j'ai pu, puis je suis descendu d'un pas nonchalant vers le canal, où il y avait quelques bancs. De là, je disposais d'un bon angle de vue – étroit, mais suffisant – sur le marché central. J'étais rassasié, mais j'ai quand même mangé une de mes oranges, expédiant les bouts d'épluchures dans le canal et regardant l'eau les emporter.

À 18 heures précises, les lumières se sont éteintes dans les grandes vitrines du marché. Au quart, les dernières acheteuses en étaient sorties, emportant leurs cabas vers le haut d'Up-Mile Hill ou se pressant au pied d'un de ces poteaux téléphoniques à la bande blanche. Un bus affichant TOUR DE VILLE est arrivé et les a embarquées. À 18 heures 45, les employés ont commencé à quitter le marché. Les deux derniers à sortir furent Mr. Currie, le directeur, et Dunning. Ils se séparèrent sur une poignée de main, Currie remontant la ruelle entre le marché central et le magasin de chaussures voisin (probablement pour aller chercher sa voiture), et Dunning se dirigeant vers l'arrêt de bus.

À ce moment-là, il n'y avait que deux autres personnes à l'arrêt et je n'avais pas envie de me joindre à elles. Grâce à la circulation en sens unique de la ville basse, je n'ai pas eu à le faire. J'ai marché jusqu'au poteau peint en blanc suivant, celui du Strand (y étaient à l'affiche, en double séance, *Mitraillette Kelly* et *Reform School Girl* ; la bannière promettait une ACTION INTENSE), où j'ai attendu en compagnie de quelques travailleurs qui parlaient des équipes de base-ball en lice pour les Séries mondiales et se livraient à des pronostics sur les confrontations probables. J'aurais pu leur en toucher deux mots, mais je me suis tu.

Un bus de la ville est arrivé et s'est arrêté en face du marché central. Dunning est monté. Le bus a continué sa route vers le canal et a freiné à l'arrêt du cinéma-théâtre. J'ai laissé les ouvriers monter les premiers, afin de voir quelle somme ils introduisaient dans le monnayeur fixé près du siège du conducteur. Je me sentais comme un extraterrestre dans un film de science-fiction, tentant de se faire passer pour un Terrien. C'était idiot – je voulais seulement me déplacer dans la ville, pas désintégrer la Maison-Blanche avec un rayon mortel – mais ça ne changeait rien à ma sensation d'étrangeté.

L'un des gars montés avant moi a brandi un passe jaune canari qui m'a fugacement rappelé Carton Jaune. Les autres ont introduit quinze cents dans le monnayeur qui a cliqueté et tinté. J'ai fait de même, mais ça m'a pris un tout petit peu plus longtemps parce que la pièce était collée à ma paume moite. Il me semblait sentir tous les regards fixés sur moi, mais quand j'ai levé la tête, les autres passagers étaient tous en train de lire le journal ou de regarder distraitement par la fenêtre. L'intérieur du bus était obscurci par un voile de fumée bleu-gris.

Frank Dunning était assis vers le milieu, sur la droite. Il avait troqué son uniforme de boucher contre un pantalon gris sur mesure, une chemise blanche et une cravate bleu foncé. Ultra-chic. Occupé qu'il était à allumer une cigarette, il ne m'a pas regardé quand je l'ai dépassé pour aller m'asseoir vers le fond. Le bus a poursuivi son chemin, grondant par les rues à sens unique de la ville basse, puis gravissant Up-Mile Hill par Witcham. Arrivés côté ouest, la partie résidentielle, les passagers ont commencé à descendre. Tous des hommes ; leurs épouses devaient déjà être rentrées et s'activer à ranger leurs courses ou à préparer le dîner. Comme le bus se vidait et que Frank Dunning restait assis à sa place à fumer sa cigarette, je me suis demandé si lui et moi finirions par être les deux derniers passagers.

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Lorsque l'autobus a ralenti en approchant de l'arrêt au coin de Witcham Street et de Charity Avenue (il y avait également à Derry, ai-je appris par la suite, une Faith

Avenue et une Hope Avenue[2]), Dunning a laissé tomber sa cigarette par terre, l'a écrasée sous sa chaussure et s'est levé. Il a remonté souplement l'allée sans se servir des poignées, chaloupant pour accompagner les mouvements de l'autobus qui ralentissait. Certains hommes ne perdent leur grâce adolescente que relativement tard dans la vie. Dunning paraissait être de ceux-là. Il aurait fait un excellent danseur de swing.

Il a mis une bourrade dans l'épaule du chauffeur en commençant à lui raconter une blague. Elle était courte, et la chute fut noyée par le sifflement des freins pneumatiques, mais je pus capter *trois négros coincés dans un ascenseur* et en conclus que ce n'en était pas une qu'il aurait sortie à son harem transi. Le chauffeur a hurlé de rire, puis il a actionné le levier chromé d'ouverture des portes en disant : « À lundi, Frank.

– Si la rivière ne monte pas », a répondu Dunning. Puis il a dévalé les deux marches et sauté sur le trottoir. J'ai vu onduler ses muscles sous sa chemise et me suis demandé quelles chances auraient une femme et quatre enfants contre lui ? Faibles, fut ma première pensée, mais c'était faux. La réponse correcte était aucune chance.

Alors que le bus s'éloignait, j'ai vu Dunning monter les marches du premier immeuble après l'angle de Charity Avenue. Une dizaine d'hommes et de femmes étaient installés dans des fauteuils à bascule sous le vaste porche d'entrée. Plusieurs ont salué le boucher qui a commencé à serrer des mains comme un politicien en visite. La demeure était de style victorien à deux étages, typique de la Nouvelle-Angleterre. Une enseigne pendait à l'avant-toit du porche. J'ai juste eu le temps de la lire :

> CHAMBRES EDNA PRICE
> À LA SEMAINE OU AU MOIS
> CUISINE COLLECTIVE
> ANIMAUX NON ADMIS !

Au-dessous, suspendu à l'enseigne par des crochets, un petit écriteau orange indiquait COMPLET.

Je suis descendu deux arrêts plus loin. J'ai remercié le chauffeur, qui m'a répondu d'un grognement bourru. C'était là, étais-je en train de découvrir, ce qui, à Derry, dans le Maine, passait pour de la courtoisie. À moins, bien entendu, que vous ne connaissiez quelques blagues sur des nègres coincés dans des ascenseurs ou peut-être sur la marine polonaise.

Je suis retourné à pas lents vers la ville, en faisant un détour de deux rues pour éviter l'établissement d'Edna Price où les résidents se retrouvaient sous le porche après dîner, tout comme les gens dans une de ces nouvelles de Ray Bradbury sur le bucolique Greentown, Illinois.

Et est-ce que Frank Dunning ne ressemblait pas à l'une de ces bonnes gens ?

Que si, que si. Mais il y avait aussi des horreurs cachées dans le Greentown de Bradbury.

L'homme gentil n'habite plus à la maison, avait dit Richie-N'Entrave-Que-T'chi, et sur ce coup-là, il était dans le secret des dieux. Le gentil monsieur logeait dans une pension de famille où tout le monde semblait penser qu'il était la Rolls du genre masculin.

Selon mon estimation, la pension Price ne se trouvait pas à plus de cinq rues à l'ouest du 379 Kossuth Street. Peut-être moins. Le soir, une fois les autres pensionnaires montés se coucher, Frank Dunning restait-il assis dans sa chambre meublée, le visage tourné vers l'est tel un fidèle vers La Mecque ? Et si oui, le faisait-il avec son grand sourire à la « Hé salut content de te voir » sur la figure ? À mon avis, non. Et ses yeux étaient-ils bleus ou bien viraient-ils à ce gris froid et inexpressif ?

Comment expliquait-il qu'il avait quitté son foyer et les siens aux gens qui prenaient l'air du soir sous le porche d'Edna Price ? Avait-il une histoire toute prête, une histoire dans laquelle sa femme était soit un petit peu cinglée, soit carrément une mégère ? À mon avis, oui. Et les gens le croyaient-ils ? La réponse à cette question est simple. Peu importe que vous soyez en 1958, 1985 ou 2011. En Amérique, où l'apparence passe toujours pour la substance, les gens croient toujours des types comme Frank Dunning.

4

Le mardi suivant, je louais un appartement, « semi-meublé, dans un bon quartier », selon la petite annonce du *Derry News*. Et le mercredi 17 septembre, Mr. George Amberson emménageait. Au revoir, Derry Town House, bonjour, Harris Avenue. Cela faisait un peu plus d'une semaine que je vivais en 1958 et je commençais à m'y sentir bien, sans avoir exactement l'impression d'y être né.

Le semi-meublé comportait un lit (avec un matelas légèrement taché sans draps), un canapé, une table de cuisine bancale qui avait besoin d'être calée et une seule chaise dont l'assise en plastique jaune produisait un désagréable bruit de succion quand elle relâchait à contrecœur son emprise sur le fond de votre pantalon. Il y avait aussi une gazinière et un réfrigérateur trépidant. Dans le cellier, j'ai découvert le système de climatisation de l'appartement : un ventilateur General Electric dont la prise effilochée paraissait absolument mortelle.

À soixante-cinq dollars par mois, je trouvais le loyer de l'appartement, situé juste en dessous de la trajectoire de vol des avions atterrissant à l'aéroport de Derry, quelque peu surévalué, mais j'y

avais consenti car Mrs. Joplin, la logeuse, était disposée à fermer les yeux sur le manque de références de Mr. Amberson. Que ce dernier puisse avancer trois mois de loyer en liquide n'y était pas étranger. Elle avait néanmoins tenu à recopier les informations figurant sur mon permis de conduire. Si elle avait trouvé bizarre qu'un agent immobilier indépendant du Wisconsin ait un permis de conduire du Maine, elle n'en avait rien dit.

J'étais reconnaissant à Al de m'avoir remis beaucoup d'argent liquide. Le liquide rassure les inconnus. Il dure aussi beaucoup plus longtemps en 1958. Pour seulement trois cents dollars, j'ai pu transformer mon semi-meublé en appartement entièrement meublé. Pour quatre-vingt-dix dollars, sur les trois cents, je me suis offert un téléviseur modèle de table RCA. Et ce soir-là, j'ai regardé le *Steve Allen Show*, en noir et blanc superbe, puis j'ai éteint le poste et, assis à ma table de cuisine, j'ai écouté un avion se poser dans un rugissement de réacteurs.

De ma poche arrière, j'ai sorti un carnet Blue Horse que j'avais acheté au drugstore de la ville basse (celui où le vol à l'étalage n'était ni extra, ni bath, ni chouette). Je l'ai ouvert à la première page et, d'un clic, j'ai fait sortir la pointe de mon stylo à bille Parker, tout neuf lui aussi. Je suis resté assis comme ça pendant peut-être quinze minutes – assez longtemps pour qu'un autre avion amorce sa descente fracassante vers le sol, si près que je m'attendais presque à ressentir un choc sourd quand le train d'atterrissage raclerait le toit.

La page restait vide. Mon esprit aussi. Chaque fois que j'essayais de l'enclencher, la seule pensée cohérente qui me venait, c'était *le passé veut pas être changé*.

Pas très constructif.

Finalement je me suis levé, je suis allé prendre le ventilateur dans le cellier et je l'ai posé sur le comptoir. J'étais pas sûr qu'il fonctionne, mais si, il marchait, et le bourdonnement du moteur était étrangement apaisant. Il faut dire aussi qu'il masquait le grondement agaçant du frigo.

Quand je me suis rassis, j'avais l'esprit plus clair, et cette fois quelques idées me sont venues.

OPTIONS

1. Prévenir la police

2. Passer un coup de fil anonyme au boucher (« Je vous ai à l'œil, mon ami, si vous faites quoi que ce soit, je vous dénonce. »)

3. Monter un coup contre le boucher

4. Mettre le boucher hors d'état de nuire

Là, je me suis arrêté. Le réfrigérateur a émis un claquement et s'est

tu. Il n'y avait plus d'avion et plus de circulation. Pour l'heure, j'étais seul avec mon ventilateur et ma liste incomplète. Enfin, j'ai couché le dernier point :

5. Tuer le boucher

Puis j'ai froissé ma feuille de papier, j'ai ouvert la boîte d'allumettes posée près de la cuisinière et j'en ai gratté une. Le ventilateur l'a aussitôt éteinte et j'ai encore pensé que certaines choses étaient bien difficiles à changer. J'ai éteint le ventilateur, gratté une autre allumette et approché la flamme de la boule de papier froissé. Quand elle s'est embrasée, je l'ai laissée tomber dans l'évier, j'ai attendu qu'elle soit consumée, puis j'ai fait couler l'eau pour évacuer les cendres.

Après quoi, Mr. George Amberson est allé se coucher.

Mais il n'a pas dormi bien longtemps.

5

Quand le dernier avion de la nuit a survolé le toit à minuit et demi, j'étais encore réveillé, à penser à ma liste. Avertir la police était hors de question. Ça pourrait marcher avec Oswald qui professerait son amour éternel pour Fidel Castro tant à Dallas qu'à La Nouvelle-Orléans, mais pour Dunning, c'était une autre paire de manches. Il était une figure appréciée et respectée dans son milieu. Et moi j'étais qui ? Le petit nouveau dans une ville où on n'aimait pas les étrangers.

Cet après-midi, en sortant du drugstore, j'avais encore une fois aperçu Pas-de-Bretelles et sa bande devant le Silver Dollar. J'étais en tenue d'ouvrier, mais ils m'avaient pourtant jeté ce regard hostile qui signifiait *T'es qui toi, nom de Dieu ?* Même si j'avais vécu à Derry depuis huit ans et non huit jours, qu'aurais-je pu dire à la police, de toute façon ? Que j'avais eu une vision de Frank Dunning assassinant sa famille le soir d'Halloween ? Sûr que ça aurait fait sensation.

L'idée d'un appel anonyme au boucher me convenait à peine mieux. C'était une option effrayante. Car en appelant Frank Dunning – à son travail ou chez Edna Price, où il prendrait sans doute l'appel sur la ligne collective dans le salon –, je changerais les événements. Un tel appel pouvait l'empêcher de massacrer sa famille, mais je pensais qu'il pouvait tout aussi bien avoir l'effet inverse et le pousser dans le précipice de la folie qu'il devait côtoyer dangereusement derrière son sourire affable à la George Clooney. Au lieu de prévenir les meurtres, peut-être ne ferais-je que les précipiter. En l'état actuel des choses, j'en connaissais le lieu et l'heure. Si je le prévenais, tous les paris étaient ouverts.

Quant à monter un coup contre lui… Ça pouvait marcher dans un

roman d'espionnage, mais j'étais pas un agent de la CIA, merde, j'étais juste un prof d'anglais.

Option suivante dans ma liste : *Mettre le boucher hors d'état de nuire*. D'accord, mais comment ? Le renverser avec ma Sunliner peut-être, alors qu'il marcherait de Charity Avenue à Kossuth Street, un marteau à la main et des idées de meurtre dans la tête ? À moins d'avoir une chance insolente, je serais arrêté et incarcéré. Et puis, il y avait autre chose. Dès que Dunning serait rétabli, il pourrait tenter de recommencer. Allongé là dans l'obscurité, je trouvais ce scénario hautement vraisemblable. Parce que le passé n'aimait pas être changé. Il était tenace.

Le seul moyen sûr était de le suivre, d'attendre qu'il soit seul, puis de le tuer. Ben voilà. Fais simple, idiot.

Mais ça aussi, ça posait des problèmes. Le moindre n'étant pas que j'ignorais si j'en serais capable. Je pensais l'être, à chaud – pour protéger ma vie ou celle d'autrui – mais de sang-froid ? Même en sachant que ma victime potentielle tuerait femme et enfants si personne ne l'en empêchait ?

Et… si je le faisais et que je me faisais prendre avant de pouvoir m'enfuir vers le futur où j'étais Jake Epping et non George Amberson ? Je serais jugé, déclaré coupable et envoyé à la prison d'État de Shawshank où je croupirais le jour où John Kennedy serait assassiné à Dallas.

Mais ce n'était pas encore ça, le fond de la question. Je me suis levé, j'ai traversé la cuisine pour aller dans mon cabinet de toilette exigu comme une cabine téléphonique, j'ai pissé, puis je me suis assis sur le siège des W-C, le front dans les mains. J'avais supposé que le devoir d'Harry était la vérité. Al aussi. Ça l'était probablement, parce qu'Harry n'était pas une lumière, et les gens comme ça sont moins susceptibles d'essayer de faire passer des fantasmes, comme le meurtre d'une famille entière, pour la réalité. Pourtant…

Être sûr à quatre-vingt-quinze pour cent, c'est pas être sûr à cent pour cent, avait dit Al. Lui, c'était d'Oswald qu'il parlait : à peu près la seule personne susceptible d'être l'assassin, une fois écartées les rumeurs de conspiration, or Al s'autorisait encore quelques derniers doutes.

Vérifier l'histoire d'Harry aurait été facile dans le monde informatisé de 2011, mais je n'y avais pas pensé. Et même si son histoire était complètement vraie, il avait pu déformer des détails cruciaux ou omettre de les mentionner. Autant d'éléments qui pouvaient me conduire à l'erreur. Et si au lieu d'accourir à la rescousse, tel le chevalier Galaad, je ne réussissais qu'à me faire tuer comme eux ? Voilà qui changerait le futur de toutes sortes de façons intéressantes, mais je ne serais plus là pour découvrir lesquelles.

Une nouvelle idée me vint, une idée follement attirante. Je pouvais

me poster en face du 379 Kossuth Street le soir d'Halloween… *et juste regarder*. Pour m'assurer que c'était réellement arrivé, oui, mais aussi pour noter tous les détails que le seul témoin survivant – un enfant traumatisé – avait pu louper. Ensuite, je pourrais rentrer en voiture à Lisbon Falls, remonter par le trou du terrier et revenir immédiatement au matin du 9 septembre 1958 à 11 heures 58. Je rachèterais la Sunliner et retournerais à Derry, nanti cette fois de toutes les informations. J'avais déjà dépensé pas mal de la fortune d'Al, mais il m'en restait assez pour continuer.

L'idée a pris une bonne avance, puis a trébuché au premier tournant. Tout l'objectif de ce voyage était de découvrir quel effet aurait dans le futur le fait d'avoir sauvé la famille du concierge. Si je laissais Frank Dunning accomplir les meurtres, je ne le saurais jamais. Et j'aurais de toute façon à en repasser par là, puisqu'il y aurait une remise à zéro du compteur lorsque je repasserais par le terrier pour arrêter Oswald (si j'y repassais). Une fois, c'était déjà dur. Deux, ce serait pire. Mais trois, non, c'était impensable.

Et, une dernière chose. La famille d'Harry Dunning était déjà morte une fois. Allais-je condamner ces gens à mourir une seconde fois ? Même si chaque fois était une remise à zéro et qu'ils ne savaient pas ? Et qui étais-je pour affirmer qu'à un certain niveau profond, ils ne savaient pas ?

La douleur. Le sang. Mini-Poil-de-Carotte gisant sous le fauteuil à bascule. Harry tentant de repousser le forcené avec une carabine à air comprimé : « Laisse-moi tranquille, papa, ou je te tue. »

J'ai retraversé la cuisine en traînant les pieds, m'arrêtant pour regarder la chaise à l'assise en plastique jaune. « Je te déteste, chaise », je lui ai dit. Puis je suis allé me recoucher.

Cette fois, je me suis endormi presque aussitôt. À mon réveil le lendemain matin, le soleil de 9 heures brillait à la fenêtre encore sans rideaux de ma chambre, les oiseaux pépiaient avec impudence et je pensais savoir ce que j'avais à faire.

Fais simple, idiot.

6

À midi, j'ai mis ma cravate, coiffé mon chapeau, en l'inclinant selon l'angle désinvolte requis, et me suis transporté jusqu'au magasin Chasse et Pêche Macken où la BRADERIE D'AUTOMNE n'était pas encore terminée. J'ai dit au vendeur que je voulais acheter un revolver, car j'étais dans l'immobilier et qu'il m'arrivait de transporter de grosses sommes d'argent en liquide. Il m'en a montré plusieurs, dont un Colt 38 Spécial Police au prix de neuf dollars quatre-vingt-dix-neuf. Ce prix m'a semblé ridiculement bas jusqu'à ce que je me rappelle que d'après les notes d'Al, le fusil italien d'Oswald, acheté par

correspondance pour changer le cours de l'Histoire, lui en avait coûté moins de vingt.

« C'est une bonne arme de poing », m'a assuré le vendeur en dégageant le barillet et en le faisant tourner. *Click click click click.* « Précision mortelle garantie jusqu'à quinze mètres. Et si quelqu'un avait la bêtise d'essayer de vous agresser pour vous dévaliser, il se trouverait forcément beaucoup plus près que ça.

– Vendu. »

Je me suis préparé mentalement à l'examen de mes rares pièces d'identité, mais une fois de plus c'était compter sans l'atmosphère décontractée et peu méfiante régnant dans cette Amérique où je vivais désormais. Voici donc comment l'affaire fut faite : j'ai déposé mon argent sur le comptoir et je suis sorti avec mon revolver. Pas de paperasse, pas de période d'attente. Je n'ai même pas eu à donner mon adresse courante.

Oswald avait enveloppé son fusil dans une couverture et l'avait caché dans le garage de Ruth Paine, la femme chez qui était allée habiter son épouse. Mais quand je suis sorti de l'armurerie avec le mien dans ma sacoche, j'ai pensé savoir ce qu'il avait dû éprouver : la sensation d'être un homme détenteur d'un puissant secret. Un homme capable de déclencher à lui seul une tornade.

Un type qui aurait dû se trouver au turbin dans l'une des fabriques du coin se tenait debout sur le seuil du Silver Dollar en train de lire le journal en fumant une cigarette. De *faire semblant* de lire le journal, du moins. Je n'aurais pu jurer qu'il me surveillait, mais je n'aurais pu jurer du contraire non plus.

C'était Pas-de-Bretelles.

7

Ce soir-là, je me suis remis en faction non loin du Strand dont la bannière en façade annonçait : DEMAIN EN PREMIÈRE ! **THUNDER ROAD** (MITCHUM) ET **LES VIKINGS** (DOUGLAS) ! Encore de l'ACTION INTENSE en perspective pour les amateurs de toiles de Derry.

Dunning a de nouveau traversé la rue pour rejoindre l'arrêt de bus et il est monté à bord. Cette fois, je ne l'ai pas suivi. C'était inutile : je savais où il allait. J'ai regagné à pied mon nouvel appartement, tout en cherchant de temps à autre Pas-de-Bretelles des yeux.

Il n'était nulle part, et je me suis dit que sa présence en face de l'armurerie un peu plus tôt dans la journée n'était qu'une coïncidence. Une coïncidence sans grande importance. Le Silver Dollar était son bistrot favori, après tout. Et comme les usines de Derry tournaient six jours sur sept, les ouvriers prenaient leurs jours de repos par roulement. Ce jeudi était peut-être le jour de repos de ce gars-là. La semaine prochaine, il pourrait traîner au Silver le vendredi. Ou le

mardi.

Le lendemain soir, j'étais de nouveau au Strand, feignant d'examiner l'affiche de *Thunder Road (Robert Mitchum fait rugir le moteur sur la plus dangereuse route de contrebandiers !*). J'y étais surtout parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller ; Halloween était encore à six semaines de là et j'étais comme qui dirait entré dans la phase tuer-le-temps de notre programme. Cette fois, cependant, au lieu de traverser pour rejoindre l'arrêt de bus, Frank Dunning a continué jusqu'au carrefour de Center Street, Kansas et Witcham et il s'est arrêté là, comme indécis. Il était encore super chic en pantalon foncé, chemise blanche, cravate bleue et veston à carreaux gris clair. Il portait son chapeau incliné en arrière. Un moment, j'ai cru qu'il allait venir vers le cinéma jeter un coup d'œil à la plus dangereuse route de contrebandiers, auquel cas je me serais nonchalamment éloigné en direction de Canal Street. Mais il a tourné à gauche dans Witcham. Je l'ai entendu siffloter. Il sifflait rudement bien.

Je n'avais aucun besoin de le suivre, il ne commettrait aucun meurtre au marteau le 19 septembre. Mais j'étais curieux et je n'avais rien de mieux à faire. Je l'ai vu entrer au Lamplighter, un bistrot certes moins huppé que ceux de la ville haute, mais nettement moins populo que ceux de Canal Street. Dans toutes les petites villes, il y a un ou deux bistrots-frontières où cols-bleus et cols-blancs peuvent frayer en égaux. Le Lamplighter ressemblait à ce genre d'endroit. Généralement, la carte propose une spécialité locale qui plonge les étrangers dans la perplexité. La spécialité du Lamplighter semblait être un truc appelé Miettes de Homard Frit.

Je suis passé devant la grande façade vitrée en ralentissant et j'ai vu Dunning traverser la salle en saluant les uns et les autres. Il serrait des mains, tapotait des joues. Il subtilisa le chapeau d'un type et l'expédia à un gars debout près du Bowl Mor[3] qui le rattrapa avec adresse, dans l'hilarité générale. *Un homme vraiment gentil. Toujours à faire des blagues et des trucs rigolos*. Du genre « Qu'est-ce qu'on s'amuse, les gars. Rigolez donc avec moi. »

Il est allé s'asseoir à une table près du Bowl Mor et j'ai failli passer mon chemin. Mais j'avais soif. J'aurais bien bu une bière. Et le comptoir du Lamplighter se trouvait à l'opposé de la grande table où Dunning avait rejoint une compagnie exclusivement masculine, séparé d'eux par une salle bondée. Il ne me verrait pas mais je pourrais l'avoir à l'œil dans le miroir du bar. Pas que j'imaginais rien voir de bien surprenant, mais sait-on jamais.

En plus, si je devais séjourner ici encore six semaines, il était temps de commencer à m'y sentir chez moi. J'ai donc fait demi-tour et poussé la porte pour pénétrer dans une atmosphère de voix joyeuses et de rires un peu ivres sur fond de Dean Martin chantant « That's

Amore ». Des serveuses circulaient, distribuant des chopes de bière et des assiettes remplies de ce qui devait être les Miettes de Homard Frit. Et il y avait des volutes de fumée bleue montant au plafond, évidemment.

En 1958, il y a toujours de la fumée.

8

« J'vois que vous zieutez cette table, là-bas », a dit une voix à côté de moi. Je venais de commander ma deuxième bière et une « portion junior » de Miettes de Homard Frit en me disant que si j'y goûtais pas au moins une fois, je me demanderais toujours quel goût ça avait.

Je me suis retourné et j'ai vu un petit bonhomme aux cheveux lissés en arrière, au visage rond et aux yeux noirs pleins d'entrain. Il ressemblait à un petit tamia joyeux. Il m'a souri en me tendant une main d'enfant. Une sirène aux seins nus tatouée sur son avant-bras a claqué de la queue en clignant de l'œil. « Charles Frati. Mais vous pouvez m'appeler Chaz. Comme tout le monde. »

J'ai accepté sa poignée de main. « George Amberson, mais vous pouvez m'appeler George. Comme tout le monde aussi. »

Il a ri. J'ai ri avec lui. On dit que c'est mal élevé de rire de ses propres blagues (surtout quand elles sont moyennes), mais certains individus sont si avenants qu'on est forcé de rire avec eux. Chaz Frati était de ceux-là. La serveuse lui a apporté une bière et il l'a levée à ma santé. « À la bonne vôtre, George.

– À la vôtre, j'ai dit en trinquant avec lui.

– Quelqu'un que vous connaissez ? m'a-t-il demandé en observant la grande table dans le miroir du bar.

– Non. » J'ai essuyé la mousse sur le dessus de ma lèvre. « On dirait juste qu'ils s'amusent plus que les autres à cette table, c'est tout. »

Chaz a souri. « C'est la table de Tony Tracker. Il pourrait aussi bien avoir son nom gravé dessus. Tony et son frère Phil sont propriétaires d'une entreprise de transport routier. Ils possèdent aussi plus d'hectares dans cette ville – et dans les villes alentour – que Carter n'a de pilules pour le foie. Phil ne vient pas beaucoup ici, il est le plus souvent sur la route, mais Tony manque rarement un vendredi ou un samedi soir. Il a des tas d'amis aussi. Ils passent toujours un bon moment ensemble, mais il n'y a personne comme Frankie Dunning pour mettre de l'ambiance. C'est le gars qui raconte les blagues. Tout le monde aime le vieux Tony, mais Frankie, lui, on l'adore.

– On dirait que vous les connaissez tous.

– Tous, depuis des années. Comme je connais la plupart des habitants de Derry. Mais vous, je vous connais pas.

– C'est parce que je viens d'arriver. Je suis dans l'immobilier.

– Spéculation, je suppose.

– Vous supposez juste. » La serveuse a déposé devant moi mes Miettes de Homard Frit et a couru plus loin. Le tas de chair frite décortiquée ressemblait à une bestiole écrasée sur la route, mais ça sentait divinement bon et devait être encore meilleur. Chaque bouchée contenait probablement un milliard de grammes de cholestérol, mais en 1958, personne ne s'en préoccupe, et ça repose. « Aidez-moi avec ça, j'ai dit à Chaz Frati.

– Non, merci, je m'en passe. Vous venez de Boston ? New York ? » J'ai haussé les épaules et il a ri. « Pas bavard, hein ? Je vous comprends, cousin. Silence ! L'ennemi guette vos confidences. Mais j'ai une assez bonne idée de ce que vous manigancez. »

Ma fourchette s'est arrêtée à mi-chemin de ma bouche.

Il faisait chaud au Lamplighter, mais soudain j'ai eu froid. « Ah oui ? »

Il se pencha vers moi. Les odeurs de Vitalis de ses cheveux lissés et de Sen-Sen de son haleine me parvinrent. « Si je vous dis "possible implantation d'un centre commercial", vous dites bingo ? »

J'ai éprouvé une bouffée de soulagement. L'idée d'être à Derry en quête d'un emplacement pour un centre commercial ne m'était jamais venue à l'esprit, mais c'était une bonne idée. J'ai décoché un clin d'œil à Chaz Frati. « Top secret.

– Oui, bien sûr, je comprends. Les affaires sont les affaires, c'est ce que je dis toujours. Laissons tomber le sujet. Mais s'il vous prend l'envie de mettre un des rustres du coin dans la confidence, je serais ravi d'écouter. Et juste pour vous prouver que j'ai le cœur au bon endroit, je vais vous donner un petit conseil. Si vous n'êtes pas encore allé jeter un œil à l'ancienne aciérie Kitchener, vous devriez le faire. C'est un endroit parfait. Et les centres commerciaux ? Vous savez ce que sont les centres commerciaux, mon fils ?

– Le souffle de l'avenir. »

Il a pointé son doigt vers moi et m'a fait un clin d'œil. J'ai encore ri, c'était plus fort que moi. Simple soulagement de découvrir qu'à Derry, tous les adultes n'avaient pas oublié ce qu'était la cordialité envers les étrangers. « Un pour tout, tout en un.

– Et qui est propriétaire du site de l'ancienne aciérie Kitchener, Chaz ? Les frères Tracker, je suppose ?

– J'ai dit qu'ils possédaient la plupart des terres des environs, mais pas toutes. » Il a regardé sa petite sirène. « Milly, est-ce que je dois dire à George qui possède ce terrain en zone à lotir de premier choix à moins de cinq minutes du centre de notre illustre métropole ? »

Milly a remué sa queue écailleuse et fait frétiller ses petits seins. Chaz Frati n'avait même pas eu à serrer le poing pour ça ; les muscles de ses avant-bras semblaient doués d'une vie propre. Il tenait un bon truc, là. Je me suis demandé s'il savait aussi tirer des lapins de son

chapeau.

« Très bien, ma chère. » Il a relevé les yeux vers moi. « En fait, c'est votre serviteur. J'achète le meilleur et laisse les frères Tracker se partager le reste. Les affaires sont les affaires. Puis-je vous donner ma carte, George ?

– Absolument. »

Il me l'a tendue. Sa carte indiquait simplement : CHARLES « CHAZ » FRATI ACHAT VENTE TOUTE TRANSACTION. Je l'ai glissée dans ma poche de chemise.

« Si vous les connaissez tous et qu'ils vous connaissent, pourquoi n'êtes-vous pas là-bas avec eux plutôt qu'ici au bar avec le nouveau de l'école ? » lui ai-je demandé.

Il a paru surpris, puis amusé. « Z'êtes né dans une malle avant d'avoir été jeté d'un train, cousin ?

– Je suis juste nouveau en ville. Pas encore appris toutes les ficelles. M'en tenez pas rigueur.

– Jamais de la vie. Ils traitent avec moi parce que je possède la moitié des relais automobiles de cette ville, les deux salles de cinéma du centre-ville et le ciné-parc, une banque, et tous les monts-de-piété de l'est et du centre du Maine. Mais ils ne mangent pas avec moi, ne boivent pas avec moi, ils ne m'invitent pas dans leurs maisons ni dans leurs clubs parce que je suis un membre de la Tribu.

– Je ne vous suis pas…

– Je suis juif, cousin. »

Il a vu mon expression et a souri. « Vous n'en saviez rien. Même quand j'ai refusé de toucher à votre homard, vous ne vous êtes douté de rien. Ça me touche.

– J'essaie juste de comprendre en quoi ça devrait faire une différence », je lui ai dit.

Il a ri comme si c'était la meilleure blague de l'année. « Alors, vous êtes né dans une feuille de chou, plutôt que dans une malle. »

Dans le miroir, je voyais Frank Dunning parler. Tony Tracker et ses amis l'écoutaient, avec de grands sourires sur le visage. Quand ils ont explosé de rire, poussant des mugissements de taureaux, je me suis demandé s'il leur avait sorti celle des trois nègres coincés dans l'ascenseur ou un truc encore plus amusant et satirique – trois youpins sur un terrain de golf, peut-être.

Chaz a vu que je les regardais. « Frank sait mettre de l'ambiance, ça oui. Vous savez où il travaille ? Non, bien sûr, vous êtes nouveau en ville, j'avais oublié. Marché central, dans Center Street. C'est le boucher en chef. Moitié propriétaire, aussi, même s'il ne s'en vante pas. Vous savez quoi ? C'est moitié grâce à lui si ce magasin survit et fait des bénéfices. Il attire les femmes comme la glu attire les mouches.

– C'est ce qu'il est en train de faire, là ?

– Ouais, les hommes l'aiment, aussi. Ce qui est pas toujours le cas. Les types voient pas toujours d'un bon œil les chouchous de leurs femmes. »

Ça m'a fait penser à la fixation maladive de mon ex-épouse sur Johnny Depp.

« Mais ce n'est plus comme avant, quand il buvait avec eux jusqu'à la fermeture, puis qu'ils allaient jouer au poker au dépôt ferroviaire jusqu'à l'aube. Ces jours-ci, il s'accorde une bière – parfois deux – et il prend la porte. Regardez. »

C'était un type de comportement qui m'était ô combien familier, du temps des efforts sporadiques de Christy pour contrôler sa consommation d'alcool plutôt qu'arrêter complètement. Ça fonctionnait un temps, puis tôt ou tard, elle replongeait.

« Problème d'alcool ? ai-je demandé.

– Ça, j'en sais rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'il a des problèmes d'humeur. » Il a consulté sa sirène. « Dis, Milly, t'as déjà remarqué que les comiques ont souvent un côté diabolique ? »

Milly a claqué de la queue. Chaz m'a adressé un regard solennel. « Voyez ? Les femmes savent toujours. » Il m'a chipé une Miette de Homard, en risquant un œil à droite et à gauche d'un air comique. C'était un homme très facétieux et il ne m'est pas passé une seule seconde par l'esprit qu'il était autre chose que ce qu'il prétendait être. Mais comme Chaz l'avait sous-entendu, j'avais un petit côté naïf. Très naïf, même, pour Derry. « Pas un mot au rabbin Ronfladonf.

– Je suis une tombe. »

À voir comment les hommes s'étaient tous penchés vers Frank à la table Tracker, je devinai qu'il s'était lancé dans une autre histoire drôle. Il était de ces hommes qui parlent beaucoup avec leurs mains. Les siennes étaient de grandes mains. Il était facile d'en imaginer une refermée sur le manche d'un marteau Craftsman.

« Il piquait de ces colères quand on était au lycée, quelque chose de terrible, a repris Chaz. Et vous avez affaire à un gars qui sait de quoi il parle, parce que j'ai été à l'ancien lycée regroupé du comté avec lui. Mais je passais surtout mon temps à l'éviter. Colles et avertissements à tout-va. Toujours pour des bagarres. Il aurait dû aller à l'université du Maine, mais il a mis une fille enceinte et a dû se marier à la place. Au bout d'un an ou deux, elle a pris son bébé sous le bras et elle s'est taillée. Sans doute une bonne idée, vu comment il était à l'époque. Frankie, c'était le genre de gars à qui la guerre contre les Allemands ou les Japonais aurait fait le plus grand bien – ça lui aurait fait sortir toute sa rage, voyez. Mais il a été réformé. Jamais su pourquoi. Pieds plats ? Souffle au cœur ? Tension artérielle ? Aucun moyen de savoir. Mais vous n'avez probablement pas envie d'entendre toutes ces vieilles

histoires.

– Au contraire, ai-je affirmé. C'est très intéressant. » Sûr, ça l'était. J'étais entré au Lamplighter pour prendre un verre et j'étais tombé sur une mine d'or. « Prenez donc une autre Miette de Homard.

– Si vous insistez. » Il s'en est fourré une dans le clapet. Du pouce, tout en mâchant, il a désigné le miroir. « Et pourquoi je m'en priverais, hein ? Regardez-moi ces gars, là-bas – la moitié sont catholiques et ils s'enfilent quand même leurs hamburgers, leurs saucisses et leur bacon. Un vendredi ! À quoi rime la religion, hein, cousin ?

– Je ne vous le fais pas dire, j'ai renchéri. Je suis un méthodiste renégat, pour ma part. Je suppose que Mr. Dunning n'a jamais rattrapé ses études universitaires, dites-moi ?

– Non, au moment où sa première femme prenait la poudre d'escampette, il étudiait pour obtenir un diplôme de boucher. Paraît qu'il était doué. Et il s'est mis dans d'autres ennuis. L'alcool y est pour quelque chose, d'après ce que j'ai entendu dire ; les gens sont mauvaise langue, si vous saviez, et un homme qui possède plusieurs monts-de-piété, ça entend tout – si bien que Mr. Vollander, le propriétaire du marché central à l'époque, l'a pris entre quat'z'yeux et lui a fait un bon sermon. » Chaz secoua la tête et préleva une autre Miette de Homard. « Si Benny Vollander avait su que Frankie Dunning allait devenir propriétaire de la moitié du magasin d'ici la fin de cette putain de merde en Corée, il aurait probablement fait une hémorragie cérébrale. C'est une bonne chose qu'on puisse pas voir l'avenir, pas vrai ?

– Cela ne ferait que compliquer les choses, c'est sûr. »

Chaz commençait à se passionner pour son sujet, et quand j'ai commandé deux autres bières à la serveuse, il n'a pas tiqué.

« Benny Vollander disait que Frankie était le meilleur apprenti boucher qu'il ait jamais eu, mais que s'il se remettait dans les ennuis avec les flics – à déclencher la bagarre si quelqu'un pétait du mauvais côté, autrement dit –, il devrait se séparer de lui. À bon entendeur, comme on dit, et le Frankie se l'est pas fait dire deux fois. Il a divorcé de sa première femme pour abandon du foyer conjugal après un ou deux ans d'absence et il s'est remarié vite fait. On était en pleine guerre à l'époque et il aurait pu avoir toutes les nénettes qu'il voulait – il a ce genre de charme, voyez, et la plupart des concurrents étaient à l'étranger de toute façon – mais il a jeté son dévolu sur la jolie Doris McKinney, fille adorable s'il en était.

– Et qui l'est toujours, j'en suis persuadé.

– Absolument, cousin. Jolie comme un cœur. Ils ont trois ou quatre enfants. Une jolie famille. » Chaz s'est à nouveau penché vers moi. « Mais Frankie prend encore la mouche de temps en temps et il a dû la

prendre avec elle au printemps dernier, car on l'a vue arriver à l'église avec des ecchymoses sur le visage. Et une semaine plus tard, elle le mettait dehors. Il vit dans une pension de famille pas trop loin de chez eux, en attendant qu'elle le reprenne, j'imagine. Et tôt ou tard, elle le fera, il a de telles façons enjôleuses… Tenez, regardez, qu'est-ce que je vous disais ? Quand on parle du loup… »

En effet, Dunning se levait. Les autres hommes lui gueulaient de se rasseoir, mais lui secouait la tête en désignant sa montre. Il s'est envoyé le fond de sa bière, puis s'est penché pour embrasser le crâne chauve d'un de ses potes. Un rugissement d'enthousiasme est monté du groupe et Dunning a surfé sur la vague jusqu'à la porte.

Au passage, il a assené une claque dans le dos de Chaz en disant : « Te salis pas le blair, Chazzy – il est trop long pour ça. »

Puis il a disparu. Chaz m'a regardé. Il avait son petit sourire de tamia joyeux, mais ses yeux ne souriaient pas. « C'est-y pas un numéro ?

– Si fait », ai-je acquiescé.

9

Je suis de ceux qui ne savent vraiment ce qu'ils pensent que lorsqu'ils l'ont écrit, j'ai donc passé la majeure partie de ce week-end à prendre des notes sur ce que j'avais vu, fait et prévu de faire à Derry. Mes notes se sont amplifiées pour finir par englober un exposé des raisons m'ayant conduit en premier lieu à Derry. Et le dimanche venu, je me suis avisé que j'avais entrepris un travail trop vaste pour un petit carnet de notes et un stylo-bille. Le lundi, je suis donc sorti m'acheter une machine à écrire portative. Mon intention était de me rendre au magasin de fournitures de bureau le plus proche, mais mes yeux se sont posés sur la carte de Chaz Frati sur ma table de cuisine, et c'est donc là que je suis allé.

Le mont-de-piété, situé sur East Side Drive, occupait une superficie presque aussi vaste qu'un grand magasin. La porte était surmontée des trois boules d'or traditionnelles, mais il y avait aussi autre chose : une sirène en plâtre battant de la queue et clignant de l'œil. Celle-ci, exposée aux regards publics, portait un soutien-gorge. Frati n'était pas là, mais j'ai néanmoins pu faire l'acquisition pour douze dollars d'une formidable Smith-Corona. J'ai dit au vendeur de faire savoir à Mr. Frati que George, le gars de l'immobilier, était passé.

« Avec plaisir, monsieur. Voulez-vous me laisser votre carte ? »

Merde. Il faudrait que je pense à m'en faire imprimer… un saut au magasin de fournitures de bureau de Derry s'imposait donc, en fin de compte. « Je les ai laissées dans mon autre veston, mais je pense que Mr. Frati se souviendra de moi. Nous avons bu un verre ensemble au Lamplighter, l'autre soir. »

Cet après-midi-là, j'ai encore étoffé mes notes.

10

Je me suis habitué aux avions atterrissant au-dessus de ma tête. J'ai pris mes dispositions pour me faire livrer le journal et le lait : imaginez, des bouteilles en verre épais remplies d'un breuvage incroyablement crémeux déposées sur le pas de votre porte. Tout comme la racinette de Frank Anicetti, ce lait avait une saveur incomparable. La crème était encore meilleure. J'ignorais si la crème artificielle avait déjà été inventée, mais je m'en fichais. Je n'en aurais pas voulu pour un empire, pas avec de tels produits à portée de main.

Les jours s'écoulèrent. Je lus et relus les notes d'Al Templeton sur Oswald jusqu'à en connaître de longs passages par cœur. Je me rendis à la bibliothèque pour m'informer sur les meurtres et les disparitions qui avaient empoisonné Derry dans les années 1957 et 1958. J'y recherchai des articles sur Frank Dunning et ses célèbres sautes d'humeur, mais n'en trouvai aucun ; s'il avait fait l'objet d'arrestations, cela n'était pas parvenu jusqu'à la colonne des faits divers du journal, généralement de taille respectable et qui occupait une pleine page le lundi lorsqu'elle faisait le résumé complet des affaires du week-end (dont la plupart se produisaient après la fermeture des bars).

Le seul article que j'ai trouvé sur le père du concierge concernait une action de bienfaisance en 1955. Cet automne-là, le marché central avait remis dix pour cent de ses bénéfices à la Croix-Rouge pour l'aide aux populations sinistrées après le passage sur la côte Est des ouragans Connie et Diane qui avaient tué deux cents personnes et causé de vastes inondations en Nouvelle-Angleterre. On y voyait une photo du père d'Harry remettant un chèque géant au responsable régional de la Croix-Rouge. Dunning affichait son fameux sourire de star de cinéma.

Je ne suis pas retourné faire mes courses au marché central, mais pendant deux week-ends, le dernier de septembre et le premier d'octobre, j'ai suivi le boucher préféré de Derry après sa demi-journée de travail du samedi au rayon viande. J'avais loué pour ce faire de banales Chevrolet Hertz à l'aéroport. La Sunliner me paraissait un petit peu trop voyante pour une filature.

Le premier samedi après-midi, il s'est rendu à un marché aux puces à Brewer à bord d'une Pontiac qu'il gardait dans un garage loué au mois et utilisait rarement pendant la semaine. Le dimanche suivant, il est passé à sa maison de Kossuth Street prendre ses enfants pour les emmener à une double séance Disney à l'Aladin. Même de loin, Troy, l'aîné, avait l'air de s'ennuyer ferme, autant à l'entrée du cinéma qu'à la sortie.

Dunning n'est pas descendu de voiture, ni à l'aller ni au retour. Il a

klaxonné pour prévenir les enfants de son arrivée et les a déposés sur le trottoir au retour, les suivant des yeux jusqu'à ce qu'ils soient tous les quatre à l'intérieur. Il n'est pas reparti immédiatement toutefois, il est resté assis à fumer une cigarette au volant de sa Bonneville qu'il avait laissée tourner au ralenti. Espérant peut-être que la belle Doris daigne sortir lui parler. Quand il a été clair qu'elle n'en ferait rien, il a tourné dans l'allée d'un voisin et filé en faisant crisser assez fort ses pneus pour que s'en élève un peu de fumée bleue.

Je me suis tassé sur le siège de ma voiture de location, mais j'aurais pu m'en dispenser. Il n'a pas regardé dans ma direction. Et quand il a été assez loin dans Witcham Street, je l'ai suivi. Il a ramené sa voiture au garage et s'est arrêté au Lamplighter pour avaler une seule bière au bar presque désert. Puis, tête baissée, il est remonté d'un pas lourd vers la pension de famille Edna Price sur Charity Avenue.

Le samedi suivant, 4 octobre, il a emmené ses enfants assister au match de football à l'université du Maine à Orono, à une cinquantaine de kilomètres. Je me suis garé dans Stillwater Avenue pour attendre la fin du match. Sur le chemin du retour, ils se sont arrêtés au Ninety-Fiver pour dîner. Je me suis garé tout au bout du parking en attendant qu'ils sortent, méditant sur la vie des détectives privés qui doit être d'un ennui mortel malgré ce que les films et les romans policiers voudraient nous faire croire.

Lorsque Dunning a ramené ses enfants à la maison, le crépuscule gagnait Kossuth Street. Troy avait clairement plus apprécié le football que les aventures de Cendrillon : il est sorti de la Pontiac de son père avec le sourire et en agitant un fanion des Ours Noirs. Tugga et Harry aussi avaient des fanions et ils semblaient encore très excités. Ellen moins. Elle dormait à poings fermés. Dunning l'a portée jusque sur le perron. Cette fois, Mrs. Dunning a fait une brève apparition, juste le temps de récupérer sa fille.

Dunning a dit quelque chose à Doris. Sa réponse n'a pas semblé lui plaire. La distance était trop grande pour déchiffrer son expression, mais j'ai vu qu'il lui agitait le doigt sous le nez en parlant. Elle a écouté, secoué la tête, puis s'est détournée pour rentrer. Il est resté planté là une ou deux secondes, puis il a ôté son chapeau et l'a claqué contre sa jambe.

Tout ça était intéressant – et révélateur de leur relation – mais sans grande utilité. Ce n'était pas ce que je recherchais.

Je l'ai obtenu le lendemain. Pressentant que même dans une voiture de location brun foncé qui se fondait pratiquement dans le décor, je courais le risque de me faire repérer, j'avais décidé de me limiter à deux passages de reconnaissance le dimanche. Je n'ai rien vu au premier, et me suis dit que Dunning avait choisi de rester chez lui pour la journée. Le temps avait viré à la grisaille et à la pluie et il

devait probablement regarder le sport à la télévision avec les autres pensionnaires, en déchaînant une tempête de fumée.

Mais je me trompais. Comme je roulais dans Witcham pour mon second passage, je l'ai vu qui se dirigeait à pied vers le centre-ville, vêtu ce jour-là d'un jean bleu, d'un blouson et d'un chapeau de feutre à large bord. Je l'ai dépassé et suis allé me garer dans Main Street, à une rue environ de son garage. Vingt minutes plus tard, je le suivais hors de la ville en direction de l'ouest. La circulation était fluide et je restais bien en arrière.

Sa destination s'est révélée être le cimetière de Longview, trois kilomètres après le ciné-parc de Derry. Il s'est arrêté au stand de fleurs d'en face, et en passant devant, j'ai vu qu'il achetait deux corbeilles de fleurs d'automne à une vieille dame qui l'a abrité sous son grand parapluie noir pendant la durée de la transaction. Dans mon rétroviseur, je l'ai vu déposer les fleurs sur le siège passager de sa voiture, remonter au volant et emprunter la route d'accès au cimetière.

J'ai fait demi-tour pour revenir à Longview. C'était un risque, mais je devais le prendre, car cet épisode s'annonçait prometteur. Excepté deux camions de travaux chargés de matériel de terrassement abrité sous des bâches et une vieille camionnette qui semblait rescapée de la guerre, le parking était désert. Aucune trace de la Pontiac de Dunning. J'ai traversé le parking et continué sur l'allée gravillonnée donnant accès au cimetière, lequel était immense et s'étendait sur plus d'une dizaine d'hectares vallonnés.

Il était sillonné d'allées perpendiculaires à l'allée principale. Du brouillard montait des vallons et la bruine forcissait, se changeant en pluie. Pas vraiment le meilleur jour pour visiter ses chers disparus et Dunning avait le cimetière pour lui tout seul. J'ai facilement repéré sa Pontiac, garée à flanc de colline dans l'une des allées latérales. Quant à lui, il était en train de déposer les paniers de fleurs devant deux tombes contiguës. J'ai supposé que c'étaient celles de ses parents, mais je m'en fichais à vrai dire. J'ai fait demi-tour, le laissant à son isolement.

Le temps que je rentre à mon appartement d'Harris Avenue, la première grosse averse d'automne s'abattait sur la ville. Dans le centre, les eaux gonflées du canal devaient gronder et l'insolite bourdonnement que l'on percevait à travers le béton dans la ville basse devait être plus audible que jamais. L'été indien semblait avoir pris fin. De ça aussi, je me fichais. J'ai ouvert mon carnet, l'ai feuilleté presque jusqu'à la fin avant de trouver une page blanche, et j'ai écrit : *5 octobre, 15 heures 45, Dunning Cimet. Longview. Fleurs sur tombes (parents ?). Pluie.*

J'avais ce que je voulais.

1- Prononcer *Younideuleunch*. Littéralement : *Vous avez besoin de déjeuner*. Chaîne de cafés-restaurants américaine très ancienne.

2- Avenue de la Foi et avenue de l'Espérance.

3- Machine de bowling.

Chapitre 8

1

Dans les semaines précédant Halloween, Mr. George Amberson inspecta pratiquement tous les terrains situés en zonage commercial de Derry et des environs.

Je ne me faisais pas d'illusions : je savais que je ne serais jamais accepté par les habitants comme l'un des leurs, mais je voulais les habituer à la vue de ma Sunliner rouge décapotable allant et venant, comme un élément du décor. *Tiens, encore cet agent immobilier qui passe. Ça fait près d'un mois qu'il est ici, maintenant. S'il sait ce qu'il fait, il pourrait y avoir quelques retombées financières pour certains.*

Quand les gens me demandaient ce que je cherchais, je leur répondais d'un clin d'œil et d'un sourire. Quand les gens me demandaient combien de temps je pensais rester, je leur répondais que c'était difficile à dire. Tout en apprenant la géographie de la ville, j'ai commencé à apprendre la géographie verbale de 1958. J'ai appris, par exemple, que *la guerre* signifiait la Seconde Guerre mondiale et que *le conflit* signifiait la guerre de Corée. Les deux étaient terminées, et bon débarras. Les gens s'inquiétaient de la Russie, et du prétendu « retard balistique », mais pas trop. Ils s'inquiétaient de la délinquance juvénile, mais pas trop.

Le pays connaissait une récession, mais les gens avaient vu pire. Lorsqu'on marchandait avec quelqu'un, ça ne posait absolument aucun problème de lui dire qu'il « faisait le juif » (s'il essayait de vous entuber). Les confiseries pour enfants comprenaient des roudoudous, des biberons de bonbons et des bébés noirs en gélatine. Dans le Sud, le régime « Jim Crow » sévissait. À Moscou, Nikita Khrouchtchev vociférait des menaces. À Washington, le président Eisenhower psalmodiait en faveur de la détente.

Je me suis fait un devoir de visiter la défunte aciérie Kitchener peu de temps après avoir parlé avec Chaz Frati. Elle était située sur un vaste terrain vague envahi d'herbes folles, au nord de la ville, qui serait effectivement un endroit idéal pour un centre commercial une fois réalisé le prolongement de l'autoroute 1-Mile-Par-Minute. Mais le jour où je l'ai visitée – laissant ma voiture et continuant à pied quand la route a laissé place à une piste encombrée de gravats mortels pour

les essieux – j'aurais pu me trouver parmi les ruines d'une civilisation disparue : *Contemplez mon œuvre, ô puissants, et désespérez !* Des piles de briques et des morceaux de vieilles machines rouillées émergeaient de l'herbe haute. Au milieu gisait une cheminée en céramique depuis longtemps effondrée, aux parois noires de suie, à l'énorme gueule emplie de ténèbres. En baissant la tête et en courbant les épaules, j'aurais pu m'introduire à l'intérieur, et je ne suis pas spécialement petit.

J'ai beaucoup sillonné, vu et senti Derry au cours de ces semaines d'avant Halloween. Les habitants de longue date se sont montrés aimables avec moi, mais jamais amicaux – à une exception près. J'ai nommé Chaz Frati et, rétrospectivement, je suppose que ses révélations spontanées auraient dû me paraître bizarres. Mais j'avais des quantités de choses à l'esprit et Frati ne me semblait pas si important que ça. Je me disais, *Ça arrive, de rencontrer un type sympathique, c'est tout*, et j'en suis resté là. Assurément, je n'avais pas la moindre idée qu'un certain Bill Turcotte avait mis Frati dans le coup.

Bill Turcotte, *alias* Pas-de-Bretelles.

2

Bevvie La-Fille-qu'Aime-la-Vie pensait que les mauvais jours étaient révolus à Derry, mais moi, plus j'en voyais et entendais (plus j'en sentais surtout), plus je me disais que Derry n'était pas un endroit comme les autres. Derry avait quelque chose d'anormal. Au début, j'ai essayé de me convaincre que c'était ma perception qui était anormale, pas la ville. J'étais un homme privé de ses repères, un nomade temporel, et n'importe quel endroit m'aurait paru étrange, décalé – comme ces villes qui ressemblent tant à de mauvais rêves dans les étranges romans de Paul Bowles.

Ça m'a paru convaincant au premier abord, mais à mesure que les jours passaient et que je continuais à explorer mon nouvel environnement, ça le devenait de moins en moins. J'ai même commencé à mettre en doute la certitude de Beverly Marsh selon laquelle les mauvais jours étaient révolus pour Derry, et je me suis surpris à imaginer (les nuits où je n'arrivais pas à dormir, et elles étaient assez nombreuses) qu'elle en doutait elle-même. N'avais-je pas entrevu une étincelle de perplexité dans ses yeux ? Le regard de quelqu'un qui n'y croit pas tout à fait mais qui désire y croire ? Qui a peut-être même besoin d'y croire ?

Quelque chose de mal, quelque chose de mauvais.

Certaines maisons désertées, par exemple, qui semblaient vous regarder comme les visages de gens souffrant d'une horrible maladie mentale. Une grange vide à la périphérie de la ville dont la porte du

grenier s'ouvrait et se fermait lentement sur des gonds rouillés, dévoilant l'obscurité, la dissimulant, puis la dévoilant à nouveau. Une clôture défoncée sur Kossuth Street, à une rue à peine de la maison où Mrs. Dunning et ses enfants habitaient. On aurait dit que quelque chose – ou quelqu'un – avait été balancé à travers cette clôture dans les Friches-Mortes en dessous. Une aire de jeux déserte dont le manège tournait lentement alors qu'il n'y avait aucun enfant pour le pousser et aucun vent perceptible pour le faire bouger. Il grinçait sur ses roulements à billes cachés tandis qu'il tournait, tournait. Un jour, j'ai vu un Jésus grossièrement sculpté descendre le canal au fil de l'eau et disparaître dans le tunnel passant sous Canal Street. Il mesurait un mètre de long. On distinguait ses dents entre ses lèvres écartées en un rictus hargneux. Une couronne d'épines, posée de traviole de façon désinvolte, lui ceignait le front ; des larmes de sang avaient été peintes sous les yeux blancs bizarres de cette chose.

On aurait dit un fétiche vaudou. Sur le pont appelé pont des Baisers, dans Bassey Park, parmi des déclarations de fidélité à la devise du lycée et des promesses d'amour éternel, quelqu'un avait gravé ces mots : JE VAIS BIENTOT TUER MA MÈRE, et au-dessous quelqu'un avait ajouté : GROUILLE ELLE EST POURI DE MALADIT. Un après-midi, alors que je longeais à pied le côté est des Friches-Mortes, j'ai entendu un glapissement horrible et quand j'ai levé les yeux, j'ai aperçu la silhouette d'un homme debout sur le pont de chemin de fer pas loin. Il avait un bâton à la main qu'il élevait et qu'il abaissait. Il frappait sur quelque chose. Le glapissement a cessé et j'ai pensé, *C'était un chien et il l'a achevé. Il l'a amené ici au bout d'une corde et l'a battu à mort.* Évidemment, je n'avais aucun moyen de le savoir… pourtant je le savais. J'en ai eu la certitude sur le moment, et j'en ai encore la certitude maintenant.

Quelque chose de mal.

Quelque chose de mauvais.

Ces choses-là ont-elles un rapport direct avec l'histoire que je vous raconte ? Celle du père du concierge, et de Lee Harvey Oswald – le mec au petit sourire entendu et aux yeux gris qui ne croisaient jamais les vôtres ? Encore une fois, je n'en ai pas la certitude, mais je peux vous dire encore ceci : il y avait quelque chose à l'intérieur de cette cheminée d'usine effondrée. Je ne sais pas ce que c'était, et je ne veux pas le savoir, mais j'ai aperçu à l'embouchure un tas d'os rongés et un minuscule collier à clochette mâchonné. Un collier qui avait sûrement appartenu au chaton bien-aimé d'un gosse. Et à l'intérieur du conduit – dans les profondeurs de cet énorme boyau – quelque chose bougeait et s'affairait.

Entre, viens voir, semblait chuchoter la chose dans ma tête. *Oublie tout le reste, Jake – viens voir. Viens me voir. Le temps n'a pas*

d'importance ici, ici le temps se contente de se dissiper. Tu sais que tu en as envie, tu es curieux, tu le sais. C'est peut-être un autre trou de terrier. Un autre portail.

Peut-être que ça l'était, mais je pense pas. Je pense que c'était Derry qui se trouvait là-dedans – tout ce qui allait mal chez elle, tout ce qu'elle avait de détraqué, tapi dans ce tuyau. En hibernation. Laissant croire aux gens que les mauvais jours étaient finis, attendant qu'ils relâchent leur vigilance et oublient qu'il y avait même eu des mauvais jours.

Je me suis enfui en toute hâte et jamais plus je ne suis retourné dans cette partie de Derry.

3

Au cours de la deuxième semaine d'octobre – les chênes et les ormes de Kossuth Street étaient une explosion de rouge et d'or –, je suis retourné voir le centre aéré désaffecté. Aucun agent immobilier chasseur de primes digne de ce nom n'aurait manqué d'explorer en profondeur les possibilités offertes par un site aussi privilégié et j'ai questionné plusieurs personnes dans la rue pour savoir à quoi ça ressemblait à l'intérieur (la porte, bien sûr, était cadenassée) et depuis quand il était fermé.

L'une de ces personnes était Doris Dunning. *Jolie comme un cœur*, avait dit Chaz Frati. C'est généralement un cliché, mais dans le cas présent, c'était vrai. Les années avaient dessiné de fines rides autour de ses yeux et de plus profondes aux commissures de ses lèvres, mais elle avait un teint de velours et une poitrine admirablement galbée (en 1958, au faîte de la gloire de Jayne Mansfield, les poitrines opulentes sont considérées comme attirantes plutôt qu'embarrassantes). Nous avons parlé sur son perron. Il aurait malséant qu'elle m'invite à entrer alors que les enfants étaient à l'école et qu'elle était seule à la maison. Cela n'aurait pas manqué de susciter des ragots dans le voisinage, surtout avec son mari « qui n'habitait plus là ». Elle avait un chiffon à poussière dans une main et une cigarette dans l'autre. Un flacon d'encaustique pour les meubles dépassait de la poche de son tablier. Comme la plupart des gens de Derry, elle se montra polie mais distante.

À l'époque où il était encore ouvert, m'a-t-elle confié, le centre aéré était un endroit formidable pour les gosses. C'était vraiment agréable d'avoir un complexe comme celui-là où ils pouvaient aller après l'école et se défouler tout leur content. De la fenêtre de sa cuisine, elle apercevait l'aire de jeux et le terrain de basket, et elle trouvait très triste de les voir déserts aujourd'hui. Elle pensait que le centre avait été fermé pour cause de coupes budgétaires, mais le mouvement fuyant de ses yeux et la moue de sa bouche m'ont suggéré autre

chose : que le centre avait été fermé pendant l'épidémie de meurtres et de disparitions d'enfants. Les préoccupations budgétaires avaient dû être tout à fait secondaires.

Je l'ai remerciée et lui ai remis l'une de mes cartes commerciales toutes neuves. Elle l'a prise, m'a gratifié d'un sourire distrait et a refermé sa porte. Elle l'a fait en douceur, sans la claquer, mais j'ai entendu un cliquetis derrière et compris qu'elle mettait la chaîne de sécurité.

Je pensais que le centre pourrait faire l'affaire le soir d'Halloween, mais l'idée ne m'emballait pas complètement. Je ne pensais pas rencontrer de difficultés pour y pénétrer et l'une des fenêtres m'offrirait une belle perspective sur la rue. Dunning pourrait arriver en voiture plutôt qu'à pied, mais je connaissais son véhicule. D'après la rédaction d'Harry, la nuit serait déjà tombée, mais il y avait des réverbères.

Évidemment, la visibilité fonctionnait dans les deux sens. À moins d'avoir l'esprit totalement accaparé par ce qu'il venait faire, Dunning me verrait presque certainement accourir. J'aurais mon revolver, mais celui-ci n'était pas sûr au-delà de quinze mètres. Je devrais me rapprocher encore davantage avant d'oser tirer, car le soir d'Halloween, Kossuth Street grouillerait de fantômes et de lutins hauts comme trois pommes. Mais je ne pourrais pas non plus attendre, pour quitter ma planque, qu'il ait pénétré dans la maison, parce que si j'en croyais le devoir d'Harry, le mari éconduit de Doris Dunning avait tout de suite commencé à jouer du marteau. Au moment où Harry était sorti de la salle de bains, tous étaient à terre, et tous sauf Ellen étaient morts. Si j'attendais, je risquais fort de voir ce qu'avait vu Harry : la cervelle de sa mère répandue sur le canapé.

Je n'avais pas traversé plus d'un demi-siècle pour n'en sauver qu'un. Alors tant pis s'il me voyait arriver. Je serais l'homme au revolver, il serait l'homme au marteau – sans doute barboté dans la caisse à outils de sa pension. S'il accourait vers moi, tant mieux. Je serais comme un clown de rodéo cherchant à distraire le taureau. Je gesticulerais et gueulerais jusqu'à ce qu'il arrive à ma portée, et là, je lui en collerais deux dans le buffet.

En supposant que je sois capable d'appuyer sur la détente.

Et en supposant que le revolver ne s'enraye pas. Je l'avais essayé dans une gravière en dehors de la ville et il m'avait semblé parfait… mais le passé est tenace.

Il veut pas changer.

4

Après mûre réflexion, j'ai pensé que je pouvais trouver une meilleure planque pour le soir d'Halloween. Avec juste un peu de

chance, mais peut-être pas tant que ça. *Dieu sait qu'il y a quantité de biens en vente par ici*, m'avait dit le barman, Fred Toomey, mon premier soir à Derry. Mes explorations me l'avaient confirmé. Suite à la vague de meurtres (et à la grande inondation de 57, ne l'oubliez pas), il semblait que la moitié de la ville fût à vendre. Dans une bourgade moins austère, un prétendu agent immobilier comme moi se serait probablement déjà vu remettre une clé de la ville et offrir un week-end coquin avec Miss Derry.

Parmi les rues que je n'avais pas visitées, il restait Wyemore Lane, immédiatement au sud de Kossuth Street. Ce qui signifiait que les arrière-cours de Wyemore devaient être accolées aux arrière-cours de Kossuth. Ça ne coûtait rien de vérifier.

Le 206 Wyemore, juste derrière chez les Dunning, était occupé, mais la maison voisine sur la gauche (le 202) ressemblait à une prière exaucée. La peinture grise était récente, les bardeaux neufs, mais les volets étaient clos. Sur la pelouse rase, la même pancarte jaune et vert que j'avais vue dans toute la ville (EN VENTE PAR DERRY HOME IMMOBILIER) m'invitait à appeler un certain Keith Haney pour parler financement. Je n'avais aucune intention de le faire, mais j'ai garé ma Sunliner dans l'allée asphaltée de frais (quelqu'un mettait vraiment toutes les chances de son côté pour vendre), je suis descendu et, la tête haute, les épaules droites, je suis allé direct au jardin de derrière. J'avais découvert beaucoup de choses au cours de mes explorations, la moindre n'étant pas que si vous vous comportez comme si vous étiez chez vous, les gens pensent que vous êtes réellement chez vous.

La pelouse de derrière était bien tondue, les feuilles soigneusement ratissées pour laisser voir un beau vert velouté. Une tondeuse à gazon était rangée sous l'appentis du garage, une bâche verte soigneusement enroulée autour de ses lames rotatives. À côté du mur de soutènement de la cave, une niche arborait une autre pancarte témoin de l'humour facétieux dudit Keith Haney : MAISON DU TOUTOU. À l'intérieur, une pile de sacs-poubelle de jardin pliés avec, posés dessus pour les maintenir en place, un plantoir et un sécateur. En 2011, ces outils auraient été sous clé ; en 1958, quelqu'un avait simplement pris soin de les abriter de la pluie. J'étais sûr que la maison était verrouillée, mais peu importe. Je n'avais aucun intérêt à y entrer par effraction.

Le fond du jardin du 202 Wyemore était fermé par une haie haute d'environ un mètre quatre-vingts. Moins haute que moi, autrement dit, et même si elle était touffue, on pouvait assez facilement passer au travers pour peu qu'on ne craigne pas quelques égratignures. Mieux encore, en se plaçant dans le coin droit, derrière le garage, on avait une vue en diagonale sur l'arrière-cour des Dunning. J'y ai aperçu deux vélos. Un, de garçon, de marque Schwinn, était posé sur sa béquille. L'autre, couché sur le flanc comme un cheval mort, une

roulette en l'air, était celui d'Ellen Dunning.

Il y avait d'autres jouets éparpillés. Dont la carabine à air comprimé Daisy d'Harry Dunning.

5

Si vous avez déjà fait partie d'une troupe de théâtre amateur – ou dirigé un club théâtre dans un lycée, ce que j'avais fait à plusieurs reprises au lycée de Lisbon –, vous savez à quoi les jours précédant Halloween ont ressemblé pour moi. Au début, les répétitions se font dans une atmosphère paresseuse. Il y a de l'improvisation, des plaisanteries, du chahut, et une bonne dose de flirt au fur et à mesure que les pôles d'attraction sexuelle s'établissent. Si quelqu'un manque une réplique ou loupe son entrée en scène au cours de ces premières répétitions, ce sont des occasions de rigolade. Si un acteur se présente avec un quart d'heure de retard, il se fera gentiment réprimander, et ça s'arrêtera sans doute là.

Puis le soir de la première commence à apparaître comme une possibilité réelle et non plus un rêve fou. Les impros s'arrêtent. La dissipation aussi, et bien que les blagues continuent, le rire qui les accueille renferme une énergie nerveuse absente jusque-là. Les répliques manquées et les entrées en scène loupées cessent d'être amusantes pour devenir exaspérantes. Celui ou celle qui arrive en retard à la répétition, une fois les décors en place, le soir de première se rapprochant à grands pas, risque de se prendre un bon savon par le metteur en scène.

Et le grand soir arrive. Les acteurs sont en costume, maquillés. Certains sont carrément terrifiés ; tous se sentent insuffisamment préparés. Bientôt, ils vont se retrouver face à une salle emplie de spectateurs venus les voir s'illustrer sur les planches. Ce qui semblait une éventualité lointaine à l'époque des répétitions sur une scène nue a fini par arriver. Et avant que le rideau se lève, un jeune Hamlet, un Willy Loman ou une Blanche DuBois devra se précipiter aux toilettes pour vomir ou chier sa trouille. Ça ne rate jamais.

Croyez-moi pour le coup des toilettes. Je sais.

6

À l'aube du matin d'Halloween, je me suis retrouvé non pas à Derry, mais sur l'océan. Un océan *tumultueux*. J'étais cramponné au bastingage d'un bateau – un yacht, je crois – sur le point de chavirer. De la pluie poussée par une tempête hurlante me frappait le visage. Des vagues énormes, noires à leur base et surmontées d'une crête de mousse vert glauque, se ruaient vers moi. Le yacht montait, se tordait et replongeait dans un mouvement de vrille insensé.

Je me suis réveillé de ce rêve le cœur battant et les mains toujours crispées dans leur effort pour se cramponner au bastingage que mon cerveau avait imaginé. Sauf que ce n'était pas seulement mon cerveau qui était en cause car mon lit continuait à monter et descendre. Mon estomac semblait avoir rompu les amarres des muscles censés le maintenir à sa place.

Dans ces moments, le corps réagit toujours plus vite que le cerveau. J'ai rejeté mes couvertures et foncé vers la salle de bains, renversant l'ignoble chaise jaune au passage alors que je sprintais à travers la cuisine. Mes orteils me feraient mal plus tard, mais sur le moment, j'ai à peine senti la douleur. J'ai tenté de verrouiller ma gorge, sans y parvenir totalement. J'ai entendu un son bizarre la franchir et envahir ma bouche. Ça a fait *Gleup-bleup-bleurp-bleup*. C'était mon estomac, le yacht qui montait et plongeait en tirebouchonnant. Je suis tombé à genoux devant la cuvette des toilettes et j'ai vomi mon dîner, suivi du déjeuner et du petit déjeuner de la veille : oh quel bazar, des œufs et du jambon. La pensée de toute cette graisse luisante m'a filé un nouveau haut-le-cœur. Et, après une pause, ce qui ressemblait à tout ce que j'avais ingurgité en une semaine a quitté le navire.

Juste au moment où je croyais en voir la fin, mes entrailles se sont contractées en une atroce torsion liquide. Je me suis redressé en hâte, j'ai rabattu la lunette des W-C et réussi à m'asseoir avant que tout dégringole en un torrent bruyant.

Non, pas tout. Pas encore. Mon estomac a refait un tour vertigineux sur le bolide en même temps que mes tripes se contractaient à nouveau. Je n'avais plus qu'une chose à faire, et je l'ai faite : je me suis penché en avant et j'ai vomi dans le lavabo.

Ça a continué comme ça tout le matin d'Halloween. À midi, mes deux ports d'éjection ne produisaient plus rien qu'un brouet liquide. À chaque vomissement, à chaque crampe intestinale, je repensais : *Le passé est tenace, il ne veut pas être changé.*

Mais quand Frank Dunning débarquerait ce soir-là, j'y serais. Même si je larguais encore des eaux usées par toutes les écoutilles, je voulais y être. Même si ça devait me tuer, j'y serais.

7

Mr. Norbert Keene, propriétaire du drugstore de Center Street, était derrière le comptoir quand je suis entré, ce vendredi après-midi. Les pales en bois du ventilateur qui tournait au-dessus de sa tête faisaient voler en une sarabande molle le peu de cheveux qui lui restait : des toiles d'araignées dans une brise d'été. À cette seule vue, mon estomac malmené a fait une autre dangereuse embardée. Le bonhomme était maigre – presque étique – dans sa blouse de coton blanc et quand il m'a vu approcher, ses lèvres pâles se sont froissées d'un sourire.

« Vous m'avez l'air un peu patraque, mon ami.

– Kaopectate, ai-je articulé d'une voix rauque qui n'a pas résonné comme la mienne. Vous avez ça ? »

Je me suis brièvement demandé si ce médicament avait déjà été inventé.

« Alors comme ça, on a attrapé le virus saisonnier ? » La lumière du plafonnier s'est reflétée dans les verres de ses petites lunettes sans monture et a glissé quand il a bougé la tête. *Comme du beurre dans une poêle*, j'ai pensé, et mon estomac s'est encore retourné. « Ça fait quelque temps qu'il traîne en ville. Vous êtes bon pour une mauvaise passe de vingt-quatre heures, j'en ai peur. Vous avez dû utiliser des toilettes publiques et oublier de vous laver les mains. Trop de gens négligent d…

– Vous avez du Kaopectate oui ou non ?

– Bien sûr. Deuxième rayon.

– Et des protections pour l'incontinence ? »

Le sourire s'est étiré sur ses lèvres pincées. Les protections pour l'incontinence, c'est drôle, hein. Sauf pour celui qui en a besoin. « Cinquième rayon. Mais si vous ne vous éloignez pas trop de chez vous, vous n'en aurez pas besoin. Si j'en crois votre pâleur, monsieur… et la façon dont vous transpirez… ce serait plus sage.

– Merci », ai-je répliqué.

Et je me suis imaginé lui faire rentrer son dentier dans la gorge d'un bon direct dans les gencives. *Suce un peu de Polident, mon pote.*

J'ai fait mes emplettes lentement pour ne pas bousculer plus que nécessaire mes intestins liquéfiés. Kaopectate (Format familial ? Adjugé), protections pour l'incontinence (Taille adulte ? Adjugé). Les protections se trouvaient parmi les fournitures pour patients stomisés, entre les poches à lavement et des rouleaux de tuyaux en plastique jaune dont je préférais ignorer la fonction. Il y avait aussi des couches-culottes pour adultes, mais là, j'ai carrément renâclé. Si nécessaire, je renforcerais les protections avec des torchons de cuisine. Ça m'a paru drôle et, malgré ma misère, j'ai dû me retenir de rire. Rire dans mon état présent délicat risquait de déclencher la catastrophe.

Comme s'il percevait ma détresse et s'en délectait, le pharmacien squelettique a enregistré mes articles au ralenti. Je lui ai tendu un billet de cinq dollars d'une main singulièrement tremblante.

« Autre chose ?

– Juste une chose. Je suis malade, vous voyez bien que je suis malade, alors pourquoi diable souriez-vous ? »

Mr. Keene a reculé d'un pas et le sourire lui est tombé des lèvres. « Je ne souriais pas, je vous assure. J'espère sincèrement que votre état va s'améliorer. »

Mes boyaux se sont crispés. J'ai un peu titubé en saisissant d'une

main le sac en papier contenant mes achats et en me tenant de l'autre au bord du comptoir. « Auriez-vous des toilettes ? »

Le sourire est réapparu. « Pas pour les clients, je regrette. Pourquoi ne pas essayer l'un des… établissements d'en face ?

– Vous êtes le parfait salaud, c'est ça ? Le foutu citoyen type de Derry. »

Il s'est raidi, puis détourné pour rejoindre les régions obscures où pilules, poudres et sirops étaient remisés.

J'ai dépassé lentement le distributeur de sodas et pris la porte. J'avais l'impression d'être en verre. La journée était fraîche, pas plus de sept degrés, mais ma peau était brûlante au soleil. Et collante. Mes intestins se sont encore crispés. Je me suis immobilisé un instant, la tête baissée, un pied sur le trottoir, l'autre dans le caniveau. La crampe est passée. J'ai traversé la rue sans vérifier la circulation et un automobiliste m'a klaxonné. Si je me suis retenu de lui faire un doigt d'honneur, c'est seulement parce que j'avais déjà assez d'ennuis comme ça. Je ne pouvais pas risquer de provoquer une bagarre ; j'en avais déjà une sur les bras.

La crampe a encore frappé, un double coup de couteau au bas-ventre. Je me suis élancé. Le Silver Dollar était le bar le plus proche, c'est donc sa porte que j'ai ouverte d'une bourrade, propulsant mon corps malheureux dans la pénombre et l'odeur de levure de la bière. Dans le juke-box, Conway Twitty gémissait que tout n'était que chimères. J'aurais bien voulu qu'il ait raison.

L'endroit était désert, à part un client assis devant une table vide, qui m'a regardé avec des yeux effarés, et le barman, appuyé à l'extrémité du comptoir, qui faisait les mots croisés du journal. Il a levé les yeux à mon entrée.

« Toilettes, j'ai dit. Vite. »

Il a désigné le fond de la salle et j'ai piqué un sprint vers les portes marquées ŒUFS et AILES. J'ai enfoncé les ŒUFS à la manière d'un défenseur s'engouffrant dans une ouverture. Ça puait délicieusement la merde, la fumée de cigarette et le chlore qui pique les yeux. L'unique compartiment n'avait pas de porte, ce qui était probablement une chance pour moi. J'ai arraché mon pantalon comme Superman en retard pour un braquage de banque, je me suis retourné, et j'ai tout lâché.

Juste à temps. Lorsque le dernier spasme est passé, j'ai pris la bouteille géante de Kaopectate dans le sac en papier et en ai ingurgité trois longues gorgées. Mon estomac s'est soulevé. Je l'ai forcé à reprendre sa place. Quand j'ai été sûr que la première dose allait rester, j'en ai avalé une deuxième, j'ai roté et revissé lentement le bouchon. Sur le mur gauche, quelqu'un avait dessiné un pénis et des testicules. Des testicules tailladés jaillissaient du sang. Sous cette

charmante image, l'artiste avait écrit : HENRY CASTONGAY LA PROCHAINE FOIS QUE TU TRINGLES MA FEMME VOILÀ CE QUE JE TE FAIS.

J'ai fermé les yeux et, derrière mes paupières closes, j'ai vu le client surpris qui avait assisté à ma charge vers les toilettes. Mais était-ce bien un client ? Il n'y avait rien sur sa table, il était juste assis là sans consommer. Les yeux fermés, je distinguais clairement son visage. Un visage que je connaissais.

À mon retour dans le bar, Ferlin Husky avait remplacé Conway Twitty et Pas-de-Bretelles avait disparu. Je me suis approché du barman. « Il y avait un type assis là-bas quand je suis entré. C'était qui ? »

Il a levé les yeux de ses mots croisés. « Je n'ai vu personne. »

J'ai sorti mon portefeuille et prélevé une coupure de cinq que j'ai placée sur le bar près d'un sous-verre de Narragansett. « Son nom. »

Il a mené un bref dialogue intérieur avec lui-même, regardé du côté du bocal des pourboires, à côté de celui des œufs au vinaigre, constaté qu'il était vide (à part une pièce de dix cents solitaire), et fait disparaître mon billet de cinq. « C'était Bill Turcotte. »

Ce nom ne signifiait rien pour moi. La table vide pouvait ne rien signifier non plus, mais d'un autre côté…

J'ai posé le frère jumeau de l'Honnête Abe[1] sur le zinc. « Il est entré ici pour m'espionner ? » Si la réponse était oui, cela signifiait qu'il me filait. Et que ça ne datait peut-être pas d'aujourd'hui. Mais pourquoi ?

Le barman a repoussé le petit frère. « Tout ce que je sais, c'est qu'il entre en général pour se rincer la dalle, et qu'il se la rince copieusement.

– Alors pourquoi il est parti sans même prendre une bière ?

– Est-ce que j'sais ? Peut-être qu'il a regardé dans son portefeuille et n'a rien trouvé d'autre que sa carte de bibi-othèque. J'ai l'air d'être cette foutue Bridey Murphy ? Bon, maintenant que vous avez empesté mes toilettes, commandez que'que chose ou disparaissez.

– Ça sentait d'jà pas la rose avant que j'arrive, l'ami. »

Pas vraiment une repartie brillante, mais le mieux que je pouvais faire en ces circonstances. Je suis sorti et me suis planté sur le trottoir, cherchant Turcotte des yeux. Il n'y avait pas trace de lui, mais j'ai aperçu Norbert Keene dans la vitrine de son drugstore, les mains derrière le dos, qui m'observait. Son sourire avait disparu.

8

À 17 heures 20 cet après-midi-là, j'ai garé ma Sunliner sur le terrain de stationnement jouxtant l'église baptiste de Witcham Street. Elle se trouvait là en nombreuse compagnie ; d'après le panonceau, une réunion des Alcooliques anonymes se tenait à 17 heures dans cette même église. Dans mon coffre étaient rangés tous les biens que j'avais

accumulés au cours de mes sept semaines de résidence dans la Petite Ville Insolite, comme j'en étais venu à la désigner mentalement. Les seuls articles indispensables étaient dans la sacoche Lord Buxton qu'Al m'avait donnée : ses notes, mes notes et l'argent restant. Dieu merci, j'en avais conservé la plus grande partie en liquide.

À côté de moi sur le siège passager, j'avais ma bouteille de Kaopectate (maintenant aux trois quarts vide) dans un sac en papier, avec les garnitures pour l'incontinence. Par bonheur, je pensais que je n'aurais pas à m'en servir. Mon estomac et mes intestins semblaient s'être calmés et mes mains ne tremblaient plus. Dans la boîte à gants, par-dessus mon Spécial Police, j'avais cinq ou six barres chocolatées Payday. Je les ai rajoutées dans le sac en papier. Plus tard, quand je serais positionné entre le garage et la haie du 202 Wyemore Lane, je chargerais le revolver et le glisserais dans ma ceinture. Comme un vulgaire tueur dans le genre de films de série B qui passaient au Strand.

J'avais aussi autre chose dans la boîte à gants : le dernier numéro du *W Guide* avec Fred Astaire et Barrie Chase en couverture. Pour la dixième fois peut-être depuis que je l'avais acheté au kiosque en haut de Main Street, je l'ai ouvert à la page du vendredi.

20 heures, Chaîne 2 : ***Les Nouvelles Aventures d'Ellery Queen***, avec George Nader et Les Tremayne. « Si riche, si belle, si morte. » Tandis qu'un intrigant courtier (Whit Bissell) traque une riche héritière (Eva Gabor), Ellery et son père enquêtent.

Je l'ai glissé dans le sac en papier (surtout pour me porter chance) avec le reste, puis je suis descendu de voiture, je l'ai verrouillée et suis parti pour Wyemore Lane à pied. En route, j'ai croisé des mamans et des papas faisant la tournée d'Halloween avec des enfants trop petits pour être livrés à eux-mêmes dans les rues. Sur de nombreux perrons, des citrouilles évidées souriaient gaiement, et deux ou trois pantins rembourrés, coiffés de chapeaux de paille, me regardèrent passer d'un œil vide.

J'ai descendu Wyemore Lane en marchant au milieu du trottoir, comme si j'avais le droit le plus absolu d'être là. Croisant un père tenant par la main une fillette qui arborait de grandes oreilles en plastique noir sur une perruque de cheveux frisés, le rouge à lèvres écarlate de sa maman et de longs pendants d'oreilles de gitane, j'ai soulevé mon chapeau à l'adresse de papa et me suis penché vers fifille qui avait à la main son propre sac de friandises.

« En quoi es-tu déguisée, ma jolie ?

– Annette Founijello, m'a-t-elle répondu. C'est la plus jolie Mouseketeer du Club Mickey Mouse.

– Et tu es aussi jolie qu'elle, l'ai-je complimentée. Et maintenant, qu'est-ce qu'on dit ? »

Elle parut décontenancée et son père se pencha pour lui murmurer quelques mots à l'oreille. Son visage s'éclaira d'un sourire. « Un bonbon ou une farce !

– C'est ça, j'ai dit. Mais pas de farces ce soir. »

Sauf celle que je comptais jouer à l'homme au marteau. J'ai pris une friandise aux cacahuètes dans mon sachet (tâtonnant autour du revolver pour la trouver), et la lui ai tendue. Annette a ouvert sa poche et j'y ai laissé tomber mon offrande. Je n'étais qu'un type anonyme dans la rue, un parfait inconnu dans une ville qui, il n'y avait pas si longtemps, avait été le théâtre de crimes horribles, mais j'ai lu la même confiance enfantine sur les traits du père et de sa fille. L'époque des bonbons drogués au LSD était encore à venir – tout comme celle des avertissements du genre NE PAS CONSOMMER SI LE CACHET DE GARANTIE EST BRISÉ.

Le père ajouta quelque chose à l'oreille de sa fille. « Merci, monsieur, me dit Annette Founijello.

– Avec grand plaisir. » J'ai adressé un clin d'œil au papa. « Passez une bonne soirée, tous les deux.

– Elle aura probablement un joli mal de ventre demain matin », commenta le père. Mais il souriait. « Allons-y, souricette.

– Je m'appelle Annèttteuh ! répliqua-t-elle.

– Pardon, pardon. Allons-y, Annette. »

Il me gratifia d'un grand sourire, souleva à son tour son chapeau et tous deux repartirent à la chasse au butin. Quant à moi, je continuai en direction du 202, sans me presser. Si mes lèvres n'avaient pas été aussi sèches, j'aurais sifflоté.

À l'entrée de l'allée, j'ai risqué un rapide coup d'œil alentour. Il y avait quelques chasseurs de bonbons de l'autre côté de la rue, mais personne ne me prêtait la moindre attention. Parfait. J'ai remonté l'allée d'un pas vif. Une fois derrière la maison, j'ai poussé un soupir de soulagement si profond qu'il m'a semblé remonter du fin fond de mes talons. Je me suis posté en faction dans le coin droit du jardin, bien caché entre le garage et la haie.

C'est du moins ce que je pensais. J'ai glissé un œil dans le jardin des Dunning. Les vélos avaient disparu mais la plupart des autres jouets étaient toujours là : un arc et des flèches à ventouse, une batte de base-ball au manche entouré d'adhésif antidérapant, un cerceau de hula vert. Mais il manquait la carabine à air comprimé Daisy. Harry l'avait rentrée car il voulait l'emporter quand il partirait à la chasse aux bonbons déguisé en Buffalo Bob.

Tugga l'avait-il déjà chambré sur le sujet ? Sa mère avait-elle déjà dit *Tu peux la prendre si tu veux, c'est pas un vrai fusil* ? S'ils ne l'avaient

pas déjà fait, alors ils n'allaient pas tarder. Leurs répliques étaient déjà écrites. Mon estomac se contracta, non pas à cause du virus saisonnier cette fois, mais parce que la prise de conscience brutale (de celles qui frappent aux tripes) venait de débarquer dans toute sa majestueuse gloire. Ça allait vraiment arriver. En fait, c'était déjà en train d'arriver. La représentation avait commencé.

J'ai consulté ma montre. Il me semblait que ça faisait une heure que j'avais laissé ma voiture sur le parking de l'église, mais il était à peine 17 heures 45. Chez les Dunning, la famille devait se préparer à passer à table… même si je savais que les plus jeunes seraient trop excités pour manger et qu'Ellen avait déjà enfilé son costume de Princesse Summerfall Winterspring. Sans doute s'était-elle ruée dessus dès son retour de l'école et harcelait-elle sa mère pour qu'elle lui fasse ses peintures de guerre.

Je me suis assis, adossé au mur du fond du garage, j'ai fouillé dans mon sac et en ai extrait une de mes friandises. Je l'ai considérée avec une pensée pour ce pauvre vieux J. Alfred Prufrock[2]. J'étais pas si différent de lui, à la vérité, c'était une sucrerie que je n'étais pas sûr d'oser manger. Mais j'allais avoir besoin d'énergie au cours des trois (au minimum) prochaines heures, et mon estomac vide grondait.

Et merde. J'ai déchiré l'emballage de la barre Payday et mordu dedans. Mmmh, elle était délicieuse – sucrée, salée, croquante, fondante. J'en ai englouti les trois quarts en deux bouchées. Je me préparais à gober le reste (en me demandant pourquoi diable j'avais pas emporté un sandwich et une bouteille de Coke) quand j'ai surpris un mouvement du coin de l'œil. J'ai fait le geste de me retourner, plongeant la main dans le sac pour me saisir en même temps du revolver, mais il était trop tard. Un truc froid et pointu m'aiguillonnait la tempe.

« Sors ta main de ce sac. »

J'ai aussitôt reconnu la voix. *Pouvez-vous l'accrocher et croire au Père Noël*, m'avait dit son propriétaire quand j'avais osé demander si lui ou l'un de ses collègues connaissait un dénommé Dunning. Il m'avait rétorqué que Derry était pleine de Dunning (ce que j'avais vérifié moi-même par la suite) mais il avait tout de suite su de quel Dunning je parlais, pas vrai ? J'en avais maintenant la preuve.

L'objet pointu me piqua un peu plus fort et je sentis un filet de sang tiède, presque chaud sur ma peau froide, dégouliner le long de mon visage.

« Sors-la de suite, l'ami. J'crois savoir ce qu'y a là-dedans et si tu la ressors pas vide, ta sucrerie d'Halloween ça va être quarante-cinq centimètres d'acier japonais bien trempé. Bien affilé aussi. Ça va rentrer comme dans du beurre et ressortir facile de l'autre côté. »

J'ai ressorti ma main (vide) du sac et me suis retourné pour faire

face à Pas-de-Bretelles. Ses cheveux pendouillaient en mèches grasses sur ses oreilles et son front. Ses yeux sombres nageaient dans son visage pâle et mal rasé. J'ai éprouvé une consternation si grande qu'elle a frôlé le désespoir. Mais frôlé seulement. *Même si ça doit me tuer*, ai-je encore pensé. *Même si ça doit me tuer*.

« Il n'y a rien que des friandises dans ce sac, ai-je déclaré d'un ton léger. Si vous en voulez une, monsieur Turcotte, il vous suffit de demander. Je vous en donnerai volontiers une. »

Il a chopé le sac avant que je puisse remettre la main dedans. Son autre main n'avait pas lâché le couteau, qui était en fait une baïonnette. J'ignore si elle était japonaise ou non, mais à voir comment elle luisait dans la lumière du crépuscule, je voulais bien croire qu'elle était affilée.

Il a fouillé à l'intérieur et en a retiré mon Spécial Police.

« Rien que des friandises, hein ? Ce truc ressemble pas vraiment à une friandise, Amberson.

– Je vais en avoir besoin.

– Ouais, et les damnés auront besoin d'eau glacée en enfer, mais on leur en donnera pas.

– Baissez le ton », lui ai-je recommandé.

Il a glissé mon revolver sous sa ceinture (exactement où j'avais imaginé le glisser une fois que je me serais faufilé à travers la haie et progresserais dans le jardin des Dunning) puis a pointé sa baïonnette vers mes yeux. Il m'a fallu une bonne dose de volonté pour ne pas broncher. « Me dis pas ce que j'ai à faire… » Il a chancelé sur ses pieds. S'est d'abord frotté l'estomac, puis la poitrine, avant de refermer sa main sur la colonne hérissée de poils de barbe de son cou, comme si quelque chose s'était coincé à l'intérieur. J'ai entendu un cliquetis dans sa gorge lorsqu'il a dégluti.

« Monsieur Turcotte ? Vous vous sentez bien ?

– Comment tu sais mon nom ? » Et aussitôt, sans attendre ma réponse : « C'est Pete, hein ? Le barman du Silver Dollar. Il te l'a dit.

– Oui. Et maintenant, j'ai une question pour vous. Depuis combien de temps me suivez-vous ? Et pourquoi ? »

Il a eu un sourire sans humour, auquel manquaient deux dents.

« Ça fait deux questions, ça.

– Contentez-vous d'y répondre.

– Tu te comportes comme… » – il a encore grimacé, encore dégluti et pris appui contre le mur du garage – « … comme si c'était toi le justicier. »

J'ai évalué la pâleur et l'anxiété de Turcotte. Mr. Keene était peut-être un vieux salaud aux penchants sadiques, mais pour ce qui était de poser des diagnostics, il était pas mauvais. Après tout, qui mieux que le pharmacien du coin peut reconnaître un virus saisonnier ? J'étais à

peu près sûr que je n'aurais plus besoin de mon reste de Kaopectate, mais pour Bill Turcotte, les choses ne faisaient que commencer. Je pourrais lui refiler mes garnitures pour l'incontinence aussi, pour quand le virus serait bien installé.

Ça pourrait être une bonne ou une mauvaise affaire, j'ai pensé. Mais c'étaient des conneries. Y'avait rien de bon dans cette affaire.

Continue à le faire parler. Et quand il se mettra à vomir (à supposer que ça lui prenne avant qu'il me coupe la gorge ou me descende avec mon propre flingue), saute-lui dessus. « Dites-le-moi, ai-je insisté. Je pense avoir le droit de savoir, puisque je ne vous ai rien fait.

– C'est à *lui* que t'as prévu de faire quelque chose, voilà ce que je pense. Tout ce baratin d'immobilier que t'as dégoisé dans toute la ville : du flan, voilà ce que j'en dis. T'es venu ici pour *lui*. » Il a hoché la tête en direction de la maison de l'autre côté de la haie. « Je l'ai su à la seconde où t'as prononcé son nom.

– Comment ça ? Cette ville est pleine de Dunning, vous l'avez dit vous-même.

– Ouais, mais un seul qui m'intéresse. »

Il a levé la main qui tenait la baïonnette et de sa manche a essuyé la sueur sur son front. J'aurais pu reprendre le dessus à ce moment-là mais je craignais d'attirer l'attention par un bruit de bagarre. Et si le coup partait, ce serait probablement moi qui prendrais la balle.

Et puis, j'étais curieux aussi.

« Il a dû vous rendre un fameux service pour que vous deveniez son ange gardien », j'ai dit.

Il a lâché un jappement qui était un rire amer. « Elle est bonne, celle-là, bonhomme, mais dans un sens, c'est vrai. Je suppose que je suis un peu son ange gardien. Du moins pour le moment.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu'il est à moi, Amberson. Ce fils de pute a tué ma petite sœur et si quelqu'un doit lui coller une balle… ou une lame… » – il a brandi la baïonnette devant son visage pâle aux traits tirés –, « ce sera moi. »

9

J'en suis resté bouche bée. Quelque part au loin, un chapelet de crépitements a explosé : une série de pétards allumés par un petit chenapan d'Halloween. Tout près, des enfants s'interpellaient en se croisant dans Witcham Street. Mais ici, il n'y avait que lui et moi. Christy et ses camarades alcooliques se surnommaient les Amis de Bill, nous, nous étions les Ennemis de Frank. La parfaite équipe, pourriez-vous dire… sauf que Mr. Bill Turcotte alias Pas-de-Bretelles ne semblait pas tellement aimer les sports d'équipe.

« Vous… » Je me suis tu et j'ai secoué la tête. « Racontez-moi.

– Si t'es moitié aussi malin que tu le crois, tu devrais être capable de piger tout seul. Ou est-ce que Chazzy t'en aurait pas assez dit ? »

Sur le moment, j'ai pas capté. Et puis, ça a tilté. Chazzy : Chaz Frati. Le petit type au tatouage de sirène et au museau de tamia joyeux. Sauf qu'il avait pas eu l'air tellement joyeux quand Frank Dunning lui avait tapé dans le dos en lui recommandant de garder son nez propre parce qu'il était trop long pour le salir. Avant ça, tandis que Frank balançait ses blagues à la table des frères Tracker, dans le fond de la salle du Lamplighter, Chaz Frati m'avait affranchi sur le mauvais caractère dudit Dunning… ce qui, depuis ma lecture du récit de son fils le concierge, n'était pas un scoop pour moi. *Il a mis une fille enceinte. Au bout d'un an, elle a pris son bébé sous le bras et s'est taillée.*

« Est-ce que que'que chose te parvient sur les ondes radio, commandant Cody ? On dirait bien qu'oui.

– La première femme de Frank Dunning était votre sœur.

– Ben vrai : not' concurrent a trouvé l' mot secret, y remporte cent dollars.

– Mr. Frati m'a dit qu'elle s'était enfuie avec le bébé. Parce qu'elle en avait assez de ses crises de violence quand il buvait.

– Ouais, c'est ce qu'il t'a dit, et c'est ce que croient la plupart des gens en ville – Chazzy le croit, pour autant que je sache. Mais moi, je suis pas si con. Moi et Clara, on a toujours été très proches. Quand on était petits, c'était moi pour elle et elle pour moi… tu sais probablement pas ce que c'est, toi, un truc comme ça, tu m'as l'air d'un drôle d'asticot froid, mais c'est comme ça que c'était pour nous. »

J'ai pensé à cette seule bonne année qu'on avait eue, Christy et moi – six mois avant notre mariage et six mois après.

« Pas si froid que ça. Je sais de quoi vous parlez. »

Il se frictionnait de nouveau, mais sans s'en rendre compte apparemment : du ventre à la poitrine, de la poitrine à la gorge, et retour vers la poitrine. Son visage était plus pâle que jamais. Je me suis demandé ce qu'il avait mangé pour déjeuner, mais je ne pensais pas devoir attendre longtemps pour le vérifier par moi-même. « Ah ouais ? Alors peut-être que vous trouverez un peu drôle qu'elle m'ait jamais écrit après qu'elle soye partie s'installer ailleurs avec Mikey. Même pas une carte postale. Moi je trouve ça plus que drôle. Parce qu'elle l'aurait fait. Elle savait combien je l'aimais. Et combien j'aimais le petit aussi. Elle avait vingt ans, et Mikey seize mois, quand cette sale frappe a déclaré leur disparition. C'était l'été 38. Elle aurait quarante ans aujourd'hui, et mon neveu vingt et un. Assez grand pour voter, putain. Et tu voudrais m'faire croire qu'elle aurait jamais écrit un seul mot au grand frère qu'avait empêché ce vieux fouinard de Royce de lui fourrer sa saucisse ridée dans le bas du dos quand on était gosses ? Pour me d'mander au moins un peu d'argent pour l'aider

à s'installer à Boston, à New Haven ou je sais pas où ? Parce que moi, m'sieur, je l'aurais fait… »

Il a grimacé, éructé un petit *gleup-bleurp* que je connaissais très bien et s'est adossé au mur du garage.

« Vous devriez vous asseoir, je lui ai dit. Vous êtes malade.

– J'tombe jamais malade. J'ai pas eu un seul rhume depuis l'âge de douze ans. »

Si c'était le cas, alors ce virus allait lui livrer une guerre éclair, comme les Allemands avec leur *Blitzkrieg* pour entrer dans Varsovie.

« C'est la grippe intestinale, Turcotte. Elle m'a tenu debout toute la nuit. Mr. Keene, le pharmacien, dit que c'est le virus saisonnier.

– C'te femmelette coincée du cul y connaît rien. Je vais bien. » Il a tiré un bon coup sur ses cheveux gras pour me montrer comme il allait bien. Son visage était plus pâle que jamais. La main qui tenait la baïonnette japonaise tremblait, comme la mienne l'avait fait jusqu'à midi. « Tu veux entendre ça, ou pas ?

– Bien sûr. »

J'ai glissé un coup d'œil à ma montre. Il était 18 heures 10. Le temps, qui s'était traîné si lentement, s'accélérait maintenant. Où était Frank Dunning en cet instant ? Toujours au marché central ? À mon avis, non. Je pensais qu'il avait quitté son travail de bonne heure aujourd'hui, peut-être sous prétexte d'emmener ses enfants faire la tournée d'Halloween. Sauf que c'était pas ça, son plan. Il était dans un bar quelque part, et pas au Lamplighter, où il n'allait que pour prendre une bière, deux à la rigueur : une quantité qu'il pouvait gérer même si (d'après l'exemple de ma femme) il en ressortait toujours la gorge sèche et le cerveau enragé en réclamant davantage.

Non, quand le besoin urgent lui prenait de s'imbiber vraiment, il devait préférer le faire dans l'un des bouges de Derry : le Spoke, le Silver Dollar, le Bucket. Peut-être même l'un des assommoirs sordides longeant les eaux polluées de la Kenduskeag – chez Wally ou à l'obscène Paramount Lounge où d'antiques putains au visage de cire occupaient encore la plupart des tabourets de bar. Et racontait-il des blagues qui faisaient hurler de rire toute la salle ? Les gens osaient-ils seulement l'approcher quand il s'employait méthodiquement à verser de l'alcool blanc sur les charbons de rage rougeoyant dans le fond de son cerveau ? Probable que non, sauf s'ils tenaient à une visite impromptue chez le dentiste.

« Quand ma sœur a disparu avec mon neveu, elle et Dunning vivaient dans une petite maison qu'ils louaient à la sortie de la ville, côté Cashman. Il buvait sec, et quand il boit sec, ses putains de poings le démangent. J'ai vu des bleus sur elle, et une fois, le p'tit Mikey avait le bras tout violacé, du poignet jusqu'au coude. J'ui ai dit : "P'tit' sœur, est-ce qu'il vous bat, toi et le bébé ? Parce que s'il fait ça, c'est

moi qui vais lui coller une danse." Elle m'a dit non, mais elle m'a pas regardé dans les yeux en le disant. Elle m'a fait comme ça : "Tiens-toi loin de lui, Billy. Il est fort. Toi aussi, je sais, mais t'es tellement mince qu'un souffle de vent t'emporterait. Il te blesserait." C'est même pas six mois après qu'elle a disparu. Décampé, à ce qu'il a dit. Mais y'a beaucoup de bois de ce côté-ci de la ville. Bon sang, une fois qu'on est à Cashman, c'est plus rien qu' des bois. Des bois et des marécages. Tu sais ce qui s'est passé en vérité, hein ? »

Je savais. D'autres que moi pourraient ne pas le croire parce que Dunning était désormais un citoyen respecté qui semblait avoir maîtrisé sa consommation d'alcool depuis longtemps. Aussi parce qu'il avait du charme à revendre. Mais moi, je bénéficiais d'informations privilégiées, pas vrai ? « Je pense qu'il a craqué. Je pense qu'il est rentré ivre à la maison et qu'elle a eu le malheur de dire le truc qu'il fallait pas, peut-être un truc complètement anodin…

– Anneau-quoi ? »

J'ai jeté un coup d'œil à travers la haie. De l'autre côté, j'ai vu une femme passer devant la fenêtre de la cuisine et disparaître. Le dîner était servi dans la maison Dunning. Y aurait-il du dessert ? De la gelée colorée avec de la crème fouettée ? Des sablés ? À mon avis, non. Qui a besoin de dessert le soir d'Halloween ? « Ce que je veux dire, c'est qu'il les a tués. C'est bien ce que vous pensez ?

– Ouais… » Il semblait à la fois décontenancé et soupçonneux. Je pense que les obsessionnels font toujours cette tête-là quand ils entendent un truc qui les a tenus éveillés de longues nuits, non pas juste exprimé à haute voix mais corroboré. *On me fait une farce*, se disent-ils.

J'ai poursuivi : « Dunning avait quoi, vingt-deux ans ? Toute la vie devant lui. Il a dû se dire : "D'accord, j'ai fait une chose terrible, mais je peux tout effacer. Nous sommes dans les bois, le plus proche voisin est à plus d'un kilomètre de là…" C'est ça, Turcotte, ils étaient à plus d'un kilomètre du premier voisin ?

– Ouais, au moins. »

Il l'a dit à contrecœur. D'une main, il se massait la base du cou. La baïonnette avait piqué du nez. J'aurais pu facilement m'en saisir de la main droite et récupérer de l'autre le revolver passé sous sa ceinture, mais je n'ai pas voulu le faire. Je me suis dit que le virus allait se charger de Bill Turcotte. Je me suis réellement dit que ce serait aussi simple que ça. Vous voyez à quel point il est facile d'oublier la ténacité du passé ?

« Alors il a emporté les corps dans les bois, il les a enterrés et a raconté qu'ils s'étaient sauvés. L'enquête n'a pas dû être très poussée. »

Turcotte tourna la tête et cracha. « Il est d'une vieille famille connue de Derry. La mienne a débarqué de la St John Valley dans une

camionnette rouillée quand j'avais dix ans et Clara huit. On était des "gueux qui baragouinaient en français ". T'en penses quoi, de ça ? »

J'en pensais que c'était encore un cas de « Derry sera toujours Derry » – voilà ce que j'en pensais. Et je comprenais l'amour de Turcotte et compatissais à sa perte, mais il parlait d'un crime ancien. Moi, c'était celui qui devait se produire dans moins de deux heures qui me concernait.

« Vous avez monté ce coup-là avec Frati, hein ? » Ça tombait sous le sens maintenant, mais ça n'en était pas moins décevant. J'avais cru que le gars se montrait amical, me mettait au parfum des petits racontars locaux autour d'une bière et d'une assiette de Miettes de Homard Frit. Va te faire foutre. « Un pote à vous ? »

Turcotte a souri, mais ça ressemblait davantage à une grimace. « Moi, ami avec un riche youpin prêteur sur gages ? Tu veux rire. Tu veux que j'te raconte une autre histoire ? »

J'ai jeté de nouveau un coup d'œil à ma montre et vu que j'avais encore un peu de temps à tuer… Pendant que Turcotte parlerait, le bon vieux virus saisonnier en mettrait un coup. Dès que le type se pencherait pour vomir, j'avais l'intention de bondir.

« Pourquoi pas ?

– Dunning, Chaz Frati et moi, on est tous du même âge – quarante-deux. Tu le crois, ça ?

– Bien sûr. »

Sauf que Turcotte, qui avait vécu à la dure (et qui était maintenant bien patraque, même s'il voulait pas l'admettre), faisait bien dix ans de plus que les deux autres.

« Quand on était en dernière année au vieux lycée regroupé du comté, j'étais manageur-adjoint de l'équipe de football. Tiger Bill, qu'ils m'appelaient – c'est-y pas mignon ? J'avais essayé d'intégrer l'équipe quand j'étais en première année, puis encore en deuxième année, mais les deux fois je me suis fait recaler. Trop maigrichon pour l'avant, trop lent pour l'arrière. L'histoire de ma putain de vie, mon vieux. Mais j'adorais ce jeu et j'avais pas les moyens de me payer les billets d'entrée aux matchs – ma famille avait vraiment rien de rien –, alors j'ai pris le poste de manager-adjoint. Sympa, comme nom, mais tu sais ce que ça veut dire, en vrai ? »

Sûr que je savais. Dans mon autre vie sous le nom de Jake Epping, j'étais pas Mr. Immobilier mais Mr. Lycée, et il y a certaines choses qui ne changent pas. « Vous étiez le porteur d'eau.

– Ouais, j'apportais l'eau, c'est ça. Et j'leur tenais le seau pour qu'y dégueulent quand y s' trouvaient mal après avoir fait plusieurs tours de terrain sous un soleil de plomb ou qu'y s'étaient pris un casque dans les valseuses. C'était moi aussi l'gars qui restait après tout l'monde pour ramasser toutes les merdes qu'ils laissaient sur le terrain

et repêcher leurs caleçons crasseux sur le carrelage des vestiaires. »

Il grimaça. J'imaginais son estomac en train de se transformer en yacht sur une mer agitée. Accrochez-vous, les gars… on va replonger. « Et puis un jour, ça devait être en septembre ou octobre 34, je suis là tout seul après l'entraînement, à écumer tout le terrain pour ramasser des jambières et des bandages élastiques et tous les autres trucs qu'ils avaient l'habitude de laisser derrière eux et à les foutre dans mon panier à roulettes, et qu'est-ce que je vois ? Le Chaz Frati qui décanille à travers le terrain de football en larguant ses livres derrière lui, coursé par un groupe de types qui… *Oh putain*, c'était quoi ce… »

Il regarda autour de lui, les yeux exorbités dans son visage blême. De nouveau, j'aurais peut-être pu le délester du revolver, et aussi de la baïonnette, mais j'ai pas bronché. Il se frictionnait de nouveau la poitrine d'une main. Pas l'estomac, la poitrine. Voilà sans doute qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais j'avais l'esprit occupé par trop de choses. L'histoire qu'il me racontait n'étant pas la moindre. C'est la malédiction du prof de littérature, ça. Vous pouvez vous laisser séduire par une bonne histoire, même aux moments les moins opportuns.

« Détendez-vous, Turcotte. C'est juste les enfants qui lancent des pétards. C'est Halloween, vous vous rappelez ?

– Je me sens pas très bien. Ce virus… peut-être que t'as raison. »

S'il s'estimait assez malade pour être réduit à l'impuissance, il risquait d'avoir un geste inconsidéré. « Oubliez le virus pour le moment. Continuez l'histoire de Frati. »

Il a souri. C'était une expression troublante dans cette figure livide, en sueur, mal rasée. « Le vieux Chazzy courait comme un fou, mais ils l'ont rattrapé. Y'avait une ravine derrière les poteaux, à l'extrémité sud du terrain, et ils l'ont poussé au fond. Tu serais surpris si j'te disais que Frankie Dunning était dans le lot ? »

J'ai secoué la tête.

« Ils sont descendus au fond et ils l'ont déculotté. Puis ils ont commencé à le bousculer et à lui balancer des claques à tour de rôle. Je leur ai crié d'arrêter, et d'en bas, y'en a un qui m'a regardé en me criant : "Descends voir pour nous faire arrêter, enculé de mes deux. On t'en filera le double de ce qu'on est en train de lui mettre." Alors j'ai couru au vestiaire avertir les gars qu'une bande de salopards étaient en train de s'en prendre à un plus faible qu'eux et que peut-être ils voudraient s'en mêler. Ils se foutaient bien de savoir qui était la victime et qui étaient les bourreaux, ces gars-là étaient toujours partants pour la bagarre. Ils se sont précipités dehors, encore à moitié à poil pour certains. Et tu veux que j' te dise un truc vraiment drôle, Amberson ?

– Ouais, bien sûr. »

J'ai jeté un autre coup d'œil à ma montre. Presque 19 heures 15. Chez les Dunning, Doris devait faire la vaisselle en écoutant peut-être le *Huntley-Brinkley Report* à la télé.

« T'es en retard pour quelque chose ? m'a demandé Turcotte. T'as un putain de train à prendre ?

– Vous vouliez me dire quelque chose de drôle.

– Ah. Ouais. Ils beuglaient l'hymne du lycée ! Comment tu trouves ça ? »

Intérieurement, je visualisais une dizaine de costauds à moitié nus fonçant à travers le terrain, encore prêts à en découdre après l'entraînement, en chantant *Allez les Tigres de Derry, nous portons haut ta bannière*. Ouais, ça avait quelque chose de drôle.

Turcotte vit mon sourire et y répondit par un des siens. Crispé, mais sincère. « Nos gars ont joliment rossé quelques-uns de ces types. Mais pas Frankie Dunning : ce ventre mou a vu qu'ils allaient être mis en infériorité et il s'est sauvé dans les bois. Chazzy était étendu raide, il tenait son bras cassé. Mais ç'aurait pu être bien pire, ils auraient pu l'envoyer à l'hôpital pour de bon. Et là, un des footeux le regarde, allongé là, et le tâte du bout du pied – tu sais, comme tu tâterais une bouse de vache que t'as failli piétiner – et il dit : "On a fait tout ça pour sauver la couenne d'un bout-coupé ?" Et là, ils sont un paquet à se bidonner, parce que c'était une sorte de blague, tu vois. La couenne ? Le bout-coupé ? » Il me zieuta à travers ses mèches grasses.

« Je vois, j'ai répondu.

– Et un autre a dit : "Oh, on s'en tamponne. Ça nous a donné l'occasion de botter quelques culs, ça fait toujours du bien." Y sont retournés d'où ils venaient, et moi j'ai aidé le vieux Chaz à sortir de la ravine. J' l'ai même raccompagné jusque chez lui, tellement j'avais peur qu'il s'évanouisse en route ou un truc comme ça, ou que Frankie et sa bande reviennent… Lui aussi, il avait peur, mais j' l'ai pas lâché d'une semelle. Putain, si t'avais vu sa baraque… un putain de palais. Faire usurier, ça doit vraiment rapporter gros. Quand on est arrivés, il m'a remercié, et pas pour la forme. Il m'a presque pleuré dans les bras… J'ai dit : "Y'a pas d' quoi, six contre un, j'ai pas aimé ça, c'est tout." Ce qui était vrai. Mais vous savez ce qu'on dit des juifs : ils oublient jamais une dette, ni un service rendu.

– Chose que vous avez mise à profit pour découvrir ce que je trafiquais.

– J'avais une assez bonne idée de ce que tu trafiquais, mon pote, je voulais juste m'en assurer. Chaz m'a dit de laisser tomber – il trouvait que t'étais un mec sympa – mais moi, s'agissant de Frankie Dunning, je laisse pas tomber. Personne se frotte à Frankie Dunning, que moi. Il est à moi. »

Il grimaça et recommença à se frotter la poitrine. Et c'est là que j'ai

enfin pigé.

« Turcotte – c'est votre estomac ?

– Nah, la poitrine. L'est toute comprimée. »

C'était mauvais signe, et ce qui m'est venu à l'esprit c'est, *Maintenant, le voilà pris dans le bas nylon, lui aussi*. « Asseyez-vous avant de tomber. » Je me suis avancé vers lui. Il a braqué le revolver. Et juste entre mes deux seins – là où la balle irait se loger –, la peau a commencé à furieusement me démanger. *Je peux le désarmer,* je me suis dit. *Je peux vraiment le faire. Mais non, il faut que j'entende son histoire. Il le faut.*

« Assieds-toi, mon frère. Laxe et relaxe, comme ils disent dans les pages illustrées.

– Si vous faites une crise cardiaque…

– Je fais pas une crise cardiaque, putain. Maintenant, assieds-toi. »

Je me suis assis et j'ai levé les yeux vers lui tandis qu'il s'appuyait contre le mur. Ses lèvres avaient pris une teinte bleuâtre qui n'indiquait pas la bonne santé. « Qu'est-ce que tu lui veux ? m'a demandé Turcotte. C'est ça que j' veux savoir. C'est ça que je dois savoir, avant de décider quoi faire de toi. »

J'ai soigneusement pesé ma réponse. Comme si ma vie en dépendait. Et peut-être qu'elle en dépendait. Je pense pas que Turcotte m'aurait assassiné froidement (peu importe ce que lui en pensait), sinon Frank Dunning aurait depuis longtemps rejoint ses parents dans la tombe. Mais Turcotte avait mon revolver, et il n'allait pas bien. Il pouvait appuyer sur la détente par accident. La force, quelle qu'elle soit, qui voulait que le passé reste inchangé risquait même de l'y aider.

Si je lui expliquais les choses simplement (autrement dit, en laissant de côté les aspects scabreux), il pourrait me croire. À cause de ce qu'il croyait déjà. De ce qu'il savait au fond de son cœur.

« Il va recommencer. »

Turcotte a ouvert la bouche pour me demander ce que je voulais dire par là, mais il n'a pas eu à le faire. Ses yeux se sont écarquillés. « Tu veux dire… Elle ? » Il a regardé du côté de la haie. Jusque-là, je n'étais même pas sûr qu'il savait ce qu'il y avait de l'autre côté.

« Pas seulement elle.

– Un des gosses aussi ?

– Pas un seul, Turcotte, *tous*. Il est dehors en train de boire. De se foutre dans une autre de ses colères noires. Vous les connaissez bien, n'est-ce pas ? Sauf qu'il n'aura pas d'échappatoire, cette fois. Il s'en fout, de toute façon. Ça le travaille depuis sa dernière crise, quand Doris a fini par en avoir assez de se faire brutaliser. Elle l'a mis à la porte, vous le saviez ?

– Tout le monde le sait. Il vit dans une pension de famille, dans

Charity.

– Il a essayé de revenir dans ses bonnes grâces, mais le charme n'opère plus sur elle. Elle veut divorcer. Et comme il a fini par comprendre qu'il n'arrivera pas à l'en dissuader, il va lui donner satisfaction à coups de marteau. Puis il va divorcer de ses enfants de la même façon. »

Il m'a considéré, sourcils froncés. Baïonnette dans une main, revolver dans l'autre. *Un souffle de vent t'emporterait*, lui avait dit sa sœur, mais ce soir, je ne pensais pas qu'il aurait fallu beaucoup plus qu'une brise. « Comment tu peux savoir ça ?

– Pas le temps de vous expliquer, mais pour le savoir, je le sais. Je suis là pour l'arrêter. Alors rendez-moi mon revolver et laissez-moi faire. Pour votre sœur. Pour votre neveu. Et parce que, au fond de moi, je pense que vous êtes un type plutôt sympa. » Ça, c'était du boniment, mais si vous devez passer de la pommade, avait coutume de dire mon père, autant l'étaler épais. « Sinon, pourquoi vous auriez empêché Dunning et son escouade d'estourbir Chaz Frati et de le laisser pour mort ? »

Il réfléchissait. Je pouvais presque entendre les roues dentées s'engrener en cliquetant dans son cerveau. Puis une lumière s'alluma dans ses yeux. Ce n'était peut-être que les derniers vestiges du soleil couchant, mais pour moi ça ressemblait à la lueur des bougies qui devaient maintenant scintiller à travers toute la ville dans toutes les citrouilles creusées en forme de lanternes. Il s'est mis à sourire. Ce qu'il a dit ensuite ne pouvait qu'être le fait d'un homme mentalement dérangé… ou qui avait vécu trop longtemps à Derry… ou les deux.

« Il va s'en prendre à eux, c'est ça ? Eh ben, qu'il le fasse.

– Quoi ? »

Il braqua le calibre 38 sur moi. « Rassieds-toi, Amberson. Ôte-toi un poids de sur les épaules. »

Je me rassis à contrecœur. Il était 19 heures passées et Turcotte se transformait en ombre dans le jardin. « Monsieur Turcotte… Bill… je sais que vous ne vous sentez pas très bien, et il se peut que vous ne saisissiez pas entièrement la situation. Il y a une femme et quatre petits enfants dans cette maison. La plus petite fille n'a que sept ans, pour l'amour du ciel.

– Mon neveu était bien plus jeune que ça. » Turcotte dit ça avec emphase, comme un homme énonçant une grande vérité qui expliquait tout. Et justifiait tout. « Je suis trop malade pour m'en charger, là tout d' suite, et toi, t'as pas le cran. Je vois ça rien qu'à te r'garder. »

D'après moi, il se trompait. Peut-être pas sur le compte de Jake Epping, de Lisbon Falls, mais cet homme-là avait changé. « Pourquoi ne pas me laisser essayer ? Quel mal y a-t-il pour vous ?

– Parce que même si tu lui explosais le cul, ça suffirait pas. Je viens de le comprendre. Ça m'est venu… » Il claqua des doigts. « … comme ça, une intuition.

– Vous dites n'importe quoi.

– C'est parce que t'as pas passé vingt ans à voir des types comme Tony et Phil Tracker le traiter comme le roi de mes deux. Vingt ans à voir les femmes papilloter des cils devant lui comme s'il était Frank Sinatra. Et à le voir au volant d'une Pontiac pendant que moi j'ai passé mon temps à me crever le cul à bosser dans six usines différentes pour un salaire de misère et à respirer de la fibre textile au point de plus pouvoir me lever le matin. » La main sur la poitrine. Friction et encore friction. Visage lunaire dans la pénombre du jardin du 202 Wyemore. « La mort est encore trop bien pour ce torche-cul. C'qui lui faut, c'est au moins quarante ans à Shawshank, où c'que, s'il laisse tomber le savon dans la douche, il osera pas se pencher pour le ramasser, putain. Et où c' que que la seule liqueur qu'y boira, ça sera celle de ses noix. » Il a baissé le ton. « Et tu sais quoi d'autre ?

– Quoi ? »

Je commençais à avoir froid partout.

« Quand il aura dessoûlé, il les regrettera. Y se mordra les doigts de l'avoir fait. Y regrettera de pas pouvoir revenir en arrière. » Il chuchotait presque maintenant… d'une voix rauque et chargée de phlegme, tout à fait comme les fous doivent se parler à eux-mêmes tard dans la nuit dans des endroits comme Juniper Hill, quand l'effet de leurs médocs s'estompe. « Peut-être qu'y regrettera pas trop la bonne femme, mais les loupiots, ça c'est sûr. » Il ricana, puis grimaça comme si ça lui avait fait mal. « Tu déconnes probab' à plein tube, mais tu sais quoi ? J'espère que non. Et on va attendre pour le savoir.

– Turcotte, ces enfants sont innocents.

– Clara aussi. Et le p'tit Mikey, alors. » L'ombre de ses épaules se souleva. « Qu'ils aillent se faire foutre.

– Vous ne pouvez pas dire ça…

– Ta gueule. Maintenant on attend. »

10

La montre que m'avait donnée Al avait des aiguilles luminescentes et j'ai regardé avec horreur et résignation la grande aiguille descendre vers le bas du cadran, puis remonter lentement. Vingt-cinq minutes avant *Les Nouvelles Aventures d'Ellery Queen*. Vingt. Quinze. J'ai tenté de le raisonner et il m'a dit de la fermer. Il se frottait constamment la poitrine, ne s'interrompant que pour prendre ses cigarettes dans sa poche de poitrine.

« Ça, c'est une bonne idée, je lui ai fait. Ça va être impeccable pour votre cœur.

– Mets-la en sourdine. »

Il a planté sa baïonnette dans le gravier derrière le garage et allumé sa cigarette avec un vieux Zippo cabossé. Malgré le froid de la nuit, j'ai vu la sueur ruisseler sur son visage dans l'éclat momentané de la flamme. Ses yeux semblaient avoir reculé au fond de leurs orbites et j'avais l'impression de contempler un crâne. Il a aspiré la fumée, toussé. Son corps mince en a été secoué mais le revolver braqué sur ma poitrine n'a pas bougé. Les étoiles étaient apparues dans le ciel. Il était 19 heures 50 à présent. L'épisode d'*Ellery Queen* était-il commencé depuis longtemps quand Dunning était arrivé ? Le devoir d'Harry ne le précisait pas, mais je pensais que non. Doris Dunning ne devait pas tenir à ce que sa petite Ellen de sept ans veille beaucoup plus tard que vingt-deux heures, même si Tugga et Harry l'accompagnaient et qu'il n'y avait pas école demain.

19 heures 55.

C'est alors qu'une idée m'est venue. Elle avait la clarté de l'évidence et je me suis dépêché de l'exprimer tant qu'elle était encore brillante :

« Vous êtes un lâche.

– Quoi ? » Turcotte s'est redressé comme si on lui avait pincé les fesses.

« Vous m'avez bien entendu. » Je l'ai imité. « "Personne se frotte à Frankie Dunning, que moi. Il est à moi." Ça fait vingt ans que vous vous dites ça, pas vrai ? Et vous ne vous êtes pas encore frotté à lui.

– Je t'ai dit de la fermer.

– Pas vingt, vingt-deux ! Vous ne vous êtes même pas frotté à lui quand il s'en est pris à Chaz Frati, hein ? Vous vous êtes calté comme une fillette pour aller chercher les renforts.

– Ils étaient six !

– Bien sûr, mais Dunning s'est trouvé seul des quantités de fois depuis et vous n'avez même pas jeté une peau de banane sur le trottoir en espérant qu'il glisse dessus. Vous êtes un trouillard sans couilles, Turcotte. Tapi ici comme un lapin dans son trou.

– Ta gueule !

– À vous raconter des salades comme quoi le voir finir en prison serait la meilleure vengeance, de telle façon, que vous n'ayez pas à regarder en face…

– *Ta gueule !*

– … le fait que vous êtes un miracle de couille molle qui depuis plus de vingt ans laisse le meurtrier de sa sœur se balader en liberté…

– *Je te préviens !* »

Il a armé le revolver. Je me suis frappé la poitrine. « Allez-y. Faites-le. Tout le monde entendra le coup de feu, la police rappliquera, Dunning verra le branle-bas et tournera illico les talons, et c'est *vous* qui atterrirez à Shawshank. Je parie qu'ils ont un atelier textile aussi,

là-bas. Vous pourrez y travailler pour un nickel de l'heure au lieu d'un dollar vingt. Et ça vous fera *bicher* parce que, ainsi, vous n'aurez pas à vous expliquer à vous-même pourquoi vous n'avez rien fait pendant toutes ces années. Si votre sœur était encore là, elle vous *cracherait* à la g… »

Il s'est jeté en avant pour amener le canon du revolver contre ma poitrine et a trébuché sur sa baïonnette fichée en terre. D'un revers de main, j'ai écarté le revolver et le coup est parti. La balle a dû s'enfoncer dans le sol à quelques centimètres de ma jambe car une gerbe de gravier a giclé sur mon pantalon. J'ai saisi le revolver et l'ai retourné contre lui, prêt à tirer s'il faisait le moindre geste pour récupérer la baïonnette.

Au lieu de ça, il est parti à la renverse contre le mur du garage, ses deux mains plaquées à gauche sur sa poitrine. Il avait l'air de s'étouffer.

Tout près de là – dans Kossuth, pas dans Wyemore – un homme a crié : « D'accord pour la rigolade, les gosses. Mais vous tirez encore un pétard et j'appelle les flics ! Qu'on se le dise ! »

J'ai relâché ma respiration. Turcotte aussi, mais avec des hoquets et des halètements. Il a glissé contre la paroi du garage et s'est affalé dans le gravier en suffoquant. J'ai ramassé la baïonnette, envisagé de la glisser dans ma ceinture et conclu que je ne ferais que risquer de me blesser en franchissant la haie – avec le passé tenace toujours acharné contre moi. J'ai préféré la balancer dans l'obscurité du jardin et elle a heurté quelque chose dans un claquement sourd. Peut-être le toit de la MAISON DU TOUTOU.

« Une ambulance », croassa Turcotte. Ses yeux brillaient comme s'ils étaient noyés de larmes. « S'il vous plaît, Amberson. Ça fait très mal. »

Une ambulance. Bonne idée. Et vous voulez savoir le truc le plus drôle ? J'avais beau être à Derry – en *1958* – depuis presque deux mois, j'ai quand même plongé la main dans la poche de mon pantalon (où je mettais toujours mon téléphone portable quand je ne portais pas de veston). Évidemment, je n'y ai rien trouvé qu'un peu de monnaie et les clés de ma Sunliner.

« Désolé, Turcotte. Vous n'êtes pas né à la bonne époque pour un sauvetage instantané.

– Quoi ?

– Serrez les dents », je lui ai fait. Et je me suis faufilé dans la haie en protégeant mes yeux de ma main libre.

11

J'ai trébuché sur le bac à sable au beau milieu du jardin des Dunning et me suis étalé de tout mon long. J'étais nez à nez avec une poupée aux yeux vides, vêtue en tout et pour tout d'un diadème. Le

revolver m'avait échappé de la main. Je suis parti à quatre pattes à sa recherche en me disant que je ne le retrouverais jamais : c'était le dernier tour joué par le passé tenace. Petit, comparé à une grippe intestinale carabinée et à un Bill Turcotte déterminé. À l'instant où je l'ai repéré, près du trapèze de lumière projeté par la fenêtre de la cuisine, j'ai entendu une voiture remonter Kossuth Street. Elle roulait beaucoup plus vite qu'un conducteur sensé n'aurait osé le faire dans une rue remplie d'enfants déguisés. Avant même qu'elle ne s'arrête dans un crissement de pneus, j'ai su qui c'était.

Au 379, Doris Dunning était assise sur le canapé avec Troy pendant qu'Ellen paradait autour d'eux dans son costume de princesse indienne, folle d'impatience d'y aller. Troy venait de lui dire qu'il l'aiderait à manger ses bonbons quand elle, Tugga et Harry rentreraient. Et Ellen était en train de répondre : « Non, t'en auras pas, t'as qu'à t'habiller et venir en chercher toi-même. » Tout le monde allait éclater de rire, même Harry qui avait filé aux cabinets pour une envie de dernière minute. Parce que Ellen était une vraie petite Lucille Ball capable de faire rire n'importe qui.

Je me suis jeté sur le revolver. Il a glissé de mes doigts gourds et moites de sueur et atterri dans l'herbe. Mon tibia, qui avait pris de plein fouet la murette du bac à sable, me lançait. De l'autre côté de la maison, une portière de voiture claqua et des pas rapides résonnèrent sur le béton. Je me souviens d'avoir pensé, *Barricade la porte, maman, c'est pas juste ton affreux mari mal embouché qui rapplique : c'est Derry en personne qui remonte l'allée.*

J'ai refermé la main sur la crosse, crapahuté pour me relever, titubé sur mes stupides pieds, failli retomber, retrouvé mon équilibre et couru vers la porte de derrière. En plein sur mon chemin se trouvait le mur de soutènement de l'escalier de la cave. Je l'ai contourné, persuadé que si je tombais dessus de tout mon poids, il allait céder. L'air même me semblait devenu sirupeux, comme si lui aussi s'évertuait à me freiner.

Même si ça doit me tuer, j'ai pensé. *Même si ça doit me tuer et qu'Oswald aille jusqu'au bout et que des millions de gens meurent. Parce que c'est* ici *et* maintenant. *Parce que c'est* eux.

La porte de derrière serait verrouillée. J'en étais tellement persuadé que j'ai failli dégringoler du perron quand la poignée a tourné et que le battant s'est ouvert vers l'extérieur. J'ai pénétré dans une cuisine qui sentait encore le rôti que Mrs. Dunning avait fait cuire dans son four Hotpoint. L'évier était rempli de vaisselle. Il y avait une saucière sur la paillasse ; à côté, un plat de nouilles froides. De la télé me parvenait une bande-son frémissante de violons : « de la musique de meurtre », comme disait Christy. Tout à fait de circonstance. Sur la paillasse se trouvait aussi le masque en caoutchouc de Frankenstein

que Tugga comptait porter pour sa tournée d'Halloween. Avec à côté un sac en papier marquée **BONBONS TUGGA PAS TOUCHE**.

Dans son récit, Harry avait cité sa mère disant à son père : « Sors d'ici avec ce machin, tu n'es pas censé être ici. » En fait, ce que je l'ai entendue dire, alors que je courais en direction de l'arcade entre la cuisine et le séjour, c'est : « Frank ? Qu'est-ce que tu fais ici ? » Sa voix est montée dans les aigus. « Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi es-tu… *Sors d'ici !* »

Puis elle a poussé un hurlement.

12

Comme je passais sous l'arcade, un enfant m'a demandé : « Qui vous êtes ? Pourquoi ma mère elle crie ? Mon papa est là ? »

Tournant la tête, j'ai vu Harry Dunning, dix ans, debout dans l'encadrement de la porte d'un petit cabinet de toilette dans l'angle du fond de la cuisine. Il était vêtu d'un costume en daim et tenait sa carabine à air comprimé dans une main. De l'autre, il remontait sa braguette. Puis Doris Dunning poussa encore un cri. Les deux autres garçons hurlaient. Il y eut un bruit – un choc sourd, écœurant – et le cri cessa.

« *Non, Papa, arrête, tu lui fais MAAAL !* » hurla Ellen.

J'ai émergé de l'autre côté de l'arcade et me suis arrêté, bouche bée. J'avais imaginé devoir arrêter un homme maniant le genre de marteau qu'on a tous dans sa boîte à outils. Mais c'était pas ça qu'il avait en main. Ce qu'il avait en main, c'était un gros merlin pour abattre les bœufs de boucherie, et il le maniait comme un jouet. Ses manches étaient retroussées et je voyais ses muscles gonflés durcis par vingt années passées à découper la viande et à trimballer des carcasses.

Doris était par terre. Il lui avait déjà cassé le bras – l'os saillait par une déchirure dans la manche de sa robe – et, apparemment, démis l'épaule aussi. Pâle, hébétée, elle rampait sur le tapis du salon devant la télé, ses cheveux pendant devant son visage. Dunning brandit de nouveau sa masse. Cette fois, il allait la lui abattre sur la tête, lui fracasser le crâne et projeter son cerveau pulvérisé sur les coussins du canapé.

Ellen tournait comme un petit derviche autour de son père, tentant de le repousser vers la porte. « *Arrête, papa, arrête !* »

Il l'empoigna par les cheveux et la jeta loin de lui. Elle partit à la renverse en titubant, des plumes arrachées s'envolèrent de sa coiffure, et alla percuter le fauteuil à bascule qui se renversa.

« *Dunning !* ai-je hurlé. *Arrête !* »

Il m'a regardé, les yeux rouges et larmoyants. Il était ivre. Il pleurait. De la morve dégoulinait de ses narines, la salive lustrait son menton. Son visage était une constriction de rage, de souffrance et de

désarroi.

« Qui t'es toi, putain ? » me demanda-t-il. Et il se rua vers moi sans attendre la réponse.

J'ai pressé la détente du revolver en pensant *Cette fois il va s'enrayer ; c'est un revolver de Derry et il va s'enrayer.*

Mais non, le coup partit. La balle l'atteignit à l'épaule. Une rose rouge fleurit sur sa chemise blanche. Dunning se tordit sur lui-même sous l'impact, avant de revenir à la charge. Il souleva la masse. La fleur sur sa chemise s'agrandit mais il ne semblait pas la sentir.

J'ai pressé une deuxième fois la détente, mais quelqu'un me bouscula au même moment et la balle passa beaucoup trop haut. C'était Harry. « *Arrête, papa !* » Il avait la voix stridente. « *Arrête ou je te tue !* »

Arthur « Tugga » Dunning rampait dans ma direction, se dirigeant vers la cuisine. Au moment où Harry tira avec sa carabine à air comprimé – *ka-tak !* –, Dunning abattit sa masse sur la tête de Tugga. Le visage du gamin disparut derrière un rideau de sang. Des fragments d'os et des touffes de cheveux furent projetés en l'air ; des gouttelettes écarlates éclaboussèrent jusqu'au plafonnier. Ellen et Mrs. Dunning hurlaient, hurlaient sans discontinuer.

J'ai retrouvé mon équilibre et tiré pour la troisième fois. La balle a déchiré la joue droite de Dunning jusqu'à l'oreille sans pour autant l'arrêter. *Il est pas humain* : voilà ce que j'ai pensé alors et continue de penser aujourd'hui. Je ne voyais dans ses yeux larmoyants et sa bouche grinçant des dents (il semblait mâcher l'air au lieu de le respirer) qu'une sorte de vide incohérent.

« Qui t'es toi, putain ? » répéta-t-il. Puis : « T'es pas chez toi, ici. »

Il brandit la masse en arrière et lorsqu'il la rabattit vers l'avant, elle décrivit un arc de cercle en sifflant. J'ai ployé les genoux et le torse dans le même mouvement, et bien que le fer d'au moins dix kilos m'ait apparemment frôlé sans me toucher (je ne ressentis aucune douleur sur le moment), un flot de chaleur m'inonda le dessus du crâne. Le revolver m'échappa de la main, alla heurter le mur, rebondit au sol et glissa dans un coin. Un liquide chaud coulait le long de mon visage. Ai-je compris qu'il m'avait touché au point de m'emporter le cuir chevelu sur une longueur d'au moins quinze centimètres ? Qu'à deux centimètres près, il m'aurait assommé ou carrément tué ? Impossible à dire. Tout s'était passé en moins d'une minute, peut-être même trente secondes. La vie prend des virages à 180 degrés, et quand ça arrive, c'est sur les chapeaux de roues qu'elle le fait.

« *Sortez !* ai-je hurlé à Troy. *Prends ta petite sœur et sortez ! Appelez au secours ! Criez de toutes vos…* »

Dunning a balancé la masse. J'ai fait un bond en arrière et le fer est allé s'enfoncer dans le mur, écrasant des lattes de bois et projetant en

l'air un nuage de plâtre. La télévision marchait toujours. Toujours les violons, toujours la musique de meurtre.

Alors que Dunning luttait pour dégager son merlin du mur, quelque chose m'a frôlé. C'était la carabine à air comprimé Daisy qu'Harry avait lancée sur son père. La crosse frappa la joue ouverte de Frank Dunning qui hurla de douleur.

« *Petit salaud ! Je te tuerai pour ça !* »

Troy, portant Ellen, marchait vers la porte. J'ai pensé, *Au moins, tout va bien de ce côté-là, j'ai au moins changé les choses dans cette mesure-là…*

Mais avant qu'il ait pu la franchir, une silhouette a empli l'embrasure puis s'est jetée en avant en trébuchant, heurtant Troy Dunning et la fillette et les projetant à terre. J'ai à peine eu le temps de le voir car Frank, ayant réussi à dégager son merlin, s'avançait vers moi. J'ai reculé, repoussant d'un bras Harry dans la cuisine.

« Prends la porte de derrière, fils. Vite. Je vais le retenir jusqu'à ce que tu… »

J'ai entendu Frank Dunning pousser un cri aigu. Je l'ai vu se raidir et, au même moment, quelque chose a jailli de sa poitrine. Ça ressemblait à un tour de magie. Ce qui l'avait embroché était tellement englué de sang qu'il m'a fallu une seconde pour réaliser ce que c'était : la pointe d'une baïonnette.

« Ça, c'est pour ma sœur, salopard, grinça Bill Turcotte. Ça, c'est pour Clara. »

13

Dunning s'effondra en avant, les pieds dans le salon, la tête sous l'arcade. L'un de ses pieds lança une unique ruade, puis il s'immobilisa. La pointe de la lame, qui s'était fichée dans le sol, lui maintenait le buste relevé. On aurait dit qu'il était mort en faisant des pompes.

Tout le monde criait. L'air empestait la poudre, le plâtre et le sang. Doris, les cheveux dans les yeux, se traînait sur un bras vers son fils mort. Je ne voulais pas qu'elle voie ça – Tugga avait le crâne fendu de haut en bas jusqu'à la mâchoire –, mais je n'avais aucun moyen de l'en empêcher.

« Je ferai mieux la prochaine fois, Mrs. Dunning, ai-je articulé d'une voix rauque. Je vous le promets. »

J'avais le côté du visage couvert de sang, j'ai dû essuyer mon œil gauche pour y voir. Je n'avais pas perdu connaissance, j'ai donc pensé que ma blessure n'était pas très grave. Je savais aussi que les plaies du cuir chevelu saignent abondamment. Mais j'étais quand même dans un sale état. Et s'il devait y avoir une prochaine fois, il me fallait filer d'ici au plus vite, incognito.

Mais avant mon départ, j'avais quelque chose à dire à Bill Turcotte. Ou du moins essayer. Il s'était affalé contre le mur, près des pieds écartés de Dunning. Il se tenait la poitrine et haletait. Son visage, à part les lèvres, qu'il avait aussi violettes qu'un gamin qui se serait gavé de myrtilles, était d'une blancheur cadavérique. Je lui ai tendu la main. Il l'a saisie et étreinte avec panique, mais il y avait une minuscule lueur d'humour dans ses yeux.

« Qui c'est le lâche, maintenant, Amberson ?

– Pas vous, lui ai-je dit. Vous êtes un héros.

– Ouais, fit-il d'une voix sifflante. Tu balanceras la médaille sur mon putain de cercueil. » Doris berçait son fils mort. Derrière elle, Troy tournait en rond, pressant fort la tête d'Ellen contre sa poitrine. Il ne nous regardait pas, ne semblait pas conscient de notre présence. La petite fille sanglotait.

« Ça va aller, ai-je dit à Turcotte. Vous allez vous en tirer. » Comme si je le savais. « Maintenant, écoutez-moi, parce que c'est important. Oubliez mon nom.

– Quel nom ? Tu me l'as jamais dit.

– Exact. Et… vous connaissez ma voiture ?

– Ford. » Sa voix faiblissait, mais ses yeux restaient rivés aux miens. « Joli modèle. Décapotable. Moteur Y. Année 54… ou 55.

– Vous ne l'avez jamais vue. C'est ça le plus important, Turcotte. J'en ai besoin ce soir pour descendre dans le sud de l'État et je vais prendre l'autoroute parce que je ne connais pas d'autre itinéraire. Si je peux atteindre le centre du Maine, je serai libre et lavé de tout soupçon. Vous comprenez ce que je vous dis ?

– Jamais vu votre voiture », fit-il. Puis il grimaça. « Ah, bordel, ce que ça fait *mal*. »

J'ai posé les doigts sur son cou couvert de poils rugueux pour lui tâter le pouls. Je l'ai trouvé furieusement emballé. Au loin des sirènes hurlaient. « Vous avez fait ce qu'il fallait. »

Il roula des yeux. « Failli pas le faire. Sais pas à quoi je pensais. Devais être fou. Écoute, mon pote. Si tu te fais arrêter, tu leur diras pas ce que je… Tu sais, ce que je…

– Jamais. Tu lui as réglé son compte, Turcotte. C'était un chien enragé et tu l'as éliminé. Ta sœur serait fière de toi. »

À ces mots, il sourit et ferma les yeux.

14

Dans le cabinet de toilette, j'ai attrapé une serviette, l'ai mouillée dans le lavabo et me suis nettoyé le visage. J'ai jeté la serviette ensanglantée dans la baignoire, en ai attrapé deux autres et suis ressorti dans la cuisine.

Debout sur le lino délavé près de la cuisinière se tenait le garçon qui

m'avait conduit en ce temps et en ce lieu. Il me regardait en suçant son pouce, chose qu'il n'avait pas dû faire depuis au moins cinq ou six ans.

Ses grands yeux solennels étaient noyés de larmes. Des taches de rousseur de sang éclaboussaient ses joues et son front. Ce garçon venait à coup sûr de vivre une expérience traumatisante, mais ce garçon-là grandirait et ne deviendrait pas le Harry-Haro Crappy-Crapaud de générations de lycéens railleurs. Il n'écrirait pas non plus de dissertation qui me tirerait des larmes.

« Qui êtes-vous, monsieur ? me demanda-t-il.

– Personne. » Je suis passé devant lui pour rejoindre la porte. Les sirènes s'étaient rapprochées, mais je me suis quand même retourné. Il méritait mieux que ça. « Ton ange gardien », ai-je ajouté. Puis je me suis glissé par la porte de derrière et fondu dans la nuit d'Halloween de 1958.

15

J'ai remonté Wyemore jusqu'à Witcham, aperçu des gyrophares bleus se dirigeant vers Kossuth Street et continué à marcher. Deux rues plus loin, dans le quartier résidentiel, j'ai pris à droite dans Gerard Avenue. Des gens se tenaient sur les trottoirs, tournés vers le son des sirènes.

« Pardon, monsieur, savez-vous ce qui se passe ? » me demanda un homme.

Il tenait par la main une petite Blanche-Neige en chaussures de tennis.

« J'ai entendu des enfants tirer des fusées et des pétards, je lui ai dit. Peut-être qu'ils ont mis le feu. »

J'ai continué mon chemin en veillant à garder le côté gauche de mon visage détourné, parce qu'il y avait un lampadaire tout proche et mon cuir chevelu continuait à saigner.

Quatre rues plus bas, j'ai fait demi-tour pour remonter dans Witcham. À cette distance au sud de Kossuth, Witcham Street était obscure et silencieuse. Toutes les voitures de police disponibles se trouvaient probablement sur les lieux à présent. Bien. J'avais presque atteint l'intersection de Grove et Witcham quand mes genoux se sont dérobés sous moi. J'ai jeté un regard circulaire, n'ai vu aucun gosse en goguette, alors je me suis assis au bord du trottoir. Je n'avais pas le temps de m'arrêter, mais il le fallait pourtant. J'avais vomi tout ce que mon estomac contenait, même si je n'avais rien mangé de la journée à part une misérable barre chocolatée (dont je n'arrivais même pas à me rappeler si j'avais réussi à l'avaler tout entière avant que Turcotte me tombe sur le râble) et je venais de vivre un épisode violent au cours duquel j'avais été blessé (blessure dont j'ignorais encore la gravité).

C'était donc, soit m'arrêter maintenant pour laisser mon corps récupérer, soit m'évanouir sur le trottoir.

J'ai mis ma tête entre mes genoux et inspiré plusieurs fois lentement et profondément comme j'avais appris à le faire aux stages de formation de la Croix-Rouge que j'avais suivis à l'université pour décrocher mon certificat de sauveteur. D'abord, je n'arrêtais pas de voir la tête de Tugga Dunning exploser sous la force meurtrière de la masse à estourbir les bestiaux, et ça n'a fait qu'aggraver ma faiblesse. Puis j'ai pensé à Harry, éclaboussé par le sang de son frère, mais par ailleurs indemne. Et à Ellen, qui n'était pas plongée dans un coma profond dont elle ne sortirait jamais. Et à Troy. Et à Doris. L'horrible fracture ouverte de son bras risquait de la faire souffrir le restant de sa vie, mais au moins elle aurait une vie.

« Je l'ai fait, Al », ai-je murmuré.

Mais qu'avais-je fait en 2011 ? Qu'avais-je fait *à* 2011 ? Ces questions demeuraient encore sans réponse. S'il était arrivé quoi que ce soit de terrible à cause de l'effet papillon, je pourrais toujours revenir en arrière pour l'effacer… Sauf si, en changeant le cours de la vie de la famille Dunning, j'avais aussi, d'une certaine manière, changé le cours de celle d'Al Templeton. Supposons que son resto ne soit plus où je l'avais laissé ? Supposons qu'il n'ait jamais déménagé d'Auburn ? Ou qu'il n'ait jamais ouvert de restaurant du tout ? Ça semblait peu probable… Mais moi, j'étais bien là, assis sur un trottoir de 1958, du sang dégoulinant dans ma coupe courte de 1958, et de cela, jusqu'à il y a peu, quelle était la probabilité ?

Chancelant, je me suis remis sur mes pieds et j'ai repris ma marche. À ma droite, dans le bas de Witcham, j'apercevais des éclairs palpitants de lumière bleue. Une foule s'était rassemblée à l'angle de Kossuth, mais ils me tournaient le dos. L'église où j'avais laissé ma voiture était juste de l'autre côté de la rue. La Sunliner était seule maintenant dans le parc de stationnement désert, mais elle avait l'air intacte, nul bambocheur d'Halloween ne s'était amusé à me dégonfler les pneus. Puis j'ai aperçu un carré jaune glissé sous l'un des essuie-glaces. J'ai aussitôt pensé à Carton Jaune et mon estomac s'est retourné. Je me suis emparé du feuillet et j'ai poussé un soupir de soulagement en le lisant : REJOIGNEZ VOS VOISINS ET AMIS POUR LE CULTE, CE DIMANCHE À 9 HEURES. NOUVEAUX FIDÈLES TOUJOURS BIENVENUS ! SOUVENEZ-VOUS : *« LA QUESTION C'EST LA VIE, LA RÉPONSE C'EST JÉSUS. »*

« Je croyais que la réponse, c'étaient les drogues dures. J'en aurais bien besoin d'une dose en ce moment », j'ai murmuré en déverrouillant la portière côté conducteur. Je pensais au sac en papier que j'avais laissé derrière le garage de la maison de Wyemore Lane. Les flics qui fouilleraient la zone ne manqueraient pas de le trouver. À l'intérieur, ils tomberaient sur quelques barres Payday, une bouteille

presque vide de Kaopectate… et à ce qui ressemblait à des couches pour adultes.

Je me suis brièvement demandé ce qu'ils en penseraient.

16

Le temps que je rejoigne l'autoroute, ma blessure à la tête me lançait férocement. Même si ç'avait été l'époque des boutiques ouvertes 24 heures sur 24, je ne suis pas sûr que j'aurais osé m'arrêter ; ma chemise, sur le côté gauche, était raidie de sang séché. Heureusement, j'avais pensé à faire le plein.

Du bout de mes doigts, j'ai tenté d'explorer la profondeur de l'entaille et en ai été récompensé par une flambée de douleur qui m'a convaincu de ne pas insister.

Je me suis arrêté sur l'aire de repos d'Augusta. Il était alors 22 heures et l'endroit était désert. J'ai allumé le plafonnier et vérifié la dilatation de mes pupilles dans le rétroviseur. Elles paraissaient de la même taille, ce qui m'a soulagé. Il y avait un distributeur d'en-cas devant les toilettes des hommes, et pour dix cents je me suis acheté un gros *whoopie pie* fourré de crème au chocolat. Je l'ai avalé en conduisant et mon mal à la tête s'est un peu calmé.

Il était minuit passé quand je suis arrivé à Lisbon Falls. L'obscurité régnait dans Main Street, mais la filature de la Worumbo et l'usine des Plâtres US tournaient à plein régime, hoquetant et éructant, rejetant leurs fumées puantes dans l'air et déversant leurs effluents acides dans le fleuve. Leurs faisceaux de lumières étincelantes les faisaient ressembler à des vaisseaux spatiaux. J'ai garé la Sunliner devant la Kennebec où elle resterait jusqu'à ce que quelqu'un jette un coup d'œil à l'intérieur et remarque les taches de sang sur le siège, la portière du conducteur et le volant. Alors on préviendrait la police. Je supposais qu'on relèverait les empreintes digitales à l'intérieur. Il n'était pas impossible qu'on les recoupe avec d'autres, relevées sur un certain 38 Spécial Police sur une scène de crime à Derry. Le nom de George Amberson pourrait sortir, d'abord à Derry, puis ici à Lisbon Falls. Mais si le trou du terrier était toujours à sa place, George n'allait pas tarder à disparaître sans laisser de trace. Et ses empreintes appartiendraient à un homme qui ne naîtrait que dans dix-huit ans.

J'ai ouvert le coffre, pris la sacoche et décidé de laisser le reste. Pour ce que j'en savais, tout ça atterrirait peut-être au Jolly White Elephant, le magasin d'occasion à côté de Titus Chevron. J'ai traversé la rue en direction du souffle de dragon de l'usine, un *tchouf-WOOUSH, tchouf-WOOUSH* qui se poursuivrait jour et nuit jusqu'à ce que le libre-échange de l'ère Reagan ne rende obsolètes les coûteux textiles américains.

Le séchoir était éclairé par une lueur blanche fluorescente

provenant des vitres sales de l'atelier de teinture. J'ai repéré la chaîne isolant le séchoir du reste de la cour. Il faisait trop sombre pour lire la pancarte qui y était accrochée, et ça faisait presque deux mois que je ne l'avais pas vue, mais je me suis souvenu de ce qu'elle disait : **ACCÈS INTERDIT TANT QUE LA CANALISATION D'ÉGOUT N'EST PAS RÉPARÉE**. Il n'y avait aucun signe de Carton Jaune – ou de Carton Orange, si c'est ce qu'il était à présent.

Des phares illuminèrent la cour, me rendant aussi visible qu'une fourmi sur une assiette. Mon ombre, longue et maigre, bondit devant moi. Je me suis figé tandis qu'un gros camion de transport roulait en cahotant vers moi. Je m'attendais à ce que le chauffeur s'arrête, se penche à la fenêtre et me demande ce que diable je foutais là. Il a ralenti mais ne s'est pas arrêté. Il a levé la main pour me saluer. Je l'ai imité et il a poursuivi son chemin en direction des quais de chargement, plusieurs dizaines de fûts vides brinquebalant sur sa remorque à l'arrière. Je me suis dirigé vers la chaîne, j'ai furtivement jeté un coup d'œil alentour, et je suis passé dessous.

Le cœur battant fort, j'ai longé le séchoir. Ma balafre au cuir chevelu palpitait en harmonie. Cette fois-ci, il n'y avait plus de fragment de béton pour indiquer l'endroit. *Lentement*, je me suis dit. *Lentement*. La marche est juste… *ici*.

Sauf qu'elle n'y était pas. Il n'y avait rien que le bitume sous mon pied tâtonnant. Je suis allé un peu plus loin, il n'y avait toujours rien. Le froid était assez intense pour que je voie la vapeur légère que j'exhalais, mais une fine sueur grasse m'avait envahi les bras et le cou. J'ai avancé encore un peu, mais j'étais déjà pratiquement sûr d'être allé trop loin. Soit le terrier avait disparu, soit il n'y avait jamais été, ce qui signifiait que toute ma vie en tant que Jake Epping (de mon prix de jardinage au lycée à mon roman abandonné à l'université en passant par mon mariage avec une femme foncièrement gentille mais qui avait bien failli noyer mon amour pour elle dans l'alcool) avait été une folle hallucination. Que j'avais toujours été George Amberson.

Je suis allé un peu plus loin et me suis arrêté, je respirais fort. Quelqu'un – peut-être dans l'atelier de teinture, peut-être dans l'un des ateliers de tissage – quelqu'un a crié « *Va te faire empapaouter* ». J'ai sursauté, et sursauté encore en entendant le rugissement de rire qui a suivi l'exclamation.

Rien ici. Disparu. Ou jamais été là. Éprouvais-je de la déception ? De la terreur ? Une panique absolue ? Rien de tout cela, à vrai dire. Ce que je ressentais, c'était un soulagement insidieux. Ce que je pensais, c'était *Je pourrais vivre ici. Assez facilement. Et même y être heureux.*

Était-ce la vérité ? Oui. *Oui*.

L'atmosphère était pestilentielle à proximité des usines et dans les transports en commun où les gens fumaient comme des pompiers,

mais partout ailleurs la senteur de l'air était incroyablement douce. Incroyablement nouvelle. La nourriture avait bon goût, le lait était livré directement à votre porte.

Après une période de sevrage informatique, j'avais pris suffisamment de recul pour mesurer à quel point j'étais devenu accro à ce foutu ordi, passant des heures à lire des pièces jointes stupides et à visiter des sites Internet pour la même raison qui pousse les alpinistes à vouloir escalader l'Everest : *parce que c'est là !*

Mon téléphone portable ne sonnait jamais parce que je n'en avais pas, et vous ne pouvez pas imaginer le soulagement que c'était.

En dehors des grandes villes, la plupart des gens partageaient encore des lignes de téléphone collectives, et est-ce que la plupart d'entre eux verrouillaient leur porte la nuit ? Que nenni. Ils s'inquiétaient d'une éventuelle guerre nucléaire, mais quant à moi j'étais tranquille, sachant que les gens de 1958 vieilliraient et mourraient sans qu'à leur connaissance on ait jamais fait exploser de bombe A autrement que pour des tirs expérimentaux. Personne ne se souciait de réchauffement climatique ni d'attentats suicide ni de gratte-ciel percutés par des avions de ligne.

Et si ma vie de 2011 n'avait pas été une hallucination (au fond de mon cœur, je savais qu'elle ne l'était pas), je pouvais encore arrêter Oswald. J'en ignorerais l'issue finale, mais je pensais pouvoir vivre avec ça.

Très bien. La première chose à faire était de remonter dans la Sunliner et de quitter Lisbon Falls. Puis rouler jusqu'à Lewiston, trouver la gare routière et acheter un billet pour New York. De là, prendre un train à destination de Dallas ou… bigre, pourquoi pas l'avion ? J'avais encore pas mal d'argent en poche et aucun employé de compagnie aérienne n'exigerait de pièce d'identité avec photo. Tout ce que j'avais à faire, c'était d'allonger le prix du billet, et la Trans World Airlines me souhaiterait bienvenue à bord.

Le soulagement provoqué par cette décision fut si grand que mes jambes se dérobèrent à nouveau sous moi. Mon accès de faiblesse passa plus vite qu'à Derry (où j'avais dû m'asseoir), mais je m'appuyai néanmoins contre le séchoir. Mon coude, en le heurtant, fit résonner la paroi de métal. Et c'est alors que, sortant du néant, une voix s'adressa à moi. Une voix enrouée. Presque un grognement. Une voix venue de l'avenir, en fait :

« Jake ? C'est toi ? » La question fut suivie par une quinte de toux sèche en rafale.

J'ai failli me taire. J'aurais pu me taire. Puis je me suis souvenu de l'importante part de sa vie qu'Al avait investie dans ce projet et que j'étais maintenant tout ce qui lui restait d'espoir. Me tournant vers le son de cette toux, j'ai répondu à voix basse : « Al ? Parle-moi. Compte

à voix haute. » J'aurais pu ajouter : *Ou continue simplement à tousser.*

Il a commencé à compter. Tâtonnant du pied, je me suis dirigé vers sa voix. Au bout de dix pas (bien au-delà de l'endroit où j'avais renoncé), la pointe de mon soulier a simultanément avancé d'un pas et heurté quelque chose qui l'a stoppée net. J'ai regardé une dernière fois autour de moi. Inspiré encore une fois une bouffée d'air vicié. Puis j'ai fermé les yeux et commencé à grimper des marches que je ne voyais pas.

À la quatrième, l'air vif du soir fut remplacé par l'atmosphère chaude et renfermée d'une pièce, avec ses odeurs de café et d'épices. Ce fut du moins ce que perçut la moitié supérieure de mon corps. Autour de mes jambes, je sentais toujours la nuit.

Durant peut-être trois secondes, je suis resté là, moitié dans le présent, moitié dans le passé. Puis j'ai ouvert les yeux. Ils se sont posés sur le visage anxieux, hagard et amaigri d'Al et j'ai mis le pied en 2011.

1- Surnom d'Abraham Lincoln dont l'effigie illustre le billet américain de cinq dollars.

2- *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock*, poème de T.S. Eliot : « […] il y aura un temps pour se demander : "Oserai-je ?" […] »

Troisième partie
Vivre
dans le passé

Chapitre 9

1

Au point où j'en étais, j'aurais dit que plus rien ne pouvait me surprendre, mais ce que j'ai vu juste à la gauche d'Al m'a littéralement décroché la mâchoire : une cigarette en train de se consumer dans un cendrier. Je l'ai prise et écrasée.

« Tu veux cracher le peu de poumon en état qui te reste ? »

Il m'a pas répondu. Je suis même pas sûr qu'il ait entendu. Il me dévisageait, éberlué.

« Mon Dieu, Jake, qui t'a scalpé ?

– Personne. Sortons d'ici avant que je m'asphyxie avec ta fumée. »

Tu parles. Les semaines passées à Derry m'avaient tellement habitué à l'odeur des clopes que, si je n'y prenais pas garde, c'était moi qui risquais de me mettre à fumer.

« Mais si, on t'a scalpé, me dit-il. T'as un morceau de cuir chevelu qui pendouille derrière l'oreille et… combien de sang tu as perdu, tu le sais ? Un litre ? Et qui t'a fait ça ?

– Et d'une : moins d'un litre. Et de deux : Frank Dunning. Si ça répond à tes questions, moi aussi j'en ai une à te poser. T'as dit que t'allais prier. Pourquoi est-ce que je te retrouve en train de fumer ?

– Parce que j'étais nerveux. Et parce que ça n'a plus d'importance pour moi. La partie est bientôt terminée. »

Là, il avait marqué un point.

2

Al se traîna lentement derrière le comptoir, ouvrit une petite vitrine et en sortit une boîte en plastique ornée d'une croix rouge. Je me suis assis sur l'un des tabourets et j'ai jeté un coup d'œil à l'horloge. Il était 7 heures 45 quand Al nous avait ouvert la porte de sa roulotte. Et dans les moins cinq quand la gueule du terrier m'avait avalé pour me recracher au pays des merveilles de 1958. Al prétendait que chaque voyage durait exactement deux minutes et l'horloge semblait en attester. J'avais passé cinquante-deux jours en 1958, mais ici il était 7 heures 59 du matin.

Al rassemblait gaze, sparadrap et désinfectant.

« Penche-toi que j'y voie, me dit-il. Pose ton menton, là, sur le comptoir.

– Tu peux m'épargner l'eau oxygénée. Ça fait quatre heures que c'est arrivé et ça a déjà coagulé. Tu vois ?

– Mieux vaut prévenir que guérir, lâcha-t-il en m'incendiant le crâne.

– *Aaahhh !*

– Ça fait mal, hein ? C'est parce que la plaie est toujours ouverte. Tu veux qu'un tranche-lard de 1958 te soigne pour une infection du cuir chevelu avant ton départ pour Dallas ? Non, copain, je pense pas, alors reste tranquille. Faut que je donne un petit coup de ciseaux à tes tifs sinon le sparadrap tiendra pas. Heureusement que tu les as courts. »

Clic-clic-clic. Et pour en rajouter une couche bien salée, comme dirait l'autre, il raviva ma douleur en appliquant la gaze sur la plaie et en la fixant au sparadrap.

« Tu pourras enlever le pansement d'ici un jour ou deux, mais je te conseille de le garder avec ton chapeau par-dessus, en attendant. Ça fera un peu chien galeux autour de la plaie, mais si jamais les cheveux repoussent pas, tu pourras toujours coiffer les autres par-dessus. Aspirine ?

– Oui, et du café. Tu peux me préparer ça en vitesse ? »

Le café ne me requinquerait que temporairement, ce dont j'avais besoin, c'était de sommeil.

« Je peux. »

Il alluma la Bunn-o-Matic et se remit à farfouiller dans la boîte à pharmacie.

« On dirait que tu as perdu du poids. »

Tu peux parler, je me suis dit.

« J'ai été malade. J'ai attrapé… » C'est là que je me suis tu.

« Jake, ça ne va pas ? »

Je regardais les photos encadrées. Quand j'avais disparu dans le terrier, il y en avait une d'Harry Dunning et moi au mur. On souriait tous les deux, en tenant bien en évidence le diplôme d'Harry.

La photo n'y était plus.

3

« Jake ? Copain ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

J'ai avalé cul sec l'aspirine qu'Al m'avait préparée. Puis je me suis levé et dirigé lentement vers le Mur des Célébrités. J'avais l'impression d'être en verre. Là où ces deux dernières années avait été accrochée la photo d'Harry et moi, il y avait maintenant une photo d'Al serrant la main de Mike Michaud, député de la deuxième circonscription du Maine. Michaud devait être dans la course pour sa réélection car Al avait accroché deux badges à son tablier. L'un disait MICHAUD AU

CONGRÈS, l'autre LISBON AIME MICHAUD. L'honorable député arborait un T-shirt Moxie orange fluo et tenait un Fat-Burger dégoulinant à la main pour la photo.

J'ai décroché la photo du mur.

« Depuis combien de temps elle est là, celle-là ? »

Al l'a regardée, sourcils froncés.

« Jamais vu cette photo de ma vie et Dieu sait que j'ai soutenu les deux dernières candidatures de Michaud. Bigre, je soutiendrais n'importe quel démocrate qui n'aura pas été pris en train de s'envoyer en l'air avec ses stagiaires. Je l'ai rencontré à un meeting en 2008, mais c'était à Castle Rock, il n'a jamais mis les pieds dans ma roulotte.

– Eh bien, on dirait que si. C'est bien ton comptoir, non ? »

Il a pris la photo dans des mains devenues si squelettiques qu'elles auraient plutôt mérité le nom de serres, et l'a examinée de plus près.

« Mouais, dit-il, c'est bien lui.

– Donc, l'effet papillon existe. Cette photo en est la preuve. »

Il la contemplait fixement, avec un sourire indéfinissable. Captivé. Ou atterré. Puis il me l'a rendue et il est passé derrière le comptoir nous servir le café.

« Al ? Tu te rappelles d'Harry n'est-ce pas ? Harry Dunning ?

– Bien sûr que oui. C'est bien pour lui que t'es allé manquer de te faire décapiter à Derry ?

– Pour lui et toute sa famille, oui.

– Alors, tu les as sauvés ?

– Tous sauf un. Son père a eu Tugga, on a rien pu faire.

– *On* ?

– Je te raconterai tout, mais d'abord je rentre chez moi me coucher.

– Copain, on a pas toute la vie devant nous.

– Je le sais bien, j'ai dit, tout en pensant *J'ai qu'à te regarder, mon pauvre Al.* Mais là, je meurs de fatigue. Pour moi, il est une heure et demie du matin et j'ai passé… (j'ai bâillé à m'en décrocher la mâchoire) … une sacrée nuit.

– D'accord. » Il nous a apporté le café, double et serré pour moi, allongé au lait pour lui. « Raconte ce que tu peux pendant que tu bois ça.

– D'abord, explique-moi comment tu peux te rappeler d'Harry s'il a jamais été concierge au lycée de Lisbon et t'a jamais acheté un Fat-Burger de sa vie. Ensuite, explique-moi comment t'as aucun souvenir de Michaud venant bouffer dans ta gargote alors que cette photo prouve qu'il y est venu.

– Tu ne sais pas avec certitude si Harry Dunning n'habite pas encore ici, a répondu Al. Tu ne sais pas non plus s'il n'est pas encore concierge au lycée.

– Ben ça serait une fameuse coïncidence. Je t'informe que j'ai

complètement changé le passé, Al. Avec l'aide d'un certain Bill Turcotte. Harry n'aura pas été forcé d'aller vivre chez son oncle et sa tante à Haven puisque sa mère n'est pas morte. Pas plus que son frère Troy et sa sœur Ellen. Le marteau de Dunning n'a même pas frôlé sa tête. Alors si Harry vit encore à Lisbon après tout ça, je serais le mec le plus surpris de la terre.

– Y'a un moyen de vérifier, a dit Al. J'ai un ordinateur portable dans mon bureau, allons voir. »

Il a ouvert la marche, toussant et s'agrippant à tout sur son passage. J'ai pris ma tasse de café ; lui a laissé la sienne.

Bureau… bien grand nom pour le cagibi dans le fond de la cuisine, à peine assez grand pour nous deux. Les murs étaient couverts de mémos, d'autorisations et de directives sanitaires de l'État du Maine et de l'Administration fédérale. Si les colporteurs de rumeurs et de ragots à propos du Cat-Burger avaient vu toute cette paperasse (dont un certificat de propreté attribué lors de la dernière inspection des services d'hygiène), ils auraient peut-être été forcés de réviser leur position.

Le MacBook d'Harry était posé sur une sorte de pupitre qui me rappelait ceux de l'école primaire. Mon ami s'effondra sur une chaise d'à peu près la même taille, avec un grognement de douleur et de soulagement.

« Le lycée a bien un site Internet, non ?

– Bien sûr. »

En attendant que l'ordinateur s'allume, je me suis demandé combien de mails j'avais pu recevoir en cinquante-deux jours d'absence. Puis je me suis souvenu que j'étais parti seulement deux minutes. Quelle andouille.

« Al, j'ai dit, je crois que je suis en train de perdre les pédales.

– Je sais ce que tu ressens. Tiens le coup, copain, tu vas… attends, nous y voilà. Voyons voir. Cours… Session d'été… Université… Administration… Personnel d'entretien.

– Clique là », j'ai dit.

Al a pianoté sur le pavé tactile, grommelé, hoché la tête, cliqué quelque part, puis scruté l'écran comme un swami consultant sa boule de cristal.

« Alors ? Tu vas me faire poireauter longtemps ? »

Il a tourné l'ordinateur vers moi, et j'ai pu lire : LE MEILLEUR PERSONNEL D'ENTRETIEN DU MAINE EST AU LYCÉE DE LISBON FALLS ! Une photo montrait deux hommes et une femme posant au centre du gymnase. Tous souriaient, tous étaient vêtus d'un sweat-shirt des Lévriers de Lisbon. Aucun d'eux n'était Harry Dunning.

« Tu as le souvenir de lui en tant que concierge du lycée et en tant que ton élève, car c'est toi qui es descendu dans le terrier », a déclaré Al.

Nous étions revenus nous asseoir sur l'une des banquettes dans la partie restaurant.

« Quant à moi, je me souviens de lui, soit parce que je suis descendu dans le terrier moi-même, soit parce que je me trouve à proximité. » Il a médité la question. « C'est sûrement ça, oui. Une sorte de radiation. Carton Jaune aussi se trouve à proximité, mais de l'autre côté, et lui aussi le ressent. Tu l'as vu, donc tu le sais.

– C'est Carton Orange, maintenant.

– Comment ça ? »

J'ai encore bâillé.

« Si j'essaye de te raconter maintenant, je vais m'embrouiller. Ce que je vais faire, c'est te reconduire chez toi, et rentrer chez moi. Je m'arrêterai en route prendre quelque chose à manger, j'ai une faim de loup…

– Je vais te faire des œufs brouillés », m'a dit Al.

Il a essayé de se lever, puis s'est laissé retomber et a commencé à tousser. Chaque inspiration était un râle sifflant qui lui secouait tout le corps ; quelque chose cliquetait dans sa gorge comme une carte à jouer coincée dans les rayons d'un vélo.

J'ai posé ma main sur son bras. « Ce que tu vas faire, c'est rentrer chez toi, prendre un calmant et te reposer. Dormir, si tu peux. Moi, je te garantis que je peux. Huit heures d'affilée. Je mettrai le réveil. »

Il ne toussait plus mais j'entendais toujours cette carte vibrer dans sa gorge.

« Dormir. D'un sommeil profond. Le bon vieux temps. Je t'envie, copain.

– Je repasserai chez toi ce soir vers sept heures. Non, disons huit, ça me laissera le temps de vérifier une ou deux choses sur Internet.

– Et si tout est impec, Jake ? » Il a souri de sa rime… que j'avais quant à moi entendue des centaines de fois.

« Alors, j'y retourne demain, prêt à faire ce qui doit être fait.

– Non, m'a-t-il corrigé. Prêt à *défaire* ce qui a été fait. »

Il m'a serré la main. Ses doigts étaient maigres, mais il avait encore de la poigne.

« C'est de ça qu'on parle. Retrouver Oswald, défaire sa saloperie et virer ce sourire arrogant de son visage. »

5

Quand j'ai fait démarrer ma voiture, mon premier réflexe a été de chercher de la main le petit levier de vitesse court de la Ford et d'enfoncer du pied son embrayage souple. Lorsque ma main s'est

refermée sur le vide et que mon pied a rencontré le tapis de sol, je me suis mis à rire. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

« Quoi ? » m'a demandé Al, assis à la place du mort.

Ma pimpante Ford Sunliner me manquait, voilà quoi, mais pas de problème ; je la rachèterais bientôt. Je serais sûrement un peu désargenté la prochaine fois, du moins au début (mon dépôt à la banque aurait disparu, volatilisé lors de la nouvelle remise à zéro du compteur), mais je marchanderais un peu plus serré avec Bill Titus.

Je pensais en être capable.

J'étais différent maintenant.

« Jake ? Y'a quelque chose de drôle ?

– Non, c'est rien. »

J'étais à l'affût du moindre changement dans Main Street, mais chaque magasin était à sa place, y compris la Kennebec Fruit Company qui semblait (comme d'habitude) à deux factures impayées de la faillite. La statue du chef Worumbo se dressait toujours dans le jardin public et la banderole dans la vitrine des meubles Cabell proclamait toujours VOUS NE TROUVEREZ PAS MOINS CHER.

« Al, tu te souviens de la chaîne qu'il faut traverser pour revenir au trou du terrier, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Et de la pancarte qui y est accrochée ?

– L'histoire de la canalisation d'égout. » Il était assis comme un soldat anticipant un terrain miné, et chaque fois que nous roulions sur une bosse, il grimaçait.

« Quand tu es rentré de Dallas… tu sais, quand tu as réalisé que tu étais trop malade pour continuer… est-ce que la pancarte y était toujours ?

– Ouais, dit-il après réflexion. C'est un peu drôle, non ? Qui met quatre ans à réparer une canalisation pétée ?

– Personne. Pas dans une cour d'usine où des camions vont et viennent jour et nuit. Alors pourquoi est-ce que ça n'attire l'attention de personne ? »

Il a haussé les épaules. « Aucune idée.

– Ça pourrait servir à empêcher les gens d'aller par là et de tomber par accident dans le terrier. Mais si c'est le cas, qui l'y a mise ?

– Sais pas. Je sais même pas si ce que tu dis est juste. »

J'ai tourné dans sa rue, espérant le déposer chez lui sain et sauf et réussir ensuite à parcourir les dix kilomètres me séparant de Sabattus sans m'endormir au volant. Mais quelque chose d'autre me préoccupait et il fallait que j'en parle. Au moins pour lui épargner de se monter trop la tête.

« Al, le passé est tenace, il veut pas être changé.

– Je sais. Je te l'avais dit.

– C'est vrai. Mais ce que je pense à présent, c'est que la résistance au changement est proportionnelle aux répercussions que tel ou tel acte risque d'avoir sur le futur. »

Il m'a regardé. Les cernes sous ses yeux étaient plus sombres que jamais et son regard brillait de douleur.

« Et qu'est-ce que ça donne en langage courant ?

– Que changer l'avenir de la famille Dunning a été plus dur que de changer l'avenir de Carolyn Poulin, en partie parce qu'il y avait plus de personnes impliquées, mais surtout parce que dans un cas comme dans l'autre, la petite Poulin aurait vécu. Doris Dunning et ses enfants, eux, seraient morts… l'un d'eux est mort d'ailleurs, malgré tous mes efforts. »

Un sourire fantomatique a erré sur ses lèvres.

« Bien. Mais tâche de mieux esquiver la prochaine fois. Ça t'évitera une cicatrice embarrassante où tes cheveux risquent de pas repousser. »

J'avais mes propres idées sur le sujet, mais je me suis abstenu de les formuler. J'ai engagé ma voiture dans son allée.

« Ce que je veux te dire, c'est que j'arriverai peut-être pas à arrêter Oswald. Du moins, pas la première fois. » Je me suis mis à rire. « Mais j'ai bien loupé mon permis la première fois aussi.

– Moi aussi, mais je n'ai pas eu besoin d'attendre cinq ans pour le repasser. »

Encore un point pour lui.

« T'as quel âge, Jake ? Trente ? Trente-deux ?

– Trente-cinq. » Et plus proche de deux mois des trente-six que je ne l'étais ce matin. Mais entre amis, que sont deux mois de plus ou de moins ?

« Si tu merdes et que tu dois tout recommencer, t'auras quarante-cinq ans au prochain tour de manège, au moment d'attraper la queue de Mickey. Il peut arriver beaucoup de choses en dix ans, surtout si le passé est contre toi.

– Je sais. Regarde ce qui t'est arrivé.

– J'ai un cancer du poumon parce que j'ai fumé, c'est tout. »

Il a toussé comme pour le prouver, mais j'ai lu le doute autant que la douleur dans ses yeux.

« Oui, probable que c'est seulement ça. *J'espère* que c'est seulement ça. Toujours est-il que c'est un élément de plus dont nous ne sommes pas cert… »

Sa porte d'entrée s'est ouverte en claquant. Une jeune infirmière baraquée en blouse citron vert et chaussures blanches d'hôpital a foncé dans l'allée. Apercevant Al affalé sur le siège avant de ma Toyota, elle s'est jetée sur sa portière.

« Monsieur Templeton, où étiez-vous ? Je suis passée vous donner

votre traitement et quand j'ai trouvé la maison vide, j'ai pensé… »

Al esquissa un sourire.

« Je sais ce que vous avez pensé. Mais je vais bien, c'est pas la grande forme, mais je vais bien. »

L'infirmière me fixa.

« Et vous alors, ça ne va pas de le trimballer comme ça ? Vous ne voyez pas qu'il est trop faible pour ça ? »

Bien sûr que si. Mais comme je ne pouvais pas vraiment lui raconter ce qu'on fabriquait, lui et moi, je me suis tu et préparé à encaisser l'engueulade en homme.

« Nous avions des choses importantes à discuter, a dit Al. D'accord ? Vous saisissez ?

– C'est pas une raison… »

Il s'est appuyé contre le montant de la portière.

« Aidez-moi à rentrer, Doris, voulez-vous ? Jake doit retourner chez lui. »

Doris.

Comme Doris Dunning.

Al n'avait pas noté la coïncidence – car ça ne pouvait être qu'une coïncidence – Doris est un nom assez commun – mais moi je l'ai entendue se réverbérer sous mon crâne.

6

Arrivé à la maison, c'est le frein à main de la Sunliner que je me suis surpris à chercher. En coupant le moteur, j'ai mesuré à quel point ma Toyota n'était qu'un tas de plastique et de fibre de verre tout à fait hideux, exigu et bas de gamme, en bref minable comparée à la bagnole qui avait été la mienne à Derry. Je suis rentré, et je m'apprêtais à nourrir mon chat quand j'ai vu que la nourriture dans sa gamelle était encore fraîche et humide. Et quoi d'étonnant ? En 2011, elle n'y avait pas séjourné plus d'une heure et demie.

« Allez Elmore, mange ça, j'ai dit. Y'a des chats en Chine qui crèvent la dalle et adoreraient une bonne terrine Whiskas au foie. »

Elmore m'a lancé le regard que cette tirade méritait et s'est glissé dehors par la chatière. J'ai décongelé à coups d'ondes radioactives quelques plats surgelés – en pensant, comme le monstre de Frankenstein apprenant à parler : *micro-ondes bien, voitures modernes pas bien*. J'ai tout mangé, jeté les emballages et rejoint ma chambre. J'ai enlevé mon T-shirt blanc sans motif des années 50 (en remerciant Dieu que la Doris d'Al, dans sa fureur, n'ait pas remarqué les taches de sang dessus), je me suis assis au bord du lit, j'ai délacé mes chaussures noires basiques des années 50, puis je me suis renversé en arrière. Je suis quasiment sûr de m'être endormi avant que mon dos n'ait touché le lit.

7

J'avais complètement oublié de mettre le réveil et j'aurais probablement dormi jusqu'à 17 heures passées si Elmore ne m'avait pas sauté dessus à 16 heures 15 pour me renifler le visage. Ce qui signifiait qu'il avait nettoyé sa gamelle et réclamait du rabiot. J'ai donc nourri le félin avant de m'asperger le visage d'eau froide et d'avaler un bol de Spécial K en pensant qu'il me faudrait des jours avant de recaler mes repas.

Le ventre plein, je suis allé dans mon bureau et j'ai allumé mon ordinateur. Ma première cyber-escale fut la bibliothèque municipale. Al avait raison, ils avaient tous les tirages du *Lisbon Weekly Enterprise* en archive. Mais je devais devenir un Ami de la Bibliothèque pour pouvoir consulter ces trésors cachés ; il m'en coûterait dix dollars, mais compte tenu des circonstances, la somme paraissait dérisoire. Le numéro de l'*Enterprise* que je cherchais datait du 7 novembre. À la page 2, entre un accident mortel et un incendie criminel, un article titrait : LA POLICE À LA RECHERCHE DU MYSTÉRIEUX INCONNU. C'était moi, le mystérieux inconnu… ou plutôt mon double de l'ère Eisenhower. La Sunliner décapotable avait été retrouvée, les taches de sang dûment repérées. Bill Titus avait identifié la Ford comme étant celle qu'il avait vendue à un certain George Amberson. Le ton de l'article m'émut : simple inquiétude autour de la disparition d'un homme probablement blessé. Gregory Dusen, mon banquier à la Hometown Trust, me décrivait comme « un type poli et bien éduqué ». Eddie Baumer, le barbier, disait globalement la même chose. Même pas un brin de suspicion attachée au nom d'Amberson. Les choses auraient pu être différentes si j'avais été relié à certaine affaire sensationnelle à Derry, mais ce n'était pas le cas.

D'ailleurs, dès la semaine suivante, je faisais un flop, rétrogradé à un bref entrefilet dans les faits divers : LA POLICE TOUJOURS À LA RECHERCHE DU DISPARU. Encore une semaine et George Amberson avait complètement disparu du journal, le *Weekly Enterprise* n'ayant plus d'intérêt que pour la saison touristique qui approchait. *Mais j'y avais figuré.* Al avait gravé son nom dans un arbre. Le mien se trouvait dans les pages d'un vieux journal. Je m'y attendais, mais en avoir la preuve sous les yeux était quand même sacrément impressionnant.

Je suis allé ensuite sur le site du *Daily News* de Derry. L'accès à leurs archives était nettement plus onéreux (trente-quatre dollars cinquante) mais en quelques minutes, la couverture du 1er novembre 1958 s'afficha à l'écran.

On s'attendrait à ce qu'un crime local aussi sensationnel fasse la une d'un quotidien local, mais Derry – la Petite Ville Insolite – se gardait bien de s'étendre sur ses atrocités. Les nouvelles du jour concernaient le sommet de Genève et les discussions entre la Russie, la Grande-

Bretagne et les États-Unis sur un éventuel traité d'interdiction des essais nucléaires. Au-dessous, il y avait un article sur un certain Bobby Fisher, prodige des échecs de quatorze ans. Tout en bas de la page, dans le coin gauche (l'endroit où, si l'on en croit les spécialistes des médias, les lecteurs iront regarder en dernier, si toutefois ils vont y regarder), se trouvait un article titrant DEUX MORTS À LA SUITE D'UN DRAME FAMILIAL. À en croire l'article, Frank Dunning, « membre éminent de la vie commerçante et engagé dans un grand nombre d'œuvres caritatives », se serait rendu au domicile de son épouse « dont il était séparé » le vendredi soir peu après vingt heures, « en état d'ébriété ». Suite à une violente dispute (que je n'avais pas entendue, et pourtant j'y étais), Dunning aurait frappé sa femme à l'aide d'un marteau, lui cassant le bras, et aurait tué son fils de douze ans, Arthur Dunning, alors que ce dernier prenait la défense de sa mère. L'histoire continuait page 12 où je suis tombé nez à nez avec une photo de mon vieux meilleur ennemi, Bill Turcotte. « Mr. Turcotte passait par là quand il entendit des cris et des pleurs venant de la maison des Dunning. » Il se serait précipité à la porte d'entrée et aurait ordonné à Frank Dunning de « lâcher tout de suite ce marteau ». Dunning refusant d'obtempérer, Mr. Turcotte aurait alors avisé un couteau de chasse glissé dans un étui à sa ceinture et serait parvenu à s'en emparer. Dunning se serait retourné contre Mr. Turcotte et, au cours de la lutte qui avait suivi, Dunning aurait été poignardé à mort. Quelques instants plus tard, l'héroïque Mr. Turcotte faisait une crise cardiaque.

Assis devant le vieux cliché (Turcotte, cigarette au bec, le pied fièrement calé sur le pare-chocs d'une vieille berline des années 40), je pianotais du bout des doigts sur ma cuisse. Dunning avait été poignardé par-derrière et non par-devant, et à l'aide d'une baïonnette, et non d'un couteau de chasse. Dunning n'avait même pas de couteau de chasse. Le merlin (pudiquement qualifiée de « marteau ») était sa seule arme. Comment les flics avaient-ils pu passer à côté de détails aussi flagrants ? Il fallait qu'ils soient aussi aveugles que Ray Charles, sinon je ne voyais pas d'explication. Mais hélas, pour Derry telle que j'avais appris à la connaître, tout cela était d'une logique parfaite.

Je crois bien que je souriais. Le récit était si absurde qu'il en devenait admirable. Tout se tenait. On avait le mari rendu fou par l'alcool, la pauvre famille tremblante et terrifiée et le passant endossant la cape du super-héros (nulle précision d'ailleurs sur la destination de Super-Passant…). De quoi d'autre avait-on besoin ? Et aucune allusion à un Mystérieux Inconnu présent sur les lieux du crime. C'était du Derry tout craché.

J'ai fouillé dans mon frigo et déniché un reste de gâteau au chocolat que j'ai englouti appuyé au comptoir, le regard perdu dans mon

jardin. Puis, prenant Elmore dans mes bras, je l'ai caressé jusqu'à ce qu'il se tortille pour que je le repose à terre. Je suis retourné à mon ordinateur. J'ai pressé une touche pour rafraîchir l'écran et j'ai contemplé encore un peu la photo de Bill Turcotte. L'héroïque sauveur de la famille Dunning qui, pour sa peine, avait fait une crise cardiaque.

Enfin, j'ai décroché mon téléphone et composé le numéro des renseignements.

8

Il n'y avait pas de Doris ni de Troy ni de Harold Dunning parmi les abonnés au téléphone de Derry. J'ai essayé Ellen Dunning, en dernier ressort, sans en attendre grand-chose ; même si Ellen habitait encore la ville, elle avait probablement un nom d'épouse. Mais quelquefois, les coups tirés à l'aveuglette atteignent leur but (Lee Oswald en étant un exemple particulièrement malencontreux). J'ai été tellement pris de court quand la voix de robot téléphonique a débité un numéro que je n'avais même pas préparé de quoi le noter. Au lieu de rappeler les renseignements, j'ai appuyé sur la touche 1 pour être mis en contact avec le numéro demandé. Si j'avais pris le temps de réfléchir, je ne suis pas sûr que je l'aurais fait. Quelquefois, on n'a pas envie de savoir, n'est-ce pas ? Quelquefois, on a peur de savoir. On y est presque et on fait bêtement demi-tour. Mais cette fois-ci, je me suis courageusement accroché au combiné et j'ai écouté tandis que là-bas, à Derry, un téléphone sonnait, une fois, deux fois, trois fois. Le répondeur se déclencherait probablement après la prochaine sonnerie, mais j'avais décidé de ne pas laisser de message. Je ne savais absolument pas quoi dire.

Mais au beau milieu de la quatrième sonnerie, une femme répondit :

« Allô ?

– Ellen Dunning ?

– Eh bien, j'imagine que ça dépend. À qui ai-je l'honneur ? »

Elle avait le ton amusé mais calme. Une voix de fumeuse rauque et teintée de sous-entendu. Si je n'avais pas été informé, j'aurais imaginé une femme d'une trentaine d'années plutôt que proche de la soixantaine. *C'est quelqu'un dont la voix est l'outil de travail*, ai-je pensé. *Chanteuse ? Actrice de cinéma ? Ou comédienne de théâtre, après tout, pourquoi pas ?*

Mais aucune ne me semblait à sa place à Derry.

« George Amberson à l'appareil. J'ai connu votre frère Harry il y a longtemps. Je suis de retour dans le Maine alors voilà, je pensais essayer de reprendre contact avec lui.

– Harry ? » Elle avait l'air surprise. « Oh, mon Dieu ! Vous l'avez

connu à l'armée ? »

Aïe. Sans tergiverser, j'ai décidé que ça ne pouvait pas être ça, mon histoire. Non, trop d'embûches potentielles.

« Non, non, c'était à Derry. Quand nous étions gosses. » Je fus frappé par l'inspiration.

« On jouait ensemble au centre aéré. Toujours dans la même équipe. On a beaucoup traîné ensemble.

– Eh bien, je suis navrée de vous l'apprendre, monsieur Amberson, mais Harry est mort. »

L'espace d'un instant, j'en suis resté abasourdi. Sauf qu'au téléphone, ça ne passe pas vraiment, si ? Puis, je suis parvenu à articuler :

« Seigneur ! Je suis vraiment désolé.

– Cela fait bien longtemps. C'était au Vietnam. Pendant l'offensive du Têt. »

Je me suis assis, j'avais comme une envie de vomir. Je ne l'avais sauvé d'une boiterie et d'un léger déficit mental que pour mieux raccourcir sa vie d'une quarantaine d'années ! Fortiche. L'opération a pleinement réussi, mais le patient est mort.

En attendant, le spectacle devait continuer.

« Et qu'en est-il de Troy ? Et vous-même, comment allez-vous ? Vous n'étiez qu'une petite fille avec un vélo à roulettes à l'époque. Et vous chantiez. Vous chantiez tout le temps. » J'ai tenté un faible rire. « Bon Dieu, vous nous rendiez dingues.

– La seule chansonnette que je pousse maintenant, c'est les soirs de karaoké au Bennigan's Pub, mais je ne me suis jamais lassée de baragouiner. Je suis animatrice sur WKIT FM à Bangor.

– Je vois. Et Troy ?

– Il a la belle vie à Palm Springs. C'est le verni de la famille. Il s'est fait un max de fric dans l'informatique. Il a démarré de rien dans les années 70. Il déjeune avec Steve Jobs et consorts. » Elle a éclaté de rire. Un rire sensationnel. Je me suis dit que les trois quarts des gens (dans l'est du Maine, en tout cas) allumaient leur radio juste pour entendre ce rire. Mais quand elle a repris la parole, sa voix était basse et toute sa gaieté s'était envolée. Le jour et la nuit. Juste comme ça, le temps d'un claquement de doigts. « Sérieusement, qui êtes-vous monsieur Amberson ?

– Je vous demande pardon ?

– J'anime des émissions de radio. "À vous, l'antenne" le week-end. Petites annonces, le samedi… "J'ai un motoculteur, Ellen, presque flambant neuf, je prendrai la meilleure offre à partir de 50 dollars." Ce genre de trucs. Le dimanche, on parle politique. Les gens appellent pour se plaindre de Rush Limbaugh ou dire pourquoi Glenn Beck devrait se présenter aux élections. Les voix n'ont pas de secret pour

moi. Si vous aviez vraiment été ami avec Harry à l'époque du centre aéré, vous auriez environ soixante ans, or ce n'est pas le cas. Vous n'avez pas l'air d'en avoir plus de trente-cinq. »

Bing, en plein dans le mille.

« Les gens me disent souvent qu'à la voix, je fais bien plus jeune. Je parie qu'ils vous disent la même chose, Ellen.

– Bien joué », a-t-elle répliqué sèchement. Et tout d'un coup, elle a *vraiment* fait son âge. « Ça m'a pris des années pour mettre ce rayon de soleil dans ma voix. Et vous ? »

Je ne savais pas quoi répondre alors je me suis tu.

« Et puis, personne ne prend son téléphone pour savoir ce qu'est devenu un vieux copain de l'école primaire, personne. Et sûrement pas cinquante ans plus tard. »

Je ferais mieux de raccrocher, j'ai pensé. J'avais obtenu ce que je souhaitais, et plus encore. Oui, j'allais raccrocher. Mais le téléphone était comme collé à mon oreille. Je ne suis pas sûr que j'aurais pu le lâcher, même si j'avais vu des flammes dévorer les rideaux de mon salon.

Quand elle parla à nouveau, il y avait de l'émotion dans sa voix :

« C'était vous ?

– Je ne vois pas du tout…

– Il y avait quelqu'un d'autre, ce soir-là. Harry l'a vu et moi aussi. Est-ce que c'était vous ?

– Quel soir ? »

Sauf que ça a plutôt sonné *qué soér.* Mes lèvres étaient totalement engourdies. Comme si on m'avait plaqué un masque sur le visage. Un masque doublé de neige.

« Harry disait que c'était son ange gardien. Et je pense que c'est vous. Alors, où étiez-vous ? »

C'était elle qui avait la voix pâteuse maintenant, car elle s'était mise à pleurer.

« M'dame… Ellen… vous n'êtes pas…

– C'est moi qui l'ai emmené à l'aéroport quand il est parti pour le Vietnam. Je lui ai dit de faire gaffe à ses fesses. Il m'a dit : "T'inquiète, sœurette, j'ai mon ange gardien pour prendre soin de moi, tu te rappelles ?" Alors, où étiez-vous, monsieur l'Ange, le 6 février 1968, hein ? Où étiez-vous quand mon frère est mort à Khe Sanh ? *T'étais où, hein, fils de pute ?* »

Puis elle a dit autre chose, que je n'ai pas compris. Elle pleurait trop fort à ce moment-là. J'ai raccroché. Je suis allé dans la salle de bains. Je me suis assis dans la baignoire, j'ai tiré le rideau et j'ai mis ma tête entre mes genoux. Je regardais le tapis antidérapant, celui avec les pâquerettes jaunes. Et là, j'ai hurlé. Une fois. Deux fois. Trois fois. Mais vous voulez savoir le pire ? Je me suis pas contenté de regretter

qu'Al m'ait parlé de son foutu terrier. Non, je suis allé plus loin que ça. J'ai souhaité sa mort.

9

J'ai eu un mauvais pressentiment en arrivant chez lui et en découvrant la maison plongée dans l'obscurité. Mon malaise s'est accentué quand j'ai essayé d'ouvrir la porte et qu'elle n'a pas résisté.

« Al ? »

Pas de réponse.

J'ai allumé la lumière. La pièce principale avait la propreté aseptisée d'un endroit que l'on nettoie régulièrement mais qui n'est plus vraiment habité. Les murs étaient couverts de photos encadrées. Sur la plupart figuraient des gens que je ne connaissais pas (probablement des proches d'Al) mais j'ai reconnu le couple dans le cadre suspendu au-dessus du canapé : John et Jacqueline Kennedy. Ils étaient au bord de la mer, sans doute à Hyannis Port, et se tenaient enlacés. Il y avait un parfum de Glade dans l'air, qui ne parvenait pas à masquer l'odeur de chambre de malade imprégnant toute la maison. Quelque part, en sourdine, les Temptations chantaient « My Girl ». *Sunshine on a cloudy day*[1]… et tout ça.

« Al ? Tu es là ? »

Où pouvait-il être ? Au Studio 9, à Portland, à danser sur un air disco en essayant de lever des minettes ? Mais je savais. J'avais fait un vœu, et parfois les vœux sont exaucés.

À tâtons, j'ai cherché l'interrupteur de la cuisine, je l'ai trouvé et j'ai inondé la pièce d'une lumière fluorescente si puissante qu'un chirurgien aurait pu opérer sur le plan de travail. Sur la table il y avait une boîte à pilules, le genre prévu pour ranger une semaine de traitement. La plupart de ces boîtes sont assez petites pour tenir dans une poche ou un sac à main, mais celle-ci était presque aussi grande qu'une encyclopédie. À côté, un mot griffonné sur un Post-it : *Si vous oubliez vos comprimés de 20 heures,* JE VOUS TUE *!!!! Doris.*

« My Girl » se termina, et « Just My Imagination » enchaîna. J'ai suivi la musique qui m'a mené à la chambre fétide. Al était couché dans son lit. Il avait l'air relativement paisible. À la fin, une unique larme avait coulé du coin externe de ses yeux fermés. Leur sillon encore humide luisait. Le lecteur CD multi-disques était posé sur la table de nuit à sa gauche. Il y avait aussi un autre mot, avec un flacon de cachets posé dessus. Il n'aurait pas fait long feu comme presse-papiers, même avec peu de courant d'air, car il était vide. J'ai lu l'étiquette : OxyContin, 20 mg. J'ai ramassé le mot.

> *Désolé, copain, j'ai pas pu attendre. Douleur trop forte. Tu as la clé du resto et tu sais quoi faire. Mais ne t'imagine pas que tu peux*

t'accorder un coup d'essai, trop de choses peuvent arriver. Fais bien du premier coup. Peut-être que tu m'en veux à mort de t'avoir embarqué là-dedans. Moi, à ta place, je m'en voudrais. Mais ne recule pas. Non, je t'en prie. La boîte en fer est sous le lit. Il y a encore dans les 500 dollars d'économies dedans.

À toi de voir, copain. Doris me trouvera demain matin et dans les deux heures qui suivront, le proprio posera un cadenas sur la porte du resto, donc c'est ce soir ou jamais. Sauve-le, d'accord ? Sauve Kennedy et tout va changer.

Je t'en prie.

Al

Salaud, j'ai pensé. *Tu savais que j'hésitais, et voilà comment t'as décidé de me convaincre, pas vrai ?*

Bien sûr que j'hésitais. Mais hésiter n'est pas renoncer. S'il s'était mis dans l'idée que je risquais de reculer, il s'était trompé. Arrêter Oswald ? Absolument. Mais à cet instant, Oswald passait vraiment au second plan. Il faisait partie d'un futur brumeux. Drôle de façon de penser à 1963, mais complètement exacte. Pour le moment, c'était à la famille Dunning que je pensais.

Arthur, alias Tugga, pouvait encore être sauvé. Harry aussi.

Kennedy aurait pu changer d'avis, avait dit Al. Il faisait allusion au Vietnam.

Et même si Kennedy ne changeait pas d'avis et ne se retirait pas, est-ce qu'Harry se trouverait exactement au même endroit au même moment le 6 février 1968 ? Peu probable.

« D'accord, j'ai dit. D'accord. » Je me suis penché sur Al et j'ai posé un baiser d'adieu sur sa joue. J'ai senti le goût légèrement salé de sa dernière larme. « Dors bien, mon pote. »

10

Rentré chez moi, j'ai fait l'inventaire de ma sacoche Lord Buxton et de mon portefeuille en cuir d'autruche. J'avais les notes exhaustives d'Al sur les faits et gestes d'Oswald après sa démobilisation des marines le 11 septembre 1959. Toutes mes pièces d'identité y étaient. Et ma situation financière était bien meilleure que ce que j'avais imaginé ; avec les économies supplémentaires d'Al et ce que je possédais déjà, le total dépassait encore les cinq mille dollars.

J'avais de la viande hachée au frigo. J'en ai fait cuire un peu et l'ai donné à Elmore. Je l'ai caressé pendant qu'il mangeait.

« Si je ne reviens pas, va chez les Ritter, je lui ai dit. Ils prendront soin de toi. »

Bien sûr, Elmore ne m'écoutait pas, mais je savais que c'était ce qu'il ferait si je ne rentrais pas le nourrir. Les chats sont des

survivants. J'ai ramassé ma sacoche, me suis dirigé vers la porte, et là, j'ai dû réprimer une brève mais puissante envie de courir dans ma chambre, me cacher sous les draps. Mon chat et ma maison seraient-ils seulement là quand je reviendrai, si j'arrivais à réussir mon coup ? Et quand bien même, seraient-ils encore à moi ? Pas moyen de le savoir. Vous voulez que je vous dise un truc drôle ? Même les gens capables de vivre dans le passé n'ont aucune idée de ce que l'avenir leur réserve.

« Hé, Ozzie, j'ai dit à mi-voix. J'arrive, enfoiré. »

J'ai fermé ma porte et je suis parti.

11

C'était bizarre d'être dans le resto d'Al sans Al, parce qu'on aurait dit qu'il était toujours là – son fantôme, je veux dire. Les visages sur son Mur des Célébrités semblaient me fixer, me demandant ce que je foutais là, me disant que j'étais pas à ma place et m'exhortant à m'occuper de mes affaires plutôt que de risquer d'enrayer la mécanique de l'univers. Il y avait quelque chose de particulièrement dérangeant dans la photo d'Al et Mike Michaud, accrochée à la place de celle d'Harry et moi.

Je suis entré dans la réserve et j'ai commencé à avancer à petits pas glissés, tâtant le sol du bout des pieds. *Fais comme si tu cherchais la première marche d'un escalier dans l'obscurité,* m'avait dit Al. *Ferme les yeux, copain, c'est plus facile.*

C'est ce que j'ai fait. Deux marches plus bas, mes oreilles se sont débouchées avec ce petit *pop* caractéristique à l'intérieur de mon crâne. J'ai senti la chaleur sur ma peau ; le soleil brillait sous mes paupières fermées ; j'entendais le *tchac-WOUFF, tchac-WOUFF* des métiers à tisser. 9 septembre 1958, deux minutes avant midi. Tugga Dunning était encore en vie et le bras de Mrs. Dunning n'avait pas encore été brisé. Pas très loin d'ici, chez Titus Chevron, m'attendait une Ford Sunliner rouge du tonnerre.

Mais d'abord, il fallait en passer par ex-Carton Jaune. Cette fois, il aurait droit au dollar qu'il réclamait car j'avais oublié de mettre une pièce de 50 cents dans ma poche. Je suis passé sous la chaîne puis je me suis arrêté, le temps de mettre un billet de un dollar dans la poche avant droite de mon pantalon.

Il y est resté. Car lorsque j'ai contourné le séchoir, Carton Jaune gisait sur le sol en béton, les yeux ouverts, une mare de sang s'élargissant sous sa tête. Sa gorge était tranchée d'une oreille à l'autre. Dans une main, il tenait le tesson de bouteille vert dont il s'était servi. Dans l'autre, son carton. Celui censé avoir un rapport avec la promo du jour, deux pour le prix d'une, au Front-Vert. Le carton, qui naguère avait été jaune, puis orange, était maintenant noir

comme la mort.

1- Soleil entre les nuages.

Chapitre 10

1

J'ai traversé le parking des employés pour la troisième fois, pas tout à fait en courant. De nouveau, j'ai tapoté le coffre de la Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge en passant. Pour me porter chance, je suppose, comme on touche du bois. Parce que de la chance, j'allais en avoir bien besoin durant les semaines, les mois et les années à venir.

Cette fois-ci, je ne suis pas passé par la Kennebec Fruit Company et je n'avais pas davantage l'intention d'aller faire les boutiques ni de m'acheter une voiture. Tout ça pourrait attendre le lendemain, ou le surlendemain, car aujourd'hui risquait de ne pas être le meilleur jour pour traîner dans les rues de Lisbon Falls, surtout pour un étranger. Incessamment sous peu, quelqu'un allait découvrir un cadavre dans la cour de l'usine et un étranger risquait d'être interrogé. Les papiers d'identité de George Amberson ne tiendraient pas longtemps le coup, surtout avec un permis portant l'adresse d'une maison dans Bluebird Lane qui n'avait pas encore été construite.

J'ai atteint l'arrêt de bus des ouvriers pile au moment où le bus affichant LEWISTON EXPRESS arrivait en trombe. Je suis monté et j'ai refourgué le billet de un dollar qui traînait dans ma poche, celui que j'avais mis de côté pour Carton Jaune. Dans un bruit de ferraille, le chauffeur a actionné le monnayeur qu'il portait à la ceinture et m'a tendu une poignée de pièces. J'ai lâché 15 cents dans le distributeur de tickets et zigzagué à travers l'allée pour aller m'asseoir dans le fond, derrière deux marins boutonneux (probablement de la base aéronavale de Brunswick) qui parlaient de filles qu'ils espéraient voir dans une boîte de strip-tease appelée le Holly. Leur conversation était ponctuée de solides bourrades dans l'épaule et d'une bonne dose de rires bien gras.

Je regardais la route 196 défiler sans vraiment la voir. Je n'arrêtais pas de penser au mort. Et au carton qui maintenant était noir. J'avais tenu à m'éloigner de ce cadavre le plus rapidement possible, mais je m'étais arrêté suffisamment longtemps pour toucher le carton. Il n'était pas cartonné comme je me l'étais toujours imaginé. Ni plastifié. Peut-être du celluloïd… mais d'après sa texture, ce n'était pas vraiment ça non plus. En fait, on aurait plutôt dit de la peau morte –

comme celle qu'on arrache d'un cal. Il n'y avait rien d'écrit dessus, du moins d'après ce que j'avais pu en voir.

Al pensait que Carton Jaune n'était rien de plus qu'un ivrogne qui devait sa folie à l'association malheureuse du pinard et de la proximité du terrier. Je n'avais pas mis en doute cette interprétation jusqu'à ce que le carton vire à l'orange. Maintenant je faisais plus que la mettre en doute ; je n'y croyais plus un brin. C'était quoi ce type, de toute façon ?

Un macchabée, voilà ce que c'est. Voilà tout ce que c'est. Alors laisse tomber. T'as d'autres chats à fouetter.

Quand on a dépassé le ciné-parc de Lisbon, j'ai tiré sur le cordon d'arrêt. Le chauffeur s'est arrêté au poteau téléphonique peint en blanc suivant.

« Passez une bonne journée, j'ai lancé alors qu'il actionnait la manette d'ouverture des portes.

– Y'a r'en d' bon dans cet' journée mis à part une bonne bière bien fraîche à la débauche », répliqua-t-il en allumant une cigarette.

Quelques secondes encore et je me retrouvais sur le bas-côté gravillonné de la nationale, ma sacoche pendant au bout de mon bras gauche, regardant le bus s'éloigner lourdement vers Lewiston, suivi par un nuage de fumée noire. Il y avait une réclame à l'arrière montrant une ménagère, casserole rutilante dans une main, tampon à récurer S.O.S. Magic dans l'autre. Ses yeux bleus immenses, son rictus laissant voir ses dents entre des lèvres écarlates évoquaient une femme au bord d'une crise de nerfs fatale.

Le ciel était sans nuages. Les grillons chantaient dans les hautes herbes. Une vache meuglait au loin. Une fois la puanteur du diesel emportée par la brise légère, l'air sentait le bon, le frais, le neuf. J'ai entamé les cinq cents mètres environ qui me séparaient du Tamarack. Ce n'était pas bien loin, mais avant que j'atteigne ma destination, deux automobilistes s'arrêtèrent pour proposer de m'emmener. Je les ai remerciés en leur assurant que j'étais content de marcher. Et c'était vrai. En arrivant au Tamarack, je sifflotais.

Septembre 1958. États-Unis d'Amérique.

Carton Jaune ou pas, ça faisait plaisir d'être de retour.

2

J'ai passé le reste de la journée dans ma chambre, à éplucher pour la énième fois les notes d'Al sur Oswald, me concentrant désormais sur les deux dernières pages intitulées CONCLUSIONS SUR LA MARCHE À SUIVRE. Regarder la télé, qui n'avait en tout et pour tout qu'une seule chaîne, relevait de l'absurde, aussi, une fois le crépuscule tombé, suis-je descendu tranquillement vers le cinéma en plein air où j'ai acheté pour trente cents un billet à tarif réduit pour les spectateurs à pied. Il

y avait des chaises pliantes installées devant le snack-bar. J'ai acheté du pop-corn et une boisson à la cannelle appelée Pepsol, puis j'ai regardé *Les Feux de l'été* en compagnie d'autres spectateurs venus à pied comme moi, une majorité de gens âgés qui se connaissaient et devisaient aimablement. Il faisait déjà frais quand *Vertigo* commença et je n'avais pas de veste. Je suis donc retourné au motel où j'ai dormi d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, j'ai repris le bus pour Lisbon Falls (pas de taxi ; j'avais un budget à respecter, du moins temporairement). J'ai d'abord fait halte au Jolly White Elephant. Il était tôt, le fond de l'air était frais et le beatnik était encore à l'intérieur, en train de lire *Argosy* sur un canapé miteux.

« Salut, voisin, me lança-t-il.

– Salut à vous. J'imagine que vous vendez des valises ?

– Oh, j'en ai quelques-unes en stock. À peu près deux, trois cents. Tout au fond…

– … et à droite, ai-je complété.

– C'est ça. Vous êtes déjà venu ?

– On est tous déjà venus, ai-je répondu. Y'a comme un air de déjà-vu. »

Il a rigolé. « Mortel, Jackson ! Allez vous en choisir une au poil. »

J'ai choisi la même valise en cuir. Puis j'ai traversé la rue pour aller m'acheter la même Sunliner. Cette fois, j'ai réussi à l'avoir pour trois cents dollars. Le marché conclu, Bill Titus m'expédia voir sa fille.

« Z'avez pas l'accent d'ici, me dit-elle.

– Origine Wisconsin, mais ça fait un petit moment que je suis dans le Maine. Pour affaires.

– J'imagine que vous étiez pas dans le coin hier, hein ? » Quand j'ai dit non, elle a fait claquer son chewing-gum et dit : « Z'avez loupé de l'action. On a retrouvé un vieil ivrogne zigouillé derrière le séchoir de l'usine. » Elle baissa la voix. « Suicidé. Y s'est tranché la gorge avec un tesson de bouteille. Vous imaginez ça ?

– C'est horrible », j'ai dit en glissant la facture dans mon portefeuille. J'ai fait sauter les clés dans ma paume. « Quelqu'un d'ici ?

– Non non, et pas de papiers sur lui. Il avait dû descendre d'un wagon de marchandises, d'après mon père. Peut-être pour la saison des pommes à Castle Rock. Mr. Cady – au Front-Vert – lui a raconté qu'il était venu hier matin pour s'acheter une bière, mais comme il était soûl et qu'il puait, Mr. Cady l'a foutu dehors. Alors du coup, il a dû aller se boire ce qui lui restait derrière l'usine, et quand y'en a plus eu, il a cassé sa bouteille et y s'a tranché la gorge avec un morceau de verre. » Elle répéta : « Vous *imaginez* ça ? »

J'ai fait l'impasse sur le coiffeur, et sur la banque aussi, mais je suis

retourné m'acheter des vêtements chez Mason's Menswear.

« Vous devez aimer cette nuance de bleu, a commenté le caissier en soulevant la chemise posée sur le dessus de ma pile. C'est la même couleur que celle que vous portez. »

En fait, *c'était* la chemise que je portais, mais je n'ai rien dit. Ça n'aurait fait que nous embrouiller tous les deux.

3

Ce jeudi après-midi, j'ai pris l'autoroute 1-Mile-Par-Minute vers le nord. Cette fois-ci, je n'ai pas eu besoin de m'acheter un chapeau à mon arrivée à Derry car j'avais eu la présence d'esprit de rajouter un chouette chapeau de paille tressé à mes emplettes chez Mason. Je me suis enregistré au Town House, j'ai pris mon déjeuner dans la salle à manger puis je suis allé faire un tour au bar où j'ai commandé une bière à Fred Toomey. Ce coup-ci, je n'ai fait aucun effort pour engager la conversation.

Le lendemain, je louais mon ancien appartement de Harris Avenue et, bien loin de m'empêcher de dormir, le bruit des avions a favorisé mon sommeil. Le surlendemain, je poussais la porte de chez Macken et racontais au vendeur que je voulais acheter un revolver, car vous comprenez, je suis dans l'immobilier et patati et patata. Il m'apporta mon 38 Spécial Police et me répéta encore une fois que c'était une bonne arme de poing. Je l'ai acheté et rangé dans ma sacoche. J'avais envie de remonter Kansas Street pour aller voir Bevvie La-Fille-qu'Aime-la-Vie et Richie-N'Entrave-que-T'chi pratiquer leurs passes et leurs feintes sur la petite aire de pique-nique, puis je me suis aperçu que je les avais loupés. J'aurais dû penser à jeter un coup d'œil au dernier numéro du *Daily News* de novembre lors de mon bref retour en 2011 ; j'aurais pu savoir s'ils avaient gagné leur tournoi ou pas.

J'ai pris l'habitude de passer prendre une bière au Lamplighter en début de soirée avant que l'endroit ne commence à se remplir. Je commandais parfois des Miettes de Homard Frit. Je n'y ai jamais aperçu Frank Dunning et ça tombait bien, je n'en avais aucune envie. J'avais une autre raison de m'y rendre régulièrement. Si tout se passait comme prévu, je partirais bientôt pour le Texas et, avant ça, je comptais me renflouer un peu. J'ai sympathisé avec Jeff, le barman, et un soir il a lancé le sujet de conversation que j'avais moi-même l'intention d'aborder :

« T'es pour qui dans les Séries, George ?

– Les Yankees, bien sûr.

– C'est toi qui dis ça ? Un gars du Wisconsin ?

– Ça n'a rien à voir avec là d'où je viens. Les Yankees sont l'équipe de l'année, c'est moi qui te l'dis.

– Aucune chance. Leurs lanceurs sont vieux. Leur défense est

mauvaise. Mantle a les rotules qui flanchent. La dynastie des Bronx Bombers est terminée. Milwaukee pourrait bien gagner, tiens ! »

J'ai rigolé. « Y'a du vrai dans c'que tu dis, Jeff, t'as l'air bien informé. Mais avoue, comme tout le monde en Nouvelle-Angleterre, tu détestes les Yankees, du coup ton jugement est faussé.

– On parie ?

– Pourquoi pas. Cinq dollars. Je mets un point d'honneur à pas extorquer plus aux esclaves salariés. Alors ?

– Alors c'est d'accord. »

Et on a scellé ça d'une poignée de main.

« Bon, j'ai dit. Tant qu'à parler base-ball et paris – les deux grands sports de l'Amérique –, tu saurais pas où je pourrais vraiment passer à l'action dans cette ville ? Pour te la faire courte, j'aimerais parier gros. Sers-moi une autre "Nasty Gansett" et prends-t'en une au passage. »

Il a rigolé tout en nous remettant une tournée de bière Narragansett, que je savais maintenant appeler par son surnom (à Rome, mieux vaut, dans la mesure du possible, savoir causer comme les Romains.)

On a trinqué, puis Jeff m'a demandé ce que j'entendais par « parier gros ». J'ai fait semblant de réfléchir, puis je lui ai dit.

« Cinq cents dollars ? Sur les Yankees ? Alors que les Braves ont Spahn et Burdette ? Sans parler de Hank Aaron et Eddie Mathews ? T'es timbré.

– P'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non. On verra ça le 1er octobre, pas vrai ? Alors, tu connais quelqu'un à Derry qui prendrait un pari de cette importantce ? »

Est-ce que je me doutais de sa réponse ? Non. Je ne suis quand même pas devin. Est-ce que j'en fus surpris ? Non plus. Parce que le passé n'est pas seulement tenace ; il est en harmonie avec lui-même et avec le futur. Et j'ai entendu à maintes reprises résonner cette harmonie.

« Chaz Frati. Tu l'as probablement déjà aperçu ici. Il est prêteur sur gages plus que bookmaker mais il sait comment s'occuper pendant les Séries mondiales et les tournois de basket et de football inter-lycées.

– Et tu penses qu'il prendrait mon pari ?

– Bien sûr. Il te donnera la cote et tout le reste. Juste un truc… » Il regarda autour de lui, constata que nous étions encore seuls au bar, mais baissa quand même la voix pour me chuchoter : « Le cherche pas, George. Il connaît des gens, et pas n'importe lesquels.

– Entendu, j'ai dit. Merci pour le tuyau. Tu sais quoi ? Je vais te faire une faveur. Je te ferai cadeau des cinq dollars quand les Yankees gagneront les Séries. »

Le lendemain, je suis allé à La Sirène, le mont-de-piété de Chaz Frati, où je fus accueilli par une grosse dame au visage imperturbable qui devait bien peser dans les cent cinquante kilos. Elle portait une robe violette assortie d'un collier indien et ses pieds gonflés étaient chaussés de mocassins. Je lui ai expliqué que je souhaitais m'entretenir d'importantes questions sportives avec Mr. Frati.

« Vous voulez dire un *PARI* sportif, en langage normal ?

– Vous êtes flic ? je lui ai demandé.

– Ouais, qu'elle m'a fait en sortant un Tiparillo de sa poche et en l'allumant avec un Zippo. Je suis J. Edgar Hoover, fiston.

– Eh ben, m'sieur Hoover, vous m'avez eu. Je parle bien d'un pari.

– Base-ball ou football ?

– Je ne suis pas d'ici, alors en football j'aurais bien du mal à distinguer un Tigre de Derry d'un Babouin de Bangor. Base-ball. »

La femme gagna le fond de la pièce où elle passa la tête derrière un rideau, me présentant au passage ce qui devait être l'un des plus gros postérieurs du Maine central, et brailla : « Hé, Chazzy, ramène-toi. Y'a un gogo pour toi. »

Frati apparut et embrassa la grosse bonne femme sur la joue. « Merci, mon amour. » Il avait les manches retroussées et j'ai pu voir sa fameuse sirène. « Que puis-je faire pour vous ?

– George Amberson. » Je lui ai tendu la main. « Je suis du Wisconsin et bien que mon cœur appartienne aux p'tits gars de chez moi, quand il s'agit des Séries mondiales, j'ai le porte-monnaie du côté des Yankees. »

Il se tourna vers l'étagère derrière lui mais la grosse dame avait déjà ce qu'il cherchait : un registre vert tout éraflé avec PRÊTS PERSONNELS écrit en gros sur la couverture. Il l'ouvrit et le feuilleta jusqu'à une page vierge, en humectant régulièrement son doigt. « Combien dans ton porte-monnaie, cousin ?

– Quelle cote j'aurais pour cinq cents dollars gagnants ? »

La grosse rigola et souffla la fumée de son cigarillo.

« Sur les Bombers ? Nulle, cousin, nulle.

– Quelle cote pour cinq cents dollars, Yankees gagnants en sept matchs ? »

Il réfléchit, puis se tourna vers la grosse dame. Elle secoua la tête, toujours amusée. « Ça marchera pas, dit-elle. Si tu me crois pas, envoie un télégramme et vérifie la ligne de cote à New York. »

J'ai soupiré, tout en pianotant des doigts sur une vitrine remplie de montres et de bagues. « D'accord, écoutez plutôt ça : cinq cents que les Yankees remontent au score après trois matchs à un. »

Frati se mit à rire. « T'as l'sens de l'humour, cousin. Laisse-moi juste voir avec la patronne. »

Il alla s'entretenir à voix basse avec la grosse dame (il avait l'air

d'un hobbit de Tolkien à côté d'elle), puis il revint au comptoir.

« Si je pense ce que tu penses, je prends ton pari à quatre contre un. Mais si les Yankees ne remontent pas la pente après trois matchs à un, tu perds ta mise. Que ce soit clair entre nous, cousin.

– Très clair, j'ai dit. Mais… sans vouloir vous offenser, ni vous ni votre amie…

– Nous sommes mari et femme, a corrigé la grosse dame, pas amis. »

Et elle a ri de plus belle.

« Sans vouloir vous offenser, ni vous ni votre dame, quatre contre un, ça le fait pas. Huit contre un en revanche… ça c'est une bonne prise de risque, pour vous comme pour moi.

– Je vous donne cinq contre un et on s'arrête là, a dit Frati. Pour moi, c'est juste de l'argent de poche. Vous voulez Vegas ? Allez à Vegas.

– Sept, j'ai dit. Allez, quoi, m'sieur Frati, suivez-moi sur ce coup-là. »

Lui et sa grosse femme se concertèrent. Puis il revint et me proposa six contre un, que j'acceptai. Ça restait une petite cote pour un tel pari, mais je n'avais pas envie de vexer Frati. C'est vrai qu'il m'avait bien embobeliné pour le compte de Bill Turcotte, mais il avait ses raisons.

De plus, c'était dans une autre vie.

5

À cette époque, le base-ball se jouait comme il se devait : par de belles après-midi ensoleillées, au début de l'automne, quand on se sent encore en été. Les badauds se rassemblaient devant chez Benton Électroménager, dans la ville basse, pour regarder les matchs sur trois téléviseurs Zenith de 55 centimètres exposés en vitrine. Au-dessus, un placard publicitaire suggérait : POURQUOI RESTER DEBOUT DANS LA RUE QUAND ON PEUT ÊTRE ASSIS CHEZ SOI ? ***FACILITÉS DE PAIEMENT !***

Ah, ouais. Facilités de paiement. Ça, ça ressemblait plus à l'Amérique que je connaissais.

Le 1er octobre, Milwaukee battit les Yankees 1 à 0 grâce à Warren Spahn. Le 2, Milwaukee enterrait les Bombers, 13 à 5. Le 4, quand la série se joua de nouveau dans le Bronx, Don Larsen aplatit Milwaukee 4 à 0 grâce au lanceur de relève Ryne Duren qui n'avait aucune idée de l'endroit où partait sa balle une fois qu'elle avait quitté sa main, ce qui naturellement faisait flipper à mort tous les batteurs qui se retrouvaient face à lui. En d'autres termes, le stoppeur parfait.

J'ai suivi la première partie du match chez moi à la radio, puis j'ai rejoint la foule devant chez Benton pour les derniers tours de batte. Le match terminé, je suis allé au drugstore d'en face et j'ai acheté du Kaopectate (probablement la même bouteille format familial que lors

de ma précédente visite). Mr. Keene me demanda de la même manière si je souffrais du virus saisonnier et quand je lui ai dit que je me sentais bien, le vieux salopard a eu l'air déçu. Je me sentais bien, et je ne m'attendais pas à ce que le passé me renvoie les mêmes balles rapides à la Ryne Duren, mais je préférais être paré.

En sortant, mon regard fut attiré par un présentoir surmonté d'une accroche publicitaire : RAMENEZ UN PEU DE MAINE CHEZ VOUS ! Il y avait des cartes postales, des homards gonflables, des petits sacs en tissu odorants remplis d'aiguilles de pin, des statuettes de Paul Bunyan le bûcheron et des petits coussins décoratifs à l'effigie du château d'eau de Derry. J'ai opté pour un coussin.

« Pour mon neveu en Oklahoma », j'ai dit au vieux Keene.

Au moment où je suis entré dans la station Texaco d'Harris Avenue, les Yankees avaient bel et bien remporté le troisième match de leur série. Le panneau en face des pompes à essence disait : MÉCANIQUE 7/7 J – CONFIEZ VOTRE VOITURE À L'HOMME QUI PORTE L'ÉTOILE !

Pendant que le pompiste remplissait le réservoir de la Sunliner et nettoyait mon pare-brise, je suis allé faire un tour dans l'atelier où j'ai trouvé un mécano du nom de Randy Baker avec qui j'ai marchandé un peu. Baker s'est montré perplexe, mais favorable à ma proposition. Vingt dollars changèrent de mains. Il me donna le numéro de la station et son numéro personnel. Je repartis avec le plein, le pare-brise propre et l'esprit léger. Enfin… *relativement* léger. Car il était impossible de tout envisager.

En raison de mes préparatifs pour le lendemain, je suis passé au Lamplighter pour ma bière quotidienne plus tard que d'habitude, mais il n'y avait aucun risque que je rencontre Frank Dunning. C'était le jour où il emmenait ses enfants voir le match de football à Orono. Au retour, ils s'arrêteraient au Ninety-Fiver pour manger des palourdes frites et déguster des milk-shakes.

Au bar, Chaz Frati sirotait un whisky. « Z'avez intérêt à prier pour les Braves demain ou vous pouvez dire adieu à vos cinq cents billets », me dit-il.

Ils allaient gagner, mais pour l'heure, j'avais de plus gros projets en tête. Je resterais à Derry suffisamment longtemps pour collecter mes trois mille dollars auprès de Frati, mais j'avais l'intention de boucler le gros de l'affaire dès le lendemain. Si les choses se passaient comme prévu, j'en aurais fini avec Derry avant même que Milwaukee ne marque ce qui s'avérerait le seul point qu'il lui faudrait à la sixième manche.

« Eh bien, j'ai dit en commandant une bière et des Miettes de Homard Frit, qui vivra verra, pas vrai ?

– C'est ça, cousin. C'est les joies du pari. Tu permets que j'te pose une question ?

– Allez-y. Tant que vous le prenez pas mal si je vous réponds pas.

– C'est ça que j'aime chez toi, cousin, ce sens de l'humour. Ça doit venir du Wisconsin. Non, en fait, je serais curieux de savoir ce qui t'amène dans notre bonne ville de Derry.

– L'immobilier. Je pensais vous l'avoir dit. »

Il se rapprocha. Je flairai la Vitalis dans ses cheveux gominés et le Sen-Sen dans son haleine. « Et si *moi* je te disais "implantation possible d'une galerie marchande"… tu dirais "bingo" ? »

Nous avons donc bavardé un moment, mais vous connaissez déjà cette partie de l'histoire.

6

J'ai dit que j'évitais le Lamplighter aux heures où je pensais que Frank Dunning pouvait s'y trouver parce que je savais déjà tout ce que j'avais besoin de savoir à son sujet. Mais c'est pas toute la vérité. Il faut que ce soit clair entre nous. Sinon, vous ne comprendrez jamais pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait au Texas.

Imaginez que vous entriez dans une pièce et que là, sur la table, se dresse un château de cartes élaboré, sur plusieurs étages. Votre mission est de le renverser. Si ce n'était que ça, me direz-vous, ce serait facile. Il suffirait de taper du pied ou de souffler un bon coup (comme pour éteindre vos bougies d'anniversaire), et le tour serait joué. Mais ce n'est pas tout. Le truc, c'est que vous devez démolir le château de cartes à un moment bien précis. Et que jusque-là, il doit rester debout.

Je savais où se trouverait Frank Dunning le dimanche 5 octobre 1958 et je ne voulais pas risquer de changer d'un iota le cours de sa journée. Ne serait-ce que croiser son regard au Lamplighter pouvait avoir cet effet. Vous avez beau ricaner et me trouver précautionneux à l'excès ; beau dire qu'un détail aussi dérisoire a peu de chances de modifier le cours des événements. Mais le passé est aussi fragile qu'une aile de papillon. Ou qu'un château de cartes.

J'étais revenu à Derry pour démolir le château de cartes de Frank Dunning, mais jusque-là, je devais le protéger.

7

J'ai souhaité une bonne nuit à Chaz Frati et je suis rentré au bercail. Mon flacon de Kaopectate était dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains et mon nouveau coussin-souvenir avec le château d'eau brodé dessus en fil doré m'attendait sur la table de la cuisine. J'ai pris un couteau dans le tiroir à couverts, découpé soigneusement la housse en diagonale et fourré mon revolver à l'intérieur en l'enfonçant bien dans le rembourrage.

J'étais pas sûr d'arriver à dormir, mais finalement j'ai dormi, et à poings fermés. *Fais de ton mieux et Dieu fera le reste* n'est qu'un des nombreux slogans que Christy ramenait de ses réunions des AA. J'ignore si Dieu existe ou non (en ce qui concerne Jake Epping, le jury n'a toujours pas rendu sa décision), mais quand je suis allé me coucher ce soir-là, j'étais convaincu d'avoir agi de mon mieux. Tout ce qui me restait à faire maintenant, c'était de me reposer en espérant que ce mieux suffirait.

8

Pas de grippe intestinale à l'horizon, cette fois. Mais je me suis réveillé avec le mal de tête le plus carabiné de toute ma vie. Une migraine, ai-je supposé. Je n'en étais pas vraiment sûr puisque je n'en avais jamais eu. Regarder même une lumière diffuse déclenchait sous mon crâne un grondement sourd qui se propageait de ma nuque à la base de mes sinus et me donnait envie de vomir. Mes yeux débordaient de larmes absurdes.

Je me suis levé (même ça, c'était douloureux), j'ai mis des lunettes de soleil bon marché que j'avais achetées lors de mon excursion dans le nord de Derry, et avalé cinq aspirines. Elles m'ont soulagé juste assez pour que je m'habille et enfile mon pardessus. J'en aurais besoin aujourd'hui ; la matinée était froide et grise, la pluie menaçait. En un sens, c'était mieux. Je suis pas sûr que j'aurais pu survivre à un grand soleil.

J'avais besoin de me raser, mais j'ai abandonné l'idée : si je restais debout sous une lumière vive (reflétée en un deuxième exemplaire dans le miroir de la salle de bains), mon cerveau risquait tout bonnement de se désintégrer. Je voyais pas comment j'allais venir à bout de cette journée, alors j'ai pas essayé de me l'imaginer. *Un pas après l'autre*[1], je me suis dit en descendant lentement les escaliers. Je me cramponnais à la rampe d'une main et au coussin-souvenir de l'autre. Je devais avoir l'air d'un enfant trop grand avec un ours en peluche. *Un pas après l'au…*

La rampe céda.

Je suis parti en avant, mes tempes palpitant, mes mains s'agitant frénétiquement en l'air. J'ai lâché le coussin (le revolver à l'intérieur a cliqueté) et griffé le mur au-dessus de ma tête. Quelques secondes avant que ma perte d'équilibre se transforme en chute fracassante, mes doigts ont agrippé l'une des vieilles appliques murales ringardes vissées dans le plâtre. Elle s'est détachée mais le fil électrique a tenu assez longtemps pour que je reprenne mon équilibre.

Je me suis assis sur les marches, ma tête bourdonnante posée sur mes genoux. La douleur palpitait au même rythme que les battements de marteau-piqueur de mon cœur. Mes yeux noyés de larmes

semblaient trop gros pour leurs orbites. Si je vous disais que je n'avais qu'une envie, ramper jusqu'à mon appartement et tout abandonner, je ne serais pas honnête. La vérité, c'est que j'avais envie de mourir, là, sur les escaliers, et d'en avoir fini avec tout ça. Y a-t-il des gens qui souffrent de pareils maux de tête, non pas juste épisodiquement mais *fréquemment* ? Si oui, que Dieu leur vienne en aide.

Une seule chose pouvait me pousser à me relever et j'ai forcé mon cerveau agonisant non seulement à y penser mais à le visualiser : le visage de Tugga Dunning soudain effacé alors qu'il rampait vers moi. Ses cheveux et sa cervelle projetés en l'air.

« D'accord, j'ai dit. D'accord, ouais, d'accord. »

J'ai ramassé le coussin-souvenir et titubé jusqu'au bas de l'escalier. J'ai émergé sous un ciel plombé qui m'a paru aussi aveuglant qu'un ciel d'après-midi au Sahara. J'ai fouillé mes poches pour trouver mes clés. Elles n'y étaient pas. À la place, il y avait un gros trou dans ma poche de devant. Ce trou n'y était pas la veille, j'en étais quasiment sûr. J'ai fait demi-tour à petits pas saccadés. Mes clés gisaient sur le perron au milieu d'une poignée de monnaie éparpillée. Je me suis penché, grimaçant lorsqu'un poids en plomb glissa vers l'avant dans ma tête. J'ai ramassé mes clés et réussi à rejoindre la Sunliner. Mais quand j'ai voulu mettre le contact, ma fidèle Ford a refusé de démarrer. Le solénoïde a émis un « clic ». Puis silence.

Je m'étais préparé à cette éventualité ; ce que je n'avais pas prévu, c'était de devoir à nouveau hisser ma tête irradiée au sommet des escaliers. Jamais de ma vie je n'ai regretté aussi amèrement mon Nokia. Grâce à lui, j'aurais pu donner un coup de fil sans bouger de mon siège et attendre tranquillement l'arrivée de Randy Baker.

J'ignore comment j'ai réussi à remonter les escaliers, repassant devant la rampe cassée et l'applique pendouillant du plâtre arraché comme une tête sans vie au bout d'un cou brisé. Pas de réponse à la station-service (on était dimanche et il était tôt), j'ai donc essayé d'appeler Baker chez lui.

Il est mort, c'est sûr, ai-je pensé. *Foudroyé par une crise cardiaque en plein milieu de la nuit. Tué par le passé tenace, avec Jake Epping pour complice non encore inculpé.*

Non, mon mécano n'était pas mort. Il répondit à la deuxième sonnerie, d'une voix ensommeillée, et quand je lui ai annoncé que ma voiture était en panne, il a posé la question logique : « Comment le saviez-vous hier ?

– J'ai le flair pour ces choses-là, je lui ai répondu. Ramenez-vous le plus vite possible, d'accord ? Y aura un petit extra pour vous si vous arrivez à la faire démarrer. »

Quand Baker eut replacé le câble de la batterie, qui s'était mystérieusement détaché pendant la nuit (peut-être en même temps que le trou apparaissait dans la poche de mon pantalon) et que la Sunliner refusa toujours de démarrer, il vérifia les bougies et en trouva deux méchamment corrodées. Il en avait en réserve dans sa boîte à outils et quand il les eut remplacées, ma charrette revint à la vie dans un grondement.

« Ça ne me regarde sûrement pas, mais le seul endroit où vous devriez aller, c'est au lit, mon vieux. Ou chez le docteur. Vous êtes aussi pâle qu'un fantôme.

– C'est juste une migraine. Ça ira. Allons voir dans le coffre, j'aimerais vérifier la roue de secours. »

Nous avons vérifié la roue de secours. À plat.

Je l'ai suivi jusqu'à la station Texaco sous un crachin fin et incessant. Les voitures venant en sens inverse avaient les phares allumés et, même avec mes lunettes de soleil, j'avais l'impression que chaque faisceau lumineux me vrillait un trou dans la cervelle. Baker ouvrit le garage et essaya de regonfler la roue de secours. Impossible. Elle recrachait l'air par une bonne douzaine de fissures aussi fines que les pores de la peau.

« Hmm, dit-il. Jamais vu ça. Le pneu doit être défectueux.

– Remplacez-le », ai-je demandé.

Je suis allé derrière le garage pendant qu'il travaillait. Je supportais pas le bruit du compresseur. Je me suis appuyé contre le mur en parpaings et j'ai levé la tête, laissant la bruine froide me rafraîchir le visage. *Un pas après l'autre*, je me répétais. *Un pas après l'autre*.

Quand j'ai voulu payer Randy Baker, il refusa. « Vous m'avez déjà donné la moitié d'une semaine de paye. Je serais un chien de vous en réclamer davantage. J'ai juste peur que vous partiez dans le décor, voyez. C'est si important que ça ?

– Un proche malade.

– Mon vieux, vous aussi vous êtes malade. »

Ça, je pouvais pas le nier.

10

Je suis sorti de la ville par la 7, ralentissant à chaque intersection pour bien vérifier des deux côtés si la voie était libre. Sage précaution : un camion chargé de gravats grilla un feu rouge au croisement de la 7 et de l'ancienne route de Derry. Si je m'étais pas arrêté au lieu de passer tranquillement au vert, ma Ford aurait été ratatinée. Et moi transformé en steak haché à l'intérieur. J'ai klaxonné à fond malgré mon mal de tête, mais le chauffeur n'y a prêté aucune attention. Il avait l'air d'un zombie derrière son volant.

Je vais pas être capable de le faire, je me répétais. Mais si j'étais pas

capable d'arrêter Frank Dunning, comment même espérer arrêter Oswald ? Pourquoi seulement me fatiguer à aller à Dallas ?

C'est pas ça qui m'a incité à continuer, cependant. C'est de penser à Tugga. Et aux trois autres enfants. Je les avais déjà sauvés une fois. Si je ne les sauvais pas une nouvelle fois, comment pourrais-je échapper à la sûre certitude d'avoir été complice de leur meurtre simplement en déclenchant une nouvelle remise à zéro ?

Au niveau du ciné-parc de Derry, je me suis engagé dans l'allée menant au guichet, fermé à cette heure. Je me suis garé derrière les sapins décoratifs qui la bordaient, j'ai coupé le moteur et voulu sortir de la voiture. Impossible. La portière refusait de s'ouvrir. J'ai essayé de la forcer à grands coups d'épaule, mais rien à faire. Puis j'ai remarqué que le loquet était baissé ; ce n'était pourtant pas l'époque des voitures à verrouillage automatique et je n'avais absolument pas baissé le loquet moi-même. J'ai tiré dessus, en vain. Je me suis excité dessus, en vain. J'ai donc baissé ma vitre et, en me penchant au-dehors, réussi à introduire la clé dans le petit bouton-poussoir chromé de la poignée. Cette fois, le verrou s'est soulevé. Je suis descendu, puis je me suis penché à l'intérieur pour récupérer le coussin-souvenir. *La résistance au changement est proportionnelle aux répercussions que tel ou tel acte risque d'avoir sur le futur.* Je l'avais expliqué à Al de mon plus beau ton professoral. Et c'était vrai. Mais je n'avais alors aucune idée du prix personnel qu'il y aurait à payer. Maintenant je le savais.

J'ai longé lentement la route 7, mon col relevé pour me protéger de la pluie et mon chapeau bien enfoncé sur les oreilles. Quand je croisais des voitures (peu nombreuses), je me rabattais sous les arbres bordant mon côté de la chaussée. Je crois qu'à une ou deux reprises, j'ai appliqué mes mains sur les côtés de ma tête pour m'assurer qu'elle n'était pas en train d'enfler. C'était de fait la sensation que j'avais.

Enfin, les arbres cédèrent la place à un mur de pierre. Au-delà s'étendaient des collines impeccablement entretenues parsemées de stèles et de monuments. J'étais arrivé au cimetière de Longview. En avançant encore, j'ai aperçu le stand de fleurs de l'autre côté de la route. Il était fermé. Les samedis et dimanches étaient généralement des jours de visite aux défunts mais, par un temps pareil, les affaires seraient calmes et je présumais que la vieille dame qui tenait le stand en profitait pour dormir un peu. Mais elle ouvrirait plus tard, je le savais pour l'avoir déjà vu.

J'ai escaladé le mur, m'attendant à ce qu'il s'écroule sous mon poids, mais il a tenu bon. Et lorsque mes pieds se furent posés sur le sol du cimetière, une chose formidable se produisit : ma migraine commença à refluer. Je me suis assis sur une tombe ombragée par un orme, j'ai fermé les yeux pour estimer l'intensité de ma douleur. Si elle était montée auparavant jusqu'à un 10 assourdissant (peut-être

carrément à 11, comme sur l'ampli des Spinal Tap), elle était maintenant redescendue à 8.

« Ça y est, Al, je crois que ça y est. Je pense avoir forcé le barrage et être de l'autre côté. »

J'avançais quand même avec précaution, attentif au moindre piège (une chute d'arbre, des pilleurs de tombes, même une météorite en feu). Mais rien. Le temps que j'atteigne les tombes voisines d'ALTHEA PIERCE DUNNING et JAMES ALLEN DUNNING, ma migraine était tombée à 5.

J'ai regardé autour de moi et aperçu un mausolée portant un nom familier gravé dans son granit rose : TRACKER. Je m'en suis approché et j'ai poussé le portail en fer. En 2011, il aurait été verrouillé. Mais on était en 1958 et il s'est ouvert facilement… non sans un long grincement tout droit sorti d'un film d'épouvante.

J'y suis entré, écartant à coups de pied un entassement de feuilles mortes. Un banc de méditation en pierre occupait la ligne centrale, sous la voûte ; de part et d'autre s'étageaient des compartiments en pierre destinés à une lignée Tracker remontant à l'année 1831. La première plaque en cuivre apposée indiquait que les restes de Mr. Jean-Paul Traiche y reposaient.

J'ai fermé les yeux.

Me suis allongé sur le banc de méditation et assoupi.

Disons plutôt endormi.

Quand je me suis réveillé, il était près de midi. Je me suis levé pour aller attendre Dunning, embusqué à l'entrée du mausolée des Tracker… tout comme Oswald attendrait probablement le cortège présidentiel dans cinq ans, embusqué au cinquième étage de la Texas School Book Depository.

Ma migraine avait disparu.

11

La Pontiac de Dunning arriva approximativement au moment où Red Schoendienst marquait le point de la victoire pour les Braves de Milwaukee. Il la gara dans l'allée la plus proche, en descendit, releva son col, et se pencha de nouveau à l'intérieur pour attraper les paniers de fleurs. Il descendit la pente vers la tombe de ses parents, un panier dans chaque main.

Maintenant que l'heure était venue, je me sentais plutôt bien. J'avais réussi à surmonter tout ce qui s'était mis en travers de mon chemin. Le coussin-souvenir était caché sous mon manteau, ma main à l'intérieur. L'herbe mouillée étouffait le bruit de mes pas et il n'y avait pas de soleil pour projeter mon ombre. Dunning ne s'est aperçu de ma présence que lorsque j'ai prononcé son nom. Il s'est retourné.

« J'aime pas qu'on me dérange quand je viens voir mes parents, dit-il. Et qui vous êtes, d'abord ? Et qu'est-ce que c'est que ça ? » Il

montrait le coussin que j'avais sorti et qui couvrait ma main comme un gant.

J'ai décidé de ne répondre qu'à la première question. « Je m'appelle Jake Epping. Je suis venu vous demander quelque chose.

– Alors allez-y et fichez-moi la paix. »

La pluie dégoulinait de son chapeau. Du mien aussi.

« Qu'y a-t-il de plus précieux dans la vie, Dunning ?

– *Quoi ?*

– Pour un homme, je veux dire.

– Vous êtes cinglé, ou quoi ? Et qu'est-ce que vous fabriquez avec ce coussin ?

– Faites-moi plaisir, voulez-vous. Répondez à ma question. »

Il haussa les épaules. « La famille, j'imagine.

– C'est ce que je pense aussi », dis-je en appuyant deux fois sur la détente. La première détonation ne fut qu'un petit choc étouffé, comme quand on frappe un tapis avec un battoir pour le dépoussiérer. La seconde résonna un peu plus fort. J'ai cru que le coussin allait prendre feu (j'avais vu ça dans *Le Parrain 2*) mais il a juste un peu brûlé. Dunning s'est effondré, écrasant dans sa chute le panier de fleurs qu'il avait posé sur la tombe de son père. Je me suis agenouillé à côté de lui, faisant sourdre de l'eau de la terre détrempée sous mon genou, j'ai posé ce qui restait du coussin sur sa tempe et j'ai tiré une dernière fois. Juste au cas où.

12

J'ai traîné son corps à l'intérieur du mausolée et laissé le coussin brûlé posé sur son visage. Quand je suis reparti, deux ou trois voitures roulaient lentement dans le cimetière et quelques visiteurs, abrités sous des parapluies, se recueillaient sur des tombes. Personne n'a prêté la moindre attention à moi. Sans me presser, je suis retourné vers le mur de pierre, m'arrêtant de temps à autre pour regarder une tombe ou un monument. Une fois caché par le rideau d'arbres, j'ai couru vers ma Ford. Quand j'entendais des voitures approcher, je me dissimulais dans le sous-bois. J'en ai profité pour y enterrer mon arme sous trente centimètres de terre et de feuilles. La Sunliner m'attendait tranquillement où je l'avais laissée et elle démarra au quart de tour. Je suis retourné à mon appartement en écoutant la fin du match. Il me semble avoir pleuré un peu. Mais c'étaient des larmes de soulagement, pas de remords. Peu importait ce qui m'arriverait, la famille Dunning était saine et sauve.

Cette nuit-là, j'ai dormi comme un bébé.

13

Le lundi, dans le *Daily News* de Derry, il n'y en avait que pour les Séries mondiales, avec notamment un joli cliché de Schoendienst marquant le point de la victoire après l'erreur fatale de Tony Kubek. Selon l'article de Red Barber, les Bombers du Bronx étaient fichus. « Ils sont cuits, affirmait-il. Les Yanks sont morts, vive les Yanks. »

Rien sur Frank Dunning en ce début de semaine, mais dès le mardi, il faisait la une du *Daily News* avec photo à l'appui, sourire de séducteur et regard ensorceleur à la George Clooney compris.

ASSASSINAT AU CIMETIÈRE DE DERRY
La victime, Frank Dunning, était connue
pour ses nombreuses actions caritatives

À en croire le chef de la police de Derry, ses hommes suivaient toutes les pistes et une arrestation était attendue sous peu. Interrogée par téléphone, Doris Dunning se déclarait « sous le choc et effondrée ». Aucune allusion au fait que celle-ci et le défunt étaient séparés. Amis et collègues du marché central faisaient également part de leur tristesse. Tout le monde semblait s'accorder pour dire que Frank Dunning était un type formidable et absolument personne ne voyait qui aurait pu lui en vouloir.

Tony Tracker semblait particulièrement scandalisé (sans doute parce que le corps avait été retrouvé dans son caveau de famille). « Celui qui a fait ça mérite la peine de mort », avait-il déclaré.

Le mercredi 8 octobre, les Yankees l'emportaient face aux Braves, deux à un, au County Stadium ; le jeudi, ils clôturaient leur série en marquant quatre points dans la huitième manche, se sortant *in extremis* d'un score *ex aequo*, deux-deux. Le vendredi, je suis donc retourné chez Frati, m'apprêtant à affronter Mr. Ronchon et Mrs. Grognon. La grosse dame se montra largement à la hauteur de mes attentes – elle grimaça en me voyant et cria : « Chazzy ! Mr. Plein-Aux-As est là ! » Elle disparut ensuite derrière le rideau. Hors de ma vue. Et de ma vie.

Frati avait ce même petit sourire de tamia que je lui ai vu pour la première fois au Lamplighter, lors de mon premier séjour dans le passé haut en couleurs de Derry. Il tenait à la main une enveloppe rebondie au nom de G. AMBERSON.

« Te voilà, cousin, dit-il, en chair et en os, et doublement beau gosse. Et voilà ton butin. Te gêne pas, recompte.

– Je vous fais confiance, ai-je dit en mettant l'enveloppe dans ma poche. Vous avez l'air bien content pour quelqu'un qui vient de lâcher autant de blé.

– Je vais pas nier que t'as fait un sacré trou dans ma recette de la

saison, dit-il. Un sacré gros trou, mais t'inquiète, je me suis quand même fait quelques ronds. Comme toujours. Tu sais, si je suis dans les jeux, c'est surtout parce que c'est, comment dire, un service public. Les gens jouent, les gens joueront toujours. Et quand ils doivent empocher, ils empochent, je les fais pas poireauter. Et puis, j'aime ça, prendre des paris. C'est un peu mon dada, tu vois. Et tu sais ce que j'aime le mieux ?

– Non.

– C'est quand un type comme toi débarque. Une vraie tête brûlée qui défie les probabilités et qui rafle tout. Ça renforce ma conviction que c'est bien le hasard qui gouverne l'univers. »

Je me demandais si sa conviction résisterait à l'examen des feuilles de scores d'Al.

« J'ai pas l'impression que votre femme ait la même vision des choses. »

Il a rigolé et ses petits yeux noirs ont pétillé. Qu'il perde ou qu'il gagne, le petit bonhomme à la sirène tatouée sur le biceps jouissait clairement de la vie. J'admirais ça. « Ah, Marjorie ! Quand un pauvre bougre se pointe avec la bague de fiançailles de sa femme et une histoire à vous tirer les larmes, elle se transforme en une boule de guimauve. Mais question paris sportifs, là c'est une autre histoire. Elle en fait une affaire personnelle.

– Vous l'aimez beaucoup, hein, m'sieur Frati ?

– De tout mon cœur, cousin. De tout mon cœur. »

À mon arrivée, Marjorie lisait le journal et elle l'avait abandonné sur la vitrine remplie de bagues et autres bricoles. Il titrait : FRANK DUNNING REJOINT SA DERNIÈRE DEMEURE, SON MEURTRIER COURT TOUJOURS.

« Qu'est-ce que vous pensez de ça ? j'ai demandé en montrant le journal.

– J'sais pas trop. Mais j'vais te dire un truc… » Il se rapprocha de moi. Son sourire avait disparu. « C'était pas un saint, comme la presse locale voudrait le faire croire. Je pourrais t'en raconter de belles, moi, cousin.

– Allez-y. J'ai tout mon temps. »

Son sourire a reparu. « Na-an. Tout ne se dit pas, à Derry.

– Ça, j'avais remarqué. »

14

Je voulais retourner à Kossuth Street. Les flics risquaient de surveiller la maison des Dunning pour repérer le moindre curieux aux allures de suspect, mais c'était plus fort que moi. Ce n'était pas Harry que j'avais besoin de voir, mais sa petite sœur. J'avais des choses à lui dire.

Que même si elle était très triste pour son papa, elle devait aller

faire la tournée des bonbons pour Halloween.

Qu'elle serait la plus jolie, la plus merveilleuse princesse indienne que personne ait jamais vue et qu'elle rapporterait une montagne de bonbons à la maison.

Qu'elle avait encore au moins cinquante-trois longues et belles années devant elle, et peut-être beaucoup plus.

Et surtout qu'un jour, son frère Harry allait vouloir prendre l'uniforme et partir à la guerre, et qu'elle devrait faire tout son possible pour l'en dissuader.

Sauf que les enfants oublient. Tout enseignant sait ça.

Et ils se croient immortels.

15

Il était temps pour moi de quitter Derry, mais il me restait encore une petite chose à régler. J'ai attendu jusqu'au mardi suivant. Dans l'après-midi, j'ai jeté ma valise dans le coffre de la Sunliner et me suis installé au volant le temps de griffonner un petit mot. Je l'ai ensuite glissé dans une enveloppe que j'ai libellée au nom du destinataire.

Puis j'ai roulé jusqu'à la ville basse et je suis entré au Sleepy Silver Dollar. À part Pete le barman, le pub était désert, comme je m'y attendais. Pete regardait *Love of Life* à la téloche en lavant des verres. Il s'est tourné vers moi à contrecœur en gardant un œil sur John et Marcha, ou je sais plus qui.

« Qu'est-ce que je vous sers ?

– Rien, mais vous pouvez me rendre un service. Qui vous vaudra un petit billet de cinq dollars. »

Il avait l'air peu convaincu. « Vraiment ? Quel service ? »

J'ai posé l'enveloppe sur le comptoir. « Donnez ça au type en question quand il se pointera. »

Il regarda le nom sur l'enveloppe. « Vous lui voulez quoi, à Bill Turcotte ? Et pourquoi vous lui donnez pas vous-même ?

– Bon, je vous demande pas la lune, Pete. Vous les voulez, ces cinq dollars, ou pas ?

– Bien sûr. Du moment que c'est pas un sale coup. Bill est un chic type.

– Non, c'est pas un sale coup. Ça pourrait même lui faire le plus grand bien. »

J'ai posé un billet de cinq sur l'enveloppe. Pete l'a escamoté et est retourné à son feuilleton. Je suis parti. Turcotte a sûrement récupéré l'enveloppe. S'il a tenu compte ou pas de son contenu, c'est une autre question. Une parmi tant d'autres qui resteront sans réponse.

Cher Bill,

Vous avez un problème cardiaque. Allez voir un médecin sans tarder. Vous allez penser que c'est une blague, mais non. Vous allez penser que je n'ai aucun moyen de savoir ça, mais je le sais. Aussi sûrement que vous savez que Frank Dunning a assassiné votre sœur Clara et votre neveu Mikey.

JE VOUS EN PRIE, CROYEZ-MOI : ALLEZ VOIR UN MÉDECIN !

Un ami

16

Je suis monté dans ma Sunliner et, en reculant, j'ai vu le visage maigre et méfiant de Mr. Keene me guigner depuis le drugstore. J'ai baissé ma vitre, tendu le bras et je lui ai fait un doigt d'honneur. Puis j'ai pris par Up-Mile Hill pour sortir définitivement de Derry.

1- Slogan des Alcooliques anonymes.

Chapitre 11

En roulant vers le sud, sur l'autoroute 1-Mile-Par-Minute, je cherchais à me convaincre que j'avais pas à me mêler de l'affaire Carolyn Poulin. C'était le terrain d'expérimentation d'Al, pas le mien, et ses expériences, tout comme sa vie, étaient finies. Le cas de la petite Poulin était complètement différent de celui de Doris, Troy, Tugga et Ellen. Certes, Carolyn allait être paralysée de toute la moitié inférieure du corps et c'était une chose terrible. Mais être paralysée par une balle perdue n'a rien à voir avec mourir d'un coup de masse à bestiaux. En fauteuil roulant ou sur ses deux pieds, Carolyn Poulin vivrait une vie riche et féconde. Il faudrait que je sois fou pour risquer ma véritable mission en allant narguer le passé tenace qui ne demandait qu'à ouvrir sa gueule pour ne faire de moi qu'une bouchée.

Mais tous ces beaux arguments ne prenaient pas.

Mon intention initiale avait été de m'arrêter à Boston pour passer ma première nuit sur la route, mais l'image de Dunning écroulé sur la tombe de ses parents, le panier de fleurs écrasées sous lui, m'obsédait. Il méritait de mourir (merde, il *fallait* qu'il meure), mais le 5 octobre, il n'avait encore rien fait à sa famille. Du moins, à sa seconde famille. Je pouvais me dire qu'il en avait fait beaucoup à la première (et je me le disais, bien sûr), qu'au jour du 13 octobre 1958 il était déjà un double meurtrier (l'une de ses victimes étant à peine plus qu'un nourrisson), mais je n'avais que la parole de Turcotte pour ça.

Je suppose qu'en fin de compte, j'ai voulu compenser un acte qui me paraissait mauvais (encore que nécessaire) par un acte que j'estimais bon. C'est ainsi qu'au lieu de rouler jusqu'à Boston, j'ai pris la sortie d'Auburn et me suis enfoncé dans l'ouest du Maine et la région des lacs. Juste avant la tombée de la nuit, je suis arrivé aux chalets où Al avait séjourné. J'ai pu louer le plus grand des quatre, sur la rive du lac, à un tarif hors saison ridiculement bas.

Ces cinq semaines ont peut-être été les meilleures de ma vie. Je n'ai vu personne, mis à part le couple qui tenait le magasin où je faisais des emplettes très simples deux fois par semaine et Mr. Winchell, le propriétaire des chalets. Il passait me voir le dimanche pour s'assurer que tout allait bien et me demander si je passais du bon temps. Chaque fois qu'il me posait la question, je lui répondais que oui, et

j'étais sincère. Il m'avait confié une clé du hangar à bateaux et tous les jours, matin et soir quand l'eau était calme, je prenais un canoë et allais pagayer. Je me souviens, par une de ces soirées, du lever silencieux de la pleine lune au-dessus des arbres et du sentier argenté qu'elle illumina sur l'eau tandis que le reflet de mon canoë flottait en dessous de nous comme son frère siamois immergé.

Un huard cria tout près et un congénère lui répondit. Bientôt, d'autres se mêlèrent à la conversation. Relevant ma pagaie, je suis resté assis là, à trois cents mètres du rivage, à contempler la lune et à écouter les huards converser. Je me rappelle avoir pensé que si le paradis existait et qu'il ne ressemblait pas à ça, alors je n'avais pas envie d'y aller.

Peu à peu, les couleurs de la nature se mirent à flamboyer – d'abord jaune timide, puis orange vibrant, ensuite écarlate et pourpre à mesure que l'automne succédait à un autre été dans le Maine. Au marché, je faisais mon choix dans des cartons remplis de livres de poche à la couverture arrachée et j'ai bien dû en lire une trentaine : des polars d'Ed McBain, John D. MacDonald, Chester Himes, Richard S. Prather ; des mélos torrides genre *Peyton Place* et *Danny Fisher* ; des westerns à la pelle ; et un roman de science-fiction intitulé *À la poursuite de Lincoln*, sur des chercheurs temporels chargés d'aller enregistrer un discours « oublié » d'Abraham Lincoln.

Quand je ne lisais pas ou ne me baladais pas en canoë, j'allais marcher dans les bois. Ah, ces longs après-midi d'automne tièdes et brumeux. Ces rais de lumière dorée poussiéreuse projetés en oblique à travers les arbres. Et la nuit, un silence si vaste qu'il semblait presque se réverbérer. De rares voitures passaient sur la route 114 et après dix heures du soir, elles étaient inexistantes. Après dix heures, cette partie du monde où j'étais venu me reposer était le domaine des huards et du vent dans les sapins. Peu à peu, la vision de Frank Dunning affalé sur la tombe de son père commença à s'estomper et je me revoyais de moins en moins souvent (toujours à des moments incongrus) jeter le coussin-souvenir encore fumant sur ses yeux fixes dans le mausolée de la famille Tracker.

Fin octobre, alors que les dernières feuilles tombaient en tourbillonnant et que les températures nocturnes commençaient à descendre au-dessous de zéro, je résolus de me rendre à Durham pour m'imprégner de la configuration des lieux autour de Bowie Hill où, d'ici deux semaines, se produirait un accident de chasse. La Maison de réunion des amis dont Al m'avait parlé faisait un point de repère idéal. Non loin de là, je crus reconnaître dans un arbre mort dangereusement penché vers la route celui avec lequel Al était aux prises lorsque Andrew Cullum, déjà vêtu de sa veste de chasse orange, était arrivé. Je me suis également attaché à localiser la maison de ce dernier et à

reconnaître son trajet probable de chez lui jusqu'à Bowie Hill.

Mon plan, c'était zéro plan à vrai dire ; je me contenterais de suivre la piste qu'Al avait tracée. Je me rendrais à Durham tôt le matin, me rangerais près de l'arbre abattu, commencerais à m'attaquer à lui, puis feindrais une crise cardiaque lorsque Cullum arriverait et se mettrait lui aussi à la besogne. Mais après avoir localisé la maison de Cullum, je me suis arrêté acheter une boisson au magasin Chez Brownie à un petit kilomètre de là et j'ai vu dans la vitrine une affiche qui m'a donné une idée. Une idée folle, mais non dénuée d'intérêt.

L'affiche était intitulée COMTÉ D'ANDROSCOGGIN : RÉSULTATS DU TOURNOI DE CRIB. Suivait une liste d'une cinquantaine de noms. Le gagnant du tournoi, originaire de West Minot, avait marqué dix mille « piquets » (je n'avais aucune idée de ce qu'étaient ces piquets). Le deuxième en avait marqué neuf mille cinq cents. Et en troisième position, avec huit mille sept cent vingt-deux piquets, venait Andy Cullum : son nom était entouré de rouge, c'est ce qui a attiré mon attention sur lui.

Les coïncidences existent, bien sûr, mais j'en suis venu à croire qu'elles sont assez rares. Quelque chose est à l'œuvre, d'accord ? Quelque part dans l'univers (ou derrière lui), une grande machine tourne, engrenant ses fabuleux rouages.

Le lendemain dans l'après-midi, je me suis présenté chez Andrew Cullum un peu avant cinq heures. Je me suis garé derrière son break Ford Woody et suis allé frapper à sa porte.

Une femme au visage agréable, en tablier à volants et tenant un bébé dans les bras, m'a ouvert et j'ai su, au premier regard, que j'avais fait le bon choix. Parce que Carolyn Poulin ne serait pas la seule victime de l'accident de chasse du 15 novembre, même si elle seule finirait en fauteuil roulant.

« Oui ?

– Bonjour, madame, je m'appelle George Amberson. » J'ai soulevé mon chapeau pour la saluer. « Je me demandais si je pourrais parler à votre mari. »

Bien sûr que je le pouvais. Andy Cullum venait d'apparaître derrière son épouse et de passer un bras autour de ses épaules. Jeune, pas encore trente ans à mon avis, il affichait une expression d'interrogation amicale. Son bébé tendit la main pour lui toucher le visage et quand son père lui donna un baiser sur les doigts, la petite se mit à rire. Il m'a tendu la main et je l'ai serrée.

« Que puis-je faire pour vous, monsieur Amberson ? »

Je lui ai montré ma planche de crib. « J'ai une proposition à vous faire. J'ai vu chez Brownie que vous êtes un fameux joueur. »

Mrs. Cullum a paru alarmée. « Mon mari et moi sommes méthodistes, monsieur Amberson. Les tournois de crib sont un simple divertissement. Mon mari a remporté un trophée et je suis heureuse de

le lustrer avec soin pour qu'il fasse de l'effet sur la cheminée, mais si vous voulez jouer aux cartes pour de l'argent, vous avez frappé à la mauvaise porte. »

Elle souriait en disant ça et j'ai vu l'effort que cela lui coûtait, mais c'était néanmoins un vrai sourire. Cette femme me plaisait. Tous deux me plaisaient.

« Mon épouse a raison. » Le regret, mais aussi la fermeté, étaient perceptibles dans le ton de Cullum. « Je jouais de l'argent quand je travaillais en forêt, mais c'était avant que je rencontre Marnie.

– Écoutez, je serais fou de vouloir jouer de l'argent contre vous, ai-je observé, vu que je ne sais pas jouer du tout. Mais je voudrais apprendre.

– Alors entrez donc, m'offrit-il. Je serai heureux de vous apprendre. Ça ne prendra pas plus d'un quart d'heure et il nous reste encore une heure avant de passer à table. Si vous savez additionner pour faire quinze et compter jusqu'à trente et un, vous savez jouer au crib, parbleu.

– J'imagine que ce jeu implique plus que de savoir compter et additionner, sans quoi vous n'auriez pas remporté la troisième place au tournoi d'Androscoggin, lui ai-je dit. Et je voudrais faire plus que simplement apprendre les règles. En fait, je voudrais vous acheter une journée entière de votre temps. Le 15 novembre prochain, pour tout vous dire. De dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi, mettons. »

Là, sa femme parut vraiment effrayée. Je la vis serrer son bébé contre sa poitrine.

« Je vous offre deux cents dollars pour ces six heures de temps. »

Cullum fronça les sourcils. « À quel jeu jouez-vous, monsieur ?

– J'aimerais juste jouer au crib. » Cette réplique, hélas, ne suffirait pas. Je le voyais sur leurs visages. « Écoutez, je ne vais pas essayer de vous faire croire que je n'ai pas de motif caché, mais si j'essayais de vous l'expliquer, vous me prendriez pour un fou.

– C'est déjà fait, répondit Marnie Cullum. Renvoie-le, Andy. »

Je me suis tourné vers elle. « Ce n'est rien d'illégal, madame Cullum, ce n'est pas une arnaque et ce n'est pas dangereux. Je vous en fais le serment. »

Mais, serment ou pas, je commençais à me dire que ça ne marcherait pas. C'était une mauvaise idée. Quand il me rencontrerait à proximité de la Maison de réunion des amis, l'après-midi du 15, Cullum se montrerait deux fois plus suspicieux.

Cependant, j'ai continué à plaider ma cause, comme j'avais appris à le faire à Derry.

« Il s'agit juste de jouer au crib, ai-je dit. Vous m'enseignez les règles, nous jouons pendant quelques heures, je vous donne deux cents

dollars et nous nous séparons bons amis. Qu'en dites-vous ?

– D'où venez-vous, monsieur Amberson ?

– J'arrive du nord de l'État, j'étais à Derry, tout récemment. Je suis dans l'immobilier commercial. En ce moment, je prends des vacances au bord du lac Sebago avant de descendre dans le Sud. Voulez-vous des noms ? Des gages, pour ainsi dire ? » J'ai souri. « Des gens qui attesteront que je ne suis pas fou ?

– Mon mari va en forêt tous les samedis pendant la saison de la chasse, objecta Mrs. Cullum. C'est sa seule occasion de sortie, il travaille toute la semaine et quand il rentre à la maison le soir, il fait déjà tellement sombre qu'il est inutile de charger un fusil. »

Elle paraissait toujours méfiante, mais je voyais maintenant autre chose sur son visage qui me redonnait espoir. Quand vous êtes jeune avec un enfant en bas âge et que votre mari est un travailleur manuel (ce que ses mains gercées et calleuses me confirmaient), deux cents dollars, c'est une somme avec laquelle vous pouvez acheter beaucoup de provisions. Ou, en 1958, rembourser deux mensualités du prêt pour la maison.

« Je pourrais manquer un après-midi de chasse, déclara Cullum. Le secteur est largement assez quadrillé, de toute façon. De nos jours, il n'y a plus qu'à Bowie Hill qu'on peut espérer débusquer un foutu cerf.

– Surveille ton langage devant le bébé, mister Cullum », lui intima sa femme.

Son ton était vif, mais elle sourit quand il l'embrassa sur la joue.

« Monsieur Amberson, j'ai besoin de parler avec mon épouse, m'a dit Cullum. Si ça ne vous dérange pas de rester debout sous le porche un instant ?

– Je vais faire mieux que ça, lui ai-je répondu. Je vais descendre jusque chez Brownie m'acheter un stimulant. » C'est ainsi que la plupart des Derryites appelaient les sodas. « Puis-je vous rapporter une boisson fraîche à chacun ? »

Ils refusèrent poliment et Marnie Cullum me referma la porte au nez. Arrivé chez Brownie, j'ai pris un jus d'orange pour moi et une lanière de réglisse pour le bébé, si du moins elle était assez âgée pour en manger. Les Cullum allaient m'envoyer paître, voilà ce que je pensais. Aimablement, mais fermement. J'étais un type étrange venu leur faire une proposition étrange. J'avais espéré que cette fois le passé serait plus facile à changer parce que Al l'avait déjà changé par deux fois. Apparemment, ça n'allait pas être le cas.

Mais une surprise m'attendait. Andy Cullum était d'accord et sa femme m'autorisa à donner la réglisse à leur petite fille qui l'accepta avec un gloussement de joie, se mit à la suçoter puis se la passa comme un peigne dans les cheveux. Ils m'invitèrent même à rester pour le dîner mais je refusai. J'ai offert un billet de cinquante dollars

pour acompte à Andy Cullum qui commença par dire non… jusqu'à ce que sa femme insiste pour qu'il le prenne.

Je suis retourné à Sebago sur un petit nuage. Mais quand j'ai repris la route de Durham, le matin du 15 novembre (la gelée blanche qui couvrait les champs était si épaisse qu'on pouvait suivre à la trace les hordes de chasseurs déjà sur le terrain), mon humeur avait changé. *Ils auront appelé la police d'État ou la gendarmerie locale*, me disais-je. *Et pendant qu'on me questionnera au poste de police le plus proche, pour essayer de savoir quel genre de cinglé je suis, Cullum partira chasser dans les bois de Bowie Hill.*

Il n'y avait pas de voiture de police dans l'allée, seulement le break Ford Woody d'Andy Cullum. J'ai pris ma planche de crib sous le bras et suis allé frapper à la porte. Le jeune homme m'a ouvert en disant : « Prêt pour votre leçon, monsieur Amberson ? »

J'ai répondu avec un sourire : « Oui, m'sieur, fin prêt. »

Il m'a emmené sous la galerie de derrière ; je pense que la patronne ne voulait pas que je sois avec elle et le bébé dans la maison. Les règles du crib étaient simples. Les piquets représentaient les points et la partie se jouait en deux tours autour de la planche. Andy me renseigna sur la meilleure main à vingt-neuf points et la main impossible à dix-neuf points qu'il qualifia de « dix-neuf mystique ». Puis nous jouâmes. Au début, je parvins à tenir le compte des points, puis je renonçai lorsque mon instructeur prit quatre cents points d'avance. À intervalles plus ou moins réguliers, on entendait des chasseurs tirer des salves lointaines et Cullum tournait alors la tête vers les bois au-delà de son petit jardin.

« Samedi prochain, lui ai-je glissé. Samedi prochain, vous y serez.

– Il va sûrement pleuvoir », me dit-il. Puis il se mit à rire. « Je devrais râler, hein ? Je suis en train de m'amuser et de gagner de l'argent. Et vous jouez de mieux en mieux, George. »

À midi, Marnie nous offrit un déjeuner composé d'un bol de soupe à la tomate maison et d'un grand sandwich au thon. Nous le prîmes à la cuisine et quand nous eûmes terminé, la maîtresse de maison nous suggéra de rentrer jouer à l'intérieur. Elle avait décidé que je n'étais pas dangereux, en fin de compte. Cela me fit plaisir. C'étaient des gens sympathiques, ces Cullum. Un joli couple, parents d'un joli bébé. J'ai parfois pensé à eux en entendant Lee et Marina Oswald se crier dessus dans leurs appartements de seconde zone… ou en les voyant, au moins une fois, donner libre cours à leur animosité en pleine rue. Le passé s'harmonise ; il tente également de s'équilibrer, et il y réussit la plupart du temps. Les Cullum se situaient à une extrémité de la bascule ; les Oswald à l'autre. Et Jake Epping, également connu sous le nom de George Amberson ? Lui se trouvait au centre de gravité, au point où la bascule s'articulait.

Vers la fin de notre marathon, j'ai remporté ma première partie. Trois parties plus tard, à quatre heures tout juste passées de quelques minutes, j'ai mis Andy « *skunk* », remportant d'un coup l'équivalent de deux parties. J'en ai ri de plaisir. La petite Jenna rit avec moi puis, se penchant en avant sur sa chaise haute, me tira affectueusement les cheveux.

« Enfin, ça y est ! » me suis-je exclamé en riant. Les trois Cullum riaient avec moi maintenant. « Je vais m'arrêter sur cette victoire ! » J'ai sorti mon portefeuille et déposé trois billets de cinquante sur la toile cirée à carreaux rouges et blancs de la table de la cuisine. « Et ça en valait chaque cent ! »

Andy a repoussé l'argent vers moi. « Remettez-le dans votre porte-monnaie, George. Je me suis trop bien amusé pour prendre votre argent. »

J'ai hoché la tête comme si je l'approuvais puis j'ai poussé les coupures vers Marnie qui les a prises. « Merci, monsieur Amberson. » Elle a glissé un regard de reproche à son mari, puis m'a de nouveau regardé. « Nous leur trouverons une utilisation.

– Bien. »

Je me suis levé et étiré, et j'ai entendu ma colonne vertébrale craquer. Quelque part, à cinq ou six kilomètres de là, Carolyn Poulin et son père remontaient dans un pick-up marqué POULIN CONSTRUCTION ET CHARPENTE sur la portière. Peut-être avaient-ils tué un cerf, peut-être n'avaient-ils rien eu. Dans tous les cas, j'étais sûr qu'ils avaient passé un bel après-midi dans les bois, à bavarder de ce dont tous les pères et les filles bavardent entre eux, et j'étais content pour eux.

« Restez dîner, George, me pria Marnie. J'ai prévu des haricots et des hot-dogs. »

Je suis donc resté et nous avons ensuite regardé les actualités télévisées sur leur petit poste de table. Il y avait eu un accident de chasse dans le New Hampshire mais aucun dans le Maine. Je me suis laissé convaincre de reprendre du moelleux aux pommes de Marnie, puis je me suis levé et les ai remerciés chaleureusement pour leur hospitalité.

Andy Cullum m'a tendu la main. « La prochaine fois, nous jouerons pour rien, d'accord ?

– D'accord. »

Il n'y aurait pas de prochaine fois, et je pense qu'il le savait.

Sa femme le savait aussi, apparemment. Elle m'a rattrapé juste avant que je ne monte en voiture. Elle avait enveloppé le bébé dans une couverture et couvert sa tête d'un petit bonnet, mais elle-même n'avait pas mis de manteau. Je voyais la vapeur de son souffle monter devant elle et elle grelottait.

« Madame Cullum, vous devriez rentrer avant d'attraper mal…

– De quoi l'avez-vous sauvé ?

– Je vous demande pardon ?

– De quoi l'avez-vous sauvé ? Je sais que c'est pour ça que vous êtes venu. J'ai prié Dieu de m'envoyer une réponse pendant que vous étiez dehors sous la galerie à jouer avec Andy. Dieu m'a en partie répondu, mais il ne m'a pas donné toute la réponse. De quoi l'avez-vous sauvé ? »

J'ai posé mes mains sur ses épaules frissonnantes et je l'ai regardée dans les yeux.

« Marnie… si Dieu avait voulu que vous le sachiez, il vous l'aurait dit. »

Brusquement, elle a jeté ses bras autour de moi et m'a étreint. Surpris, je l'ai étreinte à mon tour. Prise au milieu, la petite Jenna levait de grands yeux vers nous. « Quoi qu'il en soit, je vous remercie », m'a chuchoté Marnie à l'oreille.

Son souffle chaud m'a donné la chair de poule. « Rentrez, Marnie. Avant de vous geler. »

La porte d'entrée s'est ouverte. Andy se tenait là, une canette de bière à la main. « Marnie ? Marn ? »

Elle recula. Ses yeux étaient grands et sombres. « Dieu nous a envoyé un ange gardien, dit-elle. Je n'en parlerai à personne, mais je le conserverai précieusement dans mon cœur. Et je méditerai. »

Puis elle courut retrouver son mari en haut des marches. *Ange gardien.* C'était la deuxième fois que j'entendais ces mots et moi aussi je les ai médités dans mon cœur, ce soir-là, en attendant le sommeil, couché dans mon petit chalet au bord du lac, et aussi le lendemain, en laissant mon canoë dériver sur l'eau calme du dimanche sous un ciel bleu et froid préfigurant l'hiver.

Ange gardien.

Le lundi 17 novembre, les premiers flocons de neige tourbillonnaient et j'y ai vu un signe. J'ai fait mes bagages, roulé jusqu'à Sebago Village et trouvé Mr. Winchell qui prenait un café en mangeant des doughnuts au restaurant Lakeside (en 1958, les gens mangent beaucoup de doughnuts). Je lui ai remis mes clés en lui disant que j'avais passé de merveilleuses vacances régénérantes. Son visage s'illumina.

« Tant mieux, monsieur Amberson. Parce que c'est comme ça que ça doit être. Vous m'avez payé jusqu'à la fin du mois. Donnez-moi une adresse où vous envoyer le remboursement de vos deux dernières semaines et je mettrai un chèque au courrier.

– Je ne connaîtrai ma destination que lorsque mon chef, au bureau, aura pris sa décision, lui ai-je dit, mais je veillerai à vous écrire. »

Les voyageurs temporels mentent beaucoup.

Il me serra la main. « C'était un plaisir de vous recevoir.

– Le plaisir était pour moi. »

Je suis monté en voiture et j'ai pris la direction du Sud. Ce soir-là, je suis descendu au Parker House à Boston et suis allé faire un tour dans le quartier mal famé qu'on appelle la Zone de Combat. Après des semaines de paix au bord du lac Sebago, les néons m'aveuglaient et les houles de rôdeurs nocturnes (des hommes jeunes pour la plupart, dont beaucoup étaient en uniforme) m'ont fait me sentir agoraphobe et nostalgique de mes nuits paisibles dans l'ouest du Maine où les rares magasins fermaient à six heures du soir et la circulation se tarissait à dix.

J'ai passé la nuit suivante à l'hôtel Harrington, à Washington, DC. Trois jours plus tard, j'étais sur la côte ouest de la Floride.

Chapitre 12

1

J'ai pris l'US 1, direction le Sud.

J'ai mangé dans un certain nombre de restaurants en bordure de route annonçant Cuisine Maison, où l'on pouvait se régaler d'un Plat du Jour (avec coupelle de fruits en entrée et tarte *à la mode** au dessert) pour la modique somme de quatre-vingts cents. Je n'ai pas vu une seule franchise de *fast-food* sur ma route, sauf si vous comptez dans le lot la chaîne de restaurants Howard Johnson's, omniprésents, avec leurs vingt-huit parfums de crèmes glacées et leur mignon logo du petit Simon, du chien et du pâtissier. J'ai vu une troupe de boy-scouts et leur chef brûler des feuilles mortes, j'ai vu des femmes en imperméable et chaussées de caoutchoucs rentrer précipitamment leur linge par un après-midi de grisaille alors que la pluie menaçait.

J'ai vu de longs trains de passagers portant des noms tels que le *Southern Flyer* et le *Star of Tampa* rouler vers ces régions de l'Amérique où l'hiver est interdit de séjour. J'ai vu des vieux mecs fumer la pipe sur des bancs dans des jardins publics. J'ai vu un million d'églises et un cimetière dans lequel une assemblée d'au moins cent personnes faisait cercle autour d'une fosse en chantant « The Old Rugged Cross ». J'ai vu des hommes construire des granges. J'ai vu des gens s'entraider. Deux d'entre eux, à bord d'une camionnette, se sont arrêtés pour me porter assistance quand le radiateur de la Sunliner s'est percé et que je me suis retrouvé en rade sur le bas-côté. C'était en Virginie, autour des quatre heures de l'après-midi, et l'un d'eux m'a demandé si j'avais besoin d'un endroit où dormir. Je suppose que cette scène pourrait se produire en 2011, mais j'ai un doute.

Et encore une chose. En Caroline du Nord, je me suis arrêté pour faire le plein dans une station-service Humble Oil, puis j'ai tourné le coin pour aller utiliser les toilettes à l'arrière. Il y avait deux portes et trois écriteaux. **MESSIEURS**, nettement imprimé au pochoir sur une porte, **DAMES** sur l'autre, et le troisième était apposé sur une flèche tournée vers la pente broussailleuse derrière la station. L'écriteau indiquait *GENS DE COULEUR*. Curieux, j'ai descendu le sentier, en prenant soin de me faufiler de biais en plusieurs endroits où les feuilles huileuses du sumac vénéneux, d'un vert tirant sur le lie-de-vin,

étaient aisément reconnaissables. J'espérais que les papas et les mamans susceptibles de conduire leurs enfants vers les cabinets prévus pour eux en contrebas étaient capables de reconnaître ces arbustes dangereux, car dans les années 50, la plupart des enfants étaient en jupes et en culottes courtes.

Il n'y avait pas de cabinets. Au bout du sentier, je suis tombé sur un tout petit ruisseau avec une planche posée en travers sur deux blocs de béton effrités. Un homme qui voulait uriner pouvait simplement se tenir debout sur la berge, ouvrir sa braguette, et lâcher les vannes. Une femme pouvait se retenir à un buisson (à condition que ce ne soit ni un sumac, ni un chêne vénéneux) et s'accroupir sur la berge. Quant à la planche, c'était tout ce qui était prévu pour s'asseoir en cas de grosse commission. *Idem* sous une pluie battante.

Si jamais je vous ai donné l'idée qu'en 1958, tout n'était qu'« Âge tendre et tête de bois », rappelez-vous le sentier dans les broussailles, d'accord ? Bordé de sumac vénéneux. Et de la planche en travers du ruisseau.

2

Je me suis installé à une soixantaine de kilomètres au sud de Tampa, dans la ville de Sunset Point. Pour quatre-vingts dollars par mois, j'ai loué un cabanon sur la plus belle (et quasi déserte) plage que j'aie jamais vue. Il y avait quatre cabanons identiques sur mon petit lopin de sable, tous aussi modestes que le mien. Je n'ai aperçu aucune de ces horribles McMansion nouveaux riches qui pousseraient plus tard comme des champignons de béton dans cette partie de l'État. Il y avait un supermarché à une dizaine de kilomètres au sud, à Nokomis, et un quartier commerçant paisible à Venice. La route 41, surnommée le Tamiami Trail, n'était guère plus qu'une route de campagne. Il fallait y rouler lentement, surtout à l'approche du crépuscule, quand les alligators et les tatous aimaient la traverser. Entre Sarasota et Venice, la route était bordée d'étals de fruits et de marchés fermiers, ponctués de quelques bars et d'un dancing, le Blackie. Passé Venice, mon frère, tu étais livré à toi-même, du moins jusqu'à ton arrivée à Fort Myers.

J'ai laissé derrière moi mon personnage de George Amberson, l'agent immobilier. Au printemps 1959, une période de récession touchait les États-Unis. Sur la Gulf Coast de Floride, tout le monde vendait et personne n'achetait, aussi George Amberson est-il devenu exactement ce qu'avait prévu Al : un aspirant écrivain à qui un oncle suffisamment riche avait laissé de quoi vivre, du moins pendant un certain temps.

Et j'ai écrit, pas un seul livre, mais deux. Le matin (c'est là que j'étais le plus frais), j'ai commencé à travailler sur le manuscrit que

vous lisez en ce moment (si jamais quelqu'un me lit un jour). Le soir, je travaillais sur un roman que j'appelai provisoirement *La Ville assassine*. La ville en question était Derry, évidemment, bien que je l'aie renommée Dawson dans mon livre. Je l'ai commencé uniquement en guise de camouflage, pour avoir quelque chose à montrer au cas où je me ferais des amis et que l'un d'eux demande à voir sur quoi je travaillais (je gardais mon « manuscrit du matin » dans un coffre-fort sous mon lit). Finalement, le texte de *La Ville assassine* est devenu plus qu'un camouflage. J'ai commencé à le trouver bon et à rêver qu'un jour il puisse être publié.

Une heure sur mon mémoire le matin, une heure sur mon roman le soir, cela laissait encore beaucoup de temps à remplir. Je me suis essayé à la pêche, et il y avait des quantités de poissons à attraper, mais je n'aimais pas ça, alors j'ai laissé tomber. La marche était une activité agréable à l'aube et au crépuscule, mais pas sous la forte chaleur de la journée. Je suis donc devenu client d'une des librairies de Sarasota et j'ai passé de longues heures (heureuses pour la plupart) dans les petites bibliothèques de Nokomis et d'Osprey.

J'ai lu et relu, aussi, les notes d'Al sur Oswald. Puis j'ai fini par m'apercevoir du caractère obsessionnel de ce comportement et exilé le carnet bleu dans le coffre-fort en compagnie de mon « manuscrit du matin ». J'ai qualifié ces notes d'exhaustives, et c'est bien ainsi qu'elles m'apparaissaient alors, mais à mesure que le temps – ce tapis roulant sur lequel nous devons tous progresser – me rapprochait du point où ma vie était censée converger avec celle du futur jeune assassin, elles commencèrent à perdre de cette qualité. Elles comportaient des trous.

Parfois, je maudissais Al de m'avoir forcé, bon gré mal gré, à me lancer dans cette mission, mais dans mes moments de plus grande lucidité, je comprenais que disposer de plus de temps pour me décider n'aurait rien changé à l'affaire. Ça n'aurait peut-être fait qu'aggraver les choses et probablement qu'Al le savait. Même s'il ne s'était pas suicidé, je n'aurais bénéficié que d'une semaine ou deux de sursis, et combien de livres ont-ils été écrits sur l'enchaînement des événements qui ont conduit à ce fameux jour de Dallas ? Cent ? Trois cents ? Probablement plus d'un millier. Certains partageant la conviction d'Al qu'Oswald avait agi seul, d'autres affirmant que ce dernier faisait partie d'une conspiration élaborée, d'autres encore soutenant avec une certitude absolue qu'il n'avait pas appuyé sur la gâchette et qu'il était exactement ce que lui-même avait déclaré après son arrestation : un bouc émissaire. En se suicidant, Al avait coupé court à la pire des faiblesses pour un chercheur : qualifier son hésitation de recherche.

3

J'ai effectué quelques déplacements à Tampa où une investigation

discrète m'a mené chez un bookmaker du nom d'Eduardo Gutierrez. Quand il a été sûr que je n'étais pas flic, il a été ravi de prendre mes paris. J'ai d'abord parié que les Lakers de Minneapolis battraient les Celtics dans les séries de championnat de 59, ceci afin d'établir ma réputation de gogo : les Lakers, cette année-là, ne remportèrent pas un seul match. J'ai aussi parié quatre cents dollars que les Canadians battraient les Maple Leafs dans les séries de la Stanley Cup, et ils ont gagné… mais c'était juste une compensation financière. De la monnaie de singe, cousin, comme aurait dit mon pote Chaz Frati.

Mon plus gros coup, je l'ai joué au printemps 1960 quand j'ai parié sur la victoire de Venetian Way devant Bally Ache, le grand favori dans le Derby du Kentucky. Gutierrez m'avait annoncé qu'il me donnerait du quatre contre un sur un simple canasson, et du cinq contre un sur un double canasson. J'avais opté pour le double après avoir émis tous les claquements de langue et reniflements d'hésitation de rigueur, et j'en suis sorti plus riche de dix mille dollars. Il a allongé la monnaie avec une bonne humeur à la Frati, mais il y avait dans ses yeux une lueur assassine qui ne m'a pas plu.

Gutierrez était un Cubain qui ne devait pas peser plus de soixante-dix kilos tout mouillé, mais c'était aussi un expatrié de la mafia de La Nouvelle-Orléans, dirigée à cette époque par un mauvais garçon du nom de Carlos Marcello. J'eus vent de ces racontars dans la salle de billard voisine de la boutique de barbier où Gutierrez conduisait ses activités (lesquelles comprenaient la pratique apparemment ininterrompue du poker dans une arrière-salle derrière la photo d'une Diana Dors très dévêtue). Le type avec lequel je venais de faire une partie de billard se pencha vers moi, vérifia d'un regard circulaire que nous étions seuls à la table du coin, et me glissa : « Tu sais ce qu'on dit sur la mafia, George : tu mets le pied dedans, t'en sors plus que les pieds devant. »

J'aurais aimé avoir l'occasion de parler à Gutierrez de ses années à La Nouvelle-Orléans, mais je pense qu'il n'aurait pas été raisonnable de me montrer trop curieux, surtout après le pactole que j'avais ramassé dans le Derby. Si j'avais osé le faire (et si j'avais trouvé une manière plausible d'aborder le sujet), j'aurais demandé à Gutierrez s'il avait fréquenté un autre membre supposé de l'organisation de Marcello, un ex-boxeur du nom de Charles « Dutz » Murret. J'ai tendance à penser que la réponse aurait été oui, car le passé s'harmonise avec lui-même. L'épouse de Dutz Murret était la sœur de Marguerite Oswald. Ce qui faisait de lui l'oncle de Lee Harvey Oswald.

4

Un jour du printemps 1959 (il y a un printemps en Floride : les autochtones m'ont assuré qu'il dure parfois une semaine entière), j'ai

trouvé, en ouvrant ma boîte aux lettres, une carte de la bibliothèque publique de Nokomis. J'avais réservé un exemplaire de *La Désenchantée*, le nouveau roman de Budd Schulberg, et le livre venait de rentrer. J'ai sauté dans ma Sunliner – on ne pouvait pas rêver meilleure voiture pour un endroit qui commençait alors à gagner le nom de Sun Coast[1] – et j'ai filé le chercher.

En sortant, j'ai avisé une nouvelle affiche sur le tableau surchargé dans l'entrée. J'aurais eu du mal à la manquer : elle était bleu vif et montrait un personnage de bande dessinée en train de frissonner en regardant un thermomètre géant où le mercure marquait dix au-dessous de zéro. VOUS AVEZ UN PROBLÈME DE DEGRÉ[2] ? demandait la légende. VOUS POURRIEZ ÊTRE ADMISSIBLE AU CERTIFICAT PAR CORRESPONDANCE DU UNITED COLLEGE D'OKLAHOMA ! ÉCRIVEZ POUR PLUS DE DÉTAILS !

Le United College d'Oklahoma me paraissait aussi louche que la mafia de La Nouvelle-Orléans, mais leur proposition m'a donné une idée. Essentiellement parce que je m'ennuyais. Oswald était encore dans les marines et ne serait pas démobilisé avant septembre et ensuite il s'embarquerait immédiatement pour la Russie. Sa première démarche serait une tentative de renoncement à sa citoyenneté américaine. Il échouerait, mais après une tentative de suicide tapageuse (et sans doute factice) dans un hôtel de Moscou, les Russes l'autoriseraient à rester dans leur pays. « À l'essai », pour ainsi dire. Il y séjournerait deux ans et demi environ, travaillant à Minsk dans une usine métallurgique. Et un soir, à une fête, il rencontrerait une jeune fille nommée Marina Prusakova. *Robe rouge, ballerines blanches*, avait écrit Al dans ses notes. *Jolie. Habillée pour danser*.

Tant mieux pour lui, mais moi, qu'allais-je faire en attendant ? Le United College m'offrait un débouché. J'ai donc écrit pour obtenir plus de détails et reçu une réponse rapide. Leur catalogue inventoriait une pléthore de diplômes. J'ai découvert avec fascination que pour la bagatelle de trois cents dollars (espèces ou mandat postal), je pouvais recevoir une licence d'anglais. Tout ce que j'avais à faire était de passer un test composé de cinquante questions à choix multiples.

J'ai rempli le mandat, dit mentalement au revoir à mes trois cents dollars et expédié ma candidature. Deux semaines plus tard, je recevais une mince enveloppe en papier kraft en provenance du United College. À l'intérieur, deux feuillets mal polycopiés. Les questions étaient merveilleuses. Voici mes deux préférées :

22. Quel était le nom de famille de « Moby » ?
A. Tom
B. Dick
C. Harry
D. John

37. Qui a écrit « La Maison aux sept lorgnons » ?
A. Charles Dickens
B. Henry James
C. Ann Bradstreet
D. Nathaniel Hawthorne
E. Aucun des quatre

Après ma lecture jubilatoire de ce merveilleux QCM, je suis passé aux réponses (non sans m'exclamer régulièrement : « Non mais, c'est pas vrai, vous déconnez ! ») Et je l'ai renvoyé à Enid, en Oklahoma. J'ai reçu une carte postale par retour du courrier me félicitant d'avoir réussi mon examen. Mon diplôme me serait envoyé, m'était-il notifié, dès que j'aurais réglé les cinquante dollars de « frais de dossier ». Ainsi fut fait. Et le diplôme arriva, tamponné d'un sceau d'or impressionnant. Il avait bien meilleure mine que l'examen qui me l'avait valu. Lorsque je l'ai présenté à la commission scolaire du comté de Sarasota, le responsable l'a accepté sans poser de questions et m'a inscrit sur la liste des remplaçants.

Voilà comment je me suis retrouvé à enseigner de nouveau un ou deux jours par semaine pendant l'année scolaire 1959-1960. C'était bon de retrouver le lycée. J'appréciais mes élèves – garçons à la coupe en brosse et filles à queue-de-cheval en jupe corolle à mi-mollet – même si j'étais intensément conscient que les visages qui me faisaient face dans les différentes classes étaient tous de la plus pure couleur vanille. Mes débuts en qualité de remplaçant me permirent de renouer avec un élément fondamental de ma personnalité : j'aimais écrire et j'avais découvert que j'étais doué pour ça, mais ce que j'aimais le plus, c'était enseigner. Cela me comblait d'une façon que je ne saurais expliquer. Ou que je ne souhaite pas expliquer. Les explications, c'est de la poésie trop bon marché.

Mon plus beau jour de remplaçant, je l'ai vécu au lycée de West Sarasota, après avoir raconté à mes élèves de littérature américaine l'argument de base de *L'Attrape-cœurs* de Salinger (livre qui, bien sûr, n'était pas autorisé à la bibliothèque de l'école et aurait été confisqué à tout élève qui l'aurait introduit dans ce sanctuaire) et les avoir invités à discuter du grief principal de Holden Caulfield, à savoir qu'en Amérique, tout était factice, de l'école aux adultes en passant par la vie en général. Les gamins s'y sont mis lentement, mais au moment où la cloche a sonné, tout le monde voulait parler en même temps et quelques-uns ont même risqué d'arriver en retard à leur cours suivant pour pouvoir délivrer leur opinion définitive sur ce qui n'allait pas dans la société qu'ils voyaient autour d'eux et la vie que leurs parents avaient prévue pour eux. Leurs yeux brillaient, ils avaient les joues empourprées d'excitation. J'étais sûr qu'il y aurait une ruée sur certain

livre de poche rouge vif dans les librairies de la région. Le dernier à quitter la classe fut un gamin costaud en maillot de football. Je trouvais qu'il ressemblait à Big Moose dans les bandes dessinées d'Archie.

« Si seulement vous étiez là tout le temps, monsieur Amberson, m'a-t-il dit avec son plaisant accent du Sud. C'est vous que j'aime le plus. »

Il ne se contentait pas de m'aimer ; il m'aimait le plus. Entendre ces mots de la bouche d'un gamin de dix-sept ans qui semble complètement éveillé pour la première fois de sa vie de lycéen, c'est vraiment le plus beau cadeau qui soit.

Plus tard ce mois-là, le proviseur me convoqua dans son bureau, me gratifia de quelques aménités, m'offrit un soda, puis me demanda : « Mon ami, êtes-vous un élément subversif ? » Je le rassurai sur ce point. Je lui dit que j'avais voté pour Ike[3]. Il parut satisfait, mais me suggéra de m'en tenir à l'avenir à la « liste de lecture généralement admise ». Les coupes de cheveux changent, la longueur des jupes, l'argot aussi, mais l'administration des lycées ? Jamais.

5

Un prof de psycho, à la fac (c'était à l'université du Maine, une vraie fac où j'ai décroché une vraie licence) nous a affirmé un jour que les humains possèdent effectivement un sixième sens. Il l'a appelé notre « signal d'alarme » et nous a dit qu'il était plus développé chez les mystiques et les hors-la-loi. Je n'étais pas un mystique, mais un hors-la-loi certainement, étant à la fois un exilé de mon époque et un assassin (je pouvais considérer le meurtre de Frank Dunning comme justifié mais la police risquait de ne pas être du même avis).

« Le conseil que je vous donne si vous vous trouvez dans une situation de danger imminent, nous a dit notre prof, ce jour de 1995, c'est d'écouter votre signal d'alarme. »

C'est exactement ce que j'ai décidé de faire en juillet 1960. Eduardo Gutierrez me mettait de plus en plus mal à l'aise. C'était un petit type, mais je ne devais pas oublier ses supposées relations avec la mafia… et la froide lueur dans ses yeux quand il m'avait réglé mon gain du Derby, que je trouvais maintenant particulièrement insensé. Pourquoi avais-je cédé à cette tentation alors que j'étais loin d'être sans le sou ? Ce n'était pas de la cupidité, ça ressemblait plus à ce que doit ressentir un bon batteur quand le lanceur lui envoie une balle courbe traîtresse. Dans certains cas, il ne peut pas s'empêcher de la frapper pour l'expédier vers les limites du terrain. Ben, moi aussi je la « frappa », comme Leo Durocher[4], Le Bec, c'était son surnom, avait coutume de dire dans ses pittoresques émissions de radio. Mais voilà que je le regrettais.

J'avais fait exprès de perdre les deux derniers paris que j'avais

placés chez Gutierrez, en faisant de mon mieux pour passer pour un idiot, un flambeur minable qui avait eu de la chance une fois et allait maintenant tout reperdre, mais mon signal d'alarme m'a averti que la comédie n'était pas très bien passée. Et mon signal d'alarme n'a pas aimé quand Gutierrez a commencé à m'accueillir d'un : « Tiens, tiens ! Voilà mon Yanqui de Yankeeland. » Pas « *le* Yanqui », mais « *mon* Yanqui ».

Imaginons qu'il ait chargé un de ses amis joueurs de poker de me suivre de Tampa à Sunset Point ? Et n'était-il pas envisageable qu'il puisse envoyer d'autres de ses amis joueurs de poker (ou deux malabars quelconques pressés de se libérer du taux usuraire sous le joug duquel les tenait Gutierrez) se livrer à une opération de récupération d'au moins une partie de ces dix mille dollars ? Mon cerveau gauche pensait que c'était le genre de stratagème éculé qu'affectionnaient les séries télévisées policières du genre de *77 Sunset Strip*, mais le signal d'alarme faisait entendre un son de cloche différent.

Mon signal d'alarme me disait que le petit homme à la calvitie précoce était parfaitement capable de donner son feu vert à un débarquement musclé à mon domicile avec ordre aux gros bras de me mettre une volée de bois vert si je tentais d'opposer la moindre résistance. Je ne tenais pas à recevoir une volée et je ne tenais pas à être volé. Par-dessus tout, je ne tenais pas à ce que mes manuscrits tombent entre les mains d'un bookmaker lié à la pègre. Je n'aimais pas l'idée de détaler la queue entre les jambes mais… Merde ! Il faudrait bien que je descende dans le Texas tôt ou tard, non ? Mieux valait trop tôt que trop tard. De surcroît, la discrétion est le meilleur allié du courage. Je l'ai appris au sein de ma mère.

Donc, après une nuit de juillet quasiment blanche où les bips de sonar de mon signal d'alarme avaient résonné particulièrement fort, j'ai rassemblé mes biens terrestres (j'ai caché le coffre-fort contenant mon récit biographique et mon argent liquide sous la roue de secours de la Sunliner), laissé un mot et un dernier chèque de loyer pour mon propriétaire et pris vers le nord par l'US 19. J'ai passé ma première nuit dans un motel DeFuniak Springs en état de délabrement avancé. Les stores étaient troués et le temps que j'éteigne l'unique lumière de ma chambre (une ampoule nue pendant au bout d'un fil électrique), j'étais assailli par des moustiques de la taille d'avions de combat.

Pourtant, j'ai dormi comme un bébé. Sans le moindre cauchemar. Et les bips-bips de mon radar intérieur s'étaient tus. Cela me suffisait.

Le 1er août, j'étais à Gulfport. Le premier endroit où je me suis arrêté, à la périphérie de la ville, a refusé de m'accepter. Le réceptionniste du Red Top m'a expliqué que leur établissement était réservé aux Noirs et m'a dirigé vers le Southern Hospitality, qu'il a

qualifié de « meilleur de tout Guff-pote ». Peut-être bien, mais je pense que j'aurais nettement préféré séjourner au Red Top. La guitare slide que j'entendais par la porte du Barbecue Bar voisin avait un son fantastique.

6

La Nouvelle-Orléans ne se trouvait pas exactement sur ma route vers la Grande D[5], mais avec l'alarme du sonar désormais silencieuse, je me suis senti l'âme touristique… Quoique ce n'était pas le Vieux Carré, français comme on appelle le centre historique, ni l'embarcadère pour le bateau à vapeur, rue Bienville, que je voulais visiter.

J'ai acheté un plan de la ville à un vendeur de rue et cherché mon chemin vers la destination qui m'intéressait. J'ai garé ma voiture et, après une petite marche de cinq minutes, me suis retrouvé en face du 4905 Magazine Street où Lee et Marina Oswald vivraient avec leur fille June au cours du dernier printemps et du dernier été de la vie de John Kennedy. C'était une bicoque délabrée avec une clôture grillagée autour d'un jardin envahi d'herbes.

La peinture du rez-de-chaussée, naguère blanche, était maintenant d'un jaune pisseux et pelait. Les planches brutes du premier étage, en vieux bois grisé, n'avaient jamais été peintes. Une fenêtre brisée avait été rafistolée avec un morceau de carton sur lequel on pouvait lire À LOUER – APPELER MU3-4192. Des moustiquaires rouillées fermaient la galerie où, en septembre 1963, assis en caleçon à la nuit tombée, Lee Oswald chuchoterait « *Pan ! Pan ! Pan !* » dans sa barbe en visant les passants dans l'obscurité avec ce qui deviendrait l'arme la plus célèbre de l'histoire américaine.

Je pensais à ça quand quelqu'un me tapa sur l'épaule et je faillis hurler. J'ai dû sursauter car le jeune homme noir qui m'avait abordé recula respectueusement d'un pas en levant en l'air ses mains ouvertes.

« Désolé, m'sieur. Désolé, j'voulais sûrement pas vous faire peur.

– C'est bon, je lui ai dit. Vous n'y êtes pour rien. »

Cette déclaration ne sembla guère le rassurer mais il avait un but précis en tête et il se hâta d'y venir… quoique pour ce faire, il dût se rapprocher une nouvelle fois, car sa proposition nécessitait un ton de voix plus discret que celui de la conversation. Il voulait savoir si par hasard j'étais intéressé par l'achat de quelques « joysticks ». Il me semblait comprendre de quoi il parlait mais je n'en fus tout à fait sûr que lorsqu'il ajouta : « Herbe du Delta, m'sieur, super-qualité. »

Je lui dis que je m'en dispenserais mais que s'il pouvait m'indiquer un bon hôtel dans le « Paris du Sud », l'information lui vaudrait un demi-dollar de ma part. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était

nettement plus audible : « Tout dépend des goûts, mais je dirais l'hôtel Monteleone. » Il m'indiqua le chemin.

Je l'ai remercié et gratifié du demi-dollar. Il l'a endormi dans l'une de ses nombreuses poches. « Dites, pourquoi que vous regardez cette baraque, là ? » Il hocha la tête vers la bicoque délabrée. « Comptez l'acheter ? »

Une étincelle de l'ancien George Amberson se ralluma. « Vous, vous devez être de par ici. Ça serait une bonne affaire, à votre avis ?

– D'autres bicoques de la rue, oui, mais pas celle-ci. Pour moi, elle a l'air hanté.

– Pas encore », j'ai corrigé.

Et je me suis éloigné vers ma voiture, le laissant me suivre des yeux avec perplexité.

7

J'ai récupéré le coffre-fort dans la malle arrière et l'ai posé sur le siège du passager de la Sunliner, dans l'intention de le porter moi-même jusqu'à ma chambre au Monteleone, ce que j'ai fait. Mais pendant que le portier s'occupait du reste de mes bagages, j'ai repéré quelque chose par terre, à l'arrière, et je me suis empourpré d'une culpabilité instantanée totalement hors de proportion avec la nature de l'objet. Mais ce que l'on apprend dans la petite enfance est ce qui reste le plus solidement ancré et, parmi tout ce que j'avais appris au sein de ma mère, figurait en bonne place de toujours rapporter à temps les livres empruntés à la bibliothèque.

C'était *Le Rapport Chapman* que j'avais emprunté à la bibliothèque de Nokomis environ une semaine avant de décider qu'il était temps de tailler la route. Je pris comme un reproche la vignette collée dans le coin supérieur de la couverture de protection transparente : *EMPRUNT 7 JOURS SEULEMENT, PENSEZ AUX EMPRUNTEURS SUIVANTS*.

Arrivé dans ma chambre, j'ai consulté ma montre et vu qu'il n'était que 18 heures. En été, la bibliothèque n'ouvrait pas avant midi mais restait ouverte jusqu'à 20 heures. Les appels longue distance font partie des rares choses plus onéreuses en 1960 qu'en 2011 mais ce puéril sentiment de culpabilité continuait à me tarauder. J'ai appelé la réceptionniste de l'hôtel et lui ai donné le numéro de téléphone de la bibliothèque de Nokomis que j'ai lu sur la pochette collée au dos de la dernière page du livre. En notant au passage le petit message figurant au-dessous : *Au-delà de 3 jours de retard, merci de prévenir par téléphone*, je me suis senti plus minable que jamais.

Mon opératrice a parlé à une autre opératrice. Derrière elles, je percevais un babil de voix plus faibles. Je me suis avisé que dans le temps d'où je venais, la plupart de ces voix lointaines étaient mortes. Puis une sonnerie a retenti à l'autre bout du fil.

« Bonjour, bibliothèque publique de Nokomis. » C'était la voix de Hattie Wilkerson, mais on aurait dit que la charmante vieille dame était coincée dans un tonneau en acier géant.

« Bonjour, madame Wilkerson…

– Bonjour ? Bonjour ? Vous m'entendez ? Fichus appels longue distance !

– Hattie ? » Je criais maintenant. « Hattie, c'est George Amberson à l'appareil !

– George Amberson ? Oh, mon Dieu ! D'où appelez-vous, George ? »

J'ai failli lui dire la vérité, mais l'alarme de mon radar a émis un seul bip très sonore et j'ai hurlé : « Baton-Rouge !

– En Louisiane ?

– Oui ! J'ai un de vos livres ! Je viens de m'en apercevoir ! Je vais vous le renvoyer le plus…

– Vous n'avez pas besoin de crier, George, la communication est bien meilleure maintenant. L'opératrice n'avait pas dû bien enfoncer la fiche. Je suis si contente de vous entendre. C'est la Providence divine que vous n'ayez pas été là. Nous nous sommes inquiétées, même si le chef des pompiers a affirmé que la maison était vide.

– Qu'est-ce que vous racontez, Hattie ? Ma maison sur la plage ? »

Quelle autre en vérité ?

« Oui ! Quelqu'un a lancé une bouteille d'essence enflammée par la fenêtre. Tout a brûlé en l'espace de quelques minutes. Le chef Durand pense que ce sont des jeunes gens qui buvaient et faisaient la fête. Il y a tellement de mauvais sujets de nos jours. Mon mari dit que c'est parce qu'ils ont peur de la bombe. »

Eh bien…

« George ? Vous êtes encore là ?

– Oui.

– Quel livre avez-vous ?

– Quoi ?

– Quel livre avez-vous ? Ne m'obligez pas à consulter le fichier.

– Ah. *Le Rapport Chapman*.

– Alors, renvoyez-le-nous dès que vous le pourrez, d'accord ? Nous avons quelques lecteurs en liste d'attente. Irving Wallace est extrêmement populaire.

– Oui, je m'en occupe dès demain.

– Je suis vraiment navrée pour votre maison. Avez-vous perdu beaucoup de choses ?

– Non, j'ai le plus important avec moi.

– Dieu merci. Pensez-vous revenir bien… »

Il y eut un clic assez fort pour m'agresser l'oreille, puis la friture d'une ligne déconnectée. Je replaçai le récepteur sur sa fourche. Pensais-je revenir bientôt ? Je ne voyais pas la nécessité de rappeler

pour répondre à cette question. Mais désormais, je serais doublement sur mes gardes avec le passé, car il flaire les agents de changement, et il mord. J'ai expédié *Le Rapport Chapman* à la bibliothèque de Nokomis toutes affaires cessantes le lendemain matin. Puis je suis parti pour Dallas.

8

Trois jours plus tard, j'étais assis sur un banc de Dealey Plaza et je regardais le cube de briques carré de la Texas School Book Depository. C'était la fin de l'après-midi et il faisait incroyablement chaud. J'avais desserré ma cravate (si vous n'en portez pas en 1960, même par temps chaud, vous risquez d'attirer inutilement l'attention sur vous) et déboutonné le col de ma chemise blanche toute simple, mais ça ne me soulageait pas beaucoup. Pas plus que l'ombre de l'orme situé derrière mon banc.

Quand j'étais descendu à l'hôtel Adolphus sur Commerce Street, on m'avait offert le choix entre une chambre avec air conditionné ou sans air conditionné. J'avais payé le supplément de cinq dollars pour une chambre où la température était généreusement abaissée à vingt-cinq degrés, et, si j'avais eu un cerveau, j'y serais retourné sur l'instant avant d'attraper une insolation et de tomber dans les pommes. Avec la nuit, la température risquait de fraîchir un peu. Rien qu'un peu.

Mais ce cube de briques retenait mon regard et les fenêtres (surtout celle à l'angle droit du cinquième étage) semblaient m'examiner. Il émanait de ce bâtiment une sensation palpable de faute. Vous trouverez peut-être ça risible (si « vous » existez un jour) et n'y verrez rien d'autre que la conséquence de mon savoir anticipé des événements, mais cela ne suffit pas à expliquer ce qui me retenait vraiment sur ce banc en dépit de la chaleur accablante. Ce qui me subjuguait, c'était une étrange impression de déjà-vu.

L'immeuble me rappelait l'aciérie Kitchener de Derry.

Le dépôt de livres scolaires n'était pas en ruine, mais il dégageait la même impression de menace vivante. Je me souvenais de ma rencontre avec cette cheminée écroulée, noire de suie, couchée dans les hautes herbes tel un serpent préhistorique géant somnolant au soleil. Je me souvenais d'avoir plongé le regard dans sa bouche d'ombre, d'une circonférence si grande qu'elle aurait pu m'avaler. Et je me souvenais d'avoir eu le sentiment que quelque chose se trouvait à l'intérieur. Quelque chose de vivant. Quelque chose qui voulait m'y faire pénétrer à mon tour. Afin de lui rendre visite. Peut-être pour un temps très, très long.

Entre, susurrait la fenêtre du cinquième étage. *Viens jeter un coup d'œil aux alentours. L'endroit est désert à cette heure, la poignée d'employés qui travaillent ici en été sont rentrés chez eux, mais si tu*

contournes le bâtiment pour rejoindre la plate-forme de chargement près de la voie ferrée, tu trouveras une porte ouverte, j'en suis à peu près sûre. Après tout, qu'y a-t-il à protéger ici ? Rien que des manuels scolaires, et même les écoliers à qui ils sont destinés n'en veulent pas vraiment. Tu le sais bien, Jake. Alors entre. Monte au cinquième étage. À ton époque, il y a un musée ici, les gens viennent de partout dans le monde et certains d'entre eux pleurent encore en repensant à l'homme qui a été assassiné et à tout ce qu'il aurait pu faire s'il avait vécu, mais nous ne sommes qu'en 1960, Kennedy est encore sénateur et Jake Epping n'existe pas. Seul George Amberson existe, un homme à la coupe courte, à la chemise moite de sueur, à la cravate desserrée. Un homme de son temps, pour ainsi dire. Alors, monte. As-tu peur des fantômes ? Comment peux-tu en avoir peur alors que le crime n'a pas encore été commis ?

Mais il y avait des fantômes là-haut. Il n'y en avait peut-être pas dans Magazine Street à La Nouvelle-Orléans, mais ici ? Oh, oui. Mais je n'aurais jamais à y faire face car je ne pénétrerais pas davantage dans le dépôt de livres scolaires que je ne m'étais aventuré dans cette cheminée écroulée à Derry. Oswald y décrocherait son emploi de manutentionnaire à peine un mois avant l'assassinat et pour moi attendre aussi longtemps serait prendre un trop gros risque. Non, j'avais l'intention de suivre le plan qu'Al avait ébauché dans la dernière partie de ses notes, celle intitulée *CONCLUSIONS SUR LA MARCHE À SUIVRE*.

Quelle qu'ait été sa certitude quant à la théorie du tireur isolé, Al n'avait pas négligé la possibilité, faible mais significative sur le plan statistique, qu'il pouvait se tromper. Dans ses notes, il l'avait appelée « la fenêtre d'incertitude ».

Comme « fenêtre du cinquième étage ».

Il s'était fixé pour but de fermer cette fenêtre pour de bon le 10 avril 1963, soit plus de six mois avant le voyage de Kennedy à Dallas, et je pensais que son idée avait sa logique. Peut-être plus tard au cours de ce mois d'avril, plus vraisemblablement le soir du 10 (pourquoi attendre ?), j'éliminerais Lee Harvey Oswald comme j'avais éliminé Frank Dunning. Et sans plus de scrupules. Si vous voyiez une araignée cavaler sur le plancher en direction du berceau de votre bébé, vous pourriez hésiter. Vous pourriez même envisager de la piéger dans une bouteille et de la jeter dans le jardin pour qu'elle puisse continuer à vivre sa petite vie. Mais si vous étiez sûr que cette araignée est venimeuse ? Une veuve noire ? Dans ce cas, vous n'hésiteriez pas. Non. Pas si vous êtes sain d'esprit.

Vous poseriez le pied dessus et vous l'écraseriez.

9

J'avais mon propre plan pour les années s'étendant entre août 1960

et avril 1963. Je garderais Oswald à l'œil quand il rentrerait de Russie mais je n'interférerais pas. Je ne pouvais pas me le permettre, à cause de l'effet papillon. J'ignore s'il y a une métaphore plus absurde dans la langue anglaise que celle de « chaîne d'événements ». Les chaînes (autres que celles que nous avons tous appris à fabriquer avec des bandes de papier coloré à la maternelle) sont solides. On les utilise pour extraire les blocs-moteurs des camions et pour entraver les bras et les jambes de détenus dangereux. Mais ça ne représentait plus la réalité telle que je la comprenais. Les événements sont précaires, croyez-moi, ce sont des châteaux de cartes, et en m'approchant d'Oswald (sans parler de tenter de l'empêcher de commettre un crime qu'il n'avait même pas encore conçu), je me priverais de mon seul avantage. Le papillon déploierait ses ailes, et bien sûr, le parcours d'Oswald en serait changé.

Ce ne seraient peut-être que d'infimes changements au début, mais, comme le dit la chanson de Bruce Springsteen, *c'est à partir de petites choses, chérie, que de grandes choses arrivent un jour*. Ce pourraient être de bons changements, qui ultimement sauveraient l'homme qui était actuellement le plus jeune sénateur du Massachusetts. Mais je n'en croyais rien. Parce que le passé est tenace. En 1962, selon l'une des notes griffonnées par Al, Kennedy se rendrait à Houston, à l'université Rice, où il prononcerait un discours dans lequel il parlerait d'aller sur la lune. *Auditorium ouvert, podium sans protection pare-balles*, avait écrit Al. Houston était situé à moins de cinq cents kilomètres de Dallas. Et si Oswald décidait de tirer sur le président là-bas ?

Ou supposons qu'Oswald soit exactement ce qu'il avait prétendu être ? Un bouc émissaire. Imaginons que je le pousse à fuir Dallas pour retourner à La Nouvelle-Orléans et que Kennedy meure quand même, victime de quelque complot fou de la mafia ou de la CIA ? Aurais-je le courage de repasser par le terrier pour tout recommencer de zéro ? Sauver de nouveau la famille Dunning ? Sauver de nouveau Carolyn Poulin ? J'avais déjà consacré près de deux ans à cette mission. Serais-je prêt à investir cinq années supplémentaires pour un résultat tout aussi incertain ?

Il valait mieux ne pas avoir à le découvrir. Il valait mieux être sûr de son coup. En route vers le Texas depuis La Nouvelle-Orléans, j'avais décidé que la meilleure façon de surveiller Oswald sans me mettre dans ses jambes serait de m'installer à Dallas pendant qu'il vivrait dans la ville-sœur de Fort Worth, puis d'emménager à Fort Worth quand Oswald déménagerait avec sa famille à Dallas. L'idée avait le mérite de la simplicité mais elle ne fonctionnerait pas. Je l'ai compris dans les semaines qui ont suivi ma première rencontre avec l'immeuble de la TSBD, après avoir senti si fort que lui aussi – tel l'abîme de Nietzsche – m'observait.

J'ai passé les mois d'août et septembre de cette année d'élection présidentielle à conduire ma Sunliner dans les rues de Dallas pour trouver un appartement (même après tout ce temps, mon GPS me manquait cruellement et je devais m'arrêter souvent pour demander mon chemin). Tout semblait clocher. Au début, je pensais que c'étaient les appartements eux-mêmes. Puis, à mesure que je commençais à me faire une meilleure idée de la ville, j'ai compris que c'était moi.

La vérité pure et simple, c'est que je n'aimais pas Dallas et huit semaines d'investigation suffirent à me convaincre qu'il n'y avait vraiment pas grand-chose à aimer. Le *Times Herald*[6] (que beaucoup d'habitants de Dallas appelaient le *Slimes*[7] Herald) était un rouleau compresseur exaspérant de chauvinisme à deux balles. Le *Morning News* pouvait bien céder à des envolées lyriques en décrivant comment Dallas et Houston étaient engagées « dans une course vers le ciel », les gratte-ciel dont les éditoriaux parlaient n'étaient qu'un îlot de prétention architecturale entouré, au ras du sol, d'anneaux moins reluisants que j'en étais venu à désigner mentalement sous le nom de Grande Culture Américaine des Bas-Fonds. Les journaux ignoraient totalement les quartiers de taudis où la fracture raciale commençait tout juste à se réduire un peu.

Au-delà, il y avait les interminables lotissements de la classe moyenne, dont les propriétaires étaient pour la plupart des anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale et de Corée. Ces anciens combattants avaient des épouses qui passaient leurs journées à faire reluire leur mobilier au dépoussiérant Pledge et à faire tourner leur lave-linge Maytag. La plupart avaient 2,5 enfants. Les adolescents tondaient les pelouses, livraient le *Slimes Herald* à bicyclette, lustraient la voiture familiale au Turtle Wax et écoutaient (en douce) Chuck Berry sur les radios à transistors. En faisant peut-être croire à leurs parents inquiets que le bon Chuck était blanc.

Au-delà des pavillons de banlieue, avec leurs tourniquets d'arrosage sur les pelouses, s'étendaient de vastes champs plats à l'infini. Çà et là, des rampes d'irrigation étaient encore visibles sur les cultures de coton, mais presque partout le Roi Coton était mort, remplacé par des hectares de maïs et de soja à perte de vue. Les véritables productions du comté de Dallas étaient l'électronique, le textile, le boniment et l'argent noir des pétrodollars. Il n'y avait pas beaucoup de derricks dans la région mais quand le vent soufflait de l'ouest, où se situe le bassin permien, les villes jumelles empestaient le pétrole et le gaz naturel.

Le quartier des affaires du centre-ville regorgeait de cadres tout ce qu'il y avait de plus urf se trimbalant dans l'attirail que j'en étais venu à appeler le 4-pièces-Dallas : manteau sport à carreaux, cravate étroite

retenue par une pince tape-à-l'œil (avec diamant étincelant en son centre, ou brillant faisant illusion, pour cette version années 60 du bling-bling), pantalon blanc Sansabelt (pour un port sans ceinture) et bottes m'as-tu-vu à coutures tarabiscotées. Ils travaillaient dans des banques et des sociétés d'investissement. Ils vendaient du soja à terme, des concessions pétrolières et des propriétés à l'ouest de la ville, des terres où rien ne poussait, sauf le datura et la soude roulante. Ils s'appelaient mutuellement « fils » en s'assenant des claques sur l'épaule avec des mains pleines de bagouzes. À la ceinture, où les hommes d'affaires de 2011 clipsaient leurs téléphones portables, beaucoup arboraient des armes de poing glissées dans des étuis de cuir travaillé à la main.

Il y avait des affiches réclamant la mise en accusation du président de la Cour suprême, Earl Warren ; des affiches avec un Nikita Khrouchtchev au rictus sardonique et le message *NIET*, CAMARADE KROUCHTCHEV, C'EST NOUS QUI ALLONS VOUS ENTERRER ! Il y en avait une dans West Commerce Street qui proclamait LE PARTI COMMUNISTE AMÉRICAIN EST POUR L'INTÉGRATION, ET VOUS ? Celle-ci avait été payée par une organisation qui s'intitulait la Tea Party Society. Par deux fois, sur des vitrines de commerces dont les noms suggéraient des propriétaires juifs, j'ai vu des croix gammées badigeonnées en blanc.

Je n'aimais pas Dallas, mais alors pas du tout. Je l'avais détestée dès l'instant où j'étais descendu à l'Adolphus et avais vu le maître d'hôtel du restaurant empoigner un jeune serveur craintif par le bras et lui aboyer au visage. Pourtant, c'était ici que ma mission m'appelait et c'était ici que je resterais. C'est ce que je pensais alors.

10

Le 22 septembre, j'ai enfin trouvé un appartement qui paraissait vivable. C'était un garage indépendant qui avait été converti en joli duplex. Il était situé dans Blackwell Street, au nord de Dallas. Avantage notable : la climatisation. Inconvénient notable : le propriétaire, Ray Mack Johnson, qui était raciste et qui m'a clairement indiqué que si je prenais l'appartement, je serais aussi bien avisé d'éviter de fréquenter Greenville Avenue, toute proche, où pullulaient les bouges à mulâtres et les nègres à « crans » (à crans d'arrêt), comme il disait.

« J'ai rien contre les nègres, me dit-il. Non, m'sieur. C'est Dieu qui les a maudits et les a abaissés dans leur position, pas moi. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

– J'ai dû rater cette partie de la Bible. »

Il plissa les yeux pour m'adresser un regard soupçonneux. « Vous êtes quoi, méthodiste ?

– Oui », j'ai dit.

Ça me semblait plus sûr que de dire que, confessionnellement parlant, j'étais rien du tout.

« Il vous faut rejoindre la voie baptiste de l'Église, fils. La nôtre accueille les nouveaux arrivants. Vous prenez l'appartement et, un de ces dimanches, vous pourrez peut-être nous accompagner, ma femme et moi.

– Peut-être », j'ai répété, en me rappelant d'être dans le coma ce dimanche-là – ou même mort.

Mr. Johnson, pendant ce temps, avait repris son exposé des Écritures. « Voyez-vous, Noé s'était enivré ce jour-là sur l'Arche, et il était couché sur son lit, nu comme un ver. Deux de ses fils ont détourné les yeux et l'ont recouvert d'un drap. Ou peut-être d'une couverture, je ne sais plus. Mais Cham – c'était le nègre de la famille – a regardé son père dans sa nudité et Dieu l'a maudit, lui et toute sa race, les a condamnés à être des coupeurs de bois et des porteurs d'eau. Voilà le passage. Voilà l'origine. Genèse, chapitre neuf. Vous pouvez aller y voir, monsieur Amberson.

– Ah-ah », j'ai fait d'un ton absent, pensant qu'il me fallait trouver un endroit où habiter, que je ne pouvais me permettre de rester à l'Adolphus indéfiniment. Pensant que je pourrais le supporter, qu'un peu de racisme ne me tuerait pas. Pensant que c'était dans l'air du temps, et que cet air était probablement le même à peu près partout. Sauf que je n'y croyais pas vraiment. « Je vais y réfléchir et je vous donnerai ma réponse dans un ou deux jours, monsieur Johnson.

– N'attendez pas trop longtemps, fils. Cet appartement va partir vite. Et qu'à présent Dieu bénisse votre journée. »

11

Bénie ou pas, c'était encore une journée caniculaire et la chasse à l'appartement donne soif. Après m'être défaussé de la compagnie érudite de Ray Mack Johnson, j'ai ressenti le besoin de me taper une bonne bière. J'ai décidé d'aller en prendre une dans Greenville Avenue. Le seul fait que Mr. Johnson ait déconseillé le quartier m'incitait à aller y fourrer mon nez.

Il avait raison sur deux points : la rue témoignait d'une (certaine) intégration raciale et d'une ambiance assez sauvage. Elle était également très vivante. J'ai garé ma voiture et déambulé, savourant la joyeuse atmosphère de fête foraine. Je suis passé devant une bonne vingtaine de bars, quelques cinémas spécialisés dans les reprises de films (ENTREZ, FRAÎCHEUR ASSURÉE À L'INTÉRIEUR, disaient les bannières claquant à leurs auvents dans le brûlant vent texan chargé d'odeurs d'hydrocarbures) et une boîte de strip-tease devant laquelle un bonimenteur de rue racolait en aboyant « Des filles, des filles, des filles comme vous n'en avez jamais vu ! Le meilleur spectacle vivant

au monde ! Et ces dames ne rasent pas les murs, si vous voyez ce que je veux dire ! »

Je suis passé aussi devant trois ou quatre boutiques d'encaissement de chèques et de prêts rapides. Il y avait, dressé avec arrogance devant l'une d'elles – la Faith Financial[8], où la Confiance est Notre Mot d'Ordre – un tableau noir destiné à afficher LA COTE DU JOUR (comme indiqué en titre), avec en bas la mention POUR LE DIVERTISSEMENT SEULEMENT. Des hommes en chapeau de paille et bretelles (tenue que seuls des parieurs patentés peuvent arborer) l'entouraient, discutant les chiffres annoncés. Certains avaient des imprimés de paris hippiques à la main ; d'autres les pages sportives du *Morning News*.

Pour le divertissement seulement. Ouais, c'est ça, je me suis dit. Un instant, j'ai pensé à mon bungalow du bord de mer parti en fumée dans la nuit, aux flammes montant à l'assaut des étoiles, attisées par le vent du large. Le divertissement avait ses inconvénients, surtout s'agissant de paris.

Musique et odeur de bière filtraient par les portes ouvertes. J'ai entendu Jerry Lee Lewis chanter « Whole Lotta Shakin' Goin' On' » dans un tripot, Ferlin Husky susurrer « Wings of a Dove » dans un autre. J'ai été accosté par quatre prostituées et un vendeur à la sauvette qui proposait des enjoliveurs de roues, des rasoirs à main ornés de strass scintillants et des drapeaux du *Lone Star State*, l'État à l'Étoile Solitaire, frappé des mots CHERCHEZ PAS DES CROSSES AU TEXAS. Essayez de traduire ça en latin, pour voir.

Cette troublante sensation de déjà-vu revenait en force, cette impression que les choses allaient de travers ici aussi, comme elles étaient allées de travers auparavant. Ce qui était fou, puisque je n'étais jamais venu dans Greenville Avenue de ma vie ; mais c'était néanmoins indéniable, une réalité affective plutôt que mentale. Brusquement, j'ai décidé que je ne voulais pas de bière. Et que je ne voulais pas non plus louer le garage converti en duplex de Mr. Johnson, si appréciable qu'y fût l'air conditionné.

Je venais de dépasser un trou dans le mur nommé La Rose du Désert où le Rock-Ola balançait du Muddy Waters en rafales, et je faisais demi-tour pour retourner à l'endroit où j'avais garé ma voiture, quand un type en franchit le seuil en vol plané. Il trébucha en tentant de se rattraper et s'étala sur le trottoir. Un éclat de rire retentit dans la pénombre du bar. Une femme gueula : « Et reviens pas, espèce de couille molle ! » Ce qui fit redoubler les rires (gras) des rieurs.

Le client éjecté saignait du nez (qu'il avait gravement dévié sur le côté) et aussi d'une balafre qui lui zébrait toute la joue gauche, de la tempe à la mâchoire. Ses yeux écarquillés accusaient le choc. Quand il se cramponna à un lampadaire pour se hisser sur ses pieds, je vis que les pans flottants de sa chemise lui tombaient presque aux genoux.

Une fois debout, il promena un regard noir et vide tout autour de lui.

J'ai dû faire un ou deux pas vers lui, mais avant que je l'atteigne, l'une des femmes qui m'avaient accosté s'approcha, oscillant sur ses talons aiguilles. Sauf que ça n'était pas une femme, pas exactement. Avec ses grands yeux sombres et sa peau couleur café fraîche et lisse, elle ne devait pas avoir plus de seize ans. Elle souriait, mais sans aucune méchanceté, et quand l'homme au visage ensanglanté tituba, elle le saisit par le bras. « Tout doux, mon cœur, lui dit-elle. Il faut que tu t'assoies avant de… »

Il souleva les pans de sa chemise. La crosse de nacre d'un revolver (beaucoup plus petit que celui que j'avais acheté chez Macken, guère plus qu'un jouet, vraiment) apparut contre la graisse blanche qui débordait de la taille de son pantalon en gabardine. Sa braguette était à demi baissée et j'ai aperçu son caleçon imprimé de voitures de course rouges. Je m'en souviens clairement. Il a ôté le revolver de sa ceinture, pressé le canon contre le ventre de la pute et appuyé sur la gâchette. On a entendu un stupide petit *pop*, le bruit d'un pétard qui explose dans une boîte de conserve, rien de plus. La fille a poussé un cri et s'est assise sur le trottoir en se tenant le ventre avec les mains.

« Tu m'as foutu un pruneau ! » C'était moins une expression de souffrance que d'indignation, mais le sang avait commencé à couler entre ses doigts. « Tu m'as foutu un pruneau, bougre d'animal, pourquoi tu m'as foutu un pruneau ? »

Il l'ignora, rouvrit la porte de La Rose du Désert à la volée. J'étais toujours à l'endroit où je me trouvais quand il avait tiré sur la jolie petite pute, d'une part parce que j'étais pétrifié par le choc mais surtout parce que tout cela n'avait pris que quelques secondes. Plus qu'il n'en faudrait à Oswald pour assassiner le président des États-Unis, peut-être, mais guère.

« C'est ça que tu veux, Linda ? gueula-t-il. Si c'est ça que tu veux, tu vas l'avoir ! » Il s'est fourré le canon du revolver dans l'oreille et a pressé la détente.

12

J'ai plié mon mouchoir et l'ai appliqué doucement contre le trou dans la robe rouge de la fille. J'ignorais quelle était la gravité de sa blessure mais elle avait encore assez de vie en elle pour débiter un chapelet d'expressions pittoresques qu'elle n'avait sans doute pas apprises au sein de sa mère (mais qui sait). Et quand un badaud se rapprocha un peu trop près à son goût, elle gronda : « Arrête de reluquer sous ma robe, espèce de vieux saligaud. Pour ça, tu aboules la monnaie. »

« Ce pauvre type ici est aussi mort qu'on peut l'être », commenta quelqu'un, agenouillé à côté de l'homme qui s'était fait virer de La

Rose du Désert. Une femme se mit à pousser des cris stridents.

Des sirènes approchaient : stridentes, elles aussi. J'ai fait signe d'approcher à une autre de ces dames, une rousse en pantalon corsaire. Elle a posé un doigt sur sa poitrine comme pour demander : « Moi ? » J'ai hoché la tête pour confirmer. « Tenez ce mouchoir sur la plaie, je lui ai dit. Essayez de contenir le saignement. Moi, je dois y aller. »

Elle m'a décoché un petit sourire entendu. « Pas envie de traîner dans le coin à l'arrivée des flics ?

– Non, pas vraiment. Je ne connais aucun de ces gens. Je ne faisais que passer. »

La rousse s'agenouilla auprès de la fille qui saignait et continuait à rouscailler sur le trottoir et posa sa main sur le mouchoir trempé. « Ma chérie, dit-elle, si c'est pas malheureux. »

13

J'ai pas pu fermer l'œil cette nuit-là. Je commençais à somnoler quand soudain je revoyais la face grasse de sueur et l'expression complaisante de Ray Mack Johnson quand il avait foutu deux mille ans d'esclavage, de meurtres et d'exploitation sur le dos d'un gosse de l'Antiquité qui avait surpris son père à poil. Je me réveillais en sursaut, me renversais sur mon oreiller, m'assoupissais… et revoyais le petit type à la braguette baissée se coller le canon de son revolver de gonzesse dans l'oreille. *C'est ça que tu veux, Linda ?* Un dernier trépignement de colère avant le grand sommeil. Et je me réveillais encore en sursaut. La fois suivante, c'étaient des hommes en berline noire balançant un cocktail Molotov par la fenêtre de mon cabanon de Sunset Point : Eduardo Gutierrez cherchant à se débarrasser de son Yanqui de Yankeeland. Et pourquoi ? Parce qu'il n'aimait pas perdre gros, voilà pourquoi. Pour lui, ça suffisait comme ça.

Pour finir, j'ai renoncé et je me suis assis à la fenêtre où le climatiseur ronronnait vaillamment. Dans le Maine, la nuit serait suffisamment froide pour commencer à roussir les feuilles des arbres, mais ici, à Dallas, la température était encore de 24 degrés à 2 heures et demie du matin. Et l'air était moite.

« Dallas, Derry », j'ai dit tout en regardant en bas dans le fossé silencieux de Commerce Street. Le cube de briques du Texas School Book Depository n'était pas visible, mais il était tout proche. À cinq minutes à pied.

« Derry, Dallas. »

Chaque nom comprenait deux syllabes qui se brisaient sur la double consonne centrale comme se brise une branche de bois sec sur un genou. Je ne pouvais pas rester ici. Vivre deux ans et demi dans la Grande D me rendrait fou. Combien de temps encore avant que je

commence à voir des graffitis du genre JE VAIS BIENTÔT TUER MA MÈRE ? Ou que j'aperçoive un Jésus en bois filant au fil de l'eau sur la Trinity River ? Fort Worth serait peut-être mieux, mais Fort Worth était encore trop proche.

Pourquoi devrais-je rester dans l'une ou l'autre ville ?

Cette pensée m'est venue peu après trois heures du matin et elle m'a frappé avec la force d'une révélation. J'avais une super-caisse, une bagnole dont j'étais pour ainsi dire tombé amoureux, et le centre du Texas ne manquait pas de bonnes routes rapides, dont beaucoup étaient de construction récente. D'ici le XXIe siècle, elles seraient probablement saturées par le trafic, mais en 1960, elles étaient quasiment surnaturellement désertes. Il y avait des limitations de vitesse, bien sûr, mais elles n'étaient pas appliquées. Au Texas, même les flics d'État étaient adeptes de l'évangile du pied au plancher.

Je pouvais quitter l'ombre oppressante que je sentais planer sur cette ville. Je pouvais trouver une agglomération plus petite et moins inquiétante, une petite ville qui ne dégagerait pas autant de violence et de haine. En plein jour, je pouvais me dire que j'imaginais ces choses, mais pas dans la fosse obscure de l'aube. Il y avait sans aucun doute des gens bien à Dallas, des milliers et des milliers, la grande majorité d'entre eux, mais un accord malsain résonnait en sourdine, et parfois explosait brutalement. Comme il l'avait fait devant La Rose du Désert.

Bevvie-Qu'Aime-la-Vie avait dit : « À Derry, je pense que les mauvais jours sont derrière nous. » Je n'en étais pas plus convaincu pour Dallas que pour Derry, encore à trois ans du pire jour de son histoire.

« Je ferai la navette, ai-je dit tout haut. George a besoin d'un bel endroit tranquille pour travailler à son livre, mais son livre ayant pour cadre une ville – une ville hantée –, il faudra bien qu'il fasse la navette, pas vrai ? Pour rassembler de la matière. »

Ça ne m'étonnait pas qu'il m'ait fallu pas loin de deux mois pour y penser ; bien souvent, les réponses les plus simples dans la vie sont celles qui ne nous viennent pas aussitôt à l'esprit. Je suis retourné me coucher et me suis endormi presque aussitôt.

14

Le lendemain, je suis sorti de Dallas par la 77 et j'ai roulé vers le sud. Une heure et demie plus tard, j'étais dans le comté de Denholm. J'ai pris à l'ouest par la 109, parce que le panneau d'affichage planté à l'intersection me plaisait. Un jeune joueur de football héroïque y figurait, en maillot noir, casque et jambières dorés. LIONS DE DENHOLM, proclamait la légende. TROIS FOIS CHAMPIONS DE DISTRICT ! FUTURS CHAMPIONS D' ÉTAT 1960 ! « LA PUISSANCE JIM AVEC NOUS ! »

Encore un message codé, j'ai pensé. Car, bien sûr, tous les lycées ont leurs signes et signaux de ralliement secrets ; c'est ce qui permet aux jeunes de se sentir membres de la tribu.

Après une dizaine de kilomètres sur la 109, je suis entré dans la petite ville de Jodie. 1 280 HABITANTS, annonçait le panneau. BIENVENUE, ÉTRANGER ! Et j'avais parcouru la moitié de la large rue principale bordée d'arbres quand j'ai avisé un petit restaurant avec un écriteau dans la vitrine vantant LES MEILLEURS MILK-SHAKES ET HAMBURGERS-FRITES DE TOUT LE TEXAS ! L'endroit s'appelait Café-Resto Chez Al.

Évidemment.

Je me suis garé devant, sur l'un des emplacements en épi, je suis entré et j'ai commandé un Pronghorn Special, autrement dit un double cheeseburger avec sauce barbecue, accompagné de frites Mesquites, le tout suivi d'un Rodeo Thickshake – parfum au choix vanille, chocolat ou fraise. Le Pronghorn ne valait pas le Fat-Burger, mais il était bon quand même et les frites étaient juste comme je les aime : croustillantes, salées et à peine un peu roussies.

Cet Al-là s'appelait Al Stevens, c'était un type sec, la cinquantaine, rien à voir avec Al Templeton. Il avait une coiffure rockabilly, une moustache poivre et sel à la Pancho Villa, un accent traînant du Texas à couper au couteau et portait son chapeau en papier de cuistot crânement incliné sur un œil. Quand je lui ai demandé s'il y avait des locations disponibles à Jodie, il s'est mis à rire :

« Vous n'aurez que l'embarras du choix. Par contre, question emploi, c'est pas exactement un centre de commerce florissant par ici. Pays d'élevage surtout, et, pardonnez-moi de le dire, mais vous ressemblez pas vraiment à un cow-boy.

– Je ne le suis pas, ai-je confirmé. En fait, je suis plutôt du genre écrivain, si vous voyez.

– Ça par exemple ! Un truc que j'ai peut-être lu ?

– Pas encore. Je fais mes premières armes. J'ai déjà presque rédigé la moitié d'un roman et deux ou trois éditeurs sont intéressés. Je cherche un endroit calme où m'installer pour le terminer.

– Pour être calme, ici, c'est calme. Je crois qu'on pourrait même obtenir un brevet. Ça se corse juste le vendredi soir.

– Football ?

– Ouais, m'sieur, toute la ville y va. À la mi-temps, tout le stade explose en rugissements de lions, et puis ça scande le cri de ralliement de Jim. On les entend à trois kilomètres à la ronde. C'est plutôt comique.

– Jim ?

– LaDue, le quarterback. Denholm a eu de bonnes équipes par le passé mais aucun QB comme LaDue. Et c'est qu'un junior. Tous à Jodie se voient déjà en championnat d'État. Moi, ça me semble un peu

optimiste, avec ces grands lycées de Dallas sur la route, mais un peu d'espoir n'a jamais tué personne, voilà ce que j'en dis.

– Et à part le football, comment est le lycée ?

– Excellent. Au départ, beaucoup – dont moi – n'étaient pas emballés par cette idée de regroupement, mais c'est une bonne chose en fin de compte. Le lycée compte plus de sept cents élèves cette année. Certains gosses des ranchs éloignés font parfois plus d'une heure de bus pour venir mais ça ne semble pas les déranger. Ça leur évite probablement des corvées agricoles à la maison. Vous écrivez sur la vie lycéenne ? Genre *Graine de violence* ? Parce que ici, il n'y a pas de gangs ni rien de tout ça. Ici, nous avons encore des jeunes bien élevés.

– Non, non, rien de ce style. Je ferais bien quelques remplacements pour prolonger mes économies, c'est tout. Je ne peux pas écrire si j'enseigne à plein temps.

– Bien sûr, approuva-t-il respectueusement.

– J'ai un diplôme de l'université d'Oklahoma, mais… » J'ai haussé les épaules pour signifier que l'Oklahoma et le Texas ne se comparaient pas, mais que l'espoir était permis.

« Eh bien, vous devriez parler avec Deke Simmons. C'est le proviseur. Il vient souvent dîner ici le soir. Sa femme est morte il y a quelques années…

– Désolé de l'apprendre, ai-je dit spontanément.

– Nous l'avons tous été. C'est un chic type. La plupart des gens le sont dans la région, monsieur… ?

– Je m'appelle Amberson. George Amberson.

– Eh bien, George, c'est une région un peu endormie, comme je vous l'ai dit, mais vous pourriez tomber plus mal. Peut-être que vous pourriez même apprendre à rugir comme un lion, à la mi-temps le vendredi soir.

– Peut-être bien, je lui ai dit.

– Revenez autour de dix-huit heures. C'est à peu près l'heure où Deke rapplique. »

Il s'appuya sur le comptoir et se pencha en avant.

« Vous voulez un conseil ?

– Bien sûr.

– Il aura sûrement sa bonne amie avec lui. Miz Corcoran, la bibliothécaire du lycée. Ils sont plus ou moins devenus inséparables depuis Noël dernier. J'ai entendu dire que c'est Mimi Corcoran la vraie patronne du lycée de Denholm, parce qu'elle est la patronne de Deke Simmons. Si vous arrivez à l'impressionner *elle*, c'est dans la poche.

– Je vais tâcher de m'en souvenir. »

15

En plusieurs semaines de chasse à l'appart à Dallas, j'avais eu exactement une seule touche, et le propriétaire, avais-je découvert, était un raciste dont je ne voulais pas être le locataire. Il m'a fallu trois heures à Jodie pour trouver un endroit sympa sur Mesa Lane. Pas un appartement mais une chouette maison typique du Sud (cinq pièces de plain-pied en enfilade), ce qu'on appelle ici une « maison en canon de fusil ». Elle était à vendre, d'après l'agent immobilier, mais ses propriétaires étaient disposés à la louer à une personne sérieuse. Il y avait un jardin ombragé par un orme, un garage pour ma Sunliner… et la climatisation centrale. Le loyer était raisonnable, compte tenu des commodités.

Freddy Quinlan, l'agent immobilier, me manifesta lui aussi une curiosité pleine de tact (je pense que ma plaque d'immatriculation du Maine lui avait paru exotique). Le meilleur aspect des choses, c'était que je me sentais enfin libéré de l'ombre qui avait plané sur moi à Dallas, Derry et Sunset Point où mon dernier domicile en tant que location avait été réduit en cendres.

« Eh bien ? m'a demandé Quinlan. Qu'en pensez-vous ?

– Je la veux, mais je ne peux vous donner de réponse définitive cet après-midi. Je dois voir quelqu'un avant. Je ne pense pas que vous soyez ouvert demain ?

– Mais si, monsieur, je suis ouvert le samedi jusqu'à midi. Ensuite, je rentre chez moi regarder le Match de la Semaine à la télé. Les Séries s'annoncent formidables cette année.

– Oui, c'est aussi mon impression », ai-je confirmé. Quinlan m'offrit une poignée de mains. « C'était un plaisir de vous rencontrer, monsieur Amberson. Je suis sûr que vous allez vous plaire à Jodie. Nous sommes des gens bien par ici. J'espère que vous pourrez être des nôtres.

– Moi aussi. »

Un peu d'espoir n'a jamais tué personne, comme disait l'autre.

16

Ce soir-là je suis retourné chez l'autre Al me présenter au proviseur du lycée de Denholm et à son amie bibliothécaire. Ils m'ont invité à leur table.

Deke Simmons, la soixantaine, était grand et chauve. Mimi Corcoran portait des lunettes et avait le teint bronzé. Ses yeux bleus, derrière ses lunettes à double foyer, étaient pénétrants et elle les a promenés de haut en bas sur moi, à la recherche d'indices. Elle marchait à l'aide d'une canne qu'elle manipulait avec une dextérité et une nonchalance témoins d'une longue pratique. Tous deux, ai-je

observé avec amusement, arboraient des fanions de Denholm et des badges dorés gravés du slogan LA PUISSANCE JIM AVEC NOUS ! C'était un vendredi soir au Texas.

Simmons m'a demandé comment je trouvais Jodie (super), depuis combien de temps j'étais à Dallas (depuis août) et si j'aimais le football lycéen (oui, j'adorais). Sur le plan professionnel, il voulut seulement savoir si je me sentais confiant dans ma capacité à « mobiliser l'attention » des jeunes. Parce que, selon lui, beaucoup de remplaçants n'étaient pas au point là-dessus.

« Ces jeunes enseignants renvoient les gosses un peu trop systématiquement vers l'administration dès qu'il y a un problème, comme si nous n'avions que ça à faire, m'expliqua-t-il avant de mordre dans son Pronghorn Burger.

– Sauce, Deke », lui signala Mimi.

Et il s'essuya docilement le coin de la bouche avec une serviette en papier du distributeur. Pendant ce temps, Mimi poursuivait son inventaire de ma personne : veston sport, cravate, coupe courte. Quant aux chaussures, elle les avait longuement regardées quand j'avais traversé la salle jusqu'à leur table.

« Avez-vous des références, monsieur Amberson ?

– Oui, madame, j'ai fait un peu de remplacement dans le comté de Sarasota.

– Et dans le Maine ?

– Non pas tellement dans le Maine, mais j'ai enseigné pendant trois ans dans le Wisconsin avant de quitter l'enseignement pour me consacrer à temps plein à l'écriture de mon livre. »

J'avais une bonne référence, un certificat de travail du lycée St Vincent de Madison, que je m'étais fabriqué. Bien sûr, si quelqu'un vérifiait la source, je serais pendu. Deke Simmons ne vérifierait pas, mais Mimi au regard acéré et à la peau de cow-boy tannée pourrait bien le faire.

« Et de quoi traite votre roman ? »

Ça aussi pourrait me valoir la corde, mais j'ai décidé d'être honnête. Aussi honnête que possible, compte tenu des circonstances. « Une série de meurtres et leur impact sur la communauté où ils se produisent.

– Oh, mon Dieu », a fait Deke.

Mimi lui a tapoté le poignet. « Chut. Poursuivez, monsieur Amberson.

– Mon cadre de départ était une ville fictive du Maine que j'avais appelée Dawson puis j'ai décidé d'opter pour un cadre plus réaliste. Une ville réelle. Plus grande. J'ai d'abord pensé à Tampa, mais j'avais tort… »

Mon interlocutrice écarta Tampa d'un geste. « Trop pastel. Trop touristique. Il vous fallait quelque chose d'un peu plus ancré dans les

terres, je pense. »

Très perspicace, la dame. Elle en savait plus long que moi sur mon livre. « Exact. J'ai donc décidé de tenter Dallas. Je pense que c'est le bon endroit, mais…

– Mais vous ne tenez pas à y vivre ?

– Encore exact.

– Je vois. »

Elle a picoré son poisson frit. Deke la regardait avec une expression légèrement subjuguée. Quel que soit l'objet de sa quête, alors qu'il entamait la dernière ligne droite de son existence, miss Corcoran semblait le détenir. Pas si étrange que ça. *Tout le monde aime quelqu'un quelquefois*, comme Dean Martin le ferait si sagement remarquer. Mais pas avant quelques années. « Et quand vous n'écrivez pas, qu'aimez-vous lire, monsieur Amberson ?

– Oh, à peu près tout.

– Avez-vous lu *L'Attrape-cœurs* ? »

Ah-ah, nous y voilà, me suis-je dit. « Oui, madame. »

Elle prit un air impatienté. « Oh, appelez-moi Mimi. Même les gamins m'appellent Mimi. Je leur demande juste de rajouter un Miz devant, question de convenances. Alors que pensez-vous du *cri du cœur** de Mr. Salinger ? »

Devais-je mentir ou dire la vérité ? Question vaine. Cette femme lirait le mensonge en moi aussi bien que j'aurais pu lire… tenez… une affiche réclamant la mise en accusation d'Earl Warren.

« Je pense que ce roman en dit long sur le côté détestable des années 50 et sur l'amélioration que pourraient apporter les années 60. Si les Holden Caulfield d'Amérique ne perdent pas la rage. Et le courage.

– Hmm. Hmm. » Elle triturait beaucoup son poisson avec sa fourchette mais en mangeait bien peu, d'après ce que je pouvais voir. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait l'air aussi épaisse qu'un hareng saur. « Croyez-vous que nous devrions l'avoir à la bibliothèque de l'école ? »

J'ai soupiré. J'aurais pourtant vraiment bien aimé vivre et enseigner à temps partiel dans cette petite ville de Jodie, au Texas. « En fait, madame… euh, Mimi… je le crois, oui. Je crois aussi qu'il devrait être réservé à certains élèves, à la discrétion de la bibliothécaire.

– De la bibliothécaire ? Pas des parents ?

– Non, madame. Trop de risques de dérive. »

Mimi Corcoran se fendit d'un large sourire et se tourna vers son galant. « Deke, cet homme ne doit pas figurer dans la liste des remplaçants. Il doit être titulaire à plein temps.

– Mimi…

– Je sais, pas de poste vacant en anglais. Mais si Mr. Amberson reste par chez nous assez longtemps, il pourra peut-être remplacer Phil

Bateman quand cet imbécile prendra sa retraite.

– Propos indiscrets, Meems.

– Oui », dit-elle. Et elle me décocha un clin d'œil. « Et également très vrais. Faites parvenir à Deke vos références de Floride, monsieur Amberson. Elles devraient assez facilement le convaincre. Mieux encore, apportez-les vous-même la semaine prochaine. L'année scolaire a commencé. Inutile de perdre du temps.

– Appelez-moi George, j'ai dit.

– Oui, bien sûr », approuva-t-elle. Elle repoussa son assiette. « Deke, c'est exécrable. Pourquoi mangeons-nous ici ?

– Parce que j'aime les hamburgers et que tu aimes le shortcake aux fraises d'Al.

– Ah, oui, dit-elle. Le shortcake aux fraises. Envoyez-le, alors. Monsieur Amberson, pouvez-vous rester pour le match de football ?

– Pas ce soir. Je dois rentrer à Dallas. Peut-être la semaine prochaine. Si vous pensez que je puis vous être utile.

– Si Mimi vous approuve, je vous approuve, a déclaré Deke Simmons. Je ne peux pas vous garantir un jour d'enseignement par semaine, mais certaines semaines il pourra y en avoir deux ou même trois. Cela s'équilibrera.

– J'en suis persuadé.

– Le salaire d'un remplaçant n'est pas très élevé, je le crains…

– Je sais, monsieur. J'ai simplement besoin d'un complément de revenus.

– Ce livre, *L'Attrape-chose*, ne figurera jamais dans notre bibliothèque, poursuivit Deke avec un regard de regret en direction de son égérie aux lèvres pincées. Le conseil d'administration ne l'acceptera pas. Mimi le sait. » Une autre grosse bouchée de Pronghorn Burger.

« Les temps changent », dit Mimi Corcoran. Elle lui désigna d'abord le distributeur de serviettes, puis le coin de sa bouche. « Deke. Sauce. »

17

La semaine suivante, j'ai commis une erreur. J'aurais dû me montrer plus avisé ; après tout ce qui m'était arrivé, placer un autre pari élevé aurait dû être ma dernière préoccupation. Disons que j'aurais dû être davantage sur mes gardes.

Je mesurais bien le risque, mais j'avais peur de manquer d'argent. J'étais arrivé au Texas avec un peu moins de seize mille dollars, une partie provenant du reste de la mise de départ d'Al, mais, pour l'essentiel, du résultat de deux très gros paris, placés l'un à Derry et l'autre à Tampa.

Mais mon séjour à l'Adolphus pendant quelque chose comme sept

semaines m'en avait coûté un bon millier ; m'installer dans une nouvelle ville pourrait facilement nécessiter quatre ou cinq cents de plus. Nourriture, loyer et produits de consommation courante mis à part, il me faudrait renouveler ma garde-robe, si je voulais avoir l'air respectable face à une classe. Je serais basé à Jodie pendant deux ans et demi avant de pouvoir terminer ma mission Lee Harvey. Quatorze mille dollars n'y suffiraient pas. Le salaire d'un remplaçant ? Quinze dollars et cinquante cents par jour. Youhou !

Bon, peut-être que j'aurais pu m'en sortir avec mon pécule de quatorze mille dollars, augmenté de trente, voire cinquante dollars par semaine comme remplaçant. Mais il me faudrait rester en bonne santé, et ne pas avoir d'accidents, or je ne pouvais miser là-dessus. Car le passé est rusé autant que tenace. Il contre-attaque. Je l'admets, il y a peut-être eu aussi un brin de cupidité là-dedans. Si c'est le cas, il est moins imputable à un quelconque amour de l'argent qu'au savoir enivrant que je pouvais battre la banque, réputée imbattable, à volonté.

J'y pense maintenant : si Al avait étudié le marché boursier aussi soigneusement que toutes les grilles de résultats de matchs de base-ball, de football et de courses de chevaux… Mais il ne l'avait pas fait. J'y pense maintenant : si Freddy Quinlan n'avait pas signalé que les Séries mondiales s'annonçaient mémorables… Mais il l'avait fait.

Et je suis retourné à Greenville Avenue.

Me disant que tous ces parieurs en chapeau de paille que j'avais vus attroupés devant chez Faith Financial (La Confiance Est Notre Mot d'Ordre) allaient parier dans les Séries, et de grosses sommes pour certains d'entre eux. Me disant que j'en serais un parmi d'autres, et qu'un pari médiocre placé par Mr. George Amberson (qui prétendrait habiter un joli garage converti en duplex dans Blackwell Street, ici même à Dallas, si quelqu'un s'avisait de poser la question) n'attirerait l'attention de personne. Ce serait bien le diable, me suis-je dit, si les gars de chez Faith Financial connaissaient le señor Eduardo Gutierrez de Tampa. Ils ne le connaissaient probablement ni d'Ève ni d'Adam. Ni de Cham, fils de Noé, non plus.

Oh, je me suis dit des quantités de choses et toutes se ramenaient à ces deux certitudes : que c'était parfaitement sûr et qu'il était parfaitement raisonnable de désirer plus d'argent quand bien même j'avais largement de quoi vivre pour le moment. Idiot. Mais la bêtise est l'une des deux choses dont on s'avise le mieux rétrospectivement. L'autre, ce sont les occasions manquées.

18

Le 28 septembre, une semaine avant le début des Séries, je suis entré chez Faith Financial et, après avoir un peu tergiversé, j'ai

allongé six cents dollars sur les Pirates de Pittsburgh contre les Yankees de New York. J'ai accepté une cote de deux contre un, ce qui était proprement scandaleux vu que les Yankees partaient largement favoris. Et le lendemain du jour où Bill Mazeroski frappa son coup de circuit inespéré dans la neuvième manche, scellant ainsi la victoire des Forbans, je suis retourné à Dallas, Greenville Avenue. Je pense que si la Faith Financial avait été déserte, j'aurais fait demi-tour et repris ma voiture pour rentrer à Jodie… ou peut-être que c'est ce que je me dis maintenant. Je n'en suis pas vraiment sûr.

Ce dont je suis sûr, c'est qu'il y avait une file d'attente de parieurs attendant d'empocher leurs gains, et que je les ai rejoints. Ce groupe était le rêve de Martin Luther King réalisé : cinquante pour cent noir, cinquante pour cent blanc, et cent pour cent heureux. La plupart des gars ne ressortaient qu'avec quelques billets de cinq ou peut-être deux ou trois de dix, mais j'en ai vu plusieurs qui comptaient des billets de cent. Un voleur à main armée qui aurait choisi ce jour-là pour attaquer la Faith Financial ne serait pas reparti les mains vides.

Le caissier était un type trapu coiffé d'une visière verte. Il m'a posé la première question de routine (« Êtes-vous flic ? Si oui, vous devez me montrer votre carte. ») et quand j'ai répondu par la négative, il m'a demandé mon nom et de jeter un coup d'œil à mon permis de conduire. J'en avais un tout neuf, reçu en recommandé la semaine précédente, enfin une pièce d'identité du Texas à ajouter à ma collection. Et j'ai pris soin de masquer du pouce mon adresse à Jodie.

Il m'a réglé mes mille deux cents tickets. Je les ai fourrés dans ma poche et j'ai regagné ma voiture d'un pas rapide. Revenu sur la 77, avec Dallas s'éloignant derrière moi et Jodie se rapprochant à chaque tour de roue, je me suis enfin détendu.

Idiot que j'étais.

19

Faisons un autre bond en avant dans le temps (si vous y réfléchissez une seconde, il y a des terriers de lapin dans les récits aussi), mais d'abord je dois vous raconter autre chose sur l'année 1960.

Fort Worth. 16 novembre 1960. Kennedy, élu président depuis un peu plus d'une semaine. Angle de Ballinger et de West Seventh. Journée froide et couverte. Voitures crachant des fumées d'échappement blanches. Le présentateur de la météo sur KLIF (*« Tous les hits, tout le temps »*) annonçait de la pluie qui risquait de se changer en neige fondue avant minuit, « donc, soyez prudents sur les routes, vous tous, les rockers et les rollers ».

J'étais emmitouflé dans une veste de rancher en mouton retourné et coiffé d'une casquette de feutre aux rabats bien plaqués sur mes oreilles. Assis sur un banc en face de l'Association des éleveurs bovins

du Texas, je regardais vers le bas de West Seventh. J'étais là depuis presque une heure et je ne pensais pas que le jeune homme s'attarderait beaucoup plus longtemps que ça chez sa mère ; d'après les notes d'Al Templeton, ses trois fils avaient mis de la distance entre eux et elle dès qu'ils l'avaient pu. Ce que j'espérais, c'était qu'elle sorte de son immeuble avec lui. Elle était de retour dans le secteur depuis peu, après avoir travaillé plusieurs mois à Waco comme dame de compagnie.

Ma patience a été récompensée. La porte des Rotary Apartments s'est ouverte et un homme maigre qui ressemblait étrangement à Lee Harvey Oswald en est sorti. Il a tenu la porte à une femme vêtue d'un caban écossais et de solides chaussures d'infirmière blanches. Elle lui arrivait seulement à l'épaule mais elle était solidement charpentée. Ses cheveux grisonnants étaient sévèrement peignés en arrière autour d'un visage prématurément ridé. Elle portait un foulard rouge. Un rouge à lèvres assorti soulignait une petite bouche semblant exprimer l'insatisfaction et l'agressivité (c'était la bouche d'une femme qui croit avoir le monde entier contre elle et en a eu quantités de preuves au fil des années). Le frère aîné de Lee Oswald descendit rapidement l'allée en ciment. La femme lui courut après et l'attrapa par le dos de son manteau. Il se retourna vers elle sur le trottoir. Ils parurent se disputer, mais c'était la femme qui monopolisait la conversation. Elle lui agita le doigt au visage. Impossible de savoir à propos de quoi elle vitupérait ; je me trouvais à la distance prudente d'un bloc d'immeubles et demi. Puis l'homme se dirigea vers l'angle de West Seventh et de Summit Avenue, comme je l'avais prévu. Il était venu en bus et c'est là que se trouvait l'arrêt le plus proche.

Comme indécise, la femme resta un moment plantée où elle était. *Allons, maman*, ai-je pensé, *tu ne vas pas le laisser s'en tirer aussi facilement, si ? Il est juste à un demi-bloc d'immeubles de toi. Lee a dû s'en aller jusqu'en Russie pour échapper à ton doigt menaçant.*

Elle se lança à sa poursuite et, alors qu'ils approchaient du coin de la rue, elle éleva la voix et je l'entendis clairement : « Arrête, Robert, ne marche pas si vite, je n'en ai pas fini avec toi ! »

Il regarda par-dessus son épaule mais continua à marcher. Elle le rattrapa à l'arrêt de bus et tira sur sa manche jusqu'à ce qu'il la regarde. Le doigt reprit son va-et-vient d'horloge. Je saisissais des phrases isolées : *tu avais promis* et *t'ai tout donné* et (je crois) *qui es-tu pour me juger*. Je ne pouvais pas voir le visage d'Oswald parce qu'il me tournait le dos, mais son dos voûté était éloquent. Je doutais que ce soit la première fois que maman le suive dans la rue, pérorant à perdre haleine, se moquant des spectateurs. Elle déploya sa main sur le promontoire de son buste, ce geste maternel intemporel pour dire *Regarde-moi bien, ô toi rejeton ingrat*.

Oswald fouilla sa poche arrière pour en extraire son portefeuille et lui tendit un billet. Elle le fourra dans son sac à main sans le regarder et commença à remonter vers les Rotary Apartments. Puis elle pensa à autre chose et se retourna encore vers lui. Je l'entendis clairement. Sa voix aigre, poussée dans les aigus pour porter par-dessus les quinze ou vingt mètres qui les séparaient, crissait comme des ongles sur un tableau noir.

« Et surtout, appelle-moi si tu as encore des nouvelles de Lee, tu m'entends ? Je suis toujours sur la ligne de téléphone partagée, c'est tout ce que je peux me permettre tant que j'ai pas décroché un meilleur emploi, et cette bonne femme du rez-de-chaussée, la mère Sykes, elle y reste tout le temps pendue, je suis allée lui parler, je lui ai dit le fond de ma pensée : "M'ame Sykes…", je lui ai dit… »

Un homme passa devant elle en se collant théâtralement un doigt dans une oreille, un large sourire aux lèvres. Si Ma Oswald le vit, elle l'ignora royalement. Elle ignora en tout cas la grimace d'embarras de son fils.

« "M'ame Sykes, que je lui ai dit, vous n'êtes pas la seule à avoir besoin du téléphone, alors je vous serais reconnaissante d'abréger vos appels. Et si vous ne le faites pas de votre propre chef, je me verrai contrainte d'appeler un employé de la compagnie du téléphone pour vous y obliger." Voilà ce que je lui ai dit. Alors, appelle-moi, Rob. Tu sais que j'ai besoin d'avoir des nouvelles de Lee. »

Voilà qu'arrivait le bus. Comme il s'arrêtait, Oswald haussa la voix pour être entendu par-dessus le dégagement d'air des aérofreins. « C'est un foutu coco et il rentrera pas. Autant t'y habituer, Ma.

– Tu m'appelles ! » glapit-elle. Son petit visage sévère était figé. Elle se tenait les jambes écartées, tel un boxeur prêt à encaisser un coup. N'importe quel coup. Tous les coups. Ses yeux flamboyaient derrière ses lunettes arlequin cerclées de noir. Son foulard était maintenu sous son menton par un double nœud. La pluie s'était mise à tomber mais elle n'en avait cure. Elle reprit sa respiration et leva le ton pour crier presque : « J'ai besoin d'avoir des nouvelles de mon petit garçon, tu m'entends ? »

Robert Oswald grimpa d'un bond le marchepied du bus et disparut sans répondre. Le véhicule redémarra dans un nuage de gaz d'échappement bleus. En même temps, un sourire éclaira le visage de Marguerite Oswald. Il eut pour résultat une chose dont je n'aurais jamais cru un sourire capable : il la fit paraître simultanément plus jeune et plus laide.

Un ouvrier la dépassa. Sans la bousculer ni même l'effleurer, pour autant que j'aie pu le voir, mais elle aboya sèchement : « Regardez où vous allez ! Vous n'êtes pas propriétaire du trottoir ! »

Marguerite Oswald reprit le chemin de son appartement. Avant

qu'elle me tourne le dos, je vis qu'elle souriait toujours.

Je rentrai à Jodie agité et pensif cet après-midi-là. Je ne verrais pas Lee Oswald avant encore un an et demi, et j'étais toujours déterminé à l'empêcher de nuire, mais je ressentais déjà plus de compassion pour lui que je n'en avais jamais éprouvé pour Frank Dunning.

1- Côte ensoleillée.

2- Au sens de grade universitaire.

3- Eisenhower.

4- Joueur américain de base-ball, réputé pour ses coups de gueule.

5- Dallas.

6- Littéralement, « le héraut des temps », nom de nombreux journaux américains.

7- Bave, boue.

8- Littéralement, la « foi financière ».

Chapitre 13

1

Il était 19 heures 45 le soir du 18 mai 1961. La lumière d'un long crépuscule texan baignait mon jardin de derrière. La fenêtre était ouverte et les rideaux flottaient dans la brise légère. À la radio, Troy Shondell chantait « This Time ». J'étais assis dans la deuxième chambre de ma maisonnette que j'avais convertie en bureau. Ma table de travail était un pupitre de rebut rapporté du lycée. Il avait un pied trop court que j'avais calé. Ma machine à écrire était une Webster portative.

Je m'employais à la révision des cent cinquante premières pages de mon roman, *La Ville assassine*, principalement parce que Mimi Corcoran ne cessait de me harceler pour le lire et que Mimi, avais-je découvert, était le genre de personne qu'on ne peut tenir longtemps à distance avec des excuses. Mon travail avançait vite et bien. Je n'avais eu aucun problème, dans mon premier jet, à remplacer Derry par la ville fictive de Dawson, et changer Dawson en Dallas s'était révélé encore plus facile. Si j'avais entrepris ces changements, c'était uniquement en vue du moment où je laisserais finalement Mimi lire mon manuscrit, afin de le mettre en conformité avec l'histoire que j'avais racontée pour me couvrir, mais peu à peu, ce travail m'était apparu aussi essentiel qu'inévitable. Il semblait que mon livre avait voulu Dallas pour cadre depuis le début.

Il y eut un coup de sonnette. Posant un presse-papiers sur les pages du manuscrit pour éviter qu'elles s'envolent, je suis allé voir qui était mon visiteur. Je me souviens de tout cela très clairement : les rideaux qui dansaient dans la brise, le galet de rivière lisse qui me servait de presse-papiers, la chanson « This Time » qui passait à la radio, la longue lumière du soir texan que j'avais appris à aimer. Et quoi d'étonnant à ce que je m'en souvienne ? C'est là que j'ai cessé de vivre dans le passé pour commencer à vivre tout court.

J'ai ouvert la porte et Michael Coslaw était là. En larmes. « Je peux pas, m'sieur Amberson, qu'il m'a dit. Je peux pas, c'est tout.

– Entre, Mike, je lui ai dit. Nous allons en parler. »

2

J'étais pas surpris de le voir. Avant de m'enfuir vers l'Ère du Tabagisme Universel, je m'étais occupé pendant cinq ans du petit club théâtre du lycée de Lisbon et j'avais été témoin de nombreux accès de trac durant ces années. Diriger des acteurs adolescents, c'est un peu comme jongler avec des pots de nitroglycérine : c'est dangereux et exaltant. J'ai vu des jeunes filles, qui apprenaient vite et étaient d'un naturel confondant en répétition, se pétrifier littéralement sur scène, j'ai vu des petits gars complexés sembler grandir de trente centimètres la première fois qu'une de leurs tirades récoltait un éclat de rire du public. J'ai dirigé des bûcheurs de texte par vocation et quelques perles rares douées de l'étincelle du talent. Mais jamais je n'en avais eu un de la trempe de Mike Coslaw. Je pense à tous les profs de lycée et de fac qui ont œuvré toute leur vie pour l'art dramatique sans jamais rencontrer quelqu'un comme lui, et je les plains.

C'était effectivement Mimi Corcoran qui dirigeait le lycée de Denholm. Et c'était elle qui m'avait persuadé d'assurer la mise en scène de la pièce des premières et terminales lorsque Alfie Norton, le prof de maths qui s'en chargeait depuis des années, avait appris qu'il souffrait d'une leucémie myéloïde aiguë et déménagé à Houston pour y être soigné. J'avais bien essayé de refuser, au motif que j'étais encore occupé par mes recherches à Dallas, sauf que je m'y étais fort peu rendu pendant l'hiver 1960 et le début du printemps 1961 et Mimi le savait, car chaque fois que Deke avait eu besoin d'un remplaçant d'anglais au cours du premier trimestre de l'année scolaire, j'avais été disponible la plupart du temps. Concernant Dallas, à vrai dire, je marquais le pas. Lee était encore à Minsk pour un moment, il n'allait pas tarder à épouser Marina Prusakova, la fille à la robe rouge et aux ballerines blanches.

« Bah, vous avez du temps à revendre », m'avait rétorqué Mimi. Les poings sur ses hanches inexistantes, elle était en mode pas-de-quartier, ce jour-là. « Et vous serez payé pour ça.

– Ah, ouais, avais-je répliqué. Cinquante dollars. J'ai vérifié auprès de Deke. Je vais pouvoir vivre comme un nabab.

– Quoi ?

– Laissez tomber, Mimi. Pour le moment, je n'ai pas besoin d'argent. Ne pouvons-nous en rester là ? »

Non, nous ne le pouvions pas. Miz Mimi était un bulldozer, et quand elle rencontrait un obstacle en apparence inamovible, elle réglait sa lame plus bas et poussait le moteur à la vitesse supérieure. Sans moi, me dit-elle, il n'y aurait pas de pièce des premières et terminales pour la première fois dans l'histoire du lycée. Les parents seraient déçus. Le conseil d'administration serait déçu. « Et, avait-elle ajouté en rapprochant ses sourcils l'un de l'autre, je serai très malheureuse, il me manquera quelque chose.

– À Dieu ne plaise que vous soyez malheureuse, miz Mimi, avais-je répondu. Écoutez, si vous me laissez le choix de la pièce : quelque chose qui ne soulève pas trop de controverse, je vous le promets, je vais le faire. »

Son froncement de sourcils avait disparu, remplacé par le Sourire Éclatant Breveté Mimi Corcoran qui avait le don de changer Deke Simmons en un bol de flocons d'avoine frémissant (ce qui, sur le plan du caractère, n'était pas une énorme transformation). « Excellent ! Et qui sait ? Vous pourriez dénicher un brillant comédien longeant nos sombres couloirs.

– Oui. Autant trouver un cochon qui sait siffler. »

Mais (quelle blague que la vie) je l'avais effectivement trouvé, ce brillant comédien. Un acteur-né. Et voici que la veille de la première (nous devions donner notre spectacle pour une série de quatre représentations), il était là, assis dans mon salon, occupant presque tout le canapé qui ployait humblement sous ses cent trente-cinq kilos, et pleurant toutes les larmes de son grand corps. Mike Coslaw. Alias Lennie Small dans l'adaptation du roman de John Steinbeck *Des souris et des hommes* que George Amberson avait écrite pour le lycée.

Si je parvenais à le convaincre de monter sur scène le lendemain.

3

Pensant que des Kleenex ne feraient pas l'affaire, je suis carrément allé chercher un torchon dans le tiroir de la cuisine. Mike s'essuya le visage, reprit un peu le contrôle de lui-même, puis me regarda avec détresse. Ses yeux étaient rouges et à vif. Ce garçon n'avait pas commencé à pleurer en arrivant à ma porte, on aurait dit plutôt qu'il n'avait pas cessé de l'après-midi.

« Allons-y, Mike. Aide-moi à comprendre.

– Ils se fichent tous de moi dans l'équipe, m'sieur Amberson. L'entraîneur a commencé à m'appeler Clark Gable – c'était au pique-nique de printemps de la Fierté des Lions – et maintenant ils s'y mettent tous. Même Jimmy. »

Autrement dit Jim LaDue, le quarterback de choc de l'équipe et meilleur ami de Mike.

Ça ne me surprenait pas de la part de l'entraîneur Borman ; c'était un rustre qui prêchait l'évangile de la virilité et n'aimait pas qu'on vienne braconner sur ses terres, en saison sportive ou en dehors. Et j'avais entendu Mike recevoir de bien pires sobriquets. Pendant que j'assurais la surveillance du hall, je l'avais entendu se faire appeler Jumbo, George de la Jungle et Godzilla. Le gros garçon s'en défendait en riant. Cette capacité à rire des moqueries et des insultes, ou même à les ignorer, est peut-être la plus grande qualité que leur taille et leur poids font acquérir aux gros balèzes. Et il faut dire qu'à côté des deux

mètres et quelque et des cent trente-cinq kilos de Mike, j'avais comme un air de Mickey Rooney.

Quant à l'équipe de football des Lions, elle ne comportait qu'une seule étoile, et cette étoile c'était Jim LaDue (n'était-ce pas son portrait en pied qui figurait sur le panneau à l'intersection de la nationale 77 et de la route 109 ?) Mais s'il y avait un joueur qui permettait à Jim de briller, c'était Mike Coslaw, qui prévoyait de signer avec les Texas A&M dès que sa saison de senior au lycée serait terminée. LaDue, lui, roulerait pour les 'Bama Crimson Tide (ainsi que son père et lui auraient été heureux de vous l'apprendre) mais si on m'avait demandé de désigner le plus susceptible des deux de passer pro, j'aurais misé tout mon argent sur Mike. J'aimais bien Jim, mais je ne lui donnais pas longtemps avant d'être mis hors jeu par une blessure au genou ou une luxation de l'épaule. Mike, en revanche, semblait bâti pour durer.

« Qu'en dit Bobbi Jill ? »

Mike Coslaw et Bobbi Jill Allnut étaient pratiquement inséparables. Jeune fille ravissante ? Bonne réponse. Blonde ? Bonne réponse. Pom-pom girl ? Pourquoi vous fatiguer à poser la question ?

Mike a souri. « Bobbi Jill me soutient à mille pour cent. Elle me dit de relever la tête et d'arrêter de me laisser marcher sur les pieds.

– Une demoiselle pleine de bon sens.

– Ouais, c'est la meilleure des meilleures.

– Mais bon, j'ai le sentiment qu'il y a un peu plus, dans tout ça, que de se faire appeler roi de Hollywood. »

Et comme il ne répondait pas : « Mike ? Parle-moi.

– Je vais monter sur scène devant tous ces gens et me ridiculiser. C'est Jimmy qui me l'a dit.

– Jimmy est un quarterback du tonnerre et je sais que vous êtes potes tous les deux, mais question comédie, il y connaît que dalle. »

Mike cilla. En 1961, on n'entendait généralement pas des mots d'argot sortir de la bouche des enseignants, même ceux qui avaient leur franc-parler. Mais moi, je n'étais qu'un remplaçant et ça me laissait une certaine liberté. « Je pense que tu le sais. Comme on dit par ici, tu peux trébucher, mais tu n'es pas idiot.

– Les autres pensent que je le suis, dit-il à voix basse. Et j'ai juste la moyenne. Peut-être que vous ne le savez pas, peut-être que les remplaçants ne voient pas nos dossiers scolaires, mais j'ai juste la moyenne.

– J'ai demandé à consulter le tien après la deuxième semaine de répétitions, quand j'ai vu ce dont tu étais capable sur scène. Tu as juste la moyenne parce que, en tant que joueur de football, tu es censé avoir juste la moyenne. Ça fait partie de l'ethos.

– Du quoi ?

– Devine en fonction du contexte et réserve la caricature de l'abruti pour tes copains. Ou pour l'entraîneur Borman qui doit sûrement attacher son sifflet au bout d'une ficelle pour se rappeler par quel bout souffler. »

Mike, les yeux rouges et les joues encore humides, pouffa en entendant ça.

« Écoute-moi. Les gens pensent automatiquement que quelqu'un d'aussi costaud que toi est un idiot. Dis-moi si je me trompe. Et d'après ce qu'on m'a dit, tu te trimballes dans ce corps-là depuis l'âge de douze ans, donc tu devrais le savoir. »

Il n'a pas démenti. Mais il m'a dit ceci : « Tous les joueurs de l'équipe se sont présentés pour essayer de jouer Lennie. Vous le savez. C'était une blague. Pour se marrer. » Et il ajouta en hâte : « Rien contre vous, m'sieur. Tout le monde vous aime dans l'équipe. Même l'entraîneur vous aime. »

Il est vrai qu'un groupe intimidant de joueurs avait débarqué aux auditions, réduisant au silence les candidats plus sérieux, déclarant tous qu'ils se présentaient pour le rôle du grand ami demeuré de George Milton. Évidemment que c'était une blague, mais la lecture de Mike n'avait absolument rien eu de burlesque. Ç'avait été une sacrée révélation. S'il l'avait fallu, j'aurais pris un aiguillon à bestiaux pour le faire rester dans la salle, mais bien sûr, je n'avais pas eu besoin d'en arriver à de telles extrémités. Vous voulez savoir ce qu'il y a de plus beau, dans la carrière d'un prof ? C'est d'assister à ce moment où un élève découvre qu'il a un don. Aucune sensation sur terre n'équivaut à celle-là. Mike savait que ses coéquipiers se moqueraient de lui, mais il a quand même pris le rôle.

Et bien sûr, ça n'avait pas plu à l'entraîneur Borman. Ce genre de choses ne plaît jamais aux entraîneurs Borman de ce monde. Mais en l'occurrence, l'homme n'y pouvait pas grand-chose, surtout avec Mimi Corcoran de mon côté. Il ne pouvait sûrement pas prétendre avoir besoin de Mike pour s'entraîner au football aux mois d'avril et mai. Il en était donc réduit à se moquer de son meilleur attaquant en l'appelant Clark Gable. Il y a des types qui ne peuvent pas se défaire de l'idée que jouer la comédie est un truc de filles et de pédés frustrés de ne pas être des filles. Gavin Borman était ce genre de type. Lors de la soirée traditionnelle du 1er avril chez Don Haggarty, il était venu se plaindre auprès de moi que je « farcissais la tête de ce gros balourd de trop d'idées ».

Je lui avais répondu qu'il était absolument libre de son opinion, car l'opinion, c'est comme le trou du cul, tout le monde en a une. Et je l'avais planté là avec son gobelet à la main et son air interloqué sur la figure. Les entraîneurs Borman de ce monde sont aussi habitués à faire régner leur loi en pratiquant l'intimidation avec des blagues de

mauvais goût, et celui-ci ne comprenait pas pourquoi ça ne marchait pas avec le sous-fifre qui avait repris à la dernière minute le rôle de metteur en scène d'Alfie Norton. Je me voyais mal expliquer à Borman que liquider un type pour l'empêcher de tuer sa femme et ses gosses avait le don de vous changer un homme.

De toute façon, l'entraîneur n'avait aucune chance dans cette histoire. J'avais attribué des rôles de villageois à quelques autres footballeurs de l'équipe mais, à la seconde où il avait ouvert la bouche pour dire : « Je me souviens des lapins, George ! », j'avais décidé que Mike serait Lennie.

Il était devenu Lennie. Il s'emparait non seulement de votre regard (par son physique sacrément imposant), mais aussi de votre cœur. On en oubliait tout le reste, comme les spectateurs dans les tribunes oubliaient leurs soucis quotidiens quand Jim LaDue s'effaçait après une passe. Mike était peut-être bâti pour percer la ligne adverse dans une humble obscurité, mais il avait été fait (par Dieu, si une telle divinité existe, ou par un coup de dés génétique) pour se tenir debout sur une scène et s'effacer au profit d'un autre.

« C'était une blague pour tous les autres, sauf pour toi, je lui ai dit.

– Pour moi aussi. Au départ.

– Parce que, au départ, tu ne savais pas.

– Non. J'savais pas. »

La voix enrouée. Chuchotant presque. Il baissa la tête, ses yeux s'étaient à nouveau remplis de larmes et il ne voulait pas que je le voie. Son entraîneur l'avait appelé Clark Gable et si je demandais à ce rustre de s'en expliquer, il prétendrait que c'était juste pour plaisanter. De la rigolade. Pas de quoi en faire un drame. Comme s'il ne savait pas que le reste de l'équipe allait reprendre la balle au bond et se la repasser. Comme s'il ne savait pas que ce genre d'attaque blesserait Mike bien davantage que d'être appelé Jumbo. Pourquoi les gens s'en prennent-ils ainsi aux plus doués ? Par jalousie ? Par peur ? Les deux, peut-être. Mais Mike avait pour lui d'être conscient de son talent. Et nous savions tous les deux que le vrai problème n'était pas l'entraîneur Borman. La seule personne qui pouvait empêcher Mike de monter sur scène le lendemain soir était Mike lui-même.

« Tu as joué au football devant des publics dix fois plus nombreux que celui qui sera dans la salle demain soir. Bon sang, quand vous êtes allés à Dallas pour les rencontres régionales en novembre dernier, vous avez joué devant un public de dix ou douze mille personnes. Et plutôt hostile encore.

– Le football, c'est différent. Quand on entre sur le terrain, on porte tous le même uniforme et le même casque. Les gens ne peuvent nous distinguer les uns des autres que par notre numéro. On est tous du même côté…

– Il y a neuf autres comédiens avec toi dans la pièce, Mike, sans compter les rôles de villageois que j'ai rajoutés pour donner quelque chose à faire à tes copains footballeurs. Vous formez une équipe, là aussi.

– C'est pas pareil.

– Peut-être pas tout à fait. Mais il y a une ressemblance : si tu laisses tomber, tout s'écroule et tout le monde est perdant. Les acteurs, l'équipe, les filles du Pep Club[1] qui ont assuré la publicité et tous les gens qui ont l'intention de venir assister au spectacle, certains depuis des ranchs distants de plus de soixante bornes. Sans parler de moi. Moi aussi je suis perdant.

– Sûrement », a-t-il dit.

Il regardait ses pieds, et c'étaient assurément de grands pieds.

« Je pourrais supporter de perdre Slim ou Curley : j'enverrais quelqu'un sur scène avec le livre pour lire leurs répliques. J'imagine que je pourrais même perdre la femme de Curley…

– Je regrette que Sandy soit pas un peu meilleure, intervint Mike. Elle est vachement jolie, mais quand ses répliques tombent juste, c'est par accident. »

Je me suis autorisé à sourire intérieurement. Je commençais à croire que tout allait bien se terminer. « Ce que je ne pourrais pas supporter – ce que toute la représentation ne pourrait pas supporter – ce serait de te perdre ou de perdre Vince Knowles. »

Vince jouait George, le compagnon de route de Lennie, et nous aurions pu à la rigueur nous passer de lui s'il avait attrapé la grippe ou eu un accident (ce qui était toujours possible vu la vitesse à laquelle il conduisait la bétaillère de la ferme familiale). J'aurais remplacé Vince s'il l'avait fallu (même si j'étais beaucoup trop grand pour le rôle) et je n'aurais même pas eu besoin du livre. Après six semaines de répétitions, je savais le texte par cœur, comme tous mes acteurs. Ou presque. Mais Mike, je ne pouvais pas le remplacer. Personne ne pouvait le remplacer. Avec cette alliance unique en lui de la stature et du talent, il était la cheville ouvrière de notre entreprise théâtrale.

« Et si je merde ? » me demanda-t-il.

Aussitôt, il a mis sa main devant sa bouche.

Je me suis assis à côté de lui sur le canapé. Il ne restait pas beaucoup de place mais j'y tenais. À cet instant, je ne pensais plus à John Kennedy ni à Al Templeton ni à Frank Dunning ni au monde d'où je venais. À cet instant, je ne pensais plus à rien qu'à ce grand garçon… et à ma représentation. Parce que à un moment donné, elle était devenue mienne, tout comme cette époque révolue de lignes de téléphone partagées et de gaz de ville bon marché était devenue mienne. À cet instant, je me souciais plus de jouer *Des souris et des hommes* que de liquider Lee Harvey Oswald.

Mais je me souciais encore plus de Mike.

J'ai retiré sa main de devant sa bouche. Je l'ai posée sur son énorme cuisse. Puis j'ai posé mes mains sur ses épaules. Et je l'ai regardé dans les yeux. « Écoute-moi, je lui ai dit. Tu m'écoutes ?

– Oui, m'sieur.

– Tu ne vas pas merder. Dis-le.

– Je…

– Dis-le.

– Je ne vais pas merder.

– Ce que tu vas faire, c'est les épater. Je te le promets, Mike. »

J'ai serré plus fort ses épaules. C'était comme essayer d'enfoncer mes doigts dans de la pierre. Il aurait pu me soulever et me briser sur son genou, mais il est juste resté là, à me regarder avec des yeux emplis d'humilité et d'espoir et encore brillants de larmes. « Tu m'entends ? Je te le promets. »

4

La scène était inondée de lumière. Au-delà s'étendait le lac de ténèbres où le public était assis. George et Lennie se tenaient sur la berge d'un fleuve imaginaire. Les autres hommes avaient été renvoyés, mais ils ne resteraient pas longtemps absents ; si le colosse en salopette et au sourire innocent devait mourir dignement, ce serait à George d'y veiller personnellement.

« George ? Où qu'y sont partis les gars ? »

Mimi Corcoran était assise à ma droite. À un moment, elle avait pris ma main et la serrait maintenant fort. Très fort. Nous étions au premier rang. À la droite de Mimi, Deke Simmons, les yeux rivés sur la scène, avait la mâchoire légèrement décrochée. L'expression typique du fermier découvrant des dinosaures en train de brouter dans son pré.

« À la chasse. Y sont partis à la chasse. Assis-toi, Lennie. »

Vince Knowles ne deviendrait jamais un acteur professionnel (ce qu'il deviendrait, très probablement, ce serait vendeur chez Jodie Chrysler-Dodge, comme son père) mais une performance hors du commun peut déteindre sur tous les acteurs d'une représentation, et c'était ce qui était en train de se passer ce soir. Vince, qui au cours des répétitions n'avait atteint qu'une ou deux fois un niveau acceptable de crédibilité (essentiellement parce que son petit visage intelligent et grognon collait parfaitement avec le George Milton de Steinbeck), avait capté quelque chose de Mike. Tout d'un coup, à la moitié du premier acte, il avait enfin paru se rendre compte de ce que représentait le fait d'errer dans la vie avec un être tel que Lennie pour seul ami, et il s'était calé dans son rôle. Et là, en le voyant repousser sur sa nuque le vieux chapeau de feutre sorti du magasin des

accessoires, j'ai soudain trouvé que Vince ressemblait au Henry Fonda des *Raisins de la colère*.

« George !

– Ouais ?

– Tu vas pas m'envoyer au diable ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu sais, George. »

Ce sourire. Le genre de sourire qui dit : Ouais, je sais que je suis débile, mais on sait tous les deux que c'est pas ma faute. Lennie, assis à côté de George sur la berge imaginaire. Ôtant son propre chapeau, le rejetant sur le côté, passant la main dans ses courts cheveux blonds. Imitant la voix de George : Mike avait réussi ce tour de force avec une facilité stupéfiante dès la première répétition, sans aucune aide de ma part. « Si j'étais tout seul, je pourrais vivre tellement plus facilement. Je pourrais me trouver un emploi et plus avoir du tout d'emmerdements. » Reprenant sa propre voix… ou plutôt celle de Lennie : « Je peux m'en aller. Je peux aller tout droit dans les collines et me trouver une grotte, si tu veux plus de moi. »

Vince Knowles baissa la tête et quand il la releva et prononça sa réplique suivante, sa voix était sourde et déchirante. C'était un simulacre de douleur auquel il n'était jamais parvenu, même dans ses meilleures répétitions. « Non, Lennie, je veux que tu restes ici avec moi.

– Alors, raconte-moi, comme t'as fait avant ! Pour les autres types, et pour nous ! »

C'est alors que j'ai entendu le premier sanglot étouffé dans le public. Suivi par un autre. Puis un troisième. Voilà une chose que je n'avais pas prévue, même dans mes rêves les plus fous. Un frisson m'a parcouru l'échine et j'ai risqué un coup d'œil vers Mimi. Elle ne pleurait pas encore mais l'éclat liquide de ses yeux me disait qu'elle n'allait pas tarder. Oui, même elle, vieille dure à cuire qu'elle était.

George hésita, puis prit la main de Lennie dans la sienne. C'était une chose que Vince n'aurait jamais faite pendant les répétitions. C'était un truc de pédé, qu'il aurait protesté.

« Les types comme nous… Lennie, les types comme nous qu'ont pas de famille. Y a personne dans le monde pour se faire de la bile pour eux… » Touchant de son autre main le revolver caché sous son manteau. Commençant à le retirer. Interrompant son geste. Puis s'armant de courage et le retirant entièrement. L'appuyant contre sa jambe.

« Mais pas nous, George ! Pas nous ! Hein, pas vrai ? »

Mike avait disparu. La scène avait disparu. Maintenant, ils n'étaient plus que tous les deux, George et Lennie, et le temps que Lennie demande à George de lui raconter la petite ferme et les lapins et

comment ils vivraient de l'abondance de la terre, la moitié du public pleurait et ça s'entendait. Vince pleurait si fort qu'il put à peine articuler ses dernières répliques, disant au pauvre idiot de Lennie de regarder là-bas, que la ferme où ils allaient vivre était là-bas. Que s'il regardait de tous ses yeux, il pourrait la voir.

La scène retourna progressivement à l'obscurité complète, Cindy McComas, aux lumières, réduisant pour une fois à la perfection le faisceau des projecteurs. Birdie Jamieson, le concierge, tira une balle à blanc. Dans le public, une femme poussa un petit cri. Ce genre de réaction est habituellement suivie par un rire nerveux, mais ce soir il n'y avait que le bruit des gens immobiles qui pleuraient. Et tout autour, le silence. Celui-ci a duré dix secondes. Ou peut-être seulement cinq. Mais à moi, il parut interminable. Puis les applaudissements éclatèrent. Ce fut le plus beau tonnerre qu'il m'ait été donné d'entendre de ma vie. Les lumières s'allumèrent dans la salle. Tout le public était debout. Les deux premiers rangs étaient occupés par les professeurs et quand par hasard mes yeux se sont posés sur l'entraîneur Borman, bigre, j'ai vu qu'il pleurait, lui aussi.

Deux rangs derrière, où avaient pris place tous les joueurs de football, Jim LaDue bondit sur ses pieds. « Tu nous en bouches un coin, Coslaw ! » s'écria-t-il, entraînant rires et applaudissements.

La troupe est revenue saluer : d'abord les footballeurs villageois, puis Curley et sa femme, puis Candy et Slim et les autres ouvriers agricoles. Les applaudissements ont commencé à se tarir quelque peu, puis Vince s'est présenté, rouge et heureux, les joues encore moites. Mike Coslaw est arrivé bon dernier, traînant les pieds comme embarrassé, écarquillant les yeux avec un étonnement comique lorsque Mimi cria : « *Bravo !* »

D'autres lui firent écho et bientôt toute la salle scandait : « Bravo ! Bravo ! Bravo ! » Mike s'inclina, saluant d'un coup de chapeau si bas qu'il balaya la scène. Quand il se redressa, il souriait. Mais c'était plus qu'un sourire : son visage était transfiguré par un bonheur réservé à ceux qui sont parvenus à se hisser au sommet. Puis il clama : « M'sieur Amberson ! Sur scène, m'sieur Amberson ! » Et la troupe entonna en chœur : « Sur scène ! Sur scène ! »

« Levez-vous donc, gros bêta ! gronda Mimi à côté de moi. Ne tuez pas les applaudissements. » J'ai obtempéré et le tonnerre d'applaudissements a de nouveau enflé. Mike m'a enlacé, étreint, soulevé de terre puis m'a reposé en me gratifiant d'une bise affectueuse sur la joue. Tout le monde a ri, moi y compris. Nous nous sommes tous pris par la main, les avons levées vers le public, et nous sommes inclinés. Alors que j'écoutais les applaudissements, il m'est venu une pensée qui m'a assombri le cœur. À Minsk, au même moment, il y avait de nouveaux époux. Lee et Marina étaient mari et

femme depuis dix-neuf jours exactement.

5

Trois semaines plus tard, juste avant la fin de l'année scolaire et le début des vacances d'été, je suis parti pour Dallas prendre quelques photos des trois appartements où vivraient Lee et Marina. Je me servis pour ce faire d'un petit Minox dissimulé dans la paume de la main, laissant dépasser l'objectif entre deux doigts écartés. Je me sentais ridicule, (une caricature en trench-coat noir et blanc d'un espion de *Espion contre espion* du magazine *Mad* plutôt que James Bond), mais j'avais appris la prudence.

À mon retour, j'ai trouvé la Nash Rambler bleu ciel de Mimi Corcoran garée le long du trottoir avec Mimi en train de remonter au volant. Elle en redescendit dès qu'elle me vit. Une brève grimace (douleur ou effort, je ne sais) crispa son visage, mais en remontant mon allée, elle arborait son sourire coutumier de fine mouche. Comme si je l'amusais, mais dans le bon sens du terme. Elle tenait à la main la grosse enveloppe en kraft marron qui contenait les cent cinquante pages de mon texte, *La Ville assassine*. J'avais fini par céder à ses demandes insistantes… mais ça ne datait que de la veille.

« Soit vous avez adoré, soit vous n'êtes pas allée plus loin que la page dix, lui ai-je dit en prenant l'enveloppe. Alors ? »

Son sourire maintenant me paraissait plus énigmatique qu'amusé. « La plupart des bibliothécaires lisent vite. Pouvons-nous entrer pour en parler ? Nous ne sommes pas encore à la mi-juin et il fait déjà si chaud. »

C'était vrai. Et elle était en sueur, ce qui m'étonna. Je ne l'avais jamais vue transpirer auparavant. De surcroît, elle semblait avoir perdu du poids. Mauvais, ça, pour quelqu'un qui n'avait pas un gramme à revendre.

Quand nous fûmes installés dans mon salon (moi dans le fauteuil, elle sur le canapé) devant de grands verres de café glacé, Mimi me donna son opinion : « J'ai bien aimé cette histoire de tueur déguisé en clown. Trouvez-moi tordue si vous voulez, mais j'ai trouvé ça délicieusement effrayant.

– À tordue, tordu et demi. »

Mimi a souri.

« Je suis sûre que vous trouverez un éditeur pour ce livre. Je l'ai beaucoup aimé dans l'ensemble. »

Ce « dans l'ensemble » m'a fait l'effet d'une douche froide. *La Ville assassine* avait peut-être eu vocation de camouflage dans les débuts, mais à mesure que je progressais dans son écriture, ce texte avait gagné en importance pour moi. C'étaient comme mes mémoires secrètes. L'un de mes soutiens vitaux.

« Votre “dans l’ensemble” me rappelle Alexander Pope : vous savez, “noyer quelqu’un sous des semblants d’éloges” ?

– Je ne l’entendais pas exactement de cette façon. »

Encore une forme de réserve.

« C’est seulement que… bon sang, George, vous n’êtes pas fait pour ça. Vous êtes fait pour enseigner. Et si vous publiez un livre comme celui-là, aucune administration scolaire dans aucun État des États-Unis ne voudra plus vous embaucher. » Elle se tut. « Sauf peut-être dans le Massachusetts. »

Je n’ai rien répondu. J’étais sans voix.

« Ce que vous avez fait avec Mike Coslaw… ce que vous avez fait *pour* Mike Coslaw… est la chose la plus étonnante et la plus merveilleuse que j’aie jamais vue.

– Mimi, ce n’est pas moi. C’est lui, il est naturellement dou…

– Je sais qu’il est naturellement doué, ça sautait aux yeux dès qu’il est entré sur scène et a ouvert la bouche, mais je vais vous dire une chose, mon ami. Une chose que quarante ans d’expérience dans les lycées et soixante années de vie m’ont apprise et bien apprise. Le talent artistique est largement plus répandu que celui de le faire fructifier. Tout parent autoritaire peut le broyer à jamais, mais le nourrir est chose beaucoup plus difficile. C’est un talent que vous possédez et en bien plus grande quantité que celui qui vous a inspiré ceci. »

Elle tapota la liasse de feuillets posés devant elle sur la table basse.

« Je ne sais que dire.

– Dites-moi merci et complimentez-moi sur mon jugement perspicace.

– Merci. Et votre finesse psychologique n’est surclassée que par les agréments de votre physique. »

Cela la fit sourire, un sourire plus désabusé que jamais. « Ne profitez pas de votre avantage, George.

– Non, miz Mimi. »

Son sourire disparut. Elle se pencha en avant. Ses yeux bleus nageaient derrière ses lunettes, ils paraissaient trop grands pour son visage. Sous sa peau bronzée, son teint était jaunâtre et ses joues auparavant fermes s’étaient creusées. Quand cela était-il arrivé ? Deke l’avait-il remarqué ? Ça, c’était tarte comme question, comme disaient les jeunes de cette époque. Deke n’aurait pas remarqué qu’il portait deux chaussettes différentes avant de les enlever le soir pour se coucher. Et encore…

Elle poursuivit : « Phil Bateman ne menace plus seulement de prendre sa retraite, il a arraché la goupille et lancé la grenade, comme dirait notre délicieux entraîneur Borman. Ce qui veut dire que son poste est vacant. Venez enseigner à plein temps au lycée de Denholm,

George. Les jeunes vous aiment et après la pièce des premières et terminales, toute la ville vous tient pour le second avènement d'Alfred Hitchcock ! Deke n'attend que votre candidature, il me l'a dit hier soir. Je vous en prie ! Prenez s'il le faut un pseudonyme pour publier ce titre, mais continuez à enseigner chez nous. C'est pour ça que vous êtes fait. »

Je crevais d'envie de dire oui. Parce qu'elle avait raison. Mon travail n'était pas d'écrire des livres et certainement pas de tuer des gens, quand bien même ils le méritaient amplement. Et puis, il y avait Jodie. J'y étais venu en étranger exilé de son lieu et de son temps, et les premières paroles qui m'avaient été offertes ici (par Al Stevens, dans son petit resto) avaient été des paroles d'amabilité. Si vous avez déjà eu le mal du pays ou vous êtes senti en exil, loin des choses et des êtres qui définissaient votre identité, vous savez l'importance que peuvent avoir des paroles de bienvenue et des sourires amicaux. Jodie était l'anti-Dallas, et voici maintenant que l'une de ses plus éminentes citoyennes me demandait d'en être un résident permanent plutôt qu'un visiteur de passage. Mais la ligne de partage des eaux approchait. Elle n'était cependant pas encore tout à fait là. Pourquoi pas…

« George ? Vous faites une mine étrange, soudain.

– C'est ce que l'on appelle penser. Voudriez-vous m'en laisser le loisir, s'il vous plaît ? »

Elle porta ses mains à ses joues et arrondit la bouche en un O d'excuse de bande dessinée.

« Eh bien, c'est moi qui ai bonne mine maintenant », dit-elle.

Je l'ai ignorée parce que j'étais occupé à feuilleter les notes d'Al. Je n'avais plus besoin de les avoir sous les yeux pour ça. À la prochaine rentrée scolaire en septembre, Oswald serait toujours en Russie, même s'il avait déjà commencé ce qui serait une longue bataille de formalités administratives pour rentrer en Amérique avec son épouse russe et leur fille June, dont Marina serait enceinte d'un jour à l'autre à présent. C'était une bataille qu'Oswald finirait par gagner, en faisant jouer la bureaucratie d'une superpuissance contre l'autre avec une instinctive (quoique rudimentaire) habileté, mais la famille Oswald ne descendrait pas du *SS Maasdam* pour fouler le sol américain avant le milieu de l'année suivante. Quant au Texas…

« Meems, l'année scolaire s'achève généralement la première semaine de juin, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est toujours le cas. Cela laisse aux jeunes le temps de trouver un emploi d'été pour ceux qui en ont besoin. »

Quant au Texas… les Oswald y arriveraient le 14 juin 1962. « Et un contrat d'enseignement est toujours signé à l'essai, n'est-ce pas ? Disons, un essai d'un an ?

– C'est cela, avec option de tacite reconduction en cas de satisfaction de toutes les parties.

– Alors, vous avez trouvé votre professeur d'anglais à l'essai. »

Elle éclata de rire, applaudit, se leva et me tendit les bras. « Merveilleux ! Une accolade pour miz Mimi ! » Je l'étreignis et la relâchai précipitamment en l'entendant hoqueter. « Z'avez qu'è chose de travers, m'ame ? »

Elle se rassit sur le canapé et prit une gorgée de son café glacé. « Permettez-moi de vous donner deux conseils, George. Le premier, lorsque l'on vient des régions plus au nord, c'est de ne jamais appeler une Texane "m'ame". Cela a une consonance sarcastique. Le second, c'est de ne jamais demander à une femme si elle a quelque chose de travers. Essayez donc une tournure un peu plus délicate, du genre "Est-ce que vous vous sentez bien ?"

– Est-ce le cas ?

– Pourquoi cela ne le serait pas ? Je vais me marier. » J'en suis resté coi, incapable de formuler la réplique adéquate à pareille boutade. Puis, à l'expression grave de son regard, j'ai deviné que ce n'était absolument pas une boutade. C'était une stratégie pour esquiver autre chose. Une chose moins agréable, certainement. « Dites-moi donc : "Félicitations, miz Mimi."

– Félicitations, miz Mimi.

– Deke m'a fait sa demande il y a presque un an. Je l'ai éconduit en arguant que c'était encore trop tôt après le décès de sa femme et que cela ferait jaser. Mais le temps passe et l'argument a perdu de sa valeur. Je doute que les gens auraient beaucoup jasé, de toute façon, vu nôtre âge. Ils se rendent bien compte que des personnes comme Deke et moi peuvent se dispenser du luxe des convenances dès lors qu'ils ont atteint un certain… disons… degré de maturité. Non, à la vérité, c'est que les choses me convenaient telles qu'elles étaient. Le cher vieux grison m'aime infiniment plus que je ne l'aime, néanmoins j'ai énormément d'affection pour lui et, au risque de vous embarrasser, même les dames qui ont atteint un certain degré de maturité ne sont pas contre une bonne séance de « ça » le samedi soir. Je vous ai embarrassé ?

– Non, lui ai-je fait. Au contraire, vous m'enchantez. »

Encore le petit sourire désabusé. « Parfait. Car voyez-vous, ma première pensée le matin, quand je repousse mes couvertures et que mes pieds touchent le sol, c'est "Y aurait-il une façon d'enchanter George Amberson aujourd'hui ? Et si oui, comment dois-je m'y prendre ?"

– Ne profitez pas de votre avantage, miz Mimi.

– Voilà qui est parlé comme un homme. » Elle but une gorgée de café glacé. « J'avais deux objectifs en venant ici aujourd'hui. J'ai

accompli le premier. Je vais maintenant passer au second, de façon à vous laisser vous consacrer à votre journée. Deke et moi nous marions le 21 juillet, qui est un vendredi. La bénédiction sera une petite cérémonie privée à son domicile : juste nous, le prédicateur et quelques membres de la famille. Ses parents, qui sont encore assez vigoureux pour des dinosaures, arrivent de l'Alabama, et ma sœur de San Diego. La réception sera une garden-party chez moi, le lendemain. De deux heures de l'après-midi jusqu'à pas d'heure. Nous invitons presque tout le monde en ville. Il y aura une *piñata* et de la limonade pour les plus petits, un barbecue et des fûts de bière pour les plus grands, et même un orchestre de San Antonio. Et celui-là, à la différence de la plupart des orchestres de San Antonio, saura jouer "Louie Louie" aussi bien que "La Paloma". Si vous refusiez de nous gratifier de votre présence…

– Vous en seriez très malheureuse, il vous manquerait quelque chose, c'est cela ?

– Exactement. Retenez-vous la date ?

– Absolument.

– Bien. Deke et moi partirons pour le Mexique le dimanche, le temps que sa gueule de bois soit dissipée. Nous sommes un peu âgés pour une lune de miel, mais il se trouve que certaines ressources, indisponibles dans l'État du Colt six coups, le sont au sud de la frontière. Certains "traitements expérimentaux". Je doute qu'ils marchent mais Deke est plein d'espoir. Et, bigre, ça vaut la peine d'essayer. La vie… » Elle poussa un soupir de regret. « La vie est trop douce pour y renoncer sans se battre, vous ne trouvez pas ?

– Si, lui ai-je confirmé. Si. C'est pour ça qu'on s'accroche. »

Elle me regarda attentivement. « Allez-vous pleurer, George ?

– Non.

– C'est bien. Parce que cela me gênerait. Je pourrais moi aussi me mettre à pleurer et je ne suis pas très douée. Personne n'irait jamais écrire de poème sur mes larmes.

– C'est si grave que ça ? Si je puis me permettre de demander ?

– Assez, oui. » Elle l'avait dit avec désinvolture. « J'en ai peut-être pour huit mois. Ou un an. À moins que les traitements à base de plantes ou de noyaux de pêche ou de je ne sais quoi, là-bas au Mexique, n'opèrent une guérison magique.

– Je suis vraiment désolé de l'apprendre.

– Merci, George. C'est exprimé à la perfection. Pas de sentimentalisme déplacé. »

J'ai souri.

« J'ai une autre raison pour vous inviter à notre réception, même s'il va sans dire que votre charmante compagnie et vos brillantes reparties y suffiraient. Phil Bateman n'est pas le seul à prendre sa retraite.

– Non, Mimi, ne faites pas ça. Prenez un congé maladie, s'il le faut, mais… »

Elle secoua catégoriquement la tête. « Malade ou bien portante, quarante ans, c'est suffisant. Il est temps de laisser la place à des mains plus jeunes, des yeux plus jeunes et un esprit plus jeune. Sur ma recommandation, Deke a embauché une jeune bibliothécaire tout ce qu'il y a de qualifié. Elle vient de Géorgie et s'appelle Sadie Clayton. Elle sera présente à notre réception où elle ne connaîtra absolument personne. Je vous demande donc d'être particulièrement attentionné envers elle.

– *Mrs.* Clayton ?

– Je ne le formulerais pas tout à fait ainsi. » Mimi me regarda innocemment. « Je crois qu'elle a l'intention de reprendre son nom de jeune fille dans un avenir proche. Après certaines formalités légales.

– Mimi, êtes-vous en train de jouer les entremetteuses ?

– Pas du tout », se récria-t-elle. Puis elle gloussa. « Pas exactement. Mais comme vous serez notre seul professeur libre et sans attaches, cela fait de vous le candidat tout indiqué pour lui servir de guide. »

Je trouvais que c'était un bond gigantesque dans l'illogique, surtout de la part d'un esprit aussi rationnel, mais je l'ai raccompagnée à la porte sans le lui dire. Voici ce que j'ai préféré exprimer : « Si c'est aussi grave que vous le dites, vous devriez déjà être sous traitement. Et pas chez un quelconque charlatan de Juárez. Vous devriez être hospitalisée à la Cleveland Clinic. »

J'ignorais si la Cleveland Clinic existait déjà ou pas, mais à ce stade-là, je n'avais que faire des anachronismes.

« Ce n'est pas mon avis. Entre mourir dans une chambre d'hôpital, farcie de tuyaux et reliée par des câbles à des tas de machines, et mourir dans une hacienda mexicaine au bord de la mer… *il n'y a pas photo*, comme vous dites. Et puis, il y a autre chose aussi. » Elle me regarda sans ciller. « La douleur est encore supportable mais je me suis laissé dire que ça changerait. Au Mexique, nul ne se retranchera derrière des postures morales pour me refuser de fortes doses de morphine. Ou de Nembutal, si l'on doit en arriver là. Croyez-moi, je sais ce que je fais. »

Considérant ce qui était arrivé à Al Templeton, j'ai deviné que c'était vrai. J'ai passé mes bras autour d'elle, l'étreignant très doucement cette fois, et posé un baiser sur sa joue parcheminée.

Elle l'a supporté avec le sourire, puis s'est débinée. Ses yeux scrutaient mon visage. « J'aimerais connaître votre histoire, mon ami. »

J'ai haussé les épaules. « Je suis un livre ouvert, miz Mimi. »

Elle a ri. « Vous vous foutez de moi. Vous prétendez être du Wisconsin, or vous débarquez à Jodie avec un accent de Nouvelle-

Angleterre à couper au couteau et des plaques d'immatriculation de Floride. Vous dites que vous faites la navette entre ici et Dallas à des fins de recherche et votre manuscrit est censé se situer à Dallas, mais les gens y causent comme en Nouvelle-Angleterre. En fait, j'ai relevé deux ou trois passages où les personnages disent carrément *Eh ouaye*. Vous voudrez peut-être les modifier. »

Et moi qui pensais ma réécriture habile. « En fait, Mimi, en Nouvelle-Angleterre, on dit *oueye*, pas *ouaye*.

– C'est noté. »

Elle continuait à scruter mon visage. Je luttais pour ne pas baisser les yeux. « Il m'est même arrivé de me demander si vous n'étiez pas un extraterrestre – comme Michael Rennie dans *Le Jour où la Terre s'arrêta* – débarqué ici pour étudier les indigènes avant de retourner sur Alpha du Centaure faire votre rapport sur notre avenir en tant qu'espèce : y a-t-il encore de l'espoir pour nous ou vaut-il mieux nous désintégrer aux rayons plasma avant que nous ne contaminions le reste de la galaxie ?

– Voilà qui est très fantaisiste, ai-je observé en souriant.

– Bien, mais je ne voudrais pas que notre planète soit jugée à l'aune du Texas.

– Si Jodie servait d'échantillon, je suis sûr que la Terre aurait au moins la moyenne.

– Vous vous plaisez ici, n'est-ce pas ?

– Oui.

– George Amberson, c'est votre vrai nom ?

– Non. J'en ai changé pour des raisons importantes pour moi mais qui ne seraient compréhensibles pour personne d'autre. Je préfère que vous gardiez ça pour vous. Pour des raisons évidentes. »

Elle hocha la tête. « Je peux le faire. Je vous dis à bientôt, George. Au restaurant, à la bibliothèque… et à notre petite fête, bien entendu. Vous serez gentil avec Sadie Clayton, n'est-ce pas ?

– La gentillesse même », lui ai-je assuré.

Après son départ, je suis resté longtemps assis dans mon salon, sans lire, sans regarder la télé. Travailler sur l'un de mes manuscrits était le cadet de mes soucis. Je pensais au poste que je venais d'accepter : enseignant d'anglais à temps plein au lycée de Denholm, berceau des Lions. J'ai décidé que je ne regrettais rien. J'étais capable de rugir à la mi-temps avec les meilleurs d'entre eux.

En fait si, je regrettais une chose, mais pas pour moi. Quand je pensais à Mimi et à sa situation actuelle, j'avais des quantités de regrets.

6

Sur la question de l'amour au premier regard, je suis d'accord avec

les Beatles : je crois que ça arrive tout le temps. Mais ça ne s'est pas passé comme ça entre Sadie et moi, même si je l'ai tenue contre moi dès notre première rencontre, ma main droite refermée sur son sein gauche… Donc, je suppose que je suis aussi d'accord avec Mickey et Sylvia quand ils chantent que l'amour est étrange.

À la mi-juillet, dans le centre-sud du Texas, il peut faire une chaleur accablante, mais le samedi de la réception post-mariage fut quasi parfait, avec des températures avoisinant les vingt-cinq degrés et des flopées de gros nuages blancs dans un ciel couleur jean délavé. Alternant avec des trouées de soleil, de longues ombres baignaient le jardin de Mimi qui descendait en pente douce vers un filet d'eau trouble qu'elle appelait le Ruisseau Sans Nom.

Des guirlandes or et argent – les couleurs du lycée de Denholm – étaient tendues entre les arbres et il y avait effectivement, suspendue à l'une des branches basses d'un pin à sucre, une piñata tentatrice. Tous les enfants passant à proximité la guignaient avec envie.

« Après manger, on distribuera des battes aux gosses et ils pourront taper dessus, a dit quelqu'un dans mon dos. Il y aura des bonbons et des joujoux pour *todos los niños*. »

Je me suis retourné pour découvrir Mike Coslaw, resplendissant (et assez hallucinant) en jean noir serré et chemise blanche ouverte à l'encolure. Un *sombrero* pendait dans son dos, retenu par un lien autour du cou, et il portait une ceinture multicolore nouée autour de la taille. J'ai aperçu d'autres joueurs de football, y compris Jim LaDue, vêtus de la même manière un peu ridicule, circulant parmi les invités avec des plateaux. Mike me présenta le sien avec un sourire un peu forcé. « Un canapé, *señor* Amberson ? »

J'ai pris une crevette rose enfilée sur une pique et l'ai trempée dans la sauce. « Extra, le costume. Quelque chose de Speedy Gonzales, je trouve.

– Ne commencez pas. Si vous voulez voir un costume, un vrai de vrai, regardez plutôt Vince Knowles. »

Il pointa le doigt au-delà du filet de volley-ball où un groupe de profs était engagé dans une partie maladroite mais endiablée. Et là-bas, en frac et haut-de-forme, j'ai avisé Vince entouré d'enfants fascinés qui le regardaient faire apparaître des écharpes comme par magie. Son numéro fonctionnait bien, tant qu'on était encore assez jeune pour ne pas remarquer celle qui dépassait de sa manche. Sa moustache en cirage luisait au soleil.

« Pour être honnête, je préfère le style Cisco Kid, me confia Mike.

– Je suis sûr que vous faites tous des serveurs formidables, les gars, mais qui diantre vous a convaincus de vous déguiser ainsi ? Et l'entraîneur est-il au courant ?

– Sûrement : il est ici.

– Ah ? Je ne l'ai pas encore vu.

– Il est près du barbecue, en train de se biturer avec le club des supporters. Et pour les déguisements… Miz Mimi sait être vachement persuasive. »

Repensant au contrat que j'avais signé, j'ai répondu : « Je sais. »

Mike baissa la voix. « Nous savons tous qu'elle est malade. Et puis… moi, je considère ça comme un jeu d'acteur. » Il prit une pose de torero (pas facile avec un plateau de canapés sur les bras). « *¡ Arriba !*

– Pas mal, mais…

– Je sais, je suis pas encore vraiment dedans. Faut que j'habite mon personnage, pas vrai ?

– Ouais, ça marche pour Brando. Dis voir, Mike, vous nous préparez quoi, les gars, pour la rentrée ?

– Notre année de terminale ? Avec Jim qui a mangé du lion ? Avec Hank Alvarez, Chip Wiggins, Carl Crockett et moi sur la ligne d'attaque ? On vous emmène en championnat d'État, m'sieur, et le Ballon d'or, il va finir sur notre mur de trophées !

– J'aime cette attitude.

– Et vous, m'sieur Amberson, allez-vous diriger une nouvelle pièce à la rentrée ?

– C'est prévu.

– Bon. Extra. Gardez-moi un rôle… mais un petit, à cause du football. Allez voir l'orchestre, ils sont pas mal. »

Le groupe était beaucoup mieux que pas mal. Le logo sur la caisse claire annonçait The Knights[2]. Le chanteur adolescent compta en battant la mesure et le groupe se lança dans une version bouillonnante de « Ooh, My Head », la vieille chanson de Ritchie Valens – qui n'était pas si vieille que ça à l'été 61, même si Valens était mort depuis presque deux ans.

Mon gobelet de bière à la main, je me suis approché de la scène. La voix du jeune chanteur m'était familière. Ainsi que le clavier, avec ses accents d'accordéon désespérées. Et soudain, ça a tilté. C'était Doug Sahm, qui dans pas longtemps chanterait ses propres succès : d'abord « She's About a Mover », puis « Mendocino ». Son groupe jouerait essentiellement du rock tex-mex, mais la tendance dans ces années-là étant à la Beatlemania, son groupe prendrait un nom à consonance britannique : le Sir Douglas Quintet.

« George ? Venez que je vous présente quelqu'un ! » Je me suis retourné. Mimi, remorquant une autre femme, descendait la pelouse en pente. La première chose qui me frappa chez Sadie (c'est la première chose qui frappait tout le monde, j'en suis sûr), ce fut sa taille. Elle portait des chaussures plates comme la plupart des autres femmes présentes cet après-midi-là, sachant qu'elles évolueraient surtout à l'extérieur, mais cette femme-là avait dû éviter les talons

hauts même le jour de son mariage et choisi une robe assez longue pour dissimuler les souliers plats qui lui permettaient de ne pas dépasser comiquement le marié d'une tête.

Car elle mesurait bien un mètre quatre-vingts, peut-être même un peu plus. Je la dépassais encore de dix bons centimètres, mais en dehors de l'entraîneur Borman et du prof d'histoire Greg Underwood, j'étais probablement le seul homme dans cette situation. Et Greg était plutôt du style grand échalas. Sadie, en revanche, était grande et, dans l'argot de l'époque, superbement roulée. Elle le savait et paraissait en plus embarrassée que fière. Je l'ai deviné à sa façon de marcher.

Je sais que je suis un peu trop grande pour être considérée comme normale, disait sa démarche. Le maintien des épaules disait encore : *Je suis née comme ça, ce n'est pas ma faute*. Comme l'éléphante Topsy. Elle portait une robe sans manches imprimée de petites roses. Ses bras étaient bronzés. Elle avait appliqué une touche de rose sur ses lèvres, mais aucun autre maquillage.

Ce ne fut pas l'amour au premier regard, j'en suis à peu près sûr, mais je me souviens néanmoins de ce premier regard avec une netteté surprenante. Si je vous disais que je me souviens avec la même netteté de la première fois que j'ai vu l'ex-Christy Epping, je mentirais (mais j'ai peut-être des circonstances atténuantes : c'était en boîte de nuit et nous étions tous les deux beurrés).

Sadie était naturellement belle : la grande fille américaine simple qui annonce d'emblée la couleur. Mais elle n'était pas que ça, et le jour de la fête chez Mimi, j'ai cru qu'elle était également maladroite : la maladresse typique des personnes de grande taille. Plus tard, j'ai découvert qu'elle ne l'était pas du tout. Bien au contraire. Elle était tout sauf maladroite.

Mimi avait bonne mine (ou du moins pas plus mauvaise que le jour où elle était venue me voir pour me convaincre d'enseigner à plein temps), mais elle s'était maquillée, chose inhabituelle chez elle, et le maquillage atténuait à peine ses orbites creusées par l'insomnie et la douleur conjuguées et ses toutes nouvelles rides aux commissures des lèvres. Mais elle souriait, et quoi d'étonnant à ça ? Elle avait épousé son ami de cœur, organisé une fête qui s'annonçait déjà mémorable et la rencontre entre une belle fille en jolie robe d'été et le seul prof d'anglais bon à marier du lycée…

« Hé, Mimi ! » lui ai-je lancé, m'avançant vers elle en contournant les tables de jeu (empruntées à la salle des Amvets[3]) où les convives prendraient place plus tard pour déguster le barbecue en contemplant le coucher du soleil. « Félicitations. Je vais devoir m'habituer à vous appeler m'ame Simmons maintenant. »

Elle me décocha son sourire narquois. « Je vous en prie, tenez-vous-en à Mimi. Moi, c'est à ça que je suis habituée. Je voudrais vous

présenter un nouveau membre du corps enseignant. George, voici… »

Quelqu'un avait négligé de repousser une chaise pliante sous l'une des tables et la grande jeune femme blonde qui se composait déjà un sourire de circonstance en me tendant la main trébucha dessus et tomba en avant, entraînant la chaise dans sa chute.

Aussitôt, j'ai lâché mon gobelet de bière et bondi en avant pour la retenir. Mon bras gauche s'est enroulé autour de sa taille. Atterrissant plus haut, ma main droite se referma sur quelque chose de chaud, rond et légèrement élastique. Entre ma main et son sein, le coton de sa robe glissa sur l'étoffe lisse – nylon ou soie – de la lingerie qu'elle portait en dessous. C'était une entrée en matière pour le moins intime, mais nous avions les angles métalliques de la chaise de jardin pour chaperons, et même si j'ai titubé un peu sous l'élan de ses soixante-quinze kilos, je suis resté sur mes pieds comme elle est restée sur les siens.

J'ai ôté ma main de la partie de son corps qu'il est peu courant d'étreindre lorsqu'on vous présente quelqu'un pour la première fois et j'ai dit : « Bonjour, je suis… » *Jake*. J'avais été à deux doigts de prononcer mon nom du XXIe siècle, mais je m'étais retenu *in extremis*. « Je suis George. Quel plaisir de faire votre connaissance. »

Elle avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Moi aussi, sans doute. Mais elle eut la bonne grâce de rire. « Enchantée de faire la vôtre. Je pense que vous venez de m'épargner un regrettable accident. » Je le pensais aussi. Parce que c'était cela, voyez-vous ? Sadie n'était pas maladroite, elle était sujette aux accidents. C'était amusant, jusqu'à ce que vous vous rendiez compte de ce dont il s'agissait vraiment : une sorte de possession.

Plus tard, elle me raconta que le soir de son bal de promotion, elle avait coincé sa robe dans la portière de la voiture qui l'avait déposée devant le gymnase avec son cavalier, et qu'elle avait réussi à l'arracher juste avant que le chauffeur ne redémarre. Il fallait toujours que ce soit elle qui tombe sur des robinets mal réglés qui l'aspergeaient ; elle encore qui, pour allumer une cigarette, réussissait à enflammer toute une pochette d'allumettes, à se brûler les doigts ou se roussir les cheveux ; c'était encore elle dont la bretelle de soutien-gorge claquait pendant la réunion parents-profs ou qui s'apercevait juste avant l'assemblée générale du lycée (au cours de laquelle elle devait prendre la parole) que ses bas avaient filé…

Elle prenait toujours garde à rentrer la tête en passant les portes (comme toutes les personnes de grande taille un peu sensées apprennent à le faire), mais les gens avaient une fâcheuse tendance à les lui ouvrir étourdiment à la figure au moment où elle s'en approchait. Elle s'était retrouvée trois fois coincée dans un ascenseur, dont une fois pendant deux heures, et un jour, dans un grand magasin

de Savannah, l'escalator récemment installé avait avalé une de ses chaussures. Bien sûr, je ne savais rien de tout ça à ce moment-là ; tout ce que je savais, par cet après-midi de juillet, c'était qu'une belle blonde aux yeux bleus m'était tombée dans les bras.

« Je vois que vous et Miss Dunhill vous entendez déjà à merveille, s'exclama Mimi. Je vous laisse faire plus ample connaissance. »

Ainsi donc, Mrs. Clayton avait déjà repris son nom de jeune fille, formalités légales effectuées ou non. Mais la chaise, dont un pied s'était planté dans la terre gazonnée, n'avait pas dit son dernier mot, et lorsque Sadie voulut la libérer, elle refusa dans un premier temps de céder. Puis le dossier remonta brusquement le long de sa cuisse, soulevant sa jupe et découvrant le haut de son bas jusqu'à la jarretière. Laquelle était aussi rose que le semis de fleurs de sa robe. La jeune femme poussa un petit cri d'exaspération. Son rouge aux joues s'accentua dangereusement.

Je pris la chaise et la remis fermement à sa place. « Miss Dunhill… Sadie… je crois qu'une bière bien fraîche vous ferait le plus grand bien. Venez avec moi.

– Merci, me dit-elle. Je suis vraiment navrée. Ma mère m'a toujours dit de ne pas me jeter à la tête des hommes, mais je n'ai jamais appris. »

Tandis que je la guidais vers le bar, lui désignant au passage quelques autres membres du corps enseignant (et lui prenant le bras pour lui éviter la collision avec un joueur de volley courant à reculons pour renvoyer une balle haute), je me sentais sûr d'une chose : nous serions peut-être collègues, nous serions peut-être amis, peut-être très bons amis, mais nous ne serions jamais plus que cela, quelles que soient les espérances de Mimi en la matière.

Dans une comédie avec Rock Hudson et Doris Day, notre premier contact aurait sans doute été qualifié de « délicieusement innocent », mais dans la vraie vie, face à un public qui en souriait encore en douce, c'était simplement inopportun et embarrassant. Certes, Sadie était jolie. Certes, il était extrêmement agréable de marcher auprès d'une fille aussi grande et de rester quand même le plus grand. Et certes, j'avais apprécié le contact ferme et souple de ce sein sous sa mince gaine de coton bienséant et de nylon sensuel. Mais quand on a passé les quinze ans, tripoter accidentellement un sein sur une pelouse lors d'une garden-party n'équivaut pas à tomber amoureux au premier regard.

Après nous être nantis d'une bière fraîche, Miss Dunhill et moi-même sommes restés debout devant la buvette le temps requis. Nous avons ri lorsque la colombe louée pour l'occasion par Vince Knowles pointa la tête hors de son chapeau haut de forme et lui picora le doigt. J'ai désigné à ma compagne d'autres professeurs du lycée de Denholm

(dont beaucoup étaient déjà en train de quitter par l'Alcool-Express le Pays de la Sobriété). Elle a prétendu qu'elle n'arriverait jamais à se les rappeler tous et je lui ai assuré que si. Je lui ai recommandé de faire appel à moi si elle avait besoin d'aide pour quoi que ce soit. Temps requis, sujets de conversation convenus. Elle m'a ensuite remercié encore pour lui avoir épargné une mauvaise chute et s'en est allée voir si elle pouvait aider à rassembler les enfants en section d'assaut pour la *piñata*. Je l'ai regardée s'éloigner, non avec amour mais avec une pointe de concupiscence ; je dois reconnaître avoir brièvement fantasmé sur ce haut de bas et sa jarretière rose.

Mes pensées retournèrent vers elle ce soir-là tandis que je me déshabillais pour me coucher. Cette femme emplissait de façon très agréable une belle quantité d'espace et je n'avais pas été le seul à la suivre du regard lorsqu'elle s'était éloignée en chaloupant dans sa robe semée de roses, mais vraiment, ça s'arrêtait là. Qu'aurait-il pu y avoir de plus ? Peu de temps avant de partir pour le plus étrange voyage du monde, j'avais lu un livre intitulé *Une femme simple et honnête*, et en me glissant sous mes draps, une phrase du roman me revint à l'esprit : « Il avait perdu l'habitude de la cour amoureuse. »

C'est tout moi, ça, ai-je pensé en éteignant la lumière. *Totalement perdu l'habitude.* Et puis, tandis que les grillons m'endormaient de leur chant : *Ce n'était pas seulement le contact de son sein qui était agréable. C'était le poids de son corps. Le poids de son corps dans mes bras*.

En fait, je n'avais pas du tout perdu l'habitude de la cour amoureuse.

7

Jodie était un four au mois d'août, avec des températures diurnes avoisinant les 35 degrés et montant souvent jusqu'à 38 ou 40. L'air conditionné, dans ma maison de Mesa Lane, fonctionnait bien mais ne suffisait pas pour soutenir ce genre d'assauts répétés. Parfois (pour peu qu'il tombe une petite averse fraîche), les nuits étaient un peu plus supportables, mais guère.

Assis à mon bureau le matin du 27 août, je travaillais à *La Ville assassine* quand la sonnette retentit. Je fronçai les sourcils. C'était un dimanche, j'avais entendu les carillons concurrents des différentes églises peu de temps avant, et la plupart des gens que je connaissais assistaient à l'office dans l'un ou l'autre des quatre ou cinq lieux de culte de la ville.

J'ai enfilé un T-shirt et suis allé ouvrir la porte. L'entraîneur Borman était là avec Ellen Dockerty, ancienne doyenne des profs d'EFS et proviseur par intérim du lycée de Denholm pour l'année à venir ; sans grande surprise, en effet, Deke avait présenté sa démission en même temps que Mimi avait remis la sienne. L'entraîneur était

engoncé dans un costume bleu foncé et portait, autour de son cou de taureau, une cravate criarde qui avait tout l'air de l'étrangler. Ellen aussi était tirée à quatre épingles, en tailleur gris adouci à l'encolure par un friselis de dentelle. Tous deux arboraient un air solennel. Ma première pensée, aussi folle que péremptoire, fut : *Ils savent. Je ne sais pas comment mais ils savent qui je suis et d'où je viens. Ils sont venus me le dire.*

Les lèvres de l'entraîneur Borman tremblaient et Ellen avait les yeux pleins de larmes. Alors je compris.

« C'est Mimi ? »

L'entraîneur hocha la tête. « Deke m'a appelé. Je suis passé prendre Ellie – je l'emmène à l'église le dimanche – et nous avertissons tout le monde. En commençant par les gens qu'elle aimait le mieux.

– Je suis désolé de cette nouvelle. Comment va Deke ?

– Il semble tenir le choc », répondit Ellen. Elle adressa un regard critique à l'entraîneur. « D'après ce qu'il en dit, en tout cas.

– Oui, il tient bon, confirma l'entraîneur. Il est abattu, évidemment.

– Évidemment, oui.

– Il va la faire incinérer. » Ellen pinça les lèvres en signe de désapprobation. « Il dit que c'était ce qu'elle voulait. »

Je réfléchis un instant. « Nous pourrions organiser une soirée d'hommage au lycée à la rentrée. Qu'en pensez-vous ? Ceux qui le souhaitent pourraient témoigner. Peut-être que nous pourrions monter un diaporama ? Tout le monde doit avoir des tas de photos d'elle.

– L'idée est formidable, approuva Ellen. Pourriez-vous vous en charger, George ?

– Je serais heureux d'essayer.

– Demandez à miss Dunhill de vous aider. »

Et avant que je puisse la soupçonner, elle aussi, de jouer les entremetteuses, elle ajouta : « Je pense que de savoir que celle que Mimi a choisie personnellement pour la remplacer vous a aidé à organiser son hommage aidera nos jeunes à faire le deuil. Cela aidera aussi Sadie.

– Oui, bien sûr. Une nouvelle venue a besoin de toute la bienveillance possible en début d'année. D'accord, je vais lui en parler. Merci à tous les deux. Ça va aller, vous ?

– Oui, bien sûr », assura vaillamment l'entraîneur, mais ses lèvres tremblaient encore.

Je l'ai aimé pour ça. Ils sont repartis lentement vers sa voiture garée le long du trottoir. L'entraîneur Borman avait posé sa main sur le coude d'Ellen. Je l'ai aimé pour ça aussi.

J'ai refermé la porte, je me suis assis sur le banc dans mon minuscule hall d'entrée et j'ai repensé à Mimi, me disant qu'elle serait malheureuse, qu'il lui manquerait quelque chose si je ne reprenais pas

la pièce de théâtre des premières et terminales. Et si je ne signais pas pour enseigner à plein temps pendant au moins un an. Et si je n'assistais pas à sa fête de mariage. Mimi, qui pensait que *L'Attrape-cœurs* avait sa place dans la bibliothèque du lycée et qui n'était pas contre une bonne séance de « ça » le samedi soir. Elle était de ces membres du corps enseignant dont les jeunes se souviennent longtemps après avoir obtenu leur diplôme et quitté le lycée et à qui ils reviennent parfois rendre visite à l'âge adulte. De ces éducateurs qui surgissent parfois à un moment crucial dans la vie d'un lycéen en difficulté et changent les choses pour lui d'une façon décisive.

Une femme vertueuse ! Qui la trouvera ? demande le proverbe. *Car son prix est bien au-delà des rubis. Elle se procure de la laine et du lin, Et travaille d'une main joyeuse. Elle est comme un navire marchand, Elle amène son pain de loin*[4].

Il existe d'autres vêtements que ceux dont on habille les corps, tout enseignant sait cela, et il existe d'autres nourritures que celles que l'on place dans les bouches. Miz Mimi en avait nourri et vêtu beaucoup. Moi y compris. Je suis resté longtemps là, assis sur le banc que j'avais acheté aux puces de Fort Worth, la tête baissée et le visage dans les mains. Je pensais à elle et j'étais très triste, mais mes yeux restaient secs.

Je n'ai jamais eu la larme facile, comme on dit.

8

Sadie accepta aussitôt de m'aider à organiser la soirée d'hommage de la rentrée. Nous y avons travaillé durant les deux dernières semaines de ce chaud mois d'août, sillonnant la ville en voiture pour composer notre liste d'intervenants. J'ai engagé Mike Coslaw pour lire le proverbe 31 qui parle de la femme vertueuse, et Al Stevens s'est porté volontaire pour raconter comment Mimi avait donné son nom à son Prongburger, sa *spécialité maison** (Mimi ne m'avait jamais raconté cette histoire). Nous avons aussi rassemblé plus de deux cents photos. Ma préférée étant celle où Mimi et Deke dansaient le twist lors d'un bal du lycée. Mimi avait l'air de beaucoup s'amuser, quant à Deke il ressemblait à un homme à qui on aurait enfoncé un grand manche à balai dans le cul. Nous avons trié et classé les photos dans la bibliothèque du lycée où la plaque sur le bureau indiquait désormais MISS DUNHILL au lieu de MIZ MIMI.

Durant cette période, Sadie et moi ne nous sommes jamais embrassés, jamais pris les mains, jamais regardés dans les yeux plus longtemps que pour un coup d'œil en passant. Elle ne m'a pas parlé de l'échec de son mariage, ni des raisons qui l'avaient poussée à déménager de la Géorgie au Texas. Je ne lui ai pas parlé de mon roman, ni de mon passé en grande part fabriqué. Nous parlions de

livres. Nous parlions de Kennedy et de sa politique étrangère qu'elle trouvait excessivement chauvine. Nous discutions du mouvement des droits civiques naissant. Je lui ai raconté la planche en travers du ruisseau en contrebas de la station-service Humble Oil en Caroline du Nord. Elle m'a dit avoir vu en Géorgie des installations sanitaires semblables pour les gens de couleur, mais sa conviction était que les jours de la ségrégation raciale étaient comptés. Elle pensait que l'intégration scolaire se ferait, mais probablement pas avant le milieu des années 70. Je lui ai dit que selon moi, cela arriverait plus tôt, sous l'impulsion du nouveau président et de son jeune frère ministre de la Justice.

Elle a reniflé avec mépris. « Vous avez plus de respect que moi pour cet Irlandais grimaçant. Dites-moi un peu, personne ne lui dit jamais d'aller se faire couper les cheveux ? »

Nous ne sommes pas devenus amants, mais nous sommes devenus amis. Parfois, elle trébuchait sur des choses (y compris ses propres pieds, qu'elle avait grands) et, à deux reprises, je l'ai rattrapée, mais il n'y eut pas d'autre étreinte aussi mémorable que la première. Parfois, elle disait qu'il fallait absolument qu'elle aille fumer une cigarette et je l'accompagnais jusqu'à la zone fumeurs des élèves située derrière l'atelier de travail du fer.

« Je vais regretter de ne plus pouvoir venir me vautrer sur ce banc dans ma vieille paire de blue-jeans », me dit-elle un jour. C'était moins d'une semaine avant la rentrée des classes. « Il y a toujours un tel nuage de fumée en salle des profs.

– Un jour, tout cela va changer. Il sera interdit de fumer dans l'enceinte des lycées. Pour les profs comme pour les élèves. »

Elle a souri. Un beau sourire, car ses lèvres étaient pulpeuses et sensuelles. Et je dois dire que sa vieille paire de blue-jeans lui allait rudement bien. Elle avait de longues, très longues jambes. Sans parler de tout ce joli monde au balcon. « Une société sans tabac… Les enfants, noirs et blancs, scolarisés ensemble, en parfaite harmonie… Pas étonnant que vous écriviez un roman, vous avez une imagination fertile. Que voyez-vous dans votre boule de cristal, George ? Des fusées sur la Lune ?

– Absolument. Cela prendra à peine un peu plus de temps que l'intégration. Qui vous a dit que j'écrivais un roman ?

– Miz Mimi. » Et elle a écrasé sa cigarette dans l'un des bacs remplis de sable à usage de cendriers. « Elle m'a dit qu'il était bon. Et en parlant de miz Mimi, il me semble que nous devrions nous y remettre. Je crois que nous y sommes presque avec les photos, pas vous ?

– Si, si.

– Et vous êtes bien sûr que passer cette chanson de *West Side Story* sur le diaporama ne fera pas trop ringard ? »

Je trouvais « Somewhere » plus ringard que l'Iowa et le Nebraska réunis, mais d'après Ellen Dockerty, ç'avait été la chanson préférée de Mimi. J'en ai informé Sadie, qui a exprimé son doute par un petit rire. « Je ne la connaissais pas très bien, mais ça ne lui ressemble pas. Peut-être bien que c'est la chanson préférée d'Ellie.

– Maintenant que vous m'y faites penser, c'est plus que probable. Dites, Sadie, ça vous dirait d'assister au match de football avec moi vendredi ? Pour… disons… faire état de votre présence avant la rentrée de lundi ?

– Oh, oui, j'adorerais ! »

Puis elle s'interrompit, visiblement un peu embarrassée. « Tant que… vous savez… vous ne vous faites pas des idées. Je ne suis pas prête à ça pour l'instant. Et peut-être pas avant longtemps.

– Moi non plus, rassurez-vous. »

Elle pensait probablement à son ex, moi je pensais à Lee Oswald. Son passeport américain lui serait bientôt rendu. Ensuite, ce ne serait plus qu'une question de combine pour obtenir un visa de sortie du territoire soviétique pour son épouse. « Mais des copains peuvent assister ensemble à un match.

– C'est vrai, ça se fait. Et j'aime bien être en votre compagnie, George.

– Parce que je suis plus grand. » Elle m'a mis un coup de poing facétieux dans le bras, style grande sœur complice. « Exact, cher ami. Vous êtes le genre d'homme que je suis pas obligée de regarder de haut. »

9

Au match, pratiquement tout le monde nous guigna avec admiration, et un soupçon de crainte, comme si nous étions les représentants d'une race légèrement différente d'humains. Je trouvais ça plutôt agréable, et, pour une fois, Sadie n'avait pas besoin d'arrondir les épaules pour se fondre dans le décor. Elle portait un polo Fierté de Lions sur sa paire de vieux blue-jeans délavés. Avec ses cheveux blonds noués en queue-de-cheval, elle ressemblait à une lycéenne de terminale. Une grande lycéenne, probablement celle occupant le poste de pivot dans l'équipe de basket féminin.

Assis dans les gradins réservés aux professeurs, nous acclamâmes Jim LaDue lorsqu'il cribla la défense des Ours d'Arnette d'une demi-douzaine de passes courtes, puis tira un coup de pied à soixante mètres qui mit la foule debout. À la mi-temps, le score affichait Denholm 31, Arnette 6. Alors que les joueurs quittaient le terrain et que l'orchestre du lycée les remplaçait pour défiler en agitant tubas et trombones, je proposai à Sadie d'aller prendre un hot-dog et un Coca.

« Ce sera avec grand plaisir, mais je vous suggère que nous

attendions le prochain arrêt de jeu, dans la troisième manche par exemple. En ce moment, la file d'attente doit au moins s'étirer jusqu'au parking. Et puis, souvenez-vous, nous devons rugir comme des lions et pousser la clameur de Jim.

– Je crois que vous y arriverez très bien toute seule. » Elle m'a souri en étreignant mon bras. « Non, j'ai besoin que vous m'aidiez. Je suis nouvelle ici, ne l'oubliez pas. »

À son contact, j'ai ressenti une chaleur et un petit frisson d'émotion que je n'associais pas à l'amitié. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Elle avait les joues empourprées, les yeux brillants ; sous les lumières des projecteurs et ce ciel bleu verdâtre de crépuscule texan, elle était beaucoup plus que jolie. Sans ce qui arriva au cours de cette mi-temps, les choses entre nous auraient pu progresser plus vite qu'elles ne l'ont fait.

La fanfare défilait autour du terrain, comme le font toutes les fanfares de lycée à la mi-temps, sans vraiment jouer à l'unisson mais hurlant entre les notes un pot-pourri assez incompréhensible pour les non-initiés. Quand ils eurent terminé, les pom-pom girls gagnèrent au trot la ligne des cinquante mètres, laissèrent tomber les pompons à leurs pieds et mirent les mains sur les hanches.

« CRIEZ L ! »

Nous avons fait ce qu'elles nous demandaient, et répondu de même lorsqu'elles nous incitèrent à crier *I*, puis *O*, puis *N*, et enfin *S*.

« ET ÇA DONNE ?

– LIONS ! »

Tous les spectateurs, sur les gradins des supporters à domicile, étaient debout et applaudissaient.

« ET QUI VA GAGNER ?

– LES LIONS ! »

Compte tenu du score à la mi-temps, il n'y avait pas beaucoup de doutes à ce sujet.

« ALORS, ON VEUT VOUS ENTENDRE RUGIR ! »

Nous avons rugi à la manière traditionnelle, tournant d'abord la tête vers la gauche, puis vers la droite. Sadie s'en donna à cœur joie, les mains en porte-voix autour de la bouche, sa queue-de-cheval voltigeant d'une épaule à l'autre.

Suivait la clameur de Jim. Au cours des trois années précédentes (oui, notre Jim LaDue était passé QB dès son année de seconde), cette clameur avait été relativement simple. Les pom-pom girls lançaient quelque chose comme : *« NOUS VOULONS ENTENDRE VOTRE FIERTÉ DE LIONS ! QUI EST NOTRE MENEUR DE JEU ? »* Et la foule des supporters locaux répondait en braillant : *« JIM ! JIM ! JIM ! »* Après quoi, nos pom-pom girls nous gratifiaient de quelques roues et roulades supplémentaires, puis quittaient le terrain au pas de course pour laisser entrer la fanfare

de l'autre équipe, qui défilait à son tour en jouant quelques airs. Mais cette année, peut-être en l'honneur de l'ultime saison de Jim, la clameur avait changé.

Chaque fois que la foule criait *« JIM ! »*, les pom-pom girls répondaient par la première syllabe de son nom de famille, l'étirant comme une note de musique taquine. C'était nouveau, c'était pas compliqué, et la foule capta tout de suite. Sadie donnait de la voix avec les meilleurs d'entre eux, jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive de mon mutisme. J'étais figé sur place, la bouche ouverte.

« Hé, George ? Est-ce que ça va ? »

J'étais incapable de répondre. En fait, j'ai à peine entendu. Parce que pratiquement tout mon être était de retour à Lisbon Falls. Je venais de passer par le trou du terrier. Je venais juste de longer le côté du séchoir et de passer en me courbant sous la chaîne. Je m'étais préparé à rencontrer Carton Jaune, mais pas à être agressé par lui. Ce qu'il fit. Sauf que ce n'était plus Carton Jaune ; c'était déjà Carton Orange. *Vous êtes pas censé être ici*, m'avait-il dit. *Qui vous êtes ? Qu'est-ce que vous faites ici ?* Et quand j'avais voulu lui demander s'il avait essayé les AA pour son problème d'alcool, il m'avait dit…

« George ? » Maintenant, Sadie avait le ton inquiet. « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Les supporters se donnaient corps et âme au rituel de l'appel et de la réponse. Les pom-pom girls criaient *« JIM ! »* et la foule dans les gradins répondait *« LA ! »*

Casse-toi, Jimla ! Voilà ce que Carton Jaune, devenu Carton Orange (mais pas encore Carton Noir qui s'était lui-même donné la mort), avait grondé à mon encontre, et voilà ce que j'entendais aujourd'hui, tel le va-et-vient d'une balle inlassablement renvoyée entre les pom-pom girls et les deux mille cinq cents supporters qui les regardaient :

« JIMLA ! JIMLA ! JIMLA ! »

Sadie a saisi mon bras et m'a secoué. « Dites quelque chose, George Amberson ! Parlez ! Vous me faites peur ! » Je me suis tourné vers elle et forcé à sourire. Ça n'a pas été chose facile, croyez-moi. « Je dois être en hypoglycémie, je suppose. Je vais vite nous chercher deux Coca.

– Vous n'allez pas faire un malaise, vous êtes sûr ? Je peux vous accompagner jusqu'au poste de secours si…

– Ça va aller », je lui ai dit.

Et puis, sans réfléchir à ce que je faisais, je lui ai posé un baiser sur le bout du nez. Un gamin a crié : « Bravo, m'sieur A ! » Plutôt que de manifester de l'irritation, Sadie a frétillé du nez comme un petit lapin, puis elle a souri. « Filez, alors. Avant de nuire à ma réputation. Et rapportez-moi un hot-dog au chili. Avec beaucoup de fromage.

– Bien, m'ame. »

Le passé s'harmonise avec lui-même, ça je l'avais déjà compris. Mais

pourquoi ce refrain-là ? Je l'ignorais, et cela m'inquiétait gravement. Sur l'allée en ciment menant à la buvette, le chant me parvenait, amplifié, et j'eus envie de plaquer mes mains sur mes oreilles pour l'étouffer.

« JIMLA ! JIMLA ! JIMLA ! »

1- Club chargé de la promotion de l'esprit de l'école.

2- Les Chevaliers.

3- American Veterans : organisation d'anciens combattants.

4- Proverbes, 31, 10-31.

Quatrième partie
Sadie et le Général

Chapitre 14

1

La soirée d'hommage à miz Mimi eut lieu le jour de la rentrée scolaire. Si l'on peut juger de la réussite d'un événement au nombre de mouchoirs mouillés, notre diaporama fit un carton. Je suis persuadé que cette séance eut un effet cathartique pour nos jeunes lycéens et je pense que miz Mimi elle-même l'aurait appréciée. *Sous leur armure, les gens sarcastiques sont en guimauve,* m'avait-elle confié un jour. *Moi y compris.*

Les profs tinrent le coup durant la plus grande partie des témoignages. Ce fut Mike qui les émut le plus, avec sa récitation calme et sincère du Proverbe 31, celui qui parle de la femme vertueuse. Puis le diaporama, accompagné de la bande-son tirée de *West Side Story*, finit par les achever. L'entraîneur Borman se distingua tout particulièrement. D'authentiques larmes coulant sur ses grosses joues rouges, des sanglots déchirants sourdant de son torse massif, le gourou du football de Denholm m'évoqua irrésistiblement Baby Huey, le gros caneton (Tartine, pour les intimes), deuxième personnage de dessin animé préféré des enfants de l'époque.

Alors que nous nous tenions debout tous les deux à côté du grand écran où défilaient les photos de miz Mimi, j'en fis la remarque à Sadie. Elle aussi pleurait, mais, le fou rire l'emportant, elle dut courir se réfugier dans les coulisses. À l'abri dans la pénombre, me lançant un regard de reproche, elle agita un doigt menaçant dans ma direction. Je le méritais. Miz Mimi aurait-elle encore pensé que Sadie et moi nous entendions comme larrons en foire ?

Sans doute.

Comme pièce de théâtre pour le premier trimestre, je choisis *Douze hommes en colère* en omettant quasi délibérément d'informer la Samuel French Company que j'avais l'intention de renommer notre version *Le Jury* afin de pouvoir intégrer des filles dans la distribution. J'avais prévu de faire passer les auditions à la fin octobre et de commencer les répétitions le 13 novembre, après le dernier match de football de la saison des Lions. Je voyais bien Vince Knowles dans le rôle du juré numéro huit – l'homme seul contre tous incarné par Henry Fonda dans le film de Sydney Lumet – et Mike Coslaw dans celui du plus

récalcitrant, le juré numéro trois, que je considérais comme le meilleur de la pièce.

Mais j'avais commencé à me concentrer sur un drame plus important, un drame qui, par comparaison, ferait ressembler l'affaire Frank Dunning à un sketch de vaudeville dérisoire. Appelons ce drame-là *Jake et Lee à Dallas*. Si les choses se passaient comme prévu, ce serait une tragédie en un acte. Je devrais me préparer à entrer en scène le moment venu, ce qui impliquait de commencer mes préparatifs suffisamment à l'avance.

2

Le 6 octobre, les Lions de Denholm remportaient leur cinquième match d'une saison sans défaite qui serait ultimement dédiée à Vince Knowles, le jeune homme qui avait incarné George dans *Des souris et des hommes* et qui, hélas, n'aurait pas la chance de figurer dans la distribution du *Jury* de George Amberson… mais de cela j'aurai l'occasion de reparler plus tard.

Comme le lundi suivant était férié (Columbus Day[1]), c'était le début d'un long week-end de trois jours. Je suis parti pour Dallas le lundi. La plupart des commerces étaient ouverts et j'ai effectué mon premier arrêt chez l'un des prêteurs sur gages de Greenville Avenue. J'ai dit au petit homme qui me reçut derrière son comptoir que je voulais acheter son alliance la meilleur marché. Je suis ressorti avec un anneau d'or (ça ressemblait du moins à de l'or) à huit dollars à l'annulaire de la main gauche. Puis j'ai continué ma route jusqu'au centre-ville et un magasin de Lower Main Street que j'avais repéré dans les Pages Jaunes de Dallas : Chez Silent Mike, Satellite Electronics. Là, je fus accueilli par un petit homme soigné portant des lunettes à monture d'écaille et arborant un badge au message étrangement futuriste sur son gilet : FAITES CONFIANCE À PERSONNE.

« C'est vous Silent Mike[2] ?

– Ouais.

– Et vous êtes vraiment silencieux ? »

Il sourit. « Tout dépend de qui écoute.

– Supposons qu'il n'y ait pas d'oreilles indiscrètes. » Et je lui ai expliqué ce que je voulais. J'aurais pu faire l'économie de mes huit dollars car il se foutait éperdument de ma prétendue épouse adultère. C'était l'équipement que je recherchais qui intéressait le propriétaire de Satellite Electronics. Sur ce sujet, c'était plutôt Mike le Bavard.

« Monsieur, ils ont peut-être des trucs comme ça sur la planète d'où vous venez, mais on a pas encore ça par chez nous, je vous assure. » Ces mots réveillèrent en moi le souvenir de miz Mimi me comparant au visiteur extraterrestre du *Jour où la Terre s'arrêta*.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Vous voulez un petit appareil d'écoute sans fil ? Très bien. J'en ai quelques-uns dans la vitrine, juste là à votre gauche. On appelle ça des radios à transistors. J'ai les marques américaines Motorola et General Electric, mais ce sont les japonaises les meilleures. »

Il avança la lèvre inférieure et souffla sur une mèche de cheveux pour la chasser de son front. « Ça nous fout pas un coup de pied dans le cul, ça ? Y'a quinze ans de ça, on leur réduit deux villes en cendres radioactives, mais vous croyez que ça les aurait fait crever ? Que non ! Ils planquent dans leurs trous jusqu'à ce que la poussière retombe et ensuite les voilà qui ressortent en rampant, armés de circuits imprimés et de fers à souder à la place de leurs mitrailleuses Nambu. En 1985, ils seront les maîtres du monde. Le monde dans lequel je vis, en tout cas.

– Donc, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

– Comment ça ? Vous rigolez ! Bien sûr que je peux. Silent Mike McEachern se fait toujours un devoir de satisfaire les exigences électroniques d'un client. Mais il vous en coûtera.

– Je suis prêt à payer une certaine somme. Cela pourrait me faire économiser bien davantage quand je traînerai cette salope infidèle au tribunal pour le divorce.

– Ah-ha… Attendez-moi ici une minute pendant que je vais vous chercher quelque chose dans l'arrière-boutique. Et retournez-moi cet écriteau sur la porte côté FERMÉ, voulez-vous ? Je m'en vais vous montrer quelque chose qui n'est sans doute pas… enfin, peut-être que c'est légal, mais comment savoir ? Vous croyez peut-être que Silent Mike McEachern a fait son droit ?

– Non, je ne crois pas. »

Mon guide dans l'univers électronique des années 60 reparut avec un gadget de forme étrange dans une main et une petite boîte en carton dans l'autre. Les mentions imprimées sur la boîte étaient en caractères japonais. Le gadget, monté sur un cylindre en plastique noir, ressemblait à un petit godemiché pour fées à peine nubiles. Du cylindre, qui avait à peu près le diamètre d'une pièce de vingt-cinq cents pour une hauteur d'une dizaine de centimètres, sortait un bouquet de fils électriques. Le type l'a posé sur le comptoir.

« Je vous présente l'Écho. Fabriqué ici même dans notre bonne ville de D, fils. Si quelqu'un peut battre les petits Nippons à leur propre jeu, c'est bien nous. D'ici les années 70, l'électronique aura remplacé la banque à Dallas. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis. » Il se signa, pointa un doigt vers le ciel et ajouta : « Que Dieu bénisse le Texas. »

J'ai soulevé le gadget. « Et en quoi consiste exactement l'Écho, quand il est à la maison, les deux pieds posés sur le pouf ?

– C'est ce que vous trouverez de plus approchant du genre de

dispositif d'écoute que vous m'avez décrit. Il est petit car il ne contient ni tubes à vide ni piles. Il fonctionne sur le courant alternatif domestique ordinaire.

– Il se branche au mur ?

– Bien sûr, pourquoi pas ? Votre femme et son amant le verront et diront : "Comme c'est mignon, quelqu'un a mis la piaule sur écoute en notre absence, payons-nous une bonne partie de jambes en l'air bien bruyante, et déballons toutes nos histoires privées." »

C'était un geek pur et dur. Mais la patience est une vertu. Et il me fallait ce qu'il me fallait. « Comment s'en sert-on, alors ? »

Il a tapoté le cylindre. « Cette partie s'insère à l'intérieur d'un pied de lampe. Pas un lampadaire, sauf si vous tenez à enregistrer les trottinements des souris dans les plinthes, vous pigez ? Une lampe de table, pour que le bidule se trouve à hauteur des gens quand ils parlent. » Il caressa les fils. « Les rouges et les jaunes se connectent au cordon de la lampe, le cordon de la lampe se branche dans le mur. Le micro reste éteint jusqu'à ce que quelqu'un allume la lampe. Et quand on l'allume, bingo, vous êtes dans la course.

– Le micro est ici ?

– Ouais, et pour de la fabrication américaine, il est pas mauvais. Là, vous voyez ces deux autres fils ? Le bleu et le vert ?

– Mouais. »

Il ouvrit la boîte en carton imprimée de caractères japonais et en sortit un magnétophone à bandes à peine plus grand que les paquets de Winston de Sadie. « Ces fils se raccordent à cet appareil. L'unité de base va dans la lampe, le magnéto dans un tiroir de bureau, pourquoi pas sous la lingerie de votre chère et tendre. Ou alors vous percez un petit trou dans le mur et vous le mettez dans le placard.

– Le magnétophone aussi est alimenté par le cordon de la lampe ?

– Naturellement.

– Pourrais-je avoir deux de ces Échos ?

– Je peux même vous en avoir quatre, si vous voulez. Mais il faudra compter une semaine.

– Deux me suffiront. Combien ?

– Des trucs comme ça ne sont pas donnés. Pour deux, ça pourrait aller jusqu'à cent quarante… C'est le mieux que je puisse faire. Et il faudrait que ce soit en liquide. »

Son accent de regret suggérait que nous nous étions offert un joli petit rêve high-tech mais que le joli rêve était presque terminé. « Combien de plus si je vous demande de faire l'installation ? »

Voyant sa mine alarmée, je me suis empressé de préciser : « Non, non, je ne vous demande pas de jouer les agents secrets. Juste de me fixer les deux micros dans deux lampes et d'y raccorder le magnétophone à bande. Vous pourriez me faire ça ?

– Bien sûr que je peux, m'sieur… ?

– Disons… Mr. Untel. John Untel. »

Ses yeux se mirent à luire comme j'imaginais que luiraient les yeux d'Howard Hunt lorsqu'il s'aviserait pour la première fois du défi représenté par l'hôtel Watergate. « Pas mal, comme nom…

– Merci. Et j'aimerais bien disposer d'options variées pour les fils. Quelque chose de court, au cas où j'aie la possibilité de placer l'enregistreur à proximité, et de plus long si j'ai besoin de le cacher dans un placard ou de l'autre côté du mur.

– Je peux faire ça, mais je vous recommande pas plus de trois mètres de fil, sans quoi le son tourne à la gadoue. Et plus vous utilisez de fil, plus y'a de chances que quelqu'un le trouve. »

Même un prof d'anglais pouvait comprendre ça.

« Combien pour le tout ?

– Mmm… cent quatre-vingts ? » Je voyais qu'il était prêt à marchander, mais je n'en avais ni le temps ni l'envie. J'ai posé cinq billets de vingt sur le comptoir en disant : « Vous aurez le reste à la livraison. Avec un test préalable pour s'assurer du bon fonctionnement, d'accord ?

– Ouais, ça me va.

– Autre chose. Procurez-vous des lampes d'occasion. Genre vieillot.

– Vieillot ?

– Ouais, comme si on les avait dégotées dans un vide-garage ou une brocante pour un quart de dollar chacune. »

Quand on a dirigé un certain nombre de mises en scène (*Des souris et des hommes* était ma cinquième, en comptant celles que j'avais à mon actif au lycée de Lisbon), on en sait un peu sur la décoration de plateau. La dernière chose que je voulais, c'était que quelqu'un aille voler une lampe trafiquée dans un appartement semi-meublé.

Un instant, l'homme parut perplexe, puis un sourire entendu éclaira son visage. « Je vois. Souci de réalisme.

– C'est ça le plan, Stan. » Je me suis dirigé vers la porte, puis j'ai fait demi-tour, appuyé mes deux avant-bras sur la vitrine aux radios à transistors et j'ai regardé le mec dans les yeux. Je ne pourrais pas jurer qu'il ait vu dans les miens l'homme qui avait tué Frank Dunning, mais je ne pourrais pas affirmer le contraire non plus. « Vous ne parlez de ça à personne, compris ?

– Non ! Bien sûr que non ! »

Il a fait glisser deux doigts sur ses lèvres comme pour boucler une fermeture Éclair.

« C'est ça, ai-je confirmé. Pour quand ?

– Donnez-moi quelques jours.

– Je repasse lundi prochain. Vous fermez à quelle heure ?

– Cinq. »

J'ai calculé la distance entre Jodie et Dallas et dit : « Vingt dollars de plus si vous restez ouvert jusqu'à sept heures. Je ne peux pas arriver. Ça ira pour vous ?

– Ouais, ça ira.

– Bien. Que tout soit prêt quand j'arrive.

– Ce sera prêt. Autre chose pour vot' service ?

– Ouais. Pourquoi diable vous appelle-t-on Silent Mike ? » J'espérais qu'il me dirait *Parce que je sais garder un secret*, mais il n'en a rien fait. « Quand j'étais môme, je croyais que ce chant de Noël parlait de moi. Ça m'est resté. » Je n'ai pas insisté, mais à mi-chemin de ma voiture, j'ai soudain pigé et je me suis mis à rire. *Silent Mike, Holy Mike*[3]. Des fois, y'a pas à dire, on vit dans un monde insolite.

3

À leur retour aux États-Unis, Lee et Marina vivraient dans une triste succession d'appartements à loyer modéré, y compris celui que j'avais déjà visité à La Nouvelle-Orléans. Mais si je me fiais aux notes d'Al, seulement deux d'entre eux méritaient mon attention. Le 214 West Neely Street à Dallas. Et celui de Fort Worth. C'est donc à Fort Worth que je me suis rendu en sortant de chez Silent Mike.

J'avais un plan de la ville, mais j'ai quand même dû m'arrêter trois fois pour demander mon chemin. Finalement, c'est une vieille dame noire qui tenait une petite épicerie de quartier qui m'a indiqué la bonne direction. Quand j'y suis enfin arrivé, j'ai vite compris pourquoi l'endroit avait été si difficile à localiser. L'extrémité en cul-de-sac de Mercedes Street n'était pas goudronnée. Des bicoques branlantes à peine plus solides que des cabanes de métayers bordaient la piste en terre battue. Celle-ci débouchait sur un immense parking quasi désert au revêtement d'asphalte disloqué parcouru par des boules d'amarante roule. Bordant ce terrain vague, un entrepôt en parpaings sur lequel on pouvait lire, badigeonné à la chaux en grandes lettres de trois mètres de haut : PROPRIÉTÉ DE MONTGOMERY WARD et TOUT CONTREVENANT SERA POURSUIVI et GARDE À VOUS (*sic* !).

L'air empestait les distillats de craquage du pétrole en provenance de la région d'Odessa-Midland et les égouts beaucoup plus proches. Du rock and roll beuglait par les fenêtres ouvertes. Sur les quarante premiers mètres, je suis passé des Dovells à Johnny Burnette en transitant par Lee Dorsey et Chubby Checker… Des femmes étendaient leur lessive sur des tourniquets rouillés. Elles étaient toutes en tabliers (achetés sans doute chez Uniprix et Mammouth) et paraissaient toutes enceintes. Deux mioches crasseux, un garçon et une fille qui se ressemblaient trop pour ne pas être jumeaux, me regardèrent passer. Ils se tenaient par la main, debout dans leur allée d'argile craquelée. Le petit garçon, tout nu à l'exception d'une chaussette à un pied,

brandissait un pistolet à bouchon. La fillette portait une couche-culotte pendouillante et un T-shirt à l'effigie de Mickey. Elle avait à la main une poupée en plastique aussi crasseuse qu'elle. Deux types torse nu, cigarette au coin de la lippe, se faisaient des passes avec un ballon de football d'une cour à l'autre. Derrière eux, un coq et deux poules déplumés picoraient dans la poussière près d'un chien famélique endormi ou bien mort.

Je me suis rangé en face du 2703 où Lee emménagerait avec sa femme et sa fille quand il ne pourrait plus supporter la marque pernicieuse d'amour castrateur de Marguerite Oswald. Deux bandes de béton conduisaient à une plaque de terre pelée souillée d'huile où, dans un meilleur quartier de la ville, aurait été construit un garage. La friche d'herbe aux bisons qui tenait lieu de pelouse était jonchée de jouets en plastique bon marché. Une fillette en short rose en loques tapait dans un ballon de football qu'elle faisait rebondir inlassablement contre le mur de la maison. Chaque fois que la balle heurtait le parement de bois, elle criait « *Chumbah !* ».

Une femme avec de gros bigoudis bleus et une cigarette au bec passa la tête à la fenêtre et brailla : « Si tu continues, Rosette, je sors et j' t'en colle une ! » Puis elle me vit. « C'que vous voulez, vous ? Si c'est pour une facture, c'pas la peine. C'mon mari qui s'en occupe. Et il est parti bosser aujourd'hui.

– Ce n'est pas pour une facture », lui ai-je assuré. Rosette tira dans le ballon de foot, l'envoyant vicieusement vers moi en montrant les dents. Quand j'ai réceptionné la balle de l'intérieur du pied et la lui ai renvoyée doucement, son rictus s'est changé en un sourire réticent. « Je voulais juste vous parler une seconde.

– …'tendez une minute, alors. Chuis pas présentable. »

Sa tête disparut à l'intérieur. J'ai attendu. Rosette tira encore dans le ballon, l'envoyant bien haut cette fois (« *Chumbah !* »), mais j'ai réussi à le rattraper sur la paume de la main avant qu'il ne heurte la maison.

« Pas avè' tes mains, 'spèce de vieux dégueulasse, me lança la gamine. C'é un penalty.

– Rosette, kesse j' t'ai dit si j'entends encore des gros mots ? » Môman sortait sur le perron en nouant un mince foulard sur ses rouleaux qui, ainsi emmaillotés, ressemblaient à de gros cocons d'insectes. Le genre qui, à l'éclosion, pourraient s'avérer venimeux.

« *Putain* de vieux dégueulasse ! » glapit Rosette. Et elle détala dans Mercedes Street, en direction de l'entrepôt de la Monkey Ward, tapant dans sa balle et riant comme une folle.

« S'ke vous voulez ? » Môman avait dans les vingt-deux ans tirant sur les cinquante. Il lui manquait plusieurs dents et elle avait un reste d'œil au beurre noir décoloré. « Je voudrais vous poser quelques

questions.

– En quoi mes affaires c'est vos affaires ? »

J'ai sorti mon portefeuille et lui ai tendu un billet de cinq dollars.

« Posez pas de questions et je vous raconterai pas de mensonges.

– Z'êtes pas d'ici, vous. Z'avez l'accent yankee.

– Voulez-vous cet argent ou non, madame ?

– Ça dépend d'vos questions. Comptez pas que j'vous donne ma putain de taille de soutien-gorge.

– Je veux savoir depuis combien de temps vous habitez ici, pour commencer.

– Dans c'te baraque ? Six semaines, j'dirais. Harry pensait trouver de l'embauche à la Monkey Ward, mais y'en a pas. Alors il est allé voir chez Manpower. Vous connaissez ?

– Travail à la journée ?

– Ouais, et y bosse qu'avè' des négros. Neuf dollars par jour pour se crever la paillasse au bord de la route avèque une tribu de négros. Y dit qu'y s' croirait revenu au pénitencier de West Texas.

– Combien payez-vous de loyer ?

– Cinquante par mois.

– Meublé ?

– Semi. Enfin, comme on dit. Un méchant lit et une méchante cuisinière à gaz qui nous tuera tous, un de ces jours. Et je vous ferai pas entrer, alors c'é pas la peine de demander. Je vous connais pas ni de d'vant ni de d'dans.

– Semi-meublé, lampes comprises ?

– Non mais z'êtes fada…

– Oui ou non ?

– Ouais, genre une ou deux. Une, è marche, et une, è marche pas. Moi, je reste pas là, plutôt aller me pendre. Y dit qu'y veut pas r'tourner à Mozelle, vivre chez ma mère, mais tant pire. Moi, je reste pas ici. Vous la sentez, c't'odeur ?

– Oui, m'dame.

– C'é l'odeur de la merde, mon mignon. Pas la merde de chat, pas la merde de chien, non, c'é la merde des genss'. Bosser avec des nègues, c'é une chose, mais viv' comme eux ? Pas pour moi, m'sieur. Z'avez terminé ? »

Non, pas tout à fait, même si j'aurais bien voulu. Elle me dégoûtait et je me dégoûtais d'oser la juger. Elle était prisonnière de son temps, de ses choix et de cette rue empuantie par la merde. Mais c'étaient les rouleaux sous le foulard jaune qui me captivaient. Ces gros insectes bleus attendant d'éclore.

« Personne ne reste ici longtemps, je suppose ?

– Dans 'Cedes Street ? »

Elle agita sa cigarette en direction de la surface de terre battue

menant au parking désert et au vaste entrepôt rempli de belles choses qu'elle ne posséderait jamais. En direction des bicoques serrées les unes contre les autres avec leurs porches en parpaings effrités et leurs fenêtres aux carreaux cassés rafistolés avec du carton. En direction des mioches dégoûtants. En direction des vieilles bagnoles bouffées par la rouille, des Ford, des Hudson, des Studebaker Larks. En direction du ciel implacable du Texas. Puis elle éclata d'un rire terrible, empli d'humour et de désespoir.

« Ça, m'sieur, c'est un arrêt de bus sur la route de Nulle-Part. Moi et la Zazoche, on va pas nous empêcher de mett' les voiles pour Mozelle. Et si le Harry y veut pas v'nir avè' nous, b'eh on mettra les voiles sans lui. »

J'ai sorti le plan de la ville de ma poche, en ai déchiré une bande et y ai griffonné mon numéro de téléphone de Jodie. Puis j'ai rajouté un billet de cinq dollars et lui ai tendu le tout. Elle le regarda sans le prendre.

« Kesse vous voulez que je fiche avec vot' numéro de téléphone ? Je l'ai même pas, moi, le téléphone. C'é même pas dans le secteur Dallas-Fort Worth, toute façon. C'é un foutu appel longue distance.

– Appelez-moi quand vous êtes près de partir, d'accord ? C'est tout ce que je vous demande. Vous m'appelez pour me dire "M'sieur, c'est la maman de Rosette, et on s'en va." Rien de plus. »

Je la vis calculer dans sa tête. Ça ne lui prit pas longtemps. Dix dollars, c'était plus que ce que son mari gagnerait en travaillant toute la journée sous le soleil brûlant du Texas. Parce que chez Manpower, on se foutait pas mal des jours fériés payés une fois et demie le salaire de base. Et ça serait dix dollars dont monsieur n'entendrait jamais parler.

« Filez-moi soi'nte-quinze cents de plus, me dit-elle. Pour l'appel longue distance.

– Tenez, voici un dollar. Gardez tout. Et n'oubliez pas.

– J'oublierai pas.

– Non, vous n'oublierez pas. Parce que si vous oubliez, je pourrais aller trouver votre mari et tout lui raconter. Il s'agit d'une affaire très importante, madame. Pour moi, c'est très important. Comment vous appelez-vous, à propos ?

– Ivy Templeton. »

J'en suis resté coi, parmi les mauvaises herbes, les parfums de merde et de pétrole à demi raffiné, et la fantastique odeur de pet du gaz naturel. « M'sieur ? Y'a que' chose qui va pas ? Vous avez l'air tout chose tout d'un coup.

– Non, c'est rien », j'ai dit.

Et peut-être que ce n'était rien. Templeton n'est pas un nom si rare. Bien sûr, un homme peut se persuader de n'importe quoi, s'il s'y

applique de toutes ses forces. J'en suis la preuve vivante.

« Et vous, vous z'appelez comment ?

– Moi, je m'appelle pas, je lui ai répondu. C'est les autres qui m'appellent. » À cette boutade de garnement, elle s'est finalement fendue d'un sourire. « Et vous m'appellerez, m'dame.

– Ouais, entendu. Fichez le camp maintenant. Et si vous m'écrasez c'te sale vermine à la langue bien pendue en repartant, p't'êt' que vous me f'rez une faveur. »

À mon retour à Jodie, j'ai trouvé un mot punaisé sur ma porte :

George,

Vous voulez bien m'appeler ? J'ai un service à vous demander.

Sadie (c'est justement ça le problème !)

Ce qui voulait dire quoi exactement ? Je suis rentré décrocher mon téléphone pour le savoir.

4

Samedi prochain aurait lieu la soirée Sadie Hawkins[4] du lycée de Denholm et la mère de l'entraîneur Borman, pensionnaire d'une maison de retraite médicalisée à Abilene, s'était fracturé la hanche.

« L'entraîneur m'avait demandé de surveiller le bal avec lui ! Il m'a dit, je le cite : "Vous ne pouvez pas refuser d'être présente à un bal qui porte presque le même nom que vous, si ?" C'était pas plus tard que la semaine dernière. Et moi, comme une idiote, j'ai accepté. Et maintenant il s'en va à Abilene voir sa mère et moi, qu'est-ce que je fais ? Je surveille toute seule deux cents adolescents de seize ans shootés aux hormones sexuelles se trémoussant sur le twist et le philly ? Non, je ne m'y vois pas ! Je ferai quoi si des garçons apportent de la bière ? »

Il serait étonnant qu'ils ne le fassent pas, ai-je pensé, tout en jugeant préférable de ne pas le dire.

« Ou s'il y a une bagarre sur le parking ? Ellie Dockerty m'a dit que l'année dernière des garçons de Henderson avaient fait irruption dans la soirée et deux des leurs et deux des nôtres ont fini à l'hôpital ! George, pouvez-vous m'aider ? S'il vous plaît ?

– Dois-je comprendre que je suis en train de me faire alpaguer par Sadie Dunhill pour la soirée Sadie Hawkins ? »

Je souriais. L'idée d'aller au bal avec elle n'était pas exactement pour me déplaire.

« Ne plaisantez pas ! Ce n'est pas drôle !

– Sadie, je serai heureux d'en être avec vous. Aurai-je droit à une fleur à la boutonnière ?

– Je vous accorderais volontiers une bouteille de champagne, si cela pouvait vous décider. » Elle réfléchit un instant. « Non, à la réflexion. Pas avec mon salaire. Mais une bouteille de mousseux, d'accord.

– Les portes ouvrent à dix-neuf heures trente, c'est ça ? »

Je savais très bien à quelle heure elles ouvraient. Il y avait des affiches partout dans le lycée.

« Exact.

– Et ce sera juste une sono. Sans orchestre. Tant mieux.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Les groupes musicaux peuvent être source de problèmes. Une fois, j'ai surveillé un bal de lycée où le batteur s'est mis à vendre de la bière maison à l'entracte. Vraiment une expérience agréable.

– Y a-t-il eu des bagarres ? »

Elle avait l'air non seulement horrifiée, mais fascinée.

« Non, mais ça a vomi dans tous les coins. Sa bière était du genre costaud.

– C'était en Floride ? »

C'était à Lisbon Falls, en 2009, mais je lui ai dit que oui, ça s'était passé en Floride. Et je lui ai répété que je serais heureux d'assurer la surveillance de la soirée avec elle.

« Merci beaucoup, George.

– Tout le plaisir est pour moi, ma p'tite dame. »

Et c'était la pure vérité.

5

Le Pep Club s'était chargé de l'organisation de la soirée Sadie Hawkins et garçons et filles avaient fait un travail formidable : des mètres de guirlandes en papier crépon (couleur or et argent, naturellement) festonnaient les poutres du gymnase, il y avait des litres de punch sans alcool, des kilos de cookies au citron et de petits gâteaux en caissette « *red velvet* » fournis par les Futures Ménagères d'Amérique. Le Club d'arts plastiques (aux membres peu nombreux mais très inspirés) avait contribué au décor en peignant une fresque murale en bande dessinée figurant l'immortelle Miss Hawkins elle-même pourchassant les bons partis de Dogpatch[5]. Bobbi Jill, la petite amie de Mike Coslaw, et sa copine Mattie Shaw avaient réalisé l'essentiel du travail, et elles n'en étaient pas peu fières. Je me demandais si elles le seraient encore d'ici sept ou huit ans, lorsque les féministes de la première vague commenceraient à brûler leurs soutiens-gorge en public et à manifester pour le droit à la contraception. Sans oublier leurs T-shirts arborant les slogans JE NE SUIS PAS UNE PROPRIÉTÉ et UNE FEMME A BESOIN D'UN HOMME COMME UN POISSON A BESOIN D'UNE BICYCLETTE.

Le DJ et maître de cérémonie de la soirée était Donald Bellingham,

un lycéen en classe de première. Il s'est ramené avec une collection de disques totalement urf qui emplissait non pas une, mais deux valises Samsonite. Avec ma permission (Sadie en est restée comme deux ronds de flan), il a branché son électrophone Webcor et l'ampli de son père au système de sonorisation du lycée. Le gymnase était assez spacieux pour procurer une réverbération naturelle et après quelques effets Larsen préliminaires, le gamin a obtenu un son vibrant absolument du tonnerre. Bien que né à Jodie, Donald était un résident permanent de Rockville, État de Daddy Cool… Il portait des lunettes à verres épais et monture rose, un pantalon à pinces ceinturé dans le dos et des chaussures bicolores d'un classicisme si burlesque qu'elles en devenaient carrément dingues, les mecs. Son visage était une fabrique de boutons sous une queue de canard à la Bobby Rydell gominée au Brylcreem. Il ressemblait à un type qui recevrait son premier baiser d'une vraie fille de chair et d'os aux alentours de quarante-deux ans, mais c'était un rapide et il était drôle au micro. Et sa collection de disques (qu'il appelait « sa pile de galettes » et « le mont de son rond de Donny B ») était, y'a pas à dire, urf de chez urf.

« Donnons le top de départ à cette soirée avec un souffle du passé, une relique rock'n'roll doo-wop cool, une pépite explosive, un mégatube d'envergure, levez vos fesses et tricotez des gambettes au beat bath de Danny… et les JUUNIOORS ! »

« At the Hop » a incendié le gymnase. Ça a commencé à danser comme ça le faisait la plupart du temps dans les années 60, juste les filles swinguant avec les filles. Les pieds en mocassins voltigeaient. Les jupons tourbillonnaient. Peu à peu, cependant, la piste a commencé à se remplir de couples… pour les danses rapides du moins, et des airs plus courants tels que « Hit the Road Jack » et « Quarter to Three ».

Peu de ces jeunes lycéens auraient fait un tabac dans *Danse avec les stars*, mais ils étaient jeunes et enthousiastes et s'amusaient, de toute évidence, comme des fous. Ils faisaient plaisir à voir. Plus tard, si Donny B. n'avait pas la bonne idée de baisser un peu les lumières, je le ferais moi-même. Sadie, s'attendant au pire, était nerveuse au début, mais ces gosses n'étaient venus que pour prendre du bon temps. Constatant qu'il n'y avait aucune horde d'envahisseurs venus de Henderson ou d'ailleurs, elle commença un peu à se détendre.

Après avoir écouté environ quarante minutes de musique non-stop (et savouré quatre petits gâteaux « *red velvet* »), je me suis penché vers Sadie pour lui dire : « C'est l'heure pour le surveillant Amberson d'aller faire sa première ronde à l'extérieur afin de s'assurer que personne ne se livre à des comportements inappropriés dans la cour de récré.

– Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Non, je veux que vous gardiez l'œil sur le bol de punch. Si un

jeune homme s'en approche avec une bouteille de quoi que ce soit, même du sirop contre la toux, je veux que vous le menaciez d'électrocution ou de castration, selon ce que vous jugerez le plus dissuasif. »

Elle se renversa en arrière contre le mur et se mit à rire jusqu'à ce que des larmes étincellent aux coins de ses yeux. « Fichez le camp, George, vous êtes horrible ! »

J'ai fichu le camp. J'étais heureux de l'avoir fait rire car même au bout de trois ans, on oubliait facilement combien les blagues aux sous-entendus sexuels avaient plus d'impact en Terrain d'Antan.

J'ai surpris un couple en train de s'embrasser dans l'un des recoins les plus obscurs de la façade est du gymnase (lui était occupé à lui prospecter à l'intérieur du chandail pendant qu'elle cherchait apparemment à lui aspirer les lèvres et à les avaler). Lorsque j'ai tapé le jeune prospecteur sur l'épaule, tous deux se sont séparés en sursaut. « Gardez ça pour le mini-golf après le bal, je leur ai dit. Pour l'instant, retournez à l'intérieur. Marchez lentement. Reprenez vos esprits. Allez prendre un verre de punch. »

Ils sont partis, elle reboutonnant son gilet, lui marchant légèrement penché en avant de cette démarche bien connue des adolescents de sexe masculin qui tendrait à faire penser qu'ils ont des bourses comme des pastèques.

Deux douzaines de lucioles rouges clignotaient derrière l'atelier fer. Je leur ai fait un petit signe de la main et quelques-uns des gosses en train de fumer dans la zone réservée m'ont répondu de même. En passant la tête à l'angle de l'atelier bois, j'ai aperçu un truc qui ne m'a pas plu. Mike Coslaw, Jim LaDue et Vince Knowles faisaient cercle autour de quelque chose qu'ils faisaient tourner entre eux. Avant même qu'ils aient compris ce qui se passait, j'ai attrapé l'objet et je l'ai bazardé par-dessus la clôture grillagée.

Momentanément décontenancé, Jim me décocha bien vite son sourire désinvolte de héros des terrains de football. « Bonsoir aussi à vous, mister A.

– Épargne-moi tes feintes, Jim. Je suis pas une fille que t'essayes d'emballer et je suis pas non plus ton entraîneur de football. » Il a paru choqué, et un peu effrayé, mais je n'ai décelé aucune expression de suffisance offensée sur son visage. Ç'aurait sans doute été le contraire si nous avions été dans l'un des grands lycées de Dallas. Vince avait reculé d'un pas. Mike n'avait pas bougé, mais il paraissait contrit et embarrassé. Non, c'était plus que de l'embarras. C'était de la honte pure et simple.

« Une bouteille d'alcool à une soirée dansante du lycée. Je n'attends pas de vous que vous respectiez absolument toutes les règles, mais comment pouvez-vous être assez stupides pour enfreindre celle-ci ?

Jimmy, tu te fais prendre en train de boire, tu es viré de l'équipe de football, et qu'est-ce qui arrive alors à ta bourse pour l'université d'Alabama ?

– Suspendue, je suppose. C'est tout.

– Ouais, et tu perdras une autre année à poireauter. À devoir faire tes preuves par les notes. Même chose pour toi, Mike. Et tu serais viré du club de théâtre. C'est ça que tu veux ?

– Non, m'sieur. » À peine plus qu'un murmure. « C'est ça que tu veux, Vince ?

– Non, non, m'sieur A. J'veux pas ça, surtout pas. Dites, vous m'voyez toujours dans le rôle du juré numéro un ? Parce que là…

– Tu ne peux pas la mettre en veilleuse quand un prof te passe un savon ?

– Si, si, m'sieur. Monsieur A.

– Soyez sûrs que la prochaine fois, vous ne vous en tirerez pas comme ça avec moi, les gars, mais c'est votre soir de chance. Vous repartez avec ce précieux petit conseil : *Ne foutez pas votre avenir en l'air*. Surtout pas pour un demi-litre de Five Star un soir de bal du lycée dont vous ne vous souviendrez même pas dans un an. Vous me comprenez ?

– Oui, m'sieur, dit Mike. Je regrette.

– Moi aussi, dit Vince. Vraiment. »

Et il se signa avec un large sourire. Certains sont comme ça, ils sont faits comme ça. Et peut-être le monde a-t-il besoin de sa cohorte de rigolos pour mettre de la vie en toute chose ? Qui sait ?

« Jim ?

– Moi aussi, m'sieur. S'il vous plaît, ne le dites pas à mon père.

– Non, ça reste entre nous. » Mon regard les a englobés. « Vous trouverez des quantités d'endroits où boire l'an prochain, à l'université. Mais pas dans notre lycée. Vous m'entendez ? »

Cette fois, ils ont tous répondu par l'affirmative.

« Maintenant, retournez à l'intérieur. Buvez un peu de punch, rincez l'odeur de whisky de votre haleine. » Tous trois s'en furent. Je les ai laissés prendre de l'avance, puis les ai suivis à distance, la tête baissée, les mains profondément enfoncées dans mes poches, réfléchissant avec intensité. *Pas dans notre lycée*, avais-je dit.

Le nôtre. *Venez enseigner chez nous*, m'avait dit Mimi. *C'est pour ça que vous êtes fait*. Jamais l'année 2011 ne m'avait paru plus éloignée. Bon sang, jamais Jake Epping ne m'avait paru plus éloigné. Un sax ténor grondait dans un gymnase partiellement éclairé du fin fond du Texas. Une douce brise portait ses accents voilés dans la nuit. Un batteur, balayant sa caisse claire, le soutenait d'un frottement au *drive* insidieux qui vous poussait à lever vos fesses et à tricoter des gambettes.

Je pense que c'est là que j'ai décidé que je ne rentrerais jamais.

6

Le sax grondant et le batteur feulant assuraient la rythmique d'un groupe nommé The Diamonds.

La chanson s'intitulait « The Stroll[6] ». Les gosses ne la dansaient pas vraiment. Pas exactement.

« Le Stroll » était le premier pas que Christy et moi avions appris quand nous avions commencé nos cours de danse du jeudi soir. C'est une danse deux par deux, une bonne façon de briser la glace, dans laquelle chaque couple remonte en swinguant une allée bordée de filles et de gars qui tapent dans leurs mains. Ce que j'ai vu à mon retour dans le gymnase était tout différent. Là, les garçons et les filles se rejoignaient, tournaient dans les bras l'un de l'autre, comme dans une valse, puis se séparaient de nouveau pour se retrouver du côté opposé de celui d'où ils étaient partis. Quand ils étaient séparés, le poids de leur corps se portait sur leurs talons et leurs hanches oscillaient vers l'avant dans un mouvement à la fois plein de charme et de sensualité.

Tandis que j'observais, posté près de la table du buffet, Mike, Jim et Vince rejoignirent le côté garçons. Vince n'en jetait pas trop (dire qu'il dansait comme un petit Blanc serait une insulte pour les petits gars blancs du monde entier), mais Jim et Mike bougeaient comme les athlètes qu'ils étaient, c'est-à-dire avec une grâce inconsciente. Bien vite, la plupart des filles d'en face n'avaient plus d'yeux que pour eux.

« Je commençais à m'inquiéter ! me lança Sadie. Tout va bien dehors ?

– Très bien ! Qu'est-ce que c'est que cette danse ?

– Le madison ! Ça fait un mois qu'ils la passent à l'émission *Bandstand* ! Vous voulez que je vous montre ?

– Ma jolie dame, lui ai-je dit en la prenant par le bras, c'est moi qui vais vous montrer. »

Les jeunes nous virent arriver et nous firent de la place, applaudissant et criant « *Allez-y, m'sieur A !* » et « *Montrez-lui comment vous bougez, Miz Dunhill !* » Sadie a ri et resserré l'élastique de sa queue-de-cheval. La couleur lui était montée aux joues, la rendant plus que jolie. Portant le poids de son corps sur ses talons, elle se mit à taper dans ses mains et à secouer les épaules avec les autres filles, puis avança dans mes bras, les yeux levés vers les miens. J'étais content d'être assez grand pour qu'elle puisse le faire. Nous avons tourné comme deux figurines de mariés sur une pièce montée, puis nous sommes séparés. Je me suis accroupi et j'ai tourné sur la pointe des pieds, mains tendues en avant, comme Al Jolson dans son interprétation de « Mammy ». Cela déclencha encore plus

d'applaudissements et quelques glapissements féminins pré-Beatles. Ce n'était pas pour faire de l'épate (bon, d'accord, peut-être un peu…) ; j'étais juste heureux de danser, voilà tout. Cela faisait tellement longtemps.

La chanson se termina, les grondements du sax s'éloignant dans cette éternité du rock d'où notre jeune DJ était heureux d'exhumer ses pépites, et nous avons commencé à quitter la piste.

« Oh là là, ce que c'était chouette », me dit-elle. Elle prit mon bras et le serra. « *Vous* êtes chouette. »

Avant que je puisse répondre, la voix de Donald tonitrua dans les haut-parleurs. « En l'honneur de nos deux chaperons, qui savent vraiment danser – une première dans l'histoire de notre lycée ! –, voici un nouveau souffle du passé, disparu de nos hit-parades mais pas de nos cœurs, une autre pépite explosive, tout droit sortie de la collection de galettes de mon vieux papa – mais il sait pas que je les lui ai piquées, alors si l'un d'entre vous, les mecs dans le coup, lui lâche le morceau, je suis dans le mou : alors écoutez un peu, vous tous les rockers fidèles, comment ça guinchait quand Mister A et Miz D étaient au lycée ! »

Ils se sont tous retournés pour nous regarder et…

Eh bien… vous savez comment c'est, la nuit, quand vous voyez les bords d'un nuage s'ourler d'un liseré d'or lumineux et vous savez que la lune va émerger d'une seconde à l'autre ? C'est exactement la sensation que j'ai eue à cet instant-là, debout sous les guirlandes en crépon oscillant doucement dans le gymnase de Denholm. Je savais ce que Donald allait passer, je savais que nous allions le danser et je savais comment nous allions le danser. Et c'est alors qu'elle s'est élevée, cette célèbre intro de cuivres si sensuelle :

Ta-da-da… ta-da-da-di-dam…

Glenn Miller. « In the Mood ».

Sadie a tendu la main vers l'arrière de sa tête, tiré sur l'élastique retenant sa queue-de-cheval et libéré sa chevelure. Elle riait toujours et commençait à balancer doucement les hanches. Ses cheveux ont glissé sensuellement d'une épaule à l'autre.

Levant un peu la voix pour qu'elle m'entende par-dessus la musique, j'ai demandé : « Savez-vous danser le swing ? »

Sachant qu'elle savait. Sachant qu'elle le ferait.

« Voulez-vous dire… comme… le lindy-hop ? m'a-t-elle demandé.

– C'est ce que je veux dire.

– Eh bien…

– Allez-y, miz Dunhill, lui lança l'une des filles. Faites-le ! On veut voir ça. »

Et deux de ses copines poussèrent Sadie vers moi.

Elle hésitait. J'ai effectué un autre tour sur moi-même et lui ai

tendu les mains. Les gosses nous ont acclamés tandis que nous retournions sur la piste et ils se sont écartés pour nous faire de la place. J'ai attiré Sadie à moi et, après une imperceptible hésitation, elle a tourné d'abord à gauche, puis à droite, la coupe de sa robe chasuble lui laissant juste assez de marge pour croiser les pieds tandis qu'elle avançait. C'était la variation de lindy que Richie N'Entrave-que-Tchi et Bevvie La-Fille-qu'Aime-La-Vie apprenaient, en ce jour d'automne 1958. C'était le lindy-hop. Évidemment que ça l'était. Puisque le passé s'harmonise.

Nous nous sommes donné la main, je l'ai amenée à moi, l'ai laissée repartir en arrière. Nous nous sommes séparés. Puis, comme des gens qui auraient pratiqué ces mouvements pendant des mois (peut-être au rythme ralenti d'un trente-trois tours sur une aire de pique-nique déserte…), nous nous sommes penchés en avant, d'abord avec un jeté de jambe à gauche, puis un à droite, déclenchant rires et vivats. Les jeunes avaient fait cercle autour de nous et battaient des mains au centre du plancher verni.

Nous nous sommes rapprochés et Sadie, telle une ballerine surdopée, a virevolté sous nos deux mains nouées.

Maintenant, tu me presses doucement la main pour annoncer : gauche ou droite.

J'ai ressenti la douce pression sur ma main droite, comme si ma pensée l'avait provoquée, et Sadie, comme une hélice, a virevolté dans l'autre sens, ses cheveux se déployant en un éventail étincelant, d'abord rouge, puis bleu sous les lumières. J'ai entendu plusieurs jeunes filles retenir leur souffle. Je l'ai ramenée et je me suis baissé, en appui sur un talon, elle renversée sur mon bras, espérant de toutes mes forces que mon genou ne me lâcherait pas. Il a tenu bon.

Quand je me suis redressé, elle s'est redressée avec moi.

Un tour à droite, puis elle est revenue dans mes bras.

Nous dansions sous les lumières.

La danse, c'est la vie.

7

Le bal s'est terminé à 23 heures mais je n'ai pas engagé ma Sunliner dans l'allée de chez Sadie avant minuit un quart, dimanche matin déjà. Une des choses que l'on ne vous dit jamais à propos de la tâche prestigieuse consistant à encadrer les bals de lycée, c'est qu'il incombe aux chaperons de veiller à ce que tout soit rangé et nettoyé une fois que la musique se tait.

Aucun de nous deux n'a beaucoup parlé sur le chemin du retour. Donald nous avait passé plusieurs autres airs de big-band alléchants et entraînants et les jeunes nous avaient harcelés pour nous voir encore danser le swing, mais nous avions refusé. La première fois avait été

mémorable, la deuxième fois aurait été indélébile. Et ce n'était peut-être pas ce qu'il y avait de mieux à faire dans une petite ville. Pour moi, c'était déjà indélébile. Je n'arrêtais pas de repenser à la sensation de son corps dans mes bras et de son souffle rapide sur mon visage.

J'ai coupé le contact et me suis tourné vers elle. Maintenant, elle allait me dire *« Merci de m'avoir secondée »* ou *« Merci pour cette belle soirée »*, et on en resterait là.

Mais elle n'a rien dit de tout ça. Elle n'a rien dit du tout, en fait. Elle m'a regardé. Cheveux lâchés sur ses épaules. Col de sa chemise Oxford déboutonné. Boucles d'oreilles étincelantes. Et puis nous fûmes l'un contre l'autre, nous touchant d'abord maladroitement, puis nous étreignant avec force. Nous échangeâmes un baiser, qui était plus qu'un baiser. C'était comme manger après avoir été longtemps affamé ou boire après avoir souffert de la soif. Je sentais son parfum et l'odeur propre de sa transpiration sous son parfum, et je goûtais, sur ses lèvres et sa langue, la saveur du tabac, discrète mais encore prononcée. Ses doigts glissèrent dans mes cheveux (son petit doigt me chatouilla un instant le pavillon de l'oreille, me faisant frissonner), puis se refermèrent sur ma nuque. Ses pouces tournaient, tournaient. Caressant la peau rasée de mon cou qui, dans une autre vie, aurait été couverte par mes cheveux. J'ai d'abord glissé ma paume sous la rondeur de son sein, puis l'ai enveloppée de toute ma main. Et Sadie a murmuré : « Oh, merci, j'ai cru que j'allais tomber.

– Tout le plaisir est pour moi », lui ai-je assuré.

Et j'ai pressé doucement son sein.

Nous sommes peut-être restés cinq minutes enlacés, notre respiration s'accélérant et devenant plus bruyante à mesure que les caresses s'enhardissaient. Le pare-brise de ma Ford s'était embué. Puis elle me repoussa et je vis que ses joues étaient mouillées. Quand, pour l'amour de Dieu, s'était-elle mise à pleurer ?

« George, je regrette, dit-elle. Je ne peux pas. J'ai trop peur. » Sa robe était remontée sur ses cuisses, laissant voir ses jarretières, l'ourlet de sa combinaison, la dentelle mousseuse de sa culotte.

Elle l'a rabaissée sur ses genoux.

Je devinais que c'était parce qu'elle était encore mariée et que, même si l'union était brisée, cela comptait encore pour elle (nous étions au milieu du XX^e^ siècle, pas encore au début du XXI^e^). Ou c'était peut-être à cause des voisins. Les maisons des alentours paraissaient toutes plongées dans l'obscurité et profondément endormies, mais comment en être sûr ? Et dans les petites villes, les pasteurs et les enseignants arrivés de fraîche date sont toujours des sujets de conversation intéressants.

En l'occurrence, je me trompais sur les deux tableaux. Mais sur le moment, je n'avais aucun moyen de le savoir.

« Sadie, rien ne vous oblige à faire ce que vous n'avez pas envie de faire. Je ne suis pas…

– Non, ce n'est pas ça. Vous ne comprenez pas. Ce n'est pas ça qui me fait peur… C'est que… je ne l'ai jamais fait. »

Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, elle avait bondi hors de la voiture et courait vers sa maison, fouillant dans son sac à main à la recherche sa clé. Elle n'a pas jeté un regard en arrière.

8

Je suis arrivé chez moi à 0 heure 40 et j'ai franchi la distance du garage à la maison dans ma propre version de la démarche avec des bourses comme des pastèques. J'avais à peine allumé la lumière de la cuisine que mon téléphone s'est mis à sonner. 1961 : quarante ans avant le service d'identification de l'appelant… mais il n'y avait qu'une seule personne pour m'appeler à cette heure, et après une telle soirée.

« George ? C'est moi. » Son ton était calme, mais sa voix engorgée. Elle avait pleuré. Et fort, si j'en croyais son intonation. « Oh, Sadie. Vous ne m'avez pas laissé la chance de vous remercier pour un très agréable moment. Pendant le bal, et après.

– Moi aussi, j'ai passé un bon moment. Cela faisait tellement longtemps que je n'avais pas dansé. J'ai presque peur de vous dire avec qui j'ai appris à danser le lindy.

– Eh bien, figurez-vous que j'ai appris avec mon ex-épouse. Je suppose que vous avez pu apprendre avec l'époux qui est devenu pour vous un étranger. »

Sauf que ce n'était pas une supposition ; c'était ainsi que ces choses-là se passaient. Cela avait cessé de me surprendre, mais si je vous disais que j'ai fini un jour par m'habituer à cette étrange résonance harmonique des événements, je vous mentirais.

« Oui. » Son ton était neutre. « C'est ça. John Clayton des Clayton de Savannah. Et "étranger" est le mot juste, car c'est un homme très étrange.

– Combien de temps avez-vous été mariés ?

– Une éternité et un jour. Si on peut appeler mariage ce qui nous unissait. » Elle se mit à rire. C'était le rire d'Ivy Templeton, empli de désespoir et d'humour. « Dans mon cas, l'éternité et un jour se monte à un peu plus de quatre ans. À la fin de l'année scolaire, en juin, j'effectuerai un voyage discret à Reno. Je vais me trouver un job d'été comme serveuse, ou autre. Le temps de résidence obligatoire est de six semaines. Ce qui signifie que fin juillet, début août, je serai en mesure de mettre définitivement un terme à cette… mauvaise farce dans laquelle je me suis embourbée… comme on abat un cheval qui a la jambe cassée.

– Je peux attendre », lui ai-je dit.

Mais dès que ces mots sont sortis de ma bouche, je me suis demandé s'ils étaient vrais. Car déjà, les acteurs se rassemblaient en coulisses et le spectacle allait bientôt commencer. En juin 62, Lee Oswald rentrerait aux États-Unis, il vivrait d'abord chez Robert et sa famille, puis chez sa mère. En août, il serait à Fort Worth dans Mercedes Street et travaillerait à la Leslie Welding Company voisine à assembler des fenêtres en aluminium et des contre-portes à initiales.

« C'est moi qui ne suis pas sûre de pouvoir. » Elle parlait d'une voix si basse que je devais tendre l'oreille pour l'entendre. « J'étais une jeune mariée vierge à vingt-trois ans, et aujourd'hui je suis une presque divorcée encore vierge à vingt-huit. C'est long, pour des fruits, de rester suspendus à l'arbre, comme on dit par chez moi, surtout quand les gens de votre entourage – ma propre mère, pour commencer – supposent que vous avez démarré votre apprentissage des choses de la vie depuis quelques années déjà. Je n'ai jamais confié cela à personne, et si vous deviez le répéter, je crois que j'en mourrais.

– Cela restera entre nous, Sadie. Toujours. Était-il impuissant ?

– Pas exacte… » Elle s'interrompit. Il y eut un moment de silence, et quand elle parla de nouveau, sa voix était glacée d'horreur. « George… votre ligne est-elle partagée ?

– Non. Pour un supplément de trois dollars cinquante par mois, cette petite merveille est toute à moi.

– Dieu soit loué. Néanmoins, ce n'est pas un sujet à aborder par téléphone. Ni chez Al en mangeant des Prongburgers. Pouvez-vous venir pour dîner ? Nous ferions un petit pique-nique dans mon jardin. Disons vers 17 heures ?

– C'est parfait. J'apporterai un fondant au chocolat ou autre chose.

– Ce n'est pas ça que je veux que vous apportiez.

– Et quoi donc ?

– Je ne peux pas le dire par téléphone, même si ce n'est pas une ligne partagée. Quelque chose qu'on achète dans une pharmacie. Mais pas à la pharmacie de Jodie.

– Sadie…

– Ne dites rien, je vous en prie. Je vais raccrocher et aller me passer de l'eau froide sur le visage. J'ai les joues en feu. »

Il y eut un déclic dans mon oreille.

Elle n'était plus là.

Je me suis déshabillé et couché, et je suis resté longtemps éveillé, en proie à d'interminables pensées.

Sur le temps, l'amour, la mort.

1- Jour de Christophe Colomb.

2- Jeu de mots : Silent Mike/micro silencieux.

3- Calembour sur les paroles de la chanson « *Silent Night* » (« Douce nuit » en français) : *Silent night, holy night*, silencieuse nuit, sainte nuit.

4- Soirée dansante à laquelle, contrairement à l'habitude, ce sont les filles qui invitent les garçons.

5- Petite ville de province fictive, cadre du classique de la bande dessinée *Li'l Abner* d'Al Capp, qui a lancé la mode des soirées Sadie Hawkins.

6- La promenade.

Chapitre 15

1

À dix heures du matin ce dimanche, j'ai sauté dans ma Sunliner et parcouru une vingtaine de kilomètres jusqu'à Round Hill. La pharmacie de la rue principale était ouverte, mais avisant l'autocollant sur la porte : NOUS RUGISSONS POUR LES LIONS DE DENHOLM, je me suis souvenu que Round Hill faisait partie du district scolaire numéro 4. J'ai poussé jusqu'à Kileen. Là, un vieux pharmacien qui ressemblait étrangement au Mr. Keene de Derry (mais c'était probablement une coïncidence) m'adressa un clin d'œil en me remettant le sac en papier brun et ma monnaie. « Ne faites rien de contraire à la loi, fils. »

Je lui ai rendu son clin d'œil, comme le voulait la coutume, et m'en suis retourné à Jodie. J'avais peu dormi, mais quand je me suis étendu pour essayer de faire une sieste, je n'ai même pas réussi à pousser la porte du sommeil. J'ai donc filé chez Weingarten acheter le fondant promis. Il n'avait pas l'air frais du jour mais je m'en fichais, et je pensais que Sadie s'en ficherait aussi. Pique-nique dînatoire ou pas, je savais bien que la nourriture ne serait pas la priorité numéro un de la soirée. Quand j'ai frappé à sa porte, une nuée de papillons me voletaient dans l'estomac.

Sadie m'a ouvert. Pas maquillée. Pas de rouge à lèvres. Les yeux dilatés, sombres et apeurés. Un instant, j'ai bien cru qu'elle allait me claquer la porte au nez et que je l'entendrais s'enfuir de l'autre côté, de toute la vitesse de ses longues jambes. Et c'en serait terminé.

Mais elle n'a pas battu en retraite. « Entrez, me dit-elle. J'ai fait une salade de poulet. » Ses lèvres se sont mises à trembler. « J'espère que vous l'aimez… que vous l'aimez avec p-plein de mayo… »

Ses jambes ont fléchi. J'ai lâché le fondant pour la rattraper. J'ai cru qu'elle allait s'évanouir, mais elle a noué ses bras autour de mon cou et s'y est cramponnée comme une femme qui se noie. Je sentais son corps vibrer. J'ai marché sur le foutu fondant. Elle aussi. *Splosh.*

« J'ai très peur, dit-elle. J'ai peur d'être mauvaise.

– Et moi alors ? »

Ce n'était pas tout à fait une plaisanterie. Cela faisait si longtemps. Au moins quatre ans. Elle a paru ne pas m'entendre. « Il ne m'a jamais désirée. Pas comme je le souhaitais. Et je ne connais pas d'autre façon

de faire que la sienne. Avec la main, et puis le balai.

– Calmez-vous, Sadie. Respirez à fond.

– Avez-vous pu aller à la pharmacie ?

– Oui, à Kileen. Mais nous ne sommes pas obligés…

– Si, nous devons le faire. Je dois le faire. Avant de perdre le peu de courage qui me reste. Viens. »

Sa chambre était au bout du couloir. Esthétique spartiate : un lit, un bureau, quelques reproductions sur les murs, des rideaux en chintz qui dansaient dans la brise du climatiseur de fenêtre tournant au ralenti. Ses jambes l'ont de nouveau lâchée et je l'ai encore rattrapée. C'était une étrange variation de swing. Il y avait même les empreintes de pas au sol, comme dans les écoles de danse d'Arthur Murray : les traces de fondant écrasé. Je l'ai embrassée et ses lèvres, ardentes et sèches, se sont rivées aux miennes.

J'ai doucement plaqué son dos contre la porte du placard. Les cheveux dans les yeux, elle a levé vers moi un regard solennel. J'ai repoussé ses cheveux, puis, très doucement, très lentement, en veillant bien à humidifier d'abord les commissures, j'ai léché du bout de ma langue ses lèvres sèches.

« C'est mieux ? »

Elle m'a répondu, non pas de la voix mais de sa propre langue. Évitant de me presser contre elle, j'ai commencé à la caresser très lentement, sur toute la longueur de son corps, du cou où j'ai senti battre son pouls rapide, à la poitrine, les seins, le ventre, la saillie de l'os pubien, enveloppant ses fesses de ma main, descendant le long de sa cuisse. Elle était en jean. La toile a chuchoté sous ma paume. Sadie s'est cambrée en arrière et sa tête a heurté la porte.

« Aïe ! j'ai fait. Ça va ? »

Elle a fermé les yeux. « Oui, très bien. N'arrête pas. Embrasse-moi encore. » Puis elle a secoué la tête. « Non, ne m'embrasse pas. Lèche encore mes lèvres. Lèche-moi. J'aime ça. »

Je l'ai léchée. Elle a soupiré et insinué ses doigts sous mon ceinturon, dans le creux de mes reins. Puis devant, là où était la boucle.

2

Je voulais aller vite, tout en moi réclamait la vitesse, me pressait de plonger profondément en elle, réclamait cette sensation parfaite d'ajustement et de constriction qui est l'essence même de l'acte. Mais j'ai procédé avec lenteur. Du moins au début.

Puis elle m'a dit : « Ne me fais pas attendre, j'ai assez attendu comme ça. » Alors j'ai posé mes lèvres au creux de sa tempe moite de sueur, et, d'une douce poussée, je l'ai pénétrée. C'était comme si nous dansions une version horizontale du madison. Elle a exhalé un hoquet,

s'est un peu dérobée, puis a soulevé ses hanches à la rencontre des miennes.

« Sadie ? Ça va ?

– Oh, mon Dieu, oui », a-t-elle soupiré. Et j'ai ri. Elle a rouvert les yeux et m'a regardé avec un mélange de curiosité et d'espoir. « Est-ce que c'est… fini… ou y en a-t-il encore ?

– Encore un peu, oui, je lui ai dit. Mais je ne sais pas combien. Je n'ai pas été avec une femme depuis très longtemps. »

Il s'est révélé qu'il y en avait encore pas mal, après ça. Seulement quelques minutes, en temps réel… mais quelquefois, le temps passe différemment, nul ne le savait mieux que moi. Sur la fin, elle s'est mise à haleter. « Oh ! Oh, chéri ! Oh, chéri ! » C'est l'accent de découverte et d'urgence dans sa voix qui m'a poussé par-dessus bord.

Notre orgasme ne fut donc pas tout à fait simultané mais, quelques secondes plus tard, elle soulevait la tête et enfouissait son visage au creux de mon épaule. Un petit poing s'abattit sur mon omoplate, une fois, deux fois… puis s'ouvrit comme une fleur, et sa main s'immobilisa. Elle se laissa aller à la renverse sur les oreillers. Elle me mangeait du regard, les yeux dilatés, avec une expression de stupeur un peu effrayante.

« J'ai joui, dit-elle. Je le sais.

– Ma mère me disait que ça n'arrive qu'aux hommes pas aux femmes. Elle disait que l'orgasme féminin était un mythe. »

Sadie lâcha un rire tremblant.

« Oh, mon Dieu, elle ne sait pas ce qu'elle a loupé. »

Elle s'est soulevée sur un coude, puis a pris ma main et l'a posée sur son sein. Là, j'ai senti son cœur qui palpitait, qui palpitait.

« Dites, monsieur Amberson, il faut compter combien de temps avant de pouvoir recommencer ? »

3

Le soleil rouge sombrait à l'ouest dans la brume perpétuelle des raffineries de gaz et de pétrole tandis que Sadie et moi, installés dans son minuscule jardin de derrière sous l'ombrage d'un très beau et très vieux pacanier, partagions des sandwichs au poulet en buvant du thé glacé. Et pas de dessert à la clé. Le fondant n'avait pas résisté.

« Est-ce que c'est gênant pour toi de mettre ces… ces trucs de la pharmacie ?

– Non, ce n'est pas un problème », lui ai-je assuré.

En vérité, ça l'était, ça l'avait toujours été. La période entre 1961 et 2011 verrait l'amélioration d'un grand nombre de produits industriels américains mais, parole de Jake, les préservatifs changeraient peu. Ils se pareraient peut-être de noms et de couleurs (et même de saveurs) plus farfelus (pour les individus aux goûts farfelus), mais ils

resteraient pour l'essentiel un corset dans lequel on sanglait sa bite.

« J'ai eu un diaphragme », a-t-elle poursuivi. Elle avait posé la main sur le récipient contenant le reste de salade, sur la couverture que nous avions étalée sur l'herbe (elle n'avait pas de table de pique-nique), et s'était mise à en triturer le couvercle, l'ouvrant et le fermant machinalement, dans une forme d'agitation que d'aucuns auraient interprétée comme un symptôme freudien. Moi le premier.

« Ma mère me l'a remis une semaine avant mon mariage. Elle m'a même expliqué comment le placer, bien qu'elle ait été incapable de me regarder dans les yeux pendant ce temps, et si on lui avait aspergé le visage d'eau, je suis sûre que sa peau aurait grésillé. "Ne nous mets pas un bébé en route avant au moins dix-huit mois, elle m'a dit. Deux ans même… si tu peux faire attendre Johnny. Ainsi, tu pourras vivre sur son salaire et économiser le tien."

– C'était loin d'être un mauvais conseil. »

Je m'avançais avec prudence. Nous étions en terrain miné. Elle le savait aussi bien que moi.

« Johnny est prof de sciences. Il est grand, mais pas aussi grand que toi. J'étais lasse de m'afficher avec des hommes plus petits que moi et je pense que c'est ce qui m'a décidée à accepter quand il m'a offert de sortir avec lui. Finalement, j'ai pris l'habitude de le fréquenter. Je le trouvais beau. Et à la fin de la soirée, il ne lui poussait jamais une paire de mains supplémentaire… si tu vois ce que je veux dire. À l'époque, je prenais ça pour de l'amour. J'étais terriblement naïve, n'est-ce pas ? »

Pour toute réponse, j'ai esquissé un geste vague de la main.

« Nous nous sommes rencontrés à l'université de Géorgie du Sud et à la sortie, nous avons décroché des postes d'enseignants dans le même lycée de Savannah. Privé, mais mixte. Je suis sûr que son père avait usé de son entregent pour nous caser. Les Clayton sont désargentés aujourd'hui mais ça n'a pas toujours été le cas et ils sont toujours bien vus dans la bonne société de Savannah. Pauvres mais distingués, tu connais ? »

Non, je ne connaissais pas (dans le milieu où j'avais grandi, la question de savoir qui appartenait et qui n'appartenait pas à la bonne société n'avait jamais été de la première importance), mais j'ai murmuré que oui. Elle avait tu ces choses-là pendant si longtemps ; elle avait l'air hypnotisée.

« Donc, j'avais un diaphragme. Oui j'avais ça. Dans une petite boîte en plastique très féminine avec une rose sur le couvercle. Mais je ne m'en suis jamais servie. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en servir. J'ai fini par le fiche à la poubelle après une de ces séances de "besoin-de-la-sortir". C'est comme ça qu'il disait, "j'ai-besoin-de-la-sortir". Et ensuite, le balai. Tu vois un peu ? »

Je ne voyais pas du tout.

Sadie s'est mise à rire, me rappelant encore Ivy Templeton.

« Attendre deux ans ! Nous aurions pu aussi bien attendre vingt ans, et sans diaphragme !

– Pour quelle raison ? » J'ai étreint légèrement ses bras, près des épaules. « Est-ce qu'il te battait ? Il te battait avec un manche à balai ? »

On pouvait faire un autre usage d'un manche à balai (j'avais lu *Last Exit to Brooklyn*), mais apparemment ce n'était pas non plus ce qu'il avait fait. Sadie était vierge, absolument, les draps en attestaient.

« Non, dit-elle. Non, le balai ne servait pas à ça. Oh, George, je ne crois pas que je puisse en parler encore. Pas maintenant. Je me sens… je ne sais pas… comme une bouteille de soda secouée. Tu sais ce que je veux ? »

Je pensais le savoir, mais la chose polie était de demander. Ce que j'ai fait.

« Je veux que tu me ramènes à l'intérieur… et que tu fasses sauter la capsule. » Elle a tendu ses bras au-dessus de sa tête et s'est étirée. Elle n'avait pas pris la peine de remettre son soutien-gorge et j'ai vu ses seins remonter sous son chemisier. Sous l'étoffe, dans la lumière du soir, ses mamelons dessinaient des ombres minuscules, comme des signes de ponctuation.

Elle a dit : « Je ne veux pas revivre le passé aujourd'hui. Aujourd'hui je veux seulement pétiller. »

4

Une heure plus tard, j'ai vu qu'elle somnolait. J'ai posé un baiser d'abord sur son front, puis sur son nez pour la réveiller. « Il faut que j'y aille. Ne serait-ce que pour sortir ma voiture de devant ton garage avant que tes voisins ne commencent à prévenir leurs amis.

– Oui, tu as sûrement raison. C'est la famille de Lila Sanford qui habite à côté, et Lila est notre lycéenne-bibliothécaire du mois. »

Et j'étais pratiquement sûr que le père de Lila était membre du conseil d'administration du lycée, mais je n'en ai rien dit. Sadie était radieuse et je ne voyais aucune raison de gâcher ça. Pour ce qu'en savaient les Sanford, nous étions installés sur son canapé, les genoux serrés, attendant la fin de *Denis la malice* à la télé et que commence le grand *Ed Sullivan Show*. Mais si ma voiture était encore dans l'allée de Sadie à 23 heures, leur impression risquait de changer.

Elle m'a regardé m'habiller. « Comment ça va se passer maintenant, George ? Pour nous ?

– Je veux qu'on soit ensemble, si tu le veux aussi. C'est ce que tu veux ? » Elle s'est redressée, le drap retombant autour de sa taille, pour attraper ses cigarettes. « Oui, j'en ai très envie. Mais je suis

mariée, et ça ne changera pas avant l'été prochain quand j'irai à Reno. Si j'essayais d'obtenir une annulation, Johnny me poursuivrait en justice. Merde, ses parents me poursuivraient en justice.

– Si nous sommes discrets, tout ira bien. Mais il faut que nous soyons discrets. Tu sais ça, d'accord ? »

Elle a ri et son visage s'est illuminé. « Oh, oui. Je le sais.

– Sadie, as-tu rencontré des problèmes de discipline à la bibliothèque ?

– Oh, quelques-uns, bien sûr. Rien d'inhabituel. » Elle a haussé les épaules, ses seins ont dansé, et moi j'ai regretté de m'être rhabillé aussi vite. Enfin, je ne vais pas vous leurrer : James Bond aurait peut-être pu remettre ça, mais Jake/George était vidé. « Je suis la petite dernière du lycée. Ils me testent. C'est un peu pénible, mais je m'y attendais. Pourquoi ?

– Je pense que tes problèmes ne vont pas tarder à disparaître. Les élèves adorent voir deux profs tomber amoureux. Même les garçons. C'est comme un feuilleton télé pour eux.

– Est-ce qu'ils vont deviner que nous… »

J'ai réfléchi.

« Certaines filles, oui. Celles qui ont de l'expérience. »

Sadie a soufflé de la fumée. « Extra. » Mais elle ne paraissait pas entièrement mécontente.

« Si nous allions dîner au Saddle à Round Hill ? Pour que les gens commencent à s'habituer à nous voir ensemble.

– D'accord. Demain ?

– Pas demain, je dois aller à Dallas.

– Des recherches pour ton livre ?

– Mmmm. »

Nous étions là, c'était tout nouveau tout beau, et je commençais déjà à lui mentir. Ça me déplaisait, mais je ne voyais pas le moyen de faire autrement. Quant à l'avenir… Je refusais d'y penser pour le moment. J'avais ma propre lueur radieuse à protéger.

« Mardi ?

– Oui. Et… George ?

– Quoi ?

– Il faut que nous trouvions le moyen de refaire ça. »

J'ai souri. « L'amour s'en chargera.

– Je crois qu'en l'occurrence, c'est plutôt de désir qu'il s'agit.

– Peut-être que c'est les deux à la fois.

– George Amberson, tu es un garçon adorable. » Bon sang, même ce nom était un mensonge. « Je te raconterai, pour Johnny et moi. Quand je le pourrai. Si tu veux bien m'écouter.

– Bien sûr que je le veux. » Non seulement je le voulais, mais je le devais. Si je voulais que les choses marchent entre nous, je me devais

de comprendre. La comprendre elle. Le comprendre lui. Comprendre cette bizarre histoire de balai. « Quand tu seras prête.

– Ainsi que notre estimée proviseur aime à le répéter : “Mes chers élèves, c’est un défi qui vaut la peine d’être relevé.” » J’ai ri. Elle a écrasé sa cigarette. « Il y a une question que je me pose. miz Mimi nous approuverait-elle ?

– Je suis pratiquement sûr que oui.

– Moi aussi. Fais attention en rentrant, mon ami. Et… tu ferais mieux de récupérer ça. » Elle a désigné le sac en papier de la pharmacie sur sa coiffeuse. « Si je reçois le genre d’invités curieux qui lorgnent dans l’armoire à pharmacie après avoir fait pipi, j’aurai quelques explications à fournir.

– Bonne idée.

– Mais garde-les sous le coude, mon chou. »

Et elle m’a fait un clin d’œil coquin.

5

Sur le chemin du retour, je me suis surpris à penser à ces préservatifs. Marque Trojan… nervurés pour le plaisir de madame, comme indiqué sur la boîte. Madame n’avait plus de diaphragme (mais j’imaginais qu’elle pourrait s’en procurer un lors d’un prochain déplacement à Dallas) et les pilules contraceptives ne seraient pas accessibles au grand public avant encore un ou deux ans. Et même alors les toubibs ne les prescriraient qu’avec réticence, si je me souvenais bien de mon cours de sociologie contemporaine. Donc, pour l’instant, ce seraient les Trojan. Je les utilisais non pour le plaisir de madame, mais pour qu’elle ne risque pas de concevoir un enfant. Ce qui était plutôt amusant si vous réfléchissez que moi-même, je ne serais pas conçu encore avant quinze ans.

Penser au futur peut être troublant de bien des façons.

6

Le soir suivant, je me suis pointé pour la deuxième fois chez Silent Mike. L’écriteau sur la porte indiquait FERMÉ et les lieux semblaient déserts, mais quand j’ai frappé, mon pote électronicien m’a ouvert.

« Pile à l’heure, m’sieur Untel, pile à l’heure, qu’il m’a dit. Voyons voir ce que vous en pensez. D’après moi, je me suis surpassé. »

J’ai attendu près de la vitrine des radios à transistors le temps qu’il disparaisse dans l’arrière-boutique et en revienne avec une lampe dans chaque main. Les abat-jour étaient couverts de traces sales, comme s’ils avaient été tripotés par plusieurs générations de doigts crasseux. L’une des deux avait le pied ébréché, ce qui lui donnait l’air de la Lampe Penchée de Pise. Ils étaient parfaits, lui ai-je dit. Il a souri en

posant deux enregistreurs à côté des lampes. Ainsi qu'un sachet contenant plusieurs longueurs de fil si fin qu'il en était presque invisible.

« Voulez un p'tit cours ?

– Je crois avoir pigé », je lui ai dit.

Et j'ai posé cinq billets de vingt sur le comptoir. Ça m'a plutôt touché qu'il en repousse un vers moi.

« Cent quatre-vingts, c'était le prix convenu.

– Les vingt de plus, c'est pour que vous oubliiez m'avoir jamais vu par ici. »

Après un court temps de réflexion, il a rattrapé du pouce le billet vert.

« C'est déjà fait. Alors je vais prendre ça comme un pourboire ? »

Tandis qu'il les rangeait dans un sac en papier brun, je lui ai posé une question. Simple curiosité.

« Kennedy ? m'a-t-il répondu. J'ai pas voté pour lui, mais tant qu'il est pas aux ordres du pape, je pense qu'il fera l'affaire. Le pays a besoin de quelqu'un de jeune. C'est une nouvelle ère, vous savez ?

– S'il venait à Dallas, pensez-vous que tout se passerait bien pour lui ?

– Probable. Mais on peut être sûr de rien. À sa place, je m'en tiendrais au nord de la ligne Mason-Dixon[1]. »

J'ai souri. « Où dans les cieux l'astre luit ?

– Ne commencez pas avec ça », répliqua Silent Mike (*Holy Mike !*).

7

Dans la salle des profs, au premier étage, nous avions un casier à compartiments pour le courrier et les communications de l'administration. Le mardi matin, pendant mon heure de libre, j'ai trouvé une petite enveloppe cachetée dans le mien.

Cher George,

Si tu veux toujours qu'on aille dîner ce soir, il faudrait que tu passes me prendre autour de 17 heures (je commence très tôt toute cette semaine et la suivante : préparation de la braderie de livres d'automne). Peut-être pourrons-nous rentrer chez moi pour le dessert ?

J'ai du fondant à t'offrir, si tu en veux une tranche…

Sadie

« Qu'est-ce qui te fait rire, Amberson ? » me demanda Danny Laverty. Il était en train de corriger des copies avec une fixité dans le regard qui trahissait la gueule de bois. « Allez, dis-moi, j'aurais bien

besoin de me marrer un coup, moi aussi.

– Non, tu pigerais pas. C'est une blague pour initiés. »

8

Mais Sadie et moi, on s'en est payé une tranche. Fondant est devenu notre nom de code, et nous nous sommes beaucoup régalés cet automne-là.

Nous étions discrets, mais forcément il y avait des gens qui le savaient. Il dut y avoir quelques potins, mais il n'y eut pas de ragots. Dans les petites villes, les gens sont rarement malintentionnés. Ils connaissaient la situation de Sadie (approximativement en tout cas) et comprenaient que nous ne pouvions nous engager publiquement, du moins pendant un certain temps. Elle n'est pas venue chez moi, ce qui aurait provoqué des commentaires déplacés, et je ne suis jamais resté chez elle au-delà de 22 heures, ce qui aurait également déclenché des commentaires inappropriés. J'aurais pu ranger ma Sunliner dans son garage pour passer la nuit chez elle, mais sa Coccinelle Volkswagen, si petite fût-elle, l'emplissait quasiment d'un mur à l'autre. Je ne l'aurais pas fait, de toute façon, car quelqu'un l'aurait su. Dans les petites villes, tout finit toujours par se savoir.

J'allais la voir après les cours, ou je passais « à l'heure du souper » comme elle disait. Parfois, nous allions chez Al manger un Prongburger ou un filet de poisson-chat ; d'autres fois, nous allions au Saddle ; par deux fois, un samedi soir, je l'ai emmenée danser à La Grange. Nous sommes allés au cinéma : au Gem en ville, au Mesa de Round Hill ou au Starlite, le ciné-parc de Kileen (les jeunes appelaient ça « aller aux courses sous-marines »). Dans un bon restaurant comme le Saddle, Sadie prenait un verre de vin avant de dîner et moi une bière pour l'accompagner. Mais nous prîmes grand soin de ne pas être vus ensemble dans l'un des bistrots du coin, et surtout pas au Red Rooster, le seul troquet de Jodie, que nos lycéens évoquaient avec un mélange de respect craintif et d'envie. Nous n'étions qu'en 1961 et la ségrégation commençait enfin à céder du terrain : les Noirs avaient remporté le droit de s'asseoir pour manger dans les Woolworth de Dallas, Fort Worth et Houston ; mais les profs de lycée n'allaient pas boire un verre au Red Rooster. Pas s'ils tenaient à conserver leur emploi. Jamais de la vie.

Quand nous faisions l'amour dans sa chambre, Sadie gardait toujours à portée de main, de son côté du lit, un pantalon, un chandail et une paire de mocassins. Elle appelait ça sa « tenue d'urgence ». La seule fois où la sonnette a retenti alors que nous étions nus (« pris en *flagrant délicieux* ! », comme elle disait avec humour), elle s'est habillée en dix secondes, montre en main. Elle est revenue, hilare, brandissant *La Tour de garde*. « C'étaient les Témoins de Jéhovah. Je

leur ai dit que j'étais déjà sauvée alors ils s'en sont allés ! »

Une fois, après l'amour, alors que nous dégustions du jambon grillé aux gombos dans sa cuisine, elle a dit comme ça que notre cour amoureuse lui rappelait le film *Ariane*[2] avec Audrey Hepburn et Gary Cooper. « Parfois, je me demande comment ce serait de le faire la nuit… » Elle avait dit ça d'un ton un peu mélancolique. « Comme le font les gens ordinaires.

– Tu le sauras un jour, lui ai-je dit. En attendant, surtout, *tu lâches rien*. »

Elle a piqué un baiser au coin de ma bouche en souriant.

« Tu sors de ces expressions marrantes, George !

– Je sais, je lui ai dit. Je suis un original. »

Elle a repoussé son assiette.

« Prête pour le dessert. Et toi ? »

9

Peu de temps après le passage des Témoins de Jéhovah (ça devait être début novembre car j'avais déjà bouclé la distribution de ma version de *Douze hommes en colère*), j'étais dehors en train de ratisser les feuilles sur ma pelouse quand quelqu'un m'a hélé : « Salut, George, comment va ? »

Je me suis retourné et Deke Simmons, désormais veuf pour la deuxième fois, était là. Il était resté au Mexique plus longtemps qu'on ne l'aurait imaginé et, juste au moment où tout le monde pensait qu'il s'y installerait, il était rentré. C'était la première fois que je le voyais depuis son retour. Il était très hâlé, mais avait beaucoup maigri. Ses vêtements flottaient sur lui et ses cheveux, encore gris acier le jour de son mariage, étaient devenus presque entièrement blancs et s'étaient clairsemés sur le dessus du crâne.

J'ai laissé tomber mon râteau pour me précipiter à sa rencontre. J'avais l'intention de lui serrer la main mais, spontanément, je l'ai étreint. Il a sursauté (en 1961, les Hommes, les Vrais ne s'étreignent pas…), puis il s'est mis à rire.

Je l'ai tenu à bout de bras devant moi. « Vous avez une mine superbe !

– Vous êtes gentil, George. Mais c'est vrai que je suis mieux que je ne l'ai été. La mort de Meems… Je savais que ça allait arriver, mais ça m'a quand même foutu un coup. L'intellect n'a jamais réussi à prendre le dessus sur le cœur, je crois.

– Entrez donc prendre un café.

– Ça me ferait très plaisir. »

Nous avons parlé de son séjour au Mexique. Nous avons parlé du lycée. Nous avons parlé de l'équipe de football invaincue cet automne et du prochain match à jouer. Puis il posa sa tasse et me dit : « Ellen

Dockerty m'a demandé de vous toucher deux mots de votre relation avec Sadie Clayton. »

Ah-ah… Et moi qui nous avais crus très malins… « Elle se fait appeler Dunhill, dorénavant. C'est son nom de jeune fille.

– Je connais sa situation. Je la connaissais lorsque nous l'avons engagée. C'est une fille bien, George, et vous aussi êtes un garçon bien. D'après ce que m'a dit Ellie, vous gérez cette situation délicate avec une élégance rare. »

À ces mots, je me suis un peu détendu.

« Ellie a pensé que ni Sadie ni vous ne connaissiez les Bungalows Candlewood, juste à la sortie de Kileen. Elle ne savait pas trop comment vous en parler, alors elle m'a demandé si je voulais bien le faire à sa place.

– Les Bungalows Candlewood ?

– Oui, j'y ai souvent emmené Meems le samedi soir. » Il tripotait sa tasse de café. Ses mains paraissaient trop grandes pour son corps. « C'est un établissement tenu par un couple de profs à la retraite, d'Arkansas ou d'Alabama, un état en A, en tout cas. Un couple de retraités *hommes,* si vous voyez ce que je veux dire.

– Je crois que je vous suis, oui.

– Des types sympas, très discrets sur leur propre relation et sur les relations de certains de leurs clients. » Il leva les yeux de son café. Il avait un peu rougi, mais il souriait aussi. « Ça n'a rien à voir avec un hôtel de passe, si c'est à ça que vous pensez. Absolument rien. Les chambres sont agréables, les prix raisonnables, et le petit resto un peu plus loin sur la route sert une bonne cuisine du pays. Parfois, une femme a besoin d'un endroit comme ça. Un homme peut-être aussi. Pour ne pas être obligés de bâcler. Pour ne pas se sentir rabaissés.

– Merci, lui ai-je dit.

– Avec plaisir. Mimi et moi avons passé de nombreuses soirées agréables aux Candlewood. Parfois, nous ne faisions rien d'autre que regarder la télévision, en pyjama, avant de nous mettre au lit, mais quand on arrive à un certain âge, ça peut être aussi bon que n'importe quoi. » Il sourit avec nostalgie. « Ou presque. Nous nous endormions en écoutant le chant des grillons. Ou un coyote hurler au loin, dans les étendues de sauge. Hurler à la lune. Ils font vraiment ça, vous savez. Ils hurlent à la lune. »

Avec des gestes lents de vieil homme, il sortit un mouchoir de sa poche arrière et s'épongea les joues. J'ai avancé la main et Deke l'a prise dans la sienne. « Elle vous appréciait, même si elle n'a jamais bien su quoi penser de vous. Elle disait que vous lui rappeliez la façon dont on représentait les fantômes dans les vieux films des années 30. "Il est intelligent et brillant, mais il n'est pas complètement ici", disait-elle.

– Je ne suis pas un fantôme, Je vous le promets. »

Deke me sourit. « Non ? Je me suis finalement décidé à vérifier vos références. Après vos débuts comme remplaçant, au vu de votre travail formidable sur la pièce de théâtre. Celles du lycée de Sarasota sont parfaites, mais si on remonte plus loin… » Il secoua la tête, sans cesser de sourire. « Et votre titre provient d'une usine à diplômes en Oklahoma. »

J'ai toussoté, en vain. Aucun autre son ne pouvait sortir de ma gorge.

« Et qu'est-ce que cela me fait, vous demandez-vous ? Pas grand-chose. Il fut un temps, dans cette partie du monde, où si un homme arrivait en ville avec quelques livres dans ses sacoches, des lunettes sur le nez et une cravate autour du cou, il pouvait se faire embaucher comme maître d'école et le rester pendant vingt ans. Il n'y a pas si longtemps que ça, en fait… Vous êtes un sacré bon prof. Les élèves le savent. Je le sais. Et Meems le savait aussi. Et c'est ça qui compte pour moi.

– Ellen sait-elle que j'ai trafiqué mes autres références ? » Ellen Dockerty était encore proviseur par intérim, mais en l'absence d'autres candidats, elle deviendrait proviseur en titre après la réunion de janvier du conseil d'administration du lycée.

« Non, et il n'y a aucune raison qu'elle l'apprenne. Pas par moi, en tout cas. J'ai le sentiment qu'elle n'a pas besoin de le savoir. »

Il se leva. « Mais il y a une personne qui a besoin de savoir la vérité sur là d'où vous venez et ce que vous y avez fait, et il s'agit d'une certaine jeune femme bibliothécaire. Si vous êtes sérieux à son sujet, j'entends. L'êtes-vous ?

– Oui », j'ai dit.

Et Deke a hoché la tête comme si cela réglait tout. J'aurais tant aimé que ce soit le cas.

10

Grâce à Deke Simmons, Sadie finit par découvrir ce que c'était que de faire l'amour après le coucher du soleil. Elle avait trouvé ça merveilleux.

« Mais je suis encore plus impatiente de me réveiller à côté de toi demain matin. Tu entends souffler le vent ? »

Je l'entendais. Il sifflait autour des avant-toits. « N'est-ce pas une musique propre à ravir les oreilles ?

– Si.

– Je voudrais te dire quelque chose. J'espère que ça ne te dérangera pas.

– Vas-y, dis toujours.

– Je crois que je suis tombée amoureuse de toi. Peut-être que ça

n'est que sexuel – j'ai entendu dire que c'est une erreur qu'on fait souvent – mais je ne crois pas.

– Sadie ?

– Oui ? »

Elle essayait de sourire, mais elle avait l'air effrayé. « Je t'aime aussi. Sans aucune hésitation ni erreur.

– Oh, merci mon Dieu », dit-elle. Et elle vint se blottir contre moi.

11

Lors de notre deuxième visite aux Bungalows Candlewood, Sadie s'est déclarée prête à me parler de Johnny Clayton. « Mais éteins la lumière, veux-tu ? »

J'ai fait comme elle me le demandait. Elle a fumé trois cigarettes tout en racontant. Elle a fini en pleurs, moins au souvenir de la souffrance endurée que du fait de sa terrible gêne. Je pense que pour une majorité d'entre nous, il est plus facile d'admettre avoir causé du tort à autrui que d'avoir été stupide. Non qu'elle l'eût été. Il y a un océan de différence entre stupidité et naïveté. Et à l'instar de la plupart des jeunes filles de bonne famille de la classe moyenne américaine qui atteignirent la maturité dans les années 40 et 50, Sadie était totalement ignorante, ou presque, des choses du sexe. Elle m'a confié qu'elle n'avait jamais vraiment regardé un pénis en face avant le mien. Elle avait entrevu celui de Johnny, mais les rares fois où il l'avait surprise à le faire, il lui avait brutalement saisi le visage d'une main de fer pour le lui détourner de force.

« Il me faisait mal, dit-elle. Tu comprends ? »

John Clayton venait d'une vieille famille fondamentaliste protestante, certainement pas des dégénérés. Il était charmant, attentionné et raisonnablement séduisant. Certes, il n'avait pas le sens de l'humour le plus développé qui soit (il n'en avait quasiment aucun, pour être plus exact), mais il semblait adorer Sadie. Et les parents de Sadie l'adoraient. Claire Dunhill, tout particulièrement, était folle de lui. Et, pour parfaire le tout, il était plus grand qu'elle, même en talons hauts. Après des années passées à être l'échalas de service dans les plaisanteries de groupe, la chose avait son importance.

« Le seul fait troublant, avant notre mariage, c'était son besoin compulsif d'ordre et de propreté, m'expliqua Sadie. Tous ses livres étaient rangés par ordre alphabétique et il se mettait très en colère si quelqu'un les dérangeait. Qu'on en retire un seul d'une étagère et il devenait nerveux, je le sentais, sa tension était palpable. Il se rasait trois fois par jour, se lavait tout le temps les mains. Si quelqu'un lui serrait la main, il s'excusait dès qu'il le pouvait pour filer se les laver aux toilettes.

– Il coordonnait la couleur de ses vêtements, lui dis-je. Aussi bien

sur lui que dans l'armoire et malheur à toi si tu les dérangeais. Avait-il réorganisé les provisions par ordre alphabétique ? Ou bien lui arrivait-il de se lever la nuit pour vérifier que les brûleurs de la gazinière étaient bien éteints et les portes bien cadenassées ? »

Elle se tourna vers moi, les yeux blancs d'étonnement dans l'obscurité. Le lit émit un grincement amical ; une rafale de vent souffla ; un carreau branlant trépida. « Comment peux-tu savoir ça ?

– C'est un syndrome. Troubles obsessionnels compulsifs. TOC, en abrégé. Howard… » J'ai failli dire : *Howard Hughes en souffre*, mais peut-être n'était-ce pas encore vrai. Et même si c'était vrai, les gens l'ignoraient sans doute. « Un vieil ami à moi en souffrait. Howard Temple. Peu importe. A-t-il été violent avec toi, Sadie ?

– Non, pas vraiment, il ne m'a jamais frappée. Il m'a giflée une fois, c'est tout. Mais on peut infliger de la violence par d'autres moyens, tu sais ?

– Oui, je sais.

– Je ne pouvais en parler à personne. Surtout pas à ma mère. Tu sais ce qu'elle m'a dit le jour de mon mariage ? Que si je disais la moitié d'une prière « avant » et l'autre moitié « pendant », tout se passerait bien. « Pendant », c'est le plus près qu'elle pouvait s'approcher du mot « rapports ». J'ai essayé d'en parler à mon amie Ruthie, mais une fois seulement. C'était après les cours, elle m'aidait à ranger la bibliothèque. Elle m'a sorti : "Ce qui se passe derrière la porte de la chambre à coucher ne me concerne pas." Alors je ne lui ai rien dit, parce que, à la vérité, je n'avais pas tellement envie d'en parler. J'avais trop honte. »

Et là, c'est sorti d'un coup. Une partie de ses mots étaient brouillés par les larmes, mais j'ai capté l'essentiel. Certains soirs, une fois ou deux par semaine peut-être, il lui disait qu'il avait « besoin de la sortir ». Ils étaient au lit, couchés l'un à côté de l'autre, elle en chemise de nuit (il avait exigé qu'elle n'en porte que des opaques), lui en caleçons courts. C'était le plus nu qu'elle l'eût jamais vu. Il abaissait le drap jusqu'à sa taille et elle voyait son érection le tendre comme une toile de tente.

« Une fois, il a baissé les yeux vers sa petite tente. Je ne me souviens que de cette fois-là. Et tu sais ce qu'il a dit ?

– Non.

– "Ce qu'on peut être dégoûtants." Ensuite il me disait : "Vas-y, fais-moi ça en vitesse que je puisse dormir un peu." Elle glissait alors la main sous le drap pour le masturber. Ça ne prenait jamais très longtemps, parfois quelques secondes à peine. Quelques rares fois, il lui avait touché la poitrine pendant qu'elle remplissait cette fonction, mais la plupart du temps il gardait les mains jointes en haut du buste. Quand c'était terminé, il allait se laver à la salle de bains et revenait

vêtu d'un pyjama. Il en possédait sept, tous bleus.

Puis c'était son tour à elle d'aller se laver les mains. Il exigeait qu'elle y passe au moins trois minutes et qu'elle utilise de l'eau si chaude que ça lui rougissait la peau. Quand elle revenait se coucher, elle lui tendait ses paumes à renifler. Si l'odeur du savon Lifebuoy n'était pas assez forte pour le convaincre, elle devait retourner se les laver.

« Et quand je revenais, il avait mis le balai. »

Il le posait au-dessus du drap en été, au-dessus des couvertures en hiver. Pile au centre du lit, pour les séparer. Lui d'un côté, elle de l'autre.

« Si je remuais pendant la nuit et le déplaçais par inadvertance, il se réveillait. Même s'il dormait à poings fermés. Et là, il me repoussait de mon côté. Brutalement. Il appelait ça "transgresser le balai". »

La fois où il l'avait giflée, c'était parce qu'elle avait osé demander comment ils allaient avoir des enfants s'il ne la lui mettait jamais dedans… « Il était furieux. C'est pour ça qu'il m'a giflée. Il s'en est excusé, plus tard, mais sur le moment, tu sais ce qu'il a dit ? "Tu crois peut-être que je vais la mettre dans ton trou de femme plein de microbes pour avoir des enfants dans ce monde immonde ? Tout ça va exploser de toute façon, il suffit de lire le journal pour le voir venir, et les radiations vont tous nous tuer. Nous allons mourir avec des plaies sur tout le corps et en crachant nos poumons. Ça peut arriver à n'importe quel moment."

– Bon Dieu, Sadie, je comprends que tu l'aies quitté.

– Après quatre ans de gâchés. Il m'a fallu tout ce temps pour me convaincre que je méritais mieux dans la vie que classer les chaussettes de mon mari par couleur dans le tiroir, le branler deux fois par semaine et dormir avec un manche à balai, merde. C'était ça le plus humiliant, et je savais que je pourrais jamais en parler à personne parce que c'était… carrément désopilant. »

Moi, je ne trouvais pas ça désopilant. Pour moi, ça se situait dans la troisième dimension, quelque part entre la névrose grave et la psychose pure et simple. Je m'étais aussi fait la réflexion que son histoire ressemblait à la légende parfaite des années 50. Il était facile d'imaginer Rock Hudson et Doris Day dormant chacun de son côté du manche à balai… Si Rock avait pas été gay.

« Et il n'est pas venu te rechercher ?

– Non. J'ai postulé dans une dizaine de lycées en faisant adresser la réponse à une boîte postale. Je me sentais comme une femme adultère, qui fait les choses en douce. C'est d'ailleurs ainsi que mon père et ma mère m'ont traitée, quand ils l'ont su. Mon père est un peu revenu sur ses positions : je pense qu'il soupçonne quel enfer je vivais, même si bien sûr il ne tient pas à connaître les détails ; mais ma

mère ? Non, pas elle. Elle est furieuse contre moi. Elle a dû changer d'église et quitter son club de couture. Parce qu'elle ne pouvait plus y aller la tête haute, à ce qu'elle m'a dit. »

Cette attitude me semblait aussi cruelle et folle que l'histoire du manche à balai, mais je me suis abstenu de le dire. Bien plus que les parents sudistes conventionnels de Sadie, c'était un autre aspect de la question qui m'intéressait. « Clayton n'est pas allé les trouver pour leur dire que tu étais partie ? C'est ça que je dois comprendre ? Il n'est pas allé les voir ?

– Non. Ma mère a compris, bien sûr. » Elle a forcé son accent du Sud, qu'elle avait plutôt discret, pour l'imiter : « J'avais fait tellement hhhonte à ce pôvre garçon qu'il voulait en parler à personne. » Elle a repris sa voix normale. « Et je ne dis pas ça pour me moquer. Elle sait ce que c'est que la honte et elle sait ce que c'est que la loi du silence. Sur ces deux points, Johnny et ma mère sont en parfaite harmonie. C'est elle qu'il aurait dû épouser. » Elle lâcha un rire juste un tout petit peu hystérique. « Ma mère aurait sûrement adoré ça, le vieux coup du manche à balai !

– Tu n'as jamais reçu aucun mot de lui ? Même pas une carte postale disant : "Hé Sadie, si nous mettions un terme à cette situation pour pouvoir continuer chacun notre vie ?"

– Et comment l'aurait-il fait ? Il ne sait pas où je suis et je suis sûre qu'il s'en contrefiche.

– Souhaites-tu obtenir quelque chose de lui ? Parce que je suis persuadé qu'un bon avocat… »

Elle m'a embrassé. « La seule chose que je souhaite obtenir se trouve ici avec moi, dans ce lit. »

Du pied, j'ai repoussé les draps jusqu'à nos chevilles. « Regarde-moi, Sadie. Sans contrepartie. »

Elle a regardé. Puis elle a touché.

12

Je me suis vite assoupi. Ce n'était pas un sommeil profond (j'entendais toujours le vent souffler et la vitre trembler), mais je m'y suis suffisamment enfoncé pour entrer dans un rêve. Sadie et moi nous trouvions dans une maison vide. Nous étions nus. Quelque chose bougeait à l'étage au-dessus. Les bruits, sourds et désagréables, auraient pu ressembler à des bruits de pas, mais on aurait dit qu'ils étaient causés par un trop grand nombre de pieds. Je n'éprouvais pas de culpabilité à l'idée qu'on nous surprenne nus. C'était de la peur que j'éprouvais. Sur le plâtre écaillé d'un mur, quelqu'un avait écrit au charbon : JE VAIS BIENTÔT ASSASSINER LE PRÉSIDENT. Et au-dessous, quelqu'un avait ajouté GROUILLE IL EST POURI DE MALADIT. Les lettres avaient été tracées au rouge à lèvres foncé. À moins que ce ne fût du

sang.

Clomp, clop, clomp.

Au-dessus de nos têtes.

« Je crois que c'est Frank Dunning », chuchotai-je à Sadie. J'agrippai son bras. Il était très froid. On aurait dit le bras d'une femme morte. Frappée à mort avec un marteau, peut-être.

Sadie secoua la tête. Elle regardait le plafond, sa bouche tremblait.

Ploum, plop, ploum.

De la poussière de plâtre dégringole. « Alors, c'est John Clayton, chuchoté-je.

– Non, me dit-elle. Je crois que c'est le Porteur de Carte Jaune. Il a amené le Jimla. » Au-dessus de nous, les chocs sourds cessent brusquement. Elle s'empara de mon bras et se mit à le secouer. Ses yeux lui mangeaient le visage. « C'est lui ! C'est le Jimla ! Il nous a entendus ! *Le Jimla sait que nous sommes là !* »

13

« Réveille-toi ! George, réveille-toi ! »

J'ai ouvert les yeux. Elle était appuyée sur un coude à côté de moi, son visage était une tache floue et pâle dans l'obscurité. « Quoi ? Quelle heure il est ? On doit s'en aller ? » Mais il faisait encore nuit et le vent soufflait toujours par rafales.

« Non. Il n'est pas encore minuit. Tu as fait un mauvais rêve. » Elle a lâché un petit rire nerveux. « Peut-être un rêve de football ? Parce que tu répétais "Jimla, Jimla".

– C'est vrai ? » Je me suis redressé. J'ai entendu craquer une allumette et son visage s'est momentanément illuminé lorsqu'elle a embrasé sa cigarette. « Oui. C'est vrai. Tu as dit plein de trucs. »

Aïe ça, c'était risqué.

« Quel genre ?

– J'ai quasiment rien compris, sauf un truc que tu as prononcé très clairement. "Derry c'est Dallas", tu as dit. Et puis tu l'as dit dans l'autre sens. "Dallas c'est Derry." De quoi parlais-tu ? Tu te souviens ?

– Non. »

Mais il est difficile de mentir de façon convaincante quand on sort à peine du sommeil, même un léger demi-sommeil, et j'ai vu que je ne l'avais pas convaincue. Avant que son doute ait pu se muer en soupçon, quelqu'un a frappé à la porte. À minuit moins le quart, on frappait à la porte. Nous nous sommes regardés. On a encore frappé. *C'est le Jimla*. Cette pensée m'est venue, très claire, d'une évidence parfaite.

Sadie a écrasé sa cigarette dans le cendrier, ramassé le drap autour d'elle, et, sans un mot, a couru se réfugier dans la salle de bains. La porte s'est refermée derrière elle. « Qui est là ? ai-je demandé.

– C'est Mr. Yorrity, m'sieur. Bud Yorrity ! » L'un des deux retraités gays.

Je me suis levé et j'ai enfilé mon pantalon. « Qu'y a-t-il, m'sieur Yorrity ?

– J'ai un message pour vous, m'sieur Amberson. La dame a dit que c'était urgent. »

J'ai ouvert la porte. Un petit homme en peignoir élimé se tenait là, échevelé par le sommeil. Il avait un papier à la main. « Quelle dame ?

– Ellen Dockerty. »

Je l'ai remercié pour sa peine et j'ai refermé la porte. J'ai déplié le papier et lu le message. Sadie est sortie de la salle de bains, le drap toujours serré autour d'elle. Elle me regardait avec de grands yeux effrayés. « Qu'est-il arrivé ?

– Un accident, j'ai dit. Vince Knowles a fait un tonneau avec sa bétaillère à la sortie de la ville. Mike Coslaw et Bobbi Jill étaient avec lui. Mike a été éjecté. Il a un bras cassé. Bobbi Jill est blessée au visage, mais à part ça, Ellie dit qu'elle va bien.

– Et Vince ? »

J'ai pensé à ce que disaient les gens à propos de Vince : qu'il roulait à tombeau ouvert comme s'il n'y avait pas de lendemain. Il n'en aurait plus désormais. « Il est mort, Sadie. » Elle a ouvert la bouche de stupeur. « Ce n'est pas possible ! Il n'a que dix-huit ans !

– Je sais. » Le drap est tombé de ses mains sans force et a formé une boule à ses pieds. Elle a pris son visage dans ses mains.

14

Ma version de *Douze hommes en colère* fut annulée. À la place, nous avons joué *Mort d'un lycéen*, en trois actes : visite au funérarium, cérémonie à l'église méthodiste, bénédiction sur la tombe au cimetière de West Hill. Toute la ville, ou à peu près (ce qui ne fait pas une bien grosse différence), assista à cette pièce lugubre.

Au funérarium, les rôles principaux furent tenus par les parents de Vince et sa petite sœur sous le choc, assis sur des chaises pliantes à côté du cercueil. Quand ce fut notre tour, à Sadie et moi, de nous approcher, Mrs. Knowles se leva pour m'étreindre. L'odeur de son parfum *White Shoulders* et de son déodorant Yodora m'a suffoqué.

« Vous aviez changé sa vie, me murmura-t-elle à l'oreille. Il me l'avait dit. Pour la première fois, il avait eu la moyenne, parce qu'il voulait être acteur.

– Madame Knowles, je suis tellement navré », lui ai-je dit.

Puis une pensée terrible m'a traversé : *C'est peut-être l'effet papillon. Peut-être que Vince est mort parce que je suis venu à Jodie,* et, comme pour m'en préserver j'ai étreint plus fort la mère de Vince. Le cercueil était recouvert de photomontages de la trop courte vie du garçon.

Devant, sur un chevalet, était posée une photographie de lui costumé en George dans *Des souris et des hommes*, son visage intelligent et boudeur pointant sous le chapeau cabossé du local aux accessoires. Vince n'avait pas de réel talent d'acteur mais cette photo l'avait saisi avec un sourire déluré absolument parfait. Sadie se mit à sangloter, et je savais pourquoi. La vie prend des virages à 180 degrés. Parfois elle tourne dans notre direction, mais le plus souvent elle nous nargue en s'éloignant sur les chapeaux de roues : *Ciao, bébé, c'était bien le temps que ça a duré, pas vrai ?*

Et oui, c'était bien pour moi à Jodie ; j'y étais bien. À Derry, j'avais été un étranger, mais j'étais chez moi à Jodie. C'était devenu ça, chez moi : l'odeur des étendues d'armoise sauvage et les collines revêtues de leur « couverture indienne » de fleurs orange vif en été. C'était la légère saveur de tabac sur la langue de Sadie et le grincement des lames du plancher huilé dans ma petite maison de plain-pied. C'était Ellie Dockerty, suffisamment attentionnée pour nous envoyer un message en pleine nuit, peut-être pour nous permettre de rentrer discrètement en ville, plus probablement juste pour que nous soyons au courant. C'était le mélange suffocant de parfum et de déodorant lorsque Mrs. Knowles m'avait étreint. C'était Mike, au cimetière, passant son bras (celui qui n'était pas dans le plâtre) autour de mon épaule, puis pressant son visage contre moi le temps de dominer à nouveau son émotion. C'était le gros pansement sur la joue de Bobbi Jill. Oui, ça aussi, c'était chez moi, et penser qu'à moins d'avoir recours à la chirurgie esthétique (chose que ne pourrait lui offrir sa famille), elle garderait toute sa vie une cicatrice qui lui rappellerait comment elle avait vu un de ses copains mourir sur le bas-côté de la route.

« Chez moi », c'est le brassard noir que nous avons porté pendant une semaine. Sadie, moi et tous les autres profs du lycée. C'est Al Stevens affichant la photo de Vince dans la vitrine de son restaurant. C'est les larmes de Jimmy LaDue, debout devant tout le lycée, lorsqu'il dédia à Vince Knowles la saison de football de leur équipe invaincue.

Tant d'autres choses encore. Des gens me disant bonjour dans la rue… Des gens m'adressant un signe amical de la main quand ils me croisaient en voiture… Al Stevens nous conduisant, Sadie et moi, à « notre table » dans le fond comme il s'était mis à l'appeler… Jouer au crib pour un sou le point avec Danny Laverty, le vendredi après-midi en salle des profs… Discuter avec la vieille miss Mayer pour savoir qui, de Chet Huntley et David Brinkley ou de Walter Cronkite, était le meilleur présentateur de journal télévisé… Ma rue… ma maisonnette de plain-pied… me remettre à la machine à écrire. Avoir une copine… des timbres verts S&H quand je fais mes courses… et du vrai beurre dans mon pop-corn au cinéma…

Être chez soi, c'est regarder la lune se lever sur la vaste terre endormie et pouvoir appeler quelqu'un à la fenêtre pour la contempler ensemble.

On est chez soi quand on danse avec les autres. Et quand la vie est une danse.

15

L'an de grâce 1961 touchait à sa fin. Par une journée pluvieuse, environ deux semaines avant Noël, je rentrais chez moi après les cours, de nouveau emmitouflé dans ma veste de rancher en mouton retourné, quand j'entendis le téléphone sonner.

« C'est Ivy Templeton, me dit une voix de femme, mais vous vous rappelez sûrement pas de moi ?

– Je me souviens très bien de vous, miz Templeton.

– Je sais même pas pourquoi je me fatigue à vous appeler, vos dix foutus dollars sont bouffés depuis des lustres. Mais vot' visite m'est restée dans la tête. À Rosette aussi. Elle vous appelle "le monsieur qu'a trécepté ma balle".

– Vous déménagez, miz Templeton ?

– Bingo. Ma maternelle monte de Mozelle avec la camionnette pour venir nous chercher.

– Vous n'avez pas de voiture ? Elle est en panne ?

– Not' clou marche assez bien pour l'épave que c'est, mais c'est le Harry qui pourra plus jamais monter d'dans, ni la conduire. Y bossait sur un de leurs maudits chantiers Manpower, le mois dernier. L'est tombé dans un fossé et un camion de gravier lui a reculé d'ssus. Colonne vertébrale cassée. »

J'ai fermé les yeux et visualisé l'épave de la bétaillère de Vince remorquée dans la rue principale par la dépanneuse Sunoco de Gogie. Du sang plein l'habitacle visible par le pare-brise en miettes. « Je suis désolé d'apprendre ça, miz Templeton.

– Y vivra, mais y marchera plus. Y va rester assis dans un fauteuil roulant et pisser dans une poche en plastique, voilà c'qu'y va faire. Mais d'abord, y va descendre à Mozelle sur le plateau de la camionnette à ma maternelle. On va barboter le matelas de la chambre pour le coucher d'ssus. Ça sera un peu comme emmener son chien en vacances, vous trouvez pas ? »

Elle se mit à pleurer.

« Je suis en retard de deux mois sur le loyer, mais c'est pas ça qui me fait calamité. Vous savez ce qui me fait calamité, m'sieur X ? J'ai p'us que trente-cinq foutus dollars et après ça, p'us r'en. Enfoiré de connard d'Harry, il aurait pas pu tenir sur ses guiboles, que je me retrouve pas dans cette panade ! J'croyais que j'étais dans la panade avant, mais là, c'est l' bouquet ! »

Elle renifla. Il y eut un long borborygme mouillé dans mon oreille.

« Vous savez quoi ? Le maudit facteur, y m' faisait d' l'œil, et j' me su's dit que pour vingt dollars, je pourrais le laisser m' sauter sur le plancher du salon. Pour pas que les maudits voisins d'en face nous voient. J'pouvais quand même pas l'emmener dans la chambre, hein ? C'est là qu'est mon foutu mari avec son dos flingué. » Elle a lâché un rire rauque. « J'vais vous dire, pourquoi que vous viendriez pas faire un tour par ici dans votre décapotable royale ? M'emmener dans un motel què'que part. Vous allongez un peu plus de blé pour une suite. Comme ça, Rosette elle pourra regarder la télé pendant que je vous laisserai m' sauter. Elle et moi on a eu l'impression que vous êtes à l'aise dans la vie. »

Je n'ai rien dit. Je venais d'avoir une idée, elle brillait au-dessus de ma tête comme une ampoule.

Pour pas que les maudits voisins d'en face nous voient.

Il y avait un autre homme que j'étais censé *voir*. En plus d'Oswald. Un prénommé George, comme moi, et qui allait devenir l'unique ami d'Oswald.

Méfie-toi de lui, avait écrit Al dans ses notes.

« Vous êtes là, m'sieur X ? Si vous êtes p'us là, ben sayonara, et allez vous faire foutre…

– Ne raccrochez pas, miz Templeton. Supposons que je vous paye vos arriérés de loyer et que je rajoute cent dollars par-dessus le marché ? »

Deux cents dollars, c'était largement plus que ce que j'avais besoin de payer pour obtenir ce que je voulais, mais je les avais et elle en avait besoin. « Alors là, m'sieur, pour deux cents dollars, je laisse même *mon père* regarder.

– Vous n'avez besoin de laisser personne faire quoi que ce soit, miz Templeton. Tout ce que vous avez à faire, c'est de me retrouver sur le parking au bout de la rue. Et de m'apporter quelque chose. »

16

À mon arrivée sur le parking de l'entrepôt de la Montgomery Ward, la nuit était tombée. Les gouttes de pluie avaient commencé à grossir, signe qu'elles n'allaient pas tarder à virer au grésil. C'était inhabituel pour le pays de collines au sud de Dallas. Mais inhabituel ne veut pas dire « jamais vu ». J'espérais réussir à rentrer à Jodie sans patiner et filer dans le décor.

Ivy était assise au volant d'une vieille berline triste au bas de caisse rouillé et au pare-brise arrière fêlé. Elle grimpa dans ma Ford et se pencha aussitôt vers la bouche d'aération où la soufflerie du chauffage tournait à fond. Elle portait deux chemises de flanelle en guise de manteau et elle grelottait.

« Ouf, ça fait du bien. Y fait un froid de loup dans c'te vieille Chev. P'us d'chauffage. Vous m'apportez l'argent, m'sieur X ? »

Je lui remis une enveloppe. Elle l'ouvrit et palpa quelques-uns des billets de vingt prélevés dans la liasse que je conservais sur l'étagère du haut de mon placard depuis que j'avais empoché mon gain sur les Séries mondiales chez Faith Financial plus d'un an auparavant. Elle souleva son postérieur imposant, fourra l'enveloppe dans la poche arrière de son jean puis fouilla dans la poche de poitrine de la chemise qu'elle portait le plus près du corps. Elle en sortit une clé qu'elle fit claquer dans la paume de ma main.

« Ça vous va ? »

Ça m'allait très bien. « C'est bien un double ?

– Ouais, j'ai fait comme vous m'avez dit. J'suis allée à la quincaillerie, dans McLaren Street. Pourquoi que vous voulez la clé de ce trou de chiottes amélioré ? Pour deux cents dollars, vous aurez pu vous payer quat' mois de loyer.

– J'ai mes raisons. Parlez-moi de vos voisins d'en face. Ceux qui auraient pu vous voir le faire avec le facteur. »

Elle remua avec embarras et resserra ses chemises sur son buste qu'elle avait aussi généreux que son cul. « J'ai dit ça pour déconner.

– Je sais. » Je ne le savais pas et je m'en fichais. « Je veux juste savoir si les voisins peuvent vraiment voir ce qui se passe dans votre salon.

– Bien sûr qu'ils peuvent. Comme moi je pouvais voir chez eux, s'ils avaient pas eu des rideaux. J'en aurais bien acheté pour chez nous, si j'avais pu m'en offrir. Sans rideaux, c'est carrément comme si qu'on vivait dehors. J'aurais pu suspendre un sac en toile de jute, récupéré de là-bas… » – elle désigna les poubelles alignées contre l'entrepôt – « mais ça fait pouilleux.

– Les voisins d'en face, c'est quel numéro ? Le 2704 ou quelque chose comme ça ?

– 2703. Avant, c'était Slider Burnett et sa famille qu'y habitaient, mais ils ont déménagé juste après Halloween. Il était clown de rodéo remplaçant, vous le croyez, ça ? On a pas idée que ça existe, un boulot pareil ! Maintenant, c'est un certain Hazzard avec ses deux gosses, et sa mère, je crois. Rosette veut pas jouer avec eux, elle dit qu'y sont sales. Ce qu'est pas peu dire, venant de cette petite porcasse. La vieille, quand elle essaye de parler, ça fait comme de la bouillie. Elle a un côté de sa figure qui remue pas. J'sais pas à quoi elle peut bien lui être utile, à se traîner comme ça comme une limace. Si un jour je deviens comme ça, par pitié, flinguez-moi. Allez zou, mon vieux toutou ! » Elle secoua la tête. « Croyez-moi, y'z'y resteront pas longtemps. Personne reste dans 'Cedes Street. Vous avez pas une cigarette ? J'ai dû arrêter. Quand on a même plus un quart de dollar à

foutre dans des clopes, c'est signe qu'on a la langue qui traîne par terre.

– Je fume pas. »

Elle haussa les épaules. « Bah ! Maintenant je peux me payer les miennes, pas vrai ? Je suis sacrément riche. Vous êtes pas marié, si ?

– Non.

– Mais vous avez une petite amie. Je sens l'odeur de son parfum – et du bon ! – de ce côté-ci de la voiture. »

Ça m'a fait sourire. « Oui, j'ai une petite amie.

– Tant mieux pour vous. Et elle sait que vous venez rôder du mauvais côté de Fort Worth après la nuit tombée pour y faire des drôles de z'affaires ? »

Je n'ai rien dit, mais parfois le silence est suffisamment éloquent.

« Peu importe. Ça vous regarde, vous et elle. J'ai bien chaud maintenant, je vais rentrer. S'il continue à faire froid et à pleuvoir comme ça demain, je sais pas ce qu'on va faire du pauvre Harry couché sur le plateau de la camionnette à ma maternelle. » Elle me regarda en souriant. « Quand j'étais môme, je croyais que j'allais devenir Kim Novak quand je serais grande. Maintenant, c'est Rosette, elle s'imagine qu'elle va remplacer Darlene dans les Mouseketeers… Ah, l'espoir fait vivre ! »

Elle ouvrit la portière et je lui ai dit : « Attendez. »

J'ai écumé mes poches : dragées Life Savers, mouchoirs Kleenex, une pochette d'allumettes que Sadie y avait glissée, des notes en vue d'une composition d'anglais pour mes secondes avant les vacances de Noël… puis je lui ai tendu ma veste de rancher. « Prenez ça.

– Je vais pas prendre votre foutue veste ! »

Elle avait l'air choqué.

« J'en ai une autre chez moi. » C'était faux, mais, contrairement à elle, j'avais les moyens de m'en racheter une.

« Kesse j'vais dire à Harry, moi ? Que j'l'ai trouvée sous une foutue feuille de chou ? »

J'ai souri. « Dites-lui que vous vous êtes fait sauter par le facteur et que vous l'avez achetée avec ce que ça vous a rapporté. Qu'est-ce qu'il peut faire, vous courser dans l'allée pour vous en coller une ? »

Elle rit : un dur criaillement d'oie sauvage qui était étrangement séduisant. Elle prit le manteau.

« Mon bon souvenir à Rosette, ai-je lancé. Je la reverrai dans ses rêves, dites-le-lui. »

Elle cessa de sourire. « J'espère bien que non, m'sieur. Parce que la fois où elle a rêvé de vous, c'était un cauchemar. L'a fait trembler toute la maison avec ses cris. De quoi réveiller les morts. L'a dit que l'monsieur qu'avait trécepté sa balle, il avait un monstre assis sur la banquette arrière de sa voiture, et qu'elle avait peur qu'il la mange.

Elle m'a foutu la trouille de ma vie, à crier comme ça en pleine nuit.

– Est-ce que ce monstre avait un nom ? »

Bien sûr qu'il en avait un.

« Elle a dit que c'était un jimla. Elle voulait sûrement dire un de ces djinns-là, comme dans les histoires d'Aladin et de la lampe. Bon, faut que j'y aille. Bonne continuation à vous.

– À vous aussi, Ivy. Joyeux Noël. »

Elle lâcha son cacardement d'oie sauvage. « Je l'avais presque oublié, çui-là. Pareillement. Et oubliez pas d'offrir un cadeau à vot' demoiselle. »

Ma veste (sa veste désormais) drapée autour des épaules, elle trotta jusqu'à sa vieille guimbarde.

Je ne l'ai jamais revue.

17

Finalement, la pluie ne givra que sur les ponts. Et dans mon autre vie (celle de Nouvelle-Angleterre), j'avais appris à redoubler de prudence en les franchissant. Mais il fut néanmoins long, ce trajet pour rentrer à Jodie. Je venais juste de mettre de l'eau à chauffer pour un thé quand le téléphone sonna. Cette fois, c'était Sadie.

« J'essaye de te joindre depuis l'heure du souper à propos de la bringue de Noël chez l'entraîneur Borman. Ça commencera à trois heures. J'y vais si tu m'y emmènes, comme ça on pourra partir de bonne heure. Dire qu'on a réservé une table au Saddle, par exemple. Mais je dois appeler pour confirmer. »

Apercevant ma propre invitation posée à côté de ma machine à écrire, je me suis senti un peu coupable. Elle était là depuis trois jours et je ne l'avais même pas ouverte. « Tu veux vraiment y aller ?

– Ça me dérangerait pas d'y faire une apparition. » Elle a observé un silence. « Où étais-tu pendant tout ce temps ?

– À Fort Worth. » J'ai failli ajouter *Courses de Noël*. Mais je me suis abstenu. Tout ce que j'avais acheté à Fort Worth, c'étaient des renseignements. Et la clé d'une maison.

« Tu es allé faire des courses ? »

De nouveau, j'ai dû me retenir pour ne pas mentir. « Je… Écoute, Sadie, je ne peux vraiment rien dire. »

Elle a observé un long, long silence. Je me suis surpris à avoir envie d'allumer une cigarette. J'avais probablement développé une dépendance de contact. Après tout, je fumais par procuration tout le jour, et tous les jours. La salle des profs était continuellement plongée dans une brume bleutée.

« Est-ce qu'il y a une autre femme, George ? Ou est-ce que je suis trop curieuse ? »

Bon, il y avait Ivy, mais ce n'était pas le genre de femme auquel elle

pensait.

« Au rayon femme, tu es la seule. »

Encore un autre de ces longs, longs silences. Sadie se mouvait peut-être avec distraction dans le monde ; mais dans sa tête, jamais. Enfin, elle a dit : « Tu sais beaucoup de choses de moi, des choses que j'aurais cru ne jamais pouvoir dire à personne, mais je ne sais presque rien de toi. Je crois que je viens juste de m'en apercevoir. Ce que Sadie peut être stupide, hein, George ?

– Tu n'es pas stupide, Sadie. Et il y a une chose que tu sais, c'est que je t'aime.

– Oui… »

Elle avait l'air d'en douter. Je me suis souvenu du mauvais rêve que j'avais fait aux Bungalows Candlewood et de la défiance que j'avais lue sur son visage quand j'avais prétendu que je ne m'en souvenais pas. Affichait-elle cette même expression en ce moment ? Ou exprimait-elle quelque chose de plus profond qu'une simple défiance ?

« Sadie ? Dis-moi que ça va ?

– Oui. » Le ton un peu raffermi cette fois. « Bien sûr que ça va. Sauf pour cette histoire de bringue chez l'entraîneur. Que veux-tu faire ? Rappelle-toi que tout le lycée y sera et que la plupart des collègues seront alcoolisés avant même que Mrs. Borman ait servi le buffet.

– Allons-y, ai-je lancé avec un peu trop d'enthousiasme. Allons faire la teuf.

– Faire quoi ?

– Nous amuser. C'est tout ce que je voulais dire. On va y faire un saut, mettons une heure ou une heure et demie, puis on s'esquive. Dîner au Saddle. Ça te va ?

– Très bien. »

Nous étions comme un couple négociant un deuxième rendez-vous après le caractère peu concluant d'une première sortie ensemble.

« Nous allons passer un bon moment. » J'ai pensé à Ivy Templeton reniflant le fantôme du parfum de Sadie dans la voiture et me demandant si ma copine savait que je rôdais au sud de Fort Worth à la nuit tombée pour y faire de drôles d'affaires. J'ai pensé à Deke Simmons me disant qu'il y avait une personne qui méritait de connaître la vérité sur là d'où je venais et ce que j'y avais fait. Mais pouvais-je dire à Sadie que j'avais tué Frank Dunning de sang-froid pour l'empêcher d'assassiner femme et enfants ? Que j'étais venu au Texas pour empêcher un autre assassinat et changer le cours de l'Histoire ? Que je le savais parce que je venais d'un futur où nous aurions pu avoir toute cette conversation par ordinateur interposé ?

« Sadie, ça va marcher. Je te le promets. »

Elle a répété : « Très bien. » Puis elle a ajouté : « À demain au lycée, George. » Et très doucement, très poliment, elle a raccroché.

J’ai gardé le téléphone dans la main pendant quelques secondes. Le regard perdu dans le vide. Un crépitement s’est fait entendre sur les fenêtres donnant sur le jardin. La pluie avait viré au grésil, finalement.

1- Symbole de division culturelle entre les États du Sud et du Nord.

2- *Love in the Afternoon* (*L’Amour l’après-midi*).

Chapitre 16

1

La bringue de Noël chez l'entraîneur Borman fut un bide, et le fantôme de Vince Knowles n'en fut pas l'unique raison. Le 21 du mois, lasse de regarder cette vilaine balafre rouge qui lui défigurait tout le côté gauche du visage de l'œil jusqu'à la mâchoire, Bobbi Jill Allnut s'enfila une poignée des somnifères de sa mère. Elle survécut, mais passa deux nuits au Parkland Memorial, l'hôpital où le président et son meurtrier expireraient l'un et l'autre, à moins que je ne change le cours des choses, bien sûr. En 2011, il doit y avoir des hôpitaux plus proches (presque à coup sûr à Kileen, peut-être même à Round Hill) mais il n'y en avait pas durant mon année d'enseignement à plein temps au lycée regroupé de Denholm.

Le dîner au Saddle ne fut pas génial non plus. L'endroit était bondé et convivial, plein de gaieté de Noël, mais Sadie n'a pas voulu de dessert et a demandé à rentrer tôt. Elle disait avoir mal à la tête. Je ne l'ai pas crue.

Le bal de la Saint-Sylvestre à La Grange fut un peu mieux. Il y avait un groupe d'Austin, The Jokers, qui déménageait un max. Sadie et moi avons dansé sous des filets bombés remplis de ballons jusqu'à en avoir mal aux pieds. À minuit, les Jokers se sont lancés dans une version style Ventures de « Auld Lang Syne » et le chanteur du groupe a braillé : « Soyez heu-REUX en mil neuf cent soixante-DEUX ! »

Les ballons ont dégringolé autour de nous. J'ai embrassé Sadie et lui ai souhaité une très heureuse année tout en continuant à valser. Elle avait beau avoir ri et montré de la gaieté toute la soirée, je n'ai pas senti de sourire sur ses lèvres. « Et une très heureuse année à toi aussi, George. Pourrais-je avoir un verre de punch ? Je suis assoiffée. »

Il y avait une longue file d'attente à la table du punch alcoolisé, une moins longue devant la version non corsée. J'ai versé une louche du mélange de limonade rose et de soda au gingembre dans un gobelet, mais quand je suis revenu vers Sadie, elle avait disparu.

« J'crois qu'elle est sortie prendre l'air, champion », m'a lancé Carl Jacoby. C'était l'un de nos quatre profs d'atelier, et probablement le meilleur, mais ce soir-là je ne l'aurais pas laissé approcher une machine à moins de deux cents mètres.

J'ai vérifié dans le groupe de fumeurs blottis sous l'escalier de secours. Sadie n'était pas parmi eux. J'ai marché jusqu'à la Sunliner. Sadie était assise sur le siège passager, les froufrous volumineux de sa jupe bouffant jusqu'au tableau de bord. Dieu sait combien de jupons elle portait. Elle fumait et pleurait.

Je suis monté en voiture et j'ai essayé de la prendre dans mes bras. « Sadie, qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il, ma pépette ? » Comme si je ne le savais pas. Comme si je ne m'en étais pas rendu compte depuis un certain temps. « Rien. » Redoublant de pleurs. « J'ai mes règles, c'est tout. Ramène-moi à la maison. » Nous n'étions qu'à cinq kilomètres, mais cela a ressemblé à un très long trajet. Nous n'avons pas parlé. Je me suis engagé dans son allée et j'ai coupé le moteur. Elle avait cessé de pleurer, mais ne disait toujours rien. Moi non plus. Certains silences peuvent être amicaux. Celui-ci était étouffant. Elle a pris ses Winston dans son sac à main, les a regardées, avant de les y remettre. Le claquement du fermoir a résonné très fort. Elle m'a regardé. Ses cheveux dessinaient un halo sombre autour de l'ovale blanc de son visage. « As-tu quelque chose à me dire, George ? » Ce que je voulais lui dire, par-dessus tout, c'est que je ne m'appelais pas George. J'en étais venu à détester ce nom. Presque à le haïr.

« Oui, deux choses. Grand 1, c'est que je t'aime. Grand 2, c'est que je ne fais rien dont je puisse avoir honte. Ah… et 2, grand A : rien dont tu puisses avoir honte.

– Bien. C'est bien. Moi aussi je t'aime, George. Mais je vais te dire une chose, si tu veux bien m'écouter.

– Je t'écouterai toujours. »

Mais elle m'effrayait.

« Tout peut rester inchangé… pour le moment. Tant que je suis toujours mariée avec John Clayton… même si c'est uniquement sur le papier et que le mariage n'a jamais été effectivement consommé… il y a des choses que je ne me sens pas en droit de te demander…

– Sadie… »

Ses doigts sur mes lèvres m'ont fait taire. « Pour le moment. Mais je ne laisserai jamais un autre homme mettre un balai dans mon lit. Tu m'as bien comprise ? »

Elle a posé un baiser rapide là où ses doigts m'avaient effleuré puis elle a fui, remontant en courant son allée tout en fouillant dans son sac pour trouver sa clé.

Voilà comment commença l'année 1962 pour l'homme qui se faisait appeler George Amberson.

2

Jour de l'an : aube froide et claire. Prévision météo au bulletin agricole du matin : risques de brouillard givrant en plaine. J'avais

rangé les deux lampes trafiquées dans mon garage. J'en ai embarqué une dans ma voiture et j'ai roulé jusqu'à Fort Worth. Je me disais que si jamais le carnaval obscène de Mercedes Street s'arrêtait un jour dans l'année, ce serait celui-là. J'avais raison. La rue était aussi silencieuse que… ben, aussi silencieuse que le mausolée des Tracker quand j'y avais traîné le cadavre de Frank Dunning. Des tricycles renversés, quelques jouets gisaient dans les jardins pelés. Un joyeux fêtard avait abandonné devant son porche un joujou de plus grande taille (une monstrueuse vieille Mercury), toutes portières ouvertes. De tristes restes de guirlandes en crépon jonchaient la chaussée en terre battue et beaucoup de boîtes de bière (Lone Star pour la plupart) avaient roulé dans les caniveaux.

J'ai jeté un coup d'œil en face, au numéro 2706, et n'ai vu personne à la grande fenêtre de devant, mais Ivy avait dit vrai : quiconque se serait posté là aurait eu une vue imprenable sur le salon du 2703.

Je me suis garé sur les deux bandes de ciment qui tenaient lieu d'allée comme si j'avais le droit le plus absolu de me pointer à l'ex-domicile de l'infortunée famille Templeton. J'ai pris ma lampe et ma boîte à outils flambant neuve et me suis dirigé vers la porte d'entrée. J'ai eu quelques sueurs froides quand la clé a refusé de tourner, mais c'était juste parce qu'elle était neuve. Je l'ai lubrifiée d'un peu de salive, secouée un peu dans la serrure, et bingo, je suis entré.

Il y avait quatre pièces, en comptant la salle de bains, visible derrière une porte ouverte qui pendait sur un gond. La plus spacieuse était une salle de séjour-cuisine. Les deux autres étaient des chambres. Il y avait un sommier sans matelas dans la plus grande. Je me suis souvenu d'Ivy me disant, *Ça fera un peu comme emmener son chien en vacances, vous trouvez pas ?* Dans la plus petite, Rosette avait dessiné des petites filles au Crayola sur les murs dont le plâtre effrité laissait voir par endroits le lattis de bois. Elles portaient toutes une robe chasuble verte et de grandes chaussures noires. Elles avaient des couettes démesurées, aussi longues que leurs jambes, et presque toutes tapaient dans un ballon de football. L'une d'elles portait un diadème de Miss Amérique juché sur sa chevelure et un bon vieux rouge à lèvres cramoisi sur son grand sourire. La maison sentait encore vaguement la viande qu'Ivy avait fait frire pour leur dernier repas avant de retourner vivre à Mozelle avec sa maternelle, sa petite peste de fille et son infirme de mari.

Ce serait là que Lee et Marina entameraient la phase américaine de leur vie commune. Ils feraient l'amour dans la plus grande des deux chambres et ce serait là aussi qu'il la battrait. Ce serait là que Lee resterait longuement éveillé dans son lit après de longues journées passées à assembler des contre-portes et à se demander pourquoi diable il n'était pas encore célèbre. N'avait-il pas essayé ? N'avait-il

pas essayé de toutes ses forces ?

Et ce serait dans cette salle de séjour, avec son plancher bosselé et son tapis vert bile élimé, que Lee rencontrerait pour la première fois l'homme que j'étais censé avoir à l'œil, celui qui avait fait douter Al sur l'entière responsabilité d'Oswald. Cet homme s'appelait George Mohrenschildt, et je tenais beaucoup à entendre ce que lui et Oswald avaient à se dire.

Il y avait un vieux bureau dans la salle de séjour, contre le mur de séparation avec la cuisine. Les tiroirs contenaient un fouillis de couverts dépareillés et d'ustensiles de cuisine déglingués. J'ai tiré le bureau et aperçu une prise électrique. Excellent. J'ai posé la lampe sur le bureau et je l'ai branchée. Je savais que des gens pourraient vivre ici un certain temps avant que les Oswald n'emménagent, mais ça m'aurait étonné qu'ils emportent la Lampe Penchée de Pise en décampant. Si par malheur ils la fauchaient, j'en avais une de secours dans mon garage. J'ai percé un trou dans le mur extérieur avec mon foret le plus fin, repoussé le bureau à sa place, et essayé la lampe. Elle marchait. J'ai remballé mes affaires et quitté la maison, en prenant soin de verrouiller la porte derrière moi. Puis je suis rentré à Jodie. Sadie m'a appelé pour me demander si je voulais « venir souper ». Juste de la viande froide, a-t-elle précisé, mais il y avait du fondant pour le dessert, si j'avais envie. J'y suis allé. Le dessert fut délicieux, comme toujours, mais les choses avaient changé. Parce que Sadie avait raison. Il y avait un balai dans le lit. Aussi invisible que le jimla aperçu par Rosette à l'arrière de ma voiture… mais bel et bien là.

Et, invisible ou pas, il projetait une ombre.

3

Parfois, un homme et une femme arrivent à un carrefour et s'y attardent, hésitant à choisir une voie plutôt qu'une autre, sachant qu'un mauvais choix les mènera à la fin… alors que tant de choses méritent d'être sauvées. Ainsi en alla-t-il entre Sadie et moi durant ce rigoureux hiver 1962. Nous sortions quand même dîner un ou deux soirs par semaine et passions encore occasionnellement la nuit du samedi au dimanche aux Bungalows Candlewood. Sadie aimait le sexe et c'est une des choses qui a contribué à sauver notre couple.

Nous avons surveillé ensemble trois autres bals du lycée. C'était toujours Donald Bellingham le DJ, et, tôt ou tard dans la soirée, les jeunes nous demandaient de réitérer notre première performance de lindy. Ils sifflaient et nous applaudissaient toujours. Et pas par politesse. Ils étaient authentiquement captivés et certains d'entre eux ont commencé à apprendre les pas eux-mêmes.

Cela nous faisait-il plaisir ? Bien sûr, l'imitation est réellement la forme la plus sincère de flatterie. Mais nous ne fûmes jamais aussi

bons que la première fois, jamais aussi souples et intuitifs. La grâce de Sadie s'altérait. Une fois, sa main a lâché dans une figure aérienne et elle se serait écrasée sur le sol si deux solides joueurs de football dotés de réflexes rapides ne l'avaient interceptée. Elle se tira d'embarras en riant, mais j'ai bien vu le trouble sur son visage. Et le reproche. Comme si c'était ma faute. Et en un certain sens, ça l'était.

La crise était dans l'air et elle aurait éclaté plus tôt sans le *Jodie Jamboree*. Ce fut notre période de répit, notre chance de prolonger un peu l'aventure et de bien réfléchir à tout avant de nous laisser embarquer dans une décision qu'aucun de nous ne voulait prendre.

4

Ellen Dockerty est venue me trouver en février pour me demander deux choses : tout d'abord si je voulais bien revenir sur ma décision et signer un nouveau contrat pour l'année scolaire 62-63 et ensuite si je lui ferais la faveur de mettre en scène la nouvelle pièce des premières et terminales, celle de l'an passé ayant connu « un tel succès ». J'ai décliné les deux propositions, non sans un pincement au cœur.

« Si c'est à cause de votre livre, vous aurez tout l'été pour y travailler, plaida-t-elle.

– L'été ne sera pas assez long, ai-je argué, même si à ce moment-là je me foutais pas mal de ce que deviendrait ma *Ville assassine*.

– D'après Sadie Dunhill, vous vous fichez comme d'une guigne de ce roman. »

C'était une intuition dont elle avait négligé de me faire part. Ça m'a secoué, mais je me suis efforcé de ne pas le montrer. « El', Sadie ne sait pas tout.

– La pièce, alors. Acceptez au moins pour la pièce. Tant qu'il n'est pas question de nudité, je soutiendrai n'importe lequel de vos choix artistiques. Étant donné la composition actuelle du conseil d'administration et le fait que je n'ai moi-même qu'un contrat de deux ans en tant que proviseur, c'est une sacrée grosse promesse que je vous fais. Vous pourrez la dédier à Vince Knowles, si vous le souhaitez.

– Une saison de football a déjà été dédiée à sa mémoire, Ellie. Je pense que ça suffit. »

Elle est repartie sans insister. La deuxième demande me vint de Mike Coslaw, qui passerait son examen de fin d'études secondaires en juin et envisageait de prendre le théâtre comme spécialité à l'université.

« Mais j'aimerais vraiment jouer dans une autre pièce ici. Avec vous, m'sieur Amberson. Parce que c'est vous qui m'avez montré la voie. »

À la différence d'Ellie Dockerty, il accepta sans discuter l'excuse de

mon roman bidon, ce qui me donna vraiment mauvaise conscience. Très mauvaise. Pour un homme qui avait en horreur le mensonge (qui avait vu sa vie conjugale s'effondrer sous le poids de tous ceux de son épouse, celle qui croyait pouvoir « arrêter quand je veux »), j'en racontais assurément « un pacson », comme on disait de mon temps à Jodie.

J'ai raccompagné Mike jusqu'au parking des lycéens où était stationné son bien de grand prix (une vieille berline Buick avec extensions d'ailes) en lui demandant des nouvelles de son bras dont on avait enlevé depuis peu le plâtre. Il me dit qu'il allait bien et qu'il pensait être consolidé pour la reprise de l'entraînement de football, l'été prochain. « Mais vous savez, ajouta-t-il, si je me faisais recaler, j'en aurais pas le cœur brisé. Ça me laisserait la possibilité de faire un peu de théâtre en club, en plus de la fac. Je veux tout apprendre : la scénographie, l'éclairage, même les costumes. » Il se mit à rire. « Je vais commencer à me faire traiter de tantouze.

– Le premier semestre, concentre-toi sur le football, sur tes notes et veille à pas trop avoir le mal du pays, je lui ai dit. S'il te plaît. Fais pas le con. »

Il prit une voix de zombie à la Frankenstein. « Oui… maître…

– Comment va Bobbi Jill ?

– Mieux, dit-il. Tenez, la voilà. »

Bobbi Jill attendait près de la Buick de Mike. Elle lui fit signe, puis, m'apercevant, se détourna aussitôt, comme si elle était subitement intéressée par le terrain de football désert et l'étendue de prairie au-delà. C'était un mouvement auquel tout le monde au lycée s'était habitué. En cicatrisant, sa blessure au visage avait formé une grosse boursouflure rouge. Elle essayait de la cacher sous des produits cosmétiques, ce qui ne faisait que la rendre plus visible.

Mike me dit : « Je lui ai dit d'arrêter de se tartiner de poudre, ça la fait ressembler à une publicité pour le salon funéraire Soames, mais elle veut rien entendre. Je lui ai dit aussi que je sortais pas avec elle par pitié ni pour l'empêcher d'avaler encore des somnifères. Elle dit qu'elle me croit, et peut-être que c'est vrai. Les jours où il fait beau. »

Je l'ai regardé courir vers Bobbi Jill, l'attraper par la taille et la faire pivoter vers lui. J'ai soupiré, me trouvant un peu stupide et très buté. Une partie de moi voulait monter cette foutue pièce. Même si ça ne servait à rien d'autre, ça meublerait le temps qui restait en attendant que mon propre spectacle commence. Mais je ne voulais pas devenir plus accro à la vie à Jodie que je ne l'étais déjà. De même que toute éventualité d'un avenir durable avec Sadie, ma relation avec la ville devait être mise en suspens.

Si tout se passait bien, c'était pas impossible que je remporte le tout, la fille, la montre en or et le reste. Mais je pouvais pas compter

là-dessus, quel que soit le soin avec lequel je me préparais. Même si je réussissais, je serais peut-être contraint de m'enfuir, et, dans le cas contraire, je risquais fort d'être récompensé de ma bonne action pour le monde par la prison à vie. Ou la chaise électrique au pénitencier de Huntsville.

5

Ce fut Deke Simmons qui finit par me piéger et me pousser à accepter. Il s'y prit habilement, commençant par me dire qu'il faudrait que je sois fou pour seulement y songer… J'aurais dû reconnaître ce ton patelin : *Oh, Compère Renard, s'il te plaît, ne me jette pas dans ce buisson de ronces*, mais il se montra aussi rusé que son modèle. Très subtil. Un Frère Lapin de première.

Nous étions chez moi un samedi après-midi, prenant le café dans mon salon tandis qu'un vieux western passait sur mon vieil écran de télé neigeux : une poignée de cow-boys retranchés dans Fort Hollywood résistaient vaillamment à l'attaque d'au moins deux mille Indiens. Dehors, la pluie tombait toujours. Il a bien dû y avoir quelques jours ensoleillés au cours de l'hiver 62, mais je ne me souviens d'aucun. Tout ce que je me rappelle, c'est les doigts froids de la bruine qui parvenaient toujours à s'insinuer dans ma nuque malgré le col relevé du blouson en mouton retourné que j'avais acheté pour remplacer ma veste de rancher.

« Vous n'allez pas vous mettre martel en tête pour cette pièce sous prétexte qu'Ellen Dockerty en mouille déjà sa culotte d'excitation, me lança Deke. Terminez votre livre, faites-nous-en un best-seller et ne jetez aucun regard en arrière. Vivez la belle vie à New York. Allez prendre un verre avec Norman Mailer et Irwin Shaw à la White Horse Tavern.

– Ah-ah », j'ai fait. John Wayne donnait du clairon. « Je crois pas que Norman Mailer ait beaucoup de souci à se faire à mon sujet. Pas plus qu'Irwin Shaw d'ailleurs.

– Et puis, vous avez fait un tel tabac avec *Des souris et des hommes*, poursuivit-il. Tout ce que vous pourriez faire ensuite serait probablement une déception par comparais… oh, la vache, visez-moi ça ! John Wayne s'est pris une flèche dans le chapeau ! Heureusement que c'était le modèle luxe de vingt gallons ! »

L'idée que ma deuxième mise en scène pourrait faire un flop m'a vexé d'une façon irraisonnée. Ça m'a rappelé comment Sadie et moi, malgré tous nos efforts, n'avions jamais pu vraiment égaler notre première performance sur la piste de danse.

Deke, l'air complètement absorbé par le western à la télé, continua son monologue : « D'ailleurs, Ratty Sylvester s'est dit intéressé pour s'y coller. Il parle d'*Arsenic et vieilles dentelles*. Lui et sa rombière l'ont vu à

Dallas il y a deux ans, à ce qu'il paraît, et il dit que ça, c'est de la vraie bonne vieille comédie à se taper sur les cuisses. »

Bon Dieu, ce vieux machin éculé… Et Ratty, enfin Fred Sylvester, le prof de sciences, en metteur en scène ? J'étais même pas sûr de pouvoir lui confier la direction d'un exercice d'alerte incendie au lycée. Si de jeunes acteurs talentueux, mais encore un peu roses autour des ouïes, tels que Mike Coslaw se retrouvaient avec Ratty à la barre, ça ferait régresser de cinq ans leur processus de maturation ! Ratty avec *Arsenic et vieilles dentelles*. Jésus pleura…

« De toute façon, il ne reste pas assez de temps pour monter quelque chose de vraiment bien, enchaîna Deke. Donc, je dis, laissons Ratty se planter. Je l'ai jamais aimé, de toute façon, ce petit enfoiré obséquieux. »

Personne ne l'aimait vraiment, pour ce que j'en savais, sauf peut-être Mrs. Ratty, qui trottinait à ses côtés lors de tous les pots et toutes les remises de distinctions au lycée, toute froufroutante dans ses hectomètres d'organdi. Mais ça serait pas lui qui se planterait. Ça serait les gamins.

« Ils pourraient monter un spectacle de variétés, j'ai dit. Il reste suffisamment de temps pour ça.

– Oh, palsambleu, George ! Wallace Beery vient de s'en prendre une dans l'épaule ! Il est foutu, d'après moi !

– Deke ?

– Ouf, non, John Wayne l'entraîne à couvert. Ce vieux "Flinguez-Moi-Tout-Ça" tient plus debout, mais je l'aime bien quand même, et vous ?

– Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? »

Une page de réclame est venue interrompre cette comédie. Keenan Wynn descendit de son bulldozer, ôta son casque et nous expliqua qu'il était capable de faire deux kilomètres à pied pour une Camel. Deke se tourna vers moi. « Non, j'étais distrait. » Tu parles. Le vieux renard rusé. « J'ai dit qu'il y a encore le temps pour monter un spectacle de variétés. Une revue. Chansons, danses, blagues et plein de petits sketchs.

– Tout sauf des filles faisant la danse du ventre ? Ou vous y pensez aussi ?

– Ne faites pas l'idiot.

– Alors, comme ça, vous voyez un vaudeville. J'ai toujours aimé le vaudeville. Jimmy Durante et son "Bonne nuit, Mrs. Calabash" et tout ça. »

Il tira sa pipe de la poche de son gilet, la bourra de Prince Albert et la fit grésiller. « Vous savez, autrefois, on donnait vraiment un spectacle comme ça à La Grange. Ça s'appelait le *Jodie Jamboree*. Terminé depuis la fin des années 40. Ça a fini par embarrasser les

gens, même si personne l'a jamais dit textuellement. Et on appelait pas ça du vaudeville non plus.

– De quoi est-ce que vous me parlez ?

– C'était un *minstrel show*, George. Tous les cow-boys et ouvriers agricoles du coin s'y mettaient. Ils se tartinaient la figure de cirage, chantaient, dansaient et racontaient des blagues dans un sabir qu'ils imaginaient être le dialecte des nègres du Sud. Plus ou moins inspiré d'*Amos 'n Andy*. »

Je me suis mis à rire. « Est-ce que quelqu'un jouait du banjo ?

– Ben en fait, une ou deux fois, notre proviseur actuelle l'a fait.

– *Ellen au banjo dans un minstrel show ?*

– Méfiez-vous, vous commencez à parler en pentamètre iambique… Ça peut mener à la folie des grandeurs, camarade. »

Je me suis penché en avant. « Racontez-moi une de ces blagues. »

Deke se racla la gorge et se mit à parler de deux voix graves. « Dis voi', Frèr' Tambo, t'as acheté ce pot de vaseline pou' quoi déjà ?

– Ben, pou' qua'ante-neuf cents, je c'ois ! »

Il me regarda avec une expression d'attente et j'ai alors compris que c'était la chute. « Et ça les faisait rire ? »

Je redoutais presque la réponse. « À se taper le cul par terre et en braillant pour en réclamer encore ! Ces blagues faisaient le tour de la place du marché pendant plusieurs semaines. » Il me regardait avec solennité, mais ses yeux scintillaient comme des lumières de Noël. « Nous vivons dans une petite ville. Nos besoins en matière d'humour sont assez humbles. L'idée que nous nous faisons de l'humour rabelaisien, c'est un aveugle qui glisse sur une peau de banane. »

Assis là, je réfléchissais. Le western reprit, mais Deke semblait avoir perdu tout intérêt pour lui. Il me regardait. « Ce truc peut encore marcher, j'ai dit.

– George, ce genre de truc marche toujours.

– Sans qu'on ait besoin de caricaturer des Noirs pittoresques.

– Ça ne pourrait plus se faire, de toute façon, dit-il. En Louisiane ou en Alabama peut-être, mais pas sur la route d'Austin, que les plumitifs du *Slimes Herald* accusent de "sympathies communistes". Et vous n'en voudriez pas, dites-moi ?

– Non, taxez-moi d'âme sensible, mais je trouve l'idée repoussante. Et pourquoi se fatiguer à caricaturer des Noirs ? Des blagues éculées dites par des garçons en vieux costards à épaules rembourrées au lieu de salopettes bleues… des filles en robes des années folles au genou avec beaucoup de franges… J'aimerais bien voir ce que Mike Coslaw pourrait faire avec un sketch comique…

– Oh, il cartonnerait, déclara Deke, péremptoire, comme si c'était écrit d'avance. Plutôt une bonne idée… Dommage que vous n'ayez pas le temps de la tester. »

J'ai ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais c'est alors qu'une autre de mes illuminations m'a frappé. Aussi éblouissante que celle qui m'avait illuminé le cerveau quand Ivy Templeton avait dit que ses voisins d'en face avaient vue dans son salon.

« George ? Vous avez la bouche ouverte. La vue est intéressante mais guère appétissante.

– Je pourrais prendre le temps, lui dis-je. Si vous pouviez négocier avec Ellie Dockerty sur une condition. »

Il se leva et éteignit la télé sans un seul regard pour l'écran où la bagarre entre Duke Wayne et la nation pawnee avait maintenant atteint un seuil critique, Fort Hollywood flambant joyeusement en arrière-plan.

« Annoncez votre condition. »

Je l'ai annoncée, puis j'ai dit : « Faut que j'aille en parler à Sadie. Tout de suite. »

6

Sadie m'opposa un visage solennel dans un premier temps. Puis elle se mit à sourire. Puis son sourire devint un grand sourire. Et quand je lui ai exposé l'idée qui m'était venue à la fin de ma conversation avec Deke, elle a jeté ses bras autour de moi. Mais comme ce n'était pas encore assez pour elle, elle a grimpé plus haut jusqu'à ce qu'elle puisse m'entourer de ses jambes. Il n'y avait pas de balai entre nous ce jour-là.

« C'est sensass ! Tu es sensass ! Vas-tu écrire le scénario ?

– Et comment ! Ça ne me prendra pas longtemps, en plus ! »

De vieilles blagues éculées me tournaient déjà dans la tête : *Pourquoi l'entraîneur Borman regarde-t-il fixement le jus d'orange pendant vingt minutes le matin ? Parce que sur la boîte il y a écrit* CONCENTRÉ. *Notre chien avait la queue incarnée : pour savoir s'il était content, on devait le passer aux rayons X. Je suis monté dans un zinc si vieux qu'il y avait écrit* Orville *sur une porte des toilettes et* Wilbur *sur l'autre.*

« Mais je vais avoir besoin d'aide pour plein d'autres choses. Le plus important, il me faut un producteur. J'espère que tu accepteras la mission.

– Bien sûr. »

Elle se laissa glisser à terre, son corps toujours moulé au mien, ce qui dénuda, hélas trop brièvement, l'éclat d'une jambe lorsque sa jupe lui remonta jusqu'aux hanches. Elle se mit à arpenter son salon en fumant furieusement. Elle trébucha sur le fauteuil (pour la six ou septième fois au moins depuis que nous nous connaissions intimement) et retrouva son équilibre sans même paraître s'en apercevoir, même si elle aurait sans doute un joli bleu sur le tibia d'ici la fin de la journée.

« Si tu veux des robes à franges style années 20, je peux voir avec Jo pour la réalisation des costumes. » Jo Peet était la nouvelle prof d'économie sociale et familiale qui avait succédé à Ellen Dockerty quand celle-ci avait été pressentie pour le poste de proviseur.

– Au poil.

– La plupart des filles du cours d'ESF adorent coudre… et cuisiner. George, il nous faudra prévoir des repas du soir, non ? Si les répétitions durent tard ? Et elles dureront tard, c'est inévitable, nous nous y prenons tellement tard…

– Oui, mais des sandwichs suffiront…

– Nous pouvons faire mieux. Beaucoup mieux. Et la musique ? Il nous faut de la musique ! Enregistrée, bien sûr, l'orchestre n'aura jamais le temps de nous mettre ça au point en si peu de temps. »

Et là, nous avons lancé ensemble : « Donald Bellingham ! » Dans un unisson parfait.

« Et pour la publicité ? » j'ai demandé.

Nous commencions à ressembler à Mickey Rooney et Judy Garland se préparant à monter un spectacle dans la grange de Tante Milly.

« Carl Jacoby, avec ses élèves du cours de dessin. Il nous faut des affiches, pas seulement pour le lycée, mais pour toute la ville. Parce que nous voulons que toute la ville vienne, et pas juste les parents et grands-parents des acteurs. *Standing room only !*

– Bingo », j'ai dit.

Et j'ai piqué un baiser sur son nez. J'adorais son exaltation. Moi aussi, je commençais à être pas mal exalté.

« Et les bénéfices iront à quelle œuvre de bienfaisance ? Qu'allons-nous annoncer ? a demandé Sadie.

– Rien tant que nous ne sommes pas sûrs de pouvoir récolter assez d'argent. Inutile de susciter de faux espoirs. Que dirais-tu d'une petite expédition à Dallas avec moi demain pour faire quelques investigations ?

– Demain, c'est dimanche, mon ami. Lundi après les cours ? Peut-être même avant, si tu peux te libérer en dernière heure.

– Oui, je vais demander à Deke de sortir de sa retraite et de me remplacer pour le cours de rattrapage d'anglais, j'ai dit. Il me doit bien ça. »

7

Sadie et moi sommes allés à Dallas le lundi, roulant vite pour y arriver avant la fermeture des bureaux. Celui où nous nous rendions était justement situé sur Harry Hines Boulevard, non loin du Parkland Memorial. Là, nous avons posé une montagne de questions et Sadie a donné un bref aperçu de ce que nous recherchions. Les réponses nous ont paru plus que satisfaisantes et deux jours plus tard, j'attaquais

mon ultime réalisation en tant que metteur en scène du *Jodie Jamboree*, un Spectacle Complet de Chansons, Danses et Vaudeville d'un Comique et d'une Nouveauté Assurés ! Et dont les bénéfices seraient reversés à Une Bonne Cause… Nous n'avons pas dit quelle était cette cause, et personne ne nous l'a demandé.

Deux choses encore à propos du Terrain d'Antan : beaucoup moins de paperasses à remplir et tellement plus de confiance entre les gens.

8

Toute la ville se pointa et Deke Simmons avait eu raison au moins sur une chose : ces vieilles blagues bateau semblent ne jamais vieillir. Du moins à deux milles bornes de Broadway.

Sous l'empreinte de Jim LaDue (qui n'était pas mauvais et savait même chanter un peu) et de Mike Coslaw (qui était à se tordre de rire), notre spectacle était plus du genre Dean Martin et Jerry Lewis que Mr. Bones et Mr. Tambo. Les sketchs étaient du style farces, et, avec deux ou trois athlètes sportifs pour exécuter les acrobaties, ils eurent plus de succès qu'ils n'en auraient probablement mérité. Dans le public, on se claqua les cuisses et on fit péter quelques boutons de chemise. Des gaines aussi craquèrent sans doute.

Ellen Dockerty ressortit son banjo ; pour une dame d'un certain âge aux cheveux bleus, elle jouait des solos d'enfer. Et nous eûmes même droit à la danse du ventre… ou peu s'en fallut. Mike et Jim avaient convaincu le reste de l'équipe de football de danser un french cancan fougueux, en jupons et culottes bouffantes, au sud et peau de zébi au nord. Jo Peet leur avait trouvé des perruques, et ils furent le clou du spectacle. Les dames se montrèrent tout particulièrement dingues de ces jeunes hommes au torse poilu, avec perruques, jupons et tout le tralala.

Pour le final, l'ensemble de la troupe se dispersa en couples sur toute la scène du gymnase pour une partie de swing endiablé aux accents d'un « In the Mood » tonitruant. Les jupes volaient ; les souliers étincelaient ; les joueurs de football (maintenant en costume des années 40 et canotier) faisaient tournoyer leurs cavalières élastiques. La plupart d'entre elles étaient des pom-pom girls qui en connaissaient déjà un rayon question acrobaties.

La musique prit fin ; la troupe essoufflée et hilare s'avança pour saluer ; et tandis que le public se levait pour la troisième fois (ou peut-être était-ce la quatrième) depuis le lever de rideau, Donald relança « In the Mood ». Cette fois, garçons et filles se ruèrent sur les côtés de la scène, s'emparèrent des dizaines de tartes à la crème qui les y attendaient, posées sur des tables en coulisses, et commencèrent à se bombarder. Le public rugit son approbation.

Cette partie du spectacle, nos jeunes artistes la connaissaient et

l'attendaient avec impatience, mais comme aucune vraie tarte n'avait été balancée pendant les répétitions, je n'étais pas sûr de la qualité de l'improvisation. Bien sûr, tout se déroula à merveille, comme c'est toujours le cas avec les batailles de tartes à la crème. À la connaissance de nos jeunes, c'était *ça* le clou du spectacle. Mais j'avais un dernier tour dans mon sac…

Comme ils s'avançaient pour saluer une deuxième fois, visage dégoulinant et costumes éclaboussés de crème, « In the Mood » s'éleva pour la troisième fois. La plupart des jeunes regardèrent autour d'eux, perplexes, et ne virent pas le premier rang, à leurs pieds, celui des profs et personnels du lycée, se lever en brandissant les tartes que Sadie et moi avions cachées sous leurs sièges. Les tartes volèrent et la troupe fut entartée une seconde fois. L'entraîneur Borman en avait deux, une dans chaque main, et sa précision de tir était mortelle : il entarta et son quarterback et son défenseur star.

Mike Coslaw, le visage ruisselant de crème, se mit à brailler : « *Mister A ! Miz D ! Mister A ! Miz D !* » Le reste de la troupe reprit en chœur, puis le public s'y mit aussi en tapant dans ses mains. Sadie et moi sommes montés sur scène, main dans la main, et Bellingham a remis ce foutu disque pour la quatrième fois ! Les jeunes se sont rangés en lignes de chaque côté en scandant : « *Danse ! Danse ! Danse !* » Nous n'avions pas le choix et, même si j'étais convaincu que ma partenaire allait glisser et se rompre le cou dans toute cette crème, nous avons été parfaits pour la première fois depuis la soirée Sadie Hawkins. À la fin, j'ai pressé les deux mains de Sadie, enregistré son petit clin d'œil (*Vas-y, on y va, je te fais confiance*) et je l'ai expédiée entre mes jambes. Ses souliers ont voltigé jusqu'au premier rang, sa jupe a fait une envolée délirante vers le haut de ses cuisses… et elle s'est redressée entière comme par magie, ses deux mains lancées d'abord en direction du public (qui frisait le délire) puis revenant soulever les deux côtés de sa jupe barbouillée de crème en une révérence distinguée.

Mais les jeunes aussi avaient encore un tour dans leur sac, à l'instigation quasi certaine de Mike Coslaw, même s'il ne voulut jamais l'avouer. Ils avaient mis quelques tartes de côté, et, tandis que Sadie et moi étions là, baignant dans les applaudissements, une douzaine au moins s'abattirent sur nous, venant de toutes les directions. Et la foule en délire lançait en l'air des chapeaux.

Alors Sadie a attiré mon oreille près de sa bouche, l'a essuyée de son petit doigt pour en ôter la crème et m'a chuchoté : « Comment peux-tu quitter tout cela ? »

9

Et ce n'était pas encore fini.

Évitant, avec une adresse confinant à la magie, de s'étaler sur les éclaboussures et les caillots de crème, Deke et Ellen s'avancèrent au centre de la scène. Eux, personne n'aurait songé à les prendre pour cible avec une tarte à la crème oubliée.

Deke leva les mains pour obtenir le silence et Ellen Dockerty prit la parole d'une voix de prof claire et bien posée qui porta facilement par-dessus les restes de murmures et de rires.

« Cher public, le *Jodie Jamboree*, dont vous avez assisté ce soir à la première, fera l'objet de trois autres représentations. »

L'annonce déclencha une nouvelle vague d'applaudissements.

« Toutes ces représentations auront un caractère de bienfaisance, poursuivit Ellie lorsque les applaudissements décrurent, et c'est une joie pour moi ce soir, oui, c'est une grande joie que de vous révéler à qui seront reversés tous les bénéfices. À l'automne dernier, nous avons eu à déplorer la perte de l'un de nos élèves les plus méritants ; nous avons tous pleuré la disparition prématurée de Vincent Knowles. »

À présent, un silence de mort régnait dans l'assistance.

« Une jeune fille que vous connaissez tous, l'une des plus brillantes de notre communauté lycéenne, a été marquée dans sa chair par cet accident. Mr. Amberson et miss Dunhill ont pris des dispositions afin que Roberta Jillian Allnut puisse bénéficier d'une opération de chirurgie réparatrice en juin prochain à Dallas. Aucun frais ne sera laissé à la charge de la famille ; Mr. Sylvester, agissant en tant que comptable du *Jodie Jamboree*, m'assure que grâce à vous tous, camarades de classe de Bobbi Jill et habitants de cette ville, nous pouvons d'ores et déjà garantir que les frais médicaux seront payés dans leur intégralité. »

Il y eut un moment de silence, le temps que tous digèrent la nouvelle, puis ils bondirent sur leurs pieds. Les applaudissements enflèrent comme un tonnerre d'été. J'ai aperçu Bobbi Jill dans les gradins. Elle pleurait, le visage dans les mains. Ses parents l'enlaçaient.

C'était un soir dans une petite ville, un de ces bourgs à l'écart de la route principale auxquels personne ne s'intéresse beaucoup, sauf ceux qui y vivent. Et c'est tant mieux, parce que ceux-là s'y intéressent vraiment. J'ai regardé Bobbi Jill qui sanglotait au creux de ses mains. J'ai regardé Sadie. Elle avait de la crème dans les cheveux. Elle m'a souri. Moi aussi. Elle a articulé *Je t'aime, George*. J'ai articulé à mon tour *Je t'aime, Sadie*. Ce soir-là, je les aimais tous, et je m'aimais moi-même d'être parmi eux. Je ne m'étais jamais senti aussi vivant ni aussi heureux d'être en vie. Comment pouvais-je quitter tout ça, en effet ?

La déflagration se produisit deux semaines plus tard.

C'était un samedi, le jour des courses. Sadie et moi avions pris l'habitude de les faire ensemble au Weingarten, sur la nationale 77. Nous poussions aimablement nos chariots l'un à côté de l'autre pendant que la musique doucereuse de Mantovani jouait au-dessus de nos têtes, examinant fruits et légumes et cherchant les meilleurs prix sur la viande. On pouvait trouver absolument tout ce qu'on voulait, du moment qu'on s'en tenait au poulet et au bœuf. Moi, ça m'allait parfaitement, car même après bientôt trois ans, j'étais encore halluciné de voir des prix aussi bas.

Ce jour-là, j'avais autre chose en tête que les courses : la famille Hazzard, qui habitait au 2706 Mercedes, un cabanon aux pièces en enfilade, « en canon de fusil », comme ils disent dans le Sud, situé de l'autre côté de la rue et légèrement sur la gauche par rapport au deux-pièces pourri dont Lee Oswald allait bientôt faire son domicile. Le *Jodie Jamboree* m'avait accaparé, mais j'avais réussi à retourner trois fois dans Mercedes Street au cours du printemps. Je garais ma Ford dans un parking du centre de Fort Worth et prenais le bus de la ligne Winscott Road qui me déposait à moins d'un kilomètre. Pour ces excursions, je m'équipais de jeans, de bottes éraflées et d'un blouson en jean délavé que j'avais dégotés dans un vide-grenier. Mon histoire, si quelqu'un m'interrogeait à ce sujet : je cherchais un loyer bon marché parce que je venais d'être embauché comme veilleur de nuit à la Texas Sheet Metal dans West Fort Worth. Cela ferait de moi un individu digne de confiance (tant que personne n'irait vérifier à la source) et expliquerait le silence de la maison, tous stores baissés, pendant la journée.

Au cours de mes promenades jusqu'au bout de Mercedes Street, vers l'entrepôt de la Monkey Ward et retour (toujours avec un journal plié à la main ouvert ostensiblement à la page des petites annonces), j'avais repéré Mr. Hazzard, un mastard d'une trentaine d'années, ses deux moutards avec lesquels Rosette ne voulait pas jouer, et la vieille au visage figé qui traînait la patte en marchant. Une fois, alors que je passais d'un pas nonchalant devant elle le long de l'ornière qui tenait lieu de trottoir, grand-mère Hazzard me lança un œil suspicieux depuis sa boîte aux lettres, mais elle ne m'adressa pas la parole.

Tandis que nous vaquions à nos corvées commerciales du samedi, je réfléchissais au plus sûr moyen de m'y prendre. À un certain niveau conscient, je répondais à Sadie, faisant les commentaires appropriés, la taquinant de passer un temps fou au rayon des produits laitiers, poussant le chariot chargé de provisions dans le parking, rangeant les sacs dans le coffre de la Ford. Mais je faisais tout cela en pilote automatique, la majeure partie de mon esprit accaparée par la logistique de Fort Worth… et c'est ce qui précipita ma chute. Je ne surveillais pas les mots qui sortaient de ma bouche, et quand on mène

une double vie, c'est dangereux.

Comme la radio de la Ford était en panne, je chantais en raccompagnant Sadie chez elle. Elle était assise à côté de moi, silencieuse (trop silencieuse). Les soupapes de la Sunliner étaient devenues poussives aussi. Ma bagnole en jetait toujours, et je lui restais attaché pour toutes sortes de raisons, mais elle avait pris sept ans depuis sa sortie de la chaîne de montage et presque cent cinquante mille kilomètres au compteur.

J'ai transporté les sacs de courses de Sadie dans sa cuisine, en produisant force grognements héroïques et en faisant semblant de chanceler sous le poids. Je n'ai pas remarqué qu'elle ne souriait pas et je ne me doutais absolument pas que notre période d'embellie était terminée. Je pensais encore à Mercedes Street et je me demandais à quel genre de comédie je devrais me livrer (ou plutôt à quel degré de comédie). Ce serait délicat. Je voulais y devenir un visage familier car si la familiarité engendre le mépris, elle provoque tout autant l'indifférence, mais je ne voulais pas trop détonner. Et puis, il y avait les Oswald à prendre à considération. Marina ne parlait pas anglais et Lee était un pisse-froid par nature (et c'était tant mieux), mais le 2706 était néanmoins extrêmement proche. Le passé est peut-être tenace, mais l'avenir est fragile, un vrai château de cartes, donc je devais veiller très attentivement à ne pas le changer avant d'être fin prêt. Je devais donc… C'est là que Sadie m'a parlé et que, très vite après, la vie à Jodie telle que j'avais appris à la connaître (et à l'aimer) s'est écroulée.

11

« George ? Tu peux venir au salon, s'il te plaît ? Je voudrais te parler.

– Tu ne préfères pas mettre tout de suite tes hamburgers et tes côtelettes de porc au réfrigérateur ? Et je crois que tu as aussi de la crème glac…

– *Laisse-la fondre !* » a-t-elle hurlé.

C'est ce qui m'a tiré en sursaut de mes pensées. Je me suis tourné vers elle mais elle était déjà passée au salon. Elle a ramassé ses cigarettes sur la table à côté du canapé et en a allumé une. D'une certaine façon, ce geste m'a semblé plus alarmant que le ton de sa voix car, à mon incitation discrète, et en ma présence du moins, elle avait essayé de réduire sa consommation. À mon tour, je suis passé au salon. « Qu'est-ce qu'il y a, ma pépette ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tout. C'était quoi, cette chanson ? »

Son visage était pâle et fermé. Elle tenait sa cigarette devant sa bouche comme un bouclier. J'ai commencé à soupçonner que j'avais dérapé, mais j'ignorais totalement quand et comment, et c'était

effrayant. « Je ne sais pas de quoi tu…

– La chanson que tu chantais en conduisant. Celle que tu braillais à pleins poumons. »

J'ai essayé de me la rappeler, en vain. Tout ce dont je me souvenais, c'était d'avoir pensé que pour me fondre dans le décor de Mercedes Street, je devrais toujours m'accoutrer comme un pauvre ouvrier dans la débine. Sûr, j'avais chanté à tue-tête, mais je faisais souvent ça quand je pensais à autre chose – est-ce qu'on ne le fait pas tous ?

« Oh, juste une chanson pop que j'ai entendue sur KLIF, je suppose. Un truc qui m'est rentré dans la tête. Tu sais ce que ça fait, ce genre de trucs. Je ne comprends pas pourquoi tu te mets dans un tel état.

– Un truc que tu as entendu sur K-Life ? Avec des paroles du style *J'ai rencontré une reine des bars imbibée de gin à Memphis. Elle m'a proposé de monter à l'étage pour une passe* ? »

Mon cœur a coulé à pic. « Honky Tonk Women ». Voilà ce que j'avais chanté ! Une chanson qui ne serait pas enregistrée avant six ou sept ans, et par un groupe qui ne connaîtrait pas le succès en Amérique avant encore trois ans… J'avais l'esprit préoccupé par autre chose, soit… Mais comment avais-je pu être aussi stupide ?

« *C'est les femmes des bastringues, Qui me donnent, donnent, donnent le blues des bastringues* ? À la radio ? La FCC fermerait illico une station qui diffuserait des trucs comme ça ! »

C'est là que ma colère a commencé à monter. Colère contre moi-même, bien sûr… mais pas seulement. J'étais sur la corde raide, merde, et elle me criait dessus pour une foutue chanson des Rolling Stones !

« Hé, cool, Sadie. C'est rien qu'une chanson. Je sais pas où je l'ai entendue.

– Tu mens, et on le sait tous les deux.

– Tu fais une montagne de rien. Je crois que j'aurais intérêt à prendre mes courses et à rentrer chez moi. »

J'essayais de garder mon calme. Le ton de voix que j'employais m'était très familier. C'était celui que j'essayais toujours de prendre pour parler à Christy quand elle rentrait complètement pétée, la jupe de travers, le chemisier à moitié déboutonné, les cheveux en bataille. Sans oublier le rouge à lèvres étalé sur la figure. Par la bouche d'un pilier de bar comme elle ?

Ce seul souvenir a excité ma colère. *Encore tout faux*, ai-je pensé. Je ne savais pas si j'en voulais à Sadie, à Christy ou à moi, et pour tout dire, je m'en foutais. On n'est jamais aussi furieux que quand on est pris sur le fait, pas vrai ?

« Je pense que tu aurais plutôt intérêt à me dire où tu as entendu cette chanson, si tu comptes revenir ici. Et d'où tu sors ce que tu as dit au gosse à la caisse quand il t'a dit qu'il allait te mettre un deuxième

sac pour que le jus de ton poulet coule pas.

– Je ne vois vraiment pas…

– “*Bon plan, mec !”,* voilà ce que tu lui as dit. Je pense que t’aurais intérêt à me dire où t’as entendu ça, aussi. Et *ça me branche*. Et *mes boogie shoes*. Et *tu lâches rien*. Et *craignos* et *nase* : je veux savoir d’où tu tiens ça, aussi. Pourquoi t’emploies des expressions comme ça que personne d’autre n’emploie. Je veux savoir pourquoi tu as eu tellement peur de ce stupide chant Jimla au point d’en parler dans ton sommeil. Je veux savoir où se trouve Derry et pourquoi Derry est comme Dallas. Je veux savoir quand tu as été marié, avec qui, pendant combien de temps. Je veux savoir où tu étais avant la Floride, parce que Ellie Dockerty prétend qu’elle n’en sait rien, que certaines de tes références sont fabriquées. “Paraissent fantaisistes”, comme elle dit. »

J’étais sûr qu’Ellen ne l’avait pas appris de Deke… mais elle l’avait appris. À la vérité, ça ne me surprenait pas trop, mais j’étais furieux qu’elle ait lâché le morceau à Sadie. « Elle n’avait pas le droit de te dire ça ! »

Sadie écrasa rageusement sa cigarette puis secoua sa main comme si des braises ardentes en avaient bondi et l’avaient brûlée. « Parfois, j’ai l’impression que tu viens… je ne sais pas… d’un autre univers ! Un univers où les gens chantent des chansons qui parlent de se faire des putes soûles à M-M-Memphis ! J’ai essayé de me dire que tout ça n’a aucune importance, que l’-l’-l’amour surmonte tout, sauf que ça ne marche pas. L’amour ne surmonte pas les mensonges. » Sa voix a flanché, mais elle ne s’est pas mise à pleurer. Et ses yeux restaient rivés aux miens. S’ils n’avaient contenu que de la colère, les choses auraient été un peu plus faciles. Mais ils contenaient aussi une supplique.

« Sadie, si seulement tu…

– Non, je ne veux pas. Je n’en peux plus. Alors, ne recommence pas à me dire que tu ne fais rien dont tu pourrais avoir honte, ni moi non plus. Ça, c’est à moi d’en décider. Et pour moi, ça se résume à ça : ou c’est le manche à balai qui s’en va, ou c’est toi.

– Sadie, si tu savais, tu ne…

– Alors dis-moi !

– Je ne peux pas ! »

Ma colère se dégonfla comme un ballon crevé, me laissant vidé de toute émotion. J’ai détourné les yeux de son visage glacial et, sans que je le veuille, ils se sont posés sur son bureau. Ce que j’y ai vu m’a coupé le souffle. C’était une petite pile de demandes d’emploi pour le temps de son séjour à Reno, cet été. Le formulaire du dessus provenait de l’hôtel-casino Harrah’s. Sur la première ligne, elle avait écrit son nom en capitales bien nettes : son nom complet, y compris son deuxième prénom que je n’avais jamais pensé à lui demander. J’ai

tendu les mains, très lentement, et posé mes pouces sur son premier prénom et sur la deuxième syllabe de son nom de famille. Ce qui me restait, entre les deux, c'était DORIS DUN. Je me suis souvenu du jour où, feignant d'être un agent immobilier intéressé par le centre aéré du West Side, j'avais parlé à la femme de Frank Dunning.

Doris Dunning avait bien vingt ans de plus que Sadie Doris Clayton, née Dunhill, mais les deux femmes avaient les mêmes yeux bleus, la même peau parfaite et la même silhouette élégante à la poitrine opulente. Toutes deux étaient des fumeuses aussi. Tout cela n'aurait pu être qu'une coïncidence, mais ça ne l'était pas. Et je le savais.

« À quoi joues-tu ? » Son ton accusateur signifiait que la vraie question était *Pourquoi faut-il toujours que tu esquives et que tu te dérobes*, mais je n'étais plus en colère. Plus un poil.

« Tu es bien sûre qu'il ne sait pas où tu es ? ai-je demandé.

– Qui ? Johnny ? Tu veux dire Johnny ? Pourquoi… »

C'est à ce moment-là qu'elle a décidé qu'il était inutile de continuer. Je l'ai vu sur son visage. « George, tu dois t'en aller.

– Mais il pourrait le découvrir, ai-je poursuivi. Parce que tes parents le savent et que tes parents ont toujours pensé qu'il était le gendre idéal, c'est toi-même qui me l'as dit. »

J'ai fait un pas vers elle. Elle a fait un pas en arrière. Comme on recule devant quelqu'un qu'on soupçonne de ne pas être sain d'esprit. J'ai vu la peur dans ses yeux, et l'incompréhension, mais je ne pouvais pas m'arrêter. Souvenez-vous que j'étais moi-même très effrayé.

« Même si tu leur as demandé de ne rien lui dire, il pourrait le leur extirper. Parce qu'il est charmant. N'est-ce pas, Sadie ? Quand il ne se lave pas les mains compulsivement, qu'il ne range pas ses livres par ordre alphabétique, qu'il ne trouve pas que c'est dégoûtant d'avoir une érection, il est très, très, très charmant ! Il a certainement su te charmer.

– S'il te plaît, George, va-t'en. »

Sa voix tremblait. Au lieu d'obtempérer, j'ai fait un autre pas vers elle. Elle a reculé d'autant, s'est retrouvée acculée au mur… et a rentré la tête dans les épaules. Ce geste m'a fait le même effet qu'une gifle à un hystérique ou un verre d'eau froide au visage d'un somnambule. J'ai reculé sous l'arcade séparant le séjour de la cuisine en levant les mains de part et d'autre de mon visage, comme un homme qui capitule. C'était bel et bien ce que je faisais.

« Je m'en vais. Mais Sadie…

– Je ne comprends vraiment pas comment tu as pu faire ça », a-t-elle dit. Les larmes lui étaient montées aux yeux et roulaient lentement sur ses joues. « Et pourquoi tu te refuses à le défaire. C'était si bien, ce qu'il y avait entre nous.

– Ça y est toujours. »

Elle a secoué la tête. Lentement, mais fermement. J'ai traversé la cuisine avec l'impression de flotter, j'ai sorti la boîte de glace à la vanille du sac posé sur le comptoir et je l'ai placée dans le congélateur de son réfrigérateur Coldspot. Une partie de moi pensait que tout ça n'était qu'un mauvais rêve dont je n'allais pas tarder à me réveiller. La majeure partie de moi n'était pas dupe. Sadie, debout sous l'arcade, me toisait. Elle avait une nouvelle cigarette dans une main et ses demandes d'emploi dans l'autre. Maintenant que je la voyais, sa ressemblance avec Doris Dunning était troublante. Ce qui m'amenait à me demander pourquoi je ne m'en étais pas aperçu avant. Parce que j'avais d'autres préoccupations ?

Ou parce que je n'avais pas encore pleinement mesuré l'immensité des choses avec lesquelles je jouais ? Je suis sorti par la porte à moustiquaire et me suis tenu un instant sur le perron, la contemplant à travers le fin grillage. « Méfie-toi de lui, Sadie.

– Johnny est perturbé sur beaucoup de plans, mais il n'est pas dangereux, m'a-t-elle dit. Et mes parents n'iraient jamais lui dire où je suis. Ils me l'ont promis.

– Les gens peuvent rompre des promesses et les gens peuvent craquer. Surtout ceux qui ont été soumis à forte pression et qui sont déjà mentalement instables au départ.

– Tu dois t'en aller, George.

– Promets-moi de faire très attention à lui et je m'en irai. »

Elle a crié : « Je te le promets, je te le promets, je te le promets ! » Sa cigarette tremblait violemment entre ses doigts. C'était mauvais signe. Le mélange de choc, de perte, de chagrin et de colère que je lisais dans ses yeux rougis était pire. Je les ai sentis me suivre jusqu'à ma voiture.

Maudits Rolling Stones.

Chapitre 17

1

Quelques jours avant le début des contrôles de fin d'année, Ellen Dockerty me convoqua dans son bureau. Après avoir refermé la porte, elle m'annonça : « Je suis désolée pour les ennuis que je vous ai occasionnés, George, mais si c'était à refaire, je ne suis pas certaine que j'agirais différemment. »

Je n'ai rien dit. Ma colère était retombée, mais j'étais encore sous le choc. J'avais très peu dormi depuis la crise et j'avais dans l'idée que mes relations intimes avec les quatre heures du matin n'allaient pas s'achever de sitôt.

« Article 25 du Code de l'administration scolaire du Texas, me dit-elle, comme si cela expliquait tout.

– Je vous demande pardon, Ellie ?

– C'est Nina Wallingford qui a porté le fait à mon attention. » Nina était l'infirmière du district. Elle parcourait des dizaines de milliers de kilomètres chaque année au volant de son break Ford Ranch pour faire le tour des huit groupes scolaires du comté de Denholm, dont trois étaient encore des classes uniques.

« L'article 25 concerne la législation sur la vaccination dans les écoles d'État. Il couvre les enseignants aussi bien que les élèves et Nina m'a fait remarquer qu'elle n'avait aucun carnet de vaccination à votre nom. Aucun dossier médical de quelque nature que ce soit, en fait. »

Et voilà. L'imposteur démasqué pour défaut de rappel polio. Au moins là, c'était pas à cause de ma connaissance anticipée des Rolling Stones ni mon utilisation déplacée de l'argot hip-hop et disco…

« Vous étiez si occupé par le *Jamboree* que j'ai pris les devants et écrit personnellement aux lycées où vous aviez enseigné pour vous épargner cette peine. La réponse de Floride m'a indiqué qu'ils n'exigeaient pas de carnet de vaccination pour les remplaçants. Quant aux réponses du Maine et du Wisconsin, ce fut « inconnu au bataillon ».

Elle se pencha en avant par-dessus son bureau, le regard rivé sur moi. Je n'ai pu le soutenir bien longtemps car ce que j'y ai lu, avant de baisser les yeux vers mes mains, ce fut une insupportable…

mansuétude.

« Le conseil d'administration du lycée serait-il choqué d'apprendre que nous avons engagé un imposteur ? Certainement. Il pourrait même intenter une action en justice pour récupérer vos salaires de l'année. En suis-je choquée ? Certainement pas. Votre travail au lycée de Denholm a été exemplaire. Ce que Sadie et vous avez fait pour Bobbi Jill Allnut a été absolument merveilleux, le genre de chose qui pourrait vous valoir une nomination au titre de Professeur de l'année de l'État.

– Merci, ai-je murmuré.

– Je me suis demandé ce que Mimi Corcoran aurait fait. Et la réponse de Meems a été la suivante : "S'il avait signé un contrat pour enseigner l'an prochain et l'année suivante, vous seriez contrainte d'agir. Mais comme il s'en va dans un mois, il est en fait dans votre intérêt et dans celui du lycée de ne rien dire." Puis elle a ajouté : "Mais il y a une personne qui a le droit de savoir qu'il n'est pas celui qu'il prétend être." »

Ellie se tut. « J'ai affirmé à Sadie que j'étais sûre que vous auriez une explication raisonnable à lui donner, mais il semble que vous n'en ayez aucune. »

J'ai consulté ma montre. « Si vous ne me virez pas, miz Ellie, j'aimerais retourner à ma cinquième heure de cours. Nous faisons de l'analyse de phrases aujourd'hui. Je pense leur proposer un syntagme complexe du genre, *Je suis irréprochable dans cette affaire, mais incapable de dire pourquoi*. Qu'en dites-vous ? Trop difficile ?

– Trop difficile pour moi, certainement, rétorqua-t-elle plaisamment.

– Autre chose, ai-je ajouté plus sérieusement. Sadie a eu une relation conjugale compliquée. Son mari avait des pratiques étranges sur lesquelles je ne souhaite pas épiloguer. Il s'appelle John Clayton. Je pense qu'il pourrait être dangereux. Il faut que vous demandiez à Sadie si elle a une photo de lui à vous montrer, pour que vous sachiez à quoi il ressemble au cas où il débarquerait et commencerait à poser des questions.

– Et qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– Disons que j'ai déjà vu une telle chose se produire par le passé. Est-ce que cela vous va ?

– Je suppose que ça devra, n'est-ce pas ? »

Cette réponse ne me satisfaisait pas. « Voudrez-vous le lui demander, s'il vous plaît ?

– Oui, George, je le ferai. »

Peut-être qu'elle était sincère ; ou peut-être que c'était simplement pour donner le change. Impossible de le savoir. J'étais à la porte quand elle a dit, comme si elle ne faisait qu'échanger des nouvelles du

temps : « Vous brisez le cœur de cette jeune femme.

– Je sais », j'ai dit.

Et je suis sorti.

2

Mercedes Street. Fin mai.

« Alors comme ça, vous êtes soudeur ? »

J'étais debout sur les marches du 2706 en compagnie du propriétaire, un Américain raffiné du nom de Mr. Jay Baker. Il était trapu, avec un bide énorme qu'il appelait son garage à Shiner. Très raffiné, vous dis-je. Nous venions de terminer une rapide tournée des lieux, dont Baker m'avait expliqué qu'ils étaient « à une giclée de chique de l'arrêt de bus », comme si ça compensait les plafonds bombés, les murs tachés d'humidité, la cuvette des W-C fêlée et l'aspect de décrépitude générale.

« Veilleur de nuit, j'ai dit.

– Ah ouais ? Bon boulot, ça. Plein de temps pour enculer les mouches avec un travail comme çui-là. » La remarque ne semblait pas appeler de réponse. « Pas de femme ni de gosses ?

– Divorcé. Ils sont sur la côte Est.

– Pension élémentaire, vous leur versez ? » J'ai répondu d'un haussement d'épaules. Il a pas insisté. « Alors, vous voulez la baraque, Amberson ?

– Je crois bien qu'oui », j'ai dit.

Et j'ai soupiré.

Il a tiré de sa poche arrière un long carnet de quittances de loyer dans un étui en cuir souple. « Premier mois, dernier mois, caution.

– Caution ? Vous rigolez. »

Baker a poursuivi comme s'il ne m'avait pas entendu : « Le loyer est dû le dernier vendredi du mois. Défaut de paiement ou paiement en retard, et vous êtes à la rue, service gratuit de la police de Fort Worth. Ces gars-là et moi, on est copains comme cochons. »

Il a sorti de sa poche de poitrine le mégot carbonisé de son cigare, s'est collé le bout mâchonné dans la clappe, a gratté une allumette sur l'ongle du pouce et l'a allumé. Il faisait chaud sur les marches. J'ai eu comme l'intuition que ç'allait être un été long et étouffant. J'ai soupiré de nouveau. Puis, avec une réticence ostensible, j'ai sorti mon portefeuille et commencé à y prélever des billets de vingt dollars. « *In God we trust*[1], j'ai déclaré. Tous les autres paient comptant. »

Il a ri, en soufflant d'âcres nuages de fumée bleue. « Celle-là, elle est bien bonne, je m'en souviendrai. Surtout le dernier vendredi du mois. »

Après la jolie petite maison que j'avais habitée plus au sud, et où j'avais eu la fierté d'entretenir une vraie pelouse bien tondue, je ne

pouvais pas croire que j'allais vivre dans cette bicoque désolée au milieu de cette rue désolée. Même si je n'avais pas encore quitté Jodie, j'ai ressenti une sacrée vague de nostalgie.

« Donnez-moi un reçu, s'il vous plaît », je lui ai dit.

Ça, au moins, c'était gratuit.

3

C'était le dernier jour de classe. Les salles de cours et les couloirs étaient déserts. Les ventilateurs de plafond brassaient l'air déjà très chaud alors que nous n'étions que le 8 juin. La famille Oswald avait quitté la Russie ; dans cinq jours, selon les notes d'Al Templeton, le *SS Maasdam* accosterait à Hoboken, où ils descendraient par la passerelle pour fouler le sol des États-Unis d'Amérique.

À l'exception de Danny Laverty, la salle des professeurs était déserte. « Hé, champion. Paraît que tu pars t'installer à Dallas pour terminer ton bouquin ?

– Ouais, c'est ça le plan. »

En fait, c'était Fort Worth le plan, du moins au début.

J'ai commencé à nettoyer mon casier, qui était bourré de mémos de fin d'année.

« Si j'étais libre comme l'air et pas pieds et poings liés à une femme, trois raz'-moquette et un prêt hypothécaire, je m'essaierais bien à écrire un livre, moi aussi, m'a fait Danny. J'ai fait la guerre, tu sais. »

Je savais. Tout le monde le savait, généralement dans les dix minutes suivant sa rencontre. « T'en as mis assez de côté pour vivre ?

– Ça devrait aller. »

J'en avais plus qu'assez pour tenir le coup jusqu'au mois d'avril suivant, où je prévoyais de conclure mon affaire avec Lee Oswald. Je n'aurais pas besoin de faire d'expéditions supplémentaires chez Faith Financial dans Greenville Avenue. J'avais été foutrement stupide de m'y rendre ne serait-ce qu'une seule fois, même si je cherchais à me convaincre que l'incendie de ma maison de Floride était une mauvaise blague qui avait mal tourné – tout comme j'avais cherché à me convaincre que tout allait bien entre Sadie et moi, et voyez où ça m'avait mené.

J'ai balancé le tas de paperasses sans le regarder directement de mon casier dans la poubelle… et aperçu du coin de l'œil une petite enveloppe cachetée. Je savais qui utilisait ces enveloppes-là. Le feuillet à l'intérieur ne comportait ni formule de salutation ni signature, excepté le faible (et quand bien même illusoire) écho de son parfum. Le message était bref :

> *Je te remercie de m'avoir montré combien les choses peuvent être bonnes. S'il te plaît, ne passe pas me dire au revoir.*

Je l'ai gardé en main pendant une minute, tout en réfléchissant, puis je l'ai glissé dans ma poche arrière et je suis parti à grands pas vers la bibliothèque. Je ne sais pas ce que j'avais l'intention de faire, ni ce que je comptais lui dire, mais tout ça n'eut finalement aucune importance puisque la bibliothèque était plongée dans l'obscurité, chaises rangées sur les tables. J'ai quand même essayé de faire tourner la poignée, mais la porte était verrouillée.

4

Les deux seules voitures restantes au fond du parking réservé aux professeurs étaient la berline Plymouth de Danny Laverty et ma Ford, à la capote de toile plutôt miteuse à présent. Je pouvais compatir ; je me sentais plutôt miteux, moi aussi.

« M'sieur A ! Attendez, m'sieur A ! »

C'étaient Mike et Bobbi Jill, accourant vers moi sur le macadam brûlant du parking. Mike portait un petit paquet enveloppé de papier-cadeau qu'il me tendit. « Moi et Bobbi on vous a acheté quelque chose.

– "Bobbi et moi". Et vous n'auriez pas dû, Mike.

– On devait le faire, monsieur. »

Je fus ému de voir que Bobbi Jill pleurait et heureux de voir que l'épaisse couche de Max Factor avait disparu de son visage. Maintenant qu'elle savait que les jours de la vilaine cicatrice qui la défigurait étaient comptés, elle avait cessé de vouloir la dissimuler sous une tonne de fond de teint.

Elle me fit une bise sur la joue. « Merci, merci, *merci*, m'sieur Amberson. Je ne vous oublierai jamais. » Elle regarda Mike. « *Nous* ne vous oublierons jamais. » Et c'était probablement la vérité. C'était bien. Ça ne compensait pas la bibliothèque fermée et obscure, mais oui, c'était très bien.

« Ouvrez-le, dit Mike. Nous espérons qu'il vous plaira. C'est pour votre livre. »

J'ai défait le paquet. Sous le papier apparut un écrin en bois d'environ dix-huit centimètres de long sur cinq de large. À l'intérieur, niché dans de la soie, il y avait un stylo-plume Waterman portant gravées sur le clip les initiales GA. « Oh, Mike, j'ai dit. C'est trop.

– Non, ce ne serait pas suffisant même s'il était en or massif, me répondit le garçon. Vous avez changé ma vie. » Il regarda Bobbi. « Notre vie à tous les deux.

– Mike, je lui ai dit, ce fut un plaisir. »

Il m'étreignit, et, en 1962, ça n'a rien d'un geste banal entre hommes. Je l'ai moi aussi étreint avec gratitude.

« Vous resterez en contact, m'assura Bobbi Jill. Dallas est pas loin. » Elle se reprit. « *N'est* pas loin.

– Oui, bien sûr », lui ai-je dit.

Mais je savais que je ne le ferais pas, et eux non plus probablement.

Ils prenaient leur départ dans la vie et, s'ils avaient de la chance, la vie leur sourirait. Ils commençaient à s'éloigner quand Bobbi se retourna. « C'est dommage que vous soyez plus ensemble, tous les deux. Ça me rend vraiment triste.

– Moi aussi, ça me rend très triste, je lui ai dit, mais c'est probablement pour le mieux. »

Et je suis rentré chez moi pour emballer ma machine à écrire et mes autres biens terrestres, encore assez peu nombreux, pensais-je, pour tenir dans une valise et quelques cartons. Au seul feu de la rue principale, j'ai ouvert l'écrin et regardé le stylo-plume. C'était un très bel objet et j'étais très touché qu'ils me l'aient offert. J'étais encore plus touché qu'ils m'aient attendu pour me dire au revoir.

Le feu est passé au vert. J'ai refermé d'un petit coup sec l'écrin du Waterman et j'ai redémarré. J'avais une boule dans la gorge mais les yeux secs.

5

Vivre dans Mercedes Street n'avait rien d'une expérience édifiante.

Dans la journée, ça pouvait aller. Mais après l'école, la rue retentissait des cris des enfants, tous vêtus de frusques trop grandes déjà portées par leurs aînés, des lamentations de leurs mères autour des boîtes aux lettres ou des cordes à linge dans les jardins de derrière, du tapage des pots d'échappement trafiqués sur les vieilles caisses rouillées des grands ados et des beuglements de leurs radios branchées sur K-Life. Les heures d'entre 2 et 6 du matin étaient les meilleures. Là, une sorte de silence pétrifié s'abattait sur la rue quand les bébés souffrant de coliques finissaient par s'endormir dans leurs berceaux (ou leurs tiroirs de commode) et que leurs pères s'acheminaient en ronflant vers une autre journée de salariat rémunéré à l'heure dans les magasins, les usines et les fermes des environs.

Mais entre 16 et 18 heures, la rue était un déchaînement de mères hurlant à leurs gosses de rentrer, et plus vite que ça, pour faire leurs corvées de la journée, et de pères rentrant du boulot pour gueuler après leurs femmes, probablement parce qu'ils n'avaient personne d'autre sur qui gueuler. Beaucoup de ces femmes ripostaient et rendaient invective pour invective. Les buveurs, eux, commençaient à rentrer au bercail vers les 20 heures, et le chahut montait vraiment dans les aigus autour de 23 heures, une fois les bars fermés ou l'argent venant à manquer. Là, j'entendais des portes claquer, du verre se briser et des cris de douleur percer la nuit quand pères et maris biturés s'en prenaient à leur femme, à leurs gosses, ou aux deux. Bien souvent, il arrivait que je voie clignoter des lumières rouges à travers

mes rideaux tirés quand les flics débarquaient. Plusieurs fois, il y eut même des coups de feu, peut-être tirés vers le ciel, ou peut-être pas. Et un matin, alors que je sortais acheter le journal, j'ai vu une femme avec la moitié du visage couverte de sang séché. Elle buvait une Lone Star, assise sur le trottoir devant chez elle à quatre maisons de la mienne. J'ai failli aller m'assurer qu'elle allait bien, même si je savais l'imprudence qu'il y avait à se mêler de la vie des gens dans ce quartier populaire déshérité. Puis elle m'a vu la regarder et m'a aimablement présenté son majeur dressé. Je suis rentré chez moi sans moufter.

Il n'y avait pas de comité de bienvenue pour les nouveaux arrivants dans Mercedes Street, ni aucune femme du nom de Muffy ou de Buffy partant au petit trot aux réunions de volontaires de sa Junior League. Ce qu'il y avait, dans Mercedes Street, c'était beaucoup trop de temps pour penser. Du temps pour regretter les amis de Jodie. Du temps pour regretter le travail qui m'avait distrait jusque-là de la mission que j'étais venu accomplir ici. Du temps pour mesurer combien enseigner avait été bien davantage qu'une simple façon de tuer le temps : ça m'avait comblé spirituellement comme seul un travail fait avec engagement peut le faire, lorsque l'on sent que son action peut réellement avoir une portée décisive.

J'avais même du temps pour déplorer l'état de ma décapotable naguère si classe. Outre sa radio HS et ses soupapes poussives, elle lâchait maintenant des pétarades par son pot d'échappement rouillé et s'enorgueillissait d'un pare-brise fêlé par un caillou. J'avais arrêté de la laver et c'est triste à dire, mais elle était maintenant parfaitement assortie aux autres tas de boue déglingués rangés le long de Mercedes Street.

Mais surtout, j'avais du temps pour penser à Sadie.

Vous brisez le cœur de cette jeune femme, m'avait dit Ellie Dockerty, et le mien non plus n'allait pas si bien que ça. L'idée de tout raconter à Sadie m'est venue un soir où, éveillé dans mon lit, j'écoutais une dispute d'ivrognes dans la maison d'à côté : *si, tu l'as fait, non je l'ai pas fait, si tu l'as fait, non je l'ai pas fait, va te faire foutre*. J'ai repoussé l'idée mais elle est revenue en force le lendemain soir. Je me voyais assis en face d'elle à sa table de cuisine, buvant un café dans le soleil éclatant de l'après-midi entrant par sa fenêtre au-dessus de l'évier. Parlant calmement. Lui expliquant que mon vrai nom était Jacob Epping, que je ne naîtrais que dans quatorze ans, en fait, que je venais de l'année 2011 par le canal d'une faille temporelle que mon défunt ami Al Templeton appelait « le trou du terrier ».

Comment pourrais-je la convaincre d'une chose pareille ? En lui expliquant qu'un certain transfuge américain revenu de Russie soviétique n'allait pas tarder à emménager de l'autre côté de ma

nouvelle rue avec son épouse russe et leur bébé ? En lui révélant que l'équipe des Dallas Texans (pas encore appelés les Dallas Cowboys, ni encore devenus « l'Équipe d'Amérique ») allait battre les Oilers de Houston 20 à 17 cet automne, après une double prolongation ? Ridicule. Mais que savais-je d'autre de l'avenir immédiat ? Pas grand-chose, parce que je n'avais guère eu le temps de le potasser. J'en savais pas mal sur Oswald, mais c'était tout.

Elle me croirait fou. Je pourrais bien lui chanter les paroles d'une dizaine d'autres chansons pop qui n'avaient pas encore été enregistrées, elle continuerait à me croire fou. Elle m'accuserait d'avoir inventé toute cette histoire (n'étais-je pas écrivain, après tout ?). Et même, en supposant qu'elle me croie ? Avais-je envie de l'entraîner avec moi dans la gueule du loup ? N'était-il pas déjà assez grave qu'elle revienne à Jodie au mois d'août, au risque que John Clayton, s'il était un écho de Frank Dunning, ne rapplique pour la retrouver ?

« D'accord, descends alors ! » cria une femme dans la rue. Et on entendit une voiture accélérer en direction de Winscott Road. Un rai de lumière passa brièvement par une fente entre mes rideaux tirés et balaya le plafond.

« Enculé ! » hurla-t-elle après le départ de l'automobile. Voilà à quoi ressemblait la vie dans Mercedes Street à l'été 62.

Laisse-la en dehors de ça. C'était la voix de la raison. *C'est tout simplement trop dangereux. Peut-être que plus tard elle pourra faire à nouveau partie de ta vie (même une vie à Jodie) mais pas pour le moment.*

Sauf que pour moi, il n'y aurait plus jamais de vie à Jodie. Vu ce qu'Ellen savait désormais de mon passé, enseigner au lycée de Denholm n'était plus qu'un rêve fou. Mais que pouvais-je bien faire d'autre ? Couler du béton ?

Un matin, après avoir mis la cafetière sur le feu, je suis sorti pour ramasser le journal sur les marches. En ouvrant la porte d'entrée, j'ai tout de suite vu que les deux pneus arrière de ma Sunliner étaient à plat. Un gosse en mal d'amusement resté dehors trop tard le soir les avait lardés de coups de couteau. C'était ça, aussi, la vie dans Mercedes Street, au cours de l'été 62.

6

Le 14 juin, un jeudi, j'ai revêtu blue-jeans, chemise de travail bleue et vieux gilet de cuir, le tout déniché dans une friperie de Camp Bowie Road. Puis j'ai passé la matinée à faire les cent pas dans ma maison. Je n'avais pas la télévision, mais j'ai écouté la radio. D'après les nouvelles du jour, le président Kennedy préparait un voyage officiel au Mexique pour la fin du mois. Le bulletin météo annonçait un ciel dégagé et des températures élevées. Le DJ jacassa un moment, puis

passa « Palisades Park », le tube de Freddy Canon. Les glapissements et effets sonores de parc d'attractions, en bruit de fond, me vrillèrent le crâne.

Finalement, je n'y tins plus. J'allais être en avance, mais je m'en foutais. Je suis monté dans la Sunliner (qui arborait maintenant à l'arrière deux pneus rechapés à bande noire qui contrastaient avec les pneus à bande blanche à l'avant) et j'ai parcouru la cinquantaine de kilomètres me séparant de l'aéroport de Love Field, au nord-ouest de Dallas. Il n'y avait qu'un seul parking, sans distinction entre stationnement courte et longue durée et il en coûtait soixante-cinq cents pour la journée. J'ai enfoncé mon vieux chapeau sur mes yeux et parcouru à pied les huit cents mètres jusqu'à l'aérogare. Deux flics de l'agglomération de Dallas buvaient un café sur le trottoir, devant l'entrée, mais il n'y avait ni gardes de sécurité à l'intérieur ni portails de détection de métaux à franchir. Les passagers montraient simplement leurs billets à un type debout devant la porte d'embarquement, puis traversaient à pied le tarmac brûlant jusqu'aux appareils appartenant à l'un ou l'autre des cinq transporteurs suivants : American, Delta, TWA, Frontier et Texas Airways.

J'ai vérifié le tableau d'affichage derrière le comptoir Delta. Il annonçait que le vol 194 était à l'heure. Quand j'ai demandé confirmation à l'hôtesse, elle m'a souri en me disant qu'il venait juste de quitter Atlanta. « Vous êtes très, très en avance.

– C'est plus fort que moi, je lui ai répondu. Je serai probablement en avance à mon propre enterrement. »

Elle a ri en me souhaitant une bonne journée. J'ai acheté *Time* et suis allé m'installer au restaurant où j'ai commandé la Salade du Chef 7e Ciel. Elle était énorme et j'étais trop nerveux pour avoir faim (ce n'est pas tous les jours qu'un homme a la chance de voir arriver l'individu qui va changer le cours de l'Histoire mondiale), mais ça m'a occupé pendant que j'attendais l'avion d'Oswald.

J'occupais une banquette offrant une bonne vue sur l'aérogare principale. Celle-ci n'était pas très encombrée et une jeune femme en tenue de voyage bleu foncé attira mon attention. Ses cheveux étaient torsadés en un chignon soigné. Elle portait une valise dans chaque main. Un porteur noir l'accosta. Elle secoua la tête en souriant et, en passant, se cogna le bras au comptoir d'assistance aux voyageurs. Elle lâcha une de ses valises, se frotta le coude puis reprit son bagage et sa course en avant.

Sadie… quittant le Texas pour entamer ses six semaines de résidence à Reno.

Étais-je surpris ? Pas du tout. C'était encore ce phénomène de convergence. J'en avais pris l'habitude. L'impulsion de quitter le restaurant au pas de course pour la rattraper avant qu'il ne soit trop

tard m'a-t-elle assailli ? Bien sûr.

Un instant, plus que possible, cela m'a paru nécessaire. J'allais lui dire que le destin (oui, plutôt qu'une étrange harmonique propre aux voyages dans le temps) nous avait réunis à l'aéroport. Ça marchait bien dans les films, ces trucs-là, non ? Je lui demanderais de m'attendre pendant que j'irais acheter un billet pour Reno et lui dirais qu'une fois là-bas, je lui expliquerais tout. Et après les six semaines requises, nous pourrions offrir un verre au juge qui aurait prononcé son divorce avant de nous marier.

En fait, j'ai même commencé à me lever. Dans le mouvement, mes yeux sont tombés sur le *Time* que j'avais acheté au kiosque à journaux. Il y avait Jacqueline Kennedy en couverture. Elle souriait, radieuse, vêtue d'une robe sans manches au col en V. LA PREMIÈRE DAME EN TENUE D'ÉTÉ, disait la légende. Comme je regardais la photo, les couleurs se sont fanées jusqu'au noir et blanc et l'expression de la Première Dame est passée du sourire heureux à un regard vide. Je la voyais maintenant debout aux côtés de Lyndon Johnson à bord d'*Air Force 1*. Elle ne portait plus sa si jolie (et discrètement sexy) robe d'été, mais un tailleur en lainage éclaboussé de sang. Je me souvenais avoir lu (ailleurs que dans les notes d'Al) que, peu de temps après qu'eut été prononcé le décès de l'époux de Mrs. Kennedy, lady Bird Johnson s'était avancée dans le couloir de l'hôpital pour la serrer dans ses bras et avait aperçu, posé sur ce tailleur, un fragment du cerveau du président défunt.

Un président assassiné d'une balle en pleine tête. Et debout derrière lui, en une file indienne fantomatique s'étirant à l'infini, tous les morts qui viendraient après lui…

Je me suis rassis et j'ai regardé Sadie se diriger vers le comptoir Frontier Airlines en portant ses valises. Elles pesaient lourd, manifestement, mais elle les portait avec allure, le dos bien droit, ses talons bas cliquetant résolument. Après contrôle, l'employé les plaça sur un chariot à bagages. Sadie et l'homme s'entretinrent un instant, elle lui tendit le billet qu'elle avait acheté par l'intermédiaire d'une agence de voyages deux mois auparavant et il y griffonna quelque chose. L'ayant rempoché, elle s'est tournée vers le portail d'embarquement. J'ai baissé la tête pour qu'elle ne me voie pas. Quand je l'ai relevée, elle avait disparu.

7

Quarante longues, longues minutes plus tard, un homme, une femme et deux petits enfants, un garçon et une fille, passaient devant le restaurant. Le garçonnet tenait son père par la main et bavardait. Hochant la tête et souriant, son père le regardait. C'était Robert Oswald.

Le haut-parleur tonitrua : « Le vol Delta 194 en provenance de Newark et à destination d'Atlanta Municipal Airport est arrivé. Les passagers sont attendus au portail numéro 4. Je répète, le vol Delta 194 est arrivé. »

La femme de Robert – Vada selon les notes d'Al – souleva la fillette dans ses bras et accéléra le pas. Il n'y avait pas trace de Marguerite. J'ai pioché dans ma salade et mâché sans rien sentir. Mon cœur battait fort. Je pouvais entendre le rugissement des moteurs et j'ai vu se profiler le nez blanc d'un DC-8 venant se ranger en face de la porte devant laquelle s'agglutinaient les gens venus accueillir leurs proches. Une serveuse m'a tapé sur l'épaule et j'ai failli hurler. « Pardonnez-moi, monsieur, me dit-elle avec un accent du Texas à couper au couteau. Je voulais juste savoir si vous souhaitiez autre chose.

– Non, je lui ai dit. Tout va bien.

– Alors, c'est parfait. »

Les premiers passagers commençaient à traverser le terminal d'un pas rapide. C'étaient tous des hommes prospères, costards-cravates et coupes de cheveux étudiées. Évidemment. Les premiers passagers à débarquer étaient toujours ceux de première classe.

« Vous êtes sûr que vous ne voulez pas une jolie petite part de tarte aux pêches, eh ? Elle est toute fraîche du jour.

– Non, merci.

– Sûr, mon mignon ? »

Maintenant, les passagers de la classe tourisme arrivaient en masse, tous nantis de bagages à main. J'ai entendu une femme glapir. Était-ce Vada, apercevant son beau-frère ?

« Absolument », ai-je confirmé. Et j'ai ramassé mon magazine. Elle a saisi l'allusion. Je suis resté assis à ma place, à touiller mon reste de salade jusqu'à obtenir une belle soupe orange (*because* sauce vinaigrette « à la française ») tout en regardant ce qui se passait. Voici qu'arrivaient un couple avec un bébé, assez grand pour marcher, donc trop âgé pour être June. Les passagers défilaient devant le restaurant, devisant avec les amis ou parents venus les chercher. J'ai vu un jeune homme en uniforme militaire claquer le postérieur de sa petite amie. Elle s'est mise à rire, lui a tapé sur la main, puis s'est dressée sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Pendant cinq minutes environ, le terminal fut presque comble. Puis la foule commença à s'éclaircir. Il n'y avait aucun signe des Oswald. Une certitude sauvage s'empara de moi : ils n'étaient pas à bord de l'avion. Je n'avais pas seulement voyagé dans le temps, j'avais rebondi dans une sorte d'univers parallèle. Peut-être Carton Jaune était-il là pour empêcher que quelque chose de cet ordre-là arrive, mais Carton Jaune était mort, et moi j'en étais quitte pour ma peine. Pas de Lee Oswald ? Parfait. Pas de mission Kennedy. Il mourrait dans une autre

version de l'Amérique, mais pas dans celle-ci. Je pouvais rattraper Sadie, vivre heureux avec elle et avoir beaucoup d'enfants.

À peine cette pensée m'eut-elle traversé l'esprit que j'ai aperçu ma cible pour la première fois. Robert et Lee marchaient côte à côte en parlant avec animation. Lee balançait au bout de son bras un bagage, grand attaché-case ou petit cartable, je n'aurais su le dire. Robert portait une valise rose aux coins arrondis qui semblait tout droit sortie du placard de Barbie. Vada et Marina suivaient. Vada s'était chargée d'un sac en patchwork et Marina portait l'autre en bandoulière. Étant donné qu'elle portait aussi la petite June, maintenant âgée de quatre mois, elle peinait pour suivre le rythme. Les deux enfants de Robert et Vada l'entouraient, levant les yeux vers elle avec curiosité.

Vada appela les deux hommes et ils s'arrêtèrent, presque en face du restaurant. Robert sourit et prit le sac de Marina. Lee avait une expression… amusée ? Entendue ? Peut-être les deux à la fois. Un infime soupçon de sourire esquissait des fossettes aux coins de sa bouche. Ses cheveux d'une teinte indéfinissable étaient bien peignés. C'était le parfait « marine » dans sa chemise blanche repassée, son pantalon kaki et ses chaussures cirées. Il ne ressemblait pas à un homme arrivant au terme d'un voyage lui ayant fait parcourir la moitié du globe ; ses vêtements n'étaient pas froissés et il n'y avait pas l'ombre d'un poil de barbe sur ses joues. Il avait tout juste vingt-deux ans et paraissait plus jeune : on aurait dit un des élèves de mes cours de littérature américaine.

Marina aussi, qui ne serait pas en âge d'acheter une boisson alcoolisée en Amérique avant un mois, faisait très jeune mais elle était épuisée, désorientée et regardait tout avec stupeur. Elle était également très belle, avec sa masse de cheveux bruns relevés et ses yeux bleus en amande à l'expression vaguement mélancolique.

June était emmaillotée, bras et jambes compris, dans des langes en tissu. Même son cou était emmitouflé et quoiqu'elle ne pleurât pas, elle avait le visage rouge et en sueur. Lee prit le bébé. Marina lui sourit avec gratitude et quand ses lèvres s'entrouvrirent, je vis qu'il lui manquait une dent. Les autres étaient jaunies et elle en avait une presque noire. Le contraste avec sa peau laiteuse et ses yeux somptueux était affligeant.

Oswald se pencha vers elle et lui dit quelque chose qui effaça son sourire. Elle le regarda avec méfiance. Il ajouta autre chose en lui plantant l'index dans l'épaule. Je me suis souvenu de l'histoire d'Al et demandé si Oswald disait la même chose à sa femme à ce moment-là : *Idi, suka !* – avance, chienne.

Mais non. C'était l'excès de langes qui l'avait énervé. Il les arracha – d'abord des bras, puis des jambes de la gamine –, les jeta à Marina qui les rattrapa gauchement. Puis elle regarda autour d'elle pour voir si on

les observait.

Vada revint sur ses pas et toucha le bras de Lee. Il ne lui prêta aucune attention, continua à dérouler le foulard en coton qui entourait le cou du bébé et le jeta également à Marina. Le foulard tomba à terre. Elle se pencha pour le ramasser sans mot dire.

Robert les rejoignit et donna à son frère une bourrade amicale dans l'épaule. Le terminal s'était presque entièrement vidé à présent (le dernier passager venait de dépasser la famille Oswald) et j'ai entendu clairement ce qu'il disait. « Fiche-lui un peu la paix, elle vient juste de débarquer. Elle sait même pas encore ce que c'est, *ici*.

– Regarde-moi cette gosse », lui dit Lee. Et il éleva June pour que son frère la voie bien. Avec ce traitement, la petite avait fini par se mettre à pleurer. « Elle te l'enveloppe comme une foutue momie égyptienne. Parce que c'est comme ça qu'on fait chez elle. Je sais pas s'y faut en rire ou en pleurer. *Staraïa baba !* Vieille femme. » Il se retourna vers Marina, le bébé braillant dans les bras. Elle le regardait avec effroi. *« Staraïa baba ! »*

Elle essaya de sourire, comme ceux qui se savent l'objet de la plaisanterie mais ne comprennent pas pourquoi. J'ai pensé furtivement à Lennie, dans *Des souris et des hommes*. Puis un petit sourire en biais arrogant illumina le visage d'Oswald. Cela le rendit presque beau. Il embrassa sa femme gentiment, d'abord sur une joue, puis sur l'autre.

« États-Unis d'Amérique ! » lança-t-il. Et il l'embrassa de nouveau. « États-Unis d'Amérique, Rina ! Terre de la liberté et pays des couillons ! »

Le sourire de son épouse devint radieux. Il se mit à lui parler en russe, en lui rendant le bébé. Il passa le bras autour de sa taille tandis qu'elle consolait June. Elle souriait toujours lorsqu'ils quittèrent mon champ de vision, hissant le bébé sur son épaule pour pouvoir donner la main à son époux.

8

Je suis rentré chez moi (si je pouvais qualifier de « chez-moi » ma maison de Mercedes Street) et j'ai tenté de faire un somme. Impossible de pousser les portes du sommeil, alors je suis resté là, les mains derrière la tête, à écouter les bruits pénibles de la rue et à deviser avec Al Templeton. C'était une chose que je me surprenais très souvent à faire, maintenant que j'étais seul. Pour un homme mort, il avait toujours beaucoup à me dire.

« J'ai été stupide de venir m'installer à Fort Worth, je lui ai dit. Si je tente de raccorder le magnéto au micro, quelqu'un risque de me voir. Oswald lui-même risque me voir, et ça changerait tout. Il est déjà paranoïaque, tu l'as dit dans tes notes. Il savait que le KGB et le MVD

le surveillaient à Minsk et il va soupçonner le FBI et la CIA de le surveiller ici. Et le FBI va effectivement le faire, du moins une partie du temps.

– Oui, tu devras te montrer prudent, convint Al. Ça ne sera pas facile mais j'ai confiance en toi, copain. C'est bien pour ça que j'ai fait appel à toi.

– Je n'ai même pas envie de m'approcher de lui, figure-toi. Rien que de le voir à l'aéroport, ça m'a filé la chair de poule.

– Je sais que t'en as pas envie, mais il va falloir que tu le fasses. Crois-en quelqu'un qui a passé toute sa vie ou pas loin à faire la bouffe : on a jamais fait d'omelette sans casser des œufs. Et va surtout pas faire l'erreur de surestimer ce gars-là. C'est pas un super-criminel. En plus, il sera distrait, par son vampire de mère, le plus souvent. Pendant un certain temps, il sera pas bon à grand-chose, à part gueuler après sa femme et la cogner.

– Je pense qu'il l'aime, Al. Au moins un peu, peut-être même beaucoup. Malgré les cris.

– Ouais, et c'est les gars comme ça qui finissent par bousiller leurs femmes. Regarde Frank Dunning. Toi, copain, occupe-toi de ce que tu as à faire.

– Et qu'est-ce que je vais obtenir si je réussis à brancher le micro ? Des enregistrements de disputes ? Des disputes en russe ? Ouais, ça va vachement m'aider.

– T'as pas besoin de décoder la vie de famille de ce type. C'est sur George de Mohrenschildt que tu dois te renseigner. Tu dois t'assurer que Mohrenschildt n'est pas impliqué dans l'attentat contre le général Walker. Une fois que tu sauras ça, la fenêtre d'incertitude se fermera. Et puis, vois le bon côté des choses. Si Oswald te surprend à l'espionner, ses actions futures risquent d'en être modifiées pour le mieux. Il pourrait ne pas s'en prendre à Kennedy, après tout.

– Tu crois vraiment ça ?

– Non. En fait, j'y crois pas.

– Moi non plus. Le passé est tenace. Il veut pas être changé. »

C'est là qu'Al m'a dit : « Ah, copain, v'là que tu cuisines…

– … au gaz, mouais, me suis-je entendu marmonner. Voilà que je cuisine au gaz. »

J'ai ouvert les yeux. J'avais fini par m'endormir, en fin de compte. La lumière du soir filtrait à travers mes rideaux tirés. Quelque part non loin de là, sur Davenport Street à Fort Worth, les frères Oswald et leurs épouses respectives devaient être assis autour de la table pour le dîner : le premier repas de Lee depuis son retour sur sa terre natale. Dehors, dans mon petit bout de Fort Worth à moi, j'entendais des fillettes chanter en sautant à la corde. Leur chanson avait quelque chose de très familier.

Je me suis levé, j'ai traversé mon salon plongé dans la pénombre (meublé en tout et pour tout de deux fauteuils de brocante) et écarté l'un des doubles rideaux de quelques petits centimètres. Ces doubles rideaux étaient ce que j'avais installé en premier. Je voulais voir sans être vu. Le 2706 était encore désert, avec sa pancarte À LOUER clouée à la balustrade du porche branlant, mais le jardin de devant ne l'était pas. Deux gamines faisaient tournoyer une corde tandis qu'une troisième la sautait à cloche-pied. Bien sûr, ce n'étaient pas les mêmes petites filles que j'avais vues dans Kossuth Street à Derry (celles-ci, vêtues de jeans fanés et rapiécés au lieu de jolis petits shorts tout neufs, étaient maigrelettes et paraissaient sous-alimentées) mais la chanson était la même, chantée simplement avec l'accent texan.

« Charlie Chaplin va en *France* ! Voir les dames comment elles *dansent* ! Un salut pour le *Cap'taine* ! Une révérence pour la *Reine* ! Mon papa il est marin, il conduit un sous-marin ! »

La fillette qui sautait se prit le pied dans la corde et roula dans la pelouse de chiendent du 2703. Les autres gamines lui tombèrent dessus et toutes trois roulèrent dans la poussière. Puis elles bondirent sur leurs pieds et détalèrent à toutes jambes.

Je les ai regardées partir en me disant, *Moi je les ai vues, mais elles ne m'ont pas vu. C'est bien. C'est un bon départ. Mais, Al, dis-moi, où est l'arrivée ?*

Mohrenschildt était la clé de toute l'affaire, le seul élément susceptible de m'empêcher de tuer Oswald dès qu'il emménagerait en face. George de Mohrenschildt, un géologue pétrolier spéculant sur les concessions pétrolières. Un homme menant une vie de play-boy, principalement grâce à l'argent de sa femme. Comme Marina, c'était un exilé russe, mais contrairement à elle, il venait d'une famille noble : il était, en fait, baron de Mohrenschildt. C'était l'homme qui allait devenir le seul ami de Lee Oswald durant les quelques mois qui lui restaient à vivre. L'homme qui suggérerait à Oswald que le monde se porterait beaucoup mieux sans un certain ex-général raciste d'extrême droite. Si Mohrenschildt s'avérait être impliqué dans la tentative d'Oswald d'assassiner Edwin Walker, ma situation en serait grandement compliquée ; dès lors, toutes les théories conspirationnistes saugrenues ne pourraient plus être mises hors jeu.

Al, cependant, croyait sincèrement que tout ce que le géologue russe avait fait (ou *ferait* : comme je vous l'ai dit, vivre dans le passé est source de confusion) avait été d'aiguillonner un homme déjà obsédé par la célébrité et mentalement instable.

Al avait écrit dans ses notes : *Si Oswald était seul le soir du 10 avril 1963, les chances qu'il y ait eu un autre tireur impliqué dans l'assassinat de Kennedy sept mois plus tard chutent quasiment à zéro.*

Au-dessous, en lettres capitales, il avait ajouté son verdict définitif :

9

Voir les fillettes sans être vu m'avait rappelé ce vieux film à suspense, *Fenêtre sur cour*, avec Jimmy Stewart. On pouvait voir beaucoup de choses sans quitter son salon. Surtout si l'on était équipé des bons instruments.

Le lendemain, je suis allé dans un magasin d'articles de sport et j'ai acheté des jumelles Bausch & Lomb, en me rappelant mentalement de me méfier des reflets sur les lentilles. Comme le 2703 était situé sur le côté est de Mercedes Street, je me suis dit que je n'avais rien à craindre de ce côté-là si je choisissais n'importe quel moment de l'après-midi. À mon retour, j'ai passé les jumelles dans l'entrebâillement de mes doubles rideaux et, quand j'ai ajusté la mise au point, le séjour-cuisine sordide d'en face a pris une netteté si vive et si détaillée que j'aurais pu aussi bien me trouver en plein milieu.

La Lampe Penchée de Pise était toujours posée sur le vieux bureau qui abritait les ustensiles de cuisine, attendant que quelqu'un l'allume et déclenche l'écoute. Mais celle-ci ne me serait d'aucune utilité tant qu'elle ne serait pas reliée au petit magnétophone à bandes japonais, qui pouvait enregistrer jusqu'à douze heures à sa vitesse la plus lente. Je l'avais essayé, en parlant dans le micro fixé à la lampe de secours (j'avais eu l'impression d'être un personnage dans une comédie de Woody Allen), et malgré un rendu traînant à la lecture, les mots étaient compréhensibles. Ce qui signifiait que j'étais fin prêt à y aller.

Du moins si j'osais.

10

Le 4-Juillet dans Mercedes Street fut animé. Les hommes, en congé pour la journée, arrosèrent copieusement leurs pelouses en état de coma dépassé (à part quelques orages en soirée, le temps jusque-là avait été chaud et sec) puis s'affalèrent dans leurs chaises de jardin pour écouter le base-ball à la radio en buvant de la bière. Des bandes de préados lancèrent des pétards sur les chiens errants et les poules en maraude. L'une d'elles, touchée par un feu de Bengale, explosa en un geyser de plumes sanglantes. Le gosse qui avait lancé le projectile fut traîné, hurlant, par une mère tout juste vêtue d'une combinaison et d'une casquette de base-ball Farmall, jusqu'à une maison un peu plus bas dans la rue. J'ai deviné à sa démarche chancelante qu'elle-même avait éclusé quelques canettes.

Ce qui ressembla le plus à un feu d'artifice débuta juste après 22 heures lorsque quelqu'un (peut-être le même gamin qui avait crevé les pneus de ma décapotable) mit le feu à une vieille Studebaker

abandonnée depuis une ou deux semaines près de l'entrepôt de la Ward. Les pompiers de Fort Worth débarquèrent pour éteindre le début d'incendie et tout le monde sortit pour voir ça.

Vive l'Amérike.

Le lendemain matin, je suis allé examiner la carcasse calcinée qui trônait tristement sur ses restes de pneus fondus. J'ai repéré une cabine téléphonique près de l'un des quais de chargement de l'entrepôt et, saisi d'une impulsion, j'ai décroché pour appeler Ellie Dockerty, en passant d'abord par l'opératrice pour obtenir le numéro et être mis en communication. Je l'ai fait en partie parce que je souffrais de solitude et de nostalgie, mais surtout parce que je voulais avoir des nouvelles de Sadie.

Ellie répondit à la deuxième sonnerie et parut ravie d'entendre ma voix. Debout là dans la chaleur déjà étouffante de la cabine, avec dans le dos Mercedes Street cuvant son Glorieux 4-Juillet et dans le nez l'odeur de la voiture carbonisée, j'ai souri.

« Sadie va bien. J'ai reçu deux cartes postales et une lettre. Elle travaille comme serveuse chez Harrah's. » Ellie baissa la voix. « Serveuse de cocktails, je crois bien, mais le conseil d'administration ne l'apprendra jamais de moi. »

J'ai visualisé les longues jambes de Sadie sous une minijupe de serveuse de cocktails. J'ai visualisé des hommes d'affaires cherchant à apercevoir ses jarretières ou à lorgner le fond de son décolleté tandis qu'elle se penchait pour poser les boissons sur leur table.

« Elle a demandé de vos nouvelles, ajouta Ellie (ce qui m'a refait sourire). Je n'ai pas voulu lui dire que vous aviez mis les voiles et disparu à l'autre bout de la terre, pour autant que d'aucuns le sachent à Jodie, alors je lui ai dit que vous étiez très occupé avec votre livre et que vous alliez bien. »

Cela faisait un mois ou plus que je n'avais pas rajouté un mot à *La Ville assassine*, et les deux fois où j'avais repris le manuscrit pour tenter de le relire, tout ça m'avait semblé gravé en langue punique du IIIe siècle. « Je suis content de savoir qu'elle va bien.

– Elle aura achevé son temps de résidence obligatoire d'ici la fin du mois, mais elle a décidé de rester là-bas jusqu'à la fin des vacances d'été. Elle dit que les pourboires sont très intéressants.

– Lui avez-vous demandé une photo de son bientôt ex-mari ?

– Oui, juste avant son départ. Elle m'a dit qu'elle n'en avait pas. Elle pense que ses parents en ont plusieurs, mais elle a refusé de leur écrire pour leur en demander une. D'après elle, ce serait leur donner de faux espoirs car ils n'ont jamais tiré un trait sur son mariage. Elle m'a dit aussi qu'elle jugeait vos craintes exagérées. "Disproportionnées" est le mot qu'elle a utilisé. »

C'était bien ma Sadie, ça. Sauf qu'elle n'était plus à moi. Elle était à

tout le monde désormais. *Hé, serveuse, remettez-nous ça… et penchez-vous un peu plus en avant cette fois…* Tout homme a quelque part au fond de lui un gène de la jalousie, et le mien se réveillait en fanfare en ce matin du 5 juillet.

« George ? Je ne doute pas qu'elle ait encore des sentiments pour vous et il n'est peut-être pas trop tard pour réparer ce gâchis. »

J'ai pensé à Lee Oswald, qui n'attenterait pas à la vie du général Edwin Walker avant neuf mois. « C'est trop tôt, lui ai-je répondu.

– Je vous demande pardon ?

– Rien. Ça m'a fait plaisir de parler avec vous, miz Ellie, mais l'opératrice ne va pas tarder à reprendre la ligne pour me demander de rajouter de la monnaie et je suis à court de pièces.

– Je me demandais si vous ne pourriez pas venir faire un tour par chez nous un de ces jours, partager un hamburger et un milk-shake ? Chez Al ? J'inviterais Deke Simmons à se joindre à nous… Il me demande de vos nouvelles quasiment tous les jours. »

La perspective de retourner à Jodie et de revoir mes vieux amis était sans doute la seule chose capable de me remonter le moral ce matin-là. « Mais j'en serais ravi, miz Ellie. Ce soir… est-ce trop tôt vous proposer ? Mettons 17 heures ?

– C'est parfait. Nous autres, rats des champs, avons l'habitude de prendre notre collation de bonne heure.

– Très bien. J'y serai. C'est moi qui régale.

– À charge de revanche. »

11

Al Stevens avait embauché une de mes anciennes élèves d'anglais commercial et la façon dont son sourire s'est illuminé en me voyant assis à la table de Deke et d'Ellie m'a beaucoup touché. « M'sieur Amberson ! Wouah, c'est bath de vous revoir ! Comment allez-vous ?

– Très bien, Dorrie, je lui ai dit.

– J' suis contente, mais j'espère que vous allez prendre une bonne grosse commande ! Vous avez fondu.

– C'est vrai, renchérit Ellie. Vous avez besoin d'une bonne ration de calories. »

Le bronzage mexicain de Deke aussi avait fondu et j'en ai conclu qu'il passait le plus clair de son temps de retraité entre quatre murs, et si j'avais perdu du poids, lui en revanche en avait pris. Il me gratifia d'une solide poignée de main en me disant combien il était heureux de me revoir. Il n'y avait aucun artifice chez cet homme. Pas plus que chez Ellie Dockerty, du reste. Quitter cet endroit pour Mercedes Street, où les gens célébraient le 4-Juillet en faisant exploser des poules et cramer des bagnoles commençait à m'apparaître de plus en plus fou, et peu importe ce que je savais de l'avenir. J'espérais vraiment que

Kennedy en valait la peine.

Nous avons mangé des hamburgers avec des frites brûlantes toutes grésillantes d'huile et terminé par de la tarte aux pommes. Nous avons parlé des uns et des autres et bien ri en évoquant Danny Laverty qui s'était finalement mis à l'écriture de son livre annoncé de longue date. Son premier chapitre s'intitulait (c'était l'épouse de Danny qui l'avait confié à Ellie) « J'entre dans la mêlée ».

Vers la fin du repas, alors que Deke bourrait sa pipe de Prince Albert, Ellie souleva un sac fourre-tout qu'elle avait glissé sous la table et en sortit un grand livre qu'elle me fit passer par-dessus les reliefs gras de notre repas. « Page 89. Et écartez-vous de cette dégoûtante mare de ketchup, je vous prie. Il s'agit d'un prêt exclusif et je tiens à le renvoyer dans l'état où je l'ai reçu. »

C'était un annuaire scolaire intitulé *Tiger Tails* provenant d'un lycée beaucoup plus huppé que celui de Denholm. *Tiger Tails* n'était pas relié toile mais cuir, ses pages étaient en papier glacé épais et une bonne centaine d'entre elles en fin de volume étaient réservées à des annonces publicitaires. L'institution que cet ouvrage célébrait (*encensait* serait plus exact) était la Longacre Day School de Savannah. J'ai feuilleté la section, couleur vanille uniforme, consacrée aux élèves de terminale en me disant qu'elle comprendrait peut-être un ou deux visages noirs d'ici à l'an 1990. Ou pas.

« Sainte dèche, j'ai dit. Sadie a dû le sentir passer dans son portemonnaie quand elle est partie de là-bas pour venir ici.

– Je crois qu'elle était très pressée de s'en aller, émit Deke avec douceur. Et je suis sûr qu'elle avait ses raisons. »

Je l'ai feuilleté jusqu'à la page 89. Elle s'intitulait DÉPARTEMENT DES SCIENCES DE LONGACRE. Y figurait une photo de groupe ringarde de quatre enseignants en blouse blanche armés de béchers bouillonnants (les assistants du Dr Jekyll) avec au-dessous quatre portraits de studio. John Clayton ne ressemblait pas du tout à Lee Oswald, mais il avait le même genre de visage agréablement oubliable et la même esquisse de sourire creusant des fossettes aux commissures de ses lèvres. Trace d'amusement, ou mépris à peine dissimulé ? Bah, c'était peut-être tout simplement le mieux dont ce salopard TOC-qué était capable quand le photographe lui enjoignait de dire « *seeexxe* ». Ses seuls traits distinctifs étaient deux renfoncements au niveau des tempes, presque symétriques avec les fossettes. C'était une photo en noir et blanc, mais ses yeux étaient si pâles que j'aurais juré qu'ils étaient gris ou bleus.

J'ai tourné le recueil vers mes amis. « Vous voyez ces creux sur ses tempes ? C'est un truc de naissance, à votre avis, comme un nez crochu ou une fossette au menton ? »

Avec un bel ensemble comique, tous deux répondirent : « Non.

– Ce sont des traces de forceps, m'expliqua Deke. Laissées par le

toubib fatigué d'attendre qui l'a extrait de force du ventre de sa mère. Elles disparaissent généralement, mais pas toujours. S'il n'était pas en train de se dégarnir sur les côtés, on ne les verrait pas du tout.

– Et il n'est pas venu rôder dans le coin, poser des questions sur Sadie ? ai-je demandé.

– Non », répondirent-ils encore à l'unisson.

Ellen ajouta : « Personne n'a demandé après elle. Sauf vous, George. Vieil idiot. » Elle m'a souri alors, un peu comme quand on signifie qu'on plaisante, mais pas vraiment.

J'ai consulté ma montre. « Je vous ai pris assez de votre temps, mes amis. Je vais m'en retourner au bercail.

– Ça vous dirait de venir faire un tour jusqu'au terrain de football ? m'offrit Deke. L'entraîneur Borman m'a invité à passer les voir avec vous. Ils ont déjà commencé l'entraînement, à cette heure.

– À la fraîche, au moins, commenta Ellie en se levant. Dieu soit loué. Vous vous rappelez quand le petit Hastings a fait un coup de chaleur il y a trois ans, Deke ? Et comment on a d'abord cru à une crise cardiaque ?

– Je me demande bien pourquoi il a envie de me voir, ai-je ironisé. J'ai détourné un de ses défenseurs chéris vers le côté obscur de l'univers. » J'ai baissé le ton pour murmurer d'une voix rauque : « *Arts dramatiques !* »

Deke a souri. « Ouais, mais vous avez évité à un autre de se prendre un carton rouge à l'université de Bama. Borman le pense, en tout cas. C'est ce que Jim LaDue lui a raconté, figurez-vous. »

Tout d'abord, je n'ai absolument pas compris de quoi il parlait. Puis je me suis souvenu de la soirée Sadie Hawkins et j'ai souri. « J'ai seulement surpris trois de ces galopins en train de se passer une bouteille de vitriol. Je l'ai balancée par-dessus la clôture. »

Deke ne souriait plus. « L'un de ces garçons était Vince Knowles. Saviez-vous qu'il était ivre quand il a perdu le contrôle de sa bétaillère ?

– Non. »

Mais cela ne me surprenait pas. Voiture et alcool ont toujours fait un cocktail populaire et parfois mortel chez les jeunes. « Ouaip… C'est ce drame, et ce que vous leur avez dit ce soir-là, qui a convaincu LaDue de ne plus jamais toucher une goutte d'alcool.

– Que leur avez-vous dit ? » voulut savoir Ellie.

Elle fouillait dans son sac à la recherche de son portefeuille, et j'étais trop perdu dans mes souvenirs de ce soir-là pour lui disputer l'addition. *Ne foutez pas votre avenir en l'air* : voilà ce que je leur avais dit. Et Jim LaDue, le spécialiste du fameux sourire désinvolte « Moi-j'enroule-tout-le-monde-autour-de-mon-petit-doigt » l'avait effectivement pris à cœur. Nous ne savons jamais quelles vies nous

influençons ou non, ni quand ni pourquoi. Du moins, pas avant que l'avenir n'ait submergé le présent. Nous l'apprenons quand il est trop tard.

« Je ne m'en souviens pas », je lui ai dit. Ellie s'éloigna en trottinant pour aller régler l'addition. J'en ai profité pour glisser à Deke : « Dites à miz Dockerty d'ouvrir l'œil et le bon, des fois que le type de la photo se pointe, Deke. Cela vaut pour vous aussi. Il peut ne pas venir du tout, je commence à me dire que je me suis peut-être fait des idées à ce sujet, mais il peut aussi débarquer sans prévenir. Et il n'a pas le cerveau très bien emballé. »

Deke m'a promis qu'il y veillerait.

12

J'ai failli ne pas aller jusqu'au terrain de football. Jodie était particulièrement belle dans la lumière oblique de ce début de soirée de juillet et je pense qu'une partie de moi voulait ramener promptement mon cul récalcitrant à Fort Worth avant que toute volonté de le faire m'ait abandonné. Je me demande ce qui aurait été changé si j'avais renoncé à cette petite excursion annexe ? Peut-être rien. Peut-être tout.

L'entraîneur dirigeait les toutes dernières actions avec les joueurs des équipes spéciales tandis que les autres se reposaient, assis sur le banc, leurs casques sur les genoux, la sueur ruisselant sur leurs visages. *« Rouge deux, rouge deux ! »* cria Borman. En nous apercevant, Deke et moi, il leva une main, doigts écartés : *cinq minutes*. Puis il se retourna vers sa petite escouade fatiguée. *« Une dernière fois, les gars ! J'veux vous voir montrer ce que vous avez entre les jambes, on y va ! »*

En regardant de l'autre côté du terrain, j'ai vu un gars en veston sport aux couleurs criardes. Il trottait dans un sens puis dans l'autre le long de la ligne de touche, des écouteurs sur la tête et ce qui ressemblait à un saladier dans les mains. Ses lunettes me rappelaient quelqu'un. Je n'ai pas fait le rapprochement, dans un premier temps, puis ça m'est venu : il ressemblait un peu à Silent Mike McEachern. Mon magicien de l'électronique personnel.

« Qui c'est, celui-là ? » j'ai demandé à Deke. Deke plissa les yeux. « Du diable si je le sais. » L'entraîneur frappa dans ses mains et ordonna à ses joueurs de filer à la douche. Lui nous rejoignit aux gradins et me tapa dans le dos. « Salut, Shakespeare, comment va ?

– Plutôt pas mal, ai-je dit en souriant bravement.

– "Shakespeare, j'expire !" On disait ça quand j'étais gosse. »

Il rit de bon cœur.

« Nous on disait : "Entraîneur, parle pas de malheur." » L'entraîneur Borman parut perplexe. « Ah ouais ?

– Non, c'était juste pour rigoler avec vous. » Je regrettais déjà de ne

pas avoir suivi ma première impulsion et détalé en vitesse après le dîner. « Comment est l'équipe cette année ?

– Oh, c'est des bons p'tits gars, ils vont en mettre un coup, mais ça sera pas pareil sans Jimmy. Vous avez vu le nouveau panneau là-bas, à l'intersection de la 109 et de la 77 ?

– Non, trop habitué pour y faire attention, j'suppose.

– Ben, jetez-y un coup d'œil en repartant, mon vieux. Le club des supporters s'est surpassé. La mère de Jimmy a failli pleurer en le voyant. Je sais que je vous dois des remerciements pour avoir persuadé ce jeune homme de renoncer à la boisson. » Il ôta sa casquette ornée du grand C de « Coach », essuya son front en sueur de son avant-bras, se recoiffa et poussa un profond soupir. « Je dois probablement un coup de chapeau à ce pauvre Vince Knowles aussi, mais pour lui, le mieux que je puisse faire, c'est le rajouter à ma liste de prières. »

Je me suis souvenu que l'entraîneur était un baptiste de l'espèce la plus rigide. En plus des listes de prières, il croyait probablement aussi à toutes ces conneries sur les descendants de Noé.

« Ne me remerciez pas, je lui ai dit. Je n'ai fait que mon boulot. »

Il m'adressa un regard incisif. « Et vous devriez continuer à le faire, au lieu de vous branler à écrire un livre. Désolé si je suis trop brutal, mais c'est ce que je ressens.

– C'est votre droit. »

Ça l'était. Et j'avais plus d'estime pour lui de l'avoir dit. Dans un autre monde, il aurait même pu avoir raison. J'ai montré du doigt l'autre bout du terrain, où le sosie de Silent Mike remballait son saladier dans une valise métallique. Il avait toujours ses écouteurs suspendus autour du cou. « Qui c'est celui-là, entraîneur Borman ? »

L'entraîneur renifla. « J'crois qu'y s'appelle Hale Duff. Ou peut-être que c'est Cale. C'est le nouveau reporter sportif de la *Big Damn*. » Il parlait de KDAM, l'unique station de radio du comté de Denholm, qui diffusait des bulletins agricoles le matin, de la musique country l'après-midi, et du rock après la sortie des cours. Les jeunes raffolaient des jingles de la station autant que de sa musique : on entendait une explosion suivie par une espèce de vieux cow-boy qui lançait : « K-DAM ! Ce que c'était bon, madame ! » En Terrain d'Antan, c'était tenu pour le summum de l'allusion osée.

« Qu'est-ce que c'est que cet engin, entraîneur Borman ? demanda Deke. Vous le savez ?

– Si je le sais ! s'exclama l'entraîneur. Et s'il s'imagine que je vais le laisser se servir de son bidule lors d'une retransmission de match, il se fourre le doigt dans l'œil. Croyez que j'ai envie que tous les auditeurs m'entendent traiter mes garçons de tas de mous du gland quand je leur donne mes codes pour la course ? »

Je me suis tourné vers lui, très lentement. « Qu'est-ce que vous racontez là ?

– Moi non plus, j'y croyais pas, alors j'ai fait l'expérience par moi-même », poursuivit l'entraîneur. Puis, avec une indignation croissante : « Et j'ai entendu Boof Redford dire à un petit seconde que j'avais des couilles plus grosses que le cerveau !

– Ah ouais ? » je lui ai fait.

Mon rythme cardiaque s'était notablement accéléré.

« Le Duff prétend qu'il l'a fabriqué lui-même dans son foutu garage, grommela l'entraîneur. Et que quand on le monte au maximum, on peut entendre un chat péter dans la rue d'à côté. C'est des conneries, bien sûr, mais Redford était de l'autre côté du terrain quand je l'ai entendu faire sa remarque spirituelle. »

Le journaliste sportif, qui n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans, souleva sa valise métallique et agita sa main libre. L'entraîneur agita la sienne, puis murmura dans un souffle : « Le jour de match où je le laisserai entrer sur mon terrain avec ce machin-là, ça sera celui où vous me verrez coller un autocollant KENNEDY sur ma foutue Dodge ! »

13

Il faisait presque nuit quand je suis arrivé à l'intersection de la 77 et de la 109 mais une énorme lune orange se levait à l'est, assez lumineuse pour permettre de voir le panneau d'affichage. Il représentait Jim LaDue en pied, souriant, son casque de football dans une main, un ballon ovale dans l'autre, et une mèche de cheveux noirs retombant héroïquement sur son front. En lettres étoilées, au-dessus de la silhouette, on lisait HONNEUR À JIM LADUE, QUARTERBACK DE LÉGENDE 1960-1961 ! BONNE CHANCE À 'BAMA ! JAMAIS ON T'OUBLIERA !

Et en dessous, en giga-lettres rouges qui semblaient hurler :

« JIMLA ! »

14

Deux jours plus tard, j'entrais chez Satellite Electronics et j'attendis que mon hôte ait vendu un poste à transistors de la taille d'un iPod à un gamin mâchouilleur de chewing-gum. Quand le gosse passa la porte (glissant déjà les écouteurs de son petit poste de radio dans le pavillon de ses oreilles), Silent Mike se tourna vers moi. « Tiens, mais c'est mon vieux copain Untel. En quoi puis-je vous être utile aujourd'hui ? » Puis, baissant la voix, avec un ton de conspirateur : « Encore quelques lampes trafiquées ?

– Non, pas aujourd'hui. Dites-moi, avez-vous déjà entendu parler de quelque chose qui s'appellerait un microphone omnidirectionnel ? »

Ses lèvres s’entrouvrirent dans un sourire qui dévoila ses dents. « Mon ami, me dit-il, vous avez encore frappé à la bonne porte. »

1- « À Dieu nous faisons confiance », devise imprimée sur les billets de banque des États-Unis.

Chapitre 18

1

Je me suis fait installer le téléphone et la première personne que j'ai appelée fut Ellen Dockerty, qui me communiqua avec joie l'adresse de Sadie à Reno. « J'ai aussi le numéro de téléphone de la pension de famille où elle séjourne, me signala Ellen. Si vous le voulez. »

Bien sûr que je le voulais, mais si elle me le donnait, je finirais par céder à la tentation et l'appeler. Quelque chose me disait que ce serait une erreur. « Juste son adresse, ça ira très bien. »

Je lui ai écrit une lettre aussitôt après avoir raccroché, détestant mon ton guindé, artificiellement bavard mais ne sachant comment m'en dépêtrer. Cette saloperie de balai était encore entre nous. Et si elle avait rencontré un papa gâteau plein aux as là-bas et m'avait coulé corps et biens ? Est-ce que c'était pas envisageable ? Elle saurait assurément comment lui faire passer un bon moment entre les draps, elle avait appris vite et elle était aussi agile au lit que sur la piste de danse. Ça, c'était encore ma jalousie maladive, et j'ai bouclé ma lettre en vitesse, sachant que j'avais probablement pris des accents plaintifs, et m'en foutant. Mieux valait ça et dire quelque chose d'honnête que le ton artificiel du début.

> *Tu me manques et je suis affreusement désolé de la façon dont nous avons laissé les choses en suspens. Je ne sais pas comment m'y prendre pour corriger le tir. J'ai un travail à accomplir et il ne sera pas achevé, au mieux, avant le printemps prochain. Peut-être même pas. Cependant, je l'espère. Je t'en prie, ne m'oublie pas. Je t'aime, Sadie.*

J'ai signé *George*, ce qui semblait annuler toutes mes pauvres tentatives d'honnêteté. Au-dessous, j'ai ajouté *Juste au cas où tu voudrais m'appeler* et mon nouveau numéro de téléphone. Puis j'ai filé à la bibliothèque Benbrook et glissé mon enveloppe cachetée dans la grande boîte à lettres bleue en façade. Pour le moment, je ne pouvais guère faire mieux.

2

Il y avait trois photos retenues par un trombone dans les notes d'Al, imprimées à partir de divers sites Internet. Sur l'une, on voyait George de Mohrenschildt, vêtu d'un costume gris de banquier avec pochette blanche sur la poitrine. Ses cheveux étaient peignés en arrière, dégageant son front, et soigneusement séparés par une raie dans le style cadre de direction de l'époque. Le sourire qui plissait ses lèvres un peu épaisses m'évoquait le lit de Bébé Ours : ni trop dur, ni trop mou, juste comme il faut. Aucun indice de l'authentique cinglé que j'allais bientôt voir se dépoitrailler sur le porche du 2703 Mercedes Street. Ou peut-être que si. Quelque chose dans ses yeux sombres. Une lueur d'arrogance. L'éclat de l'intemporel « allez-vous-faire-foutre ».

La deuxième photo était celle de l'infâme poste du tireur embusqué construit avec des cartons de livres au cinquième étage du Texas School Book Depository.

La troisième montrait Oswald, vêtu de noir, tenant son fusil acheté par correspondance dans une main et exhibant quelques magazines gauchistes dans l'autre. Le revolver avec lequel il exécuterait le policier de Dallas J.D. Tippit au cours de sa fuite calamiteuse (sauf si je l'arrêtais avant) était fiché dans la ceinture d'Ozzie. Cette photo serait prise par Marina moins de deux semaines avant la tentative d'assassinat contre le général Walker dans le jardin latéral clos d'une maison de deux appartements située au 214 West Neely Street à Dallas.

Pendant que je prenais mon mal en patience, attendant que les Oswald emménagent dans le taudis de Fort Worth, j'ai visité plusieurs fois le 214 West Neely. Dallas « craignait un max » (comme mes lycéens de 2011 avaient coutume de le dire), ça c'était sûr, mais West Neely se trouvait dans un quartier un petit peu moins crade que Mercedes. Ça puait, évidemment (en 1962, presque tout le centre du Texas pue les raffineries en mauvais état de fonctionnement), mais les odeurs de merde et d'égout y étaient absentes. La chaussée s'effritait mais elle était goudronnée. Et il n'y avait pas de poules.

Un jeune couple avec trois enfants vivait actuellement au premier étage du 214. Quand ils auraient déménagé, les Oswald s'y installeraient. C'était l'appartement du rez-de-chaussée qui m'intéressait, car lorsque Lee, Marina et June emménageraient, moi je voulais être en dessous.

Au mois de juillet 62, l'appartement du rez-de-chaussée était occupé par deux femmes et un homme. Deux grosses femmes aux mouvements lents et au goût prononcé pour les robes tabliers chiffonnées. L'une avait la soixantaine et boitait sévèrement. L'autre avait la trentaine avancée, ou la quarantaine jeune. Leur ressemblance les désignait comme mère et fille. L'homme était un squelette relégué dans un fauteuil roulant. Ses cheveux clairsemés lui faisaient un halo

d'embruns blancs autour de la tête. Une poche de pisse trouble reliée à un gros tube de cathéter était posée sur ses genoux. Il fumait constamment, en tapotant ses clopes dans un cendrier fixé à l'un des accoudoirs de son fauteuil roulant.

Cet été-là, je l'ai toujours vu habillé des mêmes frusques : un short de basket en satin rouge qui laissait voir jusqu'à l'entrejambe ses cuisses décharnées, un débardeur presque aussi jaune que l'urine dans le tube du cathéter, des tennis rafistolées avec du gros ruban adhésif de bricolage et un grand chapeau de cow-boy noir, avec ce qui de loin ressemblait à un ruban en serpent. Le devant du chapeau était orné de deux épées de cavalerie croisées. Sa femme ou sa fille le poussaient sur la pelouse et le laissaient là, affalé sous un arbre, aussi immobile qu'une statue. Je me suis mis à le saluer de la main lorsque je passais devant chez eux à petite vitesse, mais il ne leva jamais la sienne à mon intention, même si je suis sûr qu'il avait fini par reconnaître ma voiture. Peut-être qu'il avait peur de me rendre mon salut. Peut-être qu'il se croyait épié par l'Ange de la Mort, sillonnant Dallas au volant d'une vieille Ford décapotable au lieu d'un cheval noir. Dans une certaine mesure, c'était ce que j'étais.

Ce trio paraissait résider là depuis pas mal de temps. Y seraient-ils toujours l'année prochaine, lorsque j'aurais besoin des lieux ? Je l'ignorais. Il n'y avait rien sur les concurrents dans les notes d'Al. Pour le moment, tout ce que je pouvais faire, c'était regarder et attendre.

Je suis passé chercher mon nouvel équipement chez Silent Mike. Et j'ai attendu que mon téléphone sonne… Trois fois il a sonné, et chaque fois, j'ai bondi pour répondre, plein d'espoir. Deux fois, c'était miz Ellie m'appelant pour bavarder. Une fois, c'était Deke pour m'inviter à dîner, et j'ai accepté avec gratitude.

Sadie ne m'a pas appelé.

3

Le 3 août, une berline Bel Air 1958 est venue se garer dans le semblant d'allée du 2703. Elle était suivie par une Chrysler étincelante. Les frères Oswald sont descendus de la Bel Air et se sont tenus côte à côte, sans parler.

J'ai passé la main à travers mes doubles rideaux, juste le temps de soulever ma fenêtre, laissant entrer le bruit de la rue et une bouffée anémique d'air chaud et moite. Puis j'ai couru à la chambre tirer de sous le lit mon nouveau système d'écoute. Silent Mike avait découpé le fond d'un saladier Tupperware et y avait scotché le microphone omnidirectionnel (un modèle haut de gamme, m'avait-il assuré) qui en jaillissait comme un doigt dressé. J'ai relié les fils du micro aux points de raccordement à l'arrière du magnétophone. Il y avait également une sortie pour des écouteurs, dont mon pote électronicien m'avait

aussi certifié que c'était « du chouette ».

J'ai lorgné au-dehors et vu les Oswald parler au type de la Chrysler. Celui-ci portait un stetson, une cravate bolo de rancher et des santiags à coutures apparentes de m'as-tu-vu. Mieux sapé que mon proprio, mais de la même tribu. Je n'avais pas besoin d'entendre leur conversation, les gestes de l'homme étaient un livre ouvert. *Je sais que c'est pas grand-chose, mais bon, vous avez pas grand-chose non plus. Pas vrai, l'ami ?* Ça devait être un évangile difficile à avaler pour un type comme Lee qui avait vu le monde et se croyait promis à la gloire, à défaut de l'être à la fortune. J'ai branché le magnéto à la prise électrique dans la plinthe en espérant ne pas me choper le jus ou faire péter un fusible. La petite lumière rouge du magnéto s'est allumée. J'ai coiffé les écouteurs et glissé le saladier Tupperware dans l'entrebâillement des rideaux. S'ils regardaient de ce côté, ils seraient aveuglés par le soleil et, grâce à l'ombre portée de l'avant-toit, ne verraient rien à part une banale tache blanche floue susceptible d'être n'importe quoi. Intérieurement, je me suis quand même fait la réflexion de penser à recouvrir le saladier de chatterton noir. On ne sait jamais.

Et de toute façon, je n'entendais rien. Les bruits de la rue étaient même plus assourdis qu'avant. *Ah ouais, génial. Vraiment le nec plus ultra. Merci mille fois, Silent Mi…* C'est là que j'ai remarqué que le bouton VOL sur le magnéto pointait sur zéro. Je l'ai tourné sans hésiter sur + et des voix m'ont explosé dans la cervelle. Je me suis arraché les écouteurs des oreilles en jurant, j'ai ramené le bouton VOL à mi-distance entre le + et le 0 et j'ai essayé à nouveau. Le résultat était remarquable. Comme des jumelles pour les oreilles.

« Soixante par mois, ça me paraît un peu exagéré, monsieur », disait Lee Oswald (sachant que les Templeton payaient dix dollars de moins par mois, je trouvais ça plutôt exagéré moi aussi). Sa voix était respectueuse, à peine teintée d'une trace d'accent du Sud. « Si nous pouvions tomber d'accord sur cinquante-cinq…

– Je peux respecter un homme qui sait marchander, mais c'est même pas la peine d'y penser », lâcha Santiags-en-Serpent. Il se balançait sur ses talons biseautés comme un homme pressé de s'en aller. « Je dois encaisser ce que je dois encaisser. Et si je l'encaisse pas de vous, je l'encaisserai d'un autre. »

Lee et Robert se consultèrent du regard. « Autant entrer jeter un coup d'œil, déclara Lee.

– C'est une bonne adresse dans une rue familiale, reprit Santiags-en-Serpent. Voyez à faire attention, les gars, à cette première marche de l'entrée, là, elle a besoin d'un p'tit calage par le charpentier. J'ai tellement d'autres maisons comme celle-là à entretenir et les gens sont pas soigneux soigneux, c'est moi qui vous le dis. Cette dernière clique

de locataires là, *mon Djieuu*. »

Fais gaffe à ce que tu dis, connard, j'ai pensé. *C'est de la famille d'Ivy que tu parles, là.*

Ils sont rentrés. J'ai perdu les voix, puis les ai retrouvées (faiblement) quand Santiags-en-Serpent a relevé la fenêtre de la pièce de devant. Celle sur laquelle Ivy avait dit que les voisins d'en face avaient une vue imprenable, et c'était la pure vérité. Lee demanda à son peut-être futur proprio ce qu'il avait l'intention de faire à propos des trous dans les murs. Aucune indignation dans sa question, pas plus que du sarcasme ou de la soumission, en dépit des *monsieur* dont il ponctuait chaque phrase. C'était un mode d'adresse respectueux, quoique neutre, qu'il avait probablement appris dans les marines. *Incolore* en était la meilleure définition. Il avait le visage et la voix d'un homme doué pour se glisser entre les mailles du filet. En public, tout au moins. C'était Marina qui voyait son autre visage et entendait son autre voix.

Santiags-en-Serpent fit de vagues promesses et leur garantit absolument qu'un nouveau matelas serait livré pour la grande chambre, vu que « cette dernière clique, là, ils avaient volé l'autre en partant ». Il répéta que si Lee n'était pas preneur, un autre le serait (comme si ça faisait pas une année entière que la baraque était vacante) et invita ensuite les deux frères à examiner les chambres. Je me suis demandé s'ils apprécieraient les velléités artistiques de Rosette.

J'ai perdu leurs voix puis les ai retrouvées lorsqu'ils ont visité la cuisine. Je me suis réjoui de les voir passer devant la Lampe Penchée de Pise sans un regard.

« Une cave ? s'enquit Robert.

– Pas de cave ! » répliqua Santiags-en-Serpent d'une voix de stentor, comme si l'absence de cave était un avantage. Il pensait apparemment que c'était le cas.

« Dans un quartier comme çui-ci, tout ce que ça fait, une cave, c'est se remplir d'eau. Et l'humidité alors, *mon Djieuu* ! » Là, j'ai de nouveau perdu la piste des voix quand le proprio a ouvert la porte de derrière pour leur montrer le jardin. Ou plutôt un terrain vague…

Cinq minutes plus tard, ils étaient de retour devant la maison. Cette fois, c'est Robert, le frère aîné, qui essaya de marchander. Il n'eut pas plus de succès que son cadet.

« Voulez-vous nous accorder une minute ? » demanda Robert.

Santiags-en-Serpent consulta son encombrante montre chromée de m'as-tu-vu et accorda qu'il le pouvait. « Mais j'ai rendez-vous dans une minute à Church Street, alors vous avez intérêt à vous dépêcher de vous décider, les gars. »

Robert et Lee s'éloignèrent derrière la Bel Air de Robert et ils eurent

beau baisser le ton pour empêcher Santiags-en-Serpent de les entendre, j'ai pu capter l'essentiel de leur messe basse en inclinant le saladier dans leur direction. Robert était d'avis d'en visiter d'autres. Lee disait qu'il la voulait. Que ça irait très bien pour commencer.

« Mais Lee, c'est un trou, argua Robert. C'est jeter ton… » *Argent par les fenêtres*, sans doute.

Je n'ai pas saisi la réponse de Lee. Robert soupira et leva les mains en signe de reddition. Ils retournèrent près de Santiags-en-Serpent qui échangea une brève poignée de main avec Lee en saluant la sagesse de son choix. Il énonça ensuite l'Évangile du Proprio : premier mois, dernier mois, caution. Robert intervint alors pour déclarer qu'il n'y aurait pas de versement de caution tant que les murs ne seraient pas rebouchés et le nouveau matelas installé.

« Bien sûr, nouveau matelas, assura Santiags-en-Serpent. Et je vais m'occuper de faire réparer cette marche branlante pour que vot' dame se torde pas la cheville. Mais si je fais toutes ces réparations, je vais devoir augmenter le loyer de cinq par mois. »

Je savais, par les notes d'Al, que Lee allait louer la maison mais je m'attendais tout de même à ce qu'il se tire de cette arnaque. Au lieu de quoi, il sortit un portefeuille ramolli de sa poche arrière et en retira une fine liasse de billets. Il en compta une bonne partie dans la main tendue de son nouveau propriétaire tandis que Robert retournait à sa voiture en secouant la tête d'un air dégoûté. Ses yeux passèrent brièvement sur ma maison, de l'autre côté de la rue, puis se détournèrent sans manifester le moindre intérêt.

Santiags-en-Serpent secoua de nouveau la main de Lee puis sauta dans sa Chrysler et fila en trombe dans un crissement de pneus, ne laissant derrière lui qu'un panache de poussière. Une des petites sauteuses à la corde arriva, fonçant sur une trottinette rouillée. « Vous allez habiter à la maison de Rosette, m'sieur ? demanda-t-elle à Robert.

– Non, c'est lui », répondit Robert en désignant son frère du pouce.

La gamine poussa sa trottinette jusqu'à Lee et demanda à l'homme qui allait faire exploser le côté droit du crâne de Jack Kennedy s'il avait des enfants. « J'ai une petite fille », dit Lee. Il mit ses mains sur ses genoux pour descendre au niveau de la gamine.

« Ellé cholie ?

– Pas aussi jolie que toi, ni aussi grande.

– È sait sauter à la corde ?

– Ma puce, elle sait même pas encore marcher.

– Beh alors, tapis pour elle. »

La fillette fila à cloche-pied, poussant sa trottinette en direction de Winscott Road. Les deux frères se tournèrent vers la maison. Leurs voix me parvinrent un peu étouffées, mais en montant le volume, je

pouvais encore distinguer l'essentiel de leurs propos. « C'est vraiment… chat en poche, dit Robert à son frère. Quand Marina verra ça, elle te sautera dessus comme des mouches sur une merde.

– Je vais la… Rina, répliqua Lee. Mais tu sais, frangin, si on… de chez Ma et de son minuscule appartement, je crois que je vais la tuer.

– C'est vrai qu'elle peut être… mais… t'aime, Lee. »

Robert se déplaça de quelques pas vers la rue. Lee le rejoignit et leurs voix me parvinrent, claires comme un son de cloche. « Je le sais, mais c'est plus fort qu'elle, elle peut pas s'en empêcher. L'autre soir, Rina et moi on s'envoyait en l'air et tu sais ce qu'elle nous a gueulé depuis son clic-clac ? Elle dort dans le salon, tu sais. "Allez-y doucement, vous deux, c'est trop tôt pour en mettre un autre en route. Attendez de pouvoir payer pour celle que vous avez déjà."

– Je sais. Elle peut être dure, des fois.

– Elle arrête pas de nous acheter des trucs, frangin. Elle dit que c'est pour Rina, mais elle me les fout toujours sous le nez. »

Lee se mit à rire et se dirigea vers la Bel Air. Cette fois, ce furent ses yeux qui se posèrent sur le 2706 et je dus me cramponner pour ne pas broncher derrière mes rideaux. Et ne pas déplacer le saladier.

Robert le rejoignit. Ils s'appuyèrent au pare-chocs arrière : deux hommes en pantalon de travail et chemise bleue bien propre. Lee portait une cravate, qu'il desserra un peu.

« Écoute ça. Ma revient de chez Leonard Brothers avec des tonnes de vêtements pour Rina. Elle tire de la poche une paire de shorts aussi longs que des panties, avec des motifs cachemire, tu vois le genre. "Regarde, Reenie, y sont pas cholis ?" qu'elle lui dit. »

L'imitation que faisait Lee de l'accent de sa mère était féroce.

« Et Rina, qu'est-ce qu'elle a dit ? » Robert souriait.

« Elle lui a dit : "Non, mamotchka, non, je dire merci, mais je pas aime, je pas aime. Je aime façon comme ça." Et elle met sa main là. »

Lee amena le tranchant de sa main à mi-cuisse. Le sourire de Robert s'élargit franchement. « J'imagine que Ma a dû aimer ça.

– Elle lui fait : « Marina, les shorts comme ça c'est pour les filles qui se baguenaudent dans les rues à la recherche d'amants, pas pour les femmes mariées. » Tu lui diras pas où on est, hein, frangin ? Tu lui diras pas. On est bien d'accord, toi et moi ? »

Robert resta silencieux quelques secondes. Peut-être se rappelait-il une froide journée de novembre 1960, sa mère trottant après lui dans West Seventh en criant : « Arrête, Robert, marche pas si vite, j'en ai pas terminé avec toi ! » Et même si les notes d'Al ne disaient rien sur le sujet, je pensais qu'elle n'en avait pas terminé avec Lee, non plus. Après tout, Lee était le fiston préféré. Le petit dernier de la famille. Celui qui avait dormi avec elle jusqu'à l'âge de onze ans. Celui dont elle avait besoin de vérifier régulièrement qu'il commençait à avoir

des poils sur les couilles. Ces détails-là figuraient dans les notes d'Al. Avec à côté, dans la marge, deux mots qu'on n'aurait pas franchement attendus d'un cuistot de restauration rapide : *fixation hystérique*.

« On est d'accord, Lee, mais c'est pas une grande ville ici. Elle vous trouvera.

– Je l'enverrai promener, si elle nous trouve. Tu peux compter sur moi. »

Ils montèrent dans la Bel Air et s'éloignèrent. La pancarte À LOUER avait disparu de la rampe du porche. Le nouveau propriétaire de Lee et Marina l'avait emportée en partant.

Je suis allé à pied jusqu'à la quincaillerie, j'ai acheté un rouleau de chatterton dont j'ai recouvert le saladier, extérieur et intérieur. Dans l'ensemble, je trouvais que ç'avait été une bonne journée. Mais j'avais pénétré dans la zone de danger. Et je le savais.

4

Le 10 août, vers 17 heures, la Bel Air reparut, traînant cette fois une petite remorque en bois. Il fallut à Lee et Robert moins de dix minutes pour transférer l'ensemble des biens terrestres des Oswald dans leur nouvelle demeure (en prenant bien soin d'éviter la marche branlante qui n'avait pas encore été réparée). Pendant toute la durée du déménagement, Marina resta debout sur la pelouse de chiendent, June dans les bras, regardant sa nouvelle maison avec une expression de consternation qui n'avait nul besoin de traduction.

Cette fois, les petites sauteuses à la corde se pointèrent toutes les trois, deux à pied, la troisième poussant sa trottinette. Elles demandèrent si elles pouvaient voir le bébé et Marina se plia à leur requête avec un sourire.

« Comment qu'è s'appelle ? demanda l'une des gamines.

– June », répondit Marina.

Puis elles s'y mirent toutes : « Quel âge qu'elle a ? Esqu'è sait parler ? Pourquoi qu'elle rit pas ? Esqu'elle a une poupée ? » Marina secoua la tête. Elle souriait toujours. « Pardon, je pas parle. » Les trois gamines détalèrent en piaillant : « Je pas parle, je pas parle ! » Une des poules survivantes de Mercedes Street s'envola sur leur passage en s'égosillant. Marina les regarda s'éloigner, et son sourire s'évanouit. Lee vint la rejoindre sur la pelouse. Il était torse nu, en nage. Il avait le ventre blanc comme celui d'un poisson. Ses bras étaient maigres et mous. Il passa un bras autour de la taille de sa femme, puis se pencha pour embrasser June. Je me suis dit que Marina allait désigner la maison du doigt et dire *je pas aime, je pas aime* (elle possédait au moins ça d'anglais), mais elle se contenta de confier le bébé à Lee et monta les marches, chancelant un instant sur celle qui était mal fixée, puis reprenant son équilibre. Je me suis dit que Sadie n'aurait pas

manqué de s'étaler et aurait ensuite boitillé sur une cheville enflée pendant les dix jours suivants.

De même, il m'est apparu que Marina était tout aussi impatiente de sortir des jupes de Marguerite que son époux.

5

Le 10 était un vendredi. Le lundi, environ deux heures après le départ de Lee pour un autre jour de labeur à assembler des portes-moustiquaires en aluminium, un break couleur de boue se rangea le long du trottoir devant le 2703. La voiture n'était pas encore arrêtée que Marguerite Oswald en descendait, côté passager. Aujourd'hui, le foulard rouge avait été remplacé par un blanc à pois noirs, mais la mère Oswald arborait les mêmes chaussures d'infirmière et la même expression d'insatisfaction belliqueuse. Elle les avait trouvés, exactement comme Robert l'avait prédit.

Chien du ciel, ai-je pensé. *Chien du ciel*[1]. J'ai lorgné par la fente entre mes rideaux mais n'ai pas jugé bon d'allumer le micro. C'était une histoire qui n'avait pas besoin de musique. La copine corpulente qui l'avait amenée s'extirpa avec effort de derrière le volant et s'éventa avec le col de sa robe. La journée était déjà caniculaire mais Marguerite n'en avait cure. Elle houspilla son chauffeur pour se faire ouvrir le coffre du break. À l'intérieur, il y avait une chaise haute et un sac d'épicerie. Marguerite empoigna celle-là, son amie souleva celui-ci.

La petite sauteuse à la corde numéro 1 rappliqua sur sa trottinette mais Marguerite la rembarra. J'ai entendu : « Déguerpis, toi ! » Et la petite prit ses cliques et ses claques en boudant.

Marguerite remonta l'ornière pelée qui tenait lieu d'allée. Pendant qu'elle guignait la marche branlante, Marina sortit. Elle portait un bustier à smocks et le genre de short que Mrs. Oswald désapprouvait pour les femmes mariées. Ça ne m'étonnait pas que Marina les affectionne. Elle avait des jambes magnifiques. La jeune femme eut une expression de stupéfaction alarmée et je n'ai pas eu besoin de mon amplificateur de fortune pour entendre la suite.

« Non, mamotchka… Mamotchka, non ! Lee dire non ! Lee dire non ! Lee dire… » Puis un rapide entrechoquement de mots en russe tandis que Marina exprimait de la seule façon possible pour elle ce qu'avait dit son mari.

Marguerite Oswald était de ces Américains persuadés que les étrangers ne peuvent les comprendre que s'ils parlent *lentement*… et *EN CRIANT*.

« Oui… Lee… a… sa… FIERTÉ ! » claironna-t-elle. Elle grimpa les marches (en évitant habilement la mauvaise) et se planta devant le visage effrayé de sa belle-fille. « Pas… de mal… à ça… mais il ne peut

pas laisser… ma petite-fille… en payer… le PRIX ! »

Elle était balèze. Marina était fluette. « Mamotchka » chargea et entra sans un regard en arrière. À la charge succéda un moment de silence suivi par un mugissement de débardeur.

« Où qu'elle est ma petite CHÉRIE ? »

Au fin fond de la maison, probablement dans l'ancienne chambre de Rosette, June se mit à hurler.

La femme qui avait amené Marguerite en voiture adressa un sourire hésitant à Marina puis entra avec le sac de commissions.

6

À 17 heures 30, Lee remonta à pied depuis l'arrêt de bus, faisant rebondir contre sa cuisse sa gamelle noire d'ouvrier. Il monta les marches, en oubliant la foireuse. La planche bougea ; Lee chancela, lâcha sa gamelle, se pencha pour la ramasser.

Voilà qui va améliorer son humeur, ai-je pensé.

Il est entré. Je l'ai regardé traverser la salle de séjour et poser sa gamelle sur la paillasse de la cuisine. En se retournant, il a vu la chaise haute. Il connaissait à l'évidence le *modus operandi* de sa mère, car il a aussitôt ouvert le réfrigérateur rouillé. Il était encore occupé à en scruter l'intérieur quand Marina est sortie de la chambre du bébé. Elle avait un lange sur l'épaule et mes jumelles étaient assez puissantes pour me permettre de voir qu'il y avait un peu de vomi dessus.

Elle lui adressa la parole en souriant et il se tourna vers elle. Lee Oswald avait ce genre de peau blanche qui est la malédiction de tous ceux qui rougissent facilement et, à cet instant, son visage menaçant était écarlate, jusqu'à la limite de sa calvitie précoce. Il se mit à l'invectiver en désignant du doigt le réfrigérateur ouvert qui exhalait de la vapeur. Marina se détourna pour retourner dans la chambre de June. Il l'attrapa par l'épaule, la retourna brutalement et se mit à la secouer. La tête de Marina oscilla d'avant en arrière.

Je n'avais pas envie de regarder ça et rien ne m'obligeait à le faire ; ça n'ajouterait rien à ce que j'avais besoin de savoir. C'était un cogneur, on le savait, mais elle lui survivrait ; John Fitzgerald Kennedy ne pourrait pas en dire autant… ni l'agent de police Tippit.

Donc non, je n'avais pas besoin de voir ça. Mais parfois, il arrive qu'on ne puisse pas détourner le regard.

Ils se sont bouffé le nez à tour de rôle, Marina essayant sans aucun doute d'expliquer qu'elle ne savait absolument pas comment Marguerite les avait trouvés et qu'elle n'avait pas pu empêcher « mamotchka » d'entrer dans la maison. Et bien sûr, Lee a fini par lui coller son poing dans la figure, parce qu'il ne pouvait pas le foutre dans la gueule de sa mère. Même si elle avait été là, il aurait été

incapable de lever la main sur elle.

Marina poussa un cri. Il la lâcha. Elle lui parla alors avec passion, mains tendues vers lui. Il tenta de lui en choper une et elle se dégagea. Puis elle leva ses deux mains vers le plafond, les laissa retomber, et sortit par la porte d'entrée. Lee commença à la suivre, puis se ravisa. Les deux frères avaient installé deux vieilles chaises longues miteuses sous le porche et Marina se laissa choir dans l'une. Elle avait une estafilade au-dessous de l'œil gauche et sa joue commençait déjà à enfler. Elle regarda dans la rue en direction de la maison d'en face. Les lumières de mon séjour étaient éteintes, et je savais qu'elle ne pouvait pas me voir, mais une frayeur coupable m'a transpercé. Je me suis appliqué à rester immobile, les jumelles figées sur mon visage.

Lee s'est assis à la table de la cuisine et a posé son front dans les paumes de ses mains. Il est resté un moment dans cette position puis, entendant un bruit, s'est levé pour aller dans la plus petite des deux chambres. Il est ressorti avec June dans les bras et s'est mis à arpenter la salle de séjour en lui frottant le dos pour la calmer. Marina est rentrée. June l'a vue et a tendu ses bras potelés vers elle. Marina s'est approchée et Lee lui a remis le bébé. Puis, brusquement, avant qu'elle ne s'éloigne, il l'a serrée contre lui. Elle est restée un moment silencieuse dans le cercle de ses bras, puis a changé le bébé de côté pour pouvoir l'étreindre elle aussi d'un bras. Il avait la bouche enfouie dans ses cheveux et j'étais pratiquement sûr de savoir ce qu'il lui disait : les mots russes pour « je suis désolé ». Je ne doutais pas qu'il l'était. Il serait désolé la prochaine fois aussi. Et la fois d'après.

Marina a ramené June dans l'ancienne chambre de Rosette. Lee est resté un moment debout où il était, puis il est allé ouvrir le frigo, en a sorti quelque chose et s'est mis à manger.

7

Tard le lendemain soir, Lee et Marina étaient attablés pour le dîner (June, allongée sur le plancher du salon, gigotait sur une couverture), quand Marguerite s'amena dans Mercedes Street, remontant d'un pas affairé depuis l'arrêt de bus de Winscott Road. Ce soir-là, elle portait un pantalon bleu qui ne la flattait guère, compte tenu du volume généreux de son cul. Elle trimballait un grand sac en tissu. On voyait dépasser par l'ouverture le toit en plastique rouge d'une maison de poupée. Elle monta les marches du porche (en évitant habilement la foireuse, une fois de plus) et entra sans frapper.

J'ai résisté à la tentation d'installer mon micro directionnel (c'était encore une autre scène à laquelle je n'avais pas besoin d'assister) et perdu la bataille. Il n'y a rien de plus fascinant qu'une dispute familiale, comme l'a dit je crois Léon Tolstoï. Ou peut-être que c'était Jonathan Franzen. Le temps que je le branche et l'oriente par ma

fenêtre ouverte vers la fenêtre ouverte d'en face, l'engueulade allait bon train.

« … voulu que tu saches où on créchait, je te l'aurais *dit*, nom de Dieu !

– Vada me l'a dit, c'est une bonne fille », déclara placidement Marguerite.

La rage de Lee glissait sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard. Elle sortait de son sac et distribuait à la vitesse d'un croupier de black jack de la vaisselle dépareillée sur la paillasse de la cuisine. Marina la contemplait avec une totale stupeur. La maison de poupée était posée sur le plancher à côté de la couverture du bébé. June tricotait des gambettes et l'ignorait. Bien sûr qu'elle l'ignorait. Qu'est-ce qu'un bébé de quatre mois a à fiche d'une maison de poupée ?

« Ma, il faut que tu nous laisses tranquilles ! Il faut que t'arrêtes de nous *apporter* des choses ! Je suis capable de m'occuper de ma famille ! » Marina rajouta son grain de sel : « Mamotchka, Lee dire non. » Marguerite rit joyeusement. « "Lee dire non, Lee dire non." Mon chou, Lee *toujours* dire non, ce petit bonhomme-là a fait ça toute sa vie et ça ne veut rien dire du tout. Ma veille sur lui. » Elle lui pinça la joue, comme une mère pincerait la joue d'un enfant de six ans qui aurait Fait le Vilain mais qui serait quand même Tellement Mignon. Si Marina s'y était seulement essayée, je suis sûr que Lee lui en aurait retourné une magistrale.

Convergeant vers la maison, les petites sauteuses à la corde se sont plantées sur le simulacre de pelouse pelé pour assister à la scène avec une attention digne des spectateurs du Globe, debout au parterre, devant l'ultime livraison d'une pièce de Shakespeare. Sauf que dans la comédie que nous regardions, c'était la mégère qui allait avoir le dessus.

« Qu'est-ce qu'elle t'a fait pour dîner, mon chou ? Est-ce que c'était bon ?

– C'est du ragoût. *Jarkoe*. Gregory, un type qu'on connaît, nous a fait passer des coupons pour le ShopRite. » Lee continuait à mastiquer. Marguerite attendait. « Tu en veux un peu, Ma ?

– *Jarkoe*, beaucoup bon, mamotchka, dit Marina avec un sourire plein d'espoir.

– Non, je ne pourrais jamais manger une chose pareille, répliqua Marguerite.

– Bon Dieu, Ma, tu sais même pas ce que c'est ! »

Il aurait aussi bien pu parler dans le vide.

« Ça me barbouillerait l'estomac. Et puis je ne tiens pas à prendre un bus de ville après huit heures du soir. Il y a trop d'ivrognes passé huit heures. Lee, mon chou, il faut que tu répares cette marche avant que quelqu'un se casse une jambe. »

Il marmonna quelque chose, mais l'attention de Marguerite s'était déportée ailleurs. Elle fondit tel un faucon sur un mulot et s'empara de June.

Dans mes jumelles, l'expression de surprise du bébé était sans équivoque.

« Comment va ma petite CHÉRIE, ce soir ? Comment va mon TRÉSOR ? Comment va ma petite DIVOTCHKA ? »

Morte de peur, la petite *divotchka* se mit à hurler à pleins poumons.

Lee fit le geste de prendre le bébé. Les lèvres rouges de Marguerite s'écartèrent, laissant voir ses dents. Ç'aurait pu être un sourire, mais vu seulement par les yeux d'un être charitable. Pour moi, ça ressemblait plus à un rictus diabolique. Pour son fils aussi, sans doute, parce qu'il recula. Marina se mordait les lèvres, les yeux écarquillés d'effroi.

« Oooohhh, Junie ! Junie-Moonie-SPOONIE ! »

Marguerite allait et venait sur le tapis vert élimé, ignorant les vagissements de plus en plus désespérés de June tout comme elle avait ignoré la colère de Lee. Se repaissait-elle effectivement de ces cris ? Ça m'en avait tout l'air. Au bout d'un moment, Marina n'y tint plus. Elle se leva et s'avança vers Marguerite qui partit loin d'elle, au pas de charge tenant le bébé contre ses seins. Même depuis l'autre côté la rue, j'imaginais fort bien le bruit de ses grosses chaussures blanches d'infirmière : *clop-clomp-clop*. Marina lui emboîta le pas. Marguerite, sentant peut-être que le message était passé, lui rendit finalement le bébé. Elle montra Lee du doigt, puis s'adressa à Marina de sa voix tonitruante d'instructeur militaire :

« Il avait grossi… quand vous étiez chez MOI… parce que je lui préparais… tous les plats qu'il AIME… mais il est encore TROP… MAIGRE… NOM D'UN CHIEN ! »

Marina, ses beaux yeux écarquillés, la regardait par-dessus la tête du bébé. Marguerite leva les siens vers le ciel, en signe d'impatience ou carrément de dégoût, puis colla son visage contre celui de Marina. La Lampe Penchée de Pise était allumée et la lumière ondoyait sur les verres de ses lunettes papillon.

« PRÉPARE-LUI… DES PLATS QU'IL MANGERA ! PAS DE… CRÈME… AIGRE… ! PAS DE… YOGHROUT ! IL N'A QUE… LA PEAU SUR LES OS !

– Peau sur des os », répéta Marina d'un ton dubitatif.

En sûreté dans les bras de sa mère, June se remettait lentement de ses sanglots et en était maintenant à des hoquets larmoyants.

« Oui ! » s'exclama Marguerite. Puis elle pivota comme une toupie vers Lee. « Et toi, répare-moi cette marche ! »

Là-dessus, elle s'en alla, ne s'arrêtant que pour claquer un gros bécot au passage sur la tête de sa petite-fille. Et, rajeunie, elle s'en retourna vers l'arrêt de bus, en souriant.

8

Le lendemain matin, j'étais debout à 6 heures. Sans même y penser, je suis allé aux rideaux tirés pour lorgner par la fente (espionner la maison d'en face était devenu une habitude). Marina, assise dans l'une des chaises longues, fumait une cigarette. Elle portait un pyjama de rayonne rose beaucoup trop grand pour elle. Elle avait un nouvel œil au beurre noir et des taches de sang sur sa veste de pyjama. Elle fumait lentement, inhalant profondément, le regard perdu dans le vide.

Au bout d'un moment, elle retourna à l'intérieur préparer le petit déjeuner. Aussitôt après, Lee sortit de la chambre pour s'attabler. Il lisait un livre et ne l'a pas regardée.

9

Gregory, un type qu'on connaît, nous a fait passer des coupons pour le ShopRite, avait dit Lee à sa mère, peut-être pour expliquer la viande dans le ragoût, peut-être juste pour l'informer que Marina et lui n'étaient pas seuls et sans amis à Fort Worth. C'était apparemment au-dessus de la tête de mamotchka, mais ça n'était pas passé au-dessus de la mienne. Peter Gregory était le premier maillon de la chaîne qui mènerait George de Mohrenschildt à Mercedes Street.

Comme Mohrenschildt, Gregory était un expatrié russe dans le business du pétrole. Il était originaire de Sibérie et donnait des cours de russe un soir par semaine à la bibliothèque de Fort Worth. L'ayant appris, Lee s'était renseigné pour savoir s'il ne pourrait pas lui trouver du travail comme traducteur. Gregory lui avait fait passer un test et avait trouvé son russe « passable ». Mais ce qui intéressait vraiment Gregory (ce qui intéressait tous les expats, Lee avait dû le percevoir), c'était l'ex-Marina Prusakova, la jeune fille de Minsk qui n'avait réussi à échapper aux griffes de l'ours russe que pour tomber dans celles d'un butor d'Américain.

Lee n'avait pas décroché le job ; à la place, Gregory avait embauché Marina pour donner des leçons de russe à son fils Paul. Cet argent, les Oswald en avaient cruellement besoin. Mais ce job, c'était un autre sujet de rancœur pour Lee. Son épouse donnait des cours particuliers à un gosse de riche deux fois par semaine alors que lui était condamné à assembler des portes-moustiquaires.

Le matin où j'ai observé Marina en train de fumer sous le porche, Paul Gregory, un beau gosse, à peu près de son âge, se pointa dans une Buick flambant neuve. Il frappa et Marina (elle m'a fait penser à Bobbi Jill tant elle s'était outrageusement maquillée) lui ouvrit. Que ce soit par égard pour la jalousie de Lee ou conformément au règles de bienséance inculquées dans sa Russie natale, elle lui donna sa leçon

sur le porche. Le tout dura une heure et demie. June était allongée entre eux sur sa couverture et quand elle pleurait, tous deux se relayaient pour la tenir. C'était une petite scène charmante, quoique je doute que Mr. Oswald aurait eu la même impression.

Vers midi, le père de Paul se rangea derrière la Buick. Il y avait deux hommes et deux femmes avec lui. Ils apportaient des provisions. Gregory aîné donna l'accolade à son fils puis embrassa Marina sur la joue (celle qui n'était pas enflée). S'ensuivit une conversation animée en russe. Le jeune Gregory était largué mais Marina avait repris pied : son visage était comme illuminé au néon. Elle les invita à entrer. Bientôt, tous furent assis dans le séjour, à boire du thé glacé et à bavarder. Les mains de Marina voltigeaient comme des oiseaux excités. June passait de main en main et de giron en giron.

J'étais fasciné. La communauté russe émigrée avait trouvé la femme-enfant qui allait devenir son égérie. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle était jeune, elle était étrangère en terre étrangère, elle était belle. Bien sûr, la Belle se trouvait être mariée avec la Bête : un jeune Américain aigri qui la frappait (regrettable) et croyait passionnément (bien pire) en un système que ces gens d'une classe sociale supérieure avaient rejeté avec tout autant de passion.

Pourtant, Lee acceptait leurs provisions, ne cédant qu'occasionnellement à ses sautes d'humeur. Et lorsqu'ils arrivèrent avec des meubles – un nouveau lit et un berceau rose vif pour le bébé –, il les accepta également. Il espérait que les Russes le sortiraient du trou dans lequel il s'était mis. Mais il ne les aimait pas, et quand vint pour lui le temps de déménager toute sa petite famille à Dallas en novembre 62, il devait savoir qu'ils lui rendaient cordialement la pareille. Pourquoi l'auraient-ils aimé ? devait-il se dire. Il était idéologiquement pur. Eux étaient des lâches qui avaient abandonné la Mère Russie quand elle était à genoux en 43, qui avaient léché les bottes des Allemands puis fui aux États-Unis une fois la guerre finie pour y adopter rapidement l'*american way of life*… laquelle signifiait pour Oswald belligérance, oppression des minorités et crypto-fascisme exploiteur des travailleurs.

Tout cela, je le savais pour partie grâce aux notes d'Al. Pour la majeure partie, je l'ai vu se jouer sur la scène dressée devant moi de l'autre côté de la rue. Et déduit de la seule conversation importante que capta et enregistra ma lampe trafiquée.

10

Le samedi 25 août, dans la soirée, Marina enfila une jolie robe bleue et habilla June d'une barboteuse en velours ornée de fleurs appliquées sur le devant. Lee, l'air revêche, sortit de la chambre vêtu de ce qui devait être son seul costume : un carcan en lainage d'un comique tout

relatif qui ne pouvait avoir été confectionné qu'en Russie. La soirée était chaude et je me suis dit qu'il allait être trempé de sueur sous peu. Ils descendirent prudemment les marches du porche (la marche branlante n'avait toujours pas été réparée) et se dirigèrent vers l'arrêt du bus.

Aussitôt, je suis monté dans ma voiture et j'ai roulé jusqu'à l'angle de Mercedes Street et Winscott Road d'où j'avais vue sur eux, debout près du poteau à bande blanche, en train de se disputer. Pas de grosse surprise. Le bus arriva. Les Oswald montèrent. J'ai suivi, comme j'avais suivi Frank Dunning à Derry.

L'Histoire se répète est une autre façon de dire que le passé s'harmonise.

Ils sont descendus dans un quartier résidentiel du nord de Dallas. Je me suis garé et les ai regardés rejoindre une petite mais magnifique maison de style Tudor en pierres de taille et à colombages. Les lanternes de poste au bout de l'allée luisaient doucement dans le crépuscule. Il n'y avait pas un brin de chiendent dans cette pelouse. Tout ici proclamait : *L'Amérique tourne !* Marina ouvrait la marche, le bébé dans les bras, Lee traînait les pieds dans son sillage, l'air perdu dans son veston croisé qui lui pendait presque jusqu'aux genoux.

Poussant Lee devant elle, Marina lui désigna la sonnette. Il la pressa. Peter Gregory et son fils sortirent et quand June tendit ses petites mains en direction de Paul, le jeune homme se mit à rire et la prit dans ses bras. Lee se renfrogna encore davantage.

Un autre homme sortit. Je le reconnus pour l'avoir vu le jour de la première leçon de russe de Paul Gregory et parce qu'il était revenu chez les Oswald trois ou quatre fois depuis, apportant des provisions, des jouets pour June, ou les deux. J'étais pratiquement sûr qu'il s'appelait George Bouhe (oui, encore un George, le passé a quantité de façons de s'harmoniser), et bien qu'il eût soixante ans passés, j'avais dans l'idée qu'il en pinçait sérieusement pour Marina.

Si j'en croyais le cuistot rapide qui m'avait mis sur le coup, c'était Bouhe qui avait persuadé Peter Gregory de lancer l'invitation. George de Mohrenschildt n'était pas là, mais il entendrait parler peu de temps après des Oswald et de leur ménage singulier : c'était encore Bouhe qui le rencarderait. Il raconterait aussi à Mohrenschildt que Lee Oswald avait commis un éclat durant la fête, faisant l'éloge du socialisme et des kolkhozes. *Ce jeune homme me paraît fou*, dirait Bouhe. Mohrenschildt, qui s'y connaissait de longue date en folie, déciderait qu'il lui fallait rencontrer ce couple étrange en personne.

Pourquoi Oswald avait-il pété une durit à la soirée de Peter Gregory, choquant les expatriés bien intentionnés qui, sans ça, auraient pu l'aider ? Je n'en savais rien au juste, mais voici ce que je soupçonnais : il y a là Marina, les charmant tous (surtout les hommes)

dans sa jolie robe bleue, il y a là June, jolie comme un cœur dans sa barboteuse de charité fleurie. Et puis il y a Lee, en sueur dans son horrible complet. Il suit mieux les échanges rapides en russe que le jeune Paul Gregory, mais finit par être largué. Devoir faire des courbettes à ces gens et être leur invité a dû le rendre fou. J'espère que ça lui a fait mal. Bien mal.

Je n'ai pas lambiné dans le secteur. Mon souci, c'était Mohrenschildt, le maillon suivant de la chaîne. Il monterait bientôt sur scène. Pour le moment, toute la famille Oswald avait enfin déserté le 2703, et ce, au moins jusqu'à 22 heures. Peut-être même plus tard, étant donné que le lendemain était un dimanche.

Je suis rentré activer l'écoute dans leur séjour.

11

La fête battait son plein dans Mercedes Street ce samedi soir-là, mais l'arrière-cour des Oswald était silencieuse et déserte. J'imaginais que ma clé ouvrirait la porte de derrière aussi bien que celle de devant, mais c'est une théorie que je n'ai jamais eu à vérifier, car la porte de derrière n'était pas verrouillée. Durant tout le temps que j'ai passé à Fort Worth, je n'ai pas utilisé une seule fois la clé achetée à Ivy Templeton. La vie ne manque pas d'ironie.

La maison était d'une propreté à vous fendre le cœur. La chaise haute avait été disposée entre les chaises des parents à la petite table de la cuisine où ils prenaient leurs repas, et son plateau essuyé reluisait. *Idem* pour la surface écaillée de la paillasse et pour l'évier avec ses traces d'eau calcaire rouillées. Intérieurement, je me suis fait le pari que Marina aurait laissé au mur les dessins qu'avait faits Rosette et je suis entré dans ce qui était maintenant la chambre de June pour vérifier. J'avais apporté une lampe-stylo et je l'ai braquée sur les murs. Oui, les petites filles en robe chasuble étaient toujours là, mais, dans l'obscurité, elles ressemblaient plus à des fantômes qu'à de joyeuses luronnes. June devait les regarder, couchée dans son berceau, en suçotant sa totote. Je me suis demandé si elle se souviendrait d'elles plus tard, dans quelque strate profonde de son esprit. Les filles-fantômes-Crayola.

Jimla, ai-je pensé sans raison aucune. Et j'ai frissonné.

J'ai déplacé le bureau, fixé le fil du micro à la lampe et l'ai fait passer à travers le trou que j'avais percé dans le mur. Parfait. C'est ensuite que je me suis fait une grosse frayeur. Très grosse. En repoussant le bureau à sa place, je l'ai heurté contre le mur et la Lampe Penchée de Pise s'est renversée.

Si j'avais eu le temps de penser, je me serais figé et le foutu truc se serait fracassé par terre. Qu'aurais-je fait, alors ? Retiré le micro et abandonné les morceaux ? Espéré qu'ils accepteraient l'idée que la

lampe, de toute façon bancale, s'était cassé la figure toute seule ? La plupart des gens l'auraient cru, mais la plupart des gens n'ont aucune raison d'être paranoïaques et de soupçonner le FBI de les surveiller. Lee risquait de repérer le trou dans le mur. Et dans ce cas, le papillon déploierait ses ailes.

Mais je n'ai pas eu le temps de penser. J'ai tendu la main et rattrapé la lampe au vol. Puis je suis resté là, à la tenir en tremblant. Il faisait chaud comme dans un four dans cette petite maison et je sentais l'odeur de ma transpiration. La sentiraient-ils à leur retour ? Comment pourraient-ils ne pas la sentir ?

Je me suis demandé si j'étais fou. C'est sûr, le truc le plus intelligent aurait été de retirer le micro… et de me retirer moi-même. Je pourrais toujours rattraper Oswald le 10 avril de l'année suivante, le regarder tenter d'assassiner le général Edwin Walker, et, s'il était seul, lui régler son compte comme je l'avais fait avec Frank Dunning. Mais FESSE, mon vieux, comme ils disent dans les réunions des AA de Christy : Fais Simple, mon vieux. Bon Dieu, qu'est-ce qui me prenait de bidouiller avec une lampe de brocante trafiquée quand l'avenir du monde était en jeu ?

C'est Al Templeton qui m'a répondu. *Tu es là parce que la fenêtre d'incertitude est toujours ouverte. Tu es là parce que si George de Mohrenschildt est plus que ce qu'il semble être à première vue, alors peut-être qu'Oswald n'est pas celui qu'on croit. Tu es venu ici pour sauver Kennedy et mettre toutes les chances de ton côté, ça commence ici. Alors, remets cette putain de lampe à sa place.*

J'ai remis la lampe à sa place, non sans appréhension compte tenu de son équilibre précaire. Et si Lee la faisait lui-même tomber du bureau et découvrait le micro quand la base en céramique se briserait ? Ou si Lee et Mohrenschildt discutaient dans cette pièce, mais avec la lampe éteinte et en parlant à voix trop basse pour que mon micro longue distance prenne le relais ? J'aurais fait tout ça pour rien.

Tu feras jamais une omelette en pensant comme ça, copain.

C'est de penser à Sadie qui m'a fait changer d'avis. Je l'aimais et elle m'aimait, du moins elle *m'avait* aimé, et j'avais envoyé tout ça promener pour venir m'enterrer ici dans cette rue merdique. Et, bordel, j'allais pas me tirer sans avoir au moins essayé d'entendre ce que George de Mohrenschildt avait à dire pour sa défense.

Je me suis glissé au-dehors par la porte de derrière et, serrant la lampe-stylo entre mes dents, j'ai connecté le fil du micro à celui du magnétophone. J'ai glissé le magnéto dans une boîte de Crisco rouillée, pour le protéger de la pluie, et caché le tout dans le petit nid de briques et de planches que j'avais déjà préparé à cet effet.

Puis je suis retourné dans ma petite maison merdique dans cette

petite rue merdique et j'ai commencé à attendre.

12

Ils n'allumaient jamais la lampe avant qu'il fasse quasiment trop sombre pour y voir. Par souci d'économie, je suppose. Et puis, Lee bossait comme ouvrier. Il se couchait tôt et Marina allait se coucher en même temps que lui. La première fois que j'ai vérifié la bande, j'ai surtout entendu du russe… et du russe traînant, en plus, à cause de la vitesse d'enregistrement super-lente. Si Marina s'essayait à parler anglais, Lee la réprimandait. Cependant, lui-même s'adressait à June en anglais quand le bébé était énervé, et toujours sur un ton bas et apaisant. Parfois, il poussait même la chansonnette pour elle. À cause de la super-lenteur de l'enregistrement, on aurait dit une orque s'essayant à susurrer « Dodo, l'enfant do ».

Par deux fois, je l'ai entendu frapper Marina, et la deuxième fois, il n'eut pas assez de la langue russe pour exprimer sa rage. « Espèce de connasse ! Sale emmerdeuse ! Je crois bien que ma mère avait vu juste sur toi ! » La pique fut suivie par un claquement de porte et le bruit des pleurs de Marina, brutalement interrompus lorsqu'elle éteignit la lampe.

Le soir du 4 septembre, j'ai vu un gamin d'environ treize ans se présenter à la porte des Oswald avec un sac de toile en bandoulière. Lee, pieds nus, en jeans et T-shirt, lui a ouvert. Ils ont échangé quelques mots. Lee l'a invité à entrer. Ils ont encore parlé. À un moment donné, Lee a pris un livre et l'a montré au gosse qui l'épiait d'un œil dubitatif. Impossible pour moi d'utiliser le micro directionnel car le temps s'était remis au froid et les fenêtres étaient fermées en face. Mais la Lampe Penchée de Pise était allumée, et quand j'ai récupéré la deuxième bande, tard le soir suivant, j'ai eu droit à une conversation amusante. À la troisième écoute, c'était à peine si je remarquais encore le rythme traînant des voix.

Le gosse vendait des abonnements à un journal (plutôt un magazine) intitulé *Grit*. Il indiqua aux Oswald que cette publication contenait toutes sortes de choses intéressantes avec quoi ne s'embêtaient pas les canards new-yorkais (des « nouvelles du pays », comme il dit), plus du sport et des conseils de jardinage. Il y avait aussi des pages consacrées à ce qu'il appela des « récits de fiction » et des bandes dessinées. « Jamais vous aurez *Dixie Dugan* dans le *Times Herald*, leur assura-t-il. Ma maman à moi, elle adore Dixie.

– Ben voyons, fiston, c'est très bien, lui déclara Lee. Tu as tout du petit homme d'affaires, dis-moi ?

– Euh… Oui, m'sieur…

– Dis-moi un peu, combien tu gagnes ?

– Oh, j'ai que quatre cents tous les dix, mais c'est pas ça qui compte,

m'sieur. Moi, ce que j'aime, c'est les prix qu'on remporte. Y sont rudement mieux que ceux qu'y vous refilent quand vous vendez du Cloverine Salve. De la camelote ! Moi, je vais me gagner une 22 ! Mon père m'a dit que je pourrais l'avoir.

– Fils, tu sais que tu te fais exploiter ?

– Hein ?

– À eux les dollars, à toi les cents, et la promesse d'une carabine.

– Lee, garçon gentil, dit Marina. Tu laisses tranquille, il gentil. »

Lee fit la sourde oreille. « Tu dois apprendre ce qu'il y a dans ce livre, fiston. Tu peux me lire ce qu'il y a écrit sur la couverture ?

– Oh, oui m'sieur. Y'a écrit *La Condition de la classe ouvrière* par Friede-riche… En-jel ?

– *Engels*. Il raconte ce qui arrive aux garçons qui pensent qu'ils vont finir millionnaires en faisant du porte-à-porte.

– J'veux pas être millionnaire, se défendit le gosse. J'veux juste une 22 pour pouvoir dézinguer les rats à la décharge comme mon copain Hank.

– Tu gagnes trois sous en vendant leur papelard, ils encaissent les dollars en vendant ta sueur et la sueur d'un million d'autres gamins comme toi. Le marché libre n'a rien de libre. Tu dois faire ton éducation, fiston. Comme je me la suis faite. Et j'ai commencé quand j'avais exactement ton âge. »

Lee gratifia alors le petit colporteur de *Grit* d'une conférence de dix minutes sur les maux du capitalisme, avec citations de Karl Marx à l'appui. Le gosse écouta patiemment, puis demanda : « Alors, vous allez me prendre un abonnement ?

– Fils, as-tu bien écouté ce que je t'ai dit ?

– Ouais, m'sieur !

– Ensuite, tu dois savoir que ce système m'a volé, moi aussi, comme il te vole et comme il vole ta famille.

– Vous êtes fauché ? Pourquoi vous me l'avez pas dit plus tôt ?

– Ce que j'ai essayé de t'expliquer c'est *pourquoi* je suis fauché.

– Ben, crotte alors ! J'aurais pu faire trois maisons de plus, mais maintenant faut que j'rentre chez moi parce que c'est presque l'heure du couvre-feu !

– Bonne chance », lui dit Marina.

La porte d'entrée s'ouvrit en grinçant sur ses vieux gonds puis se referma en tremblant (trop fatiguée pour claquer). Il y eut un long silence. Puis Lee déclara d'une voix atone : « Tu vois contre quoi on doit se battre. » Peu après, la lampe s'éteignit.

13

Mon téléphone neuf restait silencieux, la plupart du temps. Deke m'appela une fois (un de ces appels de commande, vite fait, pour

savoir comment ça allait), et ce fut tout. Je me disais qu'il ne fallait pas s'attendre à plus. L'année scolaire avait recommencé et les premières semaines étaient toujours échevelées. Deke avait autre chose à penser puisque miz Ellie l'avait remis en selle. Il m'avait confié qu'après force rouspétances, il avait fini par accepter qu'elle l'inscrive sur la liste des remplaçants. Ellie ne m'appelait pas parce qu'elle avait mille et une choses à faire et quantité de feux de broussailles à éteindre.

Ce fut seulement après que Deke eut raccroché que j'ai réalisé qu'il ne m'avait pas du tout parlé de Sadie… Deux soirs après la conférence de Lee Oswald au petit colporteur, j'ai décidé de l'appeler. Il fallait que j'entende sa voix, même si tout ce qu'elle avait à me dire c'était, *S'il te plaît, George, ne m'appelle pas, c'est fini.*

Je tendais la main vers le téléphone quand il a sonné. J'ai décroché et dit (avec une certitude absolue) : « Bonjour, Sadie. Bonjour, chérie. »

14

Il y eut un long silence, assez long pour que je me dise que je m'étais trompé en fin de compte, que quelqu'un allait me répondre qu'il n'était pas Sadie mais juste un couillon qui s'était trompé de numéro. Puis elle a dit : « Comment savais-tu que c'était moi ? »

J'ai failli lui répondre *les harmoniques*, et elle aurait peut-être compris. Mais *peut-être* ne suffisait pas. C'était un appel important et je ne voulais pas risquer de le gâcher. *Surtout* pas risquer de le gâcher. Durant toute la durée de l'échange qui suivit, il y eut deux moi au bout du fil : George, parlant à haute voix, et Jake, à l'intérieur, disant tout ce que George ne pouvait dire. Mais peut-être y a-t-il toujours deux personnes à chaque extrémité de la ligne lorsqu'un amour sincère est dans la balance.

« Parce que j'ai pensé à toi toute la journée », lui ai-je répondu. *(J'ai pensé à toi tout l'été.)*

« Comment vas-tu ?

– Je vais bien. » *(Je me sens seul.)* « Et toi ? Comment s'est passé ton été ? As-tu fait ce que tu voulais ? » *(As-tu rompu tes liens légaux avec ton olibrius de mari ?)*

« Oui, me dit-elle. C'est plié. C'est bien un des trucs que tu dis, non, George ? *C'est plié* ?

– Oui, peut-être. Comment ça va, au lycée ? Et à la bibliothèque ?

– George ? Allons-nous continuer à parler comme ça, ou allons-nous *parler* ?

– D'accord. » Je me suis assis sur mon canapé d'occasion bosselé. « Parlons. Est-ce que tu vas bien ?

– Oui, mais je suis malheureuse… Et très perturbée. » Elle hésita,

puis me dit : « J'ai travaillé chez Harrah, tu le sais probablement. Serveuse de cocktails. Et j'ai rencontré quelqu'un.

– Ah ? » *(Oh, merde.)*

« Oui. Un homme très sympathique. Charmant. Un gentleman. Pas tout à fait quarante ans. Il s'appelle Roger Beaton. Il est assistant du sénateur républicain de Californie, Tom Kuchel, tu sais. C'est le chef de file de la minorité au Sénat. Kuchel, je veux dire, pas Roger. »

Elle a ri, mais pas comme on rit lorsque c'est drôle.

« Devrais-je me réjouir que tu aies rencontré un homme charmant ?

– Je ne sais pas, George… ça te fait plaisir ?

– Non. » *(J'ai envie de le tuer.)*

« Roger est beau, poursuivit-elle sur un ton de neutralité objective. Il est agréable. Il est allé à Yale. Il sait comment distraire une fille. Et il est grand. »

Mon deuxième moi ne put se contenir plus longtemps : « J'ai envie de le tuer. »

Ça l'a fait rire, et ce son me fut un soulagement. « Je ne te dis pas ça pour te rendre jaloux ou t'embarrasser.

– Vraiment ? Alors, pourquoi me le dis-tu ?

– Je suis sortie trois ou quatre fois avec lui. Il m'a embrassée… nous nous sommes un peu tripotés… rien de sérieux, comme des enfants… » *(Je n'ai pas seulement envie de le tuer, j'ai envie de le faire lentement.)* « Mais ce n'était pas pareil. Peut-être que ça pourrait le devenir… avec le temps… ou peut-être pas. Il m'a donné son numéro à Washington en me disant de l'appeler si je… comment a-t-il dit ça ? "Si vous vous lassez de ranger des livres sur des étagères et de vous consumer pour celui qui vous a laissé tomber." Je crois que c'est à peu près ça. Il m'a dit qu'il était en route pour le succès et qu'il avait besoin d'une femme à ses côtés. Il pense que je peux être cette femme. Oh, bien sûr, les hommes disent toujours ce genre de choses. Je ne suis pas aussi naïve que je l'ai été. Mais il arrive qu'ils soient sincères.

– Sadie…

– Mais quand même, ce n'était vraiment pas pareil. »

Elle avait un ton pensif, absent, et pour la première fois, je me suis demandé s'il y avait autre chose en jeu qu'un doute sur son devenir personnel. Je me suis demandé si elle était malade… « Le côté positif des choses, c'est qu'il n'y avait pas de balai en vue, a-t-elle repris. Mais évidemment, il arrive que les hommes les cachent, pas vrai ? Johnny me l'avait bien caché. Et toi aussi, George.

– Sadie ?

– Oui ?

– Et *toi*, est-ce que tu me caches un balai ? »

Il y eut un long silence. Un silence beaucoup plus long que le premier, quand j'avais répondu au téléphone en l'appelant par son

nom, et bien plus long que je ne m'y attendais.

Finalement, elle a dit : « Je ne vois pas ce que tu veux dire.

– Je ne te reconnais pas, c'est tout.

– Je te l'ai dit, je suis très perturbée. Et triste. Parce que tu n'es pas encore prêt à me dire la vérité, ou si ?

– Si je pouvais le faire, je le ferais.

– Veux-tu apprendre quelque chose d'intéressant ? Tu as de bons amis à Jodie, pas seulement moi, et aucun d'eux ne sait où tu habites.

– Sadie…

– Tu dis que tu es à Dallas, mais ton numéro est sur l'interurbain d'Elmhurst, or Elmhurst, c'est Fort Worth. »

Je n'avais jamais pensé à ça. À quoi d'autre n'avais-je pas pensé ?

« Sadie, tout ce que je peux te dire, c'est que ce que je fais est très impor…

– Oh, j'en suis sûre. Et ce que fait le sénateur Kuchel est très important aussi. Roger s'est mis en devoir de me l'expliquer, et de m'expliquer que si je… si je le rejoignais à Washington, je me rapprocherais plus ou moins de la gloire… ou du portique de l'Histoire… ou quelque chose comme ça. Le pouvoir l'excite. C'est une des rares choses que j'ai trouvées difficiles à aimer chez lui. Ce que je me suis dit, et que je continue à me dire, c'est : qui suis-je pour vouloir me rapprocher de la gloire ? Je ne suis qu'une petite bibliothécaire divorcée.

– Et qui suis-je pour me tenir sur le seuil de l'Histoire ? ai-je dit.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit, George ?

– Rien, chérie.

– Peut-être que tu aurais intérêt à ne pas m'appeler comme ça.

– Désolé. » *(Pas du tout.)* « De quoi est-ce que nous parlons exactement ?

– De toi et moi. Et si les deux ensemble, ça fait encore *nous*. Ça pourrait faire avancer les choses si tu voulais bien me dire pourquoi tu es au Texas. Parce que je sais que tu n'es pas venu pour écrire un livre ni pour enseigner au lycée.

– Ça pourrait être dangereux que je te le dise.

– Le danger est partout, a-t-elle répliqué. Pour tous. Johnny a raison là-dessus. Veux-tu que je te dise un truc que Roger m'a dit ?

– Vas-y. » *(Comment te tenais-tu avec lui, Sadie, quand cette conversation a eu lieu ? En position verticale ou horizontale ?)* « Il avait un peu bu, et ça l'a rendu bavard. Nous étions dans sa chambre d'hôtel, mais ne t'inquiète pas, j'avais les pieds par terre et tous mes vêtements sur moi.

– Je ne m'inquiétais pas.

– Ah bon ? Je suis déçue.

– D'accord, je m'inquiétais. Que t'a-t-il dit ?

– Il m'a dit qu'une rumeur circule selon laquelle une crise majeure va se produire dans les Caraïbes cet automne ou cet hiver. Un point de déflagration, comme il a dit. Je suppose qu'il voulait parler de Cuba. Il a dit : "Cet imbécile de JFK va tous nous mettre dans la panade juste pour montrer qu'il a des couilles." »

J'ai repensé à toutes les conneries sur la fin du monde dont son ex-mari l'avait abreuvée. *Quiconque lit le journal peut le voir venir,* lui avait-il dit. *Nous allons mourir avec des plaies sur tout le corps et en crachant nos poumons.* Des trucs comme ça, ça laisse des traces, surtout quand c'est dit sur un ton de froide certitude scientifique. Ça laisse des traces ? Ça laisse des cicatrices, plutôt.

« Sadie, c'est des conneries.

– Ah ? » Elle avait un ton froissé. « Je suppose que tu es dans le secret des dieux et le sénateur Kuchel pas ?

– Disons que oui.

– Disons que non. Je vais attendre encore un peu que tu te décides à me dire la vérité, mais pas longtemps. Peut-être juste parce que tu es un bon danseur.

– Alors, allons danser ! ai-je lancé un peu étourdiment.

– Bonne nuit, George. »

Et avant que j'aie pu dire autre chose, elle a raccroché.

15

Je me préparais à la rappeler mais quand j'ai entendu l'opératrice dire : « Quel numéro demandez-vous ? », le bon sens m'est revenu. J'ai reposé le combiné sur sa fourche. Elle avait dit ce qu'elle avait à dire. Insister ne ferait qu'aggraver les choses.

J'ai tenté de me convaincre que son appel n'était qu'un stratagème pour me déstabiliser, une sorte d'ultimatum du style, *Exprimez-vous, John Alden*. Ça n'avait pas marché parce que ça ne ressemblait pas à Sadie. Ça m'avait davantage fait l'effet d'un appel à l'aide. J'ai repris le téléphone et cette fois, quand l'opératrice m'a demandé quel numéro je voulais, je le lui ai donné. La sonnerie a retenti deux fois, puis Ellen Dockerty a répondu : « Oui ? Qui est à l'appareil, je vous prie ?

– Bonsoir, miz Ellie. C'est moi. George. »

Peut-être que ce truc du silence était contagieux. J'ai attendu. Enfin elle a dit : « Bonsoir, George. Je vous ai négligé ces temps-ci, n'est-ce pas ? C'est simplement que j'ai été terriblement…

– Occupée, je m'en doute. Les premières semaines sont toujours comme ça, Ellie, je le sais. Je vous appelle parce Sadie vient de m'appeler.

– Ah ? »

Elle avait un ton circonspect.

« Si c'est vous qui l'avez informée que mon numéro est sur le réseau interurbain de Fort Worth, et non de Dallas, ce n'est pas grave.

– Je n'ai pas cancané. J'espère que vous le comprenez. Je pensais qu'elle avait le droit de savoir. Je tiens à Sadie. À vous aussi, bien sûr, George… mais vous n'êtes plus ici. Elle, oui. »

Je comprenais. N'empêche, ça faisait mal. Cette sensation d'être dans une capsule spatiale à destination des confins galactiques s'est à nouveau emparée de moi. « Je comprends très bien, Ellie. Et ce n'était pas vraiment un mensonge. Je ne vais pas tarder à m'installer à Dallas. »

Pas de réponse. Et que pouvait-elle répondre ? *Peut-être bien, mais nous savons tous les deux que ce n'est pas votre premier mensonge ?*

« Je n'ai pas aimé le son de sa voix. Avez-vous l'impression qu'elle va bien ?

– Je ne suis pas certaine de vouloir répondre à cette question. Si je vous dis que non, vous êtes capable de vous ramener au grand galop pour la voir. Or elle ne veut pas vous voir. Pas dans l'état actuel des choses. »

En fait, elle avait répondu à ma question.

« Est-ce qu'elle allait bien à son retour ?

– Elle allait bien. Contente de nous revoir tous.

– Mais là, elle m'a paru distraite et elle a dit qu'elle se sentait triste.

– En quoi cela est-il surprenant ? » Miz Ellie avait un ton acerbe. « Il y a beaucoup de souvenirs ici pour Sadie, dont beaucoup sont liés à un homme pour lequel elle a encore des sentiments. Un homme sympathique, et très bon professeur de surcroît, mais qui hélas s'est présenté en hissant de fausses couleurs. »

Ça, pour le coup, ça m'a fait vraiment mal.

« Non, ça ressemblait à autre chose. Elle a évoqué une sorte de crise à venir dont lui a parlé… » *(Le Sorti-de-Yale assis sous le portique de l'Histoire ?)* « Quelqu'un qu'elle a rencontré dans le Nevada. Déjà que son mari lui a farci la tête de tout un tas de bêtises…

– *Farci* la tête ? Sa jolie petite tête de *linotte* ? »

Ça, ce n'était plus de la sévérité. C'était de l'animosité. Non déguisée. Ça m'a fait me sentir petit et minable.

« Écoutez, George, j'ai devant moi une pile de dossiers d'un kilomètre de haut et je dois m'y attaquer. Vous ne pouvez pas faire la psychanalyse de Sadie Dunhill à distance et je ne peux vous être d'aucune aide dans votre vie amoureuse. La seule chose que je puisse faire, c'est de vous conseiller de lui dire la vérité. Et le plus tôt sera le mieux.

– Vous n'avez pas aperçu son mari, je suppose ?

– Non ! Bonsoir, George ! »

Pour la deuxième fois de la soirée, une femme à qui je tenais

m'avait raccroché au nez. J'atteignais là un nouveau record personnel. Je suis allé dans ma chambre et j'ai commencé à me déshabiller. *De bonne humeur à son retour*. *Contente de les revoir tous*. Mais moins bien maintenant… Parce qu'elle était déchirée entre son nouveau prétendant, beau et en route pour la gloire, et le grand inconnu ténébreux au passé invisible ? Ç'aurait pu être ça dans un roman d'amour, et si c'était le cas ici, pourquoi n'était-elle pas déjà cafardeuse à son retour ?

Une pensée désagréable m'est venue : et si elle buvait ? Beaucoup. Et en secret. Est-ce que ce n'était pas possible ? Ma femme avait été une grosse buveuse cachée pendant des années, avant même que je l'épouse, en fait, et vu que le passé s'harmonisait…

J'aurais pu rejeter facilement cette idée, me dire que miz Ellie en aurait repéré les signes, mais les ivrognes sont malins. Il faut parfois des années avant que l'entourage s'aperçoive qu'ils le sont. Si Sadie arrivait à l'heure le matin, Ellie pouvait fort bien ne pas remarquer ses yeux rouges et son haleine parfumée à la menthe.

Cette idée était sans doute ridicule. Tous mes soupçons, altérés par le souci que je me faisais Sadie, étaient suspects. Je me suis allongé sur mon lit, les yeux au plafond. Dans le salon, le radiateur à bain d'huile gargouillait (c'était encore une nuit fraîche).

Lâche prise, mon pote, m'a fait Al. *Il le faut. Rappelle-toi que t'es pas ici pour décrocher*… La fille, la montre en or et le reste ? Ouais, Al, reçu cinq sur cinq.

En plus, elle va sans doute très bien. Le seul à avoir un problème, c'est toi.

J'en avais plus d'un, en fait. Et il m'a fallu longtemps pour trouver le sommeil.

16

Le lundi suivant, alors que je faisais ma ronde habituelle et passais en voiture devant le 214 West Neely Street, j'ai remarqué un long corbillard gris stationné dans l'allée. Debout sous le porche, les deux grosses femmes regardaient deux hommes en costume sombre hisser une civière à l'arrière. Une forme recouverte d'un drap y était étendue. Au-dessus du porche, sur leur balcon bancal, le jeune couple du haut assistait lui aussi à la scène. Leur plus jeune enfant dormait dans les bras de sa mère.

Le fauteuil roulant orphelin, au cendrier vissé sur l'accoudoir, était abandonné sous l'arbre où le vieil homme avait coulé la plupart de ses jours, l'été dernier.

Je me suis garé et tenu à côté de ma voiture jusqu'à ce que le corbillard démarre. Puis (même si le moment était un peu mal choisi), j'ai traversé la rue et remonté l'allée jusqu'au porche. Au pied des

marches, j'ai ôté mon chapeau. « Mesdames, je vous présente mes sincères condoléances. »

La plus âgée des deux (celle qui était maintenant veuve, supposais-je) me fit : « Vous êtes déjà venu ici. »

Pour ça oui, ai-je presque eu envie de lui dire. *Ce truc est plus gros que le football pro…*

« Il vous a vu. » Pas sur un ton accusateur. Non. Constatant juste un fait.

« Je suis à la recherche d'un appartement dans le quartier. Pensez-vous garder celui-ci ?

– Non, répondit la plus jeune. Il avait une petite assurance. C'est à peu près tout ce qu'il avait. À part quelques médailles dans une boîte. »

Elle renifla. Ça me fendait le cœur de voir à quel point ces deux femmes étaient accablées de malheur.

« Il disait que vous étiez un fantôme, me fit la veuve. Il disait qu'il pouvait voir à travers vous. Sûr, ces trois dernières années, depuis qu'il avait eu son attaque et qu'ils lui avaient mis cette poche pour pisser, il était aussi détraqué qu'une souris de sacristie. Ida et moi, on s'en retourne en Oklahoma. »

Devriez aller à Mozelle, j'ai pensé. *C'est là-bas qu'on est censé aller quand on vide les lieux ici.*

« Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda la plus jeune. On doit aller au salon funéraire lui porter un costume.

– Je voudrais le numéro de votre propriétaire », je lui ai dit.

Les yeux de la veuve se sont mis à briller. « Vous seriez prêt à y mettre combien, monsieur ?

– Moi, je peux vous le donner gratis ! » a lancé la jeune femme du haut du balcon de l'étage.

La fille en deuil a levé les yeux et lui a conseillé de fermer sa grande gueule. Voilà c'était à Dallas. À Derry aussi.

Esprit de voisinage.

1- « Je l'ai fui, dévalant les nuits et les jours », « Le Chien du ciel », poème de Francis Thompson, traduction de Jean-René Lassalle.

Chapitre 19

1

George de Mohrenschildt fit sa grande entrée le 15 septembre (un samedi après-midi sombre et pluvieux) au volant d'une Cadillac couleur café tout droit sortie d'une chanson de Chuck Berry. Avec lui, il y avait un homme que je connaissais, George Bouhe, et un autre que je voyais pour la première fois : un type maigre et sec comme une cravache, couronné d'un halo de cheveux blancs, avec le dos rigide du zigue qui a passé une bonne partie de sa vie dans l'armée et que ça fait encore bicher. Mohrenschildt a contourné la voiture pour aller ouvrir le coffre. Je me suis dépêché d'aller chercher mon micro multidirectionnel.

Quand je suis revenu avec mon équipement, George Bouhe tenait un parc d'enfant plié sous le bras, et le militaire était chargé d'une brassée de jouets. Mohrenschildt avait les mains vides et il précéda les deux autres pour monter les marches, la tête haute et la poitrine bombée. Il était grand et bien bâti. Ses cheveux grisonnants étaient peignés en oblique, dégageant son large front d'une façon qui disait clairement (me disait du moins à moi) : *Contemplez mon œuvre, ô puissants, et désespérez*[1] *! Car je suis* GEORGE.

J'ai branché le magnéto, coiffé le casque, et incliné le saladier équipé du micro vers l'autre côté de la rue.

Marina n'était pas visible. Assis sur le canapé, Lee lisait un gros livre de poche à la lumière de la lampe posée sur le bureau. Quand il entendit monter les marches, il leva les yeux en fronçant les sourcils et jeta son livre sur la table basse. *Encore de ces foutus expats*, dut-il penser.

Mais quand ils ont frappé, il est allé ouvrir. Il a tendu la main à l'inconnu aux cheveux gris, mais Mohrenschildt l'a surpris (et moi aussi) en l'attirant dans ses bras et en lui claquant deux bises sur les joues. Puis il l'a retenu un instant par les épaules pour lui parler. Sa voix grave avait un accent plus allemand que russe, à mon avis. « Laissez-moi contempler un jeune homme qui a voyagé loin et est revenu avec des idéaux intacts ! » Puis il a attiré Lee pour une autre embrassade. La figure d'Oswald est apparue juste au-dessus de l'épaule du grand bonhomme, et j'ai vu quelque chose de plus surprenant

encore : Lee Harvey Oswald souriait.

2

Marina sortit de la chambre du bébé avec June dans ses bras. Elle eut une exclamation de plaisir en apercevant Bouhe et le remercia pour le parc et ce qu'elle appela, dans son anglais laborieux, le « jouet l'enfant ». Bouhe présenta l'homme-cravache comme étant Lawrence Orlov (*colonel* Lawrence Orlov, s'il vous plaît) et Mohrenschildt comme « un ami de la communauté russe ».

Bouhe et Orlov s'activèrent à monter le parc au milieu de la pièce. Marina, debout à côté, bavardait en russe avec eux. Comme Bouhe, Orlov semblait fasciné par la jeune Russe. Marina portait un bustier à smocks et un short qui mettait en valeur ses jambes interminables. Le sourire de Lee avait disparu. Il se rencognait dans sa morosité habituelle.

Sauf que Mohrenschildt ne s'en laissait pas conter. Repérant le livre de poche de Lee, il s'élança vers la table basse et le ramassa. « *La Révolte de l'Atlas* ? » Il ne s'adressait qu'à Lee. Ignorant complètement les autres qui admiraient le nouveau parc. « Ayn Rand ? Qu'est-ce qu'un jeune révolutionnaire fait avec ça ?

– Connais ton ennemi », répliqua Lee.

Et quand Mohrenschildt éclata d'un rire franc, le sourire de Lee réapparut.

« Et que pensez-vous du *cri du cœur** de miss Rand ? » Quand je me suis repassé l'enregistrement, cette question a fait résonner une corde en moi. Je l'ai réécoutée deux fois avant de piger : c'était presque mot pour mot celle que Mimi Corcoran m'avait posée quand elle m'avait interrogé sur *L'Attrape-cœurs*.

« Je pense qu'elle a avalé l'appât empoisonné, déclara Oswald. Maintenant, elle fait de l'argent en le vendant à d'autres.

– Exactement, mon ami. Je ne l'ai jamais entendu mieux formulé. Un jour viendra où les Rand de ce monde auront à répondre de leurs crimes. Vous y croyez, à ça ?

– Je n'y crois pas, je le sais », affirma Lee.

Il avait parlé sur un ton d'évidence.

Mohrenschildt tapota le canapé. « Asseyez-vous à côté de moi. Je veux entendre vos aventures dans la mère patrie. »

Mais, s'approchant d'eux, Bouhe et Orlov les interrompirent. Suivit un échange fourni en russe. Lee avait l'air dubitatif, mais quand Mohrenschildt lui glissa quelques mots, également en russe, Lee hocha la tête et parla brièvement à Marina. Sa façon d'agiter la main en direction de la porte traduisait clairement ses propos : *Vas-y alors, va*.

Mohrenschildt lança ses clés de voiture à Bouhe, qui les loupa. Mohrenschildt et Lee échangèrent un regard amusé quand Bouhe se

pencha pour les récupérer sur le tapis vert sale. Puis ils sortirent, Marina portant June dans ses bras, montèrent dans la Cadillac-paquebot de Mohrenschildt et filèrent.

« Maintenant, nous avons la paix, mon ami, déclara Mohrenschildt. Et les hommes ne manqueront pas de mettre la main à la poche, ce qui est toujours bon à prendre, n'est-ce pas ?

– Je commence à en avoir marre qu'ils mettent la main à la poche, répliqua Lee. Rina commence à oublier qu'on est pas juste revenus en Amérique pour acheter un putain de congélateur et des tonnes de robes. »

Mohrenschildt balaya cette remarque de la main. « C'est juste la sueur épongée sur le dos du porc capitaliste. C'est pas assez que tu vives dans cet endroit déprimant, mon vieux ?

– Sûr que c'est pas le Pérou », répondit Lee.

Mohrenschildt lui assena une claque assez forte dans le dos pour le jeter à bas du divan. « Courage ! Ce que tu prends maintenant, tu le rendras au centuple plus tard. C'est pas ce que tu crois ? » Et quand Lee hocha la tête : « Maintenant, dis-moi comment vont les choses en Russie, camarade… Puis-je t'appeler camarade, ou as-tu répudié cette forme d'adresse ?

– Vous pouvez m'appeler tout ce que vous voudrez, sauf en retard pour le dîner », lui lança Oswald.

Et il rit. Je le voyais s'ouvrir à Mohrenschildt comme une fleur s'ouvre au soleil après plusieurs jours de pluie.

Lee parla de la Russie. Il se montra verbeux et pompeux. Ça ne m'intéressait pas beaucoup de l'entendre dégoiser sur la façon dont la bureaucratie communiste avait détourné tous les merveilleux idéaux socialistes d'avant-guerre dans le pays (il passa sous silence les Grandes Purges staliniennes des années 30). Pas plus que de l'entendre traiter Nikita Khrouchtchev d'idiot ; on pouvait entendre le même genre de conneries oiseuses sur nos dirigeants américains ici dans n'importe quel salon de coiffure ou échoppe de cireur de chaussures. Oswald était peut-être parti pour changer le cours de l'Histoire dans quatorze petits mois, mais c'était un vieux raseur.

Ce qui m'intéressait, c'était la façon dont Mohrenschildt l'écoutait. De cette façon d'écouter qu'ont les gens les plus charmants et les plus magnétiques de la terre, posant toujours la bonne question au bon moment, sans jamais manifester d'impatience ni quitter des yeux le visage de leur interlocuteur, avec pour conséquence que l'autre se prend pour la personne la plus savante, la plus brillante et la plus intellectuellement futée de la planète. C'était peut-être bien la première fois de sa vie que Lee trouvait quelqu'un pour l'écouter de la sorte.

« Il n'y a plus qu'un seul espoir pour le socialisme à mes yeux,

termina Lee, c'est Cuba. Là, la révolution est restée pure. J'espère y aller un jour. Je pourrais en devenir citoyen. »

Mohrenschildt hocha gravement la tête. « Ce n'est pas le pire que tu pourrais faire. J'y ai été à plusieurs reprises, avant que l'administration actuelle ne rende les déplacements là-bas difficiles. C'est un beau pays… et maintenant, grâce à Fidel, c'est un beau pays qui appartient au peuple qui y vit.

– Je sais. »

Le visage de Lee resplendissait.

« Mais ! » Mohrenschildt leva un doigt sentencieux. « Si tu crois que les capitalistes américains vont laisser Fidel, Raúl et le Che réaliser leurs miracles sans interférer, tu rêves. Les roues sont déjà en train de tourner. Tu connais ce type, Walker ? »

J'ai dressé les oreilles.

« Edwin Walker ? Le général qui s'est fait virer ? demanda Lee.

– Oui, celui-là.

– Je le connais. Il vit à Dallas. Y s'est présenté pour être gouverneur et y s'est fait botter le cul. Puis l'est allé dans le Miss'sippi soutenir Ross Barnett quand James Meredith a été admis à l'université, c'est rien qu'un petit Hitler ségrégationniste de plus.

– Un raciste, ça c'est sûr, mais pour lui la cause ségrégationniste et les mariolles du Klan sont juste un paravent. Il voit la campagne pour les droits des Noirs comme un club de promotion de ces principes socialistes qui les obsèdent tellement, lui et ses semblables. James Meredith ? Un communiste ! La NAACP ? Un front ! Le SNCC ? Noir en surface, rouge en profondeur !

– Bien sûr, confirma Lee, c'est comme ça qu'ils fonctionnent. »

Je n'aurais su dire si Mohrenschildt était réellement sincère dans ce qu'il disait ou s'il s'amusait juste à remonter Lee.

« Et qu'est-ce que les Walker et les Barnett et les clowns prêcheurs revivalistes comme Billy Graham et Billy James Hargis voient comme le cœur battant de ce démoniaque monstre communiste défenseur des nègres ? La Russie !

– Je sais.

– Et où voient-ils la main avancée du communisme à moins de cent cinquante kilomètres des côtes des États-Unis ? À Cuba ! Walker ne porte plus l'uniforme, mais son meilleur ami, oui. Tu vois de qui je parle ? »

Lee secoua la tête. Il ne quittait pas le visage de Mohrenschildt des yeux.

« Curtis LeMay. Un autre raciste qui voit des communistes derrière tous les buissons. Qu'est-ce que Walker et LeMay demandent à Kennedy ? Qu'il bombarde Cuba ! Puis qu'il envahisse Cuba ! Puis qu'il fasse de Cuba le cinquante et unième État de l'Union ! Leur

humiliation à la baie des Cochons n'a fait qu'attiser leur détermination ! » Mohrenschildt ponctuait son discours de points d'exclamation imagés qu'il martelait du poing sur sa cuisse. « Des types comme LeMay et Walker sont beaucoup plus dangereux que cette salope de Rand, et pas parce qu'ils sont armés. Parce qu'ils ont des *militants*.

– Je suis au courant du danger, déclara Lee. J'ai commencé à monter un groupe pour la non-intervention à Cuba, ici à Fort Worth. J'ai déjà une dizaine de personnes intéressées. »

Ça, c'était plutôt hardi. Au mieux, d'après ce que j'en savais, les seules choses que Lee avait « montées » à Fort Worth, c'étaient les portes-moustiquaires en aluminium, et le tourniquet à linge dans l'arrière-cour, les rares fois où Marina avait pu le persuader d'aller étendre les couches du bébé.

« Tu ferais mieux d'aller vite, déclara Mohrenschildt d'un ton lugubre. Cuba est l'enseigne de la révolution. Quand les gens qui souffrent au Nicaragua, en Haïti et en République dominicaine regardent du côté de Cuba, ils voient une paisible société agraire socialiste où le dictateur a été renversé et la police secrète virée, avec leurs matraques enfoncées dans leurs gros culs ! »

Lee lâcha un rire qui ressemblait à un cri d'animal en détresse.

« Ils voient les grosses plantations de canne à sucre et les fermes esclavagistes de la United Fruit rendues aux cultivateurs. Ils voient la Standard Oil se faire virer. Ils voient fermer les casinos, tous tenus par la mafia Lansky…

– Je sais, dit Lee.

– Terminés les *donkey-shows*[2], mon ami, et les femmes qui vendaient leur corps… Et les corps de leurs filles ont retrouvé un travail honnête. Un *peón* qui serait mort dans la rue sous ce porc de Batista peut maintenant aller à l'hôpital et y être soigné comme un homme. Et pourquoi ? Parce que sous Fidel, le médecin et le *peón* sont égaux !

– Je sais », dit Lee.

C'était sa position par défaut.

Mohrenschildt bondit du canapé et se mit à tourner comme un lion en cage autour du parc pour bébé. « Penses-tu que Kennedy et sa clique irlandaise laisseront cette enseigne debout ? Ce *phare*, avec son message clignotant d'espoir ?

– Moi, j'aime bien Kennedy, avoua Lee, comme s'il était gêné de l'admettre. Malgré la baie des Cochons. C'était le plan d'Eisenhower, vous savez.

– La plupart des GCA aiment le président Kennedy. Tu sais de qui je parle en disant GCA ? Je peux t'assurer que la belette enragée qui a écrit *La Révolte de l'Atlas* le sait. Les Gros Cons d'Américains, voilà de

qui je parle. Les citoyens des États-Unis vivent heureux et meurent contents s'ils ont un réfrigérateur qui fait de la glace, deux voitures dans leur garage et *77 Sunset Strip* sur leurs écrans bombés. Les Gros Cons d'Américains adorent le *sourire* de Kennedy. Ah, oui. Ah, vraiment. J'admets qu'il a un sourire merveilleux. Mais Shakespeare n'a-t-il pas dit qu'un homme peut sourire tant qu'il veut et être quand même un scélérat ? Sais-tu que Kennedy a donné son feu vert à un plan de la CIA pour *assassiner* Castro ? Oui ! Ils ont déjà essayé – sans succès, merci mon Dieu – trois ou quatre fois. Je le tiens de mes contacts dans les pétroles en Haïti et en République dominicaine, Lee, et c'est de la bonne information. »

Lee exprima sa consternation.

« Mais Fidel a un allié solide en la Russie, poursuivit Mohrenschildt sans cesser d'arpenter la pièce. Ce n'est pas la Russie des rêves de Lénine – ni la tienne, ni la mienne – mais il se peut qu'ils aient leurs propres raisons de soutenir Fidel si l'Amérique tente une nouvelle invasion. Et retiens bien ce que je te dis là : Kennedy ne répugnera pas à la tenter, et sans tarder. Il écoutera LeMay. Il écoutera Dulles et Angleton, de la CIA. Tout ce dont il a besoin, c'est d'un bon prétexte, et alors il foncera, juste pour montrer au monde qu'il a des couilles. »

Ils continuèrent à parler de Cuba. Quand la Cadillac revint, le siège arrière était rempli de sacs d'épicerie – assez pour tenir un mois, on aurait dit.

« Merde, fit Lee. Les revoilà.

– Et nous sommes contents de les voir, répondit plaisamment Mohrenschildt.

– Restez dîner, offrit Lee. Rina n'est pas terrible comme cuisinière, mais…

– Je dois y aller. Ma femme attend mon rapport avec impatience et je vais lui en faire un bon ! Je l'amènerai la prochaine fois, d'accord ?

– Ouais, bien sûr. » Ils rejoignirent la porte. Marina bavardait avec Bouhe et Orlov, qui descendaient de la malle arrière des cartons remplis de conserves. Mais elle ne faisait pas que parler ; elle flirtait un peu aussi. Bouhe semblait sur le point de tomber à ses pieds. Sur les marches du porche, Lee ajouta quelque chose à propos du FBI. Mohrenschildt lui demanda combien de fois. Lee présenta trois doigts levés. « Un agent nommé Fain. Il est venu deux fois. Un autre nommé Hosty, une fois.

– Regarde-les droit dans les yeux et réponds à leurs questions ! lui intima Mohrenschildt. Tu n'as rien à craindre, Lee, et pas seulement parce que tu es innocent, mais parce que tu es dans le vrai ! »

Les autres le regardaient maintenant… et pas seulement eux. Les petites sauteuses à la corde étaient apparues et se tenaient debout dans l'ornière qui tenait lieu de trottoir de notre côté de Mercedes

Street.

Mohrenschildt avait un public dorénavant et il déclamait pour lui. « Tu es engagé idéologiquement, jeune monsieur Oswald, alors bien sûr qu'ils viennent ! Le gang Hoover ! Pour ce qu'on en sait, ils sont peut-être en train de nous observer en ce moment, peut-être du bas de la rue, peut-être de la maison d'en face ! » Mohrenschildt pointa un doigt vengeur vers mes doubles rideaux tirés. Lee se retourna pour regarder. Je me figeai dans l'ombre, soulagé d'avoir baissé mon saladier Tupperware d'amplification sonore (même s'il était désormais camouflé sous du ruban adhésif noir). « Je les connais. Est-ce qu'ils ne sont pas venus, eux, leurs cousins germains de la CIA, me rendre visite à plusieurs reprises, essayer de m'intimider pour que je leur livre des informations sur mes amis russes et sud-américains ? Après la guerre, est-ce qu'ils ne m'ont pas appelé un nazi de placard ? N'ont-ils pas prétendu que j'avais embauché des tontons macoutes pour battre et torturer mes concurrents pour les concessions pétrolières en Haïti ? Ne m'ont-ils pas accusé d'avoir versé des pots-de-vin à Papa Doc et d'avoir payé l'assassinat de Trujillo ? Oui, oui, tout ça et plus encore ! »

Les petites sauteuses à la corde le fixaient, bouche bée. Marina aussi. Une fois qu'il était lancé, George de Mohrenschildt balayait tout sur son passage.

« Sois courageux, Lee ! S'ils viennent, va au-devant d'eux ! Montre-leur ça ! » Il empoigna le devant de sa chemise et l'ouvrit d'un grand geste, arrachant les boutons qui sautèrent en tintant sur le plancher du porche. Les petites sauteuses à la corde, trop choquées pour pouffer de rire, eurent un hoquet de surprise. Contrairement à la plupart des hommes américains de l'époque, Mohrenschildt ne portait pas de maillot de corps. Sa peau avait la couleur de l'acajou huilé. Ses seins grassouillets pendouillaient sur de vieux muscles. Il martela de son poing droit la zone située juste au-dessus de son mamelon gauche. « Dis-leur : "Voici mon cœur et mon cœur est pur et mon cœur appartient à ma cause !" Dis-leur : "Même si Hoover m'arrache le cœur de la poitrine, il continuera à battre, et bientôt mille autres cœurs battront avec lui ! Puis dix mille ! Puis cent mille ! Puis un million !" »

Orlov posa son carton de boîtes de conserve pour délivrer une discrète salve d'applaudissements moqueurs. Marina avait les joues en feu. Mais c'était le visage de Lee qui était le plus intéressant. Comme Paul de Tarse sur le chemin de Damas, il venait d'avoir une révélation.

Les écailles lui étaient tombées des yeux.

3

Le prêche de Mohrenschildt à Oswald et ses singeries théâtrales sur

le porche (qui ne différaient pas beaucoup des simagrées sous la tente des prêcheurs évangélistes de droite qu'il vilipendait), à se dépoitrailler devant tout le monde, m'avaient profondément troublé. J'avais espéré qu'en me donnant les moyens d'écouter une conversation à cœur ouvert entre les deux hommes, je pourrais progresser vers l'élimination de Mohrenschildt en tant qu'agent de provocation réel dans la tentative d'assassinat contre Walker, et donc dans celle contre Kennedy. J'avais obtenu la conversation à cœur ouvert, mais au lieu de les clarifier, ça n'avait fait que compliquer les choses.

Un point cependant semblait clair : il était temps de dire *adieu*, et sans états d'âme, à Mercedes Street. J'avais loué l'appartement du rez-de-chaussée du 214 West Neely et le 24 septembre, j'ai chargé mes quelques vêtements, mes livres et ma machine à écrire dans ma Ford Sunliner vieillissante, et les ai embarqués pour Dallas.

Les deux grosses femmes avaient laissé derrière elles une porcherie empestant la maladie. Je me suis chargé du nettoyage moi-même, en remerciant Dieu que le terrier d'Al ait débouché à une époque où les désodorisants en aérosols existaient. J'ai acheté un poste de télévision portable dans un vide-garage et l'ai planté sur le comptoir de la cuisine à côté de la gazinière (que mentalement j'avais baptisée le Reposoir de la Graisse Antique). Ainsi, tandis que je balayais, lessivais, récurais et pulvérisais, je pouvais suivre des feuilletons policiers comme *Les Incorruptibles* et des séries comme *Car 54, Where Are You ?* Quand les cris et les martèlements de pieds des gamins à l'étage au-dessus s'arrêtaient pour la nuit, je me fourrais sous les toiles et piongais comme un mort. Sans jamais faire un seul rêve.

J'ai gardé ma bicoque de Mercedes Street, sans être témoin de grand-chose du côté du 2703. Parfois, Marina collait June dans une poussette (encore un cadeau de son vieil admirateur George Bouhe) et allait la promener jusqu'au parking de l'entrepôt et retour. L'après-midi, après l'école, les petites sauteuses à la corde les accompagnaient souvent. Marina elle-même s'amusa à sauter deux ou trois fois, en chantant en russe. De voir sa mère danser le pogo avec son halo de cheveux noirs voltigeant autour de sa tête faisait rire le bébé aux éclats. Les petites sauteuses à la corde riaient aussi. Marina ne s'en formalisait pas. Elle bavardait beaucoup avec elles et ne paraissait jamais irritée quand les petites, hilares, la corrigeaient. Elle avait plutôt l'air contente, en fait. Lee ne voulait pas qu'elle apprenne l'anglais, mais elle l'apprenait quand même. Tant mieux pour elle.

Le 2 octobre 1962, je me suis réveillé dans le silence étrange de mon appartement de Neely Street : pas de petits pieds galopant à l'étage, pas de jeune mère hurlant au plus âgé des deux de se dépêcher de se préparer pour l'école. Ils avaient décampé au beau milieu de la

nuit.

Je suis monté et j'ai essayé ma clé sur leur porte. Elle ne fonctionnait pas, mais comme c'était un verrou à ressort, je l'ai facilement crocheté avec un cintre. J'ai avisé une bibliothèque vide dans le salon. J'ai percé un petit trou dans le sol, branché ma seconde lampe trafiquée et fait passer le fil d'écoute par le trou jusqu'à mon appartement du dessous. Puis j'ai repoussé la bibliothèque par-dessus.

Le micro fonctionnait bien, mais les bandes de l'astucieux petit magnétophone japonais ne tournaient que lorsque des aspirants locataires en visite dans l'appartement allumaient la lampe pour l'essayer. Tous des visiteurs, jamais des preneurs. Jusqu'à l'emménagement des Oswald, j'avais le 214 Neely Street tout à moi. Après la parade de cirque qu'avait été Mercedes Street, c'était un soulagement. Même si les petites sauteuses à la corde me manquaient. Elles étaient mon chœur antique.

4

Je dormais dans mon appartement de Dallas la nuit et regardais Marina promener le bébé à Fort Worth le jour. Alors que je m'occupais ainsi, une autre ligne de partage des eaux des années 60 approchait, à mon insu. J'étais accaparé par les Oswald, qui traversaient une nouvelle crise conjugale.

Un jour de la deuxième semaine d'octobre, Lee rentra de bonne heure du travail. Marina était en train de promener June. Ils se parlèrent à l'entrée de l'allée, de l'autre côté de la rue. Vers la fin de la conversation, Marina demanda, en anglais. « Quoi veut dire *viré* ? »

Il le lui expliqua en russe. Marina écarta les mains dans un geste d'impuissance et serra son mari dans ses bras. Lee l'embrassa sur la joue, puis prit le bébé dans la poussette. June rit lorsqu'il l'éleva au-dessus de sa tête, tendant ses petites mains pour lui attraper les cheveux. Ils rentrèrent chez eux ensemble. Heureuse petite famille, se serrant les coudes dans l'adversité.

Le calme régna jusqu'à 17 heures. Je m'apprêtais à rentrer à Neely Street, quand j'ai avisé Marguerite Oswald s'en venant depuis l'arrêt de bus de Winscott Road.

Voilà les ennuis qui arrivent, me suis-je dit. Et je ne me trompais pas.

Une fois de plus, Marguerite évita la marche « ha-ha » toujours pas réparée ; une fois de plus, elle entra sans frapper ; et le feu d'artifice a immédiatement commencé. C'était une soirée chaude et les fenêtres de leur appartement étaient ouvertes. Pas besoin de se fatiguer à brancher le micro longue portée. Lee et sa mère gueulaient à pleins poumons.

En fait, semblait-il, Lee n'avait pas été licencié de son boulot chez Leslie Welding, il s'était tout bonnement tiré. Le patron, qui le

cherchait parce qu'ils étaient en pénurie de main-d'œuvre, avait appelé Vada Oswald. Ayant fait chou blanc auprès de la femme du frère, il avait appelé la mère.

« J'ai menti pour toi, Lee ! cria Marguerite. J'ai dit que tu avais la grippe ! Pourquoi est-ce que tu m'obliges toujours à mentir pour toi ?

– Je t'oblige à rien du tout ! » cria Lee à son tour. Ils s'affrontaient, face à face dans le salon. « Je t'oblige à rien du tout, et tu le fais quand même !

– Lee, comment vas-tu faire vivre ta famille ? Il te faut un emploi !

– Oh, je trouverai un emploi ! T'inquiète pas pour ça, Ma !

– Et *où* ?

– J'en sais rien mais…

– Oh, Lee ! Comment vas-tu payer le loyer ?

– … elle a beaucoup d'amis. » Il tourna le pouce vers Marina, qui tiqua. « Ils sont pas bons à grand-chose, mais ils seront bons à ça. Va-t'en d'ici, Ma. Rentre à la maison. Laisse-moi respirer. »

Marguerite se précipita vers le parc. « Et d'où ça sort, ça ?

– Les amis dont je t'ai parlé. La moitié d'entre eux sont riches et les autres essayent de le devenir. Ils aiment parler avec Rina. » Lee a ricané. « Les plus vieux aiment lui reluquer les seins.

– *Lee !* »

Voix choquée, mais… mine réjouie ? Mamotchka jubilait-elle d'entendre de la fureur dans la voix de son fils ?

« Allez, Ma. Fiche-nous un peu la paix.

– Sait-elle que les hommes qui font des cadeaux veulent toujours être payés de retour ? Le sait-elle, Lee ?

– *Fous le camp !* »

Lee brandissait les poings. Dansait presque de rage impuissante. Marguerite sourit. « Tu es perturbé. Bien sûr que tu es perturbé. Je reviendrai quand tu auras un peu retrouvé le contrôle de toi-même. Et je vous aiderai. Je suis toujours là pour vous aider. »

Puis subitement, elle se jeta sur Marina et le bébé. On aurait dit qu'elle voulait les attaquer. Elle couvrit le visage de June de baisers, puis elle traversa la pièce d'un pas martial. À la porte, elle se retourna et désigna le parc du doigt : « Dis-lui d'astiquer ça comme il faut, Lee. Les trucs que les gens donnent sont toujours pleins de microbes. Si le bébé tombe malade, vous n'aurez pas les moyens de faire venir le docteur.

– Ma ! *Dégage !*

– C'est ce que je fais. »

Tranquille comme Baptiste. Elle frétilla des doigts, comme une petite fille qui dit au revoir et s'en fut. Marina s'approcha de Lee, tenant le bébé devant elle comme un bouclier. Ils parlèrent. Puis ils crièrent. Envolée, la belle solidarité familiale ; Marguerite y avait

veillé. Lee prit sa fille, la berça dans le creux de son bras puis – absolument sans prévenir – balança un coup de poing dans le visage de sa femme. Marina tomba, saignant de la bouche et du nez et pleurant bruyamment. Lee la regarda. Le bébé aussi pleurait. Lee caressa les fins cheveux de June, lui piqua un baiser sur la joue, la berça encore. Se remettant péniblement sur ses pieds, Marina reparut à ma vue. Lee lui flanqua un coup de pied dans les côtes et elle retomba. Je ne voyais plus que le halo de ses cheveux.

Quitte-le, me disais-je, même si je savais qu'elle n'en ferait rien. *Prends le bébé et quitte-le. Va retrouver George Bouhe. Réchauffe son lit s'il le faut, mais dépêche-toi de t'éloigner de ce monstre malingre affligé d'une mère.*

Mais ce fut Lee qui la quitta, du moins temporairement. Je ne l'ai jamais revu dans Mercedes Street.

5

Ce fut leur première séparation. Lee partit chercher du travail à Dallas. Je ne sais pas où il logea. Au YMCA, d'après les notes d'Al, mais cela se révéla inexact. Peut-être trouva-t-il une chambre dans une pension de famille économique. Ça ne me concernait pas. Je savais qu'ils débarqueraient ensemble pour louer l'appartement au-dessus du mien et pour le moment, j'en avais ma claque de lui. Quel répit de ne plus avoir à écouter sa voix ralentie rabâchant ses « Oui, je sais » à longueur de conversation.

Grâce à George Bouhe, Marina retomba sur ses pieds. Peu de temps après la visite de Marguerite et le départ de Lee, Bouhe et un autre homme arrivèrent à bord d'une camionnette Chevrolet et la déménagèrent. Mère et fille quittèrent le 2703 Mercedes Street installées sur le plateau de la camionnette. La valise rose que Marina avait rapportée de Russie avait été garnie de couvertures et June dormait à poings fermés dans ce nid de fortune. Quand le camion commença à rouler, Marina posa une main sécurisante sur la poitrine de sa fille. Les petites sauteuses à la corde regardaient de tous leurs yeux et Marina leur fit au revoir de la main. Elles lui rendirent son geste.

6

J'avais trouvé l'adresse de George de Mohrenschildt dans les Pages blanches de Dallas et je l'ai suivi à plusieurs reprises. J'étais curieux de savoir quelles pouvaient être ses fréquentations, quoique j'aurais été bien en peine de différencier un type de la CIA d'un sbire de la mafia Lansky ou de tout autre conspirateur éventuel. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'a rencontré personne qui m'ait paru suspect. Il

allait travailler ; il allait au Country Club de Dallas jouer au tennis ou nager avec sa femme ; ils allaient ensemble dans des clubs de strip-tease. Il ne taquinait pas les filles mais avait un penchant pour le pelotage des seins et des fesses de sa femme en public. Ça ne semblait pas la déranger.

Par deux fois, il a eu une entrevue avec Lee. La première, c'était au club de strip-tease favori de Mohrenschildt. Lee semblait mal à l'aise dans ce cadre et ils ne s'y attardèrent pas longtemps. La seconde, ils déjeunèrent dans un coffee-shop de Browder Street. Ils y restèrent jusqu'à presque 14 heures, à discuter sans fin autour d'une tasse de café. Lee fit mine de se lever, se ravisa, commanda autre chose. Quand la serveuse lui apporta une part de tarte, il lui tendit quelque chose qu'elle mit dans la poche de son tablier après y avoir jeté un rapide coup d'œil. Au lieu de les suivre quand ils partirent, j'allai trouver la serveuse pour lui demander si je pouvais voir ce que le jeune homme lui avait donné.

« Vous pouvez le garder », me dit-elle. Et elle me tendit un tract en papier jaune dont le titre était imprimé en gros caractères noirs de tabloïd : NON-INTERVENTION À CUBA ! Le texte exhortait les « personnes intéressées » à rejoindre la branche Dallas-Fort Worth de cette admirable association. NE LAISSEZ PAS L'ONCLE SAM VOUS DUPER ! ÉCRIVEZ BP 1919 POUR PLUS DE DÉTAILS SUR LES PROCHAINES RÉUNIONS.

« De quoi ont-ils parlé ? lui ai-je demandé.

– Vous êtes flic ?

– Non, j'arrose mieux que les flics », lui ai-je dit.

Et je lui ai tendu un billet de cinq dollars.

« De ça », m'a-t-elle dit en montrant du doigt le tract qu'Oswald avait sans doute imprimé sur son nouveau lieu de travail. « Cuba. Comme si j'en avais quelque chose à foutre. »

Mais moins d'une semaine plus tard, le soir du 22 octobre, le président Kennedy aussi parlait de Cuba. Et à ce moment-là, plus personne n'aurait prétendu s'en foutre.

7

C'est un poncif des chansons de blues de dire qu'il faut attendre que le puits soit à sec pour réaliser à quel point on a besoin d'eau, mais jusqu'à l'automne 1962, je ne m'étais pas avisé que cela s'appliquait aussi au trottinement de petits pieds sur un plancher. Une fois la famille du dessus partie, le 214 West Neely se chargea d'une inquiétante atmosphère de maison hantée. Sadie me manquait et je me suis mis à m'inquiéter pour elle d'une façon quasi obsessionnelle. À la réflexion, vous pouvez barrer le mot « quasi ». Ellie Dockerty et Deke Simmons n'avaient pas pris au sérieux mes craintes au sujet de son ex-mari. Sadie elle-même ne les avait pas prises au sérieux ; pour ce que

j'en savais, elle s'imaginait que j'essayais d'instiller en elle la peur de John Clayton pour l'empêcher de me repousser complètement hors de sa vie. Aucun d'entre eux ne savait que si l'on faisait abstraction du prénom, il n'y avait qu'une syllabe de différence entre son nom et celui de Doris Dunning. Aucun d'entre eux ne connaissait l'effet harmonique dont je semblais moi-même être l'auteur par ma seule présence en Terrain d'Antan. Et en l'occurrence, s'il arrivait quelque chose à Sadie, à qui en reviendrait la responsabilité ?

Mes mauvais rêves sont revenus. Les rêves de Jimla.

J'ai cessé de filer George de Mohrenschildt et commencé à faire de longues marches à pied l'après-midi, qui ne me ramenaient pas avant neuf ou même dix heures du soir à mon domicile de West Neely Street. Je passais ces heures à penser à Lee, qui travaillait maintenant comme apprenti reprographe dans une entreprise de Dallas, la Jaggars-Chiles-Stovall. Ou à Marina, qui avait temporairement élu domicile chez une jeune divorcée du nom de Elena Hall. Mrs. Hall travaillait pour le dentiste de George Bouhe, et c'était ce dentiste qui était au volant de la camionnette à plateau le jour où Marina et June avaient quitté le bouge de Mercedes Street.

Surtout, mes pensées étaient occupées par Sadie. Encore Sadie. Toujours Sadie.

Au cours d'une de ces marches, aussi assoiffé que déprimé, j'ai fait halte dans un troquet du quartier, l'Ivy Room, et j'ai commandé une bière. Le juke-box était éteint et les clients étaient exceptionnellement silencieux. Quand la serveuse a déposé ma bière devant moi et s'est immédiatement détournée pour regarder le poste de télévision placé au-dessus du bar, je me suis avisé que tout le monde regardait l'homme que j'étais venu sauver. Il était pâle et grave. Il avait des cernes sous les yeux.

« Pour empêcher la mise en place d'un dispositif offensif, une stricte "quarantaine" sera appliquée sur tout équipement militaire offensif à destination de Cuba. Tous les bateaux à destination de Cuba, quels que soient leur pavillon ou leur provenance seront interceptés et obligés de faire demi-tour s'ils transportent des armes offensives. »

« Bon sang de bois ! proféra un homme coiffé d'un chapeau de cow-boy. Et y s'imagine que les Russkoffs vont faire *quoi* ?

– Tais-toi, Bill, lança le barman. Il faut qu'on écoute ça. »

« Toute fusée nucléaire lancée à partir de Cuba contre l'une ou l'autre des nations de l'hémisphère occidental sera considérée comme l'équivalent d'une attaque soviétique contre les États-Unis, attaque susceptible d'entraîner des représailles massives contre l'Union soviétique. »

Une femme au bout du comptoir gémit en pressant sa main sur son ventre. L'homme debout à côté d'elle l'enlaça et elle posa la tête sur

son épaule. Ce que je voyais sur le visage de Kennedy était un mélange à parts égales de détermination et d'effroi. Ce que j'y voyais aussi, c'était *la vie :* un engagement total dans la tâche qu'il avait à accomplir.

Treize mois exactement le séparaient de son rendez-vous avec les balles de l'assassin.

« Par mesure de précaution militaire impérieuse, j'ai renforcé notre base de Guantanamo et fait procéder aujourd'hui à l'évacuation des familles de nos ressortissants là-bas. »

« Tournée générale, annonça soudain Bill-le-Cow-boy. Parce que si ça ne ressemble pas à la fin de la route pour nous, *amigos*… »

Il posa deux billets de vingt à côté de son verre à liqueur, mais le barman ne fit pas le moindre geste pour s'en saisir. Il regardait Kennedy, qui en appelait maintenant au président Khrouchtchev « pour qu'il mette fin à cette menace clandestine, irresponsable et provocatrice à la paix dans le monde ».

La serveuse qui m'avait servi ma bière, une blonde peroxydée, la cinquantaine ou plus et l'air salement fâchée avec la vie, éclata soudain en sanglots. C'est ce qui m'a décidé. Je suis descendu de mon tabouret, j'ai contourné les tables où étaient assis des hommes et des femmes, les yeux braqués vers l'écran du téléviseur comme des enfants graves, et je me suis glissé dans l'une des cabines téléphoniques à côté du skee-ball[3].

L'opératrice m'a invité à introduire quarante cents pour les trois premières minutes. J'ai fait tomber deux pièces de vingt-cinq cents dans la fente. Le téléphone public les a réceptionnées avec un tintement feutré. Confusément, j'entendais encore Kennedy parler de cette voix nasillarde typique de la Nouvelle-Angleterre. Il accusait maintenant le ministre soviétique des Affaires étrangères, Andreï Gromyko, d'être un menteur. Au diable, cette fois, la langue de bois.

« Je vous mets en communication, monsieur », m'annonça l'opératrice. Puis elle lâcha : « Est-ce que vous écoutez le président ? Sinon, vous devriez vite allumer le poste de télé ou de radio.

– Je l'écoute », ai-je répondu.

Sadie aussi serait à l'écoute. Sadie, dont le mari avait proféré tout un tas de conneries apocalyptiques à peine recouvertes d'un vernis scientifique. Sadie, à qui son petit copain politicien sorti de Yale avait dit qu'une grosse déflagration allait se produire dans les Caraïbes. Sur un point critique, probablement Cuba.

Je n'avais aucune idée de ce que j'allais lui dire pour la rassurer, mais le problème n'était pas là. Le téléphone sonnait, sonnait. Ça ne me plaisait pas. Où était-elle à 20 heures 30, un lundi soir, à Jodie ? Au cinéma ? Je n'en croyais rien.

« Monsieur, votre correspondant ne répond pas.

– Oui, je sais », j'ai répondu.

Et j'ai grimacé en entendant sortir de ma bouche la phrase favorite de Lee. Ma monnaie a dégringolé bruyamment dans le retour de pièces lorsque j'ai raccroché. J'allais m'en resservir quand je me suis ravisé. À quoi bon appeler miz Ellie ? Je n'étais plus dans ses petits papiers maintenant. Ni dans ceux de Deke non plus, probablement. Ils me diraient d'aller me faire voir. Lorsque je suis retourné au bar, Walter Cronkite montrait des photos des bases de missiles soviétiques en construction prises par des avions U-2 américains. De nombreux membres du Congrès, indiqua-t-il, exhortaient Kennedy à lancer des raids aériens ou une invasion à grande échelle immédiatement. Pour la première fois dans l'Histoire, les bases de missiles américaines et le Commandement des Forces aériennes stratégiques étaient passés en alerte DEFCON-4.

« Des bombardiers américains B-52 effectueront bientôt des reconnaissances le long des frontières de l'Union soviétique, annonça Cronkite de cette voix profonde et lourde de menace qui le caractérisait. Et – c'est une chose évidente pour nous tous qui, au cours de ces sept dernières années, avons couvert les rebondissements de cette guerre froide toujours plus effrayante – les chances de commettre une erreur, une erreur potentiellement *désastreuse*, vont en augmentant à chaque nouvelle escalade de… »

« *N'attends pas !* s'écria un homme debout près de la table de billard. *Balance-leur tout de suite des bombes, à ces enculés de cocos !* »

Quelques cris de protestation se firent entendre, en réponse à cette déclaration sanguinaire, mais ils furent pour la plupart noyés sous une déferlante d'applaudissements. J'ai quitté l'Ivy Room et je suis rentré à Neely Street au petit trot. À peine arrivé, j'ai sauté dans ma Sunliner et pris la route de Jodie.

8

Tandis que je poursuivais la lumière de mes phares sur la 77, mon autoradio, qui remarchait, ne diffusait rien d'autre qu'un monceau de prévisions apocalyptiques. Même les DJ, proférant des trucs comme « Dieu bénisse l'Amérique » et « Conservez votre poudre au sec », avaient chopé la grippe nucléaire. Lorsque l'animateur de K-Life passa le « Chant de guerre de la République » et que Johnny Horton commença à glory-alléluier, je leur ai coupé le sifflet. Ça ressemblait trop au lendemain du 11-Septembre.

J'ai gardé le pied au plancher en dépit de la détresse croissante du moteur de la Sunliner et de la grimpée inexorable vers le rouge de l'aiguille de température. Les routes étaient quasiment désertes et j'ai tourné dans l'allée de Sadie un peu après zéro heure 30 le matin du 23. Sa Coccinelle VW jaune était garée devant la porte du garage

fermée, les lumières étaient allumées au rez-de-chaussée, mais personne n'a répondu quand j'ai sonné. J'ai fait le tour pour aller tambouriner à la porte de la cuisine, tout aussi vainement. Ça me plaisait de moins en moins.

Sadie gardait une clé de secours sous les marches de derrière. Je l'ai récupérée et je suis entré. L'effluve bien reconnaissable du whisky a frappé mes narines, avec l'odeur fétide du tabac froid.

« Sadie ? »

Rien. J'ai traversé la cuisine pour gagner la salle de séjour. Sur la table basse, devant le canapé, un cendrier débordait de mégots et un liquide avait imbibé les magazines *Life* et *Look* qui y étaient éparpillés. J'y ai trempé les doigts et les ai portés à mes narines. Du scotch. Merde.

« Sadie ? » Je sentais une autre odeur maintenant, dont je me souvenais bien, de l'époque des cuites de Christy : l'âcre odeur du vomi. Je me suis précipité dans le petit couloir. Deux portes se faisaient face, celle de la chambre et celle du bureau. Les deux étaient fermées, mais la porte de la salle de bains au bout du couloir était ouverte. La lumière crue du néon éclairait la cuvette des toilettes éclaboussée de vomissures. Il y en avait aussi sur le carrelage rose et sur le rebord de la baignoire. J'ai aperçu un flacon de comprimés ouvert posé à côté du porte-savon sur l'évier. J'ai foncé dans la chambre à coucher.

Sadie était étendue en travers du lit sur le couvre-lit froissé. Elle était en combinaison, avec un mocassin en daim à un pied. L'autre était tombé sur le plancher. Sa peau avait la couleur de la cire froide et elle ne paraissait pas respirer. Puis elle a inspiré en hoquetant, dans un énorme ronflement, et exhalé en sifflant. Sa poitrine est restée creuse durant quatre secondes terrifiantes, puis elle a encore inspiré dans un râle. Il y avait un autre cendrier débordant de mégots sur la table de nuit. Par-dessus ces cadavres était posé un paquet de Winston froissé, avec un coin carbonisé par une cigarette mal éteinte. À côté du cendrier, un verre à moitié vide et une bouteille de Glenlivet. Il n'y manquait pas beaucoup d'alcool – Dieu soit loué –, mais ce n'était pas vraiment l'alcool qui m'inquiétait. C'étaient les médicaments. Il y avait aussi une enveloppe en papier kraft sur la table d'où semblait dépasser un fouillis de photos, mais je n'y ai pas prêté attention sur le moment.

J'ai passé mes bras autour d'elle et tenté de la faire asseoir. Sa combinaison de soie m'a glissé entre les mains. Sadie est retombée sur le lit comme une masse et a pris une autre de ces inspirations sifflantes, laborieuses. Ses cheveux ont recouvert l'un de ses yeux fermés.

« Sadie, réveille-toi ! » Rien. Je l'ai attrapée par les épaules et hissée contre la tête du lit. Le choc a fait trembler le bois. « Lai'moi

tra'quille. » Voix pâteuse et faible, mais c'était mieux que rien. « Réveille-toi, Sadie ! Tu dois te réveiller ! » Je lui ai donné quelques gifles légères sur les joues. Ses yeux sont restés fermés, mais ses mains sont remontées et ont essayé – faiblement – de me repousser. « Réveille-toi ! Réveille-toi, bon sang ! » Ses yeux se sont ouverts, m'ont regardé sans me reconnaître, puis se sont refermés. Mais elle respirait plus normalement. Maintenant qu'elle était assise, ce râle terrifiant avait disparu. Je suis retourné à la salle de bains, j'ai viré sa brosse à dents du verre en plastique rose et ouvert le robinet d'eau froide. Pendant que je remplissais le verre, j'ai regardé l'étiquette sur le flacon de médicament. Nembutal. Il restait une dizaine de comprimés dedans, ce n'était donc pas une tentative de suicide. Du moins, pas flagrante. Je les ai balancés dans les W-C, puis je suis retourné dans la chambre en courant. Sadie était en train de glisser de la position assise où je l'avais laissée. La tête projetée en avant, le menton collé contre le sternum, elle avait de nouveau la respiration rauque.

J'ai posé le verre d'eau sur la table de chevet et me suis figé une seconde en voyant l'une des photos qui dépassaient de l'enveloppe. Ç'aurait pu être une femme – les cheveux qui lui restaient étaient longs – mais il était difficile de l'affirmer avec certitude. Là où aurait dû se trouver son visage, il n'y avait que de la viande crue, avec un trou. Le trou paraissait hurler.

J'ai redressé Sadie et l'ai prise par les cheveux pour renverser sa tête en arrière. Elle a gémi quelque chose, peut-être *Arrête, ça fait mal*. Puis je lui ai jeté le verre d'eau au visage. Elle a sursauté et ses yeux se sont ouverts en grand.

« Jor ? Qu'è-tu fais 'ci, Jor ? P'quoi juu mouillée ?

– Réveille-toi. Réveille-toi, Sadie. » Je lui ai redonné quelques gifles, mais plus douces cette fois, plutôt des tapotements. Ce n'était pas assez efficace. Ses yeux ont recommencé à se fermer.

« Vaa… *-t'en* !

– Non, sauf si tu veux que j'appelle une ambulance. Comme ça, tu pourras voir ton nom dans le journal. Le conseil d'administration du lycée va adorer. Allez, hop là ! »

J'ai réussi à nouer mes mains derrière elle et à la soulever du lit. Sa combinaison est remontée en glissant sur son ventre puis elle est retombée en même temps que Sadie tombait à genoux sur le tapis. Elle a écarquillé les yeux en criant de douleur, mais je l'ai remise sur ses pieds. Elle se balançait d'avant en arrière en se débattant avec plus de force. « Vaaa-t'en ! Vaa-t'en, Jor !

– Non, madame. »

J'ai passé mon bras autour de sa taille et réussi à l'entraîner vers la porte, la guidant et la portant à parts égales. Nous avons pris le virage

vers la salle de bains, mais ses genoux ont brusquement cédé. Je l'ai portée, ce qui n'était pas une mince affaire, vu sa taille et son poids. Dieu soit loué pour nous avoir dotés d'adrénaline. J'ai rabaissé l'abattant des toilettes et réussi à la faire asseoir avant que mes propres genoux ne cèdent. Je haletais, en partie à cause de l'effort, mais surtout à cause de la peur. Comme Sadie commençait à gîter vers tribord, j'ai giflé son bras nu – *paf*.

« Reste assise ! je lui ai crié au visage. Reste assise, Christy, bon sang ! »

Ses yeux ont lutté pour se rouvrir. Ils étaient salement injectés de sang. « Qui-Chrisssy ?

– Choriste en chef des putains de Rolling Stones, je lui ai dit. Ça fait combien de temps que tu prends du Nembutal ? Et combien tu en as pris ce soir ?

– J'ai n'ordonnansss, elle m'a répondu. C'est pas tes z'afffair', Jor.

– Combien ? Et combien tu as bu de whisky ?

– Vaaa-t'en. »

J'ai ouvert à fond le robinet d'eau froide de la baignoire, puis tiré la manette pour actionner la douche. Elle a vu ce que j'avais l'intention de faire et recommencé à se débattre et à me frapper. « Non, Jor ! Non ! » Je l'ai ignorée. Ce n'était pas la première fois que je collais sous la douche froide une femme court vêtue. Et il en va de certaines choses comme de monter à bicyclette. Je l'ai soulevée par-dessus le rebord de la baignoire dans un rapide mouvement de torsion du bassin que je ressentirais le lendemain dans le creux de mes reins, puis je l'ai maintenue solidement pendant que l'eau froide la giflait et qu'elle se débattait violemment. Hurlante, elle a tendu la main pour attraper le porte-serviette. Elle avait les yeux bien ouverts maintenant. Des gouttelettes s'accrochaient à ses cheveux. La combinaison était devenue transparente, et même dans ces circonstances, il m'a été impossible de ne pas ressentir un brusque émoi des sens quand les courbes de son corps se sont révélées à ma vue.

Elle a essayé de sortir de la baignoire. Je l'ai repoussée. « Reste là, Sadie. Reste là et encaisse.

– C-combien de temps ? C'est *froid* !

– Jusqu'à ce que tes joues reprennent un peu de couleurs.

– P-pourquoi tu f-fais ça ? »

Elle claquait des dents.

« Parce que tu as failli te tuer ! » lui ai-je crié. Elle a bronché. Ses pieds ont glissé, mais elle s'est rattrapée au porte-serviette et s'est maintenue debout. Les réflexes revenaient. C'était bon signe. « Les c-cachets faisaient pas d'effet, alors j'ai bu un peu de whisky, c'est tout. Laisse-moi sortir, j'ai trop froid. S'il te plaît G-George, *s'il te plaît*, laisse-moi sortir. » Ses cheveux collaient à ses joues maintenant, elle

ressemblait à un rat noyé, mais son visage avait repris un peu de couleurs. L'équivalent d'une mince couche de fard, mais c'était un début. J'ai éteint la douche, l'ai prise dans mes bras et tenue tandis qu'elle enjambait le bord de la baignoire en chancelant. Sa combinaison trempée dégouttait sur le tapis de bain rose. Je lui ai chuchoté à l'oreille : « J'ai cru que tu étais morte. Quand je suis entré et que je t'ai vue couchée là, j'ai cru que tu étais morte, merde. Tu peux pas savoir l'effet que ça fait. »

Je l'ai relâchée. Elle me fixait avec de grands yeux étonnés. Puis elle m'a dit : « John avait raison. R-Roger, aussi. Il m'a appelé ce soir… de Washington… avant le discours de Kennedy. Alors qu'est-ce que ça peut faire ? À cette heure-ci la semaine prochaine, on sera tous morts. Ou on voudra l'être. » Au début, je n'ai absolument pas compris de quoi elle parlait. Je voyais Christy, là, debout, dégouttante de flotte, débraillée et me sortant un tas de conneries et j'étais absolument furieux. Je pensais : *Espèce de lâche salope*. Elle a dû le voir dans mes yeux, car elle a reculé. Ça m'a obligé à reprendre mes esprits. Pouvais-je la traiter de lâche parce que moi je savais à quoi ressemblait le paysage au-delà de l'horizon ? J'ai pris une serviette sur l'étendoir au-dessus du W-C et la lui ai tendue.

« Déshabille-toi avant de te sécher, je lui ai dit.

– Sors, alors. Accorde-moi un peu d'intimité.

– D'accord, si tu me dis que tu es bien réveillée.

– Je suis bien réveillée. »

Elle m'a regardé avec de la rancune dans les yeux et (peut-être) une minuscule étincelle d'humour. « On peut dire que tu sais comment faire ton entrée, George. »

Je me suis tourné vers l'armoire à pharmacie.

« Je n'en ai plus, m'a-t-elle dit. Ce que je n'ai pas gardé est dans les W-C. »

J'ai regardé quand même, je n'avais pas été marié avec Christy pendant quatre ans pour rien. Puis j'ai tiré la chasse. Cela fait, je me suis glissé dehors. « Je te laisse trois minutes », j'ai dit.

9

L'adresse de l'expéditeur sur l'enveloppe en kraft marron était celle de John Clayton, 79 East Oglethorpe Avenue, Savannah, Géorgie. On ne pouvait certainement pas accuser ce salaud-là de voguer sous pavillon de complaisance ou de jouer les corbeaux. Le cachet de la poste datait du 28 août, ce courrier devait donc attendre Sadie chez elle à son retour de Reno. Elle avait eu près de deux mois pour en ruminer le contenu. M'avait-elle paru triste et déprimée quand je lui avais parlé le soir du 6 septembre ? Eh bien, étant donné la teneur des clichés que son ex-mari avait eu la prévenance de lui envoyer, ça

n'avait rien d'étonnant.

Nous sommes tous en danger, m'avait-elle dit la dernière fois que je lui avais parlé au téléphone. *Johnny avait raison là-dessus.*

Les photos montraient des hommes, des femmes et des enfants japonais. Des victimes de l'explosion de la bombe atomique d'Hiroshima, de Nagasaki, ou des deux. Certains étaient aveugles. Beaucoup étaient chauves. La plupart souffraient de brûlures dues aux radiations. Quelques-uns, comme la femme sans visage, avaient été carbonisés. Une photo montrait un quatuor de statues noires recroquevillées : quatre personnes qui se trouvaient devant un mur lorsque la bombe avait explosé. Ces gens avaient été désintégrés et la majeure partie du mur avait été désintégrée aussi. Tout ce qu'il en restait, c'étaient les parties protégées par les personnes qui se tenaient devant. Ces parties étaient noires parce qu'elles étaient recouvertes de chair carbonisée.

Au dos de chaque photo, Clayton avait rédigé le même message de son écriture propre et nette : *Bientôt notre tour en Amérique. Les analyses statistiques ne mentent pas.*

« Joli, hein ? » Sa voix était morne, sans vie. Elle se tenait debout dans l'embrasure, enroulée dans la serviette. Ses cheveux tombaient en boucles humides sur ses épaules nues.

« Combien as-tu bu d'alcool, Sadie ?

– Deux ou trois verres, c'est tout, parce que les cachets ne marchaient pas. Je crois te l'avoir déjà dit quand tu me secouais et que tu me giflais.

– Si tu attends que je te fasse des excuses, tu peux attendre longtemps. Les barbituriques et l'alcool ne font pas bon ménage, Sadie.

– Ce n'est pas grave, a-t-elle poursuivi. J'ai déjà été giflée avant. »

Ça m'a fait penser à Marina et j'ai tiqué. Ce n'était pas la même chose, mais une gifle reste une gifle. Et il est vrai que j'étais fou de colère autant que de peur. Sadie est allée s'asseoir sur la chaise, dans le coin, et a resserré la serviette autour d'elle. Elle ressemblait à une petite fille boudeuse. « Mon ami Roger Beaton m'a appelé. Je te l'ai dit ?

– Oui.

– Mon *bon* ami Roger. »

Ses yeux me mettaient au défi de la contredire. Je n'en ai rien fait. C'était sa vie, après tout. Je voulais juste m'assurer qu'elle *ait* une vie.

« D'accord, ton bon ami Roger.

– Il m'a dit de bien écouter le discours de ce trou-du-cul d'Irlandais, ce soir. C'est comme ça qu'il l'a appelé. Puis il m'a demandé à quelle distance de Dallas se trouvait Jodie. Puis il m'a dit : "Ça devrait être assez loin, tout dépend de la direction du vent." Lui-même va quitter

Washington, comme beaucoup d'autres gens, mais à mon avis, ça ne sert à rien. On ne peut pas échapper à une guerre nucléaire. » Elle s'est mise à pleurer sur ces mots, des sanglots déchirants et douloureux qui lui secouaient tout le corps. « *Ces imbéciles vont détruire un monde si beau ! Ils vont tuer des enfants ! Je les déteste ! Je les déteste tous ! Kennedy, Khrouchtchev, Castro, j'espère qu'ils brûleront tous en enfer !* »

Elle s'est couvert le visage de ses mains. Je me suis agenouillé, tel un soupirant d'antan s'apprêtant à faire sa demande, et je l'ai enlacée. Elle a mis ses bras autour de mon cou et s'est accrochée à moi comme une noyée. Elle avait encore la peau froide à cause de la douche, mais sa joue était fiévreuse contre mon bras.

À cet instant, je les ai tous détestés moi aussi, et John Clayton plus que les autres pour avoir semé cette graine délétère dans le mental d'une jeune femme psychologiquement vulnérable. Il l'avait non seulement semée, mais arrosée, désherbée et regardée grandir.

Et Sadie était-elle la seule ce soir aux prises avec la terreur, la seule ayant eu recours aux cachets et à l'alcool ? À quel rythme et en quelle quantité picolait-on en ce moment même à l'Ivy Room ? J'avais tablé sur l'hypothèse stupide que les gens prendraient la crise des missiles de Cuba comme n'importe quel autre face-à-face international momentané, car à l'époque où je l'avais abordée à l'université, ce n'était qu'une convergence supplémentaire de noms et de dates à mémoriser pour les prochains partiels. Voilà à quoi ressemblent les choses vues du futur. Pour les gens coincés dans la vallée (la sombre vallée) du présent, elles ont un aspect bien différent.

« Les photos étaient là à mon retour de Reno. » Elle me fixait de ses yeux injectés de sang. Elle avait un regard hanté. « Je voulais les jeter, mais je n'ai pas pu. Je n'arrêtais pas de les contempler.

– C'est ce que ce salaud voulait. C'est pour ça qu'il te les a envoyées. »

Elle ne semblait pas m'entendre. « L'analyse statistique est son hobby. Il dit qu'un jour, lorsque les ordinateurs seront assez puissants, ce sera la science la plus importante, car l'analyse statistique ne se trompe jamais.

– C'est faux. » Mentalement, je voyais le charmeur George de Mohrenschildt, qui était le seul ami de Lee. « Il y a toujours une fenêtre d'incertitude.

– J'imagine que le jour des super-ordinateurs de Johnny n'arrivera jamais, a-t-elle poursuivi. Les survivants… s'il y en a… vivront dans des grottes. Et le ciel… il ne sera plus jamais bleu. La nuit nucléaire… c'est comme ça que Johnny l'appelle.

– Il dit que des conneries, Sadie. Ton pote Roger aussi. »

Elle a secoué la tête. Ses yeux injectés de sang me considéraient tristement. « Johnny savait que les Russes allaient lancer un satellite

dans l'espace. Nous sortions juste de l'université à l'époque. Il me l'a dit pendant l'été et tu n'as qu'à voir, ils ont mis *Spoutnik* en orbite en octobre. "Ensuite, ils vont envoyer un chien ou un singe, m'a dit Johnny. Après ça, ils enverront un homme. Et puis ils vont envoyer deux hommes et une bombe."

– Et ils l'ont fait ? Est-ce qu'ils l'ont fait, Sadie ?

– Ils ont envoyé le chien. Et ils ont envoyé l'homme. La chienne s'appelait Laïka, tu t'en souviens ? Elle est morte là-haut. Pauvre bête. Ils n'auront pas besoin d'envoyer les deux hommes et la bombe, pas vrai ? Ils vont employer leurs missiles. Et nous allons employer les nôtres. Tout ça pour une île de merde où on fabrique des cigares.

– Sais-tu ce que disent les magiciens ?

– Les quoi… ? De quoi tu parles ?

– Ils disent qu'on peut leurrer un scientifique, mais qu'on ne peut jamais mystifier un autre magicien. Ton ex-enseigne peut-être les sciences, mais il est sûrement pas magicien. Les Russes, eux, le sont.

– Tu dis n'importe quoi. Johnny prétend que les Russes *doivent* se battre, et vite, parce que maintenant ils ont la supériorité balistique mais ils ne l'auront plus longtemps. C'est pour ça qu'ils ne reculeront pas à Cuba. C'est un prétexte.

– Johnny a vu trop de séquences aux actualités montrant des missiles exhibés sur la place Rouge le 1er-Mai. Ce qu'il ne sait pas, et que le sénateur Kuchel ne sait pas non plus, sans doute, c'est que plus de la moitié de ces missiles ne contiennent pas de réacteur.

– Tu sais pas… tu peux pas…

– Il ne sait pas combien de leurs missiles balistiques intercontinentaux explosent sur leurs rampes de lancement en Sibérie parce que leurs types sont incompétents. Il ne sait pas que plus de la moitié des missiles que nos avions U-2 ont photographiés sont en réalité des arbres peints avec des ailerons en carton. C'est un tour de passe-passe, Sadie. Ça peut berner des scientifiques comme Johnny et des politiques comme le sénateur Kuchel, mais ça ne tromperait jamais un autre magicien.

– Ce que tu dis… ce n'est pas… »

Elle s'est tue un instant, se mordant les lèvres. Puis elle a dit : « Comment peux-tu savoir des choses pareilles ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Alors je ne peux pas te croire. Johnny avait prédit que Kennedy serait nommé candidat du Parti démocrate alors que tout le monde donnait Humphrey gagnant parce que Kennedy était catholique. Il a analysé les primaires dans tous les États et recoupé les chiffres et il ne s'est pas trompé. Il avait aussi prédit que Johnson serait le colistier de Kennedy car Johnson était le seul sénateur du Sud acceptable pour les

électeurs du Nord. Et il ne s'est pas trompé là-dessus non plus. Kennedy a été élu et maintenant il va tous nous faire tuer. L'analyse statistique ne ment jamais. »

J'ai pris une forte inspiration. « Sadie, je veux que tu m'écoutes. Très attentivement. Est-ce que tu es assez réveillée pour m'écouter ? » Pendant un moment, elle n'a eu aucune réaction. Puis je l'ai sentie hocher la tête contre mon bras. « Nous sommes mardi matin de bonne heure. Cette impasse va se prolonger encore trois jours. Ou peut-être quatre, je ne m'en souviens pas.

– Comment ça, *tu ne t'en souviens pas* ? »

Je veux dire qu'il n'y a rien à ce sujet dans les notes d'Al et que mon seul cours d'histoire américaine à l'université remonte à presque vingt ans. C'est même incroyable qu'il m'en revienne autant.

« Nous allons mettre en place le blocus de Cuba, mais le seul navire russe que nous allons intercepter ne transportera rien d'autre que des denrées alimentaires et des marchandises. Les Russes vont faire de l'esbroufe, mais dès jeudi ou vendredi ils vont crever de peur et chercher un moyen d'en sortir. Un haut diplomate russe va proposer une entrevue à un journaliste de télévision. » Et je me suis souvenu de son nom, surgi apparemment de nulle part, comme les solutions de mots croisés me viennent parfois à l'esprit. Ou presque souvenu. « Un certain John Scolari, je crois…

– Scali ? Tu parles de John Scali, de la chaîne ABC ?

– Ouais, c'est ça. Ça va se passer vendredi ou samedi, tandis que le reste du monde – ton ex-mari et ton pote de Yale y compris – attendront le signal pour se coller la tête entre les jambes et dire adieu à leur cul. »

Son petit rire enfantin m'a ragaillardi.

« Ce Russe, voilà à peu près ce qu'il va dire… » Et là, j'ai pris un accent russe du tonnerre. J'avais appris en écoutant parler la femme de Lee. Et aussi Boris et Natacha dans *Rocky and Bullwinkle*. « "Vous dirrez à votre président que nous ne nous retirrerons qu'avec honneurr. Vous acceptez retrrait de vos missiles nucléairres de Turquie. Vous donnez prromesse jamais envahirr Kouhbaah. Et nous pouvoir dirre OK et démanteler missiles à Kouhbaah." Et crois-moi, Sadie, c'est exactement ce qui va se passer. »

Elle ne riait plus maintenant. Elle me regardait avec des yeux grands comme des soucoupes. « Tu inventes tout ça pour que j'aille mieux. » Je n'ai rien dit. « *Non*, a-t-elle murmuré. Tu le crois vraiment.

– Erreur, j'ai dit. Je le *sais*. Grosse différence.

– George… personne ne connaît l'avenir.

– John Clayton prétend le connaître et tu le crois. Roger, sorti de Yale, prétend le connaître et lui aussi tu le crois.

– Tu es jaloux de lui, hein ?

– Tout juste.

– Je n'ai jamais couché avec lui… Je n'en ai même jamais eu envie. » Solennellement, elle a ajouté : « Je ne pourrais jamais coucher avec un homme qui met autant d'eau de Cologne.

– Bon à savoir… Je suis jaloux quand même.

– Puis-je te demander comment il se fait…

– Non. Je ne te répondrai pas. »

Je n'aurais probablement pas dû lui en dire autant, mais je n'avais pas pu m'en empêcher. Et je l'aurais refait sans hésiter.

« Mais je vais te dire une autre chose que tu pourras vérifier par toi-même dans quelques jours. Adlai Stevenson va demander des comptes au représentant russe aux Nations unies lors de l'Assemblée générale. Stevenson va exhiber des photos géantes des bases de missiles que les Soviétiques sont en train de construire à Cuba et demander à son homologue de s'expliquer sur la présence de ce dont les Russes nient l'existence. Le Russe va dire quelque chose du genre : "Vous devrrez attendrre, je ne peux pas répondrre sans interprrète." Et Stevenson, qui sait que le gars parle un anglais parfait, va lui sortir une réplique qui va se retrouver dans les livres d'histoire à côté de "N'ouvrez le feu que lorsque vous leur verrez le blanc des yeux[4]". Stevenson va répliquer au Russe qu'il est prêt à attendre "jusqu'à ce qu'il gèle en enfer". »

Elle m'a dévisagé d'un air dubitatif, s'est tournée vers la table de nuit, a vu le paquet de Winston carbonisé planté au sommet d'une colline de mégots écrasés et a déclaré : « Je crois que je n'ai plus de cigarettes.

– Tu devrais tenir le coup jusqu'au matin, ai-je répliqué sèchement. J'ai l'impression que tu t'es tapé la réserve d'une semaine.

– George ? » Elle avait parlé d'une toute petite voix timide. « Tu veux bien rester avec moi ce soir ?

– Ma voiture est garée dans ton…

– Si l'un des fouineurs du quartier s'avise de faire un commentaire, je lui dirai que tu es venu me voir après le discours du président et qu'elle n'a plus voulu démarrer. »

Compte tenu de l'état de marche poussif de ma Sunliner ces derniers temps, l'argument était tout à fait plausible. « Est-ce que ton soudain souci du qu'en-dira-t-on signifie que tu as cessé de t'inquiéter de l'apocalypse nucléaire ?

– Je ne sais pas. Je sais seulement que je ne veux pas rester seule. Je veux bien même faire l'amour avec toi si ça peut t'inciter à rester, mais je ne pense pas que ce soit une très bonne idée pour l'un comme pour l'autre. J'ai un tel mal de tête.

– Tu n'as pas besoin de me faire l'amour, chérie. Ce n'est pas un marché.

– Je ne voulais pas…

– Chhuut… Je vais te chercher de l'aspirine.

– Et regarde sur le dessus de l'armoire à pharmacie, tu veux ? J'y laisse parfois un paquet de cigarettes. »

En effet, il y en avait un, mais le temps qu'elle aspire trois bouffées de celle que je lui ai allumée, ses paupières se fermaient déjà. J'ai récupéré la cigarette entre ses doigts et l'ai écrasée au pied du mont Cancer. Puis j'ai pris Sadie dans mes bras et me suis renversé sur les oreillers. Nous avons dormis enlacés.

10

Quand je me suis réveillé à la première lueur de l'aube, la braguette de mon pantalon était baissée et une main experte explorait l'intérieur de mon caleçon. Je me suis tourné vers elle. Elle me dévisageait calmement. « Le monde est toujours là, George. Et nous aussi. Viens. Mais sois doux. J'ai encore mal à la tête. »

J'ai été doux. Et j'ai fait durer. *Nous* avons fait durer. À la fin, elle a soulevé ses hanches et enfoncé ses ongles dans mes omoplates. C'était son étreinte pour dire *oh, chéri, oh, mon amour, oh, mon Dieu*.

« D'accord. » Elle a chuchoté ça, et son souffle dans mon oreille m'a fait frissonner en même temps que je jouissais. « Tu peux être ce que tu veux, faire ce que tu veux, pourvu que tu me dises que tu restes. Et que tu m'aimes encore.

– Sadie… Je n'ai jamais cessé. »

11

Nous avons pris le petit déjeuner dans sa cuisine avant que je retourne à Dallas. Je lui ai dit que c'était *vraiment* Dallas maintenant et que je lui donnerais mon numéro de téléphone dès que je l'aurais.

Elle a hoché la tête, elle chipotait avec ses œufs. « Je confirme ce que j'ai dit. Je ne te poserai plus de questions sur ce que tu fais.

– C'est le mieux. *"Ne rien demander, ne rien savoir*[5]*"*…

– Quoi ?

– Non, rien.

– Redis-moi seulement que tu prépares un bon coup plutôt qu'un mauvais.

– Tu le sais, lui ai-je dit, que je suis un bon coup. »

Elle a daigné faire une grimace amusée.

« Non, sérieusement, je fais partie des bons, je te jure.

– Pourras-tu me raconter, un jour ?

– Je l'espère, lui ai-je dit. Sadie, à propos de ces photos…

– Je les ai déchirées ce matin. Je ne veux pas en parler.

– Nous n'avons pas besoin de le faire. Mais j'ai besoin que tu me

dises que c'est le *seul* contact que tu as eu avec lui. Qu'il n'est pas venu rôder par ici.

– Non, je ne l'ai pas vu. Et le cachet de la poste est celui de Savannah. »

J'avais remarqué. Mais j'avais aussi remarqué que le cachet de la poste datait de presque deux mois. « Il n'est pas très fort pour la confrontation. Il est surtout courageux dans sa tête, tu sais, mais je pense que physiquement, c'est un lâche. »

Ça m'a semblé être un jugement perspicace. Envoyer des photos par la poste était typique d'un comportement passif-agressif. Pourtant, elle avait été formelle quant au fait que Clayton ne pourrait pas découvrir où elle vivait et enseignait aujourd'hui, et elle s'était trompée. « Le comportement des personnes mentalement instables est difficilement prévisible, chérie. Si jamais tu le voyais, tu appellerais la police, d'accord ?

– *Oui*, George. » (Avec une touche de sa vieille impatience.) « Je dois te poser une dernière question et après nous n'en reparlerons plus jusqu'à ce que tu sois prêt à le faire. Si tu l'es un jour.

– D'accord. »

J'ai tenté de préparer mentalement une réponse à la question que j'étais sûr de l'entendre me poser : Viens-tu du *futur*, George ?

« Ça va te paraître fou.

– Ça a été une nuit de folie. Vas-y.

– Es-tu… » Elle a ri, puis a commencé à ramasser les assiettes. Elle est allée les poser dans l'évier, et pendant qu'elle avait le dos tourné, elle a demandé : « Es-tu humain ? Genre, de la planète Terre ? »

Je me suis approché d'elle, j'ai passé mes mains autour de son buste pour emprisonner ses seins et j'ai posé un baiser sur sa nuque.

« Totalement humain. »

Elle s'est retournée. Ses yeux étaient graves.

« Puis-je t'en poser une autre ? »

J'ai soupiré. « Allez, tire.

– J'ai encore quarante minutes avant de devoir m'habiller pour l'école. Est-ce que tu aurais un autre préservatif ? Je crois que j'ai découvert le remède contre les maux de tête. »

1- « Ozymandias », poème de Percy Bysshe Shelley.

2- Spectacles pornographiques.

3- Ancêtre du flipper.

4- Ordre lancé à ses hommes (en raison d'un manque de munitions)

par un officier américain lors de la première grande bataille de la Révolution américaine contre les Anglais (1775).

5- « *Don’t ask, don’t tell* », loi qui obligeait les militaires homosexuels américains à dissimuler leur orientation sexuelle sous peine de renvoi, abrogée le 20 septembre 2011.

Chapitre 20

1

Donc, en fin de compte, il a suffi de la menace d'une guerre nucléaire pour qu'on se remette ensemble : romantique, non ?

Bon, peut-être pas.

Deke Simmons, qui était le genre d'homme à se munir d'un deuxième mouchoir pour aller voir des films tristes, approuva inconditionnellement. Ellie Dockerty, non. Voici une chose étrange que j'ai remarquée : les femmes s'y entendent mieux pour garder les secrets, mais les hommes sont plus à l'aise avec. Une ou deux semaines après la fin de la crise des missiles de Cuba, Ellie convoqua Sadie dans son bureau et referma la porte derrière elle : mauvais signe. Avec son style rentre-dedans habituel, elle demanda à Sadie si elle en savait plus sur moi qu'auparavant.

« Non, lui répondit Sadie.

– Mais vous avez renoué.

– Oui.

– Savez-vous au moins où il vit ?

– Non, mais j'ai son numéro de téléphone. »

Ellie leva les yeux au ciel, et comment lui en vouloir ?

« Vous a-t-il révélé quoi que ce soit de son passé ? S'il a été marié ? Parce que… je crois qu'il l'a été. »

Sadie resta muette.

« Lui est-il arrivé d'évoquer un ou deux petits veaux abandonnés dans l'étable ? Parce que les hommes font parfois ça, et un homme qui l'a fait une fois n'hésitera pas à le refaire.

– Miz Ellie, puis-je retourner à la bibliothèque maintenant ? J'ai passé les commandes à une jeune fille, et même si je sais qu'Helen est très responsable, je n'aime pas laisser les jeunes seuls trop longt…

– Allez-y, allez-y. »

Ellie la congédia d'un geste de la main en direction de la porte.

« Je pensais que vous aimiez bien George, lui dit Sadie en se levant.

– Je l'aime bien, je l'aime bien, lui répondit Ellie (sur un ton, m'a plus tard confié Sadie, qui signifiait plutôt : Je *l'aimais* bien). Mais je l'aimerais encore mieux, et l'aimerais mieux pour vous, si je connaissais son vrai nom, et ce qu'il trafique.

– *Ne rien demander, ne rien savoir*, répliqua Sadie en se dirigeant vers la porte.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Que je l'aime. Qu'il m'a sauvé la vie. Que tout ce que j'ai à lui donner en retour, c'est ma confiance, et j'ai l'intention de la lui donner. »

Miz Ellie était de ces femmes habituées à avoir le dernier mot dans la plupart des situations, mais là, Sadie lui a cloué le bec.

2

Nous avons adopté une routine, cet automne et cet hiver-là. Je descendais à Jodie tous les vendredis après-midi. Parfois, j'achetais des fleurs en route chez le fleuriste de Round Hill. Parfois, j'allais me faire couper les cheveux chez le barbier de Jodie, lieu idéal pour rattraper mon retard sur tous les papotages locaux. Et puis, je m'étais habitué à les avoir courts. Je me souvenais d'une époque où je les avais portés tellement longs qu'ils me tombaient dans les yeux, mais j'avais oublié la raison pour laquelle j'avais supporté cet inconvénient. J'avais trouvé plus difficile de m'habituer à porter des caleçons flottants plutôt que des shorts boxers, mais au bout de quelque temps mes couilles n'ont plus réclamé d'être étranglées.

Généralement, nous allions manger chez Al ces vendredis soir-là, avant d'aller assister au match de football. Et quand la saison du football a pris fin, il nous est resté le basket. Deke, arborant son sweat-shirt du lycée avec Brian-le-Lion-Lutteur de Denholm sur le devant, se joignait parfois à nous.

Mais jamais nous n'avons eu droit à la compagnie de miz Ellie.

Sa réprobation ne nous empêchait pas d'aller prendre un bungalow aux Candlewood après les matchs du vendredi. J'y restais seul le samedi soir, et le dimanche matin je retrouvais Sadie pour le culte à la Première Église méthodiste de Jodie. Nous partagions un livre de cantiques et chantions de nombreux couplets de « Bringing in the Sheaves ». *Semer le matin, semer des graines de bonté…* : j'entends encore cette mélodie résonner dans ma tête et vibrer ces sentiments empreints de générosité.

À la sortie de l'église, nous allions chez elle prendre le repas de midi, et ensuite je rentrais à Dallas. Ce trajet me paraissait plus long chaque fois et je le trouvais de plus en plus pénible. Enfin, par une froide journée d'hiver de la mi-décembre, ma Ford a coulé une bielle, comme pour me signifier que nous roulions dans la mauvaise direction. J'ai voulu la faire réparer (souvenez-vous que cette Sunliner décapotable est la seule voiture que j'aie jamais vraiment aimée), mais le gars de chez Auto Repair à Kileen m'a dit qu'il faudrait changer tout le moteur et qu'il ne voyait pas où il pourrait en dégoter un.

J'ai puisé dans ma réserve de liquide (dont le niveau était encore haut, enfin… relativement haut) et acheté une Chevrolet 1959, celle avec l'arrière en ailes de mouette devenu mythique depuis. C'était une bonne voiture et Sadie disait qu'elle l'adorait, mais pour moi, ça n'a jamais été tout à fait pareil.

Nous avons passé la nuit de Noël ensemble aux Candlewood. J'ai posé un brin de houx sur la commode et lui ai offert un cardigan. Elle m'a offert une paire de mocassins, ceux que j'ai aux pieds en ce moment. Certaines choses sont destinées à être conservées.

Nous avons dîné chez elle le lendemain de Noël, et pendant que je mettais la table, le break Ranch de Deke est venu se ranger dans l'allée, à ma grande surprise, car Sadie ne m'avait pas prévenu que nous aurions de la compagnie. J'ai été encore plus surpris de voir miz Ellie assise à la place du passager. À la voir se tenir, bras croisés devant ma nouvelle voiture, j'ai compris que je n'étais pas le seul à qui on avait caché la liste des invités. Mais (rendons à Ellie ce qui est à Ellie) elle m'a salué avec une sincérité feinte et m'a embrassé sur la joue. Elle portait un bonnet de laine tricoté qui la faisait ressembler à une petite fille âgée et quand je le lui ai ôté gentiment de la tête, elle m'a remercié d'un petit sourire crispé.

« Moi non plus, je n'ai pas eu la note de service », je lui ai dit.

Deke m'a gratifié d'une vigoureuse poignée de main. « Joyeux Noël, George. Content de vous voir. Mmmh… ça sent bon. » Il s'est esquivé vers la cuisine. Quelques instants plus tard, j'ai entendu Sadie rire et lui dire : « Sortez vos pattes de là, Deke, votre maman vous a pas appris les bonnes manières ? »

Ellie pendant ce temps déboutonnait lentement les brandebourgs de son manteau sans quitter mon visage des yeux. « Est-ce bien raisonnable, George ? m'a-t-elle demandé. Ce que vous faites avec Sadie… est-ce bien raisonnable ? » Avant que j'aie pu répondre, Sadie est entrée majestueusement avec la dinde qui l'avait occupée depuis que nous étions rentrés des Candlewood. Nous nous sommes mis à table et pris par la main. « Seigneur, bénissez cette nourriture pour le bien de nos corps, a dit Sadie, et bénissez notre affection mutuelle pour le bien de nos esprits. »

J'ai commencé à me détendre, mais Sadie étreignait toujours ma main droite, et la main gauche d'Ellie aussi, de l'autre côté. « Et s'il vous plaît, Seigneur, bénissez George et Ellie et accordez-leur l'amitié. Aidez George à se rappeler la gentillesse d'Ellie et Ellie à ne pas oublier que sans George, une jeune fille du pays serait encore terriblement défigurée. Je les aime tous les deux et cela me rend triste de voir de la méfiance dans leurs yeux. Au nom de Jésus, amen.

– Amen ! répéta Deke de bon cœur. Bonne prière ! »

Et il adressa un clin d'œil à Ellie.

Je pense qu'Ellie était partagée entre rester et se lever pour partir. C'est peut-être l'évocation de Bobbi Jill qui l'a pacifiée. Ou peut-être l'estime et le respect qu'elle vouait à la nouvelle bibliothécaire de son lycée. Peut-être même que ça avait un tout petit peu à voir avec moi. J'aime à le penser.

Sadie, elle, dévisageait miz Ellie avec anxiété.

« Cette dinde est absolument magnifique », déclara Ellie. Et elle me tendit son assiette. « Auriez-vous la gentillesse de me servir un pilon, George ? Et beaucoup de farce. »

Sadie pouvait être vulnérable, Sadie pouvait être maladroite, mais Sadie pouvait aussi être très, très courageuse.

Comme je l'aimais.

3

Lee, Marina et June allèrent passer le nouvel an chez les Mohrenschildt. Je suis donc resté seul, livré à moi-même, mais quand Sadie m'a appelé pour me demander si je voulais l'emmener au bal de réveillon du nouvel an à La Grange de Jodie, j'ai hésité.

« Je sais ce que tu penses, me dit-elle, mais ce sera mieux que l'année dernière. Nous allons faire mieux, George. »

Nous y étions donc, dès 20 heures, dansant une fois de plus sous des filets remplis de ballons. Cette année, l'orchestre s'appelait les Dominos. Ils étaient dotés d'une section cuivres de quatre musiciens au lieu des guitares surf à la Dick Dale qui avaient donné le *la* du bal de l'an passé, mais eux aussi déménageaient. Nous avons retrouvé les mêmes saladiers de limonade rose et soda au gingembre, l'un sans alcool, l'autre alcoolisé. Les mêmes fumeurs étaient regroupés dans l'air froid sous l'escalier de secours. Mais c'était effectivement mieux que l'an dernier. On percevait un immense sentiment de soulagement et de bonheur. Le monde était passé sous une ombre nucléaire en octobre… mais il en avait réchappé. J'ai surpris plusieurs commentaires approbateurs sur la façon dont Kennedy avait fait reculer le grand méchant ours russe.

Vers 21 heures, nous dansions un slow, quand soudain Sadie a poussé un cri en échappant à mes bras. J'étais sûr qu'elle avait repéré John Clayton et mon cœur a fait un bond dans ma gorge. Mais non, c'était un cri de pur bonheur : les deux nouveaux arrivants étaient Mike Coslaw (absurdement beau en manteau de tweed) et Bobbi Jill Allnut. Sadie a couru vers eux… et trébuché sur le pied de quelqu'un. Mike l'a rattrapée et fait pivoter vers lui. Bobbi Jill m'a adressé un petit signe timide de la main.

J'ai serré la main de Mike et posé une bise sur la joue de Bobbi Jill. Sa cicatrice était maintenant une ligne rose pâle. « D'après le docteur, on ne verra plus rien d'ici l'été prochain, expliqua-t-elle. Il dit que je

suis sa patiente qui cicatrise le plus vite. Grâce à vous.

– J'ai décroché un rôle dans *Mort d'un commis voyageur*, m'sieur A ! m'annonça Mike. Je joue Biff.

– Profil type, ai-je commenté.

– Méfiez-vous des entarteurs », ajouta-t-il.

Plus tard, lors d'une pause, je le vis conspirer avec le chanteur du groupe et compris sans peine ce qui se tramait. Lorsqu'ils remontèrent sur scène, le chanteur annonça : « J'ai une demande spéciale. Avons-nous un George Amberson et une Sadie Dunhill dans la salle ? George et Sadie ? Venez nous rejoindre, George et Sadie, levez vos fesses et tricotez des gambettes. »

Nous nous sommes dirigés vers la scène sous une tempête d'applaudissements. Sadie, toute rougissante, riait. Elle agita son poing en direction de Mike. Le garçon sourit. L'enfance était en train de quitter son visage, l'homme prenait le relais, encore timidement mais sûrement. Le chanteur compta, et la section cuivres entama cette ouverture chaloupée que j'entends encore dans mes rêves.

Ta-da-da… ta-da-da-di-dam…

J'ai tendu mes deux mains vers elle. Elle a secoué la tête, tout en commençant à balancer légèrement ses hanches.

« Allez-y, miz Sadie ! cria Bobbi Jill. Ouais, faites la chose ! »

La foule entonna : « *Danse ! Danse ! Danse !* »

Sadie a cédé et m'a pris les mains. Et nous avons dansé.

4

À minuit, le groupe a joué « Auld Lang Syne » – dans un arrangement différent de celui de l'an dernier mais c'était toujours la même chanson empreinte de douce nostalgie – et les ballons se sont déversés sur nos têtes. Tout autour de nous, les couples s'étreignaient et s'embrassaient. Nous avons fait de même.

« Bonne année, Ge… » Elle s'est reculée, sourcils froncés. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je venais d'avoir une vision soudaine du *Book School Depository*, un vilain carré de briques avec des fenêtres qui ressemblaient à des yeux. C'était l'année où il deviendrait une icône américaine.

Non, il le deviendra pas. Je te laisserai jamais arriver jusque-là, Lee. Tu monteras jamais jusqu'à cette fenêtre du cinquième étage. Tu as ma promesse.

« George ?

– Un ange est passé, je suppose. Bonne année. »

Je me suis penché pour l'embrasser, mais elle m'a retenu un instant.

« C'est dans pas longtemps, n'est-ce pas ? Ce que tu es venu faire.

– Oui, je lui ai dit. Mais c'est pas pour ce soir. Ce soir est à nous. Alors embrasse-moi, ma pépette. Et danse avec moi. »

5

De fin 1962 à début 1963, j'ai vécu deux vies. La bonne à Jodie, et aux Candlewood de Kileen. L'autre à Dallas.

Lee et Marina s'étaient remis ensemble. Leur premier pied-à-terre à Dallas fut un taudis à deux pas de West Neely. Mohrenschildt les aida à emménager. George Bouhe demeura invisible. De même que les autres émigrés russes. Lee les avait fait fuir. *Ils le haïssaient*, avait écrit Al dans ses notes. Et au-dessous : *C'était ce qu'il voulait*.

L'immeuble de briques rouges délabré du 604 Elsbeth Street avait été divisé en quatre ou cinq appartements bondés de pauvres gens qui bossaient dur, buvaient sec et produisaient des hordes de gosses morveux et tapageurs. En fait, l'ancienne crèche des Oswald à Fort Worth paraissait sensass, en comparaison.

Je n'avais pas besoin d'assistance électronique pour contrôler la détérioration continue de leur ménage : même lorsque le temps se mit au froid, Marina continua à porter des shorts, comme pour narguer Lee avec ses ecchymoses. Et avec son sex-appeal, bien sûr. June était généralement assise entre eux dans sa poussette. Elle ne pleurait plus trop pendant leurs engueulades, se contentant de regarder en suçant son pouce ou une tétine.

Un jour de novembre 1962, alors que je revenais de la bibliothèque, j'ai aperçu Lee et Marina, à l'angle de West Neely et d'Elsbeth, s'invectivant violemment. Plusieurs personnes (surtout des femmes, à cette heure de la journée) étaient sorties sur les marches de leur porche pour regarder. Oubliée dans sa poussette, enveloppée dans une couverture rose duveteuse, June se taisait.

Ils se disputaient en russe, mais leur dernière pomme de discorde était assez clairement identifiable au bout du doigt accusateur de Lee. Marina portait une jupe droite noire (je ne sais pas si on appelait déjà ça des jupes-crayon à l'époque) et la fermeture à glissière sur sa hanche gauche était à moitié descendue. Elle avait dû se prendre dans le tissu, mais à écouter Oswald délirer, on aurait pu croire que son épouse faisait le trottoir. De la main, Marina ramena ses cheveux en arrière, montra June du doigt, puis la maison qu'ils habitaient désormais, avec ses gouttières cassées dégoulinantes d'eau noire, ses détritus et ses canettes de bière sur la pelouse chauve, et lui cria en anglais : « Tu content dire mensonges et amener femme et bébé dans cette *porcherie* ! »

Lee rougit jusqu'à la racine des cheveux et referma ses bras sur sa maigre poitrine, comme pour contenir ses mains et les empêcher de faire des dégâts. Il aurait pu réussir (cette fois-là, du moins) si Marina n'avait pas ri, puis tournicoté son index sur sa tempe dans un geste dont la signification doit être commune à toutes les cultures. Et elle se détourna pour partir. Il la rattrapa brutalement, heurtant la poussette

qui faillit se renverser. Puis il la frappa. Elle tomba sur le trottoir fêlé et se couvrit le visage quand il se pencha au-dessus d'elle. « Non, Lee, non ! Toi pas frapper moi plus ! »

Il ne le fit pas. Il la remit brutalement sur ses pieds et la secoua, faisant ballotter et tressauter sa tête. « *Vous*, là ! » lança une voix éraillée sur ma gauche qui me fit sursauter. « Oui, vous, jeune homme ! » C'était une femme âgée en robe de chambre de flanelle rose et veste ouatinée, debout sur son porche, appuyée sur un déambulateur. Bien que grisonnants, ses cheveux en l'air m'évoquèrent Elsa Lanchester dans *La Fiancée de Frankenstein*, avec sa permanente à vingt mille volts. « Cet homme est en train de frapper cette femme ! Allez-y donc, intervenez !

– Non, madame », ai-je répondu.

J'avais la voix mal assurée. J'ai eu envie d'ajouter *Je ne m'interposerai jamais entre un homme et sa femme*, mais ç'aurait été un mensonge. La vérité, c'était que je ne voulais rien faire qui risque de perturber le futur.

« Vous êtes un lâche », me dit-elle. *Appelez les flics*, ai-je failli rétorquer, mais je me suis retenu juste à temps. Si cette idée ne lui était pas entrée dans la tête et que c'était moi qui l'y mettais, ça aussi pouvait modifier le cours des choses. Les flics ont-ils jamais fait des descentes chez le couple Oswald ? Les notes d'Al ne le disaient pas. Tout ce que je savais, c'était qu'Oswald ne serait jamais appréhendé pour violences conjugales. Je suppose qu'en ce temps, et en ce lieu, peu d'hommes l'étaient.

D'une main, faisant suivre la poussette de l'autre, il la traînait maintenant dans l'allée. La vieille me lança un dernier coup d'œil foudroyant avant de retourner à l'intérieur, cliquetant du déambulateur. Les autres spectateurs faisaient de même. Le spectacle était terminé.

De mon salon, j'ai braqué mes jumelles sur la monstruosité de briques rouges située en oblique par rapport à moi. Deux heures plus tard, alors que j'étais sur le point de laisser tomber ma surveillance, Marina émergea, la petite valise rose dans une main, le bébé enveloppé dans une couverture dans l'autre. Elle avait troqué la jupe incriminée contre un pantalon et deux chandails, le temps ayant viré au froid. Elle descendit la rue en hâte, regardant à plusieurs reprises par-dessus son épaule, des fois que Lee l'aurait suivie. Lorsque j'eus l'assurance qu'il ne le ferait pas, c'est moi qui lui ai emboîté le pas.

Elle marcha jusqu'au Mister Car Wash, lavage de voitures, à quatre rues de West Davis, et se servit du publiphone qu'il y avait là. Je m'assis à l'arrêt de bus, un journal ouvert devant moi. Vingt minutes plus tard, le bon vieux George Bouhe arrivait. Elle lui parla avec sérieux et animation. Il la conduisit côté passager de la voiture et lui

ouvrit la portière. Elle le gratifia d'un sourire et d'un baiser au coin de la bouche. Je suis sûr qu'il grava l'un et l'autre dans son cœur. Puis il s'installa au volant et ils disparurent.

6

Ce soir-là, il y eut encore une dispute devant la maison d'Elsbeth Street, et encore une fois, la majeure partie du voisinage sortit pour regarder. Me sentant en sécurité dans le nombre, je me joignis à eux.

Quelqu'un (très certainement Bouhe) avait envoyé George et Jeanne de Mohrenschildt récupérer le reste des affaires de Marina. Bouhe avait probablement estimé qu'eux seuls étaient capables d'entrer chez Lee sans avoir à exercer de contrainte physique sur lui.

« Comptez pas sur moi pour vous donner quoi que ce soit ! » hurla Lee, sans se soucier de ses voisins béats se repaissant de chacun de ses mots. Les tendons de son cou saillaient, son visage avait encore une fois viré au rouge écarlate. Comme il devait haïr cette facilité qu'il avait à rougir comme une fillette surprise à faire passer des petits mots d'amour.

Mohrenschildt adopta la stratégie de la raison. « Réfléchis, mon ami. De cette façon, il te reste encore une chance. Si elle faisait intervenir la police… » Il haussa les épaules et leva les mains vers le ciel.

« Donnez-moi une heure alors », dit Lee. Il laissa voir ses dents, mais cette expression n'avait rien à voir avec un sourire. « Ça me laissera le temps de foutre des coups de couteau dans ses robes et de casser un à un tous les jouets que ces gros richards ont envoyés pour acheter ma fille. »

« Qu'est-ce qui se passe ? me demanda un jeune type d'une vingtaine d'années, en freinant sur son Schwinn.

– Dispute conjugale, je suppose.

– Osmont, il s'appelle, ou un truc comme ça ? Sa femme russe l'a quitté ? Il était temps, à mon avis. Ce mec-là est fou. C'est un coco, vous le saviez ?

– Il me semble l'avoir entendu dire. »

Lee remontait les marches de son perron, la tête en arrière, la colonne vertébrale bien droite (Napoléon se retirant de Moscou) quand Jeanne de Mohrenschildt le rappela d'une voix forte. « Arrêtez votre cirque, espèce de *stupidnik* ! » Lee se tourna vers elle, les yeux écarquillés, incrédule… et blessé. Il dévisagea Mohrenschildt, l'air de dire, *Vous ne pouvez pas contrôler votre femme*, mais Mohrenschildt ne dit rien. Il avait l'air amusé. Comme un spectateur blasé assistant à une pièce de théâtre potable. Pas géniale, pas du Shakespeare, mais tout à fait acceptable pour passer le temps.

Jeanne : « Si vous aimez votre femme, Lee, pour l'amour du ciel,

cessez de vous comporter comme un enfant gâté. Un peu de savoir-vivre. »

Lee : « Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça. »

Son accent du Sud était renforcé par le stress.

Jeanne : « Je l'ai et je le prends. Laissez-nous emporter ses affaires ou j'appelle la police moi-même. »

Lee lança à Mohrenschildt : « Dis-lui de se taire et de se mêler de ses affaires, George. »

Mohrenschildt rit joyeusement. « Aujourd'hui, c'est *toi* nos affaires, Lee. » Puis il reprit son sérieux. « Je suis en train de perdre mon respect pour toi, camarade. Laisse-nous entrer maintenant. Si tu tiens à mon amitié comme je tiens à la tienne, laisse-nous entrer maintenant. »

Les épaules de Lee s'affaissèrent et il s'écarta. Jeanne monta les marches sans daigner lui accorder un regard. Mais Mohrenschildt s'arrêta pour embrasser Lee, qui était maintenant maigre à faire peur, dans une étreinte puissante. Au bout de quelques secondes, Oswald l'étreignit aussi. Je m'aperçus, avec un mélange de pitié et de dégoût, que le garçon (car c'était vraiment tout ce qu'il était) s'était mis à pleurer.

« Ils sont bizarres, ces deux-là. C'est des tapettes ? me demanda le jeune homme en vélo.

– Pour être bizarres, ils sont bizarres, je lui ai répondu. Mais pas dans le sens où vous l'entendez. »

7

Plus tard ce mois-là, revenant d'un de mes week-ends avec Sadie, je découvris que Marina et June étaient revenues vivre dans le trou de chiottes d'Elsbeth Street. Durant un bref laps de temps, la famille sembla en paix. Lee partait travailler le matin (dans les agrandissements photographiques et plus les portes en aluminium) et rentrait le soir, parfois avec des fleurs. Marina l'accueillait avec des baisers. Une fois, elle lui montra la pelouse qu'elle avait débarrassée de toutes les ordures et il l'applaudit. Ça la fit rire, et quand elle rit, je vis que ses dents avaient été arrangées. J'ignore ce que George Bouhe avait à voir là-dedans, mais à mon avis, tout.

J'ai assisté à cette scène depuis le coin de la rue, et une fois de plus sursauté au son de la voix éraillée de la vieille au déambulateur. « Ça ne durera pas, vous savez.

– Vous pourriez bien avoir raison, lui ai-je répondu.

– Il va probablement la tuer. J'ai déjà vu ça arriver. » Sous ses cheveux électriques, ses yeux me détaillaient avec un froid mépris. « Et vous n'interviendrez pas, n'est-ce pas, Sonny Biscuit ?

– Si, l'ai-je contredite. Si ça se gâte vraiment, j'interviendrai. »

Et c'était une promesse que j'avais l'intention de tenir, mais pas pour sauver Marina.

8

Le lendemain du dîner chez Sadie, le 27 décembre, j'ai trouvé un mot d'Oswald dans ma boîte aux lettres. Je savais qu'il était de lui bien qu'il fût signé A. Hidell. Cet *alias* figurait dans les notes d'Al. Le A était l'initiale d'Alek, comme l'appelait affectueusement Marina quand ils vivaient à Minsk.

Ce qu'il avait à me dire ne me perturba pas, vu que tout le monde dans la rue semblait avoir eu droit au même traitement. Les tracts étaient imprimés sur un papier rose fuchsia (sans doute chapardé par Oswald à son nouveau boulot) et j'en vis une bonne dizaine voleter dans les caniveaux. Les habitants du quartier d'Oak Cliff à Dallas n'étaient pas réputés pour mettre les détritus dans les poubelles.

PROTESTEZ CONTRE LE FASCISME DE LA CHAÎNE 9 !
CELLE DU SÉGRÉGATIONNISTE BILLY JAMES HARGIS !
PROTESTEZ CONTRE L'EX-GÉNÉRAL FASCISTE EDWIN WALKER !

Jeudi soir, au cours de la télédiffusion de la soi-disant « croisade chrétienne » de Billy James Hargis, la Chaîne 9 donnera un temps d'antenne au GÉNÉRAL EDWIN WALKER, le fasciste de droite qui a encouragé JFK à envahir la population pacifique de Cuba et *fromenté* dans tout le Sud des DISCOURS D'INCITATION À LA HAINE. (Si vous avez des doutes quant à l'exactitude de ces informations, vérifiez dans *TV Guide*.) Ces deux hommes représentent tout ce que nous avons combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et leurs DÉLIRES fascistes n'ont pas leur place sur les ondes de la radio ou de la télé. EDWIN WALKER est l'un des SUPRÉMACISTES BLANCS qui tentèrent d'empêcher JAMES MERDITH d'entrer à « OLE MISS[1] ». Si vous aimez l'Amérique, protestez contre la libre antenne donnée à des hommes qui prêchent la HAINE et la VIOLENCE. Écrivez une lettre ! Mieux encore : venez à Channel 9, le 27 décembre, pour un SIT-IN !

A. Hidell

Président de « Non-Intervention à Cuba »
Section Dallas-Fort Worth

J'ai brièvement médité sur la faute d'orthographe, puis j'ai plié le prospectus et l'ai rangé dans le carton où je gardais mes manuscrits.

Si une telle manifestation eut effectivement lieu devant la chaîne de télévision, le *Slimes Herald* n'en fit pas mention le lendemain de

l'émission Hargis-Walker. Je doute que quiconque s'y soit rendu, Lee y compris. Quant à moi, je n'y étais certainement pas, mais j'ai allumé la Chaîne 9, le jeudi soir, pour voir de mes yeux l'homme que Lee (très probablement Lee) allait bientôt tenter d'assassiner.

Au début, il y avait juste Hargis, assis derrière un bureau et faisant mine de griffonner des notes importantes tandis qu'en fond sonore un chœur enregistré glory-alléluïait. C'était un type rondouillard à l'abondante chevelure noire rabattue en arrière et disciplinée à la gomina. Lorsque le chœur s'estompa, il posa son stylo, regarda droit dans la caméra et dit : « Bienvenue dans notre croisade chrétienne, chers voisins. J'ai de bonnes nouvelles pour vous : *Jésus vous aime*. Oui, tous, jusqu'au dernier d'entre vous. Voulez-vous vous joindre à moi dans la prière ? »

Hargis accapara alors l'oreille du Tout-Puissant pendant au moins dix minutes. Il passa en revue les trucs habituels, remerciant Dieu de lui donner la chance de répandre l'Évangile et le chargeant de bénir ceux qui avaient envoyé des offrandes d'amour. Puis il passa aux choses sérieuses, priant Dieu d'armer le bras de Son Peuple Élu de l'épée et du bouclier de la justice afin que nous puissions vaincre le communisme qui avait dressé sa vilaine tête à moins de cent cinquante kilomètres des côtes de Floride. Il demanda à Dieu d'accorder au président Kennedy la sagesse (sagesse que lui-même, Hargis, étant plus proche du Grand Daron, possédait déjà) d'aller là-bas pour en extirper l'ivraie de l'impiété. Il exigea également de Dieu qu'il mît un terme à la menace communiste croissante sur les campus universitaires américains : la musique folk semblait avoir quelque chose à voir avec ça, mais Hargis perdit plus ou moins le fil en cours de route sur cette question. Il termina en remerciant Dieu pour son invité du soir, le héros de la campagne d'Anzio et de la bataille du réservoir de Chosin ! Il avait nommé : le général Edwin A. Walker !

Walker apparut, non pas en uniforme, mais dans un costume kaki qui y ressemblait à s'y méprendre. Les plis de son pantalon étaient tellement affilés qu'on aurait pu se raser avec. Son visage, faussement impassible, me rappela celui de l'acteur-cow-boy Randolph Scott. Il serra la main de Hargis et ils parlèrent du communisme qui sévissait non seulement sur les campus universitaires mais dans les couloirs du Congrès ainsi que dans la communauté scientifique. Ils abordèrent la question de la fluoration de l'eau du robinet, puis dérivèrent tranquillement sur Cuba, que Walker qualifia de « cancer de la Caraïbe ».

Je voyais bien pourquoi Walker avait échoué si lamentablement dans sa course au poste de gouverneur du Texas l'année précédente. Si vous l'aviez mis devant une classe de lycée, il aurait endormi les élèves même en première heure, quand ils sont le plus frais. Mais

Hargis l'aiguillonna habilement, plaçant des « Loué soit Jésus ! » et « Dieu en est témoin, mon frère ! » chaque fois que l'autre s'enlisait. Ils discutèrent d'une prochaine croisade à travers le Sud baptisée Opération Périple Nocturne et Hargis invita ensuite Walker à clarifier les choses quant à « certaines accusations calomnieuses de ségrégationnisme apparues dans la presse de New York et d'ailleurs ».

Walker, oubliant enfin qu'il était à la télévision, revint à la vie. « Vous savez que ce n'est rien que de la propagande communiste !

– Je le sais ! s'exclama Hargis. Et Dieu veut que vous le disiez, mon frère.

– J'ai passé ma vie dans l'armée américaine et je serai un soldat au fond de mon cœur jusqu'au jour de ma mort. » (Si Lee arrivait à ses fins, ce jour surviendrait dans trois mois environ.) « En tant que soldat, j'ai toujours fait mon devoir. Lorsque le président Eisenhower m'a demandé de rétablir l'ordre à Little Rock pendant les troubles civils de 1957 – qui concernaient la déségrégation obligatoire au niveau du lycée, comme vous le savez –, j'ai fait mon devoir. Mais, Billy, je suis aussi un soldat de Dieu…

– Un soldat *chrétien* ! Loué soit Jésus !

– … et en tant que chrétien, je sais que la déségrégation forcée est tout simplement complètement *mauvaise* ! C'est contraire à la Constitution, contraire aux droits des États, et contraire à la Bible !

– Dites-le », l'encouragea Hargis.

Et il essuya une larme sur sa joue. Ou peut-être que c'était la sueur suintant à travers son maquillage.

« Est-ce que j'exècre la race nègre ? reprit l'autre. Ceux qui disent cela – et ceux qui ont tout fait pour me forcer à quitter le service armé que j'adorais – sont des menteurs et des communistes ! Vous le savez bien, les hommes avec qui j'ai servi le savent bien, et *Dieu* le sait bien. » Il se pencha en avant dans son fauteuil d'invité. « Pensez-vous que les professeurs nègres d'Alabama, d'Arkansas, de Louisiane et du grand État du Texas veulent l'intégration ? Non, ils n'en veulent pas. Ils la voient comme une insulte à leurs propres compétences et à leur travail acharné. Pensez-vous que les étudiants nègres veulent aller à l'école avec les Blancs naturellement plus doués pour lire, écrire et compter ? Pensez-vous que les vrais Américains veulent de l'espèce de métissage de races qui résultera de ce genre de mélange ?

– Bien sûr qu'ils n'en veulent pas ! *Loué soiiiiiit Jésus !* »

J'ai repensé au panneau que j'avais vu en Caroline du Nord, celui qui indiquait un chemin bordé de sumac vénéneux, avec la mention : GENS DE COULEUR. Walker ne méritait pas d'être assassiné, mais une bonne petite frayeur ne lui ferait certainement pas de mal. J'aurais donné du *Jésus soit loué* pour ça à quiconque.

Je m'étais laissé distraire, mais ce que venait de dire Walker ramena

mon attention sur lui d'un seul coup.

« C'est Dieu, pas le général Edwin Walker, qui a ordonné aux nègres d'occuper la position qu'ils occupent dans Son monde lorsqu'Il leur a donné une couleur de peau différente et les a doués de talents différents. Des talents plus *athlétiques*. Que nous dit la Bible à propos de cette différence et sur les raisons pour lesquelles la race nègre a été condamnée à tant de douleur et de travail ? Nous n'avons qu'à nous tourner vers le chapitre neuf de la Genèse, Billy.

– Louée soit la Sainte Parole de Dieu. »

Walker ferma les yeux et leva la main droite, comme s'il témoignait devant un tribunal : « "Noé, ayant bu du vin, s'enivra, et il se découvrit au milieu de sa tente. Cham vit la nudité de son père et il alla le rapporter dehors à ses deux frères." Mais Sem et Japhet – l'un est le père de la race arabe, l'autre le père de la race blanche, je sais que vous le savez, Billy, mais ce n'est pas le cas de tout le monde, tout le monde n'a pas reçu le bon vieil enseignement de la Bible comme nous l'avons reçu sur les genoux de notre mère…

– Loué soit Dieu pour nos mères chrétiennes !

– Sem et Japhet n'ont pas regardé leur père. Et quand Noé s'est réveillé et a découvert ce qui s'était passé, il a dit : "Maudit soit Canaan, il sera pour ses frères le serviteur des serviteurs, un coupeur de bois et un puiseur d'…" »

J'ai éteint le téléviseur d'un coup sec.

9

Ce que je vis de Lee et Marina au cours des mois de janvier et février 1963 me rappela un T-shirt que Christy avait porté durant notre dernière année de mariage. Avec un pirate souriant férocement et le slogan : LES COUPS CONTINUERONT À PLEUVOIR JUSQU'À CE QUE LE MORAL REMONTE. Il plut beaucoup de coups au 604 Elsbeth Street cet hiver-là. Nous tous, dans le quartier, entendîmes les vociférations de Lee et les cris de Marina, parfois de colère et parfois de douleur. Personne n'intervint, moi y compris.

Non que Marina fût la seule épouse, à Oak Cliff, à encaisser des coups réguliers, les bagarres du vendredi et du samedi soir semblaient être une tradition locale. Tout ce que je me rappelle avoir désiré au cours de ces mois gris et lugubres, c'était que ce sordide feuilleton sans fin se termine pour pouvoir être avec Sadie tout le temps. Je vérifierais que Lee était bien seul lorsqu'il avait tenté d'assassiner le général Walker, et je mettrais un point final à mon entreprise. Qu'Oswald eût agi seul une fois ne signifierait pas nécessairement qu'il agirait seul les deux fois, mais c'était ce que je pouvais faire de mieux. Une fois ces points mis sur les *i*, je choisirais le moment et le lieu, et j'abattrais Lee Oswald aussi froidement que j'avais abattu Frank

Dunning.

Le temps passa. Lentement, mais il passa. Et puis un jour, peu de temps avant que les Oswald n'emménagent dans l'appartement de Neely Street au-dessus du mien, j'ai aperçu Marina en train de converser avec la vieille dame au déambulateur avec sa coiffure à la Elsa Lanchester. Toutes deux souriaient. La vieille dame lui a posé une question. Et Marina a ri en hochant la tête et en plaçant ses deux mains devant son ventre.

Debout à ma fenêtre derrière mon rideau écarté, je suis resté bouche bée, mes jumelles à la main. Il n'y avait rien dans les notes d'Al à ce sujet, soit parce qu'il ne l'avait pas su, soit parce qu'il s'en fichait. Moi, *non*.

L'épouse de l'homme que j'attendais de tuer depuis plus de quatre ans était de nouveau enceinte.

1- Université du Mississippi.

Chapitre 21

1

Les Oswald devinrent mes voisins du dessus le 2 mars 1963. De leur cube de brique croulant d'Elsbeth Street, ils transportèrent leurs biens à la main, principalement dans des cartons d'alcools et spiritueux de récup. Bientôt, les bandes du magnéto japonais se mirent à tourner avec une régularité quotidienne, mais je me servais surtout de mes écouteurs. Ainsi, les conversations qui se déroulaient à l'étage gardaient-elles une cadence normale, et non ralentie, ce qui évidemment n'empêchait pas que je n'en comprenne pas grand-chose.

La semaine qui suivit l'emménagement des Oswald dans leur nouveau palace, je me suis rendu chez l'un des prêteurs sur gages de Greenville Avenue pour y acheter une arme à feu. Le premier revolver que le type me montra était le même Colt 38 que celui que j'avais acheté à Derry.

« Excellente protection contre les agressions et les cambriolages…, m'assura le prêteur sur gages. Précision mortelle jusqu'à vingt mètres.

– Quinze, l'ai-je corrigé. Quinze, à ce qu'on m'a dit. » Le vautour dressa les sourcils. « Soit, disons quinze. Mais çui qui s'rait assez stupide… »

… non, qui aurait la bêtise de m'agresser pour me dévaliser se trouverait forcément beaucoup plus près que ça, c'est ça la repartie exacte.

« … pour vous tomber sur le poil serait pas loin-loin non plus, alors, qu'est-ce que vous en dites ? »

Mon premier réflexe, juste pour rompre cette impression de carillon harmonique légèrement discordant, fut de vouloir lui dire que je préférais autre chose, peut-être un calibre 45, mais briser l'harmonie risquait d'être une mauvaise idée. Comment savoir ? Ce que je savais, c'était que le Police 38 Spécial que j'avais acheté à Derry avait fait son boulot.

« Combien ?

– Je vous le laisse pour douze. »

Ça faisait deux dollars de plus que ce que j'avais payé à Derry, mais évidemment, quatre ans et demi avaient passé depuis. Rapporté à l'inflation, douze me parut assez correct. Je lui ai dit d'ajouter une boîte de munitions et le tour était joué. Quand le type m'a vu ranger

le pistolet et les balles dans la sacoche que j'avais apportée à cet effet, il m'a dit : « Pourquoi vous me demandez pas de vous vendre un étui, fils ? Vous n'avez pas l'air du pays, sinon vous sauriez qu'au Texas, vous avez le droit de le porter sur vous, pas besoin de permis, du moment que vous avez pas de casier judiciaire. Vous avez un casier ?

– Non, mais je ne m'attends pas à être agressé en plein jour. »

Le vautour me gratifia d'un sourire sans joie. « Dans Greenville Avenue, on peut jamais jurer de rien. Il y a quelques années, un type s'est fait sauter le caisson à moins de deux rues d'ici.

– Ah oui ?

– Oui, m'sieur, juste devant ce bar, La Rose du Désert qu'il s'appelle. À cause d'une femme, naturliche. Ça vous en bouche un coin, pas vrai ?

– Sans doute que oui, j'ai répondu. Même si des fois, le motif est plus politique.

– Na-na-nan, dans le fond, c'est toujours à cause d'une femme, fils. »

J'avais trouvé à me garer quatre rues à l'ouest de Greenville et, pour retourner à ma nouvelle bagnole (nouvelle pour moi, en tout cas), j'ai dû passer devant chez Faith Financial, où j'avais misé sur les Pirates à l'automne 1960. Le type qui m'avait payé mes douze cents billets était posté devant l'entrée, en train de fumer sa clope. Il était coiffé de sa visière verte. Ses yeux m'ont survolé sans paraître me reconnaître, ni exprimer un quelconque intérêt.

2

C'était vendredi après-midi et, de Greenville Avenue, je me suis rendu directement à Kileen retrouver Sadie aux Bungalows Candlewood. Nous y avons passé la nuit, comme ce fut notre habitude tout cet hiver-là. Le lendemain, elle est retournée en voiture à Jodie où je suis allé la retrouver le dimanche matin à l'église. Après la bénédiction, au moment où nous échangions des poignées de main fraternelles avec les autres paroissiens en disant : « Que la paix soit avec vous », mes pensées se sont tournées (avec gêne) vers le revolver désormais entreposé dans le coffre de ma voiture.

Pendant le déjeuner dominical, Sadie m'a demandé : « Encore combien de temps ? Avant que tu fasses ce que tu as à faire ?

– Un tout petit peu plus d'un mois, si tout se passe comme je l'espère.

– Et sinon ? »

Des deux mains, j'ai ratissé ma tignasse en arrière et je suis allé me poster à la fenêtre. « Sinon, je sais pas. Tu as autre chose en tête ?

– Oui, répondit-elle d'un ton calme. Il y a du fondant pour le dessert. Est-ce que tu veux de la crème chantilly sur le tien ?

– Avec plaisir, j'ai dit. Je t'aime, ma pépette.

– T'as intérêt, a-t-elle répliqué en se levant pour aller chercher le dessert. Parce que je prends un gros, gros risque, là. »

Je suis resté à la fenêtre. Une voiture descendait lentement la rue (antique, mais mythique, comme disaient les DJ sur K-Life) et de nouveau j'ai perçu ce carillon harmonique. Mais je le percevais tout le temps maintenant et parfois il ne voulait rien dire. L'un des slogans de Christy, des AA, m'est revenu à l'esprit : PEUR, pour *Perceptions Erronées d'Unités du Réel*.

Cette fois, cependant, le processus des associations d'idées s'est enclenché. La voiture était une Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge, comme celle garée à proximité du séchoir sur le parking de la filature de la Worumbo, là où le terrier débouchait en 1958. Je me suis souvenu que j'avais tapoté le coffre au passage afin de m'assurer de sa réalité. Celle-ci avait une plaque d'immatriculation de l'Arkansas, et non du Maine, mais néanmoins… ce carillon. Ce carillon harmonique. Parfois, il me semblait que si j'avais compris ce que signifiait ce carillon, j'aurais tout compris. Probablement stupide, mais vrai.

Carton Jaune le savait, j'ai pensé. *Il le savait et ça l'a tué*. Ma toute dernière harmonique clignota à gauche, tourna au stop et disparut en direction de Main Street. « Viens donc manger le dessert », a dit Sadie derrière moi, et j'ai sursauté. Les AA disent que PEUR signifie aussi autre chose : *Tout Plaquer En Urgence*.

3

En rentrant à Neely Street, ce soir-là, j'ai mis mes écouteurs pour écouter mon dernier enregistrement. Je ne m'attendais à rien d'autre que du russe, mais cette fois j'ai eu droit aussi à de l'anglais. Et à des bruits d'éclaboussures.

Marina *(en russe)* : –…

Lee : – Peux pas, maman, ch'uis dans la baignoire avec Junie !

(Encore des éclaboussures et des rires : celui de Lee et le roucoulement aigu du bébé.)

Lee : – Maman, y a de l'eau partout par terre ! Junie éclabousse ! La vilaine !

Marina : – Éponge, toi ! Je occupée ! O-ccu-pée ! *(Mais elle rit aussi.)*

Lee : – Peux pas, tu veux que le bébé… *(La suite en russe.)*

Marina *(en russe, grondant et riant en même temps)* : –…

(Encore des bruits d'éclaboussures. Marina fredonne une chanson de variété quelconque entendue sur KLIF. La mélodie est douce.)

Lee : – Maman, apporte-nous nos jouets !

Marina : – *Da, da*, toujours vous devez avoir jouets.

(Éclaboussures, bruyantes. La porte de la salle de bains doit être

complètement ouverte maintenant.)

Marina *(en russe)* : –…

Lee *(voix boudeuse de petit garçon)* : – Maman, t'as oublié notre balle en caoutchouc.

(Grosse éclaboussure – le bébé hurle de plaisir.)

Marina : – Voilà, tous les jouets pour prrrince et prrrincesse.

(Rires de tous les trois. Leur gaieté me fait l'effet d'une douche froide.)

Lee : – Maman, apporte-nous… *(mot en russe)*. On a de l'eau dans les oreilles.

Marina *(riant)* : – Oh mon Dieu, quoi encore ?

Je suis resté longtemps sans dormir cette nuit-là, pensant à eux trois. Heureux pour une fois, et pourquoi pas ? Le 214 West Neely n'était pas grand-chose, mais c'était déjà un cran au-dessus. Peut-être même faisaient-ils lit commun tous les trois, avec June enfin gaie comme un pinson et non plus morte de peur.

Et le quatrième dans le lit avec eux. Celui qui poussait dans le ventre de Marina.

4

Les choses ont commencé à s'accélérer, comme elles l'avaient fait à Derry, sauf que maintenant la flèche du temps filait vers le 10 avril, et non plus vers le jour d'Halloween. Les notes d'Al, sur lesquelles avait reposé ma progression jusque-là, m'étaient de moins en moins utiles. En prélude à la tentative d'assassinat de Walker, celles-ci se concentraient presque exclusivement sur les faits et gestes de Lee, or cet hiver-là, quantité d'autres choses emplissaient leur vie, surtout celle de Marina.

D'abord, elle s'était enfin fait une amie, une quaker du nom de Ruth Paine. Et pas aspirante mamie gâteau comme George Bouhe. *Russophone*, avait noté Al dans un style laconique qui ressemblait peu à celui de ses notes antérieures. *Rencontrée à une soirée, 02(???)/63. Marina, séparée de Lee, vit avec Paine quand assassinat Kennedy.* Et puis, comme si ce n'était rien de plus qu'une réflexion après coup : *Lee caché M-C dans garage Paine. Enveloppé dans couverture.*

Par M-C, il entendait le fusil militaire Mannlicher-Carcano acheté par correspondance avec lequel Lee prévoyait de tuer le général Walker.

J'ignore qui avait organisé la soirée où Lee et Marina avaient rencontré les Paine. J'ignore de même qui les avait présentés. Mohrenschildt ? Bouhe ? Probablement l'un des deux, parce que à cette époque, les autres émigrés évitaient les Oswald comme la peste. Le mari était un je-sais-tout cynique, l'épouse un punching-ball qui avait loupé Dieu sait combien de chances de le quitter pour de bon.

Tout ce que je sais, c'est que l'issue de secours de Marina Oswald se présenta au volant d'un break Chevrolet bicolore (blanc sur rouge) par un jour de pluie de la mi-mars. Elle se rangea contre le trottoir et promena un regard dubitatif autour d'elle, comme si elle n'était pas sûre d'être à la bonne adresse. Ruth Paine était grande (bien que moins grande que Sadie) et affreusement maigre. Sa coupe de cheveux, d'un châtain terne, ne la flattait guère : grande frange sur un front haut et pointes qui rebiquaient derrière. Son nez éclaboussé de taches de rousseur était chaussé de lunettes sans monture. Pour moi, qui l'épiais par une fente entre mes rideaux, elle avait tout de la femme qui dédaigne la viande et manifeste Contre-La-Bombe… et effectivement, je pense que c'était à peu près ce qu'était Ruth Paine : une nana New Age avant que ça devienne branché d'être New Age.

Marina avait dû guetter son arrivée, car elle descendit l'escalier extérieur en faisant claquer ses talons, le bébé dans les bras, une couverture jetée sur la tête de June pour la protéger du crachin oblique. Ruth Paine tenta un sourire et s'exprima avec application, laissant un petit temps entre chaque mot : « Bonjour, madame Oswald, je suis Ruth Paine. Vous vous souvenez de moi ?

– *Da*, répondit Marina. Oui. »

Puis elle ajouta quelque chose en russe. Ruth lui répondit dans la même langue… quoique de façon hésitante.

Marina l'invita à entrer. J'ai attendu d'entendre le plancher craquer sous leurs pas à l'étage, puis j'ai passé mes écouteurs connectés à la lampe trafiquée. Ce qui me parvint fut une conversation moitié en anglais, moitié en russe. Marina corrigea plusieurs fois Ruth, en riant de temps en temps. J'en saisis assez pour comprendre pourquoi Ruth Paine était venue. Comme Paul Gregory, elle voulait prendre des cours de russe. Je compris autre chose dans leurs rires fréquents et leur conversation de plus en plus décontractée : elles se plaisaient mutuellement.

J'en fus content pour Marina. Si je tuais Oswald après sa tentative contre le général Walker, Ruth Paine, la nana New Age, la prendrait peut-être chez elle. Je pouvais toujours l'espérer.

5

Ruth ne vint que deux fois à Neely Street pour ses leçons de russe. Après quoi, Marina et June montaient dans son break et Ruth les embarquait. Probablement pour son domicile de la banlieue chic (du moins par rapport aux normes du quartier d'Oak Cliff) d'Irving. Son adresse ne figurait pas dans les notes d'Al (il semblait peu se soucier de la relation qu'entretenait Marina avec Ruth, sans doute parce qu'il imaginait en avoir terminé avec Lee longtemps avant que le fusil n'atterrisse dans le garage des Paine), mais je l'ai trouvée dans

l'annuaire : 2515 West Fifth Street.

Par un après-midi de mars couvert, environ deux heures après le départ de Marina et Ruth, Lee et George de Mohrenschildt débarquèrent dans la voiture-paquebot du baron. Lee en descendit, avec un sac en papier brun orné d'un sombrero et de la mention PEPINO MEILLEUR RESTAURANT MEXICAIN. Mohrenschildt portait un pack de six de Dos Equis. Ils sont montés par l'escalier extérieur, bavardant et riant. J'ai attrapé mes écouteurs, le cœur battant à se rompre. Au début, rien ne me parvint, puis l'un d'eux alluma la lampe, et alors ce fut comme si j'avais été dans la pièce avec eux, le troisième homme invisible.

S'il vous plaît, ne conspirez pas pour tuer Walker, leur ai-je intimé en secret. *S'il vous plaît, ne me rendez pas la tâche plus compliquée qu'elle ne l'est.*

« Excuse le désordre, déclara Lee. Elle fout pas grand-chose ces temps-ci, à part dormir, regarder la télé, et parler de cette femme à qui elle donne des cours de russe. » Mohrenschildt parla un moment des concessions pétrolières qu'il espérait obtenir en Haïti et n'eut pas de mots assez durs pour le régime répressif des Duvalier. « À la fin de la journée, les camions entrent sur la place du marché pour ramasser les cadavres. Beaucoup d'entre eux sont des enfants morts de faim.

– Castro et le Front mettront un terme à cela, déclara Lee d'un ton âpre. Puisse la Providence hâter ce jour. »

Il y eut un tintement de bouteilles, sans doute pour porter un toast à la Providence qui hâterait ce jour.

« Comment va le travail, camarade ? Et comment se fait-il que tu ne sois pas là-bas cet après-midi ? » S'il n'était pas là-bas, répondit Lee, c'est qu'il préférait être ici. Aussi simple que ça. Il avait juste pointé en sortant, et s'était tiré. « Qu'est-ce qu'ils peuvent y faire ? Je suis le meilleur technicien reprographe que le vieux Bobby Stovall ait jamais eu, et il le sait. Le contremaître, il s'appelle… *(là, je n'ai pas bien saisi… Graff ? Grafe ?)*… me sort : "Arrête de vouloir jouer les syndicalistes, Lee." Tu sais ce que je fais ? Je me marre et je lui réponds : "D'accord, *svinoyeb*", et je lui tourne le dos. C'est un conozof fini, ce mec, et tout l' monde le sait. »

Pourtant, il était clair que Lee aimait son travail, même s'il se plaignait des attitudes paternalistes et du fait que l'ancienneté prime sur le talent. À un moment donné, il a dit : « Tu sais, à Minsk, dans des conditions équitables, je deviendrais gérant de la boîte en un an.

– Je sais que tu y arriverais, fils… C'est tout à fait évident. »

Il le flattait. Le *remontait*. J'en étais sûr. Et ça ne me plaisait pas.

« Tu as vu le journal, ce matin ? lui demanda Lee.

– Je n'ai rien vu que des télégrammes et des notes de service, ce matin. Pourquoi crois-tu que je suis ici, si ce n'est pour m'échapper de mon bureau ?

– Walker s'y est mis, annonça Lee. Il a rejoint la croisade de Hargis, ou alors c'est Hargis qui l'a rejoint. Je sais pas bien. En tout cas, ils ont lancé leur foutu Périple nocturne. Ces deux nigauds vont sillonner tout le Sud pour dire aux gens que la NAACP est un front communiste. Ils vont faire reculer de vingt ans l'intégration et le droit de vote des Noirs.

– Bien sûr ! Et pratiquer l'incitation à la haine. Combien de temps avant que les massacres commencent ?

– Ou que quelqu'un abatte Ralph Abernathy et Martin Luther King !

– Le docteur King se fera descendre, c'est sûr », affirma Mohrenschildt, presque en riant. J'étais debout, les mains plaquées sur mes écouteurs, la sueur ruisselant sur mon visage. Nous étions là en terrain miné… à l'extrême limite de la conspiration. « Ce n'est qu'une question de temps. »

L'un d'eux décapsula une autre bouteille de bière mexicaine et Lee reprit : « Quelqu'un devrait arrêter ces deux salauds-là.

– Tu as tort de qualifier notre général Walker de nigaud, dit Mohrenschildt d'un ton sentencieux. Hargis, oui, d'accord. Hargis est bidon. D'après ce que je me suis laissé dire, c'est un type – comme beaucoup d'autres de son acabit – porté sur les dépravations sexuelles, prêt à tripoter la chatte d'une petite fille le matin et le trou de balle d'un petit garçon l'après-midi.

– Oh, mec, c'est *dégueulasse* ! » La voix de Lee se fêla sur le dernier mot comme celle d'un adolescent. Puis il se mit à rire. « Mais Walker, ah, ça, c'est pas le même panier de crabes. Il a une position élevée dans la John Birch Society…

– Ces fascistes emplis de haine contre les juifs !

– … et j'entrevois un jour, pas très lointain, où il pourrait bien la diriger. Une fois qu'il aura gagné la confiance et obtenu le blanc-seing des autres groupes de cinglés d'extrême droite, il pourrait même briguer un nouveau mandat… mais pas pour le poste de gouverneur du Texas, cette fois. Je le soupçonne de viser plus haut. Le Sénat ? Peut-être. Même la Maison-Blanche ?

– Impossible », affirma Mohrenschildt.

Mais Lee n'en semblait pas si sûr.

« *Peu* probable, corrigea Mohrenschildt. Mais il ne faut jamais sous-estimer la capacité de la bourgeoisie américaine à embrasser le fascisme déguisé sous le nom de populisme. Ni le pouvoir de la télévision. Sans la télévision, Kennedy n'aurait jamais battu Nixon.

– Kennedy et sa poigne de fer », fit Lee. Son affection pour l'actuel président semblait s'être démodée aussi vite que les souliers de daim bleu. « Il durera moins longtemps que Fidel ne chiera dans les waters de Batista.

– Et il ne faut jamais sous-estimer la terreur de l'Amérique blanche

à l'idée d'une société où l'égalité raciale serait devenue la loi.

– "*Négros, négros, fayots, fayots !*" explosa Lee avec une rage si violente qu'elle confinait à l'angoisse. Je n'entends que ça au boulot !

– Ça ne m'étonne pas. Quand le *Morning News* parle du "grand État texan", il parle en fait de "l'État du grand Satan". Et les gens l'écoutent ! Pour un type comme Walker – un *héros de guerre* comme Walker –, un bouffon comme Hargis n'est qu'un tremplin. Comme Hindenburg fut un tremplin pour Hitler. Avec les relations publiques adéquates pour lui arrondir les angles, Walker pourrait aller loin. Tu sais ce que je pense ? Que celui qui refroidirait le général de l'Amérique raciste Edwin Walker rendrait service à la société. »

Je me suis laissé tomber lourdement sur une chaise à côté de la table où les bandes du petit magnétophone tournaient.

« Si tu crois vraiment… », commença Lee. C'est là qu'un bourdonnement bruyant s'est déclenché dans mes écouteurs, m'obligeant à les arracher de mes oreilles. Aucun cri alarmé ou indigné n'a retenti à l'étage, aucun bruit de pas précipités, j'en ai donc conclu (à moins qu'ils ne soient très doués pour dissimuler leur réaction) que ma lampe trafiquée n'avait pas été découverte. J'ai remis mes écouteurs. Rien. J'ai essayé le micro à distance, en montant sur une chaise et en plaquant presque le saladier Tupperware contre le plafond. Je pouvais entendre la voix de Lee et les réponses sporadiques de Mohrenschildt, mais je ne distinguais plus ce qu'ils disaient.

L'oreille que j'avais tendue dans l'appartement des Oswald était devenue sourde. Le passé est tenace. Après avoir parlé encore dix minutes (peut-être de politique, peut-être de la nature horripilante des épouses, peut-être de leur tout nouveau projet en gestation de s'en prendre au général Edwin Walker), Mohrenschildt dévala l'escalier extérieur et fila au volant de sa bagnole. Le bruit des pas de Lee s'est déplacé au-dessus de ma tête – *clomp, clop, clomp*. Je l'ai suivi jusque dans ma chambre et j'ai orienté le micro vers l'endroit où les pas s'étaient arrêtés. Rien… rien… puis un son, léger mais sans équivoque : Lee ronflait. Lorsque deux heures plus tard Ruth Paine ramena Marina et June, il dormait encore du sommeil de la Dos Equis. Marina ne le réveilla pas. À sa place, je ne l'aurais pas réveillé non plus, ce hargneux petit fils de pute.

6

Après cette date, Oswald commença à s'absenter beaucoup plus souvent de son travail. Si Marina le savait, elle s'en balançait. Peut-être qu'elle ne l'avait même pas remarqué. Elle était absorbée par sa nouvelle amie Ruth. La fréquence des coups avait un peu baissé, non pas parce que le moral était remonté, mais parce que Lee était dehors

presque aussi souvent qu'elle maintenant. Il emportait souvent son appareil photo. Grâce aux notes d'Al, je savais où il allait et ce qu'il faisait.

Un jour, après son départ pour l'arrêt de bus, j'ai sauté dans ma voiture et roulé jusqu'à Oak Lawn Avenue. Je voulais arriver de l'autre côté de la ville avant son bus, et j'ai réussi. Sans difficulté. Il y avait des tas de places de stationnement en épi de chaque côté d'Oak Lawn, mais ma Chevy rouge à l'arrière en ailes de mouette se reconnaissait de loin et je ne voulais pas prendre le risque que Lee l'aperçoive. Je l'ai donc garée au coin de Wycliff Avenue, sur le parking d'une épicerie Alpha Bêta. Puis je suis descendu en flânant vers Turtle Creek Boulevard. Autour de moi, ce n'étaient que néo-haciendas à arcades et revêtements en stuc, allées bordées de palmiers, vastes pelouses, et même une ou deux fontaines.

Devant le 4011, un homme svelte (dont la ressemblance avec Randolph Scott, l'acteur-cow-boy, était frappante) poussait une tondeuse à gazon. Me voyant le regarder, Edwin Walker m'adressa un bref demi-salut militaire, la main tournée vers le front. Je lui ai rendu son geste. La cible de Lee Oswald poursuivit sa tâche et moi mon chemin.

7

Les rues qui m'intéressaient dans ce quartier de Dallas étaient Turtle Creek Boulevard (où habitait le général), Wycliff Avenue (où j'étais garé), Avondale Avenue (vers où je me dirigeai après mon renvoi de salut à Walker), et Oak Lawn, une rue bordée de petits commerces passant derrière la maison du général. Oak Lawn était celle qui m'intéressait le plus, car ce serait l'itinéraire d'approche et de retraite de Lee le soir du 10 avril. Je m'étais posté devant chez Texas Shoes & Boots, le col de ma veste en jean relevé, les mains au fond des poches. Environ trois minutes après ma prise de poste, le bus s'arrêta à l'angle d'Oak Lawn et Wycliff. Deux femmes munies de cabas en descendirent dès que les portes s'ouvrirent. Puis Lee posa le pied sur le trottoir. Il transportait un sac en papier brun, comme un ouvrier son déjeuner.

Il y avait une grande église en pierre au coin. Lee s'approcha de la grille de fer qui la fermait en façade, lut le tableau d'affichage, sortit un petit bloc-notes de sa poche et y griffonna quelque chose. Après quoi, il poursuivit dans ma direction, remettant le bloc-notes dans sa poche tout en marchant. Je ne m'attendais pas à ça. Al avait écrit que Lee allait cacher son fusil près de la voie ferrée de l'autre côté d'Oak Lawn Avenue, à un peu plus de cinq cents mètres de là. Mais peut-être que ses notes étaient erronées, car Lee ne jeta même pas un coup d'œil dans cette direction. Il n'était plus qu'à soixante-dix ou quatre-vingts mètres de moi, et comblait rapidement la distance.

J'ai pensé, *Il va me remarquer et il va me parler. Il va me dire : « Vous seriez pas le gars du dessous ? Qu'est-ce que vous fichez ici ? »* S'il le faisait, l'avenir s'infléchirait dans une nouvelle direction. Pas très bonne.

Je regardais fixement les chaussures et les bottes dans la vitrine, la nuque moite de la sueur qui commençait à me dégouliner dans le dos. Quand finalement j'ai osé lever les yeux et les tourner vers la gauche, Lee avait disparu. On aurait dit un tour de magie.

J'ai remonté la rue d'un pas de flâneur. Si seulement j'avais mis un chapeau… et des lunettes de soleil, pourquoi n'y avais-je donc pas pensé ? Quel genre d'agent secret à la manque est-ce que j'étais, de toute façon ?

À mi-rue, je suis arrivé devant un café. Dans la vitrine, un écriteau annonçait PETIT DÉJEUNER À TOUTE HEURE. Lee n'était pas à l'intérieur. L'autre côté du café donnait sur une ruelle. Je l'ai lentement traversée, en jetant un bref regard sur ma droite, et là, je l'ai vu. Il me tournait le dos. Il avait sorti son appareil photo du sac en papier mais ne prenait pas de clichés, du moins pas pour le moment. Il examinait des poubelles. Il en retira les couvercles, regarda à l'intérieur, puis les referma.

Chaque fibre de mon corps (par quoi j'entends, j'imagine, chaque impulsion de mon cerveau) me commandait de me bouger les fesses avant qu'il se retourne et me voie, mais une puissante fascination me cloua sur place encore quelques instants. Je pense qu'il en aurait été de même pour la plupart d'entre vous. Avez-vous eu beaucoup d'occasions de regarder un type planifier un meurtre de sang-froid ?

Il s'enfonça un peu plus dans la ruelle, puis s'arrêta devant une plaque en fer circulaire coulée dans un bloc de béton. Il tenta de la soulever. Sans succès.

La ruelle, longue de deux cents mètres environ, était en terre battue, assez défoncée. Après les cent premiers mètres, la clôture en grillage fermant les arrière-cours envahies d'herbe et les terrains vagues était remplacée par une haute palissade en planches couverte de lierre au feuillage assez mal en point après cet hiver rigoureux. Lee en écarta une brassée pour tenter de faire jouer une planche. La planche pivota et il lorgna derrière par le trou béant.

Je n'ai rien contre la formule d'Al voulant qu'on ne fasse pas d'omelette sans casser des œufs, mais il me semblait que j'avais assez joué avec ma chance comme ça. J'ai continué mon chemin. À l'angle de la rue suivante, je me suis arrêté devant l'église qui avait suscité l'intérêt de Lee. C'était l'Église d'Oak Lawn des Saints des Derniers Jours. Le panneau d'affichage indiquait les horaires du culte régulier tous les dimanches matin et les offices spécifiques pour les nouveaux pratiquants, tous les mercredis soir à 19 heures, suivis d'une heure de

discussion conviviale. Autour de rafraîchissements.

Le 10 avril était un mercredi et le plan de Lee (en supposant que ce ne fût pas celui de Mohrenschildt) me semblait soudain assez clair : cacher à l'avance le fusil dans la ruelle, puis attendre que l'office pour les nouveaux pratiquants (et son heure de discussion conviviale) se termine. Il entendrait les fidèles sortir, riant et bavardant tout en se dirigeant vers l'arrêt de bus. Les autobus passaient tous les quarts d'heure et il y en avait toujours un en vue. Lee ferait mouche, remettrait le fusil derrière la planche détachée (et *non* près de la voie ferrée), puis se mêlerait aux gens sortant de l'église. Lorsque le bus suivant arriverait, il filerait.

J'ai jeté un coup d'œil sur ma droite, juste à temps pour le voir sortir de la ruelle. L'appareil photo avait réintégré le sac en papier. Il rejoignit l'arrêt de bus et s'appuya contre le poteau. Un homme arriva et lui adressa quelques mots. Bientôt, tous deux étaient en grande conversation. Taillait-il une bavette avec un inconnu ou bien ce type était-il un autre ami de Mohrenschildt ? Rien qu'un type anonyme croisé dans la rue ou un co-conspirateur ? Pourquoi pas même le célèbre Tireur Inconnu qui, selon les théoriciens du complot, s'était embusqué sur le talus herbeux près de Dealey Plaza au moment où le cortège de Kennedy approchait ? Je me suis dit que j'étais fou, mais comment en avoir la certitude ?

Je n'avais aucun moyen de savoir quoi que ce soit avec certitude et je ne serais pas plus avancé tant que je n'aurais pas vu de mes propres yeux qu'Oswald était seul le soir du 10 avril. Même ça ne suffirait pas à endormir tous mes doutes, mais ce serait néanmoins suffisant pour me permettre d'aller de l'avant.

Suffisant pour tuer le père de Junie.

Le bus arriva en grondant. L'agent secret X-19 (connu également sous le nom de Lee Harvey Oswald, marxiste de renom et mari abusif) y monta. Une fois le bus hors de vue, je fis demi-tour en direction de la ruelle que je remontai sur toute sa longueur. Au bout, elle s'élargissait pour aboutir dans un grand jardin sans clôture. Une Chevy Biscayne année 57 ou 58 était garée à côté d'une pompe à gaz naturel. Un barbecue rond était posé sur un trépied. Au-delà, on distinguait l'arrière d'une grande maison de pierre brune plongée dans l'obscurité. La maison du général.

J'ai regardé à mes pieds et aperçu une traînée fraîche dans la boue. C'était celle laissée par une poubelle posée là où s'interrompait le sillon. Je n'avais pas vu Lee la déplacer, mais je savais que c'était lui qui l'avait fait.

Dans la nuit du 10, il s'en servirait de poste de tir pour caler le canon de son fusil.

8

Le lundi 25 mars, Lee est arrivé à pied dans Neely Street, avec sous le bras un long paquet enveloppé de papier brun. Lorgnant à travers une minuscule fente entre mes rideaux, j'ai distingué les mots RECOMMANDÉ et ASSURÉ tamponnés dessus en grosses lettres rouges. Pour la première fois, je lui ai trouvé une allure furtive et nerveuse. Il jetait des regards inquiets autour de lui plutôt qu'au mobilier hétéroclite installé dans le fond de sa tête. Je savais ce que contenait le paquet : un fusil Carcano 6,5 millimètres (connu aussi sous le nom de Mannlicher-Carcano), lunette comprise, acheté chez Klein's Sporting Goods à Chicago. Cinq minutes après avoir grimpé l'escalier extérieur jusqu'au premier étage, Lee avait rangé l'arme dont il se servirait pour changer le cours de l'Histoire dans un placard au-dessus de ma tête. Six jours plus tard, Marina prenait les célèbres photos de lui avec ce fusil, juste en face de la fenêtre de mon salon, mais je n'ai pas vu ça. C'était un dimanche et j'étais à Jodie. Comme le 10 du mois se rapprochait à grands pas, ces week-ends avec Sadie étaient devenus ce qui comptait le plus dans ma vie.

9

Je me suis réveillé en sursaut en entendant quelqu'un murmurer dans sa barbe : « Pas encore trop tard. » Réalisant que c'était moi, je l'ai bouclée.

Sadie a marmonné quelques protestations d'une voix pâteuse et s'est retournée de l'autre côté. Le grincement familier des ressorts m'a recentré dans l'espace et le temps : Bungalows Candlewood, 5 avril 1963. J'ai attrapé ma montre à tâtons sur la table de chevet et scruté les chiffres lumineux. Il était 2 heures 15 du matin, ce qui signifiait qu'on était déjà le 6 avril.

Pas encore trop tard.

Pas trop tard pour quoi ? Reculer et éviter de faire pire que mieux ? Ou pire que pire… en fait ? L'idée de reculer était séduisante, ça, je devais l'avouer. Si j'allais de l'avant et que les choses tournaient mal, cette nuit avec Sadie risquait d'être la dernière pour moi. À jamais.

Même si tu dois le tuer, tu n'es pas obligé de le faire tout de suite.

Ça, c'était vrai. Oswald allait déménager à La Nouvelle-Orléans après avoir tenté d'assassiner le général – encore un appartement merdique, que j'avais déjà visité – et y demeurer pendant un certain temps, mais ça ne se ferait pas avant deux semaines. Ce qui me laisserait pas mal de temps pour l'arrêter dans son élan. Mais je pressentais que ce serait une erreur d'attendre trop longtemps. Je risquais de me trouver des raisons pour continuer à attendre. La meilleure étant couchée à côté de moi dans ce lit : grande, belle,

douce et nue. Peut-être était-elle un autre piège tendu par le passé tenace, mais peu m'importait, puisque je l'aimais. Et je visualisais trop clairement un scénario dans lequel je devrais prendre la fuite après avoir liquidé Oswald. La fuite vers où ? Le Maine, évidemment. En espérant que je puisse prendre les flics de vitesse pour rejoindre l'entrée du terrier et me sauver dans un avenir où Sadie Dunhill aurait… eh bien… environ quatre-vingts ans. En admettant qu'elle soit encore en vie. Vu son addiction à la cigarette, c'était un pari risqué.

Je me suis levé pour aller à la fenêtre. En ce week-end de début de printemps, seuls quelques bungalows étaient occupés. Il y avait une bétaillère éclaboussée de boue, ou de fumier, avec une remorque chargée d'outillage agricole. Une moto Indian Motorcycle avec un side-car. Deux breaks. Et une Plymouth Fury bicolore. De minces nuages dérivaient dans le ciel, masquant et dévoilant la lune tour à tour, et dans cette lumière changeante il ne m'était pas possible de distinguer la couleur de la partie inférieure de la voiture, mais j'étais assez sûr de pouvoir la deviner sans me tromper.

J'ai passé mon pantalon, mon maillot de corps et mes chaussures. Puis je me suis glissé dehors et j'ai traversé la cour. L'air froid a pincé ma peau tiédie par la chaleur du lit mais je l'ai à peine senti. Oui, la voiture était une Fury, et oui, elle était blanc sur rouge, mais celle-ci n'était ni du Maine ni de l'Arkansas, elle avait une plaque de l'Oklahoma et la lunette arrière arborait une décalcomanie ALLEZ, LES SOONERS ! J'ai glissé un œil à l'intérieur et aperçu des livres scolaires éparpillés sur la banquette arrière. Un étudiant, peut-être en route vers le Sud pour aller voir sa famille pendant les vacances de printemps. Ou un couple de profs amoureux profitant de la politique tolérante du Candlewood.

Encore un carillon du passé harmonique. J'ai tapoté le coffre, comme je l'avais fait à Lisbon Falls, puis j'ai regagné le bungalow. Sadie avait repoussé le drap sur son ventre et le courant d'air froid qui est entré avec moi l'a réveillée. Elle s'est assise en remontant le drap sur ses seins, et l'a laissé retomber en me voyant.

« Insomnie, chéri ?

– J'ai fait un mauvais rêve alors je suis sorti prendre l'air.

– Raconte-moi. »

J'ai déboutonné mon jean, ôté mes mocassins.

« Me souviens pas.

– Essaye. Ma mère disait toujours que si on raconte ses mauvais rêves, ils ne se réalisent pas. »

Je me suis allongé près d'elle, vêtu de mon seul tricot de peau. « Ma mère disait que si on embrasse sa chérie, ils ne se réalisent pas.

– C'est vrai, elle disait ça ?

– Non.

– Ah, fit-elle pensivement, mais pourquoi pas. Essayons. »

Nous avons essayé. Et de fil en aiguille…

10

Après l'amour, elle a allumé une cigarette. Allongé sur le dos, j'ai regardé la fumée bleuir dans la lueur intermittente du clair de lune filtrant par les rideaux à demi tirés. *Jamais je laisserais mes rideaux ouverts comme ça à Neely Street*, j'ai pensé. *À Neely Street, dans mon autre vie, je suis toujours seul, mais je prends quand même la précaution de les fermer hermétiquement. Sauf quand je lorgne à travers, cela dit. Quand je m'embusque*.

À cet instant, je ne me suis pas beaucoup aimé. « George ? » J'ai soupiré. « Je ne m'appelle pas George.

– Je sais. »

Je l'ai regardée. Elle a inhalé profondément, savourant sa cigarette sans la moindre culpabilité, comme le font les gens dans le Territoire d'Avant. « Je ne dispose d'aucune information autorisée, si c'est à ça que tu penses. Mais cela va de soi. Le reste de ton passé est fabriqué, après tout. Et je suis contente. Je n'aime pas tellement George. Ça fait un peu… C'est quoi ce mot que tu dis parfois ? … un peu *bizu*.

– Que dis-tu de Jake ?

– Jake, comme Jacob ?

– Oui.

– J'aime bien. » Elle s'est tournée vers moi. « Dans la Bible, Jacob luttait avec un ange. Et tu es bien engagé dans une forme de lutte. N'est-ce pas ?

– Je suppose qu'on peut dire ça, mais pas une lutte avec un ange. »

Même si Lee Oswald ne méritait pas vraiment non plus le nom de démon. Je préférais nettement George de Mohrenschildt dans le rôle du diable. Dans la Bible, Satan est le tentateur qui fait une offre puis s'efface. J'espérais que Mohrenschildt ferait de même. Sadie a écrasé sa cigarette. Elle avait la voix calme, mais les yeux sombres. « Tu pourrais être blessé ?

– Je ne sais pas.

– Tu devras t'en aller ? Parce que si tu dois t'en aller, je ne sais pas si je pourrais le supporter. J'aurais préféré mourir que de l'avouer quand j'y étais, mais ç'a été un cauchemar pour moi, à Reno. Te perdre pour toujours… » Elle secoua lentement la tête. « Non, je ne crois pas que je pourrais le supporter.

– Je veux t'épouser, je lui ai dit.

– Mon Dieu, a-t-elle murmuré doucement. Juste au moment où j'étais prête à affirmer que ça n'arriverait jamais, Jake alias George dit "allons-y".

– Peut-être pas tout de suite, mais si la semaine prochaine se

déroule comme je l'espère… tu voudras bien ?

– Bien sûr. Mais il faut que je te pose d'abord une toute petite question.

– Suis-je célibataire ? Légalement célibataire ? C'est ça que tu veux savoir ? »

Elle a fait oui de la tête. « Je le suis », j'ai dit. Elle a laissé échapper un soupir comique de soulagement et souri comme une gamine. Mais elle s'est aussitôt dégrisée. « Est-ce que je peux t'aider ? Laisse-moi t'aider. » Cette pensée m'a fait l'effet d'une douche froide et elle a dû s'en rendre compte. Elle a aspiré sa lèvre inférieure. Et elle l'a mordillée. « C'est si dangereux, a-t-elle dit d'un ton songeur.

– On va le dire comme ça : je me trouve actuellement près d'une grosse machine pleine de dents acérées qui tourne à toute vitesse. Je ne te permettrai pas de t'en approcher tant que je la tripatouillerai.

– C'est pour quand ? voulut-elle savoir. Ton… je ne sais pas comment dire… ton rendez-vous avec le destin ?

– Cela reste à déterminer. » J'avais le sentiment d'en avoir déjà trop dit, mais puisque j'étais allé aussi loin, autant aller encore un peu plus loin. « Il va se passer quelque chose mercredi soir. Quelque chose dont je dois être le témoin. Ensuite, je déciderai.

– Et je n'ai aucun moyen de t'aider ?

– Non, ma pépète, je crois pas.

– Mais s'il s'avérait que je peux…

– Merci, je lui ai dit. Je te remercie beaucoup. Et, vrai ? Tu voudras m'épouser ?

– Maintenant que je sais que ton vrai nom est Jake ? Bien sûr. »

11

Le lundi matin, vers 10 heures, le break se rangea le long du trottoir et Marina partit pour Irving avec Ruth Paine. J'avais une course à faire de mon côté et j'étais sur le point de quitter mon appartement quand j'ai entendu quelqu'un descendre bruyamment l'escalier extérieur. C'était Lee, le teint pâle, l'air sombre. Il avait les cheveux en bataille et le visage couvert d'une méchante éruption d'acné. Il portait un jean et un absurde trench-coat qui lui battait les tibias. Il marchait en serrant un bras contre sa poitrine, comme si ses côtes lui faisaient mal. Ou comme s'il cachait quelque chose sous son manteau.

Avant la tentative d'assassinat, Lee est allé essayer son fusil neuf du côté de Love Field, avait écrit Al. Je me fichais de savoir où il allait l'essayer. Ce qui me tracassait, c'était que j'avais failli me trouver nez à nez avec lui. Ayant hâtivement pensé qu'il était parti travailler et…

Pourquoi n'était-il pas au travail un lundi matin, au fait ?

Je ne me suis pas attardé sur la question et je suis parti, emportant ma sacoche de professeur. À l'intérieur se trouvait le roman qui ne

serait jamais terminé, les notes d'Al et le mémoire relatant mes aventures dans le Territoire d'Avant.

Si Lee n'était pas seul le soir du 10 avril, je risquais d'être repéré et abattre par l'un de ses complices, peut-être même par Mohrenschildt lui-même. Je continuais à penser qu'il y avait peu de chances que cela se produise, mais par contre, il y en avait de fortes pour que je sois obligé de fuir après avoir tué Oswald. *Idem* concernant mes chances d'être pris et inculpé pour meurtre. Dans l'un ou l'autre cas personne – et surtout pas la police – ne devrait mettre la main sur les notes d'Al ou le texte de mon mémoire.

Tout ce qui comptait pour moi en ce 8 avril, c'était de débarrasser l'appartement de mes papiers et de les éloigner du jeune homme perturbé et agressif qui vivait à l'étage du dessus. Je suis allé en voiture jusqu'à la First Corn Bank de Dallas, où je n'ai pas été surpris d'être servi par un employé qui ressemblait étrangement au banquier de la Hometown Trust qui s'était occupé de moi à Lisbon Falls. Le nom de celui-ci était Link et pas Dusen mais lui aussi était le sosie de ce vieux chef d'orchestre cubain, Xavier Cugat.

Je me suis renseigné sur les coffres-forts. Et bientôt mes manuscrits furent en sécurité dans le coffre numéro 775. Je suis rentré à Neely Street où je me suis payé un accès de panique mémorable en ne retrouvant pas ma foutue clé de coffre.

Relax, je me suis dit. *Elle est dans ta poche, quelque part, et même si elle n'y est pas, ton nouveau pote Richard Link se fera un plaisir de te procurer un double. Pour la modique somme de un dollar.*

Comme si cette pensée l'avait fait revenir, j'ai retrouvé la clé enfouie sous ma monnaie, dans le recoin le plus profond de ma poche. Je l'ai attachée à mon trousseau, avec les autres. Si je devais m'enfourner dans le terrier et réintégrer le passé après un petit détour dans le présent, je l'aurais encore… même si tout ce qui s'était passé au cours de ces quatre années et demie serait effacé. Les manuscrits déposés dans le coffre-fort seraient perdus dans le temps. Ce qui était plutôt une bonne nouvelle.

La mauvaise, c'est que Sadie le serait aussi.

Chapitre 22

1

L'après-midi du 10 avril était tiède et clair, un avant-goût de l'été. J'ai mis un pantalon à pinces et l'un des vestons sport que j'avais achetés lors de mon année d'enseignement au lycée de Denholm. Le .38 Spécial Police chargé a rejoint ma sacoche. Je ne me rappelle pas avoir été nerveux : maintenant que le moment était venu, je me sentais comme un homme enveloppé d'une coque froide. J'ai consulté ma montre : 15 heures 30.

Mon plan était de me garer encore une fois dans le parking de l'Alpha Bêta de Wycliff Avenue. Je pouvais y être aux alentours de 16 heures 15 au plus tard, même si la circulation était dense. Je vérifierais la ruelle. Si elle était déserte, comme je m'attendais à ce qu'elle le soit à cette heure-là, j'irais vérifier la cache derrière la planche. Si les notes d'Al disaient vrai sur le fait que Lee avait planqué le Carcano à l'avance (même s'il s'était trompé sur l'endroit), je l'y trouverais.

Je retournerais un moment à ma voiture pour surveiller l'arrêt du bus, juste au cas où Lee arriverait de bonne heure. Quand l'office de 19 heures commencerait à l'église mormone, je gagnerais tranquillement le café qui servait des petits déjeuners à toute heure et m'installerais près de la fenêtre. Je commanderais un plat, je mangerais lentement, sans appétit, chipotant, regardant les bus arriver et repartir et espérant qu'au moment où Lee descendrait enfin de l'un d'eux, il serait seul. Espérant aussi ne pas apercevoir la Cadillac-paquebot de George de Mohrenschildt.

Voilà, en tout cas, quel était mon plan.

J'ai ramassé ma sacoche, en jetant un nouveau coup d'œil à ma montre : 15 heures 33. Le plein de ma Chevy était fait, j'étais prêt à partir. Si j'étais sorti à ce moment-là, comme je l'avais prévu, mon téléphone aurait sonné dans un appartement vide. Mais je ne suis pas sorti, car au moment où je tendais la main vers la poignée, quelqu'un a frappé à la porte.

J'ai ouvert, et Marina Oswald était là, debout sur le seuil.

2

Un instant, je suis resté bouche bée, incapable de faire un geste ou de parler. C'était sa présence inattendue, bien sûr, mais il y avait autre chose. Jusqu'à ce qu'elle se trouve nez à nez avec moi, je n'avais pas réalisé à quel point ses grands yeux bleus ressemblaient à ceux de Sadie.

Marina ignora mon expression de surprise, ou ne la remarqua pas. Elle avait ses propres problèmes. « S'il vous plaît excuse, vous voir mari ? » Elle se mordit les lèvres et secoua un peu la tête. « Mon mari. » Elle essaya de sourire – et elle avait maintenant de jolies dents toutes neuves pour ça – mais ça ne fut pas très convaincant. « Désolée, monsieur, je pas parle anglais bien. Je Biélorussie. »

J'ai entendu quelqu'un (je suppose que c'était moi) lui demander si elle parlait de l'homme qui habitait à l'étage.

« Oui, s'il vous plaît, mon mari, Lee. Nous habite étage. Elle notre *malinka* – notre bébé. » Elle désigna June, assise dans sa poussette au pied de l'escalier, suçant tranquillement sa tétine. « Il sort tous les temps maintenant depuis il perdre travail. » Elle tenta à nouveau de sourire, et quand ses yeux se plissèrent, une larme jaillit du coin de celui de gauche et roula sur sa joue.

Ah… Alors, le vieux Bobby Stovall pouvait se passer de son meilleur technicien reprographe, après tout.

« Je ne l'ai pas vu, madame… »

J'ai failli ajouter *Oswald*, mais je me suis retenu juste à temps. Et il valait mieux, car comment aurais-je pu le savoir ? Ils ne recevaient pas leur courrier à domicile, apparemment. Il y avait deux boîtes aux lettres sous le porche mais leur nom ne figurait sur aucune. Le mien non plus, d'ailleurs. Moi non plus, je ne recevais pas mon courrier chez moi.

« Os'wal ! », m'a-t-elle dit. Et elle m'a tendu sa main. Je l'ai serrée, plus que jamais convaincu d'être dans un rêve. Mais sa petite main sèche était bien trop réelle. « Marina Os'wal !, je suis enchantée vous rencontrer, monsieur.

– Je suis désolé, madame Oswald, mais je ne l'ai pas vu aujourd'hui. »

Faux : je l'avais vu sortir juste après que le break de Ruth Paine les eut emportées, elle et June vers Irving.

« Je inquiète pour lui, dit-elle. Il… je ne sais pas… pardon. Je pas besoin déranger vous. »

Elle sourit de nouveau – le plus doux, le plus triste des sourires – et essuya lentement la larme sur son visage.

« Si je le vois… »

Soudain, elle parut effrayée. « Non, non, vous pas dire rien. Il pas aime je parle à des inconnus. Il rentre maison pour souper peut-être, c'est sûr. » Elle descendit les marches et parla en russe au bébé qui rit

et tendit ses bras potelés vers sa mère. « Au revoir, monsieur. Merci très beaucoup. Vous pas dire rien ?

– D'accord, j'ai dit. Motus et bouche cousue. »

Elle ne parut pas comprendre ces derniers mots, mais hocha la tête, l'air soulagé, en me voyant poser un doigt sur mes lèvres. J'ai refermé la porte, inondé de sueur. Quelque part, je percevais le battement d'ailes non seulement d'un papillon, mais de toute une nuée.

Peut-être que ce n'est rien.

J'ai regardé Marina pousser June sur le trottoir en direction de l'arrêt de bus où elle avait probablement l'intention d'attendre son mari… qui manigançait quelque chose. Ça, en tout cas, elle le savait. C'était écrit sur son visage. Quand elle fut hors de vue, je tendis la main vers la poignée de la porte, et c'est alors que le téléphone sonna. J'ai failli ne pas répondre, mais il n'y avait que quelques personnes en possession de mon numéro, et l'une d'elles était une femme à qui je tenais beaucoup. « Allô ?

– Bonjour, monsieur Amberson », dit un homme. Il avait un léger accent du Sud. Je ne sais pas si j'ai compris tout de suite qui il était. Je ne m'en souviens pas. Je crois que oui. « J'ai quelqu'un ici qui a quelque chose à vous dire. »

Fin 1962, début 1963, je vivais deux vies, l'une à Dallas, l'autre à Jodie. Le 10 avril à 15 heures 39, mes deux vies se sont télescopées. Dans mon oreille, Sadie s'est mise à hurler.

3

Sadie habitait un ranch en préfabriqué de plain-pied sur Bee Tree Lane, dans un lotissement de quatre ou cinq pâtés de maisons identiques en périphérie ouest de Jodie. Une photo aérienne du quartier, dans un livre d'histoire de 2011, aurait pu avoir comme légende MAISONS D'ACCÉDANTS À LA PROPRIÉTÉ, MILIEU DU XX^{e} SIÈCLE. Sadie était rentrée chez elle autour de 15 heures cet après-midi-là, après une réunion avec les élèves aides-bibliothécaires. Je doute qu'elle ait remarqué la Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge garée le long du trottoir, un peu plus bas dans sa rue.

De l'autre côté de la rue, quatre ou cinq maisons plus loin, Mrs. Holloway lavait sa voiture (une Renault Dauphine que les autres voisins lorgnaient avec suspicion). Sadie lui fit un signe de la main en descendant de sa Coccinelle Volkswagen. Mrs. Holloway agita la sienne. En tant que seules propriétaires de voitures étrangères dans leur rue, elles entretenaient une sorte de complicité désinvolte.

Sadie remonta son allée jusqu'à sa porte d'entrée et fronça un instant les sourcils. Sa porte était entrouverte. Avait-elle oublié de la fermer en partant ? Elle entra et la repoussa derrière elle. La porte ne se referma pas car la serrure avait été forcée, mais Sadie ne le

remarqua pas. Déjà, toute son attention était accaparée par ce qui était écrit sur le mur au-dessus du canapé. À l'aide de son propre rouge à lèvres, quelqu'un avait tracé deux mots en lettres de trente centimètres de haut : SALE PUTE.

Elle aurait dû s'enfuir sans attendre, mais son effarement et son indignation étaient si grands qu'ils ne laissaient aucune place à la peur. Elle savait qui avait fait ça, mais assurément, Johnny n'était plus là. L'homme qu'elle avait naguère épousé était peu enclin à la confrontation physique. Oh, il y avait eu entre eux quantité de propos venimeux, et une seule gifle, une fois, mais rien d'autre.

Ses sous-vêtements jonchaient le sol.

Ils traçaient un sentier erratique de la salle de séjour à la chambre. Tout y était : ses combinaisons, jupons, soutiens-gorge, culottes, la gaine, dont elle n'avait pas besoin mais qu'elle mettait parfois. Et tout avait été saccagé. Au fond du couloir, la porte de la salle de bains était ouverte. Le porte-serviette avait été arraché du mur. À sa place, sur le carrelage, toujours au rouge à lèvres, était tracé un autre message : SALE BAISEUR.

La porte de sa chambre aussi était ouverte. Elle se planta sur le seuil sans imaginer une seconde que Johnny Clayton se trouvait derrière, un couteau dans une main et un Smith & Wesson Victory 38 dans l'autre. Un revolver de la même marque et du même modèle que celui dont Lee Oswald se servirait contre le policier de Dallas, J.D. Tippit.

Son petit vanity gisait retourné sur le lit, son contenu, surtout du maquillage, répandu sur la courtepointe. Les portes accordéon de son placard étaient ouvertes. Certains de ses vêtements pendaient encore tristement sur leurs cintres ; la plupart étaient par terre. Tous avaient été déchiquetés à coups de couteau.

« Johnny, salaud ! » Elle voulut crier ces mots, mais le choc était trop grand. Elle put seulement les chuchoter.

Elle se dirigea vers le placard, mais ne put aller bien loin. Un bras s'enroula autour de son cou et un petit cercle d'acier se pressa durement contre sa tempe. « Ne bouge pas, ne te débats pas. Sinon je te tue. »

Elle tenta de se dégager et il lui frappa la nuque avec le court canon du revolver. En même temps, le bras se resserra autour de sa gorge. Elle vit le couteau dans le poing, au bout du bras qui l'étouffait, et cessa de se débattre. C'était Johnny – elle avait reconnu sa voix – mais ce n'était pas vraiment Johnny. Il avait changé.

J'aurais dû l'écouter, pensa-t-elle (elle voulait dire moi). *Pourquoi ne l'ai-je pas écouté ?*

Il la poussa vers le salon, le bras toujours autour de son cou, puis la fit pivoter et la poussa sur le canapé, où elle s'affala, les jambes écartées.

« Baisse ta jupe. Je vois tes jarretières, putain. »

Il portait une salopette (ce qui, en soi, suffisait à donner à Sadie l'impression qu'elle rêvait) et il avait teint ses cheveux d'une étrange teinte blond orangé. Ça faillit la faire rire.

Il s'assit sur le pouf en face d'elle. Le revolver pointé sur son ventre. « On va appeler ton chaud lapin.

– Je sais pas ce que tu…

– Amberson. Celui avec qui tu joues à trousser le saucisson dans le torchon dans ce lupanar de débauche, là-bas à Kileen. Je sais tout là-dessus. Ça fait longtemps que je vous espionne.

– Johnny, si tu pars maintenant, je n'appellerai pas la police. Je te le promets. Même si tu as saccagé tous mes habits.

– Des habits de pute, fit-il avec mépris. Allez, décroche.

– Je n'ai pas son numéro. »

Son carnet d'adresses, celui qu'elle gardait près de sa machine à écrire dans son petit bureau était ouvert à côté du téléphone.

« Moi, si. Il est sur la première page. J'ai d'abord regardé à C pour Chaud Lapin, mais il n'y était pas. C'est moi qui vais appeler, comme ça il ne te viendra pas à l'idée de dire quoi que ce soit à l'opératrice. Ensuite, tu lui parleras.

– Non, Johnny, pas si tu as l'intention de lui faire du mal. »

Il se pencha en avant. Ses étranges cheveux orange lui tombèrent dans les yeux et il les repoussa de la main qui tenait le revolver. Puis, de celle qui tenait le couteau, il décrocha le combiné. Le revolver était de nouveau pointé sur son ventre. « Je t'explique, Sadie », dit-il. Et tout à coup, son ton était presque rationnel. « Je vais en tuer un des deux. L'autre pourra vivre. Vous déciderez lequel. »

Il ne plaisantait absolument pas. Elle le voyait sur son visage. « Et s'il… et s'il n'est pas chez lui ? »

Il gloussa de tant de bêtise. « Ben, c'est toi qui meurs, Sadie. »

Elle dut penser alors : *Je peux gagner du temps. Il faut au moins trois heures de Dallas à Jodie, plus s'il y a beaucoup de circulation. Assez de temps pour que Johnny reprenne ses esprits. Peut-être. Ou que son attention se relâche juste assez pour que je lui balance quelque chose à la tête et que je m'enfuie.*

Il composa le 0 sans regarder le carnet d'adresses (sa mémoire des nombres avait toujours été quasi parfaite), et demanda WEstbrook 7-5430. Il écouta. Dit : « Je vous remercie, mademoiselle. »

Puis le silence. Quelque part, à près de deux cents kilomètres au nord, une sonnerie de téléphone retentit. Sadie dut se demander combien de fois Johnny la laisserait sonner avant de raccrocher et de lui tirer une balle dans le ventre.

Puis son expression changea. Son visage s'illumina, il sourit même un peu. Ses dents étaient toujours aussi blanches, observa-t-elle, et

quoi d'étonnant ? Il les avait toujours brossées une demi-douzaine de fois par jour. « Bonjour, monsieur Amberson. J'ai quelqu'un ici qui a quelque chose à vous dire. »

Il se leva du pouf et tendit le téléphone à Sadie. Au moment où elle le portait à son oreille, il leva son couteau et, aussi vif qu'un serpent, lui lacéra le côté du visage.

4

« *Qu'est-ce que vous lui avez fait ?* ai-je hurlé. *Qu'est-ce que vous avez fait, espèce de salaud ?*

– Taisez-vous, monsieur Amberson. » Il avait l'air amusé. Sadie ne criait plus, mais je l'entendais sangloter. « Elle n'a rien. Ça saigne beaucoup, oui, mais ça va s'arrêter. » Il se tut, puis reprit sur un ton de judicieuse analyse : « Oh, bien sûr, elle ne sera plus jolie comme avant. Maintenant, elle a l'air de ce qu'elle est, une putain de quat' sous. Ce que ma mère disait qu'elle était, et ma mère avait raison.

– Laissez-la partir, Clayton, je lui ai dit. S'il vous plaît.

– Je veux *bien* la laisser partir. Maintenant que je lui ai laissé ma marque, je veux bien. Mais écoutez d'abord ce que je lui ai dit, monsieur Amberson. Je vais tuer l'un de vous deux. J'ai perdu mon travail à cause d'elle, vous savez, j'ai dû l'arrêter pour aller me faire soigner dans un hôpital électrique, sans ça ils m'auraient interpellé. » Il se tut. « J'avais poussé une jeune fille en bas des escaliers. Elle avait essayé de me toucher. Tout ça, c'était de la faute de l'autre sale petite garce, mais celle-ci, ici, elle saigne pour les deux. J'ai son sang sur mes mains. J'aurai besoin de désinfectant. » Et il se mit à rire.

« Clayton…

– Je vous donne trois heures et demie pour arriver ici. 19 heures 30, pas plus. Ensuite, je lui tire deux balles dans la peau. Une dans le ventre et une dans son con puant. »

En arrière-fond, j'ai entendu Sadie crier : « *Ne le fais pas, Jacob !*

– *FERME-LA !* lui hurla Clayton. *FERME TA GUEULE !* » Puis, s'adressant à moi sur un ton parfait de conversation à faire froid dans le dos : « Qui est ce Jacob ?

– Moi, j'ai répondu. C'est mon deuxième prénom.

– Est-ce qu'elle vous appelle comme ça au lit quand elle vous suce la pine, Chaud Lapin ?

– Clayton. Johnny. Réfléchissez à ce que vous faites.

– Ça fait plus d'un an que j'y réfléchis. Y m'ont fait des traitements de choc à l'hôpital électrique, vous savez. Y disaient que ça allait arrêter les rêves, mais ça l'a pas fait. Ça a fait que les rendre pires.

– Est-ce qu'elle est grièvement blessée ? Laissez-moi lui parler.

– Non.

– Si vous me laissez lui parler, je ferai peut-être ce que vous me

demandez. Sinon, je ne le ferai très certainement pas. Avez-vous le cerveau trop embrumé par vos traitements de choc pour comprendre ça ? »

Il ne l'avait apparemment pas. Il y eut un froissement dans mon oreille, puis Sadie fut au bout du fil. Sa voix était faible et tremblante. « C'est sérieux, mais j'en mourrai pas. » Sa voix a encore baissé. « Il est passé juste à côté de l'œil. » Puis j'eus de nouveau Clayton. « Vous voyez ? Votre traînée va bien. Maintenant je vous conseille de sauter dans votre Chevrolet de kéké et d'arriver ici sur les chapeaux de roues, qu'est-ce que vous en dites ? Mais écoutez-moi bien, monsieur George Jacob Chaud Lapin Amberson : si vous appelez la police, si j'aperçois un seul phare bleu ou rouge, je tue cette chienne, et moi ensuite. Vous me croyez ?

– Oui.

– Bien. Nous avons ici une équation dont les valeurs s'équilibrent : le chaud lapin et la putain. Je suis au milieu. Je suis le signe égal, Amberson, mais c'est à vous de choisir. Quelle valeur sera annulée ? La décision vous revient.

– *Non !* a crié Sadie. *Ne le fais pas ! Si tu viens ici, il nous tuera tous les d…* »

Un clic dans mon oreille m'indiqua que la ligne venait d'être coupée.

5

J'ai dit la vérité jusqu'ici, et je vais continuer à la dire, même si elle me dépeint sous mon pire jour : ma première pensée, alors que ma main engourdie reposait le combiné sur sa fourche, fut qu'il se trompait, que les valeurs ne s'équilibraient pas. Sur un plateau de la balance se trouvait une jolie bibliothécaire de lycée. Sur l'autre se trouvait un homme qui connaissait l'avenir et avait (du moins théoriquement) le pouvoir de le changer. L'espace d'une seconde, une partie de moi a effectivement envisagé de sacrifier Sadie et de traverser la ville pour aller surveiller la ruelle entre Oak Lawn Avenue et Turtle Creek Boulevard pour découvrir si l'homme qui avait changé le cours de l'Histoire était bien seul.

Puis je suis monté dans ma Chevy et j'ai pris la route de Jodie. Une fois sur la nationale 77, j'ai fixé mon compteur sur cent dix et l'y ai maintenu. Tout en conduisant, j'ai dégrafé les fermoirs de ma sacoche, sorti mon 38 Spécial Police que j'ai glissé dans la poche intérieure de ma veste.

Je me suis rendu compte que j'allais devoir rameuter Deke. Il était vieux, et plus très stable sur ses jambes, mais je n'avais tout simplement personne d'autre. De toute façon, me suis-je dit, il aurait *voulu* être impliqué. Il aimait Sadie. Je le voyais sur son visage chaque

fois qu'il la regardait.

Et il a fait sa vie, a froidement argué mon esprit. *Elle non. Quoi qu'il en soit, il sera confronté au même choix que celui que t'a donné ce cinglé. Il peut ne pas venir.* Mais il viendrait. Parfois, ce qui nous est présenté comme un choix ne l'est pas du tout. Je n'ai jamais autant regretté mon téléphone portable que sur ce trajet de Dallas à Jodie. Seule solution, une cabine téléphonique. Je me suis arrêté à la station-service sur la route 109, peu après le grand panneau de football. Au bout du fil, le téléphone sonna trois fois… quatre… cinq… J'étais sur le point de raccrocher quand un Deke à la voix irritée et essoufflée a dit : « Allô ? Allô ?

– Deke ? C'est George.

– Hé, mon gars ! »

Là, ma version du jour de Bill Turcotte (personnage du feuilleton populaire et d'extraordinaire longévité *Le Mari meurtrier*) paraissait ravi, et non plus agacé.

« J'étais dans mon petit jardin de derrière. J'ai failli laisser sonner, et puis…

– Écoutez, Deke. Il s'est passé quelque chose de très grave. C'est encore en train de se passer. Sadie a été blessée. Peut-être grièvement. »

Il y eut un court silence. Lorsqu'il reprit la parole, Deke paraissait plus jeune : comme le type coriace qu'il avait dû être, il y avait quarante ans et deux épouses de ça. Ou peut-être que c'était juste l'espoir. Ce soir, j'avais pour seuls alliés l'espoir et un homme d'au moins soixante-dix ans.

« Vous voulez parler de son mari, n'est-ce pas ? C'est ma faute. Je crois l'avoir vu, mais ça fait des semaines de ça. Et il avait les cheveux beaucoup plus longs que sur la photo. Et pas de la même couleur non plus. Ils étaient presque orange. » Encore un bref silence, puis un mot que je ne lui avais jamais entendu prononcer avant. « *Merde !* »

Je lui ai expliqué ce que Clayton voulait et ce que je lui proposais de faire. Mon plan était assez simple. Le passé s'harmonise avec lui-même ? Qu'à cela ne tienne, nous allions le laisser s'harmoniser. Je savais que Deke risquait de faire une crise cardiaque (Turcotte en avait fait une) mais ce ne serait pas ça qui m'arrêterait. Rien ne m'arrêterait. C'était de la vie de Sadie qu'il s'agissait.

J'ai attendu qu'il me demande s'il ne valait pas mieux laisser la police s'en charger, mais évidemment, il n'était pas tombé de la dernière pluie. Doug Reems, l'agent de police de Jodie, avait une mauvaise vue, portait un appareil orthopédique à une jambe et était encore plus âgé que Deke. Deke ne m'a pas non plus demandé pourquoi je n'avais pas appelé la police d'État de Dallas. S'il l'avait fait, je lui aurais dit que je prenais Clayton très au sérieux quand il

disait être prêt à tuer Sadie s'il apercevait ne serait-ce qu'un phare clignotant. Ç'était la vérité, mais pas la raison véritable. En fait, je voulais me charger moi-même de ce fils de pute. J'étais très vraiment très remonté.

« À quelle heure vous attend-il, George ?

– Pas plus tard que 19 heures trente.

– Et là, il est… moins le quart à ma montre. Ce qui nous laisse un tout petit peu de temps. La rue derrière Bee Tree s'appelle Apple quelque chose. Je ne me souviens plus bien. C'est là que vous serez ?

– Exact. La maison juste derrière la sienne.

– Je peux vous y retrouver dans cinq minutes.

– Sûr. Si vous conduisez comme Fangio. Disons dix. Et apportez un accessoire, quelque chose qu'il puisse voir de la fenêtre du salon s'il regarde. Je ne sais pas, moi, peut-être…

– Est-ce qu'un reste de ragoût au cocotte ferait l'affaire ?

– Parfait. Rendez-vous là-bas dans dix minutes. » Avant que j'aie pu raccrocher, il me demanda : « Avez-vous une arme ?

– Oui. »

Sa réponse ressembla au grognement d'un chien. « Bien. »

6

La rue qui passait derrière chez Doris Dunning s'appelait Wyemore Lane. Celle qui passait derrière chez Sadie Dunhill s'appelait Apple Blossom Way. Le 202 Wyemore était en vente. Le 140 Apple Blossom n'avait pas de pancarte À VENDRE sur la pelouse mais la maison était obscure et la pelouse envahie de pissenlits. Je me suis garé devant et j'ai consulté ma montre. 18 heures 50.

Deux minutes plus tard, Deke garait son break Ranch derrière ma Chevy et mettait pied à terre. Il était en jean, chemise à carreaux et cravate bolo. Il tenait à la main une cocotte en émail ornée d'une fleur sur le côté. Sous le couvercle en verre, la cocotte paraissait remplie aux trois quarts d'un ragoût style chop suey.

« Deke, je ne sais pas comment vous remercier…

– Je mérite un coup de pied aux fesses plutôt que des remerciements. Le jour où je l'ai vu, il entrait chez Western Auto au moment où j'en sortais. Maintenant, je suis sûr que c'était lui. C'était un jour de grand vent. Une rafale lui a rabattu les cheveux en arrière et pendant juste une seconde, j'ai aperçu ces creux qu'il a sur les tempes. Mais ses cheveux… longs et pas de la même couleur… il était en tenue de cow-boy… merde, ce que je m'en veux. » Il secoua la tête. « Je me fais vieux. Si Sadie est blessée par ma faute, je ne me le pardonnerai jamais.

– Vous vous sentez bien ? Pas de douleurs dans la poitrine ni rien de tout ça ? »

Il me regarda comme si j'étais fou. « Allons-nous rester là à discuter de ma santé ou allons-nous tenter de sortir Sadie de ce merdier ?

– Nous allons faire plus qu'essayer. Vous allez faire le tour du pâté de maisons pour arriver chez elle par-devant. Pendant ce temps, je vais couper par ici, traverser la haie et arriver par le jardin de derrière. » Bien sûr, je pensais à la maison des Dunning dans Kossuth Street en disant ça, mais je me suis souvenu qu'il y avait bel et bien une haie au fond du minuscule jardin de Sadie. Je l'avais vue plusieurs fois. « Vous sonnerez et lancerez une remarque enjouée. Assez fort pour que je l'entende. À ce moment-là, je serai déjà entré dans la cuisine.

– Et si la porte de derrière est verrouillée ?

– Sadie a toujours une clé sous l'escalier.

– D'accord. » Deke réfléchit encore un moment, sourcils froncés, puis il releva la tête. « Je crierai "Avon Delicatessen, livraison spéciale de plat cuisiné ". Et je soulèverai bien haut la cocotte pour qu'il puisse me voir par la fenêtre du salon. Ça ira ?

– Oui, parfait. Tout ce que je veux, c'est que vous le distrayiez pendant quelques secondes.

– Ne tirez pas s'il y a le moindre risque que vous touchiez Sadie. Immobilisez ce salaud. Vous y parviendrez facilement. Le type que j'ai vu était maigre comme un clou. »

Nous avons échangé un regard mélancolique. Un plan pareil pourrait marcher dans *Police des plaines* ou dans *Maverick*, mais là, on était dans la vraie vie. Et dans la vraie vie, les gentils garçons (et les filles) se prenaient parfois des déculottées. Ou se faisaient tuer.

7

Le jardin derrière la maison d'Apple Blossom Way n'était pas tout à fait le même que celui de Wyemore Lane, mais il y avait des ressemblances. Pour commencer, il y avait une niche, même si à la place de l'écriteau MAISON DU TOUTOU, une main d'enfant maladroite avait tracé les mots MAISON DE BUTCH autour de l'entrée arrondie. Et il n'y avait pas non plus de gamins en goguette réclamant des bonbons de porte en porte. Pas la bonne saison.

La haie, cependant, était exactement la même.

Je me suis frayé un chemin au travers, sans me soucier des griffures que les branches rigides infligeaient à mes bras. J'ai traversé le jardin de Sadie en me courbant et vérifié la porte. Verrouillée. J'ai tâtonné sous la marche, certain que la clé se serait volatilisée, parce que le passé s'harmonise et que le passé est tenace.

La clé y était. Je l'ai repêchée, glissée dans la serrure puis, lentement, j'ai exercé une pression croissante. Un déclic sourd s'est produit à l'intérieur quand le verrou a coulissé vers l'arrière. Je me

suis raidi, dans l'attente d'un cri d'alarme. Rien ne m'est parvenu. Les lumières étaient allumées dans la salle de séjour mais je n'ai entendu aucun bruit. Peut-être Sadie était-elle déjà morte et Clayton parti.

S'il vous plaît, mon Dieu, non.

Une fois la porte ouverte, cependant, je l'ai entendu. Il parlait d'une voix monocorde et sonore, comme un Billy James Hargis sous tranquillisants. Il était en train de lui reprocher d'être une pute et de lui avoir gâché sa vie. Ou peut-être parlait-il de la fille qui avait essayé de le toucher. Pour Johnny Clayton, elles étaient toutes les mêmes : des porteuses de maladie assoiffées de sexe. Il fallait leur appliquer la loi. Et bien sûr, le manche à balai.

J'ai ôté mes chaussures et les ai posées sur le sol en linoléum. La lumière était allumée au-dessus de l'évier. J'ai vérifié que mon ombre ne risquait pas de me précéder dans l'embrasure de la porte. J'ai pris mon revolver dans la poche de ma veste et commencé à traverser la cuisine, avec l'intention de me poster près de la porte de communication jusqu'à ce que j'entende appeler le livreur d'Avon. Alors, je me précipiterais dans la pièce.

Sauf que ce n'est pas ce qui s'est passé. Lorsque Deke a appelé, il n'y avait rien d'enjoué dans sa voix. C'était un cri de stupeur et d'effroi. Et qui ne provenait pas de l'extérieur mais de l'intérieur de la maison.

« *Oh, mon Dieu ! Sadie !* »

À partir de là, les choses se sont déroulées très, très vite.

8

Clayton avait forcé la serrure de la porte d'entrée pour qu'elle ne se verrouille pas en se refermant. Sadie n'avait rien remarqué mais Deke, si. Au lieu de frapper, il avait poussé la porte et était entré avec la cocotte dans les mains. Clayton était toujours assis sur le pouf, son revolver toujours pointé sur Sadie, mais il avait posé le couteau par terre à côté de lui. Deke dirait plus tard qu'il ne savait même pas que Clayton avait un couteau. Je me demande même s'il remarqua le revolver. Son attention était accaparée par Sadie. Le corsage de sa robe bleue avait viré au marron terreux. Son bras et le côté du canapé sur lequel son bras pendait étaient également couverts de sang. Mais le pire, c'était son visage. Sa joue gauche lacérée pendait en deux lambeaux, comme un rideau déchiré.

« *Oh, mon Dieu ! Sadie !* » Un cri spontané, l'expression du choc absolu.

Clayton se retourna, la lèvre supérieure retroussée par un grognement. Il leva son revolver. Je découvris la scène alors que je faisais irruption par la porte de communication entre la cuisine et la salle de séjour. Et je vis la jambe de Sadie se détendre pour décocher un coup de pied dans le pouf. Clayton tira, mais la balle se ficha dans

le plafond. Comme il essayait de se relever, Deke balança sa cocotte pleine de chop suey. Le couvercle se souleva. Le mélange de nouilles, de boulettes de viande, de morceaux de poivrons verts et de sauce tomate se déploya en éventail. La cocotte, encore presque à moitié pleine, heurta le bras droit de Clayton. Le chop suey l'inonda. Son revolver s'envola.

J'ai vu le sang. J'ai vu le visage mutilé de Sadie. J'ai vu Clayton accroupi sur le tapis taché de sang et j'ai brandi mon propre revolver.

« Non ! s'écria Sadie. *Non, ne fais pas ça, s'il te plaît, non ! »*

Son cri m'a réveillé comme une gifle. Si je le tuais, je me signalerais à l'attention de la police, quelle que soit la justification de mon crime. Mon identité en tant que George Amberson s'écroulerait et toutes mes chances d'empêcher l'assassinat en novembre seraient anéanties. Et en l'occurrence, en quoi ce meurtre aurait-il été justifié ? L'homme était désarmé.

C'est du moins ce que j'ai pensé, car moi non plus je n'avais pas vu le couteau. Le pouf renversé le cachait. Quand bien même il aurait été visible, j'aurais pu ne pas le remarquer.

J'ai remis le revolver dans ma poche et le cinglé sur ses pieds.

« Vous ne pouvez pas me frapper ! » De la bave a giclé de sa bouche. Ses yeux clignotaient comme ceux d'un homme qui fait une attaque. Il n'a pu retenir son urine et j'ai entendu les gouttes crépiter sur le tapis. « Je suis un malade mental, je ne suis pas responsable, je ne peux pas être tenu pour responsable, j'ai un certificat, il est dans la boîte à gants de ma voiture, je vais vous le montrer… »

Le ton geignard de sa voix, la terreur abjecte reflétée sur ses traits, maintenant qu'il était désarmé, la façon dont ses cheveux blond orangé pendouillaient en touffes autour de son visage, même l'odeur du chop suey… tout ça m'a mis au comble de la rage. Mais c'était surtout de voir Sadie recroquevillée sur le canapé, souillée de sang. Ses cheveux s'étaient dénoués et pendaient en une masse coagulée sur le côté gauche de son visage atrocement mutilé. Elle aurait une cicatrice sur la même joue que Bobbi Jill. Évidemment, puisque le passé s'harmonise. Mais la plaie de Sadie paraissait beaucoup plus grave. J'ai giflé le salaud sur la joue droite, assez fort pour que sa bave s'envole du coin gauche de ses lèvres. « *Espèce de salopard cinglé, ça c'est pour le balai !* »

Je lui ai balancé un revers, faisant voler la bave du coin droit de sa bouche cette fois, et jouissant de son hurlement avec cette joie malsaine et amère qu'on n'éprouve que dans les pires situations, quand le mal qui a été fait est trop atroce pour être effacé. Ou même un jour pardonné. « *Ça, c'est pour Sadie !* »

J'ai fait une boule dure de mon poing. Quelque part dans un autre monde, Deke hurlait au téléphone. Se frottait-il la poitrine tout comme

Turcotte avait frotté la sienne ? Non. Du moins pas encore. Ailleurs, toujours dans cet autre monde, Sadie gémissait. « *Et ça c'est pour moi !* »

J'ai projeté mon poing en avant, et (puisque j'ai dit que je dirais toute la vérité) quand son nez s'est brisé, son cri de douleur a été une musique à mes oreilles. Je l'ai lâché et il s'est écroulé.

Puis je me suis tourné vers Sadie.

Elle a essayé de se lever du canapé, mais elle est retombée. Elle a essayé de me tendre les bras, mais elle n'y a pas réussi non plus. Ils sont retombés sur le désastre qu'était sa robe ensanglantée. Ses yeux ont commencé à rouler dans leurs orbites et j'ai cru qu'elle allait s'évanouir, mais elle a tenu bon. « Tu es venu, a-t-elle murmuré. Oh, Jake, tu es venu pour moi. Vous êtes venus tous les deux. »

« Bee Tree Lane ! hurlait Deke dans le combiné. Non, je ne sais pas le numéro, je ne m'en souviens pas, mais vous verrez un vieil homme devant la porte avec du chop suey sur ses chaussures en train d'agiter les bras ! Dépêchez-vous ! Elle a perdu beaucoup de sang ! »

« Reste assise, ai-je dit à Sadie. N'essaie pas de… »

Ses yeux se sont écarquillés. Elle regardait par-dessus mon épaule. « Attention ! Jake, *attention !* »

Je me suis retourné, en fouillant dans ma poche pour attraper le revolver. Deke aussi s'est retourné, tenant le combiné comme une matraque dans ses mains déformées par l'arthrite. Clayton avait ramassé le couteau dont il s'était servi pour défigurer Sadie, mais il n'était plus en mesure de s'en prendre à quiconque. Sauf à lui-même.

Ça aussi, c'était une scène que j'avais déjà vue jouer, dans Greenville Avenue, peu de temps après mon arrivée au Texas. Ici, on n'entendait pas Muddy Waters se déverser par la porte de La Rose du Désert, mais il y avait encore une femme grièvement blessée et un homme au nez cassé qui saignait, les pans de sa chemise sortis de sa ceinture lui battant les cuisses. Il tenait un couteau à la main au lieu d'un revolver, mais sinon, c'était exactement pareil.

« Non, Clayton ! j'ai hurlé. Pose ça ! »

Ses yeux exorbités étaient visibles à travers ses touffes de cheveux orangés : il regardait fixement la femme hébétée près de défaillir sur le canapé. « C'est ça que tu veux, Sadie ? s'écria-t-il. Si c'est ça que tu veux, tu vas l'avoir ! »

Avec un rictus désespéré, il leva le couteau vers sa gorge… et trancha.

Cinquième partie
22/11/63

Chapitre 23

1

Une du *Dallas Morning News* du 11 avril 1963 :

WALKER BLESSÉ PAR UN HOMME ARMÉ
Par Eddie Hughes

Un homme armé d'un fusil de gros calibre a fait feu sur l'ex-major-général Edwin A. Walker à son domicile mercredi soir, a indiqué la police, et a manqué sa cible de quelques centimètres.

Il était 21 heures et Walker travaillait à son bureau quand la balle est entrée par une fenêtre à l'arrière de la maison et a percuté le mur à côté de lui.

D'après la police, c'est un léger mouvement de Walker qui lui aurait sauvé la vie.

« Le tireur l'avait en parfaite ligne de mire, a déclaré l'inspecteur Ira Van Cleave. Il avait assurément l'intention de le tuer. »

Walker a retiré plusieurs fragments de balle de sa manche droite et il avait encore des éclats de verre dans les cheveux quand les journalistes sont arrivés.

Il a expliqué qu'il était revenu à son domicile de Dallas lundi après la première étape d'une tournée de conférences intitulée « Opération Périple nocturne ». L'homme engagé dans cette croisade controversée a également confié aux journalistes…

Dallas Morning News du 12 avril 1963 (page 7) :

UN MALADE MENTAL BLESSE SON EX-ÉPOUSE ET SE SUICIDE
Par Mack Dugas

JODIE – Le doyen du lycée regroupé de Denholm, « Deke » Simmons, 77 ans, est arrivé trop tard mercredi soir pour empêcher Sadie Dunhill d'être blessée, mais les choses auraient pu tourner plus mal pour la jeune bibliothécaire de 28 ans.

Selon Douglas Reems, l'agent de police de la ville de Jodie, « Si

Deke n'était pas arrivé au bon moment, miss Dunhill aurait presque certainement été tuée ». Sollicité par les journalistes, Simmons a seulement déclaré : « Je ne veux pas en parler, c'est terminé. »

Selon le policier Reems, Simmons a réussi à maîtriser John Clayton et à lui arracher son revolver. Clayton a ensuite récupéré le couteau avec lequel il avait blessé sa femme et l'a retourné contre lui pour se trancher la gorge. Simmons, aidé d'un autre homme, George Amberson, de Dallas, a tenté en vain de stopper l'hémorragie. Clayton est décédé sur les lieux.

Mr. Amberson, ex-enseignant au lycée de Denholm, arrivé sur les lieux peu de temps après que Clayton eut été neutralisé, n'a pu être joint pour commenter les faits, mais il avait confié à l'agent Reems que le forcené, qui avait séjourné en hôpital psychiatrique, traquait peut-être son ex-épouse depuis des mois. Le personnel du lycée de Denholm avait été alerté et la proviseur, Ellen Dockerty, s'était procuré une photo de lui, mais il semblerait que Clayton ait modifié son apparence.

Miss Dunhill a été transportée par ambulance à l'hôpital Parkland Memorial de Dallas, où son état n'est pas jugé préoccupant.

2

Je n'ai pas pu la voir avant le samedi. J'ai passé la plupart de ces heures dans la salle d'attente avec un livre que je n'arrivais pas à lire. Ce qui n'était pas un problème puisque je n'ai pas cessé d'avoir de la compagnie : la plupart des profs du lycée sont passés prendre des nouvelles de Sadie ainsi qu'une bonne centaine de lycéens, ceux qui n'avaient pas le permis s'étant fait conduire à Dallas par leurs parents. Beaucoup sont restés pour donner leur sang afin de remplacer celui que Sadie avait perdu. Bientôt, ma sacoche fut bourrée de cartes de prompt rétablissement et de petits mots exprimant leur sollicitude. Et il y avait assez de fleurs pour que le poste des infirmières ressemble à une véritable serre.

Je pensais m'être habitué à vivre dans le passé, mais j'ai quand même été choqué par la chambre de Sadie au Parkland Memorial quand j'ai finalement été autorisé à la voir. C'était une chambre individuelle surchauffée et guère plus spacieuse qu'un placard, sans salle de bains, avec juste un horrible water dans un coin que seul un nain aurait pu utiliser confortablement, dissimulé derrière un rideau en plastique semi-opaque (pour une semi-intimité). Au lieu d'une télécommande avec des boutons pour faire monter et descendre le lit, il y avait une manivelle dont la peinture blanche avait été usée par de nombreuses mains. Évidemment, il n'y avait aucun écran de surveillance montrant en temps réel les signes vitaux reproduits par ordinateur, pas plus que d'écran de télévision pour le patient.

À une potence métallique était suspendue une bouteille en verre emplie d'un liquide (peut-être une solution saline). Elle était reliée au dos de la main gauche de Sadie par un cathéter maintenu par un gros pansement. Moins gros cependant que celui qui recouvrait tout le côté gauche de son visage. De ce côté, une partie de ses cheveux avaient été rasés et cette dissymétrie lui donnait l'air d'avoir été punie… et en effet, c'était bien une punition qu'elle avait subie. Le chirurgien avait laissé une fente minuscule pour l'œil. Cet œil-là, et l'autre, du côté intact de son visage, s'ouvrirent en papillotant quand elle entendit le bruit de mes pas, et elle avait beau être droguée, l'éclair de terreur que j'ai vu s'allumer dans ses prunelles m'a serré le cœur.

Puis, avec lassitude, elle a tourné son visage vers le mur.

« Sadie… ma pépette, c'est moi.

– Coucou, moi », a-t-elle dit sans se retourner.

J'ai touché son épaule, laissée nue par sa chemise d'hôpital, et elle a chassé ma main avec un haut-le-corps. « S'il te plaît, ne me regarde pas.

– Sadie, ça ne compte pas. »

Elle s'est retournée. Des yeux tristes, aux pupilles dilatées par la morphine, me contemplèrent, l'un m'épiant à travers un étroit judas de gaze. Une vilaine tache rouge jaunâtre affleurait à la surface du pansement. Du sang mélangé à une sorte de pommade, ai-je supposé.

« Si, ça compte, m'a-t-elle dit. C'est plus grave que ce qui est arrivé à Bobbi Jill. » Elle a essayé de sourire. « Tu vois à quoi ressemble une balle de base-ball, avec toutes ces coutures rouges ? C'est à ça que Sadie ressemble maintenant. Toute couturée de haut en bas.

– Ça s'estompera avec le temps.

– Tu comprends pas. Il m'a coupé toute l'épaisseur de la joue jusqu'à l'intérieur de la bouche.

– Mais tu es en vie. Et je t'aime.

– Quand on m'enlèvera mes pansements, a-t-elle poursuivi de sa voix atone anesthésiée par la drogue, la fiancée de Frankenstein ressemblera à Liz Taylor à côté de moi. »

Je lui ai pris la main. « J'ai lu quelque part…

– Je pense pas être d'attaque pour une discussion littéraire, Jake. »

Elle a cherché à se détourner à nouveau mais je n'ai pas lâché sa main. « C'était un proverbe japonais. *"Quand il y a de l'amour, les cicatrices de la variole sont aussi jolies que des fossettes."* Je t'aimerai avec n'importe quelle cicatrice sur le visage. Parce que c'est ton visage. »

Elle s'est mise à pleurer et je l'ai tenue contre moi jusqu'à ce qu'elle se calme. Je croyais qu'elle s'était endormie quand elle a dit : « Je sais que c'est ma faute, je l'ai épousé, mais…

– Ce n'est pas ta faute, Sadie, tu ne savais pas.

– Je savais qu'il tournait pas rond. Et je me suis quand même fiancée. Je crois que je l'ai fait surtout pour faire plaisir à mon père et à ma mère, c'était tellement ce qu'ils voulaient. Ils sont pas encore venus me voir. Tant mieux. Parce que je leur en veux, à eux aussi. C'est affreux, non ?

– Tant que tu y es, mets-moi dans le lot, moi aussi. J'ai vu sa foutue Plymouth bicolore de très près au moins deux fois, et je l'ai aperçue du coin de l'œil peut-être deux autres fois.

– Tu n'as pas à te se sentir coupable de ça. L'inspecteur de la police d'État et le Texas Ranger qui m'ont interrogée m'ont dit que Johnny avait plein de plaques d'immatriculation dans son coffre. D'après eux, il devait les voler dans des motels. Et il avait aussi beaucoup de décalcomanies différentes, comment tu appelles ça, déjà…

– Des autocollants. »

Je me souvenais de celui qui m'avait dupé au Candlewood. ALLEZ, LES SOONERS. J'avais fait l'erreur de ravaler au rang d'harmoniques du passé mes visions répétées d'une Plymouth Fury bicolore blanc sur rouge. J'aurais dû être plus avisé. Je l'aurais été si je n'avais pas eu l'esprit pour moitié à Dallas, accaparé par Lee Oswald et le général Walker. Et s'il fallait distribuer équitablement les reproches, alors Deke aussi méritait sa part. Après tout, il avait vu l'homme en face et remarqué ces profonds renfoncements sur ses tempes.

Lâche prise, je me suis dit. *C'est fait. Ce qui est fait ne peut pas être défait.*

Mais si, ça pouvait l'être.

« Jake, est-ce que la police sait que tu n'es pas… exactement qui tu dis être ? »

J'ai ramené ses cheveux sur le côté droit de son visage, là où ils étaient encore longs. « Je suis tranquille là-dessus. »

Les policiers qui avaient interrogé Sadie avant qu'on ne l'emmène en salle d'opération nous avaient interrogés, Deke et moi. L'inspecteur de la police d'État avait tièdement réprouvé « ces hommes qui voient trop de westerns à la télé ». Le ranger avait appuyé cet avis, puis nous avait serré la main en disant : « J'aurais fait exactement pareil à votre place. »

« Deke s'est arrangé pour m'impliquer au minimum. Il ne voudrait pas que le conseil d'administration du lycée se serve de ça pour te refuser ton poste l'année prochaine. Ça me semble incroyable que le fait d'avoir été agressée par un malade mental puisse entraîner ton licenciement pour immoralité, mais Deke a l'air de penser qu'il vaut mieux éviter la publicité…

– Je ne pourrai pas retourner au lycée. Je ne pourrai pas me présenter devant les jeunes avec le visage que j'aurai.

– Sadie, si tu savais comme ils sont nombreux à être venus ici…

– Ils sont gentils, ça me touche beaucoup, mais c'est justement ceux-là que je ne me sens pas capable d'affronter. Tu ne comprends pas ? Les autres, ceux qui se moqueront et feront des blagues, je pense que je saurai faire face. En Géorgie, j'ai eu une collègue qui avait un bec-de-lièvre et j'ai beaucoup appris en voyant comment elle gérait la cruauté des adolescents. Mais les autres, ils m'anéantiraient. Les bien intentionnés. Avec leurs regards pleins de commisération… Et ceux qui ne pourraient pas supporter de me regarder… » Elle a inspiré profondément, en frissonnant, puis a explosé : « Et puis, je suis en colère, aussi. Je sais que la vie est dure, je pense que tout le monde le sait au fond de son cœur, mais pourquoi faut-il qu'elle soit cruelle aussi ? Pourquoi faut-il qu'elle nous morde jusqu'au sang ? »

Je l'ai prise dans mes bras. Du côté intact, son visage était chaud et palpitait. « Je ne sais pas, ma pépette.

– Pourquoi n'y a-t-il pas de deuxième chance ? »

Je l'ai gardée contre moi. Lorsque sa respiration est devenue régulière, je l'ai rallongée doucement et me suis levé sans bruit pour sortir. Sans ouvrir les yeux, elle m'a dit : « Tu m'as dit qu'il y avait une chose dont tu devais être le témoin mercredi soir. Je ne pense pas qu'il s'agissait de Johnny Clayton se tranchant la gorge, si ?

– Non.

– Tu n'as pas pu y assister, alors ? »

J'ai bien pensé à mentir, mais je ne l'ai pas fait. « Non. »

Là, ses yeux se sont rouverts, mais c'est une lutte qu'ils n'ont remportée que brièvement. « Est-ce que tu auras une deuxième chance ?

– Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. »

C'était faux. Cela aurait une grande importance pour la femme de John Kennedy et ses enfants, pour ses frères, peut-être aussi pour Martin Luther King, presque assurément pour ces dizaines de milliers de jeunes Américains qui étaient encore au lycée à cette heure et qui, si rien ne changeait le cours de l'Histoire, seraient invités à revêtir un uniforme, à s'envoler jusqu'à l'autre bout du monde et à écarter docilement les fesses en s'asseyant sur le gros gode vert qu'était le Vietnam.

Elle a fermé les yeux. J'ai quitté sa chambre.

3

Quand je suis sorti de l'ascenseur, j'ai trouvé deux anciens élèves qui m'attendaient. Mike Coslaw et Bobbi Jill Allnut occupaient deux des chaises en plastique dur, chacun avec un magazine qu'il ne lisait pas sur les genoux. Mike s'est levé et m'a serré la main. De la part de Bobbi Jill, j'ai eu droit à une grosse accolade affectueuse.

« Est-ce que c'est grave ? me demanda-t-elle. Je veux dire… » – elle

effleura du bout des doigts sa propre cicatrice déjà bien atténuée – « … est-ce que ça pourra être opéré ?

– Je ne sais pas.

– Avez-vous parlé au docteur Ellerton ? » demanda Mike.

Ellerton, réputé être le meilleur chirurgien esthétique du centre du Texas, était le médecin qui avait exercé sa magie sur Bobbi Jill.

« Il est à l'hôpital cet après-midi pour ses visites. Deke, miz Ellie et moi-même avons rendez-vous avec lui dans… » – j'ai consulté ma montre – « … une vingtaine de minutes. Souhaitez-vous vous joindre à nous ?

– Oui, merci de nous le proposer, a dit Bobbi Jill. Je suis sûre qu'il peut l'opérer. C'est un génie.

– Alors venez. Voyons ce que peut le génie. »

Mike dut lire sur mon visage car il me serra le bras en disant : « Ce n'est peut-être pas aussi sérieux que vous le pensez, m'sieur A. »

4

C'était pire.

Ellerton nous fit passer des photos, des clichés en noir et blanc sans concession qui m'évoquèrent ceux de Weegee et de Diane Arbus. Bobbi Jill eut un hoquet et détourna les yeux. Deke émit un grognement étouffé, comme s'il avait pris un coup. Miz Ellie les examina l'une après l'autre stoïquement, mais à part les deux boules rouges de ses pommettes enflammées, son visage s'était décoloré.

Sur les deux premières, la joue de Sadie pendait en deux lambeaux de chair déchiquetés. Ça, je l'avais déjà vu le mercredi soir, donc j'y étais préparé. Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, c'était au pli retombant de sa bouche qui la faisait ressembler à une victime d'AVC ni à la poche de chair molle au-dessous de son œil gauche. Ça lui donnait une apparence clownesque qui m'a donné envie de me taper la tête contre la table de la petite salle de conférences dans laquelle le médecin nous recevait. Ou peut-être (ç'aurait été mieux) de me précipiter à la morgue où Johnny Clayton était couché pour lui mettre une raclée supplémentaire.

« Lorsque les parents de cette jeune femme arriveront ce soir, nous dit Ellerton, je ferai preuve de tact et je leur donnerai de l'espoir, car les parents méritent tact et espoir. » Il fronça les sourcils. « Quoique… nous pensions qu'ils seraient arrivés plus tôt, compte tenu de la gravité de l'état de Mrs. Clayton s'ils…

– Miss *Dunhill*, corrigea Ellie avec une calme fureur. Elle était légalement divorcée de ce monstre.

– Oui, tout à fait, merci de me corriger. Quoi qu'il en soit, vous êtes ses amis, et en tant que tels, je pense que vous méritez moins de tact et plus de vérité. » Il considéra l'un des clichés d'un regard neutre et

tapota d'un ongle propre et coupé court la joue déchirée de Sadie. « Ceci pourra être amélioré, mais jamais effacé. Pas avec les techniques dont je dispose aujourd'hui. Peut-être dans un an, lorsque les tissus se seront complètement ressoudés, serai-je en mesure de rectifier le plus gros de la dissymétrie. »

Des larmes se mirent à couler sur les joues de Bobbi Jill. Elle prit la main de Mike.

« Le préjudice esthétique est en soi très regrettable, poursuivit Ellerton, mais il y a également d'autres problèmes. Le nerf facial a été sectionné. Elle aura des difficultés à manger avec le côté gauche de sa bouche. L'affaissement de l'œil que vous voyez sur ces photographies ne pourra être corrigé, elle le gardera hélas toute sa vie, et le canal lacrymal aussi a été partiellement sectionné. Sa vue n'en sera probablement pas affectée. Espérons-le. »

Il soupira et ouvrit les mains.

« Avec la promesse de technologies merveilleuses telles que la microchirurgie et la régénération des tissus nerveux, nous serons certainement capables de faire beaucoup mieux dans des cas semblables dans vingt ou trente ans. Pour l'instant, tout ce que je peux dire, c'est que je ferai de mon mieux pour réparer les préjudices actuellement réparables. »

Mike ouvrit la bouche pour la première fois. Il avait un ton amer. « Dommage qu'on soit pas en 1990, hein ? »

5

Ce fut un petit groupe silencieux et découragé qui quitta l'hôpital cet après-midi-là. Sur le parking, miz Ellie me toucha le bras. « J'aurais dû vous écouter, George. Je suis affreusement désolée.

– Je ne suis pas sûr que cela aurait beaucoup changé les choses, je lui ai dit, mais si vous voulez vous racheter, demandez à Freddy Quinlan de m'appeler. C'est l'agent immobilier qui s'est occupé de moi quand je suis arrivé à Jodie. Je veux être auprès de Sadie cet été, ce qui signifie que j'ai besoin d'une nouvelle maison à louer.

– Vous pouvez venir habiter chez moi, offrit Deke. J'ai beaucoup de place. »

Je me suis tourné vers lui. « Vous en êtes sûr ?

– Vous me feriez une faveur en acceptant.

– Je serais heureux de vous payer… »

Il m'interrompit d'un geste : « Vous n'aurez qu'à participer à l'intendance. Ce sera très bien. »

Ellie et lui étaient venus ensemble dans le break Ranch de Deke. Je les ai regardés s'éloigner puis je me suis traîné d'un pas lourd jusqu'à ma Chevrolet qui m'apparaissait maintenant (sans doute injustement) comme porteuse de malchance. Jamais je n'avais eu moins envie de

retourner à West Neely, où je n'allais pas manquer d'entendre Lee passer sur Marina sa frustration d'avoir manqué le général Walker.

« M'sieur A ? » C'était Mike. Bobbi Jill se tenait quelques pas derrière lui, les bras étroitement serrés autour de son buste, en dessous des seins. Elle avait l'air malheureuse et glacée.

« Oui, Mike ?

– Qui va payer la facture d'hôpital de miz Dunhill ? Et toutes ces opérations chirurgicales dont il a parlé ? A-t-elle une assurance ?

– Partielle, oui. »

Mais loin d'être suffisante pour financer quelque chose d'aussi important. J'ai pensé à ses parents, mais le fait qu'ils ne se soient pas encore manifestés était troublant. Ils ne pouvaient quand même pas lui reprocher ce que Clayton avait fait… si ? Je ne voyais pas comment une chose pareille était possible, mais je venais d'un monde où les femmes étaient en grande partie traitées comme des égales. Jamais plus qu'à ce moment, 1963 ne m'est apparue comme un pays étranger.

« Je l'aiderai autant que je pourrai », je lui ai dit, mais à combien cela se monterait-il ? Mes réserves de liquidités étaient encore assez conséquentes pour me permettre de tenir le coup quelques mois mais pas assez pour payer plusieurs interventions de reconstruction faciale. Je n'avais pas envie de retourner chez Faith Financial dans Greenville Avenue, mais je supposais que s'il le fallait, je m'y résoudrais. Le Derby du Kentucky aurait lieu dans moins d'un mois et si j'en croyais la section Bookmaker des notes d'Al, le vainqueur serait Chateaugay, un pari risqué. Un simple pari de mille pourrait rapporter de sept à huit fois plus, assez pour prendre en charge le séjour à l'hôpital de Sadie et (au tarif de 1963) au moins une partie des opérations successives.

« J'ai une idée », me dit Mike. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Bobbi Jill lui adressa un sourire encourageant. « En fait, c'est moi et Bobbi Jill qu'on l'a eue.

– Bobbi Jill et moi, Mike. Qui l'avons eue. Tu n'es plus un enfant, alors cesse de parler comme un enfant.

– Oui, oui, bien sûr, désolé. Si vous pouvez nous accompagner dix minutes à la cafétéria, nous allons vous l'exposer. »

J'y suis allé. Nous avons bu un café. J'ai écouté leur idée. Et je suis tombé d'accord. Parfois, quand le passé s'harmonise avec lui-même, le sage n'a plus qu'à se racler la gorge et à chanter à l'unisson.

6

Il y eut une prise de bec mémorable dans l'appartement du dessus ce soir-là. La petite June ajouta son grain de sel, en hurlant à se décrocher la mâchoire. Je ne me suis pas donné la peine d'écouter ; les

hurlements étaient pour la plupart en russe, de toute façon. Puis, autour de 20 heures, un silence inaccoutumé est tombé. J'ai supposé qu'ils étaient allés se coucher au moins deux heures plus tôt que d'habitude, et ç'a été un soulagement.

Je projetais d'aller me coucher aussi quand la Cadillac-paquebot de Mohrenschildt se rangea le long du trottoir. Jeanne en descendit souplement ; George en bondit avec son élan coutumier de diable sortant de sa boîte. Il ouvrit la portière arrière, côté conducteur, et en tira un lapin en peluche d'une invraisemblable couleur violette. J'assistai bouche bée à ce débarquement, par la fente de mes rideaux, avant de comprendre subitement : demain c'était le dimanche de Pâques.

Ils se dirigèrent vers l'escalier extérieur, Jeanne marchant, George la précédant au trot. Le martèlement de ses pas heurtant les marches délabrées fit trembler tout le bâtiment.

J'entendis des voix surprises au-dessus de ma tête, étouffées mais exprimant clairement l'interrogation. Des pas précipités traversèrent mon plafond, faisant osciller le mince plafonnier de ma salle de séjour. Les Oswald pensaient-ils que c'était la police de Dallas venant procéder à une arrestation ? Ou peut-être l'un des agents du FBI qui avaient eu Lee à l'œil lorsqu'il vivait avec sa famille dans Mercedes Street ? J'espérais que le cœur de ce petit bâtard lui était remonté bien haut dans la gorge et l'étouffait.

Une volée de coups retentit à la porte, en haut de l'escalier, et Mohrenschildt cria jovialement : « Ouvre, Lee ! Ouvre, espèce de païen ! »

La porte s'est ouverte. Moi, j'ai coiffé mes écouteurs mais je n'ai rien entendu. Puis, au moment où j'allais décider d'essayer le micro Tupperware, l'un d'eux a allumé la lampe trafiquée. Elle fonctionnait à nouveau, du moins pour le moment.

« … pour le bébé, dit Jeanne.

– Oh, merci ! répondit Marina. Merci très beaucoup, Jeanne, ça très gentil !

– Ne reste pas planté là, camarade, offre-nous quelque chose à boire ! » lança Mohrenschildt.

Il paraissait s'être déjà sifflé quelques verres.

« Je n'ai que du thé », dit Lee.

Il avait la voix ronchonne et mal réveillée.

« Du thé, c'est parfait. J'ai quelque chose dans ma poche qui le corsera un peu. » J'ai presque perçu le clin d'œil dans sa voix.

Marina et Jeanne passèrent au russe. Lee et Mohrenschildt (je les identifiais à leurs pas plus lourds) se dirigèrent vers le coin cuisine où je savais que je les perdrais. Les voix des femmes, debout près de la lampe, couvriraient la conversation des hommes.

Soudain, Jeanne s'exclama en anglais : « Oh, mon Dieu, c'est un fusil que vous avez là ? »

Tout s'arrêta, y compris mon cœur, me sembla-t-il.

Marina rit. Un petit rire argentin de cocktail-party, *ha-ha-ha*, artificiel en diable. « Il perd travail, nous pas avoir argent et ce personne fou achète fusil. Je dis : "Range dans placard, toi fou idiot, pour pas déranger mon grossesse."

– Je voulais faire un peu de tir à la cible, c'est tout, se défendit Lee. J'étais plutôt bon dans les marines. J'ai pas décroché une seule fois la culotte de Maggie[1]. »

Il y eut un autre silence. Qui sembla durer éternellement. Puis le grand rire cordial de Mohrenschildt explosa. « Allons donc, baratine pas un baratineur ! Comment t'as fait pour le louper, Lee ?

– Je sais foutre pas de quoi tu parles.

– Le général Walker, mon garçon ! Quelqu'un a failli repeindre les murs de son bureau dans sa maison de Turtle Creek avec sa cervelle de pourfendeur de nègres. Tu veux dire que t'étais pas au courant ?

– J'ai pas lu les journaux ces temps-ci.

– Ah ? dit Jeanne. Ce n'est pas le *Times Herald* que je vois là sur ce tabouret ?

– Je veux dire que je lis pas les nouvelles. Trop déprimant. Juste les bandes dessinées et les petites annonces. Big Brother a dit trouve-toi un emploi ou le bébé meurt de faim.

– Alors comme ça, c'est pas toi qui as fait ce carton ? » s'étonna Mohrenschildt.

Il le taquinait. Essayait de le faire mordre à l'hameçon.

La question était de savoir pourquoi. Parce que Mohrenschildt, même dans ses rêves les plus fous, n'aurait jamais imaginé qu'un blanc-bec comme Ozzie Lapin puisse être ce tireur du mercredi soir… *ou parce qu'il savait que Lee l'était* ? Ou simplement parce que Jeanne avait remarqué le fusil ? J'ai regretté amèrement que les femmes soient là. Si la chance m'avait été donnée d'écouter Lee et son singulier *amigo* parler d'homme à homme, mes questions auraient peut-être trouvé des réponses. En l'état, je ne pouvais être sûr de rien.

« Tu crois que je serais assez fou pour tirer sur quelqu'un avec J. Edgar Hoover en train de regarder par-dessus mon épaule ? » Lee semblait chercher à se mettre dans l'ambiance, style *Le Temps des copains* plutôt que *La Machine à chanter*, mais il ne s'en sortait pas très bien.

« Personne ne pense que vous avez tiré sur qui que ce soit, Lee, dit Jeanne d'une voix apaisante. Promettez-moi juste que lorsque votre bébé commencera à marcher, vous trouverez un endroit plus sûr que votre armoire pour ranger ce fusil. »

Marina lui répondit en russe, mais comme j'avais déjà aperçu le

bébé dans le jardin, j'ai su ce qu'elle lui disait : que June marchait déjà.

« Junie sera contente de votre joli cadeau, dit Lee, mais nous ne fêtons pas Pâques. Nous sommes athées. »

Peut-être l'était-il, mais Marina, d'après les notes d'Al, avec l'aide de son admirateur George Bouhe, avait fait secrètement baptiser June à peu près à l'époque de la crise des missiles.

« Nous aussi, dit Mohrenschildt. C'est pourquoi nous célébrons le Lapin de Pâques ! »

Il s'était rapproché de la lampe et son rire tonitruant faillit m'assourdir.

Ils parlèrent pendant encore une dizaine de minutes en mélangeant l'anglais et le russe. Puis Jeanne dit : « Nous allons vous laisser en paix maintenant. Je crois que nous vous avons sortis du lit.

– Non, non, nous étions debout, répondit Lee. Merci d'être passés. »

George reprit : « Nous reparlerons bientôt, Lee, hein ? Tu peux venir au Country Club. Nous organiserons les serveurs en collectif !

– Oui, oui, bien sûr. »

Ils se dirigeaient maintenant vers la porte.

Mohrenschildt dit autre chose, mais le son était trop faible pour que je saisisse plus que quelques mots. Ç'aurait pu être : *quand l'as-tu retiré de l'impasse*. Ou : *je te tirerai de la nasse*. Encore que j'ignore si Mohrenschildt connaissait ce genre de formule argotique.

Quand l'as-tu sorti de l'impasse ? Était-ce ce qu'il avait dit ? Autrement dit : *quand as-tu récupéré le fusil ?*

Je me suis repassé la bande une demi-douzaine de fois, mais à cette vitesse super-lente, c'était tout bonnement impossible de trancher. Je suis resté éveillé dans mon lit longtemps après que les Oswald se furent rendormis, et j'étais encore éveillé à 2 heures du matin quand June a pleuré un petit moment et que sa mère l'a bercée pour la renvoyer au pays des rêves. J'ai pensé à Sadie, qui dormait du sommeil agité de la morphine à l'hôpital Parkland. Sa chambre était laide et son lit étroit, mais là-bas j'aurais pu dormir, j'en étais sûr.

J'ai pensé à Mohrenschildt, cet histrion délirant se dépoitraillant en public. *Qu'est-ce que tu lui as dit, George ? Qu'est-ce que tu lui as dit à la fin ?* Était-ce *quand l'as-tu retiré de l'impasse ?* Était-ce *tu as tiré mais il n'y a pas eu de casse ?* Était-ce *tu aurais pu mieux t'en tirer pour un ancien bidasse ?* Ou tout autre chose ?

Enfin, j'ai dormi. J'ai rêvé que j'étais à une fête foraine avec Sadie. Nous arrivions devant un stand de tir où se tenait Lee, son fusil calé au creux de l'épaule. Le gars qui tenait le stand était George de Mohrenschildt. Lee tirait trois fois et ratait toutes les cibles.

« Désolé, mon fils, lui disait Mohrenschildt, pas de lot gagnant pour les gars qui décrochent la culotte de Maggie. »

Puis il se tournait vers moi et me souriait.

« Approchez, approchez, mon fils, vous aurez peut-être plus de chance. Quelqu'un va tuer le président, pourquoi pas vous ? »

Je me suis réveillé en sursaut dans la première lueur blafarde du jour. Au-dessus de moi, les Oswald dormaient toujours.

7

Dimanche de Pâques, après-midi. Me revoilà sur un banc de Dealey Plaza, à contempler le cube de briques austère du Texas School Book Depository et à me demander quoi faire ensuite.

Dans dix jours, Lee allait quitter Dallas pour La Nouvelle-Orléans, sa ville de naissance. Il trouverait un emploi au graissage des machines dans une compagnie de café et louerait l'appartement de Magazine Street. Après avoir passé environ deux semaines chez Ruth Paine et ses enfants à Irving, Marina et June le rejoindraient. Je ne les suivrais pas. Pas avec Sadie confrontée à une longue période de rétablissement et à un avenir incertain.

Allais-je tuer Lee entre ce dimanche de Pâques et le 24 avril ? Je l'aurais sans doute pu. Depuis qu'il avait perdu son emploi chez Jaggars-Chiles-Stovall, il passait la plupart de son temps soit à l'appartement, soit à distribuer des tracts « Justice pour Cuba » dans le centre de Dallas. De temps à autre, il se rendait à la bibliothèque où il semblait avoir renoncé à Ayn Rand et Karl Marx au profit des westerns de Zane Grey.

L'abattre dans la rue ou à la bibliothèque de Young Street équivaudrait à signer mon mandat d'incarcération immédiate, mais si je le faisais dans l'appartement du dessus pendant que Marina était à Irving pour aider Ruth Paine à améliorer son russe ? Je pouvais frapper à la porte et lui tirer une balle dans la tête quand il m'ouvrirait. Mission accomplie. Aucun risque, à bout portant, de décrocher la culotte de Maggie. Le problème, ce serait les suites. Je devrais prendre la fuite. Si je ne le faisais pas, je serais la première personne que les flics interrogeraient. J'étais le voisin du dessous, après tout.

Je pourrais prétendre que je n'étais pas là quand c'était arrivé et ils pourraient gober ça pendant un certain temps, mais combien de temps s'écoulerait-il avant qu'ils découvrent que le George Amberson de West Neely Street était le même que celui qui se trouvait sur les lieux d'une autre scène de violence à Jodie peu de temps auparavant ? Cela mériterait des vérifications et les vérifications révéleraient bientôt que le titre d'aptitude à l'enseignement de George Amberson provenait d'une usine à diplômes en Oklahoma et que les références de George Amberson étaient fausses. À ce moment-là, je serais très vraisemblablement arrêté. La police obtiendrait une ordonnance du

tribunal pour ouvrir mon coffre-fort, pour peu qu'ils découvrent que j'en avais un, et ils le découvriraient probablement : voyant mon nom et/ou ma photo dans le journal, Mr. Richard Link, mon banquier, se manifesterait. Que conclurait la police de mes mémoires ? Que j'avais un motif, si fou soit-il, pour abattre Oswald ?

Non. Je devrais filer ventre à terre au trou du terrier, en abandonnant la Chevy quelque part en Oklahoma ou en Arkansas, puis en prenant un bus ou un train. Et si je réussissais à rentrer en 2011, je ne pourrais jamais repasser par le terrier sans provoquer une remise à zéro. Ce qui voudrait dire abandonner Sadie derrière moi pour toujours, défigurée et seule. *Bien sûr, il m'a laissée tomber*, penserait-elle. *Il m'a bien endormie avec ses belles histoires sur les cicatrices de variole qui sont aussi jolies que des fossettes, mais dès qu'il a entendu le pronostic d'Ellerton – laide maintenant, laide à tout jamais – il a couru aux abris.*

Elle risquait même de ne pas m'en vouloir. C'était ça, le pire à envisager.

Mais non. Non. Je pouvais imaginer encore pire. Supposons que je rentre en 2011 après avoir buté Oswald pour découvrir que quelqu'un avait quand même assassiné Kennedy le 22 novembre ? Je ne pouvais toujours pas affirmer qu'Oswald était seul. Qui étais-je pour prétendre que dix mille théoriciens du complot se trompaient, surtout en me fondant sur les quelques bribes de renseignements que m'avaient values toutes mes heures de traque et d'affût ?

Peut-être qu'en cherchant sur Wikipédia, je découvrirais que le tireur se trouvait sur le Talus herbeux, en fin de compte. Ou sur le toit du tribunal du comté, dans Houston Street, armé d'un fusil de tireur d'élite au lieu d'un Mannlicher-Carcano acheté par correspondance. Ou planqué dans un égout d'Elm Street et surveillant l'approche de Kennedy avec un périscope, comme quelques-uns des plus foldingues tenants de la conspiration l'affirmaient.

Mohrenschildt, d'une façon ou d'une autre, était un atout dans le jeu de la CIA. Même Al Templeton, qui était presque certain qu'Oswald avait agi seul, le reconnaissait. Al était convaincu qu'il n'était qu'un petit atout, passant au-dessus des bribes de cancans sur l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale afin de garder à flot ses diverses spéculations dans le pétrole. Mais s'il était plus que ça ? La CIA détestait Kennedy depuis que celui-ci avait refusé d'envoyer des troupes américaines pour soutenir les forces débarquées dans la baie des Cochons. Sa gestion habile de la crise des missiles avait accru cette haine ; les taupes avaient voulu se servir de cette crise comme d'un prétexte pour mettre fin à la guerre froide une fois pour toutes car ils étaient persuadés que le battage autour du prétendu « retard balistique » était une fiction. On pouvait lire ça dans quantité

d'articles de presse, parfois entre les lignes, parfois textuellement.

Supposons que certains éléments incontrôlés de la CIA aient convaincu George de Mohrenschildt d'accepter une mission beaucoup plus dangereuse ? Ne pas tuer le président lui-même, mais recruter plusieurs individus quasi déséquilibrés prêts à faire le travail ? Mohrenschildt aurait-il accepté une telle offre ? Je le pensais. Lui et Jeanne vivaient sur un grand pied, mais je ne savais pas exactement comment ils payaient la Cadillac, le club privé et leur demeure tentaculaire de Simpson Stuart Road. Faire office de fusible de sécurité entre un président américain en ligne de mire et une agence qui théoriquement avait vocation à exécuter ses ordres… c'était là un travail dangereux, mais si le gain potentiel était suffisamment important, un homme vivant au-dessus de ses moyens pouvait être tenté. Et il n'était même pas obligé de toucher son fric en espèces sonnantes et trébuchantes, c'était là la beauté du truc. Rien que ces merveilleuses concessions pétrolières au Venezuela, en Haïti et en République dominicaine ! De surcroît, un tel rôle pouvait facilement séduire un cabotin grandiose comme Mohrenschildt. Il aimait l'action et se foutait pas mal de Kennedy.

À cause de John Clayton, je n'étais même pas en mesure de disqualifier Mohrenschildt dans l'attentat contre Walker. C'était le fusil d'Oswald, certes, mais supposons que Lee se soit trouvé dans l'incapacité de tirer, le moment venu ? Je me disais que ça lui ressemblerait assez, à cette petite fouine, de se dégonfler au moment critique. Je voyais bien Mohrenschildt arracher le Carcano de ses mains tremblantes en grondant, *Donne-moi ça, je vais m'en charger moi-même.*

Mohrenschildt aurait-il été capable de tirer depuis la poubelle que Lee prévoyait d'utiliser comme poste de tir ? Une ligne dans les notes d'Al me laissait penser que oui : *Premier prix ball-tirs, club privé 1961.*

Si je tuais Oswald et que Kennedy mourait quand même, j'aurais fait tout ça pour rien. Et quoi, ensuite ? Rincer et répéter le cycle ? Tuer encore une fois Frank Dunning ? Sauver encore une fois Carolyn Poulin ? Rejoindre encore une fois Dallas en voiture ?

Rencontrer encore une fois Sadie ?

Elle aurait le visage intact, et ce serait bien. Je saurais à quoi son ex-mari cinglé ressemblait, cheveux teints et le reste, et cette fois je pourrais l'arrêter avant qu'il ne s'approche trop près. Ça aussi, ce serait bien. Mais rien que d'envisager de repasser encore une fois par tout ça m'épuisait. Et puis, je ne pensais pas être capable de tuer Lee de sang-froid, du moins pas en me fondant sur la seule preuve circonstancielle dont je disposais. Pour Frank Dunning, j'avais toutes les preuves. Je l'avais vu, de mes yeux vu.

Alors… quel serait mon prochain coup ? Quel pion allais-je

avancer ?

Il était déjà 16 heures 15 et j'ai décidé que mon prochain coup serait d'aller voir Sadie. Je suis parti à pied chercher ma voiture qui était stationnée dans Main Street. À l'angle de Main et Houston, juste après le vieux palais de justice, j'ai eu la sensation d'être observé et je me suis retourné. Il n'y avait personne sur le trottoir derrière moi. C'était le School Book Depository qui m'observait, de toutes ces fenêtres aveugles donnant sur Elm Street par où, dans environ deux cents jours à compter de ce dimanche de Pâques, le cortège présidentiel arriverait.

8

On servait le repas à l'étage de Sadie quand je suis arrivé : du chop suey. L'odeur a fait remonter l'image nette de John Clayton et de son sang qui avait giclé sur sa main et son avant-bras avant qu'il ne s'écroule sur le tapis, face contre terre, Dieu merci.

« Bonjour à vous, monsieur Amberson », m'a dit la surveillante générale quand j'ai signé le registre. C'était une femme aux cheveux grisonnants en uniforme et calot blancs amidonnés. Une montre de gousset était épinglée sur sa poitrine volumineuse. Elle m'a dévisagé, retranchée derrière une barricade de bouquets. « Ils ont crié comme des putois dans cette chambre, hier soir. Je vous le dis parce que vous êtes son fiancé, c'est bien ça ?

– C'est exact », ai-je confirmé.

C'était effectivement ce que je voulais être, visage balafré ou pas.

L'infirmière s'est penchée vers moi, entre deux vases surchargés de fleurs. Quelques marguerites effleurèrent ses cheveux. « Écoutez, je n'ai pas pour habitude de cancaner sur mes patients, et je rabroue vertement les jeunes infirmières qui le font. Mais la façon dont ses parents l'ont traitée est indigne. Je suppose que je peux comprendre qu'ils aient débarqué de Géorgie avec les parents de ce cinglé, mais…

– Attendez une minute. Vous êtes en train de me dire que les Dunhill et les Clayton sont arrivés ensemble ?

– J'imagine qu'ils devaient être comme cul et chemise à une époque plus heureuse, alors d'accord, très bien, je peux comprendre, mais aller lui dire que pendant qu'ils étaient en haut dans sa chambre, leurs bons vieux amis les Clayton étaient en bas à la morgue pour reconnaître leur fils… » Elle secoua la tête. « Le père n'a rien dit, mais cette *femme*… »

Elle a vérifié d'un regard circulaire que nous étions toujours seuls, puis s'est de nouveau tournée vers moi. Son visage simple de paysanne était assombri par l'indignation.

« Elle n'a jamais pu la boucler. Elle a demandé une fois à sa fille comment ça allait, puis ça n'a été que ces pauvres Clayton par-ci et ces

pauvres Clayton par-là. Votre miss Dunhill a tenu sa langue jusqu'à ce que sa mère fasse remarquer que c'était une pitié qu'ils aient encore dû changer d'église. Alors votre jeune demoiselle a perdu son sang-froid et elle leur a hurlé de sortir.

– Elle a bien fait, j'ai dit.

– Je l'ai entendue crier : "Vous voulez voir ce que le fils de vos bons vieux amis m'a fait ?", alors là, mon petit bonhomme, je me suis précipitée. Elle était en train d'essayer de retirer ses pansements. Et la mère… vous ne le croirez pas, monsieur Amberson… elle se penchait pour voir avec avidité. Elle voulait vraiment voir ça de près. Je les ai fait sortir en vitesse et j'ai appelé un interne qui a fait une piqûre à miss Dunhill pour la calmer. Le père, une petite souris furtive, a voulu s'excuser pour sa femme : "Elle n'avait pas conscience de perturber Sadie", qu'il m'a dit. "Et vous alors ? que je lui ai répondu. Vous aviez perdu votre langue ?" Et vous savez ce qu'a dit cette femme, juste avant qu'ils montent dans l'ascenseur ? »

J'ai secoué la tête.

« Elle a dit : "Je ne peux pas lui en vouloir, à ce garçon, comment voulez-vous ? Il venait jouer chez nous quand il était petit et c'était le plus doux des enfants." Vous arrivez à croire une chose pareille ? »

Oui, j'y arrivais. Parce que, d'une certaine façon, je pensais avoir déjà rencontré la mère Dunhill. Dans West Seventh Street, pourchassant son fils aîné en lui criant à pleins poumons : « Arrête, Robert, ne marche pas si vite, j'en ai pas terminé avec toi. »

« Vous risquez de la trouver… extrêmement affectée, me dit l'infirmière. Je voulais juste que vous sachiez qu'il y a une bonne raison à ça. »

9

Elle n'était pas extrêmement affectée. J'aurais préféré qu'elle le soit. Si la « dépression sereine » existe, alors c'est dans cet état qu'était Sadie ce soir de Pâques. Elle était assise dans son fauteuil avec une assiette de chop suey intacte devant elle. Elle avait perdu du poids, son long corps semblait flotter dans la chemise d'hôpital blanche qu'elle a ramenée contre elle quand elle m'a vu entrer.

Elle m'a souri cependant, avec le côté de son visage qui pouvait encore sourire, et m'a tendu sa bonne joue à embrasser. « Bonsoir, George… Il vaut mieux que je t'appelle comme ça, tu ne crois pas ?

– Peut-être bien. Comment vas-tu, ma pépette ?

– Ils disent que je vais mieux, mais j'ai l'impression que mon visage a été aspergé d'essence et enflammé. C'est parce qu'ils sont en train de me sevrer du médicament antidouleur. Il ne manquerait plus que je devienne accro à la drogue.

– S'il t'en faut davantage, je connais quelqu'un. »

Elle a secoué la tête. « Non, ça m'embrouille le cerveau, et j'ai besoin de penser. Et puis, ça me fait perdre le contrôle de mes émotions. J'ai eu une altercation de taille avec ma mère et mon père. »

Il y avait, en tout et pour tout, un seul fauteuil (sauf si on comptait le water dans le coin), alors je me suis assis sur le lit. « La surveillante générale m'a mis au parfum. D'après ce qu'elle a entendu, tu avais toutes les raisons de péter un fusible.

– Peut-être, mais à quoi ça sert ? Maman ne changera jamais. Elle peut raconter pendant des heures qu'elle a failli mourir en me mettant au monde, mais elle n'éprouve pratiquement aucun sentiment pour les autres. C'est un manque de tact, bien sûr, mais c'est aussi un manque de beaucoup plus que ça. Il y a un mot, mais je n'arrive pas à le retrouver.

– L'empathie ?

– C'est ça. Et elle a la dent très dure. Avec les années, elle a fini par réduire mon père à l'état de souche. Il ne dit quasiment plus rien aujourd'hui.

– Tu n'as pas besoin de les revoir.

– Oh, si. » J'aimais de moins en moins sa voix détachée, trop calme. « Maman dit qu'ils vont m'aménager mon ancienne chambre, et comme je n'ai pas vraiment d'autre endroit où aller…

– Ta maison est à Jodie. Ton travail aussi.

– Je crois que nous en avons déjà parlé. Je vais donner ma démission.

– Non, Sadie, non. C'est une très mauvaise idée. »

Elle sourit, du mieux qu'elle le pouvait. « On croirait entendre miz Ellie. Qui ne t'a pas cru quand tu l'as avertie que Johnny représentait un danger. » Elle a réfléchi un instant à ça, puis a ajouté : « Moi non plus, évidemment. Mais j'ai toujours été une cruche avec lui.

– Tu as une maison.

– C'est vrai. Et un prêt immobilier que je n'ai pas les moyens de rembourser. Je vais devoir y renoncer.

– Je me chargerai des mensualités. »

Ça, ça a percuté. Elle a eu l'air choqué. « Tu ne peux pas te le permettre !

– Si, si, je peux. » C'était la vérité… pour un temps, au moins. Et puis, il y avait toujours le Derby du Kentucky et la victoire de Chateaugay. « Je quitte Dallas pour m'installer chez Deke. Il ne me demande pas de loyer, donc ce que j'économise pourra servir à payer ta maison. »

Une larme glissa jusqu'au bord de son œil droit et y demeura, tremblante. « Tu n'as pas dû bien comprendre. Je ne peux pas m'occuper de moi, pas encore. Et je ne peux être "prise en charge" que chez moi, où maman embauchera une infirmière pour les soins et la

toilette. J'ai encore un peu de fierté. Pas beaucoup, mais encore un peu.

– Je m'occuperai de toi. »

Elle me regarda fixement, les yeux écarquillés. « Quoi ?

– Tu m'as bien entendu. Et en ce qui me concerne, Sadie, tu peux te coller ta fierté là où le soleil ne brille jamais. Il se trouve que je t'aime. Et si tu m'aimes, tu vas arrêter de me servir ces conneries délirantes comme quoi tu vas rentrer chez toi te faire bouffer par ton crocodile de mère. »

J'ai réussi à lui tirer un maigre sourire, puis elle est restée silencieuse, réfléchissant, les mains posées sur ses genoux saillants sous sa bien mince chemise. « Tu es venu au Texas pour faire quelque chose de particulier, pas pour être l'infirmière à domicile d'une bibliothécaire trop idiote pour s'apercevoir qu'elle courait un danger.

– Ma mission à Dallas est repoussée.

– Elle peut l'être ?

– Oui. »

Et voilà comment les choses furent décidées, ce fut aussi simple que cela. Lee partait pour La Nouvelle-Orléans et moi je rentrais à Jodie. Le passé ne cessait de s'interposer et il avait remporté cette manche. « Tu as besoin de temps, Sadie, et j'ai du temps. Autant que nous le passions ensemble.

– Tu ne peux plus me désirer. » Elle a dit ça d'une toute petite voix, à peine plus qu'un murmure. « Pas avec le physique que j'ai désormais.

– Si, je te désire. »

Elle me regarda avec des yeux effrayés d'espérer et qui espéraient quand même. « Pourquoi voudrais-tu de moi ?

– Parce que tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. »

Le côté intact de sa bouche se mit à trembler. La larme glissa sur sa joue, suivie par d'autres. « Si je ne dois pas rentrer à Savannah… si je ne dois pas vivre avec eux… avec elle… alors peut-être que je pourrai, je ne sais pas, aller un tout petit peu mieux. »

Je l'ai prise dans mes bras. « Tu iras encore mieux que ça.

– Jake ? » Sa voix était étouffée par les larmes. « Tu veux bien faire quelque chose pour moi avant de partir ?

– Oui, quoi, ma pépette ?

– Vire-moi ce maudit chop suey. Cette odeur me rend malade. »

10

L'infirmière à la carrure d'arrière de football et à la montre épinglée sur sa poitrine généreuse s'appelait Rhonda McGinley et, le 18 avril, elle insista pour pousser le fauteuil roulant de Sadie non seulement jusqu'à l'ascenseur mais carrément jusqu'au parking où Deke attendait

à côté de la portière ouverte de son break.

« Et que je ne vous revoie pas ici, mon chou », a dit McGinley à Sadie quand nous l'eûmes aidée à s'installer dans la voiture.

Sadie sourit distraitement et ne dit rien. Elle était – n'ayons pas peur des mots – plus shootée qu'une fusée propulsée dans l'azur. Le docteur Ellerton était passé le matin même examiner sa plaie, et décidé l'injection d'une dose supplémentaire d'antidouleur.

McGinley se tourna vers moi : « Elle va avoir besoin de beaucoup de tendresse et d'attention dans les prochains mois.

– Je ferai de mon mieux. »

Nous avons démarré. À une quinzaine de kilomètres au sud de Dallas, Deke m'a interpellé : « George, ôtez-moi ça de sa main et virez-le-moi par la fenêtre. Moi, je garde l'œil sur cette foutue circulation. »

Sadie s'était endormie une cigarette allumée entre les doigts. Je me suis penché par-dessus le dossier du siège pour l'en débarrasser. Elle a gémi quand je l'ai touchée et dit : « Oh non, Johnny, s'il te plaît, non. »

J'ai croisé le regard de Deke. Une seconde à peine, mais ce fut suffisant pour y lire que nous pensions la même chose : *La route sera longue. Bien longue.*

11

J'ai emménagé dans la maison de style espagnol de Deke sur Sam Houston Road. Du moins pour satisfaire à la curiosité malsaine du public. En réalité, je me suis installé chez Sadie au 135 Bee Tree Lane. Je redoutais ce que nous risquions de trouver en rentrant et je pense que Sadie, droguée ou pas, l'était aussi. Mais miz Ellie et Jo Peet, la prof d'ESF, avaient recruté quelques jeunes filles de confiance et celles-ci avaient passé une journée entière avant le retour de Sadie à nettoyer, cirer et éliminer toute trace de la dégoûtante poésie de Clayton sur les murs. La moquette du salon avait été retirée et remplacée. La neuve était d'un gris industriel, sûrement pas une couleur excitante, mais sans doute un choix judicieux : les choses grises accrochent peu les souvenirs. Ses vêtements saccagés avaient été débarrassés et remplacés par des neufs.

Sadie n'a fait aucun commentaire à propos de la moquette ni des vêtements. Je ne suis même pas sûr qu'elle les ait remarqués.

12

Je passais mes journées chez elle, lui cuisinant ses repas, m'occupant de son petit jardin (qui se dessécherait mais ne mourrait pas tout à fait sous un nouvel été torride dans le centre du Texas) et lui lisant *Bleak House* de Charles Dickens. Nous sommes également

devenus fans de plusieurs des feuilletons de l'après-midi : *The Secret Storm*, *Young Doctor Malone* et notre préféré, *The Edge of Night*.

Sadie cessa de se faire la raie au milieu et opta pour une raie à droite, dans un style à la Veronica Lake, qui masquerait le plus gros de ses cicatrices quand le pansement serait définitivement retiré. La première chirurgie reconstructrice (un travail d'équipe impliquant la collaboration de quatre médecins) était prévue pour le 5 août. Ellerton avait annoncé qu'il en faudrait au moins quatre de plus.

Je rentrais chez Deke après avoir dîné avec Sadie (elle avalait rarement plus que quelques bouchées), car les petites villes sont pleines de grands yeux reliés à des bouches bavardes. Il valait mieux que ces grands yeux voient ma voiture garée dans l'allée de Deke après le coucher du soleil. Une fois que la nuit était tombée, je refaisais à pied les trois kilomètres qui me séparaient de chez Sadie où je dormais sur le nouveau clic-clac jusqu'à cinq heures du matin. C'était un sommeil entrecoupé, le plus souvent, car les nuits où Sadie ne me réveillait pas en hurlant et en se débattant pour échapper à ses cauchemars étaient rares. Dans la journée, Johnny Clayton était mort. La nuit, il continuait à la traquer avec revolver et couteau.

J'allais la retrouver et je la calmais du mieux que je pouvais. Parfois elle revenait dans la salle de séjour avec moi pour fumer une cigarette avant de retourner se coucher d'un pas traînant, plaquant toujours ses cheveux comme une protection sur le côté estropié de son visage. Elle ne me laissait pas lui changer son pansement. Elle le faisait elle-même dans la salle de bains, derrière la porte fermée.

Après un cauchemar particulièrement violent, je l'ai trouvée debout près de son lit, nue et en larmes. Elle était devenue d'une maigreur effrayante. Sa chemise de nuit était en boule à ses pieds. Elle m'a entendu et s'est tournée vers moi, un bras sur les seins, l'autre main posée sur l'entrejambe. Son geste a rabattu ses cheveux sur son épaule droite et j'ai vu les cicatrices gonflées, les points de suture violacés, la chair flasque et fripée au-dessus de sa pommette.

« Sors d'ici ! m'a-t-elle hurlé. *Me regarde pas comme ça ! Sors !*

– Sadie, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi as-tu enlevé ta chemise de nuit ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– J'ai mouillé mon lit, pigé ? Il faut que je change mes draps, *alors s'il te plaît, sors et laisse-moi me rhabiller !* »

Je suis allé au pied du lit prendre la courtepointe qui y était repliée et je l'ai drapée autour d'elle. Quand j'ai relevé un bord pour lui faire une sorte de col et cacher sa joue, elle s'est calmée.

« Va dans la salle de séjour et fais attention à ne pas te prendre les pieds dans ce truc. Fume une cigarette. Je vais refaire ton lit.

– Non, Jake, c'est dégoûtant. »

Je l'ai prise par les épaules. « C'est ce que Clayton aurait dit, mais il

est mort. C'est rien de plus qu'un peu de pipi.

– Tu es sûr ?

– Oui. Mais avant que tu t'en ailles… »

J'ai abaissé son col de fortune. Elle a tressailli et fermé les yeux, mais ne s'est pas dérobée. Elle supportait avec stoïcisme et je trouvais que c'était déjà un net progrès. J'ai embrassé la chair affaissée qui était naguère sa joue puis j'ai remonté la courtepointe pour la cacher.

« Comment peux-tu ? m'a-t-elle demandé sans ouvrir les yeux. C'est affreux.

– Nan. C'est juste une autre partie de ce toi que j'aime, Sadie. Maintenant, va dans la pièce d'à côté pendant que je change tes draps. »

Une fois cela fait, je lui ai proposé de me coucher avec elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle a tressailli comme quand j'avais baissé la courtepointe et secoué la tête. « Je ne peux pas, Jake. Je suis désolée. »

Un pas après l'autre, me suis-je dit en traversant la ville pour retourner chez Deke à la première lumière grise de l'aube. *Un pas après l'autre*.

13

Le 24 avril, j'ai averti Deke que j'avais une chose à faire à Dallas et lui ai demandé s'il pouvait rester avec Sadie jusqu'à mon retour, que j'estimais aux environs de 21 heures. Il a accepté bien volontiers et, à 17 heures, j'étais assis en face de la gare de bus Greyhound de South Polk Street, près de l'intersection entre la 77 et les quatre voies de la toute jeune I-20. Je lisais (ou faisais semblant de lire) le tout dernier James Bond, *L'espion qui m'aimait*.

À la demie, un break est entré dans le parking de la gare. Ruth Paine était au volant. Lee est descendu, est allé ouvrir la portière arrière et Marina est descendue avec June dans les bras. Ruth Paine est restée au volant.

Lee n'avait que deux bagages : un sac polochon vert olive et un étui à fusil matelassé, du genre avec deux poignées. Il les a transportés jusqu'à un bus Scenic Cruiser dont le moteur tournait au ralenti. Le conducteur a pris le sac et le fusil et, après un coup d'œil rapide au billet de Lee, les a rangés dans la soute à bagages.

Lee a rejoint la porte du bus, puis s'est retourné pour embrasser sa femme, d'abord sur les deux joues, puis sur la bouche. Il a pris le bébé et l'a chatouillé sous le menton avec son nez. June a ri. Lee a ri avec elle, mais j'ai vu briller des larmes dans ses yeux. Il a embrassé June sur le front, l'a serrée contre lui puis l'a rendue à Marina et a gravi le marchepied du bus sans un regard en arrière.

Marina est retournée au break où Ruth Paine, maintenant debout

sur le parking, l'attendait. June a tendu ses bras à la femme, qui l'a prise avec un sourire. Elles sont restées là un moment, à regarder d'autres passagers embarquer, puis elles sont remontées en voiture et ont filé.

Moi, je suis resté où j'étais jusqu'à ce que le bus démarre, à 18 heures précises. Le soleil, qui descendait à l'ouest dans une effusion sanglante, s'est réverbéré sur la fenêtre de destination, l'oblitérant momentanément. Puis j'ai pu la lire à nouveau, trois mots qui signifiaient que Lee Harvey Oswald était sorti de ma vie, du moins pour un temps :

EXPRESS NOUVELLE-ORLÉANS

J'ai regardé le bus monter la rampe d'accès à l'autoroute 20 Est, puis je suis retourné à pied à ma voiture, que j'avais garée à deux rues de là, et je suis rentré à Jodie.

14

Le signal d'alarme : encore lui.

Alors que je n'avais aucune raison concrète de le faire, et qu'il me fallait commencer à surveiller ma réserve de dollars, j'ai payé le loyer de mai de mon appartement de West Neely Street. Ce qui me poussait, c'était un sentiment vague, mais tenace, que je devais conserver une base d'opérations à Dallas.

Deux jours avant le Derby du Kentucky, je suis allé dans Greenville Avenue avec la ferme intention de miser cinq cents dollars sur Chateaugay placé. Ce serait moins voyant, raisonnais-je, que de parier sur la victoire du canasson. Je me suis garé à quatre rues de Faith Financial et j'ai verrouillé ma voiture, précaution nécessaire dans cette partie de la ville, même à 11 heures du matin. J'ai d'abord marché d'un pas vif, puis (encore une fois sans aucune raison concrète), j'ai commencé à traîner les pieds.

À un demi-pâté de maisons de la boîte à paris (camouflée sous une devanture de banque de prêt), je me suis carrément arrêté. J'apercevais de nouveau le book (sans visière en cette fin de matinée), appuyé au chambranle, en train de fumer une cigarette sur le seuil de sa boutique. Là, debout dans un flot de lumière crue, encadré par les parenthèses obscures et nettement dessinées des montants de la porte, il ressemblait à un personnage d'un tableau d'Edward Hopper. Il n'y avait aucune chance qu'il m'ait aperçu, car il observait une voiture garée dans la rue. Une Lincoln de couleur crème avec une plaque d'immatriculation verte. Au-dessus du numéro figuraient les mots SUNSHINE STATE[2]. Ce qui ne signifiait pas qu'il s'agissait d'une harmonique. Ce qui ne signifiait certainement pas que la bagnole

appartenait à Eduardo Gutierrez, de Tampa, le book qui avait l'habitude de m'accueillir en souriant et en disant *Voici mon Yanqui de Yankeeland*. Celui qui presque à coup sûr avait fait incendier ma maison en bord de mer.

N'importe, j'ai fait demi-tour et je suis retourné à ma voiture avec, au fond de ma poche, les cinq cents billets que j'avais prévu de parier.

Le signal d'alarme, vous dis-je.

1- Drapeau rouge hissé au-dessus de la cible indiquant que le tir est nul.

2- « État ensoleillé » : surnom de la Floride.

Chapitre 24

1

Étant donné la propension qu'a l'Histoire à se répéter (du moins en ma présence), vous ne serez pas surpris d'apprendre que le plan de Mike Coslaw pour payer les frais médicaux de Sadie était une reprise du *Jodie Jamboree*. Il pensait pouvoir convaincre les participants au spectacle d'origine de reprendre leurs rôles, à condition que la date soit fixée au milieu de l'été, et il ne s'était pas trompé : presque tous remontèrent à bord. Ellie accepta même de renouveler ses interprétations musclées de « Camptown Races » et « Clinch Mountain Breakdown » au banjo, même si elle prétendait avoir encore mal aux doigts de la première représentation. Nous avons retenu les 12 et 13 juillet, mais pendant un temps, l'issue est demeurée incertaine.

Le premier obstacle à surmonter était Sadie elle-même, horrifiée par l'idée de « recevoir la charité ».

« Ça, c'est un truc que t'a inculqué ta mère, je parie », je lui ai dit.

Elle m'a regardé un instant, puis a baissé les yeux et s'est mise à lisser ses cheveux contre le côté blessé de son visage. « Et alors ? C'est mal ?

– Attends un peu, laisse-moi réfléchir. Tu me parles d'une leçon de vie héritée d'une femme dont le plus gros souci, après avoir découvert sa fille mutilée et appris qu'elle avait été à deux doigts d'être assassinée, était son affiliation à une Église.

– C'est humiliant, dit-elle à voix basse. C'est humiliant de se jeter comme ça à la tête des gens pour qu'ils te fassent la charité.

– Tu ne raisonnais pas comme ça quand c'était pour Bobbi Jill.

– Ne me harcèle pas, Jake. S'il te plaît. »

Je me suis assis à côté d'elle et lui ai pris la main. Elle l'a retirée. Je la lui ai reprise. Cette fois, elle me l'a laissée.

« Je sais que ce n'est pas facile pour toi, ma pépette. Mais il y a un temps pour donner et un temps pour recevoir. Je sais pas si c'est dans l'Ecclésiaste, mais en tout cas c'est vrai. Ton assurance maladie est une farce. Le docteur Ellerton nous a fait cadeau de son intervention…

– Je n'ai rien demandé…

– Chut, Sadie. S'il te plaît. C'est ce qu'on appelle un acte gracieux et il le fait parce qu'il le veut bien. Mais il y a d'autres chirurgiens

impliqués. Leurs honoraires pour les différentes interventions vont être énormes et mes ressources ont des limites.

– Je regrette presque qu'il m'ait pas tuée, murmura-t-elle.

– Ne redis jamais ça. » Elle a rentré la tête dans les épaules en entendant la colère de ma voix, et ses pleurs ont commencé. Elle ne pouvait pleurer que d'un œil maintenant. « Pépette, les gens veulent faire ça pour toi. Laisse-les faire. Je sais que ta mère continue à parler dans ta tête, c'est le cas de presque tout le monde, je suppose, mais tu ne peux pas la laisser avoir le dessus dans cette circonstance.

– Les chirurgiens pourront pas tout réparer, de toute façon. Je serai plus jamais comme j'étais avant. Ellerton me l'a dit.

– Ils peuvent en réparer beaucoup. »

Ce qui était plus encourageant que de dire qu'ils pouvaient en réparer au moins un peu.

Elle a soupiré. « Tu es plus courageux que moi, Jake.

– Tu es très, très courageuse. Acceptes-tu de le faire ?

– La Soirée de Bienfaisance Sadie-Dunhill. Ma mère piquerait une crise si elle l'apprenait.

– Raison de plus, j'ai dit. Nous lui enverrons des photos. »

Ça l'a fait sourire, mais pas bien longtemps. Elle a allumé une cigarette avec des doigts qui tremblaient un peu, puis s'est mise à lisser ses cheveux contre le côté en deuil de son visage. « Est-ce que je devrai y assister ? Leur montrer ce que leurs dollars vont payer ? Un peu comme un porc de race présenté aux enchères ?

– Bien sûr que non. Même si je doute que quiconque s'évanouisse en te voyant. La plupart des gens d'ici ont vu pire. »

Nous-mêmes, en tant qu'enseignants en zone d'agriculture et d'élevage, avions vu pire : Britta Carlson, par exemple, gravement brûlée dans l'incendie d'une grange, ou Duffy Hendrickson, dont la main gauche ressemblait à un sabot depuis qu'une chaîne de levage de moteur de camion avait glissé dessus dans le garage de son père.

« Je ne suis pas prête pour ce genre d'exhibition. Je ne pense pas que je le serai un jour. »

J'espérais de tout mon cœur qu'elle se trompait. Les cinglés de ce monde – les Johnny Clayton, les Lee Harvey Oswald – ne devaient pas avoir le dessus. Si Dieu ne se décarcasse pas plus que ça, après leur avoir accordé leurs sales petites victoires, alors c'est aux gens ordinaires de s'en charger. Ils doivent essayer, au moins. Mais ce n'était pas le moment d'épiloguer sur le sujet.

« Cela changerait-il quelque chose si je te disais que le docteur Ellerton en personne a accepté de participer au spectacle ? »

Elle en a momentanément oublié ses cheveux et m'a dévisagé avec stupeur.

« Quoi ?

– Il veut bien être l'arrière-train de Bertha. »

Bertha la Ponette Dansante était une création en toile des élèves de la section arts plastiques. Bertha allait et venait sur scène durant plusieurs des sketchs mais son grand numéro était une danse où elle agitait la queue au son de « Back in the Saddle Again » de Gene Autry. (La queue était mue par une corde actionnée par le deuxième larron du duo Bertha.) Les gens du cru (qui n'étaient pas réputés pour leur sens de l'humour sophistiqué) trouvaient Bertha à se tordre.

Sadie éclata de rire. Je voyais bien que ça lui faisait mal, mais c'était plus fort qu'elle. Elle se laissa aller en arrière contre le dossier du canapé, une main sur le front comme pour empêcher son cerveau d'exploser. « D'accord ! dit-elle quand elle put de nouveau parler. Je te laisse faire, juste pour voir ça. » Puis elle me foudroya du regard. « Mais je viendrai voir pendant la répétition générale. Tu ne me feras pas monter sur scène pour que tout le monde puisse me dévisager comme une bête de foire et murmurer : "Oh, regarde cette pauvre fille." C'est bien compris ?

– C'est compris », lui ai-je assuré.

Et je l'ai embrassée. Voilà un premier obstacle de franchi. Le suivant serait de convaincre le chirurgien le plus réputé de Dallas de venir à Jodie en pleine canicule estivale pour caracoler sous quinze kilos de toile en forme d'arrière-train de cheval… Car je ne lui en avais pas encore parlé.

En fait, ça n'a pas posé de problème. Ellerton s'est illuminé comme un gosse quand je lui ai soumis l'idée. « J'ai même un peu d'expérience pratique, m'annonça-t-il. Ma femme n'arrête pas de me dire que je suis un vrai cheval. »

2

Le dernier obstacle s'avéra être le lieu. À la mi-juin, exactement au moment où Lee se faisait virer d'un quai de La Nouvelle-Orléans pour avoir essayé de distribuer ses tracts pro-Castro aux matelots de l'*USS Wasp*, Deke est passé me chercher chez Sadie. Il l'a embrassée sur sa bonne joue (elle détournait toujours le visage pour escamoter le mauvais côté quand quelqu'un venait la voir) et m'a proposé de sortir avec lui prendre une bière bien fraîche.

« Allez-y, a dit Sadie. Ne vous inquiétez pas pour moi. »

Deke m'a emmené au Prairie Chicken, un boui-boui au toit de tôle ondulée et à la climatisation incertaine, à une quinzaine de bornes à l'ouest de la ville. C'était le milieu de l'après-midi, l'endroit était désert, à l'exception de deux buveurs solitaires au comptoir, et le juke-box éteint. Deke m'a tendu un dollar. « Je paye, vous allez chercher. Équitable, non ? »

Je suis allé prendre possession de deux Buckhorn au comptoir.

« Si j'avais su que vous alliez rapporter des Buckies, j'y serais allé moi-même, m'a fait remarquer Deke. Cette bière-là, c'est de la pisse de cheval, mon vieux.

– Il se trouve que je l'aime, lui ai-je fait remarquer à mon tour. Mais je vous croyais adepte de la bière à la maison. "Le ratio de trous-du-cul dans les bars locaux est un peu trop élevé à mon goût", vous ai-je souvent entendu dire, me semble-t-il.

– En l'occurrence, je me fous de boire une bière ou pas. » Maintenant que nous étions loin de Sadie, je voyais qu'il écumait de colère. « Ce que j'ai envie de faire, c'est de balancer mon poing dans la gueule de Fred Miller et mon pied dans le petit cul en gousse d'ail et sans aucun doute bordé de dentelle de Jessica Shawstrap. »

Je connaissais les noms et les visages mais, n'ayant été qu'un humble esclave sous contrat, je n'avais jamais eu l'honneur de converser avec l'un ou l'autre. Miller et Shawstrap représentaient les deux tiers de la commission scolaire du comté de Denholm.

« Ne vous arrêtez pas en si bon chemin, lui ai-je dit. Tant que vous êtes d'humeur sanguinaire, dites-moi ce que vous avez envie de faire à Dwight Rawson. C'est bien le troisième larron ?

– C'est Rawlings, a corrigé Deke avec humeur. Et lui, ça passe. Il a voté pour nous.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez.

– Ils refusent de nous laisser utiliser le gymnase du lycée pour le *Jamboree*. Alors que nous sommes en plein été et qu'il ne sert à rien.

– Vous rigolez ? »

Sadie m'avait dit que certains « éléments » de la ville risquaient de prendre fait et cause contre elle et je ne l'avais pas crue. Vieil idiot de Jake Epping, encore accroché à ses fantasmes futuristes du XXIe siècle.

« Je voudrais bien, mon fils. Ils ont invoqué un problème d'assurance-incendie. J'ai fait remarquer qu'ils n'avaient pas eu ce genre de problème quand c'était au bénéfice d'une lycéenne blessée dans un accident de voiture, et la Shawstrap, cette vieille guenon desséchée, m'a sorti : "Ah oui, Deke, mais c'était *pendant l'année scolaire*." Ils ont des problèmes, ça c'est sûr, et leur problème majeur, c'est de se demander comment une professeur de lycée s'est fait lacérer le visage par le malade mental avec lequel elle était mariée. Ils ont peur que ça ne s'ébruite via la presse, ou bien, grands dieux, par l'une des chaînes de télé de Dallas.

– Mais quelle importance ça peut bien avoir ? me suis-je exclamé. Il… Bon sang, Deke, il était même pas d'ici ! Il venait de Géorgie !

– Ça ne compte pas pour eux. Ce qu'ils voient, c'est qu'il est mort ici et ils ont peur que ça fasse une mauvaise publicité au lycée. À la ville. Et à eux. »

Je me suis entendu émettre un bêlement plaintif, un bruit pas

vraiment noble de la part d'un homme dans la fleur de l'âge, mais je n'ai pas pu me retenir. « Ça n'a absolument aucun sens !

– Ils la vireraient s'ils pouvaient, juste pour soulager leur embarras. Comme ils ne peuvent pas, ils espèrent qu'elle va démissionner avant que les gosses ne soient obligés de voir ce que Clayton a fait à son visage. C'est la foutue hypocrisie puritaine des petits bleds dans toute sa gloire, mon garçon. À vingt ans, le Fred Miller s'en allait faire la java dans les bordels de Nuevo Laredo deux fois par mois. Et plus. Quand son vieux lui filait une avance sur son argent de poche. Et je tiens de source sûre que lorsque Jessica Shawstrap était encore la petite Jessie Trapp de Sweetwater Ranch, elle s'est mise à grossir d'un coup à l'âge de seize ans pour redevenir étonnamment mince quelque neuf mois plus tard. J'ai bien envie de leur dire que ma mémoire n'est pas aussi courte qu'ils le croient. Je pourrais les mettre sacrément dans l'embarras, si je voulais. Et sans me fatiguer beaucoup.

– Ils ne peuvent quand même pas reprocher à Sadie la folie de son ex-mari… si ?

– Grandissez un peu, George. Parfois, vous avez de ces réactions, on dirait que vous êtes né dans une grange. Ou dans un pays où les gens n'ont pas d'idées tordues. Pour ces deux-là, ça se résume à une question de sexe. Pour ceux de l'engeance de Fred et Jessica, ça se résume toujours à une question de sexe. Ils s'imaginent probablement qu'Alfalfa et Spanky dans *Les Petites Canailles* passent leur temps libre à culbuter Darla derrière la grange sous les encouragements de Buckwheat. Et quand quelque chose de ce genre se produit, c'est la faute de la femme. Ils n'oseront jamais le dire aussi crûment, mais ils sont intimement convaincus que les hommes sont des bêtes et quant aux femmes qui ne savent pas les pacifier… eh bien, que leur iniquité retombe sur leur tête, mon fils, que leur iniquité retombe sur leur tête. Je ne les laisserai pas s'en tirer comme ça.

– Il le faudra bien, lui ai-je dit. Si vous ne le faites pas, le vacarme pourrait revenir aux oreilles de Sadie. Et elle est fragile en ce moment. Cela pourrait la déstabiliser complètement.

– Ouais », conclut-il. Il fouilla dans sa poche de poitrine et en sortit sa pipe. « Ouais, je le sais bien. Je défoule juste ma colère. Ellie est allée trouver les gérants de La Grange hier. Ils veulent bien accueillir notre spectacle et leur salle peut contenir une cinquantaine de personnes de plus. À cause du balcon, vous voyez.

– Eh bien, c'est parfait, ai-je dit, soulagé. Gardons la tête froide.

– Un seul problème. Ils demandent quatre cents billets pour les deux nuits. Si j'en avance deux cents, pouvez-vous avancer les deux cents autres ? Vous ne le récupérerez pas sur les recettes, vous savez. Tous les fonds récoltés sont assignés aux opérations chirurgicales de Sadie. »

J'étais parfaitement au courant du coût des opérations chirurgicales

de Sadie ; j'avais déjà payé trois cents dollars pour couvrir la partie de son séjour à l'hôpital non prise en charge par son assurance de merde. En dépit des bons offices d'Ellerton, les autres factures n'allaient pas manquer de s'amonceler. Quant à moi, je ne raclais pas encore les fonds de tiroir, mais ça n'allait par tarder.

« George ? Qu'en dites-vous ?

– OK, cinquante-cinquante.

– Alors, terminez votre pissat de bourrin. Je veux rentrer en ville. »

3

Alors que nous sortions de ce minable troquet, une affiche placardée en vitrine a attiré mon attention. Elle disait :

ASSISTEZ AU COMBAT DU SIÈCLE SUR TÉLÉVISION EN CIRCUIT FERMÉ !
EN DIRECT DU MADISON SQUARE GARDEN !
TOM CASE, « LE MARTEAU » DE DALLAS, CONTRE DICK TIGER !
AUDITORIUM DE DALLAS – JEUDI 29 AOÛT
BILLETS EN PRÉVENTE ICI

En dessous, côte à côte, il y avait les photos de deux malabars torse nu brandissant leurs poings gantés comme il est de rigueur. L'un était jeune et exempt de cicatrices. L'autre avait l'air beaucoup plus vieux et son nez paraissait avoir été plusieurs fois cassé. Mais c'étaient leurs noms qui m'intriguaient. Je les avais déjà entendus quelque part.

« N'y pensez même pas, m'a dit Deke en secouant la tête. Vous verriez plus de sport en assistant à un combat entre un pit-bull et un épagneul. Un vieil épagneul.

– Ah oui ?

– Tommy Case a toujours eu un cœur de champion, mais aujourd'hui c'est un cœur de quarante ans qui bat dans un corps de quarante ans. Il a pris du bide et il peut à peine se bouger. Tiger est jeune et rapide. Il sera champion dans un ou deux ans si les organisateurs de combats ne se plantent pas. En attendant, ils lui refilent des perdants assurés comme Case pour le garder en forme. »

Ça me rappelait un certain Rocky Balboa contre Apollo Creed, et pourquoi pas ? Parfois, la vie imite l'art.

Deke observa : « Payer pour regarder la télé dans un auditorium. Mais où va-t-on, nom d'une pipe en bois ?

– C'est le souffle de l'avenir, je suppose.

– Et ils vont probablement faire salle comble – du moins à Dallas –, ce qui ne change rien au fait que Tom Case est le souffle du passé. Tiger va le hacher menu comme de la chair à pâté. Vous êtes sûr que

ça vous va, notre arrangement pour La Grange, George ?

– Absolument. »

4

Ce fut un étrange mois de juin. D'un côté, j'étais ravi de répéter avec la troupe qui avait créé le *Jamboree*. C'était du « déjà-vu » de la meilleure espèce. De l'autre, je me surprenais à me demander, avec une fréquence de plus en plus élevée, si j'avais réellement eu l'intention d'effacer Lee Harvey Oswald de l'équation de l'Histoire. Je n'arrivais pas à croire que je n'avais pas le courage de le faire (j'avais déjà tué un type nuisible, et de sang-froid), mais je ne pouvais pas nier le fait que j'avais eu Oswald dans ma ligne de mire et que je l'avais laissé s'échapper. Je me disais que je l'avais fait en vertu du principe d'incertitude et non de l'existence de sa petite famille, mais je n'arrêtais pas de revoir Marina sourire en arrondissant ses deux mains devant son ventre. Je n'arrêtais pas de me demander s'il n'était pas un bouc émissaire, après tout. Puis je me rappelais qu'il serait de retour en octobre. Et alors, évidemment, je me demandais ce que ça changerait. Sa femme serait toujours enceinte et la fenêtre d'incertitude toujours ouverte.

Pendant ce temps, il y avait la lente guérison de Sadie à surveiller, des factures à payer, des imprimés d'assurance à remplir (la bureaucratie étant tout aussi exaspérante en 1963 qu'en 2011) et nos répétitions. Le docteur Ellerton ne put assister qu'à une, mais il apprenait vite et il s'acquitta de sa performance à l'arrière de Bertha la Ponette Dansante avec élégance et brio. Après le filage, il m'informa qu'il voulait s'adjoindre la collaboration d'un troisième chirurgien, un spécialiste du visage du Massachusetts General Hospital. Je lui répondis (le cœur serré) que je trouvais cette idée excellente.

« En aurez-vous les moyens ? me demanda-t-il. Mark Anderson n'est pas bon marché.

– On va se débrouiller », je lui dis.

Les dates des spectacles se rapprochant, j'ai invité Sadie à assister aux répétitions. Elle a refusé gentiment mais fermement, en dépit de sa promesse de venir au moins à une répétition générale. Elle quittait rarement la maison, et lorsqu'elle le faisait, c'était uniquement pour aller dans son petit jardin de derrière. Elle n'avait pas remis les pieds au lycée, ni même en ville, depuis le soir où John Clayton l'avait défigurée, avant de se trancher la gorge.

5

J'ai passé la fin de la matinée et le début de l'après-midi du 12 juillet à La Grange, pour une ultime répétition technique. Mike

Coslaw, qui s'était glissé dans le rôle de producteur aussi naturellement que dans celui de comédien burlesque, m'a informé que la représentation du samedi soir se ferait à guichets fermés et que les places étaient déjà vendues à quatre-vingts pour cent pour celle du soir-même. « Nous aurons assez de ventes au guichet pour remplir la salle, m'sieur A. Aucun souci à se faire. J'espère juste que moi et Bobbi Jill, on ratera pas le rappel.

– Bobbi Jill et moi, Mike. Et non, vous ne le raterez pas. »

Tout était parfait. Ce qui le fut moins, ce fut de croiser Ellen Dockerty débouchant de Bee Tree Lane alors que j'y pénétrais, puis de trouver Sadie assise près de la fenêtre du salon, sa bonne joue ruisselante de larmes, un mouchoir serré dans le poing.

« Quoi quoi quoi ? lui ai-je demandé. Que t'a-t-elle dit ? »

Sadie m'a surpris en forçant un large sourire. Il était de guingois, mais non dépourvu d'un certain charme enfantin. « Rien qui ne soit la stricte vérité. S'il te plaît, ne t'inquiète pas. Je vais te faire un sandwich et tu pourras me raconter comment ça s'est passé. »

C'est donc ce que j'ai fait. Et je me suis inquiété, bien sûr, mais j'ai gardé mes inquiétudes pour moi. Ainsi que mes commentaires sur les proviseurs de lycée indiscrètes.

Ce soir-là, à 18 heures, Sadie a inspecté ma tenue, renoué ma cravate et brossé une peluche, réelle ou imaginaire, sur les épaules de mon veston.

« Je te dirais bien "merde", mais tu serais capable de le prendre au pied de la lettre. »

Elle portait son vieux blue-jeans délavé et un corsage à smocks qui camouflait (un peu, en tout cas) sa perte de poids. Je me suis surpris à me souvenir de la jolie robe qu'elle portait pour la création du *Jodie Jamboree*. Une jolie robe avec une jolie fille dedans. Mais c'était avant… Ce soir, la jolie fille (encore d'un côté) serait toute seule chez elle quand le rideau se lèverait, à regarder une rediffusion de *Route 66*.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? m'a-t-elle demandé.

– J'avais espéré que tu y serais, c'est tout. »

À peine dit, je l'ai regretté, mais ça n'a pas créé de difficulté. Le sourire de Sadie s'est estompé, puis il est reparu. Comme le soleil lorsqu'il se cache derrière un petit nuage. « Tu y seras. Donc j'y serai. » Elle m'a dévisagé timidement du seul œil que sa mèche à la Veronica Lake laissait voir. « Si tu m'aimes, je veux dire.

– Je t'aime énormément.

– Oui, je suppose que oui. » Elle m'a embrassé au coin de la bouche. « Et je t'aime. Alors, je te dis merde, mais ne merde pas, et remercie tout le monde de ma part.

– C'est promis. Tu n'as pas peur de rester ici toute seule ?

– Ça me va. »

Ce n'était pas vraiment une réponse à ma question, mais c'était le mieux qu'elle pouvait m'offrir pour le moment.

6

Mike avait raison : nous avons affiché complet le vendredi soir une heure avant le début du spectacle. Donald Bellingham, notre régisseur, a baissé les lumières à 20 heures tapantes. Je m'attendais à éprouver une légère déception après la création presque sublime du premier *Jamboree*, avec son entartage final (que nous avions décidé par consensus de réitérer le samedi soir uniquement, pour n'avoir à nettoyer qu'une seule fois, la scène de La Grange – et les premières rangées de sièges), mais cette reprise fut presque aussi bonne. Pour moi, le clou de la soirée fut la pantomime de la Ponette Dansante, lorsque la moitié avant du binôme, composé à l'arrière du docteur Ellerton, soit un entraîneur Borman à l'enthousiasme un peu trop délirant, manqua de jeter Bertha à bas de la scène.

Le public persuadé que ces vingt ou trente secondes passées par Bertha à tituber sur un air de boogie au-dessus des feux de la rampe faisaient partie du spectacle, applaudit pareille audace avec enthousiasme. Quant à moi, qui n'étais pas dupe, je me découvris en proie à un paradoxe émotionnel que je ne revivrais probablement jamais. En coulisses, à côté d'un Donald Bellingham paralysé d'effroi, je ris aux éclats, tandis que mon cœur terrifié menaçait de me sortir de la gorge.

L'harmonique de la soirée se produisit pendant le rappel. Main dans la main, Mike et Bobbi Jill gagnèrent le centre de la scène. Bobbi Jill s'adressa au public en ces termes : « Miz Dunhill est quelqu'un qui compte énormément pour moi, pour sa bonté et sa charité chrétienne. Elle m'a aidée quand j'ai eu besoin d'aide et m'a donné envie d'apprendre la danse que nous allons exécuter pour vous maintenant. Nous vous remercions tous d'être venus ce soir témoigner de votre charité chrétienne. N'est-ce pas, Mike ?

– Ah ouais alors, dit-il. Vous êtes les meilleurs, vous tous. »

Il jeta un coup d'œil vers moi, côté jardin. J'ai pointé le doigt sur Donald courbé sur son tourne-disque, bras levé, prêt à envoyer le microsillon. Cette fois-ci, le père de Donald saurait que son fils lui avait emprunté l'un de ses disques de big band, car M. Bellingham était dans la salle.

Glenn Miller, ce jeune capitaine trop tôt disparu sous les tirs des bombardiers, attaqua « In the Mood », et, sur scène, tandis que le public marquait le rythme en battant des mains, Mike Coslaw et Bobbi Jill Allnut s'envolèrent dans un lindy-hop supersonique, beaucoup plus ardent que tous ceux que j'avais jamais dansés avec Sadie ou Christy.

Un lindy débordant de jeunesse, de joie et d'enthousiasme, ce qui le rendait magnifique. Quand j'ai vu Mike presser la main de Bobbi Jill pour qu'elle tourne dans l'autre sens et se propulse entre ses jambes, je me suis soudain trouvé propulsé moi-même à Derry, à regarder danser Bevvie La-Fille-qu'Aime-la-Vie et Richie N'Entrave-Que-T'chi.

Tout se tient, j'ai pensé. *C'est un écho tellement parfait qu'on ne peut distinguer la voix vivante de la voix fantomatique du passé.*

Un instant, tout fut clair, et lorsque ce genre de phénomène se produit, on s'avise que c'est à peine si le monde est présent. Le savons-nous tous secrètement ? Le monde est un mécanisme parfaitement équilibré d'appels et d'échos de couleur rouge qui se font passer pour un système d'engrenages et de roues dentées, une horlogerie de rêve carillonnant sous la vitre d'un mystère que nous appelons la vie. Et au-delà de la vitre. Et tout autour d'elle ? Du chaos, des tempêtes. Des hommes armés de marteaux, des hommes armés de couteaux, des hommes armés de fusils. Des femmes qui pervertissent ce qu'elles ne peuvent dominer et dénigrent ce qu'elles ne peuvent comprendre. Un univers d'horreur et de perte encerclant cette unique scène illuminée où dansent des mortels, comme un défi à l'obscurité.

Mike et Bobbi Jill dansaient à leur époque, et leur époque c'était 1963, celle des coupes en brosse, des téléviseurs de table et du rock fait maison, dans le garage. Ils dansaient dans une ère où le président Kennedy promettait de signer un traité interdisant les essais nucléaires et déclarait aux journalistes qu'il n'avait « aucune intention de laisser nos forces militaires s'enliser dans les politiques occultes et les anciennes rancunes de l'Asie du Sud ». Ils dansaient comme Bevvie et Richie avaient dansé, comme Sadie et moi avions dansé, et ils étaient magnifiques et je les aimais, non en dépit mais en raison même de leur fragilité. Et je continue de les aimer.

Ils ont terminé sur une figure parfaite, mains levées, respirant fort, face au public debout. Mike leur accorda une bonne quarantaine de secondes pour applaudir à tout rompre (c'est incroyable de voir comment les feux de la rampe peuvent transformer un humble bloqueur à gauche en dieu du stade au corps sculptural), puis invita au silence. Qu'il obtint.

« Notre metteur en scène, Mr. George Amberson, souhaite prononcer quelques mots. Il a consacré beaucoup d'efforts et de créativité à ce spectacle, j'espère donc que vous allez l'accueillir avec de grands bravos. »

Je suis monté sur scène sous un nouveau déferlement d'applaudissements. J'ai serré la main de Mike et piqué une bise sur la joue de Bobbi Jill. Tous deux se sont esquivés en coulisses. J'ai levé les mains pour obtenir le silence et me suis lancé dans mon discours soigneusement préparé, excusant Sadie de ne pouvoir être là ce soir,

mais les remerciant tous en son nom. Tout orateur sait se concentrer sur deux ou trois visages particuliers d'un auditoire et je me suis concentré sur deux d'entre eux, au troisième rang, qui ressemblaient singulièrement à Ma et Pa dans *American Gothic*. C'étaient Fred Miller et Jessica Shawstrap, les deux membres de la commission scolaire qui nous avaient refusé l'utilisation du gymnase du lycée au motif que l'agression de Sadie était une histoire de mauvais goût qui devait être, autant que possible, ignorée.

Au bout de quatre phrases, j'ai été interrompu par des hoquets de surprise. Qui furent suivis par des applaudissements, isolés d'abord, puis augmentant rapidement jusqu'à se transformer en tonnerre. Le public se remit debout. Je n'avais aucune idée de ce qui avait provoqué cette réaction jusqu'à ce que je sente une main légère, hésitante, presser mon bras au-dessus du coude. Je me suis retourné et j'ai découvert Sadie debout à côté de moi dans sa robe rouge. Elle avait relevé ses cheveux et les avait retenus par une barrette brillante. Son visage – les deux côtés de son visage – était complètement visible. Je découvris dans un choc qu'une fois pleinement révélés, les dégâts résiduels n'étaient pas aussi horribles que je l'avais craint. Ceci pourrait contenir une sorte de vérité universelle, mais j'étais trop abasourdi pour m'appesantir là-dessus. Bien sûr, ce renfoncement irrégulier, avec les points de suture encore apparents, était pénible à regarder. De même que la chair molle et l'œil gauche exagérément écarquillé qui ne clignait plus tout à fait en tandem avec le droit.

Mais elle souriait, de ce charmant sourire de guingois qui, à mes yeux, faisait d'elle une Hélène de Troie. Je l'ai étreinte, et elle m'a étreint en retour, riant et pleurant. Sous sa robe, son corps tout entier vibrait comme un câble à haute tension. Lorsque nous nous sommes retournés vers le public, tout le monde était debout et lançait des vivats, à l'exception de Miller et Shawstrap. Qui regardèrent autour d'eux, s'aperçurent qu'ils étaient les seuls à ne pas avoir encore levé leur cul, et se joignirent aux autres à contrecœur.

« Merci, dit Sadie lorsque le tumulte s'apaisa. Je vous remercie tous du fond du cœur. Avec un merci spécial à Ellen Dockerty qui m'a prévenue que si je ne venais pas ici ce soir vous regarder tous dans les yeux, je le regretterais pour le restant de ma vie. Et le plus grand des remerciements à… »

Elle marqua la plus infime des hésitations. Je suis sûr que le public ne l'a pas remarquée, ce qui a fait de moi la seule personne à capter que Sadie avait été à deux doigts de révéler à cinq cents personnes ma véritable identité.

« … à George Amberson. Je t'aime, George. »

Annonce qui fit fureur, naturellement. Dans les périodes sombres, lorsque même les déclarations des sages sont incertaines, c'est toujours

l'effet que font les déclarations d'amour.

7

Ellen ramena Sadie chez elle à 22 heures 30, épuisée par tant d'émotions. Mike et moi avons éteint les lumières de La Grange à minuit et sommes sortis les derniers. « Vous venez à l'après-soirée, m'sieur A ? Al a dit qu'il resterait ouvert exceptionnellement jusqu'à 2 heures et il a fait rentrer deux fûts de bière. Il a pas la licence, mais je pense pas qu'on viendra l'arrêter pour ça.

– Non, non, ne comptez pas sur moi, lui ai-je dit. Je suis crevé. Je te vois demain soir, Mike. »

Je suis passé chez Deke avant de rentrer. Il était assis sur son perron, en pyjama, en train de fumer une dernière pipe.

« Soirée plutôt exceptionnelle, commenta-t-il.

– Oui.

– Cette jeune femme a fait preuve de courage. Un fameux courage.

– On peut le dire.

– Allez-vous remplir votre devoir envers elle, fils ?

– Je vais essayer. »

Il hocha la tête. « Elle le mérite, après ce qu'elle a subi avec le dernier. Et vous vous débrouillez bien jusqu'à présent. » Il jeta un regard à ma Chevy. « Vous pourriez sans doute y aller en voiture ce soir et la ranger juste devant chez elle. Après cette soirée, je pense que personne en ville n'y trouverait à redire. »

Il avait peut-être raison, mais j'ai décidé qu'il valait mieux prévenir que guérir, et j'y suis allé à pattes, comme je l'avais fait tant d'autres soirs par le passé. J'avais besoin de ce temps pour laisser mes propres émotions s'apaiser. Je n'arrêtais pas de la voir dans les lumières des projecteurs. Sa robe rouge. La courbe gracieuse de son cou. Sa joue lisse… et sa joue abîmée.

Quand je suis arrivé à Bee Tree Lane et que me suis glissé à l'intérieur, le clic-clac était encore en position canapé. Je me suis arrêté pour le contempler, perplexe, ne sachant comment l'interpréter. Puis Sadie m'a appelé – très doucement et par mon vrai nom – depuis la chambre à coucher.

La lampe était allumée, projetant une lumière douce sur ses épaules nues et sur un côté de son visage. Ses yeux étaient lumineux et graves. « Je pense que ta place est ici, m'a-t-elle dit. Moi je te veux ici. Et toi ? »

J'ai ôté mes vêtements et me suis allongé près d'elle. Sa main s'est déplacée sous les draps, m'a trouvé et m'a caressé. « Est-ce que tu as faim ? Parce que j'ai du fondant tout prêt, si tu as faim.

– Oh, Sadie, je meurs de faim.

– Alors éteins la lumière. »

8

Cette nuit-là avec Sadie fut la meilleure de ma vie, non pas uniquement parce qu'elle refermait la porte sur John Clayton, mais parce qu'elle rouvrait celle donnant sur nous.

Quand nous avons fini de faire l'amour, j'ai succombé à mon premier vrai sommeil profond depuis des mois. Je me suis réveillé à 8 heures du matin. Le soleil était haut, à la radio dans la cuisine les Angels chantaient « My Boyfriend's Back[1] » et je flairais la bonne odeur du bacon grillé. Bientôt, elle m'appellerait à table, mais pas encore. Pas tout de suite.

J'ai glissé mes mains derrière ma tête et regardé le plafond, assez confondu par la bêtise dont j'avais fait preuve – pour ne pas dire l'aveuglement quasi volontaire – depuis le jour où j'avais laissé Lee monter dans le bus pour La Nouvelle-Orléans sans rien faire pour l'en empêcher. Je voulais savoir si George de Mohrenschildt avait joué un rôle plus important dans la tentative d'assassinat contre Edwin Walker que juste inciter un petit type instable à s'y essayer ? Qu'à cela ne tienne, il existait une façon assez simple d'en avoir le cœur net, pas vrai ?

Mohrenschildt le savait, donc ce serait à lui que j'irais le demander.

9

Sadie mangea mieux qu'elle ne l'avait fait depuis le soir de son agression par Clayton et je me suis bien défendu moi-même. Ensemble, nous avons fait un sort à une demi-douzaine d'œufs, accompagnés de toasts et de bacon. Quand nos assiettes furent dans l'évier et Sadie en train de fumer une cigarette avec sa deuxième tasse de café, je lui ai dit que j'avais quelque chose à lui demander.

« Si c'est de venir à la représentation de ce soir, je ne crois pas que je puisse faire ça deux soirs de suite.

– Non, c'est autre chose. Mais puisque tu en parles, qu'est venue te dire Ellie exactement ?

– Qu'il était temps d'arrêter de m'apitoyer sur moi-même et de rejoindre la parade.

– Plutôt direct. »

Sadie lissa ses cheveux contre le côté gauche de son visage – ce geste mécanique. « Miz Ellie n'est pas réputée pour sa délicatesse et son tact. Est-ce qu'elle m'a choquée en débarquant ici pour me balancer ça ? Ça oui, elle m'a choquée. A-t-elle eu raison de le faire ? Ben oui, elle a eu raison. » Elle arrêta de se caresser les cheveux et, d'un geste brusque, les repoussa de la paume de la main. « Voilà à quoi je vais ressembler à partir de maintenant – avec quelques améliorations – alors autant m'y habituer tout de suite. Sadie va

découvrir cette vieille ritournelle qui dit que la vraie beauté est intérieure.

– C'est de ça que je voulais te parler.

– Très bien. »

Elle a soufflé la fumée par le nez.

« Supposons que je puisse t'emmener dans un endroit où les médecins pourraient réparer ta blessure au visage beaucoup mieux que le docteur Ellerton et son équipe ne le pourront jamais. Voudrais-tu y aller ? Même si tu savais que nous ne pourrions jamais revenir ici ? »

Elle fronça les sourcils. « Est-ce que tu parles de façon hypothétique, là ?

– En fait, non. »

Elle écrasa sa cigarette, lentement et méthodiquement, en y réfléchissant. « Est-ce que c'est du même ordre que miz Mimi allant au Mexique suivre un traitement expérimental contre le cancer ? Parce que je ne pense pas que…

– Non, je te parle de l'Amérique.

– Eh bien, s'il s'agit de l'Amérique, je ne comprends pas pourquoi nous ne pourrions pas…

– Écoute la suite : il se peut que je doive partir. Avec ou sans toi.

– Pour ne jamais revenir ? »

Elle eut l'air alarmée.

« Jamais. Ni toi ni moi ne le pourrions, pour des raisons qui sont difficiles à expliquer. J'imagine que tu me crois fou.

– Je sais que tu ne l'es pas. »

Son regard était troublé, mais elle l'avait dit sans hésitation.

« Je vais peut-être devoir faire quelque chose très mal vu par les forces de l'ordre. Ce n'est pas mal, mais jamais personne n'acceptera de le croire.

– Est-ce que… Jake, est-ce que cela a à voir avec ce que tu m'as dit à propos d'Adlai Stevenson ? Cette histoire d'attendre jusqu'à ce qu'il gèle en enfer ?

– En quelque sorte, oui. Mais, voilà le hic. Même si je suis capable de faire ce que j'ai à faire sans me faire pincer – et je pense que je le peux –, ça ne changera rien à ta situation. Ton visage restera marqué de façon plus ou moins visible. Dans l'endroit dont je te parle, où je pourrais t'emmener, il existe des possibilités médicales dont Ellerton peut seulement rêver.

– Mais nous ne pourrions pas revenir. »

Elle ne s'adressait pas à moi, elle essayait d'assimiler personnellement la chose.

« Non. »

Toute autre considération mise à part, si nous revenions le

9 septembre 1958, la version originale de Sadie Dunning existerait encore… C'était une éventualité déroutante que je ne pouvais me résoudre à envisager.

Sadie se leva, et alla à la fenêtre. Elle se tint debout là, me tournant le dos, pendant un long moment. J'attendis.

« Jake ?

– Oui, ma pépette.

– Peux-tu prédire l'avenir ? Tu le peux, hein ? »

Je n'ai rien répondu.

D'une toute petite voix, elle demanda : « Est-ce que tu viens du futur ? »

Je n'ai rien répondu.

Elle s'est retournée vers moi. Son visage était très pâle. « C'est ça, Jake, dis-moi ?

– Oui. »

C'était comme si ma poitrine était soudain libérée d'un rocher de cent cinquante kilos. En même temps, j'étais terrifié. Pour nous deux, mais surtout pour elle.

« De… très loin dans le futur ?

– Ma pépette, tu es sûre que tu…

– Oui. Très loin ?

– Presque quarante-huit ans.

– Est-ce que je suis… morte ?

– Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir. Ce qui compte, c'est maintenant. C'est nous. »

Elle y a réfléchi. Sa peau, autour des marques rouges de ses cicatrices, était devenue très blanche. J'avais envie de m'approcher d'elle, mais je n'osais pas bouger. Et si elle criait et s'enfuyait à mon approche ?

« Pourquoi es-tu venu ?

– Pour empêcher un homme de commettre un acte lourd de conséquences. Je le tuerai s'il le faut. C'est-à-dire, si je peux avoir la preuve qu'il le mérite. Jusqu'à présent, je n'ai pas été en mesure d'établir cette preuve.

– Quel est cet acte lourd de conséquences ?

– Dans quatre mois, j'ai la certitude qu'il va assassiner le président. Il va assassiner John Ken… »

J'ai vu ses genoux ployer mais j'ai réussi à la rattraper avant qu'elle tombe.

10

Je l'ai portée jusqu'à sa chambre et suis allé dans la salle de bains mouiller une lingette d'eau froide. Quand je suis revenu, elle avait rouvert les yeux. Elle m'a regardé avec une expression que je n'ai pu

déchiffrer.

« Je n'aurais pas dû te le dire.

– Peut-être », a-t-elle convenu. Mais elle n'a pas bronché quand je me suis assis à côté d'elle sur le lit, elle a même émis un petit soupir de plaisir quand j'ai commencé à lui bassiner le visage avec le linge frais, en contournant la zone blessée d'où toute sensation avait disparu, à l'exception d'une douleur sourde et diffuse. Quand j'ai terminé, elle m'a regardé solennellement. « Raconte-moi une chose qui va arriver. Je pense que si je dois te croire, tu dois le faire. Une chose du genre d'Adlai Stevenson prêt à attendre jusqu'à ce qu'il gèle en enfer.

– Je ne peux pas faire ça. Ma spécialité c'est l'anglais, pas l'histoire américaine. J'ai étudié l'histoire du Maine au lycée, c'était un enseignement obligatoire, mais je ne sais quasiment rien du Texas. Je ne… » Mais je me suis rendu compte que je savais une chose. La dernière mentionnée dans la section « Paris sportifs » des notes d'Al Templeton, car j'avais vérifié récemment. *Au cas où tu aurais besoin d'une dernière transfusion de liquide*, avait-il écrit.

« Jake ?

– Je sais qui va gagner un combat de boxe professionnel au Madison Square Garden le mois prochain. Un certain Tom Case. Il va mettre Dick Tiger K-O au cinquième round. Si ça n'arrive pas, j'imagine que tu seras libre d'appeler les hommes en blouse blanche. Mais d'ici là, peux-tu me promettre de garder ça pour toi ? Une foule de choses en dépendent.

– Oui. Je te le promets. »

11

Je m'attendais presque à ce que Deke ou miz Ellie, l'air grave, m'alpaguent après la deuxième représentation pour me dire qu'ils avaient reçu un appel téléphonique de Sadie leur disant que j'avais perdu la raison. Mais rien de cela n'est arrivé, et quand je suis rentré chez Sadie, j'ai trouvé un petit mot sur la table : *Réveille-moi si tu veux une petite collation de minuit.*

Il n'était pas encore minuit et elle ne dormait pas. Les quarante minutes suivantes ou environ furent des plus agréables. Ensuite, dans l'obscurité, elle m'a dit : « Je n'ai pas besoin de me décider tout de suite, si ?

– Non.

– Et nous n'avons pas besoin d'en reparler tout de suite.

– Non.

– Peut-être après le combat de boxe. Celui dont tu m'as parlé.

– Peut-être.

– Je te crois, Jake. Je ne sais pas si je suis folle de te croire, mais je

te crois. Et je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime. »

Ses yeux brillaient dans l'obscurité – celui en forme d'amande, qui était si beau, et l'autre, affaissé mais qui voyait encore. « Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit et je ne veux pas que tu fasses du mal à qui que ce soit, sauf en cas de force majeure. Et surtout pas par erreur. Jamais, jamais. Tu me le promets ?

– Oui. »

C'était facile. C'était la raison pour laquelle Lee Oswald respirait encore.

« Tu feras attention ?

– Oui. Je ferai très… »

Elle ferma ma bouche d'un baiser. « Parce que peu importe d'où tu viens, il n'y a pas d'avenir pour moi sans toi. Dormons maintenant. »

12

Je pensais que nous allions reprendre cette conversation au matin. J'ignorais ce que je lui dirais (je veux dire, *combien* je lui en dirais) lorsqu'elle m'interrogerait, mais finalement je n'ai rien eu à lui dire car elle ne m'a rien demandé. Elle a préféré s'enquérir de la somme rapportée par le spectacle de bienfaisance Sadie Dunhill. Lorsque je lui ai annoncé un peu plus de trois mille dollars, avec le contenu de la boîte de dons posée à l'entrée, elle a renversé la tête en arrière et lâché un beau rire de gorge. Trois mille dollars ne suffiraient pas à couvrir l'ensemble de ses frais, mais cela valait néanmoins largement la peine de l'avoir fait, ne serait-ce que pour ce rire… et ne pas l'entendre lancer quelque chose du genre : *Quelle importance, de toute façon, puisque je peux aller me faire arranger ça dans le futur ?* Parce que je n'étais pas vraiment sûr qu'elle ait réellement envie d'y aller, même si elle le croyait, ni sûr non plus de vouloir l'y emmener.

Je voulais vivre avec elle, ça oui. Pour toujours, ou ce qui s'en rapproche le plus. Mais la vie avec elle risquait d'être meilleure en 63… et pendant toutes les années que Dieu, ou la Providence, nous donnerait après 63. Nous risquions de nous y trouver mieux. Je la voyais déjà, perdue en 2011, lorgnant avec stupeur et embarras tous les écrans d'ordinateurs et tous les pantalons portés bas sur les hanches. Je ne la battrais ni ne lui crierais jamais après – non, pas ma Sadie – mais elle risquait néanmoins de devenir ma Marina Prusakova à moi, catapultée dans un lieu inconnu, exilée de sa terre natale pour toujours.

13

Il y avait à Jodie une personne susceptible de me dire comment

faire bon usage du dernier tuyau sportif d'Al. C'était Freddy Quinlan, l'agent immobilier. Il organisait des parties de poker hebdomadaires chez lui auxquelles il m'était arrivé de participer. Je l'y avais entendu se vanter de ses prouesses de flambeur dans deux domaines : le football professionnel et le tournoi de basket de l'État du Texas. Il me laissa entrer dans son bureau, seulement, me dit-il, parce qu'il faisait trop chaud pour m'emmener jouer au golf.

« Quel genre de pari voulez-vous placer, George ? Risque moyen ou on joue la maison et les meubles ?

– Je pensais… cinq cents dollars. »

Il siffla puis se pencha en arrière sur sa chaise, les doigts entrelacés sur son joli petit bedon. Il n'était que 9 heures du matin mais la climatisation tournait déjà à fond. Des piles de prospectus immobiliers frémissaient dans le courant d'air frais. « Ça, c'est un sacré paquet d'oseille. Z'avez un tuyau à partager avec les copains ? »

Comme il me faisait une faveur (du moins je l'espérais), je le lui ai dit. Ses sourcils ont fait un bond vers son front.

« Bon sang ! Pourquoi vous jetez pas plutôt votre pèze dans les égouts ?

– J'ai une intuition, c'est tout.

– Écoutez donc votre vieux papa, George. Le combat Case-Tiger, c'est pas un événement sportif, c'est un ballon d'essai pour ce nouveau machin de télé en circuit fermé. Il pourrait y avoir quelques bons combats en rondes préliminaires, mais ce combat principal, c'est de la blague. Tiger aura reçu des instructions pour balader le pauvre vieux croulant sur sept ou huit rounds avant de l'envoyer dormir. À moins que… »

Il se pencha en avant. Sa chaise émit un vilain raclement quelque part au niveau du sol. « À moins que vous ne sachiez quelque chose. » Il se renversa de nouveau en arrière et avança les lèvres en une moue dubitative. « Mais comment sauriez-vous quelque chose ? Vous habitez Jodie, bigre de bigre. Et si vous saviez quelque chose, vous mettriez un copain dans le coup, non ?

– Je ne sais rien du tout, ai-je prétendu, lui mentant effrontément (et joyeusement). C'est juste une intuition, mais la dernière fois que j'en ai eu une de cette taille, j'ai parié sur les Pirates contre les Yankees dans les Séries mondiales, et j'ai ramassé un beau pactole.

– D'accord, mais vous connaissez le vieux dicton : "Même une horloge arrêtée donne l'heure juste deux fois par jour."

– Pouvez-vous m'aider, Freddy, ou pas ? »

Il me gratifia d'un sourire bienveillant qui disait que le fou et son argent seraient bien vite séparés l'un de l'autre. « Je connais un gars à Dallas qui serait trop heureux de prendre ce genre de paris. Akiva Roth. On le trouve sous l'enseigne de Faith Financial dans Greenville

Avenue. Il a repris l'affaire de son père il y a cinq ou six ans. » Fred baissa le ton. « On dit qu'il fricote avec la mafia. » Il baissa encore un peu le ton. « Carlos Marcello. »

C'était exactement ce que je craignais, parce qu'on disait ça aussi d'Eduardo Gutierrez. J'ai repensé à la Lincoln immatriculée en Floride que j'avais vue stationnée devant chez Faith Financial.

« Je ne suis pas sûr d'avoir envie qu'on me voie entrer dans un endroit comme ça. Je pourrais avoir besoin de reprendre du métier dans l'enseignement et il y a au moins deux membres de la commission scolaire qui m'ont déjà dans le collimateur.

– Vous pourriez essayer Frank Frati, du côté de Fort Worth. C'est un prêteur sur gages. » Nouveau raclement de chaise quand il se pencha en avant pour examiner plus attentivement mon visage. « Qu'est-ce que j'ai dit ? Ou bien vous avez avalé un moucheron ?

– Non, non. C'est juste que j'ai connu un autre Frati. Qui était aussi prêteur sur gages et prenait des paris.

– Probable qu'il venait du même clan d'usuriers roumains. En tout cas, il se peut qu'il veuille bien encaisser cinq cents billets – surtout sur un pari de gogo comme celui dont vous me parlez. Mais vous n'obtiendrez pas la cote que vous méritez. Bien sûr, vous ne l'auriez pas obtenue non plus avec Roth, mais il vous aurait sûrement mieux placé que Frank Frati.

– Mais avec Frank, j'évite les connexions avec la mafia. C'est ça ?

– Je crois, mais comment en être sûr ? Les bookmakers, même à temps partiel, ne sont pas réputés pour la noblesse de leurs connexions professionnelles.

– Je devrais peut-être suivre vos conseils et garder mon blé. »

Quinlan parut horrifié. « Non, non, non, ne faites pas ça ! Pariez sur les Bears contre le NFC. Là, vous vous ferez un bon paquet. J'en mets ma main à couper. »

14

Le 22 juillet, j'ai annoncé à Sadie que j'avais des courses à faire à Dallas et lui ai proposé de demander à Deke de passer la voir pour s'assurer que tout allait bien. Elle m'a assuré que ce n'était pas la peine, que tout se passerait bien. Elle redevenait peu à peu la Sadie d'avant. Un pas après l'autre, certes, mais elle était en bonne voie.

Elle ne me posa pas de questions sur la nature de mes courses.

Mon premier arrêt fut pour la First Corn, où j'ouvris mon coffre-fort et vérifiai les notes d'Al afin d'être bien sûr que je me souvenais correctement de ce que j'y avais lu. Effectivement, Tom Case allait battre Dick Tiger par K-O au cinquième round. Al avait dû trouver l'info sur le Net, parce qu'il avait quitté Dallas (et les Brillantes Années 60) bien avant cette date.

« Y a-t-il autre chose pour votre service aujourd'hui, m'sieur Amberson ? » me demanda mon banquier alors qu'il m'escortait jusqu'à la porte.

Eh bien, vous pourriez dire une petite prière pour que mon vieux copain Al Templeton n'ait pas avalé un tas de couleuvres en surfant sur le Net.

« Peut-être. Savez-vous où je pourrais trouver un magasin de costumes ? Je suis censé faire le magicien au goûter d'anniversaire de mon neveu. »

Après un bref parcours des Pages jaunes, la secrétaire de Mr. Link m'indiqua une adresse dans Young Street où je pus me procurer ce dont j'avais besoin. Je suis allé le ranger dans l'appartement de West Neely. Vu que je continuais à payer le loyer, autant qu'il serve à quelque chose. J'y ai aussi laissé mon revolver, sur l'étagère supérieure du placard. Le micro, que j'avais retiré de la lampe à l'étage, atterrit dans la boîte à gants de ma voiture, avec le petit magnétophone japonais. Je m'en débarrasserais quelque part dans la garrigue sur le chemin du retour à Jodie. Ils ne m'étaient plus d'aucune utilité. L'appartement du premier étage n'avait pas été reloué et il régnait un silence sinistre dans la maison.

Avant de quitter Neely Street, je me suis promené dans la petite cour latérale clôturée où, il y avait seulement trois mois de ça, Marina avait pris Lee en photo avec son fusil. Il n'y avait rien de plus à voir que de la terre battue et quelques mauvaises herbes coriaces. Mais comme je me détournais pour m'en aller, j'ai aperçu un objet de couleur rouge sous l'escalier extérieur. C'était un hochet de bébé. Je l'ai ramassé et mis dans la boîte à gants de ma Chevy, lui aussi. Mais, contrairement au micro, je ne sais pas pourquoi je l'ai gardé.

15

Mon arrêt suivant fut le ranch de plain-pied de Simpson Stuart Road où George de Mohrenschildt vivait avec sa femme Jeanne. Dès que je l'ai aperçu, cependant, j'ai rejeté l'idée d'y avoir l'entrevue escomptée. D'abord, je ne pouvais pas savoir exactement quand Jeanne serait là ou pas, et notre petite conversation devait être strictement privée, deux types en tête à tête, sans témoin. Ensuite, l'endroit n'était pas si isolé que ça. Le Paul Quinn College, un établissement réservé aux Noirs, se trouvait à proximité et les cours d'été avaient dû commencer. Il n'y avait pas des hordes de jeunes gens mais j'en ai néanmoins vu un certain nombre, quelques-uns à pied, d'autres en vélo. Mauvais pour moi. Il était possible que notre discussion prenne un tour bruyant. Il était possible aussi qu'elle ne réponde pas tout à fait à la définition du mot « discussion » que donne le dictionnaire.

Quelque chose a attiré mon regard. Sur la vaste pelouse des Mohrenschildt, où des arroseurs projetaient dans les airs de gracieux

embruns qui faisaient naître des arcs-en-ciel si petits qu'on avait envie de les prendre dans la main et de les mettre dans sa poche. 1963 n'était pas une année d'élections, mais au début du mois d'avril (à peu près en même temps qu'on avait tenté d'assassiner le général Edwin Walker), le représentant de la cinquième circonscription était mort subitement d'une crise cardiaque. Des élections auraient lieu le 6 août pour pourvoir son siège.

La pancarte disait **VOTEZ JENKINS DANS LA 5e ! ROBERT « ROBBIE » JENKINS, LE CHEVALIER BLANC DE DALLAS !**

D'après ce que disaient les journaux, Jenkins était exactement ça, un politicien d'extrême droite qui partageait les vues de Walker et du conseiller spirituel de Walker, Billy James Hargis. Robbie Jenkins prônait le droit des États, le régime des écoles « séparées mais égales » et le rétablissement du blocus de Cuba instauré lors de la crise des missiles. Ce même Cuba que Mohrenschildt avait appelé « cette île magnifique »… Cette pancarte venait renforcer le sentiment que m'avait inspiré Mohrenschildt. C'était un dilettante qui, au fond, n'était animé d'aucune conviction politique. Il soutenait qui l'amusait ou glissait de l'argent dans sa poche. Lee Oswald ne pouvait pas satisfaire cette deuxième option (il était si pauvre que Job paraissait plein aux as en comparaison), mais son engagement dépourvu d'humour pour le socialisme, combiné à ses grandioses ambitions personnelles, avait abondamment fourni à Mohrenschildt matière à divertissement.

Une déduction s'imposait : Lee n'avait jamais foulé cette pelouse ni sali de ses chaussures de pauvre les tapis de cette maison. Ceci, c'était l'autre vie du baron Mohrenschildt… ou l'une parmi d'autres. J'ai eu le sentiment qu'il en avait peut-être bien plusieurs, toutes conservées dans divers compartiments étanches. Mais cela ne répondait pas à la question centrale : ce type s'ennuyait-il au point d'avoir pu accompagner Lee dans sa mission contre le monstre fasciste Edwin Walker ? Je n'en savais pas assez sur lui pour émettre beaucoup plus qu'une hypothèse.

Mais j'en aurais bientôt le cœur net. Je me l'étais juré.

16

L'écriteau dans la vitrine du mont-de-piété de Frank Frati annonçait BIENVENUE À LA CENTRALE DE LA GUITARE, et en effet il y en avait des quantités en exposition : acoustiques, électriques, à douze cordes et une à double manche qui me rappelait un truc que j'avais vu dans une vidéo du groupe Mötley Crüe. Bien sûr, il y avait aussi tous les autres détritus de vies flinguées : des bagues, des broches, des colliers, des radios, des petits appareils divers. La femme qui m'a reçu était maigre (et non grasse), elle portait un pantalon à pinces et un chemisier Ship

N Shore (et non une robe violette et des mocassins), mais son visage imperturbable était le même que celui d'une certaine femme rencontrée à Derry… Et j'ai entendu les mêmes mots sortir de ma bouche… ou une version suffisamment proche pour ne pas chercher plus loin l'effet harmonique.

« Je voudrais discuter avec Mr. Frati d'une proposition d'affaire assez importante axée sur le sport.

– Ah ouais ? Ce serait-y un pari ou je m'y connais pas ?

– Vous êtes flic ?

– Ouais, je suis le chef Curry de la police de Dallas. Vous m'avez pas reconnu aux lunettes et aux bajoues ?

– Je ne vois ni lunettes ni bajoues, m'dame.

– C'est parce que je suis déguisée. Sur quoi que vous voulez parier au beau milieu de l'été, mon pauvre vieux ? N'y a rien sur quoi parier.

– Case-Tiger.

– Quel oiseau ?

– Case. »

Elle leva les yeux au ciel, puis cria par-dessus son épaule : « Tu ferais bien de te ramener fissa, p'pa, y'a un gogo pour toi. »

Frank Frati était au moins deux fois plus âgé que Chaz Frati, la ressemblance était néanmoins frappante. Ils étaient parents, c'était évident. Si je lui signalais que j'avais un jour placé un pari chez un certain Mr. Frati de Derry, dans le Maine, je ne doutais pas que nous pourrions avoir un sympathique petit échange sur le fait que le monde est petit.

J'ai préféré aller droit au but. Pourrais-je placer cinq cents dollars sur Tom Case contre Dick Tiger au Madison Square Garden ?

« Ma foi, oui, me répondit Frati. Vous pourriez tout aussi bien vous coller un fer rouge au fond du popotrain, mais pourquoi voudriez-vous faire une chose pareille, je vous le demande ? »

Sa fille glapit un bref rire clair.

« Quel genre de cote puis-je espérer ? »

Le père regarda la fille. Elle éleva les deux mains. Un doigt levé dans la droite, deux dans la gauche.

« Deux contre un ? C'est ridicule.

– La vie est ridicule, mon ami. Allez donc voir une pièce de Ionesco, si vous ne me croyez pas. Je vous recommande *Victimes du devoir*. »

Au moins, il ne m'appelait pas cousin, comme son cousin de Derry l'avait fait.

« Travaillez un petit peu avec moi là-dessus, m'sieur Frati. »

Il se saisit d'une Epiphone Hummingbird acoustique et se mit à l'accorder. En deux temps, trois mouvements, c'était fait. Ce type était d'une rapidité prodigieuse.

« Alors, donnez-moi quelque chose sur quoi travailler ou filez à

Dallas. Il y a un endroit là-bas qui s'appelle…

– Je sais. Je préfère Fort Worth. J'y ai habité.

– Que vous en ayez déménagé témoigne de plus de bon sens que votre envie de parier sur Tom Case.

– Et si on disait Case par K-O dans les sept premiers rounds ? Quelle cote ça me donnerait ? »

Il regarda sa fille. Cette fois, elle leva trois doigts de la main gauche.

« Et Case par K-O dans les cinq premiers ? »

Elle a délibéré intérieurement, puis soulevé un quatrième doigt. J'ai décidé de ne pas pousser plus loin. J'ai inscrit mon nom dans son registre et lui ai montré mon permis de conduire, en posant mon pouce sur mon adresse de Jodie comme je l'avais fait quand j'avais parié sur les Pirates à Faith Financial, il y avait presque trois ans de ça. Puis je lui ai remis mes cinq cents dollars, ce qui représentait environ le quart de tout l'argent liquide qui me restait, et j'ai rangé le reçu dans mon portefeuille. Deux mille dollars suffiraient pour financer toute la chirurgie de Sadie et me permettre de tenir pour le temps qui me restait à passer au Texas. En outre, je ne voulais pas plus gruger ce Frati que je n'avais voulu gruger l'autre, même s'il m'avait mis Bill Turcotte au cul.

« Je repasserai le lendemain du ballet, je leur ai dit. Et que mon argent soit prêt. »

La fille éclata de rire et alluma une cigarette. « C'est pas ce que la danseuse de revue avait dit à l'archevêque ?

– Est-ce que votre petit nom serait pas Marjorie, par hasard ? ».

Elle s'est figée, cigarette en l'air, fumée coulant à flots de ses lèvres.

« Comment vous le savez ? » Voyant mon expression, elle a encore éclaté de rire. « En fait, c'est Wanda, mon pote. J'espère que vous pariez mieux que vous ne devinez le nom des gens. »

Tout en rejoignant ma voiture, je me faisais la même réflexion.

1- « Mon petit copain est revenu ».

Chapitre 25

1

Le matin du 5 août, je suis resté avec Sadie jusqu'à ce qu'on l'installe sur un chariot pour l'emmener en salle d'opération où le docteur Ellerton l'attendait avec une équipe de médecins assez nombreuse pour former une équipe de basket-ball. La drogue préopératoire lui faisait les yeux tout brillants.

« Souhaite-moi bonne chance. »

Je me suis penché pour l'embrasser. « Je te souhaite toute la chance du monde. »

Trois heures s'écoulèrent avant qu'on ne la ramène dans sa chambre (la même chambre, avec la même photo au mur et les mêmes horribles chiottes dans le coin), encore endormie et ronflant, le côté gauche de son visage couvert d'un pansement tout neuf. Rhonda McGinley, l'infirmière aux épaules de centre-arrière, m'autorisa à rester avec elle jusqu'à ce qu'elle commence à se réveiller, ce qui était une grosse infraction au règlement. Les heures de visite sont plus strictes en Terrain d'Antan. Sauf si l'infirmière en chef vous a à la bonne…

« Comment te sens-tu ? » je lui ai demandé doucement.

J'avais sa main dans la mienne.

« Endolorie. Et endormie.

– Alors rendors-toi, ma pépette.

– Peut-être la prochaine fois… » Ses paroles se perdirent dans un chuintement. Ses yeux se fermèrent, mais elle les força à se rouvrir. « … ça sera mieux. Chez toi. »

Puis elle sombra, me laissant matière à penser.

Lorsque je suis repassé par le bureau des infirmières, Rhonda m'a dit que le docteur Ellerton m'attendait en bas à la cafétéria.

« Nous allons la garder en observation ce soir et sans doute demain aussi, m'annonça-t-il.

– Comment ça s'est passé ?

– Aussi bien que nous pouvions l'espérer, mais les dégâts sont très sérieux. En attendant son rétablissement, je vais planifier son deuxième rendez-vous pour novembre ou décembre. » Il alluma une cigarette, souffla la fumée et dit : « C'est une sacrée équipe

chirurgicale que j'ai réunie et nous allons faire tout notre possible… mais il y a des limites, hélas.

– Oui. Je sais. »

J'étais sûr de savoir autre chose aussi : Sadie ne subirait plus d'interventions chirurgicales. Du moins ici. La prochaine fois qu'elle passerait sous le scalpel, ça ne serait pas un scalpel. Ce serait un laser.

En 2011. Chez moi.

2

Les économies de bout de chandelles ont le don de vous mettre tôt ou tard dans le besoin. J'avais résilié l'abonnement téléphonique de mon appartement de Neely Street dans le but d'économiser une dizaine de dollars par mois et voilà qu'il me manquait. Mais il y avait une cabine téléphonique devant le U-Tote-M quatre rues plus loin à côté de la vitrine à Coca réfrigérée. J'avais noté le numéro de Mohrenschildt sur un bout de papier. J'ai introduit ma pièce de dix cents et je l'ai composé.

« Résidence de Mohrenschildt, que puis-je pour vous ? » Ce n'était pas la voix de Jeanne. Une domestique, sans doute. Mais d'où les Mohrenschildt tiraient-ils leur pognon ?

« Je voudrais parler à George, s'il vous plaît.

– Je regrette, monsieur, mais il est à son bureau. »

J'ai attrapé un stylo dans ma poche de poitrine. « Pouvez-vous me donner son numéro ?

– Oui, monsieur. CHapel 5-6323.

– Merci. »

Je l'ai noté sur le dos de ma main.

« Puis-je lui dire qui a appelé, pour le cas où vous ne réussiriez pas à le joindre, monsieur ? »

J'ai raccroché. Voilà que cette sensation glacée m'enveloppait de nouveau. Tant mieux. Si j'avais jamais eu besoin de froide clarté d'esprit, c'était maintenant.

J'ai introduit une autre pièce, composé le second numéro, et suis tombé sur une secrétaire qui m'a annoncé que j'étais en communication avec la société Centrex. Je lui ai dit que je voulais parler à Mr. de Mohrenschildt. Bien sûr, elle a voulu savoir à quel sujet.

« Dites-lui que c'est à propos de Jean-Claude Duvalier et de Lee Oswald. Dites-lui que c'est dans son intérêt.

– Votre nom, monsieur ? »

Untel ne ferait pas l'affaire, ici. « John Lennon.

– Ne quittez pas, monsieur Lennon, je vais voir s'il est disponible. »

Il n'y eut pas de musique d'attente, ce qui, somme toute, me parut une amélioration sensible par rapport à mon époque. Je me suis

appuyé contre la paroi de la cabine étouffante, les yeux fixés sur l'écriteau disant SI VOUS FUMEZ, ALLUMEZ LE VENTILATEUR. Je ne fumais pas, mais j'ai quand même allumé le ventilateur. Sans grand résultat.

Il y eut un déclic dans mon oreille, assez fort pour me faire grimacer, et la secrétaire a annoncé : « Vous êtes en ligne, monsieur.

– Allô ? » Cette voix d'acteur tonitruante et joviale. « Bonjour ? Monsieur Lennon ?

– Bonjour. Cette ligne est-elle sûre ?

– Qu'est-ce que vous… ? Bien sûr qu'elle est sûre. Ne quittez pas une minute. Laissez-moi fermer la porte. »

Il y eut un silence, puis il fut de retour. « De quoi s'agit-il ?

– D'Haïti, mon ami. Et de concessions pétrolières.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos de Jean-Claude Duvalier et de ce dénommé Oswald ? »

Il n'y avait aucune inquiétude dans sa voix, rien qu'une curiosité joyeuse.

« Oh, vous les connaissez tous les deux beaucoup mieux que ça, lui ai-je dit. Allez-y, appelez-les Baby Doc et Lee, pourquoi pas ?

– Écoutez, monsieur Lennon, je suis terriblement occupé aujourd'hui. Si vous ne me dites pas de quoi il s'agit, je crois que je vais devoir…

– Baby Doc peut donner son accord pour les concessions pétrolières que vous convoitez en Haïti depuis ces cinq dernières années. Vous le savez bien : il est le bras droit de son père, il dirige les tontons macoutes et il est en première ligne pour la succession. Il vous aime bien, et nous vous aimons bien…

– Quand vous dites "nous", voulez-vous dire… »

Mohrenschildt ressemblait moins à un acteur, soudain, et beaucoup plus à un type réel.

« Nous vous aimons tous bien, Mohrenschildt, mais nous sommes inquiets de vos accointances avec Oswald.

– Bon sang, je connais à peine ce gars-là ! Je ne l'ai pas revu depuis sept ou huit mois !

– Vous l'avez vu ce dimanche de Pâques. Vous avez apporté un lapin en peluche à sa petite fille. »

Très long silence. Puis : « D'accord, j'ai pu le faire. J'avais oublié.

– Avez-vous oublié que quelqu'un a tiré sur Edwin Walker ?

– Qu'ai-je à voir là-dedans ? Qu'est-ce que mon entreprise a à voir là-dedans ? »

Sa stupéfaction indignée était presque impossible à mettre en doute. Le mot-clé étant *presque*.

« Allons donc, lui ai-je rétorqué. Vous en avez accusé Oswald.

– *Je plaisantais, nom de Dieu !* »

Je lui ai accordé deux secondes de répit, puis : « Savez-vous pour

quelle compagnie je travaille, Mohrenschildt ? Je vais vous donner un indice : ce n'est pas la Standard Oil. »

Il y eut un silence à l'autre bout du fil tandis que Mohrenschildt gambergeait sur les boniments que je lui avais fourgués. Sauf que ce n'étaient pas des boniments, pas exactement. Je savais pour le lapin en peluche, et je savais comment il avait chambré Oswald quand sa femme avait remarqué le fusil. La conclusion était on ne peut plus claire. Ma compagnie était La Compagnie et la seule question qui trottait dans la tête du baron de Mohrenschildt en ce moment (je l'espérais), c'était quelles autres parties de sa fort intéressante vie nous avions mises sur écoute.

« Il s'agit d'un malentendu, monsieur Lennon.

– Je l'espère pour vous car les apparences nous laissent à penser que vous pourriez l'avoir incité à tirer sur Walker. Ce raciste de Walker qui, selon vous, va devenir le prochain Hitler américain.

– C'est totalement faux ! »

J'ai passé outre. « Mais ceci n'est pas notre principal souci. Notre souci principal est que vous pourriez avoir accompagné Mr. Oswald lors de son excursion du 10 avril dernier.

– *Ach, mein Gott !* Mais c'est de la folie !

– Si vous parvenez à le prouver, et si vous promettez à l'avenir de garder vos distances avec l'instable Mr. Oswald…

– Il est à La Nouvelle-Orléans, pour l'amour du ciel !

– Fermez-la, j'ai dit. Nous savons où il est et ce qu'il fait. Il distribue des tracts "Respect pour Cuba". S'il continue, il va finir en prison. » Effectivement, c'est ce qui lui arriverait, dans moins d'une semaine. Son oncle Dutz (celui qui était en cheville avec Carlos Marcello) paierait sa caution. « Il sera de retour à Dallas bien assez tôt, mais vous ne le verrez pas. Votre petit jeu est terminé.

– Je vous dis que je n'ai jamais…

– Ces concessions peuvent encore vous revenir, mais seulement si vous pouvez prouver que vous n'étiez pas avec Oswald le 10 avril. Le pouvez-vous ?

– Je… Laissez-moi réfléchir. » Il y eut un long silence. « Oui. Oui, je pense pouvoir.

– Alors, donnons-nous rendez-vous.

– Quand ?

– Ce soir. 21 heures. Je dois rendre compte à certaines personnes, et ces personnes seraient très fâchées contre moi si je vous laissais le temps de vous fabriquer un alibi.

– Venez chez moi. J'enverrai Jeanne au cinéma avec ses amies.

– J'ai un autre endroit à vous proposer. Et vous n'aurez pas besoin de plan de la ville pour le trouver. »

Je le lui ai indiqué.

« Pourquoi là-bas ? »

Il avait l'air sincèrement perplexe.

« Contentez-vous de venir. Et si vous ne voulez pas que les Duvalier père et fils soient très fâchés contre vous, mon ami, venez seul. »

Et j'ai raccroché.

3

J'étais de retour à l'hôpital à 18 heures tapantes et j'ai passé une demi-heure avec Sadie. Elle était bien réveillée et elle m'a assuré que sa douleur était supportable. À 18 heures 30, j'ai piqué une petite bise sur sa joue intacte et dit que je devais y aller.

« Ta mission ? m'a-t-elle demandé. Ta vraie mission ?

– Oui.

– Dans laquelle personne ne sera blessé à moins que ce ne soit absolument nécessaire. Exact ? »

J'ai hoché la tête et ajouté : « Et surtout pas par erreur.

– Fais attention.

– Comme si je marchais sur des œufs. »

Elle voulut sourire. Et grimaça quand son sourire étira le côté gauche de son visage fraîchement opéré. Ses yeux regardèrent par-dessus mon épaule. Je me suis retourné et Deke et Ellie étaient à la porte, vêtus de leurs plus beaux atours, Deke en costume d'été léger, cravate bolo et chapeau de cow-boy de ville, Ellie en robe de soie rose.

« Nous pouvons attendre dehors, si vous voulez, dit Ellie.

– Non, j'allais justement partir. Mais ne restez pas trop longtemps, elle est encore fatiguée. »

J'ai fait deux autres bises à Sadie, une sur ses lèvres sèches, une sur son front moite. Puis je suis retourné à West Neely Street où j'ai déballé les articles que j'avais achetés à la boutique de déguisements et accessoires. J'ai procédé lentement et minutieusement face au miroir de la salle de bains, me référant souvent au mode d'emploi et regrettant que Sadie ne soit pas là pour m'aider.

Je ne craignais pas que Mohrenschildt me voie et dise : « Est-ce que je ne vous ai pas déjà vu quelque part ? » ; ce dont je voulais m'assurer, c'est qu'il ne reconnaisse pas « John Lennon » plus tard. En fonction de sa crédibilité, je pourrais avoir à m'approcher de lui à nouveau. Dans ce cas, je voulais pouvoir jouer de l'effet de surprise.

J'ai commencé par coller la moustache. C'était un modèle épais, qui me faisait ressembler à un hors-la-loi dans un western de John Ford. Vint ensuite le fond de teint, que j'ai étalé sur mon visage et mes mains pour me donner un hâle de propriétaire de ranch. J'avais aussi des lunettes à monture de corne et verres ordinaires. J'avais brièvement envisagé de me teindre les cheveux, mais cela aurait créé un parallèle avec John Clayton qui me rebutait. À la place, je me suis

enfoncé une casquette de base-ball des San Antonio Bullets sur le crâne. Quand j'ai eu fini, c'est à peine si je me suis reconnu dans la glace.

« Personne ne sera blessé à moins que ce ne soit absolument nécessaire, ai-je dit à l'inconnu dans le miroir. Et surtout pas par erreur. Est-ce que nous sommes bien clairs là-dessus ? »

L'inconnu a hoché la tête mais ses yeux derrière les verres factices étaient froids.

La dernière chose que j'ai faite avant de sortir fut de récupérer mon revolver sur l'étagère du placard et de le fourrer dans ma poche.

4

Je suis arrivé au parking désert tout au bout de Mercedes Street avec vingt minutes d'avance mais Mohrenschildt était déjà là, sa Cadillac voyante garée contre le mur de briques de l'entrepôt de la Ward. Ce qui signifiait qu'il était inquiet. Excellent.

J'ai regardé alentour, m'attendant presque à voir les petites sauteuses à la corde, mais elles étaient déjà couchées bien sûr, et peut-être endormies et rêvant de Charlie Chaplin parti en France pour voir comment les dames elles dansent.

Je me suis garé à côté du yacht de Mohrenschildt, j'ai baissé ma vitre et sorti ma main gauche, index recourbé et frétillant dans un geste d'invite. Pendant un moment, de Mohrenschildt n'a pas bougé, comme hésitant sur la conduite à tenir. Puis il est descendu de sa voiture. La démarche de fanfaron n'était plus de mise. Il avait l'air effrayé et furtif. Ça aussi, c'était excellent. Dans une main, il tenait un dossier, plutôt plat, qui ne devait donc pas contenir grand-chose. J'espérais que ce n'était pas juste un accessoire. Si ça l'était, nous allions danser tous les deux, et pas le lindy-hop.

Il a ouvert la portière, s'est penché à l'intérieur et m'a dit : « Dites, vous n'allez pas me tirer dessus ni rien, d'accord ?

– Mais non, j'ai dit, espérant avoir pris un ton blasé. Si j'étais du FBI, vous pourriez vous inquiéter de ça, mais je suis pas du FBI et vous le savez. Vous avez un peu travaillé pour nous par le passé. »

J'espérais que les notes d'Al étaient justes à ce sujet.

« Cette voiture est-elle sur écoute ? Êtes-vous sur écoute ?

– Si vous faites attention à ce que vous dites, vous n'avez pas à vous inquiéter, si ? Montez, maintenant. »

Il est monté et a refermé la portière. « Au sujet de ces concessions…

– Vous pourrez en discuter une autre fois avec d'autres que moi. Le pétrole n'est pas ma spécialité. Ma spécialité, ce sont les gens qui se comportent imprudemment, or vous vous êtes montré très imprudent avec Oswald.

– J'étais curieux, voilà tout. Voilà un type qui parvient à passer en

URSS, puis qui repasse aux États-Unis. C'est un péquenaud, avec tout juste un niveau d'instruction de lycée, mais il est étonnamment malin. En outre… » Il se racla la gorge. « J'ai un ami qui veut se taper sa femme.

– Nous savons cela, lui ai-je dit, pensant à Bouhe (encore un George dans ce défilé apparemment interminable de types portant ce prénom : ce que je serais heureux d'échapper enfin à la chambre d'écho du passé). Mon seul intérêt est de m'assurer que vous n'avez rien eu à voir avec cette tentative manquée sur Walker.

– Regardez ça. Je l'ai pris dans l'album de coupures de presse de ma femme. »

Il a ouvert le dossier, retiré la seule page qu'il contenait, un article, et me l'a tendu. J'ai allumé le plafonnier de la Chevy en espérant que mon hâle ne trahirait pas trop le fond de teint d'où il était tiré. Et puis après, qui s'en souciait ? Cela frapperait Mohrenschildt comme un élément de secret et d'activité clandestine supplémentaire propre aux opérations de renseignements et d'espionnage.

La coupure provenait du *Morning News* en date du 12 avril. Je connaissais la rubrique. NOUVELLES D'EN VILLE était sans doute lu avec beaucoup plus d'intérêt par la plupart des habitants de Dallas que les nouvelles nationales et celles du monde. Il y avait beaucoup de noms en caractères gras et beaucoup de photos d'hommes et de femmes en tenue de soirée. Mohrenschildt avait entouré un passage au stylo rouge, à peu près à mi-colonne. Et sur la photo d'illustration, George et Jeanne étaient reconnaissables, sans méprise possible. Lui en smoking et mode grand sourire laissant voir plus de dents qu'il n'y a de touches sur un piano. Jeanne en décolleté vertigineux dont le troisième individu assis à leur table semblait occupé à évaluer la profondeur. Tous trois avaient en main des coupes de champagne.

« C'est le journal du *vendredi*, ai-je fait remarquer. La tentative contre Walker a eu lieu le mercredi.

– Les "Nouvelles d'en ville" paraissent toujours avec deux jours de décalage. Parce qu'il y est question de la vie nocturne, vous voyez ? D'ailleurs… ne vous contentez pas de regarder la photo, lisez le papier, mon gars. C'est écrit là, noir sur blanc ! »

J'ai vérifié, mais j'ai su qu'il disait la vérité dès que j'ai lu le nom de l'autre homme, imprimé dans cette typo aux caractères gras racoleuse. L'écho harmonique fut aussi fort que si on avait réglé un ampli de guitare sur réverb'.

Le rajah local du pétrole, **George de Mohrenschildt**, et son épouse **Jeanne** ont levé un verre (ou peut-être plus !) au **Carousel Club** mercredi soir où ils fêtaient l'anniversaire de madame. Son âge ? Les tourtereaux ne l'ont pas dit, mais elle ne paraît pas venir de fêter plus

que ses vingt-trois ans (jolie poupée !). Ils ont été reçus au **Carousel** par le seigneur du lieu, le jovial **Jack Ruby**, qui leur a fait apporter une bouteille de champ' aux frais de la princesse, puis s'est joint à eux pour porter un toast. Joyeux anniversaire, **Jeanne**, et longue et joyeuse vie !

« Le champagne était de la piquette et j'ai eu la gueule de bois le lendemain jusqu'à trois heures de l'après-midi, mais ça valait le coup, si vous êtes satisfait. »

Je l'étais. J'étais également fasciné.

« Vous connaissez bien ce Ruby ? »

Mohrenschildt renifla : tout son snobisme de baron exprimé dans cette unique et brève inspiration, les narines dilatées. « Non, pas bien, et je n'y tiens pas. C'est un petit juif cinglé qui paye à boire aux flics pour qu'ils tournent la tête de l'autre côté quand il se sert de ses poings. Ce qu'il aime beaucoup faire. Un jour, son mauvais caractère lui attirera des ennuis. Jeanne aime les strip-teaseuses. C'est un spectacle qui l'excite. » Il haussa les épaules, comme pour dire : Qui peut comprendre les femmes ? « Et maintenant, allez-vous… »

Il baissa les yeux, vit le revolver dans mon poing et se tut. Ses yeux s'agrandirent. Sa langue pointa et lécha ses lèvres. Lorsqu'il la rentra dans sa bouche, cela fit un étrange bruit de succion mouillé.

« Est-ce que je suis satisfait ? C'est ça que vous alliez me demander ? » Je l'ai un peu aiguillonné avec le canon du revolver et j'ai retiré un immense plaisir à l'entendre hoqueter. D'avoir tué vous change un homme, je vous le dis, ça l'aguerrit. Mais pour ma défense, si un individu avait jamais mérité une petite frayeur salutaire, c'était bien celui-ci. Marguerite était en partie responsable de ce que son plus jeune fils était devenu et Lee avait sa part de responsabilité (tous ces rêves de gloire à demi formulés), mais Mohrenschildt avait joué son rôle. Et s'agissait-il là d'une intrigue compliquée concoctée dans les entrailles de la CIA ? Non. Visiter les bas quartiers l'amusait, tout bêtement. Tout comme la rage et la déception irradiant du four allumé qu'était la personnalité perturbée de Lee Oswald.

« S'il vous plaît, a chuchoté Mohrenschildt.

– Je suis satisfait. Mais écoutez-moi, espèce de cabotin : vous ne reverrez plus jamais Lee Oswald. Vous ne lui parlerez plus jamais au téléphone. Vous ne direz un mot de cette conversation à personne, ni à sa femme, ni à sa mère, ni à George Bouhe, ni à aucun des autres émigrés. C'est bien compris ?

– Oui. Absolument. Il commençait à me lasser, de toute façon.

– Sûrement moitié moins que *vous* ne commencez à me lasser. Si je découvre que vous avez reparlé à ce Lee, je vous tue. *Capisce ?*

– Oui. Et les concessions… ?

– Quelqu'un vous contactera. Maintenant, dégagez de ma voiture. »

Ce qu'il a fait, dare-dare. Lorsqu'il fut au volant de sa Caddy, j'ai de nouveau sorti ma main gauche par la fenêtre. Au lieu de lui faire signe d'approcher, cette fois, j'ai pointé l'index en direction de Mercedes Street. Il a filé.

Je suis resté là encore un peu, les yeux fixés sur la coupure que, dans sa hâte, il avait oublié de reprendre. Les Mohrenschildt et Jack Ruby, en train de trinquer. Était-ce là le signe d'une conspiration, en fin de compte ? L'équipe d'ouvriers coiffés de casques de chantier qui croyaient aux tireurs jaillissant des égouts et aux sosies d'Oswald l'aurait probablement pensé, mais moi je n'étais pas dupe. Ce n'était qu'une autre harmonique. Nous étions en Terrain d'Antan, ne l'oublions pas, où tout n'est que réverbération d'échos.

Je sentais que j'avais fermé la fenêtre d'incertitude d'Al Templeton sur le sujet. Oswald allait retourner à Dallas le 3 octobre. D'après les notes d'Al, il se ferait embaucher comme manutentionnaire à la Texas School Book Depository à la mi-octobre. Sauf que cela n'allait pas se passer comme ça. Car à un moment ou à un autre entre le 3 et le 16 octobre, j'allais mettre fin à sa misérable et dangereuse existence.

5

Le matin du 7 août, j'ai été autorisé à exfiltrer Sadie de l'hôpital. Elle est restée silencieuse pendant tout le retour vers Jodie. Je voyais bien qu'elle souffrait encore considérablement, mais elle a laissé une main affectueuse sur ma cuisse pendant la majeure partie du trajet. Quand nous sommes sortis de la nationale 77 au grand panneau des Lions de Denholm, elle m'a dit : « Je retourne au lycée en septembre.

– Tu es sûre ?

– Oui. Si j'ai pu faire face à toute la ville à La Grange, je suppose que je peux faire face à une bande de jeunes dans la bibliothèque du lycée. En plus, j'ai dans l'idée que nous allons avoir besoin de cet argent. À moins que tu n'aies une source de revenus secrète, j'imagine que tu ne dois pas être loin d'être ruiné. Grâce à moi.

– Je devrais avoir une petite rentrée d'argent à la fin du mois.

– Le combat de boxe ? »

J'ai confirmé d'un signe de tête.

« Bien. Et de toute façon, je n'aurais pas à supporter les murmures et les rires sous cape bien longtemps. Parce que lorsque tu partiras, je partirai avec toi. » Elle se tut. « Si c'est toujours ce que tu veux.

– Sadie, je ne veux rien d'autre. »

Nous avons tourné dans Main Street. Jem Needham terminait juste sa tournée du lait avec son camion de livraison. Bill Gavery était en train de disposer des miches de pain toutes fraîches sous une étamine devant la boulangerie. Dans une voiture qui nous a croisés, Jan et

Dean chantaient qu'à Surf City, il y avait deux filles par garçon.

« Est-ce que je vais m'y plaire, Jake ? Chez toi ?

– Je l'espère, ma pépette.

– Est-ce très différent ? »

J'ai souri. « On paie l'essence plus cher et on a beaucoup plus de boutons à pousser. Sinon, c'est pas très différent. »

6

Ce chaud mois d'août fut pour nous ce qui se rapprocha le plus d'une lune de miel. Et il fut tendre. Tout simulacre de colocation avec Deke Simmons passa à la trappe, même si je continuais à laisser ma voiture garée dans son allée la nuit.

Sadie récupéra rapidement de la dernière offense faite à sa chair, et même si son œil restait affaissé et sa joue profondément creusée à l'endroit de la plaie cicatrisée, l'amélioration était visible. Ellerton et son équipe avaient fait du bon travail avec la technologie dont ils disposaient.

Nous lisions des livres, assis côte à côte sur son canapé, son ventilateur nous soufflant de l'air dans les cheveux : *Le Groupe* pour elle, *Jude l'Obscur* pour moi. Nous faisions des pique-niques dans le jardin de derrière, à l'ombre de son précieux pistachier de Chine, et buvions des litres de café glacé. Sadie recommença à réduire sa consommation de cigarettes. Nous regardions *Rawhide*, *Ben Casey* et *Route 66* à la télé. Un soir, elle alluma le poste à l'heure des *Nouvelles Aventures d'Ellery Queen*, mais je lui demandai de changer de chaîne. Je n'aimais pas les polars, je lui ai dit.

Avant d'aller au lit, j'enduisais délicatement sa cicatrice de pommade et lorsque nous étions couchés… eh bien, c'était bon. Contentez-vous de ça.

Un jour, en sortant de l'épicerie, je suis tombé sur Jessica Shawstrap, le fameux pilier de la commission scolaire. Elle me dit qu'elle aurait aimé s'entretenir quelques instants avec moi d'« un sujet délicat ».

« De quoi peut-il donc s'agir, miz Shawstrap ? lui dis-je. Parce que j'ai de la crème glacée dans mon cabas et je voudrais bien rentrer chez moi avant qu'elle fonde. »

Elle m'a gratifié d'un sourire si froid qu'il aurait pu garder ma glace à la vanille au frais pendant plusieurs heures. « Chez vous, serait-ce Bee Tree Lane, monsieur Amberson ? Avec l'infortunée miss Dunhill ?

– Et en quoi cela vous concernerait-il ? »

Le sourire gela de quelques degrés supplémentaires. « En tant que membre de la commission scolaire, je dois veiller à ce que la moralité de notre corps enseignant soit irréprochable. Si vous et miss Dunhill vivez ensemble, cela ne peut être qu'un sujet de grave préoccupation

pour moi. Les adolescents sont impressionnables. Ils imitent ce qu'ils voient chez leurs aînés.

– Croyez-vous ? Après avoir passé une bonne quinzaine d'années à enseigner, je dirais plutôt qu'ils observent le comportement des adultes puis prennent aussi vite que possible la direction opposée.

– Je suis sûre que nous pourrions avoir une discussion instructive sur votre conception de la psychologie adolescente, monsieur Amberson, mais ce n'est pas pour cette raison que j'ai demandé à vous parler, si gênant cela soit-il. » Elle n'avait pas l'air gênée le moins du monde. « Si vous vivez dans le péché avec miss Dunhill…

– Le péché, l'ai-je coupée. Voilà un mot intéressant. Jésus a dit que celui qui n'a jamais péché est libre de jeter la première pierre. Ou "celle qui n'a jamais péché", j'imagine. N'avez-vous jamais péché, miz Shawstrap ?

– Je ne suis pas le sujet de cette discussion.

– Mais vous pourriez le devenir. Je pourrais décider que c'est vous, précisément, le sujet. Je pourrais, par exemple, commencer par demander à droite et à gauche ce qu'est devenu le chat de gouttière que vous avez pondu naguère. »

Elle broncha comme si je l'avais giflée et recula de deux pas vers le mur de briques du supermarché. Aussi sec, je fis deux pas en avant, mes sacs d'épicerie bien calés dans mes bras arrondis.

« Je trouve vos propos répugnants et blessants. Si vous étiez encore enseignant, je…

– Oh, je ne doute pas que vous le feriez, mais je vous conseille de m'écouter très attentivement. D'après ce qu'on m'a laissé entendre, vous avez eu un enfant à l'âge de seize ans quand vous habitiez au ranch de Sweetwater. Je ne sais pas si le père était l'un de vos camarades de classe, un garçon vacher itinérant ou votre propre père…

– *Vous êtes dégoûtant !* »

Exact. Et parfois, c'est un *vrai* plaisir.

« Peu m'importe de qui il s'agissait, ce qui m'importe, c'est Sadie, qui a souffert dans sa chair et dans son cœur bien davantage que vous n'avez souffert de toute votre vie. » Maintenant, je la tenais coincée contre le mur de briques. Elle levait vers moi des yeux brillants de terreur. En un autre temps et un autre lieu, j'aurais pu éprouver de la pitié pour elle. Pas là. « Si vous dites un seul mot sur Sadie – un seul mot à quiconque –, je me ferai un devoir de découvrir où est passé ce gosse que vous avez eu et de répandre la nouvelle d'un bout à l'autre de cette ville. Vous m'avez bien compris ?

– Ôtez-vous de mon chemin ! Laissez-moi passer !

– *Vous m'avez bien compris ?*

– Oui ! Oui !

– Bien. » Je me suis reculé. « Vivez votre vie, miz Shawstrap. Je soupçonne que depuis que vous n'avez plus seize ans, elle est bien grise, quoique fort active, car inspecter le linge sale des autres garde les mouches du coche actives. Mais elle est à vous, alors vivez-la. Et laissez-nous vivre la nôtre. »

Elle a commencé à crapahuter en crabe le long du mur de briques, direction le parking situé derrière le supermarché. Elle ne me quittait pas de ses yeux exorbités.

J'ai souri aimablement. « Avant que cette discussion ne devienne quelque chose qui ne s'est jamais produit, laissez-moi vous donner un conseil, ma petite dame. En provenance directe de mon cœur. J'aime Sadie et je vous conseille de ne pas vous mettre en travers de la route d'un homme amoureux. Si vous vous mêlez de mes affaires, ou de celles de Sadie, je vous promets de faire de vous la bonne femme au nez comme une patate la plus repentante du Texas. Vous avez ma promesse la plus sincère. »

Elle a couru vers le parking. Gauchement. Comme quelqu'un qui ne s'est pas déplacé plus vite qu'à une allure empreinte de dignité depuis de longues années. Avec sa jupe marron à mi-mollet, son collant opaque couleur chair et ses chaussures marron raisonnables, elle incarnait l'esprit de l'époque. Ses cheveux s'étaient échappés de son chignon. Naguère, je ne doutais pas qu'elle les avait portés lâchés et libres, comme les hommes aiment à voir les cheveux d'une femme, mais cela faisait belle lurette.

« Et bonne journée à vous ! » lui ai-je lancé.

7

Sadie est entrée dans la cuisine pendant que je rangeais les provisions au frigo. « Tu es parti longtemps. Je commençais à m'inquiéter.

– J'ai bavardé. Tu sais comment c'est à Jodie. Toujours quelqu'un avec qui passer l'heure à blaguer. »

Elle a souri. Sourire lui était un peu plus facile maintenant. « Tu es un garçon adorable. »

J'ai remercié Sadie et lui ai dit qu'elle était une fille adorable. Je me demandais si Shawstrap parlerait à Fred Miller, l'autre membre de la commission scolaire qui se considérait comme un gardien de la moralité de la ville. Je ne pensais pas. C'était pas juste le fait que je sois au courant pour son péché de jeunesse ; c'était que j'avais délibérément pris le parti de l'effrayer. Ça avait marché avec Mohrenschildt, et ça avait marché avec elle. Faire peur aux gens est un sale boulot, mais quelqu'un doit s'en charger.

Sadie traversa la cuisine et vint passer son bras autour de moi. « Que dirais-tu d'un week-end aux Bungalows Candlewood avant la

rentrée scolaire ? Comme au bon vieux temps ? J'imagine que c'est très cavalier de la part de Sadie, pas vrai ?

– Eh bien, en fait, ça dépend. » Je l'ai prise dans mes bras. « Parlons-nous d'un week-end cochon ? »

Elle a rougi, sauf sur le pourtour de sa cicatrice. La chair à cet endroit-là restait blanche et brillante. « Absolument lubrique, *señor*.

– Dans ce cas, le plus tôt sera le mieux. »

8

En fait, ce ne fut pas du tout un week-end cochon, sauf si vous croyez (comme les Jessica Shawstrap de ce monde semblent le faire) que c'est sale de faire l'amour. Il est vrai que nous en avons passé une bonne partie au lit, mais aussi beaucoup dehors. Sadie était une marcheuse infatigable et il y avait une vaste prairie sans clôture sur le flanc de la colline derrière les Candlewood. Nous nous y sommes promenés presque tout le samedi après-midi. En cette fin d'été, c'était une débauche de fleurs sauvages. Sadie en connaissait quelques-unes (l'argémone mexicaine, un yucca appelé dague espagnole, un truc appelé renouée des oiseaux) mais pour d'autres, elle se contentait de secouer la tête et de se pencher pour flairer un éventuel parfum. Nous avons marché main dans la main dans l'herbe haute qui bruissait contre nos jeans, alors que de gros nuages effilochés voguaient haut dans le ciel du Texas. De longues lames d'ombre et de lumière alternées glissaient sur la prairie. Il y avait une brise fraîche ce jour-là et nulle odeur de raffinerie dans l'air. Au sommet de la colline, nous nous sommes retournés pour regarder derrière nous. De loin, les bungalows étaient petits et insignifiants dans la prairie parsemée d'arbres. La route était un ruban.

Sadie s'est assise, a ramené ses genoux contre sa poitrine et refermé les bras autour de ses jambes. Je me suis assis près d'elle.

« Je veux te demander quelque chose, m'a-t-elle dit.

– Vas-y.

– Ce n'est pas au sujet de… tu sais, là d'où tu viens… je préfère ne pas y penser pour le moment. C'est au sujet de l'homme que tu es venu empêcher de commettre un crime. Celui dont tu dis qu'il va assassiner le président. »

J'ai réfléchi une seconde. « Sujet délicat, ma pépette. Tu te souviens que je t'ai dit que je me trouvais près d'une grosse machine pleine de dents acérées ?

– Oui…

– Je t'ai dit que je te laisserais pas t'en approcher pendant que je tripatouille avec. Je t'en ai déjà dit plus que je n'aurais voulu et probablement plus que je n'aurais dû. Parce que le passé ne veut pas être changé. Il se défend quand on essaie. Et plus le potentiel de

changement est important, plus il se défend. Je veux pas que tu sois blessée.

– Je l'ai déjà été, m'a-t-elle dit doucement.

– Tu me demandes si c'était ma faute ?

– Non, chéri. » Elle a posé une main sur ma joue. « Non.

– En fait, ça l'a peut-être été, au moins partiellement. Il existe un phénomène qu'on appelle l'effet papillon… » Il y en avait des centaines voletant dans la pente devant nous, comme une illustration pleine d'à-propos.

« Je sais ce que c'est, m'a-t-elle dit. Il y a une nouvelle de Ray Bradbury qui en parle.

– Ah bon ?

– Ça s'appelle *Un coup de tonnerre*. Elle est très belle et très déroutante. Mais Jake… Johnny était fou longtemps avant que tu n'entres en scène. Je l'ai quitté longtemps avant que tu n'entres dans ma vie. Et si tu n'étais pas arrivé, ç'aurait pu être un autre homme. Je suis sûre qu'il n'aurait pas été aussi chouette que toi, mais je n'aurais eu aucun moyen de le savoir, pas vrai ? Le temps est un arbre aux multiples branches.

– Que veux-tu savoir sur ce gars-là, Sadie ?

– Essentiellement, pourquoi tu ne te contentes pas d'appeler la police – anonymement, bien sûr – pour le dénoncer ? »

J'ai cueilli une herbe pour la mâchonner tandis que je réfléchissais. La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est une phrase que Mohrenschildt avait dite sur le parking de la Montgomery Ward : « C'est un péquenaud à peine instruit, mais il est étonnamment malin. »

C'était une bonne appréciation. Lee s'était tiré de Russie quand il en avait eu marre et il serait de même assez malin pour se tirer de la TSBD après avoir tiré sur le président, en dépit de la réponse quasi immédiate de la police et des services secrets. Car évidemment, cette réponse serait rapide ; des tas de gens auraient vu d'où provenaient exactement les coups de feu.

Lee allait être interrogé sous la menace d'une arme dans la salle de repos du deuxième étage avant même que le cortège, prenant de la vitesse, ne débarque le président mourant au Parkland Hospital. Le flic qui l'avait interrogé se souviendrait plus tard que le jeune homme s'était montré raisonnable et persuasif. Une fois que le contremaître Roy Truly se serait porté garant de lui en qualité d'employé, le flic laisserait partir Ozzie Lapin puis se précipiterait dans les étages pour rechercher la source des coups de feu. Il était possible de croire que, sans sa rencontre avec le motard de la police Tippit, Lee aurait pu ne pas avoir été capturé pendant des jours, voire des semaines.

« Sadie, les flics de Dallas vont choquer le monde entier par leur

incompétence. Je serais débile de leur faire confiance. Ils pourraient même ne pas tenir compte d'une dénonciation anonyme.

– Mais pourquoi ? Pourquoi feraient-ils ça ?

– Parce que en ce moment même, ce gars-là n'est même pas au Texas et qu'il n'a pas l'intention d'y revenir. Il a l'intention de se tirer à Cuba.

– *Cuba ?* Pourquoi diable *Cuba* ? »

J'ai secoué la tête. « Ça n'a pas d'importance, puisque ça ne va pas marcher. Il va revenir à Dallas, mais sans le moindre plan de tuer le président. Il ne sait même pas que Kennedy va venir à Dallas. Kennedy lui-même ne le sait pas, parce que le voyage n'a pas encore été décidé.

– Mais toi, tu le sais.

– Oui.

– Parce qu'à l'époque d'où tu viens, tout ça figure dans les livres d'histoire.

– Les grandes lignes, oui. J'ai eu les détails par l'ami qui m'a envoyé ici. Je te raconterai toute l'histoire un jour quand tout ça sera terminé, mais pas maintenant. Pas tant que la machine avec toutes ses dents est toujours emballée. La chose importante à retenir est celle-ci : si la police interroge ce gars-là à n'importe quel moment d'ici à la mi-novembre, il leur semblera parfaitement innocent, parce qu'il est innocent. » Une autre de ces grandes ombres nuageuses a roulé sur nous, faisant brusquement chuter la température de quelques degrés. « Pour ce que j'en sais, il est possible qu'il n'ait pas complètement pris sa décision avant le moment de presser la détente.

– Tu en parles comme si c'était déjà arrivé, s'étonna-t-elle.

– Dans mon monde, c'est déjà arrivé.

– Pourquoi la mi-novembre ?

– Le 16, le *Morning News* va dévoiler aux habitants de Dallas l'itinéraire du cortège de Kennedy par Main Street. L… ce gars-là va lire l'article et réaliser que les voitures officielles passeront devant son lieu de travail. Il va sans doute penser que c'est un message de Dieu. Ou peut-être du fantôme de Karl Marx.

– Où est-ce qu'il va travailler ? »

De nouveau, j'ai secoué la tête. Il n'était pas prudent qu'elle le sache. Bien sûr, rien de tout ça n'était prudent. Pourtant (je l'ai dit avant, mais ça ne mange pas de pain de le répéter), quel soulagement pour moi de pouvoir en confier au moins une petite partie à quelqu'un.

« Si la police l'interpellait, ils pourraient au moins le dissuader de passer à l'acte en lui faisant peur. »

Elle avait raison, mais c'était néanmoins un risque effrayant. J'en avais déjà pris un moindre en parlant à Mohrenschildt, mais Mohrenschildt voulait ces concessions pétrolières. Et j'avais fait plus

que lui faire peur – je lui avais foutu le trouillomètre à zéro. Je pensais qu'il resterait bouche cousue. Lee en revanche…

J'ai pris la main de Sadie. « Actuellement, je peux prédire la trajectoire de cet homme de la même manière que je peux prédire la destination d'un train, parce qu'il ne peut pas quitter les rails. Mais une fois que j'interviens, une fois que j'interfère, plus rien n'est sûr.

– Et si tu allais lui parler toi-même ? »

Une image vraiment cauchemardesque m'est venue à l'esprit. J'ai vu Lee dire aux flics : *L'idée m'a été soufflée par un certain George Amberson. Sans lui, je n'y aurais jamais pensé.*

« Je pense que ça marcherait pas non plus. »

D'une petite voix, elle a demandé : « Est-ce que tu vas devoir le tuer ? »

Je n'ai pas répondu. Ce qui était une réponse en soi, bien sûr.

« Et tu sais vraiment que ça va arriver.

– Oui.

– Comme tu sais que Tom Case va gagner ce combat, le 29 août prochain.

– Oui.

– Même si tous ceux qui s'y connaissent en boxe disent que Tiger va le démolir. »

J'ai souri. « Tu as lu les pages sportives.

– Oui. Je les ai lues. » Elle m'a piqué le brin d'herbe que j'avais à la bouche et l'a mis dans la sienne. « Je n'ai jamais assisté à un combat de boxe. Tu m'emmèneras ?

– Ce n'est pas comme assister à un vrai combat, tu sais. Ce sera sur un écran de télé géant.

– Je sais. Tu m'emmèneras ? »

9

Il y avait des tas de jolies femmes à l'auditorium de Dallas le soir du combat mais Sadie a néanmoins reçu sa juste part de regards admiratifs. Elle s'était maquillée avec soin pour l'occasion, mais même le maquillage le plus habile pouvait seulement atténuer les dommages qu'avait subis son visage, sans complètement les dissimuler. Sa robe était un atout considérable. Elle moulait harmonieusement les courbes de son corps autour d'un décolleté plongeant.

Le coup de génie, ce fut le chapeau de feutre que lui offrit Ellen Dockerty lorsque Sadie lui annonça que je lui avais demandé de m'accompagner. Ce chapeau était presque le sosie de celui d'Ingrid Bergman dans la scène finale de *Casablanca*. Incliné (sur le côté gauche évidemment) selon un angle insouciant, il mettait parfaitement son visage en valeur tout en portant une ombre triangulaire sur sa mauvaise joue. Bien plus efficace que n'importe quel maquillage.

Lorsqu'elle était sortie de la chambre pour se faire admirer, je lui avais dit qu'elle était absolument magnifique. L'expression de soulagement sur son visage et l'éclat d'excitation dans ses yeux me confirmèrent qu'elle savait que c'était bien davantage qu'un simple effort de ma part pour la rassurer.

La circulation était dense pour entrer dans Dallas et le temps que nous rejoignions nos places, le troisième des cinq combats préliminaires avait commencé : un grand type noir et un blanc encore plus balèze se boxaient lentement sous les acclamations de la foule. Il n'y avait pas un, mais quatre écrans géants suspendus au-dessus du plancher verni où, pendant la saison de basket-ball, jouaient (mal) les Dallas Spurs. L'image était fournie par plusieurs systèmes de rétroprojection, et même si les couleurs étaient glauques (pour ne pas dire rudimentaires), les images elles-mêmes étaient nettes. Sadie était impressionnée. J'avoue que moi aussi.

« Tu es nerveux ?

– Oui.

– Même si…

– Même si. Quand j'ai parié sur les Pirates dans les Séries mondiales en 60, je connaissais le résultat. Là, je dépends entièrement de mon ami qui l'a trouvé sur Internet.

– Sur quoi ?

– Un truc de science-fiction. Comme dans Ray Bradbury.

– Ah… d'accord. » Puis elle a mis ses doigts entre ses lèvres pour siffler. *« Hey, garçon ! »*

Le garçon, super sapé, gilet, chapeau de cow-boy et ceinture concho cloutée d'argent, nous a vendu deux bouteilles de Lone Star (en verre, pas en plastique) avec gobelets en papier fichés à l'envers sur le goulot. Je lui ai donné un dollar et dit de garder la monnaie.

Sadie a pris la sienne et l'a fait tinter contre la mienne en disant : « Bonne chance, Jake.

– Si j'en ai besoin, je suis dans une sacrée panade. »

Elle a allumé une cigarette, ajoutant sa fumée au voile bleu flottant autour des lumières. J'étais à sa droite et de là où je me trouvais, elle était parfaite.

Je lui ai tapé sur l'épaule et quand elle s'est retournée, j'ai posé un petit baiser sur ses lèvres entrouvertes et je lui ai dit : « Petite, nous aurons toujours Paris. »

Elle a souri. « Paris, Texas, peut-être. »

Un grognement est monté de la foule. Le boxeur noir venait d'envoyer le blanc au tapis, sur le cul.

10

Le combat principal a commencé à 21 heures 30. Des gros plans des

deux adversaires ont rempli les écrans et quand l'image s'est concentrée sur Tom Case, mon cœur a plongé dans mes talons. Il avait des fils d'argent dans ses cheveux noirs bouclés. Ses joues commençaient à ressembler à des bajoues. Son ventre débordait par-dessus son short. Mais le pire, c'étaient ses yeux à l'expression effarée, zieutant par-dessus des poches de tissu cicatriciel enflées. Il n'avait pas l'air de très bien savoir où il se trouvait. Dans sa majorité, le public d'environ mille cinq cents personnes a applaudi – Tom Case était un enfant du pays, après tout – mais j'ai également entendu un chœur de vigoureuses huées. Là, affalé sur son tabouret, tenant les cordes de ses mains gantées, il avait l'air d'avoir déjà perdu. Dick Tiger, de son côté du ring, debout dans ses chaussures montantes noires, dansait en boxant le vide.

Sadie s'est penché vers moi et m'a chuchoté : « Ça se présente pas très bien, chéri. »

C'était l'euphémisme du siècle. Ça se présentait carrément très mal.

Vers les premiers rangs (où l'écran devait ressembler à l'à-pic d'une falaise avec des silhouettes floues projetées dessus), j'ai aperçu Akiva Roth escortant une poupée en vison et lunettes à la Garbo vers un siège qui, si le combat n'avait pas été retransmis sur écran, aurait été situé en bordure de ring. Devant Sadie et moi, un type joufflu fumant le cigare se retourna et dit : « Pour qui vous tenez, la belle ?

– Case ! » annonça bravement Sadie.

Le fumeur de cigare joufflu se mit à rire. « Eh bien, vous avez bon cœur, au moins. Prête à mettre un billet de dix sur lui ?

– Prêt à me donner quatre contre un ? Si Case le met K-O ?

– Si Case met Tiger K-O ? Ma p'tite dame, topez là. »

Il tendit sa main. Sadie la serra. Puis elle se tourna vers moi, un petit sourire de défi étirant le coin intact de sa bouche.

« Plutôt culotté, je lui ai dit.

– Pas du tout, a-t-elle répliqué. Tiger sera au tapis dans le cinquième. Je peux voir l'avenir. »

11

L'annonceur, en smoking, les cheveux luisant d'un demi-flacon de tonique capillaire, a trotté vers le centre du ring en tirant après lui le câble argenté de son micro. D'une voix de bateleur de foire, il a donné les statistiques des combattants. Puis l'hymne national s'est élevé. Les hommes ont ôté leur chapeau et posé la main sur leur cœur. Je sentais mon propre cœur battre à coups précipités, au moins cent vingt pulsations par minute et peut-être plus. L'auditorium était climatisé, mais la sueur me dégoulinait dans la nuque et me mouillait les aisselles.

Une jeune fille en maillot de bain et talons hauts fit le tour du ring

en brandissant un carton portant un grand chiffre 1.

La cloche sonna. Tom Case, une expression résignée sur le visage, entra sur le ring en traînant les pieds. Dick Tiger bondit joyeusement à sa rencontre, feinta de la main droite et décocha un crochet du gauche comac qui expédia Case au tapis à exactement douze secondes du début du match. Les deux foules (celle de Dallas et celle du Garden, à deux mille kilomètres de là) lâchèrent un grognement de dégoût. La main que Sadie avait posée sur ma cuisse se serra et il me sembla qu'il lui était poussé des griffes.

« Dites à vot' billet de dix de dire au revoir à ses p'tits amis, la belle », lança gaiement le fumeur de cigare joufflu.

Al, à quoi est-ce que tu pensais, merde ?

Dick Tiger retourna dans son coin et resta là, debout, à rebondir nonchalamment sur la pointe des pieds tandis que l'arbitre commençait le décompte, élevant et abaissant théâtralement son bras droit. À trois, Case a remué. À cinq, il s'est assis. À sept, il s'est redressé sur un genou. Et à neuf, il s'est mis debout et a levé ses gants. L'arbitre lui a pris le visage dans les mains et lui a posé une question. Case a répondu. L'arbitre a hoché la tête, fait signe à Tiger de revenir et s'est écarté.

Le Tigre, peut-être impatient d'aller retrouver le steak qui l'attendait chez Sardi's, se précipita pour la mise à mort. Case ne chercha pas à lui échapper (sa vitesse lui avait depuis longtemps faussé compagnie, peut-être au cours d'un combat de province à Moline, Illinois, ou New Haven, Connecticut) mais il s'est couvert… et collé. Il faisait beaucoup ça, appuyer sa tête sur l'épaule de Tiger comme un danseur de tango fatigué et marteler faiblement le dos de Tiger de ses gants. La foule a commencé à le huer. Quand la cloche a sonné et que Case a rejoint à pas lourds son tabouret, tête baissée et poings gantés ballants, le public l'a hué plus fort.

« Il craint, la belle », a fait remarquer le joufflu.

Sadie m'a dévisagé avec anxiété. « Qu'en penses-tu ?

– Je pense qu'il a tenu le premier round, en tout cas. »

Ce que je pensais vraiment, c'était que quelqu'un aurait dû enfoncer une fourchette dans le cul tombant de Tom Case, parce que à mon avis, il avait l'air presque cuit.

La minette en Jantzen a refait son petit tour de piste, cette fois en brandissant un 2. La cloche a sonné. De nouveau, Tiger a bondi et Case a traîné les pieds. Mon favori continuait à s'approcher pour pouvoir se coller chaque fois que c'était possible, mais j'ai remarqué qu'il avait réussi à dévier le même crochet du gauche que celui qui l'avait mis par terre au premier round. Avec des directs du droit comme des pistons, Tiger travaillait son challenger plus âgé à l'estomac, mais il devait rester pas mal de muscle sous cette ceinture

de gras parce que les coups ne semblaient pas l'affecter outre mesure. À un moment, Tiger a poussé Case en arrière et fait un geste d'invite, *viens, viens,* de ses deux gants. La foule a applaudi. Case s'est contenté de le regarder fixement, alors Tiger s'est avancé. Aussitôt, Case s'est collé. La foule a grondé. La cloche a sonné.

« Même ma grand-mère donnerait un meilleur spectacle à Tiger, a grommelé le fumeur de cigare.

– Peut-être, a répondu Sadie en allumant sa troisième cigarette depuis le début du match, mais il est toujours debout, pas vrai ?

– Pas pour longtemps, ma caille. Prochain crochet du gauche qui atteint son but et ça sera Case cassé. »

Il a gloussé.

Au troisième round, ç'a été encore plus de corps-à-corps et de traînements de pieds, mais au quatrième, Case a légèrement baissé sa garde et Tiger l'a cueilli d'un barrage de gauches et de droites à la tête qui a mis le public debout dans un rugissement. La petite copine d'Akiva Roth en était. Mr. Roth lui-même n'a pas daigné quitter son siège mais il s'est toutefois donné la peine de refermer une main droite ornée de bagouzes sur le cul de sa donzelle.

Case est tombé à la renverse dans les cordes tout en décochant des droites à Tiger et l'un de ces coups a porté. Il paraissait plutôt faible mais j'ai vu s'envoler la sueur des cheveux du Tigre quand il a secoué la tête. Il y avait une expression éberluée sur son visage, genre mais-d'où-qu'il-est-sorti-çui-là. Puis il s'est de nouveau avancé et remis au travail. Du sang a commencé à suinter d'une coupure près de l'œil gauche de Case. Avant que Tiger ait pu aggraver son cas et transformer le filet de sang en giclée, la cloche a sonné.

« Si vous me donnez ce p'tit billet de dix tout de suite, la belle, dit le fumeur de cigare rondouillard, vous et votre petit ami pourrez filer de suite et éviter les embouteillages de la sortie.

– Laissez-moi vous dire, a répliqué Sadie. Je vous donne une chance de renoncer et de sauver quarante dollars. »

Le fumeur de cigare rondouillard s'est mis à rire. « Belle et avec le sens de l'humour, en plus. Si ce grand échalas avec qui vous êtes vous traite mal, ma caille, rentrez à la maison avec moi. »

Dans le coin de Case, l'entraîneur s'activait frénétiquement sur l'œil blessé, pressant une substance d'un tube et l'étalant largement du bout de ses doigts. Ça m'avait tout l'air d'être de la Super Glue, sauf que je ne pense pas qu'elle avait encore été inventée. Puis il a claqué la gueule de Case avec une serviette humide. La cloche a sonné.

Dick Tiger a foncé, envoyant des directs du droit et des crochets du gauche. Case a esquivé un crochet du gauche et, pour la première fois dans le combat, Tiger lui a envoyé un uppercut droit à la tête. Case a réussi à se reculer juste assez pour éviter de le prendre en pleine

mâchoire, mais il l'a quand même pris dans la joue. La force du coup a déformé tout son visage en une grimace d'horreur digne d'une maison hantée. Il a reculé en titubant. Tiger est allé le chercher. La foule était de nouveau debout, hurlant, réclamant du sang. Nous nous sommes levés avec eux. Les mains de Sadie couvraient sa bouche.

Tiger avait coincé Case dans l'un des coins neutres et le pilonnait de droites et de gauches. Je voyais Case s'affaisser, je voyais la lumière dans les yeux se voiler. Un crochet du gauche de plus – ou cette droite en boulet de canon – et ils s'éteindraient.

« DESCENDS-LE ! s'égosillait le fumeur de cigare joufflu. *DESCENDS-LE, DICKY ! METS-LUI LA TÊTE AU CARRÉ ! »*

Tiger l'a frappé bas, au-dessous de la ceinture. Probablement pas intentionnellement, mais l'arbitre s'est interposé. Pendant qu'il sermonnait Tiger pour son coup bas, je regardais Case pour voir comment il allait utiliser ce répit temporaire. J'ai vu quelque chose, que j'ai reconnu, envahir son visage. J'avais vu la même expression chez Lee le jour où il avait sauté sur Marina à cause de la fermeture Éclair de sa jupe. Elle était apparue de même quand Marina s'était rebiffée, l'accusant de les avoir amenées, elle et le bébé, dans une porcherie, puis lui signifiant « T'es fou » en vrillant sa tempe avec son doigt.

Tout à coup, ç'avait cessé d'être juste une formalité pour Tom Case.

L'arbitre s'est écarté. Tiger a foncé, mais cette fois, Case s'est avancé à sa rencontre. Ce qui s'est passé au cours des vingt secondes suivantes fut la chose la plus terrifiante, la plus électrisante que j'aie jamais vue en tant que spectateur. Les deux hommes s'affrontèrent tout simplement sans concession, se cognant mutuellement comme des sourds au visage, à la poitrine, aux épaules, au ventre. Il n'y eut ni esquive, ni parade, ni savant jeu de jambes. C'étaient deux taureaux dans un pré. Le nez de Case craqua et pissa le sang. La lèvre inférieure de Tiger s'écrasa contre ses dents et se fendit, du sang lui dégoulina des deux côtés du menton, le faisant ressembler à un vampire après un festin.

Dans l'auditorium, tout le monde était debout et hurlait. Sadie sautait sur place. Son chapeau de feutre tomba, exposant sa joue balafrée. Elle n'y prêta aucune attention. Ni personne d'autre non plus. Sur les écrans géants, la troisième guerre mondiale battait son plein.

Case baissa la tête pour encaisser une de ces droites bazookas et j'ai vu Tiger grimacer quand son poing entra en contact avec la dureté de l'os. Il fit un pas en arrière et Case se soulagea d'un uppercut monstre. Tiger tourna la tête, évitant le pire de l'impact, mais son protège-dents voltigea et roula sur la toile.

Case avança, balançant des uppercuts gauches et droits à tour de bras. Il n'y avait rien d'artistique dans sa frappe, rien qu'une puissance

brute et rageuse. Tiger fit marche arrière, s'emmêla les pinceaux, trébucha et tomba. Case le surplombait, apparemment incertain de la conduite à tenir ou même (peut-être) de l'endroit où il se trouvait. Son entraîneur, qui s'agitait frénétiquement en lui faisant des signes, accrocha son regard et le vieux boxeur retourna lourdement dans son coin. L'arbitre commença le décompte.

À quatre, Tiger mit un genou à terre. À six, il se mit debout. Après le décompte obligatoire jusqu'à huit, le combat reprit. J'ai consulté la grande horloge dans le coin de l'écran et vu qu'il restait quinze secondes avant la fin du round.

Pas assez, y'a pas assez de temps.

Case s'avança d'un pas lourd. Tiger balança son crochet du gauche dévastateur. Case dévia la tête d'un côté, et lorsque le gant eut dépassé son visage, il décocha une droite. Cette fois, c'est le visage de Dick Tiger qui s'est déformé, et quand il s'est écroulé, il ne s'est pas relevé.

Le joufflu examina les restes déchiquetés de son cigare puis le lança par terre. « Jésus pleura ! s'écria-t-il.

– Oui ! exulta Sadie en rajustant son chapeau de feutre selon l'inclinaison insouciante adéquate. Sur une pile de crêpes aux myrtilles ! Et ses disciples dirent que c'étaient les meilleures qu'ils avaient jamais mangées ! Maintenant, aboulez la monnaie ! »

12

Le temps que nous rentrions à Jodie, le 29 août était devenu le 30 mais nous étions tous les deux trop excités pour dormir. Nous avons fait l'amour puis sommes allés manger de la tarte dans la cuisine en petite tenue.

« Alors ? j'ai dit. T'en penses quoi ?

– Que plus jamais de ma vie je ne veux assister à un autre combat de boxe. C'était du pur lynchage. Et j'étais debout, à applaudir, comme les autres. Pendant quelques secondes, peut-être même une minute entière, j'ai souhaité que Case le tue, ce petit dandy plein de morgue. Ensuite, j'étais folle d'impatience de rentrer ici pour foncer au lit avec toi. Et ça s'appelait pas désirer, Jake. Ça s'appelait brûler. »

Je n'ai rien dit. Parfois, il n'y a rien à dire.

Elle a tendu la main par-dessus la table, cueilli une miette sur mon menton et me l'a glissée dans la bouche. « Dis-moi que ce n'est pas de la haine.

– Quoi ?

– Ce qui t'incite à penser que tu dois arrêter cet homme seul. » Elle m'a vu commencer à ouvrir la bouche pour répondre et a levé une main pour m'arrêter. « J'ai entendu tout ce que tu m'as dit, toutes tes raisons, mais tu dois me certifier que ce sont bien des raisons et pas

seulement ce que j'ai vu dans les yeux de ce Case quand Tiger l'a frappé au ventre. Je peux t'aimer si tu es un homme, et je peux t'aimer si tu es un héros – je suppose que je peux, même si, bizarrement, ça semble beaucoup plus difficile – mais je ne pense pas pouvoir aimer un justicier. »

J'ai pensé à la façon dont Lee regardait sa femme quand il n'était pas en colère contre elle. J'ai pensé à la conversation que j'avais entendue quand lui et sa petite fille barbotaient dans le bain. J'ai pensé à ses larmes à la gare routière quand, tenant Junie dans ses bras, il lui avait fait des papouilles dans le cou avant d'embarquer pour La Nouvelle-Orléans.

« Ce n'est pas de la haine, j'ai dit. Ce que je ressens pour lui, c'est… »

J'ai laissé ma phrase en suspens. Elle me regardait.

« Du chagrin pour une vie gâchée. Mais on peut aussi éprouver de la pitié pour un brave chien qui a attrapé la rage. Ça n'empêche pas de l'achever. »

Elle m'a regardé dans les yeux. « J'ai encore envie de toi. Mais cette fois, il faudrait que ce soit par amour, tu comprends ? Pas parce qu'on vient de voir deux types se dérouiller et que notre homme a gagné.

– D'accord, j'ai dit. D'accord. C'est bon. »

Et ça le fut.

13

« Eh bien, regardez qui voilà », s'exclama la fille de Frank Frati quand je suis entré dans la boutique aux alentours de midi ce vendredi-là. « Le swami de la boxe à l'accent de La Nouvelle-Angleterre. » Elle m'a décoché un sourire carnassier puis a tourné la tête et crié : « *Pa-pa !* C'est ton zozo Tom Case ! »

Frati est arrivé en traînant la savate. « Bonjour, Amberson, qu'il m'a dit. Plus grand que nature et plus beau que Satan un samedi soir. Je parie que vous vous sentez l'œil frétillant et le poil soyeux en cette belle journée, pas vrai ?

– Bien sûr, j'ai dit. Et pourquoi pas ? J'ai eu un coup de chance.

– C'est moi qui encaisse le coup. » De la poche arrière de son pantalon en gabardine, il a sorti une enveloppe brune un peu plus grande que le format commercial standard. « Deux mille. N'hésitez pas à recompter.

– C'est bon, je vous fais confiance. »

Il a fait le geste de me tendre l'enveloppe, puis l'a retirée brusquement et s'est frappé le menton avec. Ses yeux, bleu fané mais rusés, m'ont jaugé. « Une p'tite envie de remettre ça ? La saison de football arrive, avec les Séries mondiales.

– J'y connais que dalle en football et une série Dodgers-Yankees ça

m'intéresse pas beaucoup. Aboulez. »

Ce qu'il a fait.

« C'était un plaisir de faire affaire avec vous », j'ai dit. Et je suis sorti. Je les ai sentis me suivre des yeux et j'ai eu ce sentiment (maintenant devenu très désagréable) de déjà-vu dont je ne pouvais identifier la cause. Je suis monté dans ma voiture en espérant n'avoir jamais à revenir dans ce quartier de Fort Worth. Ni dans Greenville Avenue à Dallas. Ni à placer un autre pari chez un bookmaker du nom de Frati.

C'étaient mes trois vœux et ils ont tous été exaucés.

14

Ma destination suivante était le 214 West Neely Street. J'avais téléphoné à mon propriétaire pour l'avertir que le mois d'août serait mon dernier. Il avait essayé de me faire changer d'avis en me disant que les bons locataires comme moi étaient difficiles à trouver. C'était probablement vrai (la police n'avait pas débarqué une seule fois à cause de moi, et les flics visitaient souvent le quartier, surtout le week-end) mais j'avais dans l'idée que c'était plus en rapport avec trop d'appartements et pas assez de locataires. Dallas traversait une autre de ses récessions périodiques.

En chemin, je me suis arrêté à la First Corn renflouer mon compte avec les deux cents sacs de Frati. Riche idée. Je me suis avisé plus tard (beaucoup plus tard) que si je les avais eus sur moi à mon arrivée dans Neely Street, je les aurais sûrement perdus.

Mon plan était de bien revérifier les quatre pièces pour m'assurer que je ne laissais rien derrière moi, en accordant une attention particulière à ces lieux d'attraction mystique pour le bric-à-brac le plus divers : sous les coussins du canapé, sous le lit et dans le fond des tiroirs. Et, bien sûr, je récupérerais mon Spécial Police. J'en aurais besoin pour régler son compte à Lee. J'avais maintenant la ferme intention de le tuer, et le plus tôt possible après son retour à Dallas. Dans l'intervalle, je ne voulais laisser aucune trace de George Amberson dans mon sillage.

Comme j'approchais de West Neely, cette sensation d'être coincé dans la chambre d'écho du temps se renforça. Je n'arrêtais pas de penser aux deux Frati, celui dont la femme s'appelait Marjorie, et celui dont la fille s'appelait Wanda.

Marjorie : *Vous voulez dire un PARI sportif, en langage normal ?*
Wanda : *Ce serait-y un pari ou je m'y connais pas ?*
Marjorie : *Je suis J. Edgar Hoover, fiston.*
Wanda : *Je suis le chef Curry de la police de Dallas.*

Eh bien, quoi ? C'était le carillon, voilà tout. L'harmonie. Un effet secondaire du voyage dans le temps.

Néanmoins, une sonnette d'alarme a commencé à retentir très loin dans le fond de ma tête. Et alors que je tournais dans Neely Street, elle s'est déplacée vers le cerveau antérieur. L'Histoire se répète, le passé s'harmonise, et cette sensation c'était ça… mais pas seulement. Alors que je tournais dans l'allée de la maison où Lee avait élaboré son plan foireux d'assassiner Edwin Walker, j'ai vraiment écouté cette sonnerie d'alarme. Car maintenant, elle était toute proche. Maintenant, elle était stridente.

Akiva Roth à l'auditorium. Mais pas seul. Accompagné d'une poupée pomponnée avec des lunettes de soleil à la Garbo et une étole en vison. Le mois d'août à Dallas n'est pas vraiment un temps à vison mais l'auditorium était climatisé et (comme on dit à mon époque), parfois, faut bien se la péter.

Enlevez les lunettes noires. Enlevez le vison. Il vous reste quoi ?

Pendant un moment, assis là dans ma voiture à écouter le tic-tac du moteur qui refroidissait, rien ne m'est venu. Puis j'ai réalisé que si on remplaçait l'étole de vison par un chemisier Ship N Shore, on avait Wanda Frati.

Le Frati de Derry m'avait mis Bill Turcotte aux trousses. L'idée m'en avait même effleuré… mais je l'avais rejetée. Mauvaise idée.

Qui le Frati de Fort Worth m'avait-il mis aux trousses ? Ben, il devait bien connaître Akiva Roth de la Faith Financial : puisque Roth était le petit ami de sa fille.

Tout à coup, je voulais mon arme, et je la voulais tout de suite.

Je suis descendu de ma Chevy et j'ai monté au trot les marches du perron, mes clés à la main. J'étais en train de farfouiller pour trouver la bonne quand un fourgon a tourné le coin de Haines Avenue en rugissant et a pilé en face du 214, les roues gauches sur le trottoir.

J'ai regardé autour de moi. Personne. La rue était déserte. Il n'y a jamais un seul passant à appeler à l'aide quand vous en cherchez un. Encore moins un flic.

J'ai fourré la bonne clé dans la serrure, je l'ai tournée et suis entré en me disant que j'allais les bloquer dehors (qui qu'ils soient) et appeler les flics par téléphone. J'étais dedans, à respirer l'air chaud et vicié de l'appartement fermé quand je me suis souvenu qu'il n'y avait plus de téléphone.

Des types baraqués traversaient la pelouse au pas de course. Ils étaient trois. L'un tenait à la main une petite longueur de tuyau qui paraissait enveloppée dans quelque chose.

Non, en fait ils étaient assez nombreux pour faire une partie de bridge. Le quatrième était Akiva Roth et il ne courait pas. Il remontait l'allée d'un pas tranquille, les mains dans les poches, un sourire

placide sur le visage.

J'ai claqué la porte. J'ai tourné le verrou. J'avais à peine terminé quand elle s'est rouverte dans une explosion. J'ai couru vers la chambre à coucher et n'ai parcouru que la moitié du chemin environ.

15

Deux des hommes de main de Roth m'ont traîné dans la cuisine. Le troisième avait le tuyau. Il était enveloppé de bandes de feutre noir. J'ai vu ça quand il l'a posé soigneusement sur la table où j'avais pris tant de repas. Il a enfilé des gants de cuir jaune.

Roth s'est appuyé contre le chambranle de la porte, toujours avec son sourire placide. « Eduardo Gutierrez a la syphilis, m'a-t-il annoncé. Ça lui a atteint le cerveau. Il sera mort dans dix-huit mois, mais tu sais quoi ? Il s'en fout. Il croit qu'il va se réincarner en émir arabe ou une connerie du genre. N'importe quoi, hein ? »

Répondre à des questions orientées (dans des soirées, dans les transports en commun, dans les files d'attente au cinéma), c'est toujours assez risqué, mais trouver quoi dire quand t'es tenu par deux hommes et sur le point de te faire dérouiller par un troisième, c'est plutôt difficile. Alors, j'ai rien dit.

« Le truc, c'est qu'il t'a pas oublié. T'as gagné des paris que t'étais pas censé gagner. Parfois, t'as perdu, mais Eddie G s'est mis cette idée folle en tête que tu perdais intentionnellement. Tu piges ? Puis t'as frappé fort dans le Derby et il a décidé que t'étais… je sais pas… une espèce de zozo télépathe capable de voir l'avenir. Tu sais qu'il a cramé ta maison ? »

J'ai rien dit.

« Ensuite, a dit Roth, quand ces petits vers ont vraiment commencé à lui bouffer le cerveau, il s'est mis à penser que t'étais une sorte de goule… ou de diable. Il a lancé l'alerte dans tout le Sud, l'Ouest, le Midwest. "Cherchez-moi ce type, cet Amberson, et descendez-le. Tuez-le. Ce gars-là est pas naturel. Je l'ai flairé sur lui mais j'y ai pas prêté attention. Et maintenant, regardez-moi : malade et mourant. C'est la faute de ce type. C'est une goule, un diable ou une saloperie comme ça." Dingue, tu vois ? Du jeu dans les boulons. »

J'ai rien dit.

« Carmo, je crois pas que mon ami Georgie m'écoute. Je crois qu'il a dû s'endormir. Envoie-lui la sonnerie du réveil. »

L'homme aux gants de cuir jaunes m'a balancé un uppercut à la Tom Case, départ de la hanche, arrivée côté gauche de mon visage. La douleur a explosé dans ma tête et pendant quelques secondes, j'ai tout vu de ce côté-là à travers une brume écarlate.

« Bien, t'as l'air un peu plus réveillé maintenant, a fait Roth. Où en étais-je ? Ah, je sais. Comment t'es devenu le croquemitaine personnel

d'Eddie G à cause de la vérole, on sait tous ça. Si ç'avait pas été toi, ç'aurait été un barbier quelconque. Ou une fille qui l'aurait branlé trop fort au cinéma de plein air quand il avait seize ans. Parfois, il se souvient pas de sa propre adresse, il doit appeler quelqu'un pour qu'on vienne le chercher. Triste, hein ? C'est ces vers dans sa tête. Mais tout le monde lui passe ses fadaises parce que Eddie a toujours été un bon gars. Il savait raconter des blagues, mon vieux, à se pisser dans la culotte. Jamais personne a cru que t'étais réel. Et puis v'là que le croquemitaine à Eddie G se pointe à Dallas, dans ma boutique. Et qu'est-ce qui se passe ? Le croque-mitaine parie sur les Pirates contre les Yankees, ce qui peut absolument pas arriver, tout le monde le sait, et en sept matchs, ce qui s'est jamais vu dans une série, tout le monde le sait.

– C'était un coup de chance », j'ai dit. Ma voix était pâteuse parce que le côté de ma bouche commençait à enfler. « Une idée comme ça.

– Une idée stupide, et la stupidité, faut la payer un jour ou l'autre. Carmo, fais-moi sauter la rotule de ce stupide connard.

– Non ! j'ai dit. Non, s'il vous plaît, ne faites pas ça ! »

Carmo a souri comme si j'avais dit quelque chose de mignon, il a ramassé le tuyau enveloppé de feutre sur la table et il l'a assené sur mon genou gauche. J'ai entendu quelque chose craquer, là en bas. Comme une grosse phalange. C'était une torture exquise. J'ai retenu un cri et me suis affaissé contre les hommes qui me tenaient. Ils m'ont relevé sans ménagement.

Roth, debout à la porte, les mains dans les poches, avait son sourire placide et heureux. « Bien. Super. Au fait, ça va gonfler. Tu le croiras pas, comme ça va devenir gros. Mais bon, tu l'as acheté, tu l'as payé, c'est à toi. En attendant, les faits, rien que les faits, m'dame. » Ses hommes de main ricanèrent.

« Les faits, c'est que personne sapé comme toi le jour où t'es entré dans ma boutique fait un pari comme ça. Un type sapé comme ça qui entre faire un pari sur une impulsion, il mise dix dollars, vingt à tout casser. Mais les Pirates ont gagné, ça aussi c'est les faits. Et je commence à penser qu'Eddie G a peut-être raison. Pas que tu sois un diable ou une goule ou un voyant extralucide, non, rien de tout ça, mais peut-être que tu connais quelqu'un qui sait des choses ? Genre le match est truqué et les Pirates sont censés gagner en sept ?

– Plus personne truque le base-ball, Roth. Depuis les Black Sox en 1919. Vous êtes book, vous devriez le savoir. »

Il dressa les sourcils. « Tu connais mon nom ! Hé, t'es peut-être bien un médium, alors. Mais j'ai pas toute la journée, moi. »

Il consulta sa montre, comme pour confirmer la chose. C'était un gros machin clinquant et cliquetant, sans doute une Rolex.

« J'ai essayé de voir où t'habitais quand t'es venu ramasser ton gain,

mais t'as caché ton adresse avec ton pouce. Bon, d'accord. Y'a des tas d'gars qui font ça. J'ai décidé que j'allais laisser tomber. Parce que moi, il faudrait que j'envoie des gars te dérouiller, peut-être même te tuer, pour que le cerveau d'Eddie G – ce qu'il en reste – soit en paix ? Parce qu'un zozo a fait un pari à la con et m'a séché de mille deux cents tickets ? Des clous. Ce qu'Eddie G sait pas peut pas lui faire de mal. Et puis d'ailleurs, si tu disparaissais, il commencerait à gamberger sur autre chose. Peut-être qu'Henry Ford était l'Antéchrist ou une connerie du genre. Carmo, voilà qu'il recommence à pas écouter et *ça m'énerve*. »

Carmo m'a assené un coup de tuyau dans le thorax. Il m'a percuté au-dessous des côtes avec une force paralysante. D'abord j'ai ressenti la douleur comme un coup de couteau, puis elle s'est concentrée en une explosion de chaleur de plus en plus intense, comme une boule de feu.

« On le sent passer, hein ? a dit Carmo.

– Je crois que vous m'avez éclaté quelque chose à l'intérieur », j'ai dit.

J'ai entendu un son rauque de machine à vapeur et j'ai réalisé que c'était moi qui haletais.

« J'espère *bien* qu'il l'a fait, a dit Roth. Je t'ai foutu la *paix*, espèce de cave ! Je t'ai foutu la *paix*, putain ! Je t'ai *oublié* ! Et voilà que tu te pointes chez Frank à Fort Worth pour parier sur le putain de combat Case-Tiger. Même mode opératoire exactement : gros pari sur l'outsider avec la plus grosse cote que tu puisses obtenir. Et cette fois, tu prédis exactement à quel *putain de round*. Alors, voilà ce qui va se passer, mon ami : tu vas me dire comment tu savais. Si tu fais ça, je prends quelques photos de toi dans l'état où t'es maintenant et Eddie G sera satisfait. Il sait qu'il peut pas t'avoir mort parce que Carlos lui a dit non et Carlos est le seul mec qu'il écoute, encore maintenant. Mais s'il te voit bien amoché… Oh, mais t'es pas encore assez amoché. Amoche-le un peu plus, Carmo. Fais sa gueule. »

Alors Carmo m'a matraqué la gueule tandis que les deux autres me tenaient. Il m'a cassé le nez, fermé l'œil gauche, fait sauter quelques dents et ouvert la joue gauche. J'arrêtais pas de penser : *Je vais m'évanouir ou alors ils vont me tuer, mais d'une façon ou d'une autre, la douleur va s'arrêter*. Mais je me suis pas évanoui et à un moment donné, Carmo a arrêté. Il respirait fort et il y avait des taches rouges sur ses gants de cuir jaune. Le soleil entrait par les vitres de la cuisine, projetant de joyeux rectangles sur le linoléum fané.

« C'est mieux, a fait Roth. Va chercher le Polaroid au camion, Carmo. Dépêche. Je veux qu'on termine le boulot ici. »

Avant de partir, Carmo a ôté ses gants et les a posés sur la table à côté du tuyau de plomb. Certaines des bandes de feutre s'étaient

décollées. Elles étaient trempées de sang. Mon visage palpitait, mais c'était pire au niveau du ventre. Là, la chaleur continuait de se propager. Il y avait quelque chose de vraiment grave, là en bas.

« Une dernière fois, Amberson. Comment tu savais que le combat était truqué ? Qui te l'a dit ? La vérité.

– J'ai deviné, c'est tout. »

J'ai essayé de me dire que j'avais la voix d'un type qui a attrapé un mauvais rhume, mais c'était pas ça. J'avais la voix d'un type qui vient de subir un passage à tabac dans les règles.

Il a ramassé le tuyau et en a tapoté sa main dodue. « Qui te l'a dit, face de rat ?

– Personne. Gutierrez avait raison. Je suis un diable et les diables peuvent voir l'avenir.

– T'as épuisé tes chances.

– Wanda est trop grande pour toi, Roth. Et trop maigrichonne. Quand t'es sur elle, tu dois ressembler à un crapaud qu'essaye de se taper une bûche. Ou peut-être… »

Son visage placide s'est plissé de fureur. C'était une transformation complète et ça s'est produit en moins d'une seconde. Il m'a balancé le tuyau sur la tête. J'ai levé le bras gauche et l'ai entendu craquer comme une branche de bouleau qui cède sous la glace. Cette fois, quand je me suis affaissé, les gorilles m'ont laissé choir sur le sol.

« Putain de petit malin, ce que je déteste les putains de petits malins. »

Ça semblait venir de très loin. Ou de très haut. Ou les deux. Je m'apprêtais enfin à m'évanouir, et avec gratitude. Mais j'y voyais encore assez pour distinguer Carmo lorsqu'il est revenu avec un appareil photo Polaroid du genre modèle antique, avec l'objectif qui sort au bout d'un accordéon.

« Tournez-le, a ordonné Roth. On va prendre son bon côté. » Comme les gorilles s'exécutaient, Carmo a tendu le Polaroid à Roth et Roth a tendu le tuyau à Carmo. Puis Roth a mis l'appareil photo devant son visage en disant : « Regarde ici, espèce de sac à merde, le petit oiseau va sortir. Et une photo pour Eddie G… »

Flash.

« … et une pour ma collection personnelle, que j'ai pas encore, mais que maintenant je peux commencer… »

Flash.

« … et une pour toi. Pour que t'oublies pas que quand des gens sérieux te posent des questions, t'aurais intérêt à y répondre. »

Flash.

Il a arraché le troisième cliché de l'appareil photo et l'a jeté dans ma direction. La photo a atterri devant ma main gauche… qu'il a consciencieusement piétinée. Les os ont craqué. J'ai gémi et ramené

ma main écrasée contre ma poitrine. Il m'avait cassé au moins un doigt, peut-être même trois.

« Faudra que tu penses à enlever le papier dans soixante secondes sinon elle sera trop cuite. Si t'es encore réveillé, cela dit.

– Tu veux le cuisiner un peu plus maintenant que je l'ai bien attendri ? a demandé Carmo.

– Tu charries ? Regarde-le. Il sait même plus comment il s'appelle. Qu'il aille se faire foutre. » Il a commencé à faire demi-tour, puis il est revenu. « Hé, connard. En v'là une autre pour la route. »

Et là, il m'a flanqué un coup de savate dans le côté de la tête avec ce qui m'a semblé être un soulier à bout ferré. Des fusées ont explosé derrière mes yeux. Puis l'arrière de ma tête a heurté la plinthe et je suis tombé dans les pommes.

16

Je pense pas être resté longtemps dans le coaltar car les rectangles de soleil sur le lino ne semblaient pas avoir bougé. J'avais un goût de cuivre mouillé dans la bouche. J'ai craché du sang à moitié coagulé par terre, avec un fragment de dent, et me suis mis en devoir de me hisser sur mes pieds. Il a fallu que je m'accroche à une chaise de cuisine de ma main valide, puis à la table (qui a failli se renverser sur moi), mais dans l'ensemble ça a été plus facile que je croyais. J'avais la jambe gauche engourdie et mon pantalon me serrait là où mon genou était en train d'enfler, comme promis, mais je me suis dit que ça aurait pu être bien pire.

J'ai regardé par la fenêtre pour m'assurer que le fourgon n'était plus là puis j'ai entamé un lent voyage claudicant jusqu'à la chambre. Mon cœur battait à grandes pulsations molles et vertigineuses dans ma poitrine. Chacune d'elles palpitait dans mon nez cassé et faisait vibrer le côté gauche enflé de mon visage où je devais avoir la pommette brisée. L'arrière de ma tête aussi palpitait. J'avais le cou raide.

Ç'aurait pu être pire, me suis-je rappelé tout en me traînant à travers la chambre. *T'es sur tes pieds, pas vrai ? Contente-toi de récupérer ton putain de revolver, mets-le dans ta boîte à gants et conduis-toi aux urgences. T'es quasiment indemne. Probablement moins mal en point que Dick Tiger ce matin.*

J'ai pu continuer à me raconter ça jusqu'à ce que je tende la main jusqu'à l'étagère en haut du placard. Quand j'ai fait ça, j'ai senti quelque chose s'étirer dans mon ventre… puis rouler. La chaleur sourde ancrée dans mon flanc gauche s'est ravivée comme des charbons sur lesquels on jette de l'essence. J'ai effleuré du bout des doigts la crosse du pistolet, je l'ai fait pivoter, j'ai crocheté mon pouce dans le pontet et l'ai fait glisser hors de l'étagère. Il a heurté le sol et rebondi dans la chambre.

Sans doute même pas chargé. Je me suis penché pour le ramasser. Mon genou gauche a hurlé, et m'a lâché. Je suis tombé et la douleur dans mon ventre s'est de nouveau embrasée. J'ai quand même ramassé le Colt et fait tourner le cylindre. Il était chargé, en définitive. Chacune des chambres. Je l'ai mis dans ma poche et j'ai tenté de ramper jusqu'à la cuisine mais mon genou me faisait trop mal. Et mon mal de tête était pire encore, avec ses tentacules noirs qu'il étendait partout depuis sa petite caverne au-dessus de ma nuque.

Je suis allé jusqu'au lit, en rampant sur le ventre et en nageant avec les bras. Là, j'ai réussi à me hisser de nouveau en prenant appui sur mon bras droit et ma jambe droite. La jambe gauche tenait encore, mais j'étais en train de perdre la flexion du genou. Je devais me tirer d'ici au plus vite.

Quand j'ai retraversé la chambre, puis la cuisine, et rejoint la porte d'entrée ouverte qui pendait sur ses gonds avec des éclats de bois autour de la serrure, je devais ressembler à Chester Goode, le shérif adjoint boiteux dans *Police des plaines*. Je me souviens même d'avoir pensé, *Mister Dillon, Mister Dillon, y'a du grabuge au Longbranch Saloon !*

J'ai traversé le porche, saisi la rampe dans mon poing droit et descendu en crabe jusqu'à l'allée. Il n'y avait que quatre marches mais mon mal de tête empirait chaque fois que j'atterrissais avec un à-coup sur la suivante. J'avais l'impression que je perdais ma vision périphérique, ce qui était assurément mauvais. J'ai voulu tourner la tête pour apercevoir ma Chevrolet mais mon cou a refusé de coopérer. J'ai réussi à pivoter avec tout le corps et quand j'ai eu la voiture en ligne de mire, je me suis rendu compte qu'il me serait impossible de la conduire. Ne serait-ce qu'ouvrir la portière côté passager et ranger le revolver dans la boîte à gants me serait impossible : le seul fait de me pencher ferait de nouveau flamber la douleur irradiante que j'avais au flanc.

J'ai farfouillé pour retirer le 38 de ma poche, je me suis tenu d'une main à la rampe et j'ai expédié le revolver sous les marches. Ça irait pour le moment. Je me suis redressé et j'ai entamé ma marche lente vers la rue. *Des pas de bébé*, je me disais. *Des petits pas de bébé*.

Deux gamins sont arrivés en vélo. J'ai voulu leur dire que j'avais besoin d'aide mais le seul son que j'ai réussi à sortir de ma bouche enflée fut un *hhhahhhh* desséché. Ils se sont regardés, puis ont accéléré en faisant un crochet pour m'éviter.

J'ai tourné à droite (obliger mon genou enflé à aller à gauche me semblait la pire idée au monde) et j'ai commencé à longer le trottoir en chancelant. Mon champ de vision continuait à rétrécir et j'avais maintenant l'impression de guetter à travers une meurtrière ou par l'entrée d'un tunnel. Un moment, ça m'a rappelé la cheminée écroulée de l'aciérie Kitchener à Derry.

Va jusqu'à Haines Avenue, je me suis dit. *Y'aura de la circulation sur Haines. Arrive au moins jusque-là.*

Mais allais-je vers Haines ou m'en éloignais-je ? Impossible de m'en souvenir. Le monde visible s'était réduit à un cercle d'une quinzaine de centimètres de diamètre. Ma tête éclatait ; j'avais un incendie dans le ventre. Quand je suis tombé, j'ai eu l'impression de le faire au ralenti et le trottoir m'a paru aussi mou qu'un oreiller en plumes.

Avant que je puisse perdre connaissance, quelque chose m'a aiguillonné. Quelque chose de dur et de métallique. Une voix éraillée, à dix kilomètres au-dessus de moi, a dit : « Hé, *vous* là ! *Vous*, jeune homme ! Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Je me suis retourné. Il m'a fallu rassembler mes ultimes forces, mais j'y suis arrivé. Me surplombant, se tenait la vieille dame qui m'avait traité de lâche quand j'avais refusé de m'interposer entre Lee et Marina, le Jour de la Fermeture Éclair. On aurait pu être le même jour car, chaleur d'août ou pas, elle était encore en robe de chambre en flanelle rose et veste ouatinée. Ses cheveux en l'air m'ont fait penser à Don King cette fois, au lieu d'Elsa Lanchester. Peut-être parce que je pensais encore boxe dans ce qui me restait d'esprit… Elle m'avait aiguillonné avec un des pieds avant de son déambulateur.

« Ôbontédivine, elle a fait. Qui vous a battu ? »

C'était une longue histoire et je ne pouvais pas la lui raconter. L'obscurité se refermait sur moi et j'en étais soulagé car la douleur dans ma tête me tuait. *Al a eu un cancer du poumon*, je pensais. *Moi j'ai eu Akiva Roth. Dans un cas comme dans l'autre, la partie est terminée. Ozzie a gagné.*

Non, pas si j'avais mon mot à dire.

Rassemblant toutes mes forces, je me suis adressé au visage situé loin au-dessus de moi, la seule chose qui demeurait claire au sein de l'obscurité grandissante. « Appelez… le neuf cent onze.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Bien sûr, elle ne savait pas. Le neuf cent onze n'avait pas encore été inventé pour les urgences. Je me suis cramponné assez longtemps pour faire une seconde tentative : « Ambulance. »

Je pense l'avoir répété, mais j'en suis pas sûr. C'est là que l'obscurité m'a englouti.

17

Je me suis demandé depuis si c'étaient des petits jeunes qui m'avaient volé ma caisse ou les gorilles de Roth. Et quand c'était arrivé. En tout cas, les voleurs ne l'avaient ni vandalisée ni accidentée ; Deke Simmons l'a récupérée à la fourrière de Dallas une semaine plus tard. Elle était en bien meilleur état que moi.

Le voyage dans le temps ne manque pas d'ironie.

Chapitre 26

Au cours des onze semaines suivantes, j'ai de nouveau vécu deux vies. Une dont j'ignorais presque tout – la vie extérieure – et une que je ne connaissais que trop bien… la vie intérieure dans laquelle je rêvais souvent de Carton Jaune.

Dans la vie extérieure, la vieille dame au déambulateur (Alberta Hitchinson : Sadie s'était mise à sa recherche et lui avait apporté un bouquet de fleurs) s'était postée au-dessus de moi sur le trottoir et avait braillé jusqu'à ce qu'un voisin sorte, s'avise de la situation et appelle l'ambulance qui m'avait conduit au Parkland. Le médecin qui s'était occupé de moi s'appelait Malcolm Perry et c'était lui qui plus tard devait s'occuper de John F. Kennedy et de Lee Harvey Oswald lorsqu'ils seraient mourants tous les deux. Avec moi, il eut plus de chance, même si je fus à un cheveu d'y passer.

J'avais des dents brisées, le nez et une pommette cassés, le genou gauche et le bras gauche fracturés, les doigts disloqués, sans compter mes blessures abdominales. Je souffrais aussi d'une lésion cérébrale, et c'était ce qui inquiétait le plus Perry.

On m'a raconté que je m'étais réveillé en hurlant lorsqu'on m'avait palpé le ventre, mais je n'en garde aucun souvenir. On m'a posé une sonde et j'ai aussitôt commencé à pisser ce que les annonceurs de boxe auraient appelé du « raisin ». D'abord stable, mon pronostic vital a ensuite été engagé. Après recherche de mon groupe sanguin, on m'a transfusé quatre unités de sang total… que les habitants de Jodie ont rendu au centuple, Sadie me l'a confié plus tard, au cours d'une Journée de Don du Sang qu'ils organisèrent à la fin du mois de septembre. Sadie dut me le raconter à plusieurs reprises parce que je ne cessais d'oublier. Après examen neurologique et ponction lombaire (le scanner et les IRM n'existent pas en Terrain d'Antan), on m'a préparé pour la chirurgie abdominale.

On m'a raconté aussi que j'avais eu une conversation avec les deux infirmières venues me préparer pour la ponction. Je leur avais dit que ma femme avait un problème avec l'alcool. L'une d'elles m'avait dit que c'était regrettable et m'avait demandé comment s'appelait ma femme. Je leur avais répondu que c'était un poisson nommé Wanda et j'avais ri de bon cœur, paraît-il. Puis j'avais de nouveau perdu

conscience.

Ma rate était foutue. On me l'a enlevée.

Alors que j'étais encore dans les vapes et qu'on expédiait ma rate là où sont expédiés les organes qui ne sont pas absolument indispensables et qui ont perdu toute utilité, on m'a transféré en orthopédie. Là, on a posé une attelle sur mon bras cassé et mis ma jambe cassée dans le plâtre. Beaucoup de gens ont signé ce plâtre au cours des semaines suivantes. Parfois, je reconnaissais les noms ; le plus souvent, non.

On m'a gardé sous calmants, la tête immobilisée et mon lit incliné exactement à trente degrés. Le phénobarbital était destiné à éviter que je me blesse davantage si je reprenais brutalement conscience. Perry et les autres toubibs (Ellerton aussi est passé régulièrement surveiller mes progrès) traitaient ma pauvre caboche passée à tabac comme une bombe prête à exploser.

Aujourd'hui encore, je ne fais pas très bien la différence entre hématocrite et hémoglobine, mais les miennes ont commencé à remonter et tout le monde en a été heureux. J'ai eu une autre ponction lombaire trois jours plus tard. Celle-ci a révélé des traces de vieux sang, et, s'agissant de ponctions lombaires, mieux vaut du vieux sang que du sang neuf. Ça indiquait que j'avais subi un traumatisme cérébral important, mais qu'ils pouvaient renoncer à me forer un trou dans le crâne, procédure risquée compte tenu de toutes les batailles que mon corps livrait déjà sur d'autres fronts.

Mais le passé est tenace et se protège contre le changement. Cinq jours après l'opération, le pourtour de l'incision splénectomique a commencé à chauffer et à devenir rouge. Le lendemain, l'incision s'est rouverte et j'ai eu une poussée de fièvre. Mon état, rétrogradé de « critique » à « grave » après la deuxième ponction lombaire, remonta aussi sec à « critique ». Selon ma feuille de soins, j'étais « sous sédation par ordre du docteur Perry avec réponses neurologiques minimales. »

Le 7 septembre, j'ai brièvement émergé. C'est du moins ce qu'on m'a dit. Une femme, jolie malgré sa joue balafrée, et un vieil homme avec un chapeau de cow-boy posé sur les genoux étaient assis près de mon lit.

« Sais-tu comment tu t'appelles ? m'a demandé la femme.

– Untel », je lui ai répondu.

Mr. Jake George Untel Epping-Amberson a passé sept semaines au Parkland avant d'être transféré dans un centre de rééducation (un petit complexe d'appartements dans le nord de Dallas). Au cours de ces sept semaines, je suis resté sous perfusion antibiotique pour combattre l'infection qui s'était installée là où siégeait ma rate auparavant. L'attelle de mon bras cassé fut remplacée par un long

plâtre qui se couvrit lui aussi de noms que je ne connaissais pas. Peu de temps avant de déménager à Eden Fallows, le centre de rééducation, j'ai eu droit à un plâtre plus court. À peu près en même temps, un kinésithérapeute a commencé à torturer mon genou pour lui faire retrouver un semblant de mobilité. On m'a dit que j'ai beaucoup crié, mais je ne m'en souviens pas.

Malcolm Perry et le reste du personnel du Parkland m'ont sauvé la vie, je n'ai aucun doute là-dessus. Mais ils m'ont aussi gratifié d'un cadeau involontaire qui a continué à m'importuner une bonne partie de mon séjour à Eden Fallows : une infection secondaire causée par les antibiotiques dont ils ont saturé mon système afin de combattre l'infection principale. J'ai des souvenirs brumeux de vomissements à répétition et de journées entières (c'est du moins mon impression) le cul posé sur un bassin. Je me rappelle avoir pensé à un moment donné : Mais qui est Mr. Keene et où se trouve Derry ?

On m'a laissé sortir de l'hôpital quand j'ai commencé à pouvoir garder les aliments, mais j'étais à Eden Fallows depuis presque deux semaines quand la diarrhée s'est enfin arrêtée. On était déjà fin octobre et Sadie (je me souvenais généralement de son nom mais parfois il m'échappait) m'a apporté une citrouille d'Halloween en papier. Ce souvenir est très clair, parce que j'ai hurlé en la voyant. Le hurlement de quelqu'un qui avait oublié un fait d'importance vitale.

« Quoi ? elle m'a demandé. Qu'y a-t-il, trésor ? Qu'est-ce qui ne va pas ? C'est Kennedy ? Ça concerne Kennedy ?

– *Il va les tuer tous avec un marteau !* lui ai-je hurlé au visage. *Le soir d'Halloween ! Il faut que je l'arrête !*

– Qui ? » Le visage effrayé, elle a pris mes mains tremblantes dans les siennes. « Arrêter qui ? »

Mais je m'en souvenais pas. Et je me suis rendormi. J'ai beaucoup dormi et pas seulement à cause de la blessure à la tête qui cicatrisait lentement. J'étais épuisé, à peine plus que le fantôme de mon ancien moi. Avant mon passage à tabac, je pesais quatre-vingt-treize kilos. À ma sortie de l'hôpital et mon entrée à Eden Fallows, je n'en faisais plus que soixante-dix-neuf.

Ça, c'était la vie extérieure de Jake Epping, un homme qui avait été salement dérouillé puis avait manqué mourir à l'hôpital. Quant à ma vie intérieure, c'était du noir, des voix, des éclairs de compréhension semblables à la foudre : ils m'aveuglaient par leur brillance puis disparaissaient à nouveau avant que j'aie pu faire autre chose qu'entrapercevoir le paysage qu'ils avaient brièvement illuminé. La plupart du temps, j'étais perdu, mais par intermittence, je me retrouvais…

… me retrouvais brûlant du feu de l'enfer, et une femme me nourrissait de copeaux de glace d'une fraîcheur céleste. C'était LA

FEMME À LA CICATRICE, qui parfois était Sadie…

… me retrouvais sur les chiottes, dans le coin de la chambre, sans la moindre idée de la façon dont j'y étais arrivé, me vidant de ce qui ressemblait à des seaux de merde liquide en fusion, le flanc palpitant et me démangeant furieusement, le genou beuglant. Je me rappelle avoir souhaité que quelqu'un abrège mes souffrances…

… me retrouvais cherchant à sortir du lit parce que j'avais quelque chose de terriblement important à faire. Avec l'impression que le monde entier comptait sur moi pour faire cette chose. L'HOMME AU CHAPEAU DE COW-BOY était là. Il m'attrapait et m'aidait à me recoucher avant je tombe inanimé sur le sol. « Pas encore, fils, me disait-il. Tu es loin d'être assez solide. »

… me retrouvais en train de parler (ou d'essayer de parler) à un couple de policiers en uniforme venus m'interroger sur la branlée que j'avais reçue. L'un d'eux portait un badge au nom de TIPPIT. J'essayais de lui dire qu'il était en danger. J'essayais de lui dire de se rappeler la date du 5 novembre. C'était le bon mois, mais pas le bon jour. Je n'arrivais pas à me rappeler la bonne date, et, de frustration, je me suis mis à me frapper ma stupide tête. Les flics se sont regardés, perplexes. PAS-TIPPIT-L'AUTRE a appelé une infirmière. L'infirmière est arrivée avec un médecin, le médecin m'a fait une piqûre qui m'a emporté…

… me retrouvais à écouter Sadie me faire la lecture, d'abord *Jude l'Obscur*, puis *Tess d'Urberville*. Je connaissais ces histoires et c'était réconfortant de les réentendre. Brusquement, pendant la lecture de *Tess*, je me suis souvenu de quelque chose.

« J'ai foutu la trouille à Tessica Shawstrap pour qu'elle nous laisse tranquilles. »

Sadie leva les yeux. « Tu veux dire *Jessica* ? Jessica Shawstrap ? Qu'est-ce que tu lui as fait ? Comment ? Tu t'en souviens ? »

Mais je m'en souvenais pas. C'était parti…

… me retrouvais à contempler Sadie, debout à la petite fenêtre de ma chambre, regardant tomber la pluie et pleurant.

Mais la plupart du temps, j'étais perdu.

L'HOMME AU CHAPEAU DE COW-BOY, c'était Deke, mais une fois, j'ai cru que c'était mon grand-père, et j'ai eu une peur bleue, parce que Grampy Epping était mort et…

Epping, *c'était ça*, mon nom. *Le laisse pas s'échapper*, je me suis dit, mais sur le moment je n'ai pas pu.

Plusieurs fois, UNE FEMME ÂGÉE AVEC DU ROUGE À LÈVRES ROUGE est venue me voir. Parfois, je pensais que son nom était miz Mimi, parfois je croyais que c'était miz Ellie, une fois j'ai même été quasi sûr que c'était Irene Ryan, qui jouait Granny Clampett dans le feuilleton *The Beverly Hillibillies*. Je lui ai dit que j'avais jeté mon téléphone portable

dans une mare. « Maintenant, il dort avec les poissons. Je voudrais bien pouvoir le récupérer, ce foutu engin. »

UN JEUNE COUPLE est venu. Sadie a dit : « Regarde, c'est Mike et Bobbi Jill. »

J'ai dit : « Mike Coleslaw[1]. »

Le jeune homme a dit : « Vous êtes pas loin, m'sieur A. » Il a souri. En même temps, une larme a coulé sur sa joue.

Plus tard, quand Sadie et Deke venaient à Eden Fallows, ils s'asseyaient à côté de moi sur le canapé. Sadie me prenait la main et demandait : « Comment s'appelle-t-il, Jake ? Tu ne m'as jamais dit comment il s'appelle. Comment pouvons-nous l'arrêter si nous ne savons pas qui c'est ni où le trouver ? »

J'ai dit : « C'est moi qui vais arrêter… » J'ai cherché de toutes mes forces. J'en ai eu mal derrière la tête mais j'ai cherché encore plus fort. « Arrêter…

– Vous ne pourriez pas arrêter une punaise de lit sans notre aide », a dit Deke.

Mais Sadie était trop gentille et Deke était trop âgé. Elle aurait pas dû lui dire, pour commencer. Peut-être que ça tirait pas à conséquence cependant, parce qu'il y croyait pas vraiment.

« Carton Jaune va vous mettre des bâtons dans les roues si vous vous en mêlez, j'ai dit. Je suis le seul contre qui il peut rien.

– Qui est Carton Jaune ? m'a demandé Sadie, se penchant en avant et me prenant les mains.

– Je me souviens pas, mais il peut rien contre moi parce que je suis pas d'ici. »

Sauf que ce mec (ou quoi qu'il fût) était en train de s'en prendre à moi. Le docteur Perry disait que mon amnésie était superficielle et transitoire, et il avait raison… jusqu'à un certain point. Si j'essayais avec trop d'insistance de me rappeler les choses qui comptaient le plus, ma tête me faisait un mal de chien, mes jambes boiteuses trébuchaient et ma vision se brouillait. Mais le pire, c'était ma propension à m'endormir subitement. Sadie a demandé au docteur Perry si c'était de la narcolepsie. Il a répondu sans doute pas, mais il m'a paru inquiet.

« Est-ce qu'il se réveille quand vous l'appelez ou le secouez ?

– Oui, toujours, a répondu Sadie.

– L'endormissement est-il plus susceptible de se produire lorsqu'il est contrarié de ne pouvoir réveiller un souvenir ? »

Sadie a convenu que oui.

« Alors je suis à peu près sûr que ça va passer, tout comme son amnésie est en train de se résorber. »

Finalement – petit pas par petit pas – mon monde intérieur a commencé à fusionner avec mon monde extérieur. Je m'appelais

Jacob Epping, j'étais enseignant et j'avais d'une façon ou d'une autre voyagé à rebours dans le temps pour empêcher l'assassinat du président Kennedy. J'ai tenté de rejeter cette idée, au début, mais j'en savais trop sur les années intermédiaires. Et ce n'étaient pas des visions. C'étaient des souvenirs. Les Rolling Stones, les audiences en vue de la destitution du président Clinton, le World Trade Center en flammes. Christy, mon ex-épouse à problèmes et source de problèmes.

Un soir que Sadie et moi regardions le feuilleton *Combat !* à la télévision, je me suis rappelé ce que j'avais fait à Frank Dunning.

« Sadie, j'ai tué un homme avant de venir au Texas. Ça s'est passé dans un cimetière. Je devais le faire. Il allait assassiner toute sa famille. »

Elle m'a regardé, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

« Éteins le poste, je lui ai dit. Le gars qui joue le sergent Saunders – je sais plus son nom –, il va être décapité par une pale d'hélicoptère. S'te plaît, Sadie, éteins. »

Elle a éteint la télé puis s'est agenouillée devant moi.

« Qui va assassiner Kennedy ? Quand ? À quel endroit ? »

J'ai cherché de toutes mes forces – sans m'endormir – mais je ne m'en souvenais pas. J'étais descendu du Maine en Floride, ça je m'en souvenais. En Ford Sunliner, une excellente bagnole. J'étais descendu de la Floride à La Nouvelle-Orléans, et quand j'avais quitté La Nouvelle-Orléans, j'étais venu au Texas. Je me rappelais que j'écoutais « Earth Angel » à la radio quand j'avais franchi la frontière entre les deux États, à cent dix à l'heure sur la 20. Je me rappelais un panneau routier : **LE TEXAS VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE**. Et un panneau publicitaire : RESTO-GRILL SONNY'S, 40 KM. Après ça, y'avait un trou dans le film. Après l'interruption, émergeaient les souvenirs de Jodie. Y avoir enseigné et vécu. Des souvenirs plus nets d'avoir dansé le swing avec Sadie et dormi avec elle aux Bungalows Candlewood. Sadie m'a indiqué que j'avais aussi vécu à Fort Worth et Dallas, mais elle ignorait où ; tout ce qu'elle avait, c'étaient deux numéros de téléphone qui n'étaient plus en service. J'en savais pas plus qu'elle, même si j'avais l'impression qu'une des adresses était peut-être Cadillac Street. Elle a vérifié sur des plans de ville et y'avait de Cadillac Street dans aucune des deux villes.

J'arrivais à me rappeler des quantités de choses maintenant, mais le nom de l'assassin ne me revenait pas, ni le lieu de l'assassinat. Et pourquoi ça ? Parce que le passé l'empêchait. Le passé tenace.

« L'assassin a une petite fille, j'ai dit un jour. Je crois qu'elle s'appelle Avril.

– Écoute, Jake, il faut que je te demande quelque chose. Ça risque de te fâcher, mais puisque tant de choses en dépendent – le sort du monde, selon toi –, j'ai besoin de savoir.

– Vas-y. »

Je voyais pas ce qu'elle pourrait me demander qui pourrait me fâcher.

« Est-ce que tu me mens ?

– Non », j'ai dit sans hésiter.

À ce moment-là, c'était la vérité.

« J'ai dit à Deke que nous devions alerter la police. Il m'a montré un article du *Morning News* disant que la police de Dallas avait déjà reçu deux cents menaces de mort et des dénonciations d'assassins potentiels. Il dit que les extrémistes de droite de Dallas et Fort Worth autant que les gauchistes de San Antonio cherchent à faire peur à Kennedy pour l'éloigner du Texas. Il dit que les flics de Dallas transmettent tout ça au FBI et qu'eux-mêmes ne font rien. Il dit que la seule personne que J. Edgar Hoover déteste plus que JFK, c'est son frère Bobby. »

Je me foutais de savoir qui J. Edgar Hoover détestait. « Tu me crois ? j'ai demandé.

– Oui, m'a-t-elle dit dans un soupir. Est-ce que Vic Morrow va vraiment être décapité ? »

Ah, oui, c'était comme ça qu'il s'appelait. « Oui.

– En tournant *Combat !* ?

– Non, dans un film. »

Elle a fondu en larmes. « Ne va pas mourir toi aussi, Jake… s'il te plaît. Je veux juste que tu guérisses. »

Je faisais des tas de mauvais rêves. Les lieux variaient : parfois, c'était une rue déserte qui ressemblait à la Main Street de Lisbon Falls, parfois c'était le cimetière où j'avais abattu Frank Dunning, parfois c'était la cuisine d'Andy Cullum, l'as du crib, mais le plus souvent c'était le resto-caravane d'Al Templeton. Nous étions assis sur une banquette, sous les regards des célébrités en photo sur son mur. Al était malade – mourant – mais ses yeux brillaient d'une lumineuse intensité.

« Carton Jaune est la personnification de la ténacité du passé, disait Al. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Oui, je le savais.

« Il pensait que tu mourrais de tes coups et blessures, mais t'es pas mort. Il pensait que tu mourrais de tes infections, mais t'es pas mort. Maintenant, il bâtit des murs autour de tes souvenirs – les souvenirs vitaux – parce qu'il sait que c'est sa dernière chance de t'arrêter.

– Comment peut-il faire ça ? Il est mort. »

Al secouait la tête. « Non, c'est moi.

– Qui c'est ? *Qu'est-ce* que c'est ? Et comment peut-il revenir à la vie ? Il s'est lui-même tranché la gorge et son carton est devenu noir ! Je l'ai vu !

– Je sais pas, mon pote. Tout ce que je sais, c'est qu'il peut pas t'arrêter si tu refuses d'arrêter. *Tu dois retrouver ces souvenirs.*

– Aide-moi, alors ! » je lui criais. Et je saisissais la dure serre qu'était devenue sa main. « Dis-moi le nom du type ! Est-ce que c'est Chapman ? Manson ? Ces deux noms ont un écho familier, mais aucun ne me semble juste. *C'est toi qui m'as foutu là-dedans, alors aide-moi !* »

À ce moment-là dans le rêve, Al ouvre la bouche pour me le dire, mais Carton Jaune intervient. Si nous sommes dans Main Street, il sort du Front-Vert ou de la Kennebec Fruit Company. Si c'est dans le cimetière, il sort d'un tombeau qui s'ouvre, comme un zombie chez George Romero. Si c'est dans la roulotte, la porte s'ouvre. Le carton qu'il porte glissé sous le ruban de son chapeau de feutre est si noir qu'il ressemble à un trou rectangulaire ouvert dans l'univers. Il est mort et en décomposition. Son pardessus antique est maculé de moisissures. Ses orbites sont des pelotes d'asticots qui se tortillent.

« Il peut pas te le dire, parce que, aujourd'hui, c'est deux pour le prix d'une ! » glapit Carton Jaune qui est maintenant Carton Noir.

Je me retourne vers Al, mais Al est devenu un squelette avec une cigarette coincée entre les dents, et je me réveille en sueur. J'essaie de me raccrocher aux souvenirs, mais les souvenirs sont partis.

Deke m'a apporté les articles de journaux concernant la visite imminente de Kennedy, dans l'espoir qu'ils réveilleraient quelque chose. Peine perdue. Un jour que j'étais allongé sur le canapé (je venais juste d'émerger d'un de mes endormissements subits), je les ai encore entendus se disputer sur la question de savoir s'il fallait prévenir la police ou pas. Deke disait qu'un informateur anonyme ne serait pas pris au sérieux et que donner un nom risquait de nous foutre tous dans le pétrin.

« Je m'en fous ! a crié Sadie. Je sais que vous le croyez fou, mais vous serez bien avancé s'il a raison ! Qu'est-ce que vous direz si Kennedy repart de Dallas dans une boîte ?

– Si vous mettez la police dans le coup, ils vont placer Jake dans leur ligne de mire, ma puce. Et d'après ce que vous m'avez dit, il a déjà liquidé un type en Nouvelle-Angleterre avant de venir ici. »

Sadie, Sadie, j'aurais préféré que tu lui racontes pas ça.

Elle n'a pas poursuivi la dispute, mais n'a pas renoncé pour autant. Parfois, elle essayait de me prendre par surprise pour faire remonter le nom à mon insu, comme quand on essaie de faire peur à quelqu'un pour lui faire passer le hoquet. Ça n'a pas marché.

« Que vais-je faire de toi ? me demanda-t-elle tristement.

– Je ne sais pas.

– Essaye d'y arriver par un autre biais. Essaye de recouper des indices.

– Je l'ai fait. Je crois que le gars a été militaire. Dans les marines. »

Je me suis frotté l'arrière de la tête où la douleur se réveillait. « Mais ça peut aussi bien être l'armée de l'air. Merde, Christy, je sais pas.

– Sadie, Jake. Moi, c'est Sadie.

– C'est pas ce que j'ai dit ? »

Elle a secoué la tête et risqué un sourire.

Le 12 (c'était le mardi d'après Veterans Day[2]), le *Morning News* a publié un long éditorial sur la visite imminente de Kennedy et sa signification pour la ville. « La plupart des habitants semblent prêts à accueillir à bras ouverts ce jeune président débutant, disait l'article. L'excitation est à son comble. Bien sûr, ce qui ne gâte rien, c'est que sa jolie et charismatique épouse sera du voyage. »

« Encore rêvé de Carton Jaune la nuit dernière ? » m'a demandé Sadie en entrant. Elle avait passé le week-end à Jodie, surtout pour arroser ses plantes et « faire acte de présence », comme elle disait.

J'ai secoué la tête. « Pépette, t'as passé beaucoup plus de temps ici qu'à Jodie ces derniers temps. Où en es-tu pour ton travail ?

– Miz Ellie m'a mise en temps partiel. Ça me va, et quand je partirai avec toi… si nous partons… je verrai bien ce qui arrivera. »

Son regard s'est détourné de moi et elle s'est préparée à allumer une cigarette. En la regardant mettre trop de temps à la tapoter sur la table basse, puis à tripoter ses allumettes, j'ai pris conscience d'un fait décourageant : Sadie aussi avait des doutes. J'avais prédit une issue pacifique à la crise des missiles, j'avais su que Dick Tiger tomberait au cinquième round… mais elle continuait d'avoir des doutes. Et je ne lui en voulais pas. Si nos places avaient été inversées, j'en aurais eu.

Puis son visage s'éclaira. « Mais j'ai un bath de remplaçant, et je parie que tu devineras qui c'est. »

J'ai souri. « C'est… » J'arrivais pas à sortir son nom. Je le voyais parfaitement – visage âgé tanné par le soleil, chapeau de cow-boy, cravate bolo – mais ce mardi matin-là, son nom me revenait pas. J'ai commencé à avoir mal derrière la tête, là où j'avais heurté la plinthe – mais quelle plinthe, dans quelle maison ? Je me sentais lamentablement minable de pas le savoir.

Kennedy débarque dans dix jours et je peux même pas me rappeler le nom de ce putain de mec.

« Essaye, Jake.

– C'est ce que je fais. C'est ce que je fais, Sadie !

– Attends une seconde. J'ai une idée. »

Elle a posé sa cigarette allumée dans une encoche du cendrier, s'est levée, est sortie par la porte d'entrée, l'a refermée derrière elle. Puis elle est entrée et m'a lancé d'une drôle de voix grave et rocailleuse ce que le vieux type disait chaque fois qu'il entrait : « Comment va aujourd'hui, fiston ? L'appétit est bon ?

– Deke, j'ai dit. Deke Simmons. Il était marié avec miz Mimi, mais

elle est morte au Mexique. On a organisé une cérémonie en son hommage. »

Mon mal de tête s'était évanoui. Juste comme ça.

Sadie a battu des mains et couru vers moi. J'ai eu droit à un long et délicieux baiser.

« Tu vois ? elle m'a dit en se reculant. Tu peux le faire. Il n'est pas encore trop tard. Comment s'appelle-t-il, Jake ? Comment s'appelle ce bougre de cinglé ? »

Mais je m'en souvenais pas.

Le 16 novembre, le *Herald Times* a publié le parcours du cortège présidentiel. Il partirait de Love Field pour arriver au Trade Mart où le président s'adresserait au Conseil des citoyens de Dallas et à leurs invités. Le but avoué de son discours était de saluer le Centre de recherche d'études supérieures et de féliciter Dallas pour son essor économique au cours de la dernière décennie, mais le *Times Herald* se faisait un plaisir d'informer ceux qui ne le savaient pas déjà que la véritable raison était purement politique. Le Texas avait voté pour Kennedy en 1960, mais 64 s'annonçait mal, en dépit de la présence comme colistier du bon vieux Johnson, natif de la ville. Les cyniques continuaient d'appeler le vice-président « Landslide[3] Lyndon », par allusion à la majorité écrasante avec laquelle il avait remporté l'élection générale au Sénat en 1948, élection générale carrément louche alors qu'il n'avait gagné la primaire que par quatre-vingt-sept voix sur un million de suffrages exprimés. C'était de l'histoire ancienne mais le fait que le surnom soit resté en disait long sur les sentiments mitigés des Texans à son égard. Le boulot de Kennedy – et de Jackie, bien sûr – était d'aider « Landslide Lyndon » et le gouverneur du Texas John Connally à réveiller les fidèles.

« Regarde bien ça, m'a dit Sadie en suivant l'itinéraire du bout du doigt. Main Street d'un bout à l'autre. Puis Houston Street. Avec de hauts immeubles tout du long. Est-ce qu'il sera posté dans Main Street ? Il y a de fortes chances, tu ne penses pas ? »

Je l'écoutais à peine car autre chose venait de me frapper. « Regarde, Sadie, le cortège va remonter Turtle Creek Boulevard ! »

Une flamme se mit à briller dans ses yeux. « C'est là que ça va se passer ? »

J'ai secoué la tête, perplexe. Probablement pas, mais je savais quelque chose au sujet de Turtle Creek Boulevard qui avait à voir avec notre homme. Alors que j'y réfléchissais, quelque chose est remonté à la surface.

« Il devait cacher son fusil et revenir le chercher plus tard.

– Le cacher où ?

– Peu importe, c'est déjà passé. Cette partie-là est passée. »

J'ai posé mes mains sur mon visage parce que soudain la lumière de

la pièce m'aveuglait.

« Arrête d'y penser pour le moment », m'a ordonné Sadie. Et elle a expédié le journal dans un coin. « Détends-toi, sinon tu auras encore un de ces foutus maux de tête et tu devras prendre un de ces comprimés qui t'endorment.

– Oui. Je sais.

– Tu as besoin d'un café. Fort. »

Elle est allée m'en faire un dans la cuisine. Quand elle est revenue, je ronflais. J'ai dormi pendant près de trois heures et j'aurais pu rester encore plus longtemps au pays des rêves si elle m'avait pas secoué pour me réveiller. « Ton arrivée à Dallas ? Ton dernier souvenir ?

– Je me souviens pas.

– Où tu es descendu ? Hôtel ? Motel ? Meublé ? »

Un instant, j'ai eu un vague souvenir de cour et de nombreuses fenêtres. Un portier ? Peut-être. Puis le souvenir a disparu comme il était venu. Et le mal de tête a repris.

« Je sais pas. La dernière chose que je me rappelle, c'est d'avoir franchi la frontière de l'État sur la 20 et vu un panneau pour un resto-grill. C'était encore à des kilomètres de Dallas.

– D'accord, mais on n'a pas besoin d'aller aussi loin parce que si tu étais sur la 20, tu es resté sur la 20. » Elle a consulté sa montre. « C'est trop tard pour aujourd'hui, mais demain on ira faire une petite promenade du dimanche.

– Ça marchera sûrement pas. »

Mais j'ai tout de même ressenti une lueur d'espoir.

Sadie est restée pour la nuit et le lendemain matin nous avons quitté Dallas en direction de l'est et de la Louisiane par la route que les gens du cru appelaient la Honeybee Highway. Sadie était au volant de ma Chevy, qui marchait bien maintenant que le démarreur forcé avait été remplacé. C'était Deke qui s'en était occupé. Sadie a conduit jusqu'à Terrell puis a quitté la route pour faire demi-tour sur le parking en terre battue défoncée d'une église isolée : le Sang-du-Rédempteur, à en croire le panneau dressé sur la pelouse décolorée. Au-dessous du nom, il y avait un message en lettres blanches mobiles. Il était censé dire AVEZ-VOUS LU LA PAROLE DE DIEU TOUT-PUISSANT AUJOURD'HUI ? mais certaines lettres avaient sauté, laissant seulement AVE VOUS LU A L D DIEU TOUT-PUISSANT AUJOURD'HUI ?

Elle m'a dévisagé avec un brin d'inquiétude. « Tu penses pouvoir assurer le retour, trésor ? »

Je pensais que je pouvais. C'était tout droit et la Chevrolet était une automatique. Je n'aurais pas besoin de forcer sur ma jambe gauche encore raide. Le seul problème, c'était…

« Sadie ? je lui ai fait en m'installant au volant pour la première fois depuis le mois d'août et en reculant le siège au maximum.

– Oui ?

– Si je m'endors, tu prends le volant et tu tournes la clé, d'accord ? »

Elle a souri nerveusement. « Oh, fais-moi confiance. »

J'ai vérifié la circulation et déboîté. Au début, j'osais pas trop dépasser les quatre-vingts à l'heure, mais c'était dimanche et pas loin de midi, et on avait la route quasiment pour nous. J'ai commencé à me détendre.

« Ne pense plus à rien, Jake. N'essaie pas de te rappeler quoi que ce soit, laisse juste aller.

– Je regrette ma Sunliner.

– Fais comme si c'était ta Sunliner, alors, et laisse-la juste aller où elle veut aller.

– D'accord, mais…

– Pas de mais. C'est une belle journée. Tu arrives dans un nouvel endroit, et pour le moment, tu n'as pas à te soucier de l'assassinat de Kennedy parce que c'est encore loin dans le temps. À des années de là. »

Oui, c'était une belle journée. Et non, je me suis pas endormi, même si j'étais vachement fatigué (c'était la première fois que je sortais aussi longtemps depuis ma dérouillée). Mon esprit n'arrêtait pas de revenir à la petite église au bord de la route. Très probablement une église réservée aux Noirs. Ils devaient y psalmodier en swinguant comme jamais aucun Blanc le ferait et y lire LA PAROLE DE DIEU TOUT-PUISSANT avec force « alléluias » et « gloire à Jésus ».

Voilà qu'on entrait dans Dallas. J'ai tourné plusieurs fois (sans doute plus à droite qu'à gauche car mon bras gauche était encore faible et tourner à gauche me faisait mal, même avec la direction assistée). Bientôt, je me suis perdu dans les rues latérales.

Je suis bel et bien perdu, j'ai pensé. *J'ai besoin que quelqu'un m'indique la route. Comme ce môme à La Nouvelle-Orléans. Pour aller à l'hôtel Moonstone.*

Sauf que c'était pas le Moonstone, c'était le Monteleone. Et l'hôtel où j'étais descendu en arrivant à Dallas, c'était… c'était…

Un moment, j'ai cru que le nom allait m'échapper, comme le nom de Sadie le faisait encore parfois. Et puis j'ai vu le portier et toutes ces fenêtres scintillantes surplombant Commerce Street, et le déclic s'est fait.

Je suis descendu à l'hôtel Adolphus. Oui. Parce qu'il était proche de…

Quand on est rentrés dans le petit trois-pièces fonctionnel avec rampes d'accès, lit d'hôpital et poignées de chaque côté de la cuvette des W-C, Sadie m'a conseillé de m'allonger un peu. « Et prends un comprimé. »

Je suis allé dans la chambre, j'ai enlevé mes chaussures (un exercice lent et laborieux) et je me suis couché. Mais je n'ai pas pris de

comprimé. Je voulais garder l'esprit clair. Je devais l'avoir clair à partir de maintenant. Le rendez-vous de Kennedy avec Dallas n'était plus qu'à cinq jours de là.

Tu es descendu à l'Adolphus parce qu'il était proche de… quelque chose. Mais de quoi ?

Ben, l'Adolphus était proche du parcours du cortège publié dans le journal, ce qui réduisait les possibilités à… fichtre, pas moins de deux mille immeubles. Sans parler de tous les murs, statues et monuments derrière lesquels un tireur embusqué pouvait se dissimuler. Combien de ruelles le long du parcours ? Des dizaines. Combien de viaducs et de passerelles avec ligne de tir dégagée vers des points de passage en contrebas dans West Mockingbird Lane, Lemmon Avenue, Turtle Creek Boulevard ? Le cortège allait longer tout ça. Combien encore dans Main Street et Houston Street ?

Soit tu te rappelles qui c'est, soit d'où il va tirer.

Si je mettais le doigt sur l'un, je mettrais le doigt sur l'autre. Je le savais. Mais le seul truc à quoi mon esprit retournait, c'était cette église sur la 20 où Sadie avait fait demi-tour. Le Sang-du-Rédempteur sur Honeybee Highway. Beaucoup de gens considéraient Kennedy comme un rédempteur. Al Templeton le premier. Il…

Mes yeux se sont agrandis et j'ai cessé de respirer.

Dans l'autre pièce, le téléphone a sonné et j'ai entendu Sadie répondre, à voix basse parce qu'elle croyait que je dormais.

Je me suis souvenu du jour où j'avais découvert le nom complet de Sadie dont une partie oblitérée me laissait seulement lire « Doris Dun ». J'étais en présence d'une harmonique de même magnitude. J'ai fermé les yeux et visualisé le panneau de l'église. Puis j'ai visualisé ma main recouvrant D DIEU TOUT-PUISSANT.

Il me restait AVE VOUS LU A L AUJOURD'HUI.

Avais-je lu AL aujourd'hui ? Les notes d'Al ! *J'avais son carnet !*

Mais où ? Où était-il ?

La porte de la chambre s'ouvrit. Sadie passa la tête à l'intérieur. « Jake ? Tu dors ?

– Non, j'ai dit. Je me repose, juste.

– Tu te souviens de quelque chose ?

– Non, de rien, j'ai dit. Désolé.

– Tu as encore du temps.

– Oui. De nouveaux détails me reviennent tous les jours.

– Chéri, c'était Deke. Ils ont un virus qui traîne au lycée et il en a chopé la version carabinée. Il m'a demandé si je pouvais venir demain et mardi. Peut-être mercredi, aussi.

– Vas-y, j'ai dit. Si t'y vas pas, il va vouloir tout faire tout seul. Et il est plus tout jeune. »

Dans mon esprit, cinq mots clignotaient comme une enseigne au

néon : AVEZ-VOUS LU AL AUJOURD'HUI ? AVEZ-VOUS LU AL AUJOURD'HUI ? AVEZ-VOUS LU AL AUJOURD'HUI ?

Elle s'est assise à côté de moi sur le lit. « Tu es sûr ?

– Oui, ça ira pour moi. J'aurai beaucoup de visites. IDA vient demain, l'oublie pas. »

IDA, pour moi, c'étaient les Infirmières à Domicile de Dallas. Leur tâche principale, dans mon cas, était de s'assurer que je ne délirais pas, ce qui aurait pu orienter vers l'hémorragie cérébrale.

« C'est vrai. Neuf heures. C'est sur le calendrier, au cas où tu oublierais. Et le docteur Ellerton…

– … vient pour déjeuner. J'ai pas oublié.

– Bien, Jake. C'est bien.

– Il a dit qu'il apporterait des sandwichs. Et des milk-shakes. Il veut m'engraisser.

– Tu as besoin d'engraisser.

– Plus kiné mercredi. Torture de la jambe le matin, torture du bras l'après-midi.

– J'aime pas te laisser tout seul si près de… tu sais quoi.

– Si quelque chose me revient, je t'appelle, Sadie. »

Elle a pris ma main et s'est penchée assez près pour que je sente son parfum et la discrète odeur de tabac de son haleine. « Tu me promets ?

– Oui. Promis.

– Je reviens mercredi soir au plus tard. Et si Deke peut pas venir jeudi, la bibliothèque restera fermée, point barre.

– Tout ira bien. »

Elle m'a embrassé légèrement, a pris le chemin de la porte, puis s'est retournée. « J'espère presque que Deke a raison et que tout ça n'est qu'une hallucination. Je ne peux pas supporter l'idée qu'on sache et qu'on soit incapables d'agir. Condamnés à rester là, assis devant le poste, pendant que quelqu'un…

– Je vais me souvenir, j'ai dit.

– Tu crois, Jake ?

– Il le faut. »

Elle a hoché la tête, mais même avec les stores baissés, j'ai pu lire le doute sur son visage. « Nous pouvons dîner ensemble avant que je parte. En attendant, ferme les yeux et essaie de dormir un peu. »

J'ai fermé les yeux, certain que je dormirais pas. Et c'était pas grave, parce que j'avais besoin de réfléchir à Comment Lire Al Aujourd'hui. Au bout d'un moment, j'ai senti une odeur de cuisine. Ça sentait bon. Juste après ma sortie de l'hôpital, quand je vomissais ou chiais toutes les dix minutes, toutes les odeurs me répugnaient. Là, ça allait nettement mieux.

J'ai commencé à somnoler. Je voyais Al assis en face de moi sur

l'une des banquettes de sa caravane, sa toque en papier inclinée sur son sourcil gauche. Des photos de grosses légumes de p'tit bled nous surplombaient, mais Harry Dunning ne figurait plus sur le mur. Je l'avais sauvé. Peut-être que la deuxième fois, je l'avais aussi sauvé du Vietnam. J'avais aucun moyen d'en être sûr.

Il te retient toujours, hein, mon pote ? m'a demandé Al.

Oui.

Mais tu te rapproches maintenant.

Pas assez. Et j'ai aucune idée de l'endroit où j'ai rangé ton foutu carnet.

Tu l'as sûrement mis sous clé. Est-ce que ça réduit un peu les possibilités ?

J'allais dire non quand j'ai pensé : *J'ai mis le carnet d'Al sous clé. Je l'ai enfermé. Et j'ai gardé la clé…*

J'ai ouvert les yeux et pour la première fois depuis des semaines, me sembla-t-il, un grand sourire me tordit le visage.

Une clé de coffre-fort.

La porte s'ouvrit. « Tu as faim ? J'ai gardé le repas au chaud.

– Quoi ?

– Jake, ça fait plus de deux heures que tu dors. »

Je me suis redressé et j'ai posé mes pieds par terre. « Alors, à table. »

1- « Salade de chou », hors-d'œuvre américain typique.

2- Journée des Anciens Combattants.

3- Littéralement « glissement de terrain », métaphore américaine pour un raz-de-marée électoral.

Chapitre 27

1

17/11/63 (dimanche)

Après le repas qu'elle appelait le souper et que j'appelais le dîner, Sadie a voulu faire la vaisselle mais je lui ai plutôt conseillé d'aller faire sa valise. C'était une petite valise bleue aux coins arrondis.

« Mais, ton genou…

– Mon genou tiendra le coup, pour quelques assiettes. Tu dois prendre la route maintenant si tu veux avoir une nuit de sommeil à peu près complète. »

Dix minutes plus tard, la vaisselle était faite, j'avais les bouts des doigts ridés comme des pruneaux et Sadie était debout à la porte. Avec sa petite valise à la main et ses cheveux bouclant autour de son visage, elle m'avait jamais paru plus jolie.

« Jake ? Dis-moi une seule bonne chose de l'avenir. »

Bizarrement, pas grand-chose ne m'est venu. Les téléphones portables ? Les attentats suicide ? Non, sûrement pas. La fonte des calottes glaciaires ? Peut-être une autre fois.

Puis, dans un grand sourire : « Je vais t'en donner deux pour le prix d'une. La guerre froide est terminée et le président est noir. »

Elle a commencé à sourire et puis elle a vu que je ne plaisantais pas. Sa bouche a béé de surprise. « Tu veux dire qu'il y a un nègre à la Maison-Blanche ?

– Oui, c'est ça. Même si à mon époque, ils préfèrent être appelés des Africains-Américains.

– T'es sérieux ?

– Oui, oui.

– Oh, mon Dieu !

– C'est ce que beaucoup de gens ont dit le lendemain de l'élection.

– Est-ce que… est-ce qu'il se débrouille bien ?

– Les opinions divergent. Si tu veux la mienne, il se débrouille aussi bien qu'on pouvait s'y attendre, étant donné la complexité des choses.

– Là-dessus, je pense que je vais rentrer à Jodie. » Elle a lâché un rire distrait. « Dans un état second. »

Elle a descendu la rampe, fourré sa valise dans le réduit qui tenait

lieu de coffre à sa Coccinelle, puis m'a soufflé un baiser. Elle a ouvert la portière pour s'installer au volant, mais je ne pouvais pas la laisser partir comme ça. Je n'étais pas capable de courir – le docteur Perry affirmait qu'il me fallait pas espérer le faire avant encore huit mois, peut-être même un an – mais j'ai dégringolé la rampe en boitant aussi vite que j'ai pu.

« Attends, Sadie, attends une minute ! »

Mr. Kenopensky, mon voisin d'à côté, était assis dans son fauteuil roulant, emmitouflé dans un blouson, sa pile cardiaque Motorola sur les genoux. Sur le trottoir, Norma Whitten marchait à petits pas vers la boîte aux lettres au coin de la rue en s'aidant de deux piquets en bois qui ressemblaient plus à des bâtons de ski qu'à des béquilles. Elle se retourna et nous fit coucou de la main en essayant de soulever le côté paralysé de son visage pour nous sourire.

Sadie m'adressa un regard interrogateur dans le crépuscule.

« Je voulais juste te dire un truc, je lui ai dit. Je voulais te dire que tu es la meilleure foutue chose qui me soit jamais arrivée. »

Elle a ri et m'a embrassé. « *Idem*, mon bon monsieur. »

Nous avons échangé un long baiser, qui aurait pu durer plus longtemps si un claquement sec sur notre droite ne l'avait interrompu. Mr. Kenopensky applaudissait.

Sadie s'est reculée, mais m'a pris par les poignets. « Tu m'appelles, d'accord ? Tiens-moi… C'est quoi ce truc que tu dis ? *Branchée ?*

– Oui, c'est ça. Je te tiens branchée. »

J'avais aucune intention de la tenir branchée. Ni Deke ni la police non plus.

« Parce que tu peux pas faire ça tout seul, Jake. Tu es trop faible.

– Je sais », j'ai dit. Tout en pensant : je ferais mieux de ne plus l'être. « Appelle-moi quand tu arrives, que je sache que tu es bien rentrée. »

Quand sa Coccinelle a tourné le coin et disparu, Mr. Kenopensky m'a dit : « Faites attention à ce que vous faites, Amberson. Avec celle-là, vous avez tiré le bon numéro.

– Je sais. »

Je suis resté encore un peu au bout de l'allée, le temps de m'assurer que miz Whitten revenait de la boîte aux lettres sans tomber.

Elle est rentrée saine et sauve.

Moi aussi.

2

Mon premier geste fut de ramasser mon trousseau de clés sur le dessus de la commode et de passer en revue les différentes clés, surpris que Sadie n'ait jamais pensé à me les montrer pour voir si elles réveillaient ma mémoire… mais bien sûr, elle pouvait pas penser à

tout. Il y en avait pile douze en tout. Je n'avais aucune idée des serrures auxquelles étaient destinées la plupart d'entre elles, même si j'étais sûr que la Schlage était celle de ma maison de… était-ce Sabattus ? Je pensais que oui, mais je n'en étais pas du tout sûr.

Il y avait une toute petite clé, gravée des lettres FC et du chiffre 775. C'était bien une clé de coffre-fort, mais quelle banque ? La First Commercial ? Oui, ça faisait nom de banque, mais c'était pas ça.

J'ai fermé les yeux et scruté les ténèbres. J'ai attendu, quasiment sûr que ça allait venir… et c'est venu. J'ai vu un chéquier dans un étui en simili-alligator. Je me suis vu l'ouvrir. Tout ça était étonnamment facile. Imprimé sur le premier chèque, il y avait non seulement le nom que je portais en Terrain d'Antan mais la dernière adresse officielle que j'y avais occupée.

214 W. Neely St. Apt 1
Dallas, TX

J'ai pensé : *C'est là qu'on m'a volé ma voiture*.

Et j'ai pensé : *Oswald. Le nom de l'assassin est Oswald Lapin*.

Non, bien sûr que non. C'était un homme, pas un personnage de dessin animé. Mais j'étais pas loin.

« Je viens à ta rencontre, monsieur Lapin, j'ai dit. Je viens toujours. »

3

Le téléphone a sonné un peu avant 21 heures 30. Sadie était rentrée saine et sauve. « J'imagine que rien ne t'est encore revenu, si ? Je suis une enquiquineuse, je sais.

– Non, rien. Et tu n'as rien à voir avec une enquiquineuse. »

Elle n'aurait rien à voir non plus avec Oswald Lapin, si j'avais un quelconque pouvoir en la matière. Ni avec la femme du lapin, qui s'appelait, peut-être ou peut-être pas, Marie, ni avec sa petite fille, dont j'étais sûr qu'elle s'appelait Avril.

« Tu te fichais de moi quand tu m'as dit qu'un nègre était à la Maison-Blanche, hein ? »

J'ai souri. « Attends un peu. Tu verras bientôt par toi-même. »

4

18/11/63 (lundi)

À 9 heures tapantes, les deux IDA sont arrivées, l'une jeune et jolie, l'autre vieille et redoutable. Elles ont fait ce qu'elles avaient à faire. Lorsque la plus vieille a considéré que j'avais assez grimacé, assez

tressailli et assez gémi, elle m'a tendu une enveloppe en papier avec deux comprimés à l'intérieur. « Pour la douleur.

– Je ne crois pas que…

– Prenez-moi ça, qu'elle a dit (en femme de peu de mots). Cadeau de la maison. »

Je me les suis fourrés dans la bouche, collés à l'intérieur de la joue, j'ai avalé de l'eau, puis je me suis excusé pour aller aux toilettes, où je les ai crachés.

Quand je suis retourné à la cuisine, la vieille m'a dit : « Progrès satisfaisants. Surtout pas d'efforts exagérés.

– Surtout pas.

– On les a attrapés ?

– Je vous demande pardon ?

– Les salauds qui vous ont estourbi.

– Euh… pas encore.

– Z'aviez fait què'chose que vous auriez pas dû ? »

Je l'ai gratifiée de mon plus large sourire, celui dont Christy disait qu'il me faisait ressembler à un présentateur de jeu télévisé shooté au crack. « Aucun souvenir. »

5

Le docteur Ellerton est arrivé à l'heure du déjeuner, apportant d'énormes sandwichs au rosbif, des frites croustillantes luisantes de graisse et les milk-shakes promis. J'en ai avalé autant que je pouvais, et c'était plutôt pas mal. Mon appétit revenait.

« Mike a lancé l'idée de donner un autre spectacle de variétés, m'a-t-il annoncé. Cette fois, à votre bénéfice. Mais en fin de compte, la raison l'a emporté. Une petite ville ne peut pas être sollicitée indéfiniment. » Il a allumé une cigarette, lâché l'allumette dans le cendrier posé sur la table et inhalé avec enthousiasme. « Des chances que la police attrape les voyous qui vous ont fait ça ? Vous avez des nouvelles ?

– Non, rien, mais je n'ai pas grand espoir. Ils m'ont soulagé de mon portefeuille, volé ma caisse et se sont volatilisés.

– Que faisiez-vous dans ce coin de Dallas, au fait ? Ce n'est pas exactement le secteur le mieux famé. »

Eh bien, apparemment, j'y vivais.

« Aucun souvenir. J'allais voir quelqu'un, peut-être.

– Est-ce que vous vous reposez suffisamment ? Vous ne forcez pas trop sur le genou ?

– Non, non. »

Mais j'avais dans l'idée que ça allait changer dans pas longtemps.

« Toujours sujet aux endormissements soudains ?

– Ça s'arrange un peu.

– Impec. Je suppose que… »

Le téléphone sonna. « Ça doit être Sadie, j'ai dit. Qui m'appelle pendant sa pause déjeuner.

– Je dois mettre les bouts, de toute façon. C'est épatant de vous voir reprendre du poids, George. Dites bonjour à la jolie demoiselle pour moi. »

Je l'ai fait. Elle m'a demandé si un quelconque *souvenir pertinent* m'était revenu. Je savais, à son choix de mots délicat, qu'elle appelait du secrétariat principal du lycée et qu'elle devrait régler l'appel longue distance à Mrs. Coleridge. Outre sa fonction d'intendante du lycée de Denholm, Mrs. Coleridge avait de grandes oreilles qui traînaient.

J'ai dit non, aucun nouveau souvenir, mais que j'allais faire une sieste et que j'espérais avoir du nouveau à mon réveil. J'ai ajouté que je l'aimais (c'était agréable de dire quelque chose qui était la pure vérité), demandé des nouvelles de Deke, puis je lui ai souhaité un bon après-midi et j'ai raccroché. Mais je n'ai pas fait de sieste. J'ai pris mes clés de voiture et ma sacoche et j'ai roulé jusqu'en centre-ville. J'espérais de toutes mes forces avoir quelque chose dans cette sacoche à mon retour.

6

J'ai conduit lentement et prudemment, mais le temps que j'arrive à la First Corn Bank, mon genou me faisait encore atrocement souffrir. J'ai présenté ma clé de coffre au guichet.

Quand mon banquier est sorti de son bureau pour venir à ma rencontre, son nom m'est instantanément revenu : Richard Link. Il a écarquillé les yeux avec inquiétude en me voyant boiter vers lui. « Que vous est-il arrivé, monsieur Amberson ?

– Accident de voiture. »

En espérant qu'il ait loupé (ou oublié) l'entrefilet à la page Faits Divers du *Morning News*. Je ne l'avais pas vu moi-même, mais on me l'avait lu : « Mr. George Amberson, de Jodie, retrouvé inconscient après avoir été frappé et agressé, a été transporté au Parkland Hospital. »

« Je récupère bien.

– Je me réjouis de le savoir. »

Les coffres-forts étaient situés au sous-sol. J'ai négocié l'escalier en sautant d'une marche à l'autre. Richard Link et moi avons utilisé chacun notre clé et Link m'a installé avec mon coffre dans l'une des cabines prévues à cet effet. Il l'a déposé sur un minuscule coin de bureau juste assez grand pour le supporter puis a désigné le bouton sur le mur.

« Sonnez lorsque vous aurez terminé. Melvin viendra vous assister. »

Je l'ai remercié, et quand il est parti, j'ai tiré le rideau pour fermer la cabine. Nous avions déverrouillé le coffre-fort mais sa porte était encore fermée. Je l'ai considéré fixement, le cœur battant fort. L'avenir de John Kennedy était dedans.

Je l'ai ouvert. Sur le dessus se trouvaient une liasse de billets et des bricoles provenant de l'appartement de Neely Street, dont mon chéquier de la First Corn. En dessous, il y avait un manuscrit dont les feuillets étaient réunis par deux élastiques. LA VILLE ASSASSINE était dactylographié sur la page de garde. Pas de nom d'auteur, mais c'était mon travail, pas de doute. En dessous se trouvait un carnet bleu : « La Parole d'Al. » Je l'ai pris entre mes mains, empli de la certitude terrible que lorsque je l'ouvrirais, toutes les pages seraient blanches. Carton Jaune les aurait effacées.

Non, par pitié.

Je l'ai ouvert. Sur la première page, une photo m'a renvoyé mon regard. Visage étroit, pas exactement beau. Lèvres ourlées en un sourire que je connaissais bien – ne l'avais-je pas vu de mes propres yeux ? C'était le genre de sourire qui disait : *Moi, je sais de quoi il retourne et pas vous, pauvres minables.*

Lee Harvey Oswald. Le pauvre égaré qui allait changer le monde.

7

Les souvenirs affluaient tandis que je restais là, immobile, cherchant mon souffle.

Ivy et Rosette dans Mercedes Street. Nom de famille Templeton, comme Al.

Les petites sauteuses à la corde : *Mon papa il est marin, il conduit un sous-marin.*

Silent Mike (*Holy Mike*) chez Satellite Electronics.

George de Mohrenschildt arrachant sa chemise comme Superman.

Billy James Hargis et le général Edwin Walker.

Marina Oswald, la belle otage de l'assassin, debout sur le seuil de ma porte au 214 West Neely : *S'il vous plaît excuse, vous voir mon mari ?*

L'immeuble du Texas School Book Depository, le dépôt de livres scolaires.

Cinquième étage, fenêtre sud-est. Celle avec la meilleure vue sur Dealey Plaza et Elm Street, à l'endroit où elle tournait en direction du Triple Viaduc.

Je me suis mis à frissonner. Les avant-bras étroitement serrés sur la poitrine, j'ai empoigné le haut de mes bras. Le gauche (celui qui avait été brisé par le tuyau de plomb gainé de feutre) m'a lancé, mais je m'en foutais. J'étais heureux. La douleur me reliait au monde.

Quand mes frissons ont fini par se calmer, j'ai transféré le manuscrit

du livre inachevé, le précieux carnet bleu et tout le reste dans ma sacoche. J'ai tendu la main vers le bouton pour appeler Melvin, puis je me suis ravisé et j'ai revérifié le fond du coffre. Il y avait encore deux petites choses. L'alliance bon marché que j'avais achetée au prêteur sur gages pour corroborer mon histoire d'adultère chez Satellite Electronics. Le hochet de bébé rouge qui avait appartenu à la petite fille des Oswald (June, pas Avril). Le hochet a atterri dans la sacoche, l'alliance dans le gousset de mon pantalon. Je la jetterais sur le chemin du retour. Quand ce serait le moment, Sadie en recevrait une bien plus belle.

8

Un coup sur la vitre. Puis une voix : « … va bien ? Monsieur, est-ce que tout va bien ? »

J'ai ouvert les yeux, d'abord sans la moindre idée d'où je me trouvais. J'ai regardé à gauche et vu le flic en uniforme qui tapait à la vitre côté conducteur de la Chevy. Puis ça m'est revenu. À mi-chemin d'Eden Fallows, fatigué, exalté et terrifié tout à la fois, j'avais eu cette sensation qui m'avertissait que j'allais m'endormir. Je m'étais garé immédiatement dans une place de stationnement libre. Ça devait être autour de 14 heures. Là, d'après l'angle de la lumière, il devait être dans les 16 heures.

J'ai baissé ma vitre et dit : « Désolé, m'sieur l'agent. Comme je commençais à somnoler, il m'a semblé plus prudent de m'arrêter. »

Il a hoché la tête. « Ouais, ouais, ça fait ça, l'alcool. Combien de verres avez-vous avalés avant de prendre le volant ?

– Aucun. J'ai été victime d'un traumatisme crânien il y a quelques mois. »

J'ai tourné la tête pour qu'il puisse voir l'endroit où les cheveux n'avaient pas repoussé.

Il n'était qu'à moitié convaincu et il m'a demandé de lui souffler au visage. Puis il a enchaîné sur la suite de la procédure.

« Montrez-moi vos papiers », m'a-t-il dit.

Je lui ai présenté mon permis de conduire du Texas.

« Vous n'avez pas l'intention de rentrer à Jodie maintenant, si ?

– Non, m'sieur l'agent, juste dans le nord de Dallas. Je séjourne à Eden Fallows, un centre de rééducation. »

Je transpirais. J'espérais que s'il le voyait, il l'attribuerait au fait d'avoir dormi dans une voiture fermée par un moite après-midi de novembre. J'espérais aussi (ardemment) qu'il ne demanderait pas à voir le contenu de la sacoche posée à côté de moi sur le siège du passager. En 2011, j'aurais pu refuser d'accéder à une telle demande, arguant que le fait de dormir dans ma voiture ne constituait pas un motif d'arrestation. Zut, la place de parking n'était même pas

délimitée. En 1963, cependant, un policier pouvait s'autoriser à fouiller. Il ne trouverait pas de drogue, mais il trouverait de l'argent liquide, un manuscrit dans le titre duquel figurait le mot *assassin* et un carnet rempli de délires abracadabrants à propos de Dallas et de JFK. Me conduirait-on au poste de police le plus proche pour un interrogatoire ou au Parkland pour une évaluation psychiatrique ?

Il resta planté là un moment, gros, rougeaud, un flic à la Norman Rockwell qui aurait eu sa place en couverture d'un *Saturday Evening Post*. Puis il me rendit mon permis. « Très bien, m'sieur Amberson. Rentrez donc chez ces Fallows, et je vous suggère de garer votre véhicule pour la nuit quand vous y arriverez. Sieste ou pas, vous m'avez l'air patraque.

– C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. »

Comme je m'éloignais, je l'ai vu dans mon rétroviseur qui m'observait. J'étais sûr que j'allais me rendormir dès que je serais hors de sa vue. Il n'y aurait pas d'avertissement cette fois : je dévierais tout bonnement en direction du trottoir, fauchant peut-être un piéton ou deux au passage avant de finir dans la vitrine d'un magasin d'ameublement.

Quand j'ai finalement garé ma voiture devant ma petite unité avec rampe d'accès à la porte d'entrée, j'avais mal à la tête, les yeux larmoyants, et mon genou me lançait… mais mes souvenirs d'Oswald demeuraient nets et précis. J'ai balancé ma sacoche sur la table de la cuisine et passé un coup de fil à Sadie.

« J'ai essayé de t'appeler en rentrant du lycée, mais tu n'étais pas là, m'a-t-elle dit. Je me suis inquiétée.

– J'étais à côté, je faisais une partie de crib avec Mr. Kenopensky. »

Ces mensonges étaient nécessaires. Je ne devais pas perdre ça de vue. Et je devais les énoncer d'un ton léger, car Sadie me connaissait.

« D'accord, très bien. » Puis sans temps mort ni changement d'inflexion : « Comment s'appelle le gars ? Comment s'appelle-t-il ? »

Lee Oswald. Elle me l'a presque soutiré par surprise.

« Je… Je ne sais toujours pas.

– Tu as hésité. Je t'ai entendu. »

J'ai attendu que vienne l'accusation, cramponné si fort au combiné que j'ai cru que mes doigts allaient craquer.

« Cette fois, ça a failli te sauter à l'esprit, pas vrai ?

– Il y a eu quelque chose », ai-je accordé prudemment.

Nous avons bavardé un petit quart d'heure pendant que je regardais la sacoche contenant La Parole d'Al. Sadie m'a demandé de la rappeler plus tard dans la soirée. Je le lui ai promis.

9

J'ai décidé d'attendre après le *Huntley-Brinkley Report* pour rouvrir

le carnet bleu. Je ne pensais pas y trouver quelque chose d'une grande utilité à ce stade. Les notes finales d'Al étaient sommaires, précipitées : il n'aurait jamais imaginé que la Mission Oswald durerait si longtemps. Moi non plus. Rattraper ce petit saligaud désenchanté, c'était comme progresser sur une route jonchée de branches d'arbres, et au bout du compte, le passé risquait bien de réussir à se protéger. Mais j'avais arrêté Dunning. Ça me donnait de l'espoir. J'apercevais les premières lueurs d'un plan qui me permettrait peut-être d'arrêter Oswald sans finir en prison ni sur la chaise électrique à Huntsville. J'avais d'excellentes raisons de vouloir rester libre. La meilleure de toutes se trouvant ce soir à Jodie, sans doute en train de nourrir Deke Simmons de bouillon.

J'ai écumé méthodiquement mon petit appartement d'invalide, ramassant tout ce qui traînait. Outre ma vieille machine à écrire, je ne voulais laisser derrière moi aucune trace de George Amberson après mon départ. J'espérais que celui-ci n'interviendrait pas avant mercredi, mais si Sadie m'annonçait son intention de revenir mardi soir parce que Deke allait mieux, je devrais accélérer le mouvement. Et où irais-je me planquer, le temps que le boulot soit fait ? Très bonne question.

Un coup de trompette à la télé annonça le début des actualités. Chet Huntley apparut. « Après avoir passé le week-end en Floride où il a assisté au tir d'essai d'un missile Polaris et rendu visite à son père souffrant, le président Kennedy a été très occupé ce lundi, prononçant cinq allocutions en neuf heures. »

On vit alors un hélicoptère (Marine 1) se poser pendant que la foule qui l'attendait applaudissait. Le plan suivant montrait Kennedy s'approchant de la foule contenue par une barrière de fortune tout en lissant d'une main ses cheveux en bataille et sa cravate de l'autre. Il marchait à grandes enjambées, très en avant de l'escouade d'agents des services secrets qui le suivait au trot. Fasciné, je l'ai vu se glisser par une brèche de la barrière et plonger dans la foule, serrant des mains de tous côtés. Les agents le regardaient, consternés, en lui courant après.

« Voici la scène…, poursuivit Huntley,… qui s'est déroulée à Tampa où Kennedy a serré des mains pendant près de dix minutes. Il ne facilite pas la tâche des hommes chargés d'assurer sa sécurité, mais comme vous pouvez le constater, la foule adore ça. Et lui aussi, n'est-ce pas, David ? En dépit de la réserve qu'on lui prête, il apprécie les exigences de la vie politique. »

Kennedy se dirigeait maintenant vers sa limousine, serrant toujours des mains et accordant ici et là une accolade à une dame. La voiture était une décapotable, exactement comme celle dans laquelle il prendrait place pour rouler de Love Field jusqu'à son rendez-vous avec

la balle d'Oswald. Peut-être était-ce celle-là. Un instant, les images floues du film en noir et blanc ont capté un visage familier dans la foule. J'ai posé mes fesses sur mon canapé et j'ai regardé le président des États-Unis serrer la main de mon ancien bookmaker de Tampa.

Je n'avais aucun moyen de savoir si Roth avait dit vrai au sujet de la « syphilo » ou s'il ne faisait que répéter une rumeur, mais Eduardo Gutierrez avait perdu beaucoup de poids, ses cheveux s'étaient clairsemés et son regard était confus, comme s'il n'était pas très sûr de savoir où il était, ni même qui il était. Tout comme l'escouade des services secrets de Kennedy, les hommes qui le flanquaient portaient de longs manteaux habillés malgré la chaleur de Floride. Ce ne fut qu'une image fugace, puis le film enchaîna sur Kennedy s'éloignant à bord du véhicule qui le rendait si vulnérable, agitant toujours la main et décochant ses sourires étincelants.

Retour à Huntley, dont le visage anguleux était maintenant plissé par un sourire amusé. « La journée eut aussi son épisode comique, David. Alors que le président entrait dans la salle de bal de l'International Inn où toute la chambre de commerce de Tampa l'attendait pour l'écouter parler… eh bien, écoutez vous-même. »

Retour à la séquence filmée. Au moment où Kennedy entrait, saluant le public debout, un vieux monsieur coiffé d'un chapeau autrichien et vêtu d'une culotte de peau entonna « Hail to the Chief[1] » sur un accordéon plus grand que lui. Le président secoua deux fois la tête avec incrédulité puis éleva les deux mains en un geste magnanime et bon enfant. Pour la première fois, je le voyais comme j'en étais arrivé à voir Oswald : comme un homme réel. Et dans son mouvement de tête incrédule et le geste qui suivit, je vis quelque chose d'encore plus remarquable qu'un sens de l'humour : une tendresse particulière pour l'absurdité essentielle de la vie.

David Brinkley souriait aussi. « Si Kennedy est réélu, peut-être ce gentleman sera-t-il invité à jouer au bal inaugural ? Probablement "Frida oum Papa" plutôt que "Hail to the Chief" ! Pendant ce temps, à Genève… »

J'ai éteint la télé, repris ma place sur le canapé et ouvert le carnet d'Al. Comme je le feuilletais rapidement pour arriver à la fin, je revoyais le président secouer la tête avec incrédulité. Et sourire. Avec ce sens de l'humour, ce sens de l'absurde. L'homme embusqué à la fenêtre du cinquième étage du dépôt de livres ne possédait ni l'un ni l'autre. Oswald l'avait prouvé à maintes et maintes reprises et il n'appartenait pas à un tel homme de changer le cours de l'Histoire.

10

J'ai constaté avec consternation que sur les six dernières pages du carnet d'Al, cinq portaient sur les faits et gestes de Lee à La Nouvelle-

Orléans et ses efforts infructueux pour rallier Cuba via le Mexique. Seule la dernière page était consacrée à la période ayant immédiatement précédé l'assassinat et ces ultimes notes étaient tout à fait sommaires. Al connaissait sans doute cette partie de l'histoire par cœur et devait se dire que si je n'avais pas éliminé Oswald avant cette troisième semaine de novembre, il serait trop tard.

03/10/63 : retour O Texas. Marina et lui + ou – séparés. Elle chez Ruth Paine. O vient la voir le week-end. Ruth lui trouve boulot au Book Dep par voisin (Buell Frazier). Ruth présente O comme « jeune homme de qualité ».

O habite Dallas pdt semaine. Chambre meublée.

17/10/63 : O commence travail Book Dep. Déménage livres, décharge camions, etc.

18/10/63 : O a 24 ans. R et M lui organisent fête-surprise. O les remercie. Cris, pleurs.

20/10/63 : naissance 2e fille (Audrey Rachel). Ruth emmène Marina hôptl (Parkland), O travaille. Fusil caché garage Paine, dans couverture.

O reçoit plusieurs visites agent FBI James Hosty. Attise sa paranoïa.

21/11/63 : O vient chez Paine supplier M de se remettre avec lui. Refus de M. Dernière goutte d'eau pour O.

22/11/63 : O laisse tout son argent sur table toilette pour M. Alliance aussi. Va de Irving au Book Dep avec Buell Frazier. Transporte paquet enveloppé dans papier kraft. Buell demande ce que c'est. O répond « Tringles à rideaux pour mon nouvel appartement ». Fusil Mann-Carc prob démonté. Buell se gare à 2 rues (3 min à pied) du Book Dep.

11 h 50 : O installe poste de tir coin sud-est 5e étage avec cartons empilés pour isoler ouvriers qui posent plancher neuf à côté. Heure déjeuner. Personne là-haut que lui. Tout le monde attend passage Pdt.

11 h 55 : O remonte et charge Mann-Carc.

12 h 29 : Cortège arrive Dealey Plaza.

12 h 30 : O tire 3 fois. 3e balle tue JFK.

L'information qui me manquait cruellement (l'adresse de la pension de famille où créchait Oswald) ne figurait pas dans les notes d'Al. J'ai dû me retenir pour pas balancer le carnet à travers la pièce. Au lieu de ça, je me suis levé, j'ai mis mon manteau et je suis sorti. La nuit était presque noire, mais une lune aux trois quarts pleine montait dans le ciel. À sa lueur, j'ai aperçu Mr. Kenopensky affalé dans son fauteuil roulant, sa pile Motorola sur les genoux.

J'ai descendu la rampe et boité vers lui. « M'sieur K ? Ça va ? »

Pendant un moment, il n'a pas répondu ni même fait un geste et j'ai vraiment cru qu'il était mort. Puis il a levé les yeux et souri. « J'écoute tranquillement ma musique, fils. Ils passent du swing le soir sur KMAT

et ça me rappelle vraiment le bon vieux temps. Je savais danser le lindy et le bunny-hop comme personne à l'époque, même si on le dirait pas à me voir maintenant. Est-ce qu'elle pas BELLE, cette lune ? »

Elle était SUPER belle. Nous l'avons contemplée un instant en silence, puis je me suis souvenu du travail qui m'attendait. Peut-être que j'ignorais où Lee crécherait ce soir mais je savais où était son arme : dans le garage de Ruth Paine, enveloppée dans une couverture. Et si j'allais là-bas pour m'en emparer ? Peut-être que je n'aurais même pas à commettre d'effraction. J'étais en Terrain d'Antan où le plus souvent les gens de la campagne ne fermaient même pas leur maison à clé. Et encore moins leur garage.

Mais si Al s'était trompé ? Comme il s'était trompé sur la cache pour la tentative contre Walker. Et même si le fusil y était…

« À quoi penses-tu, fils ? m'a demandé Mr. Kenopensky. Tu as l'air bien morose. Pas de soucis avec la demoiselle, j'espère ?

– Non. » Pas encore du moins. « J'peux vous demander conseil ?

– Vas-y, mon petit. C'est bien la seule chose à laquelle sont bons les vieux croulants comme moi quand ils peuvent plus faire voltiger leur cavalière ni même danser en ligne.

– Supposons que vous connaissiez un homme qui va commettre une mauvaise action. Qui y est fermement décidé. Si vous reteniez cet homme-là une fois – en lui faisant entendre raison, par exemple – pensez-vous qu'il réessaierait ou bien ce moment d'égarement serait-il passé pour toujours ?

– Difficile à dire. Tu penses peut-être que celui qui s'en est pris à ta jeune demoiselle pourrait revenir pour essayer de finir le travail ?

– Quelque chose comme ça.

– Un malade. »

Ce n'était pas une question.

« Oui.

– Un homme sain d'esprit comprendra généralement à demi-mot, reprit Mr. Kenopensky. Un fou, rarement. J'en ai souvent été témoin dans le temps, je te parle d'avant la lumière électrique et le téléphone. Tu mettais cette tête brûlée en garde, et il revenait. Tu le rossais, et il te tendait une embuscade – d'abord à toi et puis à celui après qui il en avait. Tu le mettais en cabane au comté, et il attendait que ça se passe pour sortir et recommencer. La meilleure chose à faire avec ce genre de détraqués, c'est de les expédier pour longtemps au pénitencier. Ou alors les tuer.

– C'est aussi mon avis.

– Le laisse pas revenir lui gâcher ce qui lui reste de beauté, si c'est ce qu'il a l'intention de faire. Si tu l'aimes autant que tu en as l'air, fils, tu en as la responsabilité. »

Je l'avais assurément, même si Clayton n'était plus le problème. Je

suis retourné dans mon petit appartement fonctionnel, je me suis fait un café noir bien fort et je me suis assis avec un bloc-notes. Mon plan était un peu plus clair maintenant et je voulais commencer à en préciser les détails.

Mais au lieu de ça, je n'ai réussi qu'à gribouiller. Puis je me suis endormi.

Quand je me suis réveillé, il était presque minuit et j'avais mal à la joue d'avoir dormi appuyé contre la toile cirée à carreaux de la table de la cuisine. J'ai regardé mon bloc-notes. J'ignorais si j'avais gribouillé ça avant de m'endormir ou si je m'étais vaguement réveillé le temps de le faire, mais je ne m'en souvenais pas.

C'était une arme. Pas un fusil Mannlicher-Carcano mais un pistolet. Mon pistolet. Celui que j'avais fourré sous les marches du perron du 214 West Neely. Il devait y être encore. J'espérais qu'il y serait.

J'allais en avoir besoin.

11

19/11/63 (mardi)

Sadie m'a appelé le matin pour me dire que Deke allait un peu mieux mais qu'elle préférait qu'il reste chez lui le lendemain aussi. « Sinon, il va vouloir revenir trop tôt et il rechutera. Je préparerai mes affaires avant de partir pour le lycée demain matin et je prendrai la route aussitôt après la dernière heure. »

La dernière heure se terminait à 13 heures 10. Ce qui signifiait que je devrais avoir quitté Eden Fallows à 16 heures au plus tard le lendemain après-midi. Pour aller où… ? Si seulement je l'avais su. « J'ai hâte de te voir.

– Tu as une drôle de façon de parler, toute saccadée. Tu as de nouveau mal à la tête ?

– Oui, un peu », j'ai dit.

C'était vrai.

« Va t'allonger avec une compresse humide sur les yeux.

– Oui, c'est ce que je vais faire. »

Je n'avais aucune intention de le faire.

« As-tu retrouvé quelque chose ? »

Oui, j'avais retrouvé beaucoup de choses. Mais je ne pensais pas que m'emparer de l'arme de Lee suffirait. Et le tuer au domicile de Ruth Paine ne serait pas une bonne idée. Pas seulement parce que je me ferais sûrement pincer. En comptant ceux de Ruth, il y avait quatre enfants en tout dans cette maison. J'aurais quand même pu essayer, si Lee était rentré à pied depuis un arrêt de bus du voisinage, mais il covoiturait avec Buell Frazier, le voisin qui lui avait décroché le boulot, à la demande de Ruth Paine.

« Non, j'ai dit. Pas encore.

– Nous allons trouver quelque chose ensemble. Attends et tu verras. »

12

Je suis allé jusqu'à West Neely en voiture (je conduisais toujours lentement mais avec une confiance croissante), en me demandant ce que je ferais si l'appartement du rez-de-chaussée était occupé. J'imaginais que j'irais m'acheter un nouveau calibre… même si j'en voulais pas un autre que le Spécial Police, puisque j'avais eu le même à Derry et que ma mission avait réussi.

D'après Frank Blair, le présentateur du *Today Show*, Kennedy était arrivé à Miami où il avait été accueilli par une foule nombreuse de Cubanos. Certains brandissaient des pancartes disant VIVA JFK, d'autres portaient une banderole disant KENNEDY TRAÎTRE À NOTRE CAUSE. Si rien ne changeait, il lui restait soixante-douze heures à vivre. Oswald, à qui il en restait à peine plus, devait se trouver au School Book Depository, en train de charger des cartons dans un ascenseur peut-être, ou de boire un café dans la salle de repos.

Je pourrais peut-être l'avoir là – entrer, marcher droit sur lui et le buter – mais je serais vite ceinturé et plaqué au sol. Après le coup de grâce, si j'étais chanceux. Avant, si je ne l'étais pas. En tout état de cause, la prochaine fois que je verrais Sadie Dunhill, ce serait à travers un panneau de verre grillagé. S'il fallait que je me livre pour stopper Oswald – que je me *sacrifie*, en « langage héroïque » –, je pensais pouvoir le faire. Mais je ne voulais pas de ce scénario. Je voulais ma Sadie, et mon fondant aussi.

Il y avait un barbecue rond sur la pelouse du 214 West Neely et un nouveau fauteuil à bascule sous le porche mais les stores étaient tirés et il n'y avait pas de voiture dans l'allée. Je me suis garé en face et, me disant que l'avenir appartient aux audacieux, j'ai monté les marches du perron. Je me tenais là où Marina s'était tenue le 10 avril quand elle était venue me voir, et j'ai frappé comme elle-même l'avait fait. Si quelqu'un ouvrait la porte, je dirais que j'étais Frank Anderson et que je prospectais dans le quartier pour le compte de l'*Encyclopædia Britannica* (j'étais trop vieux pour *Grit*). Si la maîtresse de maison manifestait de l'intérêt, je promettrais de revenir le lendemain avec ma valise d'échantillons.

Personne ne répondit. Peut-être la maîtresse de maison travaillait-elle. Peut-être était-elle chez une voisine plus bas dans la rue. Peut-être était-elle dans la chambre qui avait été la mienne il n'y avait pas si longtemps en train de cuver une cuite. C'était kif-kif bourricot pour moi, comme on dit en Terrain d'Antan. Tout ce qui comptait, c'était que l'endroit était calme et le trottoir désert. Même Mrs. Alberta

Hitchinson, la sentinelle du quartier en déambulateur, n'était pas en vue.

J'ai redescendu les marches en crabe (et en boitillant), fait un pas dans l'allée, me suis retourné comme si j'avais oublié quelque chose et j'ai regardé sous l'escalier. Le 38 était là, à moitié enfoui sous des feuilles, avec son court canon qui dépassait. Je me suis appuyé sur mon bon genou, je l'ai attrapé et l'ai laissé tomber dans la poche de mon veston. J'ai regardé autour de moi, n'ai vu personne. J'ai boitillé jusqu'à ma voiture, rangé le pistolet dans la boîte à gants, et mis les voiles.

13

Au lieu de rentrer à Eden Fallows, j'ai bifurqué vers le centre de Dallas, m'arrêtant en chemin pour acheter un kit de nettoyage et une boîte de cartouches neuves dans un magasin d'articles de sport. La dernière chose que je voulais, c'était que mon calibre s'enraye ou m'explose à la figure.

Mon arrêt suivant fut l'Adolphus. Aucune chambre disponible jusqu'à la semaine prochaine, me confia le portier (tous les hôtels de Dallas affichaient complet pour la venue du président), mais pour un dollar de pourboire, il accepta de garer ma voiture dans le parking de l'hôtel. « Mais vous devrez l'avoir récupérée avant 16 heures. C'est l'heure de pointe pour les entrées. »

Il était déjà midi. Je n'étais qu'à trois ou quatre rues de Dealey Plaza, mais j'ai pris mon temps – et comment – pour y arriver. J'étais fatigué et malgré la Goody's que j'avais avalée, mon mal de tête avait empiré. Les Texans conduisent au klaxon et chaque coup de trompe me vrillait le cerveau. Je faisais souvent halte pour me reposer, en appui contre la façade des immeubles, debout sur ma bonne jambe comme un héron. Un chauffeur de taxi qui débauchait est venu me demander si ça allait et je l'ai assuré que oui. C'était un mensonge. J'étais affligé et désemparé. Quand on a un genou bousillé, on devrait pas avoir à porter l'avenir du monde sur son dos.

J'ai posé mon postérieur reconnaissant sur le même banc exactement où je m'étais assis en 1960, quelques jours seulement après mon arrivée à Dallas. L'orme qui m'avait abrité entrechoquait aujourd'hui ses branches nues. J'ai étiré mon genou douloureux, poussé un soupir de soulagement puis reporté mon attention vers le vilain cube de briques du School Book Depository. Les fenêtres donnant sur Elm et Houston Street scintillaient dans le soleil froid de l'après-midi. *Nous savons un secret,* disaient-elles. *Nous allons être célèbres, surtout celle du coin sud-est au cinquième étage. Nous allons être célèbres, et tu peux pas nous en empêcher.* L'immeuble dégageait une impression de menace absurde. Était-ce juste mon impression ? J'ai vu

plusieurs personnes changer de trottoir pour dépasser l'immeuble et je me suis dit que non. Lee était à l'intérieur de ce cube en ce moment même et j'étais sûr qu'il se posait beaucoup de questions semblables aux miennes. *Suis-je capable de le faire ? Vais-je le faire ? Est-ce mon destin ?*

J'ai pensé, *C'est plus Robert, ton frère, Lee. Maintenant, ton frère, c'est moi. Ton frère de l'arme. Tu le sais pas, c'est tout.*

Dans le dépôt ferroviaire, derrière le TSBD, une locomotive a sifflé. Une bande de pigeons a pris son essor. Ils ont brièvement tourbillonné au-dessus de la réclame Hertz perchée sur le toit de l'immeuble avant de mettre le cap vers Fort Worth.

Si je le tuais avant le 22, Kennedy serait sauvé, mais je prendrais presque à tous les coups vingt ou trente ans de prison ou d'hôpital psychiatrique. Mais si je le tuais le 22 ? Peut-être au moment où il remonterait son fusil ?

Attendre aussi tard dans la partie, c'était prendre un terrible risque (un risque que j'essaierais d'éviter de toutes mes forces), mais je pensais que c'était faisable et que c'était sans doute ma meilleure chance à présent. Ce serait plus sûr avec un partenaire, mais je n'avais que Sadie et je ne voulais pas l'impliquer. Quand bien même cela entraînait la mort de Kennedy ou mon arrestation. Elle avait été suffisamment blessée comme ça.

J'ai commencé à rebrousser chemin lentement pour retourner chercher ma voiture à l'hôtel. J'ai jeté un dernier coup d'œil au School Book Depository par-dessus mon épaule. Il me regardait. Ça ne faisait aucun doute pour moi. Et naturellement, c'était là que tout s'arrêterait, j'avais été naïf de m'imaginer d'autres chutes. J'étais depuis le début entraîné vers cette carcasse de briques comme une bête dans un couloir d'abattoir.

14

20/11/63 (mercredi)

Je me suis réveillé à l'aube en sursaut, le cœur battant, émergeant d'un rêve dont je ne me souvenais pas.

Elle sait.

Elle sait quoi ?

Que tu lui as menti au sujet de tous ces trucs dont tu prétends ne pas te souvenir.

« Non », j'ai dit. J'avais la voix éraillée par le sommeil.

Si. Elle a pris soin de te dire qu'elle partirait après la dernière heure pour que tu ne te doutes pas qu'elle a l'intention de partir beaucoup plus tôt. Elle ne veut pas que tu t'en doutes avant qu'elle soit là. En fait, elle est peut-être déjà en route. Tu seras en pleine séance de kiné, ce matin, quand elle

entrera en coup de vent.

Je voulais pas y croire, mais ça semblait une conclusion logique.

Alors, où irais-je ? Assis dans mon lit aux premières lueurs de l'aube ce mercredi matin, la réponse m'est également apparue comme une conclusion logique. C'était comme si mon subconscient l'avait su tout du long. Le passé résonne, c'est une chambre d'écho.

Mais d'abord, j'avais une ultime tâche à effectuer sur ma vieille machine à écrire. Une tâche désagréable.

15

20 novembre 1963

Chère Sadie,

Je t'ai menti. Je pense que tu t'en doutes depuis un certain temps déjà. Je pense que tu as l'intention d'arriver plus tôt aujourd'hui. C'est pourquoi tu ne me reverras pas jusqu'à l'arrivée de JFK à Dallas après-demain.

Si tout se passe comme je l'espère, nous aurons une longue et heureuse vie ensemble dans un lieu différent. Ce sera étrange pour toi au début, mais je pense que tu t'y habitueras. Je t'y aiderai. Je t'aime et c'est parce que je t'aime que je ne peux pas te laisser prendre part à ça.

S'il te plaît, crois en moi, s'il te plaît, sois patiente, et, s'il te plaît, ne sois pas surprise si tu lis mon nom et vois ma photo dans les journaux. Si tout se déroule comme je le souhaite, c'est probablement ce qui va arriver. Surtout, n'essaie pas de me retrouver.

Avec tout mon amour,

Jake

P.S. Tu devrais brûler cette lettre.

16

J'ai embarqué la vie que j'avais vécue sous le nom de George Amberson dans le coffre de ma Chevy à l'arrière en ailes de mouette, punaisé un mot pour la kiné sur la porte d'entrée et pris la route, le cœur lourd et nostalgique. Sadie avait quitté Jodie encore plus tôt que ce que j'avais prévu : avant l'aube. Moi, j'ai fermé ma porte à Eden Fallows à 9 heures. Elle a rangé sa Coccinelle le long du trottoir à 9 heures 15, lu le mot annulant ma séance de kiné et ouvert la porte avec le double de clé que je lui avais donné. Contre le rouleau de la machine à écrire était appuyée une enveloppe portant son nom. Elle l'a ouverte, a lu la lettre, s'est assise sur le canapé devant le téléviseur

éteint et elle a pleuré. Elle pleurait encore quand la kiné est arrivée… mais elle avait brûlé la lettre comme je le lui avais demandé.

17

Mercedes Street était quasiment toute silencieuse sous un ciel couvert. Les petites sauteuses à la corde n'étaient pas en vue (elles devaient être à l'école, peut-être en train d'écouter avec fascination leur maîtresse leur raconter la prochaine visite présidentielle), mais la pancarte À LOUER était de retour sur la rampe branlante du porche, comme je m'y attendais. Un numéro de téléphone y figurait. J'ai roulé jusqu'à l'entrepôt de la Ward et appelé de la cabine près du quai de chargement. J'ai su sans l'ombre d'un doute que l'homme qui me répondait d'un laconique « Yep, ici Merritt » était celui-là même qui avait loué le 2703 à Lee et Marina. Je le revoyais encore avec son stetson et ses bottes en serpent cousues.

Je lui ai dit ce que je voulais et il a éclaté d'un rire incrédule. « Je loue pas à la semaine. C'est une petite maison chouettos, ça, mon gars.

– C'est un trou à rats, je lui ai dit. Je le sais. J'y ai été.

– Fichtre, attendez-moi une minute…

– Non, m'sieur, c'est *vous* qui attendez. Je vous file cinquante dollars pour squatter dans ce trou pour le week-end. C'est quasiment un mois de loyer et vous pourrez remettre votre pancarte lundi.

– Mais pourquoi voudriez-vous…

– Parce que Kennedy arrive et que tous les hôtels de Dallas-Fort Worth sont complets. Je suis venu de loin pour le voir et j'ai pas l'intention de camper dans Fair Park ni sur Dealey Plaza. »

J'ai entendu le déclic d'un briquet et le chuintement d'une flamme pendant que Merritt réfléchissait.

« On perd du temps, j'ai dit. Tic-tac, tic-tac.

– Comment vous appelez-vous, mon ami ?

– George Amberson. »

Je commençais à regretter de pas avoir emménagé sans l'appeler. J'avais failli le faire, mais une visite des flics de Fort Worth était la dernière chose dont j'avais besoin. Je supposais que les habitants d'une rue où on faisait exploser des poules les jours de fête se foutaient pas mal de savoir si quelqu'un squattait la maison d'à côté, mais prudence est mère de sûreté. J'avais cessé de tourner autour du château de cartes : maintenant je vivais dedans.

« Je vous retrouve devant dans une demi-heure, trois quarts d'heure.

– Je serai à l'intérieur, dis-je. J'ai une clé. »

Encore un silence. Puis : « Comment l'avez-vous eue ? »

Je n'avais aucune intention d'incriminer Ivy, même si elle était toujours loin à Mozelle. « Par Lee. Lee Oswald. Il me l'avait donnée

pour que j'aille arroser ses plantes.

– Ce petit morveux avait des *plantes* ? »

J'ai raccroché et repris ma voiture jusqu'au 2703. Mon propriétaire temporaire, peut-être motivé par la curiosité, s'est pointé dans sa Chrysler à peine quinze minutes plus tard. Il portait son stetson et ses bottes voyantes. J'étais installé dans la pièce de devant, écoutant argumenter les fantômes de gens encore bien vivants. Ils avaient beaucoup à dire.

Merritt a cherché à me faire dire si Oswald était vraiment un foutu rouge. J'ai dit non, que c'était un bon gars de Louisiane qui travaillait dans un endroit d'où il aurait une vue imprenable sur le cortège du président, vendredi. J'ai ajouté que j'espérais qu'il me laisserait partager son point de vue privilégié.

« Enfoiré de Kennedy ! a presque gueulé Merritt. *Lui*, c'en est un, de coco, ça c'est sûr. Quelqu'un devrait flinguer ce merdeux jusqu'à ce qu'il remue plus un orteil.

– Je vous souhaite une belle journée », je lui ai dit en ouvrant la porte.

Il s'est tiré, mais il était pas heureux, ça se voyait. C'était le genre d'homme habitué à voir ses locataires courber l'échine et ramper. Il se retourna sur le béton craquelé et effrité. « Vous laisserez cet endroit aussi correct que vous l'avez trouvé, hein, vous m'entendez ? »

J'ai promené le regard sur la salle de séjour avec son tapis moisi, son plâtre fissuré et son unique fauteuil cassé. « Vous inquiétez pas pour ça », j'ai dit.

Je suis retourné m'asseoir et j'ai tenté de capter à nouveau la voix des fantômes : Lee et Marina, Marguerite et Mohrenschildt. Au lieu de ça, je me suis laissé surprendre par un de mes endormissements soudains. À mon réveil, j'ai cru que la chanson que j'entendais provenait d'un rêve en train de s'estomper.

« Charlie Chaplin va en FRANCE *! Voir les dames comment elles* DANSENT *! »*

La chanson résonnait encore quand j'ai ouvert les yeux. Je suis allé à la fenêtre et j'ai regardé dehors. Les petites sauteuses à la corde avaient un peu grandi, mais c'étaient bien elles, toutes les trois, le Trio Infernal au complet. Celle du milieu avait des boutons, quand bien même elle paraissait au moins quatre ans trop jeune pour l'acné juvénile. Peut-être que c'était la rubéole.

« Un salut pour le Cap'taine !

– Une révérence pour la Reine », marmonnai-je.

Et je suis passé à la salle de bains pour me laver le visage. L'eau qui sortit du robinet en gargouillant était marron rouille mais assez froide pour finir de me réveiller. J'avais remplacé ma montre cassée par une Timex bon marché et j'ai constaté qu'il était 14 heures 30. Je n'avais

pas faim mais il fallait que je mange quelque chose alors j'ai fait un saut jusqu'au Bar-B-Q de Mr. Lee. Sur le chemin du retour, je me suis arrêté dans une pharmacie prendre une autre boîte de sachets de poudre contre les maux de tête. Je me suis aussi acheté deux livres de poche de John D. MacDonald.

Les petites sauteuses à la corde avaient disparu. Mercedes Street, à l'ambiance habituellement tapageuse, était étrangement silencieuse. *Comme une pièce de théâtre avant que le rideau se lève pour le dernier acte*, j'ai pensé. Je suis rentré manger mon repas mais les côtelettes avaient beau être tendres et savoureuses, elles ont presque toutes fini à la poubelle.

18

J'ai essayé de dormir dans la chambre principale, mais les fantômes de Lee et Marina étaient trop présents. Un peu avant minuit, j'ai déménagé dans la plus petite chambre. Les petites filles au Crayola de Rosette Templeton ornaient encore les murs et, d'une certaine façon, leurs robes chasubles vertes identiques (le vert sapin devait être la couleur préférée de Rosette) et leurs grandes chaussures noires m'ont réconforté. J'ai pensé que ces personnages auraient fait sourire Sadie, surtout celle qui portait le diadème de Miss Amérique.

« Je t'aime, chérie », j'ai dit. Et je me suis endormi.

19

21/11/63 (jeudi)

Prendre un petit déjeuner m'alléchait autant que dîner la veille, mais à 11 heures, j'ai eu désespérément besoin d'un café. Au moins d'une cafetière pleine. J'ai attrapé un de mes nouveaux livres de poche – *Claque la grande porte*, il s'appelait – et j'ai roulé jusqu'au Happy Egg sur la route de Braddock. Le téléviseur était allumé derrière le comptoir et j'ai regardé un reportage d'actualités sur l'arrivée imminente de Kennedy à San Antonio où il devait être accueilli par Lyndon et lady Bird Johnson. Également de la partie : le gouverneur John Connally et son épouse Nellie.

Une correspondante, à la voix tellement excitée qu'on aurait dit qu'elle allait se pisser dans la culotte, commentait les images de Kennedy et son épouse traversant le tarmac de la base de l'armée de l'air d'Andrews à Washington pour rejoindre l'avion présidentiel bleu et blanc. Elle s'extasia sur la nouvelle coiffure « si mignonne » de Jackie, mise en valeur par un « petit béret noir désinvolte », et sur les lignes harmonieuses de son « ensemble robe et chemisier ceinturé, œuvre d'Oleg Cassini, son couturier préféré ». Cassini était peut-être

bien son couturier préféré mais je savais que Mrs. Kennedy avait emporté une autre tenue dans l'avion. Le couturier en était Coco Chanel. Il s'agissait d'un tailleur en lainage rose agrémenté d'un col noir. Et bien sûr, il y avait un petit bibi rose assorti. Le tailleur serait bien assorti aussi avec les roses qu'on allait lui offrir à Love Field, mais certainement moins avec le sang qui souillerait sa jupe, ses bas et ses souliers.

20

Je suis retourné lire mes livres de poche à Mercedes Street. J'attendais que le passé tenace m'aplatisse en plein vol comme une mouche gênante (que le toit de la maison s'effondre ou qu'un précipice s'ouvre et engloutisse le 2703). J'ai nettoyé mon 38, je l'ai chargé, déchargé, renettoyé. J'espérais presque être englouti moi-même dans l'un de mes endormissements subits (au moins ça aurait fait passer le temps), mais ça n'est pas arrivé. Les minutes se traînaient, se changeant avec réticence en heures, chacune d'elles rapprochant un peu plus Kennedy de l'intersection de Houston et Elm Street.

Pas de somme impromptu aujourd'hui, j'ai pensé. *Ça, ça arrivera demain. Au moment crucial, je sombrerai tout bonnement dans l'inconscience. Et quand je rouvrirai les yeux, l'acte aura été commis et le passé se sera protégé.*

Ça pouvait arriver. Je le savais. Si ça arrivait, j'aurais une décision à prendre : soit retrouver Sadie et l'épouser, soit revenir en arrière et tout recommencer. En y réfléchissant, je me suis dit qu'il n'y aurait pas vraiment de décision à prendre. Je n'avais pas la force de revenir en arrière pour tout recommencer. D'une façon ou d'une autre, c'était ça ou rien. La dernière cartouche du trappeur, en quelque sorte.

Ce soir-là, les Kennedy, les Johnson et les Connally dînaient à Houston, invités par la Ligue des citoyens latino-américains. Au menu, cuisine argentine : *ensalada rusa* et un ragoût connu sous le nom de *guiso*. Jackie prendrait la parole après le dîner pour une allocution en espagnol. J'ai mangé (essayé de manger) un hamburger et des frites à emporter. Après quelques bouchées, ce repas a rejoint le précédent dans la poubelle de derrière.

J'avais fini mes deux romans de MacDonald. J'ai pensé ressortir mon propre roman inachevé du coffre de ma voiture, mais l'idée de le lire m'écœurait. J'ai atterri dans le fauteuil à moitié déglingué où je suis resté assis jusqu'à ce qu'il fasse noir au-dehors. Puis je suis allé dans la petite chambre où Rosette Templeton et June Oswald avaient dormi. Je me suis allongé tout habillé et avec mes chaussures, le coussin du fauteuil du salon en guise d'oreiller. J'avais laissé la porte ouverte et la lumière allumée dans le séjour. Ainsi, je pouvais voir les

Petites Filles Crayola en robe chasuble verte. Je savais que j'étais parti pour une de ces nuits qui ferait paraître courte la journée que je venais de passer : j'allais rester là, les yeux grands ouverts, les pieds pendant au bout du lit presque à toucher le sol, jusqu'à ce que la première lueur du 22 novembre filtre par la fenêtre.

Ce fut une longue nuit. J'étais torturé par les « Et si… », et les « J'aurais dû… », et par mes pensées pour Sadie. C'étaient celles-ci les pires. Le manque d'elle et le désir d'elle me creusaient si profondément que j'en ressentais une douleur physique. À un moment donné, sans doute très tard après minuit (j'avais renoncé à consulter ma montre, le mouvement lent des aiguilles était trop déprimant), j'ai cédé à un sommeil profond et sans rêves. Dieu sait combien de temps j'aurais dormi le lendemain matin si on ne m'avait pas réveillé. Quelqu'un me secouait doucement.

« Allez, Jake. Ouvre les yeux. »

J'ai fait ce qu'on me disait, mais quand j'ai vu qui était assis à côté de moi sur le lit, j'ai d'abord cru que je rêvais. Ce n'était pas possible, je *devais* rêver. Puis j'ai tendu la main pour toucher la jambe de son jean bleu délavé et j'ai senti le contact de l'étoffe sous ma paume. Elle avait les cheveux attachés, très peu de maquillage sur le visage, et la cicatrice sur sa joue gauche était distincte et singulière. C'était Sadie. Elle m'avait retrouvé.

1- Marche musicale principalement associée aux présidents des États-Unis.

Chapitre 28

1

22/11/63 (vendredi)

Je me suis redressé et sans réfléchir je l'ai enlacée. Elle m'a étreint aussi, de toutes ses forces. Puis je l'ai embrassée, goûtant sa réalité, saveurs de tabac et de cosmétique Avon mêlées. Son rouge à lèvres était moins perceptible : dans sa nervosité, elle l'avait presque entièrement suçoté. J'ai humé son shampooing, son déodorant, avec en dessous l'âcre relent de la sueur déclenchée par le stress. Surtout, je l'ai touchée : hanche, sein, renflement de sa cicatrice sur sa joue. C'était elle. Elle était là.

« Quelle heure est-il ? »

Ma brave vieille Timex neuve s'était arrêtée.

« 8 heures 15.

– Tu plaisantes ? C'est pas possible !

– Si. Ça t'étonne peut-être, mais pas moi. Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi plus de deux ou trois heures d'affilée ? »

J'étais encore en train de me débattre avec l'idée que Sadie était là, dans la maison de Fort Worth qu'avaient habitée Lee et Marina. Comment était-ce possible ? Pour l'amour du ciel, comment ? Et ce n'était pas tout. Kennedy aussi était à Fort Worth, prononçant à l'instant même un discours à l'hôtel Texas lors d'un petit déjeuner organisé par la chambre de commerce locale.

« Ma valise est dans ma voiture, dit-elle. On prend ma Coccinelle ou ta Chevy pour aller là où on doit aller ? La Coccinelle serait peut-être mieux. Plus facile à garer. Et même comme ça, une place de parking risque de nous coûter très cher si on part pas tout de suite. Les requins sont de sortie, je les ai vus, déjà en train d'agiter leurs drapeaux.

– Sadie… »

J'ai secoué la tête pour tenter d'y voir plus clair et ramassé mes chaussures. J'avais des idées plein la tête, mais elles tourbillonnaient comme des bouts de papier dans un cyclone et j'étais incapable d'en saisir une seule.

« Je suis là », a-t-elle dit.

Oui. C'était bien ça le problème. « Tu ne peux pas venir avec moi.

C'est trop dangereux. Je pensais te l'avoir expliqué, mais peut-être que je n'ai pas été assez clair. Quand on essaye de changer le passé, il mord. Il te sautera à la gorge si tu le laisses faire.

– Tu as été très clair. Mais tu ne peux pas faire ça tout seul. Regarde les choses en face, Jake. Tu as repris un peu de poids mais tu ressembles toujours à un épouvantail. Tu boites encore, et tu dois t'arrêter régulièrement pour reposer ton genou. Imagine un peu si tu devais te mettre à courir ? »

Je n'ai rien dit. Mais j'écoutais. J'en ai profité pour remonter ma montre et la mettre à l'heure.

« Et ce n'est pas ça le pire. Tu – aïe ! Qu'est-ce que tu fais ? »

J'avais étreint sa cuisse.

« Je m'assure que tu es bien réelle. Je n'arrive toujours pas à le croire. » *Air Force 1* allait atterrir à Love Field dans un peu plus de trois heures. Et quelqu'un offrirait des roses à Jackie Kennedy. À ses autres étapes texanes, elle en recevrait des jaunes, mais le bouquet de Dallas serait rouge.

« Je suis bien réelle et je suis là. Écoute-moi, Jake. Le pire, ce n'est pas tellement que tu sois encore éclopé. C'est que tu tombes de sommeil sans prévenir. Tu y as pensé ? »

J'y avais beaucoup pensé.

« Si le passé est aussi malveillant que tu le dis, que crois-tu qu'il arrivera si tu parviens à approcher l'homme que tu traques avant qu'il appuie sur la gâchette ? »

Le passé n'était pas exactement malveillant, ce n'était pas le bon mot, mais je comprenais ce qu'elle voulait dire et n'avais aucun argument à lui opposer.

« Tu ne sais absolument pas dans quoi tu mets le doigt.

– Je le sais parfaitement. Et tu oublies quelque chose de très important. » Elle a pris mes mains et m'a regardé dans les yeux. « Je ne suis pas seulement ta meilleure amie, Jake… si toutefois je le suis encore…

– C'est bien pour ça que ça me fait si peur de te voir débarquer là-dedans.

– Tu dis qu'un homme va tirer sur le président et j'ai des raisons de te croire puisque tu as prédit d'autres choses qui se sont réalisées. Même Deke en est à moitié convaincu. Il m'a dit : "Il savait que Kennedy venait avant que Kennedy lui-même le sache. Il savait même le jour et l'heure. Et il savait que madame serait du voyage." Mais tu en parles comme si tu étais le seul concerné. C'est faux. Deke aussi se sent concerné. Il serait venu s'il n'avait pas encore été fiévreux. Et je suis concernée. Je n'ai pas voté pour lui mais il se trouve que je suis américaine, ce qui fait que ce n'est pas seulement *le* président, c'est *mon* président. Est-ce que ça te paraît ringard, comme raisonnement ?

– Non, du tout.

– Très bien. » Ses yeux lançaient des éclairs. « Je n'ai aucune intention de laisser un cinglé lui tirer dessus et je n'ai aucune intention de m'endormir.

– Sadie…

– Laisse-moi finir. Nous n'avons pas beaucoup de temps, alors débouche bien tes oreilles. Elles sont débouchées ?

– Oui, m'dam'.

– Très bien. *Tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça.* Non, monsieur. J'en suis. Si tu m'empêches de monter dans ta Chevy, je te suivrai en Coccinelle.

– Jésus, Marie, Joseph, j'ai dit, sans savoir si c'était un juron ou une prière.

– Si jamais je deviens ta femme, je t'obéirai aussi longtemps que tu seras un bon mari. J'ai été éduquée à penser que c'est le rôle d'une épouse. » (*Ô, toi, enfant des années 60 !,* j'ai pensé.) « Je suis prête à laisser tout ce que je connais derrière moi pour te suivre dans l'avenir. Parce que je t'aime et parce que je crois que cet avenir dont tu parles existe réellement quelque part. Je ne te donnerai probablement jamais un autre ultimatum mais je t'en donne un maintenant. Tu fais ça avec moi ou tu ne le fais pas du tout. »

J'ai réfléchi à ça. Attentivement. Je me suis demandé si je devais la prendre au sérieux. La réponse à cette question était aussi évidente que la cicatrice sur son visage.

Sadie, pendant ce temps, observait les petites filles Crayola. « Qui les a dessinées, d'après toi ? Elles sont pas mal, vraiment.

– C'est Rosette, j'ai dit. Rosette Templeton. Elle est retournée à Mozelle avec sa mère quand son papa a eu un accident.

– Et c'est là que tu as emménagé ?

– Non, j'étais en face. C'est les Oswald qui ont vécu ici.

– C'est son nom, Jake ? Oswald ?

– Oui. Lee Oswald.

– Alors, je viens avec toi ?

– Est-ce que j'ai le choix ? »

Elle a souri et porté sa main à mon visage. Jusqu'à ce que je la voie sourire avec soulagement, je n'avais pas mesuré à quel point elle devait être paniquée quand elle m'avait secoué pour me réveiller.

« Non, trésor, dit-elle. C'est à prendre ou à laisser. C'est pour ça que ça s'appelle un ultimatum. »

2

Nous avons mis sa valise dans la Chevrolet. Si nous arrêtions Oswald (sans être arrêtés nous-mêmes), nous pourrions récupérer sa Coccinelle plus tard. Elle la ramènerait à Jodie où sa voiture paraîtrait

normale et à sa place dans son allée. Si les choses tournaient mal (si nous échouions, ou réussissions mais en nous retrouvant poursuivis pour le meurtre de Lee), il nous faudrait tout bonnement prendre la fuite. Nous irions plus vite, plus loin, et plus discrètement, dans une Chevrolet V8 que dans une Coccinelle Volkswagen.

Elle m'a vu mettre le revolver dans la poche intérieure de mon veston et m'a dit : « Non. Poche extérieure. »

J'ai haussé les sourcils.

« Où je pourrais le récupérer, s'il te prenait l'envie de tomber de sommeil. »

Nous avons descendu l'allée, Sadie hissant la bandoulière de son sac sur son épaule. De la pluie était annoncée, mais apparemment les prévisions météo étaient à revoir. Le ciel se dégageait.

Avant que Sadie n'ait grimpé côté passager, une voix a résonné derrière moi. « C'est vot' fiancée, monsieur ? »

Je me suis retourné. C'était la petite sauteuse à la corde numéro 2. Celle aux boutons d'acné. Sauf que ce n'était pas l'acné, ni la rubéole, et je n'avais pas besoin de lui demander pourquoi elle n'était pas à l'école. Elle avait la varicelle. « Oui, c'est ma fiancée.

– Elle est be-e-elle ! Sauf la… » – elle a fait un bruit dégoûté, tellement grotesque qu'il en était charmant – « … sur sa figure. »

Sadie a souri. Mon admiration pour son sacré courage a encore monté d'un cran… et n'est plus jamais retombée. « Comment t'appelles-tu, ma p'tite pépette ?

– Sadie, madame, a répondu la petite sauteuse à la corde. Sadie Van Owen. Et vous ?

– Eh bien, tu ne vas pas me croire, mais je m'appelle Sadie, moi aussi. »

La gamine la dévisagea avec un cynisme soupçonneux. La typique dure à cuire de Mercedes Street. « Non, j'vous crois pas !

– Je t'assure. Je m'appelle Sadie Dunhill. » Elle se tourna vers moi. « Pour une coïncidence, c'est une coïncidence, tu ne trouves pas, George ? »

Non, je ne trouvais pas, mais je n'avais pas le temps de m'étendre sur le sujet. « J'ai quelque chose à te demander, Miss Sadie Van Owen. Tu sais où est l'arrêt de bus de Winscott Road, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. » Elle a levé les yeux au ciel comme pour dire : *Vous me prenez pour une demeurée ?* « Dites voir, vous avez eu la varicelle tous les deux ? »

Sadie hocha la tête.

« Moi aussi, j'ai dit, donc nous ne risquons rien de ce côté-là. Sais-tu quel bus va dans le centre de Dallas ?

– Le numéro 3.

– Et il passe tous les combien ?

– Je dirais toutes les demi-heures, mais ça pourrait être aussi tous les quarts d'heure. Pourquoi que vous voulez prendre le bus alors que vous avez une voiture ? Deux voitures ? »

J'aurais juré, à l'expression de la grande Sadie, qu'elle se demandait la même chose.

« J'ai mes raisons. Et au fait, moi, mon père conduit un sous-marin. »

Sadie Van Owen se fendit d'un grand sourire. « Vous la connaissez, celle-là ?

– Je la connais depuis des années, je lui ai dit. En voiture, Sadie. Faut qu'on déguerpisse. »

Ma Timex neuve marchait. Il était 9 heures moins 20.

3

« Dis-moi pourquoi tu t'intéresses aux autobus, m'a demandé Sadie.

– Dis-moi d'abord comment tu m'as retrouvé.

– Quand je suis arrivée à Eden Fallows et que j'ai découvert que tu étais parti, j'ai brûlé le mot que tu m'avais laissé comme tu me le demandais, puis je suis allée trouver le vieux monsieur d'à côté.

– Mr. Kenopensky.

– Oui. Il n'a rien su me dire. La kiné était arrivée entre-temps, je l'ai trouvée assise sur ton escalier. Elle était pas très contente de te trouver absent. Elle m'a dit qu'elle avait échangé avec Doreen pour que Doreen puisse aller voir Kennedy aujourd'hui. »

L'arrêt de bus de Winscott Road était devant nous. J'ai ralenti pour voir si un horaire était affiché sous le petit abri à côté du poteau, mais il n'y avait rien. Je me suis rangé le long du trottoir cent mètres plus loin.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je souscris une assurance. Si aucun bus n'arrive d'ici à 9 heures, on continue. Finis ton histoire.

– J'ai appelé les hôtels du centre de Dallas mais ils n'ont même pas voulu me parler. Ils sont tous archi-complets. Alors j'ai appelé Deke, qui a appelé la police. Il leur a dit qu'il savait de source sûre que quelqu'un allait tirer sur le président. »

J'avais les yeux fixés sur mon rétroviseur, pour surveiller l'arrivée du bus, mais sous le choc, je les ai tournés vers Sadie. Malgré moi, j'éprouvais une admiration réticente pour Deke. J'ignorais jusqu'à quel point il avait cru ce que Sadie lui avait dit, mais il avait quand même pris le risque. « Que s'est-il passé ? Il a donné son nom ?

– Il a même pas eu le temps. Ils lui ont raccroché au nez. Je crois que c'est là que j'ai vraiment commencé à te croire quand tu disais que le passé se protège. Et pour toi, c'est exactement ce que c'est, n'est-ce pas ? Du passé. Juste un livre d'histoire vivant.

– Plus maintenant. »

Voici qu'arrivait un bus bringuebalant vert et jaune. La fenêtre de destination indiquait 3 MAIN STREET DALLAS 3. Il s'est arrêté et les portes avant et arrière se sont ouvertes en accordéon. Deux ou trois personnes sont montées mais je me suis demandé comment elles allaient trouver des sièges : quand le bus nous a dépassés lentement, j'ai vu qu'ils étaient tous occupés. J'ai aperçu une femme avec une rangée d'épinglettes à l'effigie de Kennedy piquées dans son chapeau. Elle m'a fait un petit signe gai et nos regards ne se sont pas croisés plus d'une seconde, mais j'ai senti toute son excitation, son plaisir et son impatience.

J'ai passé ma vitesse et déboîté pour suivre le bus. À l'arrière, en partie obscurcie par des bouffées de gaz d'échappement brun, une fille Clairol au sourire radieux proclamait que si elle n'avait qu'une seule vie, elle voulait la vivre en blonde. Sadie agita la main d'un geste théâtral. « Eurk ! Le colle pas comme ça ! Il pue ! »

Elle avait raison, la puanteur du diesel était écœurante. J'ai creusé la distance. Je n'avais aucun besoin de le coller maintenant que je savais que la petite Sadie nous avait donné le bon numéro. Elle devait nous avoir donné le bon intervalle aussi. Les bus devaient circuler toutes les demi-heures les jours ordinaires, mais aujourd'hui n'avait rien d'un jour ordinaire.

« J'ai pleuré encore un peu parce que je pensais que tu étais parti pour toujours. J'avais peur pour toi, mais je te détestais aussi. »

Je pouvais le comprendre et pourtant j'avais la conviction d'avoir fait le bon choix, aussi m'a-t-il semblé préférable de ne rien dire.

« J'ai rappelé Deke. Il m'a demandé si tu avais déjà fait allusion à un autre pied-à-terre que tu aurais eu, peut-être à Dallas mais plus probablement à Fort Worth. Je lui ai dit que je ne me souvenais d'aucune allusion particulière. Il m'a dit que tu avais pu dire quelque chose pendant que tu étais à l'hôpital et que tu battais la campagne. Il m'a dit de mieux réfléchir. Comme si c'était pas déjà ce que je faisais. Je suis retournée chez Mr. Kenopensky en espérant que tu lui avais peut-être dit quelque chose. C'était déjà presque l'heure du souper et la nuit commençait à tomber. Il m'a dit que non, mais sur ces entrefaites son fils est arrivé avec un rôti et m'a invitée à manger avec eux. Mr. K s'est mis à parler : il a toutes sortes d'histoires d'autrefois à raconter…

– Je sais. » Devant nous, le bus a pris vers l'est par Vickery Boulevard. J'ai mis le cligno et je l'ai suivi mais en restant suffisamment loin derrière pour qu'on ait pas à bouffer du diesel. « J'ai dû en entendre une bonne cinquantaine. Des histoires de cow-boys saignantes pour la plupart.

« J'ai bien fait de l'écouter, parce que j'ai arrêté de me creuser la

cervelle pendant ce temps et parfois, quand on se détend, les choses se décantent et remontent à la surface. Et en rentrant dans ton petit chez-toi, je me suis soudain rappelé que tu pensais avoir vécu quelque temps dans Cadillac Street. Sauf que tu savais que c'était pas exactement ça.

– Oh, mon Dieu. Je l'avais complètement oublié.

– C'était ma dernière chance. J'ai rappelé Deke. Il n'avait aucun plan détaillé de la ville mais il savait qu'il y en avait à la bibliothèque du lycée. Il a aussitôt pris sa voiture pour y aller – en toussant à s'arracher les poumons probablement, il est encore bien malade – et il m'a rappelée du bureau. Il avait trouvé une Ford Avenue à Dallas, un Chrysler Park, et plusieurs Dodge Street. Mais à côté de Cadillac, rien de tout ça faisait le poids, si tu vois ce que je veux dire. Et puis il a trouvé Mercedes Street à Fort Worth. J'ai voulu y aller sans attendre mais il m'a dit que j'aurais bien plus de chances de t'apercevoir, ou d'apercevoir ta voiture, si j'attendais le matin. »

Elle m'a saisi le bras. Sa main était froide.

« Ç'a été la plus longue nuit de ma vie, espèce de sale gosse. Je n'ai quasiment pas fermé l'œil.

– Je m'en suis chargé pour toi, même si j'ai dû m'endormir qu'à l'aube. Si t'étais pas arrivée, j'aurais pu continuer à dormir pendant tout le temps de ce foutu assassinat. »

Ç'aurait été carrément *lamentable* comme fin, non ?

« Mercedes est longue comme un jour sans pain. J'ai roulé, roulé. Enfin j'en ai vu le bout, le parking d'un grand bâtiment qui ressemble à l'arrière d'un grand magasin.

– Presque. C'est un entrepôt de la Montgomery Ward.

– Et toujours pas trace de toi. Je peux pas te dire à quel point j'étais découragée. *Et puis…* » Elle a souri. Un sourire radieux malgré sa cicatrice. « Et puis j'ai vu la Chevy rouge avec ses ailes en forme de sourcils féminins. Voyante comme une enseigne au néon. J'ai hurlé de joie en tambourinant sur le tableau de bord de ma Coccinelle jusqu'à en avoir mal à la main. Et voilà comment je suis là… »

Un choc suivi d'un ferraillement sourd résonna à l'avant droit de la Chevy et tout à coup la voiture obliqua vers un lampadaire. Une série de coups étouffés retentirent sous la voiture. J'ai braqué. Le volant était complètement mou entre mes mains mais il me restait encore juste assez de direction pour éviter de me prendre le poteau de plein fouet. C'est le côté de Sadie qui l'a raclé, dans un horrible crissement de métal. Sa portière s'est incurvée vers l'intérieur et je l'ai attirée brutalement vers moi. Quand la voiture s'est arrêtée, elle penchait à droite, le capot suspendu au-dessus du trottoir. *C'est pas juste un pneu crevé*, j'ai pensé. *C'est une putain de panne fatale*.

Sadie me regardait, interloquée. Moi, j'ai ri. Parfois, comme je l'ai

déjà observé, il n'y a rien d'autre à faire.

« Bienvenue dans le passé, Sadie. Voici comment on vit par ici. »

4

Sadie ne pouvait pas sortir de son côté, il aurait fallu un pied-de-biche pour forcer sa portière. Elle a glissé ses fesses jusqu'au bout de la banquette pour sortir de mon côté. Quelques passants, peu nombreux, nous observaient.

« Oh ! là là ! que s'est-il passé ? » demanda une femme qui poussait un landau.

Ça m'a sauté aux yeux dès que j'ai contourné la voiture. La roue avant droite s'était détachée. Elle gisait cinq ou six mètres derrière nous au bout d'un sillon courbe creusé dans l'asphalte. Le moignon de l'essieu brisé luisait au soleil.

« Une roue cassée, j'ai dit à la femme au landau.

– Aïe, aïe, aïe, elle a dit.

– Qu'est-ce qu'on fait ? m'a demandé Sadie à voix basse.

– On a souscrit une assurance, maintenant on obtient réparation. Arrêt de bus le plus proche.

– Ma valise… »

Oui, j'ai pensé, *et La Parole d'Al. Et mes manuscrits, mon roman merdique qui ne comptait pas et mes mémoires qui, eux, comptaient. Plus ma réserve d'argent liquide.* J'ai consulté ma montre. 9 heures 15. À l'hôtel Texas, Jackie était en train d'enfiler son tailleur rose. Après une ou deux heures de politique, le cortège partirait pour la base de l'armée de l'air Carswell où le gros avion attendait. Vu la distance séparant Fort Worth de Dallas, les pilotes auraient à peine le temps de remonter le train d'atterrissage.

Je me suis efforcé de réfléchir.

« Voulez-vous téléphoner de chez moi pour prévenir quelqu'un ? a proposé la femme au landau. J'habite au bout de la rue. » Elle nous a passés en revue, notant ma jambe boiteuse et la cicatrice de Sadie. « Vous êtes blessés ?

– Non, non, nous allons bien », j'ai dit. J'ai pris le bras de Sadie. « Vous voulez bien vous charger d'appeler une station-service pour leur demander de la remorquer ? Je sais que c'est beaucoup vous demander mais nous sommes terriblement pressés.

– Je lui avais bien dit que je trouvais que l'avant tremblait, lui expliqua Sadie, en rajoutant dans le style accent traînant de Géorgie. Merci mon Dieu, heureusement que c'est pas arrivé sur l'autoroute.

– Il y a une station Esso à deux rues d'ici. » La femme indiqua la direction du nord. « Je crois que je peux aller promener le bébé par là…

– Oh, ça nous sauverait la vie, m'dam' », poursuivit Sadie. Elle

ouvrit son sac à main, prit son portefeuille et en retira un billet de vingt. « Donnez-leur ceci en acompte. Désolée de vous embêter avec ça, mais si je peux pas voir Kennedy, je crois que j'en mourrais ! »

Cela fit sourire la femme au landau. « Grands dieux, mais c'est assez pour payer deux remorquages. Si vous aviez un bout de papier dans votre sac à main, je vous signerais un reçu…

– C'est bon, dis-je. Nous vous faisons confiance. Mais je vais peut-être glisser un mot sous l'essuie-glace. »

Sadie m'a interrogé du regard… mais déjà, elle me tendait un stylo et un petit bloc-notes avec un gamin bigleux de dessin animé sur la couverture. À L'ÉCOLE DES MAÎTRESSES, y avait-il écrit en haut. ON Y DANSE SUR LES FESSES, y avait-il écrit en bas.

Beaucoup dépendrait de ce mot mais je n'avais pas le temps d'en peaufiner les termes. J'ai griffonné rapidement et glissé le papier plié sous le caoutchouc de l'essuie-glace. L'instant d'après, nous avions tourné le coin et disparu.

5

« Jake ? Tu n'as rien ?

– Non. Et toi ?

– Je me suis fait un peu bousculer par la portière et je vais sûrement avoir un bleu sur l'épaule, mais sinon, rien. Si on avait embouti ce poteau, je m'en serais sûrement pas sortie indemne. Et toi non plus. Pour qui tu as laissé le mot ?

– Pour celui qui remorquera la Chevy. » Et j'espérais que Celui-Qui ferait ce que je lui demandais. « On s'inquiétera de ça à notre retour. »

S'il y avait un retour.

L'arrêt de bus le plus proche était à moins d'une rue de là. Trois femmes noires, deux blanches et un homme d'origine hispanique étaient debout sous l'abri, présentant un échantillon racial si équilibré qu'on aurait dit des candidats pour le casting de *New York, unité spéciale*. Nous nous sommes joints à eux. Je me suis assis sur le banc à côté d'une autre femme afro-américaine dont les proportions héroïques étaient sanglées dans un uniforme blanc en rayonne proclamant quasiment Gouvernante Chez Famille Blanche Aisée. Sur la poitrine, elle portait un pin's affirmant JUSQU'AU BOUT EN 64 AVEC JFK.

« Une patte à la traîne, monsieur ? m'a-t-elle demandé.

– Oui. »

J'avais quatre sachets de poudre magique dans la poche de mon veston. J'ai fouillé sous le pistolet, en ai trouvé deux, déchiré les coins et versé le contenu dans ma bouche.

« En les prenant comme ça, vous allez vous esquinter les reins, elle m'a fait remarquer.

– Je sais. Mais il faut que cette patte me tienne assez longtemps

pour voir le président. »

La face de la dame s'est illuminée d'un sourire. « À qui le dites-vous ! »

Sadie, debout au bord du trottoir, guettait anxieusement l'arrivée d'un bus numéro 3.

« Les bus roulent comme des escargots aujourd'hui, a dit la gouvernante, mais le nôtre devrait plus tarder. Pas question que je loupe Kennedy, no-no-non ! »

Neuf heures et demie sont passées et toujours pas de bus. Mais Dieu bénisse la Goody's, la douleur dans mon genou n'était plus qu'un palpitement sourd.

Sadie est venue s'asseoir près de moi. « Jake, peut-être qu'on devrait…

– Voici un 3 qui s'en vient », a dit la gouvernante en se levant. C'était une femme impressionnante, foncée comme l'ébène, plus grande que Sadie d'au moins trois centimètres, les cheveux lissés et luisants. « Youhou ! Je vais me trouver une jolie place là-bas sur Dealey Plaza. J'ai les sandouiches dans le sac pour midi. Et je vais un peu crier, ça oui, y va m'entendre ! Et Jackie aussi ! »

Le bus était plein, mais en se serrant, les gens qui attendaient à l'arrêt ont quand même réussi à monter. Sadie et moi étions les derniers et le conducteur, l'air aussi découragé qu'un courtier de Wall Street le Vendredi Noir, a brandi la paume de sa main. « Pas plus ! Je suis plein ! Ils sont tassés comme des sardines là-dedans ! Attendez le prochain ! »

Sadie m'a jeté un regard angoissé mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, la dame imposante a volé à notre rescousse : « Nananan, vous les laissez monter, ces deux-là. Lui, y traîne la patte et la dame, vous voyez bien qu'elle a eu aussi ses problèmes. Et puis, elle est pas épaisse, et lui, il est encore moins épais. Vous les laissez monter ou c'est moi qui vous fais descendre pour piloter ce bus moi-même. Pasque je sais faire ça aussi. J'ai appris sur le vieux Bulldog Lanz à mon papa. »

Le chauffeur du bus l'a regardée le surplomber, il a levé les yeux au ciel et nous a fait signe de monter. Comme je cherchais des pièces dans ma poche, il a couvert le monnayeur de sa grosse main. « Laissez tomber. Mettez-vous juste derrière la ligne blanche, si vous y arrivez. » Il a secoué la tête. « Je comprends pas pourquoi ils ont pas rajouté une douzaine de bus supplémentaires aujourd'hui. » Il a tiré sur la poignée chromée et les portes en accordéon avant et arrière se sont repliées. Les freins à air comprimé se sont relâchés dans un *tchouff,* et nous avons démarré, lentement mais sûrement.

Notre bon ange n'en avait pas terminé. Elle a commencé à houspiller deux travailleurs, un Noir et un Blanc, assis juste derrière le

conducteur avec leur gamelle sur les genoux. « Levez-vous donc tous les deux et laissez vos places à cette dame et ce monsieur ! Voyez donc pas qu'il a une patte folle ? Et y va quand même voir Kennedy !

– M'dam', ça ne fait rien », j'ai dit.

Elle m'a ignoré. « Levez-vous donc ! Vous avez grandi dans la remise à bois, ou quoi ? »

Les deux hommes se levèrent et se frayèrent un chemin à coups de coude dans la foule compacte qui encombrait l'allée. L'ouvrier noir jeta un regard mauvais à la gouvernante. « Mil neuf cent soixante-trois, et y faut *encore* que je cède ma place aux Blancs.

– Oh, pauvre de toi », lui a fait son copain blanc.

Le Noir a regardé mon visage à deux fois. Je sais pas ce qu'il y a vu, mais il m'a montré du doigt les sièges laissés libres. « Assieds-toi avant de tomber. »

Je me suis assis près de la fenêtre. Sadie a murmuré des remerciements et s'est assise à côté de moi. Le bus se traînait comme un vieil éléphant encore capable d'atteindre le galop pour peu qu'on lui en laisse le temps. La gouvernante nous surplombait, protectrice, cramponnée à une poignée et ondoyant des hanches dans les virages. J'ai consulté ma montre. Les aiguilles semblaient furieusement pressées de marquer 10 heures et elles n'allaient pas tarder à être furieusement pressées de les dépasser.

Sadie s'est penchée vers moi et ses cheveux m'ont chatouillé la joue et le cou. « Où on va et qu'est-ce qu'on fera quand on y sera ? »

J'aurais voulu me tourner vers elle, mais j'ai continué à regarder droit devant, guettant les ennuis. Guettant le prochain coup du sort. Nous étions sur West Division Street à présent, qui est aussi la route 180. Bientôt, nous entrerions dans Arlington, futur berceau de l'équipe des Texas Rangers chère à George Dabelyou. Si tout allait bien, nous devrions entrer dans Dallas autour de 10 heures 30, soit deux heures avant qu'Oswald ne remplisse le magasin de son maudit fusil italien avec sa première série de cartouches. Mais quand on essaye de changer le passé, les choses se déroulent rarement bien.

« Contente-toi de me suivre, je lui ai dit. Et ne relâche pas ta vigilance. »

6

Nous sommes passés au sud d'Irving où la femme de Lee se remettait en ce moment même de la naissance de son deuxième enfant, né à peine un mois auparavant. La circulation était lente, les gaz d'échappement nauséabonds. La moitié des passagers dans notre bus bondé fumaient. Dehors (où l'air était à coup sûr un peu moins vicié), les rues étaient saturées de véhicules se dirigeant vers le centre. Nous avons vu une voiture arborant NOUS T'AIMONS JACKIE écrit au blanc

sur son pare-brise arrière, et une autre intimant HORS DU TEXAS SALE COCO au même endroit. Le bus tanguait et progressait par embardées. Des grappes de gens de plus en plus nombreuses s'agglutinaient aux arrêts et ils nous montraient le poing quand notre bus bondé les dépassait sans ralentir.

À 10 heures 15, nous sommes entrés dans Harry Hines Boulevard et avons dépassé un panneau indiquant la direction de Love Field. L'accident s'est produit trois minutes après. Tout en le guettant, j'avais espéré qu'il ne se produirait pas, alors quand le camion-benne a grillé le feu rouge à l'intersection de Hines et Inwood Avenue, j'étais quand même à moitié préparé. J'étais déjà passé par là, en route pour le cimetière de Longview, à Derry.

J'ai saisi Sadie par le cou et baissé sa tête vers ses genoux. « Attention ! »

Une seconde plus tard, nous étions propulsés contre la cloison séparant le siège du conducteur de l'habitacle. Bris de verre. Hurlement de métal. Les passagers debout ont basculé vers l'avant dans une confusion de cris, de bras, de sacs à main battant l'air, de chapeaux du dimanche de guingois. L'ouvrier blanc qui avait dit « Oh, pauvre de toi » était enroulé sur le monnayeur à l'entrée de l'allée. La gouvernante, quant à elle, avait tout simplement disparu, ensevelie sous une avalanche humaine.

Sadie saignait du nez et avait une ecchymose en train d'enfler comme une boulette de pâte à pain sous l'œil droit. Le chauffeur était affalé en biais derrière son volant. Le grand pare-brise avant était en miettes et la vue sur la rue avait disparu, remplacée par une paroi métallique constellée de rouille sur laquelle je pouvais seulement lire **RAVAUX PUBLICS DALL**. L'odeur du goudron brûlant que transportait le camion était suffocante.

J'ai fait pivoter Sadie vers moi. « Est-ce que ça va ? Tu as les idées claires ?

– Ça va, un peu secouée, c'est tout. Si tu m'avais pas prévenue, j'aurais été plus amochée. »

Des gémissements et des cris de douleur montaient de l'enchevêtrement humain à l'avant de l'autobus. Un homme au bras cassé se dégagea de la mêlée et secoua le chauffeur, qui roula hors de son siège. Un éclat de verre était fiché au centre de son front.

« Oh, sacrebleu ! s'exclama l'homme au bras cassé. Je crois bien qu'il est mort ! »

Sadie s'est risquée jusqu'à l'homme qui s'était pris le monnayeur dans les valseuses et l'a aidé à venir s'asseoir à sa place. Il était blanc comme un linge et gémissait. Son copain noir m'a aidé à remettre la gouvernante sur ses pieds quoique je doute que nous aurions pu faire grand-chose pour soulever ses cent cinquante kilos si elle n'avait pas

été parfaitement consciente et déterminée à nous aider. Elle saignait abondamment de la tempe et son bel uniforme était tout souillé. Je lui ai demandé si elle se sentait bien.

« Je crois que oui, mais je me suis pris un fameux coup sur la cafetière. Sacré nom d'une pipe ! »

Derrière nous, le bus était en émoi. Ça n'allait pas tarder à se transformer en mouvement de panique. Debout devant Sadie, j'ai solidement noué ses bras autour de ma taille. Vu l'état de mon genou, j'aurais probablement dû m'accrocher à elle plutôt que le contraire, mais l'instinct est le plus fort.

« Il faut laisser tous ces gens descendre du bus, j'ai dit à l'ouvrier noir. Tirez sur la poignée. »

Il a essayé mais la poignée était inamovible. « Coincée ! »

D'après moi, c'était pas ça, d'après moi, c'était le passé qui la maintenait fermée. Mais avec un seul bras solide, je ne pouvais pas l'aider à tirer. La gouvernante (dont tout un côté d'uniforme était maintenant imbibé de sang) m'a bousculé pour passer. J'ai senti les bras de Sadie me lâcher, puis elle m'a étreint solidement à nouveau. Le chapeau de la gouvernante avait un air penché et sa voilette était perlée de sang. L'effet était à la fois décoratif et grotesque (on l'aurait dit ornée de minuscules boules de houx). Elle l'a rajusté selon l'angle approprié puis a posé sa main sur la poignée chromée à côté de celle de l'ouvrier noir. « Je compte jusqu'à trois, et on tire, lui a-t-elle dit. Prêt ? »

L'homme hocha la tête.

« Un… deux… *trois* ! »

Ils ont tiré… ou plutôt, *elle* a tiré, assez fort pour déchirer sa robe sous le bras. Les portes en accordéon se sont dépliées. Derrière nous un concert de faibles acclamations s'est élevé.

« Merc… », a commencé à dire Sadie. Mais déjà, je l'embarquais.

« Vite. Avant d'être piétinés. Ne me lâche pas. » Nous fûmes les premiers à sortir du bus. J'ai orienté Sadie vers Dallas. « Allons-y.

– Jake, ces gens ont besoin d'aide !

– Et je suis sûr qu'elle est en train d'arriver. Ne regarde pas en arrière. Regarde devant toi, parce que c'est de là que la prochaine tuile arrivera.

– Encore combien de tuiles ? Beaucoup ?

– Tant que le passé pourra nous en balancer », j'ai dit.

7

Il nous a fallu vingt minutes pour franchir une distance de quatre rues. Je sentais mon genou enfler et la douleur y palpiter à chaque battement de cœur. Nous sommes arrivés à un banc et Sadie m'a dit de m'asseoir.

« On a pas le temps.

– Asseyez-vous, m'sieur. »

Elle m'a collé une bourrade inattendue et je me suis affalé sur le banc dont le dossier portait une réclame pour un salon funéraire du quartier. Sadie a hoché la tête d'un air affairé, comme une femme qui vient de s'acquitter d'une pénible corvée, puis elle s'est avancée sur la chaussée dans Harry Hines Boulevard en ouvrant son sac à main et en fouillant dedans. Les palpitations dans mon genou se sont momentanément interrompues tandis que mon cœur remontait dans ma gorge et s'arrêtait.

Une voiture a fait une embardée pour l'éviter (de justesse), et klaxonné. Le conducteur a brandi le poing en continuant sa course, puis levé le majeur en prime. Quand je lui ai crié de revenir, elle n'a même pas regardé dans ma direction. Elle a sorti son porte-monnaie, avec les voitures qui passaient et la frôlaient, le vent de leur course faisant voltiger ses cheveux autour de son visage scarifié. Elle était aussi imperturbable qu'un ciel d'été. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, elle a rejeté le porte-monnaie dans le sac et brandi un billet vert bien haut au-dessus de sa tête. On aurait dit une pom-pom girl de lycée à un rassemblement de supporters.

« Cinquante dollars ! s'écria-t-elle. *Cinquante dollars pour m'emmener à Dallas ! Main Street ! Main Street ! J'veux voir Kennedy ! Cinquante dollars ! »*

J'ai pensé, *Ça marchera jamais. Tout ce qu'elle va récolter, c'est se faire écraser par le passé tena…*

Une Studebaker rouillée s'est arrêtée devant elle dans un crissement. Le moteur claquait et cognait. Il y avait une orbite creuse à l'emplacement d'un des phares. Un type en pantalon large et maillot de corps à bretelles est descendu. Sur la tête (et enfoncé bien bas jusqu'à ses oreilles qui dépassaient comme des feuilles de chou), il portait un chapeau de cow-boy en feutre vert avec une plume indienne sous le ruban. Il souriait. Laissant voir des mâchoires où manquaient au moins six dents. Il m'a suffi d'un coup d'œil pour me dire, *Voilà la tuile suivante qui arrive.*

« Ma'ame, vous êtes cinglée, a dit le cow-boy à la Studebaker.

– Vous voulez cinquante dollars ou pas ? Emmenez-moi à Dallas, c'est tout ce que je vous demande. »

L'homme lorgna le billet en clignant des yeux, aussi indifférent que Sadie aux voitures qui klaxonnaient en se déportant. Il ôta son chapeau, le fit claquer sur les jambes de son pantalon qui tombait sur ses hanches osseuses, puis le remit sur sa tête en le renfonçant solidement jusqu'à ce que le bord bute sur le sommet de ses oreilles décollées. « Ma'ame, c'est pas cinquante, ça, c'est dix.

– J'ai le reste dans mon porte-monnaie.

– Alors, si je me servais ? »

Il a tendu la main vers le grand sac à main de Sadie et attrapé une courroie. Je suis descendu du trottoir en me disant qu'il allait l'avoir et se tailler avec avant que je puisse intervenir. Et que dans le cas contraire, il me rétamerait. Il avait beau être maigre, je faisais quand même pas le poids. Et lui avait ses deux bras en bon état.

Sadie tenait bon. Tiraillé dans deux directions opposées, le sac béait comme une bouche d'agonisant. Sadie a plongé sa main libre à l'intérieur et en a sorti un couteau de boucher à l'aspect familier. Elle en a donné un coup à son assaillant et lui a ouvert l'avant-bras, du poignet au pli du coude. Surpris, le type a hurlé de douleur, lâché la courroie du sac et reculé, les yeux fixés sur elle. « Espèce de chienne enragée, tu m'as coupé ! »

Il s'est précipité vers la portière de sa voiture restée ouverte, comme pour mieux se faire emplafonner. Sadie s'est avancée vers lui en zébrant l'air de sa lame sous son nez. Ses cheveux étaient tombés sur ses yeux. Ses lèvres étaient soudées en une ligne inflexible. Le sang du cow-boy blessé tombait à grosses gouttes sur la chaussée. Et le flot des voitures continuait à s'écouler. Incroyable mais vrai, j'ai alors entendu quelqu'un crier : *« Fais-lui sa fête, madam' ! »*

Les yeux rivés sur le couteau, Studebaker Cow-Boy a reculé vers le trottoir. Sans me regarder, Sadie a dit : « À toi de jouer, Jake. »

Pendant une seconde, je n'ai pas compris, puis je me suis souvenu du 38. Je l'ai sorti de ma poche et braqué sur le type. « Tu le vois çui-là, Tex ? Il est chargé.

– Z'êtes aussi siphonné qu'elle. »

Il tenait son bras plaqué contre sa poitrine, imbibant de sang son marcel. Sadie a couru vers le côté passager de la Studebaker et ouvert la portière. Elle m'a regardé par-dessus le toit et m'a fait un geste impatient de la main. Je n'aurais jamais cru pouvoir l'aimer davantage, mais à ce moment-là je me suis rendu compte que je me trompais.

« T'aurais pu avoir l'argent et continuer à conduire, j'ai fait au mec. Maintenant, on va voir comment tu cours. Dépêche ou je te colle une balle dans la jambe et tu pourras plus courir du tout.

– T'es un putain de salopard, qu'il m'a dit.

– Ouais, c'est vrai. Et toi t'es un putain de voleur qui va bientôt se faire crever la paillasse. » J'ai armé le revolver. Studebaker Cow-boy m'a pas mis au défi de m'exécuter. Il s'est retourné et, tête baissée, a filé vers l'ouest par Hines, berçant son bras, jurant et répandant une traînée de sang.

« Et t'arrête pas avant d'arriver à Love ! j'ai crié dans son dos. C'est à cinq bornes, tout droit dans la direction où tu vas ! Dis bonjour au président en passant !

– Monte, Jake. Sors-nous d'ici avant que la police arrive. »

Je me suis glissé au volant de la Studebaker en grimaçant quand mon genou enflé a protesté. C'était une voiture à vitesses standard, ce qui voulait dire que je devrais appuyer avec ma mauvaise jambe sur l'embrayage. J'ai reculé le siège aussi loin que j'ai pu, entendu craquer le tas de détritus écrabouillé à l'arrière, puis passé la première et bougé.

« Ce couteau, j'ai dit. C'est pas… ?

– Celui avec lequel Johnny m'a coupée, oui. Le shérif Jones me l'a rapporté après l'enquête. Il pensait qu'il était à moi et il avait sans doute raison. Mais pas de chez moi à Bee Tree. Je suis presque sûre que Johnny l'a emporté de notre maison de Savannah. Je le garde dans mon sac depuis. Parce que je veux quelque chose pour me protéger, "au cas où"… » Ses yeux se sont emplis de larmes. « Et si ça, c'était pas un cas d'au-cas-où, alors je m'y connais pas.

– Remets-le dans ton sac. »

J'ai enfoncé l'embrayage, qui était horriblement dur, et réussi à passer la seconde. La voiture sentait le poulailler qui n'aurait pas été nettoyé depuis une bonne dizaine d'années.

« Ça va mettre du sang partout.

– Remets-le quand même. Tu peux pas te promener en ville en brandissant un couteau, surtout avec le président qui arrive. Mais, ma pépette, c'était plus que courageux. »

Elle a rangé le couteau, puis s'est essuyé les yeux avec les poings, comme une petite fille qui vient de se couronner les genoux. « Il est quelle heure ?

– 11 heures moins 10. Kennedy atterrit à Love Field dans quarante minutes. »

Elle a dit : « Tout se ligue contre nous. N'est-ce pas ? »

Je lui ai décoché un regard et j'ai dit : « Maintenant, tu comprends. »

8

Nous avons pu atteindre North Pearl Street avant que le moteur de la Studebaker n'explose. Des bouillons de vapeur ont commencé à sortir de sous le capot. Un truc métallique est tombé en claquant sur la chaussée. Sadie a poussé un cri de dépit, s'est donné un coup de poing sur la cuisse et a lâché plusieurs gros mots, mais moi j'étais presque soulagé. Au moins, je n'aurais plus à me battre avec l'embrayage. Je suis passé au point mort et j'ai laissé la voiture fumante rejoindre le bord du trottoir en roue libre. Elle s'est immobilisée à l'entrée d'une ruelle sur les pavés de laquelle était peint NE PAS ENTRAVER LA SORTIE, mais après une agression à main armée et un vol de voiture, cette infraction-là m'a semblé mineure.

Je suis descendu et j'ai claudiqué jusqu'au trottoir où Sadie m'attendait déjà. « Quelle heure maintenant ? m'a-t-elle demandé.

– 11 heures 20.

– Nous devons aller loin ?

– Le TSBD. À l'angle de Houston et Elm. Cinq bornes. Peut-être plus. »

Les mots n'étaient pas plus tôt sortis de ma bouche que nous avons entendu un rugissement de réacteurs dans le ciel derrière nous. Nous avons levé les yeux et vu *Air Force 1* amorcer sa descente.

Sadie a repoussé ses cheveux de son visage d'une main lasse.

« Qu'allons-nous faire ?

– Là, tout de suite, nous allons marcher, j'ai dit.

– Passe ton bras autour de mes épaules. Laisse-moi prendre un peu de ton poids sur moi.

– Pas la peine, ma pépette. »

Mais une rue plus loin, je l'ai fait.

9

Nous sommes arrivés près du carrefour de North Pearl et Ross Avenue à 11 heures 30, à peu près au moment où le 707 de Kennedy devait ralentir sa course et s'arrêter de rouler devant le comité d'accueil officiel… qui comprenait, bien sûr, la femme au bouquet de roses rouges. Le coin de la rue était dominé par la cathédrale du Santuario de Guadalupe. Sur les marches, sous une statue de la sainte bras ouverts, était assis un homme avec des béquilles en bois posées d'un côté et un pot émaillé de l'autre. Appuyé contre le pot, un écriteau disait JE SUIS BCP INFIRME ! SVP DONNEZ CE QUE VOUS POUVEZ SOYEZ 1 BON SAMARIAIN DIEU VOUS AIME.

« Où sont tes béquilles à toi, Jake ?

– Je les ai laissées à Eden Fallows, dans le placard de la chambre.

– Tu as oublié tes *béquilles* ? »

Les femmes sont fortes pour les questions rhétoriques, pas vrai ?

« Je m'en suis pas beaucoup servi ces derniers temps. Sur les petites distances, je me débrouille assez bien. » C'était un peu mieux que d'admettre que je n'avais eu qu'une chose en tête : me tirer le plus loin possible avant l'arrivée de Sadie.

« Eh bien, tu pourrais t'en servir maintenant. »

Elle s'élança avec une vivacité enviable pour aller parlementer avec le mendiant sur les marches de la cathédrale. Le temps que je la rejoigne en boitant, elle marchandait avec lui. « Une paire de béquilles comme ça coûte neuf dollars et vous en voulez cinquante pour une seule ?

– Il m'en faut au moins une pour rentrer chez moi, argumentait l'autre avec raison. Et votre ami a l'air d'avoir sacrément besoin de

l'autre, s'il veut aller quelque part.

– Et qu'est-ce que vous faites de tous vos "Dieu vous aime" et "soyez un bon Samaritain" ?

– Eh ben, a dit le mendiant en frottant pensivement son menton râpeux, Dieu vous aime, c'est vrai, mais je suis qu'un pauvre vieil infirme. Si mes conditions vous plaisent pas, faites comme le pharisien et passez votre chemin. C'est ça que je ferais à votre place.

– Je suis sûre que vous le feriez. Et moi, si je vous les prenais sans rien vous donner, espèce de vieillard cupide ?

– Vous pourriez le faire, mais alors Dieu vous aimerait plus du tout », il a fait.

Et il a éclaté de rire. Un son remarquablement gai pour un homme « beaucoup infirme ». Il était un peu mieux loti que Studebaker Cow-Boy sur le plan dentaire, mais pas tant que ça.

« Donne-lui le fric, j'ai dit. J'en ai besoin que d'une.

– Oh, je vais lui donner son fric. Je déteste me faire baiser, c'est tout.

– Quel dommage pour la population masculine de la planète Terre, ma p'tite dame, si vous voulez mon avis.

– Surveillez votre langage, j'ai dit. C'est à ma fiancée que vous parlez. »

Il était 11 heures 40 à présent.

Le mendiant ne m'a prêté aucune attention. Il lorgnait le porte-monnaie de Sadie. « Y'a du sang là-dessus. Vous vous êtes coupée en vous rasant ?

– N'essayez pas de vous présenter au *Sullivan Show* pour le moment, mon vieux. N'est pas Alan King qui veut. » Sadie a sorti le billet de dix qu'elle avait brandi devant les voitures, plus deux de vingt. « Là, elle a fait quand il les a pris. Vous êtes content ? Je suis fauchée.

– Vous avez aidé un pauvre infirme, a dit le mendiant. C'est vous qui devriez être contente.

– Eh ben, je le suis pas ! lui a crié Sadie. Et j'espère qu'après l'usage de vos jambes, c'est celui de vos maudits yeux que vous perdrez ! »

Le mendiant m'a adressé un regard philosophe empreint de complicité masculine. « Tu ferais mieux de la ramener à la maison, Sunny Jim, m'est avis que ses Anglais vont pas tarder à débarquer. »

J'ai glissé la béquille sous mon bras droit (les veinards qui se sont jamais cassé un os pensent qu'on place sa béquille du côté blessé, mais c'est faux) et j'ai pris le coude de Sadie de la main gauche. « Allez, viens. On a pas le temps. »

Comme nous nous éloignions, Sadie a regardé par-dessus son épaule, s'est claqué la croupe et a crié : « Baise mon cul ! »

Le mendiant a rétorqué : « Ramène-le ici et penche-toi en avant, ma p'tite poupée, tu seras exaucée ! »

10

Nous avons descendu North Pearl… Sadie marchant et moi boitant. Ça allait mille fois mieux avec la béquille mais je voyais vraiment pas comment nous pourrions arriver au carrefour de Houston et Elm avant 12 heures 30.

Devant nous, un échafaudage. Le trottoir était libre en dessous. Mais j'ai fait dévier Sadie sur la chaussée.

« Mais Jake, pourquoi diable…

– Parce qu'il est capable de nous tomber dessus. Crois-moi sur parole.

– On a besoin d'une voiture. *Vraiment* besoin… Jake ? Pourquoi tu t'arrêtes ? »

Je m'étais arrêté parce que la vie est une chanson et que le passé s'harmonise. Généralement, ces harmonies ne veulent rien dire (c'était du moins ce que je pensais à l'époque), mais de temps en temps, le voyageur intrépide en Terrain d'Antan peut en utiliser une à bon escient. J'ai prié de tout mon cœur pour que ce soit l'un de ces moments.

Garée à l'ange de North Pearl et San Jacinto, il y avait une Sunliner Ford décapotable 1954. La mienne avait été rouge, celle-ci était bleu indigo, néanmoins… peut-être que…

Je me suis précipité vers elle et j'ai essayé la portière du passager. Verrouillée. Bien sûr. On tombe parfois sur une aubaine, mais un vrai cadeau du ciel ? Rarement.

« Tu vas la démarrer sans clé ? »

Je savais absolument pas comment faire ça et je soupçonnais que c'était plus difficile qu'ils ne le montraient dans *Bourbon Street Beat*. Mais je savais comment lever ma béquille et cogner dans la vitre à coups redoublés jusqu'à ce qu'elle se fracture. Personne ne nous regardait car il n'y avait personne sur le trottoir. L'action était concentrée au sud-est. De là où nous étions, nous pouvions entendre le grondement, semblable au ressac de l'océan, de la foule en train de converger vers Main Street dans l'attente de l'arrivée de Kennedy.

J'ai retourné la béquille pour finir de faire tomber les éclats de verre avec le bout caoutchouté. L'un de nous deux devrait s'asseoir à l'arrière. Si la ruse fonctionnait, cela dit. Quand j'étais à Derry, j'avais fait faire un double de la clé de contact de la Sunliner que je gardais au fond de la boîte à gants, sous les papiers. Peut-être que ce gars-là faisait de même. Peut-être que cette harmonie-là avait cette magnitude-là… La chance était mince… mais les chances de Sadie de me trouver dans Mercedes Street étaient tellement minces qu'on aurait pu lire le journal à travers, or elles avaient abouti. J'ai enfoncé du pouce le bouton chromé de la boîte à gants de cette Sunliner-ci et commencé à farfouiller à l'intérieur.

Harmonise-toi, enfoiré. Je t'en supplie, harmonise-toi. Aide-moi un peu, juste cette fois.

« Jake ? Qu'est-ce que tu… »

Mes doigts se sont posés sur quelque chose et j'ai retiré une petite boîte en fer-blanc de pastilles Sucrets. Quand je l'ai ouverte, ce n'est pas une clé que j'ai trouvée à l'intérieur mais quatre. J'ignorais à quoi pouvaient servir les trois autres mais j'ai reconnu sans l'ombre d'un doute celle que je voulais. J'aurais pu la trouver dans le noir, rien qu'à sa forme.

Ma parole, ce que j'adorais cette bagnole.

« Bingo », j'ai dit. Et j'ai failli tomber quand Sadie m'a étreint. « C'est toi qui conduis, pépette. Moi, je m'assois à l'arrière et je me repose le genou. »

11

Je savais qu'il serait vain de tenter Main Street, qui serait bloquée par des chevaux de frise et des voitures de police. « Continue sur Pacific aussi loin que tu peux. Après, prends les rues latérales. Si tu gardes le bruit de la foule à ta gauche, je pense que ça ira.

– Combien de temps il nous reste ?

– Une demi-heure. »

Vingt-cinq minutes en fait, mais il m'a semblé qu'une demi-heure sonnait mieux. Plus encourageant. Et puis je tenais pas à ce qu'elle fasse des acrobaties au volant au risque de se payer un autre accident. On avait encore du temps (théoriquement du moins), mais encore une tuile, et on était cuits.

Elle n'a pas fait de cascades, mais elle a conduit sans peur. Nous sommes tombés sur un arbre abattu en travers d'une rue (évidemment), et elle est montée sur le trottoir pour le dépasser. Nous avons atteint le carrefour de North Record Street et Havermill. Là, impossible d'aller plus loin parce que tout le secteur des deux dernières rues donnant sur Havermill (jusqu'à l'endroit où elle croisait Elm) n'existait plus. C'était devenu un parking. Un homme avec un drapeau orange nous a fait signe d'avancer.

« Cinq dollars, a-t-il annoncé. Z'êtes à deux minutes à pied de Main Street, les amis, z'avez encore tout le temps. » Mais en disant ça, il regardait ma béquille d'un air de doute.

« Je mentais pas, m'a dit Sadie. Je suis vraiment fauchée. »

J'ai sorti mon portefeuille et donné cinq dollars au bonhomme. « Rangez-la derrière la Chrysler, nous a-t-il dit. En collant bien. »

Sadie lui a jeté les clés. « Rangez-la en collant bien vous-même. Viens, trésor.

– Hé, pas par là ! a crié le préposé au parking. Par là, c'est Elm ! Faut aller sur Main ! C'est par là qu'IL arrive !

– On sait ce que qu'on fait ! » lui a crié Sadie.

J'espérais qu'elle disait vrai. Sadie en tête, nous nous sommes frayé un chemin à travers les voitures à touche-touche. Je me contorsionnais et fouettais l'air de ma béquille pour tenter d'éviter les rétroviseurs extérieurs qui dépassaient et ne pas me laisser distancer. Je commençais à entendre les locomotives et l'entrechoquement des wagons de marchandises dans le dépôt ferroviaire situé juste derrière la TSBD.

« Jake, on est en train de laisser une piste d'un kilomètre de large.

– Je sais. J'ai un plan. »

Prétention démesurée, mais encore une fois, ça sonnait bien.

Nous avons débouché dans Elm et j'ai montré du doigt le bâtiment d'en face, deux rues plus bas. « Là. C'est là qu'il est. »

Elle a regardé le cube rouge massif avec ses fenêtres qui nous observaient, puis elle s'est tournée vers moi, les yeux écarquillés, horrifiée. J'ai remarqué (avec une sorte d'intérêt clinique) que de grosses turgescences blanches, comme de la chair de poule, avaient fait irruption sur son cou. « Jake, ce bâtiment est *hideux* !

– Je sais.

– Mais… qu'est-ce qu'il a qui ne va pas ?

– Tout. Sadie, on doit pas traîner. Il nous reste presque plus de temps. »

12

Nous avons traversé Elm en diagonale, moi béquillant presque au pas de course. La plus grande partie de la foule était massée dans Main Street mais des gens continuaient à emplir Dealey Plaza et à s'aligner dans Elm devant le School Book Depository. Ils se pressaient le long des trottoirs jusqu'au Triple Viaduc. Des jeunes filles étaient perchées sur les épaules de leurs fiancés. Des enfants qui bientôt hurleraient de panique se barbouillaient joyeusement le visage de crème glacée. J'ai croisé un homme vendant des Sno-Cones et une femme aux cheveux bouffants vendant à la sauvette des photos de Jack et Jackie en tenue de soirée.

Le temps que nous arrivions dans l'ombre du TSBD, je transpirais, j'avais l'aisselle meurtrie par la pression constante du croissant de la béquille et mon genou gauche était sanglé dans une ceinture de feu. C'est à peine si je pouvais le plier. J'ai levé les yeux et vu des employés du TSBD se pencher à certaines des fenêtres. Je n'ai vu personne à celle de l'angle sud-est du cinquième étage, mais Lee devait y être.

J'ai consulté ma montre. 12 heures 20. Nous pouvions suivre la progression du cortège au grondement qui s'amplifiait dans la partie inférieure de Main Street.

Sadie a essayé d'ouvrir la porte, puis s'est tournée vers moi, de l'angoisse dans le regard. « Verrouillée ! »

À l'intérieur, j'ai aperçu un grand gaillard noir, une casquette de poulbot négligemment inclinée sur le crâne, qui fumait une cigarette. Al avait été doué pour les notes marginales dans son carnet, et vers la fin (comme écrites en passant, quasi griffonnées) il avait indiqué le nom de plusieurs des collègues de Lee. Je n'avais fait aucun effort pour les mémoriser, car je ne voyais vraiment pas à quoi ils pourraient me servir. À côté d'un de ces noms (celui du gars à casquette de poulbot, je n'avais plus aucun doute là-dessus), Al avait écrit : *Premier qu'ils ont soupçonné (because noir sans doute)*. C'était un nom inhabituel, mais j'étais incapable de me le rappeler, soit parce que Roth et ses hommes l'en avaient extirpé à coups de tuyau de plomb (de même que toutes sortes d'autres choses), soit tout bêtement parce que je n'y avais pas prêté assez attention.

Ou tout simplement parce que le passé est tenace. Et puis après, quelle importance ? Ce nom me revenait pas, point barre. Ce nom s'était envolé.

Sadie a tambouriné à la porte. Le grand Noir à casquette de poulbot la regardait, imperturbable. Il a tiré une bouffée de sa clope, puis, du revers de la main, lui a fait signe de dégager : passez votre chemin, m'dame, circulez.

« Jake, trouve quelque chose ! S'IL TE PLAÎT ! »

12 heures 21.

Un nom inhabituel, oui, mais *pourquoi* l'était-il ? J'ai eu la surprise de découvrir que je le savais.

« Parce que c'était un nom de fille », j'ai dit.

Sadie m'a regardé, interloquée. Ses joues étaient rouges, à l'exception de sa cicatrice qui se détachait comme un rictus blanc.

« Quoi ? »

Soudain, je tambourinais à mon tour sur la vitre. *« Bonnie !* me suis-je écrié. *Hé, Bonnie Ray ! Laisse-nous entrer ! On connaît Lee ! Lee ! LEE OSWALD ! »*

Il a capté le nom et traversé le hall d'un pas lent et exaspérant.

« Je savais pas que ce p'tit avorton avait des amis », observa Bonnie Ray Williams en ouvrant la porte. Et il s'écarta d'un pas lorsque nous nous engouffrâmes à l'intérieur. « Il doit être dans la salle de repos, en train de guetter le président avec les aut…

– Écoute-moi, j'ai dit. Je suis pas son ami et il est pas dans la salle de repos. Il est au cinquième étage et je crois qu'il va flinguer le président Kennedy. »

Le grand gaillard a ri joyeusement. Il a laissé tomber sa clope par terre et l'a écrasée du talon de sa botte de chantier. « Ce petit merdeux aurait pas le courage de noyer une portée de chatons dans un sac.

Tout ce qu'il sait faire, c'est rester assis dans un coin à lire des bouquins.

– Je te dis…

– Moi, je monte au deuxième. Si vous voulez venir avec moi, libre à vous. Mais me racontez plus de salades sur Leela. C'est comme ça qu'on l'appelle, Leela. Flinguer le président ! Quelle blague ! »

Il a agité la main et s'est éloigné de sa démarche lente et exaspérante.

J'ai pensé : *Ta place est à Derry, Bonnie Ray. Ils sont spécialistes du refus de voir ce qu'ils ont devant les yeux.*

« Les escaliers, j'ai dit à Sadie.

– L'ascenseur serait… »

La fin de l'ultime chance que nous avions peut-être encore.

« Il resterait coincé entre deux étages. Les escaliers. »

J'ai pris sa main et l'ai entraînée vers la cage d'escalier. C'était un goulet étroit abritant des marches de bois creusées par des années d'usage avec, sur la gauche, une rampe en fer rouillée. Avant d'entamer la montée, Sadie s'est tournée vers moi. « Donne-moi le flingue.

– Non.

– T'y arriveras jamais à temps. Moi oui. *Donne-moi le flingue.* »

J'ai failli céder. C'est pas que j'estimais mériter de le garder ; non, maintenant que nous étions parvenus sur la ligne de partage des eaux, peu importait de savoir qui empêcherait Oswald de tirer, pourvu que *quelqu'un* le fasse. Mais nous n'étions qu'à un pas des rouages de la grosse machine grondante du passé et plutôt mourir que de laisser Sadie franchir ce dernier pas avant moi, au risque d'être aspirée dans le tourbillon de ses lames et de ses courroies.

J'ai souri, puis je me suis penché en avant pour l'embrasser. « On fait la course : prem's là-haut. » Et j'ai commencé à gravir les escaliers. Et par-dessus mon épaule, je lui ai lancé : « Si je m'endors, il sera tout à toi ! »

13

« Z'êtes fadas, les amis », j'ai entendu Bonnie Ray Williams proférer d'un ton de léger reproche. Puis j'ai perçu le bruit des pas de Sadie qui me suivait. Je béquillais à droite maintenant (la béquille avait cessé de me servir d'appui pour faire office de perche avec laquelle je bondissais quasiment par-dessus les marches) en me halant à gauche avec la rampe. Dans la poche de mon veston, le revolver se balançait et battait contre ma hanche. Mon genou mugissait. Je l'ai laissé brailler.

Arrivé sur le palier du premier étage, j'ai jeté un rapide coup d'œil à ma montre. Il était 12 heures 25. Non. 26. Je percevais, comme une

vague sur le point de se briser, le grondement de la foule qui continuait à converger. Le cortège avait dépassé les intersections de Main et Ervay, Main et Akard, Main et Field. Dans deux minutes, (trois au plus), il atteindrait Houston Street, tournerait à droite et passerait à moins de vingt kilomètres à l'heure devant l'ancien palais de justice de Dallas. À partir de là, le président des États-Unis ferait une cible parfaite. Dans la lunette quatre fois grossissante du Mannlicher-Carcano, les Kennedy et les Connally seraient aussi grands que des acteurs en gros plan sur l'écran du ciné-parc de Lisbon. Mais Lee attendrait un peu plus longtemps. Il avait rien d'un drone suicidaire, il voulait s'en sortir. S'il tirait trop tôt, le détachement de sécurité placé dans la voiture de tête apercevrait l'éclat du tir et riposterait en ouvrant le feu. Non, il attendrait que cette voiture de tête (et la limousine présidentielle) ait franchi le coude faisant obliquer Elm sur la gauche. Pas juste un tireur embusqué, non, un putain de tireur dans le dos.

Il me restait trois minutes.

Ou peut-être juste deux et demie.

Ignorant la douleur dans mon genou, me propulsant de force vers le haut tel un marathonien à la fin d'une longue course (ce que bien sûr j'étais), j'ai attaqué l'escalier entre le premier et le deuxième étage.

D'en bas m'est parvenue la voix de Bonnie hurlant quelque chose qui contenait les mots *fou* et *dire que Leela va tirer dessus*.

Jusqu'à la moitié des marches du deuxième étage, je sentais Sadie me talonner tel un cavalier pressant son cheval d'accélérer, puis elle a commencé à perdre du terrain. Je l'ai entendue haleter et j'ai pensé : *Trop de cigarettes, pépette*. Mon genou ne me faisait plus mal, la douleur temporairement engloutie sous une décharge d'adrénaline. Je gardais ma jambe gauche la plus raide possible, laissant le soin à la béquille de faire le travail.

Virage sur le palier. En route vers le troisième étage. Maintenant, je haletais moi aussi et les escaliers paraissaient plus escarpés. Comme le flanc d'une montagne. Le croissant de la béquille du mendiant était gluant de sueur. Ça cognait dans ma tête, dans mes oreilles résonnait le bruit de la foule en liesse en contrebas. L'œil de mon imagination s'est allumé et j'ai visualisé le cortège qui approchait : la voiture de sécurité puis la limousine présidentielle, flanquées des motards en Harley-Davidson de la police de Dallas, portant casques blancs avec jugulaire au menton et lunettes de soleil.

Nouveau palier, nouveau virage. La béquille dérape, puis se stabilise. Je pars à l'assaut d'un nouvel étage. Cognement sourd de la béquille. À présent, je flaire le parfum suave de sciure de bois des rénovations du cinquième étage : les ouvriers qui remplacent les vieilles lames de parquet par des neuves. Pas du côté de Lee

cependant. Lee avait le côté sud-est pour lui tout seul.

J'atteins le dernier palier et amorce le dernier virage, bouche ouverte pour engouffrer l'air, ma chemise n'est plus qu'un chiffon trempé collé à ma poitrine haletante. De la sueur piquante me dégouline dans les yeux et je cligne frénétiquement pour m'en débarrasser.

Trois cartons de livres imprimés CHEMINS VERS LE MONDE et LECTURE 4e et 5e ANNÉE bloquent l'escalier du cinquième. Debout sur ma jambe droite, je balance un coup avec le pied de ma béquille dans le premier, que j'envoie balader. Derrière moi, j'entends Sadie, maintenant entre le troisième et le quatrième palier. J'ai eu raison de garder le revolver, apparemment, mais comment le savoir vraiment ? Si j'en juge par ma propre expérience, savoir que t'es celui à qui incombe la responsabilité de modifier le futur te fait courir plus vite.

Je me glisse dans l'espace que j'ai créé. Pour y arriver, je dois transférer tout le poids de mon corps sur ma jambe gauche pendant une seconde. Ma jambe hurle de douleur. Moi, je gémis et j'agrippe la rampe pour éviter de dégringoler tête la première dans l'escalier. Je consulte ma montre. 12 heures 28. Mais si elle retarde ? En bas, la foule rugit.

« Jake… j't'en prie dépêche… » Sadie, toujours dans l'escalier, pas encore au quatrième palier.

J'attaque la dernière volée de marches et le bruit de la foule commence à se diluer dans un grand silence. Le temps que j'atteigne le dernier palier, il n'y a plus aucun bruit, que le râle de mon souffle et les coups de marteau brûlants de mon cœur exténué.

14

Le cinquième étage du TSBD est un carré sombre parsemé d'îlots de cartons de livres empilés. Les plafonniers sont allumés à l'endroit où les ouvriers remplacent le parquet. Ils sont éteints du côté où Lee Harvey Oswald projette d'entrer dans l'Histoire dans une centaine de secondes, ou moins. Sept fenêtres donnent sur Elm Street, les cinq du milieu sont hautes et arrondies, celles des extrémités sont carrées. Le cinquième étage est plongé dans l'obscurité au niveau du sommet de l'escalier, mais empli d'une lumière vaporeuse dans la zone donnant sur Elm Street. À cause de la sciure de bois en suspension, les rayons de soleil entrant en oblique par les fenêtres paraissent solides. Dans le coin sud-est cependant, le rai de lumière est bloqué par une barricade de cartons de livres empilés. Le poste du tireur se trouve de l'autre côté de la pièce par rapport à moi, au bout d'une diagonale nord-ouest-sud-est.

Derrière la barricade, dans la lumière du soleil, un homme armé d'un fusil est posté à la fenêtre. Il se tient voûté pour regarder au-

dehors. La fenêtre est ouverte. Une brise légère ébouriffe ses cheveux et relève son col de chemise. Il commence à épauler le fusil.

J'amorce une course maladroite, slalomant entre les cartons empilés, fouillant dans ma poche pour mettre la main sur mon Colt.

« Lee ! je crie. *Arrête, espèce de salaud ! »*

Il tourne la tête et me dévisage, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. À cet instant, c'est juste Lee, le jeune gars qui riait et jouait dans le bain avec Junie, celui qui parfois étreignait spontanément sa femme et baisait ses lèvres offertes, puis je vois sa bouche, mince et un peu pincée, se plisser en un rictus qui laisse voir ses dents. Quand ça se produit, il se change soudain en quelque chose de monstrueux. Je doute que vous le croyiez, mais je vous jure que c'est vrai. Il a cessé d'être un homme pour devenir le fantôme démoniaque qui va hanter l'Amérique à compter de ce jour, pervertissant son pouvoir et sapant toutes ses bonnes intentions.

Si je le laisse faire.

Le bruit de la foule enfle à nouveau, des milliers de personnes applaudissent, poussent des acclamations et hurlent à se déchirer les poumons. Je les entends et Lee les entend aussi. Il sait ce que ça veut dire : maintenant ou jamais. Il se retourne vers la fenêtre et cale la crosse du fusil contre son épaule.

Moi j'ai le revolver, identique à celui avec lequel j'ai tué Frank Dunning. Non, pas juste identique. À cet instant, c'est la même arme. C'est ce que j'ai pensé alors et c'est ce que je continue à penser. La sécurité cherche à se coincer dans la doublure de ma poche mais je tire fort sur le 38 pour le dégager et j'entends l'étoffe se déchirer.

J'ai tiré. Mon coup est parti en hauteur et a seulement fait voler quelques éclats dans le haut du cadre de la fenêtre mais cela a suffi pour sauver la vie de John Kennedy. Oswald a sursauté au bruit de la détonation et le projectile de sept millimètres du Mannlicher-Carcano est parti en hauteur, lui aussi, et allé fracasser une fenêtre du palais de justice du comté.

Des cris aigus et des appels stupéfaits retentissent en contrebas. Lee se tourne à nouveau vers moi, son visage transformé en un masque de rage, de haine et de dépit. Il élève de nouveau son fusil, et cette fois, ce n'est pas le président des États-Unis qu'il va viser. Il actionne le verrou – *clac-clac* – et je tire une deuxième fois sur lui. J'ai traversé les trois quarts de la pièce et me trouve à moins de sept mètres de lui, mais je le rate encore. Je vois le côté de sa chemise frémir, et c'est tout.

Ma béquille a heurté une pile de cartons. Je chancelle vers la gauche, battant l'air de ma main droite armée pour tenter de retrouver mon équilibre, mais c'est peine perdue. Pendant une demi-seconde, je repense au jour où j'ai rencontré Sadie et où elle m'est littéralement

tombée dans les bras. Je sais ce qui va se passer. L'Histoire ne se répète pas, elle s'harmonise, et ce que cela produit généralement, c'est la musique du diable. Cette fois-ci, c'est moi qui ai trébuché, et la voilà, la différence cruciale.

Je ne l'entends plus dans l'escalier… mais j'entends derrière moi le bruit rapide de ses pas.

« Sadie, couche-toi ! » je lui crie. Mais mon cri se perd dans l'aboiement du fusil d'Oswald.

J'ai entendu la balle passer au-dessus de moi. J'ai entendu Sadie crier.

Puis une fusillade plus fournie a éclaté, à l'extérieur cette fois. La limousine présidentielle a accéléré, filant à tombeau ouvert vers le Triple Viaduc, les deux couples assis à l'intérieur rentrant la tête dans les épaules et se cramponnant l'un à l'autre. Mais la voiture de la sécurité s'est rangée le long d'Elm Street, côté Dealey Plaza. Les motards se sont arrêtés au milieu de la rue et une cinquantaine de personnes, jouant les observateurs, montrent du doigt la fenêtre du cinquième étage où un homme maigre en chemise bleue est clairement visible.

J'entends un crépitement, comme des grêlons tombant dans la boue. Ce sont les balles qui manquent la fenêtre et s'écrasent sur les briques au-dessus ou sur les côtés. Beaucoup n'ont pas manqué leur cible, cependant. Je vois la chemise de Lee se gonfler comme si un vent s'était mis à souffler à l'intérieur – un vent rouge qui déchire le tissu pour s'échapper par les trous : un au-dessus du sein droit, un autre au niveau du sternum, un troisième à hauteur du nombril. Le quatrième lui a ouvert le cou. Il danse comme une poupée dans la lumière poudreuse et son horrible rictus ne quitte jamais son visage. Ce n'était plus un homme à la fin, c'est moi qui vous le dis, il était devenu autre chose. Ce qui s'empare de nous lorsque nous écoutons la voix de nos anges les plus mauvais.

Une balle a touché l'un des plafonniers, faisant exploser l'ampoule et le faisant osciller. Puis une balle décalotte le sommet du crâne de l'aspirant assassin, tout comme l'une des siennes a fait éclater la boîte crânienne de Kennedy dans le monde d'où je venais. Il s'effondre sur sa barricade de cartons renversés.

Cris dans les étages inférieurs. Quelqu'un hurle : « Un homme à terre, je l'ai vu tomber ! »

Galopade dans les escaliers. Je fais glisser le 38 sur le sol, vers le corps de Lee. Il me reste juste assez de présence d'esprit pour savoir que je serai roué de coups, peut-être même tué par les hommes qui montent dans les escaliers s'ils me trouvent avec un revolver à la main. J'ai commencé à me lever, mais mon genou ne veut plus me tenir. C'est sans doute aussi bien. Je n'aurais peut-être pas été visible

d'Elm Street, mais si je l'avais été, ils auraient ouvert le feu sur moi. Alors, soutenant mon poids de mes mains et traînant ma jambe gauche derrière moi comme une ancre, je rampe jusqu'à l'endroit où Sadie est tombée.

Le devant de son chemisier est trempé de sang, mais je peux voir où se situe le trou. Il est pile au centre de sa poitrine, juste au-dessus des seins. Du sang coule par sa bouche, et l'étouffe. Je passe mes bras sous elle et la soulève. Ses yeux ne quittent pas les miens. Ils luisent dans la pénombre vaporeuse.

« Jake, dit-elle d'une voix rauque.

– Non, ma pépette, ne parle pas. »

Elle n'en tient aucun compte – depuis quand le ferait-elle ?

« Jake, le président…

– Sain et sauf. »

Je ne l'ai pas vu de mes yeux, indemne dans la limousine qui filait, mais j'ai vu la secousse dans le corps de Lee lorsqu'il a tiré son unique coup de feu vers la rue, et ça m'a suffi. Et j'aurais juré à Sadie qu'il était sain et sauf de toute façon.

Ses yeux se sont fermés, puis rouverts. Les bruits de pas sont très proches maintenant, amorçant le virage sur le palier du quatrième et attaquant la dernière volée de marches. Loin en contrebas, la foule hurle d'excitation et de confusion.

« Jake…

– Quoi, ma pépette ? »

Elle sourit. « Comme nous avons dansé ! »

Quand Bonnie Ray et les autres sont arrivés, j'étais assis par terre et je la tenais. Ils m'ont dépassé au galop. Combien étaient-ils, je ne sais. Quatre peut-être. Ou huit. Ou une dizaine Je n'ai pas pris la peine de les regarder. Je la tenais, berçant sa tête contre ma poitrine, laissant son sang imprégner ma chemise. Morte. Ma Sadie. Elle avait été happée par la machine, finalement.

Je n'ai jamais eu la larme facile, mais je le répète, tout homme qui vient de perdre la femme qu'il aime doit l'avoir, vous ne croyez pas ? Oui. Mais pas moi.

Parce que je savais quoi faire.

Sixième Partie
Carton Vert

EVENING EDITION
U. S. Weather Bureau Report (Page D5) forecast: Cloudy, windy, chance of showers today and tonight. Cold tomorrow.
Temp range: 52-48 yesterday: 60-52

Daily News EXTRA

SATURDAY, NOVEMBER 23, 1963 TEN CENTS

JFK ESCAPES ASSASSINATION, FIRST LADY ALSO OK!

Panic Strikes During Drive Through Dallas

STORY PAGE 3

John Kennedy walking with wife, Jacqueline, on November 22, 1963.

AMERICANS BREATHE SIGH OF RELIEF

by PHILIP SCUDDER

DALLAS (Special) Rarely has this city seen a day in which emotions have swung so wildly. From the joy of Kennedy supporters and admirers of the First Lady when Air Force One landed at Love Field, to the cacophonous approval of the thousands who lined Main Street to see the motorcade pass, to the confusion, panic, and terror when the shots rang out, and finally to the unbridled joy that erupted when DPF police officers ran through the milling crowds shouting, audible prayer, some of them weeping. "When I think of what might have happened," said City Councilman Louis Sweetwater, "my blood runs cold. If Kennedy had been wounded—or, God forbid, killed—on the streets of Dallas, this city would have borne a black mark of shame forever."

As the sun went down, at the intersection of Houston and Elm Streets, not far from what might have been a scene of tragedy, a spon-

Chapitre 29

1

Je n'ai pas vraiment été arrêté, juste placé en détention et emmené au commissariat de police de Dallas dans une voiture de patrouille. Sur le dernier tronçon du trajet, des gens (journalistes, mais pour la plupart simples citoyens), tambourinaient aux fenêtres et regardaient à l'intérieur. D'une manière distante, clinique, je me suis demandé si j'allais être traîné hors de la voiture et lynché pour avoir tenté d'assassiner le président. Je m'en foutais. Ma préoccupation majeure, c'était ma chemise ensanglantée. Je voulais m'en défaire ; je voulais aussi ne jamais la quitter. C'était le sang de Sadie.

Aucun des flics qui m'emmenaient ne m'a posé de questions. Je suppose qu'on leur avait intimé de ne pas le faire. S'ils m'avaient questionné, je n'aurais pas répondu. Je réfléchissais. Je pouvais le faire parce que le froid me gagnait de nouveau. Je m'en revêtais comme d'une armure. Je pouvais corriger le tir. Je *voulais* le corriger. Mais d'abord, on allait me faire causer.

2

On m'a mis dans une pièce d'une blancheur de glace. Il y avait une table et trois chaises dures. J'en ai pris une. Au-dehors, des téléphones sonnaient, un téléscripteur jacassait. Des gens allaient et venaient en parlant fort, parfois criant, parfois riant. Leur rire avait quelque chose d'hystérique. Le rire d'individus qui savent qu'ils s'en sont tirés de justesse. Que la balle est passée à un cheveu, pour ainsi dire. Peut-être qu'Edwin Walker avait ri comme ça le soir du 10 avril, pendant qu'il parlait aux journalistes et ôtait le verre brisé de ses cheveux.

Les deux mêmes flics qui m'avaient convoyé depuis le TSBD m'ont fouillé et confisqué mes affaires. J'ai demandé si je pouvais avoir mes deux derniers sachets de Goody's. Les deux flics se sont consultés, avant d'en déchirer le coin et de verser la poudre à même la table couverte d'initiales gravées et de brûlures de cigarettes. L'un d'eux a mouillé son doigt, goûté la poudre et hoché la tête. « Voulez de l'eau ?

– Non. »

J'ai fait glisser la poudre dans le creux de ma main et l'ai versée

dans ma bouche. Elle était amère. Ça m'allait parfaitement.

L'un des flics est sorti. L'autre m'a demandé de lui remettre ma chemise ensanglantée et je l'ai retirée à contrecœur pour la lui donner. Puis j'ai pointé mon doigt sur lui. « Je sais que c'est une preuve, mais je vous demande de la traiter avec respect. C'est le sang de la femme que j'aimais. Peut-être que ça n'a pas grand sens pour vous, mais c'est aussi celui de la femme qui a contribué à empêcher l'assassinat du président Kennedy, et ça, ça devrait en avoir.

– C'est seulement pour des tests de groupe sanguin.

– Très bien. Mais vous l'inscrivez sur mon reçu d'effets personnels. Je la récupérerai.

– Bien sûr. »

L'autre flic est revenu avec un maillot de corps blanc tout simple. On aurait dit celui qu'Oswald portait – ou aurait porté – sur la photo anthropométrique qui serait prise peu après son arrestation au Texas Theatre.

3

J'étais arrivé dans la petite salle d'interrogatoire blanche à 13 heures 20. Une heure après environ (je ne peux pas être plus précis car il n'y avait pas de pendule et ma Timex neuve m'avait été confisquée avec le reste de mes effets personnels), les deux mêmes uniformes m'ont amené de la compagnie. Une vieille connaissance, en fait : le docteur Malcolm Perry, trimballant une grande sacoche noire de médecin de campagne. Je l'ai dévisagé sans véritable surprise. Il venait me voir au commissariat de police parce qu'il n'avait pas à être au Parkland Hospital pour retirer des éclats de balle et d'os du cerveau de John Kennedy. Le fleuve de l'Histoire avait déjà pris son nouveau cours.

« Bonjour, docteur Perry. »

Il a incliné la tête. « Monsieur Amberson. »

La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avait appelé George. Si j'avais eu le moindre soupçon quant à mon statut de suspect, voilà qui les aurait levés. Mais je n'en avais pas. J'étais sur les lieux et je savais ce qui allait se passer. Bonnie Ray Williams avait déjà dû témoigner.

« On dirait que vous m'avez encore blessé ce genou.

– Hélas, oui.

– Voyons ça. »

Il a essayé de relever la jambe gauche de mon pantalon et n'a pas pu. L'articulation était trop enflée. Lorsqu'il s'est saisi d'une paire de ciseaux, les deux flics ont fait un pas en avant en dégainant leur arme, qu'ils ont gardé pointée vers le sol, le doigt passé autour du pontet. Le docteur Perry les a considérés avec un léger étonnement, puis il a

découpé la jambe de mon pantalon le long de la couture. Il a observé, il a palpé, puis il a enfoncé une aiguille hypodermique et ponctionné du liquide. J'ai serré les dents et attendu que ça passe. Puis il a fouillé dans sa sacoche, en a sorti une bande élastique et m'a bandé le genou serré. Cela m'a un peu soulagé.

« Je peux vous faire une injection contre la douleur, si ces agents ne s'y opposent pas. »

Eux non, mais moi, oui. L'heure la plus cruciale de ma vie – et de celle de Sadie – était encore à venir. Je ne voulais pas que mon cerveau soit brouillé par une quelconque drogue au moment fatidique.

« Avez-vous de la Goody's contre les maux de tête ? »

Perry a froncé le nez, comme s'il avait flairé un truc mauvais. « J'ai de l'aspirine Bayer et de l'Emprine. L'Emprine est un peu plus forte.

– Donnez-m'en, alors. Et… docteur Perry ? »

Il a levé les yeux de sa sacoche.

« Sadie et moi n'avons rien fait de mal. Elle a donné sa vie pour son pays… et j'aurais donné la mienne pour elle. Si j'en avais eu la possibilité.

– Si c'est le cas, laissez-moi être le premier à vous remercier. Au nom du pays tout entier.

– Le président… Où est-il maintenant ? Vous le savez ? »

Le docteur Perry a questionné les flics d'un haussement de sourcils. Ils se sont regardés, puis l'un d'eux a dit : « Il a continué sur Austin, comme prévu, pour un dîner et un discours. Folle témérité ou simple stupidité, je ne sais. »

J'ai pensé : *Peut-être qu'*Air Force 1 *va s'écraser et tuer Kennedy et tous les autres passagers. Peut-être qu'il va faire une crise cardiaque ou une rupture d'anévrisme fatale. Peut-être qu'un autre matamore en sucre va quand même faire exploser sa belle tête.* Le passé tenace s'acharnait-il contre les choses changées aussi bien que contre l'agent du changement ? Je l'ignorais. Et m'en fichais, pour tout vous dire. J'avais fait ma part. Ce qui arriverait à Kennedy à partir de maintenant n'était plus de mon ressort.

« J'ai entendu à la radio que Jackie n'est pas avec lui, a dit doucement Perry. Il l'a envoyée en avant, au ranch du vice-président à Johnson City. Il la rejoindra pour le week-end comme prévu. Si ce que vous dites est vrai, George…

– Ça suffira comme ça, doc », intervint l'un des flics.

Ça suffisait assurément pour moi : pour Mal Perry, j'étais redevenu George. Mais Perry (qui avait sa dose d'arrogance de toubib) a ignoré le flic. « Si ce que vous dites est vrai, alors je vous prédis une visite à Washington sous peu. Avec cérémonie de remise de médaille dans la roseraie. »

Après son départ, je suis de nouveau resté seul. Pas complètement

cependant ; Sadie était là aussi. *Comme nous avons dansé,* avait-elle dit juste avant de quitter ce monde. En fermant les yeux, je la revoyais, en rang avec les autres filles, secouant les épaules en dansant le madison. Dans ce souvenir-là, elle riait, ses cheveux voltigeaient et son visage était parfait. Les techniques chirurgicales de 2011 auraient pu faire beaucoup pour réparer ce que John Clayton avait infligé à son visage mais je pensais détenir une bien meilleure technique. Si la chance m'était donnée de l'utiliser.

4

On m'a laissé macérer dans mon jus douloureux pendant deux heures avant que la porte de la salle d'interrogatoire ne se rouvre. Deux hommes sont entrés. Celui à tête de basset sous un stetson blanc s'est présenté comme le capitaine Will Fritz, de la police de Dallas. Il avait une sacoche à la main (mais pas *ma* sacoche, donc tout allait bien).

L'autre avait d'épaisses bajoues, un teint d'ivrogne et de courts cheveux noirs luisants de tonique capillaire. Son regard était vif, inquisiteur et vaguement inquiet. De la poche intérieure de son veston, il a tiré un dossier d'identification et l'a ouvert. « James Hosty, monsieur Amberson. Bureau fédéral d'investigation. »

J'ai pensé : *Tu as de bonnes raisons d'avoir l'air inquiet. C'est toi qui étais chargé de la surveillance de Lee, hein, agent Hosty ?*

Will Fritz a dit : « Nous aimerions vous poser quelques questions, monsieur Amberson.

– Oui, et moi j'aimerais sortir d'ici, j'ai répondu. En général, les gens qui sauvent la vie du président des États-Unis ne sont pas traités comme des criminels.

– Allons, allons, a fait l'agent Hosty. Nous vous avons envoyé un toubib, pas vrai ? Et pas n'importe quel toubib, *votre* toubib.

– Posez vos questions », j'ai dit.

Et je me suis préparé à danser.

5

Fritz a ouvert sa sacoche et sorti un sac en plastique étiqueté comme preuve. Mon 38 était à l'intérieur. « Nous avons trouvé ceci contre la barricade de cartons qu'Oswald avait érigée, monsieur Amberson. Était-il à lui, selon vous ?

– Non, c'est un Spécial Police. C'est le mien. Lee avait un 38, mais un modèle Victory. S'il n'était pas sur lui, vous le trouverez sans doute là où il créchait. »

Fritz et Hosty ont échangé un regard surpris, puis se sont retournés vers moi.

« Donc vous admettez que vous connaissiez Oswald, a dit Fritz.

– Oui, mais pas bien. Je ne sais pas où il habitait, sans ça j'y serais allé.

– En fait, dit Hosty, il avait une chambre dans Beckley Street. Il y était inscrit sous le nom de O.H. Lee. Il semble qu'il ait eu un autre alias, aussi. Alek Hidell. Il l'utilisait pour recevoir du courrier.

– Sa femme et sa petite fille étaient avec lui ? » j'ai demandé.

Un sourire étira les bajoues d'Hosty. « Qui pose les questions ici, monsieur Amberson ?

– Vous et moi, j'ai dit. J'ai risqué ma vie pour sauver celle du président et ma fiancée a donné la sienne, alors j'estime avoir le droit d'en poser. »

Puis j'ai attendu pour voir comment ils réagissaient. Vraiment mal, ça voudrait dire qu'ils me croyaient dans le coup. Vraiment bien, ça voudrait dire que non, mais qu'ils voulaient s'en assurer. Ça s'est situé quelque part entre les deux.

Fritz a fait tournoyer le sachet contenant le revolver au bout de son doigt carré. « Je vais vous dire ce qui a pu se passer, monsieur Amberson. Je n'affirmerais pas que c'est ce qui s'est passé, mais vous allez devoir nous en convaincre.

– Ah-ha… Avez-vous appelé les parents de Sadie ? Ils vivent à Savannah. Vous devriez aussi appeler Deacon Simmons et Ellen Dockerty à Jodie. Ils étaient comme des parents de substitution pour elle. » J'ai réfléchi à ça. « Pour nous deux, en fait. J'allais demander à Deke d'être mon témoin à notre mariage. »

Fritz a fait la sourde oreille. « Ce qui a pu se passer si vous et votre amie étiez dans le coup avec Oswald. Peut-être qu'à la fin, vous vous êtes dégonflés. »

Ah, la toujours populaire théorie du complot. Tout foyer devrait avoir la sienne.

« Peut-être qu'à la dernière minute, vous avez réalisé que vous vous apprêtiez à assassiner l'homme le plus puissant du monde, a précisé Hosty. Vous avez eu un moment de lucidité. Alors vous l'avez empêché de tirer. Si ça s'est passé comme ça, vous pourriez bénéficier d'une grande clémence. »

Oui. Une clémence consistant à tirer quarante ans, voire cinquante, au pénitencier de Leavenworth, à bouffer des macaronis au fromage, plutôt qu'à mourir par électrocution sur la chaise du Texas.

« Dans ce cas, pourquoi n'étions-nous pas à l'intérieur avec lui, agent Hosty ? Au lieu de tambouriner à la porte pour qu'on nous laisse entrer ? »

Hosty haussa les épaules. *À vous de me le dire*.

« Et si nous complotions un assassinat, vous devriez m'avoir vu avec lui. Parce que je sais que vous exerciez au moins une surveillance

partielle sur lui. » Je me suis penché en avant. « Pourquoi n'est-ce pas vous qui l'avez empêché de tirer, Hosty ? C'était votre boulot. »

Il a reculé comme si j'avais levé le poing sur lui. Ses bajoues ont rougi.

Pendant quelques secondes au moins, mon chagrin s'est durci en une sorte de joie malsaine. « Le FBI l'avait à l'œil parce qu'il était passé en Russie, repassé aux États-Unis, puis avait tenté de passer à Cuba. Il a distribué des tracts pro-Fidel au coin des rues pendant des mois avant de donner le spectacle d'horreur d'aujourd'hui.

– Comment savez-vous tout ça ? aboya Hosty.

– Parce qu'il me l'a dit. Et vous voulez la suite ? Le président, qui a fait tout ce qui était en son pouvoir pour essayer de faire tomber Castro de son perchoir, vient à Dallas. Avec son travail au School Book Depository, Lee était aux premières loges pour voir passer le cortège. Vous le saviez et vous n'avez rien fait. »

Fritz fixait Hosty avec quelque chose comme de l'horreur. Je suis sûr qu'Hosty aurait donné cher pour que le flic de Dallas ne se trouve pas dans la pièce, mais que pouvait-il y faire ? C'était le commissariat de Fritz.

« Nous ne le considérions pas comme une menace, a déclaré Hosty avec raideur.

– Eh bien, c'était visiblement une erreur. Qu'y avait-il dans le billet qu'il vous a remis, Hosty ? Je sais que Lee s'est rendu à votre bureau et vous a laissé un message écrit quand on lui a fait savoir que vous n'étiez pas là, mais il n'a pas voulu m'en révéler le contenu. Il a juste eu son petit sourire pincé de jean-foutre. Nous parlons de l'homme qui a tué la femme que j'aimais, donc je pense que je mérite de savoir. Vous a-t-il écrit qu'il allait faire un truc qui allait réveiller le monde de sa torpeur ? Je parie que c'est ça.

– Absolument pas !

– Je vous mets au défi de me montrer ce billet.

– Toute communication venant de Mr. Oswald est l'affaire interne du Bureau.

– Je ne pense pas que vous puissiez le montrer. Je parierais qu'il a fini en cendres dans les toilettes de votre bureau, sur ordre de Mr. Hoover. »

Et si ce n'était pas encore le cas, ça le serait. Parole d'Al.

« Si vous êtes aussi innocent que vous le dites, intervint Fritz, vous allez pouvoir nous expliquer comment vous connaissiez Oswald et pourquoi vous étiez porteur d'une arme de poing.

– Et pourquoi la dame détenait un couteau de boucher couvert de sang », ajouta Hosty.

Là, j'ai vu rouge. J'ai crié : *« La dame elle-même était couverte de sang ! Elle en avait sur elle, dans ses chaussures, dans son sac ! Le*

salopard l'a abattue d'un coup de feu en pleine poitrine, au cas où vous n'auriez pas remarqué ! »

Fritz : « Calmez-vous, monsieur Amberson. Personne ne vous accuse de rien. » Sous-texte : *Pas encore.*

J'ai pris une profonde inspiration. « Avez-vous parlé au docteur Perry ? Vous l'avez appelé pour m'examiner et soigner mon genou, alors vous devez savoir que j'ai été battu et laissé pour mort au mois d'août dernier. L'homme qui a ordonné mon passage à tabac – et qui y a participé – est un bookmaker du nom d'Akiva Roth. Je ne pense pas qu'il voulait m'amocher aussi salement qu'il l'a fait, mais peut-être que j'ai un peu trop fait le malin avec lui et que ça l'a rendu dingue. Je me souviens plus. Il y a beaucoup de choses dont je me souviens plus depuis ce jour.

– Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte après cette agression ?

– Parce que j'étais dans le coma, inspecteur Fritz. Quand j'en suis sorti, je me souvenais de rien. Quand ça a commencé à me revenir – par bribes –, je me suis rappelé que Roth avait dit qu'il était en cheville avec un bookmaker de Tampa avec qui j'avais fait des affaires et un certain Carlos Marcello, parrain de la mafia de La Nouvelle-Orléans. Ce qui rendait un rapport à la police risqué.

– Insinuez-vous que les flics de Dallas sont ripoux ? »

J'ignorais si la colère de Fritz était réelle ou simulée, et je m'en tapais.

« Je veux dire que je regarde *Les Incorruptibles* et je sais que l'Honorable Société n'aime pas les cafards. J'ai acheté une arme pour ma protection personnelle – comme le deuxième amendement m'en donne le droit – et je la porte sur moi. » J'ai désigné la preuve dans le sac. « Cette arme-là. »

Hosty : « Où l'avez-vous achetée ?

– Je me souviens pas. »

Fritz : « Votre amnésie est plutôt commode, n'est-ce pas ? Digne de *The Secret Storm* ou d'*As the World Turns.*

– Parlez-en à Perry, j'ai répété. Et regardez mieux mon genou. Je me le suis à nouveau bousillé en montant cinq étages quatre à quatre pour sauver la vie du président. Et je vais le raconter à la presse. Je vais aussi leur dire que ma récompense pour avoir fait mon devoir de citoyen américain a été un interrogatoire dans un réduit étouffant sans qu'on me propose même un verre d'eau.

– Vous voulez de l'eau ? » m'a demandé Fritz.

Et j'ai compris que ça risquait d'être bon pour moi si je ne commettais pas de faux pas. Le président avait échappé d'un poil à la mort. Ces deux hommes (sans parler du chef de la police de Dallas, Jesse Curry) allaient être soumis à une pression énorme pour fournir un héros. Puisque Sadie était morte, j'étais tout ce qu'ils avaient.

« Non, j'ai dit, mais un Coca-Cola serait pas de refus. »

6

Alors que j'attendais mon Coca, j'ai repensé à Sadie me disant : *Nous laissons une piste d'un kilomètre de large*. C'était vrai. Mais peut-être que maintenant, ça pourrait me servir. Pourvu qu'un certain dépanneur d'une certaine station Esso de Fort Worth ait fait ce que le mot glissé sous l'essuie-glace de la Chevrolet lui demandait.

Fritz a allumé une cigarette et poussa le paquet vers moi. J'ai secoué la tête et il l'a ramené à lui. « Racontez-nous comment vous l'avez connu », dit-il.

J'ai raconté que j'avais rencontré Lee dans Mercedes Street et que nous avions lié connaissance. J'avais écouté ses élucubrations sur les maux de l'Amérique fasciste et impérialiste et sur le merveilleux État socialiste qui verrait le jour à Cuba. Cuba était l'idéal, qu'il disait. D'indignes bureaucrates avaient fait main basse sur la Russie, ce qui l'avait poussé à la quitter. Mais à Cuba, il y avait Tonton Fidel. Lee n'avait pas été jusqu'à dire que Tonton Fidel marchait sur l'eau, mais c'était tout comme.

« Je pensais qu'il était timbré, mais j'aimais bien sa petite famille. » Cette partie-là était vraie. J'aimais bien sa petite famille et je le croyais vraiment timbré.

« Mais qu'est-ce qui a poussé un professeur de métier comme vous à s'installer dans les quartiers les moins reluisants de Fort Worth ? a voulu savoir Fritz.

– Je voulais écrire un roman. Je me suis rendu compte que c'était impossible tout en enseignant. Mercedes Street était peut-être un trou, mais c'était un trou pas cher. Je prévoyais que l'écriture du livre me prendrait au moins un an, donc je devais faire durer mes économies. Quand le quartier me déprimait, je me racontais que je vivais dans une soupente de la Rive gauche. »

Fritz : « Vos économies comprennent-elles l'argent gagné chez les bookies ? »

Moi : « Là, j'invoque le cinquième[1]. »

Will Fritz a carrément ri.

Hosty : « Alors comme ça, vous avez rencontré Oswald et vous vous êtes lié d'amitié avec lui.

– Une amitié *relative*. On ne devient pas copain comme cochon avec des cinglés. Du moins, pas moi.

– Poursuivez. »

Lee et sa famille avaient déménagé, moi j'étais resté. Puis, un jour, sans que je m'y attende, il m'avait appelé pour me dire que Marina et lui vivaient à Elsbeth Street, à Dallas. D'après lui, c'était un meilleur quartier que Mercedes, les loyers étaient bon marché et les logements

libres nombreux. J'ai raconté à Fritz et Hosty que j'étais fatigué de Mercedes Street à ce moment-là, alors j'avais fait un saut à Dallas, déjeuné avec Lee au comptoir de chez Woolworth, et fait un tour dans le quartier. J'avais loué l'appartement du rez-de-chaussée du 214 West Neely Street et quand l'appartement du dessus s'était libéré, j'avais averti Lee. Juste retour d'ascenseur, en quelque sorte.

J'ai dit : « Sa femme n'aimait pas leur appartement d'Elsbeth. L'immeuble de West Neely était juste au coin de la rue et il était vraiment plus agréable. Alors ils ont emménagé. »

Je ne savais pas s'ils vérifieraient cette histoire dans les détails, si ma chronologie des faits tiendrait, ni ce que Marina pourrait leur raconter, mais tout ça m'indifférait. J'avais juste besoin de gagner du temps. Même une histoire qui n'était qu'à moitié plausible pouvait m'en procurer, d'autant que l'agent Hosty avait de bonnes raisons de me prendre avec des gants. Si je racontais ce que je savais de ses rapports avec Oswald, il risquait de passer le reste de sa carrière à se geler le cul à Fargo.

« Puis il s'est passé quelque chose qui m'a mis la puce à l'oreille. En avril, c'était. Juste à Pâques. J'étais assis à la table de la cuisine, je travaillais à mon livre, quand une bath de voiture – une Cadillac, je crois – est arrivée avec deux personnes à bord. Un homme et une femme. Bien sapés. Ils apportaient un jouet en peluche à Junie. C'est… »

Fritz : « Nous savons qui est June Oswald.

– Ils ont monté l'escalier et j'ai entendu le type – il avait une sorte d'accent allemand et une voix de stentor – je l'ai entendu dire : "Lee, comment t'as fait pour le louper ?" »

Hosty se pencha en avant, les yeux aussi écarquillés que son visage bouffi le lui permettait. « *Quoi ?*

– Vous m'avez bien entendu. Alors j'ai vérifié dans le journal. Et devinez quoi ? Quelqu'un avait tiré sur un général à la retraite quatre ou cinq jours avant. Un extrémiste de droite renommé. Exactement le genre de bonhomme que détestait Lee.

– Et vous avez fait quoi ?

– Rien. Je savais qu'il avait un revolver, il me l'avait montré un jour. Mais le journal disait qu'on avait tiré sur Walker à coups de fusil. Et puis, mon attention était accaparée par mon amie à ce moment-là. Vous m'avez demandé pourquoi elle avait un couteau dans son sac. La réponse est simple : elle avait peur. Elle avait été agressée elle aussi, pas par Mr. Roth, mais par son ex-mari. Il l'avait affreusement défigurée.

– Nous avons vu sa cicatrice, a dit Hosty. Et nous sommes désolés pour votre perte, Amberson.

– Je vous remercie. » *T'as pas l'air assez désolé*, j'ai pensé. « Le

couteau qu'elle transportait était celui que son ex-mari – il s'appelait John Clayton – avait retourné contre elle. Elle l'emportait partout. »

Je me suis rappelé d'elle me disant : *Au cas où*. Je me suis rappelé d'elle me disant : *Si ça c'était pas un cas d'au-cas-où*.

J'ai pris mon visage dans mes mains pendant une minute. Ils ont attendu. Puis je les ai laissées retomber sur mes genoux et j'ai repris, d'une voix atone à la Joe Friday. Les faits, m'dame, rien que les faits.

« J'ai gardé mon appartement de West Neely mais j'ai passé la majeure partie de l'été à Jodie, à m'occuper de Sadie. J'avais quasiment renoncé à l'idée du livre, je pensais postuler à nouveau au lycée de Denholm. Et c'est là que je suis tombé sur Akiva Roth et ses sbires. Et que j'ai atterri à l'hôpital à mon tour. À ma sortie, j'ai intégré un centre de rééducation, Eden Fallows.

– Je connais, a dit Fritz. Un genre de lieu de vie assistée.

– Oui. Et Sadie était mon assistante en chef. Je me suis occupé d'elle après son agression par son mari et elle s'est occupée de moi après mon agression par Roth et compagnie. Les choses se passent comme ça. Elles répondent à… je ne sais pas… une sorte d'harmonie.

– Les choses arrivent pour une raison », a déclaré solennellement Hosty.

Et l'espace d'une seconde, j'ai eu envie de me jeter par-dessus la table pour casser sa grosse trogne rouge. Pas parce qu'il avait tort. À mon humble avis, les choses arrivent effectivement pour des raisons, mais les aime-t-on pour autant, ces raisons ? Rarement.

« Vers la fin octobre, le docteur Perry m'a donné le feu vert pour conduire sur de courtes distances. » C'était un mensonge complet, mais ils n'iraient pas vérifier ça tout de suite auprès de Perry… Et s'ils m'investissaient du rôle d'authentique Héros Américain, ils n'iraient pas le vérifier du tout. « J'ai roulé jusqu'à Dallas, ce mardi-là, pour revoir l'immeuble de West Neely. Une sorte d'impulsion. Je voulais voir si ça ferait remonter des souvenirs. »

J'étais effectivement allé à West Neely mais pour récupérer mon revolver sous les marches du porche.

« Après, j'ai décidé d'aller déjeuner chez Woolworth, comme au bon vieux temps. Et sur qui je tombe ? Le brave Lee, en train de se taper un pain de seigle au thon. Je m'assois et je lui demande si ça roule, et c'est là qu'il me raconte que le FBI les harcèle, lui et sa femme. Il me dit comme ça : "Je vais apprendre à ces salauds à pas fricoter avec moi, George. Si tu regardes la télé vendredi après-midi, tu pourrais bien assister à quelque chose."

– Ah, la vache ! a fait Fritz. Et vous avez tout de suite rapproché ça de la venue du président ?

– Pas tout de suite. J'ai jamais suivi les faits et gestes de Kennedy de très près, je suis républicain. » Deux mensonges pour le prix d'un. « Et

puis, Lee a embrayé sur son sujet préféré. »

Hosty : « Cuba.

– Exact. Cuba et *viva Fidel*. Il m'a même pas demandé pourquoi je boitais. Il était totalement absorbé par lui-même, vous voyez ? Mais bon, ça c'était Lee tout craché. Je lui ai payé un pudding à la crème – ils en font des du tonnerre chez Woolworth, et pour à peine un quart de dollar – et je lui ai demandé où il travaillait. Il m'a dit le TSBD dans Elm Street. Avec un grand sourire, comme si décharger des camions et trimballer des cartons était le truc le plus bath du monde. »

J'avais écouté son baratin d'une oreille distraite, puis je m'en étais allé, parce que ma jambe me faisait mal et que le mal de tête me reprenait. J'étais rentré à Eden Fallows et j'avais fait une sieste. Mais à mon réveil, l'Allemand et son « Comment t'as fait pour le louper » m'étaient revenus à l'esprit. J'avais allumé le poste et ils parlaient juste de la visite du président. C'était là, j'ai dit à Fritz et Hosty, que j'avais commencé à m'inquiéter. J'avais écumé la pile de journaux dans le salon, retrouvé l'itinéraire du cortège et vu qu'il passait juste devant le TSBD.

« J'ai gambergé là-dessus toute la journée du mercredi. » Ils étaient penchés en avant maintenant, suspendus à mes lèvres. Hosty prenait des notes sans regarder son calepin. Je me demandais s'il pourrait seulement se relire plus tard. « Je me disais en moi-même, *Peut-être qu'il en a vraiment l'intention.* Et puis je me disais, *Mais non, Lee a que le chapeau et zéro troupeau.* Je savais pas sur quel pied danser. Hier matin, j'ai téléphoné à Sadie pour lui raconter toute l'histoire et lui demander ce qu'elle en pensait. Elle a appelé Deke – Deke Simmons, celui que j'ai appelé son père de substitution – puis m'a rappelé. Elle m'a dit que je devais avertir la police. »

Fritz m'a dit : « Je ne veux pas ajouter à votre peine, fils, mais si vous aviez fait ça, votre jeune amie serait toujours en vie.

– Attendez une minute. Vous n'avez pas entendu toute l'histoire. » Moi non plus, évidemment : j'en fabriquais de larges pans tout en la racontant. « Je lui ai dit : pas les flics. Parce que si Lee était innocent, il verrait vraiment rouge. Comprenez-moi, ce gars-là ne tenait que par un fil. Mercedes Street était peut-être un trou, et West Neely ne valait pas beaucoup mieux, mais pour moi ce n'était pas grave, je suis célibataire et j'ai de quoi m'occuper avec mon livre. Et j'ai un peu d'argent à la banque. Lee, quant à lui… il avait une femme splendide et deux petites filles, dont la deuxième venait juste de naître, et il avait le plus grand mal à garder un toit au-dessus de leur tête. C'était pas un mauvais bougre… »

En disant ça, j'ai eu envie de toucher mon nez pour voir s'il s'allongeait.

« … mais c'était un raté de première classe. Avec ses idées folles, il

avait du mal à garder un emploi. Il m'a dit que quand il en avait un, le FBI s'en mêlait et lui foutait tout en l'air. Il m'a dit que c'est ce qui s'était passé avec son boulot de reprographe.

– C'est des conneries, a dit Hosty. Ce mec foutait sur le dos des autres les problèmes qu'il se créait lui-même. Nous sommes d'accord sur certains points, cependant, Amberson. C'était un raté de première classe et je plaignais sa femme et ses gosses. Je les plaignais vraiment.

– Ah ouais ? C'est gentil à vous. En tout cas, il avait un emploi et je voulais pas qu'il le perde à cause de moi si c'était que de l'esbroufe… sa spécialité. J'ai expliqué à Sadie que j'allais aller au TSBD demain… enfin, aujourd'hui maintenant… juste pour vérifier où il en était. Elle m'a dit qu'elle voulait m'accompagner. Je lui ai dit non, que si Lee avait vraiment perdu la boussole, et qu'il était décidé à commettre une folie, elle risquait de se mettre en danger.

– Est-ce qu'il vous a paru déséquilibré quand vous avez déjeuné avec lui ? m'a demandé Fritz.

– Non, plutôt plein de sang-froid, mais il a toujours été comme ça. » Je me suis penché vers Fritz. « Maintenant, je veux que vous m'écoutiez très attentivement, inspecteur. Je savais qu'elle était décidée à m'accompagner, peu importe ce que je lui disais. Je l'entendais à sa voix. Alors je me suis tiré. J'ai fait ça pour la protéger. Au cas où. »

Si ça c'était pas un cas d'au-cas-où, a chuchoté la Sadie qui vivait dans ma tête. Elle y vivrait jusqu'au jour où je la reverrais en chair et en os. Je me l'étais juré, quoi qu'il arrive.

« Je pensais passer la nuit dans un hôtel, mais les hôtels étaient complets. Puis j'ai pensé à Mercedes Street. J'avais rendu la clé du 2706, où j'avais habité, mais j'avais toujours la clé du 2703, où habitait Lee. Il me l'avait donnée pour que je puisse arroser ses plantes.

Hosty : – Il avait des *plantes* ? »

Mon attention était rivée sur Will Fritz. « Sadie s'est alarmée en me découvrant envolé d'Eden Fallows. Deke aussi. Alors il a appelé la police. Pas juste une fois. Plusieurs. Chaque fois, le flic de service lui a dit d'arrêter ses conneries et lui a raccroché au nez. Je sais pas si quelqu'un a pris la peine d'archiver ces appels, mais Deke vous le confirmera, et il a aucune raison de mentir. »

Maintenant, c'était au tour de Fritz de piquer un fard. « Si vous saviez combien de menaces de mort nous avons reçues…

– Je n'en doute pas. Et avec un effectif tellement réduit. Seulement ne me dites pas que si nous avions appelé la police, Sadie serait encore en vie. Ne me dites pas ça, d'accord ? »

Il n'a rien dit.

« Comment a-t-elle fait pour vous trouver ? » a voulu savoir Hosty.

Là-dessus, je n'avais aucune raison de mentir et je ne l'ai pas fait. Ensuite bien sûr, ils me questionneraient sur le trajet de Mercedes Street, à Fort Worth, jusqu'au TSBD, à Dallas. C'était la partie de mon histoire la plus chargée de périls. Je me faisais pas de souci pour Studebaker Cow-boy ; Sadie lui avait donné un coup de couteau mais seulement quand il avait cherché à lui voler son sac. Sa caisse était au bout du rouleau, de toute façon, et j'avais dans l'idée que le cow-boy se déplacerait même pas pour la déclarer volée. Bien sûr, nous en avions volé une deuxième, mais étant donné l'urgence de notre mission, les flics s'abstiendraient sûrement d'engager des poursuites pour si peu. La presse les crucifierait s'ils s'y risquaient. Ce qui m'inquiétait, c'était la Chevrolet rouge à l'arrière dessiné comme des sourcils de femme. Un coffre contenant deux valises, ça pouvait s'expliquer ; nous avions déjà passé d'autres week-ends « cochon » aux Bungalows Candlewood. Mais si leurs yeux venaient à tomber sur les notes d'Al Templeton… Je ne voulais même pas y penser.

Un coup bref, de pure forme, retentit à la porte de la salle d'interrogatoire. L'un des policiers qui m'avaient amené au commissariat passa la tête dans l'embrasure. Au volant de la voiture, alors que lui et son copain inventoriaient mes biens personnels, il m'avait paru austère, dangereux, le flic en bleu tout droit sorti d'un film noir. Là, un peu hésitant, les yeux exorbités par l'excitation, j'ai vu qu'il n'avait pas plus de vingt-trois ans et que son acné juvénile lui donnait encore des boutons. Derrière lui, j'apercevais une foultitude de gens, certains en uniforme, d'autres pas – tous le cou tendu pour me viser dans leur périscope. Fritz et Hosty se sont tournés impatiemment vers l'intrus.

« Messieurs, désolé de vous interrompre, mais il y a un appel téléphonique pour Mr. Amberson. »

Un flot de rouge est remonté aux bajoues d'Hosty. « Fils, on est en plein interrogatoire ici. Je me fous que ça soye le président des États-Unis qui appelle. »

Le flic a avalé sa salive. Sa pomme d'Adam est montée et redescendue comme un singe autour d'un bâton. « Euh, messieurs… *c'est* le président des États-Unis. »

Ils s'en foutaient pas tant que ça, finalement.

7

On m'a emmené au bout du couloir dans le bureau du chef Curry. Fritz me tenait par un bras, Hosty par l'autre. Avec eux pour soutenir une bonne moitié de mon poids, je ne boitais plus du tout. Il y avait des journalistes, des caméras de télévision et des projecteurs énormes qui devaient avoir fait monter la température à près de quarante degrés. Ces gens-là – le cran au-dessus des paparazzis – n'avaient pas

leur place dans un commissariat de police après une tentative d'assassinat, mais ça ne me surprenait guère. Dans une autre flèche du temps, ils avaient afflué après l'arrestation d'Oswald et personne ne les avait éjectés. Pour autant que je le sache, personne ne l'avait même suggéré.

Hosty et Fritz, le visage de marbre, ont foncé à travers la mêlée. De toutes parts, des questions ont fusé. Hosty a crié : « Mr. Amberson fera une déclaration après avoir été complètement débriefé par les autorités !

– Quand ? hurla quelqu'un.

– Demain, après-demain, peut-être la semaine prochaine ! »

On a entendu des grognements. Ils ont fait sourire Hosty.

« Peut-être le *mois prochain*. Pour le moment, il a le président Kennedy en ligne, alors *reculez tous* ! »

Ils se sont repliés, en jacassant comme des pies.

Le seul dispositif de refroidissement dans le bureau du chef Curry était un ventilateur posé sur une étagère, mais après l'atmosphère de la salle d'interrogatoire et le four à micro-ondes médiatique du couloir, l'air en mouvement était une bénédiction. Un gros combiné téléphonique noir était posé sur le buvard. À côté, il y avait un dossier indexé LEE H. OSWALD sur la languette. Un dossier plutôt mince.

J'ai pris le téléphone. « Allô ? »

La voix qui m'a répondu, avec son accent nasal de Nouvelle-Angleterre, m'a fait remonter un frisson dans le dos. C'était celle d'un homme qui, sans Sadie et moi, aurait été étendu sur une dalle de morgue. « Monsieur Amberson ? Jack Kennedy à l'appareil. Je… ah… crois comprendre que ma femme et moi vous devons… ah… la vie. Je comprends aussi que vous avez perdu une personne qui vous était très chère. »

Ça a donné *shéhère*, comme je l'avais toujours entendu prononcer dans mon enfance.

« Elle s'appelait Sadie Dunhill, monsieur le Président. Oswald l'a abattue.

– Je suis terriblement désolé de votre… ah… perte, monsieur Amberson. Puis-je vous appeler… ah… George ?

– Si vous voulez. »

Tout en me disant : *Je suis pas en train d'avoir cette conversation. C'est un rêve.*

« Son pays lui témoignera un grand élan de reconnaissance… et à vous, un grand élan de compassion, j'en suis sûr. Permettez-moi… ah… d'être le premier à vous offrir l'un et l'autre.

– Je vous remercie, monsieur le Président. »

Ma gorge s'était contractée et je ne pouvais plus émettre qu'un chuchotement. J'ai revu ses yeux, si brillants, tandis qu'elle se mourait

entre mes bras. *Jake, comme nous avons dansé*. Les présidents se sentent-ils concernés par ce genre de choses ? Savent-ils même qu'elles existent ? Peut-être pour les meilleurs d'entre eux, oui. Peut-être que c'est pour cela qu'ils servent leur pays.

« Il y a… ah… quelqu'un d'autre qui souhaite vous remercier, George. Mon épouse est absente pour le moment, mais elle… ah… a l'intention de vous appeler ce soir.

– Monsieur le Président, je ne sais pas vraiment où je serai ce soir.

– Elle vous trouvera. Elle est très… ah… déterminée quand elle tient à remercier quelqu'un. Maintenant dites-moi, George, *vous-même*, comment allez-vous ? »

Je lui ai dit que j'allais très bien, mais c'était faux. Il a promis de me recevoir à la Maison-Blanche très bientôt, et je l'ai remercié, mais je ne pensais pas que cette visite se réaliserait. Tout au long de cette conversation irréelle, pendant que le ventilateur soufflait sur mon visage en sueur et que la lumière surnaturelle des projecteurs de télévision luisait à travers le verre cathédrale dans la partie supérieure de la porte du chef Curry, trois mots s'entrechoquaient dans mon cerveau.

Je suis sauvé. Je suis sauvé. Je suis sauvé.

Le président des États-Unis m'avait appelé d'Austin pour me remercier de lui avoir sauvé la vie, et j'étais sauvé. Je pouvais faire ce que j'avais à faire.

8

Cinq minutes après avoir conclu ma conversation surréaliste avec John Fitzgerald Kennedy, je me suis vu entraîné par Hosty et Fritz dans l'escalier de service jusqu'au garage où Oswald aurait été abattu par Jack Ruby. En ce temps-là, l'endroit était bondé en prévision du transfert de l'assassin à la prison du comté. Là, il était tellement désert que l'écho de nos pas résonnait. Mes gardiens m'ont emmené à l'hôtel Adolphus et je n'ai pas été surpris outre mesure de me retrouver dans la chambre même que j'avais occupée à mon arrivée à Dallas. Les choses vont et viennent, s'appellent et se répondent, et c'est encore plus vrai quand on voyage dans le temps.

Fritz m'a dit que les flics postés dans le corridor et en bas dans le hall étaient strictement destinés à ma protection et à tenir la presse à l'écart. (Ah-ah.) Puis il m'a serré la main. L'agent Hosty aussi, et j'ai senti un petit carré de papier plié glisser de sa paume à la mienne. « Reposez-vous un peu, m'a-t-il dit. Vous l'avez bien mérité. »

Lorsqu'ils furent partis, j'ai déplié le carré de papier. C'était une page de son calepin. Il y avait inscrit trois phrases, probablement pendant que j'étais au téléphone avec Jack Kennedy.

Votre téléphone est sur écoute. Je reviens vous voir à 21 heures. Brûlez

ce billet et foutez les cendres aux cabinets.

J'ai brûlé son billet comme Sadie avait brûlé le mien, puis j'ai décroché le téléphone et dévissé le cache de la partie micro. À l'intérieur, suspendu aux fils, il y avait un petit cylindre bleu de la taille d'une pile AA. J'ai constaté avec amusement qu'il y avait quelque chose d'écrit dessus en japonais et j'ai repensé à mon vieux pote Silent Mike.

J'ai secoué le zonzon jusqu'à ce qu'il se détache, je l'ai empoché, j'ai revissé le cache et composé le zéro. Il y a eu un très long silence au bout du fil quand j'ai dit mon nom à la standardiste. J'étais sur le point de raccrocher et de réessayer quand elle s'est mise à pleurer et à me bredouiller des remerciements pour avoir sauvé le président. Si elle pouvait faire quoi que ce soit, m'a-t-elle dit, si quelqu'un dans l'hôtel pouvait faire quoi que ce soit, je n'avais qu'à l'appeler, elle s'appelait Marie et ferait n'importe quoi pour me remercier.

« Vous pourriez commencer par me connecter avec un numéro à Jodie », je lui ai dit. Et je lui ai donné le numéro de Deke.

« Bien sûr, monsieur Amberson. Que Dieu vous bénisse, monsieur. Je vous connecte. »

Le téléphone a bourdonné deux fois, puis Deke a répondu. Sa voix était très enrouée, comme si son rhume s'était aggravé. « Si c'est encore un foutu journaliste…

– Non, Deke. C'est moi. George. » Je me suis tu. « Jake.

– Oh, Jake », a-t-il fait tristement. Et c'est *lui* qui s'est mis à pleurer. J'ai attendu, serrant le téléphone si fort que j'en avais mal à la main. Mes tempes palpitaient. Dehors, le jour s'éteignait mais la lumière qui entrait par les fenêtres était encore trop intense. Au loin, j'ai entendu le tonnerre gronder. Enfin, il a dit : « Est-ce que vous allez bien ?

– Oui. Mais Sadie…

– Je sais. C'était aux actualités. Je l'ai appris pendant le trajet pour Fort Worth. »

Ainsi, la femme au landau et le dépanneur de la station Esso avaient fait ce que j'espérais qu'ils feraient. Dieu en soit loué. Même si cela paraissait dénué d'importance alors que j'étais là assis à écouter ce vieil homme au cœur brisé tenter de maîtriser ses larmes.

« Deke… vous m'en voulez ? Je le comprendrais.

– Non, a-t-il dit enfin. Ellie non plus ne vous en veut pas. Quand Sadie avait décidé quelque chose, elle allait jusqu'au bout. Et si elle vous a trouvé dans Mercedes Street à Fort Worth, c'est moi qui lui ai dit comment y arriver.

– J'y étais.

– Est-ce que c'est ce fils de pute qui l'a abattue ? C'est ce qu'ils disent aux bulletins d'information.

– Oui. Il me visait mais avec ma mauvaise jambe… j'ai trébuché sur

un carton ou un truc et je suis tombé. Elle était juste derrière moi.

– Seigneur. » Sa voix reprit un peu de force. « Mais elle est morte en faisant ce qu'il fallait. C'est la conviction à laquelle je vais me raccrocher. C'est à ça aussi que vous devez vous raccrocher.

– Sans elle, je ne serais jamais parvenu jusque là-bas. Si vous aviez pu la voir… cette détermination… ce courage…

– Seigneur », répéta-t-il. Le mot est sorti dans un soupir. Il paraissait très, très vieux tout à coup. « Tout était vrai alors. Tout ce que vous disiez. Et tout ce qu'elle m'a dit sur vous. Vous venez vraiment du futur, n'est-ce pas ? »

Comme j'étais content que le bidule soit dans ma poche. Je doutais qu'ils aient eu le temps de brancher d'autres écoutes à travers la chambre, mais j'ai entouré le combiné de ma main et baissé la voix. « Pas un mot de tout ça à la police ni aux journalistes.

– Mon Dieu, non ! » Il avait l'air indigné à cette seule idée. « Vous ne pourriez plus jamais respirer librement !

– Avez-vous pu récupérer nos bagages dans le coffre de la Chevy ? Même après…

– Bien sûr. Je savais que c'était important, car dès que j'ai appris la nouvelle, j'ai su que vous seriez soupçonné.

– Je pense qu'on me laissera tranquille, j'ai dit, mais il faut que vous ouvriez ma sacoche et… Vous avez un incinérateur ?

– Oui, derrière le garage.

– Il y a un carnet bleu dans ma sacoche. Jetez-le dans l'incinérateur et brûlez-le. Vous voulez bien faire ça pour moi ? » *Et pour Sadie. Nous dépendons tous les deux de toi.*

« Oui. Je le ferai. Jake, je compatis vraiment à votre perte.

– Et je compatis à la vôtre. Et à celle de miz Ellie.

– Ce n'est pas juste ! a-t-il explosé. Je me fous qu'il soit le président, c'est pas juste !

– Non, j'ai dit. C'est pas juste. Mais, Deke… ce n'était pas seulement pour le président. C'est pour toutes les catastrophes qui seraient arrivées s'il était mort.

– Je suppose que je dois vous croire sur parole là-dessus. Mais c'est dur.

– Je sais. »

Organiseraient-ils un hommage à Sadie au lycée, comme ils l'avaient fait pour miz Mimi ? Bien sûr qu'ils le feraient. Les chaînes de télé enverraient leurs équipes de tournage et il n'y aurait pas un œil de sec dans toute l'Amérique. Mais une fois le spectacle terminé, Sadie serait toujours morte.

Sauf si j'y veillais. Cela voudrait dire, repasser encore à travers tout, mais pour Sadie, je le ferais. Même s'il lui suffirait de poser un œil sur moi à l'après-midi où nous nous étions rencontrés pour décider que

j'étais trop vieux pour elle (même si je m'évertuerais à la convaincre du contraire). Et il y avait même un côté positif : maintenant que j'étais sûr que Lee était vraiment le tireur solitaire, j'attendrais moins longtemps pour régler son compte à ce minable.

« Jake ? Vous êtes encore là ?

– Oui. Et pensez à m'appeler George quand vous parlerez de moi, d'accord ?

– N'ayez crainte. Je suis peut-être vieux, mais mon cerveau fonctionne toujours bien. Vous reverrai-je ? »

J'ai pensé, *Pas si l'agent Hosty me dit ce que je souhaite entendre*.

« Si vous ne me revoyez pas, cela voudra dire que les choses se déroulent pour le mieux.

– Très bien. Jake… George… est-ce qu'elle a… A-t-elle prononcé une parole à la fin ? »

Je n'allais pas lui révéler ce qu'avaient été les derniers mots de Sadie, c'était une chose privée, mais je pouvais lui offrir quelque chose. Il le transmettrait à Ellie qui le transmettrait à tous les amis de Sadie à Jodie. Et elle en avait beaucoup.

« Elle m'a demandé si le président était sain et sauf. Quand je lui ai dit que oui, elle a fermé les yeux et s'est doucement laissée partir. »

Deke s'est remis à pleurer. Mon visage palpitait. Verser des larmes aurait été un soulagement, mais mes yeux étaient aussi secs que des pierres.

« Au revoir, je lui ai dit. Au revoir, mon vieil ami. »

J'ai raccroché doucement et suis resté immobile un bon moment, à regarder la lumière d'un coucher de soleil sur Dallas teinter la fenêtre de rouge. *Ciel rouge le soir laisse bon espoir*, selon le vieux dicton… mais j'ai encore entendu le tonnerre gronder. Cinq minutes plus tard, lorsque j'eus repris le contrôle de moi-même, j'ai décroché mon téléphone libre d'écoute et refait le zéro. J'ai dit à Marie que j'allais m'allonger un peu et lui ai demandé un réveil à 20 heures. Je l'ai aussi priée d'accrocher un ne-pas-déranger sur mon téléphone d'ici là.

« Oh, c'est déjà fait, m'a-t-elle confirmé avec enthousiasme. Pas d'appels entrants vers votre chambre, ce sont les ordres du chef de la police. » Sa voix a chuté d'un cran. « Était-il fou, monsieur Amberson ? Je veux dire, il devait l'être, mais est-ce qu'il en avait l'air ? »

Je me suis souvenu des yeux furibonds et du rictus démoniaque. « Oh, oui, je lui ai dit. Sans l'ombre d'un doute. Vingt heures, Marie. Rien jusque-là. »

J'ai raccroché avant qu'elle puisse rien ajouter. Puis j'ai retiré mes chaussures (ôter la gauche fut lent et douloureux), étendu mon corps sur le lit et posé mon bras sur mes yeux. Je voyais Sadie danser le madison. Je voyais Sadie me priant d'entrer, mon bon monsieur, et me demandant si j'aimais le fondant ? Je la voyais dans mes bras, ses

yeux brillants agonisants levés vers mon visage.

Je pensais à l'entrée du terrier et à la remise à zéro provoquée par chaque nouveau passage.

Enfin, j'ai dormi.

9

Le coup à la porte a retenti à 21 heures précises. J'ai ouvert et Hosty est entré. Il tenait une sacoche dans une main (mais pas *ma* sacoche, donc toujours aucun problème). Dans l'autre, une bouteille de champagne, du bon, du Moët-&-Chandon, avec un ruban rouge, blanc et bleu noué autour du col. Hosty avait la mine harassée.

« Amberson, il a fait.

– Hosty », j'ai répondu.

Il a fermé la porte, puis montré le téléphone du doigt. J'ai pris le micro dans ma poche et le lui ai montré. Il a hoché la tête.

J'ai demandé : « Il n'y en a pas d'autres ?

– Non, ça, c'était la police de Dallas. Maintenant l'affaire est à nous. Ordres directs d'Hoover. Si quelqu'un demande, pour l'écoute, vous l'avez trouvée tout seul.

– D'accord. »

Il a levé la bouteille. « Avec les compliments de la direction. Ils ont insisté pour que je vous la monte. Voudriez-vous porter un toast au président des États-Unis ? »

Considérant que ma belle Sadie reposait maintenant sur une dalle de la morgue du comté, je voyais pas l'utilité de porter un toast à quiconque. J'avais réussi, et la réussite avait un goût de cendres dans ma bouche.

« Non.

– Moi non plus, mais je suis foutrement content qu'il soit en vie. Voulez que je vous dise un secret ?

– Allez-y.

– J'ai voté pour lui. Je suis peut-être bien le seul agent de tout le Bureau. »

Je n'ai rien dit.

Hosty s'est assis dans l'un des deux fauteuils de la chambre et a poussé un long soupir de soulagement. Il a posé sa sacoche entre ses pieds, puis a tourné la bouteille pour pouvoir lire l'étiquette. « Mil neuf cent cinquante-huit. Un amateur de vin saurait dire si c'est une bonne année, mais moi je suis plutôt buveur de bière.

– Moi aussi.

– Alors vous apprécierez sûrement la Lone Star qu'ils stockent pour vous en bas. Une caisse entière, avec une lettre encadrée vous en promettant une caisse par mois pour le restant de vos jours. Et du champagne, aussi. J'en ai vu au moins une douzaine de bouteilles.

Tout le monde à Dallas, de la chambre de commerce à l'office de tourisme, vous en a envoyé. Vous avez reçu un téléviseur couleur Zenith encore dans son carton, une chevalière en or massif avec l'effigie du président sur le chaton livrée par Calloway's Fine Jewelry, un bon pour trois nouveaux costumes chez Dallas Menswear, et une foule d'autres choses, y compris une clé de la ville. La direction a réservé une chambre au premier étage pour engranger votre butin et je suppose que d'ici demain matin, ils devront en réquisitionner une autre. Et les petits plats ! Les gens vous apportent des gâteaux, des tartes, des ragoûts, du rôti de bœuf, du poulet barbecue et assez de bouffe mexicaine pour vous filer la chiasse pendant cinq ans. On leur dit de les remporter, et ils sont pas contents de s'en aller, croyez-moi. Il y a des femmes, là en bas, devant l'hôtel qui… eh bien, disons juste que Jack Kennedy lui-même en serait jaloux et c'est un queutard légendaire. Si vous saviez ce que le directeur a dans ses dossiers sur la vie sexuelle de cet homme, vous ne le croiriez pas.

– Ma capacité de croyance pourrait vous surprendre.

– Dallas vous aime, Amberson. Fichtre, le pays tout entier vous aime. » Il rit. Son rire se transforma en toux. Lorsqu'elle passa, il alluma une cigarette. Puis il consulta sa montre. « Ce soir, 22 novembre 1963, 21 heures 07, fuseau horaire du Centre, vous êtes l'enfant chéri de l'Amérique.

– Et vous, Hosty ? M'aimez-vous ? Et le directeur Hoover ? »

Il a posé sa cigarette dans le cendrier, après en avoir tiré une seule bouffée, puis s'est penché en avant et m'a cloué du regard. Ses yeux enfoncés dans leurs replis de chair étaient fatigués mais ils n'en étaient pas moins attentifs et très brillants.

« Regardez-moi, Amberson. Dans les yeux. Et dites-moi si vous étiez ou non dans le coup avec Oswald. Et je veux la vérité, parce que je sais reconnaître le mensonge. »

Compte tenu de sa gestion ratée d'Oswald, je n'en croyais rien, mais je voulais bien croire qu'il le croyait. J'ai donc accroché son regard et dit : « Non, je ne l'étais pas. »

Pendant un moment, il n'a rien dit. Puis il a soupiré, s'est redressé, a ramassé sa cigarette. « Non, vous ne l'étiez pas. » Il a soufflé un jet de fumée par les narines. « Pour qui travaillez-vous, alors ? La CIA ? Les Russes, peut-être ? C'est pas mon avis, mais le directeur pense que les Russes n'auraient pas hésité à sacrifier un de leurs agents doubles pour empêcher un assassinat susceptible de déclencher un incident international. Peut-être même la troisième guerre mondiale. Surtout quand le public aurait découvert le temps qu'Oswald a passé en Russie. » Il a dit « Roussie », exactement comme le télévangéliste Hargis dans ses émissions. C'était peut-être l'idée que se faisait Hosty d'une plaisanterie.

J'ai dit : « Je travaille pour personne. Je suis rien qu'un type ordinaire, Hosty. »

Il a pointé sa cigarette sur moi. « Répète-moi ça. » Il a dégrafé les attaches de sa sacoche et en a sorti un dossier encore plus mince que celui d'Oswald que j'avais aperçu dans le bureau de Curry. Ce dossier devait être le mien, et il irait s'épaississant… moins vite cependannt qu'il l'aurait fait au XXIe siècle assisté par ordinateur.

« Avant Dallas, vous étiez en Floride. Dans la ville de Sunset Point.

– Oui.

– Vous avez enseigné comme remplaçant dans le district scolaire de Sarasota.

– Exact.

– Avant ça, nous pensons que vous avez passé un certain temps à… Derren, c'est ça ? Derren, dans le Maine ?

– Derry.

– Où vous faisiez quoi exactement ?

– Où j'ai commencé mon livre.

– Ah-ah… et avant ça ?

– Ici et là, où le vent m'a mené.

– Que sais-tu de mes rapports avec Oswald, Amberson ? »

J'ai gardé le silence.

« Fais pas ta timide. Y'a que nous ici, les filles.

– J'en sais assez pour vous causer des problèmes, à vous et à votre directeur.

– À moins que… ?

– Laissez-moi juste vous dire que la quantité d'ennuis que je vous causerai sera directement proportionnelle à la quantité d'ennuis que vous me causerez.

– Et j'ai raison de croire que, s'agissant de nuire, tu te priveras pas d'inventer ce que tu ne sais pas… à notre détriment ? »

Je n'ai rien dit.

Hosty, alors, comme se parlant à lui-même : « Ça me surprend pas que t'aies voulu écrire un livre. T'aurais dû continuer, Amberson. Ç'aurait sans doute été un best-seller. Parce que t'es rudement bon pour fabriquer des histoires, je te l'accorde. T'étais presque plausible cet après-midi. Et tu sais des choses que tu devrais pas savoir, ce qui nous laisse à penser que t'es loin d'être un simple citoyen. Allons, qui t'a mis sur le coup ? C'est Angleton de la Firme ? C'est lui, hein ? Ce sournois enfoiré, le "planteur de roses". »

Et moi : « Je suis moi, c'est tout, et j'en sais probablement pas autant que vous croyez. Mais j'en sais assez pour filer une mauvaise image à votre Bureau. Comment Lee m'a raconté, par exemple, qu'il vous avait carrément prévenu qu'il allait flinguer Kennedy. »

Hosty a écrasé sa cigarette si fort qu'il en a fait jaillir une gerbe

d'étincelles. Certaines ont atterri sur le dos de sa main, mais il n'a pas eu l'air de les sentir. « Ça, c'est un putain de mensonge !

– Je sais, j'ai dit. Et je le répéterai sans sourciller. Si vous m'y forcez. L'idée de se débarrasser de moi a-t-elle déjà été évoquée, Hosty ?

– Épargne-moi tes trucs de BD. Nous ne tuons pas les gens.

– Allez dire ça à Diem et son frère au Vietnam. »

Il m'a regardé comme un homme regarderait une souris d'apparence inoffensive qui l'aurait soudain mordu. Et avec de grandes dents. « Comment tu sais que l'Amérique a quelque chose à voir avec Diem ? D'après ce que j'ai lu dans les journaux, nous avons les mains propres.

– Ne changeons pas de sujet. Le hic, c'est que je suis trop populaire en ce moment pour qu'on me tue. Ou je me trompe ?

– Personne veut te tuer, Amberson. Et personne ne veut faire de trous dans ton histoire. » Il aboya d'un rire sans joie. « Si nous commencions à le faire, tout se détricoterait. Tellement c'est pas épais.

– L'improvisation sauvage était sa spécialité.

– Hein ?

– H.H. Munro. Connu aussi sous le nom de Saki. Sa nouvelle s'intitule *La Fenêtre ouverte*. Lisez-la, Hosty. Ça traite de l'art d'inventer des salades de façon spontanée, c'est très instructif. »

Il m'a jaugé de ses petits yeux malins et préoccupés. « Je te comprends pas du tout. Ça m'inquiète. » À l'ouest, du côté de Midland où les puits de pétrole cognent sans répit et les torchères obscurcissent les étoiles, le tonnerre a encore grondé.

« Que voulez-vous de moi ? ai-je demandé.

– Je pense que lorsque nous remonterons tes traces avant Derren, Derry ou autre, nous ne trouverons… rien. Comme si tu étais sorti du néant. »

C'était si près de la vérité que j'en ai presque eu le souffle coupé.

« Ce que nous voulons, c'est que tu retournes au néant d'où tu viens. La presse à scandale va égrener les sales spéculations et les théories du complot habituelles, mais nous pouvons te garantir que tu sortiras de tout ça en faisant très bonne figure. Si tu te soucies de ce genre de choses, cela dit. Marina Oswald soutiendra ton histoire sur toute la ligne.

– Vous lui avez déjà parlé, je parie.

– Tu paries juste. Elle sait qu'elle sera expulsée si elle refuse de coopérer. Ces messieurs de la presse t'ont pas encore bien défrimé, les photos qui paraîtront dans les journaux de demain seront encore très floues. »

Je savais qu'il avait raison. Je n'avais été exposé aux flashs des appareils photo que pendant notre marche rapide dans le couloir jusqu'au bureau du chef Curry, et Fritz et Hosty, tous deux grands et

costauds, me tenaient sous les bras, bloquant les meilleurs angles de visibilité. De plus, j'avais la tête baissée parce que les lumières m'aveuglaient. Il y avait des tas de photos de moi à Jodie (même un gros plan de mon visage dans l'annuaire de mon année d'enseignement à plein temps), mais à cette époque d'avant les formats JPEG ou même des fax, ce ne serait pas avant le mardi ou le mercredi de la semaine suivante qu'elles pourraient être retrouvées et publiées.

« Tiens, voici une histoire pour toi, m'a dit Hosty. T'aimes les histoires, n'est-ce pas ? Du genre de cette *Fenêtre ouverte* ?

– Je suis prof d'anglais. J'adore les histoires.

– Cet homme, George Amberson, est tellement anéanti par la perte de sa petite amie…

– Fiancée.

– Fiancée, d'accord, encore mieux. Il est tellement accablé de douleur qu'il lâche toute l'affaire et disparaît purement et simplement. Il ne veut prendre aucune part au battage publicitaire, au champagne, aux médailles du président, et aux défilés avec serpentins. Il veut juste s'isoler pour pleurer sa perte en privé. C'est le genre d'histoire dont raffolent les Américains. Ils voient ça à la télé tout le temps. Au lieu de *La Fenêtre ouverte*, disons que ça s'appelle *Le Héros modeste*. Et il y a bien sûr l'agent du FBI prêt à en corroborer chaque ligne et même à lire une déclaration que tu as laissée en partant. Comment ça te paraît ? »

Ça me paraissait une manne tombée du ciel, mais j'ai gardé ma mine impassible de joueur de poker. « Vous devez avoir l'absolue certitude que je peux disparaître.

– Nous l'avons.

– Et vous me garantissez que je peux vous croire quand vous me dites que je vais pas disparaître au fond de la Trinity River sur ordre du directeur ?

– Absolument rien de tel. »

Il a souri. C'était censé être un sourire rassurant, mais il m'a fait penser à une vieille tirade de mes années d'adolescence : *T'inquiète, tu vas pas tomber enceinte, j'ai eu les oreillons à l'âge de quatorze ans.*

« Parce que je pourrais avoir laissé une petite assurance sur la mort, agent Hosty. »

Une de ses paupières a tressailli. Ce fut le seul signe que cette idée le chagrinait. « Nous pensons que tu peux disparaître parce que nous croyons… Disons simplement que tu pourrais être en mesure de contacter une assistance, une fois sorti de Dallas.

– Pas de conférence de presse ?

– C'est la dernière chose que nous souhaitons. »

Il a rouvert sa sacoche. Sorti un bloc-notes jaune. Me l'a passé, avec

un stylo prélevé dans sa poche de poitrine. « Écris-moi une lettre, Amberson. C'est Fritz et moi qui la trouverons demain matin quand nous viendrons te chercher, mais tu peux l'adresser à "À qui de droit". Fais ça bien. Mets-y du génie. Tu peux faire ça, hein que tu peux ?

– Bien sûr, j'ai dit. L'improvisation sauvage, c'est aussi ma spécialité. »

Il a souri sans humour et récupéré la bouteille de champagne. « Peut-être que je vais en goûter un peu pendant que t'improvises. Tu t'en passeras, après tout. Tu vas être très occupé cette nuit. Tous ces kilomètres à parcourir avant de dormir… »

10

J'ai rédigé avec soin mais cela ne m'a pas pris longtemps. Dans un cas comme celui-ci (encore qu'il n'y ait jamais eu de cas exactement semblable dans toute l'histoire du monde), j'ai estimé que le mieux était de faire court. J'ai gardé au premier plan de mon esprit l'idée du Héros Modeste d'Hosty. J'étais vraiment content d'avoir réussi à dormir quelques heures. Mon sommeil avait été traversé de rêves sinistres, mais j'avais la tête relativement claire.

Le temps que je termine, Hosty en était à son troisième verre de champagne. Il avait sorti un certain nombre de choses de sa sacoche et les avait disposées sur la table basse. Je lui ai remis le bloc-notes et il a commencé à lire ce que j'avais écrit. Dehors le tonnerre gronda encore et un éclair illumina brièvement le ciel nocturne, mais je pensais que l'orage était encore loin.

Pendant qu'il lisait, j'ai examiné ce qu'il avait posé sur la table basse. Il y avait ma Timex, le seul objet qui, pour quelque raison que ce soit, ne m'avait pas été restitué avec le reste de mes effets personnels lorsque nous avions quitté la boîte des flics. Il y avait une paire de lunettes à monture d'écaille. Je les ai ramassées et essayées. C'étaient des verres ordinaires. Il y avait une clé à tige creuse sans encoches. Une enveloppe contenant ce qui ressemblait à un millier de dollars en coupures de vingt et de cinquante usagées. Une résille pour les cheveux. Et un uniforme blanc composé d'un pantalon et d'une tunique. Le tissu de coton paraissait aussi mince que mon histoire selon le verdict d'Hosty.

« Elle est bonne, cette lettre, a décrété Hosty en reposant le bloc-notes. On sent bien ta tristesse, comme Richard Kimball dans *Le Fugitif*. Tu le regardes, celui-là ? »

J'avais vu la version grand écran avec Tommy Lee Jones, mais c'était pas exactement le moment d'évoquer ça. « Non.

– Tu seras un fugitif, c'est entendu, mais seulement pour la presse et un public américain avide de tout savoir sur toi, quel genre de jus tu bois le matin, la taille de tes sous-vêtements. Tu es un sujet d'intérêt

humain, Amberson, mais pas celui de la police. Tu n'as pas tué ta petite amie, tu n'as même pas tué Oswald.

– J'ai essayé. Si je ne l'avais pas manqué, elle serait encore en vie.

– Je me culpabiliserais pas trop pour ça si j'étais toi. Cette pièce du cinquième étage était vaste et un 38 n'a pas beaucoup de précision de loin. »

Exact. Il fallait être dans un rayon de quinze mètres, d'après ce qu'on m'avait indiqué. Plus d'une fois. Mais je ne l'ai pas dit. Je pensais que ma brève accointance avec l'agent spécial James Hosty était presque terminée. Pour tout vous dire, il me tardait.

« Tu es libre. Tout ce qu'il te reste à faire, c'est de rallier un endroit où les tiens pourront te récupérer et te réexpédier dans ton nulle-part fantôme. Tu peux réussir ça ? »

Nulle part, dans mon cas, c'était un terrier qui me ferait remonter quarante-huit ans dans le futur. En admettant que le terrier soit toujours là.

« Je crois que oui.

– Tu feras bien, parce que si t'essayes de nous nuire, t'auras un double retour de boomerang. Mr. Hoover… disons juste que le directeur est pas un homme de pardon.

– Dites-moi comment je sors de l'hôtel.

– Tu vas passer cette tenue de cuistot, ces lunettes et cette résille. La clé commande l'ascenseur de service. Il te descendra jusqu'à B-1. Tu traverses direct la cuisine et tu sors par la porte de derrière. Tu me suis ?

– Oui.

– Une voiture du Bureau t'attendra dehors. Tu montes à l'arrière. Tu parles pas au chauffeur. C'est pas un service de limousines. Il t'emmène à la gare routière. Il a trois destinations à t'offrir : Tampa à 23 heures 40, Little Rock à 23 heures 50, ou Albuquerque à minuit 20. Je veux pas savoir laquelle tu prends. Toi, tout ce que tu dois savoir, c'est que notre association se termine là. Il est de ta responsabilité exclusive, et de ceux pour qui tu travailles, évidemment, de rester hors de vue.

– Évidemment. »

Le téléphone a sonné. « Si c'est un petit futé de journaliste qu'a trouvé le moyen de passer à travers le filtre, débarrasse-toi de lui, m'a dit Hosty. Et pas un mot de ma présence ici, sinon je te coupe la gorge. »

Je me suis dit qu'il plaisantait, mais je n'en étais pas tout à fait sûr. J'ai décroché. « Je ne sais pas qui vous êtes mais je suis assez fatigué pour le moment, alors… »

La voix émue au bout du fil m'a dit qu'elle ne m'accaparerait pas longtemps. J'ai articulé *Jackie Kennedy* à l'intention d'Hosty. Il a hoché

la tête et s'est servi un peu plus de mon champagne. Je me suis détourné, comme si en lui tournant le dos, je pouvais l'empêcher d'entendre la conversation.

« Madame Kennedy, vous n'aviez pas besoin d'appeler, vraiment, je lui ai dit. Mais je suis néanmoins très honoré que vous l'ayez fait.

– Je tenais à vous remercier pour ce que vous avez fait, a-t-elle dit. Je sais que mon mari vous a déjà remercié en notre nom à tous les deux, mais… monsieur Amberson… » La première dame s'est mise à pleurer. « Je tenais à vous remercier au nom de nos enfants qui ont pu dire bonne nuit à leur papa et à leur maman ce soir au téléphone. »

Caroline et John-John. Je n'avais pas une seule seconde pensé à eux jusqu'à cet instant.

« Madame Kennedy, si c'était à refaire, je le referais.

– J'ai cru comprendre que la jeune femme qui est décédée aurait dû devenir votre épouse.

– C'est exact.

– Vous devez avoir le cœur brisé. S'il vous plaît, acceptez mes condoléances, c'est une piètre consolation, je le sais, mais c'est tout ce que j'ai à vous offrir.

– Je vous remercie.

– Si je pouvais changer les choses… Si j'avais le moyen de remonter le temps… »

Non, j'ai pensé. *Ça, c'est mon boulot, miz Jackie.*

« Je comprends. Je vous remercie. »

Nous avons bavardé encore un peu. Cette conversation fut beaucoup plus difficile que celle que j'avais eue avec Kennedy au commissariat de police. En partie parce que celle-là m'avait fait l'effet d'un rêve alors que celle-ci était plus réelle, mais c'était surtout le fait, je pense, de la peur résiduelle que j'entendais dans la voix de Jacqueline Kennedy. Elle semblait vraiment comprendre qu'ils avaient frôlé la mort de très près. Je n'avais pas du tout eu la même impression avec le président. Lui semblait se croire investi d'une chance, d'une bénédiction, peut-être même d'une immortalité providentielles. Vers la fin de notre conversation, je me souviens de lui avoir demandé de veiller à ce que son mari renonce à rouler dans des voitures décapotées pendant toute la durée de sa présidence.

Elle m'a assuré qu'elle y veillerait puis m'a remercié encore une fois. Je lui ai répété que si c'était à refaire, je le referais, puis j'ai raccroché. Quand je me suis retourné, j'ai vu que j'avais la chambre pour moi seul. À un moment quelconque, pendant que je conversais avec Jacqueline Kennedy, Hosty était parti. Tout ce qui restait de lui c'étaient deux mégots dans le cendrier, un verre de champagne à moitié bu et une autre note griffonnée posée à côté du bloc-notes jaune renfermant ma lettre à-qui-de-droit.

J'ai lu : *Débarrasse-toi du micro avant d'entrer dans la gare.* Et en dessous : *Bonne chance, Amberson. Encore désolé pour ta perte. H*.

Peut-être qu'il l'était, mais désolé est un mot éculé, vous trouvez pas ? Désolé c'est tellement éculé.

11

J'ai enfilé mon déguisement de garçon de popote et pris un ascenseur qui sentait le bouillon de poule, la sauce barbecue et le Jack Daniel's. Quand les portes se sont ouvertes à B-1, j'ai traversé d'un pas alerte la cuisine emplie de vapeur parfumée sans que quiconque m'adresse un regard.

Je suis sorti dans une ruelle où deux ivrognes farfouillaient dans une poubelle. Ils ne m'ont pas regardé eux non plus, quoiqu'ils aient levé les yeux quand un grand éclair a momentanément illuminé le ciel. Une berline Ford sans signe distinctif tournait au ralenti à l'entrée de la ruelle. Je suis monté à l'arrière et nous sommes partis. L'homme au volant n'a fait qu'un commentaire avant d'arriver à la station des bus Greyhound : « Dirait qu'il va pleuvoir. »

Il m'a présenté les trois billets comme un pauvre qui plie une main au poker. J'ai pris celui à destination de Little Rock. J'avais environ une heure. Je suis entré dans la boutique de cadeaux m'acheter une valise bon marché. Si tout se passait bien, je finirais par avoir quelque chose à mettre dedans. Je n'aurais pas besoin de beaucoup, j'avais toutes sortes de vêtements chez moi à Sabattus et même si ce domicile se trouvait presque à cinquante ans de là dans le futur, j'espérais y être en moins d'une semaine. Un paradoxe qui aurait pu plaire à Einstein. Et je n'ai pas pensé une seconde, avec mon esprit las rongé par le chagrin, qu'en tenant compte de l'effet papillon, ce domicile-là risquait fort de ne plus être à moi. À supposer même qu'il soit encore là.

J'ai aussi acheté un journal, une édition spéciale du *Slimes Herald*, avec une seule photo à la une, peut-être prise par un professionnel, plus probablement par un spectateur en veine. On voyait Kennedy penché sur la femme avec qui j'avais parlé il y a peu, la femme qui ce soir-là avait pu ôter un tailleur rose exempt de toute tache de sang.

John F. Kennedy protège son épouse de son corps tandis que la limousine présidentielle accélère, abandonnant le théâtre de ce qui a failli être une catastrophe nationale, disait la légende. Au-dessus figurait un grand titre en typo géante. Il y avait largement de la place, mais un seul mot l'occupait :

SAUVÉS !

Je me suis reporté à la page 2 où m'attendait une autre photo. Celle

de Sadie, l'air incroyablement jeune et incroyablement belle. Elle souriait. *J'ai toute la vie devant moi*, disait ce sourire.

Assis sur l'une des chaises à lattes de bois avec autour de moi le va-et-vient des voyageurs nocturnes, les pleurs des bébés, les rires des militaires chargés de sacs de paquetage, les hommes d'affaires faisant cirer leurs souliers et les haut-parleurs annonçant les arrivées et les départs, j'ai soigneusement plié le journal le long des bords de la photo pour pouvoir la découper sans déchirer son visage. Cela fait, je l'ai contemplée longuement avant de la plier et de la ranger dans mon portefeuille. Quant au reste du journal, je l'ai jeté. Il ne contenait rien que j'aie envie de lire.

Les passagers à destination de Little Rock furent appelés à 23 heures 20 et j'ai rejoint la petite foule agglutinée devant la porte indiquée. Je portais mes fausses lunettes, mais à part ça, je n'ai fait aucun effort pour cacher mon visage. Personne ne m'a regardé avec un intérêt particulier, de toute façon, j'étais juste une cellule dans le flux sanguin de Transit America, ni plus ni moins importante que les autres.

J'ai changé votre vie aujourd'hui, pensais-je tout en regardant les personnes présentes au tournant de cette journée mémorable, mais je ne retirais ni triomphe ni émerveillement de cette idée : elle semblait dépourvue de toute charge émotionnelle, positive ou négative.

Je suis monté dans le bus et allé m'asseoir dans le fond. Il y avait beaucoup de gars en uniforme à l'avant, probablement à destination de la base de l'armée de l'air de Little Rock. Sans ce que nous avions fait aujourd'hui, certains d'entre eux seraient morts au Vietnam. D'autres seraient rentrés au pays mutilés. Qu'est-ce qui nous attendait maintenant ? Qui le savait ?

Le bus a démarré. Quand nous sommes sortis de Dallas, le ciel tonnait plus fort et les éclairs étaient plus lumineux, mais il n'y avait toujours pas de pluie. Le temps que nous arrivions à Sulphur Springs, l'orage qui menaçait était derrière nous et les étoiles s'étaient allumées par milliers, brillantes comme des copeaux de glace et deux fois plus froides. Je les ai contemplées un moment, puis je me suis adossé, j'ai fermé les yeux et écouté les pneus du Grand Lévrier dévorer l'asphalte de l'autoroute 30.

Sadie, chantaient les pneus. *Sadie, Sadie, Sadie.*

Enfin, peu après 2 heures du matin, je me suis endormi.

12

À Little Rock, j'ai acheté un billet pour le bus de midi à destination de Pittsburgh, avec un seul arrêt à Indianapolis. J'ai pris le petit déjeuner au buffet de la gare, près d'un vieux type qui mangeait avec une radio portative posée sur la table devant lui. Elle était de grand

format et couverte de boutons luisants. La nouvelle principale était toujours la tentative d'assassinat, bien sûr… et Sadie. Sadie était à l'honneur. Elle aurait droit à des funérailles nationales, suivies d'une inhumation au cimetière national d'Arlington. On s'attendait à ce que JFK en personne prononce l'éloge funèbre. En lien avec cette actualité, l'apparition devant la presse du fiancé de miss Dunhill, George Amberson, également de Jodie, au Texas, prévue à 10 heures, avait été reportée en fin d'après-midi – raison inexpliquée. Hosty faisait tout ce qui était en son pouvoir pour me laisser le temps de fuir. Bon pour moi. Bon pour lui aussi, bien sûr. Et pour son précieux directeur.

« Le président et ses sauveurs héroïques ne constituent pas la seule actualité en provenance du Texas, ce matin », annonça la radio du vieux zigue. Et j'ai interrompu mon geste, une tasse de café noir à mi-hauteur entre la soucoupe et mes lèvres. Je sentais un picotement amer dans ma bouche que j'avais appris à reconnaître. Un psychologue aurait pu appeler ça une sensation de *presque-vu* – ce que les gens ressentent parfois quand quelque chose d'extraordinaire va se produire –, quant à moi, je lui donnais un nom beaucoup plus humble : une harmonie.

« À un peu plus d'une heure du matin, au plus fort d'un violent orage, une tornade-surprise a balayé un quartier de Fort Worth, détruisant un entrepôt de la Montgomery Ward et une douzaine de maisons. Deux personnes sont mortes, quatre sont portées disparues. »

Que parmi ces maisons se trouvent le 2703 et le 2706 Mercedes Street ne faisait aucun doute pour moi : un vent furieux les avait effacées comme une mauvaise équation.

1- Amendement de la Constitution américaine.

Chapitre 30

1

Il était un peu plus de midi, le 26 novembre, quand je suis descendu de mon dernier bus Greyhound à la gare routière d'Auburn, dans le Maine, sur Minot Avenue. Après plus de quatre-vingts heures de trajet pratiquement non-stop, entrecoupées de courts intervalles de sommeil, j'avais l'impression d'être un fruit de ma propre imagination. Il faisait froid. Dieu se raclait la gorge et depuis un ciel gris sale crachait de la neige par intermittence. J'avais acheté un jean et deux chemises de travail en chambray bleu pour remplacer l'uniforme blanc de cuistot, mais cette tenue était loin d'être suffisante. J'avais oublié le climat du Maine pendant mon séjour au Texas, mais mon corps s'en est souvenu en quatrième vitesse et s'est mis à trembler. J'ai filé toutes affaires cessantes chez Louie's For Men où j'ai trouvé un manteau en mouton retourné à ma taille que j'ai apporté au caissier.

Il a posé son journal, le *Sun* de Lewiston, pour s'occuper de moi, et j'ai vu ma photo – oui, celle de l'annuaire du lycée de Denholm – en première page. OÙ EST PASSÉ GEORGE AMBERSON ? interrogeait le titre. Le caissier a enregistré la vente et m'a griffonné un reçu. J'ai tapoté ma photo. « À votre avis, il a quoi dans la tête, ce type ? »

Le caissier m'a regardé et a haussé les épaules. « Il veut pas de publicité et je le comprends. Moi, j'adore ma femme, et si elle mourait subitement, je voudrais pas qu'on vienne me prendre en photo pour me foutre dans les journaux ou qu'ils passent ma bobine larmoyante à la téloche. Pas vous ?

– Si, j'ai dit. Moi non plus.

– Si j'étais ce gars-là, je ne voudrais pas refaire surface avant 1970. Laisser le tohu-bohu retomber. Que diriez-vous d'une casquette bien chaude pour aller avec ce manteau ? J'en ai de jolies en flanelle juste arrivées d'hier. Les rabats pour les oreilles sont bien épais. »

J'ai donc acheté une casquette pour aller avec mon manteau neuf. Ensuite, j'ai refait en boitant tout le trajet jusqu'à la gare routière en balançant ma valise au bout de mon bras valide. Une partie de moi voulait aller à Lisbon Falls sans attendre pour m'assurer que le terrier était toujours là. Mais s'il y était, je savais que je l'utiliserais, je serais incapable de résister, or après cinq ans passés en Terrain d'Antan, mon

cerveau rationnel savait que je n'étais pas encore prêt à subir l'assaut frontal de ce qui, dans mon esprit, était devenu le Territoire du Devant. J'avais d'abord besoin d'un peu de repos. De vrai repos, pas de m'assoupir sur un siège d'autobus avec les petits enfants qui chouinent et les types éméchés qui ricanent.

Il y avait quatre ou cinq taxis garés le long du trottoir dans une neige qui tourbillonnait maintenant. Je suis monté dans le premier, accueillant avec délices le souffle tiède du chauffage. Le chauffeur, un gros gars avec un badge CHAUFFEUR ASSERMENTÉ sur sa casquette usée, s'est retourné vers moi. C'était un parfait inconnu pour moi, mais je savais que quand il allumerait la radio, ça serait la station WJAB émettant de Portland, et quand il tirerait ses cibiches de sa poche de poitrine, ça serait des Lucky Strikes. Les choses vont et viennent.

« Où, chef ? »

Je lui ai dit de m'emmener au Tamarack, sur la 196.

« C'est parti. »

Il a allumé la radio et c'était les Miracles qui chantaient « Mickey's Monkey ».

« Ces danses modernes ! il a rouspété en mettant la main sur ses sèches. Ils font rien qu'apprendre aux gosses à se tortiller.

– La danse, c'est la vie », je lui ai dit.

2

C'était une réceptionniste différente, mais elle m'a donné la même chambre. Évidemment. Le tarif était un peu plus élevé et le vieux téléviseur avait été remplacé par un modèle plus récent, mais le même écriteau était appuyé contre les oreilles de lapin posées dessus : *PAS DE PAPIER « ALU » !* L'image était toujours brouillée. Il n'y avait pas d'actualités, rien que des feuilletons.

J'ai éteint. J'ai accroché l'écriteau NE PAS DÉRANGER à la porte. J'ai tiré les rideaux. Puis je me suis désapé, fourré au lit et, à part une expédition tâtonnante aux toilettes pour soulager ma vessie (ça me resta comme un truc arrivé en rêve), j'ai dormi pendant douze heures d'affilée. Quand je me suis réveillé, c'était le milieu de la nuit, l'électricité avait sauté et un fort vent de nord-ouest soufflait au-dehors. Haut dans le ciel voguait un brillant croissant de lune. J'ai pris la couverture supplémentaire dans le placard et j'ai encore dormi cinq heures.

À mon réveil, l'aube éclairait le Tamarack de nuances claires et d'ombres dignes d'une photo du *National Geographic*. Il y avait du givre sur les voitures garées devant les unités éparpillées et j'ai vu mon haleine sortir de ma bouche. J'ai essayé le téléphone, m'attendant à n'avoir aucune tonalité, mais un jeune homme à la réception m'a répondu *illico*, même s'il avait encore la voix endormie.

Bien sûr, m'a-t-il dit, le téléphone fonctionnait et il m'appellerait volontiers un taxi – où souhaitais-je aller ?

Lisbon Falls, je lui ai dit. Au coin de Main Street et de l'ancienne route de Lewiston.

« À la Kennebec ? » il a demandé.

J'avais été absent si longtemps qu'un instant, je suis tombé des nues. Puis ça a tilté. « Oui, c'est ça. La Kennebec Fruit. »

Je rentre chez moi, je me suis dit. *Dieu m'en soit témoin, je rentre chez moi.*

Sauf que c'était faux – 2011 n'était plus chez moi – et je n'y resterais qu'une brève période de temps – à supposer, cela allait sans dire, qu'il me soit possible d'y retourner.

Peut-être pas plus de quelques minutes. C'était Jodie chez moi, maintenant. Ou ça le serait, lorsque Sadie y arriverait. Sadie, la vierge aux longues jambes et aux longs cheveux avec sa propension à trébucher sur tout ce qui se présentait… sauf qu'au moment critique, c'était moi qui m'étais vautré.

Sadie, avec son visage intact.

C'était *elle*, chez moi.

3

Ce matin, le chauffeur de taxi était une femme solidement charpentée, la cinquantaine, emmitouflée dans une vieille parka noire et coiffée d'une casquette des Red Sox. Pas de chauffeur assermenté. Alors que nous tournions à gauche sur la 196, dans la direction de Lisbon Falls, elle m'a dit : « Z'avez entendu la nouvelle ? J'parie que non : l'électricité a sauté dans ce secteur, pas vrai ?

– Quelle nouvelle ? » j'ai demandé.

Mais une certitude terrible s'était déjà insinuée dans mes os : Kennedy était mort. Je ne savais pas s'il avait eu un accident, une crise cardiaque ou avait été assassiné, après tout, mais il était mort. Le passé est tenace et Kennedy était mort.

« Tremblement de terre à Los Angeles. » Elle prononçait *Las Angléis*. « Ça fait des années qu'ils disent que la Californie va être engloutie dans l'océan et y s'pourrait bien qu'ils finissent par avoir raison. » Elle secoua la tête. « J'dirais pas que c'est à cause qu'ils ont une vie de débauchés – ces stars de cinéma et tout ça – mais moi, j'suis plutôt bonne baptiste, alors j'dirais pas non plus que c'est pas ça. »

Nous dépassions maintenant le ciné-parc de Lisbon. FERMÉ POUR LA SAISON, indiquait l'auvent. RENDEZ-VOUS EN 64. RECORDS DE FRISSONS À BATTRE !

« Grave ?

– Ils parlent de sept mille morts, mais quand on entend un nombre pareil, on sait qu'il va forcément augmenter. La plupart des ponts sont

tombés, putain, les autoroutes sont en miettes et y'a des incendies partout. Il paraîtrait que la partie de la ville où c'qu'étaient les Noirs est carrément réduite en cendres. Les verrues, qu'ils appellent ça ! C'est pas un nom complètement dingue pour des endroits dans une ville ? Je veux dire, même là où c'que les Noirs ils vivent ? Des verrues ! Ha ! »

Je n'ai pas répondu. Je pensais à Ours, le petit chien qu'on avait eu quand j'avais neuf ans et qu'on vivait encore dans le Wisconsin. Les matins d'école, j'avais le droit de jouer avec lui dans le jardin jusqu'à ce que le bus arrive. Je lui apprenais à s'asseoir, à aller chercher la balle, à se coucher, des trucs comme ça, et il apprenait bien : super intelligent ce chien ! Je l'adorais vraiment.

Quand le bus arrivait, avant de courir le prendre, je devais bien fermer le portail du jardin. Ours allait toujours se coucher sur la marche de la cuisine. Ma mère l'appelait à l'intérieur pour lui donner à manger quand elle revenait d'amener mon père à la gare. J'ai toujours pensé à bien refermer le portail (ou du moins, je me souviens pas d'avoir oublié de le faire), mais un jour, à mon retour de l'école, ma mère m'a dit qu'Ours était mort. Il était dans la rue et un camion de livraison l'avait écrasé. Elle me l'a jamais reproché avec des mots, non, pas une seule fois, mais elle me l'a reproché avec ses yeux. Parce qu'elle aussi, elle l'adorait, le petit Ours.

« Je l'ai enfermé comme les autres jours », j'ai dit à travers mes larmes. Et (comme je vous l'ai déjà dit) je suis convaincu que je l'ai fait. Peut-être parce que je l'avais toujours fait. Ce soir-là, mon père et moi l'avons enterré dans le jardin. *Probablement pas légal*, a dit mon père, *mais si tu le dis pas, je le dirai pas non plus.*

Je suis resté longtemps, très longtemps réveillé ce soir-là, hanté par ce que je ne me rappelais pas avoir fait et terrifié par ce que j'avais peut-être fait. Sans parler de la culpabilité. La culpabilité m'a taraudé longtemps, un an ou plus. Si j'avais pu me rappeler avec certitude, dans un sens ou dans l'autre, je suis sûr qu'elle m'aurait quitté plus rapidement. Mais je n'y arrivais pas. Avais-je fermé le portail, ou pas ? Encore et encore, j'orientais mon esprit vers le dernier matin de mon petit chien et tout ce que je me rappelais clairement, c'était avoir lancé sa balle en cuir en criant : « Va chercher, Ours, va chercher la balle ! »

Ça s'est passé de la même façon, sur mon trajet en taxi jusqu'à Lisbon. J'ai d'abord essayé de me dire qu'il y avait *toujours* eu un tremblement de terre aux États-Unis à la fin du mois de novembre 1963. C'était juste une de ces « anecdotes » (comme la tentative d'assassinat contre Edwin Walker) qui m'avaient échappé. Comme je l'avais dit à Al Templeton, ma spécialité c'était l'anglais, pas l'histoire.

Ça ne marchait pas. Si un tremblement de terre de cette ampleur s'était produit dans l'Amérique où j'avais vécu avant de descendre dans le terrier, je l'aurais su. Il y avait eu de plus grandes catastrophes – le tsunami dans l'océan Indien en 2004 qui avait tué plus de deux cent mille personnes – mais sept mille, c'était un chiffre énorme pour l'Amérique, deux fois plus que le nombre des victimes du 11 Septembre.

Ensuite, je me suis demandé comment ce que j'avais fait à Dallas pouvait raisonnablement avoir causé ce que cette femme prétendait avoir eu lieu à Los Angeles. La seule réponse qui me venait, c'était l'effet papillon, mais comment pouvait-il se déclencher *si vite* après ? Impossible. Rigoureusement impossible. Il n'y avait aucun lien de cause à effet entre les deux événements.

Et pourtant, une zone profonde de mon esprit murmura, *C'est toi qui l'as fait. Tu as causé la mort d'Ours en laissant le portail du jardin ouvert ou en ne le fermant pas assez bien pour que le loquet s'enclenche… et tu as causé ce qui vient d'arriver. Toi et Al vous vous êtes beaucoup gargarisés de nobles discours sur les milliers de vies à sauver au Vietnam, mais ceci est votre première contribution réelle à la Nouvelle Histoire : sept mille morts à Los Angeles*.

Non, ce n'était pas possible. Et même si ça l'était…

Il n'y a aucun aspect négatif, avait dit Al. *Si les choses tournent mal, il suffit de tout reprendre de zéro. Aussi simple que d'effacer un gros mot sur un tabl…*

« Monsieur ? fit ma conductrice. On y est. » Elle se retourna pour me regarder avec curiosité. « Ça va bientôt faire trois minutes qu'on y est. Un peu tôt pour faire ses courses, c'est vrai. Z'êtes sûr que c'est ici que vous voulez être ? »

Je savais seulement que c'était là que je *devais* être. J'ai payé ce qu'affichait le compteur, en rajoutant un généreux pourboire (c'était l'argent du FBI, après tout), je lui ai souhaité une bonne journée et je suis descendu.

4

Lisbon Falls empestait plus que jamais, mais au moins l'électricité était revenue : au carrefour, le feu clignotant oscillait dans le vent de nord-ouest. La Kennebec Fruit était encore obscure, sa vitrine dépourvue des pommes, oranges et bananes qui y seraient exposées plus tard dans la journée. L'écriteau sur la porte du Front-Vert indiquait OUVRONS À 10 HEURES. Quelques voitures circulaient dans Main Street et quelques piétons se hâtaient, le col relevé. Mais de l'autre côté de la rue, la filature de la Worumbo tournait à plein régime. Même à cette distance, je pouvais entendre le *tchac-WOUFF, tchac-WOUFF* des ateliers de tissage. Puis j'ai entendu autre chose :

quelqu'un m'appelait, mais par ni l'un ni par l'autre de mes deux noms.

« Jimla ! Hé, Jimla ! »

Je me suis tourné vers la filature en pensant *: Il est revenu. Carton Jaune est revenu d'entre les morts, exactement comme le président Kennedy*.

Sauf que ce n'était pas plus mon vieux copain Carton Jaune que le chauffeur de taxi qui m'avait pris à la gare routière n'était celui qui m'avait amené de Lisbon Falls au motel Tamarack en 1958. À ceci près que les deux chauffeurs étaient *presque* les mêmes, parce que le passé s'harmonise. Et l'homme qui m'appelait de l'autre côté de la rue était semblable à celui qui m'avait demandé un dollar parce que c'était deux pour le prix d'une ce jour-là au Front-Vert. Il était beaucoup plus jeune que Carton Jaune et son manteau noir était plus neuf et plus propre… mais c'était *quasiment* le même manteau.

« Jimla ! Par ici ! » Il m'invitait de la main. Le vent faisait claquer les pans de son manteau ; à sa gauche, il faisait osciller la pancarte sur sa chaîne comme le feu de signalisation oscillait sur son câble. J'arrivais quand même à la lire : ACCÈS INTERDIT TANT QUE LA CANALISATION D'ÉGOUT N'EST PAS RÉPARÉE.

Cinq ans, j'ai pensé, *et cette fichue canalisation est toujours cassée.*

« Jimla ! Ne m'oblige pas à traverser pour venir te chercher ! »

Il en était sûrement capable : son prédécesseur suicidaire avait réussi à aller jusqu'au Front-Vert. Mais j'étais sûr que si je m'éloignais en claudiquant assez vite sur la vieille route de Lewiston, cette nouvelle version capitulerait. Il pourrait me suivre jusqu'au supermarché Red & White où Al allait acheter sa viande, mais si j'arrivais aussi loin que Titus Chevron ou le Jolly White Elephant, je pourrais me retourner et lui faire un pied de nez. Il était coincé près du terrier. Sans ça, je l'aurais revu à Dallas. Je le savais avec la même certitude que je savais que c'est la gravité qui empêche les gens de flotter dans l'espace.

Comme pour me le confirmer, il a crié : « Jimla, s'il te plaît ! » Le désespoir que j'ai lu sur son visage était comme le vent : ténu mais d'une certaine façon implacable.

J'ai regardé des deux côtés et traversé la rue jusqu'à l'endroit où il se trouvait. En me rapprochant, j'ai vu deux autres différences. Comme son prédécesseur, il portait un chapeau mou, mais le sien était propre. Et comme son prédécesseur, il avait un carton de couleur passé sous le ruban de son chapeau, un peu comme une carte de presse d'un journaliste à l'ancienne. Sauf qu'il n'était pas jaune, ni orange, ni noir.

Il était vert.

« Dieu merci », a-t-il dit. Il a pris une de mes mains dans les siennes et l'a pressée. Ses paumes était presque aussi froides que l'air. Je me suis dégagé, mais avec douceur. Je ne percevais aucun danger en lui, rien que ce désespoir infime et pressant. Même si cela pouvait se révéler dangereux et tout aussi tranchant que la lame du couteau que John Clayton avait portée au visage de Sadie.

« Qui êtes-vous ? ai-je demandé. Et pourquoi m'appelez-vous Jimla ? Jim LaDue se trouve bien loin d'ici, monsieur.

– Je sais pas qui est Jim LaDue, m'a dit Carton Vert. J'ai essayé de rester le plus loin possible de ta corde… »

Il s'est interrompu. Son visage s'est convulsionné. La tranche de ses mains est montée presser ses tempes, comme pour retenir son cerveau à l'intérieur. Mais c'est le carton passé sous le ruban de son chapeau qui a le plus captivé mon attention. La couleur n'était pas complètement fixée. Pendant un petit moment, elle a tourbillonné et flotté, me rappelant l'économiseur d'écran qui s'empare de mon ordinateur dès qu'il reste inactif pendant plus de quinze minutes. Le vert, en tourbillonnant, virait au jaune canari pâle. Puis, comme l'homme rabaissait lentement ses mains, il est repassé au vert. Mais un vert peut-être pas aussi brillant que lorsque je l'avais remarqué.

« Je me suis tenu à distance de ta corde le plus possible, m'a dit l'homme au pardessus noir, mais ça n'a pas été *entièrement* possible. Et puis, il y a *tellement* de cordes maintenant. Grâce à toi et à ton copain cuistot, on est dans la *merde* jusqu'au cou.

– Je ne comprends rien à tout ça », je lui ai dit.

Mais c'était pas tout à fait vrai. Je comprenais enfin à quoi rimait le carton que portait cet homme à son chapeau (et aussi son prédécesseur au cerveau imbibé). Ça ressemblait à ces badges que portent les gens qui travaillent dans les centrales nucléaires. Sauf qu'au lieu de mesurer les radiations, leurs cartons contrôlaient… quoi ? Leur degré de santé mentale ? Vert, ton sac de billes est plein. Jaune, tu commences à perdre la boule. Orange, on appelle les types en blouse blanche. Et quand ta fiche virait au noir…

Carton Vert me regardait attentivement. Vu du trottoir d'en face, il faisait pas plus de trente ans. Là, je lui en aurais donné plutôt quarante-cinq. Mais si on s'approchait assez près pour regarder dans ses yeux, il paraissait sans âge et complètement allumé.

« Êtes-vous une sorte de gardien ? Gardez-vous l'entrée du terrier ? »

Il a souri… ou essayé. « C'est comme ça que ton copain l'appelait. » De sa poche, il a sorti un paquet de cigarettes. Il n'y avait aucune étiquette dessus. Je n'avais jamais vu ça auparavant, ni en Terrain d'Antan ni en Territoire du Devant.

« C'est le seul qui existe ? »

Il a sorti un briquet, arrondi la main pour empêcher le vent de souffler la flamme et embrasé l'extrémité de sa cigarette. L'odeur était suave, plus comme de la marijuana que du tabac. Mais c'était pas de la marijuana. Il ne me l'a pas dit, mais je crois que c'était un truc médicinal. Peut-être pas très différent de ma poudre Goody's contre les maux de tête.

« Il en existe quelques-uns. Imagine-toi un verre de racinette qu'on aurait oublié de boire.

– D'accord…

– Au bout de deux jours, presque tout le gaz carbonique est parti, mais il reste encore quelques bulles. Ce que vous appeliez le trou du terrier est pas du tout un trou. C'est une bulle. Et question de le garder… non. Pas vraiment. Ça serait pas mal, mais il n'y a pas grand-chose qu'on puisse faire sans risquer d'aggraver les choses. C'est ça le problème avec le voyage dans le temps, Jimla.

– Je m'appelle Jake.

– Très bien. Ce qu'on fait, Jake, c'est surveiller. On avertit parfois. Comme Kyle a essayé d'avertir ton copain le cuisinier. »

Alors le gars cinglé avait un nom. Un nom parfaitement normal, avec ça. Kyle. En rendant les choses plus réelles, ça les rendait presque pires.

« Il a jamais essayé d'avertir Al ! Tout ce qu'il faisait, c'était lui demander un dollar pour s'acheter à boire ! »

Carton Vert a tiré sur sa cigarette en baissant les yeux vers le béton fissuré, et froncé les sourcils comme s'il y voyait quelque chose d'écrit. *Tchac-WOUFF, tchac-WOUFF* répétaient les métiers à tisser. « Il l'a fait au début, a-t-il dit. À sa façon. Ton copain était trop excité par le nouveau monde qu'il avait trouvé pour y prêter attention. Et à ce moment-là, la santé de Kyle était déjà chancelante. Ça s'appelle… comment on pourrait dire ? Un risque professionnel. Ce qu'on fait là nous soumet à une tension mentale énorme. Tu sais pourquoi ? »

J'ai secoué la tête.

« Réfléchis une minute. Combien il a fait de petites explorations et de courses au supermarché, ton pote le cuistot, *avant* qu'il lui vienne l'idée d'aller à Dallas pour arrêter Oswald ? Cinquante ? Cent ? Deux cents ? »

J'ai essayé de me souvenir combien de temps la roulotte d'Al était restée stationnée dans la cour de la filature mais j'en ai été incapable. « Peut-être encore plus que ça.

– Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? Que chaque voyage était le premier ?

– Oui. Une remise à zéro intégrale. »

L'homme a eu un rire las. « Évidemment. Les gens croient ce qu'ils voient. Et pourtant, il aurait dû faire plus attention. Tu aurais dû faire

plus attention. Chaque voyage crée sa propre corde et quand on en a créé beaucoup, elles finissent toujours par s'emmêler. Est-ce que ton pote s'est jamais demandé comment il pouvait acheter sa viande encore et encore ? Ou pourquoi les objets qu'il rapportait de l'année 1958 ne disparaissaient jamais quand il y retournait ?

– Je lui ai posé la question. Il ne savait pas, alors il l'a esquivée. »

L'homme a esquissé un sourire qui s'est transformé en grimace. Le vert a une fois de plus commencé à disparaître du carton passé dans son chapeau. Il a tiré dur sur sa cigarette parfumée. La couleur est revenue et s'est stabilisée. « Ouais, en ignorant l'évidence. C'est ce qu'on fait tous. Même quand sa santé mentale a commencé à chavirer, Kyle savait probablement très bien que ses voyages au magasin de spiritueux du coin ne faisaient qu'aggraver son état, mais il a quand même continué. Je ne le blâme pas, je suis sûr que le vin apaisait sa souffrance. Surtout sur la fin. Ça aurait pu mieux finir pour lui s'il n'avait pas pu aller jusqu'au magasin – s'il s'était trouvé en dehors de son rayon – mais c'était pas le cas. Et puis, comment savoir ? Il ne s'agit pas de blâmer, Jake. Ni de condamner. »

Ça faisait du bien d'entendre ça, mais seulement parce que ça nous permettait de continuer à parler d'un sujet délirant comme des hommes à peu près rationnels. Pas que ses sentiments comptaient beaucoup pour moi mais, d'une façon ou d'une autre, il me restait à faire ce qu'il me restait à faire. « Comment vous appelez-vous ?

– Zack Lang. De Seattle, à l'origine.

– Seattle, *quand* ?

– C'est une question sans pertinence pour notre discussion.

– Vous souffrez d'être ici, n'est-ce pas ?

– Oui. Ma propre santé mentale ne va pas résister beaucoup plus longtemps si je ne rentre pas. Et j'en conserverai les séquelles à vie. Taux de suicide élevé chez les nôtres, Jake. Très élevé. Les hommes – car nous sommes des hommes, pas une espèce différente ni des êtres surnaturels, si c'est ce que vous pensiez – ne sont pas faits pour contenir dans leur tête de multiples cordes de réalité. Ce n'est pas comme se servir de son imagination. Ce n'est pas comme ça du tout. Nous sommes formés à ça, bien sûr, mais on sent quand même que ça nous ronge. Comme de l'acide.

– Donc, chaque voyage n'est *pas* une remise à zéro intégrale.

– Oui et non. Ça laisse des *résidus*. Chaque fois que ton copain le cuisinier…

– Al, il s'appelait Al.

– Oui, j'imagine que je le savais, mais ma mémoire commence à flancher. C'est comme Alzheimer, mais c'est pas Alzheimer. C'est parce que le cerveau ne peut pas s'empêcher d'essayer de concilier toutes ces minces couches de réalité. Les cordes créent des images multiples de

l'avenir. Certaines sont claires, la plupart sont floues. C'est sûrement pour ça que Kyle pensait que tu t'appelais Jimla. Il a dû l'entendre le long d'une de ces cordes. »

Il l'a pas entendu, je me suis dit. *Il l'a vu par une sorte de corde visuelle. Sur un panneau publicitaire au Texas. Peut-être même à travers mes propres yeux.*

« Tu sais pas à quel point t'es chanceux, Jake. Pour toi, c'est simple de voyager dans le temps. »

Pas si simple que ça, je me suis dit.

« Il y avait des *paradoxes*, ai-je expliqué. Toutes sortes de paradoxes. C'est ça ?

– Non, c'est pas ça le mot juste, c'est *résidus*. Je viens pas de te le dire ? » Franchement, il n'en semblait pas très sûr. « Ça encrasse la machine. Finalement, un jour viendra où la machine… s'arrêtera tout simplement. »

J'ai pensé au moteur de la Studebaker que Sadie et moi avions volée, comment il nous avait lâché.

« Racheter toujours la même viande en 1958 ne tirait pas trop à conséquence, a dit Zack Lang. Oh, ça causait bien quelques troubles en bout de chaîne, mais c'était supportable. C'est ensuite que les *gros* changements ont commencé. Sauver Kennedy a été le plus gros de tous. »

J'ai essayé de parler mais rien ne sortait.

« Tu commences à comprendre ? »

Pas entièrement, mais je percevais le contour général et ça me foutait une trouille d'enfer. L'avenir était suspendu à des cordes. Comme une marionnette. Putain de Dieu.

« Le tremblement de terre… C'est *moi* qui l'ai causé. Quand j'ai sauvé Kennedy, j'ai… quoi ? Déchiré le continuum espace-temps ? » Ça aurait dû résonner comme une formule stupide, mais non. Ça résonnait comme une formule très grave, au contraire. Ma tête s'est mise à palpiter.

« Tu dois retourner d'où tu viens maintenant, Jake. » Il parlait gentiment. « Tu dois retourner d'où tu viens et voir exactement ce que tu as fait. Ce que tout ton travail, sans nul doute dur et bien intentionné, a accompli. »

Je n'ai rien dit. Avant, j'étais inquiet de revenir en arrière, mais maintenant, ça m'effrayait. Y a-t-il une phrase plus inquiétante que *tu dois voir exactement ce que tu as fait* ? Aucune autre ne me venait à l'esprit.

« Va. Jette un coup d'œil. Restes-y un peu. Mais pas trop. Si tu rectifies pas le tir au plus tôt, il va y avoir une catastrophe.

– Grosse ? »

Il répondit calmement : « Une qui pourrait tout détruire.

– Le monde ? Le système solaire ? » J'ai dû appuyer ma main au séchoir pour me tenir. « La galaxie ? L'univers ?

– Plus que ça. »

Il se tut, voulant être sûr que je comprenais bien. Le carton sous le ruban de son chapeau s'est brouillé, a jauni, s'est brouillé, puis a viré au vert à nouveau. « La réalité elle-même. »

6

J'ai marché jusqu'à la chaîne. La pancarte ACCÈS INTERDIT TANT QUE LA CANALISATION D'ÉGOUT N'EST PAS RÉPARÉE grinçait dans le vent. J'ai jeté un regard en arrière vers Zack Lang, ce voyageur venu de Dieu sait quand. Il me rendit un regard sans expression ; les pans de son manteau noir lui battaient les tibias.

« Lang ! Les harmonies… C'est moi qui les ai toutes causées. Vrai ? »

Peut-être qu'il a hoché la tête. Je n'en suis pas sûr.

Le passé combattait le changement car il était agent de destruction pour l'avenir. Changer le passé créait…

Je me suis rappelé une vieille réclame pour les cassettes audio Memorex. On y voyait un verre en cristal voler en éclats sous l'impact de vibrations sonores. De pures harmoniques…

« Et à chaque changement que j'ai réussi à provoquer, ces harmonies ont augmenté. C'est *ça* le vrai danger, hein ? Ces putains d'harmonies. »

Pas de réponse. Peut-être l'avait-il su et oublié, peut-être ne l'avait-il jamais su.

Du calme, je me suis dit… comme je l'avais fait cinq ans auparavant, quand les premiers fils d'argent n'étaient pas encore apparus dans mes cheveux. *Du calme.*

Je suis passé sous la chaîne, mon genou gauche jappa de douleur, puis je suis resté une seconde sans bouger, avec la paroi verte du séchoir sur ma gauche. Cette fois, il n'y avait aucun morceau de béton pour marquer l'endroit où l'escalier invisible commençait. À quelle distance de la chaîne se trouvait-il ? Je n'en avais plus aucune idée.

J'ai avancé lentement, lentement, mes chaussures crissaient sur le béton fissuré. *Tchac-WOUFF, tchac-WOUFF*, répétaient les métiers à tisser… et, alors que j'allongeais mon sixième pas, puis le septième, le son s'est changé en *trop-LOIN, trop-LOIN*. J'ai fait encore un pas. Puis un autre. Bientôt, j'atteindrais le bout du hangar et me trouverais dans la cour au-delà. L'escalier avait disparu. La bulle avait éclaté.

J'ai fait encore un pas et, sans avoir senti aucune marche d'escalier, l'espace d'un instant, j'ai vu ma chaussure en surimpression. Elle était posée sur le béton, mais elle était aussi posée sur du linoléum vert sale. J'ai fait un autre pas, et c'est moi qui me suis trouvé en surimpression. La majeure partie de mon corps se tenait à côté du

séchoir de la Worumbo à la fin du mois de novembre 1963, mais une partie de moi était ailleurs, et ce n'était pas dans la cambuse de la roulotte d'Al.

Qu'adviendrait-il si j'émergeais non pas dans le Maine, non pas même sur terre, mais dans une étrange autre dimension ? Un endroit avec un ciel rouge dément et un air qui m'empoisonnerait les poumons et arrêterait mon cœur ?

J'ai encore regardé en arrière. Lang était là avec son manteau claquant au vent. Il n'y avait toujours aucune expression sur son visage. *T'es tout seul dans l'aventure*, semblait dire ce visage vide. *Je ne peux t'obliger à rien*.

C'était vrai, mais si je ne repassais pas par le terrier pour rejoindre le Territoire du Devant, je ne pourrais jamais revenir en Terrain d'Antan. Et Sadie resterait morte à jamais.

J'ai fermé les yeux et réussi à faire un pas de plus. Soudain, un faible relent d'ammoniaque m'est parvenu, et une autre odeur, plus désagréable. Après avoir traversé tout le pays à l'arrière d'une tripotée de bus Greyhound, cette deuxième odeur était sans équivoque possible. C'était le remugle peu ragoûtant d'un compartiment W-C qu'un désodorisant Glade accroché au mur ne suffisait pas à parfumer.

Les yeux fermés, j'ai fait un pas de plus et entendu ce petit éclatement bizarre dans ma tête. J'ai ouvert les yeux. Je me trouvais dans des W-C crasseux. Il n'y avait pas de cuvette, elle avait été retirée, ne laissant que l'ombre sale du pied de sa colonne. Un antique bloc W-C, d'un gris terne au lieu de son bleu vif originel, gisait dans un coin. Des fourmis le parcouraient en tous sens. Le coin où j'avais émergé était bloqué par des cartons remplis de bouteilles et de canettes vides. Ça m'a rappelé le poste de tir de Lee. J'ai poussé deux ou trois cartons sur le côté et réussi à me redresser complètement dans le petit réduit. J'allais me diriger vers la porte, mais j'ai d'abord remis les cartons à leur place. Inutile de faciliter à quelqu'un la chute involontaire dans le terrier. Puis je suis sorti pour rentrer en 2011.

7

Il faisait sombre la dernière fois que j'étais descendu dans le terrier, alors bien sûr, il faisait sombre maintenant puisqu'il n'était que deux minutes plus tard. Beaucoup de choses avaient changé durant ces deux minutes, cependant. Je m'en rendais compte, même dans l'obscurité. À un moment ou à un autre, au cours des quarante-huit dernières années, l'usine avait brûlé. Tout ce qui restait, c'étaient quelques pans de mur noircis, une cheminée écroulée (qui me rappela, inévitablement, celle que j'avais vue sur le site des aciéries Kitchener à Derry), et plusieurs tas de gravats. Il n'y avait pas trace de Your Maine Snuggery, L.L. Bean Express ni aucune autre boutique à la mode. Il n'y

avait ici qu'une usine en ruine abandonnée sur les berges de la rivière Androscoggin. Rien d'autre.

Le soir de juin où j'étais parti pour ma mission de cinq ans pour sauver Kennedy, la température était agréablement tiède. Là, elle était étouffante. J'ai enlevé le manteau en mouton retourné que j'avais acheté à Auburn et l'ai abandonné dans le réduit nauséabond. Quand j'ai refermé la porte, j'ai vu l'écriteau qui y était accroché : **ATTENTION ! TOILETTES HORS SERVICE !!! CANALISATION D'ÉGOUT CASSÉE !!!**

De beaux jeunes présidents mouraient et de beaux jeunes présidents vivaient, de belles jeunes femmes vivaient et puis elles mouraient, mais la canalisation d'égout cassée sous la cour de l'ancienne filature de la Worumbo semblait être éternelle.

La chaîne était toujours là, elle aussi. Je me suis dirigé vers elle en longeant le mur en vieux parpaings sales du bâtiment qui avait remplacé le séchoir. Lorsque je me suis baissé pour passer sous la chaîne et rejoindre le devant du bâtiment, j'ai vu que c'était une petite alimentation de quartier désaffectée, appelée Quik-Flash. Les vitres étaient brisées et toutes les étagères avaient été démontées. L'endroit n'était qu'une coquille vide dans laquelle la lumière d'une sortie de secours, à la batterie presque morte, bourdonnait comme une mouche contre un volet. Il y avait un graffiti peint à la bombe sur les restes de revêtement de sol et juste assez de lumière pour le lire : DÉGAGE D'ICI SALE BÂTARD DE PAKI.

J'ai traversé le béton cassé de la cour. Le parking où les ouvriers de l'usine avaient coutume de se garer avait disparu. Rien n'avait été construit sur l'emplacement, c'était juste un terrain vague rectangulaire rempli de bouteilles brisées, des morceaux de puzzle d'un vieux revêtement d'asphalte et de touffes anémiques de mauvaise herbe. Des préservatifs usagés pendouillaient çà et là comme des vieux serpentins abandonnés. J'ai levé les yeux vers les étoiles et n'en ai vu aucune. Le ciel était plombé de nuages bas juste assez minces pour laisser filtrer un vague clair de lune. Le feu clignotant au carrefour de Main Street et de la route 196 (autrefois connue sous le nom d'ancienne route de Lewiston) avait été remplacé par un feu de signalisation, mais celui-ci était éteint. Ça ne faisait rien, il n'y avait aucune circulation dans les deux sens.

La Kennebec Fruit Company avait disparu. Il n'y avait plus qu'un carré de murs en ruine à sa place. En face, où se trouvait le Front-Vert en 1958, et où aurait dû se trouver une banque en 2011, il y avait une bâtisse qui s'appelait Coopérative Alimentaire de la province du Maine. Sauf que ses fenêtres étaient brisées elles aussi, et tous les produits qu'elle avait pu abriter avaient depuis longtemps disparu. L'endroit était aussi dévasté que le Quik-Flash.

À mi-chemin du carrefour désert, un immense bruit aérien, comme une déchirure liquide, m'a glacé sur place. La seule chose que je pouvais imaginer capable de produire un tel son était une sorte d'avion de glace qui aurait fondu instantanément en franchissant le mur du son. Le sol sous mes pieds a brièvement tremblé. Une alarme de voiture a bredouillé, puis s'est tue. Des chiens ont aboyé, puis, un par un, se sont calmés.

Tremblement de terre à Las Angléis, j'ai pensé. *Sept mille morts.*

Des phares ont jailli sur la route 196 et j'ai rejoint le trottoir d'en face à la hâte. Le véhicule était un petit bus carré marqué TOUR DE VILLE dans sa fenêtre de destination allumée. Ça a tinté dans ma tête comme une harmonique, mais je ne sais pas pourquoi. Une harmonique perdue, sans doute. Sur le toit du petit bus, plusieurs gadgets tournaient, on aurait dit des ventilateurs. Des éoliennes, peut-être ? Était-ce possible ? Je n'avais entendu aucun grondement de moteur à essence, rien qu'un faible bourdonnement électrique. Je l'ai regardé s'éloigner jusqu'à ce que le large croissant de son unique feu arrière ait disparu à ma vue.

D'accord, alors comme ça les moteurs à essence étaient en voie de suppression dans cette version du futur – cette *corde*, pour employer le terme de Zack Lang. C'était une bonne chose, pas vrai ?

Peut-être, mais l'air avait une texture lourde, comme morte, tandis que je l'aspirais dans mes poumons, et il laissait comme un arrière-goût qui me rappelait l'odeur du transformateur de mon petit train électrique Lionel quand, gamin, je le poussais trop. *C'est le moment de l'éteindre et de le laisser se reposer un peu*, disait mon père.

Il y avait quelques commerces dans Main Street qui ressemblaient à des affaires tournant à moitié, mais pour le reste, c'était le foutoir complet. Le trottoir était fissuré et jonché de détritus. J'ai aperçu une demi-douzaine de voitures en stationnement et toutes sans exception étaient soit des hybrides essence-électrique soit équipées de ces engins rotatifs sur le toit. L'une était une Honda Zephyr, une autre une Takuro Spirit, une autre encore une Ford Breeze. Elles paraissaient anciennes et deux au moins avaient été vandalisées. Toutes portaient des autocollants roses sur le pare-brise, avec des lettres noires assez grandes pour que je puisse les lire même dans l'obscurité : **PROVINCE DU MAINE CATÉGORIE "A" DÉTIENT CARNET DE RATIONNEMENT.**

Une bande de jeunes remontaient le trottoir d'en face en déconnant, en riant et en parlant. « Hé ! je les ai appelés. La bibliothèque est toujours ouverte ? »

Ils ont regardé de mon côté. J'ai aperçu les clignotements de lucioles de leurs cigarettes… sauf que l'odeur qui a dérivé vers moi était presque à coup sûr celle du shit. « Casse-toi, mec ! » m'a rétorqué

l'un d'eux.

Un autre s'est retourné, a baissé son froc et m'a montré son cul. « S'tu trouves un seul bouquin là-bas, tu peux t'le garder, il est à toi ! »

Il y a eu un éclat de rire général et ils ont continué leur chemin en baissant le ton et en jetant des regards en arrière.

Ça m'était égal qu'on me montre son cul (c'était pas la première fois), mais j'aimais pas ces regards, et j'aimais encore moins ces échanges à voix basse. Il pouvait y avoir de la conspiration là-dessous. Jake Epping n'y croyait pas vraiment, mais George Amberson si : George en avait vu de dures, et ce fut George qui se pencha, ramassa deux fragments de béton gros comme le poing, et les fourra dans ses poches, juste « au cas où ». Jake le trouva idiot, mais le laissa faire.

Une rue plus haut, le quartier commerçant (si on peut dire) s'interrompait brusquement. J'ai aperçu une femme âgée qui se hâtait en jetant des coups d'œil nerveux aux garçons, qui la précédaient légèrement de l'autre côté de Main Street. Elle portait un foulard et ce qui ressemblait à un respirateur, le genre d'appareil qu'utilisent les gens qui souffrent d'emphysème avancé ou de BPCO.

« Madame, savez-vous si la bibliothèque…

– Laissez-moi tranquille ! » Ses yeux terrifiés étaient dilatés. La lune parut brièvement dans une déchirure entre les nuages et je vis que son visage était couvert de plaies. Celle qu'elle avait sous l'œil droit semblait avoir rongé sa joue jusqu'à l'os. « J'ai un papier qui m'autorise à être dehors, avec le tampon de la Ville, alors laissez-moi tranquille ! Je vais voir ma sœur ! Ces garçons sont bien assez méchants comme ça, et ils vont pas tarder à se déchaîner. Si vous me touchez, je fais sonner mon Beezer et un agent de police va arriver !

– Madame, je veux juste savoir si la bibliothèque est toujours…

– Elle est fermée depuis des années et tous les livres ont disparu ! Ils y organisent des Rassemblements de la Haine maintenant. Laissez-moi, je vous dis, ou je sonne pour appeler un agent de police ! »

Elle s'est sauvée en regardant toutes les deux secondes par-dessus son épaule pour vérifier que je ne la poursuivais pas. Je l'ai laissée prendre assez de distance pour la rassurer, puis j'ai continué dans Main Street. Mon genou se remettait un peu de ses efforts pour monter les cinq étages du TSBD, mais je boitais toujours, et je boiterais encore un certain temps. Dans quelques maisons, des lumières brûlaient derrière des rideaux tirés et j'étais sûr que ce n'était pas de la lumière électrique produite par Central Maine Power. Ça, c'étaient des lanternes Coleman ou des lampes à pétrole. La plupart des maisons étaient obscures. Certaines étaient des épaves carbonisées. Sur l'une était dessinée une croix gammée et on avait bombé les mots RAT JUIF sur une autre.

Ces garçons sont bien assez méchants comme ça et ils vont pas tarder à

se déchaîner.

Et… avait-elle vraiment dit *Rassemblements de la Haine* ?

Devant l'une des rares maisons en bon état – c'était un château comparé à la plupart – j'ai vu une longue barre pour attacher les chevaux, comme dans les westerns. Et des chevaux y avaient vraiment été attachés. Quand le ciel s'est éclairé dans un autre de ces spasmes diffus, j'ai aperçu des tas de crottin, dont certains étaient encore frais. L'allée était fermée par un portail. La lune s'était de nouveau cachée, si bien que je ne pouvais pas lire l'écriteau fixé aux tiges de fer, mais je n'avais pas besoin de le lire pour savoir qu'il disait ENTRÉE INTERDITE.

Soudain, d'un peu plus haut, m'est parvenu cette exclamation : « Con ! »

C'était pas une voix jeune, pas celle d'un des sauvageons, et elle provenait de mon côté de la rue. Le gars avait l'air énervé. Il avait aussi l'air de se parler à lui-même. Je me suis dirigé vers le bruit.

« Fouteur de *merde* ! cria la voix exaspérée. *Enculé !* »

Il était peut-être à une rue de là. Avant que j'y sois, m'est parvenu un choc métallique sonore et la voix masculine a crié : « Barrez-vous ! Sales petits morveux ! Raclures ! Barrez-vous avant que je sorte mon revolver ! »

Un rire moqueur a accueilli cette sortie. C'étaient les sauvageons fumeurs de hasch et la voix qui a renchéri était certainement celle de celui qui m'avait montré son cul. « Le seul revolver que t'as il est dans ton froc et j'parie qu'il a le canon mou ! »

Encore des rires. Suivis par un sifflement métallique aigu.

« Enfoirés, vous m'avez cassé un rayon ! » Quand l'homme a de nouveau crié, sa voix était empreinte de frayeur contenue. « Nan, nan, restez de votre côté, putain ! »

Les nuages se sont déchirés. La lune a risqué un œil. À sa lueur incertaine, j'ai aperçu un vieil homme en fauteuil roulant. Il avait à moitié traversé l'une des rues coupant Main. Goddard, si son nom n'avait pas changé. L'une de ses roues s'était coincée dans un nid-de-poule, et son fauteuil penchait dangereusement vers la gauche. Les garçons étaient en train de traverser. Celui qui m'avait dit de dégager tenait un lance-pierre à la main, armé d'un caillou de belle taille. Voilà qui expliquait le choc et le sifflement.

« T'aurais pas des fafs usés, papy ? À propos, si t'en avais aussi des neufs ou alors des boîtes de conserve ?

– Non ! Si vous avez pas la foutue correction de m'aider à sortir de ce trou, au moins allez-vous-en et laissez-moi tranquille ! »

Mais les jeunes étaient là pour se déchaîner et ils n'allaient sûrement pas l'aider. Ils allaient le voler, lui prendre n'importe quel petit truc qu'il pouvait posséder, peut-être le savater, lui renverser son fauteuil, à tous les coups.

Jake et George ont coïncidé et tous les deux ont vu rouge.

Toute l'attention des sauvageons était rivée sur le vieux zigue en fauteuil roulant et ils m'ont pas vu couper vers eux en diagonale – exactement comme j'avais coupé en diagonale à travers le cinquième étage du TSBD. Mon bras gauche n'était encore pas bon à grand-chose, mais le droit allait impec, musclé par mes trois mois de kiné, d'abord au Parkland Hospital, puis à Eden Fallows. Et j'avais encore un peu de cette précision qui avait fait de moi un joueur de troisième base en équipe universitaire. J'ai balancé mon premier morceau de béton d'une distance de neuf mètres et chopé Baise-mon-Cul en plein torse. Il a poussé un cri de douleur et de surprise. Tous les petits mecs – ils étaient cinq – se sont tournés vers moi. J'ai alors vu leurs visages, aussi défigurés que celui de la femme apeurée. Le pire, c'était celui du mec au lance-pierre, jeune Maître Cassos. Là où aurait dû se trouver son nez, il n'y avait plus qu'un trou.

J'ai transféré mon deuxième morceau de béton de ma main gauche dans la droite et j'ai visé le plus grand des cinq qui portait un énorme pantalon large, la ceinture remontée presque jusqu'au sternum. Il a levé un bras pour parer le coup. Le béton l'a frappé, expédiant dans les airs le joint qu'il tenait. Il a jeté un coup d'œil à mon visage, puis a fait demi-tour et pris ses jambes à son cou. Baise-mon-Cul l'a suivi. Ça en laissait plus que trois.

« *Fais-leur en voir, fils !* a glapi le vieux en fauteuil roulant. *Ils l'ont bien cherché, par le sang du Christ !* »

Ça, j'en étais sûr, mais j'étais en infériorité numérique et j'avais épuisé mes munitions. Lorsqu'on a affaire à des adolescents, la seule échappatoire possible dans une telle situation, c'est de ne trahir aucune peur, seulement une authentique indignation d'adulte. De continuer à avancer, et c'est ce que j'ai fait. De la main droite, j'ai saisi le jeune Maître Cassos par le devant de son T-shirt en lambeaux et je lui ai arraché son lance-pierre de la gauche. Il m'a fixé, les yeux écarquillés, sans opposer de résistance.

« Espèce de lâche », je lui ai dit en approchant mon visage tout près du sien… Et tant pis pour le nez qui manquait. Le gosse sentait la sueur, la fumée de shit et la vieille crasse. « Il faut que vous ayez atteint quel degré de lâcheté pour vous en prendre à un vieil homme en fauteuil roulant ?

– Qui t'es, d'ab…

– Charlie J't'en Foutrais de Chaplin. J'étais parti en France, voir les dames comment elles dansent. Maintenant, foutez le camp d'ici.

– Rends-moi mon… »

Je savais ce qu'il voulait et je lui en ai foutu un coup en plein milieu du front. Une de ses plaies s'est mise à couler et ça a dû lui faire un mal de chien parce que ses yeux se sont remplis de larmes. Ça

m'a dégoûté et rempli de pitié, mais je me suis efforcé de ne rien montrer. « T'auras rien, poule mouillée, sauf la chance de te tirer avant que j'arrache tes couilles inutiles de ton scrotum malade et que je te les fourre dans le trou où devrait être ton nez. Une seule chance. Prends-la. » Puis j'ai repris mon souffle et je lui ai hurlé à la gueule dans un jet furieux de postillons et de bruit : « *Tire-toi !* »

Je les ai regardés se tirer, avec un sentiment de honte et d'exultation mêlées en parts à peu près égales. L'ancien Jake avait été champion pour maîtriser le chahut dans les salles d'étude les vendredis soir d'avant les vacances, mais c'était à peu près la limite de ses compétences. Mais le nouveau Jake était fait de George. Et George en avait vu de toutes les couleurs.

Derrière moi a retenti une grosse quinte de toux. Ça m'a rappelé Al Templeton. Quand elle s'est calmée, le vieux m'a dit : « Mon ami, j'aurais pissé sans sourciller cinq ans de calculs rénaux rien que pour avoir le plaisir de voir ces petites crapules prendre leurs jambes à leur cou comme ça. Je sais pas qui vous êtes, mais il me reste un peu de Glenfiddich dans mon cellier – du bon – et si vous voulez bien me sortir de ce foutu trou dans la chaussée et me pousser jusque chez moi, je le partagerai avec vous. »

La lune s'était de nouveau embusquée mais comme elle ressortait au milieu des nuages en lambeaux, j'ai aperçu son visage. Il portait une longue barbe blanche et une canule lui remontait dans le nez, mais même après cinq ans, je n'ai eu aucun mal à reconnaître l'homme qui m'avait fourré dans ce pétrin.

« Salut, Harry », je lui ai dit.

Chapitre 31

1

Il vivait toujours dans Goddard Street. Je l'ai poussé pour monter la rampe d'accès au porche où il a déployé un assortiment de clés impressionnant. Il en avait besoin. La porte d'entrée ne comptait pas moins de quatre serrures.

« Propriétaire ou locataire ?

– Oh, c'est tout à moi, qu'il m'a dit. En l'état.

– Bien. »

Avant, il était locataire.

« Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous connaissez mon nom.

– Si nous prenions ce verre, d'abord ? J'en ai rudement besoin. »

La porte s'est ouverte sur un salon-vestibule qui occupait tout l'avant de la maison. Il m'a fait « Ho-là » en levant la main comme si j'étais un cheval et s'est arrêté pour allumer une lanterne Coleman. Dans la lumière, j'ai aperçu un mobilier du genre « vieux mais adapté à l'usage ». Il y avait un très beau tapis en coton tressé sur le sol. Nul diplôme de fin d'études sur aucun des murs – et bien sûr nul devoir encadré intitulé « Le jour qui a changé ma vie » – mais beaucoup d'icônes catholiques et de nombreuses photos. C'est sans surprise que j'ai reconnu quelques-uns des personnages qui y figuraient. Après tout, je les avais rencontrés.

« Vous voulez bien verrouiller après vous ? »

Je nous ai bouclés à l'intérieur avec les deux verrous, abandonnant au-dehors l'obscur et dérangeant Lisbon Falls.

« Tournez la clé, aussi, si ça vous dérange pas. »

Je l'ai tournée et j'ai entendu un lourd claquement sourd. Harry, pendant ce temps, faisait le tour de son vestibule, allumant le même genre de lampes à pétrole à long verre que je me rappelais vaguement avoir vues dans la maison de ma grand-mère Sarie. Elles prodiguaient une bien meilleure lumière que la lanterne Coleman pour éclairer la pièce et quand je l'ai éteinte, nous dispensant de son éclat blanc incandescent, Harry Dunning a approuvé de la tête.

« Quel est votre nom, monsieur ? Vous connaissez déjà le mien.

– Jake Epping. Je ne pense pas qu'il vous dise quelque chose, si ? »

Il a réfléchi, puis secoué la tête. « Ça devrait ?

– Sans doute pas. »

Il m'a tendu sa main, qu'un début de paralysie faisait légèrement trembler. « Serrons-nous la pince quand même. Ça aurait pu être vilain. »

J'ai accepté sa poignée de main avec plaisir. Bonjour, nouvel ami. Bonjour, vieil ami.

« Bien, v'là une bonne chose de faite. On peut boire la conscience tranquille maintenant. Je vais nous chercher ce single malt. » Il s'est dirigé vers la cuisine, propulsant ses roues avec des bras un peu tremblants mais encore solides. Le fauteuil avait un petit moteur, mais soit il ne fonctionnait pas, soit Harry économisait la batterie. Il m'a regardé par-dessus son épaule. « Vous êtes pas dangereux, hein ? Je veux dire, pour moi ?

– Pas pour vous, Harry. » J'ai souri. « Je suis votre bon ange.

– Ça, c'est foutrement étrange, a-t-il observé. Mais qu'est-ce qui ne l'est pas, de nos jours ? »

Il passa dans la cuisine. Bientôt, un peu plus de lumière brilla. Une lumière jaune orangé accueillante. Tout, dans cette maison, était accueillant. Mais au-dehors… dans le monde…

Que diable avais-je fait ?

2

« À quoi allons-nous boire ? ai-je demandé quand nous avons eu nos verres à la main.

– À des temps meilleurs que ceux-ci. Est-ce que cela vous va, monsieur Epping ?

– Cela me va très bien. Et appelez-moi Jake. »

Nous avons trinqué. Et bu. Je ne me rappelais pas avoir bu autre chose de plus fort que de la bière Lone Star depuis bien longtemps. Le whisky nappa ma gorge comme du miel brûlant.

« Pas d'électricité ? » j'ai fait en embrassant les lampes du regard. Il les avait toutes réglées bas, sans doute pour économiser le pétrole.

Il a fait la grimace. « Vous n'êtes pas d'ici, on dirait ? »

Question que j'avais déjà entendue avant, dans la bouche de Frank Anicetti à la Kennebec. Lors de mon tout premier voyage dans le passé. À ce moment-là, j'y avais répondu par un mensonge. Ce que je ne voulais pas faire maintenant.

« Je ne sais pas trop comment répondre à cette question, Harry. »

Il a haussé les épaules. « Ils sont censés nous brancher le jus trois jours par semaine, et ils étaient censés le faire aujourd'hui, mais ils nous l'ont coupé autour de six heures. Je crois à Province Electric comme je crois au Père Noël. »

Alors que je réfléchissais à ce qu'il venait de dire, je me suis

souvenu des autocollants sur les voitures. « Depuis quand le Maine fait-il partie du Canada ? »

Il m'a regardé comme si je débarquais, mais je voyais bien que ça le faisait bicher. L'étrangeté de cette situation combinée à sa totale familiarité. Je me suis demandé depuis combien de temps il n'avait pas eu une vraie conversation avec quelqu'un. « Depuis 2005. Quelqu'un t'a foutu un coup sur la tête, ou quoi ?

– En fait, oui. » Je me suis rapproché de son fauteuil et, posant à terre le genou qui acceptait encore de se plier sans hurler, je lui ai montré l'endroit derrière la tête où mes cheveux n'avaient jamais repoussé. « Je me suis fait salement tabasser, il y a quelques mois de ça…

– Ah, oueye, j'ai bien vu que tu boitais quand tu as couru vers ces mômes.

– … et depuis, il y a tout un tas de choses que j'ai oubliées. »

Le sol a soudain tremblé sous nos pieds. La flamme dans les lampes à pétrole a vacillé. Les photos sur les murs ont trépidé et, sur le manteau de la cheminée, un Jésus en plâtre de soixante centimètres de haut, les bras écartés, a commencé à s'avancer en tressautant vers le bord. On aurait dit un gars au bord du suicide et, vu l'état actuel des choses telles que je les avais observées, je pouvais difficilement le blâmer.

« Les poppers, a fait Harry d'un ton d'évidence lorsque la secousse a cessé. Tu te souviens au moins de ça, non ?

– Non. »

Je me suis levé pour aller à la cheminée et j'ai repoussé Jésus à côté de sa Sainte Mère.

« Merci. J'ai déjà perdu la moitié des foutus disciples sur l'étagère de ma chambre et je les regrette tous. Ils me venaient de ma mère. Les poppers, c'est des secousses sismiques. On en a beaucoup, mais la plupart des gros séismes à Big Daddy se produisent dans le Midwest ou du côté de la Californie. En Europe et en Chine aussi, évidemment.

– On hiverne les bateaux en Idaho, maintenant, c'est ça ? »

J'étais resté près de la cheminée et je regardais les photos encadrées.

« Ç'a pas encore pris ces proportions, mais… tu sais que quatre des îles japonaises ont disparu, hein ? »

Je l'ai regardé avec effarement. « Non.

– Trois petites, mais Hokkaido aussi. Elle a sombré dans l'océan il y a quatre ans comme si elle avait pris un foutu ascenseur. Les scientifiques disent que c'est en rapport avec l'écorce terrestre. » D'un ton froidement objectif, il a ajouté : « Ils disent que si ça s'arrête pas, ça va faire éclater la planète d'ici à 2080 environ. Après, le système solaire aura deux ceintures d'astéroïdes. »

J'ai bu le reste de mon whisky d'un trait et les larmes de crocodile de l'alcool ont momentanément brouillé ma vision. Lorsque la pièce s'est solidifiée à nouveau, j'ai montré du doigt une photo d'Harry à la cinquantaine. Il était déjà en fauteuil roulant mais il paraissait vigoureux et en bonne santé, du moins jusqu'à la ceinture. Les jambes de son pantalon de costume flottaient sur ses jambes amaigries. La femme à côté de lui portait une robe rose qui m'a rappelé le tailleur de Jackie Kennedy le 22 novembre 1963. J'entends encore ma mère me dire qu'il ne faut pas dire d'une femme laide qu'elle est moche, mais qu'elle est pas mal. Cette femme-là était pas mal.

« Votre femme ?

– Oueye. Pour notre vingt-cinquième anniversaire de mariage. Elle est morte deux ans après. On voit que ça, en ce moment. Les politiciens nous disent que c'est la faute aux bombes atomiques – vingt-huit ou vingt-neuf qu'ils en ont largué depuis l'enfer d'Hanoi en 69. Ils peuvent bien nous le jurer à perdre haleine, tout le monde sait bien que les plaies et les cancers ont vraiment explosé par ici depuis que Vermont Yankee nous a fait le Syndrome Chinois. C'est arrivé après des années de manifestations contre la centrale. "Oh, qu'ils disaient, y'aura jamais de gros tremblements de terre dans le Vermont, pas aussi loin dans le nord sur la terre de Dieu, rien que les habituels petits coups de salière et de poivrière." Ouais. T'as qu'à voir ce qui s'est passé.

– Vous dites qu'un réacteur a explosé dans le Vermont ?

– Et vomi ses radiations sur toute la Nouvelle-Angleterre et le sud du Québec.

– Quand ?

– Jake, tu te moques de moi ?

– Absolument pas.

– 19 juin 1999.

– Je regrette pour votre femme.

– Merci, fils. C'était une femme bien. Une femme adorable. Elle méritait pas d'avoir ce qu'elle a eu. » Il passa lentement son bras sur ses yeux. « Ça fait longtemps que j'ai pas parlé d'elle, mais à vrai dire, ça fait longtemps que j'ai pas parlé à quelqu'un. Je te remets un p'tit coup de jus-pour-la-joie ? »

J'ai écarté mes doigts d'une lichette. Je comptais pas m'attarder longtemps. Je devais réparer en vitesse toute cette sale histoire, ces ténèbres. J'avais des quantités de choses à faire, la moindre n'étant pas de ramener ma propre femme adorable à la vie. Ce qui signifiait une autre conversation avec Carton Vert et je tenais pas à avoir le cerveau embrumé pour ça. Mais encore une petite goutte ne me ferait pas de mal. J'en avais besoin. Mes émotions étaient comme pétrifiées dans de la glace, ce qui était probablement aussi bien parce que j'avais

l'esprit survolté.

« Avez-vous été paralysé pendant l'offensive du Têt ? » Tout en me disant, *Bien sûr, mais ç'aurait pu être pire, parce que la fois d'avant, t'es mort.*

Il parut absent un moment, puis son visage se ranima. « Je suppose que c'était le Têt, maintenant que tu le dis. Nous à l'époque on appelait ça le Grand Merdier de Saigon de 1967. Mon hélicoptère s'est écrasé. J'ai eu de la chance. La plupart des autres qu'étaient dans le ventre de l'oiseau sont morts. Certains étaient des diplomates mais d'autres n'étaient que des enfants.

– Le Têt en 67 ? j'ai dit. Pas 68 ?

– C'est ça. Tu devais pas être né, mais t'as dû le lire dans les livres d'histoire.

– Non. » Je l'ai laissé verser un peu plus de scotch dans mon verre – juste de quoi couvrir le fond – et j'ai dit : « Je sais que le président Kennedy a failli être assassiné en novembre 63. Après ça, je sais plus rien. »

Il a secoué la tête. « Quel drôle de cas d'amnésie. J'ai jamais entendu parler d'un truc comme ça.

– Est-ce que Kennedy a été réélu ?

– Contre Goldwater ? Les doigts dans le nez.

– Il a gardé Johnson comme colistier ?

– Bien sûr. Kennedy avait besoin du Texas. Et il l'a eu. Le gouverneur Connally a travaillé comme un esclave pour lui dans cette élection, même s'il aimait pas la Nouvelle Frontière de Kennedy. Ils l'ont qualifié de "soutien embarrassant". À cause de ce qui a failli arriver ce jour-là à Dallas. T'es sûr que tu sais pas ça ? Tu l'as jamais appris à l'école ?

– Mais vous, vous l'avez vécu, Harry. Alors, racontez-moi.

– Ça me dérange pas, qu'il m'a dit. On va un peu remonter le temps, fils. Arrête de regarder ces photos. Si tu sais pas que Kennedy a été réélu en 64, tu sauras pas qui est qui dans ma famille. »

Ah, Harry, j'ai pensé.

3

Quand j'étais tout minot – je devais avoir trois ou quatre ans –, un oncle bourré m'a raconté l'histoire du Petit Chaperon Rouge. Pas le conte de fées classique mais la version gore, pleine de cris, de sang et des chocs sourds de la hache du bûcheron. J'en ai gardé un souvenir extraordinairement vivant, mais seuls quelques détails me restent : les dents du loup découvertes en un sourire luisant, par exemple, et la grand-mère toute gluante de sang renaissant de son ventre béant. C'est ma façon de vous dire que si vous attendiez l'*Histoire alternative du monde telle que racontée par Harry Dunning à Jake Epping*, oubliez.

C'était pas juste l'horreur de découvrir à quel point les choses avaient mal tourné. C'était mon besoin urgent de repartir pour arranger tout ça.

Pourtant, un certain nombre de choses se détachent du récit. L'avis de recherche de George Amberson à l'échelle mondiale, par exemple. Ça ne m'a procuré aucune joie – George avait disparu aussi sûrement que le juge Crater – mais dans les quarante-huit années écoulées depuis la tentative d'assassinat de Dallas, Amberson était devenu un personnage quasi mythique. Sauveur ou élément du complot ? Les gens participaient à des colloques pour en discuter et en écoutant Harry me raconter ça, je ne pouvais m'empêcher de penser à toutes les théories du complot qui avaient fleuri autour de la version temporelle de Lee qui avait réussi. Comme vous le savez maintenant, classe attentive, le passé s'harmonise.

64 : Kennedy s'attend à balayer Barry Goldwater dans un raz-de-marée électoral mais il l'emporte par moins de quarante voix de grands électeurs, une marge que seuls les piliers du Parti démocrate estiment respectable. Au début de son second mandat, il se met à dos tant les électeurs de droite que la hiérarchie militaire en déclarant que le Nord-Vietnam « représente un danger moins grand pour notre démocratie que l'inégalité raciale dans nos écoles et dans nos villes ». Il ne retire pas tous les soldats américains, mais ils sont cantonnés à Saigon et dans un périmètre autour de la ville qui est appelé – surprise, surprise – la Zone Verte. Au lieu d'injecter de grandes quantités de soldats, le second gouvernement Kennedy injecte de grandes quantités de fric. C'est la façon de faire américaine.

Les grandes réformes des droits civiques des années 60 ne voient jamais le jour. Kennedy n'est pas LBJ et, en tant que vice-président, Johnson est exceptionnellement impuissant à l'aider. Les républicains et les dixiecrates font de l'obstruction parlementaire pendant cent dix jours (un représentant meurt même sur place, devenant ainsi un héros de la droite américaine). Lorsque Kennedy finit par capituler, il lâche étourdiment une remarque qui le hantera jusqu'à sa mort, en 1983 : « L'Amérique blanche a rempli sa maison de petit bois : maintenant elle va la regarder brûler. »

Les émeutes raciales surviennent ensuite. Alors qu'elles constituent la préoccupation majeure de Kennedy, les armées nord-vietnamiennes envahissent Saigon et l'homme qui m'avait embarqué dans cette histoire se retrouve paralysé à la suite d'un accident d'hélicoptère sur le pont d'un porte-avions américain. L'opinion publique commence à se retourner impitoyablement contre JFK.

Un mois après la chute de Saigon, Martin Luther King est assassiné à Chicago. L'assassin s'avère être un agent du FBI corrompu, un dénommé Dwight Holly. Avant d'être assassiné à son tour, il prétendra

avoir agi sur les ordres de Hoover. Chicago s'embrase. Ainsi qu'une dizaine d'autres villes américaines.

George Wallace est élu président. À cette époque, les tremblements de terre ont déjà sérieusement commencé. Wallace ne peut rien y faire, alors il se rabat sur Chicago, qu'il mate à la bombe incendiaire. Ça, me précisa Harry, c'était en juin 1969. Un an plus tard, le président Wallace présente un ultimatum à Hô Chi Minh : accepter de faire de Saigon une « ville libre » comme Berlin ou voir Hanoi se transformer en une ville morte comme Hiroshima. L'oncle Hô refuse. S'il pensait que Wallace bluffait, il avait tort. Hanoi se transforme en nuage radioactif le 9 août 1969, soit vingt-quatre ans jour pour jour après qu'Harry Truman a fait larguer Fat Man sur Nagasaki. Le vice-président Curtis LeMay se charge personnellement de la mission. Dans une adresse à la nation, Wallace qualifie ce bombardement de « volonté de Dieu ». La cote de Wallace est haute et la plupart des Américains lui donnent raison. Mais un homme au moins n'approuve pas. Il s'appelle Arthur Bremer et le 15 mai 1972, il abat Wallace dans un centre commercial de Laurel, dans le Maryland, en pleine campagne électorale pour sa réélection.

« Avec quel type d'arme ?

– Je crois que c'était un Smith & Wesson calibre 38. »

À tous les coups. Peut-être un Spécial Police, modèle Victory, le même que celui qui avait ôté la vie de l'officier de police Tippit le long d'une autre corde temporelle.

C'est là que j'ai commencé à perdre le fil. Là qu'a commencé à résonner dans ma tête, comme un gong, *je dois réparer ça, je dois réparer ça, je dois réparer ça.*

Hubert Humphrey devient président en 72. Les tremblements de terre empirent. Le taux de suicide mondial monte en flèche. L'intégrisme religieux de tout poil se développe. Le terrorisme fomenté par des extrémistes religieux se développe avec lui. L'Inde et le Pakistan entrent en guerre : d'autres champignons atomiques s'épanouissent. Bombay ne deviendra jamais Mumbai, mais un tapis de cendres radioactives sous un vent porteur de cancer.

Même chose pour Karachi. Ce n'est que lorsque la Russie, la Chine et les États-Unis promettent de ramener les deux pays à l'âge de pierre sous les bombardements nucléaires que les hostilités cessent.

En 1976, Humphrey perd face à Ronald Reagan dans un raz-de-marée électoral qui submerge les États-Unis d'une côte à l'autre. Hump est même désavoué dans son Minnesota natal.

Deux mille personnes se suicident en masse à Jonestown, dans le Guyana.

En novembre 1979, des étudiants iraniens envahissent l'ambassade américaine de Téhéran et prennent non pas soixante-six, mais plus de

deux cents otages. Des têtes roulent en direct à la télévision iranienne. Reagan, qui a suffisamment appris dans l'enfer d'Hanoi, a le bon sens de laisser les gadgets nucléaires dans leurs soutes à bombes et autres silos de missiles, mais il envoie une cargaison de soldats. Bien sûr, les derniers otages sont abattus et un nouveau groupe terroriste se faisant appeler La Base – ou, en arabe, Al-Qaida – commence à poser des bombes à droite et à gauche, par-ci par-là et un peu partout.

« Pour faire de beaux discours, ce fils de pute était fort, mais pour ce qui était de comprendre l'islam militant, zéro », commenta Harry.

Les Beatles se reforment pour donner un concert pour la paix. Un kamikaze se fait exploser dans le public, tuant trois cents spectateurs. Paul McCartney perd la vue.

Le Moyen-Orient s'embrase peu après.

La Russie s'effondre.

Des inconnus – probablement la ligne dure d'un groupe d'exilés russes fanatiques – commencent à vendre des armes nucléaires à des groupes terroristes, y compris à La Base.

« Il a pas fallu attendre longtemps, 1994, précisa Harry de sa voix froidement objective, pour que les champs de pétrole là-bas ne soient plus que des étendues de verre noir. Du genre qui brille dans l'obscurité. Mais depuis, le terrorisme s'est comme qui dirait consumé, lui aussi. Quelqu'un a fait exploser une valise nucléaire à Miami il y a deux ans, mais ça n'a pas très bien fonctionné. Je veux dire, il ne faudra attendre que soixante ou quatre-vingts ans avant de pouvoir de nouveau faire la fête sur South Beach – et bien sûr, le golfe du Mexique n'est plus qu'un bouillon mortel – mais il n'y a eu que dix mille morts par irradiation. C'était déjà plus notre problème. Le Maine avait voté son intégration au Canada et Clinton, à la présidence, n'a fait ni une ni deux et nous a dit bon débarras.

– Bill Clinton est président ?

– Mon Dieu, non. Il partait favori pour l'investiture démocrate en 2004 mais il est mort d'une crise cardiaque pendant la convention. C'est sa femme qui a pris la relève. Elle est présidente.

– Elle fait du bon boulot ? »

Harry agita la main, couci-couça. « Pas mal… mais tu peux pas légiférer contre les tremblements de terre. Et c'est ça qui va nous engloutir, à la fin. »

Au-dessus de nos têtes, ce qui ressemblait à une grande déchirure liquide a retenti de nouveau. J'ai levé les yeux. Harry non.

« C'est quoi ? j'ai demandé.

– Fils, m'a-t-il dit, personne n'a l'air de le savoir. Les scientifiques débattent, mais pour une fois, je pense que les prédicateurs pourraient bien avoir raison. Ils disent que c'est Dieu qui s'apprête à détruire toutes les œuvres issues de Sa main, comme Samson a détruit le

temple des Philistins. » Il a bu le reste de son whisky. Un peu de couleur avait fleuri sur ses joues qui, pour autant que je pouvais le voir, étaient exemptes de plaies dues aux radiations. « Et pour ça, je pense qu'y a des chances qu'ils se trompent pas.

– Seigneur tout-puissant », j'ai fait.

Il m'a regardé sans ciller. « Entendu assez d'histoires comme ça, fils ? »

Assez pour le restant de mes jours.

4

« Je dois partir, j'ai dit. Vous, ça va aller ?

– Jusqu'à ce que ça aille pas. Comme tout le monde. » Il me dévisagea attentivement. « Jake, d'où tu débarques comme ça ? Et pourquoi diable est-ce que j'ai l'impression de te connaître ?

– Peut-être parce qu'on connaît toujours ses bons anges ?

– Conneries. »

Je voulais déjà être parti. L'un dans l'autre, je pensais que ma vie après la prochaine remise à zéro allait être beaucoup plus simple. Mais avant toute chose, parce que cet homme était un type bien qui avait beaucoup souffert dans chacune de ses trois incarnations, je suis retourné à la cheminée où j'ai pris l'une des photos encadrées.

« Attention avec ça, m'a fait Harry avec humeur. C'est ma famille.

– Je sais. » J'ai posé la photo dans ses mains noueuses et tavelées par l'âge : une photo en noir et blanc qui, à en juger par son aspect légèrement flou, était un agrandissement d'un cliché Kodak. « C'est votre père qui l'a prise ? Je vous demande ça, parce qu'il est le seul à ne pas être sur la photo. »

Il me regarda curieusement, avant de reposer les yeux sur l'image. « Non, dit-il. Elle a été prise par une voisine pendant l'été 58. Mon père et ma mère étaient séparés à l'époque. »

Je me suis demandé si la voisine en question était celle que j'avais vue fumer une cigarette en lavant la voiture familiale et en aspergeant le chien. Quelque chose me disait que oui. De très loin dans mon esprit, comme un son se répercutant sur les parois d'un puits profond, sont remontées les scansions des petites sauteuses à la corde : *mon papa conduit un sous-marin.*

« Il avait un problème avec l'alcool. On en faisait pas tout un plat à l'époque, beaucoup d'hommes buvaient trop et continuaient à vivre sous le même toit que leur femme, mais lui il avait l'alcool mauvais.

– Je vous crois », j'ai dit.

Il m'a regardé de nouveau, avec plus d'intensité, puis il a souri. La plupart de ses dents avaient disparu, mais son sourire était encore très sympathique. « Je doute que tu saches de quoi tu parles. T'as quel âge, Jake ?

– Quarante. »

Même si j'étais sûr de paraître plus vieux ce soir-là.

« Ce qui signifie que tu es né en 1971. »

En fait, j'étais né en 1976, mais comment le lui dire sans évoquer les cinq années manquantes dégringolées dans le terrier, comme Alice dans le Pays des Merveilles. « À peu près, j'ai dit. Cette photo a été prise à la maison de Kossuth Street. » Prononcé « Cossut », comme à Derry.

J'ai tapoté Ellen, debout à gauche de sa mère, en pensant à la version adulte que j'avais eue au téléphone – appelons-la Ellen 2.0. Pensant aussi – comment faire autrement ? – à Ellen Dockerty, la version harmonique que j'avais connue à Jodie.

« Difficile à dire d'après cette photo, mais c'était une petite rouquine, non ? Une petite Lucille Ball miniature. »

Harry, bouche bée, ne répondit rien.

« Est-ce qu'elle a fait carrière dans la comédie, ou autre ? Radio ou télévision ?

– Elle anime une émission sur Radio-Canada Province du Maine, a-t-il dit d'une voix faible. Mais comment…

– Et voici Troy… et Arthur, connu aussi sous le nom de Tugga… et vous voici, avec le bras de votre mère autour de vos épaules. » J'ai souri. « Exactement comme Dieu l'avait prévu. »

Si seulement cela avait pu demeurer ainsi. Si seulement.

« Je… vous…

– Votre père a été assassiné, n'est-ce pas ?

– Oui. » La canule avait dévié dans son nez et il l'a redressée d'une main lente comme un homme qui rêve les yeux ouverts. « Il a été abattu dans le cimetière de Longview alors qu'il apportait des fleurs sur la tombe de ses parents. Quelques mois à peine après la prise de cette photo. La police a arrêté un homme du nom de Bill Turcotte… »

Aïe. Je l'avais pas vue venir, celle-là.

« … mais il avait un solide alibi et finalement ils ont dû le relâcher. L'assassin n'a jamais été retrouvé. » Il a pris une de mes mains. « Monsieur… fils… Jake… ce que je vais te dire est fou, mais… c'est vous qui avez tué mon père ?

– Ne dites pas de bêtises. » J'ai pris la photo et l'ai raccrochée au mur. « Je n'étais pas né. Je ne suis pas arrivé avant 1971, vous vous souvenez ? »

5

J'ai redescendu lentement Main Street, retournant vers la filature en ruine et le Quik-Flash abandonné en face. Je marchais tête baissée, sans chercher Nez-en-Moins, Baise-mon-Cul et le reste de cette joyeuse équipe. Je pensais que s'ils étaient encore dans le coin, ils passeraient

au large. Ils me croyaient fou. Sans doute l'étais-je.

Nous sommes tous fous ici, comme le chat du Cheshire l'avait dit à Alice. Avant de disparaître. Sauf son sourire. Si je me souviens bien, son sourire avait flotté encore un petit moment.

Je comprenais un peu mieux maintenant. Pas tout. Je doute que même les différents Cartons de Couleur comprenaient tout (et après avoir effectué un certain temps de service, ils n'y comprenaient quasiment plus rien), mais ça ne m'aidait toujours pas à prendre la décision que j'avais à prendre.

Comme je me baissais pour passer sous la chaîne, j'ai entendu une explosion dans le lointain. Ça ne m'a pas fait sursauter. Je supposais qu'il y avait beaucoup d'explosions maintenant. Quand les gens commencent à perdre espoir, il y a forcément des explosions.

Je suis entré dans les toilettes à l'arrière du magasin de quartier et j'ai failli trébucher sur mon manteau en mouton retourné. D'un coup de pied, je l'ai viré – je n'en aurais pas besoin là où j'allais – et je me suis dirigé lentement vers les cartons empilés qui ressemblaient tellement à ceux du poste de tireur de Lee.

Maudites harmonies.

J'ai déplacé suffisamment de cartons pour pouvoir accéder au coin et les ai réempilés soigneusement derrière moi. Puis j'ai avancé, à petits pas, en repensant à la façon dont un homme, ou une femme, tâtonne pour trouver la première marche d'un escalier dans le noir. Mais il n'y avait pas de marche cette fois, seulement ce phénomène étrange de surimpression. J'ai continué d'avancer, vu la partie inférieure de mon corps chatoyer, et fermé les yeux.

Encore un pas. Et un autre. Maintenant, je sentais de la chaleur sur mes jambes. Encore deux pas et la lumière du soleil a changé le noir derrière mes paupières en rouge. J'ai fait un pas de plus et entendu le *pop* dans ma tête. Quand mes oreilles se sont débouchées, j'ai entendu le *tchac-WOUFF, tchac-WOUFF* des métiers à tisser.

J'ai ouvert les yeux. La puanteur des toilettes abandonnées avait été remplacée par la puanteur d'une filature textile tournant à plein régime à une époque où l'Agence de protection de l'environnement n'existait pas encore. Il y avait du ciment fissuré sous mes pieds à la place d'un linoléum pelé. À ma gauche, c'étaient les grands bacs métalliques remplis de chutes de tissu et recouverts de toile de jute. À ma droite, le séchoir. Il était 11 heures 58 le matin du 9 septembre 1958. Harry Dunning était redevenu un petit garçon. Carolyn Poulin était en cinquième heure au lycée de L, peut-être en train d'écouter son prof, peut-être en train de rêvasser à un garçon ou à la partie de chasse qu'elle ferait avec son père dans quelques mois. Sadie Dunhill, pas encore mariée à Mr. Du Balai, vivait en Géorgie. Lee Harvey Oswald était en mer de Chine du Sud avec son unité des marines. Et

John Fitzgerald Kennedy était le plus jeune sénateur du Massachusetts, avec des rêves présidentiels plein la tête.

J'étais revenu.

6

J'ai rejoint la chaîne et suis passé dessous. De l'autre côté, je me suis tenu parfaitement immobile un moment, me répétant mentalement ce que j'allais faire. Puis j'ai marché jusqu'à l'extrémité du séchoir. En tournant le coin, je suis tombé sur le Carton Vert appuyé contre la paroi. Sauf que le carton de Zack Lang n'était plus vert. Il avait pris une teinte ocre boueux, à mi-chemin entre le jaune et le vert. Son pardessus hors de saison était poussiéreux et son chapeau mou encore chic il y a peu avait pris un aspect usé, presque éculé. Ses joues, auparavant rasées de près, étaient maintenant râpeuses de poils… dont certains étaient blancs. Ses yeux étaient injectés de sang. Il n'était pas encore porté sur l'alcool (du moins je n'en détectais pas l'odeur) mais je pensais qu'il n'allait pas tarder à s'y mettre. Le Front-Vert, après tout, était situé dans son périmètre d'intervention, et avoir dans la tête toutes ces cordes temporelles en vibration devait être très douloureux. Gérer des passés multiples devait déjà poser un certain nombre de problèmes mais si on l'ajoutait à ça des *futurs* multiples ? N'importe qui se serait mis à picoler, pour peu qu'il y eut de l'alcool disponible.

J'avais passé une heure en 2011. Peut-être un peu plus. Combien de temps cela avait-il fait pour lui ? Je ne savais pas. Je ne *voulais* pas le savoir.

« Dieu merci », a-t-il dit, comme il l'avait fait auparavant. Mais quand il s'est avancé de nouveau pour prendre ma main dans les siennes, j'ai reculé. Ses ongles étaient longs et noirs de crasse à présent. Ses doigts tremblaient. C'étaient les mains (et le pardessus, le chapeau et le carton glissé sous le ruban du chapeau) d'un ivrogne à venir.

« Tu sais ce que tu as à faire, m'a-t-il dit.

– Je sais ce que vous voulez que je fasse.

– La volonté n'a rien à voir là-dedans. Tu dois retourner d'où tu viens une dernière fois. Si tout va bien, tu arriveras dans la caravane. Elle va bientôt être enlevée et quand ça arrivera, la bulle qui a causé toute cette folie va éclater. C'est un miracle qu'elle ait tenu aussi longtemps. *Tu dois boucler la boucle*. »

Il s'est encore approché pour me toucher. Cette fois, j'ai fait plus que reculer, j'ai fait demi-tour et couru vers le parking. Il a couru après moi. À cause de mon mauvais genou, il a bien failli me rattraper. Je l'ai entendu qui me talonnait alors que je dépassais la Plymouth Fury qui était la copie conforme de la voiture que j'avais

vue une nuit, et négligée, sur le parking des Bungalows Candlewood. Et puis je me suis retrouvé à l'intersection de Main Street et de l'ancienne route de Lewiston. En face, devant la Kennebec, se tenait l'éternel rebelle rockabilly, une botte appuyée contre la vitrine.

J'ai traversé la voie ferrée en courant, craignant que ma mauvaise jambe me trahisse sur le ballast, mais c'est Lang qui a trébuché et qui est tombé. Je l'ai entendu pousser un cri – un croassement solitaire et désespéré – et une seconde, j'ai eu pitié de lui. Dur devoir que remplissait cet homme. Mais je n'ai pas laissé la pitié me ralentir. Les impératifs de l'amour sont cruels.

Le bus LEWISTON EXPRESS arrivait. Je me suis élancé à travers le carrefour et le chauffeur du bus m'a klaxonné. J'ai pensé à un autre bus bondé de gens en route pour aller voir le président. Et la dame du président bien sûr, celle qui portait un tailleur rose. Il y avait des roses posées entre eux sur le siège. Des roses rouges, pas jaunes.

« Jimla, reviens ! »

C'était ça. J'étais le Jimla après tout, le monstre du cauchemar de Rosette Templeton. J'ai dépassé la Kennebec en boitillant, avec une large avance sur celui qui était devenu Carton Ocre maintenant. C'était une course que j'allais gagner. J'étais Jake Epping, professeur de lycée, j'étais George Amberson, aspirant romancier, j'étais le Jimla, qui à chaque pas qu'il faisait mettait le monde entier en danger.

Pourtant, j'ai continué à courir.

J'ai pensé à Sadie, si grande, si belle, si décontractée, et j'ai continué à courir. Sadie, qui attirait les accidents et allait tomber sur un sale type appelé John Clayton. Et sur cet obstacle, elle meurtrirait bien plus que ses tibias. *Tout pour l'amour… rien pour le monde* – Dryden ou Pope ?

Je me suis arrêté, haletant, devant Titus Chevron. De l'autre côté de la rue, le beatnik propriétaire du Jolly White Elephant fumait sa pipe en me regardant. Carton Ocre se tenait debout à l'entrée de la ruelle derrière la Kennebec. Apparemment, il ne pouvait aller plus loin dans cette direction.

Il tendait ses mains vers moi : mauvais. Puis il est tombé à genoux et a joint ses mains devant lui : encore pire. *« S'il te plaît, ne fais pas ça ! Tu en connais le coût maintenant ! »*

Je le connaissais et j'ai continué à me hâter. Il y avait une cabine téléphonique au carrefour, juste après l'église Saint-Joseph. Je me suis enfermé à l'intérieur, j'ai consulté l'annuaire et introduit une pièce de dix cents.

Lorsque le taxi est arrivé, le chauffeur fumait des Lucky et écoutait WJAB à la radio.

L'Histoire se répète.

Notes finales

30/09/58

Je me suis terré dans l'unité 7 du motel Tamarack.

J'ai payé avec de l'argent rangé dans un portefeuille en autruche offert par un vieux copain d'antan. L'argent reste, tout comme la viande achetée au supermarché Red & White et les chemises achetées chez Mason's Menswear. Si chaque voyage est vraiment une remise à zéro intégrale, ça ne devrait pas être possible, or ça l'est. L'argent n'est pas celui d'Al mais de l'agent Hosty qui m'a laissé prendre la fuite et ça, au moins, ça risque d'être une bonne chose pour le monde.

Ou pas. Je ne sais pas.

Demain, ce sera le 1er octobre. À Derry, les petits Dunning attendent impatiemment Halloween et prévoient déjà leurs costumes. Ellen, l'adorable petite cabotine rousse, se voit en Princesse Summerfall Winterspring. Elle n'aura jamais cette chance. Si j'allais à Derry aujourd'hui, je pourrais tuer Frank Dunning et sauver sa fille le soir d'Halloween, mais je n'irai pas. Et je ne vais pas aller non plus à Durham sauver Carolyn Poulin de la balle perdue d'Andy Cullum. La question est : vais-je aller à Jodie ? Je ne peux pas sauver Kennedy, c'est hors de question, mais l'histoire future du monde est-elle si fragile qu'elle ne puisse permettre à deux professeurs de lycée de se rencontrer et de s'aimer ? Se marier, danser sur des chansons des Beatles comme « I Wanna Hold Your Hand » et vivre des vies toutes simples ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Elle risque de ne même pas s'intéresser à moi. On n'aura plus trente-cinq et vingt-huit ans : cette fois-ci, j'en aurai quarante-deux ou trois. Je fais même plus vieux que ça. Mais je crois en l'amour, vous savez : l'amour, c'est de la magie de poche unique en son genre. Je ne crois pas qu'il soit régi par les étoiles, mais ce que je crois, c'est que le sang appelle le sang, que l'esprit, appelle l'esprit et le cœur un autre cœur.

Sadie dansant le madison, le pourpre aux joues et le rire aux lèvres.

Sadie me disant de lui lécher encore la bouche.

Sadie me priant d'entrer et me demandant si je voulais une tranche de fondant.

Un homme et une femme. Est-ce trop demander ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Que suis-je venu faire ici, vous demandez-vous, maintenant que j'ai replié mes ailes de bon ange ? Je suis venu écrire. J'ai un stylo-plume (celui que m'ont offert Mike et Bobbi Jill, vous vous souvenez d'eux ?) et je suis allé à pied jusqu'à un marché en bord de route où j'ai acheté dix cartouches. L'encre est noire, ce qui sied à mon humeur. J'ai aussi acheté une vingtaine de gros blocs-notes jaunes et je les ai tous remplis, sauf le dernier. Près du marché, il y a un magasin Western Auto où j'ai acheté une pelle et un coffre métallique, le genre avec cadenas à combinaison. Coût total de mes achats : dix-sept dollars et dix-neuf cents. Ces articles peuvent-ils suffire à livrer le monde à la noirceur et aux ténèbres ? Qu'arrivera-t-il au vendeur dont le cours de l'existence a été modifié (du simple fait de notre brève transaction) par rapport à ce qu'il aurait été sans moi ?

Je ne sais pas. Mais voilà ce que je sais : un jour, j'ai donné à un lycéen joueur de football l'occasion de briller sur les planches et sa petite amie a été défigurée. Vous pourriez dire que je ne suis pas responsable, mais nous ne sommes plus si naïfs, pas vrai ? Le papillon déploie ses ailes.

Pendant trois semaines, j'ai écrit tout le jour, tous les jours. Douze heures par jour. Parfois quatorze. Le stylo galopait, galopait. J'en avais mal à la main. Je l'ai bassinée, puis j'ai recommencé à écrire. Certains soirs, je suis allé au ciné-parc de Lisbon où ils font un prix spécial pour les gens à pied : trente *cents*. Je me suis assis sur une chaise pliante devant le snack-bar à côté de l'aire de jeux pour les enfants. J'ai revu *Les Feux de l'été*. J'ai revu *Le Pont de la rivière Kwaï* et *South Pacific*. J'ai vu *La Mouche noire* et *Danger planétaire* lors d'une DOUBLE SÉANCE HORRORIFFIQUE. Et chaque fois, je me demandais ce que je changeais. Si je claquais ne serait-ce qu'un moustique, je me demandais ce que je changeais dix ans en avant. Ou vingt. Ou quarante.

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Voici une autre chose que je sais. Le passé est tenace pour la même raison qu'une carapace de tortue est tenace : car la chair vivante qui se trouve à l'intérieur est tendre et sans défense.

Et autre chose encore. Les choix et les possibilités multiples de la vie quotidienne sont la musique au son de laquelle nous dansons. Ils sont comme les cordes d'une guitare. Pincez-les et vous créez un son agréable. Une harmonique. Mais commencez ensuite à ajouter des cordes. Dix cordes, une centaine de cordes, un millier, un million. Parce qu'elles se multiplient ! Harry ne savait pas ce qu'était ce grand son de déchirure liquide, mais moi je crois bien que je le sais : c'est le son de trop d'harmoniques créées par de trop nombreuses cordes.

Si vous chantez un contre-*ut* d'une voix assez forte et assez juste, vous pouvez faire voler en éclats un verre en cristal. Si vous diffusez assez fort sur votre chaîne stéréo les notes harmoniques adéquates, vous pouvez faire voler une vitre en éclats. Il s'ensuit (pour moi, en tout cas) que si vous mettez suffisamment de cordes sur l'instrument du temps, vous pouvez faire voler en éclats la réalité.

Mais la remise à zéro est quasi complète chaque fois. Cela laisse un résidu, bien sûr. Carton Ocre me l'a dit et je le crois. Mais si je ne produis aucun grand changement… si je ne fais qu'aller à Jodie pour rencontrer à nouveau Sadie pour la première fois… s'il peut se faire que nous tombions amoureux…

Je veux que cela arrive et je pense qu'il y a de fortes chances pour que cela arrive. Le sang appelle le sang, le cœur appelle le cœur. Elle voudra des enfants. Moi aussi. Je me dis qu'un enfant de plus ou de moins ne fera pas de différence non plus. Ou pas grande différence. Ou deux enfants. Même trois. (C'est l'époque des grandes familles, après tout.) Nous vivrons paisiblement. Nous ne ferons pas de vagues.

Sauf que tout enfant est une vague.

Toute respiration est une vague.

Tu dois retourner d'où tu viens une dernière fois, avait dit Carton Ocre. *Tu dois boucler la boucle. La volonté n'a rien à voir là-dedans.*

Puis-je réellement envisager de risquer le devenir du monde – peut-être la réalité elle-même – pour la femme que j'aime ? Voilà qui ravale la démence de Lee à l'insignifiance…

L'homme au carton coincé sous le ruban de son chapeau m'attend à côté du séchoir. Je sens sa présence là-bas. Peut-être qu'il ne projette pas d'ondes de pensée, mais c'est pourtant l'impression que j'ai. *Retourne là-bas. T'as pas besoin d'être le Jimla. C'est pas trop tard pour redevenir Jake. Pour redevenir le bon gars, le bon ange. Oublie tout ça, sauver le président : sauve le monde. Fais-le tant qu'il est encore temps.*

Oui.

Je vais le faire.

Probablement que je vais le faire.

Demain.

Demain, il sera encore temps, n'est-ce pas ?

01/10/58

Encore ici. Au Tamarack. À écrire.

Le pire, c'est mon incertitude pour Clayton.

Clayton, c'était lui que j'avais en tête tout en vissant mes dernières cartouches dans mon fidèle stylo-plume et c'est lui que j'ai en tête maintenant. Si je savais qu'elle sera en sécurité loin de lui, je pense que je pourrais laisser tomber. Si je me soustrais de l'équation, John Clayton se présentera-t-il toujours à la maison de Sadie dans Bee Tree

Lane ? Peut-être que c'est de nous voir ensemble qui lui a finalement fait perdre les pédales. Mais il l'avait suivie au Texas avant même de rien savoir sur nous. Et cette fois, s'il recommence, il risque de lui trancher la gorge et pas seulement la joue. Parce que forcément, Deke et moi ne serons plus là pour l'arrêter.

Mais peut-être qu'il était au courant pour nous. Sadie avait pu écrire à une amie de Savannah, et l'amie avait pu le dire à une amie, et la nouvelle que Sadie passait du bon temps avec un gars (un qui ignorait tout des impératifs du balai) avait finalement pu revenir aux oreilles de son ex. Si rien de tout ça n'arrivait, parce que je n'y serais pas, Sadie serait hors de danger.

La femme ou le tigre[1] ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Le temps va vers l'automne.

06/10/58

Je suis allé au ciné-parc hier soir. C'est leur dernier week-end. Lundi, ils vont afficher FERMÉ POUR LA SAISON, et ajouter quelque chose du genre FRISSONS NEUFS EN 59 ! La dernière séance proposait deux courts métrages, un dessin animé de Bugs Bunny et un autre doublet de films d'horreur, *Macabre* et *Le Désosseur de cadavres*. J'ai pris ma chaise pliante attitrée et j'ai regardé *Macabre* sans vraiment le voir. J'avais froid. J'ai de l'argent pour m'acheter un manteau mais maintenant, j'ai peur d'acheter la moindre chose. Je continue à penser aux changements que cela pourrait entraîner.

Quand le premier long-métrage a été terminé, je suis quand même allé au snack-bar. Je voulais un peu de café bien chaud. (Je me disais : *Ça peut pas changer grand-chose*. Je me disais aussi : Q*u'est-ce que t'en sais*.) Quand je suis ressorti, il y avait un seul minot sur le terrain de jeux qui, il y a un mois, à l'entracte, aurait été pris d'assaut. C'était une petite fille en blouson de jean et pantalon rouge vif. Elle sautait à la corde. Elle ressemblait à Rosette Templeton.

« J'ai pris la route, elle était pleine de bou-oue, scandait-elle. Je m'a 'crasé l'orteil, il était plein de san-ang. Vous êtes cachés tous ? Je compte jusqu'à *vingt* ! Mon amour est un papillon *brun* ! »

Je n'ai pas pu rester. Je tremblais trop fort.

Peut-être que les poètes peuvent tuer le monde par amour, mais pas les petits gars ordinaires comme moi. Demain, en supposant que le terrier soit toujours là, je vais repartir. Mais avant…

J'ai acheté autre chose au snack-bar en plus du café.

07/10/58

Le coffre métallique de chez Western Auto est posé sur le lit,

couvercle ouvert. La pelle est dans le placard (ce qu'en a pensé la femme de chambre, je n'en ai pas la moindre idée). Le débit d'encre de ma dernière cartouche ralentit, mais ce n'est pas grave : encore deux ou trois pages et j'en aurai fini. Je vais enfermer le manuscrit dans le coffre, puis j'irai l'enterrer près de la mare, là où je me suis débarrassé naguère de mon téléphone portable. Je vais l'enfouir profondément dans cet humus noir et souple. Peut-être qu'un jour quelqu'un le trouvera. Peut-être que ce sera vous. S'il y a un futur et s'il y a un vous. C'est quelque chose que je ne vais pas tarder à savoir.

Je me dis (non sans espoir, non sans crainte) que mes trois semaines passées au Tamarack ne peuvent pas avoir changé beaucoup de choses : après avoir vécu quatre ans dans le passé, Al est revenu dans un présent intact… même si j'avoue m'être interrogé sur le lien possible avec l'holocauste du World Trade Center ou avec le grand séisme du Japon. Je me dis qu'il n'y a pas de connexion… mais je m'interroge.

Je devrais aussi vous dire que j'ai cessé de considérer 2011 comme le présent. Si Philip Nolan était l'Homme sans patrie[2], moi je suis l'Homme sans cadre temporel. Je suppose que je le serai toujours. Même si 2011 est toujours là, j'y serai un visiteur de passage.

À côté de moi sur le bureau, il y a une carte postale montrant des voitures garées devant un grand écran. C'est le seul modèle de carte qu'ils vendent au snack-bar du ciné-parc de Lisbon. J'ai écrit le message et j'ai rédigé l'adresse suivante : Mr. Deacon Simmons, Lycée de Jodie, Jodie, Texas. J'ai failli écrire Lycée de Denholm, puis je me suis souvenu que le lycée ne sera pas regroupé avant l'année prochaine ou l'année suivante.

Le message dit : *Cher Deke, Quand votre nouvelle bibliothécaire arrivera, faites bien attention à elle. Elle aura besoin d'un bon ange, surtout en avril 1963. Je vous en prie, croyez-moi.*

Non, Jake. C'est Carton Ocre. Je l'entends me murmurer : *Si John Clayton est censé la tuer et qu'il ne le fait pas, des changements se produiront… et comme tu l'as vu par toi-même, ce ne sont jamais des changements pour le mieux. Peu importe la sincérité de tes intentions.*

Mais c'est Sadie ! je lui réponds. Et j'ai beau n'avoir jamais eu la larme facile, comme on dit, les larmes me viennent maintenant. Elles me font mal, elles me brûlent. *C'est Sadie et je l'aime ! Comment puis-je rester les bras croisés alors qu'il peut la tuer ?*

La réponse est aussi tenace que le passé lui-même : *Boucle la boucle.*

Alors je déchire la carte postale en morceaux dans le cendrier de la chambre et j'y mets le feu. Il n'y a pas de détecteur de fumée pour alerter le monde de ce que j'ai fait. Il y a seulement le son enroué de mes sanglots. C'est comme si je l'avais tuée de mes propres mains. Bientôt je vais aller enterrer le coffre avec mon manuscrit à l'intérieur

et puis je vais retourner à Lisbon Falls où Carton Ocre sera, à n'en pas douter, très content de me voir. Je ne vais pas appeler un taxi : j'ai l'intention de faire toute la route à pied, sous les étoiles. Ce sera ma façon de dire au revoir, je suppose. Les cœurs ne se brisent pas vraiment. Si seulement ils le pouvaient…

Pour le moment, je ne vais nulle part, sauf m'allonger sur le lit où je vais reposer mon visage inondé de larmes sur l'oreiller et prier un Dieu auquel je ne peux guère croire d'envoyer un bon ange à ma Sadie pour qu'elle puisse vivre. Et aimer. Et danser.

Au revoir, Sadie.

Tu ne m'as jamais connu. Mais moi je t'aime, chérie.

1- Titre d'une nouvelle de Frank R. Stockton. En anglais, expression allégorique évoquant un dilemme impossible à résoudre.

2- Roman d'Edward Everett Hale, classique américain qui fait vibrer la corde patriotique.

Citoyenne du siècle (2012)

1

Je suppose que le Berceau du Célèbre Fat-Burger a disparu maintenant, remplacé par un L.L. Bean Express. Mais je n'en suis pas absolument sûr : c'est quelque chose que je n'ai pas cherché à vérifier sur Internet. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a toujours été quand je suis revenu de toutes mes aventures. Et le monde alentour aussi.

Jusqu'ici du moins.

Je ne sais rien d'un éventuel Bean Express parce que ce jour-là fut mon dernier à Lisbon Falls. Je suis retourné à ma maison de Sabattus où j'ai rattrapé mon sommeil en retard avant de boucler deux valises, d'embarquer mon chat et de prendre la route du Sud. Je me suis arrêté faire le plein dans une petite ville du Massachusetts appelée Westborough et elle m'a paru assez accueillante pour un homme sans perspectives ni attentes particulières dans la vie.

J'ai passé cette première nuit à la Westborough Hampton Inn. Il y avait une connexion wi-fi gratuite. Je suis allé sur Internet – mon cœur battait si fort qu'il projetait des taches clignotantes dans mon champ de vision – et j'ai ouvert le site du *Dallas Morning News*. Après avoir entré le numéro de ma carte de crédit (manœuvre qui m'a demandé plusieurs tentatives à cause de mes doigts tremblants), j'ai pu accéder aux archives. L'histoire du tireur inconnu ayant pris Edwin Walker pour cible y était, à la date du 11 avril 1963, mais rien concernant Sadie le 12. Rien la semaine suivante ni celle d'après. J'ai poursuivi ma traque.

J'ai trouvé l'histoire que je cherchais dans le numéro du 30 avril.

2

UN MALADE MENTAL BLESSE SON EX-ÉPOUSE
ET SE SUICIDE
Par Ernie Calvert

JODIE – Deacon « Deke » Simmons, âgé de 77 ans, et Ellen Dockerty, proviseur du lycée regroupé de Denholm, sont arrivés trop tard dimanche soir pour empêcher Sadie Dunhill d'être grièvement

blessée, mais sans eux, les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal pour la très populaire jeune bibliothécaire de l'établissement, âgée de 28 ans.

Selon Douglas Reems, le chef de la police de Jodie, « si Deke et Ellie n'étaient pas arrivés à ce moment-là, Miss Dunhill aurait à coup sûr été tuée ».

Les deux membres du corps enseignant étaient venus avec un plat cuisiné de thon en sauce et un pudding. Aucun d'eux n'a voulu commenter leur intervention héroïque. Simmons a seulement dit : « Je regrette que nous ne soyons pas arrivés plus tôt. »

Selon l'agent Reems, Simmons a maîtrisé l'agresseur, pourtant beaucoup plus jeune que lui, un certain John Clayton de Savannah, Géorgie, après que Miss Dockerty lui eut lancé le ragoût au visage, ce qui l'a distrait. Simmons est parvenu à lui arracher le petit revolver dont il était armé. Clayton a ensuite dégainé le couteau avec lequel il avait lacéré le visage de son ex-épouse et l'a retourné contre lui, se tranchant lui-même la gorge. Simmons et Miss Dockerty ont tenté, en vain, d'arrêter l'hémorragie. Clayton a été déclaré mort sur les lieux.

Miss Dockerty a révélé à l'agent Reems que Clayton avait peut-être entrepris de traquer son ex-épouse depuis des mois. Le personnel du lycée de Denholm avait été alerté que l'ex-mari de Miss Dunhill pouvait être dangereux, et Miss Dunhill elle-même avait fourni une photographie de Clayton, mais le proviseur Dockerty a expliqué que l'homme avait maquillé son apparence.

Miss Dunhill a été transportée par ambulance à l'hôpital Parkland Memorial de Dallas où son état est jugé stable.

3

Moi, pas la larme facile ? On peut dire que je me suis rattrapé ce soir-là. Ce soir-là, je me suis endormi à force de pleurs, et pour la première fois depuis très longtemps, mon sommeil a été profond et réparateur.

Vivante.

Elle était vivante.

Marquée à vie – oh oui, sans doute – mais vivante.

Vivante, vivante, vivante.

4

Le monde était encore là, et il s'harmonisait encore… ou peut-être était-ce moi qui le faisais s'harmoniser. Lorsque nous produisons nous-mêmes cette harmonie, j'imagine que nous appelons ça l'habitude. J'ai réussi à me faire engager comme remplaçant dans le district scolaire de Westborough, puis prof à plein temps. Je n'ai pas été surpris que le

proviseur du lycée du coin soit un passionné de football du nom de Borman… comme certain joyeux entraîneur que j'avais jadis connu ailleurs. Je suis resté quelque temps en contact avec mes anciens amis de Lisbon Falls, et puis plus. *C'est la vie**.

J'ai encore consulté les archives du *Dallas Morning News* et découvert un entrefilet dans le numéro du 29 mai 1963 : LA BIBLIOTHÉCAIRE DE JODIE QUITTE L'HÔPITAL. Le texte était court et contenait peu d'informations. Rien sur son état de santé et rien sur ses projets d'avenir. Et pas de photo. Les petits articles pour la forme, enterrés en page 20 entre des réclames pour du mobilier discount et des offres d'emplois dans le porte-à-porte, ne sont jamais agrémentés de photos. C'est l'un des grands truismes de cette vie, comme la manie qu'a le téléphone de sonner quand vous êtes aux chiottes ou sous la douche.

L'année qui suivit mon retour en Terre de Maintenant, j'ai évité délibérément certains sites et certains sujets de recherche. Étais-je tenté ? Bien sûr. Mais Internet est une arme à double tranchant. Pour chaque information trouvée qui vous réconforte (comme de découvrir que la femme que vous aimiez a survécu à son cinglé d'ex-mari), il y en a deux qui ont le pouvoir de vous blesser. Comme par exemple une personne qui chercherait des nouvelles d'une autre personne pourrait découvrir que cette personne a été tuée dans un accident. Ou qu'elle est morte d'un cancer du poumon à force de fumer. Ou qu'elle s'est suicidée, et dans le cas de cette personne en particulier, très probablement à l'aide d'un cocktail alcool-somnifères.

Sadie toute seule, sans personne pour la gifler, la réveiller et la coller sous la douche froide… Si c'était arrivé, je ne voulais pas le savoir.

J'ai utilisé Internet pour préparer mes cours, je l'ai utilisé pour vérifier les programmes de cinéma, et une ou deux fois par semaine, je regardais les dernières vidéos virales. Ce que je n'ai pas fait, c'est chercher des nouvelles de Sadie. Je suppose que s'il y avait eu un quotidien à Jodie, j'aurais pu être encore plus tenté, mais il n'y en avait pas à l'époque et il n'y en avait sûrement pas aujourd'hui alors qu'Internet étranglait lentement la presse écrite. Et puis, il y a ce vieux dicton : *Lorgne pas par le trou de la serrure, tu pourrais être choqué*. Et y a-t-il jamais eu, dans l'histoire humaine, trou de serrure plus grand que l'Internet ?

Elle avait survécu à Clayton. Le mieux, je me disais, serait de laisser ce que je savais de Sadie en rester là.

5

Cela aurait pu se faire, si une nouvelle élève n'était pas arrivée dans mon cours d'anglais. Ça se passait en avril 2012 : peut-être même le 10 avril, date du quarante-neuvième anniversaire de la tentative

d'assassinat d'Edwin Walker. Elle s'appelait Erin Tolliver et sa famille avait déménagé à Westborough venant de Kileen, au Texas.

Kileen, c'était un nom que je connaissais bien. Kileen, où j'avais acheté des préservatifs chez un pharmacien au petit sourire entendu. *Ne faites rien qui soit contraire à la loi, fils*, m'avait-il conseillé. Kileen, où Sadie et moi avions partagé tant de nuits douces dans un bungalow Candlewood.

Au cours de sa deuxième semaine de classe – ma nouvelle élève s'était déjà fait plusieurs nouvelles copines, avait fasciné plusieurs garçons et s'intégrait tranquillement –, j'ai demandé à Erin si *La Gazette hebdomadaire* paraissait toujours. Son visage s'est illuminé. « Vous avez été à Kileen, monsieur Epping ?

– J'y ai vécu il y a longtemps », je lui ai dit.

Déclaration qui n'aurait même pas déplacé d'un poil l'aiguille d'un détecteur de mensonge.

« Oui, elle paraît toujours. Ma mère a coutume de dire qu'elle ne s'en sert que pour emballer le poisson.

– Est-ce qu'on peut toujours y lire la chronique "Faits et gestes de Jodie" ?

– Oh, chaque petite ville au sud de Dallas a sa chronique "Faits et gestes", s'exclama Erin en gloussant. Je parie qu'on peut même les trouver sur Internet si on cherche bien, monsieur Epping. Y'a *tout* sur le Net. »

Elle avait absolument raison sur ce point et j'ai tenu bon pendant exactement une semaine. Parfois, le trou de serrure est tout simplement trop tentant.

6

Mon intention était simple : j'irais cliquer sur Archives (en supposant que *La Gazette hebdomadaire* en ait) et j'entrerais le nom de Sadie. C'était contraire à mes meilleures résolutions, mais Erin Tolliver avait sans le vouloir ravivé des sentiments qui avaient commencé à se décanter, et je savais que je ne serais pas tranquille tant que je n'en aurais pas le cœur net. En fin de compte, recourir aux archives n'a pas été nécessaire. J'ai trouvé ce que je cherchais non pas dans la rubrique « Faits et gestes de Jodie », mais à la une de l'édition de la semaine.

JODIE FÊTERA SA « CITOYENNE DU SIÈCLE » LORS DES CÉLÉBRATIONS DE SON CENTENAIRE, disait le titre. Et son portrait figurait sous le titre… Elle avait quatre-vingts ans maintenant, mais certains visages ne s'oublient pas. Le photographe avait pu lui suggérer de tourner la tête de telle sorte que le côté gauche de son visage soit masqué, mais Sadie regardait l'objectif bien en face. Et pourquoi pas ? C'était une vieille cicatrice désormais, trace d'une

blessure infligée par un homme couché depuis de nombreuses années dans sa tombe. J'ai trouvé qu'elle donnait du caractère à son visage, mais bien sûr, j'étais partial. Pour l'œil amoureux, même les cicatrices de variole sont belles.

Fin juin, après la fin des classes, j'ai bouclé ma valise et mis le cap une fois de plus sur le Texas.

7

Crépuscule d'un soir d'été dans la ville de Jodie, Texas. L'agglomération est un peu plus grande qu'elle ne l'était en 1963, mais pas beaucoup. Il y a une usine de fabrication de cartons, dans Bee Tree Lane où Sadie Dunhill avait jadis vécu. Le barbier a disparu et la station-service Cities Service où j'allais faire le plein avec ma Sunliner est maintenant un 7-Eleven. Il y a un Subway là où Al Stevens vendait naguère ses Prongburgers et ses frites Mesquite.

Les discours commémorant le centenaire de Jodie sont terminés. Celui prononcé par la femme choisie comme citoyenne du siècle par la Société d'histoire et le conseil municipal a été d'une exquise brièveté, celui du maire interminable mais instructif. J'ai appris que Sadie avait elle-même effectué un mandat de maire et siégé quatre fois à la législature de l'État du Texas. Mais ce n'était pas tout. Il y avait son travail associatif, ses efforts incessants pour améliorer la qualité de l'enseignement au lycée de Denholm et son année sabbatique de bénévolat dans La Nouvelle-Orléans de l'après-Katrina. Il y avait le programme pour les lycéens aveugles à la Bibliothèque d'État du Texas. Il y avait une initiative visant à améliorer les services hospitaliers pour les anciens combattants. Il y avait ses efforts incessants (et constants, même à quatre-vingts ans) pour procurer de meilleurs services sociaux aux malades mentaux indigents. En 1996, on lui avait offert une chance de se présenter au Congrès américain, mais elle avait refusé, disant qu'elle avait largement de quoi faire au niveau du terroir.

Elle ne s'est jamais remariée. Elle n'a jamais quitté Jodie. Elle est toujours grande, le corps droit et non pas courbé par l'ostéoporose. Et elle est toujours aussi belle, ses longs cheveux blancs flottant dans son dos presque jusqu'à sa taille.

Maintenant, les discours sont terminés et Main Street a été fermée. Une bannière à chaque extrémité de la rue annonce :

BAL POPULAIRE 19 H-MINUIT !
VENEZ TOUS !

Sadie est entourée d'amis et de connaissances (dont je pense encore reconnaître certains), aussi je commence ma déambulation par la

plate-forme du DJ dressée en face de ce qui était autrefois le Western Auto et qui est maintenant un Walgreens. Le gars qui trifouille dans ses 33-tours et ses CD a la soixantaine, des cheveux grisonnants clairsemés et une considérable bedaine. Il a bien changé mais je reconnaîtrais entre mille ces lunettes classiques à monture rose.

« Salut, Donald, je lui dis. Je vois que vous vénérez toujours le mont Rond-de-Son. »

Donald Bellingham lève les yeux et sourit. « Je pars jamais en soirée sans lui. Je vous connais ?

– Pas moi, dis-je, ma mère. Elle était à un de vos premiers bals de DJ, il y a belle lurette, au début des années 60. Elle racontait que vous aviez piqué ses disques de big-band à votre père. »

Il sourit. « Ouais, je me suis fait passer un fameux savon. Qui était votre mère ?

– Andrea Robertson », je réponds, choisissant le nom au hasard.

Andrea était ma meilleure élève de littérature américaine.

« Ah oui, je me souviens d'elle. »

Son sourire vague me dit le contraire. « J'imagine que vous n'avez pas gardé tous ces vieux vinyles, si ?

– Bon Dieu, non. Dispersés depuis longtemps. Mais j'ai un grand choix de musique de big-band sur CD. Vous avez un truc spécial en tête ?

– Ben, en fait, oui. Un truc vraiment spécial. »

Il rit. « Est-ce qu'ils le sont pas tous ? »

Je lui dis ce que je veux et Donald – toujours aussi désireux de plaire – accepte. Alors que je commence à me diriger vers le côté de la rue où la femme que je suis venu voir reçoit un verre de punch des mains du maire, Donald me rappelle : « Vous ne m'avez pas dit votre nom.

– Amberson, je lui lance par-dessus mon épaule. George Amberson.

– Et vous voulez ça pour 20 heures 15 ?

– Précises. Le temps nous est compté, Donald. Espérons qu'il coopérera. »

Cinq minutes plus tard, Donald Bellingham met le feu à Jodie avec « At the Hop » et les danseurs emplissent la rue dans le crépuscule texan.

8

À 20 heures 10, Donald passe un slow d'Alan Jackson que même les adultes sont capables de danser. Sadie est laissée seule pour la première fois depuis la fin des discours et je m'approche d'elle. Mon cœur bat si fort qu'il semble me secouer tout le corps.

« Miz Dunhill ? »

Elle se retourne en souriant et en levant un peu les yeux. Elle est

grande, mais je suis plus grand. Je l'ai toujours été. « Oui ?

– Je m'appelle George Amberson. Je tenais à vous dire combien je vous admire, vous et toutes vos bonnes œuvres. »

Son sourire se fait légèrement perplexe. « Je vous remercie, monsieur. Je ne vous reconnais pas, mais votre nom me dit quelque chose. Êtes-vous de Jodie ? »

Je ne peux plus voyager dans le temps, et je ne peux assurément pas lire dans les pensées, mais je sais ce qu'elle pense, malgré tout. *J'entends ce nom dans mes rêves*.

« Oui et non. » Et avant qu'elle ne puisse creuser la question : « Puis-je vous demander ce qui a motivé votre intérêt pour le bien commun ? »

Son sourire n'est plus qu'un fantôme musardant au coin de ses lèvres. « Et vous voulez le savoir parce que… ?

– Est-ce à cause de l'assassinat ? L'assassinat de Kennedy ?

– Eh bien… Je suppose que oui, d'une certaine façon. Je me plais à penser que je me serais de toute façon impliquée dans les affaires du monde, mais je suppose que cela a commencé là. Cette tragédie a laissé à cette partie du Texas une telle… » Sa main gauche s'est portée involontairement à sa joue, avant de retomber. « … une telle cicatrice. Monsieur Amberson, d'où est-ce que je vous connais ? Parce que je suis sûre de vous connaître.

– Puis-je vous poser une autre question ? »

Elle me considère avec une perplexité croissante. Je consulte ma montre : 20 heures 14. Presque l'heure. À moins que Donald n'oublie, bien sûr… mais je ne pense pas qu'il oubliera. Pour citer l'une de ces vieilles chansons des années 50-60, *certaines choses sont destinées à arriver*.

« Le bal Sadie Hawkins de 1961. Avec qui avez-vous assuré la surveillance finalement, quand la mère de l'entraîneur Borman s'est cassé la hanche ? Vous vous souvenez ? »

Sa bouche s'ouvre, puis se referme lentement. Le maire et son épouse s'approchent, nous voient en grande conversation et changent de cap. Nous sommes dans notre petite capsule temporelle à nous : rien que Jake et Sadie. Comme il était une fois…

« Don Haggarty, me dit-elle. C'était comme surveiller un bal avec l'idiot du village. Monsieur Amberson… »

Mais avant qu'elle puisse finir, Donald Bellingham intervient, par huit grands haut-parleurs interposés, juste au bon moment : « Et maintenant, Jodie, voici un souffle du passé, une pépite explosive, un spécial dédicace, qui se joue pas à pile ou face ! »

Et elle démarre, cette intro de cuivres sensuelle jouée par un orchestre mythique depuis longtemps disparu :

Ta-da-da… ta-da-da-di-dam…

« Oh mon Dieu, “In the Mood”, s’exclame Sadie. Qu’est-ce que j’ai pu danser le lindy sur celle-là ! »

Je lui présente ma main. « Venez. On va le faire. »

Elle rit en secouant la tête. « Mes folles années swing sont loin derrière moi, monsieur Amberson, j’en ai peur.

– Mais vous n’êtes pas trop âgée pour valser. Comme disait Donald dans le temps : “Levez vos fesses et tricotez des gambettes.” Et appelez-moi George. Je vous en prie. »

Dans la rue, des couples dansent le jitterbug. Quelques-uns s’essaient même au lindy-hop mais aucun d’entre eux ne sait swinguer comme Sadie et moi on swinguait à l’époque. Il s’en faut de beaucoup.

Elle prend ma main comme une femme en plein rêve. Elle est dans un rêve, et moi aussi. Comme tous les rêves délicieux, celui-ci sera bref… mais c’est de la brièveté que provient le délice, pas vrai ? Oui, je le pense. Parce que le temps une fois écoulé, on ne peut plus le rattraper.

Des lumières de fête illuminent la rue, jaunes, rouges, vertes. Sadie trébuche sur une chaise mais je me tiens prêt et je la rattrape facilement par le bras.

« Désolée, je suis maladroite, laisse-t-elle échapper.

– Vous l’avez toujours été, Sadie. C’est l’un de vos traits les plus attachants. »

Avant qu’elle puisse s’en étonner, je glisse mon bras autour de sa taille. Elle glisse le sien autour de la mienne, me regardant toujours dans les yeux. Les lumières miroitent sur ses joues et brillent dans ses yeux. Nous joignons nos mains, nos doigts se nouent naturellement, et pour moi les années se dérobent, comme un manteau trop étriqué et trop lourd quitterait mes épaules. À cet instant, j’ai l’espoir d’une seule chose par-dessus tout : qu’elle n’ait pas été trop occupée pour se trouver au moins un homme bien, un qui ait définitivement relégué cette saloperie de John Clayton au placard.

Elle parle d’une voix presque trop faible pour que je l’entende par-dessus la musique, mais je l’entends – je l’ai toujours entendue. « Qui es-tu, George ?

– Quelqu’un que tu as connu dans une autre vie, chérie. »

Alors la musique nous prend, la musique abolit les ans et nous dansons.

2 janvier 2009 – 18 décembre 2010
Sarasota, Floride – Lovell, Maine

Postface

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que John Kennedy a été assassiné à Dallas, mais deux questions subsistent : Lee Oswald est-il vraiment l'homme qui a pressé la détente, et si oui, a-t-il agi seul ? Rien de ce que j'ai écrit dans *22/11/63* n'apportera de réponse à ces questions, car le voyage dans le temps est juste un instrument de mise en perspective intéressant. Mais si, comme moi, vous êtes curieux de savoir pourquoi ces questions subsistent, je pense pouvoir vous offrir une réponse satisfaisante qui tient en deux mots : Karen Carlin. Même pas une note de bas de page dans un livre d'histoire. Juste une note de bas de page de note de bas de page. Et pourtant…

Jack Ruby était propriétaire d'une boîte de strip-tease à Dallas, le Carrousel Club. Carlin, dont le *nom du burlesque** était Little Lynn, y était danseuse. Le soir de l'assassinat de Kennedy, Ruby reçut un appel de Miss Carlin, en quête désespérée d'un prêt de vingt-cinq dollars pour payer son loyer de décembre sous peine d'être jetée à la rue. Pouvait-il les lui avancer ?

Jack Ruby, qui avait d'autres choses en tête, lui répliqua vertement (à vrai dire, c'était la seule façon de répliquer que « Sparky Jack » de Dallas semblait connaître). Il était catastrophé que le président qu'il vénérait ait été tué dans sa ville natale et il n'avait cessé de répéter à des proches que c'était une chose terrible pour Mrs. Kennedy et ses enfants. Il était absolument malade à l'idée que Jackie serait obligée de revenir à Dallas pour le procès d'Oswald. La veuve du président allait être transformée en spectacle national, disait-il. On se servirait de son chagrin pour vendre des journaux à sensation.

À moins, bien sûr, que Lee Oswald n'ait la bonne idée de casser sa pipe.

Tout le monde au commissariat de police de Dallas connaissait Jack Ruby, au moins de vue. Lui et son « épouse » – c'est ainsi qu'il désignait son teckel Sheba – faisaient de fréquentes visites aux bureaux de la police de Dallas où il distribuait des entrées gratuites pour ses différents clubs, et lorsque les flics s'y pointaient, il les arrosait de consos gratuites. Donc, personne ne fit particulièrement attention à lui quand il se présenta au commissariat, le samedi 23 novembre. Au moment où Oswald était exposé à la presse, clamant

son innocence et affichant un œil au beurre noir, Ruby était là, armé (oui, encore un calibre 38, mais un Colt Cobra cette fois), et tout à fait déterminé à abattre Oswald. Mais la pièce était bondée, Ruby se trouva repoussé vers l'arrière et Oswald fut emmené.

Donc Jack Ruby renonça.

Le lendemain dimanche, en fin de matinée, il se rendit au bureau de la Western Union, à une rue des bureaux de la police de Dallas, pour envoyer un mandat de vingt-cinq dollars à Little Lynn. Puis il alla faire un tour du côté de la boîte des flics. Il supposait qu'Oswald avait déjà été transféré à la prison du comté de Dallas et il fut surpris de voir une foule rassemblée devant le commissariat. Il y avait des journalistes, des fourgons de télévision et l'échantillon ordinaire de badauds. Le transfert n'avait pas eu lieu dans les délais prévus.

Ruby avait son revolver sur lui et il s'introduisit dans le garage du commissariat. Facile. Certains des flics lui ont même dit salut et Ruby leur a renvoyé leur salut. Oswald était encore dans les étages. Au dernier moment, il avait demandé à ses geôliers s'il pouvait enfiler un chandail parce qu'il y avait un trou dans sa chemise. Le détour pour aller chercher le chandail prit moins de trois minutes, mais cela suffit – la vie prend des virages à 180 degrés. Ruby atteignit Oswald à l'abdomen. Tandis qu'un tas de flics lui tombaient sur le râble, Sparky Jack réussit à gueuler : « Hé, les gars, je suis Jack Ruby ! Vous me connaissez tous, là ! »

L'assassin de Kennedy mourut peu de temps après au Parkland Hospital, sans avoir fait de déclaration. Parce qu'une strip-teaseuse était en panne de vingt-cinq dollars et qu'un cabot à la noix voulait enfiler un chandail, Oswald n'a jamais été jugé pour son crime, et il n'a jamais vraiment eu l'opportunité de l'avouer. Son ultime déclaration sur son rôle dans les événements du 22/11/63 fut : « Je suis un bouc émissaire. » Les controverses qui en résultent, quant à savoir s'il disait ou non la vérité, n'ont jamais cessé.

Au début du roman, Al, l'ami de Jake Epping, évalue la probabilité qu'Oswald ait agi seul à 95 %. Après avoir lu une pile presque aussi haute que moi de livres et d'articles sur le sujet, j'évaluerais la probabilité à 98, voire 99 %. Parce que tous les comptes rendus, y compris ceux des tenants des théories du complot, racontent tous la même banale histoire américaine : celle d'un dangereux petit affamé de gloire qui s'est trouvé au bon endroit pour exploiter sa chance. Les probabilités pour que les événements se produisent exactement comme ils se sont produits étaient-elles faibles ? Oui. Mais il en est ainsi des chances de gagner à la loterie, or chaque jour quelqu'un gagne.

Les documents les plus utiles que j'ai lus, dans la phase de préparation à l'écriture, sont probablement *Case Closed* de Gerald

Posner, *Legend* d'Edward Jay Epstein (un truc barré à la Robert Ludlum, mais sympa), *Oswald, un mystère américain* de Norman Mailer et *Mrs. Paine's Garage* de Thomas Mallon. Ce dernier offre une brillante analyse des tenants de la conspiration et de leur besoin de faire répondre un événement quasi aléatoire à un ordre. Mailer aussi a écrit un bouquin remarquable. Il dit qu'il a démarré son projet (qui comprend des entretiens approfondis avec des Russes qui ont connu Lee et Marina à Minsk) avec la conviction qu'Oswald était victime d'un complot mais qu'au bout du compte, il a fini par se rallier – à contrecœur – aux conclusions pataudes de cette brave commission Warren, à savoir : Oswald tireur solitaire.

Il est extrêmement difficile pour quelqu'un de raisonnable de croire le contraire. Rappelez-vous le rasoir d'Occam : l'explication la plus simple est généralement la bonne.

J'ai aussi été très impressionné – profondément ému, et bouleversé – par ma relecture de *Mort d'un président*, de William Manchester. Il se trompe complètement sur certaines choses, il est porté aux envolées lyriques (il évoque une Marina Oswald aux « yeux de lynx », par exemple), son analyse des mobiles d'Oswald est tout à la fois hostile et superficielle, mais son travail colossal, publié quatre ans seulement après cette heure fatidique à Dallas, et donc le plus proche dans le temps de l'événement, fut rédigé alors que la plupart des protagonistes étaient encore vivants et leurs souvenirs encore vivaces. Fort de l'approbation conditionnelle de Jacqueline Kennedy à son projet, Manchester put bénéficier des témoignages de tous, et bien que sa relation des suites de l'assassinat soit ampoulée, son récit des événements du 22 novembre est d'une précision à faire froid dans le dos, l'équivalent écrit du film de Zapruder.

Enfin… disons les témoignages de *presque* tous. Pas celui de Marina Oswald cependant, ce qui peut expliquer la description sévère que Manchester a faite d'elle. À la suite de l'acte de lâcheté commis par son mari, Marina (encore en vie à ce jour) était attentive aux meilleures opportunités pour elle, et qui pourrait le lui reprocher ? Ceux qui voudraient lire l'intégralité de ses souvenirs les trouveront dans *Marina and Lee* de Priscilla Johnson McMillan. J'attribue personnellement peu de foi à ses dires (sauf corroborés par d'autres sources), mais je salue – non sans une certaine réticence, il est vrai – son aptitude à la survie.

J'ai tenté pour la première fois d'écrire ce livre en 1972. J'ai abandonné le projet parce que la recherche qu'il aurait impliquée semblait vertigineuse pour un homme occupé par l'enseignement à plein temps. Il y avait une autre raison : même neuf ans après les faits, la blessure était encore trop fraîche. Je me réjouis d'avoir attendu. Lorsque j'ai finalement décidé de m'y atteler, je me suis tout

naturellement tourné vers mon vieil ami Russ Dorr pour m'aider dans le travail de recherche. Il m'avait déjà procuré un formidable réseau d'informateurs pour un autre livre au long cours, *Le Dôme*, et il a répondu une fois de plus à l'appel. Je vous écris cette postface entouré par des monceaux de documents de recherche, les plus précieux étant les vidéos que Russ a tournées durant nos expéditions extensives (et exténuantes) à Dallas, et la pile de trente centimètres de haut de tous les courriels reçus en réponse à mes questions sur absolument tout : des Séries mondiales de 1958 aux dispositifs d'écoute du milieu du siècle. C'est Russ qui a localisé la maison d'Edwin Walker, laquelle se trouve être située sur le trajet du cortège du 22 novembre (le passé s'harmonise), et c'est encore Russ qui, après des recherches acharnées dans diverses archives à Dallas, a retrouvé l'adresse probable en 1963 de cet homme des plus étranges, George de Mohrenschildt. À propos, où se trouvait Mr. de Mohrenschildt le soir du 10 avril 1963 ? Probablement pas au Carrousel Club, mais s'il disposait d'un alibi pour la tentative manquée contre le général, je n'ai pas été en mesure de le découvrir.

Je déteste vous importuner avec mes laïus de réception d'Oscars – les écrivains qui font ça m'assomment considérablement – mais je dois encore lever mon chapeau à l'adresse de quelques autres personnes, ne vous en déplaise. En première position, citons Gary Mack, conservateur du Sixth Floor Museum (musée du Cinquième Étage) à Dallas. Il a répondu à mes milliards de questions, parfois jusqu'à deux ou trois fois avant que l'info ne finisse par pénétrer mon cerveau obtus. La visite du Texas School Book Depository fut une lugubre nécessité qu'il sut alléger par son esprit infiniment spirituel et ses connaissances encyclopédiques.

Mes remerciements vont également à Nicola Longford, directrice générale du Sixth Floor Museum, et à Megan Bryant, directrice des collections et de la propriété intellectuelle. Brian Collins et Rachel Howell, qui travaillent à la section histoire de la bibliothèque publique de Dallas, m'ont donné accès à de vieux films (dont certains assez comiques) montrant l'aspect qu'avait la ville dans les années 1960-1963. Susan Richards, chercheur à la Dallas Historical Society, a également contribué à l'effort, ainsi qu'Amy Brumfield, David Reynolds et tout le personnel de l'hôtel Adolphus. Martin Nobles, habitant de Dallas de longue date, nous a promenés, Russ et moi, à travers tout Dallas. Il nous a ainsi conduits au Texas Theatre (aujourd'hui fermé) où Oswald a été arrêté, à l'ancienne résidence d'Edwin Walker, à Greenville Avenue (moins sordide que le quartier des bars et des putes de Fort Worth naguère), et à Mercedes Street, où le numéro 2703 n'existe plus. Il a bel et bien été balayé par une tornade… mais pas en 1963. Et un petit salut amical à Mike « Silent

Mike » McEachern, qui a gracieusement offert son nom par pur esprit de charité.

Je tiens à remercier Doris Kearns Goodwin et son mari Dick Goodwin, ancien *aide de camp** de Kennedy, pour s'être prêtés à mon petit jeu de questions-réponses sur les scénarios les pires, si Kennedy avait vécu. George Wallace en trente-septième président des États-Unis, c'est leur idée… mais plus j'y ai réfléchi, plus elle m'a semblé plausible. Mon fils, le romancier Joe Hill, a relevé certaines conséquences induites par le voyage dans le temps qui m'avaient échappé. C'est aussi lui qui a eu l'idée de cette fin, différente et meilleure que celle que j'avais imaginée. Joe, tu déchires.

Et je tiens à remercier mon épouse, ma première lectrice de choix et ma critique la plus dure et la plus impartiale. Fervente partisane de Kennedy – elle l'avait vu en personne peu de temps avant sa mort et ne l'a jamais oublié – et éternelle non-conformiste, Tabitha est du côté des théoriciens de la conspiration (cela ne me surprend pas, et ne devrait pas vous surprendre).

Ai-je compris certains trucs de travers dans cette affaire ? Ouaips, à tous les coups. Ai-je changé certaines choses pour servir le cours de mon histoire ? Mais oui, bien sûr. Juste un exemple : il est exact que Lee et Marina sont allés à une fête de bienvenue organisée par George Bouhe, à laquelle assistaient la plupart des émigrés russes du secteur, et il est exact que Lee avait la haine contre tous ces bourgeois de la classe moyenne qui avaient tourné le dos à la Mère Russie, mais cette réception a eu lieu trois semaines plus tard que le moment où je la situe dans mon livre. Et même s'il est exact que Lee, Marina et la petite June ont vécu au premier étage du 214 West Neely Street, je n'ai pas la moindre idée de qui habitait l'appartement du dessous – s'il était habité. Mais c'est celui que j'ai visité (moyennant vingt dollars pour le privilège) et il m'a semblé dommage de ne pas utiliser la configuration du lieu. Et quel petit lieu désespéré c'était.

Dans l'ensemble, cependant, j'ai collé à la réalité des faits.

Certains vont s'insurger, disant que je me suis montré trop dur avec la ville de Dallas. J'estime au contraire que le récit à la première personne par Jake Epping m'a poussé à un excès d'indulgence, du moins par rapport à ce qu'était cette ville en 1963. Le jour où Kennedy a atterri à Love Field, Dallas était un endroit détestable. Les drapeaux confédérés avaient été hissés à l'endroit alors que les drapeaux américains flottaient à l'envers. À l'aéroport, certains spectateurs brandissaient des pancartes disant AIDEZ JFK À TUER LA DÉMOCRATIE. Quelque temps avant, tant Adlai Stevenson que Lady Bird Johnson s'étaient vu cracher au visage par des électeurs de Dallas. Et les personnes qui avaient craché sur Mrs. Johnson étaient des ménagères de la classe moyenne.

C'est mieux aujourd'hui, mais on peut encore voir des écriteaux dans Main Street disant ARMES DE POING INTERDITES À L'INTÉRIEUR DU BAR. J'écris ici une postface, pas un éditorial, mais j'ai des opinions très arrêtées sur ce sujet, surtout compte tenu du climat politique actuel dans mon pays. Si vous voulez savoir à quoi l'extrémisme politique peut conduire, regardez le film de Zapruder. Arrêtez-vous en particulier sur l'image 313, celle où la tête de Kennedy explose.

Avant de terminer, je tiens à remercier encore une personne : le regretté Jack Finney, qui était l'un des grands conteurs et écrivains de fantastique de l'Amérique. Outre *L'Invasion des profanateurs*, il a écrit *Le Voyage de Simon Morley*, qui, de l'humble avis de l'écrivain que je suis, est LE grand récit de voyage dans le temps. À l'origine, je comptais lui dédier ce livre, mais au mois de juin de l'année dernière, une petite-fille adorable nous est née, donc c'est Zelda qui a les honneurs.

Jack, je suis sûr que tu comprendrais.

Stephen King
Bangor, Maine

OUVRAGES DE STEPHEN KING

Aux Éditions Albin Michel

CUJO
CHRISTINE
CHARLIE
SIMETIERRE
L'ANNÉE DU LOUP-GAROU
UN ÉLÈVE DOUÉ – DIFFÉRENTES SAISONS
BRUME
ÇA (deux volumes)
MISERY
LES TOMMYKNOCKERS
LA PART DES TÉNÈBRES
MINUIT 2
MINUIT 4
BAZAAR
JESSIE
DOLORES CLAIBORNE
CARRIE
RÊVES ET CAUCHEMARS
INSOMNIE
LES YEUX DU DRAGON
DÉSOLATION
ROSE MADDER
LA TEMPÊTE DU SIÈCLE
SAC D'OS
LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TOM GORDON
CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE
ÉCRITURE
DREAMCATCHER
TOUT EST FATAL

ROADMASTER
CELLULAIRE
HISTOIRE DE LISEY
DUMA KEY
JUSTE AVANT LE CRÉPUSCULE
DÔME, tomes 1 et 2
NUIT NOIRE, ÉTOILES MORTES

SOUS LE NOM DE RICHARD BACHMAN

LA PEAU SUR LES OS
CHANTIER
RUNNING MAN
MARCHE OU CRÈVE
RAGE
LES RÉGULATEURS
BLAZE